

# THÈSE DE DOCTORAT

Soutenue à Aix-Marseille Université  
le 25 juin 2021 par

**Amélie Derome**

## **Les traductions en langue française de *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift (1727- 2017) : une conquête temporelle entre éternité et fragilité**

**Discipline**

Études anglophones

**École doctorale**

354, Arts, Lettres et Langues

**Laboratoire**

Laboratoire d'Études et de Recherche sur le  
Monde Anglophone (LERMA)



**Composition du jury**

Mme Hélène DACHEZ

Professeur à l'université

Toulouse-Jean Jaurès

Mme Sara GREAVES

Maître de conférences HDR,

Aix-Marseille Université

M. Marc PORÉE

Professeur à l'École Normale

Supérieure (Ulm)

M. Jean VIVIÈS

Professeur, Aix-Marseille

Université

Directeur de thèse

# Affidavit

Je soussignée, Amélie Derome, déclare par la présente que le travail présenté dans ce manuscrit est mon propre travail, réalisé sous la direction scientifique de Jean Viviès, dans le respect des principes d'honnêteté, d'intégrité et de responsabilité inhérents à la mission de recherche. Les travaux de recherche et la rédaction de ce manuscrit ont été réalisés dans le respect à la fois de la charte nationale de déontologie des métiers de la recherche et de la charte d'Aix-Marseille Université relative à la lutte contre le plagiat.

Ce travail n'a pas été précédemment soumis en France ou à l'étranger dans une version identique ou similaire à un organisme examinateur.

Fait à Paris, le 29 janvier 2021



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).

# Affidavit

I, undersigned, Amélie Derome, hereby declare that the work presented in this manuscript is my own work, carried out under the scientific direction of Jean Viviès, in accordance with the principles of honesty, integrity and responsibility inherent to the research mission. The research work and the writing of this manuscript have been carried out in compliance with both the French national charter for Research Integrity and the Aix-Marseille University charter on the fight against plagiarism.

This work has not been submitted previously either in this country or in another country in the same or in a similar version to any other examination body.

Place Paris, date January 29 2021



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).

# Résumé

Cette thèse propose une étude diachronique de treize traductions et retraductions en langue française de *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift de 1727 à 2017. Elle déploie une analyse textuelle des dix traductions intégrales destinées à un public adulte ainsi que de trois traductions partielles se distinguant, en raison des passages retenus ou de leur format, de la masse des traductions tronquées. La lecture de ces traductions est confrontée à un examen de la réception de l'œuvre en France, menée notamment grâce à la consultation de périodiques, de textes littéraires et d'essais. Si les études de réception, de transferts culturels et la traductologie tendent souvent à estimer que les retraductions joueraient le rôle de passeurs de l'original, influant sur sa réception et menant vers une redécouverte du texte source, le cas de la réception des traductions françaises de *Gulliver's Travels* indique plutôt que ce phénomène relèverait davantage d'un discours traductif que d'une réalité empirique, s'efforçant de renforcer le statut des traducteurs et des traductologues au sein du champ littéraire. Cette posture traductive ne vise pas seulement une appropriation spatiale, cherchant à annexer l'œuvre au sein de la littérature nationale, mais bien une conquête temporelle. Quoique les traducteurs et retraducteurs de *Gulliver's Travels* cherchent à s'arroger une part de la gloire et de l'éternité littéraire généralement réservée aux originaux, leurs efforts n'influencent guère la réception du texte de Swift, dont la fortune dépend avant tout des soubresauts de la pensée critique alors en cours, qu'elle soit le fruit d'auteurs, de journalistes ou d'universitaires, comme des bouleversements de l'environnement professionnel de l'édition. L'analyse des traductions et de la réception de *Gulliver's Travels* en France révèle ainsi les enjeux de pouvoir qui caractérisent la publication des textes littéraires tout en réinterrogeant le rôle des traductions dans la diffusion d'œuvres estimées classiques.

**Mots clés :** *Gulliver's Travels*, *Les Voyages de Gulliver*, Jonathan Swift, littérature britannique du XVIII<sup>e</sup> siècle, traductologie, retraduction, réception, histoire des idées, histoire du livre.

# Abstract

This thesis diachronically investigates thirteen French language translations and retranslations of *Gulliver's Travels* by Jonathan Swift published between 1727 and 2017. It aims at analysing the ten unabridged translations intended for an adult readership as well as three incomplete translations which differ from the majority of shortened versions in reason of the selected passages or of their format. Close readings of the translations are confronted with a study of the work's reception in France, which was carried out through analyses of periodicals, literary texts and essays. Reception, cultural transfers and translation studies often claim that retranslations play a major role in the reception of the original, leading towards the rediscovery of the source text. The example of the reception of the French translations of *Gulliver's Travels* however shows that this phenomenon consists in a translational narrative rather than in empirical reality, as an attempt for translators and translation studies specialists to secure their own status within the literary field. This translational stance does not merely command spatial appropriation whereby the work would be annexed within national literature, but also calls for a time-related conquest. If the translators and retranslators of *Gulliver's Travels* attempt to take over some of the literary glory and eternity usually claimed by original works, their efforts do not thoroughly shape the reception of Swift's text, whose fate mostly depends on the contingency of contemporary criticism, whether it stems from authors, journalists or academics, and on the disruptions of the publishing industry. The analysis of the translations and of the reception of *Gulliver's Travels* in France thus reveals the power relations at stake in the publication of literary texts while questioning the part played by translations in the circulation of works perceived as classics.

**Keywords:** *Gulliver's Travels*, Jonathan Swift, British 18th century literature, translation studies, retranslation, reception studies, intellectual history, history of books.

# Remerciements

Je tiens à remercier, en tout premier lieu, mon directeur de thèse, Jean Viviès, qui m'a épaulée au fil de ce long travail. Je lui suis particulièrement reconnaissante d'avoir su me guider en m'interrogeant sur mes doutes et en me poussant à affronter les difficultés intellectuelles qu'une telle étude soulève. Ses conseils, portant aussi bien sur la méthodologie que les références ou l'environnement de la recherche, ainsi que sa bienveillance et son écoute attentive m'ont accompagnée jusqu'à l'achèvement de cette thèse.

J'aimerais également témoigner de ma reconnaissance à mes directeurs de mémoire, Nicolas Boileau et Francesca Manzari, qui m'ont encouragée à poursuivre mes travaux par une thèse, ainsi qu'à Anne Page, Joanny Moulin et Sophie Vallas qui m'ont entraînée lors de la préparation de mon audition pour l'obtention d'un contrat doctoral, me prodiguant à cette occasion de précieuses recommandations afin de parfaire mon projet.

Je souhaite naturellement souligner l'implication de l'École doctorale 354, qui m'a alloué un contrat doctoral, me donnant l'opportunité heureuse de me consacrer au doctorat. Je voudrais, dans le même esprit, exprimer ma gratitude au LERMA, qui a non seulement financé mon séjour de recherche à l'IMEC, mais également ma communication lors du colloque jeunes chercheurs de la Société des Études Anglo-Américaines des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles à Metz en 2017 et mon intervention lors de la *graduate conference* du département de français et d'italien de l'université de Princeton en 2019. J'aimerais ainsi remercier tout spécialement les présidents et vice-présidents actuels et anciens du LERMA, Anne Page, Sébastien Lefait, Sandrine Sorlin, Monique de Mattia Viviès et Marie-Odile Hédon, comme l'ensemble des membres du conseil qui ont siégé lors de mon mandat de représentante des doctorants, de m'avoir permis de m'impliquer dans la vie de ce laboratoire qui a à cœur de fournir d'excellentes conditions de travail à ses doctorants.

Il me faut également signaler la pertinence des remarques et la bienveillance des deux membres de mon comité de suivi de thèse, Michel Bertrand et Sara Greaves. Michel Bertrand a en effet su m'éclairer sur un certain pan de la réception de Swift en France, tandis que Sara Greaves a soulevé de nombreuses interrogations traductologiques qui ont enrichi mon travail.

De nombreux chercheurs, traducteurs, éditeurs et chargés de collection m'ont prêté main-forte dans le développement de ma réflexion et la constitution de mes sources.

L'aide d'Yves Chevretil-Desbiolles lors de mon séjour à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine en 2016 m'a ainsi été tout spécialement utile, me permettant d'explorer au mieux les archives des maisons d'édition françaises ayant publié des traductions de *Gulliver's Travels*. Il me faut remercier chaleureusement les traducteurs de l'œuvre qui m'ont accordé des entretiens et m'ont autorisée à pousser la porte de l'atelier du traducteur. Je pense ainsi à Guillaume Villeneuve, traducteur professionnel dont la passion pour son métier a transparu lors d'une longue discussion captivante, à Frédéric Ogée, professeur au LARCA, dont la fine connaissance du XVIII<sup>e</sup> siècle a habité son travail sur le texte de Swift et contribué à l'élaboration de ma thèse et à Hélène Buzelin, professeur à l'Université de Montréal, qui m'a précisément informée des spécificités de l'environnement éditorial tout en menant une réflexion animée par sa maîtrise des grands enjeux traductologiques. Je suis tout aussi honorée qu'Anne Wattel, chercheuse à ALITHILA à l'Université de Lille, comme Christiane Connan-Pintado, maître de conférences à l'Université de Bordeaux, aient pris le temps de répondre à certains de mes questionnements portant sur les traductions de Robert Merle et les adaptations de *Gulliver's Travels* pour la jeunesse. Je remercie vivement Dominique Wahiche, qui fut directrice éditoriale internationale chez Larousse, de m'avoir apporté son secours sur la question des pratiques éditoriales contemporaines concernant l'illustration des œuvres littéraires. Je songe enfin à Maître Aaron Bass, dont la connaissance intime des récits bibliques me fut d'un grand secours.

Je sais, en outre, gré aux institutions, sociétés et personnes qui m'ont permis de présenter mes recherches devant un public, et ainsi d'agrémenter ma thèse d'éléments émanant des nombreuses discussions qui ont découlé de ces communications. Je remercie ainsi Claudio Milanesi et la Maison de la Recherche d'Aix-Marseille Université, Anne Page et le LERMA comme Stefania Caristia et le laboratoire de recherche jeunes chercheurs Horizons comparatistes de Sorbonne Université de m'avoir fait confiance pour évoquer mon travail dès la première année de ma thèse, ce qui m'a amenée à rapidement confronter ma pensée aux questionnements d'autres chercheurs. J'adresse également ma gratitude à Benjamine Toussaint et aux organisateurs de la Walter Scott Conference 2018, à ceux des journées d'études internationales « Des machines imaginantes médiatrices de fictions ? » qui se sont déroulées à l'université Paris 8 la même année, mais également à ceux des conférences jeunes chercheurs 2019 des départements de *Romance Studies* de Princeton et Boston University comme du séminaire *early career* de la British Society for Eighteenth Century Studies de 2021. Je tiens tout

autant à relever l'accueil chaleureux qui m'a été réservé dans mon pays natal, par les membres du Département de Traduction et de Linguistique de l'Université de Montréal lors d'une conférence où j'ai évoqué les rapports entre traduction et révolution. Les apports de Georges Bastin, Jean-Claude Gémard et Sylvie Vandaele m'ont en effet été bénéfiques et ces échanges m'ont accompagnée tout au long de la rédaction de la troisième partie de ce travail.

La SEAA 17-18 tient une place particulière dans l'élaboration de ce travail. Je voudrais en effet remercier Nathalie Collé et Monica Latham, les coéditrices de *Book Practices et Textual Itineraries*, revue qui a accueilli ma première publication universitaire, parue à la suite du colloque jeunes chercheurs de la SEAA 17-18 en 2017. Mes remerciements se dirigent ensuite vers les relecteurs et le directeur de la revue *XVII-XVIII* (Laurent Curelly), qui a publié en 2020 mon article concernant la machine à tout dire de Lagado et l'intelligence artificielle. Ils se tournent enfin vers ma collègue d'enseignement à l'université Paris-Nanterre Agnès Trouillet, mais aussi vers Emmanuelle Peraldo et Carine Lounissi, qui ont organisé le Colloque 2021 de la SEAA 17-18 auquel j'ai communiqué.

D'une manière similaire, la Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur m'a permis d'inscrire mon travail au sein d'une communauté de recherche particulièrement dynamique et foisonnante. Je remercie ainsi l'université Paris Nanterre et Bruno Poncharal d'avoir retenu ma proposition de communication à l'atelier Traductologie du Congrès de 2018 et à Aix-Marseille Université comme à Helen Goethals et Sara Greaves de m'avoir laissé explorer un format d'intervention à deux voix, auprès du poète Simon Jardin, pour l'atelier *Poets and Poetry* du Congrès 2019. J'ai eu l'occasion de faire partie du comité d'accueil de ce dernier congrès, et tiens à remercier mes camarades en doctorant et en master, comme Nicolas Boileau et Aurélie Ceccaldi, qui nous ont confié cette responsabilité. Je tiens, de plus, à souligner l'écoute attentive de Rémy Bethmont et de Manuel Jobert, ancien et actuel vice-présidents de la SAES, de m'avoir encouragée, auprès des deux autres membres du collège des doctorants entre 2018 et 2020, Marion Coste et Louisa Perreau, à profiter de nos mandats pour créer un carnet de recherche et poursuivre les enquêtes nationales portant sur les comités de suivi de thèse.

J'aimerais dire un mot du programme C et du séminaire Britaix 17-18 du LERMA, qui ont constitué un environnement véritablement stimulant où mener à bien ma recherche. Les communications que j'ai eu l'opportunité d'y donner comme celles que j'ai eu la chance d'écouter – je pense notamment à l'intervention du spécialiste de Swift Hermann



Real –, ainsi que les activités du groupe Swift, dirigé par Jean Viviès, m'ont permis de nouer des liens avec l'ensemble de ses membres et d'échapper au solipsisme qui guette parfois les doctorants. Ces conversations sont trop nombreuses pour citer chacun des interlocuteurs, mais je songe, entre autres chercheurs et doctorants, à Nathalie Bernard, Grégoire Lacaze, Ruth Menzies, Émilie Mitran et Mireille Ozoux. Il me faut ici insister sur la bienveillance de la directrice du programme C, Laurence Lux-Sterritt, qui, à de nombreuses reprises, a témoigné de sa volonté d'intégrer pleinement les doctorants aux activités de recherche.

Je voudrais enfin remercier la Fédération CRISIS de la Maison de la Recherche d'Aix-Marseille Université, qui a financé le séminaire jeunes chercheurs consacré à la traduction de la poésie que j'ai organisé aux côtés d'Emma Ayasse, doctorante de littérature française au CIELAM. Stéphane Lojkine et Anne Page, lors de l'audition du projet, m'ont donné des conseils avisés portant sur l'organisation de projets scientifiques qui m'ont été utiles tout au long de mon doctorat.

Ces remerciements ne seraient pas complets sans souligner l'implication des équipes enseignantes que j'ai intégrées, d'abord en monitorat à Aix-Marseille Université, puis lors de mes vacances à Sorbonne Université et de mon poste contractuel actuel à Paris-Nanterre. Je souhaiterais notamment témoigner de ma gratitude à Nicolas Boileau, Marie-Odile Hédon, Karine Bigand, Aurélie Ceccaldi, Martine Charbonnier, Brigitte Marrec, Agnès Trouillet, Fiona Fleming et David Levin de m'avoir aidé à appréhender l'enseignement supérieur et de m'avoir prodigué de nombreuses recommandations pour la préparation des cours.

Mon expérience de l'enseignement me pousse à me souvenir des professeurs d'anglais qui ont su éveiller mon amour de la traduction comme de la littérature : Jean-Marc Molinier, qui m'a suivie plusieurs années au lycée, et Alain Stricker, mon professeur de spécialité anglais en khâgne, qui me poussait à juste titre dans mes retranchements.

Mes amis doctorants – dont certains sont désormais docteurs – anglicistes du LERMA, littéraires du CIELAM, historiens de l'art, spécialistes de gestion ou même de mathématiques, m'ont donné, sans relâche, l'énergie d'achever ce travail. Je pense notamment à Emma Ayasse et à nos parcours parallèles, nous soutenant à chaque nouvelle étape à franchir, mais également à Florence Floquet, Élise Mathurin et Alexandra Pedinielli-Féron, qui m'ont chaleureusement accueillie au LERMA dès ma première année. Loreline Pelletier, ma devancière et amie de longue date, a su me rassurer quotidiennement, tandis que mes amis Flora Amann, Ali Aouad, Élise Berlinski, Carole

Nataf, Joanna Ofleidi et David Wahiche m'ont longuement épaulée tout en me soumettant des pistes nouvelles provenant de disciplines variées. Je suis spécialement reconnaissante à Thomas Blonski d'avoir relu attentivement ma thèse, avec la rigueur et l'esprit logique qui le caractérisent.

Ma famille fut également tantôt un refuge précieux, tantôt une source d'ouverture. Ma mère, Marie-Pascale Saltiel, n'a pas lutté sans raison pour que je maintienne la maîtrise de l'anglais alors que nous avons quitté l'Angleterre, et m'a toujours encouragée à me consacrer à ce qui me passionnait. Mon père, Pierre Derome, a quant à lui eu l'idée de me mettre Borges entre les mains à l'adolescence, et m'enjoint depuis cet âge à analyser l'époque contemporaine à l'aune de l'histoire. Mes frères, Martin et Jean, m'ont rappelé leurs lectures d'adaptations de *Gulliver's Travels*, tandis que ma belle-mère, Sylvie Morel, m'a soutenue avec sa générosité habituelle. Mes grands-parents paternels, Jean-Robert Derome et Marlene Lyons, eux-mêmes enseignants et chercheurs à Montréal, m'ont transmis la vocation de leur métier, tandis que mon grand-père Jacques Saltiel demeure le premier docteur de ma famille, et que la bibliothèque de ma grand-mère Marie-Louise a contribué à ma découverte de la littérature. Je remercie, également, Christian Jardin de m'avoir accueillie longuement pendant la rédaction. Il me faut bien entendu souligner la présence salutaire de ceux qui m'ont divertie pendant ce travail de longue haleine. Parmi eux : Flore Boinot, Aurore Caillouet, Adrien Clair, Iris Delahaye, Charlotte Garaud, Marie Giacometti, Quentin Madrelle, Anna Mamontova, Sviatoslav Mylymuk-Beysens, Frédéric Magnin-Bloch, Emmanuel Pissarra, Julien Ribes, Soria Say et Alexandre von Rakowski.

Enfin, je remercie Simon Jardin non pas simplement d'avoir assisté à l'élaboration de cette thèse qu'il a soigneusement relue, ou encore seulement de m'avoir soutenue sans flancher, mais avant tout de sa conversation effrénée et effrontée qui a quotidiennement nourri ce travail.

# Sommaire

Note sur les références	p. 7
Introduction	p. 8
I. DEFENSE ET DESCENDANCE DE L'ORIGINE :	
LES TRADUCTIONS TOURNEES VERS LE PASSE	p. 37
A. Permanence de l'original, décadence de la traduction	p. 40
B. L'Origine paradoxale de l'original	p. 76
C. Postérité de l'œuvre originale, ascendance des textes traduits	p. 124
II. LINEARITE ET FINALITE : ASPIRATION DES TRADUCTIONS A L'AVENIR	p. 155
A. Téléologie de la retraduction	p. 158
B. Mise en abyme et mise à mal du <i>télos</i>	p. 203
C. Intermittences et dépendance de la réception des traductions	p. 251
III. REVOLUTIONS DES TRADUCTIONS ET DE LEUR RECEPTION :	
RECOMMENCEMENTS ET REVIREMENTS	p. 288
A. Ruptures et retours à l'œuvre	p. 291
B. Les révolutions du champ littéraire entre innovations et mutations	p. 340
C. Disparition et refondation : l'immémorialité du mythe	p. 384
Conclusion	p. 435
Index des noms propres	p. 444
Bibliographie	p. 449
Table des matières	p. 472

## Note sur les références

1. Les références aux treize traductions de *Gulliver's Travels* formant notre corpus sont abrégées de la manière suivante en notes de bas de page : titre indiqué sur la couverture de l'ouvrage, nom du traducteur ou de l'éditeur lorsque le traducteur est anonyme, date de parution :

*Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignés*, Gosse et Neaulme, 1727.

*Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727.

*Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, Furne et Fournier, 1838.

*Voyages de Gulliver*, Gausseron, 1884.

*Les Voyages de Gulliver*, Constantin-Weyer, 1930.

*Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945.

*Voyage à Lilliput*, Merle, 1956.

\_\_\_. *Voyage à Brobdingnag*, Merle, 1956.

\_\_\_. *Le Voyage chez les Houyhnhnms*, 1960.

*Voyages de Gulliver*, Molitor, 1961.

*Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1961.

*Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1965.

\_\_\_. *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976<sup>1</sup>.

*Voyage au pays des chevaux*, Lamoine, 1971.

*Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve, 1997.

*Le Voyage à Lilliput*, Buzelin, 2000.

2. Les références au texte original sont abrégées de la manière suivante : titre courant, éditeur, date de parution :

*Gulliver's Travels*, Motte, 1726.

*Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735.

---

<sup>1</sup> L'édition de 1965 correspond à la parution dans la Pléiade, celle de 1976 à la version publiée dans la collection Folio.

## Introduction

... la vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoins du passé, exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir<sup>2</sup>.

Issue de la nouvelle « Pierre Ménard, auteur du Quichotte » de Jorge Luis Borges, où le narrateur retrace le parcours de Pierre Ménard, auteur français tâchant d'écrire à nouveau *Don Quichotte* de Cervantès, cette citation présente ceci de particulier qu'elle peut être revendiquée par au moins trois instances auctoriales. « Éloge rhétorique de l'histoire<sup>3</sup> » déployé par Cervantès afin de brouiller les frontières entre la véracité et la vraisemblance, ou définition de l'histoire non « comme une recherche de la réalité mais comme son origine<sup>4</sup> » sous la plume du nouvel auteur fictif du Quichotte, elle demeure, dans sa version française parue chez Gallimard, de la main du traducteur de Cervantès et hispaniste du XIX<sup>e</sup> siècle Louis Viardot<sup>5</sup>. Un quatrième auteur paraît enfin pouvoir rejoindre ces trois premiers prétendants : le traducteur de la nouvelle de Borges Paul Verdevoye. Rien n'indique en effet dans le texte que nous sommes en présence d'une citation de Viardot et le lecteur pourrait aisément se laisser duper. Il s'agirait là certes d'une erreur d'attribution, mais qui semble pourtant renforcer le jeu que Borges instaure sur la paternité des œuvres. Quoi qu'il en soit, cette citation, pour l'auteur argentin, diffère singulièrement selon qu'elle appartienne à l'écrivain du siècle d'or espagnol Cervantès ou au poète et traducteur français des années 1930 Pierre Ménard – et l'on pourrait ajouter, à Viardot et à Verdevoye. L'identité des extraits n'est qu'une illusion qui s'abolit

---

<sup>2</sup> BORGES, « Pierre Ménard, auteur du Quichotte », in *Fictions* [1944], tr. Paul Verdevoye, Paris, Gallimard, 2018, p. 49.

<sup>3</sup> *Id.*

<sup>4</sup> *Id.*

<sup>5</sup> CERVANTES, Miguel de, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* [1605-15], tome 1, Paris, J.-J. Dubochet, 1836, p. 141.

dans une « révélation<sup>6</sup> » au moment de la comparaison : ce qui ne pouvait être, initialement, qu'une exaltation de la probité des historiens se transforme, sous le poids de l'ensemble des livres écrits du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, en une interrogation sur la subjectivité de l'historien : « la vérité historique, pour lui, n'est pas ce qui s'est passé ; c'est ce que nous pensons qui s'est passé<sup>7</sup>. » Ainsi, l'élément qui permet de distinguer un texte de l'autre n'est autre que le temps qui s'est écoulé entre leur rédaction et la signification de chacune des versions dépend du « dépôt des actions<sup>8</sup> » et des « témoins du passé<sup>9</sup> » qui les ont précédés.

Or, cette pensée de l'impact de la sédimentation des connaissances et des œuvres sur l'acte de création ou de re-création paraît à même d'éclairer la réception et la comparaison des traductions. La réception des différentes traductions d'une même œuvre varie, à la manière du Quichotte de Cervantès et de Ménard, en fonction de l'évolution de l'horizon d'attente de son lectorat. Les rapports temporels qu'entretiennent les œuvres se plaçaient d'ailleurs au cœur des premières théories de la réception. Hans Robert Jauss<sup>10</sup>, à la suite de Hans-Georg Gadamer<sup>11</sup>, a tâché de montrer que la réception des œuvres originales résultait avant tout des écarts et de la « fusion » de leurs horizons d'attente passés et présents. Wolfgang Iser, quant à lui, a souligné l'idée selon laquelle tout sujet lisant se constitue dans la dimension temporelle propre à la lecture et à la construction du sens qu'elle implique<sup>12</sup>. Si l'apport des théoriciens de l'École de Constance demeure à l'esprit des spécialistes contemporains de la réception, l'importance accordée au temps semble

---

<sup>6</sup> BORGES, *op. cit.*, p. 49.

<sup>7</sup> *Id.*

<sup>8</sup> *Id.*

<sup>9</sup> *Id.*

<sup>10</sup> JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception* [1978], tr. Claude Maillard, Paris, Gallimard, « Tel », 1990.

<sup>11</sup> GADAMER, Hans-Georg, *Vérité et méthode* [1960], tr. Fruchon, Grondin et Merlio, Paris, Seuil, 1996.

<sup>12</sup> ISER, Wolfgang, *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique* [1972], tr. Evelyne Sznycer, Paris, Mardaga, 1995.

s'étioler lorsqu'on s'intéresse aux œuvres traduites. Les études de réception de ces dernières tendent en effet à s'ancrer dans l'analyse des aires culturelles et spatiales en jeu, sous la double influence de la traductologie de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et du développement du champ des transferts culturels.

Cette prévalence de la notion d'espace semble, en premier lieu, se développer au sein du courant linguistique de la traductologie. Lorsque Georges Mounin plaide pour le développement d'une pensée traductologique propre à éclairer la linguistique dans ses *Problèmes théoriques de la traduction*<sup>13</sup>, il se fonde sur les métaphores spatiales des linguistes qui l'ont précédé. La première page de l'ouvrage paraît exemplaire de ce phénomène, puisque l'auteur se réfère à Uriel Weinreich, selon lequel « *le lieu de contact des langues, c'est-à-dire le lieu où se réalisent des interférences entre deux langues – interférences qui peuvent se maintenir, ou disparaître – est toujours un locuteur individuel*<sup>14</sup> » (nous soulignons). Le traducteur, d'emblée, est défini comme l'espace privilégié, l'interface, où se rencontrent les langues. Cependant, la métaphore spatiale ne se contente pas de désigner le sujet traduisant, mais éclaire également sa pratique. Les différentes méthodes dont il use s'envisagent à nouveau sur le plan de l'espace. Ainsi, la traduction mot-à-mot serait vouée à l'échec dans la mesure où elle envisage la langue comme une nomenclature et non comme le système défini par Ferdinand de Saussure. Traduire mot-à-mot reviendrait à chercher, inutilement, son équivalent au sein du répertoire d'une autre langue et donc à ignorer que « les mots n'ont pas forcément la même *surface conceptuelle* dans des langues différentes<sup>15</sup> » (nous soulignons). La pratique de la traduction ne saurait, dès lors, se passer d'une quête de superposition des différents espaces sémantiques que le lexique découpe. L'étude des différentes

---

<sup>13</sup> MOUNIN, Georges, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.

<sup>14</sup> *Id.*, p. 3.

<sup>15</sup> *Id.*, p. 27.

traductions d'un même texte consisterait alors en une comparaison linguistique de la répartition de ces espaces sémantiques – c'est-à-dire en une cartographie des réseaux de signification.

La métaphore spatiale n'est pourtant pas le seul apanage des théoriciens qui privilégient les approches linguistiques et sémantiques de la traduction. Antoine Berman, qui souhaite libérer la traductologie de la linguistique et dont la pensée déploie une théorie de la lettre, y recourt à de nombreuses reprises. Le sous-titre de l'un de ses ouvrages majeurs « l'auberge du lointain<sup>16</sup> » indique, à nouveau, qu'il existerait un lien ténu entre les notions de traduction et de lieu. Le lieu n'est plus considéré comme simple plateforme de contact entre les langues, mais revêt une dimension éthique. Il s'agit désormais, pour la langue traduisante, d'accueillir l'étrangeté de la langue traduite en son sein, et ainsi de se faire « l'auberge du lointain ». L'image de l'auberge assimile ainsi le traducteur à l'hôte dont la première vocation est d'accueillir l'autre. À la cartographie sémantique se substitue la topographie éthique : pour juger des traductions d'une même œuvre, il faudrait estimer leur capacité respective à héberger en leur sein l'altérité de l'original.

Cette vision éthique de la traduction, intimement liée à une forme de topographie, paraît trouver un nouveau souffle chez Lawrence Venuti, dont les thèses ont connu un fort retentissement. Selon le chercheur, les traductions réussies seraient celles qui procéderaient par « *foreignization* » du texte, tandis que les traductions médiocres seraient celles qui constitueraient une opération de « *domestication*<sup>17</sup> ». Ici, l'image de la maison, *domus*, s'oppose à celle de l'auberge qu'envisageait Berman. La traduction qui domestique annexerait l'altérité, tandis que la traduction éthique guidée par l'auberge du lointain (ou la traduction-*foreignization*) lui ménagerait une place de choix. Le tournant

---

<sup>16</sup> BERMAN, Antoine, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, « L'ordre philosophique », 1984.

<sup>17</sup> Lawrence VENUTI, *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, London and New York, Routledge, 2002, p. 19.



éthique de la traduction s'inscrit ainsi pleinement dans un ancrage symbolique spatial, incarné par la référence au lieu où l'on séjourne ou que l'on habite<sup>18</sup>.

À cette image concrète se superpose une conceptualisation plus abstraite des rapports que nouent l'espace et la traduction. En effet, la définition la plus citée de la traduction de Berman est sans doute la suivante : « l'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement<sup>19</sup>. » Si certains lieux symbolisaient d'abord la pratique de la traduction, cette dernière, en retour, s'avèrerait capable d'organiser l'espace ou, plus précisément, de le déconstruire afin de briser les rapports de force qui s'y déploient. Distinguer les traductions successives d'un même texte reviendrait alors à tâcher de repérer celles qui parviennent à renverser, ou du moins à moduler, les relations de domination qu'entretiennent les aires culturelles des deux langues concernées afin de favoriser les métissages.

Or, la notion de décentrement est au cœur d'un domaine universitaire dont les explorations ont particulièrement fécondé les études de réception, celui des transferts culturels. Béatrice Joyeux-Prunel, dans un article consacré à la méthode de ce champ, affirme ainsi que « dans la perspective des transferts culturels [...] il faut un décentrement radical<sup>20</sup> » afin de procéder à « deux analyses : celle des contextes d'accueil et de départ d'un transfert ; et celle de ses vecteurs. Voyageurs, traducteurs, enseignants, artisans émigrés, musiciens, commerçants..., les passeurs entre cultures ont une action productrice de variété culturelle. <sup>21</sup> ». L'image mobilisée pour dessiner les contours d'une étude culturelle capable de faire valoir l'altérité et le métissage est celle de la

---

<sup>18</sup> Cette pensée paraît également caractériser la philosophie de la traduction, Paul Ricœur parle à son tour « d'hospitalité langagière » pour qualifier la traduction. RICŒUR, Paul, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 43.

<sup>19</sup> BERMAN, *L'Épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1984, p. 16.

<sup>20</sup> JOYEUX-PRUNEL, Béatrice, « Les transferts culturels, un discours de la méthode », in *Hypothèses* 2003/1, URL : <https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2003-1-page-149.htm>, page consultée le 01/04/2019, p. 16.

<sup>21</sup> *Id.*, p. 9.

représentation géométrique. Les figures de passeurs culturels sont assimilées à des vecteurs, objets géométriques permettant d'effectuer une série de calculs au sein d'un espace vectoriel. La notion de décentrement, appliquée à l'optique et à la photographie, implique également la représentation géométrique : les objectifs à décentrement visent en effet à rendre avec davantage de précision la géométrie de l'objet photographié. La méthode du décentrement des études de transferts culturels se fixe ainsi pour objectif d'affiner, voire de corriger, à la manière d'un objectif photographique, les représentations des interactions entre les espaces culturels que « les traditions historiographiques nationales tenaient (et tiennent encore) pour évident[es]<sup>22</sup> ». Les études de transferts culturels n'analysent plus les traductions à l'aune de l'original, mais comme point d'intersection entre deux espaces, capable de contribuer à la représentation des relations qu'ils nouent et dénouent.

Si ces représentations spatiales des traductions et de leur réception ont permis de mettre au jour les métissages<sup>23</sup> qu'elles produisent ou favorisent, il semble que leurs conclusions soient liées au corpus de textes parmi lesquels elles ont pioché. L'idée de la traduction comme métissage d'Antoine Berman découle de son étude minutieuse des pratiques traductives de l'Allemagne romantique et de la manière dont la *Bildung* allemande s'est construite à partir de la traduction de formes étrangères et notamment françaises<sup>24</sup>. À l'inverse, les études des transferts culturels sont nées de l'intérêt qu'ont porté Michel Espagne et Michael Werner<sup>25</sup> à la réception des textes allemands en France depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et de ce qu'ils ont considéré comme une « mémoire française de

---

<sup>22</sup> *Id.*, p. 17.

<sup>23</sup> « L'objet étant de pister les métissages », *id.*, p. 32.

<sup>24</sup> BERMAN, *L'Épreuve de l'étranger*, p. 28.

<sup>25</sup> *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, dir. Michel Espagne et Michel Werner, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1988.

l'Allemagne<sup>26</sup> ». Or, s'il apparaît bien que « la traduction [a joué] un rôle décisif<sup>27</sup> » lors de la naissance et du développement du romantisme en Europe, favorisant l'intégration de formes étrangères par les cultures d'accueil, sa lecture spatiale tend à lui conférer une place qui n'est pas tout à fait la sienne lorsqu'il s'agit d'analyser d'autres corpus. Considérer que la traduction est une interface, une auberge ou bien une opération de décentrement revient en effet à la placer au cœur de la réception des œuvres étrangères et de l'établissement d'un patrimoine littéraire mondial. S'il est vrai que la traduction d'une œuvre constitue le plus souvent la première étape de son introduction en terres étrangères, son rôle véritable dans la réception ne s'avère pas nécessairement celui de l'intersection qu'envisagent la traduction éthique ou les études de transferts culturels à travers le prisme du développement du romantisme.

Ainsi, la métaphore spatiale de la traduction s'est avérée insuffisante dans le cadre de l'analyse croisée de la réception et des traductions françaises de *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift en France, et ce parce qu'en produisant une conception spatialisée du temps, elle négligeait la durée qui sépare chacune des traductions, durée dont Borges soulignait l'importance dans « Pierre Ménard ». Antoine Berman entend en effet la retraduction comme « espace d'accomplissement<sup>28</sup> » de l'original. La comparaison de chacune des traductions successives d'une même œuvre s'opère alors en fonction de son degré d'accomplissement de la signifiante du texte source. Berman pose, en outre, la défaillance, c'est-à-dire la traduction qui manque sa cible, comme l'un des « faits fondamentaux<sup>29</sup> » de la retraduction. Cette défaillance serait, « dans la première traduction, [...] à son comble<sup>30</sup> », en raison de la présence « forces anti-traductives<sup>31</sup> ». La

---

<sup>26</sup> JOYEUX-PRUNEL, *op cit.*, p. 3.

<sup>27</sup> BERMAN, *L'Épreuve de l'étranger*, p. 28.

<sup>28</sup> BERMAN, « La retraduction comme espace de la traduction », in *Palimpsestes*, 4, 1990, p. 1.

<sup>29</sup> *Id.* § 25.

<sup>30</sup> *Id.*

<sup>31</sup> *Id.*

venue ultérieure d'un « *kairos*<sup>32</sup> », dont l'apparition « ne se limite pas aux paramètres socio-culturels<sup>33</sup> » mais qui relève d'une « pulsion traduisante<sup>34</sup> », accomplirait enfin la signification de l'original. Cette vision téléologique de la retraduction, orientée vers la constitution finale d'une « grande traduction<sup>35</sup> », coïncide avec une représentation de la retraduction sur un repère orthonormé, dont l'abscisse serait le temps, et l'ordonnée la capacité à renouer avec l'original. En reliant les points, c'est-à-dire chacune des retraductions de l'œuvre, on obtiendrait une ligne ou une courbe croissante. Toutefois, lorsque nous nous représentons ainsi la retraduction « nous projetons le temps dans l'espace, nous exprimons la durée en étendue, et la succession prend pour nous la forme d'une ligne continue ou d'une chaîne, dont les parties se touchent sans se pénétrer<sup>36</sup> ». Selon Bergson, replier le temps sur l'espace implique d'éluder la durée, notion dont l'analyse des retraductions d'une même œuvre ne semble pouvoir se passer, du moins si l'on se fie à la nouvelle de Borges, où le critère de distinction des deux versions du *Quichotte* est celui du temps qui s'est écoulé entre les deux moments de rédaction.

Inscrire la traduction dans la seule dimension de l'espace, ou du temps rabattu sur l'espace, revient à la concevoir comme un calque imparfait de l'original. Cependant, il semble que toute traduction ne relève pas seulement du report d'un texte dans un autre espace, qu'il s'agisse de celui du livre, d'une bibliothèque mondiale des œuvres littéraires ou de l'aire culturelle cible, mais également d'un rapport au temps : les traductions demeurent bel et bien des versions ultérieures d'un texte qualifié d'original. Or, ce qui distingue avant tout la traduction de l'original paraît être la notion de durée : l'éternité serait réservée aux œuvres originales, tandis que les traductions seraient appelées à périr.

---

<sup>32</sup> *Ibid.* §26.

<sup>33</sup> *Id.*

<sup>34</sup> *Ibid.* § 27.

<sup>35</sup> *Ibid.* §6.

<sup>36</sup> BERGSON, Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience* [1889], Paris, Alcan, 1908, p. 77.

Ainsi, la vision téléologique de la retraduction esquissée par Antoine Berman se double d'une pensée théologique de l'original, dont la sacralité garantirait la survie. Cette lecture n'est pourtant pas le seul apanage des traductologues du XX<sup>e</sup> siècle, et se voit défendue par les acteurs du champ éditorial. Ivan Nabokov, des éditions Plon, affirmait ainsi que les classiques devaient être retraduits tous les vingt ans<sup>37</sup>.

La question de la durée semble d'autant plus cruciale lorsqu'on s'intéresse aux œuvres dites classiques, qui appartiendrait à une forme de panthéon littéraire. Outre leurs qualités esthétiques ou agonistiques<sup>38</sup>, les classiques se distinguent des autres livres par la manière dont ils perdurent dans le temps : « un classique est un livre qui n'a jamais fini de dire ce qu'il a à dire<sup>39</sup> ». S'ils ne sombrent pas dans l'oubli, c'est que s'articulent en eux la mémoire des premiers lecteurs et des relecteurs : « les classiques sont des livres qui, quand ils nous parviennent, portent en eux la trace des lectures qui ont précédé la nôtre et traînent derrière eux la trace qu'ils ont laissée dans la ou les cultures qu'ils ont traversées (ou, plus simplement, dans le langage et les mœurs)<sup>40</sup>. » Selon la définition d'Italo Calvino, *Gulliver's Travels* figure bel et bien au sein de ce corpus. Son appartenance à un panthéon occidental de la littérature peut se vérifier par sa présence parmi de nombreuses bibliothèques idéales du XX<sup>e</sup> siècle, qu'elles soient composées par des écrivains, à l'image de Raymond Queneau<sup>41</sup>, de Jorge Luis Borges<sup>42</sup> ou des auteurs qui ont établi les cent meilleurs livres pour le Cercle norvégien du livre<sup>43</sup>, par des universitaires, comme

---

<sup>37</sup> MONTI, Enrico, « Introduction : La retraduction, un état des lieux », in *Autour de la retraduction, Perspectives littéraires européennes*, dir. Enrico Monti et Peter Schnyder, Paris, Orizons, 2011, p. 20.

<sup>38</sup> La création littéraire, selon Bloom, survient selon un schéma de lignées agonistiques : les œuvres se contestent les unes les autres. BLOOM, Harold, *The Western Canon*, New York, Harcourt Brace, 1994.

<sup>39</sup> CALVINO, Italo, *Pourquoi lire les classiques ?* [1991], tr. Jean-Paul Manganaro, Paris, Seuil, 1996, p. 9.

<sup>40</sup> *Id.*

<sup>41</sup> QUENEAU, Raymond, *Pour une bibliothèque idéale*, Paris, Gallimard, 1956.

<sup>42</sup> L'ouvrage figure dans une liste demandée par l'éditeur Hypspamerica, elle est consultable sur Open Culture, URL : <http://www.openculture.com/2015/03/jorge-luis-borges-personal-library.html>, page consultée le 10 juillet 2019.

<sup>43</sup> Liste disponible sur Wikipédia à l'URL suivante : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Les\\_100\\_meilleurs\\_livres\\_de\\_tous\\_les\\_temps\\_selon\\_le\\_Cercle\\_norvégien\\_du\\_livre](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_100_meilleurs_livres_de_tous_les_temps_selon_le_Cercle_norvégien_du_livre), page consultée le 10 juillet 2019.

Harold Bloom<sup>44</sup>, ou bien encore les journalistes de quotidiens majeurs comme *The Daily Telegraph*<sup>45</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle déjà, les catalogues des bibliothèques scolaires<sup>46</sup> et municipales<sup>47</sup>, ainsi que la publication de l'œuvre au sein de collections visant à réunir des textes majeurs, souvent à bas prix, pour le grand public<sup>48</sup>, témoignaient du statut du texte de Swift. Les traducteurs d'une telle œuvre ne sauraient ainsi se cantonner au rôle de passeurs, d'intermédiaires entre deux aires culturelles que leur assigne la traductologie moderne et les études de transferts culturels. Le tournant éthique de la traduction, en inscrivant la pratique dans l'espace et en négligeant la notion de durée, paraît en effet passer sous silence la conquête temporelle que visent les traducteurs des œuvres classiques. Traduire *Gulliver's Travels*, ne serait-ce pas essayer de s'arroger un peu de l'éternité du texte de Swift ?

L'histoire des traductions françaises de *Gulliver's Travels* est ainsi celle de l'inscription, non sans heurts, de l'œuvre au sein d'un certain panthéon littéraire, au fil de la parution de ses différentes traductions, qui possèdent chacune leur « historicité spécifique<sup>49</sup> » et qui luttent pour leur survie comme pour leur pérennité. Une étude diachronique de cette histoire, couplée d'une analyse comparative des traductions, manquait encore, quoique différents chercheurs se soient intéressés à certaines

---

<sup>44</sup> BLOOM, *op. cit.*, p. 537.

<sup>45</sup> « The 100 greatest novels of all time », URL : <https://www.telegraph.co.uk/books/what-to-read/best-greatest-novels-of-all-time/>, page consultée le 10 juillet 2019.

<sup>46</sup> *Les Voyages de Gulliver* apparaissent dans le catalogue pour les bibliothèques scolaires du *Bulletin officiel du Ministère de l'intérieur* de 1868, p. 404.

<sup>47</sup> *Les Voyages de Gulliver* figure parmi une liste d'œuvres dont l'objet est de défendre la présence de romans au sein des bibliothèques municipales : « 200.255 des livres lus en bibliothèque sur 363 322 sont des romans. [...] On constate que, dans cette énumération, les romans dominent ; mais il faut remarquer que les romans comprennent des ouvrages qui, malgré la fiction du sujet, n'en sont pas moins des œuvres littéraires ou philosophiques, telles que *Télémaque*, *Don Quichotte*, *Gil Blas*, *Gulliver*, etc., Goethe, Voltaire, Mme de Staël, Benjamin Constant n'ont-ils pas écrit des romans ? On ne peut donc proscrire ce genre de littérature des bibliothèques populaires ; il suffit que les choix soient faits avec discernement » *Journal officiel de la République française*, 14 janvier 1883, p. 240.

<sup>48</sup> Cf. notamment SWIFT, Jonathan, *Voyages de Gulliver*, Paris, Lebègue « Bibliothèque d'une maison de campagne », 1820. *Voyages de Gulliver*, Paris, Librairie des écoles, 1835. *Voyages de Gulliver*, Epinal, Pellerin, 1876. *Voyages de Gulliver*, Paris, Librairie des publications à 5 centimes, 1886. *Voyages de Gulliver*, Paris, Librairie de la Bibliothèque nationale, 1897.

<sup>49</sup> MESCHONNIC, Henri, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1999, p. 85.

traductions françaises de l'œuvre ou bien à la réception de Swift en France. L'unique ouvrage consacré à cette dernière question fut composé par Sybil Goulding en 1924 et brosse un vaste portrait de la fortune de Swift de ce côté-ci de la Manche. Ce travail minutieux, qui fut entrepris il y a près d'un siècle, paraît cependant désormais s'inscrire lui-même au sein des études contemporaines de la réception de l'auteur dans la mesure où sa tonalité élogieuse semble correspondre à un moment où l'on s'efforçait de réhabiliter Swift en France<sup>50</sup>. Si Goulding effectue un relevé utile des différences majeures entre la traduction de l'abbé Desfontaines et le texte original de Swift, son analyse ne s'avère guère exhaustive et, loin de fonder un discours sur sa réception, confine au réquisitoire contre l'homme de lettres français, qu'elle qualifie de « personnalité bizarre et peu sympathique<sup>51</sup>. » De nombreux articles universitaires consacrés aux traductions de *Gulliver's Travels* s'inscrivent également dans une démarche d'évaluation de la qualité des versions françaises. Paul-Gabriel Boucé souligne ainsi la personnalité « tranquillement tyrannique » et « non sans suffisance » du « malin abbé » à la « franchise quasi fanfaronne » comme à l'« impudence éhontée<sup>52</sup> ». Si Benoît Léger modalise davantage son propos, dans un article traitant des éditions de l'œuvre de Lejeune, Hiard et Furne et Fournier, l'auteur conclut cependant en précisant que ces « trois versions du texte ont en commun [...] d'accorder très peu de place au processus traductionnel proprement dit<sup>53</sup> », c'est-à-dire sur l'idée qu'elles ne seraient, en réalité, pas des traductions. La plupart des articles existants concernent d'ailleurs la traduction de

---

<sup>50</sup> Cf. la manière dont l'auteur vante les mérites de Swift qu'elle estime bien supérieurs à ceux de Voltaire : « il n'y a pas dans les pages pétillantes de *Micromégas* la moindre trace de l'ironie sombre et résignée de Swift. » GOULDING, Sybil, *Swift en France*, Paris, Librairie Ancienne Edouard Champion, 1924, p. 102.

<sup>51</sup> *Id.*, p. 58.

<sup>52</sup> BOUCE, Paul-Gabriel, « Les deux premières traductions françaises des *Gulliver's Travels* », in *La Traduction romanesque au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dir. Annie COINTRE, Alain LAUTEL, Annie RIVARA, Arras, Artois Presses Université, 2003, p. 80-81.

<sup>53</sup> LEGER, Benoît, « Nouvelles aventures de Gulliver à Blefuscu : traductions, retraductions et rééditions des *Voyages de Gulliver* sous la Monarchie de Juillet », in *Meta*, vol. 49, n° 3, 2004, p. 541.

Desfontaines et explorent sa fidélité à l'original, sa visée traductive ou bien sa réception<sup>54</sup>. Certains chercheurs la comparent parfois à la traduction du texte parue de manière anonyme à La Haye quelques mois plus tôt. Les qualités de cette version antérieure, qui passe pour être de bonne facture quoique son style soit régulièrement déploré, sont généralement louées (« bien plus fidèle et exacte<sup>55</sup> »). Ce point de vue s'avère cependant inexact, dans la mesure où la version des Provinces-Unies comprend de nombreuses interpolations et suppressions. Il restait ainsi à élargir cette première analyse de la traduction et de la réception de Desfontaines à l'ensemble des traductions françaises de *Gulliver's Travels*, tout en tâchant de la dégager du jugement de valeur dans laquelle elle semblait jusqu'alors enferrée.

Afin d'étudier les rapports qu'entretiennent la réception et la traduction de l'œuvre, nous avons circonscrit un corpus de douze traductions que nous avons comparées entre elles et à l'original, et que nous avons mis en rapport avec les documents éclairant la fortune de *Gulliver's Travels* en France, qu'ils proviennent de la presse, de la critique et des œuvres littéraires, des documents des maisons d'éditions ou d'institutions nationales et locales. Face à l'abondance des éditions françaises de *Gulliver's Travels*<sup>56</sup>, il demeurerait crucial de faire émerger un corpus primaire représentatif de la perception de l'œuvre. Nous avons ainsi retenu les dix traductions nouvelles et intégrales en français<sup>57</sup>, destinées

---

<sup>54</sup> Cf. LEGER, Benoît, « Une fleur des pays étrangers : Desfontaines traducteur au XVIII<sup>e</sup> siècle. », thèse de doctorat, McGill, Montréal, 1999.

LEGER, « La 'voltaireisation' des *Voyages de Gulliver en France* », in *La Traduction romanesque au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 57-78.

LEGER, « Les notes du traducteur des *Voyages de Gulliver* : détonation et 'détonnement' », in *Lumen*, vol. 21, 2002, p. 179-198.

JUST, Melanie Maria, "The Reception of *Gulliver's Travels* in Britain and Ireland, France, and Germany", in *Les Voyages de Gulliver, Mondes lointains ou mondes proches*, dir. François Boulaire et Daniel Carey, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2012, p. 81-100.

TADIE, Alexis, « Traduire *Gulliver's Travels* en images », in *Traduire et illustrer le roman au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dir. Nathalie Ferrand, Oxford, The Voltaire Foundation, 2011.

<sup>55</sup> BOUCE, op. cit., p. 81.

<sup>56</sup> On compte 299 éditions françaises de l'œuvre. Cf. annexes p. 4-19.

<sup>57</sup> SWIFT, Jonathan, *Voyages du Capitaine Gulliver en divers pays éloignés*, La Haye, Pierre Gosse et Jean Neaulme, 1727. *Voyages de Gulliver*, tr. Pierre-François Guyot Desfontaines, Paris, Jacques Guérin, 1727.



à un public adulte, du texte de Swift. Ces publications résultent en effet d'une intention éditoriale suffisamment forte pour qu'elle implique une retraduction et nous semblent ainsi propres à éclairer la réception de l'œuvre. Certaines éditions partielles – celles de Robert Merle, de Georges Lamoine et d'Hélène Buzelin – complètent ce corpus. Leur spécificité semble en effet mettre en lumière l'évolution de la réception de *Gulliver's Travels* aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles : la première se singularise dans la mesure où elle élude, fait rare, le troisième voyage pourtant annoncé dans la préface du premier tome<sup>58</sup>. La seconde présente pour particularité de ne retenir que le quatrième voyage, ce qui ne se rencontre guère aux siècles précédents<sup>59</sup>. La dernière, enfin, où ne figure que le premier voyage, illustre la manière dont les formats courts et modiques du XX<sup>e</sup> s'emparent des œuvres classiques<sup>60</sup>. Si nous évoquerons la question des traductions pour la jeunesse qui apparaissent dès le XIX<sup>e</sup> siècle, nous ne l'étudierons pas de manière exhaustive, dans la mesure où ces textes relèvent davantage de l'adaptation ou de la réécriture que de la traduction à proprement parler, phénomène qu'illustrent clairement les paratextes de ces livres, où il est bien davantage fait mention d'adaptation que de traduction<sup>61</sup>. En outre, les traducteurs pour la jeunesse travaillent rarement sur le texte original, mais plutôt sur les traductions existantes – et parfois étrangères<sup>62</sup> – de l'œuvre qu'ils remanient afin de les

---

*Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, Paris, Furne et Fournier, 1838. *Voyages de Gulliver*, tr. Bernard-Henri Gausseron, Paris, A. Quantin, 1884. *Voyages de Gulliver*, tr. Maurice Constantin-Weyer, Paris, A la cité des livres, 1930. *Les Voyages de Gulliver*, tr. André Desmond, Paris, Stock, 1945. *Voyages de Gulliver*, tr. José Axelrad, Paris, Garnier, 1960. *Voyages dans diverses nations lointaines par Lemuel Gulliver*, tr. Lucienne Molitor, Verviers, Gérard et cie, 1961. *Voyages de Gulliver*, tr. Bénédicte Limand, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1965. *Les Voyages de Gulliver*, tr. Guillaume Villeneuve, Paris, Garnier Flammarion, 1997.

<sup>58</sup> « Le Volume III (Voyage à Laputa) et le volume IV (Le Voyage au pays des Houyhnhnms et des Yahoos) seront tous deux publiés en 1958. » SWIFT, *Les Voyages du Capitaine Gulliver*, trad. Robert Merle, Paris, Les Editeurs français réunis, 1956, p. 62.

<sup>59</sup> SWIFT, *Voyage au pays des chevaux*, tr. Georges Lamoine, Paris, Aubier Flammarion, 1971.

<sup>60</sup> SWIFT, *Le Voyage à Lilliput*, tr. Hélène Buzelin, Paris, Libro, 2000.

<sup>61</sup> Voir par exemple *Voyages de Gulliver*, Paris, E. Guérin, 1911 : « adaptation nouvelle à l'usage de la jeunesse par Paul de Maurelly », page de titre.

<sup>62</sup> Voir notamment *Les Voyages de Gulliver*, ill. Irène Diederichs, trad. de l'allemand, Paris, Deux coqs d'or, 1983.

adapter au jeune public. Nous avons donc analysé la manière dont ces textes ont influencé la réception de l'œuvre, sans pour autant les comparer à l'original<sup>63</sup>.

L'étendue des versions françaises de *Gulliver's Travels* de 1727 à nos jours témoigne d'un succès éditorial notable pour une œuvre traduite, comparable à la fortune d'autres textes étrangers à la double réception canonique et enfantine, à l'image de *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe ou du *Don Quichotte* de Cervantès<sup>64</sup>. La survie de l'œuvre, quoiqu'elle connaisse quelques aléas, perdue au fil des siècles de manière relativement constante. En ce sens, la remarque du narrateur de l'apologie de *A Tale of a Tub*, selon lequel « the Book seems calculated to live », paraît s'appliquer à *Gulliver's Travels*<sup>65</sup>. Le narrateur conditionnait cependant la fortune de l'œuvre dont il vantait les mérites en ces termes : « at least as long as our Language and our Taste admits no great Alterations<sup>66</sup> ». En ce sens, la critique que Samuel Johnson esquissait du style rudimentaire de *Gulliver's Travels* pourrait éclairer sa pérennité à travers les âges :

His style was well suited to his thoughts, which are never subtilized by nice disquisitions, decorated by sparkling conceits, elevated by ambitious sentences, or variegated by far-sought learning. [...] he always understands himself: and his reader always understands him: the peruse of Swift wants little previous knowledge; it will be sufficient that he is acquainted with common words and common things; he is neither required to mount

---

<sup>63</sup> Nous n'avons ainsi pas incorporé la traduction des deux premiers voyages du professeur de littérature britannique à l'université de Paris Frédéric Ogée à notre corpus, dans la mesure où, d'un point de vue éditorial, elle s'intégrait, au moment de sa parution, dans une collection destinée à l'apprentissage de l'anglais (la Librairie générale française) et que ses rééditions sont dans des éditions destinées à la jeunesse. En outre, les voyages retenus sont ceux qui figurent habituellement dans les éditions expurgées. Nous avons cependant interrogé Frédéric Ogée qui a accepté de nous donner de nombreuses indications sur sa démarche qui apporte un éclairage nécessaire sur les pratiques traductives contemporaines. *Voyage à Lilliput*, tr. Ogée, Paris, Librairie générale française, 1992. *Voyage à Brobdingnag*, tr. Ogée, Paris, Librairie générale française, 1994. *Voyage à Lilliput*, tr. Ogée, Paris, Deux coqs d'or, 1996. *Voyages de Gulliver*, tr. Ogée, Paris, Hachette jeunesse, 1996. *Les Voyages de Gulliver*, tr. Ogée, Paris, Hachette jeunesse, 2000. *Voyage à Lilliput*, tr. Ogée, Paris, Librairie générale française, 2012.

<sup>64</sup> Le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France recense ainsi 394 textes numériques et livres imprimés en français pour les *Voyages de Gulliver*. On y décompte 509 *Robinson Crusoe* et 487 *Don Quichotte*. Les éditions d'autres récits dits classiques mais qui n'ont pas connu de nombreuses adaptations pour la jeunesse sont nettement moins nombreuses. On recense ainsi 59 *Tristram Shandy* de Laurence Sterne, 68 *Tom Jones* de Henry Fielding ou encore 93 *Vicaire de Wakefield* d'Oliver Goldsmith. Il s'agit là d'estimations : il faudrait s'assurer qu'aucun doublon ne figure dans le catalogue.

<sup>65</sup> SWIFT, *A Tale of a Tub*, in *The Essential Writings of Jonathan Swift* [1704], New York, Norton & Company, "Norton Critical Edition", 2010, p. 4.

<sup>66</sup> *Id.*

elevations, nor to explore profundities; his passage is always on a level, along solid ground, without asperities, without obstruction<sup>67</sup>.

La simplicité de la plume, loin de nuire à la réputation de l'auteur, assurerait au contraire la continuité de sa réception en son pays tout en favorisant la tâche des traducteurs : si rien ne fait obstacle à la compréhension de l'œuvre, comme le suggère Johnson, la traduction devrait s'avérer d'une facilité déconcertante. Alain Bony et Jean Viviès ont cependant montré combien le discours gullivérien, derrière son apparente simplicité, s'avère porteur de sens multiples et parfois contradictoires<sup>68</sup>, jusqu'à résister à toute « exégèse univoque<sup>69</sup> ». Si la langue de l'œuvre se révèle flottante, le goût de l'époque (« taste », selon le narrateur de *A Tale of a Tub*) connaît également de nombreuses variations. La réussite de *Gulliver's Travels* dépasse l'anglomanie du XVIII<sup>e</sup> siècle pour se prolonger à la période romantique et semble, jusqu'à l'ère contemporaine, décorrélée de la naissance et de la mort des écoles et courants littéraires. Ainsi, l'œuvre paraît avoir survécu non grâce au maintien – que le narrateur du *Tale* sait illusoire – de la langue et des modes, mais bien en dépit de leurs mutations et de leurs caprices.

Dès 1727, l'année qui suit la publication de l'original, les *Voyages de Gulliver* connurent un succès retentissant en France. Voltaire vantait, dans une lettre à Thieriot du 2 février 1727, les mérites de leur auteur en qui il percevait un « Rabelais sans fatras<sup>70</sup> » ainsi que les qualités du livre « amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire

---

<sup>67</sup> JOHNSON, Samuel, *Life of Swift*, in *The Essential Writings of Jonathan Swift*, New York, Norton & Company, "Norton Critical Edition", 2010, p. 736.

<sup>68</sup> « [...] entre une origine fuyant constamment fragilisée et un objet indéterminé, traité sur le mode de l'allusion, le discours gullivérien reste flottant, ouvert à toutes les invites de la surinterprétation », BONY, Alain, *Discours et vérité dans les Voyages de Gulliver de Jonathan Swift*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2002 p. 115.

<sup>69</sup> VIVIES, Jean. *Revenir/Devenir, Gulliver ou l'autre voyage*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2016, p. 83.

<sup>70</sup> VOLTAIRE, Lettre à Thieriot du 2 février 1727, in *Œuvres complètes de Voltaire*, t. 33, Paris, Garnier, 1883, p. 165.

du genre humain<sup>71</sup>. » Voltaire intimait par ailleurs Thieriot de s'atteler à la traduction de l'ouvrage, qu'il n'entreprit jamais, craignant que « que quelqu'un plus pressé que vous ne vous ait prévenu<sup>72</sup> ». Le philosophe avait raison : l'œuvre était déjà parue en français à La Haye, en janvier 1727, quelques semaines avant l'envoi de sa lettre. Il n'est cependant guère surprenant que Voltaire n'ait pas encore eu vent de cette publication qui fut très peu relayée par les périodiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette traduction anonyme, éditée par Pierre Gosse et Jean Neaulme, ne fut annoncée ni par *Le Journal des Sçavans*, ni par *Le Mercure de France*, deux des revues littéraires les plus importantes en leur temps. La première diffusait pourtant, dans sa livraison de février 1727, la nouvelle de la parution de l'œuvre originale comme d'une clé de cette dernière en Angleterre<sup>73</sup>. Il semblait par ailleurs recevoir les catalogues de l'éditeur de la première traduction en français. La livraison signale en effet la publication par Gosse et Neaulme d'un Nouveau Testament : « Gosse, J. Neaulme de la Haye & Compagnie impriment in-12 le N. T. suivant la nouvelle copie que viennent de publier les Pasteurs de Genève<sup>74</sup>. » On trouve la même mention, au mot près, dans *L'Histoire littéraire de l'Europe*<sup>75</sup>, autre périodique phare du XVIII<sup>e</sup> traitant des lettres françaises mais publié à La Haye, suivie de la traduction de Gulliver : « les mêmes ont sous presse *Voyages dans diverses parties du monde*, divisés en quatre parties, par Samuel Guliver [*sic*], traduits de l'Anglais<sup>76</sup> », ce qui indique que les auteurs des nouvelles littéraires des périodiques reprenaient, parfois à la lettre, les envois des éditeurs. Il semble ainsi que le *Journal des Sçavans* n'ait pas trouvé que la parution d'une traduction de *Gulliver* fût digne d'intérêt. Cette première traduction anonyme ne sembla donc susciter d'écho qu'en son pays d'origine, les Provinces-Unies,

---

<sup>71</sup> *Id.*

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>73</sup> *Journal des scavans*, Paris, Jean Cusson, 1727, p. 123.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>75</sup> *Histoire littéraire de l'Europe*, La Haye, M. G. de Merville, 1726, p. 371.

<sup>76</sup> *Id.*

et en outre au sein d'un périodique dont l'éditeur était le traducteur du *Tale* et ainsi familier de Swift, Justus Van Effen<sup>77</sup>.

Deux mois plus tard, en mars 1727, paraissait à Paris, chez les frères Guérin et Gabriel Martin, la deuxième traduction de l'œuvre, cette fois de la main d'un homme de lettres de renom, l'abbé Desfontaines, collaborateur du *Journal des Sçavans* dès 1724. Le journal relayait l'annonce de la parution de cette traduction dès avril 1727<sup>78</sup> et l'on peut supposer que Pierre-François Guyot Desfontaines n'ait pas souhaité que le périodique signalât l'édition concurrente de La Haye. Le *Mercure de France* annonce également l'impression imminente de la traduction de Desfontaines<sup>79</sup>, qu'elle accompagne d'un résumé de l'œuvre. Les deux revues ne se contentèrent cependant pas seulement de ces communiqués mais consacrèrent chacune un article complet à la critique de l'ouvrage, dans l'ensemble élogieuse<sup>80</sup>. Leurs auteurs justifiaient les manquements à la vraisemblance de l'œuvre, susceptibles de choquer le lectorat français<sup>81</sup>, tout en louant la subtilité des réflexions morales<sup>82</sup> qui y figurent comme les traits satiriques<sup>83</sup> que déploie

---

<sup>77</sup> SWIFT, Jonathan, *Le Conte du tonneau* [1704], tr. Justus Van Effen, La Haye, H. Scheurleer, 1721.

<sup>78</sup> « Gabriel Martin et les deux Guérin frères impriment la traduction française des *Voyages de Gulliver*, en deux volumes in-12. Cet ouvrage écrit en anglais a paru à Londres sur la fin de 1726, et y a eu un grand succès. L'auteur est le célèbre Mr Swift, Doyen de l'Église de Saint Patrice de Dublin en Irlande, qui a déjà donné plusieurs autres ouvrages au public, et entre autres le fameux *Comte du tonneau*. La traduction dont il s'agit paraîtra vers Pâques. On en trouvera aussi des exemplaires, chez Chaubert, Quai des Augustins, à la Renommée. » *Journal des Sçavans*, 1727, p. 255.

<sup>79</sup> « On assure que M. l'Abbé D. F. travaille depuis trois mois à un ouvrage 1 2. vol. in 12. qui doit paraître vers Pâques. C'est, dit-on, la traduction d'un livre anglais tout nouveau, qui eut un succès prodigieux à Londres, et dont l'auteur est l'illustre M. Swift, qui a déjà donné au public plusieurs ouvrages très estimés, et surtout le *Conte du tonneau*, livre assez connu en France. Celui dont il s'agit est intitulé : *Voyages du Capitaine Gulliver* », *Mercure de France*, Paris, Cavelier et Pissot, 1727, p. 627.

<sup>80</sup> *Mercure de France*, mai 1727, p. 955. *Journal des Sçavans*, juillet 1727, p. 401.

<sup>81</sup> « Il est vrai qu'on trouve ici les raisonnements les plus graves entrelacés des fictions les plus hardies et les plus éloignées de la vraisemblance ; mais ce mélange ne doit heurter personne. » *Journal des Sçavans*, *op. cit.*, p. 410. « Les images en sont agréables et riantes ; et quoique les suppositions en soient hardies et extraordinaires, elles sont si bien ménagées et si bien conduites, qu'elles font illusion à l'esprit, et semblent des vérités. » *Mercure de France*, *op. cit.*, p. 958.

<sup>82</sup> « [...] ceux enfin qui préfèrent à des descriptions inutiles, les réflexions les plus judicieuses sur la morale, sur la politique, sur la vertu, et sur tout ce qui a rapport à la société civile, ceux-là trouveront infailliblement que Gulliver est fort au-dessus des voyageurs ordinaires. » *Journal des Sçavans*, *op. cit.*, p. 409. « C'est là que l'Auteur déploie par cent tours agréables, une morale également fine & élevée. » *Mercure de France*, *op. cit.*, p. 966.

<sup>83</sup> « [...] les satires mordantes qu'il sème partout contre quantité de défauts en particulier », *Journal des Sçavans*, *op. cit.*, p. 410. « Les entretiens sont très satiriques a renferment une critique agréable du Gouvernement d'Angleterre. » *Mercure de France*, *op. cit.*, p. 962.

l'auteur. Tous deux indiquent qu'il s'agit là d'une version remaniée pour convenir au goût français, comprenant de nombreuses interpolations et suppressions. Si l'auteur du *Mercur de France* voit cette démarche d'un bon œil<sup>84</sup>, le rédacteur du *Journal des Sçavans* semble recommander au public de se procurer la traduction de La Haye, sans pour autant paraître l'avoir lue<sup>85</sup>. Pierre Gosse et Jean Neaulme parurent répondre à cette légère critique esquissée à l'encontre de l'abbé Desfontaines lorsqu'ils publièrent leur deuxième édition de l'œuvre, dont le titre fut agrémenté de la mention suivante : « nouvelle traduction, plus ample, plus exacte et plus fidèle, que celle de Paris, avec figures et cartes géographiques <sup>86</sup> ». La version de Desfontaines continua cependant d'emporter l'adhésion du public. Réimprimée une quinzaine de jours après sa parution originale<sup>87</sup>, elle connut 11 impressions au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, contre 5 seulement pour la traduction anonyme de La Haye<sup>88</sup>.

Ce succès se prolongea tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, où l'on compte au moins 31 éditions du texte de Desfontaines, tel quel, révisé ou abrégé<sup>89</sup>, malgré la publication, en 1838, d'une traduction qui se fixait pour objectif de pallier les négligences et les erreurs des versions antérieures :

Les traductions de Swift, même les plus connues, contenaient trop de négligences, trop d'inexactitudes, trop de mutilations graves, pour que nous n'ayons pas dû les remplacer par une version nouvelle, qui restituât fidèlement les passages retranchés, et rendît l'élégante précision de style que tous les critiques ont reconnue à cet écrivain<sup>90</sup>.

---

<sup>84</sup> « M. L'Abbé Gyot [*sic*] Desfontaines, auteur de la traduction, ne s'est point asservi à son original ; il a retranché beaucoup de choses, il en a aussi ajouté beaucoup, et en suivant les idées du Docteur Swift, il a métamorphosé tout son ouvrage, pour l'ajuster au goût des Français. » *Mercur de France*, *op. cit.* p. 955.

<sup>85</sup> « Son traducteur (M. l'abé [*sic*] Guyot des Fontaines [*sic*]) nous avertit qu'il ne l'a pas exactement suivie partout, qu'il a changé, ajouté et retranché, suivant son goût, ou plutôt, si on l'en croit, suivant le goût du public. Il nous annonce, pour nous dédommager, une traduction littérale, qui se fait en Hollande, et qui, selon lui, ne peut manquer d'être fort mauvaise. Les motifs de ce pronostic sont les mêmes, qui l'ont engagé aux changements, aux additions et aux retranchements, dont il fait l'aveu. »

<sup>86</sup> *Voyages de Capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignez*, Gosse et Neaulme, 1727.

<sup>87</sup> *Mercur de France*, *op. cit.*, p. 955.

<sup>88</sup> Cf. annexes, n° 2, 3, 4, 5, 6, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17 p. 4.

<sup>89</sup> Cf. annexes, n° 1, 7, 8, 9, 16 p. 4.

<sup>90</sup> SWIFT, *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, Paris, Furne et Fournier, 1838, p. 2-3.

La promesse d'un texte fidèle faite au lecteur demeurait néanmoins un vœu pieux. Le manque de précision du rédacteur de ce préambule, qui implique de manière erronée qu'il existe plusieurs traductions renommées de l'œuvre, semble suggérer qu'il ne s'agit là que d'une simple précaution oratoire. La lecture du texte montre à son tour que la traduction présentée ne consiste en réalité qu'en une reprise légèrement modernisée de l'abbé Desfontaines, où certains passages sont restitués et d'autres corrigés<sup>91</sup>. Cette nouvelle traduction ne paraît ainsi pas amorcer de bouleversement dans la réception de l'œuvre, mais semble davantage perpétuer l'héritage de Desfontaines. Ne résultant pas réellement de la révolution des normes de traduction en cours au XIX<sup>e</sup> siècle, où s'exprime un désir accru de fidélité<sup>92</sup>, elle découle plutôt de la volonté de saisir une opportunité éditoriale double. Dès les années 1830, la traduction ne relevait plus du seul apanage de personnalités lettrées qui prenaient sur elles de transmettre au public une œuvre qui leur semblait digne d'intérêt, mais résultait plutôt du travail d'un ensemble d'individus prolétariés, comme en témoigne l'analogie que Ladvoat dresse entre les traducteurs et les ouvriers<sup>93</sup>. L'édition s'était industrialisée, la concurrence était rude et les délais serrés. Afin d'approvisionner ce marché en plein expansion, les éditeurs se mettaient en quête d'ouvrages rapides à produire et peu coûteux. L'éditeur Gosselin, dès la décennie précédente, s'était associé avec Ladvoat afin de faire paraître l'œuvre complète de Walter Scott en 65 volumes. Le succès fut instantané et poussa Stendhal à s'exclamer que « la nation française [était] folle<sup>94</sup> » de l'auteur. Walter Scott, loin de se cantonner aux

---

<sup>91</sup> Voir à ce sujet LEGER, « 'Une frisure nouvelle donnée à une antique perruque' : la retraduction des *Voyages de Gulliver* de Furne et Fournier (1838) », in *Tradução & Comunicação*, vol. 16, 2007.

<sup>92</sup> Voir notamment *Histoire des traductions en langue française, XIX<sup>e</sup> siècle*, dir. Yves Chevrel, Lieven d'Hulst et Christine Lombez, Paris, Verdier, 2012.

<sup>93</sup> « Parmi toutes les espèces d'industries qui font gémir la presse à Paris et qui se partagent les vastes champs de la littérature, il en est une plus pénible que celle du manœuvre qui broie le sable et la chaux ; il en est une dont le salaire est quelquefois inférieur à celui du paveur ou du tailleur de pierres ; je veux parler des traductions. » Pierre-François Ladvoat, cité in *Histoire des traductions en langue française, XIX<sup>e</sup> siècle*, dir. Yves Chevrel, Lieven d'Hulst et Christine Lombez, Paris, Verdier, 2012, p. 169.

<sup>94</sup> Stendhal, Lettre à M. Stritch, 12 février 1823, *Correspondance*, C. Bosse, ouvrage numérisé, consulté le 17 juillet 2019, URL : <https://archive.org/details/correspondanced01barrgoog/page/n306>.

romans historiques, avait également rédigé des biographies d'auteurs britanniques, parmi lesquels figurait Swift et dont la traduction parut dès 1826 chez Gosselin<sup>95</sup>. Quelques années plus tard, en 1833, Gosselin s'associait à Furne et Fournier dans le but de publier *Le Magasin universel*, magazine illustré. Or, la vie de Swift rédigée par Walter Scott insérée en amont de la nouvelle traduction de *Gulliver* publiée par Furne et Fournier en 1838 est rigoureusement identique à celle publiée par Gosselin en 1826. Il semblerait ainsi que l'association de Furne, Fournier et Gosselin, ait dépassé la simple parution du *Magasin universel*. L'édition de Furne et Fournier s'ornait par ailleurs de plusieurs centaines d'illustrations de la main de Grandville, caricaturiste célèbre qui possédait déjà plus d'une trentaine d'albums de lithographies à son actif et qui dessinait régulièrement pour la presse. Flairant l'opportunité commerciale, les éditeurs lui confièrent, la même année, l'illustration des *Voyages de Gulliver* et celle des *Fables* de La Fontaine<sup>96</sup>. La nouvelle traduction de Swift visait ainsi davantage à consolider la réputation d'un éditeur grâce à la publication d'un livre porté par la popularité de Walter Scott et de Jean-Jacques Grandville qu'à rétablir l'accès à l'original.

Si l'objet livre semble primer sur son contenu au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est également peut-être en raison de l'apparition des premières éditions pour enfants dès 1823<sup>97</sup>. La naissance de la littérature dédiée à la jeunesse en Europe s'accompagne en effet de la quête d'un fonds d'œuvres classiques aisément remaniables afin de plaire aux plus jeunes, ou plutôt de ce que les adultes et pédagogues estiment convenable pour eux. La satire des travers humains qui avait tant plu au XVIII<sup>e</sup> s'estompe alors face à l'autre versant de l'œuvre qui séduisit en ce siècle : une fiction enlevée et des mésaventures étonnantes que les éditeurs publiaient dans des traductions révisées de l'abbé Desfontaines. Il s'agit, pour ces

---

<sup>95</sup> SCOTT, Walter, *Biographie des romanciers célèbres*, Paris, Gosselin, 1826.

<sup>96</sup> LA FONTAINE, Jean de, *Fables* [1668], Paris, Furne et Fournier, 1838.

<sup>97</sup> *Aventures surprenantes de Gulliver, ou les Voyages de Gulliver réduits aux traits les plus intéressants*, Paris, A. J. Samson, 1823.



nouveaux correcteurs, professeurs ou bien hommes de lettres, de travailler « pour que ce pamphlet politique, écrit dans la langue même de la rue et du marché [...] eût enfin ses grandes entrées dans le doux sanctuaire de ces familles dont Walter Scott est l'hôte assidu, bienveillant, sans danger<sup>98</sup> ». À la critique politique, on préfère alors l'enchaînement mouvementé des péripéties emblématiques des romans historiques et le traducteur cède volontiers son rôle d'interprète de l'œuvre à l'illustrateur : « heureusement que les doctes images de Gavarni, si charmantes et si vraies, ce doux dire et cette innocente ironie, représentent une traduction sans rivale entre les traductions d'autrefois<sup>99</sup> », affirme ainsi l'illustre journaliste Jules Janin dans la préface à sa correction de la traduction de Desfontaines. Si la traduction s'efface devant l'illustration et peine à renouveler la réception de l'œuvre, c'est qu'elle ne constitue pas, dans le cas qui nous occupe, une force motrice, à l'image de la relative paresse de la critique littéraire qui s'empare des *Voyages de Gulliver*.

Professeurs, journalistes et éditeurs tendent à se ranger derrière les propos des célèbres hommes de lettres britanniques ayant commenté l'œuvre et la vie de Swift. Leurs textes s'étendent majoritairement sur la biographie de l'auteur et détaillent ses amours malheureuses telles qu'elles furent rapportées par Thomas Sheridan, Lord Orrery ou Deane Swift<sup>100</sup>. Le portrait que ces critiques brossent de l'auteur confine au blâme d'un homme qui s'est laissé ronger par la misanthropie et s'inspirent en cela du texte de Thackeray qui est régulièrement cité<sup>101</sup>. Ce jugement moral porté sur l'auteur, combiné à la prépondérance de la pensée de Sainte-Beuve selon laquelle « je puis goûter une œuvre,

---

<sup>98</sup> SWIFT, Jonathan, *Voyages de Gulliver*, tr. Jules Janin d'après Desfontaines, Paris, Laplace, Sanchez et Cie, 1879, p. 22.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>100</sup> Voir notamment les normaliens REYNALD, Hermile, *Biographie de Jonathan Swift*, Paris, 1860 et PREVOST-PARADOL Lucien-Anatole, *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres*, 1856.

<sup>101</sup> THACKERAY, William, "Jonathan Swift" [1867], in *Essential writings of Jonathan Swift*, op. cit., p. 741.

mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même ; et je dirais volontiers : tel arbre, tel fruit<sup>102</sup> » semble pouvoir expliquer l'attrait maintenu du XIX<sup>e</sup> siècle pour la traduction de Desfontaines, y compris dans les versions pour adultes, où les traits les plus noirs demeurent gommés.

Cependant, l'autonomie progressive de l'anglais comme champ universitaire et l'ouverture de l'agrégation de cette discipline en 1849<sup>103</sup> contribue au développement d'un nouveau groupe de traducteurs : les professeurs de langue. Ces derniers, marqués par l'exercice scolaire du thème et de la version, envisagent la traduction sous le double aspect du respect fidèle de l'original et de l'interprétation littéraire. C'est dans ce contexte que paraît, en 1884, la double traduction de Bernard-Henri Gausseron. Deux volumes sont publiés de manière séparée : l'un destiné aux adultes, l'autre légèrement expurgé pour la jeunesse. Professeur agrégé d'anglais au lycée Janson de Sailly de Paris, le traducteur balaie d'un revers de la main le texte de Desfontaines où « [s'étaient] avec complaisance » « les suppressions, les additions et les contresens les plus audacieux » comme ses héritières, qu'il qualifie de « frisure[s] nouvelle[s] donnée[s] à une antique perruque<sup>104</sup> ». Il conclut en défendant la rigueur – avérée cette fois-ci – de sa démarche : « Le travail que l'on fait aujourd'hui, bon ou mauvais, a du moins été fait directement sur le texte ; il a en outre le mérite d'être la première traduction française vraiment complète, et où l'on se soit imposé la loi de suivre l'original<sup>105</sup> ». Le succès du livre, pourtant, ne découle pas de la qualité certaine de la traduction de Gausseron. Commercialisé en fin d'année, au moment où l'on se procurait des livres d'étrennes, l'ouvrage séduit la presse

---

<sup>102</sup> SAINTE-BEUVE, Charles Augustin, *Nouveaux lundis*, tome 3, Paris, Calmann-Lévy, 1884 p. 15.

<sup>103</sup> A ce sujet, voir notamment POULY, Marie-Pierre, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles », in *Mélanges de l'École française de Rome - Italie et Méditerranée modernes et contemporaines* [En ligne], 127-2, mis en ligne le 27 octobre 2015, consulté le 16 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mefrim/2235>.

<sup>104</sup> SWIFT, *Voyages de Gulliver*, tr. Bernard-Henri Gausseron, Paris, A. Quantin, 1884, p. XI.

<sup>105</sup> *Id.*

en raison du procédé nouveau d'impression qu'il offre au public : la chromotypographie. Cette technique permettant d'imprimer des illustrations, ici de Poirson, en plusieurs couleurs, suscite l'adhésion et vaut même à l'éditeur de recevoir une lettre-poème qui en vante les mérites<sup>106</sup>. En dépit de la restauration des passages censurés par les premières traductions de l'œuvre, le lectorat français ne reçoit pas ces *Voyages de Gulliver* comme un retour bienvenu à l'original, mais le range dans la catégorie des beaux livres que l'on offre aux enfants à l'occasion des fêtes de fin d'année, si bien qu'au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, le récit de Swift a perdu de son sel : quoiqu'il demeure considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de la littérature britannique, il convoque l'imaginaire tendre et parfois mièvre de l'enfance<sup>107</sup>.

Malgré la parution de plusieurs études d'envergure sur à l'œuvre et à la vie de Swift<sup>108</sup> et l'inclusion de l'œuvre au programme des concours comme au sein des formations universitaires<sup>109</sup>, la critique littéraire consacrée aux *Voyages de Gulliver* tend encore à verser dans la biographie et peine à se renouveler. Si l'œuvre est connue de tous, son contenu semble vidé de sa substance et la majorité des éditions du récit de Swift sont destinées à la jeunesse. Les références à Gulliver qui émaillent la presse visent rarement à évoquer le texte, mais servent plutôt de métaphores qui renforcent le propos de l'auteur.

---

<sup>106</sup> « Vous ne vous endormez sur vos lauriers conquis, / Car, après Gulliver, c'est un Vicaire exquis / Que Poirson illustra de gravure sans nombre, / Emaillant Wakefield de chaud rayons & d'ombre / [...] Les voilà ces Albums chromotypographiques, / Superbes, chatoyants, simplement magnifiques ! » Lettre d'Antonius Adam à A. Quantin, Fonds A. Quantin, Institut Mémoire de l'Édition contemporaine (IMEC), consulté le 18 avril 2017.

<sup>107</sup> Cf, notamment, les propos que *Comœdia* rapporte du dramaturge Jules Claretie : « Gulliver et Robinson Crusoë m'avaient porté à la tête. Je m'étais bâti une île déserte dans le fond du jardin, à Limoges. Un autre jour, j'ai empoisonné, empesté du moins, toute la maison en faisant, pour un hivernage souhaité, une salaison de harengs. Tout naturellement aussi, je songeais à me faire soldat. Voyageur, soldat, marin, c'était le rêve en ce temps-là. », *Comœdia*, 20 octobre 1913, p. 1.

<sup>108</sup> Voir notamment CORDELET, Henriette, *Swift*, Paris, Cahiers de la Quinzaine, 8-13 1907, TOLDO, Pietro, *Les Voyages Merveilleux de Cyrano de Bergerac et de Swift et leurs rapports avec l'œuvre de Rabelais*, Paris, Revue des Etudes Rabelaisiennes, Honoré Champion, 1907, ou encore PETITJEAN, Armand, *Présentation de Swift*, Paris, Gallimard, « NRF », 1939.

<sup>109</sup> L'œuvre est inscrite au concours de l'enseignement secondaire d'anglais en 1914 (*Les langues modernes*, bulletin mensuel d'octobre 1914 p. 529), figure au programme des explications de texte pour l'obtention de la licence ès lettres en 1913 à la Faculté de Lille (*Journal officiel de la république française*, 1913, p. 6100) comme au brevet supérieur de 1931 (*Ouest-Eclair*, 14 octobre 1931, p. 6).

Les liens de Gulliver désignent ainsi toute situation d'emprisonnement ou d'étau<sup>110</sup> et la silhouette du capitaine agrandie à Lilliput ou rapetissée à Brobdingnag qualifie une infinité d'objets ou de personnes de taille remarquable<sup>111</sup>.

La nouvelle traduction, parue en 1930, de l'auteur de romans d'aventure Maurice Constantin-Weyer n'ébranle guère cet état de fait. La préface, de la main du traducteur, se contente de reprendre les éléments biographiques ainsi que les analogies satiriques bien connues et la traduction comprend encore quelques rares omissions. Ce travail semble avant tout alimentaire pour un auteur dont la réputation était déjà faite en 1930 – il avait en effet obtenu le prix Goncourt pour *Un Homme se penche sur son passé* et était devenu une figure emblématique des organes et de la presse nationaliste. Les traductions suivantes de *Gulliver's Travels* sont à nouveau réalisées par des hommes de lettres établis qui envisagent la traduction comme un gagne-pain supplémentaire. André Bay, écrivain et éditeur, à qui son beau-père, l'écrivain collaborationniste Jacques Chardonne avait confié la direction littéraire des éditions Stock, publie sa propre version de l'œuvre en 1945, sous le nom de sa femme, Desmond. En 1956, l'auteur de plusieurs de romans de guerre de roman Robert Merle, publie la première livraison de sa traduction de *Gulliver* aux éditions du Parti Communiste Français, Les Éditeurs Réunis. Ces trois traductions, de la main d'auteurs engagés dans des mouvances contraires, tendent à illustrer la canonisation d'une œuvre, dont le contenu séduit autant les communistes que les nationalistes dans une France troublée par les crises économiques et les guerres. Les éditeurs, quelle que soit leur affiliation politique, tâchent alors légitimer leur statut en enflant leur catalogue grâce à la parution d'œuvres dites classiques.

---

<sup>110</sup> Cf., par exemple : « dans l'administration même, on trouve le syndicat partout. Comme Gulliver, nous nous sommes réveillés un jour entourés de mille liens : ceux du syndicalisme » in *Comptes-rendus des travaux, congrès national des anciens élèves des frères et des écoles et institutions libres catholiques*, Etienne Fougère, 27 novembre 1908, p. 90

<sup>111</sup> Cf. ce commentaire d'un journaliste s'étonnant de la grande taille de la chanteuse Miarka : « ou alors, il faudrait qu'elle fût avec Gargantua ou avec Gulliver », in *Comœdia*, 27 mars 1936.

En parallèle, le maître de conférences d'anglais à l'Université de Strasbourg Émile Pons décide de se spécialiser dans l'œuvre de Jonathan Swift. Auteur de plusieurs travaux consacrés à l'auteur, qui semblent inspirés de ceux de William Eddy<sup>112</sup>, l'universitaire rédige la préface de la traduction d'André Bay et sert de référence à celle de Robert Merle<sup>113</sup> comme à celle de José Axelrad<sup>114</sup> (1960), professeur de littérature anglaise à la Faculté de Lille puis de Rouen. En 1965, Pons dirige enfin le volume de la Pléiade consacré à Swift, ce que José Axelrad semble noter avec une neutralité teintée d'amertume dans un post-scriptum à sa propre édition : « la révision de cet ouvrage était achevée lorsque parut, dans la Bibliothèque de la Pléiade, le Swift d'Émile Pons. Nous nous faisons un devoir de signaler son étude et sa traduction de *Gulliver*<sup>115</sup> ». Dès la fin des années 1950, l'appareil critique des éditions de *Gulliver* paraît ainsi dominé par la figure d'Émile Pons, à qui Gallimard attribue la traduction des *Voyages de Gulliver* parue dans la Pléiade<sup>116</sup>, tout en indiquant la collaboration, sans en préciser la nature, de Jacques Pons, Maurice Pons et Bénédicte Lilamand, les trois enfants de l'universitaire. L'écrivain Maurice Pons précise toutefois dans un entretien donné à Claire Paulhan pour *Le Monde* que cette traduction relève en réalité de la plume de sa sœur, Bénédicte Lilamand. Pons était en effet affaibli au moment de la préparation de cette édition, et avait bien mis

---

<sup>112</sup> EDDY, William A., *Gulliver's Travels, A Critical study*, New York, Russell & Russell, 1963 [1923]. PONS, Émile, *La Jeunesse de Swift et le Conte du Tonneau*, Strasbourg, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 1925. PONS, *Gulliver's Travels*, édition annotée, Paris, Hachette, 1927.

<sup>113</sup> « Je tiens à remercier ici l'éminent érudit Swiftien Emile Pons [...] des conseils qu'il a bien voulu me donner, notamment pour l'établissement du texte. Il m'a, en outre, autorisé à me servir des notes de son excellente édition des *Voyages de Gulliver* parue chez Hachette », *Les Voyages du Capitaine Gulliver, Le Voyage à Lilliput*, tr. Robert Merle, p. 60.

<sup>114</sup> « Auprès de M. Émile Pons, professeur honoraire à la Sorbonne, j'ai trouvé un accueil chaleureux [...] C'est à sa mémoire que je dédie la réédition de cet ouvrage », SWIFT, *Voyages de Gulliver*, tr. José Axelrad, Paris, Garnier, 1960, p. LI.

<sup>115</sup> *Id.*

<sup>116</sup> « Traduit de l'anglais par Émile Pons », SWIFT, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1965, NP.

l'ensemble de sa famille à contribution pour préparer cette édition, décédant dans son sommeil avant la publication<sup>117</sup>.

En ce sens, cette attribution semble tenir au prestige de la carrière universitaire de Pons, dont elle constitue, paradoxalement, également le couronnement. Le succès de cette version du récit de Swift paraît, en outre, dépendre du statut des éditions Gallimard et de sa diffusion dans la collection Folio dès les années 1970 plutôt que de la qualité de sa facture. La traduction parue en poche, identique à celle de la Pléiade, est cette fois-ci attribuée à Jacques Pons, moine bénédictin, plutôt qu'à Émile Pons ou bien à Bénédicte Lilamand : « traduit et annoté par Jacques Pons d'après l'édition de ÉMILE PONS », lison en effet sur la page de titre. S'il est délicat d'établir avec certitude l'auteur de la traduction, Maurice Pons paraît une source fiable, dans la mesure où il a bien travaillé à la publication de cette édition. La mise en valeur du nom de Pons, figurant en majuscules, indique à nouveau l'importance accordée au renom du spécialiste de Swift<sup>118</sup>. La réception des *Voyages de Gulliver*, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, semble ainsi liée au développement des liens qu'entretiennent éditeurs et chercheurs : les seconds apportent aux premiers un appareil critique et des traductions susceptibles de motiver la nouvelle publication d'œuvres anciennes et étrangères. Si les paratextes des universitaires Émile Pons<sup>119</sup> et José Axelrad proposent de nouvelles lectures de l'œuvre – songeons notamment au travail concernant les sources de *Gulliver*, aux analogies politiques précises ou aux interprétations de l'œuvre rendues possibles par les récents événements

---

<sup>117</sup> « Mais presque toute la famille Pons dut s'y atteler : Jacques, le fils bénédictin, devint incollable sur Swift et les études swiftiennes, Bénédicte, une des filles, retraduisit entièrement les *Voyages de Gulliver*, Mme Pons dactylographia tout sur sa 'Royale'. Quant à Maurice Pons, il se contentait de superviser 'l'usine' avec bienveillance et d'assurer les relations extérieures de l'entreprise' avec 'la maison Gallimard (Paris)'. C'est alors qu'Émile Pons leur joua le mauvais tour de mourir, en pleine sieste. » *Le Monde*, 20 août 1993.

<sup>118</sup> Les éditions ultérieures de la Pléiade ne corrigent pas l'attribution de la traduction et conservent la mention du nom seul d'Émile, réservant le statut flou de « collaborateur » à ses trois enfants.

<sup>119</sup> La préface d'Émile Pons pour la Pléiade n'est en outre guère inédite mais consiste en un léger remaniement de celle rédigée pour la traduction d'André Desmond en 1945.

mondiaux – il semble délicat d’en trouver la trace dans leurs traductions et ces analyses doivent bien plus à la lecture de la critique anglo-saxonne qu’au développement d’une réception proprement française des *Voyages*<sup>120</sup>. Deux traductions partielles témoignent à nouveau de la prépondérance de l’influence des universitaires au sein du champ éditorial comme du statut d’un texte qui figure désormais pleinement parmi les œuvres que les professeurs du second degré présentent à leurs élèves. En 1971, l’universitaire toulousain Georges Lamoine propose une édition bilingue du quatrième voyage de Gulliver, assorti d’un appareil critique étoffé et vise à compléter le travail entamé par ses prédécesseurs en promouvant l’une des parties du livre qui avait souvent été occultée par les éditions destinées à la jeunesse, tandis qu’en 2000, la chercheuse Hélène Buzelin de l’Université de Montréal publie le premier voyage aux éditions Libro. Si deux traducteurs de métier, Lucienne Molitor – première traductrice intégrale de *Dracula* de Bram Stoker<sup>121</sup> – et Guillaume Villeneuve – traducteur professionnel prolifique de l’anglais – publient également leurs versions de l’œuvre en 1961 et en 1997, leur voix demeure peu entendue. La traduction de Molitor ne rencontre guère de succès et le paratexte de l’édition de Villeneuve fut confié au professeur des universités à Paris-Sorbonne Alexis Tadié.

La conquête que visent les traducteurs de l’œuvre de Swift ne paraît ainsi pas tant géographique que temporelle. Les différents acteurs de la réception de *Gulliver’s Travels* en France – traducteurs, journalistes, critiques littéraires, professeurs et universitaires – tâchent d’inscrire, de manière pérenne, l’œuvre au sein du patrimoine littéraire français. Cette prétention à la durabilité du texte paraît rejaillir sur ceux qui la défendent. En ce sens, la quête de légitimité au sein du champ littéraire consiste bien en une recherche d’auctorialité par des acteurs qui ne jouissent guère, *stricto sensu*, du statut d’auteur

---

<sup>120</sup> On constate, à partir des années 1950, un accroissement des parutions universitaires consacrées aux *Voyages de Gulliver*, textes qui figurent dans les références bibliographiques des éditions françaises : cf. *Voyages de Gulliver*, tr. José Axelrad, p. L.

<sup>121</sup> STOKER, Bram, *Dracula* [1847], tr. Lucienne Molitor, Verviers, Gérard et cie, 1963.

original. Malgré le caractère jugé discret et périssable de l'activité traductive, les traductions françaises de *Gulliver's Travels* ne consisteraient-elles pas en une manière de s'arroger la pérennité d'un original dit classique et ainsi estimé comme étant éternel ? Quelle part semble réservée aux traducteurs dans la réception, c'est-à-dire la postérité, de *Gulliver's Travels* en France ?

Les traducteurs, afin de légitimer leur activité, paraissent développer une conception idéalisée de la temporalité littéraire, où le passé de l'original semble glorifié tandis que l'histoire des traductions et retraductions est présentée de manière téléologique. Nous étudierons en premier lieu la manière dont les traducteurs tendent à sacraliser l'original en raison de son antériorité et de son caractère unique. Cette sacralisation paraît cependant se heurter à l'origine hétéroclite de *Gulliver's Travels*, dont il existe différentes versions parues du vivant de l'auteur et dont le texte ne consiste guère en un foyer stable de sens. Les traducteurs de l'œuvre, confrontés à cette origine paradoxale, tâchent dès lors de revaloriser leur travail en prétendant assurer la survie de l'œuvre.

Nous analyserons ensuite la vision téléologique qui paraît orienter le travail des traducteurs. Ces derniers estiment en effet soit peaufiner l'original, soit perfectionner les traductions antérieures, jugeant avancer progressivement vers la traduction idéale. Cependant, cette conception linéaire qui vise un but ultime paraît se confronter à un original qui met en question l'idée même de finalité. Les traducteurs essaient alors de rationaliser et de réorienter une œuvre hétérogène. La réception de *Gulliver's Travels* en France semble également contrevenir à cette idée de progrès des traductions, puisqu'elle paraît tenir davantage aux soubresauts propres à la critique littéraire qu'à la nature des nouvelles traductions.



## *Introduction*

Enfin, nous montrerons comment la réception et les caractéristiques des traductions de *Gulliver's Travels* opèrent en réalité une série de révolutions, au double sens de retours cycliques et de ruptures. La réception de l'œuvre tient en outre aux révolutions des moyens de production de l'industrie littéraire ainsi que des bouleversements des rapports de force du milieu éditorial. L'extrême popularité de l'œuvre de nos jours semble enfin liée à sa proverbialité comme à la multiplication de ses adaptations intersémiotiques plutôt qu'à ses traductions.

**I. Défense et descendance de l'origine :  
les traductions tournées vers le passé**

Les textes critiques, les mythes, ainsi que les écrivains et traducteurs eux-mêmes tendent à marquer la traduction du sceau de la chute. L'éternité demeure du côté de l'origine, c'est-à-dire de l'œuvre originale, tandis que la dégénérescence menace l'œuvre dérivée, condamnée au vieillissement et à la mortalité. La pérennité accordée aux originaux révèle leur caractère primordial, singulier et libre, par opposition aux traductions secondaires, imitées et serviles. Ainsi, les traductions de *Gulliver's Travels* ne sauraient prétendre à l'immortalité, privilège réservé au texte de Swift.

Cependant, la tendance à la sacralisation de l'original qui nourrit la théorie et la pratique de la traduction s'avère inopérante dans le cas de l'œuvre du Doyen de Saint-Patrick. En effet, la langue gullivérienne est sans cesse menacée de corruption : l'anglais y est présenté comme une langue barbare impropre à rendre la perfection du raisonnement des chevaux rationnels que sont les Houyhnhnms et en raison des évolutions du langage, les Struldbruggs, êtres immortels, ne comprennent plus leurs contemporains passé l'âge de deux cents ans<sup>122</sup>. Les traductions, privées de toute forme de stabilité de la langue originale, se verraient alors condamnées à redoubler la dégradation qu'annonce *Gulliver's Travels*. La fragilité de l'original se renforce encore puisque le texte même de l'œuvre ne constitue pas un foyer d'où émanerait un sens fixe. On compte en effet différentes éditions du vivant de l'auteur dont deux présentent des différences textuelles majeures. Les traducteurs des *Voyages* doivent ainsi relever le défi de traduire un original qui ne se présente pas comme tel. L'autorité ambivalente du texte anglais brouille alors les rapports qu'il entretient avec ses traductions dans la mesure où ces dernières s'appuient sur l'une ou l'autre de ses versions – parfois sur les deux à partir du XX<sup>e</sup> siècle. L'origine de l'œuvre se perd enfin dans le champ diégétique, puisqu'elle renvoie à un manuscrit perdu.

---

<sup>122</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 273.

Ainsi, l'origine multiple de l'œuvre première menace l'aspiration des traductions à la survie littéraire.

Un espoir semble cependant permis dans la mesure où, dans une lettre à Desfontaines, Swift refusait de n'écrire que « pour une ville, une province, un Royaume, ou un âge<sup>123</sup> ». Ce plaidoyer pour les traductions dont la visée serait d'assurer l'éternité de l'œuvre semble trouver un écho en France. Les journalistes de toutes époques félicitent en effet les traducteurs de permettre au public de lire Swift en des temps ultérieurs et les nouvelles traductions de l'œuvre suscitent une abondance de commentaires critiques qui en assurent la postérité. Enfin, traducteurs et traductologues tendent à envisager la traduction comme le moteur principal de la réception des œuvres dans la mesure où elle serait la seule garante de son immortalité en d'autres terres. Ce renversement de la pensée de l'éternité, accordée cette fois-ci à l'œuvre par le biais de ses traductions, semble pourtant une tentative de surmonter l'antériorité première de l'œuvre en s'en faisant les serviteurs et dont l'objet principal demeure de valoriser la pratique des traducteurs ou de renforcer les fondements de la traductologie.

---

<sup>123</sup> *The Correspondence of Jonathan Swift, D. D.*, dir. David Woolley, New York, Peter Lang, 2014, t. 3, p. 111

A. PERMANENCE DE L'ORIGINAL, DECADENCE DE LA TRADUCTION

**1. Génie de l'original et gêne de la traduction**

*Call you me fair? that fair again unsay.  
Demetrius loves your fair: O happy fair!  
Your eyes are lode-stars; and your tongue's sweet air  
More tuneable than lark to shepherd's ear,  
When wheat is green, when hawthorn buds appear.  
Sickness is catching: O, were favour so,  
Yours would I catch, fair Hermia, ere I go;  
My ear should catch your voice, my eye your eye,  
My tongue should catch your tongue's sweet melody.  
Were the world mine, Demetrius being bated,  
The rest I'd give to be to you translated.  
O, teach me how you look, and with what art  
You sway the motion of Demetrius' heart<sup>124</sup>.*

La plainte d'Helena auprès de sa rivale Hermia dans *A Midsummer Night's Dream* de William Shakespeare semble éclairer la « misère spécifique de la traduction<sup>125</sup> » qu'évoquait George Steiner. En effet, l'amoureuse infortunée formule le vœu impossible de posséder les traits d'Hermia dont Demetrius est épris. Affublée des yeux et parée de la voix de sa concurrente, Helena serait récompensée de l'amour du jeune homme. Amour qui ne saurait découler d'autre chose que de sa *translation* dans le corps d'Hermia. Helena souhaite ainsi revêtir la forme d'Hermia, se traduire en elle, pour que son amour soit enfin entendu. Si le texte de Shakespeare évoque davantage la métamorphose physique que la traduction à proprement parler, la mention qu'il y est fait de la langue et d'un art nous semble mettre en lumière, métaphoriquement, la pratique de la traduction, dont l'enjeu demeure de se parer des atours de l'original afin de conquérir non un cœur, mais un public. Cependant, cette aspiration semble aussi vaine que le désir d'Helena, dans la mesure où son « idéal, jamais atteint, est la symétrie absolue, la répétition – la question posée encore

---

<sup>124</sup> SHAKESPEARE, William, *A Midsummer Night's Dream* [1600], in *Shakespeare's Complete Works*, London, Oxford University Press, 1955, p. 172-173.

<sup>125</sup> STEINER, George, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction* [1957], tr. Pierre-Emmanuel Lauzat et Lucienne Lotringer, Paris, Albin Michel, 1998, p. 369.

une fois – qui ne soit pas tautologie<sup>126</sup> ». « Il n'est pas de double aussi parfait<sup>127</sup>, » poursuit le penseur de la traduction George Steiner. Or, si Shakespeare met en avant l'interchangeabilité des jeunes amants athéniens dans sa pièce, tombant amoureux successivement des uns et des autres au gré des interventions d'Oberon et de son philtre d'amour, la même gémellité ne saurait s'appliquer aux traductions et à leurs originaux. Il en découle cette misère de la traduction, qui n'est autre que l'impossibilité à circonscrire l'original<sup>128</sup>. Cette « tristesse [...] hante l'histoire et la théorie de la traduction<sup>129</sup> » : signalée par les traductologues modernes, elle était déjà déplorée par les critiques et traducteurs des siècles passés et l'on en trouve la trace dans les paratextes des traducteurs de *Gulliver's Travels*. Nous tâcherons ainsi de montrer comment ces derniers l'ont évoquée ou bien ont cherché à la surmonter.

Steiner n'est pas le seul à souligner la défaillance qu'implique toute traduction. Paul Ricœur, dans *Sur la traduction*, voit dans la faillibilité de la traduction le revers d'un « fantasme de traduction parfaite<sup>130</sup> ». L'aspiration première de toute traduction reviendrait à espérer un double exact que la différence qui sépare les langues interdit pourtant. Le malaise de la traduction devant l'original qu'elle peine à imiter devient alors tautologique et le doute « culmine dans la crainte que la traduction, parce que traduction, ne sera que mauvaise traduction, en quelque sorte, par définition<sup>131</sup> ». Or, le raisonnement circulaire de cette pensée tautologique constitue un obstacle à la traduction qui se condamne par elle-même à l'échec en amont de sa pratique. À l'origine de la traduction se trouve ainsi un crime qui semble insurmontable : celui de n'être qu'une traduction au lieu d'être un original.

---

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 410.

<sup>127</sup> *Id.*

<sup>128</sup> *Cf. ibid.*, p. 369.

<sup>129</sup> *Id.*

<sup>130</sup> RICŒUR, Paul, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 11.

<sup>131</sup> *Id.*

Les traductologues cherchent cependant des stratégies capables de dépasser ce sentiment de chute et de rendre la traduction possible. À travers les quatre étapes du mouvement herméneutique que suit la traduction selon Steiner, de « l'élan de confiance<sup>132</sup> », à « l'agression<sup>133</sup> », jusqu'à « l'incorporation<sup>134</sup> » et à « la compensation<sup>135</sup> », la perte de l'idéal de l'original constitue une « exigence d'équité<sup>136</sup> » qui assure la mise en œuvre de la démarche et qui fournit un guide propre à rendre le travail le plus rigoureux possible. La misère de la traduction représente ainsi une tension vers l'original par lequel le crime de l'origine de la traduction pourrait se racheter.

Le dépassement du malaise de la traduction par l'interprétation et l'imaginaire biblique qu'il convoque ne convainc cependant pas d'autres traductologues, parmi lesquels Jean-René LADMIRAL. Ce dernier balaie l'impossibilité qu'il y aurait à traduire par l'existence même de cette activité : « Imagine-t-on une autre activité humaine comparable par son importance, son étendue, sa pérennité, voir nier son existence en droit, au mépris des réalités quotidiennement constatables en fait<sup>137</sup> ? ». Quoique la pratique de la traduction semble bien contrevenir à toute impossibilité originelle, cet argument ne semble pas prendre en compte le fait que la misère de la traduction demeure présente à l'esprit des traducteurs, que LADMIRAL estime égaré dans une forme de sacralisation de l'original. Les traducteurs se refuseraient en effet à le traduire réellement, de peur de le profaner. Afin d'évacuer la défaillance première de la traduction, la solution serait de reconnaître que la

---

<sup>132</sup> STEINER, *op. cit.*, p. 404. L'élan de confiance est défini comme le moment où « le traducteur doit parier sur la cohérence et la plénitude symbolique du monde », *id.*

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 405. Cette étape est celle où le traducteur tâche de faire passer le texte dans la langue d'accueil, elle se caractérise par par « invasion et exploitation jusqu'à l'épuisement », *id.*

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 406. Ici, le traducteur tâche d'introduire la langue source dans la langue cible, elle se produit « par infection ou par communion » et risque de déclencher « une vague de singeries », *id.*

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 408. Cette étape représente la culmination dialectique des moments antérieurs et assure la « mise en œuvre d'une réciprocité qui recrée l'équilibre », *id.*

<sup>136</sup> *Id.*

<sup>137</sup> LADMIRAL, Jean-René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994, p. 85.

traduction reviendrait à « une sorte d'exécution du texte<sup>138</sup> », au double sens de meurtre et de réalisation. Il s'agirait d'

assumer la perte, la castration (symbolique), la finitude. Plus profondément, le traducteur aura souvent noué avec l'auteur qu'il traduit un rapport plus ou moins conscient d'ambivalence œdipienne, où il entre non seulement du respect, de l'admiration, et même de la soumission, mais aussi quelque chose du 'meurtre du Père'<sup>139</sup>.

Cette méthode, quoiqu'elle soit conçue pour surmonter le malaise premier de la traduction, demeure profondément liée à ses origines à travers l'évocation du complexe œdipien : l'original représente à nouveau une forme d'autorité primordiale, dont on ne cherche certes plus à s'attirer les faveurs mais que l'on tente d'éliminer afin d'assurer son existence propre.

Loin de se cantonner aux textes des traductologues, cette idée de la défaillance première de la traduction parcourt l'histoire de la critique littéraire. La pensée de l'infériorité fondamentale de la traduction est à ce point installée au XIX<sup>e</sup> siècle qu'elle constitue la définition de cette activité dans le *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts* de 1855 : « la traduction est un travail difficile et ingrat : dans les œuvres qui valent surtout par le style, le traducteur, quel que soit son mérite, reste toujours au-dessous de l'original<sup>140</sup> ». Nul salut n'est accordé et les critiques de littérature anglaise des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles encouragent leurs lecteurs à se référer aux originaux : « encore est-il bien entendu que la traduction n'est jamais qu'un pis-aller », affirment ainsi Émile Legouis et Louis Cazamian dans l'ouvrage de référence du XX<sup>e</sup> siècle *Histoire de la littérature anglaise*<sup>141</sup>. L'absence d'arguments éventuels qui corroboreraient ce propos marque l'évidence qu'il représente pour ses auteurs.

---

<sup>138</sup> LADMIRAL, *Sourcier ou cibliste*, Les Belles Lettres, Paris, 2014, p. 90.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 90-91.

<sup>140</sup> BOUILLET, M-N, *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Librairie Hachette, 1855, p. 1655.

<sup>141</sup> LEGOUIS, Émile, CAZAMIAN, Louis, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1924, p. VI.



Au XVIII<sup>e</sup> siècle, si la traduction des œuvres non classiques – parmi lesquelles figurent les fictions anglaises – résulte davantage d'une opération d'acclimatation au goût français que de traduction à proprement parler, le journaliste et traducteur Antoine de Labarre de Beaumarchais déplore cette pratique et compare ces traducteurs adaptateurs à de criminels corsaires :

Pour le coup les Anglais auront raison de se plaindre, qu'en traduisant leurs écrits en d'autres langues, souvent on le traite comme ces infortunés, qu'un corsaire dépouille de leurs habits magnifiques, après les avoir arrachés de leur patrie, et qu'il va vendre dans des terres éloignées, chargés de misère et de haillons<sup>142</sup>.

La misère, cette fois-ci, se trouve du côté de l'original, privé de ses atours premiers par la voracité des traducteurs sans foi ni loi. La défaillance, cependant, demeure propre à la traduction, et verse ici métaphoriquement dans la cruauté. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce type de traduction se voit même retirer son nom, et Barbey d'Aurevilly, songeant sans doute à la version de Desfontaines et son allongement par la traduction de 1838 à Paris, va jusqu'à dire que Swift « a été imparfaitement traduit quand même il l'a été<sup>143</sup> ». Ainsi, à l'image de leurs confrères, les traducteurs de Swift ont dû se confronter à cette faillibilité première de la traduction, et il n'est guère étonnant que Desfontaines ait signalé dans sa préface qu'il ne s'attèlerait à ce travail qu'« en cas que je m'en sentisse capable<sup>144</sup> ». Avant de montrer comment les traducteurs ont tâché de dépasser cet obstacle, il nous reste à évoquer les raisons qui établissent la supériorité de l'original sur la traduction : c'est-à-dire sa primordialité, sa singularité et sa liberté.

La rhétorique de la défaillance de la traduction repose en premier lieu sur l'antériorité du texte source. Cette antériorité ne consiste pas en un marqueur temporel neutre mais

---

<sup>142</sup> LABARRE DE BEAUMARCHAIS, Antoine de, *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des savants et sur d'autres matières*, 1729, La Haye, t. II, 2<sup>e</sup> partie, lettre XIX.

<sup>143</sup> D'AUREVILLY, Barbey, *Littérature étrangère*, Paris, Alphonse Lemerre, 1893, p. 247.

<sup>144</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Desfontaines, 1727, p. vii.

revêt au contraire une modulation éminemment positive jusqu'à se faire primauté ou primordialité. C'est parce que le texte original est premier qu'on lui attribue des qualités supérieures. L'admiral souligne en effet la « tentation constante chez le traducteur [...] de prendre le texte original pour un texte originaire<sup>145</sup> ». L'une des tendances de la traduction serait ainsi de rejouer le mythe de Babel, et de faire coïncider le texte source avec le moment primordial où la dispersion des langues n'avait pas encore puni les hommes de leur impudence. Le texte source alors « n'est plus seulement un texte classique mais bien un Texte sacré<sup>146</sup> » qui risque de faire l'objet d'une « idôlatrie<sup>147</sup> » de la part de son traducteur. La menace est ainsi celle d'un refus de traduction de l'original, assimilée à une forme de « profanation<sup>148</sup> ».

Une telle menace paraît peu susceptible d'affecter *Gulliver's Travels* au XVIII<sup>e</sup> siècle, où les fictions contemporaines en langue vulgaire sont loin de figurer parmi le panthéon littéraire, mais peut sembler planer dès le tournant du XX<sup>e</sup> siècle, où l'œuvre atteint le statut de classique de la littérature mondiale. S'il est difficile d'établir concrètement les effets d'une telle conception de l'original sur ses traductions, on en trouve à l'occasion la trace dans leurs paratextes. Si Desfontaines ne considère pas le texte comme une œuvre de renom, il n'en demeure pas moins qu'il reste conscient de la force que possède l'original : « quelques autres Anglais de ma connaissance, dont j'estime aussi beaucoup les lumières, en portèrent le même jugement ; et comme ils savaient que depuis quelques temps j'avais un peu appris leur langue, ils m'exhortèrent à faire connaître cet ouvrage ingénieux à la France, par une traduction qui pût répondre à l'original<sup>149</sup> ». Le traducteur

---

<sup>145</sup> LADMIRAL, *op. cit.*, p. 266.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>147</sup> *Id.*

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 267.

<sup>149</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. vi.

souligne ainsi la tâche qui lui incombe : celle de produire un texte capable de répondre à l'original, c'est-à-dire un texte second qui fasse honneur à la primauté du premier.

La primordialité de l'original lui confère par ailleurs certains privilèges qui ne sauraient se répercuter sur sa traduction. Les aspérités de la langue et les incohérences narratives y sont généralement mieux tolérées par les éditeurs. Les traductions, quant à elles, ne pouvant se réfugier derrière un statut prestigieux, doivent justifier ces occurrences. C'est ce que fait Georges Lamoine, qui se prémunit ainsi de toute attaque face à certaines contradictions du texte de Swift dans sa préface au *Voyage au pays des chevaux* : « dans la traduction du texte que nous proposons, nous signalons au passage les exemples où l'art du conteur est parfois pris en défaut, quant au temps, à la vraisemblance<sup>150</sup> ». Le traducteur sait qu'il sera jugé plus sévèrement que l'auteur dans la mesure où la secondarité de la traduction lui confère un statut inférieur.

Cette infériorité ne découle cependant pas seulement de la primauté du texte original mais également de l'éthos de son auteur, à qui l'on accorde volontiers le rang de génie. Sa production, fruit d'une singularité, s'avère nécessairement plus élevée que son imitation en langue étrangère. La métaphore de la traduction comme copie, qui parcourt les âges, semble illustrer ce phénomène. Voltaire, contemporain de Swift, écrivait ainsi : « faites grâce à la copie en faveur de l'original, et souvenez-vous toujours quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau<sup>151</sup> ». La traduction est ici comparée à la copie d'un tableau où les couleurs ne sauraient être aussi vives et les traits aussi fins. Il est à noter que ce n'est pas l'imitation par elle-même qui inspire la méfiance mais bien la traduction. En effet, Voltaire puise largement dans le fonds gullivérien pour écrire son conte philosophique *Micromégas*, et il est permis de

---

<sup>150</sup> *Voyage au pays des chevaux*, Lamoine, 1971, p. 49.

<sup>151</sup> VOLTAIRE, *Lettres philosophiques* [1734], in *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Garnier, 1879, t. 22, p. 150.

douter que l'auteur s'en soit formulé le reproche. La pensée de la relativité, la satire à l'encontre des sciences spéculatives et de la médiocrité des conflits qui opposent les hommes, jusqu'à la mention des deux satellites de Mars<sup>152</sup> semblent en effet provenir de l'œuvre de Swift, dont le nom est d'ailleurs mentionné au sein même de l'ouvrage<sup>153</sup>. En ce sens, et du moins au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'imitation n'est pas en cause lorsqu'elle demeure un procédé utilisé dans la création d'une nouvelle œuvre, mais seulement lorsqu'elle désigne la méthode de la traduction.

D'autres membres de la république des lettres stigmatisent l'esprit de réplique caractéristique de la démarche traductive. Un article de la *Bibliothèque française* de 1734, consacré à un ouvrage du libraire français d'Amsterdam Jean-François Bernard enjoint ainsi les écrivains français à s'affranchir de l'inspiration étrangère qui conduirait le génie français à s'enfermer dans ce que l'auteur estime être de serviles singeries :

Nous rendons justice à la capacité des autres peuples et ils nous méprisent. C'est notre faute : mettons nos propres talents à profit sans employer les talents des autres. Faut-il que Gulliver nous fasse penser comme lui ? que nous devenions mauvais copistes du Spectateur, qui nous a si heureusement copié ? que l'ingénieur Mathanase produise l'anti-Mathanase ? Malheureux génie imitateur ! qui ralentit notre véritable génie, ou le rend esclave des autres, ensuite de quoi l'étranger prend orgueilleusement le pas sur nous et taxe ou notre disette, ou notre légèreté<sup>154</sup>.

Traduire les auteurs anglais, parmi lesquels figure Swift, reviendrait ainsi à mettre en lumière leur talent tout en obscurcissant la supposée clarté de l'esprit français. L'imitation est ainsi accusée de réduire la portée du génie autochtone et les traductions seraient les

---

<sup>152</sup> Voir à ce sujet : « ils côtoyèrent la planète de Mars [...] ils virent deux lunes qui servent à cette planète » et « they have likewise discovered two lesser stars, or satellites, which revolve about Mars », VOLTAIRE, *Micromégas, in Romans et Contes*, Paris, Garnier Flammarion, Paris, 1966, p. 137. *Gulliver's Travels*, Faulkner p. 214. Maurice Constantin Weyer, traducteur de Gulliver en 1930, souligne également ce phénomène dans sa préface : « Il est assez curieux de constater que les *Voyages de Gulliver* servirent plus tard de modèle à Voltaire pour ses contes philosophiques », p. vi.

<sup>153</sup> « Nos philosophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur Swift nommerait », VOLTAIRE, *op. cit.*, p. 143.

<sup>154</sup> *Bibliothèque française, ou Histoire littéraire de France*, Amsterdam, H. du Sauzet, 1834, t. 19, p. 104-105.

premières coupables de ce mal. C'est donc bien à nouveau l'imitation qui distingue l'original de la traduction : loin seulement de les séparer, elle établit entre eux une hiérarchie nette. Cette pensée ne domine cependant pas entièrement le XVIII<sup>e</sup> siècle et le critique et chanoine Simon-Augustin Irail s'érige contre le mauvais sort réservé aux traducteurs, « nation » certes « laborieuse, pesante, mais souvent utile<sup>155</sup> » :

Une autre raison pour laquelle on manque de bons traducteurs, c'est l'injustice qu'on a de ne pas attacher de la gloire à leur occupation. En Italie, en Angleterre, les peintres et les gens de lettres, excellents copistes, sont mis à côté des originaux : mais, en France, un copiste en peinture, comme en toute autre chose, serait réputé n'avoir aucun talent. Il est peu de nos beaux esprits qui ne se crussent insultés sérieusement, si on leur proposait de copier quelque grand maître que ce soit<sup>156</sup>.

L'imitation, ici, n'est plus considérée comme un procédé réservé aux esprits médiocres mais comme la démarche nécessaire à toute traduction. La métaphore de la copie n'est plus invoquée pour désigner péjorativement la profession mais simplement pour l'éclairer. La France, persuadée que la copie demeure une activité bien peu noble, se priverait ainsi de traducteurs compétents – les personnes en ayant le talent préférant le réserver à des productions de l'esprit jugées plus élevées. Irail amorce ici la pensée qui surplombera le XIX<sup>e</sup> siècle en matière de traduction : la fidélité scrupuleuse à l'original en tant que critère majeur d'évaluation de la traduction.

Si les traducteurs de *Gulliver's Travels* font peu mention de leur activité proprement dite dans leurs paratextes, Bernard-Henri Gausseron, traducteur de l'œuvre de Swift en 1883, livre sa méthode en ces termes dans sa préface à sa traduction du *Vicaire de Wakefield* : « pour moi, j'ai cherché dans ma traduction à obtenir, le plus qu'il m'a été possible, par l'exactitude de la reproduction, l'identité de l'effet<sup>157</sup> ». Cette démarche

---

<sup>155</sup> IRAIL, Simon-Augustin, *Querelles littéraires, ou Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions de la république des lettres, depuis Homère jusqu'à nos jours*, t. 2, Paris, Durand, 1761, p. 125.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>157</sup> GOLDSMITH, Oliver, *Le Vicaire de Wakefield* [1766], tr. Bernard-Henri Gausseron, Paris, A. Quantin, 1885.

semble pouvoir s'appliquer à sa traduction de Swift, travail extrêmement minutieux. Gausseron signale ici qu'il respecte l'impératif de son temps, c'est-à-dire celui d'une copie rigoureuse, propre à restituer les effets produits par la singularité de l'original. Que l'aspect dérivatif de la traduction soit blâmé ou loué, il n'en demeure pas moins qu'il reste l'une des causes de son déclasserment. Quand bien même un texte traduit serait fidèle, il constitue, dans l'imaginaire du monde des lettres, le produit d'un génie moindre, sans singularité, et qu'il ne donne à voir qu'en une copie vouée à l'infériorité. Car la singularité de l'original relève du génie que l'on veut bien attribuer à son auteur, génie qui lui octroie une vaste liberté, là où la traduction se voit reléguer à une forme de servilité.

Cette vision ancillaire de la traduction est ainsi résumée par le poète et traducteur Guillaume Colletet en 1658 : « C'est trop m'assujettir, je suis las d'imiter / La version déplaît à qui peut inventer, / Je suis plus amoureux d'un vers que je compose, / Que des livres entiers que j'ai traduits en prose<sup>158</sup> ». L'invention s'y oppose à l'imitation à travers l'image de l'asservissement. Si l'auteur est libre de coucher sur la page les pensées de son choix, le traducteur demeure enferré à son original qu'il doit rendre en une langue étrangère. La traduction a ainsi des comptes à rendre là où le texte source reste foncièrement libre, phénomène qui enjoint le poète à conclure sur la supériorité de l'écriture sur la version. Ce rapport d'ancillarité pousse également Desfontaines à expliciter la nature peu élevée du travail qu'il rend public en 1727 : « c'est une traduction ; ouvrage ingrat qui ne flatte point la vanité, et qui n'en peut jamais inspirer qu'à un esprit extrêmement faible et superficiel<sup>159</sup> ». Il s'agit là d'une *captatio benevolentiae* où le traducteur sous-estime son travail à l'avance afin que son lectorat ne puisse pas lui reprocher d'éventuels défauts. Malgré sa portée rhétorique, cette

---

<sup>158</sup> In GOUJET, Claude-Pierre, *Bibliothèque Française, ou Histoire de la littérature française*, Paris, Mariette, Guérin, 1756, p. 216.

<sup>159</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. xxiii.

affirmation nous semble importante dans la mesure où elle assigne des bornes à la traduction, œuvre d'un esprit mineur par opposition aux originaux, œuvres d'esprits supérieurs. C'est donc bien la question du génie qui est en cause : la traduction peut-elle se faire l'écho de celui de l'auteur ?

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la réponse semble être positive. Bernard-Henri Gausseron se targue de s'être, pour sa traduction de *Gulliver's Travels*, « imposé la loi de suivre fidèlement l'original<sup>160</sup> ». La loi est ici perçue de manière méliorative, dans la mesure où elle produit une traduction que son auteur estime réussie, mais demeure une exigence imposée par le texte source. Il existe donc un rapport de force entre l'original et sa traduction, le premier déployant son joug sur la seconde. Cette notion d'asservissement de la traduction semble s'inscrire, comme nous l'avons dit, dans la question d'une pensée plus générale du génie, qui occupe les philosophes majeurs du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle.

En effet, la définition kantienne de l'art place résolument cette pratique du côté de la liberté : « en droit, on ne devrait appeler art que la production par liberté<sup>161</sup> ». Fruit d'un esprit génial, l'art ne serait possible que par la création de règles inédites qui ne sauraient être acquises par le biais de l'apprentissage et se caractérise par son originalité :

Le génie est le talent (don naturel) qui donne à l'art ses règles. [...] On voit par-là : 1. Que le génie est un talent consistant à produire ce pour quoi aucune règle déterminée ne se peut indiquer – il ne correspond pas à une disposition qui rendrait apte à quoi que ce soit qui puisse être appris d'après une règle quelconque ; par voie de conséquence, l'originalité doit être sa première propriété<sup>162</sup>.

Si la fiction semble bien répondre à ces critères, la traduction ne paraît pouvoir prétendre accéder au même rang. Elle se fonde en effet sur des règles déterminées de grammaire, de syntaxe et de lexique qui sont bel et bien apprises avant d'être mises en pratique. À

---

<sup>160</sup> *Voyages de Gulliver*, Bernard-Henri Gausseron, 1884, p. XI.

<sup>161</sup> KANT, Emmanuel, *Critique de la faculté de juger* [1790], Paris, Garnier Flammarion, tr. Alain Renaut, 1995, p. 288.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 293.

ces premières lois universelles de la pratique se rajoute celle de la fidélité particulière à l'original retenu. Privée de liberté, la traduction ne peut être envisagée comme libre et se voit du même coup incapable d'originalité, trait que Kant prête à toute œuvre d'art. Mais le philosophe poursuit :

2. Il en résulte en outre que, puisqu'il peut aussi y avoir une originalité de l'absurde, les produits du génie doivent également constituer des modèles, ce qui veut dire qu'ils doivent être exemplaires ; par conséquent, bien qu'eux-mêmes ne procèdent point d'une imitation, ils doivent cependant servir à d'autres de mesure ou de règle d'appréciation<sup>163</sup>.

Le coup de grâce est ici porté à la traduction : si l'œuvre d'art a pour spécificité sa capacité à produire un exemple et à fournir un modèle, la traduction se voit cantonnée à la copie servile. Or, ce critère kantien semble bien s'appliquer à la réception de *Gulliver's Travels* en France. Si nous avons déjà évoqué le conte de Voltaire *Micromégas*, l'œuvre inspire également la pièce de théâtre *L'Isle de la raison* de Marivaux<sup>164</sup> ou encore une suite de la main de Desfontaines, *Le Nouveau Gulliver, ou voyage de Jean Gulliver, fils du capitaine Gulliver*<sup>165</sup>. Cet ouvrage de l'abbé rencontre un certain succès éditorial (en atteste par exemple l'existence d'un exemplaire aux armes de Louis XV<sup>166</sup>) mais demeure largement décrié en raison précisément de la faiblesse de son imitation, comme en témoigne cette épigraphe parue dans les *Babioles littéraires* en 1761 :

Que des deux Gulliver la différence est grande !  
Le Père voudrait-il reconnaître ce fils ?  
Ce fils fut toutefois un abbé de Paris,  
Et le Père, un Docteur, un Doyen en Irlande ;  
Avouons que le Fils, quoique d'ailleurs mordant,  
Au prix du Père anglais, ne paraît qu'un pédant<sup>167</sup>.

---

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>164</sup> MARIVAUX, Pierre de, *L'Isle de la raison ou les Petits hommes*, comédie en 3 actes, Paris, E. Neaulme, 1735.

<sup>165</sup> DESFONTAINES, Pierre-François Guyot, *Le Nouveau Gulliver, ou Voyage de Jean Gulliver, fils du capitaine Gulliver*, Paris, Veuve Clouzier et F. Le Breton, 1730.

<sup>166</sup> *Catalogue d'un choix de livres rares et précieux, composant le cabinet de M. Double*, Paris, Charles Porquet, 1881, p. 16.

<sup>167</sup> BAAR, Georges-Louis de, *Babioles littéraires et critiques en prose et en vers*, Hambourg, 1761, p. 145.



Le rang d'œuvre d'art reste ainsi l'apanage du texte de Swift et ne semble pouvoir s'appliquer aux suites que dans le cas où elles parviendraient à le dépasser – il est notamment intéressant de remarquer que les éditions critiques françaises de *Micromégas* ne soulignent pas ou peu l'hypotexte swiftien malgré la mention du Doyen de Saint-Patrick, sans doute pour renforcer le statut prestigieux de Voltaire<sup>168</sup> – et ne paraît pas pouvoir désigner les traductions dont l'essence demeure d'être des imitations.

L'abîme qui sépare l'original de la traduction paraît s'ouvrir davantage lorsque Kant souligne que « chacun est d'accord pour reconnaître que le génie se doit opposer totalement à l'esprit d'imitation. Étant donné qu'apprendre n'est rien d'autre qu'imiter, la plus grande aptitude, la plus grande facilité (capacité) à apprendre ne peut, comme telle, valoir pour du génie<sup>169</sup> ». Il n'y aurait dès lors pas même de talent de la traduction à proprement parler : traduire, c'est-à-dire déployer des ressources et des règles pour reproduire en texte en langue étrangère, ne saurait renvoyer au génie, quand bien même son auteur serait doué du paroxysme des capacités nécessaires à la pratique – et peut-être en raison de la nature de l'art qui serait lui-même une forme de traduction : « une beauté naturelle est une belle chose ; la beauté artistique est une belle représentation d'une chose<sup>170</sup> », dit encore Kant. La traduction serait alors condamnée à n'être que la représentation imparfaite d'une représentation originale.

Cette idée prend davantage forme chez Schopenhauer, selon lequel l'artiste serait, en quelque sorte, capable de *traduire*, par le biais de la contemplation, l'expérience esthétique en œuvre qui « [fixe] en des formules éternelles ce qui flotte dans le vague des apparences<sup>171</sup> ». Le propre du génie repose, chez le philosophe allemand, en cette

---

<sup>168</sup> René Pomeau, dans sa présentation du conte, mentionne ainsi Rabelais mais n'évoque pas Swift en tant que source. VOLTAIRE, *Romans et contes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 126.

<sup>169</sup> KANT, *op. cit.*, p. 294.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>171</sup> SCHOPENHAUER, Arthur, *Le Monde comme volonté et comme représentation* [1819], tr. Auguste Burdeau, Paris, Librairie Félix Alcan, 1912 p. 191.

capacité hors-norme de la contemplation « tout entière absorbée dans l'objet » comme à l' « aptitude à se maintenir dans l'intuition pure et à s'y perdre, à affranchir de l'esclavage de la volonté la connaissance qui lui était originellement asservie<sup>172</sup> ». L'art, perçu comme traduction des idées, est à nouveau affaire de liberté, d'affranchissement. La traduction proprement dite ne peut alors consister qu'en une forme dérivée, copiée, de la représentation originelle. Si la question de la traduction fait figure d'impensé de ces deux théories du génie dont elle n'aurait pu être qu'un cas particulier, il n'en demeure pas moins qu'elle semble avoir pâti de ces représentations de l'artiste en tant qu'être génial, dont l'originalité comme singularité et liberté sont les caractéristiques principales. Imitée et enchaînée à son original, la traduction ne semble pas pouvoir prétendre au même droit de cité que son texte source et, nous aurons l'occasion de le voir, c'est bien Swift que la réception française loue plutôt que ses traducteurs.

Enfin, la rhétorique de la défaillance de la traduction qui parcourt l'histoire littéraire et philosophique de l'Europe paraît également se démontrer à travers l'absence. En effet, très peu de traducteurs de *Gulliver's Travels* commentent leur activité proprement dite dans les paratextes, parfois parce que les préfaces manquent – *Les Voyages dans des contrées éloignées du Capitaine Lemuel Gulliver* en 1727, *Le Voyage à Lilliput* d'Hélène Buzelin en 2000, *Les Voyages de Gulliver* de Lucienne Molitor en 1961 – ou sont de la main d'un autre auteur – l'éditeur pour le traducteur anonyme de 1838, ainsi que les universitaires Émile Pons pour André Bay en 1945 et Alexis Tadié pour Guillaume Villeneuve en 1997. Parmi les traductions restantes, seul l'abbé Desfontaines prend véritablement le temps d'étayer sa démarche au sein de sa préface. Bernard-Henri Gausseron se commente d'un commentaire en une phrase que nous avons citée plus haut,

---

<sup>172</sup> *Id.*

et Robert Merle en 1956<sup>173</sup> comme José Axelrad en 1960<sup>174</sup> ne font que citer leurs sources et signaler quelques-unes des traductions précédentes<sup>175</sup>. Cette discrétion concernant l'atelier du traducteur semble participer de la défaillance de la traduction dans la mesure où elle tend, éditorialement, à gommer dans le livre les signes qui indiquent qu'il s'agit bien d'une traduction et non d'un original. Ce phénomène d'invisibilisation de la traduction a été étudié par Lawrence Venuti, qui le résume ainsi : « translation is required to efface its second-order status with the effect of transparency, producing the illusion of authorial presence whereby the translated text can be taken as the original<sup>176</sup> ». Or, les traducteurs n'essaieraient pas de se faire passer pour l'auteur s'il n'y avait pas une forme d'infériorité intégrée de la traduction. Ce mépris de la tâche du traducteur est endossé par les traducteurs eux-mêmes, qui cherchent à effacer la marque de leur passage. Il est à ce titre curieux de remarquer que le professeur agrégé au lycée Janson de Sailly Bernard-Henri Gausseron ne fasse pas même mention de la profession dans un ouvrage d'orientation paru en 1887, où figure une longue liste de métiers ouverts aux diplômés du lycée. Si les catégories « langues vivantes (Enseignement des) » et « Littérature<sup>177</sup> », qui désigne la carrière d'écrivain, la traduction demeure entièrement absente, quoique son auteur l'ait fréquemment pratiquée. Cette omission paraît montrer que l'auteur ne juge pas cette profession comme étant suffisamment digne d'intérêt pour qu'elle puisse être poursuivie pleinement par les jeunes gens et témoigne de la déconsidération dont elle fait l'objet.

---

<sup>173</sup> *Le Voyage à Lilliput*, Merle, 1956, p. 60-61.

<sup>174</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. XLVII.

<sup>175</sup> La question des sources et des mentions faites aux traductions antérieures seront traitées ultérieurement dans ce travail.

<sup>176</sup> VENUTI, Lawrence, *The Translator's Invisibility. A History of Translation*. London, Routledge, 2002, p. 6.

<sup>177</sup> GAUSSERON, *Que feront nos garçons ?* Paris, Librairie illustrée, 1887, p. 346.

Ainsi, la misère de la traduction semble reposer sur l'idée qu'elle serait nécessairement défaillante face à un original sacralisé, qui se distingue par sa primordialité, sa singularité et sa liberté. Ce manquement, qui ne repose pas sur la pratique à proprement parler de la traduction mais sur la manière dont on se la représente, pousse les traducteurs à s'effacer pour mettre en avant la seule voix de l'auteur auquel on prête volontiers les traits du génie. Or, si la valeur de la traduction repose sur la qualité de son original, les traducteurs se voient contraints à tâcher de la prouver. L'original, doit, en quelque sorte, être inventé par les traducteurs. Nous allons désormais étudier la manière dont ces derniers s'attachent à montrer la valeur de *Gulliver's Travels* ainsi que l'écho que l'on en trouve dans la presse.

## **2. La traduction comme invention de l'original**

Afin de valoriser leur production aux yeux du public, les traducteurs et les éditeurs mettent en avant, au sein des paratextes des versions françaises de *Gulliver's Travels*, l'originalité du texte source. Ce n'est ainsi pas la qualité de la traduction qui prime, mais bien l'intérêt de l'original qui est en jeu. Trois critères majeurs sont mis en avant dans cette défense du texte anglais qui consiste, par effet de dérivation, en un plaidoyer pour ses traductions. La capacité du texte à innover et sa singularité entre d'abord en ligne de compte, suivie par son caractère éternel et sa qualité de chef-d'œuvre d'un auteur majeur qui passe pour un génie de la littérature.

La nouveauté constitue un mètre-étalon de première envergure pour l'abbé Desfontaines. Il y fait en effet référence à deux reprises dans sa préface : « je trouvais en un mot un livre tout à fait neuf et original dans son genre<sup>178</sup> », puis, quelques pages plus

---

<sup>178</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. viii.

loin, « j'ai dit que cet ouvrage de M. Swift était neuf et original en son genre<sup>179</sup> ». L'expression « en un mot » montre ici que cet argument en résume plusieurs autres et se suffit à lui-même pour promouvoir l'ouvrage, ce qui signale l'importance que l'abbé accorde à la fraîcheur de l'œuvre. La reprise de l'argument mot pour mot témoigne également de ce même phénomène, et constitue un moyen rhétorique efficace de convaincre le lecteur de la valeur du livre. Cette nouveauté repose sur « des choses amusantes et judicieuses » qui relèvent de l'imagination de l'auteur animé par « une fiction soutenue », sur « des fines ironies, des allégories plaisantes » que l'écrivain a su monter de toute pièce, « une morale sensée et libre », qui ne se contente pas de suivre les normes de son époque et « une critique badine et pleine de sel<sup>180</sup> », dont l'audace relève à nouveau du talent littéraire de Swift. Ainsi, l'originalité de l'œuvre repose sur le caractère inédit des parallèles établis par l'auteur, sur sa fibre satirique personnelle et plus généralement sur la fiction qu'il déploie tout au long de la narration. Si les critères évoqués par l'abbé Desfontaines demeurent généraux et pourraient caractériser de nombreuses satires, fables ou apologues, c'est sans doute parce qu'ils ne visent pas à réellement présenter l'œuvre au public mais bien à tâcher de le persuader de sa valeur par un jugement esthétique suffisamment lâche pour qu'il soit convaincant en amont de la lecture du texte<sup>181</sup>.

Un phénomène similaire s'observe dans la préface des *Voyages de Gulliver* d'André Bay de 1945, rédigée par l'universitaire Émile Pons à qui l'on attribue la traduction de 1960 au sein de la prestigieuse collection de la Pléiade, quoique Maurice Pons affirme qu'elle est de la main de sa sœur Bénédicte. Dans une section consacrée à la mise en

---

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. xii.

<sup>180</sup> Toutes les citations proviennent de *ibid.*, p. viii.

<sup>181</sup> Annie Cointre et Annie Rivara, à ce sujet, expliquent comment les préfaces des traducteurs de romanciers anglais au XVIIIe consistent en une forme d'« apologie tacite ». RIVARA, Annie et COINTRE, Annie, « Introduction », *Recueil de Préfaces de traducteurs de romans anglais 1721-1728*, dir. Annie COINTRE, Annie RIVARA, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, p. 8.

contexte de l'œuvre parmi les voyages imaginaires européens, le critique écrit ceci : « le XVIII<sup>e</sup> siècle [...] n'en accomplira que mieux, avec Swift, la réalisation décisive du genre [...], la création d'une variété nouvelle inimitable où, pour la première fois, l'image revêt intégralement l'apparence, le relief et les significations du réel<sup>182</sup> ». Ici, le champ lexical de la nouveauté (« variété nouvelle », « première fois ») confine à l'éloge lorsqu'il est mis en parallèle avec un vocabulaire fortement mélioratif (« décisive », « inimitable », « intégralement »). À nouveau, il est difficile de percevoir ce que l'œuvre de Swift apporte de foncièrement neuf. En quoi les Lilliputiens ou les géants de Brobdingnag revêtiraient-ils véritablement l'apparence du réel, et ce pour la première fois ? Émile Pons fait peut-être ici référence au ton prosaïque et factuel du narrateur mais il demeure difficile de l'établir avec certitude. Quoi qu'il en soit, cette nouveauté du texte relève encore de l'imagination du lecteur, que l'on cherche à stimuler afin de l'enjoindre à entamer le livre sans retard. La nouveauté est par ailleurs assimilée aux caractéristiques du génie dans la mesure où elle est « inimitable », c'est-à-dire déliée de modèles antérieurs.

Mais Pons poursuit et souligne avec davantage de force l'aspect inédit de l'œuvre : « Swift [...] construisait lui-même un 'ouvrage original', plein de conceptions ou figurations encore inédites, quelques rapports que celles-ci pussent avoir avec d'autres parues en des ouvrages antérieurs<sup>183</sup> ». Il est paradoxal de noter que l'universitaire note tous les emprunts et les sources de l'œuvre<sup>184</sup> sans pour autant signaler précisément ce qui en fait la spécificité. Car ce n'est pas la nature des « conceptions ou figurations encore

---

<sup>182</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 13.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>184</sup> « Le voyage de Siam des Pères Jésuites, *l'Histoire de Chypre*, le *Voyage de Maroc*, etc., une *Histoire d'Éthiopie*, *l'Histoire du Royaume du Grand Mogol*, de Bernier, ainsi que des ouvrages de pure fantaisie comme *l'Histoire de M. Constance* du Père d'Orléans ou les *Dialogues des Morts* de Fontenelle, ou encore des livres de magie et d'alchimie et de philosophie rosicrucienne comme le *Comte de Gabalis* de l'Abbé de Montfaucon de Villards. [...] les œuvres de Cyrano de Bergerac, sans parler de *l'Utopia* de More, de la *Civitas Solis* de Campanella, du *Voyage dans la lune* de Godwin, de la *Nouvelle Atlantide* de Bacon, de *l'Histoire Vraie* de Lucien », *ibid.* p. 16-17.

inédites » qui compte ici mais bien simplement le fait qu'elles soient nouvelles, et qu'elles se distinguent, par des moyens que le critique ne livre pas au lecteur, de celles narrées par leurs prédécesseurs. Il n'est guère étonnant que la formule d' « ouvrage original » figure entre guillemets car, par cette mise en avant du texte, le préfacier révèle le cœur de son propos, qui est de prouver au lectorat qu'il tient entre les mains, par le truchement discret de la traduction, un original qui est lui-même un original.

Enfin, la quatrième de couverture de l'édition de poche parue chez Gallimard de la traduction d'Émile Pons recourt à une rhétorique similaire afin de montrer au lecteur qu'il dispose bien d'un original. Il s'agit cette fois-ci d'un argument d'autorité, puisqu'il prend la forme d'une citation du chef de file du surréalisme André Breton. Ce n'est en revanche plus le talent fictionnel de Swift qui est loué mais sa capacité à mettre en œuvre un comique dévastateur : « Tout le désigne, en matière d'humour noir, comme le véritable initiateur », indique l'auteur de *Nadja*. L'innovation est de nouveau soulignée par la collection Folio, qui présente Swift comme étant l'inventeur de l'humour noir, point qui demeure éminemment discutable si l'on songe aux poèmes d'un François Villon ou aux satires cruelles d'un Juvénal en des temps bien antérieurs. Ce n'est ainsi pas la véracité de l'argument qui prime mais bien sa force de frappe : il importe que le lecteur pense qu'il soit face à l'originalité même.

Breton semblait cependant convaincu du caractère précurseur de l'œuvre de Swift. La citation est en effet extraite de son *Anthologie de l'humour noir*, pensée comme l' « ennemi mortel de la sentimentalité à l'air perpétuellement aux abois<sup>185</sup> », où figurent des extraits de quarante-cinq auteurs, classés chronologiquement et introduits par de courts textes de la main de Breton. Or, l'écrivain surréaliste fait remonter la source de l'humour noir à Jonathan Swift, premier auteur cité au sein de ce recueil. Dans son

---

<sup>185</sup> BRETON, André, *Anthologie de l'humour noir* [1940], Paris, Éditions du Sagittaire, 1950, p. 16.

introduction à l'œuvre du Doyen de Saint-Patrick, le champ lexical de la nouveauté abonde : caractérisé de « véritable initiateur », son « originalité incontestable » est mise en avant, mais il passe également pour l' « inventeur de la plaisanterie féroce et funèbre » et pour posséder une « tournure profondément singulière » comme pour être l' « esprit le plus moderne à un degré bouleversant<sup>186</sup> ». La nature de l'originalité de Swift demeure cependant flottante, reposant en partie sur son opposition à Rabelais dont il ne connaît pas « la plaisanterie lourde et innocente et la constante bonne humeur d'après-boire<sup>187</sup> », et à Voltaire dont il ne partagerait pas le « scepticisme<sup>188</sup> ». En bref, Breton résume la spécificité swiftienne en convoquant « l'émotion très spéciale », dont le lecteur ne connaîtra pas la nature « qu'elle procure<sup>189</sup> ». L'originalité vaut en quelque sorte par elle-même et il n'est nul besoin de la caractériser précisément.

Il convient en outre de noter que la critique d'André Breton ne s'applique en aucun cas aux *Voyages de Gulliver* mais uniquement à d'autres œuvres de Swift. L'anthologie cite en effet des extraits des *Instructions aux domestiques*, de la *Modeste proposition*, de la *Méditation sur un balai* et des *Pensées sur divers sujets moraux et divertissants*. Cette absence pourrait se justifier par la traduction de *Gulliver's Travels* qu'André Breton indique dans sa bibliographie. Il y est en effet fait mention d'une traduction de 1727, qui pourrait aussi bien être celle, anonyme, de La Haye, que celle de l'abbé Desfontaines<sup>190</sup>. La popularité de cette dernière nous fait pourtant pencher vers cette option, dans la mesure où elle est davantage rééditée au cours des ans. Cependant, le catalogue de la bibliothèque d'André Breton révèle qu'il possédait l'édition de 1838<sup>191</sup>, qui consiste en une correction

---

<sup>186</sup> Toutes les citations proviennent de *ibid.*, p. 17.

<sup>187</sup> *Id.*

<sup>188</sup> *Id.*

<sup>189</sup> *Id.*

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>191</sup> BRETON, La Collection, Œuvres, <https://www.andrebretton.fr/fr/work/56600100733801>, page consultée le 10 janvier 2019.



de la traduction de Desfontaines et qui reconstitue la majorité des passages qui avaient été supprimés tout en retirant la plupart des interpolations de l'abbé. Ainsi, André Breton a bien pu lire les passages les plus sombres de l'œuvre, qu'il s'agisse de la sinistre condition des immortels Struldbrugs ou bien du refus du narrateur de fréquenter sa famille après son séjour chez les vénérables Houyhnhnms. En ce sens, il semblerait que l'écrivain français n'ait simplement pas trouvé que *Gulliver's Travels* constituait l'un des trésors de l'humour noir de l'auteur et la citation que l'édition Folio emprunte s'avère dès lors inexacte. Cette imprécision révèle à nouveau que ce n'est pas l'authenticité de la rhétorique qui prime, mais bien la volonté de persuader le lecteur de la nouveauté de l'œuvre, et ce à n'importe quel prix.

Si l'appareil éditorial des traductions de *Gulliver's Travels* insiste sur le caractère inédit de l'œuvre afin de démontrer son originalité, il recourt également à une rhétorique de l'éternité. Le texte serait original parce qu'il aurait pour spécificité de perdurer à travers les âges, trait qui ne saurait s'appliquer à ses traductions, qui seraient condamnées à périr et à se remplacer mutuellement. Les différents préfaciers de l'œuvre, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, s'attachent à souligner l'immortalité du texte du Swift. Bernard-Henri Gausseron, après avoir présenté les ouvrages antérieurs de Swift dans sa préface aux *Voyages de Gulliver*, affirme ainsi ceci : « enfin, en novembre 1726, parurent les *Voyages de Gulliver*, cette immortelle et impitoyable satire<sup>192</sup> ». Le recours à l'adverbe enfin, qui ne vient pas caractériser la dernière œuvre de l'auteur indique que le traducteur y voit l'accomplissement majeur de Swift, en raison de son immortalité dont les causes ne sont pourtant guère explicitées. En effet, la nature de cette éternité importe peu dans la mesure où elle n'apparaît que comme un motif de persuasion. Plus loin, Gausseron renforce cet argument, certes flou, de l'éternité qu'a acquise la renommée de Swift : « il suffira de dire

---

<sup>192</sup> *Voyages de Gulliver*, , 1884, p. V.

que sa réputation de grand écrivain n'a point à craindre d'être jamais ébranlée<sup>193</sup> ». La rhétorique demeure vague et la tournure « il suffira de dire » vient faire taire les demandes éventuelles de précision que le lecteur pourrait formuler. Connaître Swift revient dès lors à se contenter de savoir qu'il est immortel, puisque sa réception ne risque pas de périliter en fonction des aléas des modes et du temps. La consécration de l'auteur se répercute sur l'œuvre que le préfacier présente comme un chef-d'œuvre éternel.

Le public semble convaincu des arguments qu'avance Gausseron, ou du moins de ceux qui sont fournis dans le communiqué de presse de cette édition. Le prospectus affirme ainsi que « *Les Voyages de Gulliver* sont justement classés parmi les chefs-d'œuvre les plus populaires. [...] Jamais la sagesse humaine n'a revêtu une forme plus satirique et le philosophe anglais a su rendre amusantes les plus cruelles vérités<sup>194</sup>. » Le champ lexical est à nouveau celui de la singularité, teintée d'éternité, puisque l'œuvre y est présentée comme un phénomène unique appelé à perdurer dans le temps et dont l'universalité n'est plus à démontrer mais seulement à reconnaître. La critique reprend à son compte cette rhétorique sans aucune mise à distance. Le compte-rendu de l'œuvre que dresse Octave Uzanne, homme de lettres important du XIX<sup>e</sup> siècle, connu par ses articles dans *Le Figaro* et sa bibliophilie, dans *Le Livre, revue mensuelle*, cite exactement le texte de la publicité de l'éditeur : « Ce volume est appelé à un succès d'autant plus certain que les *Voyages de Gulliver* sont justement classés parmi les chefs-d'œuvre les plus populaires. [...] Jamais la sagesse humaine n'a revêtu une forme plus satirique, et le philosophe anglais a su rendre amusantes les plus cruelles vérités<sup>195</sup> ». La reprise textuelle ne semble pas relever d'une seule éventuelle paresse journalistique sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir, mais témoigne également de l'adhérence du critique envers le propos tenu. La

---

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. XII.

<sup>194</sup> Prospectus consulté dans les archives de la Maison Quantin à l'IMEC, consultées le 19 avril 2017.

<sup>195</sup> UZANNE, Octave, « Les Livres d'étrennes pour 1885 », *Le Livre, revue Mensuelle*, 1884, p. 740.

popularité de l'œuvre n'est plus à prouver mais bien à louer. Ailleurs dans la presse, l'immortalité de l'œuvre est reformulée en d'autres termes. Ayraud Degeorge classe ainsi les *Voyages de Gulliver* parmi « ces chefs-d'œuvre [qui] passent entre les mains des générations successives, restent éternellement actuels et gardent à travers les siècles l'intérêt de la nouveauté et le charme de la jeunesse<sup>196</sup> ». Ainsi, c'est bien le caractère inédit de l'œuvre que nous avons souligné antérieurement qui lui confère, en second lieu, l'immortalité propre aux chefs-d'œuvre de la littérature. Dans *Le Siècle*, Henry Havard témoigne de l'universalité de cette pensée en France au XIX<sup>e</sup> siècle lorsqu'il évoque ainsi l'œuvre de Swift : « cet éternel Gulliver, objet de nos étonnements enfantins, que dix fois nous avons relu depuis et qui a suffi à assurer l'immortalité au nom de Jonathan Swift<sup>197</sup> ».

Si l'immortalité de l'œuvre semble acceptée par l'ensemble de la critique française au XIX<sup>e</sup> siècle, les éditeurs et traducteurs continuent pourtant de la mettre en avant dans leurs paratextes au siècle suivant, phénomène qui montre qu'il ne s'agit pas tant de convaincre le lecteur d'une réelle éternité de l'œuvre mais et de s'attirer les grâces de celui qui s'apprête à lire une traduction tout en continuant à révéler le statut iconique de l'original aux yeux de ses traducteurs. George Lamoine affirme ainsi : « le voyage chez les Chevaux, par contre, est d'ordre général car il vise à amender l'homme, en dénonce les travers personnels et collectifs. Il possède en cela l'élixir d'immortalité<sup>198</sup> ». Ici, le traducteur ne cherche pas seulement à convoquer l'immortalité de l'œuvre mais bien celle de la partie qu'il traduit, et qu'il estime être la plus éternelle parce qu'elle toucherait la nature humaine dans son ensemble : « le quatrième voyage retient notre attention par son caractère universel<sup>199</sup> », indique-t-il en effet. L'éternité y est présentée comme un

---

<sup>196</sup> DEGEORGE, Ayraud, « Les Livres », *L'Intransigeant*, 11 décembre 1885, p. 3.

<sup>197</sup> Henry Havard, *Le Siècle*, consulté dans les fonds A. Quantin à l'IMEC, le 18 avril 2017. La date ne figure pas puisqu'il s'agit d'une coupure de journal collée dans les registres de la maison d'édition.

<sup>198</sup> *Voyage au pays des chevaux*, Lamoine, 1971, p. 30.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 29.

phénomène mystérieux, provenant métaphoriquement d'un philtre magique (« élixir ») et ne repose cette fois-ci plus sur la singularité mais sur l'universalité, point que souligne également la quatrième de couverture de l'édition du *Voyage à Lilliput* parue chez Librio en 2000 : « l'auteur avant tout y raconte une simple et universelle histoire, l'un des plus belles utopies de la littérature ». Le vocabulaire ici est d'ordre particulièrement général, les qualificatifs de « simple », « universelle » et « belles », ne répondent pas à la spécificité de l'œuvre de Swift mais servent seulement de mélioratifs visant à séduire le lecteur visé, qui est ici d'âge jeune, de l'enfance à l'adolescence.

L'insistance portée sur l'universalité de l'ouvrage se décline par ailleurs sous la forme de l'appellation de « chef-d'œuvre », qui ponctue les éditions et la réception des *Voyages de Gulliver* en France, dès le XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, le journaliste du Figaro qui annonce la parution de la traduction anonyme parue à Paris en 1838 chez Furne et Fournier la désigne comme l'« un des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise<sup>200</sup> ». Delagrave, qui publie en 1927 une édition des deux premiers voyages illustrés par le caricaturiste et dessinateur de renom Job, attire également l'attention sur l'originalité et l'immortalité du texte de Swift : « des *Voyages de Gulliver*, roman satirique, ingénieux et bizarre, qui n'a pas son équivalent dans la littérature, nous ne publions que les deux premiers voyages, à Lilliput et à Brobdingnag, véritables chefs-d'œuvre qui se lisent avec infiniment d'agrément, car ils sont d'une vérité éternelle<sup>201</sup> ». L'étrangeté d'un roman sans pareil est éminemment positive, car elle lui confère son statut de chef-d'œuvre qui accède ainsi à l'éternité littéraire. L'argument est ici transparent et, indiquant que le texte se lit « avec infiniment d'agrément », vise à séduire celui qui s'apprête à le parcourir. Le rang de l'œuvre s'élève encore plus haut dans la préface d'une réédition de 1949 de la traduction d'André Desmond où l'on peut lire ceci : « comme chacun des maîtres-livres de l'humanité, ou en

---

<sup>200</sup> *Le Figaro*, n° 117, 08 février 1839.

<sup>201</sup> *Voyages de Gulliver*, ill. Job, Paris, Delagrave, 1927, p. 5.

tous cas de notre 'civilisation chrétienne », les *Voyages de Gulliver* peuvent se lire à tous les niveaux de l'attention, dans les intentions et les dispositions d'esprit les plus différentes : au lecteur d'y cueillir le fruit de son choix<sup>202</sup> ». La périphrase « maîtres-livres » vient, avec emphase, remplacer l'appellation convenue de chef-d'œuvre pour la renforcer. Le livre ne rejoint plus seulement le panthéon de la littérature par son originalité, mais grâce à l'aspect polymorphe de sa réception. Les différents niveaux de lecture de l'œuvre, du livre d'aventure à la satire politique, sans être précisés, constituent sa qualité première et la source de jouvence d'où elle puise son immortalité. Le qualificatif de chef-d'œuvre jalonne les autres traductions des *Voyages de Gulliver* en France. Il se trouve par exemple deux fois mis en avant sur l'édition de Marabout, qui comprend la traduction de Lucienne Molitor. La couverture affiche ainsi ceci : « le chef d'œuvre satirique de Jonathan Swift », tandis que la quatrième de couverture insiste et indique qu'il s'agit d'un « des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale ». L'éditeur dépasse ainsi les limites du Royaume-Uni, de l'Europe et de l'Occident pour inclure l'œuvre au patrimoine mondial de la littérature afin de promouvoir les ventes de l'ouvrage en librairie. Enfin, l'écrivain Robert Merle, dans sa préface au *Voyage à Lilliput*, participe de cette consécration en désignant lui aussi l'œuvre de Swift comme « chef-d'œuvre de la littérature<sup>203</sup>. »

Avec peut-être davantage de précision, les éditeurs, traducteurs et critiques, signalent également l'œuvre de Swift comme étant le parachèvement de sa carrière d'écrivain, indiquant par là au lecteur qu'il tient entre les mains le livre majeur d'un auteur, celui par lequel il faudrait commencer, et donc acheter le premier. Ce statut est acquis dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, et le romancier et historien Jacques Peuchet affirme sans ambages que « *Le Voyage*

---

<sup>202</sup> *Voyages en plusieurs lointaines contrées de l'univers, par Lemuel Gulliver, d'abord médecin, puis capitaine à bord de plusieurs navires*, tr. André Desmond, Paris, Le Club Français du Livre, 1949, p. III.

<sup>203</sup> *Voyage à Lilliput*, Merle, 1956, p. 13.

*de Gulliver* est le chef-d'œuvre de cet écrivain<sup>204</sup> », sans estimer nécessaire d'en stipuler les raisons, ce qui montre bien que l'argument semble déjà reçu. Le romancier Maurice Constantin-Weyer, dans la préface à sa traduction de 1930, assure le lecteur que « ce grand livre marque l'apogée du talent de Swift<sup>205</sup> ». D'une manière similaire, le professeur des universités Émile Pons confirme la qualité et le rang de l'ouvrage au sein des œuvres de Swift dans son introduction à la traduction de la Pléiade : « les *Voyages de Gulliver* sont bien l'œuvre capitale de Swift<sup>206</sup> ». L'universitaire José Axelrad appuie davantage ce point et va jusqu'à plaider que la vie de l'auteur peut s'éclairer à l'aune de la rédaction de cet ouvrage fondamental : « nous allons tenter de la replacer dans sa vie, de façon à en faire un fond de tableau pour le plus important de ses ouvrages, *Les Voyages de Gulliver*<sup>207</sup> ». Plus encore, ce texte « constitue », selon Axelrad, la somme de la vie et de l'expérience de Swift<sup>208</sup> », et représente ainsi l'acmé de l'œuvre pourtant considérable de l'auteur. Georges Lamoine semble plus modéré mais considère malgré tout le texte comme « la dernière œuvre importante publiée par Swift avant le commencement du déclin de ses facultés intellectuelles<sup>209</sup> », lui faisant ainsi revêtir une signification biographique. Enfin, l'édition de Librio du *Voyage à Lilliput* précise sobrement en quatrième de couverture qu'il s'agit de « son œuvre majeure ». Traducteurs, critiques et éditeurs s'attachent ainsi à convaincre le lecteur de l'importance de l'œuvre de Swift, au sein de sa propre bibliographie mais également au cœur de la littérature mondiale, afin de rassurer le lecteur sur l'ouvrage tout en le poussant à se le procurer.

---

<sup>204</sup> PEUCHET, Jacques, *Encyclopédie méthodique. Jurisprudence*, t. 10, Paris, Pancoucke, 1782-1791, p. 502.

<sup>205</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Constantin-Weyer, 1930, p. vi.

<sup>206</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1965, p. XII.

<sup>207</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. xvii.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. xxxi.

<sup>209</sup> *Voyage au pays des Chevaux*, Lamoine, 1971, p. 30.

Ils viennent également étayer l'horizon d'attente du lecteur en établissant des comparaisons entre Swift et d'autres auteurs majeurs. L'abbé Desfontaines dresse ainsi un parallèle entre le Doyen de Saint-Patrick et les poètes de la Renaissance L'Arioste et Le Tasse<sup>210</sup> dont les œuvres sont alors très appréciées en France, mais également avec les auteurs grecs Lucien de Samosate<sup>211</sup>, auteur d'un voyage imaginaire devenu classique (*Voyages Extraordinaires*) et Platon<sup>212</sup>, dont la pensée allégorique ne semble pas, selon l'abbé, étrangère à Swift. Desfontaines convoque enfin les fabulistes antiques et modernes que sont Ésope, Phèdre<sup>213</sup> et La Fontaine<sup>214</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le célèbre critique littéraire et normalien Hippolyte Taine, considère que Swift « se trouve l'égal de Byron, de Milton et de Shakespeare, et manifeste en haut relief le caractère et l'esprit de sa nation<sup>215</sup> ». S'il paraît délicat d'établir, littérairement, une parenté entre ces trois auteurs particulièrement aimés de la France romantique et Swift, c'est que l'argument ne vise pas tant à donner une idée de l'œuvre de Swift qu'à renforcer son statut en le plaçant sur un piédestal auprès d'écrivains de renom. Ainsi, signaler le génie de Swift revient à le hisser au rang d'autres génies de la littérature connus du grand public.

La parution des traductions de *Gulliver's Travels* en France s'accompagne ainsi d'une valorisation particulièrement marquée de l'œuvre, qui vise à séduire un vaste lectorat. Cette opération semble réussie, dans la mesure où les retraductions et rééditions se bousculent à travers les siècles, mais, en même temps, révèle la position que la traduction se voit contrainte de tenir face à son original. Comment pourrait-elle égaler un tel chef-d'œuvre ? Si une première tactique consiste en la discrétion, c'est-à-dire en l'effacement

---

<sup>210</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. xiv.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. xvii.

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. xiii.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. xvii.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. xviii.

<sup>215</sup> TAINÉ, Hippolyte, *Histoire de la littérature anglaise*, t. 3, Paris, Hachette, 1863, p. 258.

des marques de la voix du traducteur, une deuxième stratégie semble s'esquisser : celle qui consiste à produire, à nouveau, un autre original.

### **3. De l'imitation à la reproduction de l'original**

Afin de ne point avoir à rougir devant l'original, les traducteurs et penseurs de la traduction tendent à plaider pour la reproduction de ce dernier, qu'il ne s'agit plus seulement d'entendre au sens de réplique, mais bien de nouvelle production. Ils semblent ainsi défier la célèbre citation de Montesquieu qui illustre notamment l'article « traduire » du dictionnaire Littré : « si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais<sup>216</sup> ». Cet adage est extrait d'un passage des *Lettres persanes* où Rica croise, à la sortie d'un café, un géomètre et un traducteur d'Horace. Voici plus précisément ce que le mathématicien reproche à l'homme de lettres :

Quoi ! Monsieur, dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ! Vous parlez pour les autres, et ils pensent pour vous ! Monsieur, dit le savant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière ? Je ne dis pas tout à fait cela : j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez ; mais vous ne leur ressemblerez point ; car si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais. [...] Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts, et j'avoue que vous leur donnez bien un corps : mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toujours un esprit pour les animer<sup>217</sup>.

Cet extrait du contemporain de Swift témoigne à nouveau du mépris général du XVIII<sup>e</sup> siècle pour les traductions, produit d'un esprit faible dont la seule faculté serait de se faire l'écho du génie des autres. La traduction est ici ramenée à la question de la lettre et de l'esprit, étant purement textuelle et corporelle, elle manquerait l'essentiel, c'est-à-dire l'idée qui anime tout original et d'où il tirerait ses qualités. Cette pensée dualiste jette

---

<sup>216</sup> Littré, « traduire », <https://www.littre.org/definition/traduire>, page consultée le 14 janvier 2020.

<sup>217</sup> MONTESQUIEU, *Lettres Persanes* [1721], t. 2, Paris, A. Lemerre, 1873, p. 85.



l'opprobre sur l'activité du traducteur, qui doit alors trouver un autre moyen de faire ses preuves et de légitimer son travail.

L'abbé Desfontaines tâche ainsi de rappeler au lecteur de ses *Voyages de Gulliver* qu'il est loin de n'être qu'un traducteur : « si cette préface paraît longue, le public doit pardonner cette prolixité à un écrivain qui va faire le traducteur, et ne dire presque rien de lui-même dans deux volumes<sup>218</sup> », écrit-il en effet. Desfontaines n'est dès lors plus seulement le porte-parole de Swift en France mais un auteur, travesti en traducteur qui s'affuble lui-même des traits de l'écrivain britannique. Il s'agit ici d'un moyen rhétorique de montrer au lecteur que la traduction qu'il tient entre les mains ne saurait être médiocre puisqu'elle est le résultat du travail d'un homme capable, également, de produire des originaux. C'est cette qualité d'écrivain qui pousse l'homme de lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle à affirmer dans ses *Observations sur les écrits modernes*, qu'il ne s'est pas senti un devoir de fidélité à l'œuvre de Swift, privilège réservé aux œuvres classiques. Desfontaines écrivain qui joue au traducteur se place ainsi sur un pied d'égalité avec l'auteur anglais, ce qui lui donne le loisir de modifier l'œuvre selon sa fantaisie :

Je vous avoue, par exemple, que je n'ai jamais prétendu mériter ce titre par les traductions du *Gulliver*, Ouvrage Anglois du Docteur Swift, & de l'Histoire Romaine de Laurent Echard. La réputation de ces Auteurs n'étoit pas assez grande, pour m'asservir à leurs pensées. J'ai donc supprimé librement tout ce qu'il y avoit d'ennuyeux, de bizarre & de puéril dans le premier, et je l'ai remplacé par d'autres choses, que mon imagination sçut me dicter en ce tems-là<sup>219</sup>.

Le traducteur s'affranchit ainsi pleinement du joug de l'original qui pesait sur lui et peut désormais procéder « librement<sup>220</sup> », sans être « [asservi] ». Cependant, Desfontaines semble percevoir que cette modalité de reproduction de l'original ne

---

<sup>218</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. xxviii.

<sup>219</sup> DESFONTAINES, *Observations sur les écrits modernes*, t. 1, Paris, Chaubert, 1735, p. 247.

<sup>220</sup> *Id.*

correspond plus exactement à l'idée que son siècle se fait de la traduction et interroge la nature de cette activité. En ce qui concerne les « livres qui dispensent de la fidélité », « on dit très-improprement qu'ils sont traduits<sup>221</sup> », poursuit-il. Sa traduction ne subit désormais plus l'ombre de l'original, puisqu'elle n'est tout simplement plus une traduction. Malgré le dédain que semble éprouver Desfontaines pour la pratique de la traduction, l'auteur conclut cependant son argumentaire en la défendant : « au surplus je remarquerai, que quoique le titre d'auteur flatte plus que celui de Traducteur, il est cependant quelquefois plus aisé de produire de soi-même, que de bien rendre ce qu'un autre a produit. Un bon Auteur est, pour ainsi dire, un bon Peintre en Histoire : un bon Traducteur est un bon Peintre en Portrait<sup>222</sup> ». La tâche du traducteur serait ainsi ingrate mais louable par les difficultés qu'elle surmonte, et se libère de la métaphore picturale de la copie. Ici, la production d'originaux et la traduction sont placés sur le même niveau. Quoique la peinture d'histoire demeure le genre le plus prestigieux, la traduction n'est pas assimilée à sa copie mais à un autre genre, certes inférieur, mais également approuvé par l'Académie de peinture. Traduction et écriture sont ainsi rangées dans la même grande catégorie des beaux-arts.

Si les autres traducteurs de *Gulliver's Travels* semblent plus discrets sur leurs activités littéraires au sein de leurs préfaces, on compte pourtant parmi eux trois écrivains : André Bay, Maurice Constantin-Weyer et Robert Merle. Que les éditeurs aient choisi de confier la retraduction de l'œuvre à des auteurs semble participer de ce même phénomène de reproduction de l'ouvrage. Un écrivain serait plus à même de produire un texte de qualité qu'un simple traducteur. Quoiqu'André Bay se soit davantage consacré à l'édition, il n'en demeure pas moins qu'il a entamé une carrière littéraire dès le début des années 1940. Il est en effet l'auteur de plusieurs ouvrages pour enfants, en poésie ou en prose, avant la

---

<sup>221</sup> *Id.*

<sup>222</sup> *Id.*

parution de sa traduction de Swift en 1945, (*Nouveau recueil de poésies à dire pour les enfants*<sup>223</sup>, *Intimité ou Bonheur d'un jour*<sup>224</sup>, *Où sont nos amoureuses*<sup>225</sup> et *Il fait beau*<sup>226</sup>, dont *L'Œuvre* signale la parution le 24 décembre 1943). Il signe également une nouvelle inédite, « Un enfant est né », dans *Comœdia* en 1942<sup>227</sup>.

Mais *Gulliver's Travels* a été traduit par deux écrivains d'un plus grand renom, tous deux lauréats du Goncourt, Maurice Constantin-Weyer et Robert Merle. L'attribution de ce prix à Constantin-Weyer semblait établie avant même sa tenue. *L'Action française* prédit en effet qu'il reviendra à l'auteur déjà populaire de romans d'aventure : « cette distribution rituelle achevée, il est probable que le prix ira, comme l'an dernier, à un 'outsider' qui serait, assure-t-on, Constantin Weyer, journaliste français vivant au Canada, auteur d'*Un Homme se penche sur son passé*<sup>228</sup> ». L'auteur de l'article ne tarit d'ailleurs pas d'éloges sur le roman d'un écrivain dont la réputation semble déjà faite : « il a analysé les sensations d'un homme blessé dans et sur la neige qui atteignent, par leur acuité, à une émotion profonde et une sobre beauté<sup>229</sup> ». L'année suivante, le même journal consacre Constantin-Weyer en le comparant à de grands auteurs. On lit ainsi que le « Goncourt est passé maître, en découvrant ou en consacrant des Tharaud, un Marcel Proust, un Henri Béraud, un Constantin Weyer<sup>230</sup> ». Si Proust demeure le seul écrivain de cette liste à avoir obtenu une réelle postérité, le compliment est de taille pour le romancier. Quelques mois plus tard, le journal établit la supériorité de Constantin-Weyer sur Jack London :

---

<sup>223</sup> BAY, André, *Nouveau recueil de poésies à dire pour les enfants*, Paris, Stock, 1939.

<sup>224</sup> BAY, *Intimité, ou Bonheur d'un jour*, Paris, Calmann-Lévy, 1944.

<sup>225</sup> BAY, *Où sont nos amoureuses*, Paris, Stock, 1945.

<sup>226</sup> BAY, *Il fait beau*, Paris, Éditions Art et technique, 1943.

<sup>227</sup> BAY, « Un enfant est né », *Comœdia*, 14 mars 1942, p. 2.

<sup>228</sup> *L'Action Française*, 29 novembre 1928.

<sup>229</sup> *Id.*

<sup>230</sup> *L'Action française*, 2 mai 1929.

Jack London, J. Curwood, leurs émules et leurs disciples anglo-saxons, paraissent bien pâles à côté de M. Constantin-Weyer. Leurs yeux et leur sensibilité sont sans doute aussi vifs, mais leurs descriptions manquent à peu près toujours d'un certain art, d'une certaine intelligence, et toujours elles sont avilies par l'étalage d'un niais et puéril fatalisme qui représente l'homme comme écrasé par la nature et les éléments dans ces étendues glacées. M. Constantin-Weyer les a dominés, et ne les a que mieux décrits et traduits<sup>231</sup>.

Le nom de l'écrivain célébré de romans d'aventure semblait ainsi pouvoir fonctionner comme un argument d'autorité pour une traduction des quatre voyages du capitaine Lemuel Gulliver, parue en 1930, deux ans après l'obtention du prestigieux prix littéraire, et ce d'autant que l'auteur est décrit comme un modèle à suivre plutôt qu'un imitateur. Le lecteur serait en effet davantage tenté de placer sa confiance en une traduction de la main d'un homme de lettres réputé, lui-même auteurs de nombreuses aventures, qu'en un anonyme ou bien en un traducteur de métier.

D'une manière similaire, l'obtention du Goncourt par Robert Merle en 1949 semble n'être qu'une formalité. Pierre Loewel titre en effet « Couru d'avance » pour l'annonce du prix dans *L'Aurore* : « cette attribution de prix ne nous aura pas donné grande émotion : elle était courue à l'avance et l'on savait depuis longtemps que *Week-end à Zuydcoote* avait conquis les suffrages d'un grand nombre de jurés, notamment des plus actifs<sup>232</sup> ». Robert du Parc surenchérit dans *Études* : « le problème se posait plus simplement aux jurys Goncourt et Renaudot. Les augures avaient annoncé des débats sans violence. 'Les jeux sont faits : Guilloux-Merle, Merle-Guilloux<sup>233</sup>' ». À nouveau, la réputation de l'auteur paraît déjà établie et le journaliste de *L'Aurore* dresse un véritable panégyrique de l'œuvre couronnée :

---

<sup>231</sup> *L'Action française*, 22 août 1929.

<sup>232</sup> *L'Aurore*, 6 décembre 1949.

<sup>233</sup> Robert du Parc, « Les Prix littéraires », *Études*, Paris, 1950, p. 116.

Ce n'est pas nous qui nous en plairons, ayant été des premiers à signaler ici même cette œuvre remarquable d'un débutant quadragénaire. Voici M. Robert Merle, couronné pour son premier livre, et l'on remarquera que celui-ci, ayant déjà bénéficié des suffrages de la critique et de l'empressement des lecteurs, le Goncourt de cette année est une consécration et non une révélation. Consécration justifiée par le sujet et la façon dont il a été traité, par le dramatisme pathétique de l'épisode de guerre choisi parmi les plus bouleversants, par le don d'enserrer en un bref récit des personnages issus du réel par cet accent hallucinant de vie, de pittoresque, d'humour, de trivialité et d'humanité qui caractérise ses personnages<sup>234</sup>.

La popularité de l'auteur est également attestée par le fait que sa présence lors d'une assemblée de la Société des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public gonfle considérablement les rangs du public<sup>235</sup>. Le deuxième ouvrage de l'auteur, paru deux ans avant sa traduction de *Gulliver's Travels*, rencontre le même succès. Le critique Pierre Martin, dans *La Défense*, compare l'auteur à Stendhal et Flaubert<sup>236</sup> et conclut ainsi sa recension : « admirable de maîtrise, sans une page et sans un détail inutiles, ce roman se présente comme l'œuvre de maturité d'un grand artiste, œuvre capable d'aider à la prise de conscience politique du lecteur<sup>237</sup> ». Il est ainsi permis de penser que c'est bien le renom de l'auteur qui a poussé Les Éditeurs Français Réunis à lui commander une nouvelle traduction des *Voyages de Gulliver* en 1954.

Les versions de *Gulliver's Travels* réalisées par des écrivains témoignent d'un phénomène plus général qui consiste à privilégier les traductions par des auteurs d'autres originaux, suivant l'idée selon laquelle la traduction ne saurait se cantonner à l'imitation mais devrait reproduire l'original, c'est-à-dire de le créer à nouveau. Cette pensée occupe les traductologues du XX<sup>e</sup> siècle et notamment Henri Meschonnic, qui réfute la distinction posée entre invention et traduction : « le paradoxe de la traduction n'est pas,

---

<sup>234</sup> *L'Aurore*, *id.*

<sup>235</sup> « L'Assemblée est beaucoup plus nombreuse qu'à l'ordinaire car notre Président a eu l'heureuse initiative d'inviter à cette dernière manifestation de l'année scolaire deux de nos collègues, agrégés d'anglais, fort sympathiques à tous et récents lauréats du Prix Goncourt, M. Louis Laffitte (J.-L. Curtis) et M. Robert Merle. » *Les Langues modernes*, Paris, 1950, p. 312.

<sup>236</sup> « L'auteur, à la manière de Stendhal et de Flaubert, passe rapidement sur de longues années et ne développe que quelques scènes significatives, qu'il date et qui constituent les étapes historiques de cette 'déshumanisation'. » Pierre Martin, *La Défense*, 1 janvier 1954.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 224.

comme on croit communément, qu'elle doit traduire, et serait ainsi radicalement différente du texte qui n'avait qu'à s'inventer<sup>238</sup> ». Au contraire, la traduction procéderait également de l'invention, à l'image de l'original. Traduction et écriture puiseraient ainsi à la même source de la création :

Il est qu'elle doit, elle aussi, être une invention du discours, si ce qu'elle traduit l'a été. C'est le rapport très fort et caché entre écrire et traduire. Si traduire ne fait pas cette invention, ne prend pas ce risque, le discours n'est plus que de la langue, le risque n'est plus que du déjà fait, l'énonciation n'est plus que de l'énoncé, au lieu du rythme il n'y a plus que du sens<sup>239</sup> .

Toute bonne traduction serait ainsi une recréation, une reproduction de l'original. Il paraît cependant difficile de saisir ce qui, précisément, montre qu'une traduction suive une telle démarche. À quels signes pourrait-on en effet la reconnaître ? Meschonnic recourt alors aux traductions effectuées par des auteurs : « qu'on puisse parler du Poe de Baudelaire et de celui de Mallarmé montre que la traduction réussie est une écriture<sup>240</sup> », affirme-t-il. La référence au « Corbeau » de Baudelaire ou de Mallarmé indique que les marques de la bonne traduction ne sont pas textuelles, mais auctoriales. Il s'agit ainsi de hisser le traducteur au rang d'auteur afin que son travail soit reconnu et n'ait pas à rougir devant l'original. Il importe en outre, selon Meschonnic, que la traduction ne se contente pas d'offrir une réplique de l'original mais bien d'en reproduire les effets : « la *bonne* traduction doit faire, et non seulement dire. Elle doit, comme le texte, être porteuse et portée<sup>241</sup> ». La traduction devrait ainsi générer la même fécondité que son texte source et donc procéder de la même manière. C'est ce qu'implique également le critique Efim Etkind, lorsqu'il soutient qu'il « ne [donnerait] le nom de traduction qu'à ce seul type de

---

<sup>238</sup> MESCHONNIC, Henri, *op. cit.*, p. 577.

<sup>239</sup> *Id.*

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 25.

travail : la Traduction-Recréation<sup>242</sup> », qu'il définit sobrement de la sorte : « elle recrée l'ensemble, conservant la structure de l'original<sup>243</sup> ».

Or, si ces pensées sont séduisantes, dans la mesure où elles réévaluent les rapports qu'entretiennent traduction et original, elles demeurent difficiles à étayer pratiquement, du moins en ce qui concerne les traductions françaises de *Gulliver's Travels*. Il ne semble en effet pas que la version de Robert Merle ou de Maurice Constantin-Weyer consisteraient en une récréation du texte, par opposition aux traductions données par les professionnels que sont Lucienne Molitor ou Guillaume Villeneuve. En ce sens, il semblerait qu'il y aurait une forme de décrochage entre la traductologie et la pratique de la traduction. Si la théorie de la traduction demeure un champ particulièrement riche où de nombreuses idées sont interrogées, elle paraît cependant parfois floue, et ses concepts semblent se heurter à la réalité de l'activité où il est bien difficile de déterminer les effets que produiraient une traduction.

Ainsi, l'antériorité de l'original semble lui conférer un statut privilégié qui dévalue en même temps ses traductions, dont la défaillance est posée par ses critiques et praticiens. Traducteurs et traductologues éprouvent une forme de gêne face au génie de l'original, qui passe pour primordial, singulier et libre, là où la traduction serait dérivée, imitée et servile. Les qualités de l'original priment à ce point que les traducteurs les vantent dans leur préface, en un moment qui semble celui de l'invention de l'original à travers sa nouveauté, son immortalité et sa consécration au sein d'un certain panthéon de la littérature. Enfin, ce mouvement se retourne à travers une forme d'appropriation du texte source par les traducteurs auteurs, qui cherchent à évacuer le rapport d'antériorité et de postérité en le remplaçant par un phénomène de concomitance qui aurait lieu pendant le

---

<sup>242</sup> ETKIND, Efim, *Un art en crise : essai de poétique de la traduction poétique*, Paris, L'Âge d'homme, 1982, p. 25.

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 22.

temps de l'écriture, celle de la traduction comme celle de son original. La pérennité de l'original semble ainsi construite par ses traductions, qui se placent elles-mêmes du côté de la dégénérescence ou, à la rigueur, de la répétition. Les traductions françaises de *Gulliver's Travels* semblent alors appelées à périr les unes après les autres, à la manière de la nymphe Écho, condamnée par Héra à la répétition des dernières paroles qu'elle a entendues, et qui se laisse mourir de n'avoir pu parler par elle-même.



## B. L'ORIGINE PARADOXALE DE L'ORIGINAL

### 1. Déchéance de l'humanité et dégénérescence de la langue

*Everything possible to be believed is an image of truth*<sup>244</sup>

Ce proverbe de l'enfer de William Blake met en garde contre les apparences de la vérité : ce n'est pas parce qu'une chose semble crédible qu'elle est fondée. Le vers paraît pouvoir éclairer *Gulliver's Travels*, d'autant que l'on croit peut-être pouvoir déceler, ailleurs dans le poème, une allusion aux chevaux raisonnables que sont les Houyhnhnms (« The tygers of wrath are wiser than the horses of instruction<sup>245</sup> »). L'ancienne méfiance platonicienne envers les airs de la vérité nimbe en effet le texte de Jonathan Swift. La stabilité confinant à la sacralisation que lui prêtait ses traducteurs risque dès lors de s'effriter. L'humanité, au sein de l'œuvre du Doyen de Saint-Patrick, est en effet marquée du sceau de la chute, semblant appelée à une inéluctable déchéance. Les seuls remèdes que le narrateur propose relèvent de la chimère, qu'il s'agisse des utopies d'une vie éternelle ou préservée de la corruption, comme du fantasme d'une langue pré-babélique. Cette dégénérescence touche la langue elle-même, condamnée à périr et à sombrer dans l'oubli, privant les différentes générations de toute forme de communication possible : « Eternity is in love with the productions of time<sup>246</sup> », soulignait également Blake dans son poème. Inscrite dans une temporalité dont la ligne périclité, les textes s'effacent et ne peuvent s'arroger la moindre prétention à l'éternité. Au sein de l'œuvre, la traduction fonctionne comme l'un de signes de la corruption de la langue, impropre à rendre le sens d'un original dont l'origine est, de toute façon, perdue. Les fondements du texte original sont en effet mis à mal par un discours glissant, dont l'objet ne se laisse guère saisir et

---

<sup>244</sup> BLAKE, William, *The Marriage of Heaven and Hell* [1793], Boston, John Luce, 1906, p. 16.

<sup>245</sup> *Id.*, p. 17.

<sup>246</sup> *Id.*, p. 14.

qui se contredit lui-même. Plus encore, son origine disparaît à travers la double perte du manuscrit qui a lieu, comme nous aurons l'occasion de le voir, aussi bien dans le champ diégétique que dans le champ extra-diégétique. Enfin, l'existence de deux éditions du texte comprenant des différences notables, celle de Motte en 1726 et celle de Faulkner en 1735, ainsi que l'existence de notes visant à corriger le texte de Motte de la main de Charles Ford, prive l'original de toute stabilité. La manière dont l'œuvre première met à mal la pérennité de la langue ainsi que son origine multiple contreviennent donc à l'éternité que lui accordaient ses traducteurs. L'aspiration des traductions à la survie littéraire paraît alors mise en péril.

La dégénérescence progressive de l'humanité confine à l'obsession dans le texte de Swift. D'abord présentée comme un trope de la morale au royaume des géants de Brobdingnag, elle caractérise les Européens revenus d'entre les morts chez les magiciens de Glubbudrib avant de s'appliquer à l'ensemble de l'humanité par opposition à la pureté des Houyhnhnms.

Si Gulliver raconte la manière dont il parcourt, à l'aide d'une échelle, les mille ouvrages de la bibliothèque du roi de Brobdingnag<sup>247</sup>, le contenu de leurs pages nous demeure inconnu et le capitaine préfère résumer le contenu d'un petit traité de morale qui appartient à la gouvernante de Glumdalclitch, qui prend soin du protagoniste tout au long du deuxième voyage. Cet ouvrage populaire auprès des femmes et de la plèbe, n'est pas tenu en estime par les intellectuels du pays<sup>248</sup>, ce qui n'empêche pas Gulliver de le citer abondamment. Or, le livre consiste en une longue dissertation sur la déchéance progressive du peuple de Brobdingnag depuis ce qui semblait être une forme d'âge d'or, où les hommes semblent comparables à des titans qui n'auraient pas offensé les dieux.

---

<sup>247</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, Dublin, 1735, p. 170.

<sup>248</sup> « And is in little esteem except among Women and the Vulgar », *ibid.*, p.171.

He added, that Nature was degenerated in these latter declining Ages of the World, and could now produce only small abortive Births, in Comparison of those in ancient Times." He said it was very reasonable to think, not only that the Species of Men were originally much larger, but also that there must have been Giants in former Ages; which, as it is asserted by History and Tradition, so it has been confirmed by huge Bones and Skulls, casually dug up in several Parts of the Kingdom, far exceeding the common dwindled Race of Men in our Days." He argued, that the very Laws of Nature absolutely required we should have been made, in the Beginning of a Size more large and robust; not so liable to Destruction from every little Accident, of a Tile falling from a House, or a Stone cast from the Hand of a Boy, or being drowned in a little Brook<sup>249</sup>.

Si ce passage demeure une illustration de la relativité, dans la mesure où les géants eux-mêmes possèdent une conception de la petitesse de leur condition, il révèle également l'implacabilité de la dégénérescence en toutes contrées. Les lois de la nature exigeaient d'abord que les hommes fussent d'une taille supérieure afin de pouvoir résister aux éléments et aux aléas, mais ces mêmes lois paraissent s'être montrées défailtantes, puisqu'elles culminent dans la déchéance de la race humaine. Ainsi, le déclin paraît inscrit dans les lois mêmes de la nature et s'avère principal. Il est à noter qu'il concerne ici l'enveloppe physique, amenée à rapetisser au fil des âges jusqu'à atteindre une taille médiocre impropre à préserver l'homme des accidents. Cette même métonymie du corps pour désigner la dégradation de l'esprit apparaît au voyage suivant, lorsque Gulliver demande aux sorciers de Glubbudrib de ramener d'entre les morts la noblesse anglaise :

As every Person called up made exactly the same Appearance he had done in the World, it gave me melancholy Reflections to observe how much the Race of human Kind was degenerated among us within these hundred Years past; how the Pox, under all its Consequences and Denominations had altered every Lineament of an English Countenance; shortened the Size of Bodies, unbraced the Nerves, relaxed the Sinews and Muscles, introduced a sallow Complexion, and rendered the Flesh loose and rancid<sup>250</sup>.

---

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 171-2.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 258.

Le fléau de la dégénérescence s'applique à nouveau à la taille des hommes, amoindrie à travers les ans (« shortened the size of the bodies »). À Brobdingnag ou en Europe, la loi du déclin demeure la même et frappe tous les hommes sans exception possible. Ici, la description des corps est particulièrement morbide : les muscles sont délités, le teint pâle semble celui d'un mort-vivant, et la chair elle-même paraît corrompue. Ce portrait des représentants de l'Angleterre en charogne s'avère d'autant plus incisif qu'il dépeint des morts pourtant appelés sous la forme qu'ils possédaient avant leur décès et la dégradation effective de leur corps. La marque de la chute, qui tend vers la mort, apparaît ainsi avant même cette dernière dans une cruelle description. Cependant, l'enveloppe charnelle désigne métonymiquement l'esprit des Anglais, dont les vertus ont fléchi progressivement face aux attaques de l'inévitable corruption des mœurs. Le narrateur poursuit en effet :

I descended so low, as to desire some English Yeoman of the old Stamp might be summoned to appear; once so famous for the Simplicity of their Manners, Diet, and Dress; for Justice in their Dealings; for their true Spirit of Liberty; for their Valour, and Love of their Country. Neither could I be wholly unmoved, after comparing the Living with the Dead, when I considered how all these pure native Virtues were prostituted for a Piece of Money by their Grand-Children; who, in selling their Votes and managing at Elections, have acquired every Vice and Corruption that can possibly be learned in a Court<sup>251</sup>.

À nouveau, les apparences (« dress ») désignent la moralité (« valour ») de ces Anglais primitifs et encore préservés des usages avilis de leurs descendants. La dégénérescence semble ainsi s'inscrire métaphoriquement dans un dualisme où le corps serait le reflet fidèle de l'esprit, ce qui constituera une représentation problématique du point de vue de la corruption de la langue. L'obsession de la déchéance morale et physique des Européens atteint cependant son paroxysme au quatrième Voyage. Dans un récit quasiment biblique

---

<sup>251</sup> *Id.*

de l'arrivée des Yahoos, les bêtes indomptables et immondes dont la dégradation s'oppose à la perfection des chevaux raisonnables, Swift dépeint la dégénérescence comme mythe fondateur de l'humanité. La tradition des Houyhnhnms veut en effet que les Yahoos soient arrivés de la mer, sans doute d'Angleterre<sup>252</sup>, et aient dégénéré progressivement en cette terre nouvelle jusqu'à représenter un fléau dont on songe régulièrement à l'extermination à l'assemblée<sup>253</sup> :

He approved of the Tradition mentioned by the honourable Member who spoke before, and affirmed, that the two Yahoos said to be seen first among them, had been driven thither over the Sea; that coming to Land, and being forsaken by their Companions, they retired to the Mountains, and degenerating by Degrees, became in Process of Time much more savage than those of their own Species in the Country whence these two Originals came<sup>254</sup>.

À l'image du récit de la Genèse, la chute constitue le cœur de la naissance de l'humanité. La teneur du récit est cependant bien plus noire, dans la mesure où il n'existe point d'Éden originel pour les hommes – celui-ci étant réservé à la race des chevaux – et qu'aucune possibilité de rachat ne se fait jour : la déchéance est inévitable et ne saurait être rattrapée. L'ensemble du voyage dresse un portrait sombre de la corruption des Yahoos et des hommes, en regard avec la pureté idéalisée des Houyhnhnms. La volonté guerrière des Européens outre ainsi le maître Houyhnhnm de Gulliver : « but when a Creature pretending to Reason could be capable of such Enormities, he dreaded lest the Corruption of that Faculty might be worse than Brutality itself<sup>255</sup> ». La dégradation de la raison s'avère ici moins enviable que son absence, et les Européens semblent inférieurs aux

---

<sup>252</sup> Ce passage figure dans l'édition seule de Motte : « unless a Dispute may arise about the two Yahoos, said to have been seen many Ages ago on a Mountain in Houyhnhnmland, from whence the Opinion is, that the Race of those Brutes hath descended; and there, for any thing I may know, may have been English, which indeed I was apt to suspect from the Lineaments of their Posterities Countenances, although very much defaced », *Gulliver's Travels*, Motte, 1726, vol. 2, p. 349.

<sup>253</sup> « The Question to be debated, was, Whether the Yahoos should be exterminated from the Face of the Earth », *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 353.

<sup>254</sup> *Ibid.*, p. 355.

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 320.

Yahoos eux-mêmes, demeurés à l'état d'animalité pure. La rationalité humaine entraîne dès lors, selon le maître Houyhnhnm, sa propre chute : « he looked upon us a Sort of Animals, to whose Share, by what Accident he could not conjecture, some small Pittance of Reason had fallen, whereof we made no other Use, than by its Assistance, to aggravate our natural Corruptions, and to acquire new ones, which Nature had not given us<sup>256</sup> ». La dégénérescence s'aggrave car elle n'est plus seulement du côté de la nature, comme au voyage au royaume des géants, mais est redoublée par l'action néfaste d'une raison imparfaite. Les propos de son maître marquent profondément Gulliver, qui, lorsqu'il apprend son bannissement du pays, envisage l'isolement absolu sur une île abandonnée comme seul rempart possible à la corruption de son espèce dont il craint la contagion : « for in such Solitude as I desired, I could at least enjoy my own Thoughts, and reflect with Delight on the Virtues of those inimitable Houyhnhnms, without an Opportunity of degenerating into the Vices and Corruptions of my own Species<sup>257</sup> ». Le capitaine et chirurgien de marine choisit ainsi d'achever ses jours en conversant avec les chevaux de son écurie, dont il estime la compagnie préférable à celle des membres de sa famille, quoique leur esprit ait en Europe, également été touché de corruption : « however their Intellectuals came to degenerate<sup>258</sup> ».

La fatalité de la déchéance est accrue par le caractère chimérique des remèdes proposés à la chute tout au long du récit. Ainsi, les tentatives des inventeurs de Lagado, qui « fell into Schemes of putting all Arts, Sciences, Languages, and Mechanics, upon a new Foot<sup>259</sup> », et qui tâchent de suivre la loi du progrès ne mènent qu'à la ruine du territoire où les maisons délabrées côtoient les terres agricoles ravagées. Le progrès relève de l'illusion et sombre à son tour dans la déchéance qui frappe toute chose. Le projet des

---

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 336.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 372-3.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 390.

<sup>259</sup> *Ibid.*, p. 223.

inventeurs de l'Académie de cette même contrée de remplacer la parole par des objets aspire également à lever la marque de la chute afin de reconstituer une langue universelle pré-babélique, exempte de toute corruption : « another great Advantage proposed by this Invention was, that it would serve as a universal Language, to be understood in all civilised Nations, whose Goods and Utensils are generally of the same Kind, or nearly resembling, so that their Uses might be easily comprehended<sup>260</sup> ». La tonalité fortement satirique du passage souligne à nouveau qu'il s'agit là d'un rêve vain, montrant que le châtement divin du pluralisme des langues demeure associé à l'orgueil de l'humanité et à la chute de la tour de Babel. L'utopie de l'intercommunicabilité des langues se déploie ensuite au quatrième voyage, lorsque Gulliver rencontre pour la première fois deux Houyhnhnms. Les ayant observé converser, il en déduit que les chevaux sont des sorciers dont les pouvoirs devraient nécessairement leur permettre de comprendre toutes les langues : « Gentlemen, if you be Conjurers, as I have good Cause to believe, you can understand my Language<sup>261</sup> ». Le fantasme pré-babélien relève, encore une fois, de l'illusion, ici sous la forme de la magie. Gulliver formule plus haut dans le texte un projet autrement plus ambitieux lorsqu'il apprend l'existence des immortels Struldbrugs, et qu'il narre la manière dont il mènerait sa vie s'il ne devait jamais mourir. Il affirme en effet ceci :

These Struldbrugs and I would mutually communicate our Observations and Memorials, through the Course of Time; remark the several Gradations by which Corruption steals into the World, and oppose it in every Step, by giving perpetual Warning and Instruction to Mankind; which, added to the strong Influence of our own Example, would probably prevent that continual Degeneracy of human Nature so justly complained of in all Ages<sup>262</sup>.

---

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 235.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 288.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 269.

Cependant, la volonté de former un rempart contre la corruption humaine en observant soigneusement les occurrences à travers les âges demeure un vœu pieux : à ce stade de son discours, Gulliver ne sait pas encore que les Struldbrugs errent sur terre d'innombrables années dans un état de décrépitude avancé, et se voient ainsi privés de toute possibilité de réformer les mœurs puisqu'ils représentant l'incarnation même du déclin.

Au sein des *Voyages de Gulliver*, seuls les Houyhnhnms échappent à la loi de la corruption, qui ne les frappe, encore que dans une forme amoindrie, que quelques semaines avant leur mort : « some Weeks before their Death, they feel a gradual Decay ; but without Pain<sup>263</sup> ». Le caractère fortement utopique de cette partie interdit cependant tout espoir pour l'humanité, d'autant que Gulliver s'inquiète de ce que son livre n'ait pas réussi à réformer les hommes, comme il l'espérait dans la lettre qu'il adressait à son cousin Sympson en 1727<sup>264</sup>.

Or, la noirceur de la vision swiftienne semble heurter les traducteurs de l'œuvre et les omissions ou l'adoucissement des passages concernant la dégénérescence sont légion. Le traducteur anonyme de La Haye, dont les critiques ont pourtant loué la fidélité, gomme la référence à la corruption dans la satire des représentants de l'État à Lilliput pour la remplacer par la notion plus générale du mal : « as the Practices of a Man whose Inclinations led him to be corrupt, and had great Abilities to manage, and multiply and defend his Corruptions<sup>265</sup> » devient ainsi « parce que porté à faire du mal, il a toute l'autorité & toute l'adresse nécessaire, pour satisfaire un si abominable penchant<sup>266</sup> ». Le

---

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 359.

<sup>264</sup> « The Yahoos were a Species of Animals utterly incapable of Amendment by Precept or Example: and so it has proved; for, instead of seeing a full Stop put to all Abuses and Corruptions, at least in this little Island, as I had Reason to expect; behold, after above six Months Warning, I cannot learn that my Book has produced one single Effect according to my Intentions », *ibid.*, p. iii.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>266</sup> *Voyages du capitaine Gulliver en divers pays éloignez*, Gosse et Neaulme, 1727, vol. 1, p. 70.



traducteur néglige également de traduire le trait d'ironie selon lequel la descendance des membres de la chambre des pairs échapperait entièrement au déclin : « from which their Posterity was never once known to degenerate<sup>267</sup> ». Il s'agit ici sans doute d'une manière d'éviter de dénoncer la corruption de l'assemblée, qui passe cependant par la suppression de la référence à la dégénérescence. D'une manière similaire, le passage de la description de la décrépitude physique des Européens à Glubbudbrib est réaménagé et la verve s'en trouve considérablement affaiblie. À la place de la longue description des différents effets de la déchéance sur les corps que nous évoquions plus haut, nous trouvons en effet cette simple phrase « je remarquai jusqu'à quel point la Race Angloise étoit dégénérée depuis un siecle, & quels changemens avoit produit parmi nous la plus infame de toutes les Maladies<sup>268</sup> ». La violence du portait entraîne la réticence du traducteur, qui préfère s'abstenir de la rendre dans sa version du texte. La notion de dégénérescence est également exempte d'un court passage où Gulliver prétend se distinguer des Yahoos « degenerate and brutal<sup>269</sup> », que le traducteur rend par « Bêtise et de la Férocité<sup>270</sup> ». Enfin, l'édition de La Haye omet le moment où Gulliver mentionne la corruption du capitaine Pedro de Mendes, qui le ramène du pays des Houyhnhnms en Europe et qui fait montre d'une grande humanité<sup>271</sup> : le segment « the Corruption of his Nature » n'est en effet pas traduit, sans doute parce que le traducteur le juge trop sévère. Ainsi, le réseau lexical sous-jacent de la dégénérescence est mis à mal dans la traduction de La Haye, qui lui préfère une terminologie plus vague et qui en supprime plusieurs occurrences.

Un phénomène similaire s'opère dans la traduction de l'abbé Desfontaines, qui affaiblit la référence à la corruption des institutions lilliputiennes : « and not the most

---

<sup>267</sup> *Gulliver's Travels*, Motte, 1726, vol. 1, p. 256.

<sup>268</sup> *Voyages du capitaine Gulliver*, Gosse et Neaulme, 1727, vol. 2, p. 74.

<sup>269</sup> *Gulliver's Travels*, Motte, 1726, vol. 2, p. 200.

<sup>270</sup> *Voyages du capitaine Gulliver*, Gosse et Neaulme, 1727, vol. 2, p. 129.

<sup>271</sup> « I wondered to find such Civilities from a Yahoo », *Gulliver's Travels*, Motte, 1726, vol. 2, p. 328.

scandalous Corruptions into which these People are fallen by the degenerate Nature of Man<sup>272</sup> » devient alors « ces peuples sont tombés dans un grand excès de corruption<sup>273</sup> », et la partie de la phrase renvoyant à l'universalité de la dégénérescence est entièrement supprimée. La description de la dégénérescence de l'Empire romain à Glubbudrib est également omise, et l'on ne trouve point de traduction de :

I was surprised to find Corruption grown so high and so quick in that Empire, by the Force of Luxury to lately introduced, which made me less wonder at many parallel Cases in other Countries, where Vices of all kinds have reigned for much longer, and where the whole Praise as well as Pillage hath been engrossed by the chief Commander, who perhaps had the least Title to either<sup>274</sup>.

La longue description du déclin de la race des géants de Brobdingnag que nous avons commentée plus haut est également réduite à peau de chagrin. Le commentaire sur le rapetissement est supprimé au profit de la seule phrase suivante : « Il montrait que la nature avait dégénéré dans ces derniers siècles, et qu'elle était sur son déclin<sup>275</sup> ». L'abbé Desfontaines, à l'image de son prédécesseur de La Haye, supprime également la mention à la corruption de la nature de Pedro et Mendes et ne rend pas un passage du dernier chapitre où le narrateur oppose les vices des hommes aux qualités des Houyhnhnms et à la préservation relative de la corruption au royaume de Brobdingnag :

For who can read of the Virtues I have mentioned in the glorious Houyhnhnms, without being ashamed of his own Vices, when he considers himself as the reasoning, governing Animal of his Country? I shall say nothing of those remote Nations where Yahoo preside, amongst which, the least corrupted are the Brobdingnagians, whose wise Maxims in Morality and Government, it would be our Happiness to observe<sup>276</sup>.

---

<sup>272</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 99-100.

<sup>273</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, vol. 1, p. 89.

<sup>274</sup> *Gulliver's Travels*, Motte, 1726, vol. 2, p. 115-6.

<sup>275</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, vol. 1, p. 220.

<sup>276</sup> *Gulliver's Travels*, Motte, 1726, vol. 2., p. 342.

L'abbé Desfontaines semble ne pas souhaiter restituer la noirceur de la vision gullivérienne, qu'il assimile à une forme de misanthropie peu enviable. Le traducteur ajoute en effet deux mentions à la misanthropie du personnage, nouvelle manière d'atténuer la violence du discours swiftien qui condamne l'humanité entière à la dégénérescence. On trouve ainsi la remarque suivante « ses censures judicieuses m'inspirèrent un esprit critique et misanthrope<sup>277</sup> », ainsi que cette conclusion au onzième chapitre, qui en amoindrit considérablement la portée : « mes idées changèrent dans la suite, et aujourd'hui je suis un homme ordinaire, quoi que toujours un peu misanthrope<sup>278</sup> ». La misanthropie devient ainsi un paravent derrière lequel le fatalisme swiftien peut s'abriter.

Si ces omissions ne surprennent guère à l'époque des belles infidèles où les traducteurs étaient invités à fortement remanier leur original, on trouve cependant des traces analogues de la méfiance des traducteurs modernes face à la pensée gullivérienne de la dégénérescence. André Desmond, en 1945, opère un glissement de sens lors du récit de la corruption progressive des Yahoos et rend « degenerating by Degrees<sup>279</sup> » par « devinrent plus sauvages<sup>280</sup> », probablement afin d'éviter une répétition. Cependant, la répétition obsessionnelle du vocable chez Swift contribue à la portée de sa description de la déchéance, et son évitement en français contribue à l'affadir. Émile, Bénédicte ou Jacques Pons, sans doute pour des raisons similaires, traduisent « that I am so degenerated as to defend my veracity<sup>281</sup>? » par « que je suis tombé moi-même assez bas pour protester de ma véracité<sup>282</sup> ? ». Si ce choix semble résulter d'une volonté de contourner la répétition (la phrase précédente comprend en effet à la fois « degenerate Houyhnhnms » et

---

<sup>277</sup> *Voyages de Gulliver.*, Desfontaines, 1727, vol. 2, p. 209.

<sup>278</sup> *Id.*, p. 277.

<sup>279</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 355.

<sup>280</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 358.

<sup>281</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. vi.

<sup>282</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 398.

« degenerate as they are », que la version de Gallimard conserve tels quels), le traducteur affadit considérablement la portée du propos de Swift. À nouveau, il semble rétif à l'idée de traduire la véhémence swiftienne lorsque Gulliver évoque la « corruption » de la nature du bienveillant Pedro de Mendez, qu'il remplace par « infirmité de sa nature<sup>283</sup> ». Par ailleurs, l'universitaire José Axelrad attribue également, dans une note de bas de page, la corruption des institutions lilliputiennes à un aménagement de vraisemblance : « Swift se rend compte, brusquement, que le tableau qu'il brosse ne correspond pas aux indications données au cours des précédents chapitres, et il pense s'en tirer au prix d'une pirouette assez maladroite<sup>284</sup> ». Cette mention survient à la suite de la description des pratiques peu morales des Lilliputiens pour obtenir les faveurs du roi, et notamment de l'exercice d'équilibriste par lequel les ministres prouvent leur valeur et obtiennent leur emploi<sup>285</sup>. Cependant, il est permis de penser que Swift fasse ici bien volontairement référence à la dégradation des institutions et qu'il ne s'agisse pas, comme le pense Axelrad, d'une tentative malheureuse de rattraper un discours qui se serait égaré. Le traducteur commentateur mine ainsi, certes d'une manière dérivée, la satire swiftienne.

Ces réticences à traduire la pensée de la dégénérescence ne semblent pas seulement d'ordre moral. En effet, le déclin de l'humanité chez Swift s'accompagne de la corruption propre à la langue, et il semblerait que cette méfiance puisse heurter les traducteurs, dont la tâche implique au contraire une forme de confiance dans les langues. Le discours swiftien continue de charrier l'erreur et demeure l'un des parangons de la chute de l'homme provoquée par son *hybris*. Angus Ross commente ainsi ce phénomène : « In Swift's rhetorical and 'objectified' satire, language is shown to be one of the least reliable props of human reason, since while it is the embodiment of reason, it is also the vehicle

---

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 380.

<sup>284</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 54.

<sup>285</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 31-2.

of that reason turned to pride and error<sup>286</sup> ». Or, le soupçon qui pèse sur la langue repose sur l'infidélité du rapport de l'idée à son expression, Swift condamnant « the disparity between the true nature of a thing and its false verbal appearance<sup>287</sup> ». Le problème de la langue s'incarne ainsi particulièrement dans celui du corps et de l'esprit, comme en témoigne ce passage chez les Struldbrugs :

the System of Living contrived by me, was unreasonable and unjust; because it supposed a Perpetuity of Youth, Health, and Vigour, which no Man could be so foolish to hope, however extravagant he may be in his Wishes. That the Question therefore was not, whether a Man would choose to be always in the Prime of Youth, attended with Prosperity and Health; but how he would pass a perpetual Life under all the usual Disadvantages which old Age brings along with it<sup>288</sup>.

La vieillesse, en atteignant le corps, dégrade en même temps l'esprit. La corruption physique semble dès lors constituer une loi immuable qui frappe également l'esprit par effet de ricochet. La méfiance platonicienne envers les apparences de la vérité se déploie ailleurs dans le texte, lorsque le narrateur nous informe que « the Houyhnhnms have no Letters, and consequently their Knowledge is all traditional<sup>289</sup> ». On retrouve ici la défiance envers la fiction, impropre à représenter l'idée dans sa vérité première. Les Houyhnhnms, incapables d'exprimer « the thing which [is] not<sup>290</sup> », c'est-à-dire de mentir, ne possèdent pas non plus l'art de la fiction et de l'affabulation. Toute œuvre constitue ainsi une dégradation de l'idée, un tissu de mensonges auquel nul ne saurait se fier. En ce sens, le texte même de l'original met en péril sa fiabilité et condamne à l'échec toute tentative de sacralisation, qui se trouve pourtant au point de départ de nombre de ses traductions.

---

<sup>286</sup> ROSS, Angus, *Swift: Gulliver's Travels*, London, Edward Arnold, 1968, p. 34.

<sup>287</sup> *Id.*, p. 143.

<sup>288</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 270.

<sup>289</sup> *Ibid.*, p. 356.

<sup>290</sup> *Ibid.*, p. 308.

La méfiance envers la langue n'apparaît néanmoins pas seulement de manière explicite dans le texte, mais surgit également de façon détournée. Gulliver apprend en effet au lecteur qu'il souhaite faire paraître deux traités concernant les mœurs des Lilliputiens et des Houyhnhnms. Or, si le personnage apprend scrupuleusement les langues de chacune des contrées qu'il visite, il paraît curieux qu'il ne souhaite pas communiquer ces découvertes au public. Le volume consacré aux Lilliputiens contient une longue liste de points à aborder, dont la langue demeure entièrement absente : « a general Description of this Empire, from its first Erection, through along Series of Princes ; with a Particular account of their Wars and Politics, Laws, Learning, and Religion ; their Plants and Animals ; their peculiar Manners and Customs<sup>291</sup> ». L'histoire, la politique, les institutions, les sciences, la religion et la biologie semblent ainsi à Gulliver des aspects plus aptes à donner une idée d'un peuple que la langue. Le livre réservé aux Houyhnhnms traiterai quant à lui de « the Manners and Virtues of this excellent People<sup>292</sup> », promettant d'appartenir ainsi au registre épideictique et ignorant entièrement la question de la langue. Ainsi, le texte de Swift construit une représentation ambivalente de la langue, inscrite dans la question de la chute de l'humanité, et dont les sombres conclusions semblent effrayer quelque peu les traducteurs. Or, cette vision noire du langage qui serait impropre à communiquer les idées paraît conclure à l'impossibilité de la traduction.

---

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 360.

## 2. La traduction comme signe de la corruption

Le texte de Swift paraît ménager l'impuissance de la traduction à rendre son original, point qui risque de gêner les traducteurs de l'œuvre dans leur travail. En premier lieu, la traduction semble pure vanité, dans la mesure où les langues évoluent trop rapidement pour pouvoir aspirer à la moindre forme de pérennité. Le polyglottisme de Gulliver, qui maîtrise de nombreuses langues réelles et imaginaires, dépeint par ailleurs une vision péjorative du plurilinguisme, qui demeure le signe de la chute de l'humanité. Enfin, différentes occurrences du texte montrent que l'activité même de traduction est condamnée à l'échec.

La crainte de l'oubli de la langue marque l'œuvre de Swift et dépasse les seuls *Voyages de Gulliver*. Jean Viviès signale en effet que « la question de la langue sous l'angle de sa transmission impossible d'une génération à l'autre [...] ne laisse pas de préoccuper Swift<sup>293</sup> ». Anne Cline Kelly rappelle également à cet égard que Swift souhaitait que « no words should be dropped from the national lexicon because they are obsolete<sup>294</sup> », afin de maintenir la pertinence des œuvres écrites en anglais. L'obsession de la mortalité des textes parcourait déjà *A Tale of a Tub* et, dès l'apologie qui introduit le texte, on trouve la mention de la vanité des écrits sous la forme d'un trait ironique selon lequel le narrateur espère que son livre perdure à travers les âges : « the Book seems calculated to live at least as long as our Language, and our Taste admits no great Alterations<sup>295</sup> ». On comprend ainsi que l'œuvre n'a guère de chances de survie, puisque la langue et le goût évoluent avec une rapidité inouïe. Plus encore, certains traités sont comparés aux éphémères feuilles des arbres, appelées à tomber dès la venue de l'automne : « they are

---

<sup>293</sup> Viviès, *op. cit.*, p. 60.

<sup>294</sup> CLINE KELLY, Anne, *Swift and the English Language*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1988, p. 93.

<sup>295</sup> SWIFT, *A Tale of a Tub*, p. 4.

indeed like Annuals that grow about a young Tree, and seem to vye with it for a Summer, but fall and die with the Leaves in Autumn, and are never heard of anymore<sup>296</sup> ». La langue est soumise aux mêmes aléas que la mode et « some things are extreamly witty to day, or fasting, or in this Place, or at eight o'Clock, or over a Bottle, or spoke by MR. What d'y call'm, or in a Summer Morning<sup>297</sup> », chacune de ces situations précises indiquant que les traits d'esprit ne peuvent prétendre à perdurer en dehors de ces circonstances. Ce propos se trouve à nouveau souligné, peut-être avec davantage de force, dans *Gulliver's Travels*, grâce à la personnification de l'oubli à travers la figure des immortels Struldbrugs :

In talking, they forget the common Appellation of Things, and the Names of Persons, even of those who are their nearest Friends and Relations. For the same Reason, they never can amuse themselves with Reading, because their Memory will not serve to carry them from the Beginning of a Sentence to the End; and by this Defect, they are deprived of the only Entertainment whereof they might otherwise be capable. The Language of this Country being always upon the Flux, the Struldbrugs of one Age do not understand those of another; neither are they able, after two hundred Years, to hold any Conversation (farther than by a few general Words) with their Neighbours the Mortals; and thus they lie under the Disadvantage of living like Foreigners in their own Country<sup>298</sup>.

Le défaut de mémoire des Struldbrugs les conduit ainsi au mutisme forcé et les prive de toute forme de transmission ou de communication. La parole et la lecture ne relèvent plus du champ des possibles, en raison des fluctuations de la langue, et la situation d'aliénation des Struldbrugs est comparable à celle d'un étranger en terre inconnue. Or, l'oubli qui caractérise ces malheureux immortels paraît également pouvoir s'appliquer aux œuvres originales où les noms propres et techniques perdent de leur familiarité à travers les âges. Si les textes originaux deviennent des étrangers en leurs propres contrées, le phénomène se renforce encore au moment de la traduction, où la différence des langues constitue une

---

<sup>296</sup> *Id.*, p. 7.

<sup>297</sup> *Id.*, p. 19-20.

<sup>298</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 273.



barrière supplémentaire. Afin de conserver la pertinence du texte, et en quelque sorte de la maintenir artificiellement en vie, les traducteurs se voient contraints de recourir à différents subterfuges, comme aux notes de bas de page explicatives et à la modernisation du lexique, procédés que nous aurons l'occasion d'analyser ultérieurement.

Si l'image des Struldbrugs paraît subsumer la pensée swiftienne de l'impossibilité de la transmission de la langue, on en trouve plusieurs autres exemples dans le texte, notamment au sujet des langues techniques ou scientifiques. Ainsi, la pensée philosophique et scientifique est amenée à périr, les anciennes hypothèses laissant la place aux dernières venues, comme en témoigne ce passage du voyage à Glubbdubdrib, où Gulliver s'entretient avec Aristote : « new Systems of Nature were but new Fashions, which would vary in every Age ; and even those, who pretend to demonstrate them from mathematical Principles, would flourish but a short Period of Time, and be out of Vogue when that was determined<sup>299</sup> ». Si de nombreux auteurs ont reproché à Swift de ne pas savoir s'accommoder du progrès<sup>300</sup>, il n'en demeure pas moins que cette critique demeure pertinente dans la mesure où les avancées scientifiques se font bien au détriment des découvertes antérieures. Swift semble ainsi révéler l'implacabilité des fluctuations de la mode, que nul fondement, même rationnel (« mathematical principles ») ne saurait garantir. Les langues techniques sont affectées par le même sort, comme le suggère un paragraphe de la lettre que Gulliver adresse à son cousin Richard Sympson :

I hear some of our Sea Yahoos find fault with my Sea-Language, as not proper in many Parts, nor now in Use. I cannot help it. In my first Voyages, while I was young, I was instructed by the oldest Mariners, and learned to speak as they did. But I have since found that the Sea Yahoos are apt, like the Land ones, to become new-fangled in their Words,

---

<sup>299</sup> *Ibid.*, p. 268.

<sup>300</sup> Voir par exemple la note d'Axelrad à ce sujet : « Les sarcasmes du Swift tombent ici complètement à faux ; la postérité de n'a ratifié ce jugement tranchant, et les faits non plus ». *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 220.

which the latter change every year; insomuch, as I remember upon each Return to my own Country their old Dialect was so altered, that I could hardly understand the new<sup>301</sup>.

Ici, la critique s'approfondit et l'espérance de vie de la langue technique ne dépasse pas l'année civile. La justification de Gulliver semble peut-être cependant teintée d'une certaine mauvaise foi, dans la mesure où Swift n'était guère familier du vocabulaire marin de son époque. Il détourne ainsi la critique concernant l'imprécision de son lexique en accusant les vicissitudes qu'il estime inhérente à tout langage technique. Le passage du texte qui comprend le plus grand nombre de vocables propres aux marins constitue en effet la citation d'un traité de navigation, le *Compleat Mariner* de Sturmy, paru en 1669<sup>302</sup>. La technicité de l'extrait, couplée à son appartenance à une période ancienne de la navigation, constitue une difficulté supplémentaire pour le traducteur, d'autant qu'il ne

---

<sup>301</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. v.

<sup>302</sup> Voici la comparaison des textes : « Finding it was likely to overblow, we took in our Sprit-Sail, and stood by to hand the Fore-Sail; but making foul Weather, we looked the Guns were all fast, and handed the Mizzen. The Ship lay very broad off, so we thought it better spooning before the Sea, than trying or hulling. We reefed the Fore-Sail and set him, and hauled aft the Fore-Sheet; the Helm was hard a-weather. The Ship wore bravely. We belayed the Fore down-haul; but the Sail was split, and we hauled down the Yard, and got the Sail into the Ship, and unbound all the Things clear of it. It was a very fierce Storm; the Sea broke strange and dangerous. We hauled off upon the Laniard of the Whip-Staff, and helped the Man at the Helm. We would not get down our Topmast, but let all stand, because she scudded before the Sea very well, and we knew that the Top-Mast being aloft, the Ship was the Wholesomer, and made better way through the Sea, seeing we had Sea-Room. When the Storm was over, we set Fore-Sail and Main-Sail, and brought the Ship to. Then we set the Mizzen, main-Top-Sail, and the Fore-Top-Sail. Our Course was east-north-east, the Wind was at south-west. We got the Starboard Tacks aboard, we cast off our Weather-Braces and Lifts; we set in the Lee-Braces, and hauled forward by the Weather-Bowlings, and hauled them tight, and belayed them, and hauled over the Mizzen tack to windward, and kept her full and by as near as she would lie », in *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 94-5. et : « we make foul weather, look the Guns be all fast, come hand the Mizzen. The Ship lies very broad off; it is better spooning before the Sea, than trying or hulling; go reefe the Fore-sail, and set him; hawl aft the Fore-sheet; The Helmne is hard a weather, mind at Helmne what is said to you carefully. The Ship wears bravely stuldy, she is before it, and the Sheets are afle and braces; belay the fore doon hall, that the Yard may not turn up; it is done. The Sail is split; go hawl down the Yead, and get the Sail into the Ship, and unbind all things clear of it, and bring too the Fore-bonnet; make all clear, and hoise up the Fore-yard; hawl aft the Sheets, get aft on the Quarter-Deck, therefore Braces. Starboard; hard up, right your Helmne Port. Port hard, more hands, he cannot put up the Helmne. A very fierce Storm. The Sea breaks strange and dangerous; stand by to hawl off above the Lennerd of the Whipstaff, and help the man at Helmne, and mind what is said to you. Shall we get down our Top-masts? No, let all stand; yet we may have occasion to spoon before the Sea with our Powles. As we mast, get down the Fore-yard— She scuds before the Sea very well; the Top-mast being aloft the Ship is the holsomest, and maketh better way through the Sea, seeing we have Sea-Room. I would advise none in our condition to strike their Top-masts, before the Sea or under. Thus you see the Ship handled in fair weather and foul, by and learge. Now let us see how we can turn to windward. » in STURMY, Samuel, *Compleat Mariner* [1669], p. 17, consulté à l'URL suivante : <http://name.umdl.umich.edu/A61915.0001.001>, le 12 février 2019.

semble exister aucune traduction de ce texte en français<sup>303</sup>. José Axelrad, traducteur de 1960, souligne ce phénomène dans une note de bas de page où il relève l'emprunt avant de le commenter ainsi : « tout au plus dirons-nous que c'est un cauchemar pour le traducteur<sup>304</sup> ». Ainsi, l'oubli dans lequel Swift estime que la langue sombre affecte bel et bien le travail des traducteurs de l'œuvre. Une dernière remarque, dans l'ultime chapitre des *Voyages*, émane de cette même crainte de l'effacement et de la mortalité des textes. Gulliver indique ainsi le caractère éphémère de ses relations de voyages, amenées à être remplacées par de nouveaux traités plus exacts et plus modernes :

I know likewise, that Writers of Travels, like Dictionary-Makers, are sunk into Oblivion by the Weight and Bulk of those who come last, and therefore lie uppermost. And it is highly probable, that such Travellers, who shall hereafter visit the Countries described in this Work of mine, may, by detecting my Errors (if there be any), and adding many new Discoveries of their own, justle me out of Bogue, and stand in my Place, making the World forget that ever I was an Author<sup>305</sup>.

Les livres sont appelés à périr, à l'image des hommes (« author ») qui les ont écrits. Ce court passage s'avère particulièrement intéressant dans le cadre d'une étude des traductions de l'œuvre dans la mesure où il semble également pouvoir caractériser les différentes versions de l'œuvre. Les traducteurs les plus récents se plaisent en effet à souligner les erreurs de leurs prédécesseurs<sup>306</sup> (« detecting my errors ») et tâchent de se supplanter les uns les autres.

Si les écrits sont menacés d'extinction, le traitement des langues vivantes demeure lui aussi ambigu dans l'œuvre de Jonathan Swift. Le talent naturel de Gulliver pour les langues s'avère ambivalent, dans la mesure où il semble priver le personnage de tout

---

<sup>303</sup> Le catalogue de la BNF ne comprend en effet aucune traduction française du texte.

<sup>304</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 82.

<sup>305</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 385.

<sup>306</sup> José Axelrad semble avoir constitué un recueil des coquilles des premiers traducteurs de l'œuvre, comme en témoigne cette remarque dans sa préface « je ne donnerai pas ici la liste des perles, assez divertissantes, pourtant, que j'ai relevées chez mes prédécesseurs, dont certains sont toujours de ce monde ». *Voyages de Gulliver*, Axelrad, p. XLVIII.

rapport avec la vérité et où ce plurilinguisme ne paraît pas nécessairement venir à son secours. Dès le premier chapitre de l'œuvre, nous apprenons en effet que Gulliver possède un don inné pour l'apprentissage des langues : « as well as learning their Language, wherein I had a great Facility, by the Strength of my Memory<sup>307</sup> ». Cette disposition naturelle est ainsi l'un des premiers traits qui viennent caractériser le chirurgien de navire. Elle est, en outre, d'autant plus importante, qu'elle est l'une des rares qualités que l'auteur donne à son personnage, qui demeure, à travers l'ouvrage, relativement peu singularisé. Ce don de Gulliver est rappelé avec une grande insistance tout au long de l'œuvre, et l'auteur martèle cette première formule en la répétant textuellement au deuxième chapitre du quatrième voyage : « I was ordered to speak the few Words I understood; and while they were at Dinner, the Master taught me the Names for Oats, Milk, Fire, Water, and some others, which I could readily pronounce after him, having from my Youth *a great Facility in learning Languages* » [nous soulignons]. Une énumération des langues européennes que maîtrise le héros vient préciser ce talent au deuxième chapitre du premier voyage, à laquelle il faudra ajouter les quatre langues imaginaires que sont le lilliputien, le brobdingnagien, le laputien et le houyhnhnm, ainsi que le portugais et un peu de grec ancien, deux langues que nous évoquerons ultérieurement puisqu'elles disposent d'un statut particulier dans le texte : « I spoke to them in as many Languages as I had the least Smattering of, which were High and Low Dutch, Latin, French, Spanish, Italian and Lingua Franca, but all to no Purpose<sup>308</sup> ». Nous y reviendrons, mais il est déjà intéressant de remarquer que, dès son introduction, la maîtrise des langues étrangères ne semble guère rendre service à celui qui les parle, puisque le narrateur demeure incompris de ses interlocuteurs. Quoi qu'il en soit, les capacités de Gulliver sont soulignées lourdement au fil du texte, et l'on découvre qu'il s'agit bien d'un don inné, puisque le personnage

---

<sup>307</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 3.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 19.

parvient à deviner intuitivement le sens des premiers mots que lui adressent les Houyhnhnms : « he would cry *Hhuun Hhuun*: I guessed his Meaning, and gave him to understand, as well as I could, 'that I was weary, and not able to walk faster;' upon which he would stand awhile to let me rest<sup>309</sup> ». Gulliver est ainsi si talentueux qu'il comprend le Houyhnhnm avant même d'avoir appris la langue. Les chevaux raisonnables s'émerveillent d'ailleurs des facilités de Gulliver lorsqu'il s'entraîne à répéter les mots de Yahoo et de Houyhnhnm : « they both appeared amazed at my Capacity<sup>310</sup> ».

Or, le deuxième talent principal de Gulliver est celui de l'ingénierie et de l'artisanat. Le personnage fabrique en effet de nombreux objets au royaume de Brobdingnag, dont un peigne et une chaise, et souligne à cette occasion dans une parenthèse que : « I had always a mechanical Genius<sup>311</sup> ». Il est également capable de construire des bateaux, que cela soit pour divertir la cour des géants<sup>312</sup> ou pour préparer son départ du pays des Houyhnhnms<sup>313</sup>. La dextérité de Gulliver combinée à sa maîtrise de la langue rapproche ainsi Gulliver du héros de l'*Odyssée* d'Homère, Ulysse *polytropos*<sup>314</sup>, dont la fibre particulière d'intelligence consiste également en un fin maniement de la langue, qui lui permet d'échapper aux griffes du Cyclope<sup>315</sup>, associé à l'habileté manuelle : Ulysse a en effet construit son propre lit à Ithaque<sup>316</sup>. Ce type d'intelligence s'avère cependant ambivalent et confine à la ruse, risquant, à terme, de pousser au travestissement de la vérité plutôt qu'en sa quête rigoureuse, que Gulliver appelle pourtant de ses vœux depuis qu'il a fréquenté les louables Houyhnhnms. En ce sens, l'aisance linguistique de Gulliver

---

<sup>309</sup> *Ibid.*, p. 290.

<sup>310</sup> *Id.*

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 369.

<sup>314</sup> Voir le prologue et le tout premier vers de l'*Odyssée* : « C'est l'Homme aux mille tours [πολύτροπος], Muse, qu'il me faut dire » HOMÈRE, *Odyssée*, tr. Victor Bérard, Paris, Gallimard, 1955, p. 563.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p. 674-5.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p. 858.

alerte peut-être d'un danger plutôt qu'elle ne constitue une véritable qualité du personnage. Alain Bony estime ainsi que :

son multilinguisme signale son aveuglement à la vérité, qui est une. Sa capacité à assimiler les langages les plus divers des peuples qu'il rencontre est le signe de sa superficialité, de son peu de souci des exigences du vrai, dans la perspective rappelée plus haut du mythe dix-huitiémiste d'une relation nécessaire de la langue au sens et à l'origine<sup>317</sup>.

La relation de Gulliver à l'origine et à la vérité est ainsi obscurcie par la multitude des langues dans lesquelles il s'exprime.

Car en effet, le polyglottisme de Gulliver ne lui permet pas d'accéder à la vérité profonde des contrées qu'il visite, mais sert plutôt à mettre en place la vraisemblance du récit, c'est-à-dire l'illusion fictionnelle du vrai et non le vrai lui-même. Les nombreuses mentions du plurilinguisme de Gulliver n'ont pas seulement pour fonction d'insister sur l'inauthenticité du personnage, mais produisent également des effets de véracité : si Gulliver n'apprenait pas les langues des pays qu'il découvre, il n'aurait rien à raconter de ses voyages, et le récit ne pourrait se dérouler. Ainsi, après avoir été emprisonné et fouillé par les Lilliputiens, Gulliver affirme ceci : « I had now made a good Progress in understanding and speaking their Language<sup>318</sup> ». Au chapitre précédent, Gulliver avait donné la traduction en anglais de l'inventaire de ses poches, ce qu'il n'a pu faire que dans un temps ultérieur à celui du récit, puisqu'il ne parlait, à ce moment précis, pas encore le lilliputien. La référence à son apprentissage de la langue, dans les premières lignes du chapitre suivant, vient donc clarifier la chronologie de cette acquisition, tout en permettant à la fiction de se poursuivre, puisque le narrateur peut désormais interagir avec les habitants de Lilliput. D'une manière similaire, Gulliver précise son degré de maîtrise du brobdingnagien au début du deuxième chapitre du voyage au pays des géants. Cette

---

<sup>317</sup> BONY, *op. cit.*, p. 78.

<sup>318</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 30.

mention rapide assure les conditions de possibilité – et donc de vraisemblance – du récit : « as I began to learn their Language and make my Wants known<sup>319</sup> ». On trouve un rappel de la situation linguistique de Gulliver quelques paragraphes plus loin, lors de la description du spectacle que le capitaine de navire se trouve contraint d'assurer pour divertir les géants : « she [Glumdalclitch] asked me Questions, as far she knew my understanding of the Language reached, and I answered them as loud as I could<sup>320</sup> ». À nouveau, cette référence ne sert guère d'autre but que celui de la vraisemblance : il faut bien que Gulliver ait quelque teinture du brobdingnagien afin de pouvoir converser avec sa nourrice pour le plaisir du public. Le même phénomène se reproduit à Laputa et l'on apprend au quatrième chapitre, soit un peu plus tard qu'à Lilliput et à Brobdingnag, que Gulliver parvient désormais à s'exprimer en laputien : « I had obtained, by hard Study, a good Degree of Knowledge in their Language<sup>321</sup> ». Ce léger délai s'explique peut-être par l'obsession de ce peuple pour les mathématiques : les premiers chapitres sont consacrés à la découverte de l'île et à la description de la manière dont elle vole au-dessus de ses terres, points que le personnage peut aisément comprendre sans maîtriser la langue du pays puisque les mathématiques sont un langage universel. Un rappel de la nouvelle compétence de Gulliver a également lieu, à l'image de ce qui se produit à Brobdingnag : « and sufficiently instructed to converse with them<sup>322</sup> ». Le plurilinguisme de Gulliver assure ainsi la vraisemblance des dialogues qu'il instaure avec les Laputiens. Enfin, le même type d'annonce suivie d'un rappel apparaît au dernier voyage, celui au pays des Houyhnhnms, dès le troisième chapitre : « in about ten Weeks Time, I was able to understand most of his Questions ; and in three Months, could give him some tolerable

---

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>320</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>322</sup> *Ibid.*, p. 220.

Answers<sup>323</sup> ». Les marqueurs temporels visent ici à renforcer l'effet de véracité, d'autant qu'ils sont précisés ultérieurement afin de signaler l'acquisition parfaite de la langue : « by all these Advantages I made so great a Progress, that, in five Months from my Arrival I understood whatever was spoken, and could express myself tolerably well<sup>324</sup> ». Encore une fois, la référence à la maîtrise de la langue permet d'introduire les dialogues avec les autochtones et de garantir la vraisemblance du récit. En ce sens, le polyglottisme de Gulliver ne permet pas un accès direct à la vérité, mais seulement à son imitation par la fiction. Le langage ne transmet guère que le pâle reflet du vrai et ne va pas ainsi sans ambivalence, d'autant que, nous l'avons vu, la fiction est décriée dans le texte lui-même puisque les parfaits Houyhnhnms l'ignorent entièrement et que Gulliver prétend avoir retracé fidèlement ses voyages, se souciant uniquement de la vérité<sup>325</sup>.

Une exception à la vraisemblance se met pourtant à jour dans le récit. L'équipage qui sauve Gulliver de l'île de la Nouvelle-Hollande où il aspire à finir ses jours en ermite après son exil de la terre des Houyhnhnms est portugais. Or, dès la rencontre de ces marins et de Gulliver, le lecteur apprend que le héros maîtrise également cette langue, quoiqu'elle n'ait pas figuré dans la liste des langues étrangères au premier chapitre de l'ouvrage : « one of the Seamen, in Portuguese, bid me rise, and asked who I was. I understood that Language very well<sup>326</sup> ». La question qui se pose est donc la suivante : à quel moment Gulliver aurait-il appris cette langue ? Le texte ne le mentionne pas. Il paraît peu probable qu'il l'ait apprise au cours de ses voyages à Lilliput, Brobdingnag, Laputa ou au pays des Houyhnhnms, n'ayant pas fréquenté de marins de cette nation avant son exil. Il faudrait alors supposer qu'il se soit attelé à cette tâche en Angleterre, ce qui demeure relativement

---

<sup>323</sup> *Ibid.*, p. 300.

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 302.

<sup>325</sup> « Thus, gentle Reader, I have given thee a faithful History of my Travels for Sixteen Years, and above Seven Months; wherein I have not been so studious of Ornament as of Truth », *ibid.* p. 386.

<sup>326</sup> *Ibid.*, p. 376.



improbable, ou bien lors d'un voyage auquel le texte ne fait pas référence. On pourrait également estimer qu'il s'agit d'un simple oubli de Swift au premier chapitre du voyage à Lilliput, ce qui constituerait un manquement à la vraisemblance. Ce défaut de la narration paraît toutefois pouvoir être porteur de sens. Contre toute attente, le capitaine du navire, Pedro de Mendes, se révèle d'une grande humanité pour un simple Yahoo et tâche de réinsérer Gulliver progressivement dans la société, phénomène qui passe par la parole et la conversation que mènent les deux hommes. Or, le fait que cette langue ne soit pas, selon ce que dit antérieurement le texte, connue de Gulliver, tend à placer ces discussions dans un espace que l'on pourrait considérer comme une forme de lieu utopique, extérieur à la réalité, et qui n'a plus d'existence dès l'instant où Gulliver quitte le capitaine : le protagoniste demeure en effet enfermé dans un état de misanthropie profond lorsqu'il regagne l'Angleterre.

Le plurilinguisme de Gulliver, loin de seulement l'éloigner de la vérité qu'il prétend pourtant poursuivre avec acharnement, rencontre d'autres limites dans la mesure où sa maîtrise des langues européennes ne lui rend guère service, à l'exception de ses retours vers sa contrée natale<sup>327</sup>. En effet, l'anglais de Gulliver est rabaisé par les géants de Brobdingnag (« seemed to speak in a little Language of its own<sup>328</sup> ») et les tentatives du personnage de les employer au long de ses voyages s'avèrent vaines. Lorsqu'il rencontre les fermiers de Brobdingnag, Gulliver essaie inutilement de se faire comprendre « I answered as loud as I could in several Languages, and he often laid his Ear within two Yards of me: but all in vain, for we were wholly unintelligible to each other<sup>329</sup> ». Le polyglottisme du personnage ne lui est ainsi d'aucun secours. D'une manière similaire,

---

<sup>327</sup> Gulliver rencontre en effet, selon un hasard heureux, voire invraisemblable, des Anglais lors de ses retours de Lilliput (« my heart leaped within me to see her English colours », *ibid.*, p. 90) et de Brobdingnag (« but the captain, Mr. Thomas Wilcocks, an honest worthy Shropshire man », *ibid.*, p. 181).

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 102.

au troisième voyage, ce n'est pas la connaissance de l'italien qui permet à Gulliver d'être hissé sur l'île de Laputa mais les signes et gestes qu'il adresse aux autochtones :

At length one of them called out in a clear, polite, smooth Dialect, not unlike in Sound to the Italian: and therefore I returned an Answer in that Language, hoping at least that the Cadence might be more agreeable to his Ears. Although neither of us understood the other, yet my meaning was easily known, for the People saw the Distress I was in<sup>330</sup>.

Malgré cette première constatation, Gulliver s'entête et tâche de se faire entendre du roi de l'île en recourant aux langues qu'il maîtrise, ce qui s'avère à nouveau, entièrement stérile : « The King, as far I as I could conjecture, asked me several Questions, and I addressed myself to him in all the Languages I had. When it was found I could neither understand nor by understood, I was conducted by his Order to an Apartment in his Palace<sup>331</sup> ». Même auprès d'autres Européens, la connaissance des langues du vieux continent semble peu féconde. Quoique Gulliver sache le hollandais, cette langue ne lui permet pas d'échapper aux mauvaises intentions des pirates hollandais qui se saisissent de son bateau au début du troisième voyage. Les propos de Gulliver en hollandais ne font qu'attiser la cruauté des marins. Lorsque Gulliver tente de faire appel à la charité chrétienne, le hollandais est pris d'un accès de colère : « this inflamed his Rage<sup>332</sup> ». Suite à l'échec de cette première tentative, Gulliver se lamente, toujours en hollandais, de trouver davantage de pitié chez un païen Japonais que chez un Chrétien, ce qui achève d'excéder le pirate, qui décide d'abandonner Gulliver en pleine mer : « but I had soon Reason to repent these foolish Words<sup>333</sup> ». La connaissance de cette langue s'avère cependant peut-être plus utile lorsqu'elle permet à Gulliver de quitter le Japon pour retourner en Angleterre. Un examen plus attentif de ce passage conduit néanmoins à une

---

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 192-3.

<sup>333</sup> *Ibid.*, p. 193.

autre interprétation. Le personnage se fait en effet passer pour un Hollandais, seule nationalité admise au sein du territoire japonais, afin de pouvoir regagner son pays natal.

I had lived long in Holland, pursuing my Studies at Leyden, and I spoke Dutch well. [...] I made up a Story as short and probable as I could, but concealed the greatest Part. I knew many Persons in Holland. I was able to invent Names for my Parents, whom I pretended to be obscure People from the Province of Gelderland<sup>334</sup>.

Ainsi, la maîtrise de cette langue étrangère devient le prétexte d'un travestissement de l'auteur, et le plurilinguisme se met à nouveau au service de la *métis* et de la ruse, poussant Gulliver à dire la chose qui n'est pas.

Si la connaissance des langues européennes se révèle d'un intérêt limité pour Gulliver, sa maîtrise des langues imaginaires ne s'avère pas non plus lui conférer un statut privilégié. À Lilliput, l'apprentissage de la langue pousse Gulliver à réclamer sa liberté, alors qu'il demeure attaché à une chaîne dans un temple abandonné à l'extérieur de la capitale. Il s'agit d'ailleurs des premiers mots que le personnage prononce en Lilliputien : « We began to converse together in some Sort; and the first Words which I learnt, were to express my Desire that he would please give me my Liberty; which I every Day repeated on my Knees<sup>335</sup> ». La requête n'aboutit cependant pas et il faudra attendre que Gulliver impressionne la cour par différents divertissements pour être délivré. Ainsi, le vœu de Gulliver demeure aussi vain que s'il ne parlait pas la langue de l'Empire. À Laputa, la maîtrise de la langue est également frappée d'inanité. Elle ne permet guère au narrateur de s'entretenir véritablement avec les autochtones, qui sont tant absorbés par leurs spéculations qu'ils en viennent à négliger entièrement leur hôte. La communication n'est ainsi pas favorisée par le plurilinguisme du capitaine, qui souligne que sa maîtrise de la langue ne sert que la vanité des Laputiens (« hoping to raise my Admiration of their

---

<sup>334</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>335</sup> *Ibid.*, p. 22.

great Abilities if I could be brought to converse with them<sup>336</sup> ») et qui décide de quitter l'île, las de ne pouvoir être entendu :

On the other Side, after having seen all the Curiosities of the Island, I was very desirous to leave it, being heartily weary of those People. They were indeed excellent in two Sciences for which I have great Esteem, and wherein I am not unversed; but, at the same Time, so abstracted and involved in Speculation, that I never met with such disagreeable Companions<sup>337</sup>.

Si le polyglottisme de Gulliver semble jouer un rôle ambivalent, le plurilinguisme de certains peuples imaginaires paraît lui aussi contestable. Les Houyhnhnms, dont le rapport à la connaissance est exemplaire, ne parlent qu'une seule langue et les Brobdingnagiens, peuple que Gulliver juge être le deuxième moins corrompu du monde<sup>338</sup>, sont également monolingues. En revanche, les élites lilliputiennes, dont les institutions sont entrées dans une forme de dégénérescence progressive, sont pour la plupart d'entre elles bilingues, parlant le lilliputien aussi couramment que le blefuscudien, langue de l'empire voisin et ennemi, à l'image de ce qui se pratiquait entre l'Angleterre et la France :

And it must be confessed, that from the great Intercourse of Trade and Commerce between both Realms, from the continual Reception of Exiles which is mutual among them, and from the Custom, in each Empire, to send their young Nobility and richer Gentry to the other, in order to polish themselves by seeing the World, and understanding Men and Manners; there are few Persons of Distinction, or Merchants, or Seamen, who dwell in the maritime Parts, but what can hold Conversation in both Tongues<sup>339</sup>.

D'une manière similaire, l'un des deux peuples pour lesquels il est fait mention de la présence d'une corporation d'interprètes est celui de Luggnagg, dont les mœurs asianisantes (« they are not without some Share of Pride peculiar to all Eastern

---

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>338</sup> « I shall say nothing of those remote Nations where Yahoos preside; among which the least corrupted are the Brobdingnagians », *ibid.*, p. 385.

<sup>339</sup> *Ibid.*, p. 54.

Countries<sup>340</sup> ») paraissent tyranniques et marquées par une forme de décadence – le monarque exigeant en effet de ses hôtes qu'ils lèchent la poussière qui jonche le sol de la cour<sup>341</sup>. L'interprète de Gulliver à Luggnagg est évoqué sept fois<sup>342</sup>, ce qui tend à montrer que Swift souhaite insister sur sa présence. Ainsi, le récit place le plurilinguisme et la traduction du côté de la corruption.

Afin de nuancer notre propos, il faut toutefois que nous mentionnons trois occurrences où, à l'inverse, l'absence de la maîtrise d'une langue met Gulliver en défaut. Sa méconnaissance du grec ancien l'empêche ainsi de converser longuement avec Alexandre le Grand, convoqué d'entre les morts au royaume des sorciers de Glubbudrib : « it was with great Difficulty that I understood his Greek, and had but little of my own<sup>343</sup> », ce qui indique le caractère limité des connaissances de Gulliver, qui ne s'étendent pas jusqu'à la maîtrise d'une langue ancienne pourtant indispensable à la lecture des classiques. Nous pouvons donc en déduire que Gulliver n'est guère philosophe, malgré son entretien avec Aristote quelques pages plus loin. Lors de son séjour à Luggnagg, où Gulliver est assisté de son interprète, le personnage fait face aux moqueries des habitants, dont la portée est amplifiée par son ignorance de la langue du pays. Après que Gulliver a débité sa longue tirade sur les merveilles que produiraient une vie immortelle, le ridicule de son discours est en effet renforcé par le fait qu'il soit contraint d'observer les Luggnaggiens le railler sans rien y comprendre : « they talked together for some Time in their own Language, whereof I understood not a Syllable<sup>344</sup> ». Enfin, lors de son arrivée au Japon, Gulliver ne peut s'entretenir avec les habitants ni parvenir à ses fins sans l'aide de son interprète : « and I was so entirely a Stranger to the Laguage, that I was not qualified to make any

---

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 264.

<sup>341</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>342</sup> Deux fois p. 261, trois fois p. 263 et une fois respectivement aux pages 264 et 269.

<sup>343</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>344</sup> *Ibid.*, p. 305.

Inquiries<sup>345</sup> ». Le polyglottisme de Gulliver, loin de constituer un avantage, représente ainsi une marque de la corruption du personnage et de son incapacité à se saisir de la vérité, tout en créant une série d'événements désagréables ou embarrassants. La satire du récit ne touche ainsi pas les seules institutions politiques et les contemporains de Swift, mais concerne bien les traducteurs éventuels du texte, dont Gulliver, traducteur lui-même, semble le miroir. C'est pourquoi il convient désormais d'évoquer les références à la traduction dans le texte.

Gulliver, pour rendre compte des *realia* qu'il rencontre au sein de ses nombreux voyages, recourt régulièrement à la traduction, dont l'efficacité demeure néanmoins imparfaite. Un bref commentaire sur l'étymologie de Glubbudrib n'a guère d'autre fonction dans le texte que de souligner la défaillance propre à la traduction : « Glubbudrib, as nearly as I can interpret the Word, signifies the Island of Sorcerers or Magicians<sup>346</sup> ». La remarque sur l'interprétation hésitante n'apporte en effet pas de renseignements au lecteur mais consiste seulement en une manière d'attirer l'attention sur la déficience de la traduction. Lors de son voyage au pays des Houyhnhnms, Gulliver peine également à rendre le terme de « lyhannh », qui désigne un oiseau indigène de l'île : « the Swallow (for so I translate the Word *Lyhannh*, although it be a much larger fowl<sup>347</sup>) ». La traduction échoue ici à transmettre la réalité de l'animal que Gulliver évoque, et doit recourir au commentaire afin de se révéler exacte. La traduction donne ici une idée imparfaite de l'original qu'elle reconstitue. La traduction du vocable houyhnhnm qui désigne le fait de mourir pose également problème au narrateur : « *Shnuwnh*. The Word is strongly expressive in their Language, but not easily rendered into English; it signifies, 'to retire to his first Mother'<sup>348</sup> ». La traduction littérale, qui serait « to die »,

---

<sup>345</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>346</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>347</sup> *Ibid.*, p. 356.

<sup>348</sup> *Ibid.*, p. 359.

demeure insuffisante à transmettre les connotations de l'original, et doit à nouveau s'accompagner d'une explication afin d'être pertinente. Ces quelques exemples montrent que la traduction constitue une activité peu fiable et qui ne parvient pas à remplir l'objectif qu'elle se fixe, comme en témoigne également le qualificatif péjoratif qui désigne l'interprète de Gulliver, « poor lad<sup>349</sup> ». La fonction de la traduction, ailleurs dans le texte, est principalement celle d'être un moyen d'apprendre les langues étrangères. Elle se trouve ainsi au fondement du plurilinguisme ambivalent de Gulliver, ce qui achève de la décrédibiliser.

En effet, Gulliver apprend le laputien en constituant une sorte de dictionnaire bilingue à son usage personnel. « We sat together four Hours, in which time I wrote down a great Number of Words in Columns, with the Translations over against them<sup>350</sup> ». Le narrateur attire tout particulièrement l'attention sur cette méthode puisqu'il la répète à peine quelques phrases plus loin : « After he had left me, I placed all my Words, with their Interpretations, in alphabetical Order<sup>351</sup> ». Si la traduction permet l'apprentissage des langues dans l'œuvre, il convient cependant de noter qu'elle semble constituer une pratique honteuse qu'il faudrait dissimuler où bien à laquelle il vaudrait mieux privilégier d'autres méthodes. Ainsi, au royaume de Brobdingnag, où la langue est, comme nous l'avons vu, moins corrompue qu'en d'autres contrées, Gulliver découvre la langue grâce à la lecture, c'est-à-dire en se confrontant à des originaux plutôt qu'en recourant à la traduction :

She [Glumdalclitch] carried a little Book in her Pocket, not much larger than a Sanson's Atlas; it was a common Treatise for the Use of young Girls, giving a short Account of their Religion: out of this she taught me my Letters, and interpreted the Words<sup>352</sup>.

---

<sup>349</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>350</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>351</sup> *Id.*

<sup>352</sup> *Ibid.*, p. 117.

L'interprétation des mots relève ici de l'explication intralinguistique et non de la traduction, Glumdalclitch ne parlant naturellement pas l'anglais. En ce sens, la traduction ne paraît pas appropriée dans le cas de langues estimées supérieures à l'anglais, et dont la nature est suffisamment en adéquation avec la vérité pour ne pouvoir souffrir l'interprétation<sup>353</sup>. D'une manière similaire, l'apprentissage de la langue des Houyhnhnms, dont la perfection est vantée par le narrateur, commence d'abord sans recours à la traduction. Gulliver se contente de demander à son maître le nom des choses qui l'entourent avant de les noter dans un carnet : « I pointed to every Thing, and inquired the Name of it, which I wrote down in my Journal-Book when I was alone<sup>354</sup> ». Le moment de l'écriture se déroule pourtant hors de la vue des Houyhnhnms, comme s'il était nécessaire de se cacher pour s'y adonner. L'idée d'une forme de honte de l'écriture et de la traduction, marques de la corruption de la pensée humaine, et incapables de rendre avec fidélité les idées qu'elles tâchent de refléter, est confirmée par cette précision ultérieure du narrateur :

To help my Memory, I formed all I learned into the English Alphabet, and writ the Words down, with the Translations. This last, after some Time, I ventured to do in my Master's Presence. It cost me much Trouble to explain to him what I was doing; for the Inhabitants have not the least Idea of Books or Literature<sup>355</sup>.

Gulliver avoue ici avoir eu besoin de recourir, dans un second temps, à la traduction afin d'apprendre la langue, ce qui semble témoigner de sa rationalité inférieure à celle des Houyhnhnms. Son hésitation à oser montrer à son maître son cahier de traduction paraît suggérer une honte comparable à celle qu'éprouvèrent Adam et Ève, soudain devenus

---

<sup>353</sup> En effet, la langue de Brobdingnag a pour caractéristique d'être monosémique, comme l'illustre ce court passage sur la rédaction et l'interprétation des lois « They are expressed in the most plain and simple Terms, wherein those People are not mercurial enough to discover above one Interpretation: and to write a Comment upon any Law, is a capital Crime », *ibid.*, p. 170.

<sup>354</sup> *Ibid.*, p. 299.

<sup>355</sup> *Ibid.*, p. 300.



conscients de leur nudité après avoir consommé le fruit de l'arbre de la connaissance. La conscience de soi de Gulliver est ainsi teintée d'une honte qui n'est pas la pudeur mais bien celle de l'imperfection de l'écriture et de la traduction. Gulliver s'inquiète d'ailleurs de ce que la traduction de ses conversations avec son maître ne nuise au contenu des dialogues : « My only Concern is, that I shall hardly be able to do Justice to my Master's Arguments and Expressions, which must needs suffer by my Want of Capacity, as well as by a Translation into our barbarous English<sup>356</sup> ». Si l'anglais est perçu comme barbare, c'est parce qu'il ne permet pas l'adéquation du nom et de l'idée, contrairement au houyhnhm. Toute traduction du houyhnhm comprend ainsi une part de dégradation du contenu, phénomène qui semble devoir se renforcer au moment de la traduction de l'anglais en une autre langue, par exemple le français, puisque la traduction serait alors doublement dérivée, et donc doublement éloignée de l'original. À ce titre, il nous faut souligner que les deux traductions françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle omettent la mention de l'anglais. On trouve en effet dans la version de La Haye la phrase suivante : « une Traduction barbare<sup>357</sup> », tandis que Desfontaines parle de « la langue défectueuse dans laquelle je suis à présent obligé de m'exprimer<sup>358</sup> ». Il semblerait ici que les deux traducteurs aient pensé que la référence à l'anglais soulignerait avec maladresse le fait que le lecteur tient entre les mains des traductions, ce qui risquerait de constituer un affront à la vraisemblance, mais l'on peut également défendre l'hypothèse selon laquelle ils n'aient pas souhaité mettre en avant la nature dégénérée des langues européennes en comparaison avec celle des Houyhnhnms.

La traduction vers les langues européennes semble dès lors compromise, en raison de l'inadéquation entre les idées et leurs appellations, phénomène sur lequel Swift insiste

---

<sup>356</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>357</sup> *Voyages de Gulliver dans des pays éloignés*, Gosse et Neaulme, 1727, t. 2, p. 139.

<sup>358</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, t. 2, p. 178.

dans un trait satirique à l'Académie des sciences de Lagado. Il y décrit la tentative d'un inventeur de remédier au plurilinguisme et de faciliter la conversation : « since Words are only Names for Things, it would be more convenient for all Men to carry about them such Things as were necessary to express a particular Business they are to discourse on<sup>359</sup> ». Or, une telle proposition élimine d'emblée les verbes et les concepts qui ne sauraient être représentés par des objets : il est donc vain d'envisager que les mots puissent réellement être en adéquation avec les choses qu'ils désignent, et la traduction s'en voit compliquée. Cette question préoccupe d'ailleurs les penseurs contemporains de la traduction, et David Bellos souligne au XXI<sup>e</sup> siècle l'inanité de ce projet :

Si la traduction ne consistait qu'à substituer des termes correspondants à la place voulue, alors il est clair qu'il serait impossible de traduire à peu près tout ce que nous disons, exception faite de nos références (relativement peu fréquentes) à une très large gamme d'objets matériels spécifiques<sup>360</sup>.

Enfin, il nous faut souligner que, diégétiquement parlant, une grande partie des *Voyages de Gulliver* constituent déjà une forme de traduction. Certains documents officiels, tels l'inventaire de ses poches et les conditions de sa libération à Lilliput, sont en effet présentés comme des traductions mot-à-mot vers l'anglais : « this Inventory I afterwards translated into English, and is, Word for Word, as follows<sup>361</sup> », « I have made a Translation of the whole Instrument, Word for Word, as near as I was able<sup>362</sup> ». La totalité des dialogues en lilliputien, brobdingnagien, laputien et houyhnhnm, qui représentent une partie considérable de l'œuvre, sont également traduits. En ce sens, si l'on se réfère au champ de la fiction, le texte original n'en est pas un, ce qui contribue à miner sa stabilité et son statut sacralisé. Toute traduction de l'œuvre est ainsi une

---

<sup>359</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>360</sup> BELLOS, David, *Le Poisson et le bananier*, tr. D. Loayza, Paris, Flammarion, 2012, p. 95.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>362</sup> *Ibid.*, p. 37.

retraduction, c'est-à-dire une traduction dérivée, qui risque donc de s'éloigner davantage du sens de l'original. On pourrait d'ailleurs s'étonner de ce que le polyglotte Gulliver ne traduise pas lui-même ses voyages vers l'italien, le français, ou le néerlandais. Les raisons de ce refus seraient peut-être à chercher dans la mise en cause de la traduction tout au long du texte que nous avons détaillée, et ce d'autant qu'à la seule occasion où Gulliver évoque la possibilité d'une traduction de son œuvre, il s'agit d'une langue imaginaire – celle de Brobdingnag – qui n'aurait de toute façon guère d'intérêt, puisque les Brobdingnagiens demeurent les mieux placés pour connaître leurs mœurs et coutumes<sup>363</sup>. Ainsi, le texte même de *Gulliver's Travels* tend à saper les possibilités de la traduction, en la présentant comme une activité vaine, car menacée par l'oubli et comme marque de la corruption et de l'inadéquation des langues avec la vérité.

### **3. L'instabilité de l'original : des vices de la langue aux vicissitudes du texte**

Si les *Voyages de Gulliver* frappent d'inanité la traduction et contribuent à la placer du côté de la chute, ils mettent cependant également en place leur propre effondrement, nuisant ainsi à la sacralisation de l'original qui sous-tend les pratiques traductives. L'instabilité du discours gullivérien inquiète l'auctorialité du texte, phénomène renforcé par la fictionnalisation du manuscrit perdu et les différentes éditions originales de l'œuvre.

L'ensemble de la critique du XX<sup>e</sup> siècle s'accorde en effet à souligner la difficulté qu'il y a à catégoriser l'œuvre de Swift et à lui assigner un sens fixe. Herbert Davis insiste notamment, non sans ironie, sur la pluralité des interprétations disponibles :

---

<sup>363</sup> « And that if this Treatise should happen to be translated into the Language of Brobdingnag [...] and transmitted thither, the King and his People would have reason to complain that I had done them an Injury », *ibid.*, p. 138.

there has been a real attempt to understand the range and power and variety of his satire and to discover its meaning. But the immediate result has been that we are now offered interpretations of his works which differ enough to have caused a good deal of argument, and to provide material enough for a Martinus Scriblerus to surround the text of the satires with a learned apparatus of annotations and remarks and explanations<sup>364</sup>

Jusqu'à nos jours, les universitaires ne sont pas parvenus à établir avec certitude le genre du texte, comme en témoigne l'ouvrage collectif *The Genres of Gulliver's Travels*, où le texte est assimilé aussi bien à la satire qu'au roman, au livre pour enfants qu'au conte philosophique, à la science-fiction qu'au livre illustré<sup>365</sup>. Kathleen Swaim résume ainsi la situation critique de l'œuvre : « The reception shows a series of genre decisions that attempt to cope with the indeterminacy and ambiguity of Swift's text by forcing it into artificial literary kinds promising coherence and stability<sup>366</sup> ». Le risque auquel se confronte tout exégète de l'œuvre est ainsi bien celui de tâcher de la circonscrire là où elle s'y refuse pourtant, danger qui plane sur les traducteurs, qui sont, en premier lieu, des interprètes du texte.

L'ambiguïté du texte se manifeste également à plus petite échelle, et W. B. Carnochan remarque notamment que « the effort to realize one meaning, to isolate Swift's one and only point of view toward the Houyhnhnms, toward the Yahoos, or toward Gulliver, falsifies the nature of irony<sup>367</sup> », précisant ultérieurement que « the Utopian vision easily becomes its opposite, that thesis creates antithesis. The Houyhnhnms are the perfection of nature, and yet are not<sup>368</sup> ». Si les Houyhnhnms apparaissent à première vue comme des créatures idéales, le débat récurrent portant sur la question de l'extermination des Yahoos semble bien entacher cette vision. Le texte de *Gulliver's Travels* présente en effet ceci de

---

<sup>364</sup> DAVIS, Herbert, *Jonathan Swift. Essays on his Satire and Other Studies*, New York, Oxford University Press, 1964, p. 4.

<sup>365</sup> *The Genres of Gulliver's Travels*, ed. Frederick N. Smith, Newark, University of Delaware Press, 1992.

<sup>366</sup> SWAIM, Kathleen M., *A Reading of Gulliver's Travels*, La Haye, Paris, Mouton, 1972, p. 38.

<sup>367</sup> CARNOCHAN, W. B., *Lemuel Gulliver's Mirror for Man*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1968, p. 4.

<sup>368</sup> *Ibid.*, p. 76.

particulier qu'il porte en lui-même sa propre contradiction. Nous pourrions à ce titre évoquer le langage des Brobdingnagiens, présenté tour à tour comme fleuri et spartiate. Lorsque Gulliver s'adresse pour la première fois à la reine de cette contrée, il s'exprime ainsi : « the Ornament of Nature, the Darling of the World, the Delight of her Subjects, the Phoenix of the Creation<sup>369</sup> », longue litanie d'hyperboles raffinées que le narrateur prétend avoir formulées « in the style peculiar to that people<sup>370</sup> ». Cependant, quand le narrateur s'étend sur les lettres de ce peuple, il vante la simplicité de leur style : « their style is clear, masculine, and smooth, but not florid ; for they avoid nothing more than multiplying unnecessary words, or using various expressions<sup>371</sup> », ce qui constitue pourtant une description rigoureuse de ce que Gulliver fait lorsqu'il loue la reine de Brobdingnag. Une incohérence similaire peut être constatée dans le même voyage, lorsqu'il est fait mention de la manière dont Gulliver est transporté à cheval dans sa boîte. Ce mode de transport est d'abord présenté comme particulièrement inconfortable et comparable aux tempêtes maritimes : « I was terribly shaken and discomposed in this Journey, though it was but of Half an Hour : for the Horse went about Forty Feet at every Step and Trotted so high, that the Agitation was equal to the Rising and Falling of a Ship in a great Storm, but much more frequent<sup>372</sup> ». Quelques chapitres plus loin, la même comparaison est mise en œuvre, mais sert cette fois-ci un but opposé, et justifie le fait que Gulliver ne souffre pas pendant ces déplacements : « and having been long used to Sea-Voyages, those Motions, although sometimes very violent, did not much discompose me<sup>373</sup> ». Il ne semble pas s'agir là d'une habitude prise par le personnage, mais bien d'un

---

<sup>369</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 120.

<sup>370</sup> *Id.*

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>372</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 136.

renversement complet de l'image, qui peut aussi bien rendre deux sens absolument contraires.

En ce sens, l'œuvre semble tendre un piège à ses commentateurs et, par extension, à ses traducteurs, comme l'explique Carnochan : « the commentator is a potential victim [...] the trap is baited and set<sup>374</sup> ». Or, les commentateurs constituent l'une des cibles directes de la satire swiftienne. Lors de la visite de Gulliver à Glubbudubdrib, le capitaine s'entretient avec Homère, Aristote, et l'ensemble de leurs commentateurs. Ces derniers sont ouvertement décriés, contraints de vivre cachés dans l'outre-monde en raison de leurs mauvaises interprétations (« these Commentators always kept in the most distant Quarters from their Principals in the lower World, through a Consciousness of Shame and Guilt, because they had so horribly misrepresented the Meaning of those Authors to Posterity<sup>375</sup> ») et moqués par le philosophe en personne : « But Aristotle was out of all Patience with the Account I gave him of Scotus and Ramus, as I presented them to him ; and he asked them whether the rest of the Tribe were as great Dunces as themselves<sup>376</sup> ». La critique envers la liberté que prennent les auteurs de gloses se trouve renforcée dans les références aux lois, dont les interprétations sont trop lâches pour être raisonnables : « Laws are best explained, interpreted, and applied, by those whose Interest and Abilities lie in perverting, confounding, and eluding them<sup>377</sup> ». Il est à noter que la méfiance envers les herméneutes en tous genres est antérieure à *Gulliver's Travels* et qu'on en trouve de nombreuses traces dans *A Tale of a Tub*, ce qui semble indiquer qu'il s'agit d'un sujet cher à Swift. La référence la plus exemplaire est peut-être celle de l'histoire des sept lettrés qui rédigent sept commentaires entièrement différents à partir du même texte, ne prêtant guère attention aux mots de l'auteur : « nothing is more frequent than for

---

<sup>374</sup> CARNOCHAN, *op. cit.*, p. 116.

<sup>375</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 252.

<sup>376</sup> *Id.*

<sup>377</sup> *Ibid.*, p. 163.

Commentators to force Interpretation, which the Author never meant<sup>378</sup> ». Le texte de *Gulliver's Travels* paraît ainsi construit de telle sorte à résister à tout commentaire décisif et refuse la stabilité de la monosémie. Ses traductions devraient ainsi tâcher d'échapper à toute tentative de rationalisation, tendance naturelle à laquelle elles succombent pourtant, comme nous aurons l'occasion de l'évoquer dans la partie suivante de notre travail.

La nature glissante et contradictoire du texte ménage ainsi son instabilité et mine la solidité d'un original qui, dans les champs diégétique comme extra-diégétique, orchestre sa propre disparition. Le dépôt du manuscrit de l'œuvre devant la boutique de l'éditeur Motte à Londres en août 1726 constitue en effet un cérémonial où la fiction joue un rôle important. Le manuscrit est soumis anonymement et nuitamment, accompagné d'une lettre signée du nom du cousin fictif de Gulliver, Richard Sympson, datée du 8 août 1726, où l'auteur demande deux cents livres en contrepartie du texte fourni<sup>379</sup>. Cette mise en scène vise certes avant tout à prémunir Swift de toute forme de poursuites judiciaires ou d'attaque, mais mérite d'être soulignée dans la mesure où le processus d'édition de l'œuvre contribue pleinement à la faire entrer dans une fictionnalisation poussée. En outre, la nature du manuscrit déposé demeure incertaine. Sir Harold Williams ne parvient pas à établir fermement s'il s'agirait d'une transcription ou bien d'un texte rédigé de la main de l'auteur, quoiqu'il semble pencher davantage vers la première hypothèse, dans la mesure où la graphie du Doyen courait le risque d'être reconnaissable et de lui attirer des difficultés<sup>380</sup>. Cette piste paraît également à privilégier en raison d'une phrase de l'« Advertisement » que Faulkner place en tête de son édition des *Voyages* en 1735 à Dublin : « We are assured, that the Copy sent to the Bookseller was a Transcript of the

---

<sup>378</sup> *A Tale of a Tub*, p. 81.

<sup>379</sup> Pour un récapitulatif complet du dépôt du manuscrit, consulter l'ouvrage de WILLIAM, Harold, *The Text of Gulliver's Travels*, Cambridge, Cambridge University Press, 1952, p. 4-5.

<sup>380</sup> « the manuscript was probably a transcript since Swift would not have risked to have his handwriting recognized with such a satiric text. The matter however remains unsettled », *ibid.*, p. 8.

Original<sup>381</sup> ». Or, ce point permettrait de répondre à une autre question, celle de savoir s'il s'agissait de la seule version de l'œuvre, ou bien s'il en existait d'autres transcriptions. Quoiqu'il en soit, dès 1733, soit six ans après la première parution du livre, il semblerait que le manuscrit de Motte ait disparu : « In 1733, when Swift was in correspondence with Ford about a new and revised edition of the *Travels* to be published in Dublin, he seems to have taken it for granted that the manuscript used by Motte was no longer extant<sup>382</sup> ». Afin de corriger le texte en vue de cette nouvelle publication, Swift ne semble guère pouvoir recourir à une version personnelle de l'œuvre, mais s'adresse à son ami Charles Ford, qui possédait une édition interfoliée de l'octavo de 1727 comprenant plusieurs modifications majeures : on ne trouve ainsi plus de traces du manuscrit original de *Gulliver's Travels*.

Cette perte est également soulignée au sein de la fiction elle-même puisqu'il en est fait mention dans la lettre que Gulliver adresse à son cousin Sympson et qui est publiée en amont du texte pour la première fois par Faulkner en 1735 :

and I heard the original Manuscript is all destroyed since the Publication of my Book; neither have I any Copy left: however, I have sent you some Corrections, which you may insert, if ever there should be a second edition: and yet I cannot stand to them; but shall leave that Matter to my judicious and candid Readers to adjust it as they please<sup>383</sup>.

Il est ainsi impossible, sur le plan fictionnel comme dans la réalité, de consulter un manuscrit original de l'œuvre afin de s'assurer des intentions de Swift, ce qui mine considérablement l'auctorialité du texte. Comme le relève Jean Viviès, « il n'y a pas de texte définitif, à la signification certaine et stabilisée, malgré toute l'herméneutique

---

<sup>381</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, n. p.

<sup>382</sup> WILLIAMS, *op. cit.*, p. 12.

<sup>383</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. iv.



disponible, au-delà des éléments de contexte codés et difficiles à reconstruire<sup>384</sup> ».

L'origine du texte est donc irrémédiablement perdue :

Sous cette plainte d'un auteur volé et abusé, réduit à l'impossibilité de revendiquer son texte en faisant la preuve de son autorité sur lui, on lit plutôt de la satisfaction, voire une certaine jubilation chez un auteur qui a réussi à rendre vaine la recherche de l'origine. Par la perte de ce 'manuscrit original', qui met l'auteur dans l'incapacité déplorable de revendiquer sa paternité sur son texte, Gulliver permet à ce texte de jouer son propre jeu, sur le fond de cette béance originaire, cette absence du Ur-Gulliver, 'all-destroyed'<sup>385</sup>.

Les tentatives des traducteurs de se représenter leur original comme un foyer de sens fixe, stabilisé par l'auteur, et dont l'origine peut être tenue pour certaine, se voit désormais au risque d'entrer en contradiction fondamentale avec le texte et son aventure éditoriale. Ces essais constituent ainsi une forme de post-rationalisation qui reposent uniquement sur le besoin de se rassurer sur la fiabilité de son original, perçue comme la condition première de la traduction.

Ce phénomène est renforcé par l'existence concomitante de deux éditions parues du vivant de l'auteur, celle de Motte<sup>386</sup> à Londres et celle de Faulkner à Dublin, ainsi que par l'existence du texte interfolié de Charles Ford. À la suite de Sir Harold Williams, la majorité de la critique s'accorde sur la supériorité de l'édition de Faulkner, dans la mesure où elle comprend des passages supprimés par Motte et qu'elle en omet les interpolations, Arthur Case défend pourtant l'édition de l'éditeur anglais en raison du nombre de coquilles qu'il juge plus élevé chez Faulkner que chez Motte :

The number of demonstrable errors in meaning is far greater in the 1735 text than in the original as corrected by Ford. A number of these errors show that whoever made them, whether Swift or another, either had never known or had forgotten the reasons underlying the original version. Many of the emendations in grammar and style are improvements, but others show a lack of thoroughness, and some even affect the sense adversely. There are

---

<sup>384</sup> VIVIES, *op. cit.*, p. 120.

<sup>385</sup> BONY, *op. cit.*, p. 40.

<sup>386</sup> Il existe certes plusieurs éditions de Motte, mais les différences qu'elles comprennent sont trop minimes pour avoir un impact sur la traduction de l'œuvre.

also new grammatical errors and stylistic infelicities in the 1735 edition which indicate carelessness on the part of those in charge, and there are so many minor variations in unimportant details as to make it clear that the compositors and proofreaders in Faulkner's shop were much less conscientious than those in Motte's<sup>387</sup>.

Or, ces hésitations de la critique tendent à mettre en avant l'instabilité du texte et les éditions modernes de l'œuvre ne présentent pas un texte unifié mais bien un collage des différentes éditions originales.

Les traducteurs de l'œuvre après 1735 peuvent ainsi se référer à trois textes et doivent établir lequel leur semble le plus sûr. Avant de préciser le ou les textes sources de chaque traduction, il nous faut rappeler brièvement leurs différences. Arthur E. Case en recense 142 entre l'édition de Motte et celle de Faulkner<sup>388</sup>. La majorité d'entre elles sont d'ordre grammatical ou stylistique, mais certaines sont de plus grande importance. Il s'agit principalement de la modification des couleurs par Motte de la description des fils de soie qui honorent les dignitaires lilliputiens et de l'affadissement à la référence aux cryptographes de Tribnia, mais également de l'interpolation d'un éloge de la reine Anne par Motte, de l'ajout d'une lettre de Gulliver à Sympson chez Faulkner, des omissions par Faulkner de deux références aux Européens et aux Yahoos et enfin de la suppression par les deux éditeurs d'un passage faisant allusion à l'affaire du *halfpence* de Wood<sup>389</sup> mais qui figure dans l'exemplaire de Ford. Naturellement, les deux premières traductions de l'œuvre, celle anonyme de La Haye et celle de Desfontaines, parues en 1727, se fondent sur l'édition londonienne de Motte. La traduction de 1838 repose également sur cette version antérieure du récit. Les traductions suivantes s'appuient en revanche en majorité sur l'édition de Faulkner, mais n'éclairent pas nécessairement ce choix. Ainsi,

---

<sup>387</sup> CASE, Arthur E., *Four Essays on Gulliver's Travels*, Gloucester, Peter Smith, 1958, p. 48.

<sup>388</sup> *Ibid.*, p. 26-48.

<sup>389</sup> Pour une étude complète de ces différences, consulter l'ouvrage cité d'Arthur E. Case.

les traductions de Bernard-Henri Gausseron<sup>390</sup> en 1883, d'André Desmond en 1945<sup>391</sup>, de Lucienne Molitor en 1961<sup>392</sup>, et d'Hélène Buzelin en 2000<sup>393</sup> utilisent le texte de Faulkner sans pour autant le signaler au sein du paratexte et ignorent les modifications de Charles Ford. Si les éditions populaires de Marabout pour Molitor et Librio pour Buzelin ne comprennent pas d'appareil critique, il est plus surprenant que le professeur agrégé Gausseron ne fasse guère mention de l'édition retenue. En ce qui concerne la traduction de Desmond, elle est précédée d'une préface de la main d'Émile Pons, professeur des universités, spécialiste de Swift, et futur traducteur de *Gulliver* lui-même. S'il ne fait aucun doute que Pons soit informé des différentes éditions originales de l'œuvre, l'on peut toutefois supposer qu'il n'ait pas supervisé, ou du moins pris connaissance, de la traduction d'André Desmond, mais qu'il ait plutôt rédigé un texte critique apte à servir d'introduction générale à l'œuvre. Ces quatre traductions masquent ainsi l'instabilité de l'original et faussent, d'une certaine manière, la lecture du texte, en le présentant comme constituant un ouvrage intègre alors qu'un choix a bien été opéré par le traducteur ou l'éditeur.

La traduction de Robert Merle en 1956, à laquelle manque le troisième voyage, tait également son choix d'édition primaire, malgré la présence d'une section dans la préface consacrée aux questions textuelles. Il s'agit cette fois-ci, pour le quatrième voyage, du texte de Motte, comme en témoignent l'absence de la lettre à Sympson, l'interpolation concernant la reine Anne<sup>394</sup>, l'évocation des voyageurs de la Nouvelle-Hollande qui observent les Yahoos<sup>395</sup> et enfin la référence à l'éventuelle origine anglaise de cette même

---

<sup>390</sup> Présence de la lettre à Sympson, p. vii-x les couleurs à Lilliput sont celles de Faulkner, p. 33, Lindalino n'est pas évoqué p. 237, le passage des cryptographes est celui de Faulkner p. 266-7, l'éloge de la reine Anne (p. 416) ainsi que les deux références aux Yahoos (p. 416 et 427) sont supprimés.

<sup>391</sup> Les critères retenus sont les mêmes, cf. p. 35-41, p. 74, p. 235, p. 260-1, p. 339, p. 379, p. 388.

<sup>392</sup> Cf. p. 51, p. 289-90, p. 257-9, p. 385, p. 433-4, p. 445.

<sup>393</sup> Cette fois-ci, sans doute parce qu'il s'agit d'une édition abrégée, la lettre à Sympson ne figure pas. Les couleurs retenues pour les fils de soie à Lilliput demeurent cependant bien celles de Faulkner, cf. p. 35.

<sup>394</sup> *Le Voyage à Brobdingnag*, cf. p. 94-5.

<sup>395</sup> *Ibid.* p. 160.

espèce<sup>396</sup>. En revanche, au premier voyage, les couleurs qui distinguent les fils de soie sont celles de Faulkner (bleu, vert, rouge) et non celles de Motte (violet, jaune, blanc)<sup>397</sup>. En l'absence du troisième voyage, il nous est impossible de signaler la prise de connaissance éventuelle du volume de Ford. Il nous faut également noter que le traducteur ne mentionne pas, par un éventuel appareil critique de notes, les passages qui diffèrent d'une édition à l'autre, quoique Robert Merle remercie Émile Pons de son aide dans l'établissement du texte<sup>398</sup>. Or, nous pouvons établir avec certitude que ce professeur était parfaitement informé des différences textuelles majeures de *Gulliver's Travels*, œuvre dont il était spécialiste. Plusieurs hypothèses s'ouvrent alors sur le manque relatif d'informations disponibles dans l'édition de Merle : ou bien les remerciements faits ne sont que de pure forme, ou bien l'éditeur ou le traducteur n'ont pas souhaité relever ces différences, peut-être en raison d'un degré d'érudition trop élevé pour le lectorat ciblé, ce qui paraît relativement peu probable dans la mesure où les introductions à chaque volume sont particulièrement fouillées. Quoi qu'il en soit, l'édition de Merle est à contre-courant de l'ensemble des traductions du XX<sup>e</sup> siècle, qui privilégient toutes, de manière globale, le texte plus tardif de Faulkner.

La traduction de Constantin-Weyer en 1930 recourt ainsi à l'édition de Faulkner et à l'octavo de Ford, sans pour autant le mentionner dans la préface ni au sein de notes de bas de page<sup>399</sup>, malgré les remerciements que le traducteur adresse à un certain René Dubreuil, « qui a été, dans l'établissement et la traduction du texte, le plus précieux des

---

<sup>396</sup> *Le Voyage à Brobdingnag*, p. 175.

<sup>397</sup> *Le Voyage à Lilliput*, p. 106.

<sup>398</sup> « Je tiens à remercier ici l'éminent érudit swiftien Émile Pons, auteur d'une magistrale étude sur Les Années de Jeunesse de Swift et Le Conte du Tonneau, des conseils qu'il a bien voulu me donner, notamment pour l'établissement du texte », *ibid.*, p. 60.

<sup>399</sup> On trouve ainsi, au tome 1, la lettre à Sympson, les couleurs de Faulkner, p. 43, puis au tome 2 la version de Faulkner des cryptographes p. 67-9 et la description de la révolte de Lindalino, p. 34-7, tandis que les passages sur la reine Anne, p. 171, les marins qui observent les Yahoos p. 226-7 et leur ascendance anglaise p. 240 manquent.

collaborateurs<sup>400</sup> ». Nous ne sommes pas parvenus à nous assurer de l'identité de ce personnage, dont la presse ne semble pas familière<sup>401</sup>, mais qui est peut-être un dramaturge du début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>402</sup>. L'absence de mention faite à l'édition retenue n'est toutefois guère étonnante dans la mesure où l'appareil critique de l'ouvrage demeure minime.

La version de Georges Lamoine, qui ne comprend que le dernier Voyage, éclaire quant à elle son choix de se fonder sur le texte de Faulkner : « le texte utilisé est celui de la version publiée par George Faulkner en 1735. Les indications de l'introduction expliquent le choix de ce texte. Nous n'avons pas cru devoir retenir toutes les lectures différentes, portant sur des paragraphes au plus<sup>403</sup> ». En effet, la préface signale l'ouvrage de Harold Williams concernant les questions textuelles de l'œuvre et affirme sa préférence pour le texte de Faulkner : « C'est l'édition résultant des corrections indiquées par Swift à Faulkner qui est aujourd'hui considérée comme le texte le plus conforme à l'intention de l'auteur<sup>404</sup> ». Le texte de l'édition est conforme à cette intention : les deux références aux Yahoos sont omises sans que les passages de Motte soient signalés, tandis que la suppression de l'interpolation au sujet de la reine Anne est annoncée par une note de bas de page qui renvoie au livre de Williams<sup>405</sup>.

La traduction de Bénédicte Lilamand attribuée à Émile ou à Jacques Pons possède pour caractéristique d'être mixte. L'édition de Pons reproduit ainsi la lettre à Sympson en annexes<sup>406</sup>, emploie les couleurs de Faulkner à Lilliput<sup>407</sup> et suit la version de Faulkner

---

<sup>400</sup> Cf. p. 6.

<sup>401</sup> Les recherches menées sur les périodiques disponibles sur Gallica ne donnent aucun résultat.

<sup>402</sup> Cf. par exemple, DUBREUIL, René, *Le Crime de la Place Pigalle*, Paris, Stock, 1910, *La Fâcheuse aventure*, Paris, Stock, 1911, *Clémence, scène de ménage*, Paris, Stock, 1912.

<sup>403</sup> Cf. p. 63.

<sup>404</sup> Cf. p. 42.

<sup>405</sup> Cf. p. 146.

<sup>406</sup> Cf. p. 394-9.

<sup>407</sup> Cf. p. 60.

pour le passage des cryptographes<sup>408</sup> – sans pour autant l'indiquer en note – présente bien la rébellion de Lindalino de Ford<sup>409</sup> (avec note) et offre au lecteur les versions de Motte pour la louange de la reine Anne<sup>410</sup>, avec une note expliquant que le traducteur pense qu'il s'agit d'un passage de la main de Swift, et pour les deux références aux Yahoos, à nouveau avec des notes signalant que ces passages ne figurent plus dans l'édition de 1735<sup>411</sup>. L'ouvrage que le lecteur tient en main n'est ainsi pas exactement une traduction des *Voyages de Gulliver*, mais une sorte de patchwork des différentes éditions parues du vivant de l'auteur. Afin de prendre connaissance de ce phénomène, le lecteur doit s'en référer aux notes de bas de page, puisque la préface, de la main du fils d'Émile Pons, Maurice, ne mentionne pas le texte utilisé mais dresse plutôt un portrait de l'importance de l'œuvre de Swift au sein de sa mythologie familiale, un phénomène qui ne surprend guère lorsqu'on sait que les trois enfants aidèrent leur père à préparer l'édition de la Pléiade consacrée au Doyen.

Enfin, les traductions de José Axelrad et de Guillaume Villeneuve choisissent toutes deux de reproduire le texte de Faulkner, tout en prenant le parti de citer exhaustivement ou partiellement les versions de Motte. Les deux éditions explicitent ce choix en amont de manière détaillée. Axelrad consacre ainsi une demi-page à l'établissement du texte :

Le texte que nous avons utilisé est celui de John Hayward, Nonesuch Press, 1934. Il reproduit celui de l'édition Faulkner, Dublin, 1735, et donne en note : 1° Les variantes de l'édition Motte (1726), que nous avons également données toutes les fois qu'elles nous ont paru intéressantes. Mais il demeure bien entendu que nous présentons le texte de Faulkner. 2° Les passages figurant dans l'exemplaire interfolié (actuellement à la Forster Collection, Victoria and Albert Museum South Kensington) où Charles Ford nota, sous la dictée de Swift semble-t-il, ce que les imprimeurs n'osèrent pas publier. Nous donnons également ces passages, estimant ainsi fournir au public français une traduction véritablement complète<sup>412</sup>.

---

<sup>408</sup> Cf. p. 254-5.

<sup>409</sup> Cf. 230-2.

<sup>410</sup> Cf. p. 336.

<sup>411</sup> Cf. p. 380 et 39 respectivement.

<sup>412</sup> Cf. p. xviii.

Le travail d'Axelrad est ainsi particulièrement précis. On trouve ainsi la lettre à Sympson en annexes<sup>413</sup>, les couleurs de Faulkner<sup>414</sup>, la révolte de Lindalino<sup>415</sup>, accompagnée d'une note explicative et d'une reproduction de l'exemplaire de Ford, le passage sur les cryptographes de Faulkner avec la version de Motte en bas de page<sup>416</sup>, l'éloge de la reine Anne en note uniquement<sup>417</sup> et les deux mentions des Yahoos présentes chez Motte et absentes chez Faulkner en note également<sup>418</sup>. Alexis Tadié, professeur de littérature à Sorbonne Université et préfacier de la traduction de Villeneuve, rappelle avec détail le parcours éditorial de l'œuvre dans une section intitulée « note sur le texte » et signale que « la présente édition a été réalisée à partir de l'édition Faulkner de 1735<sup>419</sup> ». Le texte suit bel et bien l'édition de Faulkner agrémentée des corrections de Ford, mais les versions de Motte ne sont pas toujours signalées. Ainsi, l'édition donne en note le texte de Motte pour les couleurs des fils de soie<sup>420</sup> et l'origine anglaise des Yahoos<sup>421</sup>. Il précise également la provenance du passage de la révolte de Lindalino<sup>422</sup>. En revanche, il reproduit le texte de Faulkner sans explication pour la description des cryptographes<sup>423</sup>, l'éloge de la reine Anne<sup>424</sup> et les visiteurs qui observent au loin les Yahoos<sup>425</sup>.

Ainsi, les traductions françaises de *Gulliver's Travels* ne constituent pas un ensemble homogène reposant sur un original unique et fiable, mais présentent au contraire une série de variations plus ou moins justifiées à partir des différentes éditions parues du vivant de l'auteur et dont le lecteur ne peut pas toujours prendre connaissance en fonction

---

<sup>413</sup> Cf. p. 337-41.

<sup>414</sup> Cf. p. 31.

<sup>415</sup> Cf. p. 186-8.

<sup>416</sup> Cf. p. 211-2.

<sup>417</sup> Cf. p. 285.

<sup>418</sup> Cf. p. 325 et p. 334.

<sup>419</sup> Cf. p. 47.

<sup>420</sup> Cf. p. 88.

<sup>421</sup> Cf. p. 386.

<sup>422</sup> Cf. p. 240-2.

<sup>423</sup> Cf. p. 263-4.

<sup>424</sup> Cf. p. 338.

<sup>425</sup> Cf. p. 377.

des informations qui lui sont divulguées. Or, la dissimulation de ces informations, si elle vise avant tout à ne pas encombrer le volume d'un appareil critique trop lourd, nuit dans une certaine mesure à la visée de l'original, qui se caractérise par son instabilité signalée.

La nature du texte de *Gulliver's Travels* contrevient donc à toute tentation de sacralisation de l'origine, qui y est présentée comme honteuse, puisqu'elle est la source de la chute d'une humanité en proie en la dégénérescence et dont la langue demeure enferrée dans un déclin continu, tout en constituant une marque de la corruption. Le plurilinguisme, situation linguistique normale de tout traducteur, y est perçu comme le signe d'un rapport inauthentique au vrai, et renvoie ainsi au traducteur une image péjorative de sa pratique, qui ne saurait dès lors atteindre son but, c'est-à-dire la transcription fidèle de la vérité de son original. L'activité elle-même de la traduction y est décriée, comme une tentative malaisée impropre à encourager la communication et incapable de remonter réellement à sa source première. Enfin, la stabilité de l'original sur laquelle misent les traducteurs est mise à mal par un discours qui porte en germe sa propre contradiction et une histoire éditoriale compliquée qui interdit de s'en référer à un texte source fiable et unique. L'origine de l'œuvre va ainsi cachée, et sa méconnaissance installe un malaise particulier que certains des traducteurs tâchent de dissimuler, en raison de la sérénité, parfois artificielle, que procurent les certitudes : « Heureux celui qui peut connaître les causes premières des choses<sup>426</sup> ! », écrivait déjà Virgile dans les *Géorgiques*.

---

<sup>426</sup> VIRGILE, *Géorgiques* [37-30 av. J.-C.], tr. Auguste Nisard, Paris, Firmin Didot, 1868, p. 203.



C. POSTERITE DE L'ŒUVRE ORIGINALE, ASCENDANCE DES TEXTES  
TRADUITS

**1. Le postulat de la postérité**

*Haste, winged goddess, to the sacred town,  
And urge her monarch to redeem his son;  
Alone, the Ilian ramparts let him leave,  
And bear what stern Achilles may receive:  
Alone, for so we will: no Trojan near;  
Except, to place the dead with decent care,  
Some aged herald, who, with gentle hand,  
May the slow mules and funeral car command;  
Nor let him death, nor let him danger dread,  
Safe through the foe by our protection led:  
Him Hermes to Achilles shall convey,  
Guard of his life, and partner of his way.  
Fierce as he is, Achilles' self shall spare  
His age, nor touch one venerable hair:  
Some thought there must be in a soul so brave,  
Some sense of duty, some desire to save<sup>427</sup>.*

Au sein du dernier chant de l'*Illiade*, alors que Troie est perdue et qu'Hector est mort, Zeus décide qu'Hermès devra accompagner Priam réclamer la dépouille de son fils auprès d'Achille. Le roi ne saurait se rendre seul dans le camp achéen ennemi où, parmi de nombreux dangers, la mort le guette (« nor let him death, nor let him danger dread »). Or, que Zeus choisisse, parmi les divinités de l'Olympe, celle dont l'une des fonctions est d'être le messager des dieux, paraît pouvoir éclairer la pensée de la traductologie selon laquelle les traducteurs assureraient la survie des œuvres. Hermès, dont le nom même renvoie à l'interprétation, à l'*herméneutique*, et dont le philosophe Michel Serres a fait la figure tutélaire de l'activité traductive<sup>428</sup>, devient en effet, dans ce passage de l'œuvre d'Homère, le garant de la vie de son protégé. L'extrait illustre ainsi la manière dont les traducteurs, puis les traductologues, ont essayé de manifester l'importance de leur tâche

---

<sup>427</sup> HOMÈRE, *The Iliad*, Londres, Henry Lintot, vol. 6, 1743, p. 143. Nous retenons ici la traduction du poète Alexander Pope, contemporain et ami intime de Jonathan Swift.

<sup>428</sup> SERRES, Michel, *Hermès III : La traduction*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974. Voir également au sujet de cette analogie RODRIGUES, Liliane, « Sous le signe de Mercure, la retraduction », *Palimpsestes* n°4, 1990, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/604>, page consultée le 11 mai 2019.

à travers la question de la survie des œuvres, en s'en faisant les figures tutélaires. Si la traduction tourne en premier lieu son regard vers le passé, celui du moment de la création de l'original et dont le texte de *Gulliver's Travels* interdit toute glorification, elle tisse pourtant également un lien avec l'avenir. Les traductions tâchent de se libérer de l'antériorité première de leurs textes sources, qui tirent leur valeur de leur éternité supposée, en s'en faisant les serviteurs et en leur offrant une postérité à laquelle ils n'auraient pu prétendre seuls. Swift lui-même, quoiqu'il ait, comme nous l'avons vu, abondamment décrié la traduction au sein de son œuvre et reproché à son ami Pope de lui consacrer trop de temps<sup>429</sup>, plaidait pour la traduction des *Voyages de Gulliver* dans une lettre à Desfontaines. L'abbé s'était en effet adressé au Doyen de Saint-Patrick afin de s'excuser des interpolations et des omissions que comprenaient son texte, ayant appris que Swift projetait de se rendre à Paris, voyage qui fut finalement annulé. Il justifiait ces coupes et ces ajouts en raison des spécificités du public français. Dans la réponse à son traducteur, l'auteur ne défend plus la thèse de l'oubli dans lequel les livres seraient appelés à plonger, mais appuie au contraire la plausibilité de sa survie, en raison de son caractère universel, qui le rend pour ainsi dire traduisible :

Si donc les livres du Sieur Gulliver ne sont calcules que pour les Isles Britanniques, ce voyageur doit passer pour un tres pitoyable Ecrivain. Les memes vices, et les memes follies, regnent par tout, du moins, dans tous les pays civilises de l'europe, et l'auteur qui n'ecrit que pour une ville, une Province, un Royaume, ou meme un Siecle, merite si peu d'être traduit qu'il ne merite pas d'etre lu. Les Partisans de ce Gulliver, qui ne laissent pas d'etre en fort grand nombre chez nous, soutiennent que son Livre durera autant que notre langage, parcequ'il ne tire pas son merite de certaines modes ou manieres de penser et de parler, mais d'une suite d'observations sur les imperfections, les follies, et les vices de l'homme<sup>430</sup>.

---

<sup>429</sup> Voir la lettre de Swift à Pope du 29 septembre 1725 : « I am exceedingly pleased that you have done with Translation Lord Treasurer Oxford often lamented that a rascaly World should have you under a Necessity of Misemploying your Genius for so long a time. », *The Correspondence of Jonathan Swift*, t. 2, p. 606.

<sup>430</sup> Lettre de Swift à Desfontaines d'août 1727, *ibid.*, t. 3, p. 111.

Il s'agit bien là d'un plaidoyer pour une traduction dont la visée serait celle de garantir l'éternité de l'œuvre.

Cette thèse de la survie des originaux grâce à leurs traductions a remporté l'adhésion au XX<sup>e</sup> siècle, notamment en raison des travaux de Walter Benjamin sur cette question, mais fut également soulevée par les traducteurs eux-mêmes et leurs critiques. Si cette proposition semble séduisante, elle demeure cependant limitée dans le cas précis des traductions françaises de *Gulliver's Travels*. Il est vrai que la traduction de Desfontaines rencontra un franc succès, qui perdura à travers les siècles et qui contribua fortement au retentissement de l'œuvre de Jonathan Swift en France. Sa nature tronquée paraît pourtant interroger la nature de cette survie, puisque le texte y est présenté dans une version adaptée au goût français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Aucune des autres éditions de l'œuvre ne semble susciter un tel écho, interrogeant de la sorte la capacité des traductions à assurer véritablement la survie des textes. La perpétuation de l'œuvre par la traduction rencontre de surcroît d'autres limites : la pérennité du texte semble parfois tenir à l'original lui-même et la critique littéraire paraît exercer davantage d'influence que la traduction en tant que telle. Enfin, la place de choix de l'œuvre de Swift dans les bibliothèques françaises semble dépendre plutôt de la multiplication des adaptations pour la jeunesse que de ses traductions exhaustives destinées à un public adulte.

Steiner affirmait que « la traduction [...] apporte à l'original une espérance de vie et une zone géographique et culturelle où il peut se maintenir et qui lui manqueraient sans elle<sup>431</sup> ». L'idée de la traduction comme moyen d'allongement de la durée de vie de l'original redore ainsi le blason d'une activité souvent perçue comme ancillaire en raison de sa postérité au texte source. Sa nature postérieure, envisagée sous l'angle de la survie, devient dès lors méliorative, puisqu'elle assure à l'original une continuation qui aurait été

---

<sup>431</sup> STEINER, *op. cit.*, p. 533.

impossible sans traduction. Ce postulat, pourtant, n'est pas neuf, et prend sa source dans le célèbre texte de Walter Benjamin « La tâche du traducteur » :

Tout comme les manifestations de la vie sont en corrélation intime avec le vivant sans rien signifier pour lui, la traduction surgit de l'original. Non pas tant, à dire vrai, de sa vie que de sa « survie ». Car la traduction est plus tardive que l'original, et pour les œuvres importantes, qui ne trouvent jamais le traducteur élu à l'époque de leur surgissement, elle marque le stade de leur survivance<sup>432</sup>.

La postériorité de la traduction n'est dès lors plus à blâmer en tant que marque d'infériorité ou de secondarité, mais représente la modalité selon laquelle l'original accède à la temporalité ultérieure de sa survie. Il ne s'agit toutefois pas, pour Benjamin, de légitimer le travail des traducteurs qui permettrait à leurs originaux d'atteindre une plus grande renommée, mais davantage de souligner le stade de la vie de l'original où les langues s'effleurent de façon à convoquer ce qu'il nomme les « semences d'une pure langue<sup>433</sup> ».

Ce n'est donc pas tant qu'elles [les traductions] servent cette gloire, comme de mauvais traducteurs ont coutume de le revendiquer pour leur travail, qu'elles ne lui doivent leur existence. En elle la vie de l'original atteint son déploiement toujours renouvelé, le plus tardif et le plus vaste. [...] la traduction est finalisée en dernier lieu en vue de l'expression du rapport le plus intime entre les langues<sup>434</sup>.

À travers la survie des originaux par les traductions, c'est donc la révélation et le renouvellement de la langue qui sont en jeu, comme le souligne Jacques Derrida dans son commentaire du texte de Benjamin :

Grâce à la traduction, autrement dit à cette supplémentarité linguistique par laquelle une langue donne à l'autre ce qui lui manque, et le lui donne harmonieusement, ce croisement des langues assure la croissance des langues, et même cette « sainte croissance des langues » « jusqu'au terme messianique de l'histoire ». Tout cela s'annonce dans le

---

<sup>432</sup> BENJAMIN, Walter, « La tâche du traducteur », tr. Martine Broda, in *Po&sie* n°55, 1991, p. 151.

<sup>433</sup> *Ibid.* p. 155.

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 151-2.

processus traducteur, à travers l'« éternelle survie des œuvres » ou « la renaissance infinie des langues<sup>435</sup> ».

Cependant, la réception de la critique benjaminienne tend à réduire cette analyse du côté de la légitimation de l'activité traductive, sans doute en raison de sa complexité et de sa popularité. Antoine Berman souligne notamment, dans son séminaire consacré à l'auteur, que ce texte est « le texte central du XX<sup>e</sup> siècle sur la traduction. Peut-être chaque siècle ne produit-il qu'un seul texte de ce genre : un texte indépassable, duquel toute autre méditation sur la traduction doit partir, fût-ce pour se dresser contre lui<sup>436</sup> ». En effet, rares sont les articles de traductologie contemporains qui se privent d'une référence à Benjamin et à son idée de la survie des originaux par leurs traductions. En témoigne notamment la recension des citations de cet auteur dans les revues de traductologie majeures : on compte en effet 39 articles renvoyant au théoricien dans *Palimpsestes* et 75 dans *Méta*, ce qui constitue un vaste corpus<sup>437</sup>.

Quelques exemples nous permettrons d'éclaircir ce point. Ainsi, Jacky Martin recourt à l'intellectuel allemand pour souligner le rôle majeur que jouent les traductions en faveur de la réception de leurs originaux, dans un article consacré aux adaptations de *Beowulf* :

Il n'y a donc pas dans la traduction, comme semble le reconnaître Jean-René Ladmiral, de perte irréparable ou de profanation mais, au contraire, une révélation progressive du texte initial. Par le biais des interprétations et des traductions auxquelles elles donnent jour, les grandes œuvres sont toujours en devenir, en survie<sup>438</sup>.

La traduction contribuerait alors au renouvellement constant des œuvres, qui à son tour assurerait leur maintien dans le panthéon des lettres. En ce sens, on ne saurait plus accuser

---

<sup>435</sup> DERRIDA, Jacques, « Des Tours de Babel », in *Psyché*, vol. 1, Paris, Galilée, 1998, p. 233.

<sup>436</sup> BERMAN, Antoine, *L'Âge de la traduction*, « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin, un commentaire, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2008, p. 17.

<sup>437</sup> Statistiques établies grâce aux moteurs de recherche en ligne des deux revues.

<sup>438</sup> MARTIN, Jacky, « La traduction en tant qu'adaptation entre les cultures : les traductions de *Beowulf* jusqu'à Seamus Heaney », *Palimpseste* n°16, 2004, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1593>, page consultée le 10 mars 2020.

la traduction de tronquer l'original ou de le restituer imparfaitement, dans la mesure où elle lui permettrait au contraire de déployer ses potentialités au fil des âges. Le postulat de la survie constitue bien dès lors une opération de justification, voire de rédemption, de la pratique de la traduction. D'une manière similaire, Alexandra Richter analyse la pensée benjaminienne sous le prisme d'une révolution par laquelle la traduction pourrait enfin s'affranchir pleinement de l'antériorité de l'original, et par là accéder à une forme d'autonomie qui en renforcerait le statut en tant qu'activité littéraire :

Ce changement de cap transforme la pensée de la traduction de fond en comble : l'original est destitué de son statut hégémonique et ne représente plus l'aune idéale et idéalisée à laquelle la traduction doit se mesurer. En mettant la traduction et l'œuvre sur un pied d'égalité, assignant aux deux une seule et même fonction (représenter le rapport des langues), la traduction est aussi affranchie de l'ingrate injonction de « travailler à son propre effacement ». [...] Elle n'est plus au service de l'original (ou du lecteur ignorant la langue de celui-ci), elle accède à un mode d'existence propre, autonome, à l'instar de l'œuvre pour laquelle elle est vitale<sup>439</sup>.

Le champ lexical s'apparente ici presque à celui de la révolte politique : « destitué » « hégémonique », « pied d'égalité », « au service », « autonome », révélant ainsi une volonté marquée de légitimer le champ universitaire de la traductologie. La question de la traduction en tant que survie de l'œuvre s'inscrit alors pleinement dans une forme de stratégie visant à valoriser le statut d'un champ interdisciplinaire qui peinait jusqu'alors à s'autonomiser des domaines de la littérature et de la linguistique, voire de la philosophie. Anne-Laure Rigeade, en s'appuyant sur la pensée benjaminienne, défend quant à elle la traduction en tant qu'exercice universitaire, dont la portée serait supérieure à celui du commentaire de texte, autre moyen de faire valoir le domaine de la traductologie au sein de l'université :

---

<sup>439</sup> RICHTER, Alexandra, « La non reconnaissance de la dette : Walter Benjamin et la traduction, *A contrario* n°24, 2017, URL : <https://www.cairn.info/revue-a-contrario-2017-1-page-21.htm>, page consultée le 10 mars 2020.

Le nom contient (une « image [...] fausse ») autant qu'il est contenu, inscrivant dans le langage un point, un « pays » fermé, qui échappe au présent, à la donnée temporelle immédiate. Mais en tant que « refuge », il circonscrit un espace de promesse – celui où, dans l'attente de la langue utopique de Benjamin, la traduction « exprim[e] le rapport intime entre les langues ». Cet horizon utopique de la traduction la rend mouvante et instable, mais cette instabilité s'explique en dernier recours par cette tension vers l'utopie. *La traduction alors donne une leçon au commentaire*, de non-maîtrise, de non-fixité, de non-tranquillité. La pensée de la traduction que l'image du spectre délivre rend le commentaire interprétatif inquiet<sup>440</sup>. [Nous soulignons].

Ainsi, la réception de la pensée benjaminienne de la survie des œuvres traduites semble prendre la forme d'une défense de la traduction, propre à consolider son rôle au sein de l'université et de la critique littéraire.

Cette notion de la survie joue également un rôle libérateur pour les traducteurs, comme le souligne Caroline Dislet : « Benjamin's *Forleben*<sup>441</sup> concept offers translators emancipation from the perennial feelings of inevitable failure and from inappropriate requirements of slavish adherence to the original text<sup>442</sup> ». Plus encore, la thèse benjaminienne de la survie devient un leitmotiv selon lequel les traducteurs pourraient produire un texte non seulement délivré de l'original, mais effectivement supérieur : « Si on réfléchit un peu à Walter Benjamin et à Borges, on osera dire qu'avec cette liberté du traducteur, on peut améliorer l'original ou, au moins, le concurrencer. Là devrait se situer notre ambition », lit-on en effet dans un article consacré à la traduction de T. S. Eliot de Vigée, Mounic et Rudolf<sup>443</sup>.

Sans aller jusqu'à cette extrémité, d'autres traducteurs professionnels soulignent le caractère nécessaire de leurs productions dans la survie des œuvres. Henri Mongault,

---

<sup>440</sup> RIGEADE, Anne-Laure, « Vers une pensée du texte traduit : une lecture de *Pnine* et *Feu pâle* et d'un extrait des deux traductions françaises de *Ulysses*, *Palimpsestes* n° 20, 2007, URL : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.104>, page consultée le 12 mars 2020.

<sup>441</sup> L'un des termes allemands que les traducteurs de Benjamin ont rendu par « survie ».

<sup>442</sup> DISLER, Caroline, « Benjamin's 'Afterlive': A Productive (?) Mistranslation In Memoriam Daniel Simeoni », *TTR* n°24, 2011, URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1013259ar>, page consultée le 12 mars 2020.

<sup>443</sup> VIGEE, Claude, MOUNIC, Anne, RUDOLF, Anthony, « Comment traduire les *Quatre Quatuors* de T. S. Eliot ? », *Palimpsestes* n° 20, 2007, URL : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.106>, page consultée le 12 mars 2020.

traducteur de Tolstoï, Dostoïevski, Tourgueniev et Gogol des années 1920 aux années 1930, insiste notamment sur le rôle conféré au traducteur dans le cadre de la réception des originaux dans une interview donnée au journal *Comœdia*, : « Je traduis actuellement *Les Âmes mortes*, de Gogol. Voilà une œuvre qui devrait être, en France, aussi populaire que *Don Quichotte* ou *Gulliver*. Les traductions que l'on en a faites ont empêché *Les Âmes mortes* d'intéresser le grand public<sup>444</sup>. » Ici, le traducteur estime que les versions antérieures n'ont pas su rendre justice à l'œuvre du romancier russe et ont contrevenu à son succès en France. La réussite de la traduction serait donc la condition *sine qua non* de la réussite de l'œuvre. Afin d'argumenter son propos, Mongault recourt à la référence au *Quichotte* et à *Gulliver*, deux œuvres étrangères dont le succès est établi en France depuis plusieurs siècles – ce qui nous intéresse tout particulièrement dans la mesure où les traductions de *Gulliver* sont présentées comme le parangon de la prospérité des originaux en terres étrangères. Le discours de Mongault ne semble pourtant pas tant caractériser une situation réelle plutôt qu'il ne constitue un argument en faveur de sa propre traduction de Gogol. Affirmer que les traductions antérieures seraient défailtantes – point d'ailleurs inexact, puisqu'il n'existe qu'une seule traduction du roman de Gogol à la date où Mongault rédige son article, celle d'Ernest Charrière<sup>445</sup> – revient avant tout à revendiquer la supériorité de sa propre traduction. De la même manière, les références aux œuvres de Cervantès et de Swift ne servent guère à louer les qualités de leurs traductions, qui ne sont pas mentionnées textuellement, mais visent plutôt à inscrire *Les Âmes mortes* au sein d'un certain panthéon littéraire européen.

Dans sa préface au *Voyage au pays des chevaux*, le traducteur Georges Lamoine attire à son tour l'attention sur la question de la survie de l'œuvre :

---

<sup>444</sup> Comœdia, 9 mars 1924.

<sup>445</sup> GOGOL, Nicolas, *Les Âmes mortes* [1842], tr. Charrière, Paris, Hachette, 1859.



Après la parution ces dernières années d'éditions successives des *Voyages de Gulliver* traduits en français par d'éminents spécialistes, on pourra s'étonner de voir une traduction supplémentaire, limitée à un seul des *Voyages*. Pourtant, il n'existe pas d'édition bilingue complète des *Voyages* ; la publication en un seul ouvrage des quatre *Voyages* représenterait un trop fort volume si l'on offrait le texte, la traduction, et un appareil critique. Il a paru opportun de présenter au public celui des *Voyages* qui est le moins connu<sup>446</sup>.

Ici, des raisons éditoriales, probablement financières, semblent justifier l'impossibilité de la parution d'une édition complète bilingue de l'œuvre. Le nombre de pages d'un livre comprenant deux versions du texte ainsi qu'un appareil critique représenterait sans doute une charge financière trop lourde à supporter pour la maison d'édition. Le choix de retenir le dernier voyage tient ainsi seulement à la problématique de la postérité de l'œuvre. Lamoine affirme en effet qu'il s'agit de la partie la moins lue du livre – en la retenant, il prétend donc travailler à sa postérité. Il demeure cependant nécessaire de rappeler qu'il n'est pas certain que le quatrième voyage soit véritablement le moins illustre. S'il est vrai que la réception a davantage favorisé les deux premiers voyages, ceux de Lilliput et de Brobdingnag, il semblerait toutefois que le troisième voyage et ses multiples escales soit le moins célèbre. Les critiques du XVIII<sup>e</sup> siècle citaient en effet abondamment le voyage chez les Houyhnhnms et l'on trouve, de manière générale, bien plus de références dans la critique aux chevaux raisonnables ou aux Yahoos qu'aux savants de Lagado, aux revenants de Glubbudrib ou aux Struldbrugs. En ce sens, le choix de Georges Lamoine ne relève donc pas uniquement d'une volonté d'assurer la pérennité d'une partie méconnue de l'œuvre, mais témoigne peut-être d'une préférence personnelle non formulée.

Alexis Tadié, professeur à Sorbonne Université et préfacier de la traduction de Guillaume Villeneuve parue en 1999, conditionne également la réussite de l'œuvre à celle de ses traductions, et ce dès la première page de son texte introductif :

---

<sup>446</sup> *Voyage au pays des chevaux*, Lamoine, 1971, p. 29.

La renommée de Gulliver dépasse bien sûr l'Irlande : depuis la première version française, publiée peu après la version anglaise, les traductions se sont multipliées, les adaptations ont proliféré et le seul rival international de Gulliver pourrait bien être Tintin... Le monde entier connaît les nains et les géants, les chevaux sages et les savants fous<sup>447</sup>.

Si chacun connaît les personnages qui émaillent l'œuvre de Swift, c'est bien en raison de sa première traduction, réalisée vers le français à La Haye en 1727, et de la multiplication des éditions françaises à travers le temps. Ces premières lignes de la préface placent ainsi la traduction qu'elles annoncent au sein de la longue lignée des versions qui ont contribué au succès de l'œuvre.

## **2. Succès et survie des traductions françaises de *Gulliver's Travels***

Ce n'est pourtant pas la première traduction de l'œuvre qui établit son statut en France, mais la deuxième, celle de la main de l'abbé Desfontaines. L'engouement du public français pour la version française de *Gulliver's Travels* suscite un vif intérêt pour la personne de Jonathan Swift. Voltaire tâche ainsi de persuader l'écrivain de se rendre en France, et rédige, à la suite de la parution des *Voyages*, une lettre de recommandation au Comte de Morville, secrétaire d'État aux affaires étrangères et siégeant au fauteuil 12 de l'Académie française : « vous avez lu les traductions de plusieurs ouvrages qui luy sont attribuez. Et qui est plus capable que vous Monseigneur de discerner les bautez d'un Original a travers la foiblesse des plus mauvaises copies<sup>448</sup> ». Si l'auteur de *Candide* paraît se méfier de la qualité des traductions disponibles de l'œuvre de Swift, c'est bien grâce à elles que le Doyen de Saint-Patrick éveille la curiosité des hommes de lettres français. La célébrité de Swift, que Voltaire présente au Comte de Morville comme « l'un

---

<sup>447</sup> Villeneuve, 1997, p. 7.

<sup>448</sup> *The Correspondence of Jonathan Swift*, D. D., Berne, Peter Lang, t. 3, p. 94.

des hommes les plus extraordinaires que l'Angleterre ait produits<sup>449</sup> », dépend ainsi de son vivant de ses traductions. Le même constat peut être dressé à partir de la lettre que Desfontaines adresse à Swift. L'abbé souligne ainsi avec ardeur l'engouement du public français pour l'écrivain britannique : « on se flatte, Monsieur, qu'on aura bientôt l'honneur de vous posséder ici. Tous vos amis vous attendent avec impatience. On ne parle ici que de votre arrivée, et tout Paris souhaite vous voir. Ne differéz pas notre satisfaction, vous verrez un Peuple qui vous estime infiniment<sup>450</sup> ». Si Desfontaines semble tâcher de s'attirer les grâces de Swift en le flattant, tout en se vantant, entre les lignes, d'être à l'origine de cet enthousiasme, il n'en demeure pas moins que ce passage témoigne de l'intérêt soudain que la France porte à l'auteur des *Voyages de Gulliver*, amplifié par la publication de la traduction de l'abbé, « débitée ici avec une rapidité étonnante et dont il y a déjà trois éditions<sup>451</sup> ».

Le retentissement de la traduction de Desfontaines se poursuit après la mort de son auteur, et l'avocat et statisticien Jacques Peuchet, en loue les mérites dans l'article « Mélancolie » de son *Encyclopédie méthodique* : « *Le Voyage de Gulliver* est le chef-d'œuvre de cet écrivain ; mais il a beaucoup gagné en passant par les mains et la plume de notre abbé Desfontaines<sup>452</sup> ». Peuchet considère ici que la traduction ne perpétue pas seulement l'œuvre de Swift, mais va jusqu'à l'améliorer. Bernard-Henri Gausseron, quatrième traducteur français de *Gulliver*, reconnaît également l'impact majeur de la traduction de Desfontaines : « c'est cependant cette traduction qui s'est perpétuée jusqu'à nous et à travers laquelle le public français connaît l'œuvre de Swift<sup>453</sup> ». Gausseron admet ainsi l'influence de la traduction de son prédécesseur sur la réception de *Gulliver*,

---

<sup>449</sup> *Id.*

<sup>450</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>451</sup> *Id.*

<sup>452</sup> PEUCHET, Jacques, *Encyclopédie méthodique*, vol. 10, Paris, Panckoucke, 1782-91, p. 502.

<sup>453</sup> Gausseron, 1884, p. XI.

quoiqu'il déplore vivement les interpolations et les omissions de l'abbé. Les critiques littéraires du XX<sup>e</sup> siècle relèvent également le rôle de la traduction de Desfontaines. Ainsi, le professeur à la faculté de lettres de l'Institut Catholique de Paris Paul Lesourd, dans un article consacré à l'année littéraire 1727 dans la revue *L'Ami du Lettré*, insiste sur le triomphe rencontré par cette version de l'œuvre :

C'est surtout l'époque où, comme nous l'avons déjà indiqué, l'abbé Guyot-Desfontaines publia une traduction française des *Voyages de Gulliver*, parus en Angleterre pour la première fois à la fin de 1726 et dont 10.000 exemplaires y avaient été vendus en trois semaines. La traduction française eut également beaucoup de succès et quinze jours après la mise en vente de l'ouvrage on songeait déjà à une réédition<sup>454</sup>.

L'année précédente, le journaliste et chroniqueur Paul-Louis Hervier revenait également sur l'importance de l'abbé dans la réception de Swift en France, non sans rabrouer la qualité de la traduction, dans un article intitulé « Gulliver, Swift et Stella » :

Voilà une traduction faite pour le perfectionnement dans la langue anglaise qui a connu une fort belle carrière et le peu modeste abbé qui s'empresse de déclarer qu'elle a un certain mérite que l'original n'a point, a, c'est évident, fait beaucoup pour le renom du chanoine anglais en France<sup>455</sup>.

En effet, la traduction de Desfontaines suscite un intérêt renouvelé pour Swift en France au XVIII<sup>e</sup> siècle et constitue le point de départ de traductions d'autres œuvres – parfois attribuées à tort – de l'auteur, ce que les premières traductions de Swift n'étaient pas parvenues à faire. Sibyl Goulding, dans son étude consacrée à la réception du Doyen en France, note ainsi le peu d'influence exercée par les traductions antérieures à *Gulliver* : « publiées sans nom d'auteur et maintenant ensevelies dans des recueils d'articles éphémères relatifs à l'histoire de l'Angleterre sous le règne de la reine Anne, ces premières traductions françaises de Swift semblent être inconnues des critiques français

---

<sup>454</sup> LESOURD, Paul, « Il y a trois cents ans », *L'Ami du Lettré*, 1928, p. 103.

<sup>455</sup> HERVIER, Paul-Louis, « Gulliver, Swift et Stella », *La Nouvelle Revue*, janvier 1927, p. 190-8.

qui traduisent son œuvre<sup>456</sup> ». La publication en France du *Conte du tonneau* ne remporte pas non plus les suffrages du public et le *Journal des Sçavans* du 19 mai 1727 critique la traduction de Macé avant de reprocher les nombreuses digressions présentes dans la version de Justus Van Effen – digressions qui figuraient pourtant dans l'original<sup>457</sup>. Cependant, entre 1732 et 1757, après que le succès des *Voyages de Gulliver* a retenti, on compte sept nouvelles éditions de la traduction de Van Effen du *Tale*<sup>458</sup>. En ce sens, la réussite de la traduction de Desfontaines paraît engendrer de nouvelles traductions. D'une manière similaire, le *Mercure de France* de janvier 1733 accueille favorablement une traduction des *Miscellanies* en raison de la réputation des *Voyages de Gulliver* : « Le nom seul de M. Swift, auteur des *Voyages de Gulliver*, traduits en François depuis quelques années, suffit pour rendre ce recueil recommandable<sup>459</sup> ». L'abbé Prévost, en 1735, fait également paraître dans la revue *Le Pour et le Contre* un plaidoyer pour la traduction des autres œuvres de l'auteur, ayant lui-même traduit *Bickerstaff* dans le volume 11 du même périodique :

Il n'est connu en France que par le *Gulliver* et le *Conte du tonneau*, dont on nous a donné la Traduction ; mais quoique ces 2 Ouvrages ne fassent nul tort à sa réputation, je m'imagine qu'elle paroîtroit mieux fondée à nos François, s'il s'étoit trouvé quelqu'un qui nous eût traduit ses Epîtres et ses Poèmes avec plusieurs petites Pièces sur divers sujets, dont la beauté même a peut-être causé de l'embarras aux Traducteurs.

Le succès de *Gulliver* provoque également la traduction d'œuvres erronément attribuées à Swift, ce qui témoigne bien de l'engouement pour l'auteur en France, parmi lesquelles figure en 1729 *Le Grand Mistere ou l'Art de Méditer sur la Garde Robe renouvelé et dévoilé par l'ingénieux Dr Swift*<sup>460</sup>. Plus encore, la parution des *Voyages de Gulliver*

---

<sup>456</sup> GOULDING, *op. cit.*, p. 9.

<sup>457</sup> Voir à ce sujet *ibid.*, p. 25.

<sup>458</sup> *Id.*

<sup>459</sup> *Mercure de France*, janvier 1733, p. 106.

<sup>460</sup> *Le Grand Mistere ou l'Art de Méditer sur la Garde Robe renouvelé et dévoilé par l'ingénieux Dr Swift*, La Haye, Jean Van Duren, 1729.

semble contribuer non seulement au succès de leur auteur mais également à l'anglomanie française. Sibyl Goulding affirme ainsi ceci :

il est intéressant de noter que c'est *Gulliver*, postérieur pourtant de six ans à *Robinson*, qui déclenche l'influence de celui-ci. Dans les débuts, *Robinson* n'a pas eu en France un succès comparable à celui de *Gulliver*, et il semble qu'il ait fallu le succès fou de ce dernier pour attirer l'attention du public sur la possibilité d'utiliser l'histoire de l'île solitaire. Alors les influences de ces deux contes anglais, entrelacées et souvent impossibles à démêler commencent à traverser ensemble le siècle<sup>461</sup>.

Il faudrait bien entendu nuancer ce propos, dans la mesure notamment où la renommée de *Robinson* dépasse celle de *Gulliver* au XVIII<sup>e</sup> siècle, et que le texte de Swift est seulement le quatrième ouvrage anglais de fiction le plus traduit en ce même siècle, après *Robinson*, *Tom Jones* et *Pamela*<sup>462</sup>. Il n'en demeure pas moins que la parution de la traduction de Desfontaines entraîne de nombreuses suites et continuations, dont la plus célèbre est sans doute celle de la main de l'abbé lui-même, le *Nouveau Gulliver*<sup>463</sup>, exploitant ainsi la réussite de l'œuvre de Swift. Marivaux s'inspire également de Swift pour *L'Île de la raison*<sup>464</sup>, représentée pour la première fois en septembre 1727. Si le public désavoue ces deux œuvres, leur parution indique cependant que la popularité de Swift était suffisante pour que les écrivains tâchent de s'en inspirer afin de s'attirer les grâces de la critique. L'impact de la traduction de Desfontaines se fait également ressentir dans la langue française elle-même et Robert Merle, dans sa préface au *Voyage de Lilliput*, fait remarquer que le terme de lilliputien est admis par l'Académie française dès 1778 : « ce passage dans notre langue d'un nom emprunté à un personnage de la

---

<sup>461</sup> GOULDING, *op. cit.*, p. 88-9.

<sup>462</sup> Voir à ce sujet *La Traduction romanesque au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dir. Annie COINTRE, Alain Lautel, Anne RIVARA, Arras, Artois Presses Université, 2003, p. 8-9.

<sup>463</sup> DESFONTAINES, Pierre-Guyot, *Le Nouveau Gulliver, ou Voyage de Jean Gulliver, fils du Capitaine Gulliver, traduit d'un manuscrit anglois*, Paris, Veuve Clouzier, 1730.

<sup>464</sup> MARIVAUX, Pierre Carlet de Chamblain de, *L'Isle de la raison*, 1727.

Littérature anglaise révèle que les *Voyages de Gulliver*, dès cette époque, avaient atteint une renommée européenne<sup>465</sup> », commente l'écrivain.

Enfin, une rapide étude des éditions de *Gulliver* en France corrobore l'hypothèse selon laquelle Desfontaines aurait assuré le succès de l'œuvre. On compte en effet 43 éditions pour adultes se fondant sur le texte de Desfontaines de 1727 à nos jours<sup>466</sup>, ainsi qu'au moins 53 versions adaptant Desfontaines pour la jeunesse<sup>467</sup>. Ce nombre de rééditions est bien supérieur à celui des autres traductions de l'œuvre. La deuxième version la plus publiée est en outre celle de 1838, qui consiste, comme nous l'avons déjà dit, en un remaniement du texte de Desfontaines. Illustrée par le caricaturiste de renom Grandville, elle paraît 21 fois<sup>468</sup> – un retentissement moindre qui s'explique sans doute par la popularité du dessinateur et la familiarité du texte. Le nombre de rééditions pour les autres traductions chute considérablement<sup>469</sup> : quatre fois en texte intégral pour celle de Bénédicte Lilamand<sup>470</sup> (6 fois en version tronquée<sup>471</sup>), cinq fois pour celles de La Haye<sup>472</sup>, trois fois respectivement pour Gausseron<sup>473</sup> et de Desmond<sup>474</sup>, deux fois pour celles de Lamoine<sup>475</sup>, une fois pour Villeneuve<sup>476</sup> et Buzelin<sup>477</sup> et enfin aucune réédition pour Constantin-Weyer, Merle et Molitor. La fortune de *Gulliver's Travels* en France semble ainsi intimement liée à la traduction de Desfontaines. Cependant, si l'œuvre de Swift

---

<sup>465</sup> *Voyage à Lilliput*, Merle, 1956, p. 14.

<sup>466</sup> Cf. annexes, tableau récapitulatif p. 3. Liste détaillée : n° 2, 3, 4, 5, 6, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 20 p. 4, n° 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 32, 33, 35, 35, 37, 38 p. 5, n° 39, 41, 42, 43, 44, 47, 54, 55, 56, 57, 59 p. 6, n° 61, 71, p. 7, n° 97 p. 9.

<sup>467</sup> Cf. annexes, tableau récapitulatif p. 3. Liste détaillée : n° 1, 3, 4, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 16, 17 p. 10, n° 18, 19, 22, 23, 26, 27, 28, 32, 33, 34, 37, 39, 40 p. 11, n° 41, 50, 51, 52, 55, 56, 57 p. 12, n° 61, 64, 65, 69, 72, 74, 77, 78, 79 p. 13, n° 87, 89, 96, 97, 98, 100 p. 14, n° 111, 113, 121 p. 15, n° 193 p. 18, n° 197 p. 19.

<sup>468</sup> *Ibid.*, n° 30, 31, 34 p. 5, n° 40, 45, 46, 48, 49, 51, 58 p. 6, n° 61, 62, 63, 64, 66, 67, 71 p. 7, n° 78, 83, 97 p. 8.

<sup>469</sup> Cf. annexes, tableau récapitulatif p. 3.

<sup>470</sup> Cf. annexes, n° 84, 85, 86 p. 8, n° 88 p. 9.

<sup>471</sup> Cf. annexes, n° 151 p. 16, n° 159, 160, 162, 163 p. 17, n° 203 p. 19.

<sup>472</sup> Cf. annexes, n° 7, 8, 9, 16 p. 4, n° 27 p. 5.

<sup>473</sup> Cf. annexes, n° 52 p. 6, n° 89, 90 p. 9.

<sup>474</sup> Cf. annexes, n° 68, 76 p. 7, n° 79 p. 8.

<sup>475</sup> Cf. annexes, n° 194, 206, p. 19.

<sup>476</sup> Cf. annexes, n° 91, p. 9.

<sup>477</sup> Cf. annexes, n° 205 p. 19.

paraît bien avoir survécu grâce au travail de son deuxième traducteur, il convient de s'interroger sur la nature de cette survie. L'aspect mixte de la version de Desfontaines, qui ménage de nombreuses omissions et interpolations, ne livre guère un déploiement des potentialités du texte de Swift et la survie de l'œuvre en français ne paraît ainsi pas correspondre à celle que louait Benjamin. La survie dont il est question n'est donc pas exactement celle de *Gulliver's Travels* en France, mais bien du texte français de Desfontaines. Malgré les critiques, parfois véhémentes, proférées à son encontre à travers les siècles, cette version a su s'imposer dans le paysage français, comme l'explique Paul Ginisty dans une chronique parue dans *Comœdia* : « malgré ces mutilations et ces infidélités, la version française de *Gulliver* eut du succès<sup>478</sup> ».

### **3. Les limites de la perpétuation par la traduction**

La perpétuation de l'œuvre par ses traductions demeure limitée, malgré la forte pénétration de la version de Desfontaines. Il semblerait en effet que la critique joue davantage le rôle de passeur. Or, la critique, par un procédé d'invisibilisation, tend à louer l'original plutôt qu'à vanter la traduction. Les préfaciers des *Voyages de Gulliver* insistent bien, comme nous l'avons vu, sur les qualités de l'original lui-même. Ainsi, les éditeurs de la version illustrée par Grandville en 1838 attribuent-ils le succès de l'œuvre à l'original :

parmi les productions nombreuses et remarquables du Rabelais de l'Angleterre, ainsi que Voltaire l'a surnommé, son *Gulliver* est le seul livre destiné à vivre dans la postérité. Il est vrai d'ajouter qu'un ouvrage d'aussi haute portée suffit à fonder une renommée de premier ordre<sup>479</sup>.

---

<sup>478</sup> GINISTY, Paul « Le fils de Gulliver », *Comœdia*, 21 octobre 1925, p. 1.

<sup>479</sup> *Voyages de Gulliver*, Furne et Fournier, 1838, p. XLVI.



Les éditeurs font valoir que la qualité du texte source est bien la cause de la réputation de Swift en France. Il est cependant peu surprenant qu'ils privilégient l'original à la traduction, dans la mesure où la version donnée par Furne et Fournier ne consiste qu'en une correction de la traduction de Desfontaines, ce que la maison d'édition n'aurait guère intérêt à souligner. Georges Lamoine, quoique traducteur, impute également le succès de *Gulliver* au mérite de l'original plutôt qu'à la succession de ses traductions : « cette œuvre de Swift possède une pérennité dans la mesure où elle échappe à la faux du temps<sup>480</sup> ». La survie de l'œuvre tiendrait alors à l'original plutôt qu'elle ne dépendrait des textes qui l'ont introduite en France. Le chroniqueur et directeur du théâtre de l'Odéon, Paul Ginisty, dans un article paru dans *Comœdia*, estime quant à lui que c'est la réussite de l'original qui suscite les traductions, et non les traductions qui assurent la fortune de l'œuvre :

Voici deux cents ans passés depuis la naissance d'un livre qui devait rester fameux, et qui fut, assurément, un de ceux que répandirent le plus grand nombre de traductions dans toutes les langues : Les Voyages du capitaine Lemull [*sic*] Gulliver. Rien ne serait plus légitime que de fêter les dates d'apparition des livres, de préférence, même aux dates qui concernent leurs auteurs, car c'est par leurs livres qu'ils survivent, c'est dans leurs livres qu'ils sont véritablement<sup>481</sup>.

Les dates anniversaires retenues par le critique excluent *de facto* la traduction : il ne fait ni mention des dates de publication des traductions, ni des dates des traducteurs des œuvres. Si la traductologie contemporaine, à la suite de Benjamin, tend à considérer que la relation qu'entretiennent l'original et la traduction demeure unilatérale, la traduction se mettant au service de l'original, ce rapport semble en réalité s'avérer chiasmatique : le succès de l'original entraîne des traductions qui à leur tour consolident sa renommée.

---

<sup>480</sup> *Id.*

<sup>481</sup> GINISTY, Paul, « Le fils de Gulliver », *Comœdia*, 21 octobre 1925, p. 1.

De surcroît, la pensée de la survie de l'œuvre par ses traductions tend à occulter un pan majeur de la réception : celui de la critique littéraire, qui joue un rôle non négligeable.

Ainsi, l'écrivain Paul Nizan, dans un compte rendu de la biographie de Swift écrite par Armand Petitjean, insiste-t-il sur l'influence de la critique littéraire :

On connaît assez mal, en France, l'extraordinaire personnage que fut le doyen Swift : le plus grand écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle anglais est un peu écrasé par la gloire des *Voyages de Gulliver*, encore que ce livre même soit le plus souvent donné dans des versions mutilées. Sachons gré à M. Petitjean de cette *Présentation de Swift*, où l'on trouvera assez de révélations et de questions pour éprouver le désir de s'engager dans l'univers swiftien<sup>482</sup>.

Selon l'auteur de *La Conspiration*<sup>483</sup>, la critique comble les lacunes de la traduction et le texte de Petitjean serait à même d'apporter un éclairage sur l'œuvre de Swift que les traductions n'avaient pas permis. Certains traducteurs de l'œuvre inscrivent par ailleurs leur démarche traductive au sein de la critique. C'est notamment le cas du professeur Émile Pons, dont la traduction des *Voyages de Gulliver* qui lui est erronément attribuée vient en quelque sorte couronner son travail critique de l'œuvre de Swift. Sa préface au sein de la collection de la Pléiade souligne le fait que sa traduction est motivée par ce qu'il désigne comme un renouveau de la critique swiftienne : « ces pages paraissent alors que les études swiftiennes connaissent un véritable renouveau<sup>484</sup> ». L'universitaire poursuit et son raisonnement indique que son édition de l'œuvre ne relève pas seulement d'une prétention traductive, mais constitue bien une nouvelle percée de la critique :

Et si nous avons parlé de « mutation » dans les études swiftiennes, c'est que certains fervents de Swift ont commencé d'écrire sa vie en faisant table rase de la critique plus ou moins hagiographique qui nous a été servie pendant deux siècles. Il ne s'agit pas de briser une idole, il s'agit d'exposer (non sans admiration) comment d'une vie assez pauvre et banale en soi, a pu naître une œuvre littéraire exceptionnelle<sup>485</sup>.

---

<sup>482</sup> NIZAN, Paul, « Journal à Stella de Jonathan Swift, Présentation de Swift de A. M. Petitjean », *Ce soir*, 4 mai 1939, p. 2.

<sup>483</sup> NIZAN, *La Conspiration*, Paris, Gallimard, 1938.

<sup>484</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1965, p. ix.

<sup>485</sup> *Ibid.*, p. ix-x.

Le point de vue de Pons paraît certes discutable : à la suite de Samuel Johnson et de William Thackeray, nombreux sont les critiques et biographes français comme anglais du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles qui ont brossé un portrait noir de l'auteur en misanthrope marginal<sup>486</sup>. Ce n'est cependant non pas tant la teneur des évolutions supposées de la critique swiftienne qui nous importe ici, mais bien le fait que Pons estime que la traduction qu'il présente doit être le fruit d'une révolution de la critique.

Il paraît toutefois délicat d'établir avec certitude les rapports qui se nouent entre traductions et critique des *Voyages de Gulliver*. Les traducteurs de l'œuvre citent peu de références bibliographiques, à l'exception de celles dirigées par des enseignants chercheurs, qui ne semblent d'ailleurs pas fondées sur de seuls travaux récents. Les bibliographies des éditions de Pons, Lamoine, Axelrad et Tadié, comprennent ainsi des ouvrages du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle et les traductions ne paraissent guère s'appuyer sur les dernières avancées de la critique. Les critiques, de leur côté, sont tout aussi peu nombreux à citer les traducteurs. Traducteurs et critiques avancent ainsi parallèlement, sans paraître se nourrir des travaux des uns et des autres. Une comparaison de la chronologie des textes critiques majeurs français et des traductions françaises conclut également à l'hermétisme mutuel de la critique et de la traduction. La biographie de Lucien Anatole Prévost-Paradol paraît ainsi en 1856, soit 18 ans après la traduction de Furne et 27 ans avant celle de Gausseron. Celle de Hermile Reynald, parue en 1860, se tient à une distance similaire de ces deux traductions. L'étude de Toldo sur Swift et Cyrano de Bergerac, publiée en 1907, a 24 ans d'écart avec la traduction de Gausseron de 1883 et 23 ans avec celles de

---

<sup>486</sup> Samuel Johnson disait ainsi « at last his anger was heightened into madness » (Johnson, Samuel, « Life of Swift », in *The Essential Writings of Jonathan Swift*, New York, Norton & Company, 2010, p. 735), tandis que Thackeray dépeignait ainsi le doyen « he was always alone and gnashing in the darkness » (*Ibid.*, p. 741). En ce qui concerne la critique française du XIX<sup>e</sup> siècle, voir notamment Barbey d'Aurevilly, op. cit., p. 251 « cet homme qui avait des manières presque shakespeariennes d'être misanthrope », Philarète Chasles, « Le Doyen Swift », *Journal des débats politiques et littéraires*, 18 octobre 1837 : « il est sévère jusqu'à la misanthropie », Paul de Saint Victor, *Hommes et dieux*, 1867, p. 501 : « il n'y a pas un trait sympathique dans ce sauvage misanthrope : il grimace ou il menace par tous côtés » ou encore un article de *La Revue indépendante* de 1846, p. 690 : « l'excentricité méchante de l'affreux de Swift ».

Constantin-Weyer de 1930. Les travaux de Sibyl Goulding sur Swift et d'Émile Pons sur le *Conte du tonneau*, parus en 1925, précèdent de 5 ans la traduction de Constantin-Weyer, tandis que la biographie de Petitjean, publiée en 1939, survient 9 ans après la dernière traduction de l'œuvre et 5 ans avant la traduction suivante, celle d'André Desmond. Il y a cependant concomitance entre la parution de la biographie de Pierre Frédéric en 1964 et celle du numéro spécial de la revue *Europe* consacrée à *Gulliver* en 1967 et la traduction de Bénédicte Lilamand pour la Pléiade, parue en 1965 – phénomène qui est sans doute lié au prestige culturel de cette collection en France. Enfin, la multiplication des ouvrages consacrés à *Gulliver* au début des années 2000<sup>487</sup> ne paraît pas correspondre à la publication de la traduction de Villeneuve en 1997 mais plutôt dépendre de la présence de l'œuvre au programme du concours de l'agrégation externe<sup>488</sup>. Les laps de temps considérables entre traductions et ouvrages critiques tendent ainsi à montrer que les uns ne motivent pas les autres, mais bien plutôt qu'ils se déploient unilatéralement.

Enfin, un dernier phénomène interroge la place de la traduction comme modalité première de survie de l'œuvre et fonction de la renommée de son auteur original. Différents critiques signalent en effet que Swift demeure peu connu en France, malgré la multiplication des traductions, tandis que d'autres affirment que son esprit serait trop anglais pour s'acclimater à la France. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Barbey d'Aurevilly affirme ainsi, d'une manière certes peut-être arbitraire que « Swift, en France, est fort peu connu<sup>489</sup> ». Le collaborateur régulier de la *Nouvelle Revue Française* Armand Petitjean reprend cette

---

<sup>487</sup> HOPES, Jeffrey, « *Gulliver's Travels* », *Jonathan Swift*, Paris, Armand Colin, 2001. BONY, Alain, *Discours et vérité dans Les Voyages de Gulliver de Jonathan Swift*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002. « *Les Voyages de Gulliver* » : *mondes lointains ou mondes proches*, dir. Daniel Carey, François Boulaire, Caen, Presses universitaires de Caen, 2002.

<sup>488</sup> Archives des programmes de l'agrégation externe, information consultée sur le site de la SAES, page consultée le 3 avril 2020, URL : <http://saesfrance.org/wp-content/uploads/2016/01/agext2002.pdf>.

<sup>489</sup> BARBEY, *op. cit.* p. 247.

affirmation à son compte dans sa biographie de Swift : « le public français a, touchant Swift, à peu près tout à apprendre<sup>490</sup> », ce que Nizan soulignait également, comme nous l'avons vu plus haut, dans son compte rendu de l'ouvrage. Le reporter Pierre Frédéric fait écho à cette idée quelques années plus tard dans son livre consacré au doyen de Saint-Patrick et précise ainsi que « Swift demeure, pour le commun des Français, un célèbre inconnu<sup>491</sup> ». Ces déclarations, peu étayées, servent avant tout d'argument pour justifier la parution de nouveaux ouvrages consacrés à la vie d'un auteur qui a déjà été présentée plus d'une fois au public français. Elles impliquent cependant que les traductions des œuvres de l'auteur n'ont pas suffi à le faire connaître en France, et tendent dès lors à faire de la critique le seul véritable passeur des auteurs, dévalorisant ainsi le rôle de la traduction.

Certains critiques vont jusqu'à prétendre que l'esprit de Swift serait trop étranger pour pénétrer en France, indiquant par-là que les traductions ne suffiraient guère à lui assurer une place dans le panthéon littéraire de son pays, les frappant du même coup d'inanité. Barbey, qui n'apprécie décidément pas l'œuvre de Swift, estime par exemple que les *Voyages de Gulliver* ne seraient qu'« une mauvaise plaisanterie, exécutée avec une conscience et un sérieux sans égal par l'homme le moins gai, pour ne pas dire le plus sombre, par l'esprit le plus complètement et le plus féroce anglais, quoique Irlandais, qui ait jamais pu exister<sup>492</sup> ! ». Le caractère anglais de l'œuvre serait ainsi ce qui mettrait le texte en situation d'échec en France. Le président du Sénat et ancien professeur de philosophie Paul-Armand Challemeil-Lacour radicalise quant à lui ce point de vue dans un texte consacré au pessimisme paru en 1901 :

---

<sup>490</sup> PETITJEAN, Armand, *Présentation de Swift*, Paris, Gallimard, 1939, p. 58.

<sup>491</sup> FREDERIX, Pierre, *Swift, le véritable Gulliver*, Paris, Hachette, 1964, p. 9.

<sup>492</sup> BARBEY, *op. cit.*, p. 250-1.

Swift est un grand homme en Angleterre, il décroît à Douvres ; à Calais, il n'a plus qu'une taille ordinaire. Son génie est trop insulaire pour s'acclimater ailleurs que dans son pays. Il personnifie avec une vigueur singulière les qualités violentes de la race saxonne. Mais son talent, qui enthousiasme l'Angleterre, n'inspire ailleurs qu'un morne étonnement<sup>493</sup>.

Challemel-Lacour retourne la pensée de la relativité de la taille contre son auteur et déplore un talent dont les bornes ne sauraient dépasser celles de sa propre nation. Le propos du professeur a beau pécher par sa mauvaise foi – la réputation de Swift en France est faite en 1901 – tout en relevant sans doute d'une aversion personnelle, il n'en demeure pas moins révélateur d'une certaine tendance à conclure à la non-pertinence de la traduction pour des œuvres qui n'auraient pas vocation à quitter leur pays d'origine.

Le postulat de la postérité qu'établit la traductologie ne semble donc pas entièrement survivre à une analyse de la réception des traductions françaises de *Gulliver's Travels*, d'autant que la perception de l'œuvre en France ne tient pas seulement à ses traductions intégrales, mais également à la place prépondérante des adaptations destinées aux enfants. Ainsi, la catégorie des traductions pour la jeunesse ne paraît pas développer le sens qui serait contenu en germe dans l'original, biais par lequel elles assureraient sa survie, mais créent plutôt de nouveaux effets de sens et de réception parfois entièrement exempts du texte de Swift. La première adaptation de *Gulliver* pour la jeunesse en France paraît près d'un siècle après l'œuvre du doyen de Saint-Patrick, en 1823. Fondée sur la version de Desfontaines, les *Aventures surprenantes de Gulliver, ou les Voyages de Gulliver réduits aux traits les plus intéressants* est de la main d'Alexandre-Jacques Sanson, directeur éditorial d'une « Librairie d'éducation » et auteur d'un *Don Quichotte de la jeunesse*<sup>494</sup>. Les publications de ce type se multiplient tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle (on en dénombre soixante-trois<sup>495</sup>), et consistent généralement également en des versions remaniées du

---

<sup>493</sup> CHALLEMEL-LACOUR, Paul-Armand, *Études et réflexions d'un pessimiste*, Paris, E. Fasquelle, 1901, p. 513-4.

<sup>494</sup> SANSON, Alexandre-Jacques, *Don Quichotte de la jeunesse*, Paris, A. J. Sanson, 1830.

<sup>495</sup> Cf. annexes, p. 10-3.

texte de Desfontaines, parfois rédigées de la main de personnalités illustres, à l'image de l'édition de Jules Rostaing<sup>496</sup>, vaudevilliste et auteur pour enfants, ou encore de celle de Jules Janin<sup>497</sup>, « prince des critiques » et académicien. La popularité d'autres parutions de ce type tient en outre aux illustrations de dessinateurs en vogue, d'Hippolyte Pauquet<sup>498</sup> à Edmond Coppin<sup>499</sup> en passant par Gavarni ou Jean Geoffroy<sup>500</sup>. Ainsi, le texte remanié de Swift participe de l'apparition de l'intérêt des éditeurs du XIX<sup>e</sup> siècle pour le jeune public. Les maisons d'édition piochent en effet régulièrement parmi les textes classiques étrangers, notamment anglais et allemands, pour constituer des catalogues adaptés aux enfants<sup>501</sup>. *Gulliver* devient ainsi un classique des livres d'étrennes que l'on offre aux enfants à l'occasion de la fête du Nouvel An.

La maison Quantin, sensible à la popularité de ces ouvrages, fait alors paraître de manière concomitante deux éditions distinctes de la traduction de Bernard-Henri Gausseron : l'une pour adultes, la deuxième légèrement expurgée pour la jeunesse, où aucun passage n'est lourdement censuré mais qui tend à gommer les références scatologiques. Or, si la nouvelle traduction pour adultes présente de véritables atouts face à ses prédécesseurs dans la mesure où elle restitue les pages supprimées par Desfontaines, c'est bien la version pour enfants qui fait l'unanimité au sein de la presse. Les journalistes enjoignent le public de se procurer cet ouvrage à offrir aux enfants en guise de cadeau de fin d'année. Francisque Sarcey, condisciple d'Hippolyte Taine et du spécialiste de Swift Lucien-Anatole Prévost-Paradol à l'École Normale Supérieure, recommande ainsi deux fois le livre dans les colonnes du *XIX<sup>e</sup> siècle* : « Et puisque j'ai commencé à parler

---

<sup>496</sup> *Voyages de Gulliver*, abrégé par Jules Rostaing, Paris, Magnin, Blanchard et Compagnie, 1864.

<sup>497</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Desfontaines revue par Jules Janin, Paris, Morizot, 1862.

<sup>498</sup> *Le Gulliver des enfants, ou Aventures curieuses de ce voyageur*, Paris, I. de Bure, 1843.

<sup>499</sup> *Voyages de Gulliver*, Paris, Magnin, Blanchard et Compagnie, 1864.

<sup>500</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Paris, Delagrave, 1898.

<sup>501</sup> 95,5% des traductions pour la jeunesse entre 1815 et 1840 proviennent de l'anglais et de l'allemand, *Histoire des traductions en langue française, XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*

aujourd'hui de livres d'étrennes, permettez-moi de vous signaler – sans y insister autrement – la publication que M. A. Quantin vient de faire les *Voyages de Gulliver* de Swift<sup>502</sup> ». Cependant, le journaliste se dément et insiste bien à nouveau en décembre :

Et, à ce propos, laissez-moi vous recommander une édition que Quantin vient, cette année même, de publier des *Voyages de Gulliver*, en un volume dont il a fait un volume d'étrennes. J'ose dire que ce volume est une publication exquise ; les illustrations en sont d'une légèreté et d'une grâce admirables<sup>503</sup>.

Les auteurs de chroniques de livres d'étrennes de différents journaux reprennent à leur compte, y compris le célèbre Octave Uzanne, mot pour mot, la publicité de l'ouvrage distribuée à la presse par l'éditeur :

Enfin, l'éditeur a voulu que ce volume pût entrer dans toutes les bibliothèques et être offert en étrennes à tout le monde et par tout le monde. Le prix auquel il s'est arrêté paraîtra d'une réduction excessive, si l'on tient compte des frais énormes que nécessitent des fabrications aussi multiples et de l'aspect général de l'ouvrage. M. Quantin a fait un appel au goût du public : on peut lui prédire que le suffrage du public le récompensera<sup>504</sup>.

De Rockencourt, au *Parnasse*, surenchérit également : « Parmi les nouvelles publications qui voient le jour à cette époque de l'année, nous avons eu la bonne fortune de feuilleter les *Voyages de Gulliver*, splendide livre d'étrennes, édité par la maison Quantin<sup>505</sup> ». Vaughan, pour *L'Intransigeant*, estime même que l'œuvre de Swift représente le parangon du livre à offrir aux enfants, ce qui présage selon lui du succès de l'édition de Quantin : « *Les Voyages de Gulliver* sont et resteront longtemps encore le livre d'étrennes par excellence. [...] Celle que nous offre, cette année, la maison Quantin, n'aura pas moins de succès que les précédentes<sup>506</sup>. » Ce phénomène est confirmé par le texte d'un

---

<sup>502</sup> *Le XIXe siècle*, 25 novembre 1884.

<sup>503</sup> *Le XIXe siècle*, 5 décembre 1884.

<sup>504</sup> *Le Livre, revue mensuelle*, décembre 1884, p. 740 et *La Chronique des arts et de la curiosité*, 6 décembre 1884, p. 491.

<sup>505</sup> *Le Parnasse*, 1 décembre 1884.

<sup>506</sup> *L'Intransigeant*, 3 décembre 1884.



journaliste de la *Revue britannique*, qui rédige une curieuse liste de livres d'étrennes du point de vue de Gulliver lui-même :

C'est une armée de livres d'étrennes, dit Gulliver. D'ici tu pourras la voir défiler. Elle se rend avec armes et bagages au camp Hachette, afin de se préparer à la grande bataille du jour de l'an. Mais elle est sûre d'avance d'être victorieuse, car elle est de beaucoup la plus forte en nombre, et ses soldats sont tous de solides gaillards admirablement bien disciplinés. Pendant que tu vas les regarder passer, je m'en vais faire encore un petit tour<sup>507</sup>.

L'édition illustrée par Grandville s'immisce également parmi les conseils de lecture distillés aux enfants. Jules Le Petit la recommande ainsi chaleureusement aux enfants dans *L'Art d'aimer les livres et de les connaître : lettres à un jeune bibliophile*, tout en signalant l'édition ornée par Lalauze<sup>508</sup>. Enfin, la version de Jules Janin rencontre un franc succès auprès de la presse. *L'Abeille impériale* annonce ainsi sobrement la parution de l'œuvre « M. Jules Janin, dont la plume souple et facile sait passer de Richardson à Swift, vient, à l'occasion de la nouvelle année de nous donner, pour nos enfants, les *Voyages de Gulliver*, purgés des joyusetés du Rabelais anglais<sup>509</sup> ». À l'occasion de la représentation d'une pièce de Léon de Wailly mettant en scène les amours de Swift et Stella, le *Courrier du Gard* prédit une belle réussite au texte de Janin :

Cette pièce me permet de vous annoncer que M. Morizot, l'éditeur des plus belles œuvres illustrées qui aient paru en librairie depuis quelques années, met en vente demain une des œuvres de Jonathan Swift, le *Voyage de Gulliver*, traduit en français, avec une savante et spirituelle préface de Jules Janin et des illustrations de Gavarni. Avec trois noms de ce genre, le succès d'un volume est assuré<sup>510</sup>.

*Le Monde illustré* surenchérit enfin de la sorte :

---

<sup>507</sup> « Voyage de Gulliver au pays des Livres d'Étrennes », in *Revue britannique*, novembre 1884, p. 598.

<sup>508</sup> LE PETIT, Jules, *L'Art d'aimer les livres et de les connaître : lettres à un jeune bibliophile*, Paris, autoédité, 1884, p. 79 et p. 87.

<sup>509</sup> *L'Abeille impériale*, 1 janvier 1862.

<sup>510</sup> *Le Courrier du Gard*, 22 novembre 1862

Quoi qu'il en soit, à ceux qui se proposent de l'aller voir, je conseillerai, comme initiation première, la lecture de l'excellente, intéressante et spirituelle notice que M. Jules Janin vient de consacrer à Jonathan Swift, dans la récente et magnifique édition des *Voyages de Gulliver*, publiée par le libraire Morizot avec des illustrations de Gavarni. M. Janin excelle depuis longtemps dans ces portraits des hommes de combat et d'amour. Il a mis dans celui-ci le meilleur de sa verve et de son habileté<sup>511</sup>.

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, Gulliver acquiert ainsi la réputation d'un livre pour enfants universellement apprécié, et dont les théoriciens et journalistes se remémorent les pages avec tendresse. Prévost-Paradol se souvient avec nostalgie de sa découverte de l'œuvre dans sa biographie de Swift : « Le hasard m'a mis entre les mains, à l'âge où les contes de fées nous amusent, une édition complète de *Gulliver*, animée par un crayon spirituel<sup>512</sup> » et Maurice Pons, fils d'Émile, écrivain et auteur de la préface de la traduction de sa sœur met en scène son attachement enfantin à l'œuvre : « À plat ventre sur le tapis du bureau, je feuilletais devant la bibliothèque de mon père les diverses éditions illustrées de Swift, en français ou en anglais, et certaines images, autour desquelles je suppose qu'à l'occasion on me brodait des histoires<sup>513</sup> ». Cette popularité dépasse pourtant le seul champ des hommes de lettres et touche le grand public, comme en témoigne cet extrait du *Journal des coiffeurs* : « Qui ne se rappelle le délicieux livre que tout le monde a lu dans son enfance, et qui a pour titre : le *Voyage de Gulliver à Lilliput*<sup>514</sup> ? ». L'association de *Gulliver* au monde de l'enfance paraît scellée, et la jeune rédactrice d'une composition française au brevet élémentaire se targue d'avoir dépassé, à seize ans, l'âge de cette lecture puérile :

Ma cousine m'a offert, cette année, de prendre, dans sa bibliothèque, récemment composée, les ouvrages qui pourraient me convenir, ce dont j'ai été très flattée, car c'est un vrai trésor que cette petite bibliothèque. Ce sont donc des livres sérieux qu'il y a là, des livres ayant une valeur littéraire en même temps qu'une portée morale. Je n'y ai pas cherché *Robinson*

---

<sup>511</sup> *Le Monde illustré*, 29 novembre 1862.

<sup>512</sup> PREVOST-PARADOL, Lucien-Anatole, *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres*, 1856, p. 6.

<sup>513</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 8.

<sup>514</sup> *Le Journal des coiffeurs*, 1 décembre 1862.

*Crusoé*, les *Travaux de Gulliver*, les *Mémoires d'un âne*, *Gribouille* et autres fantaisies qui faisaient mes délices à douze ans. J'en ai seize aujourd'hui et je dois laisser le monde des fées et des gnomes pour aborder les lectures sérieuses<sup>515</sup>.

La puérité supposée de l'œuvre devient proverbiale, et la méprise de l'adolescente, qui paraît mêler les travaux d'Hercule aux *Voyages de Gulliver*, témoigne de cette popularité diffuse et imprécise. On trouve, en outre, dans la presse de nombreuses références à Gulliver dont le rôle est de qualifier l'aspect enfantin d'une chose. Ainsi, dans un billet parodique sur une séance de l'Académie française, Lucien d'Autremont raille le comportement d'Abel Hermant qui semble bouder comme un collégien : « Il n'a pas du tout l'air joyeux, l'ami de M. Gulliver ; il donne exactement l'impression d'élaborer une nouvelle règle grammaticale relative aux participes<sup>516</sup> ». Un petit poème d'Alfred Klepping, paru dans l'*Algérie Nouvelle*, et qui consiste en une longue énumération des cadeaux que l'on reçoit à Noël, associe par ailleurs les jouets à l'Empire de Lilliput : « Pour l'enfance au désir instable / Qu'un nouveau Gulliver a pu, / Jeter sur l'îlot d'une table / Tout le pays de Lilliput [*sic*]<sup>517</sup> ».

Les adaptations enfantines de *Gulliver* paraissent ainsi faire obstacle à la survie de l'œuvre par ses traductions intégrales. Le grand public, loin d'estimer la satire swfitienne, envisage le livre comme un ensemble d'aventures agréables propres à divertir la jeunesse. Certains journalistes soulignent pourtant dès le XIX<sup>e</sup> siècle la nature double du public de l'œuvre. Jules Andrieu vante notamment les mérites d'un texte qui sied aussi bien aux enfants qu'aux adultes : « Les aventures de son fantastique héros sont connues du monde entier. L'enfance en fait ces délices, et l'âge mûr sourit encore à leurs transparentes allusions. C'est littéralement un charme<sup>518</sup> ». Ce point de vue est partagé par E. Vaughan,

---

<sup>515</sup> « Composition française du brevet », *L'École et la famille*, 15 novembre 1921, p. 463.

<sup>516</sup> *Comœdia*, 28 décembre 1928.

<sup>517</sup> *L'Algérie Nouvelle*, 1926.

<sup>518</sup> *L'Intransigeant*, 3 octobre 1868.

comme nous l'avons déjà souligné, dans les colonnes du même journal, une vingtaine d'années plus tard :

*Les Voyages de Gulliver* sont et resteront longtemps encore le livre d'étrennes par excellence. Ils ont le rare mérite de plaire aussi bien aux enfants qu'aux hommes graves. Là où les jeunes gens ne voient qu'une série d'aventures merveilleuses qui les attirent et les retiennent les penseurs découvrent une satire, amère et profonde des travers, des vices, des crimes de l'humanité<sup>519</sup>.

Francisque Sarcey s'étonne quant à lui de ce curieux phénomène dans les lignes du *XIX<sup>e</sup> siècle*, peinant à comprendre comment *Gulliver* avait pu le séduire dans sa jeunesse :

On est bien étonné, quand on est homme fait et qu'on relit les *Voyages de Gulliver*, du plaisir qu'on y a trouvé dans son jeune âge ; on est plus étonné encore lorsqu'on songe que ces *Voyages* passent pour être un livre d'enfants, et qu'on le met en effet entre les mains de tous les collégiens. Je sais, pour ma part, que j'ai lu vers ma douzième année les deux premiers voyages, les seuls dont ma mémoire de ce temps-là ait gardé le souvenir ; et il est fort probable que je n'y ai rien compris, non plus que tous les enfants à qui l'on donne ce prétendu conte de fées<sup>520</sup>.

L'interrogation du journaliste est légitime, et tient à un aspect matériel qu'il paraît avoir négligé : celui de la nature de l'édition de l'œuvre. Il avoue lui-même n'avoir lu à douze ans que les deux premiers voyages. Il est donc fort probable que l'édition qu'il ait tenue entre les mains ait été une version remaniée pour les enfants. Les journalistes paraissent ainsi attribuer la dualité de la réception de l'œuvre à l'original seul, alors qu'elle résulte avant tout de ses traductions, nouveau phénomène d'occultation de l'importance de la traduction. Les enfants se délectent bien de la lecture des éditions expurgées tandis que les adultes s'émerveillent des traits satiriques présents dans les traductions complètes, mais il demeure important de noter que ces deux publics ne consultent guère les mêmes éditions.

---

<sup>519</sup> *L'Intransigeant*, 3 décembre 1884.

<sup>520</sup> *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, 25 mai 1875.

À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il se trouve cependant des voix qui s'élèvent contre cette réception jugée erronée de l'œuvre et qui réclament un retour à l'original. Un curieux passage d'une pétition adressée aux députés sur la question du débat opposant les partisans du scrutin de liste et ceux du scrutin uninominal déplore la puériorité des représentants en ces termes : « Est-ce qu'il leur faut, comme aux enfants élevés par les jésuites, des *Don Quichotte*, des *Gulliver* ou des *Robinson* expurgés par M. l'abbé \*\*\* ? Ne sont-ils pas assez grands pour savoir juger<sup>521</sup> ? ». L'auteur dénigre ainsi les adaptations des œuvres classiques pour la jeunesse, dont les textes tronqués privent de l'accès à l'original. Le journaliste Michel Vaucaire se dresse également contre ces textes censurés et plaide en faveur de la confrontation au texte intégral dès le plus jeune âge : « D'ici peu de temps, les *Robinsons* suisses et les *Gullivers* expurgés moisiront dans les caves<sup>522</sup> ». Dans un article du comité de la Société des Gens de Lettres sur le mouvement littéraire à l'étranger, le rapporteur raille les mauvais écrivains gaéliques en les comparant aux adaptateurs de *Gulliver* :

L'auteur gaélique moderne est surtout un vulgarisateur et un propagandiste et il publie de préférence des petites brochures à bon marché qui sont aux grands classiques gaéliques ce qu'un *Gulliver* ou un *Don Quichotte* de cent pages à l'usage de la jeunesse sont à l'œuvre de Swift et à celle de Cervantès<sup>523</sup>.

Un article de *Comœdia* du 20 mars 1943 s'insurge avec davantage de force contre ces versions expurgées qui nuiraient à la réception de leurs originaux :

Encore les arrangements. Ils sévissent aussi sur les livres pour enfants. Dans « *Monte-Cristo* », on a supprimé l'épisode de la prison. « *David Copperfield* » est adapté par M. Duclos de la Maldère et illustré par soixante-treize photos de films : mais que garde-t-il de Dickens ? Adaptés aussi, et jusqu'à la fadeur, le « *Roman de Renart* », les « *Mésaventures*

---

<sup>521</sup> Emile Delaurier, *Opinion de Lamartine*, Paris, A. Lahure, 1883, p. 59.

<sup>522</sup> *Art et décoration : revue mensuelle d'art*, décembre 1930, p. 171.

<sup>523</sup> Rapport du comité de la Société des Gens de lettres sur le mouvement littéraire à l'étranger, 25 juillet 1924.

de Jean-Paul Choppart », « La Case de l'oncle Tom », « Gulliver ». [...] Ce n'est plus de la pudeur, mais de la niaiserie ; et c'est une entreprise d'abêtissement<sup>524</sup>.

Le choix du lexique témoigne de la virulence du propos : les adaptations présentées sont considérées comme des arrangements avec la vérité dont la platitude (« fadeur ») confine à l'idiotie (« abêtissement », « niaiserie »). D'autres journalistes estiment quant à eux qu'il faudrait cesser de faire lire certains classiques, dont *Gulliver*, aux enfants, et qu'il vaudrait mieux les réserver à l'âge adulte, où l'on serait suffisamment mûr pour en apprécier les qualités, à l'image de Jacques Trapenard pour *Le Trait d'union* :

Si vous m'en croyez, négligeons les ridicules raccourcis du *Don Quichotte* que l'on propose à l'enfance, pour n'aborder qu'hommes devenus Cervantès, de même que Rabelais ou Balzac. Laissons de côté les *Voyages de Gulliver*, dont l'âcre humeur et la fantaisie laborieuse, d'ailleurs desservie par les sottes vignettes de Grandville, ont rebuté ma jeunesse. Quant aux *Contes de Perrault*, si merveilleusement secs et purs, j'en tremblais et pleurais tour à tour, et n'ai jamais compris qu'on les puisse infliger aux âmes puériles. Il est donc des chefs d'œuvre pour adultes et qui ne conviennent point à la jeunesse<sup>525</sup>.

Les œuvres à double public sont ainsi décriées selon deux motifs contradictoires : leur adaptation nuirait à leur réception, tandis que leur nature sérieuse ne conviendrait guère à la jeunesse. Au XX<sup>e</sup> siècle, les adaptations pour enfants continuent d'éviter l'œuvre de la satire qu'elle comprend, comme l'explique Christiane Connan-Pintado : « à l'exception de quelques ingénieuses re-crétions, les propositions éditoriales que nous avons parcourues n'ont bien souvent retenu que l'écume du livre désigné par Cioran comme 'une utopie sans espoir'<sup>526</sup> ».

Le postulat de la postérité émis par la traductologie moderne à la suite de Walter Benjamin semble ainsi mis à mal par une étude de la réception des traductions françaises

---

<sup>524</sup> *Comœdia*, 20 mars 1943, p. 2.

<sup>525</sup> *Le Trait d'union*, février 1934, p. 63.

<sup>526</sup> CONNAN-PINTADO, Christiane, « Fortune des *Voyages de Gulliver* dans l'édition pour la jeunesse en France », in *Ondina/Ondine. Revista de Literatura Comparada Infantil y Juvenil. Investigacion en Educacion* 3, 2019, p. 262.

des *Voyages de Gulliver*, qui ne paraissent guère constituer un développement des potentialités de l'œuvre. Les traductions qui prennent le plus de libertés avec l'original, qu'il s'agisse de celle de Desfontaines ou des adaptations pour enfants, sont celles qui rencontrent le plus franc succès. La réussite de l'œuvre de Swift en France ne tient donc guère seulement à ses traductions fidèles. L'éternelle jeunesse du texte paraît procéder de sa transformation en une œuvre accessible au plus jeune âge, que l'on est éventuellement amené à redécouvrir ultérieurement, induisant une temporalité double de la réception individuelle de l'œuvre. Les relations qu'entretiennent les traductions et leur original s'esquissent ainsi autour d'un rapport de force en vue de la conquête de l'éternité, signe par excellence de la renommée des œuvres. Si les traducteurs déplorent leur incapacité à prétendre à l'éternité de l'original, phénomène menacé par un texte qui met en scène son propre effacement, leurs tentatives visant à surmonter l'antériorité primordiale de l'original en le servant pour qu'il survive ne semblent que peu probantes dans le cas de *Gulliver's Travels*. Les traductions ne paraissent ainsi pas assurer la survie de l'œuvre, mais bien plutôt constituer sa descendance. Fruit de l'engendrement du traducteur et de l'original, elles prolifèrent à travers les âges tout en constituant l'héritage du texte source par-delà sa terre natale. Elles évoquent, en ce sens, l'alliance de Dieu et d'Abraham. Leur multiplicité est à l'image du nombre des étoiles dans le ciel, et elles sont bien vouées, comme la postérité (« seed ») du patriarche, à se disséminer de sorte à devenir « a stranger in a land that is not theirs<sup>527</sup> ».

---

<sup>527</sup> *King James Bible*, Genesis, 15:13: « And he said unto Abram, Know of a surety that thy seed shall be a stranger in a land that is not theirs. »

## **II. Linéarité et finalité : aspirations des traductions à l'avenir**



La prétention à la pérennité des traducteurs français de *Gulliver's Travels* repose, comme nous l'avons vu, sur la sacralisation de l'original. Si l'éternité accordée au texte de Swift ne paraît guère résister à une analyse minutieuse des marques de la corruption et de l'ambivalence de l'œuvre, les traducteurs, quoiqu'avec difficulté, tâchent de s'arroger une part de cette immortalité supposée en se faisant les garants de la durabilité de l'original. Ces différentes stratégies de canonisation de l'œuvre et de ses traductions relèvent d'une quête d'auctorialité par laquelle les traducteurs successifs, dont le travail consiste en une série d'évènements discrets rapportés à la continuité de la fortune du texte source, cherchent à se ménager une place de choix au sein du champ littéraire. La revendication de l'origine constitue ainsi une opération de mythification de la source qui inscrit les traductions dans le panthéon des belles-lettres, mais consiste également en une forme de mystification dont la visée réside en la dissimulation des écarts entre texte traduit et texte original.

Or, cette tentation d'une sanctification qui masque en réalité une imposture ne concerne pas seulement la manière dont les traducteurs envisagent leur relation à l'original, c'est-à-dire au passé, mais également la façon dont ils conçoivent l'avenir. Ainsi, le courant dominant de la pensée de la retraduction postule comme hypothèse fondamentale la téléologie des traductions consécutives d'une œuvre. Cette conception linéaire s'accompagne d'une vision quasi théologique dans la mesure où elle culmine dans la notion de révélation : chaque traduction marquerait une étape imparfaite en vue de l'apparition d'une traduction ultime dont les qualités rédimeraient les défaillances de ses aînées et délivreraient enfin l'accès véritable à l'original. Traducteurs et critiques confirment cet élan théorique messianique et prétendent dans leurs préfaces ou articles que chaque nouvelle traduction représente une amélioration, ce que semble corroborer l'analyse des traductions de Swift, où les perfectionnements sont nombreux. Cependant,

une étude du texte de *Gulliver* paraît à nouveau débouter les prétentions des traducteurs. Le discours gullivérien ne semble guère orienté vers un *télos* et l'œuvre se distingue du roman de formation naissant. Cette absence de finalité dérouté les traducteurs qui s'attèlent dès lors à reconstruire une orientation de l'original, à travers des explications préfacielles ou en note de bas de page, mais également dans le texte même des traductions. Enfin, l'attention portée à la réception des traductions françaises de *Gulliver* ne semble pas dessiner une courbe linéaire tendue vers le progrès mais se déploie au contraire en une série d'intermittences irrégulières.

## A. TELEOLOGIE DE LA RETRADUCTION

### 1. La téléologie ou théologie masquée des théories de la traduction

*Voici comment on raisonnait : l'essentiel de l'entreprise est de bâtir une tour qui touche aux cieux. Tout le reste, après, est secondaire. Une fois saisie dans sa grandeur, l'idée ne peut plus disparaître : tant qu'il y aura des hommes, il y aura le désir, le désir ardent, d'achever la construction de la tour. Or, à cet égard, l'avenir ne doit préoccuper personne. Bien au contraire, la science humaine s'accroît, l'architecture a fait et fera des progrès, un travail qui demande un an à notre époque pourra peut-être, dans un siècle, être exécuté en six mois, et mieux, et plus durablement. Pourquoi donc donner aujourd'hui jusqu'à la limite de ses forces ? Cela n'aurait de sens que si l'on pouvait espérer bâtir la tour dans le temps d'une génération. Il ne fallait pas compter là-dessus. Il était beaucoup plus logique d'imaginer, tout au contraire, que la génération suivante, en possession d'un savoir plus complet, jugerait mal le travail fait, abattrait l'ouvrage des devanciers et recommencerait sur de nouveaux frais. De telles idées paralysaient les forces et, plus que la tour, on s'inquiétait de bâtir la cité ouvrière. Chaque nation voulait le plus beau quartier, il en naissait des querelles qui finissaient dans le sang<sup>528</sup>.*

Franz Kafka, dans son interprétation du mythe de la Tour de Babel, dépeint une société où la construction de l'édifice est sans cesse reportée au lendemain. Nul ne décide de l'entreprendre une bonne fois pour toutes, dans la mesure où la confiance inébranlable des hommes envers le progrès les pousse à croire que le bâtiment sera érigé avec davantage d'efficacité à l'avenir. Cette foi s'avère cependant périlleuse et sème la dissension avant l'intervention divine décrite dans la Bible qui signe le pluralisme linguistique : chacun s'attache à ériger sa propre demeure plutôt que celle de la Tour, provoquant ainsi la mésentente. Les hommes de la nouvelle de l'écrivain pragois s'apparentent ainsi aux traductologues modernes, qui accordent suffisamment de crédit aux progrès de la langue et de la critique pour estimer que les traductions ultérieures seraient nécessairement supérieures à leurs aïeules. Les ouvriers, préoccupés par l'édification de leurs maisons individuelles, évoquent quant à eux les traducteurs des

---

<sup>528</sup> KAFKA, Franz, « Les Armes de la ville » [1920], in *Œuvres complètes*, tr. Alexandre Vialatte, t. 2, Paris, Gallimard, « Pléiade », p. 550.

œuvres, qui s'affairent au moins autant à leur édification personnelle qu'à la traduction à proprement parler de leurs auteurs.

En effet, la théorie de la traduction met en place une téléologie de la retraduction, dont l'imaginaire convoque le lexique de la théologie. Les grandes traductions des œuvres ne surviendraient qu'à l'issue d'un long parcours d'errances, similaire à une traversée du désert, à l'occasion d'un moment opportun, d'un *kairos* dont le surgissement inexplicable serait presque mythique, et dont l'enjeu serait celui d'une révélation finale de l'original. Cette pensée moderne paraît reposer sur les paroles des traducteurs et critiques antérieurs, qui prétendent régulièrement apporter de nombreux perfectionnements dans leurs différentes versions des originaux. Une première analyse des traductions françaises de *Gulliver's Travels* paraît corroborer cette hypothèse, dans la mesure où les retraductions de l'œuvre révisent les erreurs de Desfontaines et de l'édition de La Haye.

La sacralisation qu'implique la téléologie de la retraduction se déploie avant tout chez Antoine Berman, et s'enracine sans doute dans l'influence exercée par Walter Benjamin sur le traductologue. Le traductologue français est en effet l'auteur, comme nous l'avons déjà évoqué, d'un séminaire intitulé « L'Âge de la traduction » et qui constitue un long commentaire de « La Tâche du Traducteur » de Benjamin. Les trois axes majeurs de l'hypothèse de la retraduction bermanienne se trouvent en outre en germe dans le texte du philosophe allemand : un texte ne saurait être véritablement traduit au moment de sa publication, il existerait de surcroît un moment favorable à cette traduction et il y aurait enfin de grandes traductions, au statut spécifique et valorisé. Ainsi, pour le premier axe, Benjamin souligne que « la traduction est plus tardive que l'original, et pour les œuvres importantes, qui ne trouvent jamais le traducteur élu à l'époque de leur surgissement, elle marque le stade de leur survivance<sup>529</sup> ». L'idée d'élection contribue ici à la sacralisation

---

<sup>529</sup> BENJAMIN, *op. cit.*, p. 151.

de la « bonne » traduction : le traducteur capable de produire une grande traduction porte en effet la marque d'une prédilection particulière. L'image de la première alliance entre Dieu, Abraham et sa descendance est convoquée : l'original élit son traducteur comme le divin a élu son peuple<sup>530</sup>. Berman développe cette idée de la postériorité de la bonne traduction en introduisant le concept de répétition : « toute première traduction est maladroite<sup>531</sup> », car « toute action humaine, pour s'accomplir, a besoin de la répétition<sup>532</sup> ». Or, les notions d'accomplissement et de répétition ne sont pas sans connotations religieuses : l'accomplissement désignant le processus par lequel les fidèles respectent les lois divines et s'acquittent des rites qui leur sont imposés, s'associant par là à l'idée de répétition, mais caractérisant aussi la réalisation des prophéties culminant dans l'achèvement du monde et la fin des temps. La grande traduction ne pourrait alors survenir qu'après sa pratique répétée, comparable en ce sens à une forme de culte, et constituerait un accomplissement, au sens de stade ultime et annoncé de l'avènement d'une chose, ici de l'original. L'arrivée de la grande traduction constituerait bien une finalité et ne laisserait guère la place à d'autres traductions, ce que souligne Benjamin lorsqu'il indique que « la traduction, encore qu'elle ne puisse élever une prétention à la durée de ses ouvrages, différente en cela de l'art, ne renonce pas non plus à s'orienter vers un stade ultime, définitif et décisif de tout assemblage des langues<sup>533</sup> ». L'aspect ultérieur des grandes traductions est ainsi sacralisé, dans la mesure où il est apparenté à la révélation, au double sens de dévoilement du sens de l'original et d'achèvement de l'histoire de ses traductions. Berman précise en effet qu' « il faut alors retraduire car la

---

<sup>530</sup> La comparaison pourrait être étendue à la conception chrétienne de l'élection : les élus sont ceux qui vivent comme les disciples de Dieu et à qui la vie éternelle est promise en retour. La grande traduction est en effet celle qui suit la loi de l'original et qui accède à l'éternité.

<sup>531</sup> BERMAN, Antoine, « La retraduction comme espace de la traduction », in *Palimpsestes*, n°4, 1990, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/596>, page consultée le 11 mai 2020.

<sup>532</sup> *Ibid.*

<sup>533</sup> BENJAMIN, *op. cit.*, p. 154.

traduction existante ne joue plus le rôle de *révélation* et de communication des œuvres<sup>534</sup> » (nous soulignons). Cette révélation annonce par ailleurs une rédemption : « la retraduction surgit de la nécessité non certes de supprimer, mais au moins de réduire la défaillance originelle<sup>535</sup> ». L'adjectif « originelle » renvoie métaphoriquement à la chute biblique et au péché originel, que l'alliance divine – ou avec l'original, du point de vue des traductions – est appelée à racheter, idée que Benjamin déployait déjà en estimant que la tâche du traducteur demeure de « racheter dans sa propre langue cette pure langue quand elle est exilée dans la langue étrangère<sup>536</sup> ».

Si l'aspect ultérieur des grandes traductions est sacralisé, le moment auquel elles surviennent est également singularisé. Selon Walter Benjamin, ce moment spécifique est celui de la gloire de l'original : « des traductions qui sont plus que des transmissions naissent quand dans sa survivance une œuvre a atteint le temps de sa gloire<sup>537</sup> ». Berman se distancie sur ce point du philosophe et estime que le moment de la grande traduction relève du *kairos*, c'est-à-dire de l'instant opportun, « condition de la traduction abondante<sup>538</sup> », et qui surgit lorsque « pour une culture, la traduction d'une œuvre devient vitale pour son être et son histoire ». Le traductologue n'élucide cependant guère les raisons de la nécessité des grandes traductions, et le recours à la notion de *kairos* paraît ainsi un moyen d'arracher les grandes traductions au temps linéaire ordinaire plutôt qu'une explication réelle de leurs modalités d'apparition. Berman distingue en effet le *kairos* des « déterminations littéraires ou socio-culturelles de surface<sup>539</sup> » sans en expliciter précisément la nature. Le *kairos* n'assure donc pas un éclairage à proprement parler de la survenue des grandes traductions, mais vise plutôt à les inscrire dans une

---

<sup>534</sup> BERMAN, *op. cit.*

<sup>535</sup> *Ibid.*

<sup>536</sup> BENJAMIN, *op. cit.*, p. 157.

<sup>537</sup> *Ibid.*

<sup>538</sup> BERMAN, *op. cit.*

<sup>539</sup> *Ibid.*

temporalité hors norme et ainsi à les valoriser. En effet, Berman postule que « les traductions vieillissent<sup>540</sup> », à l'inverse des originaux qui demeureraient éternels. L'intervention de la notion de *kairos* permet de rééquilibrer le rapport de force en faveur des traductions, qui échappent dès lors, au moment de leur introduction, à la mortalité impliquée par le temps linéaire. Il ne s'agit plus exactement, comme pour le premier axe, de sacraliser la grande traduction au sens religieux du terme, quoique l'on pourrait associer au *kairos* l'idée de « temps favorable » paulinien qui correspond au « jour du salut<sup>541</sup> », mais plutôt de la distinguer des autres traductions. Cet acte de séparation confère alors encore une forme de sacralité aux grandes traductions que l'on pourrait discerner des autres traductions, perçues comme profanes. Malgré cette intervention du *kairos*, c'est-à-dire d'une temporalité de l'instant, la temporalité dans laquelle s'inscrivent l'ensemble des retraductions d'une œuvre relève encore du temps chronologique, du *chronos*, dans la mesure où elles se succèdent les unes aux autres sur un axe où le passé correspond à l'imperfection et où l'avenir renvoie à l'achèvement.

Les grandes traductions, au sein de l'hypothèse de la retraduction de Berman, sont également sacralisées en elles-mêmes, et ce non seulement en raison de leur inscription temporelle. Les traces de cette sacralisation prennent peut-être à nouveau leur source dans « La Tâche du traducteur », dont la dernière phrase postule que « la version intralinéaire du texte sacré est l'archétype ou l'idéal de toute traduction<sup>542</sup> ». Le modèle de la traduction, et dont les grandes traductions s'approchent davantage que les traductions défailtantes, est ainsi pleinement présenté comme relevant du domaine religieux. Selon Berman, « l'Histoire nous montre qu'il existe des traductions qui perdurent à l'égal des originaux et qui, parfois, gardent plus d'éclat que ceux-ci. Ces traductions sont ce qu'il

---

<sup>540</sup> *Ibid.*

<sup>541</sup> Bible, tr. Louis-Isaac Lemaistre de Sacy, 2 Corinthiens (6 : 2).

<sup>542</sup> BENJAMIN, *op. cit.*, p. 158.

est convenu d'appeler des *grandes traductions*<sup>543</sup> ». Si le lexique du sacré est exempt de la désignation des grandes traductions, la liste d'exemples qu'établit le traductologue, de la *Vulgate* de Jérôme à l'*Antigone* d'Hölderlin<sup>544</sup>, s'apparente en revanche à une forme de canonisation. Cette bibliothèque ou ce *panthéon* des traductions idéales les place en effet sur un piédestal comparable à celui sur lesquels l'Église érige ses saints. Si Berman ne prétend pas que les grandes traductions doivent être le fait de grands hommes, les noms cités semblent pourtant corroborer cette piste. Deux catégories se dessinent : celle de figures religieuses et celle d'hommes de lettres influents. On trouve en effet d'une part Jérôme de Stridon, dont la traduction de la Bible en latin lui valut d'être canonisé par l'Église, Martin Luther, chef de file de la Réforme protestante et Jacques Amyot, évêque d'Auxerre et grand aumônier de France. D'autre part, on compte les écrivains, philosophes et poètes Friedrich Schlegel, Ludwig Tieck, Friedrich Hölderlin, Stefan George, Charles Baudelaire et François-René de Chateaubriand. Le cas d'Antoine Galland, orientaliste, académicien et lecteur au Collège royal semble faire figure d'exception, quoique son statut dans le champ littéraire ait bien été assuré de son vivant. Les grandes traductions paraissent donc bien être, selon Berman, le fruit d'hommes extraordinaires, ce qui tend à les distinguer en retour.

La pensée de la téléologie des retraductions, selon laquelle chaque nouvelle traduction constituerait un progrès en vue de l'apparition d'une grande traduction, baigne ainsi dans un imaginaire théologique, dont la convocation permet de valoriser l'activité traductive, toujours soupçonnée d'être inférieure à la production d'œuvres originales. La conquête des traducteurs ne paraît alors guère spatiale. Il ne s'agit en effet pas tant de s'emparer

---

<sup>543</sup> BERMAN, *op. cit.*

<sup>544</sup> Voici la liste complète : « La *Vulgate* de Saint Jérôme, la Bible de Luther, l'*Authorized Version* sont de grandes traductions. Mais aussi le Plutarque d'Amyot, les *Mille et Une Nuits* de Galland, le Shakespeare de Schlegel, l'*Antigone* de Hölderlin, le *Don Quichotte* de Tieck, le *Paradis perdu* de Milton par Chateaubriand, le Poe de Baudelaire, le Baudelaire de Stefan George », *ibid.*



d'un nouvel espace culturel et linguistique que de revendiquer une temporalité sacralisée qui réhabilite la pratique de la traduction. C'est ce que semble pressentir Antoine Berman, qui, paradoxalement, intitule son article consacré à la temporalité des retraductions « La retraduction comme *espace* de la traduction » (nous soulignons). En réalité, la métaphore spatiale n'est que peu filée au sein de son texte. On trouve en effet une référence unique à la distance (« proximité ou leur éloignement culturel ») et le terme d'espace n'est évoqué que trois fois : une fois pour désigner spatialement la langue (« espace langagier »), une fois pour préciser que l'espace est « espace d'accomplissement », ce qui tend à rabattre l'espace sur le temps, et enfin une dernière fois en simple guise de rappel (« la traduction d'une œuvre est alors rentrée dans l'espace de la re-traduction »). Le lexique temporel, en revanche, abonde. La notion d'âge est martelée tout au long du texte<sup>545</sup>, les références générales à la temporalité sont nombreuses<sup>546</sup> tandis que différents types de temporalités spécifiques sont également signalés<sup>547</sup> et que les marqueurs temporels jalonnent l'article<sup>548</sup>. La pensée de la retraduction bermanienne semble ainsi davantage temporelle que spatiale, en dépit du titre de l'article.

Quoi qu'il en soit, cette idée se trouve au fondement de la critique contemporaine de la retraduction. Son importance est telle que les chercheurs s'accordent pour la désigner sous l'expression générale d'« hypothèse de la retraduction », comme s'il s'agissait de la seule hypothèse valable. L'hypothèse par excellence de la retraduction est ainsi bien celle de Berman, développée en 1990 et que les articles ultérieurs de ce champ tâchent de prouver ou d'infirmer. Le caractère fondamental de cette hypothèse se confirme d'autant plus que Jean-René Ladmiral, dont la pensée s'oppose d'ordinaire à celle de Berman dans

---

<sup>545</sup> « Jeunes », « vieillissent », « vieillissent », « vieillit-elle », « ni vieillir ni mourir », « vieillit et meurt », « n'ont pas vieilli », « qui ne vieillissent pas », « mûrit ».

<sup>546</sup> « Temps » est utilisé neuf fois, « temporalité » trois fois.

<sup>547</sup> « *Kairos* » revient six fois, « cycle », une fois, « succession » une fois, « perdurent », une fois.

<sup>548</sup> « Événement », « époque » trois fois, « début », « après-coup », « histoire » quatre fois, « origine », trois fois, anaphore de « au moment où » dans le dernier paragraphe.

la querelle des « ciblistes » et des « sourciers<sup>549</sup> », semble s'accorder sur ce point avec son adversaire. L'admiral, à la suite de Berman, estime ainsi que les grandes traductions :

ont acquis un statut de texte original. Elles sont devenues des références en elles-mêmes, indépendamment des textes originaux dont elles sont la traduction : elles font tradition dans la langue-culture au sein de laquelle elles sont apparues et dont elles sont devenues dans le même temps un moment-clef<sup>550</sup>.

Le moment-clef qu'évoque L'admiral correspond en effet à la notion de *kairos* bermanienne et le penseur confère le même statut exceptionnel aux grandes traductions que son prédécesseur. L'admiral reconnaît d'ailleurs au sein même de son article l'apport de Berman en le citant :

On s'accordera à reconnaître *a contrario* que les « grandes traductions » n'ont pas besoin, elles, d'être retraduites : par leur qualité littéralement exceptionnelle, elles « transcendent leur propre historicité » et elles découragent toute entreprise de retraduction. C'est un point sur lequel insiste Berman<sup>551</sup>.

Henri Meschonnic se ressaisit également de ce point dans son grand ouvrage théorique consacré à la poétique de la traduction :

Mais les bonnes [traductions] sont exemplaires en ceci que, contrairement au caractère périssable donné pour inhérent à la traduction [...] elles montrent que la traduction réussie ne se refait pas. Elle a l'historicité des œuvres originales. Elle reste un texte malgré son vieillissement. Les traductions sont alors des œuvres – une écriture – et font partie des œuvres<sup>552</sup>.

---

<sup>549</sup> Ces deux termes sont institués par L'admiral. Les ciblistes, dont L'admiral fait partie, estiment que l'attention du traducteur doit se porter sur la langue cible, et ainsi être fluide dans la culture réceptrice. Les sourciers, statut que L'admiral confère notamment à Berman et à Meschonnic, privilégieraient quant à eux la langue source et l'altérité de la traduction. Voir à ce sujet LADMIRAL, Jean-René, *Sourcier ou cibliste*, Les Belles Lettres, Paris, 2014.

<sup>550</sup> LADMIRAL, « Nous autres traductions, nous savons maintenant que nous sommes mortelles... », in *Autour de la retraduction, perspectives littéraires européennes*, dir. Monti et Schynder, Paris, Orizons, 2011, p. 41.

<sup>551</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>552</sup> MESCHONNIC, *op. cit.*, p. 106.

Que deux penseurs aussi majeurs de la traductologie contemporaine s'accordent sur cette question témoigne bien de l'influence de Berman. Yves Gambier, quoiqu'il tende à nuancer la pensée téléologique de Berman, souscrit également à cette conception des traductions :

Mais toutes les traductions ne vieillissent pas à la même allure, au même degré. Cette « temporalité de la caducité et de l'inachèvement » (Berman 1990 :1) n'atteint pas toutes les traductions de la même manière : certaines transcendent leur propre historicité – ce sont les « grandes traductions » (Berman 1990 : 3-4<sup>553</sup>).

Outre ces articles essentiellement théoriques, un grand nombre d'études de cas entérinent l'hypothèse bermanienne. Michel Gresset conclut ainsi son article consacré aux retraductions de *Sanctuary* de Faulkner par la phrase suivante : « et le rôle d'un retraducteur me paraît être avant tout de restituer une œuvre à ce qu'elle recèle de principes organisateurs<sup>554</sup> », justifiant l'idée de Berman selon laquelle la grande traduction « se caractérise par une extrême systématisme, au moins égale à celle de l'original<sup>555</sup> ». D'autres textes postulent, à la suite de Berman, que les évolutions de la culture réceptrice guident les retraductions. Sylvine Muller, dans un article dédié aux retraductions de Dickens, estime qu'un

nouvel horizon traductif, lié à l'évolution de la langue française comme à celle du parler populaire dans la littérature, rendait nécessaires, presque un siècle après la première traduction de Derosne, les retraductions de Leyris et de Monod, qui s'expliquent également par une conscience plus aigüe des mécanismes et des enjeux de la traduction<sup>556</sup>.

---

<sup>553</sup> GAMBIER, Yves, « La retraduction, retour et détour » in *Meta*, vol. 39, n°3, septembre 1994, p. 415.

<sup>554</sup> GRESSET, Michel, « Retraduire, (re)mettre en scène, l'exemple de *Sanctuary* », in *Palimpsestes* n°4, 1990, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/601>, page consultée le 11 mai 2020.

<sup>555</sup> BERMAN, *op. cit.*

<sup>556</sup> MULLER, Sylvine, « Le destin de l'oralité dickensienne dans les retraductions de *Great Expectations* », in *Palimpsestes* n°15, 2004, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1571>, page consultée le 11 mai 2020.

C'est ce qu'indiquait déjà Berman lorsqu'il affirmait que « ce temps (re)vient lorsque, pour une culture, la traduction d'une œuvre devient vitale pour son être et son histoire<sup>557</sup> ». Plusieurs articles estiment également, toujours à la suite de Berman, que les retraductions restitueraient la défaillance des premières traductions. C'est le rôle qu'envisage le directeur de collection Noël Mauberret pour les retraducteurs dans un article évoquant les nouvelles traductions de Jack London : « le problème s'est posé de la révision des traductions de Louis Postif. Celles-ci datant de l'entre-deux-guerres, il a fallu corriger tout ce qui, en sus des erreurs, était daté, anachronique ou trop connoté<sup>558</sup> ». De manière plus théorique, d'autres corroborent l'hypothèse bermanienne selon laquelle les retraductions rendraient à l'original sa signification profonde. Ainsi, Kaplansky juge que « des exemples tirés des traductions et de l'original [de *L'Étranger*] montrent que la retraduction contribue à rétablir le projet philosophique de Camus<sup>559</sup> ». Enfin, plusieurs textes cautionnent la piste de Berman qui présume que les retraductions ultérieures mettraient davantage en lumière l'altérité de l'original, à l'image de Corinne Wecksteen pour qui la traduction de *Huckleberry Finn* par Bernard Hoepffner offre « un dépaysement à la fois linguistique et culturel<sup>560</sup> », ou d'Yves Gambier qui envisage que « retraduire Apollinaire en finnois, c'est percevoir enfin que le poète n'est pas Finlandais, n'est pas inscrit dans la tradition locale<sup>561</sup> ».

L'hypothèse de la retraduction ne fait pourtant point l'unanimité, ce qui ne nuit paradoxalement pas à son importance dans le champ de la traductologie contemporaine.

---

<sup>557</sup> BERMAN, *op. cit.*

<sup>558</sup> MAUBERRET, Noël, « Publier Jack London aujourd'hui. Retraduire ? Réviser les traductions ? Le point de vue du directeur de collection », in *Palimpsestes* n°15, 2004, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1577>, page consultée le 11 mai 2020.

<sup>559</sup> KAPLANSKY, Jonathan, « Outside *The Stranger*? Retranslations of Camus' *L'Étranger* », in *Palimpsestes* n°15, 2004, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1583>, page consultée le 11 mai 2020.

<sup>560</sup> WECKSTEEN, Corinne, « La retraduction de *Huckleberry Finn* : Huck a-t-il (enfin) trouvé sa voix ? » in *Meta*, vol. 56, n°3, 2011, URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2011-v56-n3-meta043/1008328ar/>, page consultée le 11 mai 2020.

<sup>561</sup> GAMBIER, *op. cit.*, p. 415.

En effet, qu'autant de textes se bâtissent contre ces théories révèle bien son caractère pionnier et central. Enrico Monti, dans l'introduction de l'ouvrage qu'il codirige en 2011 autour de la notion de retraduction, consacre une section entière à cette hypothèse. Il y rappelle notamment qu'elle « a suscité un important débat, qui a vu prévaloir les réfutations, même si elle a été reprise par quelques études<sup>562</sup> », citant notamment les travaux de Gambier, Paloposki, Koskinen, Skibinska et Susam-Sarajeva. Si nous étudierons ces limites dans un chapitre ultérieur, il nous semblait néanmoins important de souligner ici qu'elles témoignent bien de la prépondérance de la pensée bermanienne de la retraduction. D'un point de vue théorique, la retraduction se dessine ainsi selon un axe téléologique de perfectionnement, dont la coloration théologique vise à rééquilibrer les rapports de forces qui opposent originaux et traductions. Il importe désormais d'en chercher les échos éventuels dans les propos tenus par les traducteurs et critiques de *Gulliver's Travels* en France.

## **2. La traduction comme achèvement : parfaire l'original, défaire les premières traductions**

La pensée de la retraduction s'accompagne ainsi d'une marche supposée vers le progrès, qui concerne également les premières traductions françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, ces textes tendent à se présenter comme un perfectionnement de l'œuvre originale dont ils se sont saisis. Les traducteurs ultérieurs estiment, à leur tour, retoucher les erreurs commises par leurs prédécesseurs, tandis que les critiques littéraires considèrent régulièrement que les dernières traductions seraient les meilleures, et ce en raison de leur postériorité.

---

<sup>562</sup> MONTI, Enrico, « La retraduction, un état des lieux », in *Autour de la retraduction*, p. 13.

Pierre Guyot-Desfontaines clame en effet que sa traduction consiste en une amélioration de l'œuvre de Swift. S'il ne constitue pas à proprement parler le premier traducteur de l'œuvre, dans la mesure où une traduction était déjà parue quelques mois plus tôt à La Haye, il ne nous semble cependant pas que l'on puisse considérer sa version comme une retraduction, puisqu'il affirme ne pas avoir lu le texte publié par Pierre Gosse et Jean Neaulme : « j'apprends qu'on en imprime une [traduction] en Hollande. Si elle est littérale, & si elle est faite par quelque Traducteur ordinaire de pais-là, je prononce, sans l'avoir vûë, qu'elle est fort mauvaise, & je suis bien sûr, que quand elle paroîtra, je ne serai ni démenti, ni détrompé<sup>563</sup> ». En outre, comme nous l'avons montré, le succès de l'œuvre en France retentit à la parution de la publication de Desfontaines et non de l'édition pourtant antérieure de La Haye. On pourrait dès lors suggérer qu'il existe en réalité deux « premières » traductions concomitantes des *Voyages de Gulliver* en français, qui améliorent chacune l'original. Ce projet de correction est annoncé dans la préface de Desfontaines, mais peut également se déceler dans le texte même des deux traductions<sup>564</sup>.

L'argumentation préfacielle de l'abbé consiste à défendre la recevabilité de l'œuvre en France. Il s'étend pour cela longuement sur les améliorations qu'il juge avoir apportées à l'œuvre. Ces différents types de corrections portent sur les critères à partir desquels le public peut jauger de l'acceptabilité d'une œuvre. Voici la liste des éléments que Desfontaines a pensé qu'il était de son devoir de traducteur de supprimer :

Je ne puis néanmoins dissimuler ici que j'ai trouvé dans l'Ouvrage de M. Swift, des endroits foibles & même très-mauvais, des allégories impénétrables, des allusions insipides, des détails puérils, des réflexions triviales, des pensées basses, des redites ennuyeuses, des polissonneries grossières, des plaisanteries fades; en un mot, des choses qui, rendues littéralement en François, auroient paru indécentes, pitoyables, impertinents<sup>565</sup>

---

<sup>563</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. XVIII-XIX.

<sup>564</sup> Nous signalons ici que la traduction de La Haye ne comporte aucun élément paratextuel rédigé par les éditeurs ou le traducteur anonyme.

<sup>565</sup> *Ibid.*, p. IX-X.

Quatre catégories semblent se mettre en place : les passages scabreux, qui, loin de concerner le seul « bas-corporel<sup>566</sup> », recourent également les références à la nourriture, jugées indignes<sup>567</sup> (« polissonneries grossières »), les éléments qui nuisent à la vraisemblance et à l'unité du texte (« détails puérils », « réflexions triviales », « redites ennuyeuses »), les réflexions d'un niveau que Desfontaines estime trop peu élevé (« endroits foibles & même très-mauvais », « pensées basses ») et enfin les allégories dont le traducteur affirme ne pas percevoir pas la pertinence (allégories impénétrables », « allusions insipides ») mais dont la suppression consiste sans doute en une forme d'autocensure afin que l'ouvrage puisse recevoir le privilège du roi et être publié.

Desfontaines développe ainsi les raisons de ces coupures :

Je sais que quelques-uns répondent que tous ces endroits qui choquent, sont allégoriques, & ont du sel pour ceux qui les entendent. Pour moi, qui n'en ai point la clef, non plus que ces Messieurs même qui en font l'apologie, & qui ne puis ni ne veux trouver l'explication de tous ces beaux mystères, je déclare que j'ai cru devoir prendre le parti de les supprimer entièrement<sup>568</sup>.

Desfontaines feint ici de ne guère comprendre les références allégoriques que vise la satire swiftienne, et prétend les élaguer en raison de leur caractère nébuleux. S'il demeure possible qu'une partie des allégories, concernant directement l'Angleterre, soient moins facilement déchiffrées par un public français qu'un public anglais, et relèvent ainsi d'une certaine manière de l'adaptation culturelle, il semble néanmoins que ces coupes consistent bien en une forme de censure politique. Desfontaines prétend d'ailleurs, quelques pages plus loin, que l'original ne comporte aucun trait satirique à destination de la France :

---

<sup>566</sup> Selon l'expression de Bakhtine, voir BAKHTINE, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-âge et à la Renaissance* [1970], tr. Andrée Robel, Paris, Gallimard, 1982.

<sup>567</sup> Ces réticences à évoquer la cuisine remontent au siècle précédent et contribuent à la Querelle d'Homère, qui opposa La Motte à Mme Dacier. Cette dernière considérait que les héros ne devaient pas être représentés à table. Voir notamment à ce sujet CAMMAGRE, Geneviève, « De l'avenir des Anciens. La polémique sur Homère entre Mme Dacier et Houdar de La Motte », in *Littératures classiques* n°72, 2010, p. 145-56.

<sup>568</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. X-XI.

Après cela, je proteste que si j'eusse trouvé dans mon Auteur des traits piquants, dont l'allusion m'eût paru marquée & naturelle, & dont j'eusse senti le rapport injurieux à quelque personne de ce pays ci, je les aurois supprimés sans balancer, comme j'ai retranché ce qui m'a paru grossier & indécent<sup>569</sup>.

Le subjonctif qu'emploie le traducteur masque la réalité : il est difficile de croire que Desfontaines n'ait pas perçu que l'empire de Blefuscu, rival historique de Lilliput et séparé de ce dernier par un simple bras de mer analogue à la Manche, semble bien désigner la France. Ces différentes suppressions sont ainsi présentées comme une amélioration de l'original dans le sens où elles conditionnent la recevabilité de l'œuvre. Leur maintien « auroient révolté le bon goût qui règne en France, m'auroient même couvert de confusion, & m'auroient infailliblement attiré de justes reproches, si j'avois été assez foible & assez imprudent pour les exposer aux yeux du Public<sup>570</sup> ». Ces corrections engagent dès lors la moralité du traducteur et son respect profond de la bienséance. À la confusion s'oppose l'honneur, à la faiblesse, un esprit élevé et à l'imprudence, la circonspection. Ces qualités morales, prétendument exemptes de l'original, caractérisent ainsi exclusivement sa première traduction. Le traducteur présente également ses interpolations comme des perfectionnements de l'œuvre de Swift : « je me suis figuré que j'étois capable de suppléer à ces défauts, & de réparer ces pertes par le secours de mon imagination, & par de certains tours que je donnerois aux choses mêmes qui me déplaisoient<sup>571</sup> ». Le traducteur compenserait ainsi les manquements de l'original grâce au fruit de son imagination.

Si les préfaces ménagent souvent des effets d'annonce purement rhétoriques, il nous faut cependant souligner que le programme annoncé par Desfontaines correspond assez fidèlement au texte qu'il propose au public. Parmi les 382 omissions figurant dans sa

---

<sup>569</sup> *Ibid.*, p. XXV-XXVI.

<sup>570</sup> *Ibid.*, p. X.

<sup>571</sup> *Ibid.*, p. XI.



traduction, on compte trois grandes catégories : les passages contrevenant à la bienséance (les plus nombreux : 159 passages), ceux portant atteinte à la vraisemblance (146 passages) et ceux qui font l'objet d'une censure politique (62). On trouve également quelques cas plus rares de coupes liées aux interventions du traducteur (10) ou à la suppression de références culturelles propres à l'Angleterre (5)<sup>572</sup>.

La majorité des suppressions liées à la bienséance portent sur le corps (82, soit 50% des suppressions<sup>573</sup>). Il convient cependant de noter que les omissions concernant le bas corporel sont relativement peu nombreuses rapportées à leur omniprésence dans l'original : on en compte en effet seulement 7<sup>574</sup>. Les mentions de la nourriture ou des fonctions digestives sont régulièrement exclues<sup>575</sup> (16). Les rares passages dépeignant des scènes de violence physique explicite (présence de sang ou de blessures) sont également censurés<sup>576</sup> (8). Enfin, on dénombre 51 autres omissions de mentions corporelles, correspondant notamment au rejet de la pilosité<sup>577</sup> ou bien encore à l'évocation des maladies<sup>578</sup>. La deuxième catégorie la plus importante d'omissions liées au respect de la bienséance portent sur la moralité et visent en premier lieu à retirer du texte des extraits qui mettent en cause la dignité humaine (61 soit 38%). Desfontaines prive ainsi Gulliver de ses accès de misanthropie, en lui refusant notamment le droit d'affirmer que la mort serait préférable à la vie des Struldbrugs<sup>579</sup> et en l'empêchant de déplorer trop cruellement les défauts de l'espèce humaine<sup>580</sup>. Les passages qui comparent Gulliver à un animal sont

---

<sup>572</sup> Cf. tableau récapitulatif en annexes p. 156.

<sup>573</sup> Cf. tableau 3. en annexes p. 158.

<sup>574</sup> Cf. annexes 1.2.a, n° 24 p. 41, n° 80 p. 53, n° 184 p. 172, n° 205 p. 78, n° 216 p. 80, 1.2.b, n° 24 p. 84, 34 p. 85.

<sup>575</sup> Cf. annexes 1.2.a, n° 10 p. 37-8, n° 15 p. 40, n° 63 p. 50, n° 75 p. 52, n° 115 p. 58-9, n° 181 p. 71, n° 187 p. 72, n° 191, 193 p. 75, n° 203 p. 78, n° 211 p. 79, 1.2.b, n° 50 p. 86, n° 64 p. 87. 1.2.c, n° 9 p. 95, n° 29 p. 106.

<sup>576</sup> 1.2.a, n° 19, 32, 54, 1.2.c, n° 14, 19, 62, 63, 69, 74.

<sup>577</sup> Voir notamment 1.2.a, n° 163, p. 69 ou 1.2.b, n° 101, p. 89.

<sup>578</sup> Voir par exemple 1.2.c n° 43, p. 109, 1.2.a, n° 190, p. 73-5.

<sup>579</sup> 1.2.a n° 151, p. 68.

<sup>580</sup> 1.2.a n° 223, p. 81-2.

également rabotés, Desfontaines estimant sans doute qu'il est inconvenant de comparer un être humain à une bête<sup>581</sup>. Le traducteur efface par ailleurs les tournures qui présentent Gulliver sous un jour peu enviable. Ainsi, les situations où il se comporte de manière indigne disparaissent. Le héros n'a ainsi guère le droit d'être effrayé<sup>582</sup>, ne peut ni faire preuve d'orgueil<sup>583</sup>, ni négliger sa famille<sup>584</sup> (les Houyhnhnms se voient également retirer leur absence de tendresse pour leurs poulains<sup>585</sup>) et est tenu d'éviter les situations inconvenantes qui ne se produiraient pas en dehors du champ fictionnel, à l'image du passage où il laisse les Lilliputiens jouer dans ses cheveux<sup>586</sup>. Enfin, les transactions marchandes et les références à l'argent sont coupées (16 soit 10% des suppressions), probablement en raison de leur caractère incorrect<sup>587</sup>.

Le deuxième motif d'omission est celui des coupes nécessitées par l'idée que Desfontaines se fait de la vraisemblance. La cohérence interne de l'œuvre préoccupe notamment ainsi le traducteur. Cinquante-trois passages (36% des suppressions pour vraisemblance) sont en effet supprimés en raison de leur caractère redondant. Ainsi, les deuxièmes ou troisièmes termes d'une énumération sont parfois évacués<sup>588</sup>, les redites sont supprimées<sup>589</sup> et les effets d'annonce sont gommés<sup>590</sup>. Cinq passages (3%) se voient également taillés en raison d'omissions précédentes du traducteur : leur présence nuirait à la cohérence du texte<sup>591</sup>. La question de l'intérêt du récit anime par ailleurs Desfontaines. Les extraits jugés triviaux, qui concernent notamment l'habillement<sup>592</sup>, le

---

<sup>581</sup> 1.2.a n°56, p. 49, n° 206 p. 178.

<sup>582</sup> 1.2.a, n° 32, p. 63. I.2.b n° 12, p. 83.

<sup>583</sup> 1.2.b n° 43, p. 85.

<sup>584</sup> 1.2.a n° 223, p. 81.

<sup>585</sup> 1.2.a n° 195, p. 76-7.

<sup>586</sup> 1.2.a n° 29 p. 41-2.

<sup>587</sup> 1.2.a n° 2 p. 37, 55 p. 48, n° 57 p. 49, n° 74, p. 52, n° 112, p. 58, n° 118, 121 p. 59, n° 148, 150, p. 167, n° 153, p. 68, n° 188 p. 72, 1.2.b n° 1, 9 p. 83, n° 74, 75 p. 87, n° 103 p. 89.

<sup>588</sup> Voir notamment 1.2.b n° 9 p. 83, n° 55 p. 86, n°89 p. 88.

<sup>589</sup> Voir par exemple 1.2.b n° 44 p. 85, n° 93 p. 89.

<sup>590</sup> Voir par exemple 1.2.b, n° 51 p. 86, n° 92 p. 89.

<sup>591</sup> Voir par exemple 1.2.a, n° 216, p. 81, I.2.b, n° 92 p. 89, n° 110, 111 p. 90.

<sup>592</sup> Voir par exemple 1.2.a n° 133 p. 63.

logement<sup>593</sup> et les langues étrangères<sup>594</sup>, sont privés de droit de cité (26, 18%). D'une manière similaire, les passages techniques (12, 8%), ayant trait à la navigation<sup>595</sup>, ou l'astronomie<sup>596</sup> sont effacés. Il convient cependant de noter qu'ici, il s'agit peut-être d'un recul du traducteur face à la difficulté d'un lexique précis plutôt que d'une volonté de gommer des paragraphes jugés peu intéressants. Les images ou récits estimés extravagants ou peu crédibles sont enfin retirés (18, 12%). Ainsi, la taille élevée des géants de Brobdingnag, que Desfontaines juge sans doute disproportionnée, n'est guère mentionnée<sup>597</sup>, et l'idée d'une machine à tout écrire ou à extraire les rayons de soleil des concombres lui paraît également saugrenue<sup>598</sup>. Desfontaines semble en outre sensible à une certaine forme d'unité temporelle qui, sans correspondre à l'unité de temps de la tragédie, paraît exiger le respect de la chronologie linéaire stricte et mépriser la mention de certaines dates ou horaires précis, peut-être dans la mesure où ils semblent peu cohérents aux yeux du traducteur. Neuf dates ou horaires sont supprimés<sup>599</sup>, neuf prolepses<sup>600</sup> et trois analepses<sup>601</sup> sont éludées. Enfin, le respect des conventions narratives est responsable des coupes liées à la vraisemblance. Certaines adresses au lecteur sont retirées, dans la mesure où elles interrompent le flux du récit<sup>602</sup> (8 : 5%)

De manière assez surprenante, la censure politique à proprement parler ne représente que 16% des coupes effectuées par Desfontaines et tient avant tout à deux causes. En premier lieu, certains passages sont supprimés en raison des honneurs dus au rang des

---

<sup>593</sup> Voir notamment 1.2.c n° 33 p. 107, n° 39 p. 108.

<sup>594</sup> Voir notamment 1.2.b n° 108 p. 90, n° 77 p. 88, 1.2.a n° 169 p. 70.

<sup>595</sup> Voir par exemple 1.2.a n° 42 p. 46.

<sup>596</sup> Voir par exemple 1.2.a n° 149 p. 67 p. 87, n° 198 p. 77.

<sup>597</sup> 1.2.b n° 67 p. 87.

<sup>598</sup> 1.2.a n° 120 p. 59.

<sup>599</sup> 1.2.a, n° 5 p. 37, n° 33, 35 p. 42, n° 43 p. 46, n° 146 p. 167, 1.2.b, n° 16 p. 83, 32 p. 85, 1.2.c, n° 1, 4 p. 91.

<sup>600</sup> 1.2.a n° 7 p. 37, n° 11 p. 39, n° 44, 47 p. 47, n° 82 p. 53, n° 92 p. 54, n° 119 p. 59. 1.2.b n° 42 p. 85, n° 63 p. 87.

<sup>601</sup> 1.2.b, n° 5, 7 p. 83, n° 28 p. 84.

<sup>602</sup> 1.2.a n° 3 p. 37, n° 30 p. 42, n° 54 p. 48, n° 93 p. 54, 1.2.b, n° 29 p. 84, n° 46 p. 85, n° 47, 60 p. 86.

personnages. Les membres des familles royales des différents pays imaginaires visités par Gulliver, mais également les personnages illustres tels les avocats, figures religieuses ou médecins ne sauraient ainsi être présentés de manière inconvenante. Ces coupes constituent 31% des suppressions liées à la censure. En second lieu, les extraits qui font clairement référence aux monarques européens disparaissent (43 : 69%). Cette autocensure de Desfontaines vise avant tout à garantir l'apposition d'un privilège royal et la publication comme la distribution de l'œuvre.

Les soixante-sept interpolations de Desfontaines se répartissent selon des catégories similaires. La majorité d'entre elles tiennent à nouveau à la bienséance (25, soit 40% des interpolations), suivent ensuite les aménagements liés à la vraisemblance (23 soit 37%), les interpolations « pures » du traducteur qui lui permettent de développer une pensée personnelle (8 soit 13%), les interpolations justifiées par la censure (4 soit 6%) et enfin des ajouts visant à l'adaptation culturelle (3 soit 5%).

Les développements liés à la bienséance sont avant tout d'ordre moral (24 soit 96%). On trouve ainsi deux longues interpolations concernant la galanterie, notion entièrement exempte de l'original, une dissertation sur l'éducation des Lilliputiens qui insiste sur l'importance de la bonne conduite de vie<sup>603</sup>, ainsi qu'un passage philosophique sur les vertus de la relativité<sup>604</sup>. Desfontaines ajoute également de nombreuses phrases qui viennent nuancer la misanthropie de Gulliver et qui témoignent de sa qualité supposée de bon père de famille<sup>605</sup>. La seule interpolation liée au corps concerne les Yahoos, et indique que leur lubricité ne saurait se retrouver chez les êtres humains européens<sup>606</sup>. On dénombre de surcroît trois types d'interpolations provoquées par le souci du respect de la vraisemblance. Quinze explicitations (65%) visent à rendre le propos de l'original plus

---

<sup>603</sup> 1.1.a, n° 10 p. 29-31.

<sup>604</sup> 1.1.a, n°14 p. 31.

<sup>605</sup> 1.1.a, n° 23, 26 p. 33, n° 42 p. 34.

<sup>606</sup> 1.1.a, n° 36 p. 34

compréhensible, quatre aménagements de structure (17%) sont mis en œuvre afin d'indiquer l'ordre de déroulement des événements et trois incises de dialogue (13%) sont ajoutées en raison du passage de l'œuvre au discours direct. Les trois interpolations liées à l'adaptation culturelle relèvent de l'explicitation : on dénombre trois références à des réalités françaises<sup>607</sup> et une indication d'un phénomène typiquement anglais<sup>608</sup>. Enfin, parmi les quatre interpolations pour censure, trois servent à atténuer la satire swiftienne<sup>609</sup> tandis que la dernière glorifie la reine d'Angleterre<sup>610</sup>.

Ainsi, Desfontaines semble bien se tenir au programme qu'il annonçait dans sa préface. Le traducteur améliore en effet l'original, selon ses propres critères, en supprimant les passages scabreux, les réflexions inintéressantes, les éléments qui contreviennent à la vraisemblance et les allégories qui mèneraient à la censure royale. Il supplée également aux défauts qu'il prête à l'œuvre, en interpolant des passages de son cru. Il nous faut cependant préciser que le traducteur effectue un troisième type d'intervention sur l'œuvre, qu'il ne mentionne pas dans sa préface et que nous appellerons *transformation*, c'est-à-dire tout type d'intervention qui ne comporte ni suppression ni interpolation, mais qui rend un texte dont la traduction s'éloigne considérablement de l'original.

Soixante-quinze transformations sont ainsi apportées à l'œuvre de Swift. Vingt-neuf d'entre elles (39%) constituent des erreurs de traduction et il n'est en ce sens guère surprenant que Desfontaines n'en fasse pas la publicité. Ces erreurs sont cependant pour la plupart d'entre elles formelles et sont dans cette mesure peut-être du fait de l'éditeur : orthographe erronée de noms propres (2) ou imaginaires (14), encore erreurs de report d'un nombre (9). Quatre seulement constituent de véritables erreurs de traduction du

---

<sup>607</sup> 1.1.a, n° 27 p. 33. 1.1.b, n° 5.

<sup>608</sup> 1.1.b n° 4 p. 36, n° 52 p. 35.

<sup>609</sup> 1.1.a n° 29, 30, 31 p. 33.

<sup>610</sup> 1.1.a, n° 28 p. 33.

texte<sup>611</sup>. En deuxième lieu, la bienséance dicte 22 transformations (29%), dont 14 sont liées à la moralité<sup>612</sup> et 8 aux références corporelles<sup>613</sup>. La vraisemblance se classe à la troisième place (11 modifications soit 15%), avec des causes variées : 7 explicitations<sup>614</sup>, 2 modifications pour extravagance<sup>615</sup>, et 1 aménagement de trivialité<sup>616</sup> comme de répétition.<sup>617</sup> Cinq transformations tiennent enfin à la censure<sup>618</sup> (7%), sept à l'adaptation culturelle<sup>619</sup> (9%) et une aux interpolations<sup>620</sup> (1%). Ces transformations répondent cependant à nouveau au programme d'amélioration de l'œuvre annoncé par Desfontaines, dans la mesure où elles s'articulent en des catégories similaires à celles dans lesquelles se répartissent omissions et interpolations.

Si la traduction de Desfontaines s'éloigne considérablement de l'original, se fixant comme objectif d'améliorer le texte source, la version parue anonymement à La Haye quelques mois plus tôt, que les critiques tendent à faire passer pour fidèle, présente également de nombreux aménagements. L'absence de préface de la main du traducteur ou des éditeurs ne nous permet pas d'établir avec certitude sa visée traductive, mais une analyse des modifications apportées au texte permettra de révéler quelques tendances. La répartition des trois grands types de corrections (omissions, modifications et interpolations) demeure sensiblement la même d'une traduction à l'autre. La traduction de La Haye comporte ainsi 261 omissions, 75 modifications et 29 interpolations. Les suppressions et les interpolations sont moins nombreuses que chez l'abbé, mais les transformations sont d'un nombre supérieur.

---

<sup>611</sup> 1.3.b, n° 4, 10 p. 117, n° 14, 22 p. 118.

<sup>612</sup> 1.3.a, n° 10 p. 112, n° 12, 15 p. 113, n° 30 p. 114, n° 31, 37 p. 115, n° 38, 39, 40 p. 116, 1.3.b, n° 3, 23 p. 118, n° 25, 30 p. 119, 1.3.c, n° 4 p. 120.

<sup>613</sup> 1.3.a n° 24, 30 p. 114, n° 1, 3, 6 p. 117, n° 16, 17 p. 118, n° 29 p. 119.

<sup>614</sup> 1.3.a n° 8 p. 112, n° 23 p. 114, n° 34 p. 115, n° 41 p. 116, 1.3.b, n° 20 p. 118, 1.3.c n° 2, p. 120.

<sup>615</sup> 1.3.a n° 33 p. 115, n° 18 p. 113.

<sup>616</sup> 1.3.a n° 36 p. 115.

<sup>617</sup> 1.3.a, n° 19 p. 113.

<sup>618</sup> 1.3.a, n° 3, 6 p. 112, n° 13, 17 p. 113, n° 35 p. 115.

<sup>619</sup> 1.3.a, n° 7, 11 p. 112, n° 14 p. 113, n° 22 p. 114, 1.3.b, n° 7, 9 p. 117, 1.3.c n° 9 p. 120.

<sup>620</sup> 1.3.a, n° 20 p. 113.

En ce qui concerne les omissions, les deux sous-catégories les plus représentées restent, comme chez Desfontaines, la vraisemblance et la bienséance. L'ordre en est cependant inversé, et le plus grand nombre de suppressions (115 soit 44%) sont le fruit d'aménagements de vraisemblance. L'immense majorité de ces coupes (73 soit 63%) dépendent à nouveau de questions liées à la répétition. Cette pratique est quasiment systématique chez le traducteur anonyme, là où elle est occasionnelle chez Desfontaines. Les énumérations sont en effet constamment amputées d'un terme<sup>621</sup>, sans doute pour des raisons de fluidité de lecture – à moins qu'il ne s'agisse d'une forme de désinvolture du traducteur. Quelques passages sont également coupés en raison de leur extravagance (14 soit 12%), mais ces extraits demeurent moins nombreux que chez Desfontaines : les scènes où les Houyhnhnms se servent de leurs sabots comme de mains sont notamment élaguées<sup>622</sup>. Les questions temporelles semblent moins préoccuper le traducteur de La Haye : seuls 4 extraits sont supprimés en raison de leur incohérence chronologique<sup>623</sup>. Les interpellations du lecteur gênent moins le traducteur anonyme que l'abbé<sup>624</sup> (6 soit 5% des suppressions).

Les omissions tenant à la bienséance (90) sont en revanche bien moins nombreuses et représentent seulement 34% des coupes. La question de l'argent n'embarrasse guère le traducteur des Provinces-Unies, où les valeurs bourgeoises prédominent. De manière plus surprenante, les références au bas corporel sont davantage omises chez le traducteur anonyme que chez Desfontaines<sup>625</sup> (15 soit 17%). Les coupes des passages portant sur la corporalité (29 soit 32%), la nourriture<sup>626</sup> (7 soit 8%) et la violence<sup>627</sup> (7 soit 8%) sont

---

<sup>621</sup> Voir notamment II.2 n° 2, 9, 18, 23, 30, 32.

<sup>622</sup> II.2, n° 210, 257.

<sup>623</sup> II.2, n° 6, 8, 21, 25, 40, 123, 162, 195, 199, 204.

<sup>624</sup> II.2, n° 47, 50, 60, 105, 142, 182.

<sup>625</sup> II.2, n° 29, 35, 54 ? 71, 85, 87, 98, 171, 208, 209, 213, 247, 252.

<sup>626</sup> II.2, n° 16, 83, 100, 103, 127, 196, 216, 218, 220, 255.

<sup>627</sup> II. 2, n° 58, 59, 73, 74, 102, 258, 273.

quant à elles moins fréquentes que dans la version parisienne de l'œuvre. De façon analogue, les omissions liées à la moralité diminuent (31 soit 34%). Les coupes portant sur la dignité humaine sont bien moins récurrentes que chez Desfontaines, mais le traducteur supprime plus allégrement les passages mettant en cause les qualités morales de Gulliver<sup>628</sup>. Cette baisse des omissions de bienséance paraît caractéristique de la situation éditoriale des Provinces-Unies, où la publication demeure plus libre qu'en France. Le maintien de certaines coupes témoigne cependant de l'autocensure pratiquée par les traducteurs, qui connaissent les habitudes françaises et évitent les références qui choqueraient et nuiraient à la vente de leurs ouvrages.

La censure politique est, encore une fois, plus mesurée dans le livre publié par Pierre Gosse et Jean Neaulme (31 coupes soit 12% des omissions). L'une des deux différences majeures entre les deux traductions relève de la présence renforcée de suppressions liées à l'adaptation culturelle dans le texte de Pierre Gosse et Jean Neaulme (23 occurrences soit 9% des coupes). Le traducteur tend en effet à effacer certains noms de lieux<sup>629</sup> (10), de *realia*<sup>630</sup> (3), de références à l'anglais<sup>631</sup> (3) et d'unités monétaires<sup>632</sup> (3) comme de mesure<sup>633</sup> (1). Les réalités culturelles sont ainsi davantage acclimatées dans la version de La Haye que celle de Desfontaines, point qui peut surprendre dans la mesure où la traduction anonyme a la réputation d'être assez fidèle, tandis que l'on estime que le texte de l'abbé cherchait à adapter l'œuvre au public français. Enfin, 2 omissions paraissent peu claires et semblent correspondre à une forme d'inattention du traducteur<sup>634</sup>.

---

<sup>628</sup> Voir notamment 2.2 n° 112, 113, p. 130, n° 126 p. 131.

<sup>629</sup> 2.2 n° 1 p. 123, n° 55, 56, 58 p. 126, n° 74 p. 127, n° 117 p. 130, n° 191, 192 p. 135, n° 251, 258 p. 141.

<sup>630</sup> 2.2 n° 84 p. 128, n° 140 p. 132, n° 155 p. 133.

<sup>631</sup> 2.2 n° 124, 128 p. 131, n° 200 p. 136.

<sup>632</sup> 2.2 n° 71 p. 127, n° 183 p. 134, n° 184 p. 135.

<sup>633</sup> 2.2 n° 26 p. 124.

<sup>634</sup> 2.2, n° 82, 86 p. 128.



Du point de vue des interpolations, les différences entre les traductions se creusent. Les ajouts sont bien moins nombreux et surtout moins longs. Aucun d'entre eux ne dépasse en effet le syntagme, là où Desfontaines se permet régulièrement des interpolations de l'ordre du paragraphe. Dix-neuf d'entre elles (66%) constituent des aménagements de vraisemblance : 11 explicitent l'original<sup>635</sup> tandis que 3 rétablissent la cohérence chronologique<sup>636</sup> et 3 interpellent le lecteur<sup>637</sup>. Seul un ajout paraît représenter la pensée propre du traducteur<sup>638</sup>. Quatre ajouts (14%) relèvent de la censure<sup>639</sup>, et servent à rendre les honneurs dus au rang du personnage dont il est question, une interpolation instaure une comparaison avec une réalité française<sup>640</sup> et un trois ajouts tiennent à la bienséance – l'expression « à ma honte » venant par exemple justifier le comportement de Gulliver<sup>641</sup>. Si le traducteur de La Haye se permet bien de nombreuses corrections, il paraît néanmoins estimer que les interpolations doivent rester minimales, et que la tâche du traducteur ne revient pas à combler les lacunes de son auteur.

Il apporte cependant davantage de transformations à l'original que Desfontaines. À nouveau, ces modifications tiennent régulièrement de l'erreur (20 soit 27%). Les erreurs de traductions<sup>642</sup> (6) sont plus nombreuses que chez Desfontaines, ce qui peut surprendre quand l'on sait que l'abbé avait entrepris sa traduction comme perfectionnement de l'apprentissage de l'anglais. On trouve également deux anglicismes<sup>643</sup>, exempts de la traduction de Desfontaines qui privilégie la fluidité de la langue cible. Les erreurs portant sur les nombres<sup>644</sup> (8) et noms fictif<sup>645</sup> (4) sont en revanche un peu moins fréquentes. La

---

<sup>635</sup> 2.1, n° 2, 4, 5, 7, 8, 911, 12, 13, 14 p. 121, n° 19, 26 p. 122.

<sup>636</sup> 2.1, n° 15 p. 121, n° 25, 27 p. 122.

<sup>637</sup> 2.1, n° 20, 23, 24 p. 122.

<sup>638</sup> 2.1, n° 17 p. 122.

<sup>639</sup> 2.1, n° 6, 10 p. 121, n° 16, 21 p. 122.

<sup>640</sup> 2.1, n° 18, p. 122.

<sup>641</sup> 2.1, n° 22 p. 122.

<sup>642</sup> 2.3, n° 8, 12 p. 142, n° 24, 25, 27 p. 143, n° 62 p. 147.

<sup>643</sup> 2.3, n° 16, 22 p. 143.

<sup>644</sup> 2.3 n° 3p. 142, n° 38, 39 p. 145, n° 51, 52, 54 p. 146.

<sup>645</sup> 2.3 n° 10 p. 142, 47 p. 145, n° 64, 65 p. 147.

deuxième cause de transformations distingue particulièrement la traduction de La Haye de celle de Desfontaines et concerne les adaptations culturelles (14). Le traducteur adapte en effet systématiquement les réalités matérielles de l'original à son public cible, là où Desfontaines ne s'en préoccupe guère, à l'exception des noms propres. Les transformations liées à la vraisemblance sont plus fréquentes, on en compte, et consistent le plus souvent en des explications<sup>646</sup> (9) ou des effacements de phénomènes de redondance<sup>647</sup> (9). On trouve enfin douze euphémismes visant à gommer des occurrences inconvenantes<sup>648</sup> et trois aménagements de censure<sup>649</sup>. Le traducteur anonyme de La Haye semble ainsi privilégier les modifications mineures et préférer transformer plutôt que supprimer lorsque cela lui est possible. Cependant, sa version du texte est loin d'être fidèle à l'original et propose de nombreuses corrections qui visent à rendre l'œuvre recevable et ainsi à l'améliorer<sup>650</sup>.

Si les retraductions suivantes de l'œuvre n'opèrent que peu de transformations réelles sur l'original, il nous faut cependant signaler que la version de Maurice Constantin-Weyer, publiée en 1930 et destinée à un public adulte<sup>651</sup>, comprend une omission portant sur la bienséance. Ainsi, Gulliver ne se soulage guère lors de son arrivée au temple à Lilliput<sup>652</sup>. Cependant, l'extinction de l'incendie est maintenue telle quelle<sup>653</sup>, la scène des filles d'honneur de Brobdingnag n'est pas censurée et les Yahoos déchargent leurs excréments sur le protagoniste<sup>654</sup>. Les premières traductions semblent ainsi bien relever d'une opération de perfectionnement de l'original, là où les retraductions visent avant tout à corriger les erreurs de leurs aînées.

---

<sup>646</sup> 2.3 n° 30, 32 p. 144, n° 42, 43, 46 p. 145, n° 49 p. 146, n° 61, 66, 68 p. 147

<sup>647</sup> 2.3 n° 9, 14 p. 142, n° 17, 20, 28 p. 143, n° 31, 34 p. 144, n° 40, 45 p. 145.

<sup>648</sup> 2.3 n° 5, 6, 11, 13 p. 142, n° 15, 18, 19, 23 p. 143, n° 55, 56 p. 146, n° 63 p. 147, n° 71 p. 148.

<sup>649</sup> 2.3 n° 7 p. 142, n° 21 p. 143, n° 70 p. 147.

<sup>650</sup> Nous discuterons du cadre théorique qui motivent ces raisons au troisième chapitre de cette partie.

<sup>651</sup> L'édition ne comprend aucune illustration ni de mention d'expurgation.

<sup>652</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Constantin-Weyer, 1930, p. 26.

<sup>653</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>654</sup> *Ibid.*, v. 2, p. 121.

Certains des traducteurs ou éditeurs français de Swift témoignent explicitement d'une telle intention dans leurs paratextes. Ainsi, Bernard-Henri Gausseron justifie la parution de sa traduction en critiquant la version de Desfontaines, « traduction qui s'est perpétuée jusqu'à nous et à travers laquelle le public français connaît l'œuvre de Swift<sup>655</sup> ». Les reproches du professeur agrégé tournent rapidement au véritable réquisitoire moral. Gausseron brosse en effet un portrait effronté de l'abbé, qui se permet « les suppressions, les additions et les contresens les plus audacieux et les plus incroyables<sup>656</sup> » tout en faisant preuve de « sans-gêne<sup>657</sup> » et d'« impertinence<sup>658</sup> » lorsqu'il omet de nombreuses scènes du chapitre VI à Lilliput qu'il remplace par « un traité de son cru sur la meilleure manière d'instruire la jeunesse<sup>659</sup> ». Gausseron dénonce ensuite la négligence de son prédécesseur, qui « se substitue au doyen avec une grâce toute désinvolte<sup>660</sup> » et qui lit « étourdimement<sup>661</sup> » « forty (quarante) au lieu de fourteen (quatorze<sup>662</sup>) ». L'empressement de Desfontaines à respecter les conventions en place en France vire ainsi à la « complaisance<sup>663</sup> » et Gausseron ironise sur la civilité de l'homme de lettres : « on n'en finirait pas de relever toutes les libertés plus ou moins aimables que le galant abbé prend avec le texte auquel il accorde ses faveurs<sup>664</sup> ». Plus sobrement, le retraducteur signale aussi la fusion des chapitres III, IV et V à Brobdingnag. La traduction de l'abbé n'est ainsi pas seulement dénigrée en raison de ses erreurs, mais dénoncée comme étant véritablement fautive, relevant d'un travail moralement répréhensible. Ce vocabulaire moral se retrouve à nouveau dans l'explication que Gausseron donne de sa traduction :

---

<sup>655</sup> *Voyages de Gulliver*, Gausseron, 1884, p. XI.

<sup>656</sup> *Ibid.*, p. X.

<sup>657</sup> *Ibid.*, p. XI.

<sup>658</sup> *Id.*

<sup>659</sup> *Id.*

<sup>660</sup> *Id.*

<sup>661</sup> *Id.*

<sup>662</sup> *Id.*

<sup>663</sup> *Id.*

<sup>664</sup> *Id.*

« le travail que l'on offre aujourd'hui, bon ou mauvais, a du moins été fait directement sur le texte ; il a en outre le mérite d'être la première traduction française vraiment complète, où l'on se soit imposé la loi de suivre fidèlement l'original<sup>665</sup> ». Au lieu d'évoquer un travail « correct » ou « exact », il recourt aux qualificatifs de « bon ou mauvais » et à l'adverbe « fidèlement », à la connotation vertueuse. La visée principale de la traduction de Gausseron équivaut ainsi bel et bien à la correction et l'amélioration de ses prédécesseurs, selon les mots mêmes du traducteur.

L'universitaire José Axelrad témoigne d'une emphase similaire dans sa préface à sa traduction de l'œuvre :

Swift, dans notre pays, n'a pas été bien servi par ses traducteurs. Le premier en date, contemporain de l'auteur, l'abbé Desfontaines, se mit à traduire les *Voyages* pour apprendre l'anglais ! On ne dira jamais assez tout le mal qu'il a fait à Swift, car c'est sa traduction, rajeunie çà et là, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, avec ses contresens, ses énormités, ses malhonnêtetés, enfin<sup>666</sup>.

Desfontaines y est à nouveau présenté comme un personnage impudent, auteur de « malhonnêtetés » et qui commet tout bonnement « le mal ». La critique est hyperbolique, renforcée par la tournure exclamative et le terme « d'énormités ». Cette dénonciation vise, encore une fois, à légitimer la traduction présentée au public. Axelrad poursuit en s'amusant « des perles, assez divertissantes, pourtant, que j'ai trouvées chez mes prédécesseurs, dont certains sont toujours de ce monde<sup>667</sup> », réflexion ironique qui a le mérite d'éliminer la concurrence. Il convient cependant de noter qu'Axelrad signale deux traductions qu'il estime valables : celle de Gausseron « actuellement introuvable<sup>668</sup> », et qui ne saurait donc être consultée et celle de son « collègue M. Robert Merle, professeur à la Faculté des Lettres de Paris-Nanterre [...] entreprise d'un point de vue différent du

---

<sup>665</sup> *Id.*

<sup>666</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. XLVIII.

<sup>667</sup> *Id.*

<sup>668</sup> *Id.*

mien, et qui ne donne prise à aucune critique<sup>669</sup> ». La nature de ces différences demeure toutefois tue.

Le lexique qu'emploie Armand Petitjean dans sa préface à une réédition de la traduction d'André Desmond n'est guère plus clément et touche cette fois-ci à la blessure physique : « la compréhension la plus sûre de Gulliver sera celle qui ne le mutilera d'aucun de ses aspects, qu'ils aient été voulus ou non par l'auteur, et alors surtout qu'ils semblent se contredire<sup>670</sup> ». Si la référence aux traducteurs anciens demeure discrète et que l'éloge de la présente traduction ne s'esquisse qu'en filigrane, le vocable « mutilera » souligne avec force les erreurs du passé que le présent se propose de corriger.

D'autres traducteurs paraissent néanmoins moins sévères à l'encontre de leurs aînés, et se contentent d'évoquer factuellement leurs erreurs. Robert Merle semble même légèrement s'amuser de la férocité de la critique littéraire Sibyl Gould envers Desfontaines :

Sybil Gould, dans son *Swift en France* parle avec humour et une sévérité contenue du premier traducteur de Swift en France, l'Abbé Desfontaines, qui non seulement supprimait des passages entiers de Gulliver, mais, sans doute par souci d'équilibre, incorporait au texte des pages de son cru<sup>671</sup>.

Si Merle ne développe guère plus la question des corrections qu'il apporte à sa traduction de Gulliver, la préface de sa traduction au *Démon Blanc* de Webster indique qu'il tend plutôt, au contraire, à tirer profit des réussites des traductions antérieures :

Il n'existait jusqu'à ce jour que deux traductions françaises du *Démon Blanc*. L'une qui date de 1865, et qui est due à E. Lafon. L'autre qui a paru en 1922, et qui est due à notre collègue Camille Cé. La première, comme beaucoup de vieilles traductions, suit le texte d'assez loin, et n'hésite pas quand elle rencontre des difficultés sérieuses, à les sauter. La seconde est très bonne, et nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître notre dette à son égard. Si l'érudition ne cesse de progresser – et de remettre en question le sens de

---

<sup>669</sup> *Id.*

<sup>670</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, Le Livre de Poche, 1964, p. IV.

<sup>671</sup> *Voyage à Lilliput*, Merle, 1956, p. 61.

passages contestés – certaines réussites de traduction, par contre, sont insurpassables. Ne pas tenir compte de ces réussites, parce que d'autres y ont atteint avant vous, serait puéril<sup>672</sup>.

Georges Lamoine, quant à lui, trouve des raisons historiques aux défauts de Desfontaines. S'il se propose de les corriger, il fait néanmoins preuve d'indulgence : « le traducteur n'a pas vu l'intention réelle de Swift montrant le rôle de la 'raison épurée', mais il ne disposait pas du recul nécessaire pour en juger. Il ne pouvait apprécier le rôle de Swift défenseur de l'Église anglicane contre le rationalisme<sup>673</sup> ». Le traducteur entend par ailleurs combler les lacunes du glossaire établi par Émile Pons, sans pour autant attaquer frontalement son prédécesseur :

Les termes expliqués en particulier dans le glossaire de l'édition de La Pléiade montrent le souci de Swift de composer des mots et des groupes de mots. Dans ce glossaire, le vocabulaire du quatrième voyage est moins abondamment représenté que les autres. Tentons d'analyser l'effort de composition de Swift [suit une explication du vocabulaire imaginaire du quatrième voyage<sup>674</sup>]

À la marge de notre corpus principal, on trouve également chez Hannedouche, adaptateur pour la jeunesse et spécialisé dans les ouvrages d'éducation, une trace relativement sobre de la volonté d'améliorer les versions antérieures :

Nous offrons, des passages les plus intéressants des *Voyages de Gulliver*, une traduction nouvelle. L'abbé Desfontaines avait déjà, au XVIII<sup>e</sup> siècle, traduit l'ouvrage de Swift : mais il en a fait un livre fort différent de l'original, à force de suppressions, de modifications et même d'interpolations, comme s'en permettaient trop volontiers les traducteurs du siècle dernier. Nous n'avons pas cru pouvoir nous permettre avec le texte de telles libertés, et nous nous sommes appliqué, au contraire, à donner, des extraits que nous avons choisis, une version scrupuleusement exacte<sup>675</sup>.

Le vocabulaire relève ici davantage de l'exactitude que de la faute, et le programme annoncé par Hannedouche est fidèle à la réalité de sa traduction.

---

<sup>672</sup> WEBSTER, John, *Le Démon blanc* [1612], tr. Robert Merle, Paris, Aubier, 1950, p. 73-4.

<sup>673</sup> *Voyage au pays des chevaux*, Lamoine, 1971, p. 46.

<sup>674</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>675</sup> *Voyages de Gulliver*, Hannedouche, *op. cit.*, p. 8.

Enfin, Émile Pons, s'il ne critique jamais directement les traductions antérieures, met en cause la compréhension de l'œuvre de Swift aux XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle dans sa thèse, consacrée aux œuvres de jeunesse de l'auteur. Il semble en effet naturel que le chercheur fonde davantage ses reproches sur la critique que sur la traduction, dans la mesure où sa traduction de Swift vient couronner son travail critique. Il remarque ainsi la superficialité de l'interprétation que Desfontaines produit des *Voyages de Gulliver* : « ni Desfontaines, ni même Voltaire ne pouvaient pénétrer jusqu'au fond de la pensée swiftienne et s'attardent avec complaisance au brillant de la forme ou au piquant de l'esprit<sup>676</sup> », et révèle également les limites des développements d'Hippolyte Taine, dont l'étude « n'est objective qu'en apparence ; par sa véhémence et son lyrisme, elle appartient donc bien à la période romantique de la critique swiftienne, dont elle est la production la plus éclatante<sup>677</sup> ».

L'argument de la correction paraît, en outre, tant répandu que certains paratextes s'en servent plus ou moins mensongèrement afin de promouvoir les ventes de leurs ouvrages. Ainsi, à la suite de la parution de la traduction de Desfontaines, Pierre Gosse et Jean Neaulme font paraître une réédition de leur version de Gulliver portant la mention suivante : « nouvelle traduction plus ample, plus exacte, & plus fidèle, que celle de Paris, avec Figures, & Cartes geographiques ». S'il est vrai que le livre contient bien les figures, et qu'il n'est pas inexact que cette traduction correspond davantage à l'original que le texte de Desfontaines, nous avons montré qu'elle n'était pas exempte d'erreurs. Il ne s'agit cependant pas d'une « nouvelle traduction », ni même d'une édition corrigée : les transformations apportées au texte sont les mêmes que dans la première version<sup>678</sup>. La

---

<sup>676</sup> PONS, *La Jeunesse de Swift et le Conte du tonneau*, thèse, Strasbourg, Imprimerie alsacienne, 1925, p. 41.

<sup>677</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>678</sup> Voir par exemple le chapitre I du troisième voyage. « Cornish man » et « and a fourth part owner » sont omis dans les deux versions, t. 2, p. 1.

nouveauté ne consiste ici qu'en un argument de vente fallacieux. D'une manière plus étonnante encore, la page de titre d'une édition de 1963 parue à l'Ambassade du livre prétend que l'ouvrage consiste en une retraduction alors que le texte utilisé n'est autre que celui de l'édition de 1838 publiée chez Furne et Fournier. Cette mystification est d'autant plus surprenante que les éditeurs déclarent que la traduction serait d'un certain Jean Morin, que nous ne sommes pas parvenu à identifier – il nous semble peu probable qu'il s'agisse du magistrat à la Cour des Comptes – et qui d'ailleurs n'existe peut-être tout simplement pas. Le préfacier, l'écrivain Jacques Sternberg, ne semble guère informé de cette supercherie et critique abondamment le travail de Desfontaines, pourtant repris par la version de 1838 republiée dans les pages du volume de l'Ambassade du livre :

En 1727, l'ouvrage fut traduit en français à La Haye. La même année, parut en France la traduction édulcorée de l'abbé Des Fontaines [*sic*]. Il convient d'ailleurs de signaler que l'on ne connaît généralement de cet ouvrage que des éditions tronquées ou toujours édulcorés, car on fait de cette œuvre plein d'agressivité, de violence, de revendications et d'humour corrosif, un classique de la littérature enfantine, ce qui peut surprendre quand on connaît la version intégrale des *Voyages de Gulliver* qui est, de toute évidence, et plus simplement, un classique de la littérature<sup>679</sup>.

Ainsi, lorsque les traducteurs et éditeurs envisagent leur traduction du point de vue du perfectionnement de l'œuvre ou des traductions antérieures, il ne semble pas tant s'agir d'une vision téléologique des retraductions ou d'une pensée théorique que d'un argument développé afin de justifier l'existence de leur travail et d'en promouvoir la diffusion.

La critique universitaire et littéraire témoigne également de cette notion de perfectionnement de la traduction. Ainsi, Marius Topin, inspecteur général des bibliothèques scolaires et populaires, déplore-t-il dans un article de *La Presse* consacré à

---

<sup>679</sup> *Voyages de Gulliver*, Paris, Ambassade du Livre, 1962, p. 42.



une édition de *Gulliver* illustrée par Lalauze, que l'éditeur ait privilégié une révision de la traduction de Desfontaines :

Cette traduction fut faite, mais fort mal, par l'abbé Desfontaines. Il eut, en effet, l'idée saugrenue de rapprocher Gulliver du goût de la France, et il s'en excusa auprès de Swift [...] Il est vrai que, dans l'édition nouvelle, on s'est efforcé de réparer les fautes du singulier traducteur, et de rectifier les libertés étranges qu'il avait prises avec le texte anglais. Mais il nous semble qu'on aurait bien mieux rendu à l'auteur original sa véritable physionomie en le traduisant à nouveau et en ne tenant nul compte du travail informe de l'abbé Desfontaines, justement répudié par Swift<sup>680</sup>.

Topin juge les corrections de l'éditeur insuffisantes et plaide pour une retraduction nouvelle, qui ne reposerait guère sur le texte « informe » de Desfontaines. Le lexique de la conduite amoureuse est à nouveau utilisé, et la traduction de l'abbé est comparée à une femme que l'auteur original aurait « répudiée ». Henri Havard, historien de l'art, manifeste également une forme de suspicion à l'égard des premières traductions de l'œuvre lorsqu'il signale la parution de l'édition de Quantin en 1884 : « Croirait-on que jusqu'ici nous n'avions pas lu en français une traduction exacte et complète des *Voyages de Gulliver*<sup>681</sup> ? ». Le directeur du théâtre de l'Odéon Paul Ginisty blâme quant à lui les infidélités de Desfontaines dans les pages de *Comædia* en 1925 :

Le premier traducteur de Gulliver, l'abbé Guyot-Desfontaines, fut un traducteur peu fervent de son modèle, qu'il se flatta flatta [*sic*] d'avoir corrigé en maint endroit. Le côté satirique de Gulliver – qu'avait tout de suite aperçu Voltaire, lisant, dans le texte anglais, ce conte destiné à rester célèbre – avait échappé, ou à peu près à cet érudit, chargé de la rédaction du *Journal des Savants*. Il n'avait vu que fantaisie débridée, à l'aide d'énormes invraisemblances dans les aventures de Gulliver à Lilliput, à Brodingnac [*sic*], à Laputa ou au pays des chevaux, chez les Houyhunians [*sic*]. La préface de cette traduction est curieuse. L'abbé y conte que, plusieurs fois, la plume faillit lui tomber des mains, de déplaisir à poursuivre son travail, et de lassitude à rencontrer « des passages faibles et même très mauvais, des allégories impénétrables, des réflexions basses, des allusions insipides, des polissonneries grossières. » Jamais introduction ne fut moins engageante. Guyot-Desfontaines ne se bornait pas à avouer qu'il avait taillé dans l'original : il s'en vantait<sup>682</sup>.

---

<sup>680</sup> *La Presse*, 4 août 1875.

<sup>681</sup> *Le Siècle*, date inconnue, coupure présente dans les registres de la maison d'édition Quantin à l'IMEC.

<sup>682</sup> *Comædia*, 21 octobre 1925, p. 1.

Le journaliste paraît ignorer l'existence de la traduction de La Haye, peu rééditée, mais brosse un portrait cruel de l'abbé, présenté comme un fanfaron qui ne mérite guère sa réputation de savant. Il nous faut cependant mentionner que ces trois références aux erreurs des premières traductions de Swift sont les seules que nous ayons trouvées dans la presse. Ce phénomène est sans doute lié à l'invisibilisation de la traduction : les journalistes ne s'intéressent que rarement à la nature des traductions parues, connaissance qui semble réservée à certains érudits. Les trois critiques négatives des premières traductions que nous avons repérées ne constituent par ailleurs pas exactement un plaidoyer en faveur des traductions récentes. L'interrogation d'Henry Havard semble d'ordre rhétorique tandis que les deux autres journalistes se contentent de mettre en garde les lecteurs contre les défauts de la traduction de Desfontaines, dont la visée répond à des normes antérieures et qui ne satisfont plus dès le mitan du XIX<sup>e</sup> siècle.

À partir du XX<sup>e</sup> siècle, les productions universitaires mettent également en cause la traduction de Desfontaines. Sibyl Goulding dresse un réquisitoire contre l'abbé, qu'elle commence par qualifier de « personnalité bizarre et peu sympathique<sup>683</sup> ». Cet argument *ad hominem* n'est que le premier d'une longue série. Goulding poursuit ainsi : « il arrive assez souvent que les natures très ombrageuses, hypersensibles, soient en même temps très naïves, très incapables de sentir quand elles deviennent ridicules<sup>684</sup> ». Sourcilleux et caractériel, l'abbé ferait également preuve d'un esprit simplet qui le couvrirait de ridicule. Si Goulding détaille ensuite longuement les différents manquements de la traduction de Desfontaines, il convient cependant de remarquer que son argumentation s'ouvre par un blâme personnel, dont la pertinence n'est pas tout à fait certaine. Goulding s'étonne également que Desfontaines n'ait pas été davantage poursuivi pour ses erreurs :

---

<sup>683</sup> GOULDING, *op. cit.*, p. 58.

<sup>684</sup> *Ibid.* p. 60.

Il est très curieux que même après une introduction si suggestive, pas un seul d'entre les nombreux critiques de Swift ne se soit donné la peine, à ce qu'il semble, de faire une comparaison rigoureuse entre le texte entier de l'original des *Voyages de Gulliver* et de la traduction de Desfontaines, et qu'ainsi la vraie énormité de sa 'déformation' n'ait pas été remarquée<sup>685</sup>.

S'il est vrai que le relevé demandé par Goulding n'a pas été effectué en 1924, moment de la parution de *Swift en France*, nous avons vu que Bernard-Henri Gausseron et certains journalistes avait déjà remarqué la nature infidèle de la traduction de Desfontaines. Une telle véhémence de la part de Goulding, qui qualifie le travail de l'abbé d' « énormité » paraît quelque peu disproportionnée. Après quatorze pages relevant par le menu les coquilles de l'abbé, Goulding conclut sévèrement : « nous l'avons vu, comme traduction, on pourrait trouver pire que celle de Desfontaines<sup>686</sup> ». Si la traduction de Desfontaines relève de la « belle infidèle » et qu'elle comprend ainsi de nombreuses bévues, il faut néanmoins rappeler qu'elle répondait, en son temps, aux normes pratiquées par les traducteurs, et que les erreurs qu'elles comprennent ne semblent guère être le fruit de la personnalité de l'abbé. Paul-Gabriel Boucé, dans son étude comparative des traductions de La Haye et de Paris, raille également Desfontaines en recourant au champ lexical de la morale, comme nous l'avons évoqué dans notre introduction. L'universitaire conclut cependant sa critique avec humour :

Au moins, tant le traducteur anonyme de La Haye que Desfontaines ont essayé de rendre accessible et populaire la culture anglaise en France en ce début de dix-huitième siècle aussi fécond que turbulent. Et pour cela, malgré ses lourds péchés capitaux commis dans la traduction des *Gulliver's Travels*, Desfontaines mérite d'être retiré de l'Enfer des mauvais traducteurs pour être transporté au Purgatoire des littérateurs impénitents<sup>687</sup>.

Le rôle de passeur de Desfontaines lui vaut ainsi d'accéder à une forme d'amnistie, et l'étude de Boucé réhabilite en quelque sorte la réputation entachée de l'abbé. Wilhelm

---

<sup>685</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>686</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>687</sup> BOUCÉ, *op. cit.*, p. 82.

Graeber, auteur d'un article consacré à la réception européenne de Swift, élargit quant à lui les reproches couramment adressés à Desfontaines. La vantardise de l'abbé ne relèverait ainsi pas de son caractère propre, mais serait l'étendard de la prétention d'une nation entière :

The Abbé does not hesitate to criticize Swift sharply, setting himself up as the aesthetic legislator of a nation, whose standards he deems to be canonical for all others. Of course, it is part of the Preface's strategy to compliment French readers on their good taste which, Desfontaines boasts, has its home in France. At the same time, this vaunted bon gout serves Desfontaines not only as a yardstick to measure the faults of *Gulliver's Travels* but also as a self-complimentary justification for his "creative interferences" [...] a collective French superiority complex<sup>688</sup>.

Le champ lexical de la forfanterie et de l'autosatisfaction est omniprésent : « compliment », « boasts », « vaunted », « self-complimentary », « superiority complex », mais vaut cette fois-ci pour la France en général. La critique universitaire et journalistique consacrée à Desfontaines tend ainsi à confirmer l'hypothèse de la retraduction selon laquelle les premières traductions d'une œuvre seraient défailtantes : elles achèveraient le texte, au double sens de mise à mort et de complétion. Il nous reste désormais à examiner les progrès éventuels amenés par les retraductions de l'œuvre afin de vérifier l'hypothèse selon laquelle les retraductions seraient nécessairement meilleures parce qu'ultérieures.

---

<sup>688</sup> GRABER, Wilhelm, « Swift's First Voyages to Europe: His Impact on Eighteenth-Century France », in *The Reception of Jonathan Swift in Europe*, ed. Hermann J. Real, London, University of London, 2005, p. 12.

### 3. Les progrès des traductions françaises de Swift

À première vue, les retraductions de *Gulliver's Travels* semblent bien réparer les erreurs de leurs aînées. La révision de 1838 restitue les omissions de Desfontaines tout en retirant les interpolations, tandis que les éditions suivantes ne procèdent plus aux coupes courantes au XVIII<sup>e</sup> siècle et modernisent, pour la plupart d'entre elles, la langue. Nous allons désormais examiner ces productions afin de nous demander si elles constituent pour autant un véritable progrès par rapport aux textes de La Haye et de Desfontaines.

Bernard-Henri Gausseron avait signalé dès 1884 que la version anonyme parue chez Furne et Fournier, présentée comme une nouvelle traduction, ne consistait en réalité qu'en une révision du texte de Desfontaines, et la désignait sous l'expression de « frisure nouvelle donnée à une antique perruque<sup>689</sup> ». Si Benoît Léger avait analysé les différents types de corrections apportées par le « traducteur » anonyme de 1838 au deuxième chapitre du voyage à Lilliput<sup>690</sup>, il reste encore à donner une vue d'ensemble de ces remaniements. Les révisions ne sont en effet pas aussi systématiques que l'annoncent les éditeurs dans leurs paratextes, où ils prétendent panser la totalité des mutilations du texte de Desfontaines. Cette « version nouvelle<sup>691</sup> » de Swift viserait, selon eux, à cicatriser les « mutilations graves<sup>692</sup> » et à soigner une œuvre « violée par les plus incroyables altérations<sup>693</sup> », esquissant une figure du traducteur-réviseur thaumaturge.

En réalité, si le réviseur anonyme corrige bien la majorité des passages modifiés par l'abbé, de nombreux extraits demeurent identiques à ceux de l'édition de 1727. Ainsi, 16% des interpolations de Desfontaines sont conservées telles quelles. Il s'agit cependant

---

<sup>689</sup> *Voyages de Gulliver*, Gausseron, 1884, p. XI.

<sup>690</sup> LÉGER, Benoît, « 'Une frisure nouvelle donnée à une antique perruque' : la retraduction des *Voyages de Gulliver* de Furne et Fournier (1838) », in *Tradução & Comunicação*, vol. 16, 2007, p. 26-37.

<sup>691</sup> *Voyages de Gulliver*, Furne et Fournier, 1838, p. 2.

<sup>692</sup> *Id.*

<sup>693</sup> *Ibid.* p. 124.

de onze passages très brefs, d'une longueur variant du mot au syntagme<sup>694</sup>. En ce sens, il nous semble que ce maintien relève davantage de l'inattention du traducteur que d'une véritable volonté de sauvegarder ces ajouts : les passages concernés ont dû échapper à sa vigilance lors de la comparaison de l'original et de la traduction de Desfontaines. L'ensemble des longues interpolations de Desfontaines sont entièrement supprimées. Furne et Fournier paraissent donc estimer que les interpolations n'ont guère droit de cité dans les éditions contemporaines et qu'il est de leur devoir de les corriger. Cependant, les éditeurs font figurer en appendice au premier voyage la dissertation de Desfontaines sur l'éducation des Lilliputiens, après avoir critiqué sa tendance à l'allongement :

Ce qui ne peut se justifier d'aucune façon, c'est que ce littérateur, homme de savoir et de goût, et, malgré les préjugés dont il s'était fait le champion, digne d'apprécier et de reproduire *Gulliver*, ait cru pouvoir, sans doute à titre de compensation, interpoler tantôt des phrases, tantôt des pages entières, qui dénaturent l'esprit et le ton de l'ouvrage<sup>695</sup>.

Furne et Fournier passent pourtant rapidement sur l'outré de Desfontaines et reconnaissent que :

Desfontaines n'a pas toujours été malheureux au même degré ; et, pour nous montrer justes envers lui, nous nous plaisons à rapporter, sous la forme d'appendice et en ayant soin de l'isoler du texte, un passage dans lequel il nous paraît avoir assez habilement développé et complété le chapitre VI, relatif aux mœurs des habitants de Lilliput<sup>696</sup>.

L'isolement prémunit ainsi l'original de toute forme de contagion au contact de l'interpolation de Desfontaines. Ce passage est illustré par sept dessins de Grandville<sup>697</sup>, ce qui témoigne d'un traitement similaire à celui du texte à proprement parler original, également richement illustré.

---

<sup>694</sup> Cf. 1.1.b p. 36.

<sup>695</sup> *Id.*

<sup>696</sup> *Ibid.*, p. 124-5.

<sup>697</sup> *Ibid.*, p. 128, 130, 131, 132, 133, 134 et 135.

La politique de correction des suppressions s'avère en revanche plus lâche, quoique les éditeurs déclarent pourtant les avoir entièrement restaurées (« qui restituât fidèlement les passages retranchés<sup>698</sup> »). On trouve toutefois des traces de ce relâchement dans le paratexte, puisque les éditeurs montrent davantage de clémence envers les coupes qu'envers les interpolations : « que la censure de l'Ancien Régime, effrayée des hardiesses philosophiques du doyen de Saint-Patrick, ait exigé de nombreuses et de graves suppressions ; qu'elle les ait facilement obtenues d'un antagoniste de Voltaire, de l'abbé Desfontaines, cela se comprend<sup>699</sup> ». Les omissions, selon les éditeurs, relèveraient ainsi de la seule censure – ce qui n'est pas exact comme nous avons pu le montrer ci-dessus – et dépendraient des normes du XVIII<sup>e</sup> siècle plutôt que de la volonté de Desfontaines, contrairement aux interpolations. Or, si les éditeurs se vantent de restituer les coupes de l'abbé, près d'un quart d'entre elles (22%) sont conservées dans le texte de 1838, tandis que 42% sont remplacées et 9% sont uniquement partiellement corrigées. Le maintien de l'omission de certains mots ou courts syntagmes relève peut-être à nouveau de la simple bévue. Ces cas de figure demeurent cependant minoritaires et nous pensons pouvoir en recenser seulement huit<sup>700</sup>. Les omissions les moins restituées sont celles qui concernent l'adaptation culturelle, sans doute parce que le réviseur se range du côté de l'opinion de Desfontaines (un phénomène qui mérite cependant d'être examiné avec précaution dans la mesure où on compte seules 5 omissions pour adaptation culturelle chez Desfontaines). En revanche, il paraît intéressant de relever que 36% des coupes liées à la vraisemblance et 25% des omissions concernant la bienséance sont conservées dans l'édition de 1838<sup>701</sup>. Il semblerait ainsi que le réviseur ait pensé que la restitution intégrale de ces passages risquerait de produire un texte non recevable. Les omissions de

---

<sup>698</sup> *Ibid.*, p. 2-3.

<sup>699</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>700</sup> *Cf.* annexes 1.2.b n° 3, 4, 9, 15 p. 83, n° 71 p. 87, n° 89 p. 88, n° 114 p. 90.

<sup>701</sup> *Cf.* annexe p. 156.

bienséance maintenues sont de surcroît généralement assez longues (de l'ordre de la phrase<sup>702</sup>), ce qui semble montrer qu'il s'agit bien d'un choix du traducteur anonyme. Les corrections de l'édition de 1838 constituent ainsi en une forme de rééquilibrage : l'ensemble du texte n'est pas restitué afin d'éviter qu'il soit perçu comme trop trivial ou trop grossier. Il convient cependant de noter que les passages supprimés en raison du risque de censure sont très largement restitués : seuls 18% d'entre eux sont maintenus. Si la censure demeure fréquente sous la monarchie de Juillet, qui avait considérablement réduit les libertés de la presse en septembre 1835, trois ans avant la parution de ce nouveau *Gulliver*, ce phénomène ne paraît guère surprenant si l'on songe au fait que la satire swiftienne vise avant tout les institutions de son siècle. Le passage censuré maintenu le plus long ne concerne ainsi pas la royauté mais les pratiques des avocats, qui perdurent au siècle suivant<sup>703</sup>. Les 44 corrections partielles des omissions relèvent quant à elles principalement d'une forme de négligence du correcteur, qui tend à raccourcir la longueur des descriptions ou l'accumulation de termes caractéristiques de la plume de Swift. Ainsi Glumdalclitch est-elle présentée comme « très-adroite pour les ouvrages à l'aiguille », tandis que ses talents de camériste sont évacués<sup>704</sup>, et Gulliver se contente-t-il de « dévisser une de [ses] chaises » sans pour autant décrire la manière dont elles sont fixées au sol<sup>705</sup>.

Enfin, 40% des transformations de l'abbé Desfontaines sont reproduites dans l'édition de 1838. S'il demeure difficile d'en établir les raisons précises, il semblerait que ce type de modification soit plus difficile à repérer à la lecture que les interpolations ou les suppressions. En ce sens, il est tout à fait possible qu'un certain nombre d'entre elles ait

---

<sup>702</sup> Voir par exemple 1.2.b n° 64, 65, 66 p. 87, n° 79, 86 p. 88, n° 106, 113 p. 90.

<sup>703</sup> 1.2.b, n° 115, p. 86.

<sup>704</sup> 1.2.c, n° 16, p. 97.

<sup>705</sup> 1.2.c, n° 29, p. 106.



échappé à l'œil du correcteur. Les seize erreurs maintenues<sup>706</sup> nous paraissent notamment relever de ce cas, quoique le traducteur ait tâché de les identifier puisqu'il en a corrigé douze<sup>707</sup>. Les transformations conservées dues à la vraisemblance paraissent également inintentionnelles, à l'exception peut-être du passage suivant : « aussi tous leurs ouvrages, et même leurs poésies semblent des théorèmes d'Euclide », que le correcteur paraît avoir pris pour une interpolation de Desfontaines et qui n'a pas rendu le texte anglais que voici : « the whole compass of their thoughts and mind being shut up within the two forementioned sciences<sup>708</sup> ». En revanche, les transformations conservées liées à la bienséance paraissent être conscientes, dans la mesure où elles relèvent de l'euphémisme (voir notamment « anus » rendu par « en bas » ou « pudenda » par « endroits de leurs corps<sup>709</sup> »). Une exception peut cependant être constatée : le correcteur de 1838 omet ainsi la lettre « M », qui chez Desfontaines traduit « pimping », la lettre constituant sans doute l'initiale de « maquereau<sup>710</sup> ». Le correcteur a pu songer à une erreur de l'abbé et ainsi omettre entièrement cette référence.

Il nous faut enfin signaler que la répartition des corrections fluctue en fonction des voyages. En effet, le traducteur anonyme de 1838 corrige amplement les modifications que Desfontaines avait apportées au quatrième voyage, révélant ainsi que la misanthropie swiftienne qui gênait tant au XVIII<sup>e</sup> siècle semble moins embarrassante au siècle suivant. Le troisième voyage et sa satire scientifique semblent également plus recevables au XIX<sup>e</sup>, qui est largement corrigé. En revanche, le premier voyage paraît le plus dangereux, sans doute en raison de sa satire précise qui vise les familles royales et les gouvernants<sup>711</sup>.

---

<sup>706</sup> 1.3.b, n° 2, 4, 5, 8, 10, 11, 12 p. 117, n° 13, 14, 18, 19, 21, 22, 24 p. 118, n° 26, 28 p. 119.

<sup>707</sup> 1.3.a, n° 2, 4, 5, 9 p. 112, n° 15, p. 113, n° 21, 22, 23, 24, 25 p. 114, n° 32 p. 115.

<sup>708</sup> 1.3.c, n° 2, p. 120.

<sup>709</sup> 1.3.b, n° 27, 29 p. 119.

<sup>710</sup> 1.3.c, n° 4 p. 120.

<sup>711</sup> Cf. annexes p. 152.

Ainsi, le réviseur de 1838 corrige bel et bien la version de Desfontaines, sans répondre à l'exhaustivité annoncée dans le paratexte de l'ouvrage, d'autant que le traducteur n'intègre pas les passages figurant dans l'édition de Faulkner, parue en 1735. Une certaine forme de négligence paraît expliquer ces manquements, en raison des conditions déplorables dans lesquelles pratiquaient les traducteurs du XIX<sup>e</sup> siècle. L'anonymat du traducteur révèle que son nom n'aurait guère pu servir d'argument d'autorité propre à augmenter les ventes de l'ouvrage, ce qui nous indique qu'il n'a pas dû bénéficier d'un contrat avantageux. La traduction de la biographie de Swift par Walter Scott en tête de l'ouvrage paraît confirmer cette hypothèse, dans la mesure où toute parution signée de l'auteur écossais conduisait à une traduction rapide et généralement bâclée en France, où le nom de l'écrivain assurait des ventes considérables. Cependant, certaines des réticences du correcteur à restituer des passages omis par Desfontaines paraît relever d'un accord tacite du traducteur anonyme avec son prédécesseur. En ce sens, la révision de 1838 ne paraît pas constituer un véritable perfectionnement de la traduction de Desfontaines.

Si la traduction présentée par Furne et Fournier ne corrige pas exhaustivement les erreurs de Desfontaines, les traductions ultérieures perfectionnent chacune les manquements des premières traductions de l'œuvre. Elles se fondent toutes, à l'exception de celle de Robert Merle, sur le texte estimé plus fiable de Faulkner, paru huit après les premières traductions françaises de *Gulliver*. Elles comprennent également très peu d'interpolations et d'omissions, interventions jugées indignes d'une traduction fidèle dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les transformations qu'elles opèrent sur l'original, à nouveau bien moins nombreuses que dans les versions du XVIII<sup>e</sup> siècle, consistent en outre le plus souvent en une modernisation de la langue, phénomène qui relève d'une pensée téléologique du langage, dont le traducteur ne saurait ignorer les progrès.

Ainsi, plusieurs retraducteurs de l'œuvre procèdent à une modernisation de la ponctuation. Les points-virgules sont en effet fréquemment remplacés par des signes de ponctuation jugés moins lourds et plus contemporains. Constantin-Weyer coupe ainsi régulièrement les longues périodes de Swift, remplaçant les points-virgules par de simples points<sup>712</sup>. On trouve ainsi des points chez André Desmond et José Axelrad, des tirets cadratins ou des points chez Lilamand<sup>713</sup>. Bernard-Henri Gausseron conserve quant à lui les points-virgules, sans doute parce qu'ils ne sont pas encore tombés en désuétude en 1884, et il nous faut remarquer que Georges Lamoine comme Guillaume Villeneuve ne modifient pas ce signe. Lamoine les conserve sans doute en raison du caractère bilingue de l'édition, qui pousse le lecteur à comparer la traduction à l'original, tandis que Villeneuve a volontairement tâché de donner à sa traduction une consonance légèrement archaïque. Lors d'un entretien qu'il nous a accordé, le traducteur nous a en effet confié avoir souhaité préserver la syntaxe de l'original<sup>714</sup>. D'une manière similaire, certains traducteurs remplacent le discours indirect que Swift privilégie généralement par le discours direct, dont ils semblent préférer la fluidité. Bénédicte Lilamand et André Desmond y recourent régulièrement, substituant tous deux par exemple le discours indirect de Gulliver à son maître Houyhnhnm au chapitre IV, lorsqu'il narre son arrivée au pays, et les questions indirectes du roi de Brobdingnag au héros au chapitre VI<sup>715</sup>.

---

<sup>712</sup> Voir par exemple ce passage, où deux phrases en deviennent quatre : « mais, regardant à ma gauche, je vis un cheval qui s'avança lentement dans le champ. Mes agresseurs l'avaient vu avant moi et c'est pourquoi ils s'étaient enfuis si vite. En arrivant près de moi, le cheval eut un léger sursaut, mais il se reprit vite et me regarda fixement en donnant des signes évident de surprise. Il considéra mes mains et pieds, tournant plusieurs fois autour de moi. » *Les Voyages de Gulliver*, Constantin-Weyer, p. 121.

<sup>713</sup> Cf. notamment *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 48, 49, 52, 58.

<sup>714</sup> Entretien accordé par Guillaume Villeneuve, le 21 avril 2017. Il convient également de noter que Frédéric Ogée a lui aussi souhaité respecter la syntaxe de l'original, il affirme en effet avoir adopté « un point de vue assez littéral, y compris pour la ponctuation », entretien accordé le 7 juin 2017.

<sup>715</sup> Original : « I said, my Birth was of honest Parents [...] That I was bred a Surgeon ». Lilamand : « « Je suis né, lui dis-je alors, de parents honnêtes [...] J'ai été formé au métier de médecin », p. 321 et Desmond : « Je suis né, lui dis-je, de parents honnêtes [...] J'ai appris la profession de médecin », p. 325.

Ces deux traducteurs sont également les plus enclins à rajeunir la langue cible et traduisent de nombreux syntagmes anglais par des expressions idiomatiques de leur temps. Chez Desmond, ce phénomène se caractérise par le recours à un registre légèrement familier, qui n'est certes peut-être pas entièrement infidèle à l'œuvre de Swift, dans la mesure où Gulliver s'exprime selon le parler terre à terre des marins. Ainsi, « as if Mr. Gulliver had spoken it<sup>716</sup> » est rendu par « si c'était sorti de la bouche de Mr. Gulliver<sup>717</sup> », expression d'un registre populaire. « So long inured to Hardships<sup>718</sup> » est traduit par « vivait à la dure depuis si longtemps<sup>719</sup> », autre locution courante, et que Lilamand privilégie également « je sais dormir sur la dure<sup>720</sup> », où l'idiomatisme est renforcé par l'usage du présent de vérité générale. Enfin, les syntagmes « without starting<sup>721</sup> », « unlucky school-boy<sup>722</sup> » et « malicious little cub<sup>723</sup> » sont chacun traduits par des expressions d'un registre inférieur en langue cible : « sans broncher<sup>724</sup> », « méchant gamin<sup>725</sup> » et « malveillant rejeton<sup>726</sup> ». Lilamand use également régulièrement de tournures familières, qui visent à moderniser le texte et à le rendre recevable pour un public contemporain. On remarque notamment les traductions suivantes d'expressions neutres en anglais : « I will name them<sup>727</sup> » devient « s'ils n'aiment pas la publicité<sup>728</sup> », « this Preface made me so impatient<sup>729</sup> » se transforme en « ce préambule me fit bondir<sup>730</sup> », « my Hat was long since worn out<sup>731</sup> » est traduit par

---

<sup>716</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. viii.

<sup>717</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 36.

<sup>718</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 20.

<sup>719</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 63.

<sup>720</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 50.

<sup>721</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 33.

<sup>722</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>723</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>724</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 74.

<sup>725</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 147.

<sup>726</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 159.

<sup>727</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 70.

<sup>728</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 92.

<sup>729</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 74.

<sup>730</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 95.

<sup>731</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 196.

« Mon chapeau d'officier était depuis longtemps au rebut<sup>732</sup> », « I was quite stunned<sup>733</sup> » donne « j'avais la tête cassée<sup>734</sup> », « distress<sup>735</sup> » est rendu par « mauvaise passe<sup>736</sup> » et enfin « I did not much like my present situation<sup>737</sup> » est traduit ainsi « je n'en menais pas large<sup>738</sup> ». Chacun de ces syntagmes anglais aurait pu être traduit de manière plus littérale. Il semble donc clair que Lilamand a volontairement choisi de donner à son texte un tour plus idiomatique, propre à le faire apprécier de son lectorat.

Ces effets d'actualisation de la langue sont peu explicités par les traducteurs, qui ne les mentionnent guère dans leurs préfaces ou paratextes. Ils semblent cependant relever des normes éditoriales du XX<sup>e</sup> siècle, selon lesquelles les retraductions devraient se conformer à la langue de leur temps, et qui explique la tendance des maisons d'éditions à republier régulièrement des traductions d'œuvres classiques. Il nous faut cependant préciser que la modernisation ne paraît pas couler de source : la traduction de Guillaume Villeneuve, parue en livre de poche chez Garnier-Flammarion, n'y recourt guère et les éditions Hachette, lorsqu'elles publient la traduction de 1838 en 1978, s'interrogent sur la pertinence d'un tel rajeunissement, comme en témoigne le protocole de composition du manuscrit : « Remarques : Faut-il conserver l'orthographe de l'époque ? Ex : très-peu, p. 51 ». Les éditeurs tranchent finalement en faveur de la modernisation, et le bon pour mise en page indique qu'il faut bien supprimer ces traits d'union<sup>739</sup>.

Ainsi, les traducteurs français de *Gulliver's Travels* mettent en place différentes stratégies de perfectionnement qui visent à améliorer les versions antérieures de l'œuvre. Si les premiers traducteurs de l'œuvre tâchent de retoucher l'original afin de le faire

---

<sup>732</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 212.

<sup>733</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 203.

<sup>734</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 219.

<sup>735</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 286.

<sup>736</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 296.

<sup>737</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 287.

<sup>738</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 297.

<sup>739</sup> Fonds Hachette Livre, HAC 6348 (Ancienne cote S14 C58 B3), IMEC, consulté le 18 avril 2017.

correspondre au goût français, les retraducteurs prennent sur eux de corriger ces pratiques qu'ils estiment désormais inconvenantes et prétendent dès lors offrir un accès plus fidèle au texte. Certains d'entre eux soulignent, parfois non sans ironie, les bévues de leurs prédécesseurs, afin de valoriser leur propre production. Les retraducteurs paraissent donc bien souscrire à l'hypothèse de la retraduction telle que Berman la définira au XX<sup>e</sup> siècle, selon laquelle les traductions ultérieures seraient meilleures en raison de leur arrivée plus tardive sur le marché éditorial. Si les traductologues tendent à faire glisser cette téléologie de la traduction vers la théologie, dans une démarche qui sacralise la pratique traductive afin de la réhabiliter, la position des traducteurs demeure plus pragmatique. Pointer du doigt les erreurs du passé et postuler l'idée d'un progrès des traductions sert avant tout à légitimer leurs textes et à en faire la publicité. Néanmoins, adhérer à la téléologie des retraductions revient également pour les traducteurs à se faire les héritiers d'une longue lignée dont la légitimité ne se contente pas de se transmettre mais s'accroît bel et bien au fil des années. La survie des traductions est dès lors conditionnée par l'inscription des retraducteurs dans cette généalogie : ensemble, ils peuvent prétendre à l'éternité.

Cet attrait pour les atours de la nouveauté, qui encense par principe les travaux les plus récents, rappelle la célèbre formule d'Ezra Pound : « make it new<sup>740</sup> ». L'adage moderniste, loin d'être une invention pure du poète américain, trouve ses sources dans une traduction française du *Da Xue* de Confucius : « renouvelle-toi complètement chaque jour ; fais-le de nouveau, encore de nouveau, et toujours de nouveau<sup>741</sup> ». Or, séduit par l'idée de la valeur fondamentale de la nouveauté, Pound a opté pour la formule « make it new » au lieu de traduire le dernier segment par « do it again<sup>742</sup> ». En ce sens, il semblerait

---

<sup>740</sup> POUND, Ezra, *Make it New*, Londres, Faber & Faber, 1934.

<sup>741</sup> CONFUCIUS, TSENG-TSEU, *Le Ta-Hio, ou la grande étude*, tr. Guillaume Pauthier, Paris, Évretat, 1832. Consulté sur Wikisource, URL : [https://fr.wikisource.org/wiki/Le\\_Ta-Hio,\\_ou\\_la\\_Grande\\_Étude\\_\(Traduction\\_de\\_Pauthier\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Ta-Hio,_ou_la_Grande_Étude_(Traduction_de_Pauthier)), page consultée le 2 juillet 2020.

<sup>742</sup> NORTH, Michael, *A History of the New*, Chicago, University of Chicago Press, 2013, p. 164.

que Pound, à l'image des retraducteurs de *Gulliver*, ait préféré céder aux sirènes de la nouveauté absolue plutôt que d'insister sur l'acte de la répétition, aux connotations peut-être moins flatteuses pour celui qui la pratique : le charme opéré par la nouveauté paraît ainsi relever en quelque sorte de l'illusion.

B. MISE EN ABYME ET MISE A MAL DU TELOS

**1. Finalité en fuite**

*Here, five Foot deep, lies on his Back,  
A Cobler, Starmonger, and Quack;  
Who to the Stars in pure Good-will,  
Does to his best look upward still.  
Weep all you Customers that use  
His Pills, his Almanacks, or Shoes;  
And you that did your Fortunes seek,  
Step to his Grave but once a Week:  
This Earth which bears his Body's Print,  
You'll find has so much Vertue in't,  
That I durst pawn my Ears 'twill tell  
Whate'er concerns you full as well,  
In Physick, Stolen Goods, or Love,  
As he himself could, when above<sup>743</sup>.*

Le 1<sup>er</sup> avril 1708, Swift prenait le pseudonyme d'Isaac Bickerstaff pour prédire la mort du célèbre astrologue et auteur d'almanachs John Partridge. Trois lettres et une élégie déploraient le décès d'un homme qui avait suscité l'agacement de Swift en raillant « the infallible Church<sup>744</sup> ». Si le présage factice fut pris au sérieux – de nombreux passants se réunirent devant les fenêtres de Partridge pour lui rendre hommage – il est aujourd'hui considéré comme l'un des nombreux canulars résultant de la colère du doyen de Saint-Patrick. Cependant, cette facétie à première vue anecdotique paraît capable d'éclairer la méfiance de Swift envers la croyance en toute forme de destin. Le comique de l'élégie de Partridge repose en effet en partie sur l'obstination du défunt à continuer de tâcher à percer les astres à jour par-delà la mort, comme sur l'entêtement de ses fidèles à chercher des réponses à leurs interrogations dans la terre même où l'astrologue est enterré. Le regard qui prétend pouvoir prédire l'avenir en contemplant les étoiles n'est guère plus

---

<sup>743</sup> SWIFT, « The Epitaph », [1708], in *The Poetical Works of Dr. Jonathan Swift*, Londres, J. Bell, 1787, p. 123-4.

<sup>744</sup> PARTRIDGE, John, *Merlinus Liberatus*, 1708.



perçant que celui qui n'émane plus des orbites d'un cadavre. Les yeux cherchent le ciel mais se heurtent à la dalle opaque du cercueil. Or, Swift ne paraît guère se défier de la seule divination, mais bien des tentatives de rationaliser le cours des événements en général. Les *Voyages de Gulliver* paraissent bien rejeter toute orientation vers un dénouement quelconque, phénomène qui tend à dérouter ses traducteurs et préfaciers, qui reconstruisent artificiellement un *télos* à l'œuvre au sein de leurs paratextes et traductions. L'étude du discours gullivérien paraît conclure à l'inanité de la finalité, exempte d'une structure épisodique qui ne se préoccupe pas des incohérences, mais également absente au sein-même du personnage principal, qui ne connaît pas de progression linéaire, par opposition aux héros du roman de formation naissant. Ces différentes modalités de dissolution du *télos* conduisent les critiques et préfaciers à déconstruire l'horizon d'attente de lecture de l'œuvre. Si l'horizon de lecture constitue d'ordinaire le point de fuite vers lequel s'orientent les lecteurs, les rassurant quant à la nature de l'œuvre qu'ils s'appêtent à parcourir, celui de *Gulliver* demeure marqué par l'incertitude et le flottement.

Les premiers critiques de *Gulliver* soulignent l'aspect invraisemblable du récit. Samuel Johnson, dans sa *Vie de Swift*, s'étonne notamment des libertés prises par le Doyen : « criticism was for a while lost in wonder; no rules of judgement were applied to a book written in open defiance of truth and regularity<sup>745</sup> ». Les manquements du narrateur envers la vraisemblance et le manque apparent de fil narratif conducteur aiguillant les différentes péripéties stupéfient ainsi le biographe. Ce constat ne se dresse pas seulement la Grande-Bretagne mais traverse La Manche : un critique anonyme du *Journal des Sçavans* en 1727 estime devoir conclure sa recension de l'œuvre sur une liste des incohérences qu'elle présente. L'auteur déplore en premier lieu l'inaboutissement du

---

<sup>745</sup> JOHNSON, *op. cit.*, p. 733.

parallèle qui oppose les Lilliputiens et le Brobdingnagiens, caractéristique selon lui d'un manque de rigueur du narrateur :

après avoir remarqué beaucoup d'esprit dans des hommes de six pouces, on n'auroit pas été fâché d'en trouver moins chez ceux de 150 pieds ; ces derniers ne devoient pas exceller, comme les premiers, dans les Mathématiques : puisque les Pygmées paroissent livrez aux passions les plus vives, telles que l'ambition, la jalousie, l'injustice & la cruauté, il falloit en exempter les Géans ; & après avoir fait connoître l'orgueil de l'Empereur de Lilliput, dans les titres fastueux, qu'il prend, à la tête de ses Edits, les titres de Grandeur & d'Altesse, devoient être proscrits de Brobdingnag<sup>746</sup>.

La mise en valeur du contraste que préconise l'auteur relève ici d'un souci de cohérence qui vise à unifier l'œuvre et qui ferait basculer l'idée de la relativité swiftienne vers la notion d'antagonisme. Le chroniqueur poursuit en pointant du doigt trois phénomènes contradictoires au pays des Houyhnhnms : « Il paroît aussi que le caractère des Houyhnhnms, se dément en quelques endroits<sup>747</sup> ». Le premier point concerne le rapport à la vérité et à l'opinion :

La raison est immuable, disent-ils (en condamnant la variété de nos opinions) la vérité est une : d'où ils concluent que les disputes sont inutiles, & ils ne comprennent pas même ce que c'est qu'incertitude. Cependant ils ont un Parlement, qui délibère, & qui agite des questions, où l'on propose différens avis, & au sujet de Gulliver même, les uns veulent qu'on le mutilé, pendant que les autres jugent plus à propos de le bannir du païs<sup>748</sup>.

Le deuxième interroge les contradictions concernant l'égalitarisme supposé des chevaux raisonnables :

Ils ne peuvent souffrir l'inégalité dans les fortunes ; pourquoi se trouve-t-il, parmi eux des conditions très-différentes ? Ils ont des domestiques à leurs gages, & il n'y a pas d'apparence que les laquais soient égaux à leurs Maîtres. Un cheval obligé d'être valet, parce qu'il est né petit, n'a pas moins sujet de murmurer, qu'un homme forcé de travailler pour les autres, parce qu'il n'est pas né riche.

---

<sup>746</sup> *Journal des Scavans*, juillet 1727, p. 415.

<sup>747</sup> *Id.*

<sup>748</sup> *Ibid.* p. 415-6.

Enfin, le dernier met en lumière l'in vraisemblance de la possibilité de la confiance dans un pays où le mensonge n'a pas droit de cité :

Le même Peuple ne connoît point le mensonge, & n'a pas de terme pour l'exprimer dans sa langue. Prévenu qu'on est de cette idée, on est un peu scandalisé de voir le Gris-pommelé recevoir une confiance de Gulliver, & lui promettre le secret. On tremble qu'un autre Houyhnhnm curieux ne vienne à interroger le confident sur ce mystère, & ne le réduise par conséquent ou à mentir, pour tenir sa parole, ou à violer sa foi, pour confesser la vérité<sup>749</sup>.

Le journaliste conclut ainsi : « nous pourrions encore citer quelques irrégularités semblables, mais nous craignons d'avoir été déjà trop longs, & d'ailleurs ces légers défauts sont tellement effacés par le mérite du livre, qu'il y aurait de l'injustice à les compter scrupuleusement<sup>750</sup> », indiquant que sa liste d'incohérences n'est pas exhaustive malgré les qualités de l'œuvre de Swift. En ce sens, les aménagements que Swift se permet avec la vraisemblance heurtent les critiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la mesure où ils empêchent toute lecture unifiée d'un livre dont les différentes parties ne paraissent pas pointer vers un même message. Cette tentation de l'intégration des sections de l'œuvre se développe aux siècles suivants, à tel point que Kathleen Swaim, en 1972, insiste sur cet écueil critique : « one of the major problems in the reading of *Gulliver's Travels* has been to reconcile the meanings of the individual parts with a coherent interpretation of the order and import of the whole<sup>751</sup> ».

Cet aspect disparate du texte, composés d'incidents hétéroclites, embarrasse les critiques et les traducteurs de l'œuvre, qui déprécient particulièrement le troisième livre, constitué de voyages en cinq terres différentes et parsemé d'anecdotes hétérogènes. Le spécialiste de Swift William Eddy considère notamment que le troisième voyage :

---

<sup>749</sup> *Ibid.*, p. 416.

<sup>750</sup> *Id.*

<sup>751</sup> SWAIM, *op. cit.*, p. 2

is at once the longest and the worst. It is a miscellany of unrelated situations that are, with one exception, Struldbrugland, uninspired and dull. There is here no attempt to create an agreeable world of the imagination, but only a collection of brief and imitative voyages, in which the satire is of contemporary rather than of abiding interest<sup>752</sup>.

Si le critique juge ce voyage ennuyeux et peu inspiré, c'est bien en raison de sa nature composite (« miscellany », « unrelated situations », « a collection of brief and imitative voyages » s'opposant à un « world of the imagination »), qui ne relie pas les différents éléments qui la constituent en un tout porteur d'un message univoque ou d'un dénouement final qui aurait été sous-tendu au préalable. Si Carnochan estime quant à lui que ce troisième voyage possède de nombreuses qualités, il souligne également son mépris ouvert des conventions de la fiction : « Book III is an affront, a shock to expectations that have been internally established. [...] Book III is an offense against 'decorum'<sup>753</sup> ». Émile Pons, dans sa préface à la traduction d'André Desmond, juge également cette partie « artificielle et souvent fastidieuse<sup>754</sup> », tandis que José Axelrad paraît y déceler « un certain essoufflement<sup>755</sup> » de l'auteur. Si Alexis Tadié, préfacier de la traduction de Villeneuve, ne porte pas de jugement de valeur sur ce voyage, il souligne son aspect bigarré : « le troisième livre ne présente pas l'unité des deux premiers, car il foisonne de projets utopiques qui visent à échapper aux contraintes de la nature<sup>756</sup> ». On pourrait enfin penser que la suppression de la publication du troisième voyage dans l'édition traduite par Robert Merle, qu'aucun paratexte n'annonce ou ne justifie<sup>757</sup> résulte d'un raisonnement analogue. S'il est possible que cette coupe relève de difficultés budgétaires, il n'en demeure pas moins que le choix de retirer le troisième voyage, plutôt que le deuxième ou le quatrième, semble éclairant. Le voyage à Brobdingnag constitue en effet

---

<sup>752</sup> EDDY, *op. cit.*, p. 157.

<sup>753</sup> CARNOCHAN, *op. cit.*, p. 3.

<sup>754</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 27.

<sup>755</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. XXXIII.

<sup>756</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve, 1997, p. 28.

<sup>757</sup> Merle affirmait dans sa première préface que les quatre voyages paraîtraient en quatre volumes, *Voyage à Lilliput*, tr. Merle, 1956, p. 62.

le pendant de celui à Lilliput tandis que le quatrième voyage présente une unité narrative et symbolique bien plus forte que le troisième, dont la multitude d'épisodes décousus semble avoir déplu à l'éditeur. La structure épisodique de *Gulliver*, qui ne présente pas de fil narratif ordonnant les péripéties vers une fin logique, a ainsi rebuté la critique jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. La tentation pour les lecteurs et la critique d'unifier les éléments disparates de l'œuvre est ainsi dénoncée par certains chercheurs, à l'image d'Angus Ross :

Readers have responded to this bewildering force in several ways. They have ignored what they could not accept. They have tried to explain parts of his writings as meaning not what they seem to mean, but what they ought to mean to fit into a harmonious, and therefore calmer and less disturbing, scheme. The elements of spontaneity and opportunism that exist in the texture of Swift's works are in this way often ignored or seen as something unacceptable, instead of another facet of the strange life that exists in his writing<sup>758</sup>.

Ce schéma, sans relever entièrement du picaresque, lui emprunte de nombreux traits, comme le souligne Jean Viviès :

Les *Voyages* présentent une parenté avec le mode picaresque sous cet aspect épisodique. [...] Rappelons-nous une nouvelle fois le titre complet, qui en dit long. « D'abord... puis », « plusieurs pays », « plusieurs bateaux » : la suite plutôt que l'apprentissage, l'enchaînement plutôt que la causalité, la division plutôt que l'unité, l'énumération (d'épisodes) plutôt que la construction (narrative<sup>759</sup>).

L'agencement de l'œuvre en une série de développements discontinus nie ainsi les conventions de sujet, de temps et de lieu, qui, quoiqu'elles s'appliquent avec bien plus de souplesse aux récits qu'au théâtre classique<sup>760</sup>, demeurent présentes à l'esprit des lecteurs.

Le texte de *Gulliver* ne s'agence ainsi guère vers un but défini au sens de dénouement qui

---

<sup>758</sup> ROSS, *op. cit.*, p. 9.

<sup>759</sup> VIVIÈS, *op. cit.*, p. 109.

<sup>760</sup> Montandon estime ainsi que l'unité d'action, pour le roman, serait d'ordre psychologique : « comme l'histoire intérieure du personnage est l'élément fondamental, l'intrigue n'est qu'un élément secondaire. Cette unité d'action [...] est une unité intérieure. MONTANDON, Alain, *Le Roman au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, URL : <https://www-cairn-info.lama.univ-amu.fr/le-roman-au-xviiiie-siecle-en-europe--9782130495222-page-7.htm>, page consultée le 20 août 2020.

résoudrait les tensions mises en œuvre antérieurement. L'œuvre ne semble dès lors pas mettre en branle un mouvement vers un *télos* ou l'avenir, mais plutôt faire étalage d'un enchaînement d'aventures narrées au présent.

Alain Bony souligne que les prolepses « ne portent aucune trace des effets de l'histoire sur son héros narrateur [...] chaque livre paraît avoir été écrit dès la fin du voyage dont il parle<sup>761</sup> », phénomène que signale également Claude Rawson : « a strategy throughout the work in which Gulliver is made to speak of each earlier episode in the tone of voice of the character as he was when he is supposed to have experienced the events described, and not as he ultimately develops<sup>762</sup> » et que précise enfin Jean Viviès : « il n'y a pas d'effet d'intrigue entre les voyages, au sens d'une expérience intégrative qui modifie la subjectivité et le regard rétrospectif, et il n'y en a pas non plus entre le temps des voyages et celui de la relation des voyages. Tout, pour Gulliver, est contemporain<sup>763</sup> ». La temporalité du récit que développe Gulliver n'est donc pas celle d'une progression chronologique mais plutôt d'une contemporanéité systématique.

La fragmentation de l'œuvre en une série d'épisodes discrets semble en outre faire écho à la fragmentation du sujet qui les narre. Rawson suggère ainsi que la figure de Gulliver semble impersonnelle :

Though Gulliver has a wife, family, home-address, and elements of biographical record, he does not come over as a full human personality. His progression from acquiescent lover of his kind to alienated misanthrope is more a satirical awakening to truth than a significant process of psychological change<sup>764</sup>.

Gulliver ne connaît guère plus de progression que les aventures qu'il vit et le personnage ne semble pas tirer de leçon de ses voyages. C'est que la « fragmentation affecte en outre

---

<sup>761</sup> BONY, *op. cit.*, p. 104.

<sup>762</sup> RAWSON, Claude, *Swift's Angers*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 877.

<sup>763</sup> VIVIÈS, *op. cit.*, p. 109.

<sup>764</sup> RAWSON, *op. cit.*, p. 113.

l'unité du sujet, qui est l'un des postulats de la forme romanesque à peine née<sup>765</sup> ». Le texte de Swift s'oppose dès lors au roman de formation, comme le propose Jean Viviès :

l'hypothèse de l'unité du sujet, promise à un bel avenir avec le roman naissant, est ici mise à mal, et au lieu du schéma de construction cumulative par l'expérience dont les chapitres déroulent les étapes et qui sera celui du *Bildungsroman*, c'est un modèle de fragmentation qui s'affirme<sup>766</sup>.

Il nous faut cependant préciser que cette vision de l'œuvre comme refus du cheminement du sujet vers la sagesse propre au roman de formation alors en cours de développement demeure récente à l'échelle de la critique swiftienne. William Eddy estime ainsi au contraire que le personnage de Swift constitue une incarnation du trope de l'*everyman*, auquel les lecteurs peuvent aisément s'identifier et dont l'évolution serait exemplaire, Gulliver serait « a typical human being, in no way extraordinary, who learns many things, in the course of his travels<sup>767</sup> », mais également « the allegorical representative of man, as truly as Christian is in *Pilgrim's Progress*<sup>768</sup> ». Les *Voyages de Gulliver*, pourtant, ne se déroulent pas au sein d'une cartographie précise et symbolique à l'image de celle de l'œuvre de Bunyan, mais se déploient au sein de contrées variées que Gulliver accoste suite à divers accidents maritimes. En outre, le pèlerinage de Christian s'achève lorsque le héros passe dans l'au-delà : la fin du livre culmine ainsi avec la mort et constitue une fin par excellence, les actions du personnage étant en outre récompensées par la vie éternelle. Cependant, rien de tel ne se produit dans le récit de Swift : Gulliver ne récolte guère les fruits de son apprentissage de la vérité auprès des Houyhnhnms et sombre dans la folie, préférant la compagnie des chevaux non raisonnables de son écurie à celle de son épouse et de ses enfants. Carnochan envisage également l'œuvre du point de vue de

---

<sup>765</sup> VIVIÈS, *op. cit.*, p. 30.

<sup>766</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>767</sup> EDDY, *op. cit.*, p. 99.

<sup>768</sup> *Ibid.*, p. 100.

l'évolution, postulant qu'elle est « concerned with the evolution of the mind. *The Travels* share not only in the freewheeling epistemological interests of the moon voyage but also, like *Robinson Crusoe* in another tradition, that of the realistic narrative of a mind developing in a state of isolation<sup>769</sup> ». Il paraît toutefois délicat d'affirmer que l'histoire de Gulliver serait celle du développement de sa conscience dans la mesure où l'œuvre se clôture précisément sur sa mise en péril. En ce sens, la fragmentation du sujet que mettent en scène les *Voyages de Gulliver* et qui semble contrevenir aux principes du *Bildungsroman* paraît, dans une certaine mesure offusquer un pan de la critique swiftienne, qui insiste sur la progression psychologique de son personnage. La structure épisodique de l'œuvre comme l'éclatement du sujet qu'elle met en branle suscite en effet un certain malaise et contribue à la nature équivoque de son horizon de lecture.

Dès 1727, le *Journal des Sçavans* pointe la nature bigarrée de l'œuvre : « Il est vrai qu'on trouve ici les raisonnemens les plus graves entrelassez des fictions les plus hardies & les plus éloignées de la vraisemblance ; mais ce mélange ne doit révolter personne<sup>770</sup> ». Il nous faut ici noter que le critique fonde son discours sur la version de Desfontaines, qui élague pourtant volontiers les récits les plus extravagants de l'œuvre. L'aspect composite des *Voyages* parvient alors, malgré les nombreuses interventions de Desfontaines, à frapper le lectorat français et le chroniqueur se sent le devoir de relever la présence simultanée de réflexions morales ayant trait à la nature humaine, de développements philosophiques concernant la relativité et d'anecdotes fantasques. Ce mélange est suffisamment saisissant pour risquer d'effaroucher le public. Le journaliste estime donc devoir le défendre afin d'assurer la promotion d'un ouvrage qu'il juge digne d'être lu. La coexistence dans l'œuvre de caractéristiques empruntées à des genres variés présente bel et bien une menace du point de vue de sa réception. Selon Hans Robert Jauss, l'horizon

---

<sup>769</sup> CARNOCHAN, *op. cit.*, 134.

<sup>770</sup> *Journal des Sçavans*, juillet 1727, p. 401.



d'attente du lecteur repose en partie sur « l'expérience préalable que le public a du genre dont [l'œuvre] relève<sup>771</sup> ». Or, les attentes du lecteur qui s'apprête à parcourir les *Voyages de Gulliver*, pensant y trouver un récit d'aventure ou de voyage, un conte philosophique ou bien encore une satire, sont déboutées par le récit swiftien qui tend à mêler les références et à brouiller les frontières génériques. Les commentateurs qui cherchent à vanter les mérites de l'œuvre se trouvent ainsi contraints de souligner sa nature composite, afin de ne pas décevoir les lecteurs.

Jacques Sternberg, préfacier de la fausse nouvelle traduction de l'Ambassade du livre, loue d'une manière similaire mais plus détaillée les emprunts de Swift à différentes traditions génériques :

Gulliver emprunte simplement l'apparence du roman d'aventures pour monter beaucoup plus haut, aller beaucoup plus loin : débordant des cadres littéraires de l'époque, il s'impose aussi bien comme un conte philosophique amer que comme un véritable témoignage personnel, une délirante envolée dans la quatrième dimension ou dans le domaine glacé de l'humour<sup>772</sup>.

Ici, le croisement du roman d'aventures, du conte philosophique, du récit semi-biographique<sup>773</sup> et de la satire est présenté comme la qualité principale de l'œuvre, qui tire sa singularité de la subversion des normes littéraires. Cette analyse de l'écrivain français fait cependant à nouveau office d'avertissement : en abordant Gulliver comme un simple récit de voyage, le lecteur se leurre. En ce sens, Sternberg aiguille la lecture d'une œuvre qui tend au contraire à déboussoler son public, phénomène que souligne Alexis Tadié dans sa propre préface à la traduction de Guillaume Villeneuve :

---

<sup>771</sup> JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, [1978], tr. Claude Maillard, Paris, Gallimard, « Tel », 1990, p. 49.

<sup>772</sup> *Voyages de Gulliver*, Ambassade du livre, 1962, p. 44.

<sup>773</sup> Jusque dans les années 1960, la critique littéraire française estime que les *Voyages de Gulliver* sont inspirés de la vie personnelle de Swift, phénomène qui relève surtout de la prépondérance de la critique biographique et que nous aurons l'occasion d'explicitier ultérieurement.

On a mis en avant l'appartenance du livre à de nombreux genres littéraires, roman, parodie de récit de voyage, satire, conte philosophique, sans qu'une interprétation puisse être retenue au détriment d'une autre. *Les Voyages de Gulliver* est un livre qui déconcerte ses lecteurs et les plonge, à dessein, dans le doute<sup>774</sup>.

Si l'observation de Tadié paraît, à première vue, neutre et explicative, elle contribue pourtant encore à orienter le lecteur en le prévenant de la nature composite du livre qu'il tient entre les mains. Cette attention portée à la pluralité des genres trouve un écho dans la critique swiftienne qui, dès les années 1990, dénonce les tentatives de catégorisation univoques de l'œuvre. Peter Wagner estime ainsi que :

the reception shows a series of genre decisions that attempt to cope with the indeterminacy and ambiguity of Swift's text by forcing it into artificial literary kinds promising coherence and stability. Ultimately, however, these desperately created genres prove to be what Genette has termed 'blind windows'<sup>775</sup>.

La classification générique relève ainsi de la chimère critique dont l'objectif demeure de guider la lecture d'une œuvre aux multiples ramifications. Frederick Smith suggère quant à lui que le cadre qu'offre le genre dans l'œuvre de Swift aurait pour seule fonction d'être débordé : « Swift [...] begins to use genre as a pretense, a nominal frame within which he may unabashedly explore a range of genres, styles, and tones<sup>776</sup> ».

Ainsi, l'impossibilité de ranger l'œuvre dans une catégorie générique unique conduit bien les commentateurs de Swift à déconstruire tout horizon de lecture unidirectionnel des *Voyages de Gulliver* et à préciser au lecteur qu'il naviguera parmi différentes traditions. L'aspect composite de l'œuvre ne se borne cependant pas seulement à la narration, au sujet et à la question du genre, mais concerne également les objets dont la satire se saisit. Le texte de Swift paraît en effet contrevenir à l'idée selon laquelle la satire

---

<sup>774</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Guillaume Villeneuve, 1997, p. 8.

<sup>775</sup> WAGNER, Peter, *Reading Iconotexts. From Swift to the French Revolution*, Londres, Reaktion Books, 1995, p. 38.

<sup>776</sup> *The Genres of Gulliver's Travels*, *op. cit.*, p. 18.

viserait des objets clairement délimités et déterminés. L'aversion de Barbey d'Aurevilly pour les *Voyages de Gulliver*, notamment, tient à la perte inéluctable des référents culturels nécessaires à la compréhension de l'œuvre : « nous ne craignons pas d'avancer qu'on ne lira pas *Gulliver* davantage, par la raison que c'est un livre dont il ne restera absolument rien quand la clef des allusions sur lesquelles il est bâti sera perdue. Or, cette clef se perd tous les jours<sup>777</sup> ». Cette antipathie repose cependant sur deux phénomènes qui relèvent peut-être d'une appréciation incomplète de l'œuvre : Barbey estime d'une part que le texte ne consiste qu'en une satire, ce qui s'avère inexact, et juge d'autre part que cette satire concerne exclusivement des personnalités et événements historiques dont le lecteur contemporain n'a plus la connaissance. D'autres critiques, comme le journaliste Paul-Louis Hervier, croient néanmoins que l'œuvre ne perd pas de son sel malgré cette question de la disparition des référents : « si le livre de Swift obtient une vogue immédiate, ce fut à cause des satires très claires et violentes qu'il contenait, mais il n'a point cessé d'être lu, et le côté pittoresque attire seul la curiosité des lecteurs du XX<sup>e</sup> siècle pour lesquels les allusions satiriques n'ont plus d'attrait<sup>778</sup> ». Jacques Sternberg, dans sa préface de l'*Ambassade du Livre*, estime également que l'œuvre dépasse la seule fonction satirique :

Il ne faudrait pas limiter cet ouvrage à une simple satire, car s'il est aussi cela, il est bien plus que cela et, de toute façon, l'œuvre de Swift transcende son époque, raison pour laquelle on la lit comme si elle venait d'être écrite, alors que les simples satires sont généralement illisibles quand on les lit vingt ans après l'actualité qui les a inspirées<sup>779</sup>.

Alain Bony a précisé ce phénomène dans son étude de l'œuvre, où il montre que « le succès de certaines inventions comme l'opposition des Talons Hauts et des Talons Bas [...] auprès du public en général et notamment enfantin montre que la signification

---

<sup>777</sup> BARBEY, *op. cit.*, p. 250.

<sup>778</sup> HERVIER, *op. cit.*, p. 190.

<sup>779</sup> *Voyages de Gulliver*, *Ambassade du Livre*, 1962, p. 44.

étroitement allégorique [...] n'est absolument pas déterminante dans leur capacité d'évocation<sup>780</sup> ». L'aspect comique d'un héritier claudiquant, en raison du port d'un talon haut à un pied et d'un talon bas à l'autre, paraît en effet saisissant en dehors de la référence au prince de Galles. En ce sens, les traits satiriques « se montrent rebelles à toute tentative de réduction [...] à l'unicité d'une référence contemporaine<sup>781</sup> ». La lecture que suggère Alexis Tadié de l'œuvre prend également en compte cette équivocité de la satire. Le chercheur estime en effet que cette ambivalence des objets visés participe de l'instabilité du texte :

Les énumérations pseudo-scientifiques, les longs discours sur la médecine appliquée au corps politique ou sur l'art de l'imprimerie à Brobdingnag ne visent pas simplement à tourner en ridicule la science ou la politique, ne s'opposent pas à une cible clairement identifiable. Ils maintiennent plutôt le lecteur en état d'hésitation permanente devant les mélanges manifestes de rationnel et d'irrationnel, de nature et de culture, d'humanité et d'animalité qui se déploient sous ses yeux<sup>782</sup>.

Les *Voyages de Gulliver* paraissent échapper à toute orientation de lecture : la narration ne suit pas de fil clair et linéaire, mais se fragmente en diverses expériences disjointes dont la somme n'aboutit sur aucun apprentissage. Le personnage principal ne connaît ainsi guère d'évolution et paraît vivre dans une forme de présent perpétuel. Toute tentative d'unification de la lecture par le biais de la classification générique semble également interdite, tandis que l'espoir d'une rationalisation de la satire paraît condamnée à l'échec. En ce sens, le récit gullivérien semble dans son ensemble mettre à mal la notion de *télos*, que ce soit du point de vue de la structure de la narration ou bien de la réception.

---

<sup>780</sup> BONY, *op. cit.*, p. 122-3.

<sup>781</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>782</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Guillaume Villeneuve, p. 31.

## 2. La reconstruction paratextuelle du télos

La dissolution de toute progression possible au sein des *Voyages de Gulliver* semble heurter ses traducteurs et préfaciers français. Cette critique sous-jacente de la téléologie contrevient à la tentation des traducteurs de présenter leur travail comme une étape supplémentaire vers le progrès dans la connaissance et la diffusion de l'œuvre de Swift. Il y a là une contradiction qui génère une forme de malaise que les traducteurs tâchent de dissiper en proposant différentes stratégies de rationalisation du texte : en l'absence d'un but tangible décelable au sein du récit, ils cherchent à établir des causes rationnelles aux différents développements de l'œuvre. D'une manière peut-être plus pragmatique, les traducteurs sont également confrontés à la question de l'introduction d'une narration qui ne paraît mener vers rien et dont l'horizon semble inlassablement s'évanouir, les poussant à ramener l'œuvre vers une ligne directrice dont elle est pourtant exempte. Les traducteurs usent ainsi de quatre procédés visant à proposer une orientation clairement définie des *Voyages de Gulliver*. On constate en premier lieu une analyse biographique parfois alambiquée du texte, qui permet d'attribuer un sens à la conclusion de l'ouvrage et qui informe une œuvre aux faisceaux de sens multiples. On observe également des tentatives de rationalisation des objets de la satire et de la signification des langues étrangères, dont l'objectif demeure à nouveau de prêter au texte une orientation précise. Enfin, on remarque de nombreuses notes de bas de page soulignant les incohérences et qui rétablissent une forme de vraisemblance absente de l'original.

Si la popularité des analyses biographiques de Swift tient à l'omniprésence de ce courant critique au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>783</sup>, elle semble également relever du succès en France des *Memoirs of Dean Swift*<sup>784</sup> de Walter Scott consacrés à la vie du Doyen de Saint Patrick,

---

<sup>783</sup> Nous reviendrons sur ce point au chapitre suivant.

<sup>784</sup> SCOTT, Walter, *Memoirs of Dean Swift*, Edimbourg, Archibald Constable & co, 1824.

inséré en tête de la traduction de 1838 parue chez Furne et Fournier. Le texte figurant dans la traduction de 1838 reprend celui paru en 1826 dans un recueil intitulé *Biographies des romanciers célèbres*<sup>785</sup>, publié par Gosselin. La renommée prodigieuse de Walter Scott assure ainsi à Furne et Fournier un argument de vente considérable pour sa version de *Gulliver*, et les considérations biographiques de l'auteur écossais seront reprises par de nombreux traducteurs de Swift. Scott, à la suite de Samuel Johnson, selon lequel la colère de Swift confinait à la folie « at last his anger was heightened into madness<sup>786</sup> », analyse les *Voyages de Gulliver* à l'aune de la misanthropie de leur auteur, reflet des péripéties malheureuses qui ponctuèrent sa vie :

Ne perdons pas de vue sa santé déclinant tous les jours ; son bonheur domestique détruit par la perte d'une femme qu'il avait aimée, et par le spectacle affligeant du danger qui menaçait les jours d'une autre femme qui lui était si chère ; ses propres jours flétris dès leur automne ; la certitude de les finir dans un pays qu'il avait en aversion, et de ne pouvoir habiter celui où il avait conçu de si flatteuses espérances, et laissé tous ses amis. Cette réunion de circonstances peut faire pardonner une misanthropie générale, qui ne ferma jamais le cœur de Swift à la bienfaisance<sup>787</sup>.

Les grands thèmes d'une vision romantique de la vie d'un Swift aux amours déçues, à la folie menaçante et à l'isolement toujours renforcé sont ici esquissés. Ces différentes déconvenues ne constituent pas seulement une image romanesque de la personnalité de l'écrivain britannique, mais servent également à expliquer l'amertume qui nimbe le quatrième voyage de Gulliver : « le voyage chez les Houyhnhnms est une diatribe sévère contre la nature humaine ; elle n'a pu être inspirée que par l'indignation qui, comme Swift le reconnaît dans l'épithète, avait si longtemps rongé son cœur<sup>788</sup> ». Seul un trait de personnalité de l'auteur, fruit des nombreux échecs qu'il a essuyés au cours de sa vie,

---

<sup>785</sup> SCOTT, *Biographie des romanciers célèbres*, Paris, Gosselin, 1826.

<sup>786</sup> JOHNSON, *op. cit.*, p. 735.

<sup>787</sup> *Voyages de Gulliver*, Furne et Fournier, 1838, p. XXXI. Nous citons le texte français présent dans l'édition de Furne et Fournier dans la mesure où il s'agit de celui que le public français de l'œuvre a lu.

<sup>788</sup> *Ibid.*, p. XXX.

pourrait ainsi expliquer la noirceur d'une œuvre dépourvue de résolution heureuse. Le biographe parvient ainsi à rationaliser le refus de toute progression que l'œuvre met pourtant en scène, lui trouvant une cause externe dans la vie de l'écrivain.

La misanthropie de Swift devient un trope récurrent des préfaces des éditions françaises de *Gulliver's Travels*. Maurice Constantin-Weyer la souligne en développant à nouveau le parallèle entre la vie jugée misérable de Swift et l'âcreté du portrait de l'humanité brossé au quatrième voyage :

Le plus cruel livre de cette œuvre, c'est le voyage chez les Houyhnhnms. Stella venait de mourir. Ses amis de Londres l'oubliaient. La maladie le rongait. L'humanité tout entière ne lui apparaissait plus que comme un monde de Yahoos, dégradés par l'affaiblissement systématique des facultés intellectuelles<sup>789</sup>.

Il nous faut noter ici que le traducteur reprend scrupuleusement les points sensibles identifiés par Walter Scott : le décès de la femme aimée, l'éloignement de ses amis londoniens et la menace de la folie. Robert Merle, en 1945, justifie également la noirceur du dernier livre par la misanthropie de leur auteur : « la misanthropie qui se marquait par endroits dans les deux premiers contes s'affirme ici en un pessimisme sans bornes. Swift a perdu toute confiance en l'espèce humaine, et à son avenir sur terre<sup>790</sup> ». L'écrivain français circonscrit pourtant son explication biographique à la perte progressive de la raison de l'auteur :

Mais quand l'exaspération se traduit, comme dans ce dernier livre, par une haine et un dégoût qui ont tous les caractères d'une idée fixe, on peut se demander alors si un divorce inquiétant n'est pas en train de s'établir entre ce que Swift pense vraiment et ce qu'il croit penser. On est fondé à se poser la question parce que l'écrivain, dont l'oncle était mort fou, souffrit toute sa vie de troubles et de vertiges, et vécut dans l'appréhension d'une fin semblable : pressentiment qui, d'ailleurs, ne le trompait pas puisque quatre ans avant sa mort, sa raison sombra, et on dut le mettre en tutelle. Ce dénouement tragique explique peut-être qu'on ait pu voir, quelques années plus tôt, ce spectacle étrange : un homme que

---

<sup>789</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Maurice Constantin-Weyer, 1930, p. VI.

<sup>790</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Merle, t. 3, 1956, p. 18.

tant d'actes de bonté touchante illustraient, consacrer tout un livre à exhaler une haine démente de l'espèce humaine<sup>791</sup>.

Émile Pons revient lui aussi sur les justifications biographiques du désespoir, qui caractérise selon lui le troisième et le quatrième livre :

Le sombre voyage au pays des sorciers, des fous de la raison et de l'irraison, des vieillards décrépits qui ne peuvent mourir, de la sagesse exaspérante et placide des bêtes au cerveau vide, ainsi que des animaux humaines immondes et féroces, toute cette lugubre odyssee dans les régions maudites représente au contraire les longs retours de Swift sur les moments tragiques de sa vie – sa découverte encore épouvantée des fureurs de la passion, des violences du cœur féminin, son dégoût de l'intrigue, sa révolte contre la guerre, la prémonition certaine aussi qu'il a de sa propre décrépitude<sup>792</sup>.

Aux déconvenues personnelles déjà évoquées, Pons ajoute cependant les aléas de la vie publique de l'écrivain, « dégoût de l'intrigue » et « révolte contre la guerre ». Le spécialiste de Swift estime en outre que la biographie de l'auteur est capable d'éclairer l'ensemble de son œuvre, qu'il qualifie de « 'somme' où il s'était lui-même condensé<sup>793</sup> ». Selon Pons, la vie de Swift serait même indissociable des *Voyages* :

La genèse de *Gulliver* fut intermittente et longue, tour à tour lente, ou brusquement jaillissante, mais inséparable toujours de la vie profonde de Swift. Aussi peut-on retrouver dans cette œuvre, par une lecture attentive, les principales étapes de cette vie, ou quelques-uns de ses aspects les plus révélateurs<sup>794</sup>.

En ce sens, Pons explique l'absence de tendresse du personnage par les déceptions amoureuses de son auteur, qui n'aurait pas su vivre en harmonie avec l'une des femmes qu'il aurait aimées, Stella :

---

<sup>791</sup> *Ibid.*, p. 20-1.

<sup>792</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, 1965, p. XVII.

<sup>793</sup> *Ibid.*, p. XIII.

<sup>794</sup> *Id.*



C'est alors qu'il a pu découvrir au-delà de 'l'assise adamantine' le fond, un fond, à tout le moins, de sa nature. Celui qu'on appelle le cœur, et que pour rien au monde il n'eût voulu nommer. Le mot eût créé la honte, et cette honte dont il enveloppe durement dans *Gulliver* toutes les formes de la tendresse<sup>795</sup>.

Ces différents éclairages biographiques visent en premier lieu à justifier l'amertume de certains passages de l'œuvre. Le lecteur, informé de la personnalité que les critiques attribuent à Swift, court moins le risque d'être heurté par la violence du portrait que l'auteur donne de l'humanité. Cependant, la volonté d'expliquer la conclusion de l'œuvre par les jalons de la vie de l'écrivain donne également un sens externe à une fin qui en paraît précisément dénuée dans la mesure où elle semble conclure à l'inanité de la raison et à l'impossibilité de toute évolution positive. Ces tentatives atténuent ainsi le désespoir swiftien et réinstaurent, pour le lecteur, une forme de confiance envers l'avenir : fruit d'un esprit profondément pessimiste, la vision sombre de l'auteur ne saurait concerner l'ensemble de l'humanité. En postulant la misanthropie fondamentale de l'auteur, les traducteurs échappent eux-mêmes à cette condamnation. La mettant à distance, ils peuvent ainsi maintenir leur vision téléologique des traductions.

Afin d'assigner un sens clair à une œuvre qui présente un faisceau de significations, les traducteurs tendent également à proposer des élucidations univoques des allusions qui traversent le texte. Desfontaines, en premier lieu, explicite l'analogie des Gros-Boutiens et des Hauts-Talons dans sa préface :

Ce qui m'a fait plaisir dans l'Original, c'est que je n'y ai rien aperçu qui pût blesser la vraie Religion. Ce que l'Auteur dit des Gros-Boutiens, des Hauts-Talons, & des Bas-talons dans l'Empire de Lilliput, regarde évidemment ces malheureuses disputes, qui divisent l'Angleterre en Conformistes & en non-conformistes, en Torys & en Wigts [*sic*]<sup>796</sup>.

---

<sup>795</sup> *Ibid.*, p. XVIII.

<sup>796</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Desfontaines, 1727, p. XXXVII-VIII.

Or, les précautions que prend l'abbé nous mettent en garde contre toute lecture unidimensionnelle de la satire swiftienne. Si Desfontaines indique au lecteur que les Hauts et Bas-Talons ne sauraient concerner que les partis britanniques, tandis que la querelle des Gros et des Petits-Boutiens ne pourrait se rapporter qu'aux divisions de l'Église anglicane<sup>797</sup>, c'est bien qu'il pressent qu'on pourrait aisément les appliquer aux dissensions politiques et religieuses en général. Le traducteur essaie ainsi d'échapper à la censure lorsqu'il prétend que « ce Livre n'a point été écrit pour la France, mais pour l'Angleterre, & [...] ce qu'il renferme de satire particuliere & directe ne nous touche point<sup>798</sup> ».

Si les traducteurs ultérieurs de l'œuvre, à l'exception peut-être du correcteur de 1838, ne craignent plus la censure, ils attirent pourtant régulièrement l'attention sur les passages satiriques ou ironiques dans leurs notes de bas de page. Les trois éditions qui comprennent l'appareil critique le plus fourni réservent la majorité de leurs notes aux allusions qu'ils décèlent ou croient déceler dans le texte. Jacques ou Émile Pons explicitent ainsi 40 références satiriques<sup>799</sup>, José Axelrad en interprète 87<sup>800</sup>, tandis qu'Alexis Tadié en déchiffre 83<sup>801</sup>. Ces éclaircissements visent en premier lieu à compenser la perte progressive des références à la politique saisissantes pour les contemporains de Swift mais devenues nébuleuses pour un lectorat plus tardif. La manière dont les traducteurs de *Gulliver* font la lumière sur ces équivalences supposées paraît néanmoins déployer une forme de rationalisation excessive du texte.

En premier lieu, les auteurs de notes tendent à souligner les traits satiriques qui relèvent de l'ironie, phénomène qui met en péril la double lecture de l'œuvre. José Axelrad

---

<sup>797</sup> La satire semble ici pourtant concerner les querelles entre catholiques et protestants, ce qui présenterait bien entendu un risque de censure en France.

<sup>798</sup> *Ibid.*, p. XXXVI.

<sup>799</sup> Cf. annexes, p. 211.

<sup>800</sup> Cf. annexes, p. 210.

<sup>801</sup> Cf. annexes, p. 212.

commente notamment le passage du voyage à Brobdingnag où Gulliver loue les vertus éclatantes de la Chambre des lords et de celle des communes : « la féroce ironie de ce passage et de celui qui suit ont souvent été notées. La satire est d'ailleurs excellente<sup>802</sup> ». L'emphase excessive de l'extrait devrait pourtant peut-être suffire à indiquer au lecteur que le narrateur fait ici preuve d'ironie. En ce sens, la remarque de José Axelrad oriente la lecture vers la seule possibilité satirique, privant le texte de toute double lecture. Alexis Tadié rédige d'ailleurs une note similaire sur ce faux panégyrique du Parlement britannique, affirmant que « tout ce développement sur la Chambre des Lords est évidemment ironique<sup>803</sup> ». Le chercheur met également en évidence quatre autres épisodes de nature similaire. Il souligne d'abord le jeu par lequel Gulliver prétend relater un besoin corporel impérieux en raison de la forte impression qu'aurait produit sur sa mémoire son voyage à Brobdingnag, affirmant au passage qu'il a pris soin de retirer toute aventure triviale : « jeu ironique de Swift ici, justifiant la description de sa réponse aux nécessités de la nature<sup>804</sup> ». Tadié signale ensuite que Gulliver n'a en réalité aucune intention de rédiger d'autres ouvrages portant sur les mœurs des peuples qu'il a rencontrés, à l'occasion de sa mention d'un texte en préparation consacré aux Houyhnhnms, atténuant ainsi le jeu hypertextuel fictif qu'instaure le narrateur : « commentaire ironique que l'on retrouve en divers endroits de l'ouvrage<sup>805</sup> ». Il met par ailleurs en lumière la nature satirique du dithyrambe de l'Angleterre coloniale au dernier chapitre : « le paragraphe est, bien évidemment, plus qu'ironique<sup>806</sup> ». À l'occasion de la description de la machine à tout dire, grâce à laquelle un savant de Lagado espère pouvoir constituer l'ensemble possible des savoirs et discours humains, Tadié explicite la teneur

---

<sup>802</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, 1960, p. 135.

<sup>803</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Villeneuve, 1997, p. 395.

<sup>804</sup> *Ibid.*, p. 393.

<sup>805</sup> *Ibid.*, p. 404.

<sup>806</sup> *Ibid.*, p. 405.

ironique du passage, ce qui implique à nouveau une lecture unidimensionnelle du texte : « c'est ici l'intrusion du mécanique dans le savoir spéculatif qui est l'objet de la satire<sup>807</sup> ». Signaler l'ironie du texte revient ainsi à une forme d'unification de la lecture.

Pons use également de ce procédé en le renversant. S'il n'attire pas l'attention du lecteur sur le caractère satirique de certains passages, il repère deux occurrences où le texte ne lui permet pas d'établir d'équivalence satirique évidente. Ainsi, lorsque Gulliver explique que le funambulisme pratiqué par les dignitaires lilliputiens remonte à l'aïeul de l'Empereur, Pons précise que ce dernier ne saurait faire référence à un ancêtre quelconque de George I<sup>er</sup> : « aucune allusion historique précise. Nous sommes en pleine fiction<sup>808</sup> ». D'une manière analogue, le spécialiste de Swift indique que le récit de la femme lilliputienne dont Gulliver aurait entaché la réputation ne renvoie à aucune réalité politique : « aucune clef ne s'applique réellement à cette histoire de femmes. C'est une simple parodie des ragots de la Cour<sup>809</sup> ». Pons guide ainsi le lecteur, qui ne peut guère hésiter devant les références possibles qu'impliquent pourtant la satire swiftienne.

Certains traducteurs ne se contentent néanmoins pas seulement de relever la nature satirique de certains extraits, mais en évaluent également la qualité. José Axelrad estime ainsi que la description de la gastronomie des Laputiens et de leurs mets à la présentation géométrique est peu satisfaisante : « la satire est ici assez lourde<sup>810</sup> », commente-t-il. Le traducteur déplore également la satire à l'encontre des prévisions de Halley : « nous remarquerons cependant que Halley sut calculer l'orbite de la comète de 1682 qui porte désormais son nom, et prédire son retour avec une exactitude remarquable qui devrait le mettre à l'abri des sarcasmes de Swift<sup>811</sup> ». En pointant la méprise de Swift, Axelrad

---

<sup>807</sup> *Ibid.*, p. 399.

<sup>808</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, 1976, p. 439.

<sup>809</sup> *Ibid.*, p. 440.

<sup>810</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, 1960, p. 173.

<sup>811</sup> *Ibid.*, p. 178.

réduit la satire à la seule référence à Halley. Il semblerait pourtant que ce trait concerne la foi parfois naïve éprouvée envers tout type de prévision scientifique. Le texte est ainsi, à nouveau, ramené vers la monosémie. Le traducteur paraît également se lamenter du caractère rudimentaire de la satire portant sur l'eucharistie, lorsque Gulliver apprend à son maître Houyhnhnm que la question de la sacralité du jus d'une certaine baie est l'un des motifs ordinaires des déclarations de guerre en Europe : « singulière simplification des divergences doctrinales opposant l'Église catholique aux diverses Églises protestantes<sup>812</sup> ! ». Ce jugement de valeur tend, encore une fois, à orienter la lecture de l'œuvre et à réduire les possibilités d'interprétation qu'elle sous-tend.

L'identification des référents de la satire pose en outre question, et certaines analogies proposées paraissent parfois hasardeuses. Pons estime ainsi que le couple royal de Brobdingnag serait inspiré de William Temple, parlementaire et essayiste dont Swift fut le secrétaire, et de sa femme : « William Temple avait pour épouse une femme au caractère très enjoué, lady Betty ; le couple a sans doute servi de modèle pour le roi et la reine des géants<sup>813</sup> ». Or, le roi et la reine de Brobdingnag présentent relativement peu de caractéristiques personnelles permettant de poser une telle équivalence. L'édition Pons suggère également que la description de la lubricité des Yahoos à poils roux renverrait à la duchesse de Somerset : « cette mention particulière de la perversité des rouquins s'explique par la haine qu'il existait entre Swift et la duchesse de Somerset, surnommée 'Poil de Carotte<sup>814</sup>' ». Le parallèle dressé entre la rousueur et la lascivité nous semble toutefois suffisamment ancien pour que la satire ne puisse ici concerner que la seule duchesse. Les représentations picturales de Marie-Madeleine, pécheresse des évangiles, témoignent notamment de la popularité d'une analogie bien antérieure à Swift et qui

---

<sup>812</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>813</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, p. 442.

<sup>814</sup> *Ibid.*, p. 457.

constitue un trope<sup>815</sup>. La rationalisation de la satire paraît ici atteindre une limite et conduire à des interprétations parfois arbitraires, attribuant un sens précis à un texte qui contient pourtant différentes possibilités en germe.

Il nous faut cependant noter que la majorité des éclaircissements portant sur les allusions paraît tout à fait exacte. Traducteurs et commentateurs partagent bien souvent les mêmes analyses, semblant même parfois s'être inspirés les uns les autres. Maurice Constantin-Weyer paraît avoir abondamment puisé dans la notice de Walter Scott. Certaines tournures de phrases semblent en effet similaires. Ainsi lit-on ceci chez Scott : « le voyage à Lilliput est une allusion à la cour et à la politique de l'Angleterre<sup>816</sup> » et « Lilliput, c'est la cour de Londres<sup>817</sup> », chez Constantin-Weyer. Scott poursuit : « nous devons aussi remarquer que la constitution et le système d'éducation publique de l'empire de Lilliput sont proposés comme des modèles<sup>818</sup> », tandis que Constantin-Weyer reprend : « Lilliput est, dans l'esprit de Swift, destiné à servir de modèle politique sous certains rapports, particulièrement sous celui de la constitution et de l'éducation<sup>819</sup> ». Les commentaires portant sur la satire à Brobdingnag se ressemblent tout autant : « dans le Voyage à Brobdingnag, la satire est d'une application plus générale<sup>820</sup> », dit Scott, ce qui n'est pas sans évoquer la phrase suivante de Constantin-Weyer : « le voyage à Brobdingnag a une portée plus générale encore<sup>821</sup> ». Constantin-Weyer emprunte enfin à Scott une citation faisant de Newton le modèle des Laputiens, qui peinent tant à suivre les conversations qu'ils ont besoin d'un frappeur : « sir Isaac était le compagnon le plus maussade du monde, et que, quand on lui faisait une question, il la tournait et retournait

---

<sup>815</sup> RONDOU, Katherine, « 'Des souvenirs dormant dans cette chevelure'... Étude de la chevelure de sainte Madeleine dans la littérature contemporaine », in *Studi Francesi* 161, 2010, URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/6503>, page consultée le 1<sup>er</sup> juillet 2020.

<sup>816</sup> *Voyages de Gulliver*, Furne et Fournier, 1838, p. XXIII.

<sup>817</sup> *Voyages de Gulliver*, Constantin-Weyer, p. V.

<sup>818</sup> *Voyages de Gulliver*, Furne et Fournier, 1838, p. XXV.

<sup>819</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Constantin-Weyer, p. VI.

<sup>820</sup> *Voyages de Gulliver*, Furne et Fournier, 1838, p. XXV.

<sup>821</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Constantin-Weyer, p. VI.

en cercle dans son cerveau avant de pouvoir répondre<sup>822</sup> », « sir Isaac (Newton) est le compagnon le plus maussade qui soit. Lorsqu'on lui pose une question, il la tourne et la retourne en cercle dans son cerveau avant de pouvoir répondre<sup>823</sup> ».

Outre ce cas particulier où le traducteur semble s'être fondé sur un autre commentateur, la plupart des annotateurs établissent les mêmes équivalences satiriques pour le voyage à Lilliput, livre où les allusions paraissent les plus transparentes. Émile et Jacques Pons<sup>824</sup>, José Axelrad<sup>825</sup>, Alexis Tadié<sup>826</sup> et Hélène Buzelin<sup>827</sup> assimilent ainsi Flimnap à Robert Walpole, tandis que Pons<sup>828</sup> et Axelrad<sup>829</sup> devinent une référence à Lord Carteret sous la figure de Reldresal. Buzelin<sup>830</sup>, Pons<sup>831</sup> et Tadié<sup>832</sup> s'entendent également sur une allusion voilée à la duchesse de Kendal lors de la chute de Flimnap amortie par un coussin. Pons<sup>833</sup>, Buzelin<sup>834</sup> et Tadié<sup>835</sup> postulent enfin que la description des lèvres de l'Empereur de Lilliput, semblables à celles de la dynastie habsbourgeoise, masque une référence à George I<sup>er</sup>. Pons nuance cependant cette équivalence et précise que la satire swiftienne, à ce stade, ne possède pas encore un degré de précision suffisant pour établir un parallèle certain :

Ce trait, qui est purement conventionnel, prouve que Swift, quand il écrivait le début de l'histoire de Lilliput [...] n'avait pas d'intentions satiriques contre les hommes politiques de son pays. C'est seulement à partir des chapitres suivants qu'il multiplie les fausses clefs, permettant d'identifier ses personnages imaginaires avec les personnalités marquantes de la vie politique contemporaine. C'est ainsi que l'empereur de Lilliput peut être assimilé au

---

<sup>822</sup> *Voyages de Gulliver*, Furne et Fournier, 1838, p. XXVIII.

<sup>823</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Constantin-Weyer, p. VI.

<sup>824</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, p. 435.

<sup>825</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, p. 30.

<sup>826</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Tadié, p. 391.

<sup>827</sup> *Le Voyage à Lilliput*, Buzelin, 2000, p. 34.

<sup>828</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, p. 436.

<sup>829</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, p. 30.

<sup>830</sup> *Le Voyage à Lilliput*, Buzelin, 2000, p. 35.

<sup>831</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, p. 436.

<sup>832</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Tadié, p. 391.

<sup>833</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, p. 435.

<sup>834</sup> *Le Voyage à Lilliput*, tr. Buzelin, 2000, p. 21.

<sup>835</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Tadié, p. 390.

roi George I<sup>er</sup>, dont la lèvre en réalité n'avait rien d'autrichien, et dont le nez long et droit ne pouvait être appelé aquilin<sup>836</sup>.

Si l'ensemble de ces éclairages paraît juste tout en présentant l'avantage d'explicitier des clefs que les lecteurs de l'œuvre ne maîtrisent plus dès le XIX<sup>e</sup> siècle, la tendance à proposer des équivalences uniques nuit pourtant, dans une certaine mesure, aux effets d'incertitude que Swift met en œuvre dans son récit. Il est à ce titre intéressant de relever que José Axelrad paraît prendre conscience de ce phénomène dans une note qu'il accole à son explicitation de la querelle des Gros-Boutiens et Petit-Boutiens : « il nous semble que les commentaires ne pourraient qu'affaiblir l'ironie de cette excellente satire<sup>837</sup> ». Malgré ce phénomène d'uniformisation de la satire, il nous faut relever que deux annotateurs soulignent la difficulté à identifier la personnalité réelle que désignerait Lord Munodi, hôte de Gulliver à Balnibarbi. Axelrad propose en effet deux hypothèses :

La personnalité de Munodi est des plus intéressantes, et son identification certaine résoudrait bien des problèmes. Sir Charles Firth voit en lui Lors Middleton, l'un des trois Grands Juges d'Irlande, privé de sa charge par Walpole qui l'accusait d'être à la tête de l'opposition au projet de Wood. Mrs MacCarvill estime qu'il s'agit de Sir William Temple<sup>838</sup>.

Alexis Tadié suggère quant à lui trois pistes possibles : « les hypothèses ne manquent pas pour identifier ce personnage : on a pu y voir Bolingbroke, Oxford, ou encore Temple, tous trois objets de l'admiration de Swift<sup>839</sup> ».

L'explicitation univoque des objets visés par la satire permet ainsi de rationaliser l'aspect fantaisiste des aventures que narre le personnage. Cette quête d'un sens stable et des motifs qui poussent Swift à écrire se déploie également dans les tentatives de définition du lexique imaginaire, qui résulte peut-être davantage du fruit de l'imagination

---

<sup>836</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, p. 435.

<sup>837</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, p. 42.

<sup>838</sup> *Ibid.* p. 192.

<sup>839</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Tadié, 1997, p. 398.



parfois fantasque de l'auteur plutôt que d'une démarche philologique planifiée. Émile Pons a ainsi établi, en annexe de la traduction de l'œuvre réalisée par sa fille, un glossaire non exhaustif mais néanmoins très fourni (il compte 94 entrées<sup>840</sup>) des vocables fictifs, s'inspirant parfois des travaux de Gough<sup>841</sup>. Le chercheur met en lumière une dizaine de procédés par lesquels Swift aurait construit ces termes imaginaires : l'hybridation de syllabes ou de mots étrangers, le collage de syllabes anglaises, l'insertion de consonnes inspirée du lanternois rabelaisien, la suppression des voyelles ou encore l'anagramme, le jeu de mots et l'invention phonétique pure<sup>842</sup>. Si certaines interprétations paraissent tout à fait transparentes, à l'image de Tribnia, anagramme de Britain, d'autres semblent peut-être plus incertaines. Émile Pons voit ainsi les mots « ill wind » dans le terme houyhnhnm « ynlnhmdwihlma » désignant le mauvais temps<sup>843</sup> ou croit encore retrouver l'idée de « lawn » dans le mot houyhnhnm désignant la mort « lhnwvnh<sup>844</sup> ». Si les interprétations de Pons sont souvent séduisantes, il semble toutefois qu'elles excluent la nature ludique de l'invention linguistique dont Swift fait preuve. Les équivalences proposées par la version de Gallimard et Gough convainquent pourtant d'autres traducteurs de l'œuvre, et José Axelrad évoque en notes de bas de page huit de ces étymologies<sup>845</sup>.

---

<sup>840</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 420-33. Nous pensons pouvoir estimer que ce glossaire soit bien de la main d'Émile et non de Jacques, puisque Pons a publié un cours de philologie anglaise. Cf. annexes, p. 235.

<sup>841</sup> *Gulliver's Travels*, éd. A. B. Gough, Oxford, 1915.

<sup>842</sup> Voir « Sur la création linguistique » in *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, 1976, p. 416-9.

<sup>843</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 433.

<sup>844</sup> *Ibid.*, p. 428.

<sup>845</sup> « Lilliput : ce nom, qui a connu une extraordinaire fortune, est de l'invention de Swift. Gough le croit formé de Lill (pour little, petit) et de put, lourdaud, paysan stupide. D'où : pays des petits hommes. », *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, 1960, p. 5. « Hekinah degul ! : d'après Pons, qui s'est penché avec humour sur la langue prêtée aux Lilliputiens, on doit comprendre : Il en a une tête ! », *ibid.*, p. 10. « Tolgo phonac : Osons le tuer ! (Pons) », *ibid.*, p. 11. « Langro dehul san : Détachez-lui la tête ! (Pons) », *id.*, « Borach mivola ! L'ivrogne va éclater ! (Pons) *ibid.* p. 13. « Peplom selon : finissons le travail ! (Pons) », *ibid.*, p. 15. « Mrs MacCarvill suggère une explication bien plus désobligeante pour les habitants de l'Île Volante, qui ne me paraît pas absolument établie. La consonance du mot Laputa en français me dispense d'insister », *ibid.*, p. 174. « Lagado : pourrait venir de l'irlandais Lag = creux, vallon, et de doo = dubh : sombre (Mrs MacCarvill) », *ibid.*, p. 191. « Tribinia, Langden, anagrammes de Britain et England », *ibid.*, p. 211.

Cependant, les traducteurs qui viennent à sa suite tendent à rejeter une rationalisation parfois excessive de ce qui apparaît avant tout comme un jeu de l'auteur. Comme le souligne George Lamoine dans sa préface au *Voyage au pays des chevaux*, le lexique swiftien paraît instaurer un arrière-plan diégétique plutôt qu'il ne renvoie à une démarche philologique ordonnée : « ceci procède de l'art de l'écrivain : il crée un cadre dans lequel se meut le personnage, et si rien n'est décrit avec précision ou minutie, rien n'est oublié pour fixer par moments seulement l'attention du lecteur<sup>846</sup> ». Hélène Buzelin, dans sa traduction du voyage à Lilliput, estime quant à elle que les interprétations proposées ne sont guère concluantes : « plusieurs critiques se sont penchés sur l'origine et la signification des expressions lilliputiennes, mais aucune des analyses ne semble avoir recueilli l'unanimité<sup>847</sup> ». Alexis Tadié partage ce point de vue, qu'il signale à l'occasion du premier vocable étranger et fictif de l'œuvre, « Hekinah Degul » : « il y a eu de nombreuses tentatives pour déchiffrer les langues inventées par Swift. Aucune ne donne de résultats véritablement concluants<sup>848</sup> ».

Si les traducteurs tendent à proposer des éclairages univoques qui unifient le sens de l'œuvre, ils tâchent également de reconstituer une forme de vraisemblance au sein d'un récit dont les incohérences semblent parfois susciter parfois une certaine gêne. Les traducteurs relèvent ainsi les incohérences narratives et soulignent les imprécisions de l'auteur, qui contribuent pourtant au jeu où se mêlent réalité et fiction. Enfin, ils renvoient régulièrement certains passages à d'autres extraits de l'œuvre, dans le souci de faire émerger une impression de cohérence interne du texte.

Dès le XX<sup>e</sup> siècle, les traducteurs de *Gulliver's Travels* dressent, en note de bas de page, une liste des occurrences où le narrateur paraît oublier le cadre fictionnel qu'il avait

---

<sup>846</sup> *Voyage au pays des chevaux*, tr. Lamoine, 1971, p. 56.

<sup>847</sup> *Le Voyage à Lilliput*, tr. Buzelin, 2000, p. 9.

<sup>848</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Villeneuve, 1997 p. 390.

pourtant établi. Ainsi, lorsque le narrateur vante la justice lilliputienne, après avoir décrit la bassesse des spectacles par lesquels ses dignitaires sont recrutés, Axelrad manifeste son étonnement : « Swift se rend compte, brusquement, que le tableau qu'il brosse ne correspond pas aux indications données au cours des précédents chapitres<sup>849</sup> ». Le narrateur prétend alors que son éloge concerne un état antérieur des institutions lilliputiennes, phénomène qu'Axelrad estime n'être qu'une « pirouette assez maladroite<sup>850</sup> ». L'édition de Pons s'intéresse à ce même passage, et attribue ce qui semble être un volte-face du narrateur aux différents genres parmi lesquels Swift puise pour écrire son œuvre : « en réalité, les *Voyages* n'ont pas de schéma cohérent, et Swift y traite coup sur coup, sans se préoccuper de logique, le genre satirique, puis le genre utopique ? Dès le chapitre VII, il revient au genre satirique<sup>851</sup> ». D'une manière similaire, le chercheur pointe une contradiction apparente au voyage à Brobdingnag, lors d'une réflexion du narrateur sur la relativité. Gulliver s'interroge : les géants ne risquent-ils pas d'être plus cruels encore que les Lilliputiens en raison de leur grande taille ? Or, le portrait ultérieur que le personnage brosse des géants ne correspond pas à cette première piste et Jacques ou Émile Pons commente : « cette réflexion de Gulliver n'aura pas de suite dans le récit. Au contraire, Swift va bientôt suivre l'idée rabelaisienne du bon géant, rôle que Gulliver assumait à Lilliput et qu'il troquera tout naturellement à Brobdingnag pour celui d'odieuse petite vermine<sup>852</sup> ». Quelques pages plus loin, l'édition Pons remarque que le style précieux de la cour ne fait guère écho à la simplicité prônée par le souverain de ce pays : « Swift semble admettre qu'il n'existe qu'un seul style de Cour, employant les mêmes formules ampoulées, ce qui n'est pas sans contradiction avec sa thèse du géant

---

<sup>849</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, 1960, p. 54.

<sup>850</sup> *Id.*

<sup>851</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, 1976, p. 439.

<sup>852</sup> *Id.*

simple et débonnaire dont le roi de Brobdingnag va être le prototype<sup>853</sup> ». Au troisième voyage, Axelrad note une inconséquence dans l'équivalence posée par le narrateur d'une part entre Laputa et l'Angleterre, et d'autre part entre Lindalino et l'Irlande. En effet, puisque Londres se situe en Angleterre, « la capitale de tout le royaume ne saurait se trouver à Lindalino<sup>854</sup> ». Si la remarque est pertinente, elle sous-tend toutefois l'idée selon laquelle la satire devrait être limpide et univoque, norme à laquelle Swift ne semble guère se plier. Les incohérences se multiplient au voyage au pays des Houyhnhnms, sans doute en raison de la nature profondément ambivalente du récit, qui oscille sans cesse entre utopie et dystopie. Tadié juge ainsi curieux que Gulliver affirme qu'il ait voyagé afin de subvenir aux besoins de sa famille, estimant que ce « n'a jamais été la raison invoquée par Gulliver<sup>855</sup>... » En effet, ce dernier prétend régulièrement que ses voyages sont motivés par un besoin irrépissible de parcourir le monde<sup>856</sup>. La version attribuée à Pons précise que le maître houyhnhnm de Gulliver ne saurait souscrire, comme l'affirme pourtant le narrateur, à la rhétorique socratique : « Swift fait semblant d'oublier que l'ironie socratique doit obligatoirement scandaliser les Houyhnhnms, ennemis de la 'Chose-qui-n'est-pas' sous toutes ses formes<sup>857</sup> ». Il relève également l'in vraisemblance du passage où les chevaux rationnels reconnaissent, lors de l'une de leurs assemblées, avoir négligé d'élever des ânes, activité qui leur aurait pourtant été profondément utile : « les chevaux apparaissent maintenant comme capables d'imprudence, ce qui est incompatible théoriquement avec leur état d'animal parfaitement raisonnable<sup>858</sup> ».

---

<sup>853</sup> *Ibid.*, p. 442.

<sup>854</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, 1960, p. 175.

<sup>855</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Villeneuve, 1997, p. 403.

<sup>856</sup> Cf. « Having been condemned by Nature and Fortune to an active and restless Life », *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 93, « the Thirst I had of seeing the World, notwithstanding my past Misfortunes, continuing as violent as ever », *ibid.*, p. 191, « I continued at home with my Wife and Children about five Months in a very happy Condition, if I could have learned the Lesson of knowing when I was well », *ibid.*, p. 281.

<sup>857</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, 1976, p. 457.

<sup>858</sup> *Ibid.*, p. 458.

Lamoine observe par ailleurs que les jeunes Yahoos sont tantôt présentés comme étant inaptes au travail, tantôt présentés comme en étant tout à fait capables : « c'est un détail de faux réalisme, comme on verra au chapitre IX, p. 188, que les Yahoos ne sont utilisables qu'à partir de l'âge de douze ans<sup>859</sup> ». Le traducteur repère également une contradiction dans la manière dont les Houyhnhnms se saluent : « Pourquoi ce détail rappelant des mœurs de cour, alors que les Chevaux se saluent en se frappant un sabot avant ? Nulle part dans le récit n'intervient cette coutume trahissant les mœurs humaines. Est-ce une faille dans la logique du récit<sup>860</sup> ? ». Ces différentes remarques, qui pointent les incohérences de l'œuvre, semblent ainsi témoigner d'une forme de malaise du traducteur face au désordre d'un récit qui s'écarte volontiers de la ligne narrative qu'il s'était fixée, du moins en apparence.

Les traducteurs relèvent par ailleurs les occurrences où le narrateur s'écarte ostensiblement de toute vraisemblance. Les imprécisions géographiques et temporelles font ainsi l'objet d'un relevé minutieux. Axelrad souligne notamment l'indétermination d'une référence à « certains autres pays », signalant qu'« on ne voit pas bien lesquels<sup>861</sup> ». Le traducteur note également le caractère vague des références géographiques lors d'une mention de la Tartarie : « il est bien évident que Swift n'écrit pas en géographe précis<sup>862</sup> ». L'édition de Pons relève, pour ce même passage, une erreur d'orientation : « lapsus de Swift : il met 'nord-ouest' au lieu de 'nord-est' (le Pacifique est à l'est de la Sibérie, qu'il appelle Grande Tartarie<sup>863</sup>) », commentant une nouvelle méprise de ce type à l'approche du pays des Houyhnhnms : « nouveau lapsus sur les points cardinaux. Venant de l'océan Indien, Gulliver doit toucher la pointe sud-ouest de l'Australie<sup>864</sup> ». Georges Lamoine

---

<sup>859</sup> *Voyage au pays des chevaux*, tr. Lamoine, 1971, p. 246.

<sup>860</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>861</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, 1960, p. 55.

<sup>862</sup> *Ibid.*, p. 83

<sup>863</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, 1976, p. 441.

<sup>864</sup> *Ibid.*, p. 458.

fournit également une liste détaillée de ce type de coquilles<sup>865</sup>. Enfin, un commentaire d'Axelrad sur la localisation de l'île de Luggnagg témoigne d'une forme d'embarras du traducteur face à tant d'imprécision : « Gulliver commence à trouver le monde trop petit, et Swift a de la peine à y situer ses continents imaginaires. Ses explications géographiques sont fort obscures, et on a bien l'impression que le continent dont il s'agit ici se trouve à l'endroit déjà assigné à Brobdingnag<sup>866</sup> ». Si ces remarques s'avèrent tout à fait exactes, il semblerait pourtant qu'elles contreviennent, dans une certaine mesure, à la confusion que Swift cherche à faire naître chez le lecteur, qui navigue tantôt en terrain connu, tantôt en terres fictives. L'auteur paraît d'ailleurs s'être amusé à brouiller les pistes de sa cartographie imaginaire en redessinant les frontières entre géographies réelle et inventée<sup>867</sup>. Il s'agit à nouveau, pour les traducteurs, d'établir des équivalences factuelles claires dans un texte aux ramifications multiples.

Les incohérences temporelles sont traitées d'une manière analogue, et Axelrad repère l'usage ambigu de la durée d'une lune au voyage à Lilliput, lorsque Gulliver affirme que les enfants de paysans doivent aller à l'école dès l'âge de vingt lunes : « Swift a oublié qu'au cours d'un précédent chapitre, les lunes étaient des années<sup>868</sup> ! », commente-t-il, non sans emphase. Georges Lamoine constate quant à lui une incohérence entre la durée annoncée du voyage de Gulliver chez les Houyhnhnms et les dates de départ et de retour : « cette indication de durée de séjour est gratuite, les seules dates (fictives) données sont celles de départ : septembre 1710 et de retour : novembre 1715<sup>869</sup> ». Le traducteur identifie également une légère hésitation sur la conversion des mois en lunes au même

---

<sup>865</sup> Voyage au pays des chevaux, tr. Lamoine, 1971, p. 249.

<sup>866</sup> Voyages de Gulliver, tr. Axelrad, 1960, p. 214.

<sup>867</sup> A ce sujet, voir DIDICHER, Nicole, "Mapping the Distorted World of Gulliver's Travels", in *Freedom and Boundaries*, vol. 16, 1997, p. 179-196. BRACHER, Frederick, "The Maps in 'Gulliver's Travels'", in *Huntington Library Quarterly*, vol. 8, n°1, 1944, p. 59-74.

<sup>868</sup> Voyages de Gulliver, tr. Axelrad, 1960, p. 55.

<sup>869</sup> Voyage au pays des Chevaux, tr. Lamoine, 1971, p. 246.

voyage : « c'est évidemment un délai dont Gulliver traduit la durée, puisque les Chevaux ne connaissent que les révolutions du soleil et de la lune. Mais le cycle lunaire est presque mensuel<sup>870</sup> ».

Enfin, les traducteurs poursuivent leur inventaire des invraisemblances swiftiennes en attirant l'attention sur des passages jugés opaques ou bien impossibles. Axelrad note ainsi que Gulliver n'aurait en réalité pas pu tirer la flotte blefuscudienne à la main dans la mesure où les navires lilliputiens avaient auparavant été présentés comme mesurant trois mètres de long :

Si les navires blefuscudiens étaient aussi gros que ceux de Lilliput (jusqu'à neuf pieds de long, c'est-à-dire près de trois mètres !) Gulliver accomplit là un exploit remarquable. Swift paraît bien avoir oublié les proportions fait d'autant plus remarquable qu'il est d'ordinaire très attentif<sup>871</sup>.

Robert Merle signale une autre incohérence de ce même passage. Alors que Gulliver revient triomphalement des eaux, l'Empereur ne parvient pas à le repérer et craint la mort du personnage. Merle pointe alors l'imprécision de l'épisode :

Le récit de Swift est ici un peu incohérent : si Gulliver a de l'eau jusqu'à la poitrine, ses épaules et sa tête émergent, et elles sont de dimensions assez vastes pour que l'Empereur de Lilliput les distingue avant de voir les bateaux ennemis (que Gulliver, de toutes façons, précède<sup>872</sup>).

La remarque du traducteur semble parfaitement pertinente du point de vue des lois de l'optique, mais paraît peut-être négliger un hypotexte possible du récit, qui expliquerait les libertés que Swift prend avec la réalité de la physique. L'arrivée de Swift sur les rives de Lilliput pourrait en effet bien être une rémanence burlesque du retour de Thésée à Athènes. Le héros avait oublié de maintenir la promesse faite à son père de changer les

---

<sup>870</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>871</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, 1960, p. 46.

<sup>872</sup> *Voyage à Lilliput*, tr. Merle, 1956, p. 131.

voiles de son navire en cas de victoire. Égée, mu par le désespoir et croyant la cité perdue, se jeta alors dans la mer qui porte depuis son nom<sup>873</sup>. Lamoine identifie un autre phénomène impossible au voyage chez les Houyhnhnms : comment les chevaux pourraient-ils disposer de la dextérité nécessaire pour enfiler des aiguilles alors qu'ils sont pourvus de sabots et non de mains au pouce opposable ? « Ceci est absolument impossible, vu la conformation du pied de cheval ; de même la vision binoculaire est interdite à cet animal, par la disposition bilatérale des yeux<sup>874</sup> », précise le traducteur. L'image n'a sans doute pourtant pas vocation à être crue telle quelle, constituant peut-être l'un des éléments de la parodie des récits fantaisistes rapportés par les voyageurs européens en terres lointaines. Enfin, Axelrad souligne à plusieurs reprises ce qu'il estime être une forme de méconnaissance scientifique de l'auteur. Il soulève notamment le peu de clarté du vocable « adamant », qui désigne les fondations de l'île de Laputa :

Swift emploie le mot adamant. Il est difficile de savoir exactement ce qu'il voulait dire ; sans doute ne le savait-il pas bien lui-même. Le mot était employé de façon vague pour désigner une substance de grande dureté au Moyen Âge, désignait aussi la pierre d'aimant ou aimant naturel. D'où une certaine confusion<sup>875</sup>.

Quelques pages plus loin, le traducteur déplore la nature quelque peu opaque de la description pseudo-scientifique de la manière dont l'île peut être déplacée : « le moins qu'on puisse dire de cette explication, c'est qu'elle manque de clarté<sup>876</sup> ». Enfin, il reproche à l'auteur de railler les lois de la gravité de Newton : « les sarcasmes de Swift tombent ici complètement à faux ; la postérité n'a pas ratifié ce jugement tranchant, et les faits non plus<sup>877</sup> ». La justesse de ces réflexions n'est pas à mettre en cause, mais paraît

---

<sup>873</sup> PLUTARQUE, *Vie des hommes illustres*, tr. Gérard Walter, Paris, Gallimard, 1951, p. 19-20.

<sup>874</sup> *Voyage au pays des Chevaux*, tr. Lamoine, 1971, p. 248.

<sup>875</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, 1960, p. 181.

<sup>876</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>877</sup> *Ibid.*, p. 220.



pourtant relever d'une certaine confusion quant à la nature du discours swiftien, qui ne vise pas à dresser un portrait exact des avancées scientifiques, mais bien plutôt à interroger les modalités de l'idée de progrès. En ce sens, Axelrad paraît atténuer la mise à mal d'une vision téléologique des sciences que Swift déploie dans son œuvre.

Afin de réinstaurer une forme d'harmonie et de logique interne au texte, les traducteurs ne s'en tiennent pas seulement à l'établissement de liste des incohérences, mais créent un système de renvoi à différentes parties de l'ouvrage dans leurs notes. Alexis Tadié recourt tout particulièrement à ce procédé dans son édition, et ce dès la lettre de Gulliver à Sympson, insérée dès la version de Faulkner de 1735 en tête du récit. Le lecteur qui la parcourt et qui n'aurait pas lu au préalable les voyages ne connaît ainsi rien des contrées où Gulliver a séjourné et dont il parle pourtant comme autant de lieux familiers. Tadié, afin de pallier ce partage inégal de l'information entre narrateur et auteur, forme de renversement de l'ironie dramatique, renvoie alors systématiquement le lecteur vers les passages du récit susceptibles de l'éclairer. Il se réfère au quatrième voyage lorsque le narrateur évoque son maître Houyhnhnm<sup>878</sup> et les Yahoos<sup>879</sup>, au deuxième lorsqu'il mentionne les académiciens de Lagado<sup>880</sup> et l'île de Laputa<sup>881</sup>, au premier quand il convoque les Lilliputiens<sup>882</sup>, et au deuxième lorsqu'il nomme le royaume de Brobdingnag<sup>883</sup>. L'annotateur fluidifie ainsi, en quelque sorte, l'expérience de lecture. Tadié souligne également à plusieurs certains passages qu'il estime annonciateurs de thèmes à venir. Il remarque notamment que l'aveu de Gulliver, selon lequel ce dernier aurait abandonné tout projet de réforme de l'humanité, semble préfigurer l'isolement choisi du personnage au dernier voyage : « ce renoncement (ironique) à l'esprit utopique

---

<sup>878</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Villeneuve, 1997, p. 389.

<sup>879</sup> *Id.*

<sup>880</sup> *Id.*

<sup>881</sup> *Les Voyages de Gulliver*, tr. Villeneuve, 1997, p. 390.

<sup>882</sup> *Id.*

<sup>883</sup> *Id.*

de certains textes de l'époque annonce la fin de l'ouvrage<sup>884</sup> ». Cependant, si l'on s'en réfère à la chronologie diégétique, l'inverse paraît peut-être plus certain : après avoir constaté l'échec de ses tentatives d'amendements de l'espèce humaine à la fin de son quatrième voyage, Gulliver prend la plume pour annoncer à son éditeur qu'il ne souhaite plus corriger les mœurs. À Brobdingnag, lorsque la femme du paysan fuit devant Gulliver, effrayée à la vue de ce qu'elle pense être un animal nuisible similaire à un rat ou à un crapaud, Tadié interprète cette comparaison comme un prélude aux combats comiques que Gulliver mènera ultérieurement contre les animaux géants du royaume : « cette comparaison avec des animaux annonce les bêtes que Gulliver affronte dans la suite de la deuxième partie, rats, guêpes, singe<sup>885</sup> ». Quelques chapitres plus loin, à l'occasion d'un trait d'esprit contre la décision arbitraire des savants brobdingnagiens de classer Gulliver parmi la catégorie des « lusi naturae », Tadié renvoie au troisième voyage de l'œuvre « l'attaque de Swift contre la science moderne se précisera dans la troisième partie<sup>886</sup> ». Enfin, Tadié établit un rapprochement entre l'évocation de la poudre à canon à Brobdingnag et celle des pistolets de Gulliver à Lilliput : « voir dans la première partie la description des pistolets de Gulliver<sup>887</sup> ». Georges Lamoine recourt également à ce procédé de renvoi lorsqu'il précise que la description extrêmement péjorative des Yahoos femelles augurerait le dégoût que Gulliver éprouve au moment des retrouvailles avec son épouse : « Les Yahoos femelles servent de repoussoir, et préparent le lecteur à l'attitude horrifiée et apparemment anormale de Gulliver quand sa femme l'embrasse à son retour, etc<sup>888</sup> ».

---

<sup>884</sup> *Id.*

<sup>885</sup> *Ibid.*, p. 393.

<sup>886</sup> *Ibid.*, p. 394.

<sup>887</sup> *Ibid.*, p. 395.

<sup>888</sup> *Voyage au pays des chevaux*, tr. Lamoine, 1971, p. 249.

Ces phénomènes de renvoi paraissent tout à fait utiles du point de vue d'une lecture scolaire ou universitaire, dans la mesure où ils rendent tangibles les mouvements et les grands thèmes de l'œuvre. Il nous faut toutefois noter qu'ils semblent participer, dans une certaine mesure, à la tentation éprouvée par les traducteurs et les commentateurs de ramener l'œuvre vers une ligne directrice aisément identifiable. Hélène Buzelin, lors d'un entretien, souscrit notamment à cette vision et estime que les notes « figent le texte [...] donnant un peu cette impression que cette satire a moins de force<sup>889</sup> ». Elle n'a ainsi pas souhaité que sa traduction comprenne de nombreuses notes. Les différentes stratégies paratextuelles de rationalisation du récit débouchent ainsi sur une expérience de lecture qui semble plus unifiée que celle qui se déroulerait en l'absence d'appareil critique, et paraissent témoigner d'un certain malaise face aux ramifications innombrables d'une œuvre qui ne se laisse jamais tout à fait saisir.

### **3. La reconstruction textuelle du *télos***

Les tentatives d'unification de l'œuvre débordent pourtant du seul cadre paratextuel et se trouvent également dans le texte même des traductions, *via* différents phénomènes d'interpolations, de suppressions et de remaniements. La tentation pour les traducteurs de recréer une harmonie interne au sein du récit paraît en effet grande, comme en témoigne une interpolation discrète de José Axelrad lorsque narrateur reprend le fil de son introduction à la cour de Luggnagg après avoir commenté les mœurs politiques en vigueur de ce lieu. Là où Swift écrivait simplement « to return from this digression<sup>890</sup> », Axelrad traduit : « mais j'interromps ma digression et reviens à mon récit<sup>891</sup> ». Cet ajout, quoiqu'il

---

<sup>889</sup> Entretien accordé par Hélène Buzelin le 10 février 2017.

<sup>890</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 262.

<sup>891</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, 1960, p. 229.

ne nuise guère au sens de l'original, paraît évocateur : il s'agit bien, pour les traducteurs d'une œuvre qui multiplie les digressions et les juxtapositions sans logique apparente, d'essayer sans cesse de revenir au récit. Si les interventions au sein même du texte sont naturellement plus courantes au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'au XIX<sup>e</sup> ou au XX<sup>e</sup> en raison de l'évolution des normes de traduction, les traducteurs plus récents de l'œuvre n'en sont pas entièrement exempts. On constate notamment diverses stratégies visant à corriger les incohérences du récit, accompagnées d'une forme de rejet de l'esthétique de l'énumération swiftienne, ainsi qu'une volonté d'unifier un propos souvent protéiforme.

Les traducteurs tâchent en premier lieu de gommer les invraisemblances qui émaillent l'œuvre, explicitant ou supprimant des phénomènes qu'ils jugent improbables, mais également en essayant de réduire les effets de décalage parfois déroutants entre le Gulliver auteur de ses voyages et le Gulliver voyageur. Ainsi, le traducteur anonyme de La Haye interpole deux syntagmes au voyage à Lilliput afin de ménager la vraisemblance. Lorsque les Lilliputiens profèrent un « grand cri », le traducteur précise ceci entre parenthèses : « j'entens à proportion de leur taille<sup>892</sup> ». Cette addition sert ici à éviter tout sentiment d'improbabilité : comment les Lilliputiens pourraient-ils pousser des hurlements retentissants alors qu'ils sont minuscules ? Elle est d'ailleurs sans doute à mettre en parallèle avec le passage au voyage de Brobdingnag où le paysan qui recueille Gulliver peine à l'entendre en raison de sa petite taille<sup>893</sup>. D'une manière analogue, tandis que Gulliver interprète la nature du discours que lui adresse l'Empereur de Lilliput : « I could observe many periods of threatenings, and others of promises, pity, and kindness », le traducteur ajoute « quoique je n'entendisse pas la langue<sup>894</sup> ». Le traducteur paraît estimer que le texte n'est pas suffisamment clair, et que la compréhension des périodes de

---

<sup>892</sup> Cf. annexes, 2.1, n°4, p. 121.

<sup>893</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 102.

<sup>894</sup> Cf. annexes, 2.1, n°5, p. 121.

l'orateur ne saurait reposer que sur les seules intonations de sa voix. La question de la langue interpelle également l'abbé Desfontaines, qui interpole au même passage le syntagme suivant « selon les règles de l'art<sup>895</sup> » : dans la mesure où Gulliver ne connaît pas encore le lilliputien, son interprétation ne pourrait se fonder que sur la supposition qu'il existerait une rhétorique lilliputienne similaire à la rhétorique européenne. Le narrateur original affirme ensuite que Gulliver répond à l'Empereur « in few words », proposition qui semble gêner Desfontaines pour les mêmes raisons. Le traducteur ajoute ainsi « c'est-à-dire par un petit nombre de signes<sup>896</sup> », estimant qu'il serait absurde que Gulliver réponde en anglais et qu'il vaudrait mieux, dans ces circonstances linguistiques, privilégier la communication gestuelle. Il nous faut ici noter que le traducteur anonyme de 1838 supprime ces deux interpolations. Le problème posé par les situations d'inégalité linguistique se renouvelle au voyage au pays des Houyhnhnms, et Desfontaines ne semble guère satisfait du passage où Gulliver croit déceler un langage à part entière sous les hennissements du premier Houyhnhnm qu'il rencontre : « then he neighed three or four times, but in so different a cadence, that I almost began to think he was speaking to himself, in some language of his own ». Le traducteur explicite en effet la phrase en interpolant ceci à sa fin : « et qu'il y avait une espèce de sens attaché à ses divers hennissements<sup>897</sup> ». Le choix de l'expression « espèce de » paraît ici renforcer la nature surprenante de la découverte de Gulliver et ménage ainsi la cohérence du récit.

Outre ces préoccupations linguistiques, les traducteurs remanient également des phénomènes improbables de natures *variées*. Alors que l'Empereur de Lilliput craint que Gulliver n'ait péri au combat lors de l'affrontement avec la flotte de Blefuscu, Desfontaines paraît aussi embarrassé que Robert Merle de l'invraisemblance du passage,

---

<sup>895</sup> Cf. annexes, 2.1, n° 4, p. 29.

<sup>896</sup> *Ibid.* n°3, p. 29.

<sup>897</sup> Cf. annexes, 1.1.b, n° 11, p. 36.

et le supprime entièrement. Cette coupe est conservée dans la version de 1838, et le correcteur semble ainsi se ranger à l'avis de son prédécesseur quant à l'incohérence de l'extrait<sup>898</sup>. Émile Pons et José Axelrad, dont les traductions sont pourtant dans l'ensemble très fidèles à l'original, adaptent également l'une des aventures de Gulliver à Brobdingnag. Le personnage subit une série de péripéties malheureuses en raison de sa petite taille, tombant dans la boue ou se battant avec des animaux disproportionnés. Il prétend à cette occasion les avoir dissimulés à sa gouvernante, Glumdalclitch, afin qu'elle ne soit pas tentée de le priver de sa liberté, souhaitant préserver son intégrité physique : « I had been long afraid of this resolution, and therefore concealed from her some little unlucky adventures, that happened in those times when I was left by myself ». Or, l'un de ces accidents paraît invraisemblable : Gulliver affirme en effet s'être cassé le tibia contre une coquille d'escargot, blessure qui semble particulièrement difficile à cacher dans la mesure où elle l'aurait empêché de marcher : « I likewise broke my right shin against the shell of a snail<sup>899</sup> ». Axelrad remplace ainsi la fracture par une blessure de moindre ampleur « je m'écorchai durement le devant de la jambe droite<sup>900</sup> », tandis que Lilamand choisit d'introduire le doute : « je pensai me rompre le tibia<sup>901</sup> ». Le retour de Gulliver après son voyage à Brobdingnag paraît en outre décontenancer André Desmond. Le personnage doit en effet se faire indiquer sa propre maison, n'ayant plus l'habitude de contempler des objets à sa taille. Ce dernier point étant seulement sous-entendu, le traducteur l'explique afin de clarifier le récit : « car je ne pouvais reconnaître ma maison<sup>902</sup> ». Enfin, la satire crée parfois des situations invraisemblables qui troublent les traducteurs. Ainsi, le narrateur affirme que les académiciens de Lagado admirent l'un de

---

<sup>898</sup> Cf. annexes, 1.2.b, n° 28, p. 84.

<sup>899</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 142.

<sup>900</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Axelrad, 1960, p. 123.

<sup>901</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, 1976, p. 158.

<sup>902</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Desmond, 1945, p. 211.

leurs congénères, dont le travail consiste à faire fabriquer des pigments colorés par des aveugles. Le traducteur anonyme de La Haye semble juger que le respect d'un projet aussi vain n'est guère réaliste, et supprime cette mention<sup>903</sup>.

Si les traducteurs, toutes époques confondues, tendent à renforcer la vraisemblance de l'œuvre en remaniant les passages jugés improbables, les traducteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle tâchent également de minimiser les écarts de connaissance du déroulé des événements entre le narrateur et le personnage principal. L'œuvre de Swift comprend en effet de nombreux effets d'asymétrie entre les informations que Gulliver maîtrise au moment des faits et celles qu'il possède lors de la rédaction de ses voyages. Or, les traducteurs du XVIII<sup>e</sup> paraissent juger que ces dissonances nuisent à l'unité d'action, quoique cette dernière ne semble guère préoccuper Swift. Le traducteur anonyme de La Haye supprime ainsi une partie d'un passage où le narrateur explique qu'il apprendra ultérieurement que les dignitaires lilliputiens ont pu l'observer depuis l'estrade « here the emperor ascended, with many principal lords of his court, to have an opportunity of viewing me, as I was told, for I could not see them ». Le traducteur coupe à partir de « as I was told<sup>904</sup> », dans la mesure où cette mention induit l'effet de décalage précédemment évoqué. Desfontaines, pour les mêmes raisons, retire une information ayant trait aux provisions que les Lilliputiens fournissent à Gulliver alors qu'il est encore enchaîné et qu'il n'aurait pu connaître au moment de l'action : « which has been provided and sent thither by the king's orders, upon the first intelligence he received of me<sup>905</sup> ». L'abbé élimine également un extrait où Gulliver narre avoir appris ultérieurement la raison d'un réveil en sursaut à Lilliput (des autochtones étaient venus lui chatouiller les narines, provoquant une série d'éternuements) : « whereupon they stole off unperceived, and it was three weeks before

---

<sup>903</sup> Cf. annexes 2.2 n° 156, p. 133.

<sup>904</sup> *Ibid.* n° 23 p. 124.

<sup>905</sup> Cf. annexes I.2.a, n° 7 p. 37.

I knew the cause of my waking so suddenly<sup>906</sup> ». Il gomme par ailleurs la découverte tardive de Gulliver du géant qui avait menacé son navire sur les rivages de Brobdingnag « this I was afterwards told, for I durst not stay to see the issue of the adventure ; but ran as fast as I could the way I first went<sup>907</sup> ». Il retranche enfin le syntagme « as I was afterwards informed<sup>908</sup> » de la fin d'une phrase qui décrit la contenance des vessies que les Laputiens frappent sur la tête des dignitaires afin qu'ils quittent leurs pensées et retournent à la conversation. Le réviseur de 1838 restitue chacune de ces omissions, montrant que les normes de vraisemblance de la fiction paraissent avoir évolué au siècle suivant.

Les deux traducteurs de 1727 semblent également réticents à traduire l'ensemble des interpellations au lecteur, soit qu'elles interrompent la narration, soit qu'elles créent une discordance entre l'auteur, le narrateur et le personnage. Le traducteur anonyme de La Haye en supprime six<sup>909</sup> et en remanie trois<sup>910</sup>, tandis que Desfontaines en omet huit<sup>911</sup> (dont quatre<sup>912</sup> seulement sont restituées par le réviseur de 1838) et en adapte une<sup>913</sup> (corrigée par l'édition de Furne et Fournier).

Si les traducteurs gommant les incohérences et les effets d'asymétrie narratifs du texte afin de restituer un sentiment de cohésion interne, ils tendent également à effacer les traces de l'esthétique swiftienne de l'énumération, qui privilégie la juxtaposition à l'organisation logique des éléments du discours. La pratique la plus caractéristique de ce phénomène est sans doute celle du traducteur anonyme de La Haye qui consiste à retirer systématiquement un ou plusieurs des termes des accumulations ou énumérations qui

---

<sup>906</sup> *Ibid.*, n° 11 p. 39.

<sup>907</sup> *Ibid.*, n° 44 p. 47.

<sup>908</sup> *Ibid.*, n° 92 p. 54.

<sup>909</sup> *Cf.* annexes 2 p. 157.

<sup>910</sup> *Cf.* annexes 2 p. 162.

<sup>911</sup> *Cf.* annexes 2 p. 157.

<sup>912</sup> *Ibid 2 bis p. 157.*

<sup>913</sup> *Cf.* annexes 2 p. 162



jalonnent le texte. Ce procédé est si courant qu'il serait trop long d'en analyser les 50 occurrences<sup>914</sup>, dont voici simplement quelques exemples : « very short and soft<sup>915</sup> » devient « tendre », tandis que « sheets, blankets and covelets<sup>916</sup> » est remplacé par « draps & des couvertures », et la longue liste des différents défauts de l'humanité est considérablement réduite : « Begging, Robbing, Stealing, Cheating, Pimping, Forswearing, Flattering, Suborning, Forging, Gaming, Lying, Fawning, Hectoring, Voting, Scribbling, Stargazing, Poysoning, Whoring, Canting, Libelling, Free-Thinking, and the like Occupations », par comparaison à « le vol, le perjure, l'adulation, le jeu, le mensonge, l'art d'empoisonner, ou celui de faire des libelles<sup>917</sup> ». L'une de ces réductions, par un effet de mise en abyme, semble décrire l'intention du traducteur. Ainsi, la description du style peu fleuri et clair des Brobdingnagiens (« for they avoid nothing more than multiplying unnecessary Words, or using various Expressions ») est rendue de la sorte : « qu'ils évitent de se servir d'expressions superflues », atténuant l'effet comique du texte<sup>918</sup>. Desfontaines recourt également parfois à cette pratique, quoique de manière bien moins fréquente : « Ornaments and Furniture » est transcrit par « ornements<sup>919</sup> », « utmost Fear and Astonishment » devient « une frayeur extrême<sup>920</sup> », « peeping, grinning and chattering » est omis<sup>921</sup>. Il nous faut remarquer que le correcteur de 1838 conserve chacune de ces omissions, mais que nous ne pouvons cependant pas établir avec certitude s'il s'agirait d'une volonté d'atténuer les énumérations ou bien d'un simple oubli en raison de la brièveté des passages supprimés. De manière cependant peut-être plus

---

<sup>914</sup> En voici la liste complète, figurant dans l'annexe 2.2 : n° 2, 8, 10, 12, 13, 14, 16, 17, 18 p. 123, n° 21, 24, 27, 28, 29, 30, 31 p. 124, n° 36, 37 p. 135, n° 61 p. 126, n° 105, 108, 109, 111 p. 130, n° 129, 135 p. 131, n° 136, 137, 138, 141, 143, 144, 146, 147, 148 p. 132, n° 153, 157, 159, 162, 167 p. 133, n° 169, 171, 181 p. 134, n° 204, 205, p. 136, n° 216, 217 p. 137, n° 224, 225 p. 138, n° 232, 233, p. 139.

<sup>915</sup> *Ibid.* n° 8 p. 123.

<sup>916</sup> *Ibid.* n° 9 p. 124.

<sup>917</sup> *Ibid.* n° 225, p. 138.

<sup>918</sup> *Ibid.* n° 111, p. 130.

<sup>919</sup> *Cf.* annexes, 1.2.c n° 5, p. 91.

<sup>920</sup> *Cf.* annexes, 1.2.a, n° 198, p. 77.

<sup>921</sup> *Cf.* annexes, 1.2.b, n° 89 p. 88.

surprenante, André Desmond, qui traduit l'œuvre en 1945, coupe trois énumérations de l'un de leurs termes. « Grovelling vulgar minds<sup>922</sup> » est ainsi traduit par « esprits rampants<sup>923</sup> », « pimping<sup>924</sup> » est omis de longue liste des vices évoquée plus haut et « the whole mystery and method » est rendu par « tous les mystères<sup>925</sup> ».

Or, la figure de l'énumération est emblématique du style de l'œuvre, où le narrateur détaille par le menu ses observations. L'énumération participe ainsi de la parodie du récit de voyage et de l'objectivité scientifique, tandis que les plus longues d'entre elles, qui consistent bien souvent en des litanies des vices humains, paraissent une réminiscence dévoyée des catalogues des vaisseaux et des Troyens dans l'*Iliade*, qui figurent au contraire le caractère héroïque des forces en présence<sup>926</sup>. La recours à l'énumération, à l'échelle stylistique, évoque également la narration qui procède par juxtaposition plutôt que par enchaînements logiques. En ce sens, l'atténuation de ces figures contrevient à l'un des effets essentiels que ménage le texte. On trouve en outre, parmi les traductions françaises de l'œuvre, quelques tentatives de pallier la juxtaposition par la création de transitions logiques ou typographiques. Axelrad remplace ainsi la conjonction de coordination « et », par un « car », lors de la mention du règne heureux de l'Empereur de Lilliput : « he had reigned about seven Years in great Felicity, and generally victorious<sup>927</sup> » est rendu par « régné pendant sept ans environ, avec grand bonheur, car il était généralement victorieux<sup>928</sup> », impliquant que la prospérité du règne tient aux réussites militaires du dirigeant. Un passage chez les Houyhnhnms paraît également gêner Desfontaines et André Desmond. Gulliver ne ménage en effet guère de transition entre la

---

<sup>922</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 109.

<sup>923</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Desmond, 1945, p. 142.

<sup>924</sup> *Ibid.*, p. 336.

<sup>925</sup> *Ibid.*, p. 337.

<sup>926</sup> HOMÈRE, *Iliade*, tr. Robert Flacelière, Paris, Gallimard, 1957, p. 123-30.

<sup>927</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 18.

<sup>928</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 21.

description du déroulé de l'assemblée des chevaux et la description de leurs lettres et de leurs sciences. L'abbé interpole alors une phrase visant à raccorder ces deux éléments disparates « mais avant que d'exposer cet article, il faut que je dise encore quelque chose du caractère et des usages Houyhnhnms<sup>929</sup> ». André Desmond, quant à lui, décide d'insérer un astérisme<sup>930</sup> qui indique typographiquement une rupture dans le texte<sup>931</sup>. Si ces choix typographiques relèvent généralement de l'éditeur et non du traducteur, il nous faut signaler ici qu'il s'agit bien de la même personne : André Bay<sup>932</sup> était devenu le directeur littéraire des éditions Stock en 1941, quatre ans avant la parution des *Voyages*.

Enfin, la tendance à raccourcir les phrases, que nous avons évoquée au chapitre précédent, nous paraît également témoigner de ce malaise face à la juxtaposition, quoiqu'elle participe aussi d'un souhait de modernisation (Desfontaines et La Haye respectent généralement la ponctuation de l'auteur). Une étude des deux premières phrases de l'œuvre révèle une tendance globale au remplacement des deux points et des points-virgules par des points simples, dès 1838.

My father had a small estate in Nottinghamshire: I was the third of five sons. He sent me to Emanuel College in Cambridge at fourteen years old, where I resided three years, and applied myself close to my studies; but the charge of maintaining me, although I had a very scanty allowance, being too great for a narrow fortune, I was bound apprentice to Mr. James Bates, an eminent surgeon in London, with whom I continued four years<sup>933</sup>.

---

<sup>929</sup> Cf. annexes, I.1.a, n° 39 p. 34.

<sup>930</sup> Symbole typographique comprenant trois astérisques et indiquant une séparation formelle dans l'habillage du texte.

<sup>931</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Desmond, 1945, p. 359.

<sup>932</sup> André Bay a signé sa traduction de *Gulliver* du nom de famille de sa femme, Odette Desmond.

<sup>933</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 1-2.

Le correcteur de Furne et Fournier découpe ces deux phrases en cinq<sup>934</sup>, Bernard-Henri Gausseron<sup>935</sup> et Constantin-Weyer<sup>936</sup> en quatre, Lilamand<sup>937</sup> et Hélène Buzelin<sup>938</sup> en trois. Seuls José Axelrad et Guillaume Villeneuve respectent la division de l'original.

Si les aménagements de vraisemblance et l'atténuation de l'esthétique de la juxtaposition constituent les deux plus grandes stratégies de reconstruction textuelle du *télos*, on trouve également différentes tactiques plus isolées, mais qui méritent néanmoins d'être signalées. On constate ainsi quelques explicitations des allusions ou des références. Desfontaines y recourt à deux reprises. Lorsque Gulliver explique que l'ensemble de la pensée des Laputiens se borne aux mathématiques et à la musique, Desfontaines explicite le terme anglais générique de « sciences » par les « théorèmes d'Euclide<sup>939</sup> », ce qui réduit la portée sémantique de l'original. Une allusion voilée à Cicéron, où le narrateur ne fait guère mention du nom de l'orateur est également rendue tangible par l'interpolation

---

<sup>934</sup> « Mon père avait un petit bien situé dans la province de Nottingham. J'étais le troisième de ses cinq fils. Il m'envoya au collège d'Emmanuel, à Cambridge, à l'âge de quatorze ans. J'y demeurai trois années, pendant lesquelles j'étudia assidûment. Mais, malgré le prix modique de ma pension la dépense de mon entretien au collège étant encore trop grande, on me mit en apprentissage, à Londres, sous M. Jacques Bates, chirurgien célèbre, chez qui je demeurai quatre ans. » *Voyages de Gulliver*, Furne et Fournier, 1838, p. 3-4.

<sup>935</sup> « Mon père avait une petite propriété dans le comté de Nottingham. J'étais le troisième de cinq fils. À l'âge de quatorze ans, on m'envoya à Emmanuel College, à Cambridge. J'y restai trois ans et m'y appliquai strictement à l'étude. Mais, bien que la pension qui m'était allouée fût très médiocre, mon entretien était une charge trop lourde pour une petite fortune, et je fus placé comme élève chez M. James Bates, éminent chirurgien de Londres, avec lequel je demeurai quatre ans. » *Voyages de Gulliver*, tr. Gausseron, 1884, p. 1.

<sup>936</sup> « Mon père possédait une petite propriété dans le comté de Nottingham. J'étais le troisième de ses cinq enfants. Quand j'eus quatorze ans, il m'envoya au collège Emmanuel à Cambridge. Je restai là trois ans et me donnai tout entier à mes études. Mais la charge de mon entretien, quoique ma pension fût bien modeste, était encore trop lourde pour une petite fortune : je fus envoyé en apprentissage chez M. James Bates, éminent chirurgien de Londres près de qui je restai quatre ans », *Les Voyages de Gulliver*, Constantin-Weyer, 1930, p. 11.

<sup>937</sup> « Mon père avait un petit bien dans le comté de Nottingham. J'étais le troisième de ses cinq fils. Il m'envoya à l'âge de quatorze ans au collège Emmanuel à Cambridge, où je demeurai trois années pendant lesquelles je m'adonnai à l'étude avec une grande application. Mais la charge de mon entretien (je ne recevais pourtant de ma famille qu'une très maigre pension) était trop lourde pour des gens de fortune modique : on me mit en apprentissage à Londres, auprès de Mr. James Bates, chirurgien éminent chez qui je demeurai quatre ans ». *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, p. 33.

<sup>938</sup> « Mon père possédait un petit lopin de terre dans le comté de Nottinghamshire ; il eut cinq fils et j'étais le troisième. À mes quatorze ans, il m'envoya au collège Emmanuel de Cambridge où je vécus trois ans durant lesquels je me consacrai avec ardeur à mes études. Toutefois, mes frais d'entretien s'avérant trop élevés pour sa médiocre fortune (quoique ma pension fût très modique), il me mit en apprentissage chez M. James Bates, un éminent chirurgien de Londres », *Le Voyage à Lilliput*, tr. Buzelin, p. 5.

<sup>939</sup> Cf. annexes, I.3.c, n° 2, p. 120.

suivante « cette pensée admirable de Cicéron<sup>940</sup> ». D'une manière similaire, lorsque les Lilliputiens comparent simplement Gulliver à un colosse « like a Colossus<sup>941</sup> », Lilamand estime devoir traduire en faisant référence à la merveille bien connue du monde antique, le « Colosse de Rhodes<sup>942</sup> », ce qui semble constituer une hypercorrection de l'original. Enfin, le traducteur anonyme de La Haye interpole une précision de l'attaque contre les médecins qui enchaînent les patients à des fins économiques, estimant sans doute que l'original n'était pas suffisamment clair : « qui traient leurs Patiens de manière, qu'ils ne sauroient guères courir risque d'être desoeuvrez<sup>943</sup> ». Si les occurrences d'explicitation des allusions demeurent rares, elles témoignent malgré tout du phénomène plus global de rationalisation de l'œuvre.

En outre, on observe, dans le texte de la traduction de Lilamand, des traces de l'intérêt pour la biographie et les motivations psychologiques qui sont signalées dans la préface. La traductrice rend ainsi « further Particulars relating to the Author<sup>944</sup> » par « d'autres précisions sur la *personnalité* de l'auteur » (nous soulignons), plutôt que par une tournure plus fidèle du type « d'autres précisions sur l'auteur<sup>945</sup> », ce qui paraît indiquer que la notion de personnalité lui semble centrale. Elle reformule également le syntagme suivant « I should never have attempted so absurd a Project<sup>946</sup> », par « je n'aurais jamais été assez absurde pour former le projet<sup>947</sup> », faisant porter le qualificatif d'absurde au personnage plutôt qu'au projet. En ce sens, la traductrice paraît accorder une importance, souvent exempte de l'original, aux motivations psychologiques du personnage, analogue à son appétence pour les motivations personnelles de l'auteur.

---

<sup>940</sup> I.3.a, n° 23, p. 114.

<sup>941</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 36.

<sup>942</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, p. 63.

<sup>943</sup> Cf. annexes II.1, n° 2, p. 121.

<sup>944</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. viii.

<sup>945</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, p. 30.

<sup>946</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. vi.

<sup>947</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand., p. 39.

Enfin, la suppression, chez Desfontaines, de nombreux traits satiriques et de passages jugés triviaux ou techniques contribue au resserrage de la ligne narrative de l'œuvre. En omettant de multiples digressions ayant trait aux langues, aux institutions, ou encore à la navigation, le lecteur est confronté à un texte présentant une cohérence interne bien supérieure à celle de l'original. Ce phénomène se repère à nouveau dans les éditions pour enfants de l'œuvre, qui se fondent bien souvent sur le texte de Desfontaines et qui réduisent le récit à une série d'aventures divertissantes.

Ainsi, le destin de l'œuvre semble aussi incertain que son origine. Le récit de Swift met en scène la dissolution répétée de la finalité : les épisodes se succèdent sans culminer en un dénouement cohérent, les expériences vécues par le personnage ne débouchent sur aucun apprentissage et l'horizon de lecture de l'œuvre est sans cesse inquiété. Cette mise à mal de l'idée de progression contrevient à la vision téléologique qu'ont les traducteurs de leur travail comme à l'idée qu'ils se font de la fiction. Un trouble semble naître de cette contradiction, que les traducteurs tâchent d'apaiser en masquant les occurrences du refus du *télos*. Au XX<sup>e</sup> siècle, les marques de ce phénomène se déploient avant tout dans les appareils critiques, où les traducteurs et commentateurs multiplient les tentatives de rationalisation de l'œuvre. Événements biographiques, explicitations des allusions et reconstitution de la vraisemblance viennent ainsi motiver un texte aux développements jugés trop arbitraires. Certaines traces de la volonté d'unifier le récit persistent malgré tout au sein des traductions mêmes, principalement au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais également dans les versions ultérieures de l'ouvrage. Dissimulation des incohérences et traduction ramassée de la syntaxe réorientent le texte *a posteriori*. L'œuvre de Swift paraît ainsi exiger de ses traducteurs de renoncer à deux tentations courantes de l'esprit : celle d'authentifier le passé et celle de se projeter dans l'avenir. Il semble se dessiner ici

l'interdiction de toute idéalisation du passé comme de l'avenir : progrès et paradis perdu renvoient à la même chimère, celle de la quête de la nécessité.

En ce sens, le malaise que les traducteurs éprouvent face aux chemins parallèles qu'emprunte le récit de Gulliver évoquent le trouble qu'induit la découverte d'un roman impossible et imaginaire dans la nouvelle le « Jardin aux sentiers qui bifurquent » de Borgès. La particularité de ce livre mystérieux est qu'il ne tranche jamais parmi les différents possibles qu'offre la fiction<sup>948</sup> : « dans toutes les fictions, chaque fois que diverses solutions se présentent, l'homme en adopte une et élimine les autres ; dans la fiction du presque inextricable Ts'ui Pên, il les adopte toutes – simultanément<sup>949</sup> ». Le personnage principal de la nouvelle, confronté aux possibilités infinies que contient ce texte, ne parvient plus à percevoir le sens des événements réels qui le condamnent à mort : « le reste est irréel, insignifiant<sup>950</sup> ». Les péripéties qui mènent à sa perte sont frappées d'inanité : le personnage a beau tuer le sinologue qui lui a montré le roman afin de faire bombarder une ville, cela n'a guère plus d'importance. D'une manière analogue, le foisonnement des possibles qui caractérise les *Voyages de Gulliver* paraît exclure, par un effet de mise en abyme, tout phénomène de nécessité de sa réception, à laquelle les traducteurs semblent pourtant essayer de se raccrocher.

---

<sup>948</sup> Le parallèle nous semble d'autant plus saisissant qu'on y trouve un inventaire des poches du personnage principal qui n'est pas sans évoquer le contenu de celles de Gulliver : « Quelque chose [...] me fit passer mes poches en revue. J'y trouvais ce que je savais y trouver. Ma montre nord-américaine, sa chaîne de nickel avec sa pièce de monnaie quadrangulaire, le trousseau avec les clés compromettantes et inutiles de l'appartement de Runeberg, mon carnet, une lettre que je décidai de détruire immédiatement (et que je ne détruisis pas), le faux passeport, une couronne, deux shillings et quelques pence, mon crayon rouge et bleu, mon mouchoir, mon revolver chargé d'une balle », BORGES, *op. cit.*, p. 95.

<sup>949</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>950</sup> *Ibid.*, p. 108.

C. INTERMITTENCES ET DEPENDANCE DE LA RECEPTION DES  
TRADUCTIONS

**1. Plausibilité et probité au XVIII<sup>e</sup> siècle**

*Vous direz ce que vous voudrez  
Mais le progrès c'est le progrès*

*Tout se change et se métamorphose  
Avec le temps il est des choses  
Qu'on croyait de bon placement  
Et qui n'ont duré qu'un moment*

[...]

*Sans doute l'homme vient du singe  
C'est un singe qui a du linge  
Des lettres des traditions  
Nous sommes en progression  
De l'homme sur le quadrumane  
Du pithécantrophe à Truman*

*Vous dire ce que vous voudré  
Il y a prograis et prograis<sup>951</sup>*

Louis Aragon, dans ses « Poésies pour tout oublier », raille l'attachement aveugle à toute marche en avant. La ritournelle populaire qui encadre le poème, reprise sous la forme d'une orthographe sciemment erronée, souligne l'aspect tautologique des espoirs placés dans la notion de progrès. L'évolution darwinienne ne saurait suffire à prouver les avancées de l'homme, dont les productions de l'esprit et les mœurs, « des lettres des traditions », sont mises sur le même plan que ses productions matérielles les plus triviales, « du linge ». Si la technique, la culture et les coutumes différencient en apparence le singe de l'homme, la comparaison ironique qui oppose à la rime les primates (« quadrumane ») au président des États-Unis (« Truman ») tourne en dérision cette distinction et n'est pas sans évoquer les Yahoos de *Gulliver's Travels*, qui paraissent aussi simiesques qu'ils

---

<sup>951</sup> ARAGON, Louis, « Poésies pour tout oublier », in *Le Roman inachevé*, [1956], Paris, Gallimard, 1966, p. 226.



semblent humains. Le poète brocarde ici sans doute l'idéologie capitaliste et sa tendance à présenter les évolutions techniques comme autant de perfectionnements propres à développer l'humanité. Il demeure toutefois possible que la critique soit plus profonde, et qu'elle souligne, peut-être, le caractère parfois trompeur de la foi renouvelée envers toute forme de progrès. La pensée téléologique permet en effet d'ordonner les phénomènes vers un but affiché, ce qui constitue, d'une certaine manière, une rationalisation *a posteriori* – opération de l'esprit dont Swift se méfie également. Or, si la pensée téléologique de la traduction paraît mise à mal par le texte de *Gulliver's Travels*, et si les traducteurs multiplient les stratégies de rationalisation d'une œuvre qui ne se laisse guère saisir, la réception du récit de Swift en France paraît s'aligner sur le cheminement de la critique littéraire, qui tend à envisager chacune de ses évolutions comme un progrès supplémentaire vers l'interprétation des œuvres. Les nouvelles traductions de l'œuvre en France ne paraissent pas susciter les tournants herméneutiques que présupposent les traductologues, mais s'inscrivent plutôt au sein des préoccupations préexistantes de l'analyse littéraire de leur temps. Ainsi, la critique du XVIII<sup>e</sup> siècle s'intéresse-t-elle avant tout à la portée satirique comme à l'utilité morale de l'œuvre, tout en se préoccupant de la valeur des images, tandis que les interprètes du XIX<sup>e</sup> siècle, marqué par la figure de Sainte-Beuve, tendent à livrer une analyse biographique du récit. Au XX<sup>e</sup>, nous faisons face à un éclatement des points de vue caractéristique d'une époque morcelée : l'œuvre est relue à l'aune des progrès techniques modernes, de la littérature engagée ou de l'absurde.

Si la critique littéraire n'atteint pas encore, au XVIII<sup>e</sup>, la légitimité dont elle jouira au siècle suivant, la pratique du commentaire lettré prend cependant de l'ampleur en raison du renforcement du statut des écrivains, comme le souligne Yvon Belaval : « cette élévation des auteurs élève le métier de critique qui devient de plus en plus

autonome<sup>952</sup> ». ( La critique distingue cependant entre deux types d'œuvres, celles qui appartiennent à un rang élevé, à l'image des textes antiques et des tragédies classiques, et celles qui ne disposent pas d'un tel statut, parmi lequel se range *Gulliver's Travels* de Swift. La première catégorie d'ouvrages appelle des réflexions sur la pureté du style et de la composition, tandis que la seconde suscite des interrogations portant sur la vraisemblance du récit : « cette vraisemblance, chacun prétend en prendre la mesure par sa valeur imitative de la nature physique ou humaine et par le respect des convenances<sup>953</sup> ». La vraisemblance passe par la qualité estimée des images employées, et qui doivent être « [sensées], traduisibles, et exclure le disproportionné, le bel esprit, le faux<sup>954</sup> ». La pertinence de ces images éclaire également l'appréciation ou le rejet des traits satiriques, tandis que la notion de vraisemblance s'accompagne de la question de l'utilité morale de l'œuvre, « à laquelle tout le monde prétend<sup>955</sup> ». Or, ces différents points d'intérêt paraissent se manifester lorsqu'on étudie les textes critiques du XVIII<sup>e</sup> siècle portant sur *Gulliver's Travels*.

Les commentateurs de l'œuvre s'interrogent en effet fréquemment sur la justesse des images que le narrateur invoque et sur la vraisemblance du récit ainsi produite. Le grammairien et secrétaire du roi de Pologne Éléazar de Mauvillon s'offusque de l'extravagance des images présentes dans *Gulliver*. Il oppose, à la clarté des images employées par Voltaire, l'aspect saugrenu de certaines comparaisons de Virgile et Milton, auteurs pourtant réputés classiques, mais dont les incartades au classicisme évoquent le texte moderne de Gulliver :

---

<sup>952</sup> BELAVAL, Yvon, « La Critique littéraire en France au XVIII<sup>e</sup> siècle », in *Diderot Studies*, Vol. 21 1983 p. 23.

<sup>953</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>954</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>955</sup> *Ibid.*, p. 27.

Les Comparaisons sont rares dans la *Henriade*, mais elles sont simples & naturelles. On n'y voit point de Roi en colère, comparé à une andouille qu'on fait griller, & les Conseillers d'un autre Roi à des sauterelles. Virgile à la vérité n'est pas tombé dans cette espèce de burlesque ; mais il a quelquefois des images qui ne sont pas moins énormes. Telle est celle de la Discorde qui a la tête dans le Ciel & et les pieds sur la Terre. Milton toujours esclave de ces deux modèles, & Anglois pour les Comparaisons, quand il veut donner une idée de la lance de Satan, dit que le plus haut pin coupé sur les monts de Norvège pour être le mât de quelque grand Amiral, auroit parut un foible roseau en comparaison de cette lance. Je vous défie d'imaginer quelque chose de plus prodigieux. Ces deux images pourroient figurer dans le fade Roman de *Gulliver*. Celles de Voltaire sont plus simples, plus conformes à la Raison, & peut-être plus touchantes<sup>956</sup>.

L'excentricité des images utilisées pour désigner des objets de grande taille, selon Mauvillon, conduit à l'insipidité des œuvres similaires à *Gulliver's Travels* qui, ne respectant pas les lois de l'entendement, produisent des effets déréglés qui n'ont rien de commun avec la nature. L'appellation de roman insiste sur ce phénomène : l'ouvrage est apparenté à un genre qui n'est guère estimé et que les catalogues des éditeurs rangent parmi la catégorie éclectique des miscellanées. Si Mauvillon place Voltaire au-dessus de Swift, certains critiques renversent ce classement. Pierre Clément, pasteur genevois vivant à Paris, affirme ainsi que le *Micromégas* du polémiste français ne serait qu'une faible copie de *Gulliver* : « c'est une idée renouvelée de Gulliver & des soixante & dix Copistes. Il n'y a ni génie d'invention, ni génie de détail, ni sel, ni but, dans cette infiniment petite brochure<sup>957</sup> ». La lourdeur supposée de Swift suscite d'autres commentaires, et l'homme de lettres Paradis de Moncrif juge que les procédés de renversement auxquels Swift recourt seraient le fruit d'un esprit grossier :

On voit que je parle des GRANDS HOMMES & des PETITS HOMMES de GULLIVER. J'avouërai qu'un Ouvrage dont toute l'invention consiste à me montrer des hommes plus que GEANTS, ou moindres que PIGMEES, me paroît commencer & finir à la première page [...] je ne sçaurois regarder comme un trait de génie l'idée qu'il a eüe de recourir gratuitement à la lunette<sup>958</sup>.

<sup>956</sup> MAUVILLON, Éléazar de, *Lettres françoises et germaniques*, Londres, François Allemand, 1740, p. 219.

<sup>957</sup> CLEMENT, Pierre, *Les Cinq années littéraires, ou Lettres de M. Clément, sur les ouvrages de littérature qui ont paru dans les années 1748, 1749, 1750, 1751, 1752*. Berlin, 1755, p. 243.

<sup>958</sup> MONCRIF, Paradis de, *Œuvres mêlées, tant en prose qu'en vers*, Paris, Bernard Brunet, 1743, p. 7-8.

Le critique blâme tout autant l'idée des chevaux rationnels, qu'il envisage comme un « simple renversement des principes<sup>959</sup> » : « il en est, dit. M. de M., de l'espèce d'imagination propre à forger de tels contrastes, comme du caractère de l'esprit de ces gens, qui pour briller ne savent que prendre le contrepied de toutes les propositions qu'on avance. Ils croient raisonner, ils ne font que contredire<sup>960</sup> ». Il faut toutefois noter que ces saillies ne sont peut-être pas entièrement exemptes de mauvaise foi. Une longue polémique opposait en effet Paradis de Moncrif à l'abbé Desfontaines. Le traducteur de *Gulliver* s'était moqué des *Chats* de Moncrif<sup>961</sup>, qui constituait une critique du pédantisme, en y répondant par les *Lettres d'un rat calotin*<sup>962</sup>. Un contributeur du *Voyageur françois*, dans une longue lettre consacrée à la littérature anglaise, raille également le caractère fruste de l'œuvre de Swift : « ses œuvres sont des traités de politique & de théologie sous un verni de badinage plus mordant qu'ingénu, & où l'on chercheroit en vain de la légèreté & de la délicatesse<sup>963</sup> ». L'auteur semble ici de l'opinion, courante au XVIII<sup>e</sup> siècle, que la rusticité des écrivains anglais constituerait leur défaut le plus marquant, grossièreté qu'il faudrait opposer à la finesse du goût français, condition première du déploiement de la vraisemblance. Le vicomte et militaire Anne-Henri Cabet Dampmartin déplore tout autant le caractère outrancier de l'œuvre de Swift : « Gulliver, parmi les habitans aériens & parmi les fous de science, intéresse peu. Qu'importent des peintures trop forcées pour nous rappeler des êtres réels ! On craint même par fois que des caricatures n'aient été mises où des formes décentes devoient se rencontrer<sup>964</sup> ». La démesure anglaise gêne car elle dessert la vraisemblance autant qu'elle

---

<sup>959</sup> *Mercure de France*, février 1742, p. 242.

<sup>960</sup> *Id.*

<sup>961</sup> MONCRIF, François-Augustin Paradis de, *Les Chats*, Paris, Gabriel-François Quillau, 1727.

<sup>962</sup> DESFONTAINES, *Lettre d'un rat calotin, à Citron Barbet, au sujet de l'Histoire des Chats par M. de Montgrif*, Ratopolis, Maturin Lunard, 1727. On notera les données éditoriales fictives et le jeu de mots sur le nom de Moncrif, devenu « Montgrif ».

<sup>963</sup> *Le Voyageur françois*, Paris, t. 17, 1755, p. 376.

<sup>964</sup> CABET-DAMPARTIN, Anne-Henri, *Fragments moraux et littéraires*, Berlin, 1797, p. 99.

heurte les convenances. Il ne s'agit pourtant pas tant de défendre l'honneur des scientifiques que de souligner l'importance que revêt la justesse des descriptions. Un portrait fidèle de ces hommes, selon Cabet Dampartin, aurait dû être exempt de toute caricature. Les chantres de la littérature anglaise sont cependant également légion, ce dont témoigne Simon-Augustin Irail, curé de Saint-Vincent-du-Pendit, dans ses *Querelles littéraires* :

Je passe à la différence des romans Anglois & des nôtres, & sur laquelle les écrivains sont encore divisés. Quelques-uns la trouvent à notre avantage & d'autres à celui des Anglois. Que de vérité, s'écrie-t-on, dans leurs romans ! combien de détails heureux ! quelle image vive & naturelle de la vie ordinaire des hommes ! quel ton de sentiment ! quelle abondance d'idées ! quelle prodigieuse imagination ! Il y en a plus dans une seule page du *Conte du tonneau* ou de *Gulliver* que dans les trois quarts de nos romans<sup>965</sup> .

Si l'emphase excessive du passage semble ironique, l'auteur manifeste bien de la présence d'un camp défendant la littérature anglaise. Que les critiques louent ou blâment les œuvres d'outre-Manche, le mètre étalon demeure le même, celui de la vraisemblance : selon les détracteurs des auteurs anglais, elle ne peut découler que des images mesurées émanant de la raison, tandis que les opposants la trouvent dans les images bigarrées que l'on se permet en Angleterre. Or, l'œuvre de Swift se place ici au cœur de cette polémique qui anima tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, et devient, pour Irail, le parangon de cette controverse. La traduction en France d'œuvres critiques britanniques atteste de cet intérêt soudain pour les différences culturelles de conceptions de la vraisemblance, et l'on publie ainsi en 1787 un ouvrage du professeur écossais de philosophie à Aberdeen, James Beattie, qui défend la valeur mimétique de *Gulliver* :

---

<sup>965</sup> IRAIL, *op. cit.*, p. 349-50.

Sa fable est bien conduite en général, d'un parfait accord dans toutes les parties, & liée à des événemens vraisemblables. Son héros est un marin, dont il conserve avec une étonnante exactitude le caractère simple & uni ; ce qui donne à toute la narration un air de vérité, qui forme un agréable contraste, quand on en fait la comparaison avec l'extravagance de la fiction. Le style mérite de même une attention particulière, il n'est pas à la vérité exempt d'incorrection ; mais on peut le regarder comme le modèle d'une facile & agréable simplicité, qu'on ne trouve pas à un si haut degré dans aucun autre ouvrage anglois<sup>966</sup>.

Alors que les critiques français tendent à mépriser le caractère prosaïque du style du narrateur, Beattie vante son adéquation avec la profession du personnage, phénomène qui renforce, selon lui, les effets de vraisemblances. Si l'on ne dispose pas de commentaire du XVIII<sup>e</sup> portant précisément sur le style de marin de Gulliver, Thémiseul de Saint-Hyacinthe, traducteur du *Tale of a Tub*, estime cependant que le style de *Robinson Crusoe* « sent un peu trop le matelot pour satisfaire la délicatesse française<sup>967</sup> ». D'une manière peut-être plus surprenante, le professeur de logique Beattie considère que les événements de l'œuvre suivent un cours rationnel et s'enchaînent parfaitement les uns aux autres. D'aucuns jugent du contraire, à l'image du pasteur Jean Des Champs, traducteur du philosophe leibnizien Christian Wolff. Afin d'expliquer la raison suffisante, principe selon laquelle toute chose aurait une cause, le traducteur recourt à l'œuvre de Swift : « sans la raison suffisante, tout seroit l'effet d'un hazard, & tout se feroit comme on songe, ou comme dans le pays de Gilliver [sic]<sup>968</sup> ». Le monde de la fiction pure, incarné par *Gulliver*, où les événements ne paraissent guère le suivre le cours d'une causalité quelconque, s'oppose ainsi aux événements du monde réel, qui sont nécessairement mus par une raison. Ainsi, il paraît difficile d'établir une tendance générale de l'opinion des critiques du XVIII<sup>e</sup> siècle quant à la vraisemblance supposée de *Gulliver's Travels*. La

---

<sup>966</sup> BEATTIE, James, *De l'origine et de la nature des différentes espèces de fables et de romans*, in *Conservatoire des sciences et arts*, Paris, Deterville, 1787, p. 115.

<sup>967</sup> DEFOE, Daniel, *La Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoe* [1719], tr. Thémiseul de Saint-Hyacinthe, Amsterdam, Garnier, 1787, p. 16.

<sup>968</sup> DES CHAMPS, Jean, *Cours abrégé de philosophie Wolffienne, en forme de lettres*, t. 1. Amsterdam : 1743-7, p. 251.

nature des commentaires paraît aussi hétéroclite et contradictoire que le discours même de l'œuvre, et oscille selon les polémiques qui animent cette époque.

La question de l'utilité morale de l'œuvre passionne également la critique. On se méfie, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de la menace pour les mœurs que constitue le roman : « la fiction romanesque est surtout taxée de frivolité, non seulement inutile, mais dangereuse, surtout par la peinture des passions, source de dépravation et de corruption. [...] Enfin le roman est mensonger et trompe délibérément le lecteur<sup>969</sup> », comme le souligne Alain Montandon. Si la représentation des passions ne constitue pas un enjeu majeur de la réception de *Gulliver's Travels* – quoique le traducteur de La Haye et Desfontaines tendent à effacer les traces des vices éventuels du personnage – la notion de duperie préoccupe bien le lectorat. Ainsi, l'auteur du long article du *Journal des Sçavans* consacré à la recension de l'œuvre aborde-t-il ce point en tête de son texte :

La situation, l'étenduë, le climat, les avantages & les incommodités de quelques pays peu connus, la religion, les mœurs, les coutumes, le tempéramment & le génie des peuples qui les habitent ; voilà ce qui fait communément la matière des voyages [...] Si l'on ne cherche qu'à se remplir de tous ces faits par la lecture d'un voyage, on sera sans doute fort mécontent de *Gulliver*. On ne manquera pas de lui reprocher que son livre est un tissu de fictions ridicules, qui ne sçauroient instruire, & qu'on est fort mal payé du tems que l'on met à parcourir les chimères qu'il a forgées<sup>970</sup>.

Le critique indique d'emblée qu'il ne faut guère se laisser duper par les airs de véracité du récit. L'intérêt de l'œuvre ne réside ni dans la vérité historique, ni dans la narration fantaisiste, mais dans sa peinture fidèle de la nature humaine, point qui lui permet de revêtir une dimension morale :

---

<sup>969</sup> MONTANDON, Alain, *Le Roman au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999. URL : <https://www.cairn.info/le-roman-au-xviii-siecle-en-europe--9782130495222-page-7.htm>, page consultée le 2 août 2020.

<sup>970</sup> *Journal des Sçavans*, juillet 1727, p. 409.

Mais ceux qui sont moins curieux de savoir ce que c'est qu'un peuple sauvage, qu'ils ne verront jamais, que de connaître à fond des hommes, avec lesquels ils auront toujours à vivre, ceux qui ont plus de goût pour l'étude du cœur humain en général, que pour la recherche de quelques coutumes extravagantes, pratiquées par une nation barbare, ceux enfin qui préfèrent à des descriptions inutiles, les réflexions les plus judicieuses sur la morale, sur la politique, sur la vertu, & sur tout ce qui a rapport à la société civile, ceux-là trouveront infailliblement que Gulliver est fort au-dessus des voyageurs ordinaires<sup>971</sup>.

Le caractère extravagant de la fiction, que bien des critiques ont reproché à Swift au XVIII<sup>e</sup>, devient ici la condition même de l'aspect édifiant de l'œuvre, selon une adaptation de la célèbre traduction latine d'Aristote « docere, movere, placere » (instruire, émouvoir, plaire) :

La partie historique, ou si l'on veut, la partie fabuleuse de cet Ouvrage, n'est donc pas ce qui mérite la principale attention du Lecteur. Il faut absolument la considérer comme une invention ingénieuse, capable de donner de l'agrément aux maximes solides & importantes qu'elle renferme, & qui paroissent manifestement être l'unique objet de l'Auteur. Notre Auteur, qui en veut précisément à la folie des hommes, & à la dépravation de leurs mœurs, ne pouvoit donc se dispenser de recourir à quelque sorte de stratagème, pour attaquer des ennemis si puissans, & nous sommes persuadés qu'il lui eût été difficile d'en trouver un plus convenable que celui dont il a fait choix. Ces réflexions philosophiques, ses préceptes de morale, ses maximes de politique, ses idées sublimes sur l'honneur, sur la probité, & sur tous les devoirs de la vie civile, les éloges qu'il fait de la vertu, l'horreur qu'il donne du vice en général, & les satyres mordantes qu'il sème par tout contre quantité de défauts en particulier, toutes ces choses sont amenées par des préambules divertissans, & soutenues par des imaginations amusantes, rien de plus propre à faire goûter les règles qu'il propose ; rien de plus capable de prévenir favorablement ceux mêmes qui se croiroient un peu maltraités<sup>972</sup>.

Si l'on sait aujourd'hui que Swift ne semblait pas souhaiter plaire ou instruire, et qu'il écrivit les *Voyages* « to vex the world rather than divert it<sup>973</sup> », tout comme le narrateur de l'œuvre abandonne le projet de « reforming the Yahoo race », qu'il taxe de « visionary [scheme<sup>974</sup>] », le critique du *Journal des Sçavans* ne disposait pas de ces informations. Le

---

<sup>971</sup> *Id.*

<sup>972</sup> *Ibid.*, p. 409-10.

<sup>973</sup> Lettre de Swift à Pope du 29 septembre 1725, in *The Correspondence of Jonathan Swift*, D. D., op. cit., t. II, p. 606.

<sup>974</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner 1735, p. VI.



commentateur semble plus optimiste que l'auteur, estimant que les personnes visées par la satire pourraient bien se réformer grâce à l'agrément qu'elles en tirent, là où Swift envisage la satire comme « a sort of glass wherein beholders do generally discover everybody's face but their own<sup>975</sup> ». Il faut cependant signaler que le critique a accès à une version édulcorée de l'œuvre, abondamment remaniée par l'abbé Desfontaines, ce qui le pousse sans doute à faire l'éloge du quatrième livre, privé de ses traits les plus noirs :

Le dernier voyage est sans contredit celui qui renferme le plus de critique, de morale et de sentimens vertueux. Les réflexions d'un Houyhnhnm, sur le mensonge, l'étonnement que lui cause le dénombrement de nos vices, ses remarques sur nos disputes, sur nos guerres, & sur les causes qui les font naître, ses pensées touchant l'inégalité des fortunes, tous ces endroits sont autant de sages leçons, où les plus grands Philosophes trouveroient à profiter<sup>976</sup>.

L'âcreté du portrait de l'humanité est tolérée dans la mesure où elle induit une réflexion sur les vices et les vertus, propre à éduquer les lecteurs. Le *Mercur de France* partage cette opinion et affirme que « c'est là que l'Auteur déploie par cent tours agréables, une morale également fine & élevée. Il y fait sentir tous les deffauts de l'humanité, ensorte qu'il inspire à son Lecteur un souverain mépris pour l'homme. Il n'y a pas un trait dans ce dernier Voyage qui ne soit beau & frappant<sup>977</sup> ». La portée morale de la traduction de *Gulliver* par Desfontaines pousse d'ailleurs les critiques à ranger l'œuvre au sein de diverses catégories didactiques plutôt que de la considérer comme un simple roman. Le Baron de Bielfeld, conseiller du roi de Prusse Frédéric II, et dont l'œuvre suscita assez d'intérêt en France pour qu'elle fût traduite, estime ainsi que *Gulliver* fait partie des fables politiques « dont le but est de critiquer de mauvaises maximes de Gouvernement, des

---

<sup>975</sup> SWIFT, *A Tale of a tub*, [1704], in *The Works of Jonathan Swift, D. D.*, Edinburgh, Archibald Constable, t. X, p. 224.

<sup>976</sup> *Journal des Sçavans*, juillet 1727, p. 414.

<sup>977</sup> *Mercur de France*, mai 1727, p. 965.

abus dans les loix, les mœurs, les usages & coutumes des peuples, & quelquefois les manies des savans, & de faire parler la sagesse & la raison par l'organe de certains personnages d'invention<sup>978</sup> ». L'encyclopediste et érudit Nicolas Lenglet Du Fresnoy juge quant à lui que l'œuvre de Swift est à classer parmi les romans philosophiques<sup>979</sup>. Adélaïde d'Espinassy, dans un ouvrage consacré à l'éducation des jeunes filles, après avoir souligné que « plus le Roman est vraisemblable, plus il est dangereux<sup>980</sup> », signale que certains d'entre eux échappent à ce jugement, lorsqu'ils peuvent être qualifiés de « contes moraux [...] *Don Quichotte, Gilblas, Gulliver* & plusieurs autres : n'en est-ce pas assez pour s'amuser, sans recourir aux Romans dangereux<sup>981</sup> ». Certains, cependant, se méfient de l'efficacité de cette forme qui ne tient ni tout à fait du roman, ni tout à fait de l'apologue. Madame de Staël craint notamment que l'effet didactique de *Gulliver* ne perde de sa force, masqué par le caractère divertissant de la fiction :

Il faut maintenant, comme dans les fictions merveilleuses, parler des allégories qui n'ont pour but que de mêler la plaisanterie aux idées philosophiques, telles que le *Conte du tonneau* par Swift, *Gulliver, Micromégas*, etc. Je pourrais répéter, de ce genre, ce que j'ai dit de l'autre ; si l'on a fait rire, le but est rempli ; mais il en est un plus relevé cependant dans ces sortes d'ouvrages : c'est de faire ressortir l'objet philosophique, et l'on n'y parvient que très-imparfaitement. Quand l'allégorie est amusante en elle-même, la plupart des hommes retiennent plutôt sa fable que son résultat ; et *Gulliver* a plus attaché comme conte, qu'instruit comme morale<sup>982</sup>.

Cet intérêt pour la morale explique également l'attention portée à la qualité de la satire, point sur lequel les commentateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle dissertent longuement. Si la satire vise juste, son utilité morale n'en sera que renforcée. La longue recension du *Mercur de France* comprend ainsi un relevé minutieux des traits satiriques les mieux réussis de

---

<sup>978</sup> BIELFELD, Jakob Friedrich von, *Les Premiers traits de l'érudition universelle*, t. 2, 1767, p. 168.

<sup>979</sup> LENGLET DU FRESNOY, Nicolas, *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane, ecclésiastique et civile, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1775 : avec des réflexions sur l'ordre qu'on doit tenir, & les ouvrages nécessaires pour l'étude de l'histoire*, Paris, 1778, p. 824.

<sup>980</sup> D'ESPINASSY, Adélaïde, *Essai sur l'éducation des demoiselles*, Paris, 1764, p. 60.

<sup>981</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>982</sup> STAËL, Germaine de, *Recueil de morceaux détachés*, Paris, 1795, p. 65-6.

l'œuvre : « les entretiens sont très satyriques et renferment une critique agréable du Gouvernement anglais<sup>983</sup> », lit-on lors du résumé du voyage à Brobdingnag. La description du troisième voyage consiste ensuite en une liste des piques que l'on y décèle :

Ensuite vient l'Académie des Systèmes, qui est la chose du monde la plus plaisante ; nous y renvoyons le Lecteur, s'il est mélancolique. Le nouveau projet sur la manière de lever les impôts sans que personne en puisse murmurer, est un endroit d'une finesse toute neuve. Ce qui arrive à Gulliver dans l'Isle de Glubbdubdrib [*sic*], dont le Prince, qui est Magicien, évoque en sa présence plusieurs Ombres, est d'une vivacité & d'une force qui enlèvent. La description des Struldbrugs [*sic*] ou Immortels dans le Royaume de Luggnagg, est encore un morceau très-vif qui peint admirablement les misères de la vieillesse, & fait connaître la folie qu'il y a, à souhaiter de vivre long-temps. Ce Voyage est terminé par une satire piquante contre les Négocians Hollandois ; le tour en est fort malin, L'Auteur ne paroît pas aimer cette Nation<sup>984</sup>.

L'éloge de la rencontre des Struldbrugs est particulièrement éclairant. Le critique apprécie l'ironie d'un passage qui brosse avec justesse l'entrée dans la sénilité tout en fustigeant le vice que constitue l'*hybris* de vouloir vivre éternellement. La satire emporte ainsi l'adhésion lorsqu'elle est perçue comme mêlant vraisemblance et portée morale. Cette idée séduit autant la France que la Grande-Bretagne, et on lit ainsi, dans la traduction de l'ouvrage de Beattie, les lignes suivantes :

Tant que l'auteur a pour objet de gourmander la vanité & la folie humaine, l'abus des sciences, l'absurdité des faiseurs de projets, les expédients insensés ou criminels qu'emploie la politique, & auxquels on ne fait point attention, ou qu'on approuve même, à cause que l'habitude nous les a rendus familiers ; tant, dis-je, que l'auteur ne s'écarte point de ce but, il mérite la plus vive approbation, & sa critique doit paroître parfaitement juste, ainsi que d'une sévérité louable<sup>985</sup>.

Un critique du *Journal Etranger* semble d'opinion similaire. L'œuvre de Swift n'instruit que dans la mesure où chacune de ces aventures possède une clé, et donc une portée avant

---

<sup>983</sup> *Mercure de France*, mai 1727, p. 962.

<sup>984</sup> *Ibid.*, p. 965.

<sup>985</sup> BEATTIE, *op. cit.*, p. 114-5.

tout satirique. En ce sens, elle serait plus louable que l'*Histoire véritable* de Lucien, où les épisodes ne paraissent guère allégoriques mais purement fictifs :

L'idée primitive des *Voyages de Gulliver* est évidemment prise de son *Histoire véritable* : cependant ils sont infiniment au-dessus. Lucien commence par avertir ses lecteurs, qu'il badine, & que son dessein est de tourner en ridicule quelques-unes des Histoires les plus incroyables de Cresias & d'Herodote. Assurément cette introduction émousse la satire, & nuit même au dessein de l'Auteur. *L'Histoire véritable* consiste dans un amas d'êtres chimériques, d'objets monstrueux & de prodigieuses aventures. Gulliver a un sens caché ; ses Nains & ses Géants portent avec eux, tacitement, quelque instruction morale ou politique<sup>986</sup>.

Les louanges ne sont pourtant pas unanimes, et François-Alexandre Aubert de la Chesnaye Des Bois, moine défroqué et journaliste pour les *Observations sur les écrits modernes*, périodique dirigé par Desfontaines, juge que la satire swiftienne tombe à plat et ne relève guère du génie :

Il y a des Auteurs plus heureux. Ce sont ceux à qui l'on veut donner malgré eux-mêmes plus d'esprit qu'ils n'en ont eu. Tout dépend souvent du titre ou de la fiction. Il suffit que l'Ouvrage frappe par-là pour trouver nombre de partisans. On a voulu entendre finesse aux *Voyages de Gulliver*. On dit « Ses fictions ne sont pas si folles qu'elles paroissent. Il a voulu dire & donner à entendre bien des choses. Tout le monde n'en a pas la clef. Ce n'est qu'aux grands Génies qu'il est donné à connoître tout ce qu'il y a de caché là-dessous<sup>987</sup> ».

La réception de *Gulliver's Travels* au XVIII<sup>e</sup> siècle se caractérise ainsi par une estimation de sa moralité, jugée à l'aune des images employées et de la satire qu'elle déploie. Ce point ne tient guère à la nature de l'œuvre ou même à sa traduction mais plutôt au besoin qu'éprouvait l'époque d'apprécier les textes en fonction de ces critères. Il paraît en outre délicat de dégager des opinions claires au sujet du récit de Swift. Siècle animé par l'amour de la controverse, le XVIII<sup>e</sup> se caractérise par la présence de tendances contraires et non exclusives. Lorsque les commentateurs estiment que les images sont

---

<sup>986</sup> *Journal étranger*, Paris, 1755, p. 54-5.

<sup>987</sup> AUBERT DE LA CHESNAYE DES BOIS, François-Alexandre, *Correspondance historique, philosophique et critique entre Ariste, Lisandre et quelques autres amis*, t. 2, La Haye, A. van Dole, 1737, p. 94-5.

bonnes et que la satire est pertinente, ils concluent à l'utilité morale du texte. Quand ils jugent les images trop forcées et la satire injustifiée, ils ne perçoivent guère d'intérêt à l'œuvre. La réception de *Gulliver's Travels* paraît ainsi se calquer sur les polémiques qui traversent le XVIII<sup>e</sup>, et l'œuvre est tiraillée parmi les opinions divergentes, à l'instar du véritable homme de lettres en proie aux commentateurs que décrit Barnabé Farnian Durosoy, auteur dramatique et journaliste, dans sa *Dissertation sur Corneille et Racine* :

La troisième Classe [de critiques] est celle d'un essain d'insectes venimeux, dont on ne soupçonne l'existence, que par la piquure qu'ils vous font ; reptiles plus importuns que dangereux, au milieu desquels un véritable Littérateur ressemble assez bien à Gulliver, transporté dans la fourmillière des Lilliputiens<sup>988</sup>.

Cette comparaison est particulièrement éclairante car elle s'insère dans un discours qui vise à établir la supériorité des tragédiens français sur Shakespeare. Le dramaturge estime que les écrivains français seraient soumis au joug des critiques anglophiles, qui méprisent la pureté du style à laquelle ils préfèrent la vivacité d'images non adaptées au goût français. Or, le dédain de l'auteur pour les écrivains britanniques ne l'empêche guère de recourir à une comparaison qui convoque un texte anglais, dont l'aspect extravagant devrait théoriquement lui déplaire. Ce passage illustre ainsi la nature hétéroclite de la réception de *Gulliver*, qui, loin de constituer un corpus unifié, tâtonne en fonction des préoccupations de l'époque.

---

<sup>988</sup> FARMIAN DUROSOY, Barnabé, *Dissertation sur Corneille et Racine, suivie d'une épître en vers*, Paris, Lacombe, 1773, p. 31.

## 2. « Tel arbre, tel fruit<sup>989</sup> » : le XIX<sup>e</sup> entre vie et scolie

La question de la morale qui animait le XVIII<sup>e</sup> se développe au siècle suivant. Elle ne concerne cependant plus seulement la nature des textes mais s'applique désormais à la personnalité de l'auteur. Ce glissement s'opère à partir des interrogations portant sur l'intentionnalité de l'auteur et sur les progrès que visent les critiques. Belaval souligne en effet qu'au XVIII<sup>e</sup> :

L'enquête partait d'un principe aujourd'hui contesté : elle pouvait, elle devait comprendre ce que l'auteur avait voulu dire. [...] Le projet qui conduisait l'action poétique ou romanesque se prêtait à une analyse philosophique permettant d'apprécier si l'œuvre était conforme aux règles de l'imitation de la Nature. [...] Le principe du « vouloir dire » entraînait le critique à se préoccuper avant tout des idées et, par-là, à se croire objectif au nom de l'entendement<sup>990</sup>.

Les critiques du XVIII<sup>e</sup> espéraient ainsi contribuer, grâce à l'entendement, aux progrès de l'instruction : « cette raison approfondie et épurée que plusieurs ont répandue dans leurs écrits & dans leurs conversations, a contribué beaucoup à instruire & à polir la nation<sup>991</sup> », lit-on dans l'article « Gens de lettres » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Comprendre ce qu'un auteur voulait dire revenait à disséquer rationnellement ses idées en vue de prendre part au développement de l'esprit humain. L'idée que les lettres et ses commentateurs seraient au service de l'évolution de l'entendement séduit encore au tournant du XIX<sup>e</sup>, et Madame de Staël justifie ainsi son projet de généalogie des œuvres littéraires :

---

<sup>989</sup> SAINTE-BEUVE, Charles-Augustin, « Chateaubriand jugé par un ami intime en 1803 », [1862], in *Nouveaux Lundis*, Paris, Michel Lévy, 1863-70, t. 3, p. 15.

<sup>990</sup> BELAVAL, *op. cit.*, p. 30.

<sup>991</sup> Édition numérique collaborative et critique de l'encyclopédie, URL : <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedia/article/v7-927-1/>, page consultée le 27 juillet 2020.

Il me semble que l'on n'a pas encore considéré comment les facultés humaines se sont graduellement développées par les ouvrages illustres en tout genre, qui ont été composés depuis Homère jusqu'à nos jours. J'ai essayé de rendre compte de la marche lente, mais continuelle, de l'esprit humain dans la philosophie, et de ses succès rapides, mais interrompus, dans les arts<sup>992</sup>.

La femme de lettres envisage ainsi une téléologie de l'histoire littéraire, où chacune des œuvres contribue à l'esprit humain, malgré quelques interruptions. À l'intérêt pour l'esprit des littératures nationales succède pourtant l'attention portée à l'esprit de l'homme singulier : l'enquête historique devient enquête biographique, et le progrès visé n'est plus la perfectibilité de l'humanité mais celle de l'individu. Sainte-Beuve en vient ainsi à conditionner l'analyse littéraire à l'analyse morale : « je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même ; et je dirais volontiers, tel arbre, tel fruit. L'étude littéraire me mène, ainsi tout naturellement à l'étude morale<sup>993</sup> ». Ce projet ne vise pas seulement à réformer les lecteurs, qui doivent tirer des leçons de la peinture critique des vices et des vertus, mais cherche également à travailler à la progression des connaissances au travers d'une classification des esprits, analogue à celle de la flore et de la faune :

Un jour viendra, que je crois avoir entrevu dans le cours de mes observations, un jour où la science sera constituée, où les grandes familles d'esprits et leurs principales divisions seront déterminées et connues. Alors le principal caractère d'un esprit étant donné, on pourra en déduire plusieurs autres. [...] Quoi qu'il en soit, on arrivera avec le temps, j'imagine, à constituer plus largement la science du moraliste ; elle en est aujourd'hui au point où la botanique en était avant Jussieu, et l'anatomie comparée avant Cuvier, à l'état, pour ainsi dire, anecdotique<sup>994</sup>.

En ce sens, la critique littéraire paraît s'inscrire dans une forme de téléologie proche de celle qu'envisagent les traducteurs. L'étude chronologique de la réception de *Gulliver's*

---

<sup>992</sup> STAËL, Germaine de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, Maradan, 1800, p. 27-8.

<sup>993</sup> SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, p. 15.

<sup>994</sup> *Ibid.*, p. 17.

*Travels* ne paraît cependant pas conclure à un perfectionnement de la compréhension de l'œuvre, mais plutôt à des éclairages caractéristiques des époques à laquelle ils surgissent. Ainsi, le prisme selon lequel on se saisit du récit au XIX<sup>e</sup> siècle demeure avant tout celui d'un biographisme naissant, puis inspiré des travaux de Sainte-Beuve.

L'intérêt pour la biographie de Jonathan Swift ne se borne cependant pas au XIX<sup>e</sup>. Il prend, en premier lieu, ses sources au siècle précédent. On traduit en effet les *Lettres historiques et philologiques du comte d'Orreri, sur la vie et les ouvrages de Swift*<sup>995</sup> en 1753, et l'on publie, en 1800, une traduction interlinéaire de vie de Swift de John Hawkesworth, d'abord parue en tête de son édition des œuvres de l'écrivain<sup>996</sup>. L'attachement à la vie de l'auteur comme source d'explication de l'œuvre déborde également le XIX<sup>e</sup>. La popularité de l'analyse biographique semble perdurer au moins jusqu'aux années 1960 où se constitue pourtant le structuralisme, notamment influencé par la parution posthume du *Contre Sainte-Beuve* de Proust en 1954<sup>997</sup>. Les années 1960 sont ainsi marquées par la concomitance de l'influence des manuels scolaires qui accordent une importance considérable à la biographie<sup>998</sup> et leur remise en cause par la nouvelle critique dès la publication de *Sur Racine* par Roland Barthes en 1965<sup>999</sup>.

Quoiqu'il en soit, le XIX<sup>e</sup> envisage bien le recours à la biographie de l'auteur comme un outil d'analyse littéraire, et l'immense majorité des textes critiques consacrés à Swift ou à *Gulliver* consistent en des études se fondant sur la vie du Doyen. Deux biographies fondamentales, parues en 1856 et 1860, semblent emblématiques de ce phénomène : celle de Lucien-Anatole Prévost-Paradol, normalien agrégé puis académicien, et celle de

---

<sup>995</sup> BOYLE, John, Comte d'Orreri, *Lettres historiques et philologiques du comte d'Orreri, sur la vie et les ouvrages de Swift* [1751], tr. Lacombe et Barbier, Paris, Lambert, 1753.

<sup>996</sup> HAWKESWORTH, John, *An account of the life of the reverend Jonathan Swift, D. D. Dean of S. Patrick's, Dublin*, [1754-5], Paris, Dampierre, 1800.

<sup>997</sup> PROUST, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954.

<sup>998</sup> Principalement les Lagarde & Michard, rédigés par des professeurs aux lycées Henri IV et Louis-le-Grand, parus entre 1954 et 1962.

<sup>999</sup> BARTHES, Roland, *Sur Racine*, Paris, Éditions du Seuil, 1965.



Hermile Reynald, professeur d'histoire à la Faculté d'Aix-en-Provence où il rencontra d'ailleurs Prévost-Paradol en 1855. Prévost-Paradol, dans son introduction à sa biographie, explique ainsi avoir conçu ce projet afin d'éclairer la vie de l'auteur qui avait marqué son enfance avec les *Voyages de Gulliver* :

Je cherchai donc, à mon tour, à l'aide de données communes, et sans inventer ce que je ne pouvais découvrir, à retracer en quelques pages cette existence dont une ambition constamment déçue fait l'unité, à exposer et à étudier ces œuvres dont l'épanchement d'un cœur blessé fait la principale grandeur<sup>1000</sup>.

Le texte qui suit ne répond, curieusement, qu'à la moitié du programme que suggérait le titre : *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres*. On n'y trouve guère d'éléments d'analyse des ouvrages de l'écrivain, mais bien plutôt une série d'anecdotes biographiques dont l'objet semble être d'édifier le lecteur. Prévost-Paradol glose ainsi longuement sur les amours supposées de Swift, avant de conclure que « c'est du plus haut qu'il faut juger de telles existences, puisqu'elles laissent des traces qui intéressent le genre humain. Ni la vie de Swift, ni ses douleurs ne nous sont inutiles, car ce n'est que d'un tel homme et que d'une telle vie que *Gulliver* pouvait sortir<sup>1001</sup> ». L'étude de la biographie des hommes de génie permet alors, selon le critique, de comprendre la manière dont les grandes œuvres sont produites. La conclusion de l'ouvrage constitue en outre une tirade empreinte de pathos sur la nature du mépris qui caractérisait Swift, et qui ne saurait être envisagé comme un seul vice dans la mesure où il produit des œuvres majeures :

Ce mépris, plus complet et plus profond que les autres, puisqu'il enveloppe les idées mêmes qui servent de fondement aux autres, ce mépris amer et désespéré a aussi sa grandeur et son triste repos. C'est lui qui perce par intervalle dans *Candide*, et qui s'y déguise sous tant d'images légères ; il éclate librement dans *Gulliver*, il y a toute sa force ; parce qu'il part d'un cœur déchiré aussi bien que d'un esprit sceptique, parce que ce contempteur de l'humanité doit être compté parmi les plus malheureux des hommes<sup>1002</sup>.

---

<sup>1000</sup> PREVOST-PARADOL, *op. cit.*, o. 8

<sup>1001</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>1002</sup> *Ibid.*, p. 62.

D'une manière similaire, Hermile Reynald prétend éclairer le caractère de Swift, quatre ans seulement après la parution de la biographie de celui qui fut son professeur. Son travail est la publication de sa thèse de doctorat ès lettres, ce qui témoigne de l'importance que les institutions de la période accordaient aux biographies. L'ensemble de l'introduction de cet ouvrage est consacré à une étude comparée des courants biographiques anglais et français. Reynald affirme en effet souhaiter tenir « le milieu entre la rapidité française et la prolixité britannique<sup>1003</sup> ». La distinction opérée entre la brièveté française et la volubilité anglaise paraît cependant peu claire, dans la mesure où Reynald indique que chacun des deux courants abonde en anecdotes précises :

Suivre un écrivain ou un homme politique depuis sa naissance jusqu'à sa mort, en recueillant tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à sa personne ; n'oublier ni les relations de sa famille, ni même l'école du village et les histoires de la nourrice [...] voici ce que les Anglais aiment à faire, et qu'ils exécutent souvent avec succès<sup>1004</sup>.

Les biographes français recouraient au même procédé : « M. Sainte-Beuve s'empare également des détails les plus simples et les plus familiers pour mettre dans sa vraie lumière un personnage historique avec ses sentiments les plus secrets<sup>1005</sup> ». Si cette opposition paraît quelque peu artificielle, sa mise en scène dans un travail universitaire révèle que la question biographique est alors un sujet en vogue dont il faudrait se saisir et pour lequel il serait souhaitable de prendre parti. Il ne s'agit donc pas seulement pour Reynald d'offrir une analyse de l'œuvre et de la vie de Swift, mais bien de s'inscrire dans les débats de son temps<sup>1006</sup>.

---

<sup>1003</sup> REYNALD, *op. cit.*, p. 4.

<sup>1004</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>1005</sup> *Ibid.*, p. 2-3.

<sup>1006</sup> Il nous faut également noter que Reynald publie une adaptation fortement remaniée de la version de Desfontaines en 1875, destinée à la jeunesse et qui élimine les digressions et références scabreuses pour conserver le seul tissu des aventures. Cf. annexes, n°34 p. 11.

Outre ces deux grands jalons de la critique swiftienne, on trouve quelques autres études biographiques de *Gulliver's Travels*. L'illustre professeur de littérature Hippolyte Taine, dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, conditionne également la rédaction de *Gulliver* à la personnalité de l'auteur. Après avoir longuement commenté les désarrois qui marquèrent la vie de Swift, il explique qu'« il fallut ces passions et ces misères pour inspirer les *Voyages de Gulliver* et le *Conte du Tonneau*<sup>1007</sup> ». North Peat, correspondant pour la presse anglaise à Paris, estime même que le personnage de Gulliver serait le double de Swift : « certes, on peut le dire hardiment et avec conviction, Gulliver c'est Swift avec les qualités de son esprit et les défauts de son cœur, avec le désordre, la fougue et le brillant de son inspiration, avec son immense mépris des hommes et son profond désenchantement des choses<sup>1008</sup> ». L'emphase du journaliste témoigne de la force de son opinion, quoique cette dernière paraisse peu recevable de nos jours, où l'on estime que Swift n'adhère guère entièrement au discours qu'il attribue à son personnage. Un texte bien plus tardif, celui de Pierre Frédéric, *Swift, le véritable Gulliver*, défend à nouveau cette thèse en 1964. L'auteur y recense minutieusement les rapports ténus qu'il entrevoit entre la vie de Swift et les aventures de Gulliver, dont voici quelques exemples. Frédéric envisage ainsi le dégoût de Gulliver pour les femmes d'honneur de Brobdingnag comme le miroir du mépris personnel de Swift pour la chair : « la chair est malodorante, elle est abjecte. [...] Malheureuse Vanessa...<sup>1009</sup> ». Le critique associe également la noirceur du voyage au pays des Houyhnhnms à la mort, en 1723 », d'Esther Vanhomrigh, amie peut-être intime de Swift : « en créant l'univers manichéen des Yahoos et des Houyhnhnms, Swift tente de justifier son propre comportement, d'exorciser Vanessa morte ou mourante, de s'expliquer au nom de quel idéal il a passé des années à imposer à deux

---

<sup>1007</sup> TAINÉ, *op. cit.*, p. 191.

<sup>1008</sup> PEAT, North, « Humoristes de l'Angleterre, Jonathan Swift », in *Revue Contemporaine*, 1852, p. 453.

<sup>1009</sup> FREDERIX, *op. cit.*, p. 252.

femmes qu'il aimait la stérilité<sup>1010</sup> ». Henriette Cordelet, auteur du numéro des *Cahiers de la Quinzaine*, dirigés par Charles Péguy consacré à Swift, rapporte elle aussi les aventures de Gulliver aux événements biographiques et à la personnalité de l'auteur :

Dans Laputa, Swift revenait à son aversion pour les divagations philosophiques et les chimères des inventeurs. Il y prenait aussi un plaisir amer à décrire l'horreur de la décrépitude humaine, dont il redoutait les progrès en lui-même avec une terreur morbide. Quand il décrit les Stuldrugs [*sic*] (les immortels de Laputa), il était déjà bien près de la misanthropie totale. Quand il imagine ses « Yahoos », il avait atteint au mépris absolu, désespéré de l'humanité<sup>1011</sup>.

Si l'intention demeure d'éclairer l'œuvre à la lumière de la vie de l'auteur, on décèle, en filigrane, le procès d'un écrivain dont les vices devraient servir de repoussoir au lecteur.

Or, la majorité des textes critiques portant sur *Gulliver's Travels* et liant l'œuvre à la biographie consistent en un blâme moral de leur auteur plutôt qu'en des explications de contexte. Cordelet s'inquiète en effet de la misère dans laquelle devait se trouver Swift pour écrire une œuvre aussi sombre que *Gulliver*, semblant ainsi indiquer au lecteur de se garder de suivre ce modèle : « on ne songe pas sans effroi à la solitude morale où devait vivre l'homme qui écrivait *Gulliver*<sup>1012</sup> ». North Peat, qui célébrait pourtant les *Voyages de Gulliver*, affirme également que l'œuvre ne saurait entrer dans le panthéon de la littérature en raison des vices que l'on attribue au Doyen de Saint-Patrick :

Pour nous résumer, disons-le hautement, Swift a été un écrivain distingué, un libre penseur souvent plein de charme, un grand humoriste dans un pays où l'humorisme fleurit, mais la postérité qui juge et qui donne les couronnes, le reléguera toujours sévèrement au second plan, parce qu'il lui a manqué ce qui consacre les vrais grands hommes, à savoir la moralité du cœur et celle du caractère<sup>1013</sup>.

---

<sup>1010</sup> *Ibid.* p. 269.

<sup>1011</sup> CORDELET, *op. cit.*, p. 76.

<sup>1012</sup> *Id.*

<sup>1013</sup> PEAT, *op. cit.*, p. 468.

Il convient cependant de noter que cette tendance ne paraît pas propre à la France mais plutôt émaner des traductions des critiques anglais de l'œuvre. Ainsi, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on fait paraître des versions françaises de textes qui condamnent l'immoralité de l'œuvre. Le Docteur Young s'indigne ainsi de la nature avilissante de la démarche d'un auteur qui n'hésite pas à rédiger de longs passages scabreux : « comment as-tu pu, foulant aux pieds toute décence, & renversant la raison de son trône, fouiller dans la fange ton imagination & tes pinceaux ? Quel être monstrueux tu as fait<sup>1014</sup> ! ». Beattie, que nous avons déjà évoqué plus haut, s'offense quant à lui de la corruption d'un auteur qui cherche à faire haïr l'humanité :

Mais ce qui est pire encore, si toutefois quelque chose peut l'être, c'est que ce conte représente l'homme même comme un objet de mépris & d'aversion. Que l'esprit emploie le ridicule, pour se moquer des folies du genre humain, & que la satire frappe de son fouet les crimes : cela est pardonnable, & même digne de louanges, parce qu'on peut le faire dans une bonne intention, & qu'il peut en résulter d'heureux effets. Mais quand un écrivain cherche à nous faire mépriser & haïr nos semblables, & nous rendre mécontents de la Providence, il doit être considéré comme l'ennemi, non-seulement du genre-humain en particulier, mais de la vertu même<sup>1015</sup>.

La satire violente envers l'humanité constitue le reproche principal que l'on adresse aux *Voyages de Gulliver* au XIX<sup>e</sup> siècle et les commentaires sur la misanthropie de l'auteur fleurissent, sous l'influence des propos de Samuel Johnson. Le conservateur de la bibliothèque Mazarine et journaliste Philarète Chasles compte parmi les pourfendeurs les plus virulents de l'auteur. À l'occasion d'une recension de la vie de Swift par Walter Scott, le journaliste estime d'abord sobrement que Swift est « sévère jusqu'à la misanthropie<sup>1016</sup> ». Une décennie plus tard, son jugement se radicalise et Chasles

---

<sup>1014</sup> YOUNG, *Œuvres diverses du Docteur Young*, t. 3, Paris, Le Jay, 1770, p. 302.

<sup>1015</sup> BEATTIE, *op. cit.*, p. 117.

<sup>1016</sup> CHASLES, « Le Doyen Swift », in *Journal des débats politiques et littéraires*, 18 octobre 1837.

récrimine violemment l'écrivain, estimant que la qualité de ses œuvres ne saurait le dédouaner de son tempérament :

L'excentricité méchante de l'affreux Swift se manifesta surtout dans ses rapports avec les femmes. Ni les *Lettres du drapier*, ni les *Voyages de Gulliver* ne nous engageront à ne pas flétrir l'indigne conduite du doyen de Saint-Patrice. L'idiotisme dans lequel s'éteignit cet homme dont on a dit qu'il eut autant d'esprit de Voltaire, ne peut nous sembler lui-même une expiation suffisante pour de telles énormités<sup>1017</sup>.

Les registres de l'insulte « affreux », « idiotisme », « énormités », de l'admonestation morale « méchante », « flétrir », « indigne » et même de la religion « expiation », condamnent fermement le Doyen de Saint-Patrick et ses *Voyages de Gulliver* par la même occasion. Nous croyons d'ailleurs entrevoir ici une rémanence de la préférence française caractéristique du XVIII<sup>e</sup> siècle, où l'on oppose régulièrement la clarté de Voltaire à la grossièreté de Swift. Paul de Saint Victor manifeste, avec davantage d'animosité, la même méfiance envers la misanthropie d'un esprit farouchement anglais :

Le génie anglais n'a pas de représentant plus violent et plus répulsif que Jonathan Swift. Il incarne en lui l'orgueil effréné, le sombre égoïsme, la haine acharnée, l'ironie méchante, l'humeur insociable, tous les Péchés capitaux de sa race et de son pays. Il n'y a pas un trait sympathique dans ce sauvage misanthrope ; il grimace ou il menace par tous les côtés. On ne sait par quel bout prendre ce fouillis revêché d'ongles et d'épines. Tantôt il dégoûte, tantôt il effraye : un porc-épic roulé sur lui-même symboliserait assez bien son âpre génie. Sa vie ne fut qu'une tyrannie malfaisante entrecoupée d'accès de fureur<sup>1018</sup>.

L'âpreté de la critique est d'autant plus saisissante qu'elle n'est pas sans rappeler les vitupérations de l'auteur qu'elle prend pour cible. Le journaliste ne se contente pas de fustiger l'homme, mais s'attaque également à l'œuvre :

---

<sup>1017</sup> CHASLES, « Le 18<sup>e</sup> siècle en Angleterre », in *La Revue indépendante*, 1846, p. 690.

<sup>1018</sup> SAINT-VICTOR, de, *op. cit.*, p. 501.

Le *Gulliver* de Swift voyage sans espoir et sans idéal. Les pays chimériques qu'il visite lui montrent les vices de l'humanité monstrueusement grossis ou ridiculement contrefaits. Il y apprend que l'humanité est incurable et incorrigible, que tout est vanité et calamité. L'univers tel qu'il le découvre n'est qu'un vaste système d'enfers et de prisons roulant dans le vide. Il n'est pas jusqu'à l'idée de l'immortalité que Swift n'essaye d'enlaidir et de dégrader<sup>1019</sup>.

L'idée qu'il faudrait sermonner l'homme responsable d'une telle satire de l'humanité se retrouve également dans le texte de Reynald :

Cette sortie est empreinte d'une amertume si cruelle, d'un mépris tellement écrasant, qu'on peut à peine le pardonner à un grand écrivain ; mais Swift devait aller plus loin encore, et dans son quatrième voyage, c'est l'homme lui-même qu'il immole sous ses implacables railleries. Lorsque, chez les Houyhnhnms, il oppose à la douceur tranquille de ces nobles animaux l'abjection des misérables Yahoos, il ne s'agit plus de certaines institutions, d'un gouvernement plus ou moins imparfait, et d'abus impossibles à éviter : c'est la nature humaine elle-même, l'âme avec ses généreux instincts, son intelligence, sa dignité, qui est calomniée, humiliée, rabaissée au-dessous de la brute [...] Cruauté et avidité chez les hommes, vanité et dévergondage chez les femmes, bassesses et misères, voilà ce que Swift voit dans ce monde, et il n'y voit pas autre chose. Ce grossier travestissement de tout ce que nous sommes habitués à aimer et à respecter, cet abaissement de la vertu, de la grandeur et de l'intelligence, nous oppresse et nous étouffe. Nous nous sentons transportés dans un monde peuplé de fantômes, monde de ténèbres et de douleurs, où nous ne pourrions rester longtemps sans péril pour notre cœur et pour notre raison.<sup>1020</sup>

Le critique ne répond ainsi guère au programme qu'il s'était fixé : celui d'éclairer une œuvre par la biographie de son auteur. Son projet, *in fine*, le pousse à la condamnation morale et au blâme d'un écrivain qui n'aurait pas su aimer les hommes. Cette récrimination n'est cependant pas gratuite, mais vise à l'édification personnelle du lecteur, comme en témoigne la conclusion générale de l'ouvrage :

Si nous ne nous sommes pas trompé, cette biographie renferme de graves et d'utiles renseignements. Elle nous montre quelles amères humiliations l'ambition se prépare quand elle s'attache à des liens incertains et périssables ; elle nous apprend aussi quels ravages peuvent produire, même sur une âme élevée, le mécontentement et le désespoir<sup>1021</sup>.

---

<sup>1019</sup> *Ibid.*, p. 509.

<sup>1020</sup> REYNALD, *op. cit.*, p. 190-1.

<sup>1021</sup> *Ibid.*, p. 207.

Il ne s'agissait ainsi pas tant d'analyser une œuvre et un auteur que de repérer des leçons de morale utiles à chacun. La noirceur du portrait de l'âme de Swift est un tel trope au XIX<sup>e</sup> que lors de la mise en scène d'une pièce de théâtre de Léon de Wailly consacrées aux amours du Doyen, un journaliste s'exclame ainsi : « Swift amoureux ou aimé, malgré l'authenticité de l'histoire, cela refuse absolument d'entrer dans l'esprit<sup>1022</sup> ».

Si la tendance au biographisme disparaît progressivement au mitan du XX<sup>e</sup> siècle, elle paraît cependant trouver un écho dans les analyses psychanalytiques qui abondent alors. Le docteur Michel Folman, auteur d'un ouvrage critique consacré aux écrivains impuissants paru en 1957, éclaire ainsi le passage où Gulliver est poursuivi par une jeune Yahoo libidineuse : « la femme avide de jouissance sexuelle dégoûtait l'impuissant. Il l'a incarnée dans cette femelle Yahoo qui, regardant Gulliver se dévêtir et entrer nu dans la rivière, se jeta promptement à l'eau pour s'en saisir et pour étreindre la nudité de l'Anglais<sup>1023</sup> ». On trouve également des exemples pris à *Gulliver* dans les revues de psychanalyse, à l'image de celui-ci : « le sein géant de Baudelaire et de Swift [...] est la grande chose attachable, incorporable dans l'envie », par opposition au phallus « petite chose détachable<sup>1024</sup> ».

Il serait toutefois inexact de prétendre qu'un siècle entier s'en était pris à Swift et aux *Voyages de Gulliver*. Quelques voix s'élèvent en effet çà et là pour prendre la défense du Doyen de Saint-Patrick ou récuser l'analyse biographique de son œuvre. Le journaliste André de Goy s'érige en effet contre la tendance de Thackeray à ne pas distinguer l'homme de l'auteur : « terrible point d'interrogation qui nous fait pressentir une grande rigueur dans les jugements que M. Thackeray va porter sur Swift et sur ses œuvres,

---

<sup>1022</sup> *La Presse*, 24 novembre 1862.

<sup>1023</sup> FOLMAN, Michel, *Les Impuissants de génie*, Paris, Debresse, 1957, p. 48.

<sup>1024</sup> GILLIBERT, Jean « Les limites de la reconstruction sémantique » in *Revue française de psychanalyse*, mars 1974, p. 225.



puisqu'il ne sépare pas volontiers l'homme de l'écrivain<sup>1025</sup> », écrit-il dans une recension des *Humoristes anglais*. De Goy plaide même pour une réhabilitation de l'auteur, réfutant la sévérité du procès en immoralité de Thackeray :

Quant aux *Voyages de Gulliver*, nous ne partageons en aucune façon le jugement d'impiété et d'immoralité que M. Thackeray, contrairement à l'opinion générale, porte si violemment sur cet ouvrage. Dans cette satire saisissante, Swift a flagellé les hommes de son temps et leurs vices : c'était son droit ; et il a usé de ce droit avec une vigueur, une puissance d'autorité, une profondeur de vues que rien ne saurait égaler. Nous protestons donc, pour notre part, contre le jugement dont M. Thackeray a cru devoir assumer la responsabilité<sup>1026</sup>.

D'une manière similaire, l'historienne Arvède Barine estime devoir alléger le portrait sinistre que Taine avait brossé de Swift :

Tout le monde a devant les yeux le Swift de M. Taine, cette physionomie lamentable et farouche qui a fourni l'un des plus beaux chapitres de l'*Histoire de la littérature anglaise*. Tout le monde a lu et relu ces pages éloquentes, depuis l'entrée en scène du pauvre écolier gauche et bizarre, objet de la risée de tous ses professeurs et dont toute la vie « fut semblable à ce moment, comblée et ravagée de douleurs et de haines », jusqu'à la lutte désespérée de l'homme fait. Et c'est pourquoi tout le monde m'en voudra de tenter de mettre à la place cette admirable et sombre figure un Swift non moins grand par le talent, mais moins infortuné et moins triste. On a toujours beaucoup écrit sur Swift. Cet homme singulier était à peine mort, que les biographies ou essais de biographies se succédaient, et aujourd'hui, après un siècle et demi, la curiosité publique n'est point lassée. Le ton général de sa correspondance est loin d'être triste, et il était recherché des joyeuses compagnies avec un empressement qui ne donne pas à penser qu'il les affligeât par une mine abattue et des propos de misanthrope<sup>1027</sup>.

Enfin, l'historien de la littérature Legouis redore également le blason de l'auteur, jugeant que Johnson « est injuste pour Swift, dont l'âpre intransigeance secrètement l'inquiète<sup>1028</sup> ». Ainsi, la réception des *Voyages de Gulliver*, du XIX<sup>e</sup> jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup>, ne paraît guère constituer un progrès de la compréhension ou de l'interprétation de l'œuvre. Les analyses du texte paraissent même, pour un œil contemporain, plus

---

<sup>1025</sup> GOY, André de, *Revue de Paris*, avril 1854, p. 250.

<sup>1026</sup> *Id.*

<sup>1027</sup> BARINE, Arvède, « Swift, d'après des travaux récents », *Revue des deux mondes*, mai 1885, p. 321.

<sup>1028</sup> LEGOUIS, *op. cit.*, p. 787.

grossières que celles établies au siècle précédent. La préoccupation majeure de la critique n'est pas tant d'affiner sa perception d'une œuvre que de s'interroger sur les leçons que le lectorat pourrait tirer de la vie d'un auteur marquée par l'amertume, le ressentiment et la misanthropie. On n'étudie pas les thèmes convoqués par le récit, on n'en dissèque pas non plus les idées ou les références satiriques, mais on rapporte les épisodes aux événements de la vie de l'auteur. En ce sens, le progrès que suit la critique de cette époque n'est pas celui de la lecture de plus en plus précise d'une œuvre, mais plutôt celui des courants de l'étude littéraire.

### 3. Répétitions et relectures au XX<sup>e</sup> siècle

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, la réputation des *Voyages de Gulliver* et de leur auteur est faite. L'œuvre compte parmi les classiques d'un certain panthéon de la littérature et n'a plus besoin d'être présentée. Une forme de lassitude paraît dès lors s'installer, et le texte semble avoir perdu de sa saveur comme de sa nouveauté. Barbey, dès la fin du XIX<sup>e</sup>, estime notamment que le désintérêt dont *Gulliver* fait l'objet est mérité : « aussi l'oubli des hommes ou leur dédaigneuse ignorance n'ont pas pour lui la cruauté d'une injustice<sup>1029</sup> ». Un journaliste de *Comœdia* considère même que le texte se serait affadi : « or le livre vit toujours, tout au moins dans ses deux premières parties. Mais qu'est-il advenu ?... La partie satirique n'en est plus sensible pour personne. Il n'en reste que la partie fantaisiste<sup>1030</sup> ». Le récit aurait ainsi, en quelque sorte, fait son temps, survivant sur des étagères poussiéreuses et ne provoquant plus les tollés qu'elle suscitait jadis. *Gulliver* semble suranné et rejoint les rangs d'une culture institutionnelle convenue.

---

<sup>1029</sup> BARBEY, *op. cit.*, p. 248.

<sup>1030</sup> *Comœdia*, 17 novembre 1926, p. 8.

André Devambez, peintre élu à la Société des artistes français et professeur à l'École des Beaux-Arts, choisit ainsi l'œuvre comme sujet pour un tableau qu'il expose au Salon de Volney de 1909. Or, le critique d'art Arsène Alexandre déplore ainsi le manque d'audace d'un salon officiel :

D'idée nouvelle, le Salon de Volney n'en apporte point et n'en peut guère apporter. Il ne sent pas la poudre à canon, mais il fleure agréablement la poudre de riz. C'est fort bien ; chaque chose est en sa place. On trouve là les représentants distingués de l'art des grands salons ; c'est dire s'il s'y trouve montré beaucoup de talent<sup>1031</sup>.

*Gulliver* est ainsi « en sa place » en un lieu qui paraît sentir la naphthaline et ne suscite plus de remous au sein de l'opinion publique. Cependant, le récit de Swift ne sombre pas tout à fait dans l'oubli et ressuscite grâce au renouvellement de sa lecture. Le XX<sup>e</sup> réinterprète en effet *Gulliver* à l'aune des progrès modernes, et fait de l'œuvre un précurseur des évolutions de la technique, de la situation politique ou encore des courants littéraires.

En premier lieu, le développement des aérostats ravive l'intérêt pour l'idée gullivérienne de la relativité et de la vanité. L'un des ballons d'une course de janvier 1883 se nomme ainsi Gulliver – nom qui ne semble pourtant pas avoir porté chance à son aéronaute, qui arriva dernier<sup>1032</sup>. Auguste Malfroy, auteur de manuels d'anglais et traducteur de George Eliot, mais également aéronaute amateur, compare également, dans les pages de *L'Aérophile*, son ascension en ballon de Paris jusqu'aux Vosges aux *Voyages de Gulliver* :

---

<sup>1031</sup> *Comœdia*, 23 janvier 1909, p. 3.

<sup>1032</sup> *L'Aérophile*, janvier 1893, p. 158.

L'intervalle laissé par les nuages nous permet cependant de contempler le paysage lilliputien de la terre. Je dis lilliputien car je ne puis m'empêcher de songer aux voyages de Gulliver, et de croire que dans notre île volante, nous sommes les géants de Brobdingnag. Je dirai même que ce n'est pas sans quelque sentiment de vanité que nous jetons les regards sur les infiniment petits de la planète que nous venons de quitter. [...] Et ces moucheron qui se meuvent au milieu des châteaux de cartes sont des hommes, dit-on. Ce sont les êtres intelligents de la planète<sup>1033</sup>.

Cette comparaison de la main d'un spécialiste de la littérature anglaise ranime alors la pertinence des réflexions du narrateur de *Gulliver* sur les proportions et les effets de perspective : « I reflected what a mortification it must prove to me, to appear as inconsiderable in this nation, as one single Lilliputian would be among us [...] Undoubtedly philosophers are in the right, when they tell us that nothing is great or little otherwise than by comparison<sup>1034</sup> ». Les progrès techniques du tournant du XX<sup>e</sup> siècle permettent dès lors de trouver un nouvel intérêt à l'œuvre. Le poète communiste et résistant Jacques Gaucheron, un demi-siècle plus tard, régénère ce parallèle dressé entre le monde de Lilliput et celui de l'aviation : « il suffit d'un voyage en avion pour se donner la vision lilliputienne. Nous recommençons tous les jours les inquiétants voyages, qui nous forcent à nous resituer perpétuellement dans une réalité qui s'enfuit dans sa démesure<sup>1035</sup> ». Il élabore cependant un nouveau rapprochement, estimant que la relativité gullivérienne préfigure l'inscription de l'homme au sein de l'architecture contemporaine et de ses tours en banlieue :

La situation gullivérienne est, de façon irrémédiable un apprentissage de la relativité, d'une relativité de notre relation au monde, dont toute la littérature moderne est secrètement ou explicitement nourrie. Nous sommes, nous, modernes, étrangement gullivériens, et simultanément, quoique normaux, trop grands ou trop petits pour le monde que nous avons façonné, géants et nains. L'homme d'aujourd'hui est très évidemment à Brobdingnag, dans les grands ensembles qu'ils se construit. Les images du film de Jean-Luc Godard, *Deux ou*

---

<sup>1033</sup> *L'Aérophile*, janvier 1894, p. 229.

<sup>1034</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 99.

<sup>1035</sup> GAUCHERON, Jacques, « Mon Cousin Swift, mon copain Gulliver », in *Europe, op. cit.*, p. 12.

*trois choses que je sais d'elle*, disent cela, le fantastique des immeubles, le fantastique des machines, des bulldozers et des grues<sup>1036</sup>.

Gaucheron fait ainsi de la « situation gullivérienne » la condition de l'homme moderne en déséquilibre constant et en inadéquation avec le monde qui l'entoure. L'œuvre de Swift serait également, selon l'auteur, la source de l'ensemble de la littérature moderne. Les *Voyages de Gulliver* trouvent dès lors un nouveau souffle, augurant des préoccupations de la modernité tout entière. L'idée de la relativité gullivérienne séduit jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle et une Unité Mixte de Recherche de chimie de l'Université Paris Sciences et Lettres s'est donné le nom de Gulliver afin de « souligner la diversité des échelles qui sont étudiées ici, du millimètre, échelle des ondes gravito-capillaires à l'échelle micrométrique (objets colloïdaux<sup>1037</sup>) ». Les progrès techniques apportent ainsi un rétroéclairage sur l'œuvre de Swift, que l'on relit à l'aune des évolutions contemporaines. L'exemple le plus saillant est peut-être celui des méthodes de répression employées par le roi de Laputa. L'île volante s'abat en effet avec fracas sur la terre de Lindalino, la réduisant à feu et à sang, dans une description qui évoque, pour les lecteurs postérieurs au 6 août 1945, les ravages provoqués par la bombe atomique. Le professeur de littérature américaine Roger Asselineau considère ainsi que Swift était visionnaire :

Cependant, Swift a vu juste sur un point. Son sens de la corruption humaine lui a fait déceler le danger latent de toute entreprise scientifique. Les inventions les plus ingénieuses des habitants de Laputa sont des engins de guerre. À défaut de bombe atomique, leur île volante magnétique leur sert avant tout à écraser des villes entières<sup>1038</sup>.

Nelly Stéphane, dans l'article de la revue *Europe* qui répond à celui d'Asselineau, confirme ce jugement : « Swift a des accents prophétiques lorsqu'il détruit la destruction

---

<sup>1036</sup> *Id.*

<sup>1037</sup> Site de l'UMR 7083 Gulliver, <https://www.gulliver.espci.fr/?-Le-laboratoire->, page consultée le 2 août 2020.

<sup>1038</sup> CHATEAUNEU, Roger, « Nous sommes Gulliver », in *Europe*, *op. cit.*, p. 80.

d'une ville par des explosifs violents en termes qui évoquent davantage la bombe d'Hiroshima que les guerres de Louis XIV<sup>1039</sup> ».

Si les avancées de la science contribuent au renouveau de la réception de Swift en France, les parallèles établis entre les situations politiques contemporaines et *Gulliver* participent également de cet élan retrouvé. Une lecture communiste de l'œuvre paraît émerger dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avant même les développements de la critique littéraire marxiste. Un certain Th. Tholozan, que nous n'avons pu identifier plus précisément, fait ainsi de Gulliver enchaîné à Lilliput l'allégorie du peuple ouvrier qui doit se soulever, d'une seule masse, contre les oppresseurs qui l'assujettissent :

Le voyage imaginaire de Gulliver au pays de Lilliput est connu de tous, grands et petits. Il nous a extrêmement amusés dès notre enfance. Le héros du récit est jeté par la tempête sur une plage inconnue. Lassé de sa terrible lutte avec les flots, il s'endort d'un long et profond sommeil ; et lorsqu'il se réveille, il se trouve prisonnier. Il ne peut relever la tête. Des milliers de petits câbles, légers comme des fils, cousent en quelque sorte ses habits au sol ; et d'innombrables fourmis humaines le retiennent captifs. Gulliver, c'est le peuple ouvrier ; les Lilliputiens, ce sont les abus qui paralysent ses mouvements. [...] Ouvriers, artisans, agriculteurs, industriels, vous tous qui travaillez de vos mains et à la sueur de votre front... Vous êtes la masse, et par conséquent la puissance ; et lorsque, comme Gulliver, vous élèverez votre taille géante, votre ombre couvrira le sol de Lilliput. Les abus, à cet aspect redouté, s'enfuiront bien vite ; et leur armée étonnée et soumise défilera entre vos deux jambes écartées. Émancipation<sup>1040</sup> !

L'image paraît particulièrement répandue, et un article des *Temps modernes* (journal antérieur à la revue fondée par Sartre en 1945) l'utilise pour fustiger la propriété privée :

Bien que les lois soient faites par et pour les propriétaires, ceux-ci ne se contentent pas encore des droits qu'elles leur donnent, mais peu à peu, par des exigences successives, arrivent à imposer des coutumes illégales au respect desquelles la police vient en outre obliger les locataires. C'est ainsi que par notre passivité nous laissons nos ennemis nous enserrer peu à peu dans une foule de petits liens dont chacun nous paraît sans importance et qu'un jour nous nous trouvons, comme Gulliver, fortement entravés grâce à leur multiplicité<sup>1041</sup>.

---

<sup>1039</sup> STEPHANE, Nelly, « Nous ne sommes pas Gulliver », in *Europe, op. cit.*, p. 25.

<sup>1040</sup> *L'Émancipation*, 15 janvier 1890.

<sup>1041</sup> *Les Temps modernes*, 6 janvier 1912.

Chateauneu, quant à lui, assimile la condition de Gulliver au pays des Houyhnhnms à la vie des travailleurs menacés d'être broyées par le capitalisme : « il court pourtant à travers la situation le malaise continu, l'appréhension essentielle du salarié moderne, que ses maîtres ne croient pas haïr, certes non ! mais dont ils ré-évaluent à chaque instant le droit à la vie<sup>1042</sup> ». L'ensemble de l'article de Chateauneu consiste d'ailleurs en un parallèle dressé entre Gulliver, inquiet par les géants et expulsé par les Houyhnhnms, et la condition des classes sociales les plus basses au XX<sup>e</sup> siècle. Le danger que Gulliver représente à Lilliput, où l'appétit du personnage risque de ruiner les ressources alimentaires de l'empire, est ainsi comparé à la surconsommation du monde occidental : « pour aller à Lilliput [...] il suffit de se placer devant son écran de télévision, et de regarder le surprenant foisonnement de ces peuples si chétifs, si lointains, si nombreux. [...] Assurément la consommation de maint Européen couvrirait les besoins de 1728 de ces homoncules<sup>1043</sup> », écrit ainsi Chateauneu. L'expérience gullivérienne serait en outre assimilable, pour des raisons que le romancier n'explique guère, à celle des plus démunis : « pour saisir la vérité de Swift, les études systématiques ont du bon, mais le mieux est de se trouver sur le pavé de la capitale, à pied, les mains nues, sans argent, sans travail, sans diplôme, et si l'on veut pousser le tableau au noir le plus profond, sans papiers<sup>1044</sup> ». Ces différentes analyses de l'œuvre de Swift comme prédictions du capitalisme moderne paraissent certes anachroniques et parfois un peu artificielles. Elles témoignent cependant de la tendance du XX<sup>e</sup> siècle à faire passer Swift pour un visionnaire, voire un prophète, phénomène qui contribue à renouveler sa réception. Elles montrent également, à l'image des interprétations biographiques du siècle précédent, que la critique se saisit des outils

---

<sup>1042</sup> CHATEAUNEU, *op. cit.*, p. 31.

<sup>1043</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>1044</sup> *Ibid.*, p. 27.

de son temps pour analyser les œuvres, et que la réception de *Gulliver's Travels* paraît ainsi suivre le cours des différentes évolutions qui jalonnent le monde des lettres.

D'une manière peut-être plus fidèle au texte de Swift, les critiques du XX<sup>e</sup> s'intéressent également à ce qu'ils estiment être un anticolonialisme de l'œuvre, et qui se fonde sur le dernier chapitre du récit où Gulliver indique les raisons pour lesquelles il ne souhaite pas rattacher les contrées qu'il a découvertes à la couronne britannique. Alors que les grands mouvements de décolonisation se déploient dans les années 1950-60, les critiques louent la lucidité de Swift en un temps où l'Angleterre cherchait à renforcer sa domination mondiale. Si Nelly Stéphane indique sobrement que « l'on trouve dans Swift une critique véhémement du colonialisme<sup>1045</sup> », Gaucheron loue avec davantage d'emphase la position de Swift, qu'il oppose à celle de Defoe :

Pour entendre le grand hennissement anticolonialiste de Gulliver-Swift, il faut se souvenir que les *Voyages de Gulliver* sont un anti-*Robinson Crusoë*, un anti-Defoe, dont certains aspects [...] inondent d'eau de rose le rêve impérial de l'Angleterre coloniale de l'époque. Ceci ne condamne pas *globalement* Defoe, mais il est certain que Swift en a vu les faiblesses et que son humeur noire est ici plus humaniste que la Robinsonnade. [...] Peut-être n'y a-t-il rien, à l'époque, d'aussi précis, d'aussi attentif aux faits, dans la littérature anti-colonialiste<sup>1046</sup>.

Ce même thème peut aussi être constaté dans le dossier Swift de la revue des *Langues modernes* en 1968 : « Swift s'oppose à Defoe. L'idéologie de Crusoë repose a) sur la défense des valeurs bourgeoises, anglaises, technologiques, impérialistes [...] Au contraire Gulliver nous propose a) une critique des valeurs sociales, nationales, techniques, coloniales<sup>1047</sup> ». Enfin, la recension d'un ouvrage d'Eric Williams, *Capitalisme et esclavage*, par Yves Benot dans les pages de *La Pensée*, témoigne aussi de l'intérêt du XX<sup>e</sup> pour l'anticolonialisme de Swift dans *Gulliver*, qu'il qualifie « de

---

<sup>1045</sup> STEPHANE, *op. cit.*, p. 19.

<sup>1046</sup> GAUCHERON, *op. cit.*, p. 15.

<sup>1047</sup> NORDON, Pierre, « L'Effet de glissement dans *Gulliver's Travels* », in *Les Langues modernes*, juillet 1968, p. 81.



prise position anticolonialiste la plus tranchante et la plus vigoureuse qu'il y ait eu dans l'Angleterre. [...] Swift condamne, non pas seulement l'esclavage et la traite, mais la conquête en elle-même. Mais sa voix reste isolée en son temps<sup>1048</sup> ». Les *Voyages de Gulliver* sont ainsi perçus comme une œuvre prophétique, où se trouvaient en germe les idéologies et phénomènes qui marquèrent le XX<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas tant, à nouveau, d'analyser l'œuvre, mais bien de nourrir les préoccupations contemporaines.

La critique tend également à envisager Swift comme un précurseur en matière de littérature, et les *Voyages de Gulliver* sont considérés comme l'une des sources d'inspiration majeure de la littérature de l'absurde<sup>1049</sup>. Armand Petitjean, dans son étude consacrée au Doyen de Saint-Patrick, cite ainsi André Breton qui compare l'humour noir de Swift à celui d'Alfred Jarry : « avec Swift et Lewis Carroll, le lecteur anglais est plus préparé que quiconque à apprécier les ressources de cet humour qu'illustre en France le nom d'Alfred Jarry<sup>1050</sup> ». Le parallèle ici se fonde sans doute sur la cruauté non dénuée de comique que partagent le tyran de Lilliput et le personnage d'Ubu. Henri Fluchère, doyen de la Faculté des lettres à Aix, directeur de la Maison française d'Oxford et contributeur des *Cahiers du Sud*, renouvelle cette comparaison dans un article paru dans le numéro d'*Europe* consacré à Swift<sup>1051</sup>. Asselineau, à nouveau dans la revue *Europe*, estime quant à lui que Swift possède des traits communs avec Samuel Beckett, sans pour autant les développer : « vie tragique et fin digne d'un personnage de Beckett. En d'autres temps, il aurait écrit *Ah ! Les Beaux Jours*<sup>1052</sup> ». Petitjean, sans doute à la suite de Georg

---

<sup>1048</sup> *La Pensée*, octobre 1969, p. 116.

<sup>1049</sup> Si cette appellation peut sembler contestable, nous désignons par elle l'ensemble des textes du XX<sup>e</sup> qui interrogent la condition humaine et le non-sens.

<sup>1050</sup> PETITJEAN, *op. cit.*, p. 47.

<sup>1051</sup> FLUCHÈRE, Henri, « Satire et mystification », in *Europe*, *op. cit.*, p. 90.

<sup>1052</sup> ASSELINEAU, *op. cit.*, p. 78.

Lukacs<sup>1053</sup>, compare l'angoisse existentielle d'une humanité inquiétée par l'humanité qu'il décèle dans les *Voyages de Gulliver* à celle qui caractérise les romans de Kafka<sup>1054</sup> :

Son horreur de la chair [...] confère aux *Voyages de Gulliver* cette troublante résonance cénesthésique dont je ne vois d'égale que dans l'œuvre de Kafka [...] c'est elle qui faisait dire aux amis de Gulliver après son voyage au pays des Houyhnhnms qu'il « trottait comme un cheval », et le forçait à flairer les hommes et leurs puanteurs comme des animaux d'une espèce étrangère<sup>1055</sup>.

Jean-Paul Sartre, enfin, envisage *L'Étranger* de Camus comme un emprunt aux décalages des récits de voyage du XVIII<sup>e</sup> et de *Gulliver* en particulier :

Qu'il nous suffise de marquer que l'univers de l'homme absurde est le monde analytique des néo-réalistes. Littérairement le procédé a fait ses preuves : c'est celui de *L'Ingénu* ou de *Micromégas* ; c'est celui de *Gulliver*. Car le XVIII<sup>e</sup> siècle a eu aussi ses étrangers, – en général de « bons sauvages » qui, transportés dans une civilisation inconnue, percevaient les faits avant d'en saisir le sens. L'effet de ce décalage n'était-il pas précisément de provoquer chez le lecteur le sentiment de l'absurde ? M. Camus semble s'en souvenir à plusieurs reprises, en particulier quand il nous montre son héros réfléchissant sur les raisons de son emprisonnement<sup>1056</sup>.

La réception des *Voyages de Gulliver* au prisme de la littérature de l'absurde ne consiste donc pas tant en une relecture *a posteriori* de l'œuvre, mais plutôt en un moyen d'informer les courants littéraires qui se mettent en place au XX<sup>e</sup> siècle, en leur trouvant une source et des hypotextes.

Ainsi, la question qui paraît occuper le XX<sup>e</sup> est celle de la réactualisation de l'œuvre. On cherche alors les traces annonciatrices de l'époque contemporaine au sein des textes du passé que l'on extirpe par-là de l'oubli qui les menace. La critique ne vise plus, comme

---

<sup>1053</sup> Voir à ce sujet COUTINHO, Carlos Nelson, « Lukacs et la littérature du XX<sup>e</sup> siècle », in *Actuel Marx*, 2009, URL : <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2009-1-page-36.htm>, page consultée le 28 juillet 2020.

<sup>1054</sup> Sur cette question, voir également MEYERS, Jeffrey, « Swift and Kafka », in *Papers on Language and Literature*, vol. 40, n°3, 2004.

<sup>1055</sup> PETITJEAN, *op. cit.*, p. 49.

<sup>1056</sup> SARTRE, Jean-Paul, *Situations I*, Paris, Gallimard, 1947, p. 116.

au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup>, à contribuer aux progrès de l'humanité et de l'entendement comme de la morale, mais plutôt à éclairer un présent dont la vanité désoriente. Que les commentateurs cherchent à postuler une téléologie de l'esprit ou qu'ils tâchent de glorifier le passé en le posant comme augure de l'avenir relève d'une même tentative de rationalisation d'une œuvre qui déploie des effets de sens ramifiés et instables. Inscrire l'œuvre dans le passé ou la projeter dans l'avenir constitue par ailleurs une démarche de légitimation des critiques, qui vantent par ce biais le bien-fondé de leur origine et les progrès qu'ils apporteraient. Ces deux revendications d'orientation temporelle du récit illustrent le malaise que suscitent les phénomènes de discontinuité, qu'ils soient internes à l'œuvre ou qu'ils concernent sa réception. Elles procèdent également d'une forme de légitimation des critiques qui cherchent à assurer leur survie. La manière dont traducteurs et commentateurs envisagent temporellement leur travail, en authentifiant leurs origines et garantissant leurs progrès, demeure une expression de la quête de la nécessité. L'étude de la réception critique comme des traductions de *Gulliver's Travels* ne correspond guère à ce programme. Les tentatives de faire évoluer ou de légitimer l'œuvre constituent un discours plutôt qu'une réalité observable, et les traductions comme la réception de *Gulliver's Travels* oscillent en une série de ruptures et de retours discrets au lieu de s'ordonner selon une ligne continue qui serait garante de stabilité et de permanence.

En ce sens, les traducteurs et critiques français de *Gulliver's Travels* paraissent s'efforcer d'assurer leur place au sein du champ littéraire en semblant en proie à la forme d'optimisme leibnizien dont Voltaire se méfiait<sup>1057</sup>. Ils s'affairent en effet à recréer une causalité apparente, que ce soit au sein de l'œuvre ou bien entre le texte et les phénomènes contemporains, afin de mettre en lumière une harmonie préétablie qui ne serait certes pas de nature divine, mais qui présiderait au monde des lettres. Cette cohérence du texte lui-

---

<sup>1057</sup> Voir LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *Monadologie*, [1714], Paris, tr. Paul Janet, Félix Alcan, in *Œuvres philosophiques de Leibniz*, t. 1, Paris, Janet, 1900, p. 707-22.

même, mais également de ses différentes traductions et lectures relève cependant de la reconstruction, et la foi que placent les critiques et traducteurs en leurs progrès, semblant souscrire à la philosophie de Pangloss selon laquelle « tout est au mieux<sup>1058</sup> » dans « le meilleur des mondes<sup>1059</sup> » ne paraît pas toujours fondée. La remise en question que pourrait leur opposer Voltaire, suggérant de « cultiver notre jardin<sup>1060</sup> », semble cependant plus clément que celle que leur intime Swift, dont le personnage jouit certes de ses propres « speculations in my little garden at Redriff<sup>1061</sup> », mais sombre dans le solipsisme, fuyant la compagnie des hommes et lui préférant celle des chevaux.

---

<sup>1058</sup> VOLTAIRE, *Candide, ou l'optimisme*, Paris, 1759, p. 7.

<sup>1059</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>1060</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>1061</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, p. 389.

### **III. Révolutions des traductions et de leur réception : recommencements et revirements**

Les nombreuses tentatives des traducteurs et commentateurs de s'inscrire dans une lignée dont l'origine serait noble et dont le point d'arrivée serait le perfectionnement apparaissent ainsi comme un moyen de légitimer leur place au sein du champ littéraire et relèvent de la tendance à la rationalisation de phénomènes pourtant multiples et aléatoires. La quête que visent les traducteurs de *Gulliver's Travels* n'est ainsi guère spatiale mais bien temporelle. Il ne s'agit pas, comme au XVII<sup>e</sup> siècle, d'annexer la culture des langues voisines ou anciennes afin d'enrichir le français<sup>1062</sup>, mais plutôt, pour les acteurs de la réception de *Gulliver* en France, de défendre leur prétention à l'entrée dans l'éternité littéraire. Cette présomption passe par une vision linéaire de la temporalité qui cherche à établir le prestige du passé en même temps qu'elle plaide pour les progrès que l'on prête à l'avenir. Cette vision, aussi efficace soit-elle pour renforcer la légitimité des traducteurs et des commentateurs, ne correspond pourtant guère à la réalité des traductions et de la réception de *Gulliver*. Elle se déploie, en outre, en une série de révolutions prétendues. Il s'agit, pour les traducteurs, de défendre leur travail en affirmant qu'ils font table rase des traductions passées tout en opérant un retour vers l'original.

L'étude de la pérennité des différentes traductions de l'œuvre ainsi que de leur fidélité à l'original indique pourtant davantage une suite d'événements contingents. Certaines

---

<sup>1062</sup> Voir à ce sujet la conclusion de la *Défense et illustration de la langue française* de Joachim du Bellay : « Là donc, Français, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine : et des serves dépouilles d'elle (comme vous avez fait plus d'une fois) ornez vos temples et autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie, et ce traître Camille, qui, sous ombre de bonne foi, vous surprenne tous nus comptant la rançon du Capitole. Donnez en cette Grèce menteresse, et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallogrecs. Pillez-moi, sans conscience, les sacrés trésors de ce temple Delphique, ainsi que vous avez fait autrefois ». DU BELLAY, Joachim, *Défense et illustration de la langue française*, 1549, URL : [https://fr.wikisource.org/wiki/Défense\\_et\\_illustration\\_de\\_la\\_langue\\_française#Conclusion\\_de\\_toute\\_l'œuvre](https://fr.wikisource.org/wiki/Défense_et_illustration_de_la_langue_française#Conclusion_de_toute_l'œuvre), page consultée le 2 août 2020. Plus haut dans le texte, Joachim du Bellay recommande de prendre modèle sur L'Arioste, qui a su enrichir l'italien en prenant exemple sur les Grecs et les Latins : « ô toi, dis-je, orné de tant de grâces et perfections, si tu as quelquefois pitié de ton pauvre langage, si tu daignes l'enrichir de tes trésors, ce sera toi véritablement qui lui feras hausser la tête, et d'un brave sourcil s'égalier aux superbes langues grecque et latine, comme a fait de notre temps en son vulgaire un Arioste italien, que j'oserais (n'était la sainteté des vieux poèmes) comparer à un Homère et Virgile ». Le pillage ne concerne donc guère seulement les langues anciennes mais bien également les langues vulgaires.

traductions sont en effet délaissées un temps avant de revenir sur le devant de la scène tandis que la réception générale des traductions ne s'organise pas en fonction d'une cohérence chronologique linéaire. Le texte même des traductions ne progresse pas selon une meilleure restitution de l'original ou d'un retour à celui-ci, mais connaît au contraire de nombreux aléas, que ce soit du point de vue de l'intégrité, de la syntaxe, du registre, du style ou même du paratexte. Ces phénomènes de révolution temporelle paraissent en outre dépendre de révolutions au sein du milieu des lettres et de l'édition. Les différents bouleversements des moyens de production, qu'il s'agisse de l'industrialisation du monde des livres, des progrès techniques de l'illustration ou de la popularité du livre de poche, paraissent dicter l'apparition de nouvelles traductions. Les renversements de l'équilibre des pouvoirs dans le champ littéraire, dominé tantôt par les auteurs, tantôt par les maisons d'édition ou les universitaires, influe également considérablement sur les conditions de diffusion des retraductions de *Gulliver*. Enfin, l'œuvre, en France, paraît revêtir l'immémorialité des mythes et, en quelque sorte, sortir de l'histoire : l'immédiateté des représentations collectives prive les traductions de toute emprise sur la réception et *Gulliver* prend une allure proverbiale. La provenance de l'œuvre paraît dès lors disparaître et se refonder par le biais de la multiplication des adaptations en tous genre : théâtre, cinéma, bandes-dessinées, disques, etc. Les traductions et l'œuvre originale se confondent ainsi dans le même temps immémorial et leurs rapports de force sont abolis par le « fonds mythologique » *Gulliver* dont chacun est appelé à se ressaisir.

A. RUPTURES ET RETOURS A L'ŒUVRE

**1. La fortune aléatoire des traductions de *Gulliver's Travels* en France**

*A quel complot infâme étais-je donc en butte,  
Ou quel méchant hasard ainsi m'humiliait ?  
Car je comptai sept fois, de minute en minute,  
Ce sinistre vieillard qui se multipliait !*

*Que celui-là qui rit de mon inquiétude,  
Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel,  
Songe bien que malgré tant de décrépitude  
Ces sept monstres hideux avaient l'air éternel !*

*Aurais-je, sans mourir, contemplé le huitième.  
Sosie inexorable, ironique et fatal,  
Dégoûtant Phénix, fils et père de lui-même ?  
- Mais je tournai le dos au cortège infernal.*

*Exaspéré comme un ivrogne qui voit double,  
Je rentrai, je fermai ma porte, épouvanté,  
Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et trouble,  
Blessé par le mystère et par l'absurdité !*

*Vainement ma raison voulait prendre la barre ;  
La tempête en jouant déroutait ses efforts,  
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre  
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords<sup>1063</sup> !*

L'inquiétude qui saisit Baudelaire dans « Les Sept Vieillards » est celle de la démultiplication du même, que le poète assimile à la vision double suscitée par l'ébriété et tout état de conscience altéré. La prolifération du semblable est monstrueuse, non seulement en raison de l'horreur physique de l'objet regardé, mais également parce qu'elle est le signe d'une inanité annonciatrice de la folie : « blessé par le mystère et l'absurdité », dit le poète. La raison, au dernier quatrain du poème, perd définitivement pied, privée de cadre, « sans bords ». S'il serait injuste de comparer les traductions de *Gulliver's Travels* aux vieillards nippés de « guenilles jaunes » baudelairiens, il n'en demeure pas moins que leur coexistence éveille un malaise analogue chez leurs auteurs

---

<sup>1063</sup> BAUDELAIRE, Charles, « Les Sept Vieillards », *Les Fleurs du mal* [1857], Paris, Poulet Malassis, 1861, p. 208. Le poème appartient à la section des « Tableaux Parisiens », qui ne figure pas dans l'édition de 1857 mais qui apparaît seulement en 1861.



et leurs commentateurs. Comment tirer raison d'autant de versions similaires et successives d'un même texte, qui semblent, comme le « dégoûtant Phénix », filles et mères d'elles-mêmes ? Les différentes stratégies de rationalisation que nous avons étudiées jusqu'alors, qu'elles s'orientent vers le passé ou regardent l'avenir, témoignent d'une volonté d'apaiser cet embarras. Cette tendance, pourtant, se heurte à l'analyse de la fortune des traductions de *Gulliver* en France, qui ne paraît guère suivre de fil logique ou progressif, mais qui connaît plutôt des aléas difficiles à rationaliser. Si la nouveauté semble acclamée par principe, les traductions successives ne remportent pas davantage de succès que leurs aînées : on constate ainsi des rémanences de la traduction de Desfontaines au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, un oubli à peu près complet de la version de La Haye, un désintérêt concernant la majorité des traductions du XX<sup>e</sup> à l'exception de celle attribuée à Pons. L'analyse de la fidélité des traductions conduit au même constat de contingence : il n'y a ni téléologie ni dégradation, mais plutôt une série indéterminée de retours en arrière et de progrès.

La première traduction de *Gulliver's Travels*, parue anonymement à La Haye en 1727, ne connaît guère d'écho dans la presse. La traduction ne semble annoncée que par un périodique, l'*Histoire littéraire de l'Europe*, en 1726<sup>1064</sup>. Le contributeur principal de cette revue publiée à La Haye, Justus van Effen, était d'ailleurs déjà familier de Swift dont il avait traduit le *Conte du tonneau*<sup>1065</sup>. Un seul article, paru dans le *Journal littéraire*, édité par le même éditeur que la traduction anonyme (Gosse et Neaulme) revient longuement sur la publication de ce titre. Le critique y cite abondamment la traduction et souligne avant tout l'aspect mordant de la satire swiftienne, comme en témoigne cet extrait qui commente les danseurs de corde lilliputiens : « ce morceau nous

---

<sup>1064</sup> Voir GOULDING, *op. cit.*, p. 58.

<sup>1065</sup> SWIFT, Jonathan. *Conte du tonneau avec plusieurs autres pièces très curieuses*, [1704], tr. Justus Van Effen, La Haye, H. Scheurleer, 1721.

paraît excellent ; &, pour un Lecteur tant soit peu intelligent, il n'a pas besoin de commentaire. Tout le reste de ce Voyage n'est pas une Satyre moins ingénieuse contre la Cour, & contre la nature humaine en général<sup>1066</sup> ». Les revues parisiennes, quant à elles, ne soulignent pas la publication de ce titre. La parution, deux mois plus tard, de la version de Desfontaines semble occulter l'apparition de ce premier texte.

Pierre Gosse et Jean Neaulme cherchent pourtant à défendre leur version de l'œuvre et publient une réédition la même année, indiquant ceci dans le titre « nouvelle traduction, plus ample, plus exacte et plus fidèle que celle de Paris, avec Figures, & Cartes Geographiques ». L'édition de Desfontaines ne comporte en effet pas les diagrammes originaux de l'œuvre, contrairement à la version de La Haye. Cette dernière traduction demeure en outre, comme nous l'avons vu, plus fidèle que celle de Paris, comme l'annonce ce titre publicitaire. Ces arguments ne paraissent cependant pas convaincre les journalistes qui continuent de signaler le texte de Desfontaines et d'ignorer celui de La Haye. En 1728, Gosse et Neaulme publient, sans doute afin de tâcher de stimuler les ventes de leur traduction anonyme, un troisième tome apocryphe des *Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver*. Ce tome comprend un second voyage à Brobdingnag, suivi d'une adaptation de *l'Histoire des Sévarambes* de Denis Vairasse<sup>1067</sup> et de la clé des voyages signée du nom de Corolini di Marco. Le premier et le dernier texte consistent en la traduction de textes parus à Londres en 1726<sup>1068</sup>. Ce coup éditorial ne paraît guère fonctionner, et si le troisième tome est réédité plusieurs fois aux Provinces-Unis, il ne rencontre pas le succès escompté en France. Le nombre relativement minime de rééditions (5 de 1727 à 1829<sup>1069</sup>), témoigne également du peu de fortune de ce texte. Les éditeurs

---

<sup>1066</sup> *Journal Littéraire*, La Haye, Pierre Gosse et Jean Neaulme, décembre 1729, p. 393.

<sup>1067</sup> VAIRASSE, Denis, *Histoire des Sévarambes*, Paris, Claude Barbin. 1677.

<sup>1068</sup> DI MARCO, Corolini, *The Brobdingnagians. Being a Key to Gulliver's Voyage to Brobdingnag. In a Second Letter to Dean Swift*, Londres, 1726.

<sup>1069</sup> Cf. annexes, n° 7, 8, 9, 16 p. 4, n° 27 p. 5.

des Provinces-Unies eux-mêmes abandonnent progressivement cette version anonyme pour le texte de Desfontaines. Musier Fils, en 1787, publie en effet le texte de Desfontaines sous le titre de l'édition de La Haye à Amsterdam et Paris.

Une étude des catalogues de ventes de livres, de libraires et de bibliothèques de 1727 au début du XX<sup>e</sup> siècle atteste également de la diffusion minimale de cette édition. Parmi les 268 éditions de Gulliver constatées, seules 14 proposent la traduction de La Haye<sup>1070</sup>. Parmi ces ouvrages, trois éditions originales de la traduction anonyme de 1727 sont également attribuées à Desfontaines : celle provenant de la vente des ouvrages du bibliographe Gabriel Peignot en 1852<sup>1071</sup>, tout comme celle mise en vente en 1875<sup>1072</sup>. Enfin, une édition de 1778 que nous n'avons pu identifier – il s'agit peut-être d'une coquille – dont le titre est bien celui de La Haye, est attribuée à Desfontaines lors de la vente de livres d'un château anonyme en 1881<sup>1073</sup>. En outre, trois des catalogues qui comprennent l'édition de La Haye possèdent également une version de Desfontaines, ce qui tend à montrer que la version anonyme consiste davantage en une curiosité bibliographique qu'en un ouvrage populaire, à l'image des éditions comprises dans le catalogue des ouvrages ayant appartenus au journaliste Benoît Jouvin<sup>1074</sup>, à Tenant de La Tour<sup>1075</sup> et au bibliophile le Duc de La Vallière<sup>1076</sup>. Jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le livre ne paraît diffusé qu'en dehors de la capitale, où l'on se procure davantage le texte de Desfontaines. Il connaît cependant quelques possesseurs illustres et figure ainsi dans la bibliothèque royale de Nancy du roi de Pologne Stanislas Leszczyński<sup>1077</sup>. On le

---

<sup>1070</sup> Cf. annexes, tableau récapitulatif p. 168. Liste complète : n° 5, 7 p. 169, n° 19, 22, p. 170, n° 31 p. 171, n° 43, 51 p. 173, n° 70 p. 176, n° 100, 104 p. 180, n° 107 p. 181, n° 124 p. 183, n° 136 p. 184, n° 166, p. 188.

<sup>1071</sup> *Ibid.* n° 51 p. 173.

<sup>1072</sup> *Ibid.* n° 100 p. 180.

<sup>1073</sup> *Ibid.* n° 136 p. 184.

<sup>1074</sup> *Ibid.* n° 166, 167 p. 188.

<sup>1075</sup> *Ibid.* n° 70 p. 176.

<sup>1076</sup> *Ibid.* n° 15 p. 170.

<sup>1077</sup> *Ibid.*, n° 5 p. 169.

trouve également à Bruxelles<sup>1078</sup>, à Amsterdam<sup>1079</sup>, à Lyon<sup>1080</sup> et au Havre<sup>1081</sup>. A la fin du XIX<sup>e</sup>, la traduction paraît susciter un intérêt bibliographique qui concerne l'ensemble des ouvrages du XVIII<sup>e</sup>, et est mise en vente trois fois par le libraire Adolphe Labitte, en 1876 et 1879<sup>1082</sup>. La diffusion de la version anonyme de La Haye demeure ainsi marginale : hors des lieux de pouvoir, elle touche avant tout les Provinces-Unies au XVIII<sup>e</sup> siècle mais également la Belgique<sup>1083</sup> au XIX<sup>e</sup> et peine à se défendre face au texte de Desfontaines, qui passe fréquemment pour le premier traducteur de l'œuvre jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Cet échec relatif tient peut-être à l'anonymat d'une traduction qui n'est défendue par aucun nom, d'autant que la première édition de l'œuvre ne fait pas même mention du nom de l'auteur original, Swift. Sa fidélité – certes imparfaite – a également pu la desservir au XVIII<sup>e</sup> où l'on privilégiait l'adéquation avec le goût français au respect de l'intégrité de l'original. Si le texte semble retrouver ses lettres de noblesse dès le XX<sup>e</sup> siècle, il demeure cependant toujours comparé au texte de Desfontaines et ne connaît guère de réception propre. Sibyl Goulding, qui affirme préférer la version anonyme à celle de l'abbé, estime malgré tout que le style « n'est certes pas aussi élégant que celui de Desfontaines, mais rend bien l'effet de simplicité et de puissance de celui de Swift<sup>1084</sup> ». D'une manière analogue, les éloges que Boucé dresse de cette version demeurent limités : « il est malheureux que cette traduction n'ait pas rencontré le succès qu'elle méritait en comparaison de la version, d'une infidélité éhontée, publiée par Desfontaines. Malgré ces réserves capitales, le texte de Desfontaines se lit mieux – en règle générale – que celui de La Haye<sup>1085</sup> ».

---

<sup>1078</sup> *Ibid.* n° 19 p. 170.

<sup>1079</sup> *Ibid.* n° 22 p. 170.

<sup>1080</sup> *Ibid.* n° 31 p. 171.

<sup>1081</sup> *Ibid.* n° 43 p. 173.

<sup>1082</sup> *Ibid.* n° 104, p. 180, n° 107 p. 181 et n° 124 p. 183.

<sup>1083</sup> *Ibid.*, n° 20 p. 170.

<sup>1084</sup> GOULDING, *op. cit.*, p. 72.

<sup>1085</sup> BOUCÉ, *op. cit.*, p. 88.

Les retraducteurs de Gulliver paraissent également généralement ignorer cet antécédent. Si le correcteur de 1838 estime que les versions antérieures étaient imparfaites, il ne les cite pas, et son affirmation semble davantage relever de l'argument commercial que d'une véritable référence aux éditions existantes. Bernard-Henri Gausseron, en 1884, fait uniquement mention du travail de Desfontaines et de ses différentes corrections au fil du temps. Il entame ainsi sa critique de la démarche de l'abbé : « dès l'année suivante, l'abbé Desfontaines publiait des *Voyages de Gulliver* une traduction française<sup>1086</sup> », formulation qui semble témoigner de la méconnaissance du texte de La Haye. Le professeur d'anglais poursuit en soulignant l'imperfection des fausses nouvelles traductions de l'œuvre : « quelques éditeurs ont prétendu en donner une traduction nouvelle et complète. Certains passages ont été restitués, il est vrai ; on a, par places, rajeuni le style de Desfontaines ; mais c'est une frisure nouvelle donné à une antique perruque, et rien de plus<sup>1087</sup> ». Maurice Constantin Weyer, Robert Merle et même Émile Pons, dans la préface à la traduction de Desmond comme dans celle de sa fille<sup>1088</sup>, n'évoquent pas la question des premiers traducteurs de l'œuvre. On n'y trouve pas non plus de référence dans les ouvrages de Molitor et Buzelin, ce qui s'explique cependant par l'absence de préface et d'appareil critique conséquent liée à des éditions destinées au grand public. José Axelrad, qui produit pourtant des paratextes précis concernant la genèse de l'œuvre, indique que la première traduction serait celle de Desfontaines : « le premier en date, contemporain de l'auteur, l'abbé Desfontaines, se mit à traduire les *Voyages* pour apprendre l'anglais<sup>1089</sup> ! », détaille-t-il. Seuls Georges Lamoine et Alexis Tadié signalent la primauté de la version de La Haye, quoique de manière relativement

---

<sup>1086</sup> *Voyages de Gulliver*, Gausseron, 1884, p. X.

<sup>1087</sup> *Ibid.*, p. XI.

<sup>1088</sup> Ces préfaces sont d'ailleurs sensiblement les mêmes, peut-être en raison de la mort de Pons alors qu'il préparait son édition des *Voyages de Gulliver*.

<sup>1089</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. XLVIII.

discrète. Lamoine l'inscrit ainsi dans sa chronologie de la vie de Swift<sup>1090</sup>, mais ne l'évoque pas lorsqu'il commente les traductions françaises de l'œuvre, se concentrant sur le texte de Desfontaines<sup>1091</sup>. Tadié signale quant à lui l'existence de cette traduction au sein d'une note portant sur les premières illustrations du récit, qui ont paru dans les versions de La Haye et de Desfontaines<sup>1092</sup>.

Ainsi, cette première traduction sombre progressivement l'oubli dont seuls les hommes de lettres des Provinces-Unies et les universitaires de la fin du XX<sup>e</sup> siècle paraissent l'extirper. La deuxième traduction de l'œuvre, celle de Desfontaines, publiée dans un centre de pouvoir, devient ainsi la première, celle que chacun connaît et à partir de laquelle les retraducteurs se positionnent. Son succès est, comme nous l'avons déjà évoqué, considérable. Dès l'année de sa parution, le *Mercure de France* souligne sa réussite : « à peine cette traduction a-t-elle été quinze jours en vente, qu'on a songé à une nouvelle édition ; ce qui marque un succès peu ordinaire<sup>1093</sup> ». Le caractère exceptionnel de l'engouement pour ce texte est ainsi établi dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Les éditeurs qui republient cette version en saluent en outre la qualité dans leurs préfaces et avertissements. Musier, dans son édition de 1787, loue ainsi les remaniements de l'abbé, estimant ceci : « c'est donc un vrai service que l'abbé Desfontaine [*sic*] a rendu à notre littérature<sup>1094</sup> ». Un siècle plus tard, Delagrave vante également la fidélité supposée de ce texte dans sa réédition : « Gulliver fut presque aussitôt connu en France par la traduction de l'abbé Desfontaines, qui rend aussi fidèlement que possible le véritable caractère de l'original<sup>1095</sup> ». S'il paraît naturel, pour un éditeur, de louer la traduction qu'il publie,

---

<sup>1090</sup> *Voyage au pays des chevaux*, Lamoine, 1971, p. 22.

<sup>1091</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>1092</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve, 1997, p. 51.

<sup>1093</sup> *Mercure de France*, 1727, p. 955.

<sup>1094</sup> *Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignés*, tr. Desfontaines, Amsterdam, Paris, Musier fils, 1787, p. VIII.

<sup>1095</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Desfontaines, Paris, C. Delagrave, 1889.

cette opinion semble toutefois partagée par les journalistes et Jules Andrieu<sup>1096</sup>, dans la *Revue pour tous*, recommande, sans paraître s'en rendre compte, la lecture de cette même traduction en trois versions :

Les traductions françaises des *Voyages de Gulliver* sont innombrables. Nous pourrions en citer au moins dix d'excellentes ; mais nous nous en tiendrons aux trois suivantes : 1 Traduction Desfontaines, Paris, Didot Ainé, 1797, 1 vol in-12, 2 Traduction anonyme, Paris, 1838, 2 vol. in-8, 3 Traduction anonyme, Paris Garnier frères et Fournier, 1841, 1 vol in-12. Nous recommanderons même à nos lecteurs cette dernière traduction. Elle est commode, modeste, et exacte<sup>1097</sup>.

Ses conseils montrent à quel point la traduction de Desfontaines domine le marché éditorial, dans sa version originale ou bien dans des adaptations et des corrections (la première citée est une reproduction du texte de Desfontaines, les deux suivantes sont identiques et correspondent au remaniement anonyme de 1838). Ils révèlent également le succès des tentatives des éditeurs de faire passer leurs textes, quoiqu'anciens, pour neufs.

Du point de vue des rééditions, le succès de la traduction de Desfontaines est incontestable. Parmi les 268 catalogues qui comprennent une édition française de Gulliver, 141 proposent le texte original de Desfontaines. L'ouvrage figurait ainsi dans la bibliothèque de plusieurs personnalités illustres. Il s'agit de la version que possède la noblesse française : on le trouve notamment dans le cabinet du Duc de Saint-Simon<sup>1098</sup>, de Marie-Antoinette au Petit-Trianon<sup>1099</sup>, mais également du Duc de La Vallière<sup>1100</sup>, ami intime de Louis XV et de Madame de Pompadour, du Prince de Soubise<sup>1101</sup>, libertin et militaire, du Duc de Nemours<sup>1102</sup>, aïeul de Louis-Philippe I<sup>er</sup>, ou de la Comtesse du Barry,

---

<sup>1096</sup> Nous n'avons pas pu nous assurer qu'il s'agissait de Jules Andrieu, membre important de la Commune de Paris et ami de Rimbaud et Verlaine, quoique les dates et les profils paraissent correspondre. Andrieu aurait eu 30 ans à la date de rédaction de l'article et enseignait la littérature.

<sup>1097</sup> *Revue pour tous*, 3 octobre 1868, p. 512.

<sup>1098</sup> Cf. annexes, n° 3 p. 169.

<sup>1099</sup> *Ibid.*, n° 69 p. 175.

<sup>1100</sup> *Ibid.*, n° 14 p. 170.

<sup>1101</sup> *Ibid.*, n° 20 p. 170.

<sup>1102</sup> *Ibid.*, n° 29, p. 171.

maîtresse de Louis XV<sup>1103</sup>. Les journalistes paraissent également privilégier cette édition, à l'instar de Ginguéné<sup>1104</sup>, Armand Bertin<sup>1105</sup>, Félix Solar<sup>1106</sup> ou de Benoît Jouvin<sup>1107</sup>. Enfin, diverses personnalités importantes du XVIII<sup>e</sup> siècle disposent de cet ouvrage, comme M. de Rochebrune, commissaire au Châtelet de Paris<sup>1108</sup>, le Maître des Comptes M. Perrot<sup>1109</sup>, le Grand bailli d'Épée de Metz M. de Pange<sup>1110</sup>, le Garde des sceaux Hue de Miromesnil<sup>1111</sup>, ou le chef de la censure royale Chrétien-Guillaume Lamoignon-Malesherbes<sup>1112</sup>, guillotiné en dépit du soutien qu'il avait apporté à la publication de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. S'il demeure délicat de prouver que ces différentes personnes ont bien lu le texte, sa présence témoigne malgré tout de l'intérêt suffisamment fort qu'il suscitait puisqu'on se le procurait et qu'on choisissait de l'exhiber dans sa bibliothèque. L'étude des catalogues révèle en outre que plusieurs de leurs compilateurs estiment que ce texte consiste en la première traduction française de l'œuvre, illustrant à nouveau l'oubli de la version de La Haye. L'exemplaire vendu dans le catalogue de bibliothèque de Nicolas Yemeniz, fabricant turc d'étoffes et bibliophile vivant en France, est ainsi présenté comme : « l'édition originale en français de ce roman ingénieux<sup>1113</sup> ». L'ouvrage vendu par Adolphe Labitte en 1875 est référencé de manière analogue : « édition originale de la traduction de ce roman<sup>1114</sup> ». Enfin, la vente des livres d'un M. E. Daguin que nous n'avons pu identifier confirme cette tendance : « édition originale de la traduction des *Voyages de Gulliver*<sup>1115</sup> ».

---

<sup>1103</sup> *Ibid.*, n° 93 p. 179.

<sup>1104</sup> *Ibid.* n° 26, p. 171.

<sup>1105</sup> *Ibid.*, n° 53, p. 174.

<sup>1106</sup> *Ibid.*, n° 60, p. 174.

<sup>1107</sup> *Ibid.*, n° 167, p. 188.

<sup>1108</sup> *Ibid.*, n° 12, p. 16.

<sup>1109</sup> *Ibid.*, n° 13, p. 170.

<sup>1110</sup> *Ibid.*, n° 16, p. 170.

<sup>1111</sup> *Ibid.*, n° 17, p. 170.

<sup>1112</sup> *Ibid.*, n° 21, p. 170.

<sup>1113</sup> *Ibid.*, n° 75, p. 170.

<sup>1114</sup> *Ibid.*, n° 98 p. 181.

<sup>1115</sup> *Ibid.*, n° 230 p. 197.



Les versions adaptées du texte de Desfontaines connaissent un engouement analogue. Quarante-cinq d'entre elles sont en effet recensées par ces catalogues. Le texte le plus populaire semble celui d'Hermile Reynald<sup>1116</sup>, figurant dans 24 catalogues<sup>1117</sup>. Suivent ensuite la version remaniée par Jules Janin, destinée à la jeunesse, avec 6 référencements<sup>1118</sup>, et celle de l'abbé Lejeune, qui omet certains passages jugés scabreux (2 référencements<sup>1119</sup>). On dénombre enfin 13 adaptations anonymes du texte de Desfontaines, visant un public jeune, et qui figurent avant tout dans les catalogues des livres pour étrennes et des bibliothèques municipales, scolaires, et paroissiales<sup>1120</sup>. Le texte de Desfontaines touche ainsi toutes les strates de la population : la noblesse au XVIII<sup>e</sup> siècle, les bourgeois et les classes populaires aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Il s'agit ainsi de la seule traduction française disposant d'une réception similaire à celle de l'original, qui était, selon John Gay, « universally read, from the cabinet council to the nursery<sup>1121</sup> ».

Malgré ce succès continu, il nous faut cependant relever quelques limites au succès de la traduction de Desfontaines. Les contemporains de l'abbé ne saluent pas unanimement sa traduction, et le journaliste du *Journal des Sçavans* qui commente le texte en 1727 estime, sans savoir qu'il s'agit d'un ajout de la main de Desfontaines, que l'interpolation concernant les titres de noblesse au voyage à Brobdingnag n'est guère heureuse : « du moins on auroit pû s'épargner les frais de cette dernière réflexion, qui approche assez de

---

<sup>1116</sup> Ce texte semble, plus qu'une adaptation du texte de Desfontaines, une sorte d'assemblage des versions de l'abbé et de Furne et Fournier destiné aux enfants, comprenant de nombreuses modernisations de syntaxe.

<sup>1117</sup> *Ibid.*, n° 103 p. 180, n° 139 p. 185, n° 142, 143, p. 186, n° 151, 158 p. 187, n° 161 p. 188, n°182, 183, p. 190, n° 195 p. 192, n° 215, 216 p. 195, n°220 p. 196, n° 225, 227, 228 p. 197, n°235, 236, 238 p. 198, n° 243, 245, p. 199, n° 249 p. 200, n° 263, 266 p. 202..

<sup>1118</sup> *Ibid.*, n° 67 p. 175, n°92 p. 178, n°109 p. 181, n°140 p. 185, n°145 p. 186, n°229 197.

<sup>1119</sup> *Ibid.*, n° 48, 50 p. 173.

<sup>1120</sup> *Ibid.*, n° 37, 39, 42 p. 172, n°44 p. 173, n°49 p. 173, n°61 p. 174, n°68 p. 175, n°121 p. 183, n°148 p. 186, n°152, 156 p. 187, n°180 p. 190, n°248 p. 200.

<sup>1121</sup> Lettre de John Gay à Pope et Swift du 7 novembre 1726, in *The Correspondence of Jonathan Swift, D. D., op. cit.*, t. III, p. 47.

ce qu'on appelle emporte-pièce<sup>1122</sup> », affirme-t-il. François Gayot de Pitaval, homme de lettres et avocat, consacre en outre un ouvrage entier à la critique de Desfontaines, qu'il épingle notamment en raison des passages scabreux qu'il conserve dans sa traduction :

L'Empereur fait passer ses troupes en revûë entre les deux jambes de Gulliver. De jeunes Officiers levent en haut les yeux, & rient en voyant sa culotte en mauvais état ; voilà une polissonerie que l'Abbé Desfontaines auroit dû retrancher, puisqu'il dit qu'il s'est donné la liberté d'ôter de cet Ouvrage des endroits foibles & négligés, des détails un peu ennuyeux, & des fictions médiocrement ingénieuses ; puisqu'il a laissé cet endroit là, il faut qu'il l'ait trouvé excellent [...] Qu'étoit-il nécessaire de faire pisser Gulliver ? ne pouvoit-il pas avec un petit vaisseau faire la même chose ; mais l'idée d'éteindre, en pissant, une Incendie, a paru plaisante à l'Auteur & au Traducteur, celui-ci ne l'a pas regardée comme une fiction médiocrement ingénieuse<sup>1123</sup>.

Gayot de Pitaval reproche ainsi à Desfontaines de n'avoir pas suffisamment censuré l'œuvre, malgré les promesses qu'il avait formulées dans sa préface. Il n'est toutefois pas certain que ces reproches soient tout à fait sincères ou relèvent d'une véritable objection de la part de leur auteur : il demeure en effet possible qu'il s'agisse d'arguments développés afin de contribuer à la démolition de la réputation de l'abbé.

Dès 1757, une rumeur circule et remet en question l'auctorialité de la traduction de Desfontaines. Dans une monographie consacrée aux différents textes de l'abbé, le préfacier, un médecin nommé Claude-Marie Giraud, l'accuse de ne pas être l'auteur de la traduction *Voyages de Gulliver*, prétendant que ce travail serait le fruit d'un Irlandais du nom de Markan : « cette traduction est, dit-on, plus de M. Markan, Irlandois, que de l'Abbé Desfontaines<sup>1124</sup> ». Cette hypothèse est reprise à plusieurs occurrences lors du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle figure en effet dans *La France littéraire ou le Dictionnaire bibliographique des savants* de Joseph-Marie Quérard parue entre 1827 et 1839 : « on

---

<sup>1122</sup> *Journal des Sçavans*, juillet 1727, p. 413.

<sup>1123</sup> GAYOT DE PITAVALE, François, *Le Faux Aristarque reconnu*, Amsterdam, 1733, p. 79-80.

<sup>1124</sup> *L'Esprit de l'abbé Desfontaines*, Londres, Joseph de La Porte, 1757, p. XLVII.

assure que l'Irlandais Markan y a eu plus de part que l'abbé Desfontaines<sup>1125</sup> ». Elle est également réitérée dans le catalogue des livres ayant appartenus à Marie-Antoinette publié en 1863 : « le fond de cette traduction est d'un M. Mackan, Irlandais, corrigé pour le style par l'abbé Desfontaines<sup>1126</sup> ». Aucune notice de la Bibliothèque Nationale de France ne permet cependant d'identifier clairement ce traducteur supposé. On constate seulement que la traduction de la *Chronologie des anciens royaumes corrigées de Newton* par un autre abbé, François Granet, parue en 1728, soit un an après la traduction de Desfontaines, est parfois également attribuée à un dénommé Markan ou Marthan, que l'on présente cette fois comme Anglais plutôt qu'Irlandais. L'auteur de l'article « Granet » de la *Nouvelle biographie générale* affirme ainsi qu' « un Anglais, nommé Markan, l'aïda dans ce travail<sup>1127</sup> », tandis que le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* indique que la traduction est « par l'Abbé Granet, aidé de M. Marthan, Anglais qui résidoit alors à Paris<sup>1128</sup> ». Le même ouvrage comprend une mention identique à celle de *La France littéraire* concernant la traduction des *Voyages de Gulliver* : « on assure que l'Irlandais Markan y a plus de part que l'abbé Desfontaines<sup>1129</sup> ». Or, François Granet était l'un des collaborateurs de Desfontaines pour les *Observations sur les écrits modernes*. Les deux hommes se connaissaient ainsi fort bien, et il est possible qu'ils aient chacun demandé conseil au même Markan. S'il demeure délicat de vérifier le bien-fondé de cette accusation, ce point permet de souligner que le crédit accordé à l'abbé Desfontaines n'est guère unanime, même s'il reste majoritaire. Un journaliste du XIX<sup>e</sup> siècle, Marius Topin, également inspecteur général des bibliothèques,

---

<sup>1125</sup> QUERARD, Joseph-Marie, *La France littéraire ou le Dictionnaire bibliographique des savants*, Paris, Firmin Didot père et fils, 1827-39, p. 302.

<sup>1126</sup> Cf. *annexes*, n° 69, p. 175.

<sup>1127</sup> *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Firmin Didot frères, p. 667.

<sup>1128</sup> BARBIER, Antoine-Alexandre, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, Paris, Barrois l'aîné, 1824, t. 2, p. 534.

<sup>1129</sup> BARBIER, Antoine-Alexandre, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, Paris, Barrois l'aîné, 1824, t. 3, p. 445.

représente ainsi l'une des rares voix s'élevant contre l'abbé en son temps. Lors d'une recension de la version remaniée par Reynald, il déplore le recours à ce texte qu'il juge trop infidèle :

Nous regrettons seulement qu'on ait adopté la traduction de l'abbé Desfontaines. Quelques mois après la publication de *Gulliver*, Voltaire écrivait à M. Thieriot [...]. Cette traduction fut faite, mais fort mal, par l'abbé Desfontaines. Il eut, en effet, l'idée saugrenue de rapprocher Gulliver du goût de la France, et il s'en excusa auprès de Swift [...] Il est vrai que, dans l'édition nouvelle, on s'est efforcé de réparer les fautes du singulier traducteur, et de rectifier les libertés étranges qu'il avait prises avec le texte anglais. Mais il nous semble qu'on aurait bien mieux rendu à l'auteur original sa véritable physionomie en le traduisant à nouveau et en ne tenant nul compte du travail informe de l'abbé Desfontaines, justement répudié par Swift<sup>1130</sup>.

Ainsi, malgré quelques récriminations, la traduction de Desfontaines demeure relativement indiscutée jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et ce malgré l'apparition de nouvelles traductions.

La publication, en 1838, d'une version en 36 livraisons remaniée de Desfontaines et présentée comme une traduction inédite, suscite cependant de certains remous. Ses éditeurs, Furne et Fournier, financent une vaste campagne publicitaire, diffusant de nombreuses réclames dans les quotidiens français. Un large bandeau figure alors sur la dernière page du *Courrier* du 12 février 1838 et du *Figaro* du 8 février de la même année :

En vente la première livraison des VOYAGES DE GULLIVER ILLUSTRÉS PAR GRANDVILLE, TRADUCTION NOUVELLE. Deux beaux volumes in 8<sup>o</sup> vélin avec sujets, firses, lettres ornées, culs-de-lampe dans le texte, publiés en 36 livraisons paraissant tous les mercredis. Prix de la livraison : 50 centimes. Les souscripteurs qui voudront recevoir leurs livraisons à domicile paieront d'avance le prix de la souscription, savoir : pour Paris, 18 fr, pour les départements, 22 fr. L'ouvrage complet sera porté à 20 et 24 fr. pour les personnes qui n'auront pas souscrit<sup>1131</sup>.

---

<sup>1130</sup> *La Presse*, 4 août 1875.

<sup>1131</sup> *Le Courrier*, 12 février 1838. *Le Figaro*, 8 février 1838.

La deuxième livraison est annoncée la semaine suivante dans les pages du *Commerce*<sup>1132</sup>.

Les articles qui paraissent semblent également de nature publicitaire. On trouve en effet le même article dans *Le Figaro* du 8 février 1838 et du *Commerce* du 6 décembre 1838 :

Un des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, qui jusqu'à ce jour n'a été connu dans notre langue qu'avec les nombreuses altérations et les mutilations graves que lui avait infligées son unique traducteur l'abbé Desfontaines, les *Voyages de Gulliver* vont être reproduits pour la première fois en France tels qu'ils ont été composés par Swift, c'est-à-dire avec cette finesse et cette verve qui lui ont assuré un rang si élevé. Ce délicieux roman, dégagé de prétentieuses additions et d'une continuation fastidieuse, réintégré dans toutes les parties dont il avait été privé par les préjugés et par la censure de l'époque où il parut, va désormais se produire parmi nous paré de toute sa grâce native, Gulliver est, comme les fables de notre La Fontaine, un livre qui attache l'enfance et charme l'âge mûr. Swift est un moraliste critique, qui, à la délicatesse de Labruyère, a su unir le mouvement et la gaieté d'une fable heureusement variée. La traduction élégante et fidèle qu'on en publie aujourd'hui va le faire apprécier chez nous comme il est jugé par ses compatriotes. Mais ce que ceux-ci nous envieront, ce sont les naïves et spirituelles illustrations dont Grandville enrichit à profusion cette publication magnifique. On retrouve là tout l'esprit, toute la verve dont l'artiste a fait preuve dans ses suites de vignettes de La Fontaine et de Béranger, avec cette observation fine et satyrique, si propre à son talent et si parfaitement appliquée au récit du Christophe [*sic*] de Lilliput<sup>1133</sup>.

La parution d'un texte identique indique qu'il s'agit sûrement ici du prospectus que les éditeurs avaient fourni aux journalistes, d'autant que certains syntagmes de l'article figurent également dans l'avertissement des éditeurs au lecteur (« spirituelles illustrations<sup>1134</sup> », « mutilations graves<sup>1135</sup> »). Ce texte n'éclaire dès lors guère l'opinion des journalistes mais montre plutôt que ceux-ci semblaient estimer que cette parution était suffisamment intéressante pour la signaler dans leurs journaux, à moins qu'ils n'aient eu besoin de remplir les pages de leurs parutions ou qu'ils aient tout simplement entretenu de bons rapports avec Furne et Fournier. Le prospectus consiste ainsi en un argumentaire de vente qui repose sur la fidélité prétendument retrouvée de la nouvelle traduction, point

---

<sup>1132</sup> *Le Commerce*, 17 février 1838.

<sup>1133</sup> Cette coquille ne figure que dans le texte du *Figaro*.

<sup>1134</sup> *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, Furne et Fournier, 1838, p. 2.

<sup>1135</sup> *Id.*

qui s'avère, comme nous l'avons vu, inexact. L'édition paraît cependant rencontrer un certain succès et est rééditée huit fois au long du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1136</sup>, devenant une référence des livres d'étrennes. Jules Le Petit la recommande en effet aux jeunes lecteurs dans *L'Art d'aimer les livres et de les connaître : lettres à un jeune bibliophile*<sup>1137</sup>, tandis que Narcisse Faucon, rédacteur en chef de *L'Indépendant de Mascara* se remémore avec nostalgie de sa lecture de l'œuvre : « n'est-ce pas que c'était le bon temps, cette époque de la vie où, durant les longues veilles d'hiver, notre mère grand' nous lisait le *Gulliver* de Granville<sup>1138</sup> ? ». Peu de temps avant sa mort, le 3 janvier 1850, Balzac demandait également à son éditeur de lui procurer les « *Voyages de Gulliver* illustrés par Grandville<sup>1139</sup> ». Quoique cette édition paraisse connaître une notoriété relative, elle demeure concurrencée par la version originale de Desfontaines qui continue d'être abondamment rééditée tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition est la deuxième à être la plus fréquente parmi les catalogues comprenant des *Voyages de Gulliver* français, avec 63 recensements. Des journalistes célèbres, à l'instar d'Octave Uzanne ou du caricaturiste et homme de presse Émile Marcelin, le possédaient en effet. Le livre est également consigné dans la bibliothèque de militaires, comme M. A. de La Villegille<sup>1140</sup>, ou de peintres, comme Alexandre-Marie Colin<sup>1141</sup> ami de Delacroix, mais également de professeurs comme M. Ernest Aniel<sup>1142</sup>, Georges Guiffrey<sup>1143</sup> et Louis Courajod<sup>1144</sup> ou encore du maire de Strasbourg Louis-Édouard Kratz<sup>1145</sup>. On le trouve également dans les catalogues de bibliothèques, comme celles du

---

<sup>1136</sup> Cf. annexes, n° 31, 34 p. 5, n° 40, 45, 46, 48, 49, 51 p. 6.

<sup>1137</sup> LE PETIT, *op. cit.*, p. 53.

<sup>1138</sup> *L'Indépendant de Mascara*, 7 mai 1885.

<sup>1139</sup> « Balzac et Henri Fourmier », in *L'Année balzacienne* n°4, 1984, p. 65.

<sup>1140</sup> Cf. annexes n° 88, p. 178.

<sup>1141</sup> *Ibid.*, n° 106, p. 181.

<sup>1142</sup> *Ibid.*, n° 155, p. 187.

<sup>1143</sup> *Ibid.*, n° 173, p. 189.

<sup>1144</sup> *Ibid.*, n° 207, p. 194.

<sup>1145</sup> *Ibid.*, n° 237, p. 198.

12<sup>e</sup> arrondissement de Paris<sup>1146</sup>, de la ville de Nancy<sup>1147</sup>, de Montpellier<sup>1148</sup> ou de Brest<sup>1149</sup>. Ainsi, les *Gulliver* disponibles dans les bibliothèques, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, sont presque tous fondés sur la version de l'abbé Desfontaines, remaniée ou non par le correcteur anonyme de 1838. Dès 1879, l'ouvrage paraît prendre de la valeur et les éditeurs des catalogues soulignent le fait que le livre qu'ils proposent contient le premier tirage des gravures. On constate ce phénomène pour le catalogue d'un moscovite mis en vente par Adolphe Labitte en 1879<sup>1150</sup>, une vente organisée par Durel en 1887<sup>1151</sup>, une autre mise en place par Labitte et Paul en 1889<sup>1152</sup>, les enchères de 1891 de Durel<sup>1153</sup>, de 1892 d'une collection d'un vicomte<sup>1154</sup>, et de ventes en 1903, 1909 et 1910<sup>1155</sup>. Le prix du livre, cependant, ne paraît pas tant tenir au texte qu'il renferme qu'à la présence des illustrations du célèbre caricaturiste Grandville, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir au chapitre suivant de ce travail. L'édition continue d'être reproduite au XX<sup>e</sup> siècle, où l'on compte six rééditions, dont une par Garnier Frères en 1978, que salue un article de *Biblio* : « telle quelle, cette réédition des *Voyages de Gulliver* nous offre un bon et beau livre qui, au moment des étrennes, fera plaisir à ceux qui le recevront tout en honorant ceux qui le donneront<sup>1156</sup> ». Ainsi, la popularité de l'édition de 1838 semble tenir à ses illustrations et, malgré les corrections qu'elle apporte à la traduction de Desfontaines, elle ne parvient guère à la supplanter.

Un demi-siècle après la parution de l'édition anonyme de Furne et Fournier, Quantin publie une véritable retraduction de l'œuvre, faite à partir de l'original par le professeur

---

<sup>1146</sup> *Ibid.*, n° 262, p. 202.

<sup>1147</sup> *Ibid.*, n° 208, p. 194.

<sup>1148</sup> *Ibid.*, n° 205, p. 194.

<sup>1149</sup> *Ibid.*, n° 177, p. 190.

<sup>1150</sup> *Ibid.*, n° 127, p. 183.

<sup>1151</sup> *Ibid.*, n° 165, p. 188.

<sup>1152</sup> *Ibid.*, n° 179, p. 190.

<sup>1153</sup> *Ibid.*, n° 188, p. 191.

<sup>1154</sup> *Ibid.*, n° 192, p. 192.

<sup>1155</sup> *Ibid.*, n° 223, n° 242, 244 p. 199.

<sup>1156</sup> *Biblio : journal officiel de la librairie*, 8 novembre 1978, p. 2086.

d'anglais Bernard-Henri Gausseron. Deux versions sont offertes au public : l'une intégrale et l'autre adaptée pour la jeunesse, où les termes scatologiques sont retirés mais où aucun long passage n'est censuré. L'éditeur lance une vaste campagne de réclames afin de soutenir les ventes de cet ouvrage illustré par des dessins en couleur de Poirson. La consultation du prospectus envoyé à la presse en 1884 par la maison révèle que Quantin pensait que *Gulliver* demeurait l'ouvrage le plus important qu'il ait publié cette année. Le communiqué introduit en effet longuement l'œuvre :

Les *Voyages de Gulliver* sont justement classés parmi les chefs-d'œuvre les plus populaires. Ils conviennent à la fois aux enfants par le caractère humoristique et pittoresque des aventures et aux personnes d'un âge mûr par la haute moralité qui s'en dégage. Jamais la sagesse humaine n'a revêtu une forme plus satirique et le philosophe anglais a su rendre amusantes les plus cruelles vérités. L'édition que nous offrons au public aura aussi dans sa forme un attrait particulier. Pour la première fois, l'illustration en couleur, aussi nombreuse que variée, sera mise à la portée de tous. Plus de deux cents dessins, véritables aquarelles, sont répandus dans cet ouvrage. Mariés avec les caractères, ou formant pages entières, ils modifient à l'infini l'élégance de leur coloration et l'imprévu de leurs contours. Le lecteur ne pourra pas tourner deux feuillets sans que son regard soit égayé par une charmante interprétation du texte. Il faut dire que le sujet, par le merveilleux et le pittoresque de ses descriptions, se prêtait exceptionnellement à une illustration de ce genre ; mais l'artiste a su montrer une imagination égale à celle de l'auteur et les nains de Lilliput, les géants de Brobdingnag, les habitants de Laputa, les Houyhnhnms et les Yahoos présentent successivement une multiplicité de formes et de couleurs qui ravira le lecteur. Nous avons aussi voulu que ce volume pût entrer dans toutes les bibliothèques et être offert en étrennes à tout le monde et par tout le monde. Le prix auquel nous nous sommes arrêtés paraîtra d'une réduction excessive si l'on tient compte des frais énormes que nécessitent des fabrications aussi multiples et de l'aspect général de l'ouvrage<sup>1157</sup>.

On trouve ensuite un passage détaillé concernant les prix que nous évoquerons ultérieurement. Les autres nouveautés, dont des ouvrages d'Octave Uzanne, de Flaubert, Hugo, Balzac, Zola ou Gautier, sont rassemblées dans un petit paragraphe rédigé dans une police de taille inférieure à celle réservée à la présentation de *Gulliver*, qui semble ainsi constituer le coup éditorial de la maison en 1884. Le communiqué s'avère efficace, et l'ensemble de la presse le reprend, parfois tel quel, parfois en y apportant de minimes

---

<sup>1157</sup> Fonds A. Quantin, consulté à l'Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine en avril 2017.



variations. Ainsi, Roger Marx, pour *Le Journal des arts*, réécrit-il le passage concernant les illustrations mais reproduit-il la description du récit proposée par l'éditeur :

La nouvelle traduction que M. Gausseron nous offre chez M. Quantin des *Voyages de Gulliver* présente une particularité charmante. Elle est enrichie de 245 dessins imprimés à l'aquarelle de huit et même parfois de dix tons ; – les colorations fines donnent un surcroît de vie aux petites figures si alertement dessinées par M. Poirson, un artiste déjà en possession d'une juste notoriété. Dans ce volume, l'illustrateur du *Conte de l'Archer*, de la *Matrone au pays de Zoung*, a prodigué l'esprit et la fantaisie et traduit avec un réel talent d'interprétation toutes les aventures des nains de Lilliput, des géants de Brobdingnag, des Yahoos... Les *Voyages de Gulliver* sont justement classés parmi les chefs-d'œuvre populaires ; ils conviennent à la fois aux enfants par le caractère humoristique et pittoresque des aventures et aux personnes d'un âge mûr par la haute moralité qui s'en dégage. Jamais la sagesse humaine n'a revêtu une forme plus satirique et le philosophe anglais a su rendre amusantes les plus cruelles vérités<sup>1158</sup>.

Le célèbre journaliste Octave Uzanne, dont les œuvres littéraires étaient d'ailleurs éditées chez Quantin, suit également le communiqué de très près, en en modifiant seulement l'ordre pour *Le Livre*, évoquant d'abord l'illustration, puis la nature du texte<sup>1159</sup>. Le journaliste de *La Chronique des Arts et de la Curiosité* réaménage aussi le prospectus, commençant par l'illustration (« mariés avec les caractères » jusqu'à « illustration de ce genre »), poursuivant sur la nature du texte (« justement classés » à « cruelles vérités ») concluant sur le prix modique (« entrer dans toutes les bibliothèques jusqu'à « général de l'ouvrage ») et introduisant quelques brèves phrases de transition de son cru<sup>1160</sup>. D'autres, cependant, apportent des développements personnels se fondant sur le texte fourni par Quantin. Le journaliste Vaughan, pour *L'Intransigeant*, cite ainsi mot pour mot le passage concernant l'illustration mais rédige un commentaire inédit sur le double public de l'œuvre :

---

<sup>1158</sup> *Ibid.*

<sup>1159</sup> *Le Livre, revue mensuelle*, 1884, p. 740.

<sup>1160</sup> Fonds A. Quantin, IMEC, 19 avril 2017.

Les *Voyages de Gulliver* sont et resteront longtemps encore le livre d'étrennes par excellence. Ils ont le rare mérite de plaire aussi bien aux enfants qu'aux hommes graves. Là où les jeunes gens ne voient qu'une série d'aventures merveilleuses qui les attirent et les retiennent les penseurs découvrent une satire, amère et profonde des travers, des vices, des crimes de l'humanité<sup>1161</sup>.

Le journaliste et fondateur de la Ligue antisémite de France Édouard Drumont souligne quant à lui, dans les pages de *La Liberté*, le caractère âcre de la satire swiftienne qu'il oppose, en s'appuyant sur les travaux de Taine, à la bonhomie française :

Ajoutons qu'on éprouvera un sérieux plaisir à relire, dans ce format commode, cette œuvre si singulière dans son ironie amère, dans son humour désenchanté et morose qui n'a d'analogue avec aucune de nos productions françaises, autrement aimables et gaies même dans la satire. « Philosophie contre toute philosophie, Swift, dit Taine, a créé l'époque réaliste, parodie grave, déduite comme une géométrie, absurde comme un rêve, croyable comme un procès-verbal, attrayante comme un conte, avilissante comme un torchon posé en guise de couronne sur la tête d'un dieu. » La traduction nouvelle de M. Gausseron fait mieux comprendre encore le mordant de ce triste génie que les faiseurs de comparaison ont appelé, très improprement, du reste, le Rabelais anglais<sup>1162</sup>.

Phénomène relativement rare, Drumont attire l'attention sur la personne du traducteur, à l'image du philosophe Pontsevrez pour *Le Soir*, qui loue ainsi la rigueur de Gausseron :

Croirait-on que nous n'avions pas lu en français une traduction exacte et complète des *Voyages de Gulliver* ? Il en paraît une [...]. Nous la devons à Bernard-Henri Gausseron ; on sait que M. Gausseron a habité l'Angleterre, connaît à fond la langue, la littérature, et l'esprit anglais : c'est lui qui, dans ses comptes rendus analytiques du livre, nous tient le mieux au courant de tout le mouvement intellectuel d'outre-Manche<sup>1163</sup>.

Le journaliste livre par ailleurs deux paragraphes de sa main consacrés à l'œuvre. Le premier est dédié à son appréciation par les enfants et les adultes :

Les jeunes gens, frappés de la nouveauté de la forme, s'attachent aux détails extérieurs ; le charme répandu à la surface du livre les captive ; plus tard, devenus hommes, s'ils ont la bonne inspiration de retourner à l'auteur de leurs premières impressions, ils sont tous surpris d'apercevoir des idées, des théories, des satires, où ils n'avaient d'abord lu que des récits ou de petits drames<sup>1164</sup>.

---

<sup>1161</sup> *L'Intransigeant*, 3 décembre 1884.

<sup>1162</sup> Fonds A. Quantin, IMEC, 19 avril 2017.

<sup>1163</sup> *Id.*

<sup>1164</sup> *Id.*

Le deuxième fait de Swift l'initiateur du roman scientifique, en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle notamment grâce aux œuvres de Jules Verne, dont le journaliste le distingue cependant en raison de la nature foncièrement satirique du texte du Doyen :

Les *Voyages de Gulliver* ont recréé bien des jeunes esprits et provoqué les méditations de bien des hommes. En les écrivant, Swift a créé un genre, le roman scientifique, qui devait faire la fortune de Jules Verne. Il usa de la forme scientifique sans chercher cependant à abuser son lecteur : il ne prétendait pas découvrir des mondes matériels ni jouer au géographe. Il visait plus haut, et enfonçait le coin de son observation et la pointe de sa satire dans le monde moral et social. Et quelle vérité dans cette allégorie de Gulliver tour à tour géant parmi les nains et nain parmi les géants ! La supériorité immortelle de l'œuvre de l'humoriste anglais consiste dans la perpétuelle actualité de ses railleries ; tout simplement parce qu'il avait du génie et trempait sa plume dans l'encrier du bon sens, qui est, malgré le dire cartésien, la chose du monde la moins bien partagée et la plus rare<sup>1165</sup>.

La majorité des articles évoquant cette parution se focalisent cependant sur les illustrations chromotypographiques dont l'ouvrage est émaillé, et sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement dans ce travail. En ce sens, quoique cette traduction représente une véritable amélioration, dans la mesure où elle est la première retraduction à avoir été faite sur le texte original, la presse ne paraît guère véritablement en saisir l'intérêt pourtant majeur.

Le vaste écho suscité dans la presse ne paraît d'ailleurs pas tout à fait se répercuter dans la diffusion de l'ouvrage. L'œuvre n'est ainsi rééditée qu'une seule fois, en 1885, par le même éditeur. Le succès semble alors de courte durée : l'ouvrage est suffisamment populaire pour qu'il soit réimprimé, mais cette notoriété ne paraît pas dépasser quelques années. Le texte de Gausseron ne figure par ailleurs que dans une seule bibliothèque, celle de Montpellier<sup>1166</sup>. On ne le trouve, en outre, que dans quatre catalogues de ventes de bibliothèques personnelles : celle d'un certain Arthur Noël<sup>1167</sup> et d'un M. Bermond<sup>1168</sup>,

---

<sup>1165</sup> *Id.*

<sup>1166</sup> *Cf.* annexes n° 206 p. 194.

<sup>1167</sup> *Ibid.*, n° 217, p. 195.

<sup>1168</sup> *Ibid.*, n° 257, p. 201.

mais également dans celles du président du Tribunal de commerce Daguin<sup>1169</sup> et d'Alfred Werlé, directeur du fabricant de champagne la Veuve Cliquot<sup>1170</sup>. Aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, l'œuvre est rééditée deux fois, en 1994 et en 2014, cette dernière publication étant assortie des dessins de Grandville comme de Robida, et non de ceux de Poirson qui figuraient pourtant dans la première parution. La version de 1994 paraît faire naître un certain intérêt, comme le révèlent les coupures de presse du fonds Seuil de l'IMEC. Cette publication anniversaire, parue un siècle après sa version originale, semble éveiller les mêmes commentaires chez les journalistes du XX<sup>e</sup> que du XIX<sup>e</sup> siècle. Le journaliste de *Lu* remarque ainsi que l'œuvre convient autant aux jeunes qu'aux hommes mûrs : « réédition dans la petite collection bleue de L'école des lettres d'un classique du roman d'aventures : roman de l'enfance et conte philosophique tout à la fois, que l'on relit chaque fois d'un nouvel œil, en y puisant de nouvelles joies et de nouveaux savoirs<sup>1171</sup> », à l'image de son confrère de *Lire* : « Ce livre offert aux enfants, Swift le destinait aux adultes. Les balades, que le capitaine de vaisseau Lemuel Gulliver fait chez les Lilliputiens et chez les géants, cachent satires politiques ou pamphlets moraux<sup>1172</sup> ». Ce point de vue est réitéré ans l'article de Gilles Archaumbault pour *Le Devoir* :

Je ne sais si on a encore la curieuse habitude de tenir les *Voyages de Gulliver* pour un roman destiné aux enfants. À cause assurément de la première partie de l'ouvrage qui relate le séjour du héros de Lilliput. L'imagination d'un jeune lecteur peut certes être titillée par les aventures du capitaine Gulliver dans le monde des infiniment petits. Mais là s'arrête la méprise. À la réalité, ce livre est l'une des entreprises romanesques les plus pessimistes jamais tentées. Pour Swift, l'homme est corrompu. Ses réalisations, plus minables les unes que les autres. Le pouvoir n'est que l'exercice de la tyrannie<sup>1173</sup>.

---

<sup>1169</sup> *Ibid.*, n° 226, p. 197.

<sup>1170</sup> *Ibid.*, n° 239, p. 199.

<sup>1171</sup> Fonds Seuil, SEL 4550. 19, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

<sup>1172</sup> *Id.*

<sup>1173</sup> *Id.*

La lecture de l'œuvre ne paraît ainsi guère évoluer en 1884 et 1994. Quoiqu'il en soit, si la réception de la traduction de Gausseron semble perdre de son éclat dès 1885, encore concurrencée par le texte de Desfontaines dans sa version originale ou remaniée en 1838.

À partir du XX<sup>e</sup> siècle, l'accueil réservé aux nouvelles traductions de *Gulliver* paraît bien plus minime et l'on trouve peu d'articles consacrés à ces parutions. La multiplication des retraductions, qui ne concerne pas seulement l'œuvre de Swift mais l'ensemble des classiques, consiste peut-être en l'une des raisons de ce désintérêt progressif. Il nous faut cependant également noter qu'il s'agit peut-être d'une question de corpus disponibles. En effet, si Gallica et Retronews couvrent le XVIII<sup>e</sup> jusqu'à 1950, la base de données Europresse ne fournit des textes qu'à partir de 1987. Il est ainsi possible que des articles existent mais que nous n'ayons pu en prendre connaissance. Ainsi, seules trois brèves annonces sont faites de la parution de la traduction de Constantin-Weyer en 1930. Deux figurent au sein de *L'Europe nouvelle*, dans la rubrique « les livres que nous recommandons », le 12 avril et le 3 mai 1930. La simple ligne suivante « traduction nouvelle précédée d'une introduction par M. Constantin Weyer<sup>1174</sup> » accompagne le titre de l'ouvrage. Un article de *Comœdia* recense également brièvement l'apparition de ce livre : « une nouvelle traduction des *Voyages de Gulliver* de Swift va être éditée en tirage de luxe. La traduction est l'œuvre de M. Constantin-Weyer<sup>1175</sup> ». Un seul article de taille plus conséquente paraît, le 29 mai 1930, dans les pages du *Temps*. L'auteur y résume la préface de l'ouvrage et insiste sur les qualités de Constantin-Weyer, qu'il estime être un fin connaisseur de l'Angleterre :

---

<sup>1174</sup> *L'Europe nouvelle*, 12 avril 1930, 3 mai 1930.

<sup>1175</sup> *Comœdia*, 6 avril 1930.

La Cité des Livres publie les *Voyages de Gulliver*, de Swift, dans une traduction nouvelle et avec une introduction de M. Constantin-Weyer, l'un des hommes d'aujourd'hui qui connaissent le mieux la littérature anglo-saxonne. On se rappelle l'étrange et triste destinée de Swift, la ruine de ses parents, son exclusion de l'université de Dublin, sa vie médiocre, besogneuse, sans cesse menacée par les vicissitudes politiques, et cette folie où il sombra, quinze ans avant qu'il mourût, cet esprit amer et terrible qui laissait un chef d'œuvre. M. Constantin-Weyer raconte ces choses avec émotion et sobriété dans sa préface, et l'intérêt de cette œuvre célèbre est multiplié par le commentaire qu'en fait l'auteur d'Un homme se penche sur son passé. Les *Voyages de Gulliver* sont comme le testament politique de Swift. S'il raille les mœurs de la cour d'Angleterre, si, par des allusions transparentes, il cloue au pilori les hommes qui l'ont persécuté, Robert Walpole par exemple, il propose aussi dans son œuvre le modèle de l'Etat idéal et il donne dans le Voyage à Brobdingnag le sévère et beau portrait d'un roi passionné pour le bien public. Et M. Constantin-Weyer relève aussi que les *Voyages de Gulliver* ont servi du modèle à Voltaire pour ses contes philosophiques. Ce qui explique en partie le succès de cet ouvrage qui a la rare fortune d'amuser à la fois les grands et les petits<sup>1176</sup>.

Un dernier article, paru en fin de 1930, signale sobrement cette parution « Pour les *Voyages de Gulliver*, de Jonathan Swift, c'est M. Constantin-Weyer qui s'en est chargé. Sa traduction est fort agréable à lire. Les traductions de Gulliver foisonnent. Qu'il en était peu dont on pût, sans complaisance, dire du bien<sup>1177</sup> ! ». Enfin, Constantin-Weyer lui-même semble avoir préparé la parution de cet ouvrage dans une tribune de *L'Action française*, dont il était membre, qui consiste en un éloge des romans d'aventures, genre privilégié de l'auteur. S'opposant à une génération « pour laquelle la pire aventure c'est de contracter des hémorroïdes à force de demeurer assise », et qui « nous vaut une littérature terne et triste », Constantin-Weyer se place en héritier des « grands romans [qui] sont des romans d'aventures : Pantagruel, Don Quichotte, Gulliver<sup>1178</sup> ». La réception d'une traduction de la main du lauréat du Prix Goncourt, qui publie de nombreux éditoriaux et dont la renommée est grande, semble ainsi relativement minime. Peut-être l'auteur lui-même et la presse de son temps, estimaient-ils que les traductions ne méritaient pas autant de publicité que les œuvres originales.

---

<sup>1176</sup> *Le Temps*, 29 mai 1930.

<sup>1177</sup> *La Liberté*, 3 décembre 1930.

<sup>1178</sup> *L'Action française*, 2 janvier 1930.

D'une manière analogue, la traduction de Robert Merle en trois livraisons à partir de 1956 aux *Éditeurs Français Réunis*, fondés par Louis Aragon, ne rencontre que peu de succès dans la presse. L'hebdomadaire du Parti Communiste Français *La France Nouvelle* signale ainsi la parution des deux premiers tomes, sans pourtant livrer de commentaire<sup>1179</sup>. Le même hebdomadaire annonce la vente de cet ouvrage lors d'événements organisés annuellement par le Comité National des Écrivains au Vel' d'Hiv' :

Jonathan Swift : *Les Voyages du Capitaine Gulliver. I. Le voyage à Lilliput*. Introduction et traduction de Robert Merle. Une traduction intégrale, rigoureuse, et très agréable des célèbres aventures de Gulliver. L'introduction de Robert Merle, Prix Goncourt, professeur à la Faculté de Rennes, nous permet de goûter pleinement la virulence de la satire qui reste d'une actualité frappante<sup>1180</sup>.

La traduction de Merle ne paraît ainsi guère dépasser le cercle communiste qui la propulse, et ce malgré la réputation de l'écrivain, Prix Goncourt et universitaire angliciste reconnu. La revue marxiste *La Pensée* lui consacre toutefois un article plus long, qui reconnaît le talent de traducteur de Robert Merle ainsi que l'intérêt de son introduction, propre à informer le grand public :

On éprouve toujours un sentiment de plaisir et de gratitude en voyant un écrivain de talent assumer sans prétention la tâche austère et ingrate de traducteur et redonner une expression plus belle, plus prenante, à l'une de ces grandes œuvres qui imprègnent notre culture. Cette nouvelle traduction du *Voyage à Lilliput* est un modèle de précision et d'élégance. C'est cette même légèreté de style qui rend si agréable la lecture de l'introduction. Certes ce n'est pas une préface érudite qui nous apporte la somme de ce qu'il faut connaître sur l'œuvre de Swift, mais c'est bien plutôt une présentation au grand public ; son ton alerte ne doit néanmoins pas nous faire méconnaître sa réelle valeur d'information et la pénétration des jugements qu'elle exprime<sup>1181</sup>.

---

<sup>1179</sup> *La France Nouvelle*, 4 mai 1959 et 9 juillet 1959.

<sup>1180</sup> *La France Nouvelle*, 10 novembre 1956 et le 9 avril 1959.

<sup>1181</sup> *La Pensée, revue du rationalisme moderne*, 1957, p. 153.

L'intérêt de la presse s'amenuise encore, et nous n'avons pu trouver aucun article faisant mention de la traduction grand public de Lucienne Molitor, parue en 1960, ou de celle, pourtant particulièrement précise et enrichie d'un appareil critique conséquent, de José Axelrad, publiée l'année suivante, si ce n'est une simple recension dans *Études*, revue publiée par des érudits jésuites, en mars 1961<sup>1182</sup>. La traduction de Lilamand, pourtant parue dans la collection prestigieuse de la Pléiade, ne suscite guère plus d'attention, et les versions de Lamoine, de Buzelin<sup>1183</sup> et de Villeneuve<sup>1184</sup> ne sont pas non plus relevées dans les bases de données que nous avons consultées.

Afin d'essayer, malgré tout, d'ébaucher un panorama de la diffusion de ces différentes traductions, nous avons recensé la présence de ces différentes traductions au sein des catalogues des bibliothèques municipales de Paris, des librairies affiliées au réseau Paris Libraires, comme de celles de Librairies du Sud et enfin au catalogue des bibliothèques universitaires (SUDOC<sup>1185</sup>). Nous constatons ainsi que la version de Molitor ne figure dans aucun de ces catalogues, et n'est ainsi consultable qu'à la Bibliothèque Nationale de France, au rez-de-jardin de Tolbiac et à l'Arsenal. En ce sens, elle n'est accessible qu'aux seuls chercheurs et dispose ainsi d'un public particulièrement limité. Le sort réservé à la traduction d'Axelrad, pourtant de bonne facture et comprenant de nombreuses notes utiles, n'est guère plus heureux. Son texte ne figure ni dans les bibliothèques ni dans les librairies parisiennes, mais peut cependant être emprunté dans 28 bibliothèques

---

<sup>1182</sup> *Études*, mars 1961, p. 444.

<sup>1183</sup> La traductrice nous a cependant indiqué qu'un dossier avait paru dans *Lire* en juin au moment de la sortie de sa traduction, comprenant notamment des extraits de l'ouvrage. Entretien accordé par Hélène Buzelin le 10 février 2017.

<sup>1184</sup> Le traducteur nous a cependant indiqué qu'une émission de radio a été diffusée après qu'il a lui-même contacté le journaliste. À ce titre, il nous faut également noter que Guillaume Villeneuve possède une section réservée à la presse sur son site internet professionnel. Aucun article ne fait mention des *Voyages de Gulliver*, quoique les journalistes semblent régulièrement signaler le travail du traducteur. Ainsi, cette nouvelle traduction ne semble pas avoir suscité l'intérêt de la presse, à moins que les articles publiés n'aient tout simplement pas évoqué la question de la traduction – ce qui illustrerait une forme d'invisibilisation du traducteur. URL : <https://www.guillaume-villeneuve-traducteur.fr/spip.php?article22>, page consultée le 2 septembre 2020.

<sup>1185</sup> Pour un tableau récapitulatif complet, consulter les annexes p. 204-7.



universitaires. Chercheurs et étudiants peuvent ainsi se le procurer. La version de Lilamand, en revanche, circule davantage. 17 exemplaires de l'édition Folio sont disponibles dans 16 bibliothèques parisiennes et l'ouvrage était en stock, le 24 août 2020, dans 58 librairies de la capitale et 6 du Sud de la France, tandis que 52 bibliothèques universitaires disposent de ce livre. L'édition de la Pléiade est également répandue, figurant dans 18 bibliothèques municipales, 9 librairies parisiennes et 3 du Sud, mais également 87 bibliothèques universitaires. En comparaison, le texte de Villeneuve, pourtant également en édition de poche, demeure moins diffusé. On le trouve dans 23 bibliothèques, 11 librairies parisiennes et 4 du Sud, et 41 bibliothèques universitaires. Le texte de Lamoine n'est au catalogue que d'une seule bibliothèque municipale, est en stock dans 9 librairies à Paris et 1 au Sud et peut se consulter dans 55 bibliothèques universitaires. Il semble ainsi curieusement plus populaire que le premier voyage traduit par Hélène Buzelin, qui ne figure également que dans une seule bibliothèque municipale, qui est distribué dans 7 librairies à Paris et 5 dans le Sud et consultable dans 4 bibliothèques universitaires. Ainsi, les deux premières traductions des années 1960, celle de Molitor et d'Axelrad, ne semblent pas avoir trouvé de public, là où la version de Lilamand paraît aujourd'hui dominer le marché, quoique talonnée par la version de Guillaume Villeneuve. L'édition la plus récente ne paraît pas récolter l'ensemble des suffrages des libraires et des bibliothécaires, qui lui privilégient l'édition parue chez Gallimard.

Si les traducteurs et éditeurs de *Gulliver*, dans leurs préfaces, prétendent mettre en branle une révolution dans la lecture de l'œuvre, qu'on l'entende comme retour cyclique, qu'il faut ici entendre comme retour à l'original, ou comme acte de rupture et tentative de faire table rase des traductions passées, cette révolution demeure lettre morte du point de la réception. On ne constate en effet guère de retour à la première traduction de

l'œuvre, parue à La Haye. La domination du texte de Desfontaines, dans sa version originale ou dans ses nombreux remaniements, ne parvient pas à être ébranlée jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et ce malgré les protestations de Bernard-Henri Gausseron et la multiplication des traductions entre 1930 et 1961. Seule la publication de la version de Lilamand, attribuée à Pons en 1965, paraît remettre en cause cet état de fait. Les raisons de succès, cependant, ne semblent pas tenir à la nature de la traduction mais à des causes avant tout matérielles que nous évoquerons au chapitre suivant de cette étude. Le travail de Guillaume Villeneuve, dont la traduction paraît pourtant plus fidèle que celle de Lilamand, ne suffit pas à supplanter son prédécesseur. Ainsi, très peu de nouvelles traductions de *Gulliver*, qui se posent pourtant comme des actes révolutionnaires, censées « évoquer de nouveau le spectre<sup>1186</sup> » de l'œuvre originale et être capables d'en « retrouver l'esprit<sup>1187</sup> », parviennent à faire événement au sein de l'histoire littéraire. En ce sens, elles paraissent curieusement faire écho à la théorie de la répétition de l'histoire marxiste et leur projet de retour, de *révolution*, vers l'œuvre originale semble mort-né, à l'instar du coup d'État de Napoléon III, qui semblait une « farce<sup>1188</sup> » à Karl Marx, parodiant le renversement du Directoire par le général Bonaparte le 18 Brumaire de l'an VIII.

---

<sup>1186</sup> MARX, Karl, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, [1852], Paris, Éditions sociales, 1963, p. 15

<sup>1187</sup> *Id.*

<sup>1188</sup> *Ibid*, p. 13.

## 2. Les inconstances de la fidélité

Si les retraducteurs prétendent que leur version du texte est la meilleure, du point de vue la réception, les retraductions ne paraissent pas éclipser leurs devancières. Un phénomène similaire semble se produire lorsqu'on analyse la fidélité relative de chaque traduction. Les traducteurs tendent à affirmer que leur texte opère un retour à l'original, qui avait été occulté par les versions antérieures, tout en rompant avec les anciennes traductions. Cependant, afin de rompre avec les traductions précédentes, il faudrait que celles-ci constituent bien un hypotexte des retraductions, ce qui ne semble pas être le cas. En outre, l'analyse des traductions françaises de *Gulliver* ne conclut pas à une progression de la fidélité ni un retour avéré vers l'original, dans la mesure où chaque traduction du XX<sup>e</sup> semble renfermer des erreurs ou des incorrections similaires.

Si plusieurs retraducteurs citent leurs prédécesseurs, rares sont ceux qui semblent avoir fondé leur travail sur l'amendement de ces versions antérieures. Desfontaines avoue en effet ne pas souhaiter lire la traduction de La Haye, et les traducteurs du XX<sup>e</sup> siècle, quoique raillant parfois le texte de l'abbé ou signalant l'existence d'autres traductions, ne paraissent pas avoir lu les premières traductions de l'œuvre. Plusieurs raisons paraissent pouvoir élucider ce phénomène. En premier lieu, afin de proposer une traduction que l'on peut présenter comme étant nouvelle, il paraît naturel de ne pas vouloir trop s'imprégner des traductions anciennes, de crainte de les reproduire et de rédiger un texte non original. Hélène Buzelin, notamment, jugeait « un peu dangereux<sup>1189</sup> » de lire attentivement chacune des traductions précédentes au moment de son travail, quoiqu'elle ait bien consulté la version de Desfontaines. En second lieu, l'activité de retraduction, quoiqu'elle implique les autres traductions de l'œuvre dans la mesure où elle s'inscrit dans leur lignée,

---

<sup>1189</sup> Entretien accordé par Hélène Buzelin le 10 février 2017.

demeure une activité bilatérale, dont l'enjeu majeur demeure de rendre un texte dans une autre langue. Un travail fait à partir des traductions antérieures, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, serait ainsi perçu comme une réécriture de celles-ci et non comme une traduction : or, la réécriture jouit d'un statut moins prestigieux encore que celui de la traduction. Le travail par lequel on traduirait une œuvre en tenant compte de chacune de ses traductions antérieures ne semble guère véritablement exister, et constituer une activité particulièrement érudite et laborieuse dont la difficulté ne serait que faiblement récompensée, dans la mesure où les conditions de réalisation des traductions demeurent peu avantageuses, étant généralement assez pauvrement rémunérées et se déroulant dans une temporalité très brève. Il ne s'agit donc pas de reprocher aux traducteurs de ne pas avoir lus leurs prédécesseurs, mais plutôt de montrer que leur tendance à affirmer qu'ils rompent nettement avec eux relève davantage d'une tentative de valoriser leur travail que d'une véritable démarche.

Il est vrai que le retraducteur anonyme se fonde sur la version de Desfontaines. Cependant, dans la mesure où son travail consiste en une correction de ce texte, il paraît délicat de lui accorder le nom de traducteur. Il demeure toutefois intéressant de signaler que le correcteur s'éloigne davantage de la version de Desfontaines à certains moments charnières du texte. Ainsi, les premières phrases de l'œuvre se distinguent assez nettement de celles de l'abbé, tandis que l'ensemble de la version tend généralement à le suivre de près. Le correcteur simplifie ainsi considérablement la première phrase : « mon père, dont le bien situé dans la Province de Nottingham étoit médiocre<sup>1190</sup> » devient ainsi « mon père avait un petit bien situé dans la province de Nottingham<sup>1191</sup> ». Il inverse ensuite l'ordre du syntagme suivant : « avoit cinq fils ; j'étois le troisième » : « j'étais le troisième de ses cinq fils ». Il remplace l'expression : « employai utilement » par « j'étudiai assidûment »

---

<sup>1190</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. 1.

<sup>1191</sup> *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, Furne et Fournier, 1838, p. 3.

et modernise les expressions de « pilotage » et « parties des Mathématiques » : « navigation », « branche des mathématiques ». Ces nouvelles propositions ne consistent pas en un amendement du texte de l'abbé, qui, ici, est tout à fait fidèle à l'original. En ce sens, il semblerait donc que le correcteur cherche à se démarquer de Desfontaines afin de faire sentir au lecteur, certes erronément, qu'il s'agit bien là d'une nouvelle traduction. D'une manière similaire, le correcteur réaménage considérablement la première phrase du dernier chapitre, qui prend congé du lecteur et que ce dernier est ainsi susceptible de se remémorer. « Mon cher Lecteur<sup>1192</sup> » devient ainsi « gentil lecteur<sup>1193</sup> », « histoire complete » est remplacé par « histoire fidèle », « elegant & fleuri » et « vrai & sincère » sont corrigés par « ornement » et « vérité ». Ici, la version proposée par le correcteur semble plus fidèle à l'original. Cependant, la nature des corrections, qui est d'ordre sémantique, n'est guère caractéristique de l'ensemble de son texte, où il laisse volontiers les glissements de sens produits par l'abbé Desfontaines. Il semblerait donc que le correcteur cherche bien à se démarquer de son prédécesseur dans les moments clés du texte, afin de faire passer sa version pour véritablement nouvelle.

Il nous faut également souligner que Lilamand, dans sa version de l'œuvre, cite textuellement la version antérieure de Robert Merle<sup>1194</sup>. Le passage de navigation emprunté à Sturmy, dont la technicité est considérable, est en effet repris à Merle dans l'édition de Pons, ce que ce dernier souligne d'ailleurs en note de bas de page. Cependant, on ne trouve guère d'autres traces de cette traduction dans le texte de Lilamand, qui ne semble avoir recouru à son prédécesseur que pour rendre un extrait dont la difficulté traductive avait déjà été soulignée par José Axelrad. Le choix du texte de Merle paraît en

---

<sup>1192</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. 278.

<sup>1193</sup> *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, Furne et Fournier, 1838, p. 303.

<sup>1194</sup> « Tout ce paragraphe depuis Prévoyant que le vent allait fraîchir... est un emprunt de Swift au Compleat Mariner de Sturmy, paru en 1669. Nous reprenons pour ce passage la traduction de Robert Merle (E.F.R., 1959). » *Voyages de Gulliver*, tr. Lilamand, 1976, p. 440-1.

autre relativement surprenant dans la mesure où Émile Pons, le père de Bénédicte Lilamand, avait préfacé la traduction de Desmond en 1945. Toutefois, les relations entre préfaciers et traducteurs ne paraissent pas toujours se nouer lors de la parution de nouvelles éditions, l'interlocuteur principal de chacun demeurant en premier lieu l'éditeur<sup>1195</sup>. Outre ces deux occurrences, nous n'avons pu établir de références aux traductions antérieures dans les retraductions de *Gulliver*. Ainsi, dans la mesure où les retraductions ne se fondent pas sur les versions anciennes, leurs prétentions à la rupture frontale paraissent rhétoriques plutôt que réelles.

D'une manière similaire, les déclarations répétées de retour à l'original ne paraissent pas davantage se fonder sur des phénomènes empiriques. Ces affirmations ne sont cependant pas entièrement infondées dans la mesure où, dès 1884, chacune des nouvelles traductions repart en quelque sorte de zéro en se confrontant à l'original. Le retour à l'original est en ce sens factuel, puisque toute retraduction le redécouvre en le relisant et en le retraduisant. Cependant, ce retour ne paraît pas être le signe d'une amélioration tangible du dévoilement de l'original, que l'on ne lit pas enfin restitué dans la dernière retraduction, mais qui se montre plutôt sous différentes formes à différentes époques. Les progrès supposés des retraductions ne reposent ainsi pas sur des différences de valeur véritable, mais constituent plutôt des illustrations des normes traductives d'une époque donnée, normes appelées à évoluer mais non à progresser. Ainsi, l'étude de l'intégrité du texte, du respect du registre et de la temporalité du vocabulaire, comme des erreurs de traduction, ne paraît guère conclure à un retour à l'original d'autant plus tangible qu'on s'éloigne dans le temps.

La question de l'intégrité du texte demeure peut-être la question la plus sensible de nos jours lorsqu'il s'agit d'étudier la fidélité d'une traduction. Un texte qui tronquerait de

---

<sup>1195</sup> Ainsi, Guillaume Villeneuve et Alexis Tadié ne se sont-ils pas rencontrés lors de la préparation de la traduction publiée en 1997, selon un entretien accordé par le traducteur le 21 avril 2017.

nombreux passages ou en ajouterait d'autres se verrait ainsi refuser le nom de traduction et serait perçu comme une adaptation. C'est pourquoi les lecteurs du XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles tendent à se méfier et parfois même à railler les traductions du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant, en ce temps, la bonne traduction vers le français était précisément celle qui savait retrancher et allonger là où elle le jugeait nécessaire. Cette distinction majeure révèle les nombreuses évolutions des normes traductives et de la difficulté qu'il y a à affirmer qu'une traduction serait bonne ou mauvaise. Or, malgré le rejet massif du XX<sup>e</sup> siècle des interpolations et des omissions, ces dernières ne sont pourtant pas entièrement exemptes des traductions de *Gulliver's Travels*. Quoiqu'elles portent sur des passages bien plus courts, elles demeurent en effet présentes. Leur nature brève semble parfois relever du simple oubli, à l'instar de « pimping<sup>1196</sup> », mot non traduit par Desmond dans la longue litanie des vices ou encore de « canting, libelling<sup>1197</sup> » omis de la même liste par Lucienne Molitor. Cependant, et de manière plus récurrente, elles surviennent lors de passages ou de mots jugés répétitifs ou lourds. André Desmond ne rend ainsi pas « although I were not carried to town<sup>1198</sup> », ne semblant pas juger cette précision pertinente, ni « and turned round as there is occasion<sup>1199</sup> » à propos du diamant de Laputa, ce que le narrateur avait déjà précisé, omet la mention « much more than is here set down<sup>1200</sup> », qui n'apporte pas de nouvelle information au lecteur, mais également l'effet de renforcement « it was common<sup>1201</sup> » et les répétitions « as the rest of her kind<sup>1202</sup> », « both at sea and land<sup>1203</sup> », ou encore « I have perused several<sup>1204</sup> ». Axelrad évite également de traduire « that

---

<sup>1196</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 236. *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 336.

<sup>1197</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 236. *Voyages de Gulliver*, Molitor, 1961, p. 381.

<sup>1198</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 115. *Voyages de Gulliver*, Molitor, p. 148.

<sup>1199</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 212. *Voyages de Gulliver*, Molitor, p. 232.

<sup>1200</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 335. *Voyages de Gulliver*, Molitor, p. 340.

<sup>1201</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 339. *Voyages de Gulliver*, Molitor, p. 346.

<sup>1202</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 347. *Voyages de Gulliver*, Molitor, p. 352.

<sup>1203</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 384. *Voyages de Gulliver*, Molitor, p. 383.

<sup>1204</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 384. *Voyages de Gulliver*, Molitor, p. 384.

happened there<sup>1205</sup> », qui renforce sans proposer de nouveaux faits, tandis que Lilamand ne restitue pas « in this country<sup>1206</sup> », information évidente pour le lecteur qui sait qu'on est au pays des Houyhnhnms. Les interpellations au lecteur paraissent également sembler parfois lourdes aux traducteurs du XX<sup>e</sup>, qui tendent à les raccourcir, à l'image de leurs prédécesseurs. Chez Desmond, « I have already told the reader » devient « j'ai déjà dit<sup>1207</sup> », tandis qu'Axelrad omet entièrement « but I was resolved to fit the work as much as possible to the general capacity of readers<sup>1208</sup> ». Enfin, sans doute pour des raisons d'élégance syntaxique, de nombreux traducteurs tendent à alléger les phrases et les syntagmes de l'original. Desmond traduit ainsi « their own dung and urine<sup>1209</sup> » par « de bouse et d'urine<sup>1210</sup> » et « black as a sloe<sup>1211</sup> » par « brune<sup>1212</sup> ». Lilamand condense « to such a sight, which appeared as if a mountain moved before him<sup>1213</sup> » en « à la vue de cette montagne en marche<sup>1214</sup> », « to cut a caper on the straight rope<sup>1215</sup> » en « il saute<sup>1216</sup> », ou encore « the inhabitants of Lilliput<sup>1217</sup> » en « les Lilliputiens<sup>1218</sup> ».

Les interpolations, quoique bien moins nombreuses qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, persistent discrètement. José Axelrad ajoute ainsi « et reviens à mon récit<sup>1219</sup> » après « to return from this digression<sup>1220</sup> », tandis que Lilamand intègre l'interpolation suivante afin de dynamiser sa péroration « et, là-dessus la fumée<sup>1221</sup> », allonge « discovered<sup>1222</sup> » en

---

<sup>1205</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 93. *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 82.

<sup>1206</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 307. *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 300.

<sup>1207</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 179. *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 203.

<sup>1208</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. viii. *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 4.

<sup>1209</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 340.

<sup>1210</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 346.

<sup>1211</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 347.

<sup>1212</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 353.

<sup>1213</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 17.

<sup>1214</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 48.

<sup>1215</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 31.

<sup>1216</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 49.

<sup>1217</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 58.

<sup>1218</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 82.

<sup>1219</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 229.

<sup>1220</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 262.

<sup>1221</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 326.

<sup>1222</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 255.



« m'apparurent en pleine lumière<sup>1223</sup> », renforçant l'effet de révélation de l'original et ajoute un adverbe à « diverting tricks<sup>1224</sup> » qui devient « tours, forts divertissants<sup>1225</sup> ». Robert Merle procède également à de nombreux étoffements qui visent à clarifier l'original : « knowing it would be useful in long voyages<sup>1226</sup> » devient dès lors « sachant combien elle me serait utile si je devais m'embarquer pour de longues traversées<sup>1227</sup> », « people<sup>1228</sup> », « petit peuple<sup>1229</sup> » et l'œuf de la satire des gros et des petits bouts « œuf à la coque<sup>1230</sup> ». Il ajoute également la mention de « en même temps que sa main<sup>1231</sup> », entièrement exempte de l'original, lorsque Gulliver évoque la dot perçue au moment de son mariage. Lucienne Molitor développe également la nature de l'emploi que Gulliver réserve aux sommes d'argent que lui verse son père, indiquant « à l'achat de livres traitant de la navigation<sup>1232</sup> », la question de l'achat de livre ne figurant pas dans l'original. Ces ajouts ne constituent certes pas de véritables interpolations, mais paraissent bien relever des tendances déformantes de la traduction soulignées par Antoine Berman de l'allongement (« dépliement de ce qui à l'origine est 'plié<sup>1233</sup>' ») et de la clarification (« explication qui vise à rendre 'clair' ce qui ne l'est pas et ne veut pas l'être dans l'original<sup>1234</sup> »). En ce sens, si cette tendance additive ne nuit peut-être pas autant à l'intégrité de l'original que les interpolations du XVIII<sup>e</sup>, il n'en demeure pas moins qu'elles produisent des effets absents du texte source.

---

<sup>1223</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 264.

<sup>1224</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 114.

<sup>1225</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 134.

<sup>1226</sup> *Voyage à Lilliput*, Merle, 1956, p. 54.

<sup>1227</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 2.

<sup>1228</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 75.

<sup>1229</sup> *Voyage à Lilliput*, Merle, 1956, p. 73.

<sup>1230</sup> *Voyage à Lilliput*, Merle, 1956, p. 123.

<sup>1231</sup> *Voyage à Lilliput*, Merle, 1956, p. 66.

<sup>1232</sup> *Voyages de Gulliver*, Molitor, 1961, p. 18.

<sup>1233</sup> BERMAN, Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, [1985], Paris, Seuil, 1999, p. 59.

<sup>1234</sup> *Ibid.*, p. 55.

Les erreurs de traduction, en outre, paraissent d'un nombre environ égal à celui des versions du XVIII<sup>e</sup> siècle, les progrès de l'enseignement des langues et de la traduction comme la professionnalisation de la correction éditoriale ne paraissant pas pouvoir pallier la locution selon laquelle *errare humanum est*. Desmond traduit ainsi « the meaner families who have children at these nurseries<sup>1235</sup> », désignant les familles les plus pauvres par « la moindre famille<sup>1236</sup> » ou encore « performance<sup>1237</sup> », qui s'applique au spectacle musical que Gulliver offre au roi de Brobdingnag par « exploit<sup>1238</sup> ». Lorsque Desmond traduit le passage où le maître Houyhnhnm explique à Gulliver que les pires membres de l'espèce Yahoo sont choisis pour être les chefs de bande, Desmond traduit « worse<sup>1239</sup> » par « plus doué<sup>1240</sup> », où une certaine ironie vient peut-être atténuer ce qui semble être un contresens. Plusieurs des types de bandits paraissent également traduits de manière discutable : « censors<sup>1241</sup> » devient « rieurs<sup>1242</sup> », « robbers<sup>1243</sup> », « espions<sup>1244</sup> » et « bullies<sup>1245</sup> », « souteneurs<sup>1246</sup> », mais peut-être le traducteur a-t-il seulement perdu le fil de cette longue liste. Enfin, l'herbe aromatique que Gulliver insère dans ses narines est traduite par « menthe<sup>1247</sup> » plutôt que par « rue ». Axelrad oublie que le chat qui menace Gulliver à Brobdingnag est de sexe féminin et traduit par « chat<sup>1248</sup> » au lieu de « chatte », rend « Empress<sup>1249</sup> » par « princesse<sup>1250</sup> » ou encore « jackdaw<sup>1251</sup> » par « corbeau<sup>1252</sup> »

---

<sup>1235</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 66.

<sup>1236</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 102.

<sup>1237</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 156.

<sup>1238</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 183.

<sup>1239</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 341.

<sup>1240</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 347.

<sup>1241</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 362.

<sup>1242</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 364.

<sup>1243</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 341

<sup>1244</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 364.

<sup>1245</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 341

<sup>1246</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 364.

<sup>1247</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 381.

<sup>1248</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 91.

<sup>1249</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 88.

<sup>1250</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 104.

<sup>1251</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 345.

<sup>1252</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 298.

au lieu de « choucas ». Lilamand rend quant à elle « elderly<sup>1253</sup> », par « entre deux âges<sup>1254</sup> » et « exercise<sup>1255</sup> » par « formation<sup>1256</sup> », au lieu de « sport » ou « activité physique ». Outre ces quelques coquilles, certes peu gênantes, on trouve également de nombreuses erreurs concernant les termes imaginaires dont Swift émaille son récit. Il convient cependant de noter que ces incorrections tiennent peut-être autant du dactylographe que du traducteur, et qu'elles paraissent naturelles dans la mesure où il est difficile de recopier des mots que le regard ne reconnaît pas. On recense notamment 7 erreurs de ce type chez Desmond<sup>1257</sup>, 14 chez Axelrad<sup>1258</sup>, ou encore 5 chez Lilamand<sup>1259</sup>. Certains phénomènes qui paraissent à première vue relever de l'erreur sémantique semblent cependant plutôt constituer différentes tendances déformantes et ainsi revêtir une certaine forme d'intentionnalité. Lilamand tend ainsi à ennoblir le registre de l'œuvre, rendant « whores and bawds<sup>1260</sup> » par les moins vulgaires « grues et cocottes<sup>1261</sup> » ou le syntagme « excessive drinking<sup>1262</sup> » par le terme générique de « orgie<sup>1263</sup> ». Lilamand allonge en outre régulièrement de nombreux passages du texte afin de conférer davantage de dynamisme à sa version en y ménageant des effets de surprise ou de renforcement. « There was a universal shout<sup>1264</sup> » devient ainsi « ce ne fut partout qu'une même clameur<sup>1265</sup> », « could not forbear vowing revenge<sup>1266</sup> » est rendu par l'alexandrin à la première personne « je saurai me venger de lui, je vous le jure<sup>1267</sup> », ou encore

---

<sup>1253</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 171.

<sup>1254</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 185.

<sup>1255</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 345.

<sup>1256</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 350.

<sup>1257</sup> *Voyages de Gulliver*, Desmond, 1945, p. 146, 277 (deux erreurs), 358, 361, 363 (3 erreurs).

<sup>1258</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 60, 76, 96, 98, 102, 116, 227, 299 (4 erreurs), 306, 307, 310.

<sup>1259</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 56, 81, 93, 96, 363.

<sup>1260</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 254.

<sup>1261</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 264.

<sup>1262</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 249.

<sup>1263</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 260.

<sup>1264</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 9.

<sup>1265</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 41.

<sup>1266</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 57.

<sup>1267</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 58.

« continue to be my nurse and instructor<sup>1268</sup> » par « j'aimerais tant la garder comme gouvernante et éducatrice<sup>1269</sup> ! ». Ce procédé paraît également fréquent chez Lucienne Molitor, qui n'hésite pas à varier les incises de dialogues et à introduire des questions rhétoriques comme des phrases exclamatives afin de faire vivre le récit et de le rendre plus saisissant. On lit ainsi « au contraire, ajoutai-je<sup>1270</sup> », ou bien « voulez-vous maintenant que je vous parle de la cuisine du palais royal<sup>1271</sup> ? », mais encore « en voilà un pays misérable, qui ne peut fournir à manger à ses habitants ! s'écria sa Seigneurie<sup>1272</sup> ». Hélène Buzelin, par ailleurs, procède à certaines clarifications, à l'instar de « que j'allais assister<sup>1273</sup> » au lieu de « demeurer ». Il ne s'agit pas ici de relever les coquilles afin de juger de la valeur supposée des traductions, mais plutôt de constater que les erreurs ne se dissipent pas avec le temps, mais essaient plutôt chacune des traductions dans des proportions semblables. Les retraductions sont ainsi tout aussi susceptibles que les premières traductions d'en comprendre, et elles ne rompent dès lors pas avec les erreurs du passé.

La notion de révolution temporelle entendue comme retour à l'original se manifeste cependant dans les archaïsmes dont les traducteurs du XX<sup>e</sup> siècle agrémentent souvent leurs traductions. Le recours à un vocabulaire ancien donne en effet une coloration historique à leurs traductions, ce qui tend, pour le lecteur, à combler la distance qui le sépare pourtant de l'original. On ne constate pour autant un élan général menant vers davantage d'archaïsation, mais plutôt une oscillation constante entre modernisation et historisation de l'œuvre, phénomène qui vise, dans les cas, à rapprocher le lecteur de l'œuvre, soit en la rendant familière, soit en effaçant les époques qui se sont déroulées

---

<sup>1268</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 120/

<sup>1269</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 139.

<sup>1270</sup> *Voyages de Gulliver*, Molitor, 1961, p. 264.

<sup>1271</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>1272</sup> *Ibid.*, p. 381.

<sup>1273</sup> *Voyage à Lilliput*, Buzelin, 2000, p. 5.

entre sa rédaction et le moment de la publication de la retraduction. Jusqu'aux années 1950, la modernisation paraît privilégiée. André Desmond, nous l'avons vu<sup>1274</sup>, recourt à de nombreux idiomatismes, tout comme Robert Merle, qui traduit « the particulars<sup>1275</sup> » par « par le menu<sup>1276</sup> » ou encore « past his prime<sup>1277</sup> » par « il n'était plus alors dans son premier printemps<sup>1278</sup> ». Maurice Constantin-Weyer utilise également de nombreuses expressions idiomatiques, à l'image de « me donnai tout entier à l'étude<sup>1279</sup> ». À partir des années 1960, les archaïsmes paraissent séduire les traducteurs, et Bénédicte Lilamand en utilise régulièrement, quoiqu'elle tende en parallèle à moderniser d'autres passages<sup>1280</sup>. Elle traduit ainsi « very ridiculous accident<sup>1281</sup> » par « accident fort ridicule<sup>1282</sup> », adjectif plus désuet que « très » ou encore « many other particulars to the same purpose<sup>1283</sup> » par « autres points très voisins<sup>1284</sup> ». Axelrad, quant à lui, paraît en général préférer archaïser le texte plutôt que de le moderniser. Il traduit ainsi « treasurer<sup>1285</sup> » par « grand argentier<sup>1286</sup> », titre tombé en désuétude et qui renvoie à une période historique précise, et choisit le mot de « conformation<sup>1287</sup> » pour désigner l'apparence physique. Il emploie également le verbe goûter pour aimer, dans son acception du XVIII<sup>e</sup> : « je ne goûtais guère ma situation<sup>1288</sup> ». Certaines notions du XVIII<sup>e</sup> siècle sont pourtant traduites dans une langue plus moderne, à l'image de « brutality<sup>1289</sup> », qu'il rend par « animalité<sup>1290</sup> »

---

<sup>1274</sup> Voir les pages 141-2 de ce travail.

<sup>1275</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 110.

<sup>1276</sup> *Voyage à Lilliput*, Robert Merle, 1956, p. 68.

<sup>1277</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 18.

<sup>1278</sup> *Voyage à Lilliput*, Robert Merle, 1956, p. 88.

<sup>1279</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Constantin-Weyer, 1930 p. 13.

<sup>1280</sup> Voir les pages 141-2 de ce travail.

<sup>1281</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 13.

<sup>1282</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 45.

<sup>1283</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 325.

<sup>1284</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 331.

<sup>1285</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 31.

<sup>1286</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 61.

<sup>1287</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 249.

<sup>1288</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>1289</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 320.

<sup>1290</sup> *Ibid.*, p. 277.

plutôt que « brutalité ». Georges Lamoine paraît suivre cette voie, et traduit notamment « concurrence<sup>1291</sup> », qui a le sens d'affluence, par « concours<sup>1292</sup> », « calentures<sup>1293</sup> », que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de fièvre tropicale par « calenture<sup>1294</sup> », mot qui semble tombé en désuétude ou encore « passions<sup>1295</sup> », au sens d'émotion par le terme « passions<sup>1296</sup> ». Ce choix tient peut-être cependant à la nature bilingue de l'édition, où le lecteur peut aisément consulter l'original. Guillaume Villeneuve, en 1997, privilégie également les tournures anciennes. Ce choix résulte de sa propre démarche traductive telle qu'il nous l'a décrite dans un entretien. Si le traducteur ne vise pas la précision historique et se permet quelques anachronismes, son objectif était de créer une coloration XVIII<sup>e</sup> au texte, en recourant à des idiomes ou à une syntaxe présente dans les ouvrages de ce siècle les plus connus des lecteurs, tout en évitant « l'argot trop moderne<sup>1297</sup> ». On trouve ainsi « admixtion<sup>1298</sup> » pour « mixture », « privances<sup>1299</sup> » pour « confidence », ou encore les tournures « très excellents<sup>1300</sup> » et « le pis de ce qu'ils pouvaient faire<sup>1301</sup> ». Afin de conserver cette coloration, le traducteur place aussi des majuscules à certains concepts, ce qui évoque, en filigrane, les majuscules des noms communs en anglais du XVIII<sup>e</sup> (« Hospitalité<sup>1302</sup> » ou « Équivoque<sup>1303</sup> », par exemple). Hélène Buzelin, en 2000, paraît quant à elle plutôt moderniser le texte, utilisant des expressions contemporaines à l'image de « disons simplement que<sup>1304</sup> », « c'était bel et bien<sup>1305</sup> » ou encore « passons

---

<sup>1291</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. VII.

<sup>1292</sup> *Voyage au pays des chevaux*, Lamoine, 1971, p. 75.

<sup>1293</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 282.

<sup>1294</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>1295</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. 310.

<sup>1296</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>1297</sup> Le traducteur souhaitait « un grand respect de la syntaxe », et n'a pas désiré « rajouter de l'argot trop moderne » afin « d'acclimater le texte ». Entretien accordé par Guillaume Villeneuve le 21 avril 2017.

<sup>1298</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve, p. 57.

<sup>1299</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve, p. 92.

<sup>1300</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve, p. 73.

<sup>1301</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve, p. 71.

<sup>1302</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve,

<sup>1303</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve, p. 57.

<sup>1304</sup> *Le Voyage à Lilliput*, Buzelin, 2000, p. 7.

<sup>1305</sup> *Le Voyage à Lilliput*, Buzelin, 2000, p. 85.

sur les difficultés<sup>1306</sup> ». Ce choix semble toutefois dicté par la maison d'édition au sein de laquelle sa traduction est publiée. Son texte figure en effet chez la collection *Librio* de Flammarion, qui publie de petits ouvrages classiques à bas prix (10 francs puis 2 euros) destinés à la jeunesse et bien souvent abrégés. Voici en effet ce qu'affirme la page d'accueil du site internet de la collection : « les éditions sont spécialement conçues pour encourager la lecture au collège et adaptées aux nouveaux programmes scolaires<sup>1307</sup> ». Il paraît ainsi naturel de traduire le texte en recourant à un vocabulaire contemporain, que les collégiens sont susceptibles de maîtriser. Les variations, entre modernisation et archaïsation, d'une traduction à l'autre, ne semblent ainsi pas relever d'une progression logique qui amènerait au dévoilement ultime de l'original, mais illustrent plutôt la nature du public visé par les maisons d'édition.

Enfin, l'étude de l'inclusion du paratexte original dans les retraductions ne paraît pas non plus révéler de véritable rupture avec les traductions antérieures ou de retour avéré à l'original. L'édition de Motte, parue en 1726, comprenait ainsi quatre cartes des contrées imaginaires et deux diagrammes, représentant les déplacements de Laputa et la machine à tout dire de l'Académie de Lagado. On y trouvait également une préface de Sympson, éditeur fictif de l'œuvre, ainsi qu'un portrait de Lemuel Gulliver. En 1735, deux nouveaux textes viennent compléter cet ensemble : une lettre de Gulliver à Sympson, ainsi qu'un avertissement des éditeurs qui annonce cette missive. Le portrait de Gulliver est modifié, et assorti de la légende suivante « Splendide mendax. Hor. », soit « menteur sublime », syntagme du poète latin Horace. Or, Alain Bony et Jean Viviès ont montré combien ce paratexte entretient le jeu swiftien qui vise à brouiller les frontières entre vérité et fiction, faisant office de « textes-seuils dont la fonction est d'orienter la lecture, ou de leurrer le

---

<sup>1306</sup> *Le Voyage à Lilliput*, Buzelin, 2000, p. 86.

<sup>1307</sup> Site internet de *Librio*. URL : <https://editions.flammarion.com/Catalogue/librio>, page consultée le 2 août 2020.

lecteur en lui suggérant des interprétations réductrices ou fallacieuse<sup>1308</sup> », mais faisant également partie intégrante de l'œuvre « en insérant l'histoire de l'histoire dans le dispositif narratif général, dans la construction du livre de voyage et dans le mode de fiction subtil et sophistiqué qui est le sien<sup>1309</sup> ». Or, aucune traduction française de Gulliver ne restitue l'ensemble de ces paratextes.

L'éditeur de La Haye reproduit bien les cartes et diagrammes, ce dont il se vantera dans sa deuxième édition du texte. Ces cartes, cependant, sont traduites : les toponymes réels sont ainsi rendus en français ou en hollandais, tandis que le nom des contrées imaginaires demeure identique<sup>1310</sup>. La traduction de ces noms propres donne ainsi au lecteur les moyens de situer plus aisément les terres que Gulliver a visitées sur la mappemonde, renforçant l'effet de travestissement du paratexte original. Le portrait de Gulliver, quoique restitué, omet la mention latine de 1726 figurant sur le cartouche<sup>1311</sup>, la remplaçant par le nom du personnage. Il s'agit de la seule traduction française comprenant cet élément de l'original. La présence de quatre illustrations originales, les premières de l'œuvre de Swift<sup>1312</sup>, sape quant à elle l'illusion, puisqu'elles relèvent entièrement du champ diégétique. On y trouve notamment Gulliver ligoté<sup>1313</sup>, Gulliver entre les mains d'un géant<sup>1314</sup>, contemplant l'île de Laputa<sup>1315</sup> ou encore les Houyhnhnms s'entretenant dans une campagne riante<sup>1316</sup>. Enfin, la préface fictive de Sympson disparaît et masque ainsi le jeu selon lequel Sympson défend l'authenticité de l'origine de Gulliver. L'édition

---

<sup>1308</sup> BONY, *op. cit.*, p. 33.

<sup>1309</sup> VIVIES, *op. cit.*, p. 26.

<sup>1310</sup> « I. Goede Fortuin », « Isles de la Sonde », « Lilliput ». *Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignez*, Gosse et Neaulme, 1727, p. 1.

<sup>1311</sup> *Ibid.*, N. P.

<sup>1312</sup> TADIE, Alexis, « Traduire *Gulliver's Travels* en images », in *Traduire et illustrer le roman au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011, p. 49.

<sup>1313</sup> *Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignez*, Gosse et Neaulme, 1727, t. 1., p. 8.

<sup>1314</sup> *Ibid.*, t. 1., p. 125.

<sup>1315</sup> *Ibid.*, t. 2., p. 7.

<sup>1316</sup> *Ibid.*, t. 2., p. 109.



de La Haye adapte ainsi légèrement les paratextes au public français, mais conserve, dans l'ensemble, le jeu de véridicité introduit par Swift.

Au contraire, l'édition de Desfontaines torpille d'emblée l'illusion, supprimant la totalité des illustrations de l'original, remplacées par quatre nouvelles planches figurant à nouveau Gulliver ligoté par les Lilliputiens<sup>1317</sup>, deux géants fauchant les blés<sup>1318</sup>, l'île de Laputa surplombant le personnage<sup>1319</sup> et enfin Gulliver nu, entouré de Yahoos des deux sexes et d'un Houyhnhnm<sup>1320</sup>. La préface de Sympson est supprimée, mais l'on trouve une dédicace à Madame du Deffand et une préface de la main de Desfontaines, où le traducteur cite le nom de Swift. En ce sens, il ne s'agit plus de maquiller la fiction en vérité mais de l'orner dans le champ diégétique. Il nous faut cependant signaler la parution d'une édition du texte de Desfontaines, prétendument publiée à Mildendo, capitale de Lilliput, en 1727<sup>1321</sup>.

Le correcteur de 1838, quant à lui, ne juge pas utile, malgré sa prétention d'amendement du texte de Desfontaines, de reproduire les cartes et diagrammes ou le portrait de Gulliver. Ce choix est sans doute lié aux nombreuses illustrations de Grandville qui émaillent l'œuvre. L'illustrateur semble avoir eu le loisir de choisir les passages qu'il souhaitait dessiner, et ne paraît pas s'être particulièrement intéressé aux cartes, dont la reproduction est un peu laborieuse lorsqu'il s'agit de dessin et non de gravure. Le caricaturiste, en titre du premier voyage, fournit pourtant un dessin où l'on aperçoit une simplification de la carte de Lilliput<sup>1322</sup>. On y voit un parchemin suspendu à un crochet, au-dessus d'une étagère où sont disposés des outils de navigation. Le

---

<sup>1317</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, t. 1., p. 1.

<sup>1318</sup> *Ibid.*, t. 1., p. 124.

<sup>1319</sup> *Ibid.*, t. 2., p. 1.

<sup>1320</sup> *Ibid.*, t. 2., p. 133.

<sup>1321</sup> Sur la traduction et l'inclusion du paratexte de l'original de Swift au XVIII<sup>e</sup> siècle, voir DEROME, Amélie, « La fortune du parergon de *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift au XVIII<sup>e</sup> siècle en France : rhabiller Gulliver », in *L'Habillage du livre et du texte aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, BPTI, PUN, 2019, p. 21-36.

<sup>1322</sup> *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, Furne et Fournier, 1838, t. 1., p. 1.

parchemin comprend, en son centre, une image schématisée des îles de Lilliput ou Blesfucu, où des cercles indiquent les capitales mais où les toponymes ne sont pas indiqués. Les îles sont encadrées par les mentions suivantes « première partie » et « voyage à Lilliput ». L'illusion perd de sa force dans la mesure où les titres du récit et l'inscription du parchemin dans un contexte diégétique indiquent au lecteur qu'il s'agit bien là d'une fiction. Grandville redessine également la machine à tout dire de Laputa<sup>1323</sup>. La similitude avec la version originale témoigne du fait que l'illustrateur a bien consulté les planches originales. Son illustration, cependant, paraît plus fidèle au texte que celle des éditions de Faulkner et Motte. Les dés qui composent la machine à écrire sont ainsi de tailles différentes, ce que stipule le texte, là où ceux de la version originale sont de taille identique. Il ne représente cependant pas les mots sur les dés sur son schéma d'ensemble, mais fournit un deuxième dessin qui consiste en un agrandissement de la machine et où l'on peut lire les termes suivants « néant », « mal », « raison », « oh », « parce que », « rien » et « gloire ». On distingue également les rouages qui permettent aux cubes de tourner. Cette fois-ci, l'illusion est non seulement conservée, mais renforcée, quoique l'illustration s'inscrive dans le contexte de nombreux autres dessins renvoyant au champ diégétique. L'absence du portrait de Gulliver ne paraît cependant pas entièrement nuire à la véridicité du récit, dans la mesure où l'édition de Grandville comprend une longue notice de Walter Scott dédiée à la vie de Swift : nul n'ignore plus en 1838 que les *Voyages de Gulliver* sont l'œuvre du Doyen de Saint-Patrick. Si l'éditeur omet l'avertissement original des éditeurs, c'est sans doute en raison de l'insertion d'un nouvel avertissement de la main des éditeurs français. En revanche, la lettre de Gulliver<sup>1324</sup> et le texte de Sympson<sup>1325</sup> sont bien insérés dans l'œuvre, avant le récit à

---

<sup>1323</sup> *Ibid.*, t. 2., p. 64.

<sup>1324</sup> *Ibid.*, t. 1., p. LXIII.

<sup>1325</sup> *Ibid.*, t. 1, p. LIX.

proprement parler. L'ordre en est cependant inversé, ce qui semble constituer une forme de rationalisation *a posteriori*.

L'édition de Gausseron, qui prétend pourtant fournir un accès véritable à l'original, paraît moins fidèle du point de vue des paratextes que celle de 1838. En effet, aucune des illustrations originales n'est reproduite, et le dessinateur Poirson ne s'inspire guère de celles-ci. L'édition ne comprend ainsi ni cartes, ni diagrammes, ni portrait. Les éléments du paratexte textuel sont les mêmes que dans l'édition de 1838, et suivent à nouveau cet ordre inversé. Elles ne figurent cependant pas en amont du texte mais sont citées dans la préface de Gausseron<sup>1326</sup>. Elles relèvent ainsi d'une forme d'intérêt érudit et le jeu sur la vraisemblance qu'elles induisent est alors amoindri. À nouveau, la présence de très nombreuses illustrations originales renvoie l'œuvre du côté de la fiction.

La traduction de Constantin-Weyer ne comprend aucune des illustrations de l'original ni de planches nouvelles. Des frises simples ornent pourtant chaque début de chapitre<sup>1327</sup> tandis que des frises plus richement ornées se placent en tête des quatre voyages<sup>1328</sup>. L'épître au lecteur<sup>1329</sup> et la lettre de Gulliver<sup>1330</sup> sont insérées en amont du texte, tandis que l'avertissement est omis.

Il faudra attendre la traduction d'André Desmond en 1945 pour retrouver les cartes. Celles-ci sont remaniées et simplifiées<sup>1331</sup>, et renouent avec les effets de vraisemblance instaurés par Swift, quoique la présence d'un cartouche indiquant le nom du voyage concerné en leur cœur affaiblisse peut-être l'illusion. Les diagrammes et le portrait, cependant, ne sont pas reproduits, peut-être pour des raisons matérielles, dans la mesure

---

<sup>1326</sup> *Voyages de Gulliver*, Gausseron, 1884, p. VI et VII.

<sup>1327</sup> Cf. *Voyages de Gulliver*, Constantin-Weyer, 1930, p. 27.

<sup>1328</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>1329</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>1330</sup> *Ibid.*, p. 3. Il convient à ce titre de noter que, dans l'édition que nous nous sommes procurée, ces pages ne sont pas coupées. Le risque de placer ces textes liminaires dans des zones qui ne sont pas, à proprement parler, le texte fictionnel, est ainsi bien que le lecteur ne juge pas nécessaire de les consulter.

<sup>1331</sup> La mention de « Sillabar » disparaît ainsi dans l'édition de Desmond. *Voyages de Gulliver*, tr. Desmond, 1945, p. 43.

où l'édition comprend ainsi quelques illustrations de la main de Samivel. L'avertissement n'est pas transcrit, mais la lettre de Gulliver<sup>1332</sup> et la préface de Sympson<sup>1333</sup> sont insérées, dans le bon ordre, avant le texte, respectant en ce sens l'original.

L'édition de Robert Merle, en 1956, ne reprend quant à elle aucun élément du paratexte de l'original et comprend seulement des préfaces de la main de l'écrivain français. Elle est ainsi l'une des moins fidèles à l'original.

José Axelrad, quant à lui, décide de reproduire les cartes et diagrammes de l'édition de Faulkner<sup>1334</sup>. Les toponymes sont ainsi en anglais. Le portrait n'est pas compris, mais on trouve cependant deux portraits de Swift, gravés par Ravenet et Buford<sup>1335</sup>, ainsi que plusieurs illustrations anglaises et françaises d'éditions ultérieures de l'œuvre<sup>1336</sup>. L'avertissement est omis, la préface de Sympson est glissée avant le texte<sup>1337</sup> mais la lettre de Gulliver figure à la fin de ce dernier<sup>1338</sup>, sans doute pour respecter la chronologie diégétique, dans la mesure où le Swift la rédige pour l'édition de 1735. L'intégration du paratexte ne sert guère plus le jeu induit par Swift mais témoigne de son existence pour le lecteur du XVIII<sup>e</sup> siècle et relève ainsi d'une forme de rigueur universitaire.

L'édition de Marabout, traduite par Lucienne Molitor en 1961, comprend les 4 cartes, qui sont redessinées par Lucien Meys, schématisées et traduites<sup>1339</sup>. On y trouve quelques erreurs : les toponymes fictifs de Mildendo sont rendus par Mendendo<sup>1340</sup>, Maldonada par Malonada<sup>1341</sup> ou Maldoneda<sup>1342</sup>. Les deux diagrammes sont également restitués<sup>1343</sup>, et la

---

<sup>1332</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>1333</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>1334</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960, p. 6, 80, 164, 183, 203, 244.

<sup>1335</sup> *Ibid.*, p. LIII et LIV.

<sup>1336</sup> *Ibid.*, p. LV-X.

<sup>1337</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>1338</sup> *Ibid.*, p. 337.

<sup>1339</sup> *Voyages de Gulliver*, Molitor, 1961, p. 71, 165, 265, 347.

<sup>1340</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>1341</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>1342</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>1343</sup> *Ibid.*, p. 243, 273.

version de la machine de Laputa paraît directement inspirée de celle de Grandville. On y voit en effet des symboles proches des idéogrammes du caricaturiste, ainsi que quelques personnages humains, dont la physionomie paraît similaire à celle des Shadoks. L'ouvrage comprend en outre des lettrines humoristiques pour chaque début de chapitre et quatre planches d'illustrations dont certaines paraissent s'inspirer de celles de Grandville. La première représente Gulliver buvant les muids que lui apportent les Lilliputiens<sup>1344</sup> et la deuxième figure le personnage entouré de cinq géants l'observant à Brobdingnag<sup>1345</sup>, dont la composition évoque deux illustrations de Grandville, où le capitaine, debout sur une table, se trouve en contre-plongée face aux géants qui le contemplent<sup>1346</sup>. La troisième met en scène les musiciens et les frappeurs de Laputa, vêtus d'habits ornés de figures astronomiques<sup>1347</sup>, trait qui semble également emprunté à Grandville quoiqu'il figure également dans le texte<sup>1348</sup>. La dernière, enfin, montre Gulliver fuyant des Yahoos à la physionomie particulièrement simiesque, lui jetant des lance-pierres et des cailloux, plutôt que les excréments que le texte évoque<sup>1349</sup>. Du point de vue des textes liminaires, seule figure la préface de Sympson à Gulliver, assortie d'une note indiquant qu'il s'agit là d'un éditeur fictif<sup>1350</sup>. Le portrait est également absent, quoiqu'un portrait schématisé de Swift soit imprimé sur la dernière page de l'ouvrage, en tête d'une rapide biographie de l'auteur.

L'édition d'Émile Pons, qui demeure la version la plus consultée de nos jours, n'est que peu fidèle à l'original. On y trouve seulement la lettre<sup>1351</sup> et la préface<sup>1352</sup> de Sympson, dans l'ordre retenu par Axelrad, tandis que l'avertissement et toutes les

---

<sup>1344</sup> *Voyages de Gulliver*, Molitor, 1961, p. 16.

<sup>1345</sup> *Ibid.* p. 118.

<sup>1346</sup> *Cf.* annexes, fig. 3 et 4 p. 245.

<sup>1347</sup> *Voyages de Gulliver*, Molitor, 1961, p. 230.

<sup>1348</sup> *Cf.* annexes fig. 5 et 7 p. 246.

<sup>1349</sup> *Voyages de Gulliver*, Molitor, 1961, p. 332.

<sup>1350</sup> *Ibid.*, N.P.

<sup>1351</sup> *Voyages de Gulliver*, Lilamand, 1976, p. 394.

<sup>1352</sup> *Ibid.*, p. 29.

illustrations sont absentes. Les éditions partielles de Lamoine et Buzelin présentent des degrés de fidélité variables. Si Lamoine restitue, phénomène unique, les trois textes du paratexte original, avant le récit<sup>1353</sup>, l'édition de Buzelin ne les comprend pas, ce qui relève sans doute d'un choix éditorial de Librio, qui n'intègre guère de paratexte dans ses ouvrages. Les deux éditions ne font figurer aucune illustration. Enfin, l'édition de Guillaume Villeneuve et Alexis Tadié demeure la plus complète parmi celles que l'on peut aujourd'hui consulter aisément. Les cartes et diagrammes de 1735 sont reproduits<sup>1354</sup>, la lettre<sup>1355</sup> et le texte de Sympson<sup>1356</sup> sont placés avant le récit. Manquent seulement l'avertissement et le portrait, dont Tadié mentionne cependant l'existence dans une note consacrée aux illustrations de l'œuvre<sup>1357</sup>. Ainsi, les éditions les plus récentes ne sont pas nécessairement les plus fidèles à l'original, le choix de la reproduction ou non de certains éléments du paratexte original semblant davantage relever de décisions économiques et éditoriales<sup>1358</sup>.

Ainsi, la parution des retraductions de *Gulliver's Travels* ne paraît guère mettre en branle les révolutions qu'espèrent pourtant leurs auteurs. Du point de vue de la réception, les nouvelles traductions peinent à s'imposer et à renverser l'ordre établi. Les deux seules traductions qui paraissent véritablement se démarquer étant celle de Desfontaines et celle de Lilamand attribuée à Pons, émanant toutes deux de centres de pouvoir. La première était en effet de la main d'un homme de lettres illustre, et son lieu de parution, Paris, semble lui avoir accordé un avantage sur sa concurrente de La Haye, où l'on faisait certes paraître des ouvrages censurés en France mais qui demeure un lieu excentré de la cour.

---

<sup>1353</sup> *Voyage au pays des chevaux*, Lamoine 1971, p. 64, 66 et 74.

<sup>1354</sup> *Les Voyages de Gulliver*, Villeneuve, 1997, p. 64, 138, 218, 237, 257, 296.

<sup>1355</sup> *Ibid.* p. 53.

<sup>1356</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>1357</sup> *Ibid.* p. 50.

<sup>1358</sup> Frédéric Ogée a ainsi obtenu que les cartes de l'original figurent dans l'édition de sa traduction de *Gulliver*. Entretien accordé le 7 juin 2017.

La seconde, faussement attribuée à un universitaire renommé que chacun estimait comme le meilleur spécialiste de Swift en France – argument d’autorité plus vendeur que le nom anonyme de sa fille, Bénédicte – jouit de sa publication originale dans la collection prestigieuse de la Pléiade, puis de sa diffusion en livre de poche chez Gallimard. L’analyse du texte même des traductions ne conclut, en outre, guère à la révolution cyclique pourtant annoncée et l’on ne constate pas, au fil des ans, un retour progressif vers l’original, mais plutôt une série d’oscillations contingentes. Les ruptures et retours qui jalonnent l’évolution de la réception et la nature des traductions de *Gulliver’s Travels* paraissent ainsi échapper au contrôle des traducteurs. Les discours dans lesquels ils prétendent marquer l’histoire tiennent à la quête temporelle qu’ils mènent et qui vise à les inscrire au sein de l’éternité littéraire. Cependant, malgré leurs efforts pour induire une révolution dans le monde des lettres, la révolution qui semble dicter la popularité et les conditions de rédactions de l’ouvrage, voire parfois même leurs choix de traduction, demeure celle des modes de production et de diffusion du livre. Les espoirs, en ce sens, sont déçus et évoquent les illusions perdues de Lucien de Rubempré, que Balzac, dans son incipit, met en parallèle avec les progrès fracassants de l’imprimerie :

À l’époque où commence cette histoire, la presse de Stanhope et les rouleaux à distribuer l’encre ne fonctionnaient pas encore dans les petites imprimeries de province. Malgré la spécialité qui la met en rapport avec la typographie parisienne, Angoulême se servait toujours des presses en bois, auxquelles la langue est redevable du mot faire gémir la presse, maintenant sans application. L’imprimerie arriérée y employait encore les balles en cuir frottées d’encre, avec lesquelles l’un des pressiers tamponnait les caractères. Le plateau mobile où se place la *forme* pleine de lettres sur laquelle s’applique la feuille de papier était encore en pierre et justifiait son nom de *marbre*. Les dévorantes presses mécaniques ont aujourd’hui si bien fait oublier ce mécanisme, auquel nous devons, malgré ses imperfections, les beaux livres des Elzevier, des Plantin, des Alde et des Didot, qu’il est nécessaire de mentionner les vieux outils auxquels Jérôme-Nicolas Séchard portait une superstitieuse affection ; car ils jouent leur rôle dans cette grande petite histoire<sup>1359</sup>.

---

<sup>1359</sup> BALZAC, Honoré de, *Les Illusions Perdues*, [1837-43], in *Œuvres complètes de H. de Balzac*, v. 8, t. 4, Paris, Veuve André Houssiaux, 1874, p. 1-2.

Or, parmi les ouvrages de Didot, appelés à sombrer dans l'oubli, on trouvait une réédition de la traduction de Desfontaines, parue en l'an V (1787) sur grand papier vélin et assortie d'illustrations de Lefebvre, gravées par Masquelier.



B. LES REVOLUTIONS DU CHAMP LITTÉRAIRE ENTRE INNOVATIONS ET MUTATIONS

**1. Moyens de production et contraintes de traduction**

*Automatiques et minutieux,  
Des ouvriers silencieux  
Règlent le mouvement  
D'universel tictacquement  
Qui fermente de fièvre et de folie  
Et déchiquette, avec ses dents d'entêtement,  
La parole humaine abolie<sup>1360</sup>.*

Si le lyrisme paraît sublimer la routine des faubourgs industriels dans le long poème « Les Usines », Émile Verhaeren se méfie cependant du vacarme des machines qui interdit toute possibilité de parole. Il s'agit ici certes des voix des ouvriers, couvertes par le cliquetis des automates, mais l'intuition du symboliste paraît pouvoir s'appliquer à la parole comme littérature. En effet, les bouleversements et progrès majeurs de l'imprimerie au XIX<sup>e</sup> siècle paraissent dicter les décisions éditoriales et déterminer les voix qui seront mises en avant. Le monde du livre du XVIII<sup>e</sup> siècle était en effet dominé par les imprimeurs, qui publiaient, sans intervenir véritablement sur les textes, les manuscrits que les auteurs leur fournissaient. Cependant, en 1810, un décret de Napoléon divise la profession en deux brevets, ceux de libraire imprimeur et de libraire éditeur. Le métier d'éditeur se développe en parallèle de progrès techniques considérables. L'invention de la machine à papier en continu, brevetée par Nicolas Robert, multiplie les possibilités d'impression alors qu'on était auparavant contraint de fabriquer le papier feuille par feuille, manuellement. La popularisation de la machine à vapeur dans les presses, comme de la rotative qui permet d'imprimer les nouveaux rouleaux de papier contribue également grandement à l'essor des imprimeries. En outre, le public évolue et

---

<sup>1360</sup> VERHAEREN, Émile, « Les usines », in *Les Villes tentaculaires*, Bruxelles, E. Deman, 1895, p. 51-2.

en 1830, les libraires ont délaissé la rive gauche où se rendaient les universitaires de la Sorbonne pour se procurer leurs ouvrages de droit et de théologie pour le Palais Royal, où le lectorat vient acheter des ouvrages de « belles-lettres ». Ces différents phénomènes conduisent à une hausse des tirages et à une quête incessante de nouveaux ouvrages à publier, de préférence à bas coût pour les éditeurs, pour satisfaire un lectorat grandissant<sup>1361</sup>. Ainsi, les facteurs de production, au sens marxiste de moyens de production et de main-d'œuvre, connaissent de nombreux chamboulements. La détention des moyens de production par les imprimeurs-éditeurs leur confère ainsi un rôle stratégique dans les décisions de diffuser tel ou tel texte, tandis que les cycles de rotation des moyens de production influencent les publications en France. Comme le soulignait Karl Marx :

Les progrès de l'industrie révolutionnent constamment la plupart des moyens de travail. On ne les remplace donc pas dans leur forme primitive, mais dans la forme renouvelée [...] la concurrence, surtout quand il s'agit d'innovations décisives, oblige à remplacer les vieux moyens de travail encore utilisables par les nouveaux<sup>1362</sup>.

La mise en avant des ouvrages illustrés et l'apparition de nouveaux modes de diffusion, du cabinet de lecture aux bibliothèques, tout comme la naissance du marché des livres scolaires et pour enfants influent sur l'apparition et la réception des traductions françaises de *Gulliver's Travels*.

Les éditions françaises de l'œuvre qui connaissent les plus grands succès appartiennent en effet aux collections des acteurs majeurs du marché du livre. La version de

---

<sup>1361</sup> Voir à ce sujet MOLLIER, Jean-Yves, « L'histoire de l'édition, une histoire à vocation » in *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 1996, N°43, p. 329-48, MOLLIER, « Naissance, développement, et mutations de l'édition de l'Encyclopédie de Diderot à Internet », transcription d'une communication prononcée le 22 mai 2003 au cours d'une conférence organisée par le Pôle Images-Sons, : URL : <https://imageson.hypotheses.org/534>, page consulté le 10 août 2020. QUÉNIART, Jean, *Les Français et l'écrit XII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, « Carré histoire », 1998.

<sup>1362</sup> MARX, Karl, *Le Manifeste communiste*, [1848], in *Marx, Œuvres Économie*, Paris, Gallimard, « Pléiade », t. 1, p. 601.

Desfontaines, publiée par Didot l'aîné en 1797, illustrée par Lefebvre, devient ainsi particulièrement recherchée au siècle suivant, comme en témoigne sa présence répétée dans les catalogues de vente<sup>1363</sup>. Or, François-Ambroise Didot fut l'inventeur de plusieurs techniques d'imprimerie, dont la presse à un coup en métal qui permettait d'imprimer les pages en une fois et ainsi d'accélérer les tirages et le point typographique, unité de mesure qui régularisait l'espacement des caractères. Il fut également l'un des premiers à imprimer sur papier vélin, dont la couleur était plus blanche que le vergé jusqu'alors utilisé, ce qui mettait en valeur les illustrations<sup>1364</sup>. Les *Voyages de Gulliver* de cette maison constituent ainsi l'un des premiers textes imprimés en France sur papier vélin, phénomène qui attirera la curiosité des bibliophiles au XIX<sup>e</sup>. La prochaine édition de *Gulliver* qui paraît circuler massivement en France est celle publiée par Furne et Fournier en 1838. Or, Fournier avait été prote, c'est-à-dire contremaître, dans l'imprimerie de Firmin Didot, fils de François-Ambroise, de 1818 à 1824. Il fonda ensuite sa propre librairie en 1824, avant de s'associer avec Charles Gosselin, éditeur de Walter Scott et de Charles Furne, éditeur de Balzac. Henri Fournier, outre ses activités d'éditeur, fut également l'auteur d'un *Traité de la typographie*<sup>1365</sup> qui révèle la précision de ses connaissances techniques. Il vendit, en 1846, sa maison à Jules Claye, « qui l'abandonna à son tour, en 1876 à M. Quantin qui dirigeait déjà ses travaux depuis plusieurs années<sup>1366</sup> ». Quantin qui, en 1883, fit paraître de nouveau des *Voyages de Gulliver*, dans la traduction de Gausseron. Une note relative à l'exposition universelle de 1878, trouvée dans les archives de la maison Quantin, décrit

---

<sup>1363</sup> Cf. annexes n° 23, 25, 26 p. 171, n° 53, 55, 60 p. 174, n° 63, 64 p. 175, n° 77 p. 176, n° 80, 81, 84 p. 177, n° 95, 97 p. 179, n° 113, 119, 125 p. 183, n° 130, 132 p. 184, n° 137 p. 188, n° 150 p. 186, n° 154 p. 187, n° 167 p. 188, n° 178 p. 190, n° 189 p. 191, n° 194 p. 192, n° 198, 202 p. 193, n° 223 p. 196, n° 231 p. 197, n° 267 p. 202.

<sup>1364</sup> PASTOUREAU, Mireille, « Les Didot, Imprimeurs de l'Institut de France », Bibliothèque de l'Institut de France, 2005, URL : [https://www.bibliotheque-institutdefrance.fr/sites/default/files/les\\_didot.pdf](https://www.bibliotheque-institutdefrance.fr/sites/default/files/les_didot.pdf), page consultée le 20 juillet 2020.

<sup>1365</sup> FOURNIER, Henri, *Traité de la typographie*, Fournier et Sautélet, Paris, 1825. Le livre fut réédité en 1854 et en 1870 et traduit en anglais en 1866, témoignant d'un certain succès.

<sup>1366</sup> Note manuscrite du fonds Quantin, IMEC, 19 avril 2017.

l'appareil productif impressionnant résultant de ces différentes successions tout comme le nombre d'ouvriers nécessaires à la composition d'un ouvrage :

Ce que l'on peut dire, c'est que la maison a vingt machines typographiques, 10 presses à bras, 12 presses en taille-douce, 4 presses lithographiques, qu'elle occupe plus de 400 personnes, qu'il n'y a jamais de chômage, qu'elle entreprend des travaux de librairie dont l'exécution demande plusieurs années, et qu'elle enlève, au besoin, en quelques jours, 3 à 400.000 catalogues de magasins de nouveautés [...] Avant que le papier entré blanc dans une imprimerie en sorte sous la forme d'un livre bon à être offert au public, il passe entre un nombre de mains plus grand qu'on ne le pourrait supposer. Supposons un simple roman ordinaire : une douzaine de compositions, 4 ou 5 ouvriers pour l'imposition et les remaniements, le metteur en pages, au moins 3 correcteurs, le trempier, le glaceur, le conducteur de la machine & son équipe, les hommes de l'étendage et du satinage, 3 ou 4 brocheuses ; voici plus de 30 personnes qui passent toutes un temps plus ou moins long sur l'objet à fabriquer<sup>1367</sup>.

On constate ainsi que les grandes éditions ou retraductions de *Gulliver's Travels* en France découlent d'une lignée d'imprimeurs et d'éditeurs qui ont amassé, au fil des ans, des moyens de production considérables leur permettant de défier toute concurrence. Le rédacteur de la note souligne également la quantité importante d'ornements typographiques dont l'éditeur jouit de l'exclusivité :

Le matériel de la maison en fleurons, culs-de-lampe et lettres ornées est considérable et il s'augmente tous les ans. Nous savons qu'en la seule année 1878 M. Quantin a fait dessiner et graver jusqu'à cinq séries d'ornements de styles différents et qui demeurent la propriété particulière de la maison<sup>1368</sup>.

Quantin collabore également avec le journaliste, écrivain et éditeur Octave Uzanne, lui laissant toute liberté pour les innovations typographiques comprises dans *L'Éventail*<sup>1369</sup>, ouvrage qui recense les différentes parures féminines, créant même un atelier spécial de taille-douce à cette occasion. Cette attention portée à l'ornement tient à l'héritage de

---

<sup>1367</sup> *Ibid.*

<sup>1368</sup> *Id.*

<sup>1369</sup> UZANNE, Octave, *L'Éventail*, Paris, A. Quantin, 1882.

Fournier et de Didot, ainsi qu'à l'engouement du XIX<sup>e</sup> siècle pour les beaux ouvrages, comme en témoigne cette réclame de Quantin pour un recueil d'Alexis Piron « le goût dominant du jour, aussi bien dans les arts que dans l'esprit délicat des bibliophiles, indique un retour favorable vers les productions exquises du siècle dernier<sup>1370</sup> ». Quantin se spécialise en effet dans les éditions de bibliophiles, dont le coût de fabrication élevé ne laisse que peu de fonds pour rémunérer les auteurs et les traducteurs : ses premières éditions sont ainsi des reproductions de textes anciens ou de traductions libres de droits. Cependant, pour son *Gulliver*, Quantin décide d'investir la chromotypographie, technique d'illustration qui permet de reproduire fidèlement l'effet des aquarelles. Un texte anonyme, sans doute de la main d'un employé de la maison d'édition, paru dans *La Loi* en 1886 retrace ainsi l'investissement de l'éditeur :

Pour donner au procédé nouveau l'extension qui lui paraissait lui convenir, M. Quantin commença par faire fabriquer un outillage spécial et, d'un seul coup, 8 machines chromotypographiques, demandées à 3 des meilleurs constructeurs de Paris, furent montées dans les ateliers de la rue Saint-Benoît dont l'outillage était déjà si perfectionné<sup>1371</sup>.

Le coût considérable de la construction de huit machines souligne la fortune déjà faite de l'éditeur qui cherche alors à développer son activité. L'intérêt de ce nouveau procédé ne réside cependant pas seulement dans sa qualité de restitution des couleurs, mais également dans son efficacité technique, grâce à laquelle Quantin peut produire des ouvrages d'intérêt bibliophilique pour un coût relativement modeste. Le chroniqueur poursuit en effet :

Quand les « Voyages de Gulliver » parurent en 1884, ce volume d'un élégant in-8°, comptait 250 gravures, presque toutes en 6 couleurs donnant des effets d'aquarelle du plus pittoresque effet et, une fois de plus, cette accumulation de richesses typographiques, étaient offertes au public pour un prix d'un étonnant bon marché<sup>1372</sup>.

---

<sup>1370</sup> *Id.*

<sup>1371</sup> *La Loi*, 28 mai 1886.

<sup>1372</sup> *Id.*

Le prix en était cependant de 20 francs, ce qui représenterait aujourd'hui une somme de 76 euros, l'ouvrage n'étant ainsi pas exactement à la portée de toutes les bourses<sup>1373</sup>. La chromotypographie se trouve ainsi à mi-chemin entre la chromolithographie, peu chère mais inexacte, et la taille-douce, dont la qualité picturale pèse cependant sur le prix :

Jusqu'à présent, la chromolithographie semblait avoir le monopole de la couleur, dans des conditions spéciales où la convention jouait un rôle presque absolu, donnant des images non pas désagréables, mais le plus souvent fausses au point de vue du coloris et de l'art. La taille-douce produisait sans doute de belles estampes coloriées, mais d'un prix très élevé, en rapport avec leur importance<sup>1374</sup>.

Ainsi, les motifs de la publication des *Voyages de Gulliver* de 1884 ne paraissent guère tenir à la nécessité ou à la volonté de faire paraître une nouvelle traduction de l'œuvre. La traduction semble, au contraire, servir de prétexte au développement d'un nouveau procédé technique. Le public acclame cette nouveauté, ce qui pousse Quantin à éditer un *Vicaire de Wakefield*, à nouveau traduit par Gausseron, dans les mêmes conditions en 1885. L'auteur de l'article de *La Loi*, dont la bonne foi peut cependant être interrogée, affirme notamment que « l'effet produit fut considérable. M. Quantin reçut de tous côtés des lettres de félicitations<sup>1375</sup> ». Le fonds d'archives Quantin comprend bien quelques missives enthousiastes, dont ce poème de la main du typographe Antonius Adam :

Quantin, cessez de vaincre ou je cesse d'écrire !  
Je le redis encor, puisqu'il faut le redire :  
Vous ne vous endormez sur vos lauriers conquis,  
Car, après Gulliver, c'est un Vicaire exquis  
Que Poirson illustra de gravure sans nombre,  
Emaillant Wakefield de chaud rayons & d'ombre [...]  
N'êtes-vous pas, Monsieur, un Maître en l'Art du Livre ?  
Grâce à vous l'écrivain est sûr de se survivre

---

<sup>1373</sup> Nous avons opéré cette conversion, qu'il faudrait certes mettre en rapport avec l'inflation et le coût de la vie, en nous aidant de la « Valeur de la monnaie de l'Âge Classique au XIX<sup>e</sup> siècle », Eric Leborgne, URL : [https://www.fabula.org/actualites/valeur-de-la-monnaie-de-l-ge-classique-au-xixe-siecle-par-eric-leborgne-fiche-pratique\\_93847.php](https://www.fabula.org/actualites/valeur-de-la-monnaie-de-l-ge-classique-au-xixe-siecle-par-eric-leborgne-fiche-pratique_93847.php).

<sup>1374</sup> *La Loi*, 28 mai 1886.

<sup>1375</sup> *Id.*

[...] On entend les oiseaux puis le feuillage y bruire,  
Si bien que Gausseron, dans ces chromos vermeils,  
Atteste, comme moi, ces dessins sans pareils,  
[...] Si le Vicaire est bien l'un de vos plus beaux titres,  
Permettez que j'explore encor d'autres chapitres,  
Qu'en l'Encyclopédie ouverte à nos enfants,  
Je cueille des lauriers nombreux et triomphants !  
Les voilà ces Albums chromotypographiques,  
Superbes, chatoyants, simplement magnifiques<sup>1376</sup> !

Si la verve d'Adam relève peut-être davantage de la flatterie que d'un lyrisme authentique, elle témoigne pourtant bien de la réussite des ouvrages chromotypographiques de Quantin. Firmin Javel, chroniqueur et poète, loue également cette réussite technique :

Le chef-d'œuvre de Swift, tel que nous le présente aujourd'hui l'imprimeur-artiste, M. A. Quantin, est une innovation, et constitue un progrès typographique considérable. Jusqu'ici, en effet, l'application de la couleur à l'illustration courante des livres de luxe n'avait été l'objet que de quelques essais fort coûteux et n'avait produit que de rares ouvrages forcément destinés à un petit nombre d'amateurs. Les *Voyages de Gulliver* marqueront une date dans l'histoire de l'illustration, car les merveilles de la chromotypographie y sont, pour la première fois, mises à la portée de tous<sup>1377</sup>.

L'éditeur se voit affublé du titre d'artiste, concurrençant ainsi les auteurs, traducteurs et illustrateurs. *Le Journal des débats* souligne à son tour ce succès, estimant même que le procédé aurait progressé d'un ouvrage à l'autre :

Enfin, le *Vicaire de Wakefield*, ce chef-d'œuvre de Goldsmith, nouvellement et complètement traduit par M. B.-H. Gausseron est un fort joli volume [...] illustré de ravissantes aquarelles de Poirson, qui semblent être le type achevé de l'impression chromotypographique. Ces illustrations, toutes en couleur, témoignent d'un progrès notable sur celles de *Gulliver*, de l'an passé, et présentent autant de petits tableaux exacts et complets de la vie anglaise au dix-huitième siècle<sup>1378</sup>.

---

<sup>1376</sup> Fonds Quantin, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

<sup>1377</sup> *Livre*, 10 février 1885.

<sup>1378</sup> *Journal des débats*, 22 décembre 1885.

La sincérité de cet engouement paraît cependant difficile à établir. Nous apprenons en effet, dans une note manuscrite des registres de la maison d'édition, que Quantin avait su nouer de bons rapports avec la presse. Les envois presse étaient ainsi monnaie courante, et l'éditeur développa considérablement la publicité payante de ses ouvrages :

En plus des nombreux articles de journaux obtenus en quelque sorte gratuitement par la simple remise d'un exemplaire au Critique et souvent aussi d'un second exemplaire, – et dont nous avons donné des extraits, – la maison Quantin fit aussi de la publicité payante. [...] De 1886 à 1890 inclus, la « Maison Quantin » fit de la publicité payante sur une assez large échelle. [...] M. Quantin, et la « Maison Quantin » en bien plus grande proportion, distribua des prospectus illustrés à l'occasion des étrennes et s'entendit pour l'annonce de ses ouvrages, avec gravures à l'appui, dans les suppléments illustrés des journaux<sup>1379</sup>.

En outre, plusieurs des collaborateurs directs de Quantin étaient également journalistes. Henry Havard, dont une note manuscrite au sein des registres affirme qu'il collaborait avec Quantin, écrivait ainsi notamment pour *Le Siècle* et y fit paraître un article consacré à la publication des *Voyages*<sup>1380</sup>. Octave Uzanne, dont les œuvres étaient éditées par Quantin, rédigea également un article pour annoncer cette parution<sup>1381</sup>. Ces liens privilégiés permettaient à Quantin d'assurer, à peu de frais, la promotion de ses ouvrages. Ainsi, la fortune des retraductions de *Gulliver* au XIX<sup>e</sup> siècle ne semble que peu liée à la redécouverte d'un ouvrage dont le sens aurait été bafoué par les premiers traducteurs, mais plutôt dépendre des besoins d'une industrie florissante qui cherche des œuvres à publier afin de mettre en avant les innovations techniques qu'elle suscite.

En outre, la multiplication des ouvrages illustrés tend à rogner les fonds disponibles pour rémunérer les traducteurs. En effet, le prix de l'illustration demeure élevé, malgré les innovations de Quantin, de 1838 à nos jours. Si l'on ne dispose pas du contrat que

---

<sup>1379</sup> Fonds Quantin, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

<sup>1380</sup> HAVARD, *op. cit.*

<sup>1381</sup> *Le Livre : revue mensuelle*, 1884, p. 740



Grandville a signé pour la publication des *Voyages de Gulliver*, la Bibliothèque nationale renferme celui qu'il a obtenu pour le deuxième tome des *Scènes de la vie privée et publique des animaux*<sup>1382</sup>, comprenant des textes de Balzac, Musset, Nodier ou encore Viardot, traducteur du *Quichotte*, paru chez Hetzel en 1842. Ce contrat offre « près de dix mille francs à Grandville, somme tout à fait considérable, à laquelle venait s'ajouter le travail du graveur dont les tarifs pouvaient varier de 50 à 245 francs par bois vers 1840<sup>1383</sup> ». Le prix de la gravure se situe ainsi dans une fourchette allant de 8000 à 39 200 francs<sup>1384</sup>, soit 36 000 à 176 400 euros actuels. Hetzel débourse alors entre 46 000 et 186 400 francs pour les illustrations de cet ouvrage collectif. Dans la mesure où Hetzel confectionne des ouvrages analogues à ceux de Furne et Fournier et que le contrat date de quatre ans après la parution du *Gulliver* de Grandville, il est permis de penser que Grandville aurait touché une somme similaire pour cette édition. Or, ce montant considérable explique peut-être en partie la retraduction que comprend cet ouvrage. En effet, l'éditeur ne devait guère disposer des fonds nécessaires pour rémunérer, en sus, une traduction de la main d'un professionnel réputé. C'est sans doute pourquoi la traduction de 1838 ne consiste qu'en une correction de la version de Desfontaines, travail moins laborieux et ainsi moins cher. Les tarifs pratiqués par les illustrateurs réputés paraissent demeurer sensiblement les mêmes à la fin du siècle. Gustave Doré, pour le *Don Quichotte* paru chez Hachette, touche ainsi 150 francs par dessin d'une page, 50 francs par tête de chapitre, 25 francs pour les culs de lampe, ainsi que 10% des exemplaires vendus comme 25% de la vente des clichés des gravures<sup>1385</sup>. Cette rémunération tient toutefois peut-être

---

<sup>1382</sup> *Scènes de la vie privée et public des animaux : étude de mœurs*, Paris, Jules Hetzel, 1842.

<sup>1383</sup> KAENEL, Philippe, « Autour de J.-J. Grandville : les conditions de production socio-professionnelles du livre illustré 'romantique' », in *Romantisme* n°43, 1984, p. 51.

<sup>1384</sup> L'édition comporte en effet 160 illustrations, culs-de-lampe et lettrines.  $160 \times 50 = 8000$  et  $245 \times 160 = 39\,200$ .

<sup>1385</sup> Fonds Hachette, IMEC, consulté le 18 avril 2017, p. 205. Il nous faut en outre signaler que le catalogue d'une vente organisée par le commissaire-priseur Maître Sanoner le 21 avril 1898 comprend une sanguine intitulée « épisode de l'histoire de Gulliver » attribuée à Gustave Doré, dont nous ne sommes pas parvenus à retrouver la trace. *Catalogue d'un buste de marbre de Louis XV*, Paris, 1898, p. 15.

à la popularité de l'illustrateur et il n'est pas certain que Victor-Armand Poirson, illustrateur moins célèbre du *Gulliver* de 1884, ait perçu des sommes du même acabit, ce qui expliquerait que Quantin ait pu financer une nouvelle traduction du texte.

Aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, malgré l'apparition de nouveaux procédés techniques à l'image de la reprographie, du scanner et de l'illustration numérique, la fabrication d'ouvrages illustrés demeure coûteuse. Il est vrai que les tarifs pratiqués par les illustrateurs paraissent relativement bas en rapport à ceux du XIX<sup>e</sup> siècle. S'il est difficile d'établir une moyenne des devis en l'absence d'informations regroupées et de recommandations syndicales ou associatives, il semblerait que les illustrateurs demandent entre 100 et 350 euros bruts pour une journée de travail<sup>1386</sup>. Ils disposent en revanche aujourd'hui de droits d'auteur, mais les minima de ventes requis pour les obtenir les privent souvent *de facto* de cette rémunération supplémentaire. En revanche, le coût de l'impression s'avère plus élevé pour un texte illustré que pour un texte simple. Il faut en effet, outre l'illustrateur, rémunérer les acteurs de la mise en page, comme en témoigne ce protocole de composition d'une réédition des *Voyages de Gulliver* de 1838 en 1980 chez Hachette :

Calibrage et protocole composition 900 F chez A. Meylan 27/06/1990, montage maquette mise en page 2 880 F chez A MEYLAN le 1<sup>er</sup> septembre 1980, montage d'illustrations 1 500 f chez Ch. Brosse le 01/10/1980 et montage de la maquette, tri des illustrations 2 560 Fr chez Meylan le 3 octobre 1980<sup>1387</sup>.

Une lettre de Thierry Valin, dont nous n'avons pu établir la fonction chez Hachette, à M. Rossignol, témoigne de l'importance accordée à l'illustration pour cette édition :

---

<sup>1386</sup> Voir le baromètre des métiers freelance sur Malt, plateforme de travailleurs indépendants par exemple : [https://www.malt.fr/t/barometre-tarifs/web-graphic-design/illustrateur?utm\\_source=google&utm\\_medium=cpc&utm\\_campaign=FR\\_DSA\\_Allwebsite&utm\\_term=.b&utm\\_content=FR\\_DSA\\_Allwebsite\\_CTR&gclid=EAJaIQobChMImOK\\_IPnC6wIVaxkGAB3C\\_eAAHEAMYASAAEgL6EfD\\_BwE](https://www.malt.fr/t/barometre-tarifs/web-graphic-design/illustrateur?utm_source=google&utm_medium=cpc&utm_campaign=FR_DSA_Allwebsite&utm_term=.b&utm_content=FR_DSA_Allwebsite_CTR&gclid=EAJaIQobChMImOK_IPnC6wIVaxkGAB3C_eAAHEAMYASAAEgL6EfD_BwE), page consultée le 20 août 2020. En théorie, les illustrateurs paraissent revendiquer 350 euros minimum, mais ces tarifs semblent en réalité peu pratiqués.

<sup>1387</sup> Fonds Hachette, LIVRE HAC 6293, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

Cette œuvre paraîtra en octobre 1980, illustrée des dessins de Grandville. Nous avons, conformément à nos habitudes, recherché pour ce texte une traduction du domaine (cette manière de procéder permet, d'une part, d'éviter le versement de droits, d'autre part, de ne pas associer à une iconographie ancienne une traduction moderne ; ce parti pris vaut du reste également pour les textes français toujours établis, pour cette collection, d'après les éditions anciennes). La traduction qui nous a semblé la meilleure et la plus complète est anonyme. Elle a paru pour la première fois chez FURNE & FOURNIER en 1838 et a fait, ensuite, l'objet d'une dizaine de réimpressions par GARNIER à partir de 1863. Le texte a connu, à cette occasion, un certain nombre d'amendements de détail. Nous disposons d'un exemplaire de l'édition GARNIER (réimpression de 1873). Êtes-vous d'accord pour que notre texte soit établi à partir de cette copie – ce qui implique que nous en reproduisons en fac-similé la page de titre – ou vous semble-t-il préférable d'avoir recours à la première édition FURNE ce qui nous contraindrait à faire photocopier l'exemplaire en 2 tomes de la Bibliothèque Nationale<sup>1388</sup> ?

Si les amendements que Valin évoque sont en effet minimes (on supprime notamment les traits d'union entre l'adverbe « très » et les adjectifs), on constate que l'essentiel demeure, pour lui, de reproduire les illustrations de Grandville. La lettre stipule également clairement que le recours à une traduction libre de droits permet d'éviter des frais supplémentaires. Enfin, il faut signaler que l'apparition de nouveaux intermédiaires de l'édition, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, diminue encore les rémunérations des illustrateurs et traducteurs. Les maisons d'édition sous-traitent en effet le stockage et l'expédition des livres comme les opérations de promotion aux distributeurs et aux diffuseurs. Or, la diffusion et la distribution des livres représente 55% à 60% du prix du livre. La fabrication, quant à elle, correspond à 10 à 15% du prix, tandis que les fonds revenant à l'éditeur sont de 20%. Il reste ainsi entre 10% et 20% du prix du livre pouvant être reversés aux auteurs et illustrateurs<sup>1389</sup>.

La prévalence accordée à l'illustration par les éditeurs au XIX<sup>e</sup> dicte ainsi le choix de présenter une nouvelle traduction ou bien d'en republier une ancienne. Il ne s'agit cependant pas d'une décision unilatérale des maisons d'édition mais bien d'une offre qui

---

<sup>1388</sup> *Ibid.*

<sup>1389</sup> GEORGES, Frédéric, « Prix du livre : toute la vérité sur l'économie de l'édition », *Actualité*, 20 octobre 2015.

répond à une demande croissante depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, les recensions de la parution de nouveaux *Gulliver* dans la presse se concentrent essentiellement sur la qualité des illustrations, laissant le texte de côté. Ainsi l'article du *Figaro* qui annonce la parution du *Gulliver* de Furne et Fournier insiste-t-il sur la finesse des illustrations de Grandville :

Mais ce que ceux-ci nous envieront, ce sont les naïves et spirituelles illustrations dont Grandville enrichit à profusion cette publication magnifique. On retrouve là tout l'esprit, toute la verve dont l'artiste a fait preuve dans ses suites de vignettes de La Fontaine et de Béranger, avec cette observation fine et satyrique, si propre à son talent et si parfaitement appliquée au récit du Cristophe [*sic*] de Lilliput<sup>1390</sup>.

Les nombreux articles du *Constitutionnel* qui suggèrent au lecteur de se procurer cet ouvrage ne commentent guère plus la traduction, préférant louer les dessins du célèbre caricaturiste : « *Les Voyages de Gulliver*, illustrés par Grandville, livre le plus ingénieux qu'ait produit la littérature anglaise, convenait on ne peut mieux pour mettre en relief la verve de Grandville<sup>1391</sup> », lit-on ainsi, le texte de Swift servant de support, selon le journaliste, au talent de l'illustrateur. Le lendemain, le journal vante à nouveau le génie du caricaturiste : « Parmi les publications les plus propres à figurer dans toute bibliothèque élégante et choisie, brillent en première ligne celles qu'a créées le crayon de Granville<sup>1392</sup> [...] l'élégante réimpression des *Voyages de Gulliver*<sup>1393</sup> ». Enfin, le journal réitère l'intérêt de cet ouvrage illustré à l'occasion des fêtes de fin de d'année : « parmi les livres d'étrennes les plus recherchés et les plus élégans, en même temps que les plus utiles, il n'en est point qui se recommandent par une vogue mieux acquise et plus soutenue

---

<sup>1390</sup> *Le Figaro*, 8 février 1839.

<sup>1391</sup> *Le Constitutionnel*, 18 avril 1844.

<sup>1392</sup> L'orthographe de Grandville ne paraît pas fixée au XIX<sup>e</sup>, où l'on trouve souvent la forme Granville.

<sup>1393</sup> *Ibid.*, 19 avril 1844.

que les magnifiques éditions illustrées par Grandville, telles que les *Fables* de Lafontaine, le *Gulliver*<sup>1394</sup> ».

Le succès des dessins de Grandville perdure à travers les âges et un chroniqueur de la *Revue de France*, lorsqu'il annonce la parution d'une édition de *Gulliver* illustrée par Morten, réaffirme-t-il le statut privilégié des dessins du caricaturiste français :

Nous n'avions eu en France aucune édition du chef-d'œuvre de Swift digne d'être citée depuis le *Gulliver* de Grandville. Cette lacune vient d'être comblée par une nouvelle publication de luxe, et pourtant d'un prix modeste, pour laquelle on a employé les planches du *Gulliver* de Morten, récemment gravées en Angleterre. Nous n'avons garde de dire du mal de ces compositions, dont l'auteur a fait de nombreux emprunts à celles de Grandville<sup>1395</sup>.

Dans un article consacré à Grandville, le peintre Charles de Meixmoron de Dombasle souligne à nouveau l'enthousiasme pour ces illustrations :

Voyez, par exemple, les *Voyages de Gulliver* : ils ont tenté bien des illustrateurs, mais il était réservé à notre Grandville de les traduire en traits si heureux qu'on peut les déclarer inimitables, et que l'écrivain et son commentateur sont inséparables désormais. A ce livre d'une philosophie si profonde et si mordante il fallait un artiste de même trempe, sachant en dégager à la fois les caprices énormes et la puissante moralité<sup>1396</sup>.

La métaphore de la traduction est parlante, et la fortune de l'ouvrage paraît liée à l'illustrateur auquel on accorde le titre de véritable retraducteur de l'œuvre. Le texte ne revit guère grâce au correcteur anonyme, mais à travers l'interprétation qu'en fait Grandville. D'une manière similaire, le journaliste Louis Vauxelles insiste sur la valeur interprétative des dessins de Grandville, ce qui les rapproche, conceptuellement de la traduction : « les *Voyages de Gulliver*, de Grandville [et autres] sont des merveilles d'humour, de finesse, d'ingéniosité décorative, de reconstitution historique, de

---

<sup>1394</sup> *Ibid.*, 28 décembre 1845.

<sup>1395</sup> *Revue de France*, 874, p. 951.

<sup>1396</sup> MEIXMORON DE DOMBASLE, Charles de, « J.-J. Grandville », in *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, p. 312.

compréhension psychologique<sup>1397</sup> », écrit-il. Enfin, les planches de Grandville paraissent avoir marqué une génération, et l'académicien Jules Clarétie comme le journaliste Marguery s'en souviennent avec nostalgie : « j'avais en effet, beaucoup lu et je lisais beaucoup encore, mêlant les romans de Clémence Robert [...] aux livres d'histoire et de voyage [...] livre puissant qui m'attirait autant que le beau *Gulliver* illustré par Grandville, *L'Histoire de la Grande armée*, par Philippe de Ségur<sup>1398</sup> », ou encore :

Grandville enchantait mon enfance. J'ai gardé le souvenir encore vif d'un vieux *Gulliver* de 1838, présent d'un ami de ma famille, dont les vignettes romantiques et jaunies ravirent ma jeune imagination et, plus obscurément, me révélèrent tout ce que l'art de Grandville peut avoir de subtil et de charmant. Cette impression venue de loin, je l'ai toujours retrouvée en feuilletant les autres ouvrages ; j'ai pénétré cette grâce naïve, cette invention légère et cette fantaisie que, sans pouvoir définir, je pressentais déjà sous la franchise des traits et l'ordonnance minutieuse des illustrations faites pour *Gulliver*<sup>1399</sup>.

Ici, le *Gulliver* de Grandville ne consiste plus en une introduction à la littérature, mais aux autres ouvrages du caricaturiste, révélant encore une fois la puissance d'évocation des planches dont l'ouvrage de Furne et Fournier était émaillé.

Un sort similaire est réservé au *Gulliver* de Quantin, et la presse paraît davantage acclamer les illustrations de Poirson que la retraduction, pourtant fidèle et rigoureuse, de Gausseron. Ainsi, le *Journal des débats* estime que la nature du texte ne mérite pas d'être évoquée, et préfère louer les aquarelles : « nous n'insisterons pas sur la persistante vogue des *Voyages de Gulliver*, – nous tenons seulement à dire que les 250 aquarelles de Poirson sont autant de petites merveilles d'ingéniosité et de drôlerie<sup>1400</sup> ». Le journaliste antidreyfusard Édouard Drumont paraît également charmé par ces dessins, qui consistent surtout en des scènes d'ensemble, et les vêtements des personnages sont orientalisés :

---

<sup>1397</sup> *Art et décoration*, janvier 1907, p. 33.

<sup>1398</sup> *Le Journal*, 21 février 1914, p. 7.

<sup>1399</sup> *L'Amateur d'estampes*, n° 1, janvier 1928, p. 21.

<sup>1400</sup> *Le Journal des Débats*, in Fonds Quantin, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

La librairie Quantin est la maison des tentatives artistiques et des innovations intelligentes. Les *Voyages de Gulliver* sont un essai d'application de la couleur à l'illustration. Rien n'est charmant comme les 250 dessins qui agrémentent pittoresquement le texte si bizarre de Swift. Soit détachées, soit mêlées au récit, ces vignettes spirituelles ont le caractère original de l'œuvre et la commentent à chaque pas avec un rare bonheur. C'est un travail qui fera grand honneur à M. Poirson<sup>1401</sup>.

Leur adéquation avec le « caractère original » de l'œuvre paraît cependant discutable. En effet, les rares portraits ne sont guère satiriques, mais représentent des personnages lisses et sans aspérités, tandis que les passages les plus scabreux ou virulents ne sont pas figurés. Les illustrations de Poirson sont ainsi bien loin des caricatures cruelles mais fidèles à l'esprit satirique de l'original réalisées par Grandville. Un journaliste de la *Revue britannique* peint quant à lui une scène fictive où parents et enfants consultent l'ouvrage :

Pendant toute la soirée, les *Voyages de Gulliver* furent le sujet de la conversation, et, petits et grands, se pressant autour de la table, le feuilletaient avec précaution et regardaient avec admiration le chef-d'œuvre de Jonathan Swift, édité par Quantin et illustré en couleur par Poirson. Jamais les enfants n'avaient vu d'aussi jolies vignettes ; quant aux parents, ils convenaient que ces illustrations chromotypographiques, semées à foison dans le texte, donnaient un cachet excessivement original au volume, et ils se promettaient bien de les mettre à l'abri du vandalisme inconscient d'un âge qui ne respecte rien<sup>1402</sup>...

Au sein de la saynète, le livre n'est pas lu, mais « regardé », indiquant que ce sont bien les illustrations qui suscitent l'admiration plutôt que le texte, quoique le journaliste perpétue le *topos* selon lequel l'œuvre plairait autant aux adultes qu'aux enfants. Un chroniqueur de la *Revue des deux mondes* s'offusque quant à lui de l'absence du nom de Poirson sur le frontispice de l'ouvrage et paraît indifférent à la traduction de Gausseron :

Louons l'illustration en couleur des *Voyages de Gulliver*, traduits ou retraduits par M. Gausseron, et publiés par la librairie Quantin. Pourquoi ne lisons-nous pas au frontispice du livre le nom du dessinateur, M. V.A. Poirson ? Ils sont bien spirituels pourtant tous ces dessins ; d'une fantaisie moins amère que celle du doyen de Saint-Patrick, cela va sans dire, puisqu'Alceste lui-même, à côté de ce misanthrope, ne serait qu'un simple Philinte, mais

---

<sup>1401</sup> *La Liberté*, in Fonds Quantin, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

<sup>1402</sup> *La Revue britannique*, Fonds Quantin, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

d'une fantaisie bien appropriée au caractère amusant que la satire a dû prendre, bon gré mal gré, depuis que l'on s'est avisé de la faire servir à la joie des enfants ; et la couleur se joue le plus heureusement du monde parmi ces lestes et légères improvisations<sup>1403</sup>.

L'illustration prend ici entièrement le pas sur le texte : elle vient adoucir une satire trop noire et mérite en cela d'être vantée. Henry Havard, pour *Le Siècle*, s'attarde également sur l'illustration comme commentaire de l'œuvre, ne mentionnant guère l'apport pourtant majeur de Gausseron :

Chez nous, pour ne point aller chercher des exemples trop loin, J.-J. Grandville et Gavarni s'étaient appliqués à nous traduire les aventures inénarrables de cet immortel héros et ils l'avaient fait avec une verve, une audace, une ingéniosité et un bonheur capables de décourager les plus audacieux et d'enlever tout espoir de réussite à ceux qui auraient tenté de se faire leurs imitateurs. Il semblait que tout fût dit sur son sujet. Eh bien, non. Rien n'était dit. A tous ces commentaires exquis du crayon et de la plume il ne manquait qu'une chose.... La couleur. M. Quantin a eu l'idée de combler cette lacune. Il a demandé à M. Poirson de peupler son livre de fines aquarelles, et voilà qu'à nos yeux surpris apparaît un Gulliver nouveau, extraordinaire, différent de tous ceux que nous connaissions jusque-là, plus vivant, plus gai, enfin un Gulliver inédit, que tout le monde voudra voir et que tous les amateurs de beaux livres tiendront à posséder dans leur bibliothèque<sup>1404</sup>.

Ce qui importe n'est ainsi pas la lignée des traducteurs de l'œuvre, ou même que Gausseron ait retraduit un texte qui n'existait alors en français que dans des versions tronquées ou inexactes, mais bien la suite d'illustrateurs qui se sont emparés du texte pour en apporter un éclairage neuf. À nouveau, le mérite principal de Poirson est d'adoucir la satire swiftienne. Un article du *Monde Illustré* prétend même que le succès de l'édition ne pourra tenir qu'aux aquarelles de Poirson : « M. Eug. Poirson, le spirituel dessinateur qui veut bien parfois nous prêter son concours, s'est chargé, seul, de la lourde tâche d'illustrer le volume et y a si bien réussi qu'il a assuré le succès de M. Quantin dans cette heureuse tentative<sup>1405</sup> ». Il nous faut toutefois souligner que de rares journalistes déplorent ce qu'ils estiment être une forme d'affadissement du texte par des dessins où la fantaisie

---

<sup>1403</sup> *Revue des deux mondes*, Fonds Quantin, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

<sup>1404</sup> *Le Siècle*, Fonds Quantin, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

<sup>1405</sup> *Le Monde illustré*, 27 décembre 1884.



remplace le fiel de Grandville. Le critique d'art et normalien Eugène Véron regrette ainsi le caractère peu caustique de ces dessins, qu'il paraît cependant attribuer à la nature de l'illustration, qu'il envisage comme un art dérivé inférieur à l'art original que serait la littérature :

Les dessins par eux-mêmes, bien qu'un peu négligés, ne manquent ni d'esprit ni de gaieté. Si l'on n'y trouve pas tout ce qu'on pourrait y désirer, il faut songer d'abord que le dessinateur qui fait des images pour les enfants sait qu'il n'occupera que le second rang, comme il arrive presque fatalement quand le dessin est condamné à lutter avec la couleur, et dans ces conditions il est bien difficile qu'il fasse l'effort nécessaire pour donner toute sa mesure. Il ne faut pas oublier ensuite qu'il n'est guère plus commode d'illustrer Swift que Rabelais, et que si les dessins de M. Poirson n'ont pas toute l'allure, toute la verve du satirique anglais, cela s'explique tout simplement. On ne peut pas raisonnablement exiger d'un illustrateur qu'il soit un artiste de génie, et le fût-il, qu'il n'est pas bien démontré qu'il ne serait pas écrasé par la gloire de Swift<sup>1406</sup>.

Un article du *Temps* déplore également l'orientalisation que pratique Poirson, jugeant qu'elle nuit à la fiction swiftienne : « par une fantaisie qui précise peut-être trop les pays imaginaires où voyage Gulliver, il a déguisé les Lilliputiens en Japonais et les habitants de Brobdingnag en Turcs et en Persans<sup>1407</sup> ». En effet, là où Grandville paraît s'être véritablement imprégné du texte, Poirson semble peut-être avoir cédé aux modes de l'orientalisme comme du japonisme<sup>1408</sup>, ne livrant guère une véritable interprétation de l'œuvre de Swift. Ce phénomène n'empêche pourtant pas la presse de préférer ses illustrations à la traduction de Gausseron, qui consiste néanmoins bien en une véritable percée du point de vue de la connaissance de Swift en France.

La longue liste des éditions illustrées de *Gulliver* témoigne également de cet engouement pour les ouvrages ornés. Les deux premières traductions françaises de l'œuvre, comme nous l'avons déjà évoqué, comprennent en effet chacune quatre

---

<sup>1406</sup> *Courrier de l'art*, 28 novembre 1844.

<sup>1407</sup> *Le Temps*, 17 décembre 1884.

<sup>1408</sup> Voir notamment THIRION, Yvonne, « Le japonisme en France dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à la faveur de la diffusion de l'estampe japonaise », in *Cahiers de l'AIEF* n°13, 1961, p. 117-30. SAÏD, Edward, *L'Orientalisme*, [1978], tr. Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 2005. Cf. illustrations dans les annexes, fig. 8 et 9 p. 247.

planches. Viennent ensuite le livre de Didot, orné des figures de Lefebvre, puis l'édition de Furne et Fournier en 1838. Phénomène curieux, on trouve, en 1842, une édition prétendant comprendre des illustrations de Christophe Letaille, en réalité exemptes du livre. Peut-être s'agit-il d'un obstacle financier de dernière minute, mais on pourrait également supposer que l'éditeur a souhaité, par cet argument fallacieux, augmenter les ventes de son ouvrage. L'année suivante paraît un *Gulliver* illustré par Bouchot, réédité quatre fois<sup>1409</sup>. Edmond Morin propose également des dessins pour un *Gulliver* de 1850<sup>1410</sup>, tandis que l'illustre dessinateur Gavarni contribue à l'édition où figure l'adaptation du texte de Desfontaines par le célèbre critique Jules Janin en 1862. Ses planches seront reproduites dans 5 éditions<sup>1411</sup>. Les adaptations pour la jeunesse sont également fréquemment illustrées, comme en témoignent la soixantaine des dessinateurs s'étant saisis du texte dans des versions pour enfants<sup>1412</sup>. La presse paraît, dans l'ensemble, sensible à ces nouvelles illustrations. Un article de *Comœdia* du 12 septembre 1929, qui annonce la parution de l'ouvrage illustré par Touchet et paru chez Kra affirme ainsi fallacieusement que « cette édition sera la première illustrée paraissant depuis l'année 1880<sup>1413</sup> ». Cet argument révèle à nouveau à quel point l'illustration sert d'argument publicitaire. On continue, en outre, à estimer que c'est bien l'illustration qui confère l'intérêt aux ouvrages : « cette réimpression de l'œuvre de Swift a été faite pour la jeunesse ; elle tient sa valeur des vignettes charmantes de M. Pierre Noury, l'un des meilleurs illustrateurs de notre époque<sup>1414</sup> », affirme ainsi un autre journaliste de *Comœdia*, en 1925. Les éditeurs eux-mêmes attirent l'attention sur l'interprétation

---

<sup>1409</sup> Cf. annexes n° 8, 10, 13 p. 10, n° 18 p. 11, n° 138 p. 16.

<sup>1410</sup> Cf. annexes n° 14, p. 10.

<sup>1411</sup> Cf. annexes n° 85, 86 p. 8, n° 22, 40 p. 11, n° 138 p. 16, n° 153 p. 17.

<sup>1412</sup> Cf. annexes p. 10-19.

<sup>1413</sup> *Comœdia*, 12 septembre 1929.

<sup>1414</sup> *Ibid.*, 15 décembre 1925.

nouvelle que livrent leurs illustrateurs, comme en témoigne la préface d'une édition parue chez Delagrave et illustrée par Job :

Le dernier venu, Job, ne sera pas le moins apprécié. La réalisation scénique qu'il donne de ces aventures merveilleuses est en tout point réussie. Ses dessins et aquarelles ont su rendre acceptables les fictions de l'auteur ; ils ajoutent au texte un élément d'intérêt fait de finesse et d'humour qui sera vivement goûté des enfants et des grandes personnes<sup>1415</sup>.

Cependant, au fil du XX<sup>e</sup> siècle, les illustrations paraissent avant tout réservées aux versions adaptées pour la jeunesse, et seules deux retraductions intégrales de notre corpus sont illustrées, d'ailleurs bien moins richement qu'au XIX<sup>e</sup>. La version de Desmond est ainsi enrichie de dessins humoristiques de l'illustrateur Samivel, tandis que l'édition traduite par Molitor est ornée d'illustrations de l'auteur belge de bandes dessinées Lucien Meys. Dès les années 1960, les retraductions complètes de l'œuvre ne comprennent guère d'autres illustrations que celles figurant dans l'édition originale ou bien des versions anciennes de l'œuvre, à titre documentaire – l'illustration étant progressivement devenu l'un des codes majeurs de la littérature destinée à la jeunesse<sup>1416</sup>. Les éditeurs semblent dès lors estimer que le texte original de Swift, considéré comme un classique de la littérature occidentale, serait trop sérieux pour être illustré.

Ainsi les illustrateurs de l'œuvre entrent-ils en concurrence directe avec les traducteurs. Perçus comme de véritables interprètes de l'original là où les traducteurs sont peu crédités, ils jouissent d'un statut enviable qui se manifeste par les louanges de la presse et une rémunération souvent supérieure à celles des traducteurs. La popularité des

---

<sup>1415</sup> *Voyages de Gulliver*, Paris, Delagrave, 1927.

<sup>1416</sup> Dominique Wahiche, ancienne directrice littéraire chez Larousse, nous a ainsi indiqué que les éditeurs choisissaient de diminuer les illustrations au fil de l'âge de lecteurs. Les collections réservées aux tout-petits sont ainsi richement ornées, celles destinées aux enfants plus âgés le sont un peu moins, tandis que les collections pour adolescents, lorsqu'elles comprennent des illustrations, proposent des planches en noir et blanc, tandis que l'illustration d'ouvrages pour adultes demeure extraordinaire. Entretien accordé le 7 septembre 2020. À ce sujet, voir également DUFRESNE, Rhéa, « L'illustration dans le livre jeunesse », *in Lurelu* n° 35, 2013, p. 85-6.

ouvrages illustrées, dictée par la demande économique, pousse les éditeurs à lancer des rééditions ou des retraductions de l'œuvre de Swift. La survenue, sur le marché éditorial, de traductions françaises des *Voyages de Gulliver*, paraît ainsi tenir davantage à la nécessité de produire des ouvrages illustrés dont le public est friand que d'une volonté de parfaire la connaissance du Doyen de Saint-Patrick en France. Certains illustrateurs, en outre, semblent damer le pion des traducteurs dans la quête d'éternité, et Grandville est ainsi davantage reconnu comme interprète de Swift que de nombreux traducteurs, pourtant fidèles, de l'auteur. La réactualisation de l'œuvre tient également à ses illustrateurs, dont le trait évolue davantage que le style des traductions, passant des gravures richement détaillées du XVIII<sup>e</sup> aux caricatures amères du XIX<sup>e</sup>, jusqu'aux représentations schématisées du XX<sup>e</sup> siècle.

Les nouveaux modes de diffusion de l'imprimé influencent également la réception de *Gulliver's Travels* au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. L'apparition des cabinets de lecture, où pour un abonnement mensuel ou journalier modique, l'on peut emprunter des ouvrages, permet à un public moins aisé de lire l'œuvre, dans des éditions à bas prix : pour un tarif « forfaitaire de 20 centimes la journée, ou dans le cadre d'abonnements mensuels coûtant souvent autour de 3 francs, [le livre] trouve par ce biais un public plus vaste, parfois plus modeste<sup>1417</sup> ». Sous la Restauration, on dénombre environ 500 cabinets de lecture à Paris, ce qui témoigne de l'ampleur de ce phénomène<sup>1418</sup>. Si la présence de *Gulliver's Travels* ne paraît guère systématique au sein de ces catalogues, l'ouvrage figure pourtant sous la version de La Haye, assortie du troisième tome apocryphe, dans le cabinet de lecture de Devilly<sup>1419</sup>, ou sous celle de Desfontaines dans celui de Piltan<sup>1420</sup>. Les traductions

---

<sup>1417</sup> *Histoire des traductions en langue française au XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 276.

<sup>1418</sup> *Ibid.*, p. 277.

<sup>1419</sup> *Catalogue des livres du cabinet de lecture, qui se trouvent chez Devilly, Libraire, rue du Petit-Paris, n<sup>o</sup> 465, à Metz*, 1820, p. 108.

<sup>1420</sup> *Catalogue par ordre de matières, des livres du cabinet de lecture de Piltan, libraire, rue des Saints-Pères, n<sup>o</sup> 31, au coin de celle Jacob, faubourg Saint-Germain*, 1846, p. 179.

paraissent en revanche plus nombreuses dans le catalogue des bibliothèques municipales ou paroissiales, qui se démultiplient dès la révolution de Juillet 1830, parfois grâce aux dons de bibliophiles. On recense ainsi 54 exemplaires des *Voyages de Gulliver*, en différentes traductions, de 1828 à 1927<sup>1421</sup>. L'ouvrage figure dans de très nombreuses régions de France métropolitaine, et même dans les colonies : on trouve en effet une édition de Desfontaines à la bibliothèque de Guelma en Algérie<sup>1422</sup>. L'immense majorité des exemplaires comprennent la traduction originale de Desfontaines (34, soit 63%), tandis que 18 d'entre eux sont des remaniements de cette version, ce qui porte le nombre d'éditions se fondant sur le texte de l'abbé à 96%. Seules deux bibliothèques comprennent des traductions différentes, celle du Havre, qui recèle l'édition de La Haye<sup>1423</sup> et de Montpellier, qui propose celle de Gausseron<sup>1424</sup>. Or, les bibliothèques privilégient les ouvrages peu coûteux, dans la mesure où ceux-ci seront manipulés par de nombreux lecteurs. Il n'est ainsi guère surprenant que la traduction de Desfontaines, libre de droits, soit favorisée au XIX<sup>e</sup> siècle. À nouveau, des motifs économiques semblent avoir un impact sur la diffusion de *Gulliver's Travels* en France.

L'œuvre circule également grâce à un nouveau phénomène éditorial qui apparaît lors de l'essor de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1425</sup>. La multiplication des journaux et magazines pousse les directeurs de ces périodiques à trouver des manières d'inciter le public s'abonner. De nombreux journaux proposent alors des primes que l'on perçoit lorsqu'on

---

<sup>1421</sup> Cf. annexes, n° 41, 42 p. 172, n° 43, 46, 49, 50 p. 173, n° 52, 56, 57 p. 174, n° 64, 67, 68 p. 175, n° 74 p. 176, n° 83 p. 177, n° 89 p. 178, n° 115, 117, 118 p. 182, n° 122, 123 p. 183, n° 131 p. 184, n° 148 p. 186, n° 156, 159 p. 187, n° 160, 162, 163 p. 188, n° 168, 169, 171, 175 p. 189, n° 177, 180 p. 190, n° 185 p. 191, n° 196 p. 192, n° 201, 203, 204 p. 196, n° 206, 208, 209, 210 p. 194, n° 212, 213 p. 195, n° 234 p. 198, n° 240, 241 p. 199, n° 248 p. 200, n° 253 p. 201, n° 262, 264, 265, 268 p. 202.

<sup>1422</sup> *Ibid.*, n° 117 p. 182

<sup>1423</sup> *Ibid.*, n° 43 p. 173.

<sup>1424</sup> *Ibid.*, n° 206 p. 194.

<sup>1425</sup> Voir notamment CHUPIN, Ivan, HUBÉ, Nicolas, KACIAF, Nicolas, « L'âge d'or de la presse (1870-1939) » in *Histoire politique et économique des médias en France*, Paris, La Découverte, « Repères », p. 35-52, ALBERT, Pierre, *Histoire de la presse*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2010.

s'abonne. Or, ces primes consistent régulièrement en des petits livres, imprimés à la va-vite, et dont le coût ne doit pas peser sur le journal qui l'offre en contrepartie d'un abonnement. Les lecteurs peuvent choisir entre plusieurs ouvrages, où figurent régulièrement les *Voyages de Gulliver*, souvent dans une version abrégée ne comprenant que les deux premiers voyages. L'un des ancêtres du magazine féminin, *Le Journal pour toutes*, le propose ainsi en 1864<sup>1426</sup>, tandis que le *Magasin du Foyer*, périodique qui suggère des romans sous la forme de feuilletons destinés aux familles, l'offre également en 1867, comme en témoigne une publicité parue dans *L'Univers*<sup>1427</sup>. *Le Journal illustré*, qui publie principalement des gravures assorties de commentaires, propose quant à lui vingt-cinq ouvrages en sus de l'abonnement annuel, parmi lesquels un *Gulliver* en une version abrégée, tandis que *Don Quichotte* ou *Robinson Crusoë* sont suggérés en deux tomes. Le texte de Swift paraît ainsi disposer d'un statut inférieur aux œuvres de Cervantès et de Defoe que l'on ne condense pas<sup>1428</sup>. Enfin, *Le Pays*, quotidien parisien, comprend également un *Gulliver* en prime<sup>1429</sup>. Ainsi, la diffusion de versions tronquées de *Gulliver* ne tient pas seulement aux maisons d'édition mais à cet avantage commercial qui se développe au mitan du XIX<sup>e</sup> siècle.

D'une manière analogue, la multiplication des éditions de *Gulliver* pour les enfants ne répond pas tant à l'apparition de nouvelles normes traductives que de l'industrialisation du monde du livre. Le travail des traducteurs de littérature pour enfants est en effet « souvent formaté pour correspondre à un produit standardisé<sup>1430</sup> », et notamment en termes de nombre de pages. Ainsi, les réécritures du récit pour la jeunesse, dont *Les Petits-Neveux de Gulliver* d'Émile Bouchery<sup>1431</sup>, paru en 1845 font-ils 152 pages, un

---

<sup>1426</sup> *Le Journal pour toutes*, octobre 1864, p. 551.

<sup>1427</sup> *L'Univers*, 27 juillet 1867.

<sup>1428</sup> Publicité dans la *Revue pour tous*, 8 janvier 1869.

<sup>1429</sup> Publicité dans *Le Nouvelliste*, 29 août 1850.

<sup>1430</sup> *Histoire des traductions en langue française, XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 181.

<sup>1431</sup> BOUCHERY, Emile, *Les Petits-Neveux de Gulliver*, Paris, Librairie pittoresque de la jeunesse, 1845.

nombre analogue à celui de *La Fille de Robinson* (143 pages), paru un an plus tôt chez le même éditeur<sup>1432</sup>, Librairie pittoresque de la jeunesse. D'une manière similaire, *Le Gulliver des enfants, ou Aventures les plus curieuses de ce voyageur* fait partie de la collection « Bibliothèque du jeune âge » de Bédelet, qui comprend 9 titres, chacun illustré de 8 ou 9 vignettes, et de longueur restreinte (entre 100 et 150 pages<sup>1433</sup>). L'œuvre est également tronquée pour les collections spécialisées de Louis Hachette, d'abord dans la « Bibliothèque du chemin de fer », dont les ouvrages se vendaient dans les gares, et visaient à divertir les voyageurs, puis pour la collection de la « Bibliothèque rose », fondée en 1856. On le trouve également au sein de la collection « Nouvelle bibliothèque illustrée de vulgarisation », dont les ouvrages comptent tous environ 150 pages<sup>1434</sup>, ou encore dans les « Livres bleus » de Larousse<sup>1435</sup>, collection similaire à la « Bibliothèque rose » de Hachette. En 1978, l'édition de Furne et Fournier est écourtée pour rentrer dans la collection « Galaxie » de Hachette, destinée aux pré-adolescents et dont les volumes comptent environ 180 pages<sup>1436</sup>. Les adaptations du texte pour les albums lus par les très jeunes enfants sont également conditionnées par des questions de format, comprenant ainsi en général moins de 50 pages et de nombreuses illustrations<sup>1437</sup>.

En parallèle, le développement des éditions scolaires motive de nouvelles traductions dont les normes doivent répondre à celle de l'étude en classe. Elles comprennent ainsi souvent des traductions abrégées, afin que l'œuvre puisse être intégrée dans les programmes, mais également relativement fidèles, et assorties de notes historiques. Alfred Hannedouche, dans sa préface à sa traduction de *Gulliver* dans une

---

<sup>1432</sup> GERMANIE, Comtesse de, *La Fille de Robinson*, Paris, Librairie pittoresque de la jeunesse, 1844.

<sup>1433</sup> SWIFT, *Le Gulliver des enfants, ou Aventures les plus curieuses de ce voyageur*, Paris, Bédelet, « Bibliothèque du jeune âge », 1851.

<sup>1434</sup> SWIFT, *Voyage de Gulliver à Lilliput*, Paris, Lecène, Oudin et cie, « Nouvelle bibliothèque illustrée de vulgarisation », 1892.

<sup>1435</sup> *Gulliver à Lilliput et chez les géants*, Paris, Larousse, « Les livres bleus », 1931.

<sup>1436</sup> *Voyage de Gulliver dans des contrées lointaines*, Paris, Hachette, « Galaxie », 1978.

<sup>1437</sup> Voir par exemple, *Les Voyages de Gulliver*, tr. Anne Drouin, Toulouse, Milan, 2001, ou *Gulliver*, ad. Jean-Pierre Kerloc'h, Paris, A. Michel Jeunesse, 2005,

collection dirigée par Félix Martel, inspecteur général de l'instruction publique, affirme ainsi souhaiter présenter une traduction précise des passages les plus marquants de l'œuvre, programme auquel il semble se tenir :

Nous offrons, des passages les plus intéressants des *Voyages de Gulliver*, une traduction nouvelle. L'abbé Desfontaines avait déjà, au XVIII<sup>e</sup> siècle, traduit l'ouvrage de Swift : mais il en a fait un livre fort différent de l'original, à force de suppressions, de modifications et même d'interpolations, comme s'en permettaient trop volontiers les traducteurs du siècle dernier. Nous n'avons pas cru pouvoir nous permettre avec le texte de telles libertés, et nous nous sommes appliqué, au contraire, à donner, des extraits que nous avons choisis, une version scrupuleusement exacte<sup>1438</sup>.

Mademoiselle Latappy, agrégée de l'université, propose également une nouvelle adaptation pour les enfants parue dans la collection « Les Livres roses » de Larousse en 1907<sup>1439</sup>. Plus d'un siècle plus tard, les conditions de parution des ouvrages scolaires semblent similaires. Les textes sont condensés mais les traductions demeurent le plus exactes possibles, tandis que les éditions comprennent un vaste paratexte consistant le plus souvent en différents dossiers pédagogiques et ludiques, à l'image de la collection « Folio Junior », qui propose le premier voyage dans la traduction de Lilamand, agrémenté d'un dossier<sup>1440</sup>. En ce sens, les conditions de production des éditions pour la jeunesse, qu'elles relèvent du loisir ou de l'étude, déterminent le choix des traductions employées afin de composer des ouvrages fortement standardisés. Ces traductions et adaptations relèvent ainsi, dans une certaine mesure, de l'industrie culturelle telle que la définissent Adorno et Horkheimer. En effet, ces objets se définissent en premier lieu par leur reproductibilité et leur valeur marchande, par opposition à leur caractère unique et à leur valeur esthétique. Ils tendent par ailleurs à effacer les aspérités et les différences : le

---

<sup>1438</sup> *Voyages de Gulliver*, tr. Hannedouche, Paris, Delagrave, « Bibliothèque des écoles primaires supérieures », 1894, p. 8.

<sup>1439</sup> Cf. annexes n° 67 p. 13. Rééditions : n°68, 71, 73 p. 13, n° 90 p. 14.

<sup>1440</sup> Le dossier comprend trois sections : « Qui êtes-vous Jonathan Swift ? », *Premier voyage de Gulliver, voyage à Lilliput*, tr. Lilamand, Paris, Gallimard, « Folio Junior », 1997, p. 121, « La Grande Bretagne de Jonathan Swift », *ibid.*, p. 125 et « Voyage, voyages », *ibid.*, p. 129.



texte de Swift y est lissé, et on y retrouve, certes remaniée, la version de Desfontaines au lieu d'un panel de traductions possibles. Les ouvrages diffusés se définissent ainsi par leur similitude, risquant par-là d'uniformiser les réactions du lectorat : « dans l'industrie culturelle, l'individu n'est pas seulement une illusion à cause de la standardisation des moyens de production. Il n'est toléré que dans la mesure où son identité totale avec le général ne fait aucun doute<sup>1441</sup> ». L'uniformisation des éditions de *Gulliver* éteint dès lors la multitude des voix des traducteurs tout en appauvrissant leur réception.

Si les traducteurs français de *Gulliver's Travels* espèrent faire entendre leur voix et faire entrer leurs textes dans l'histoire de la littérature, en s'arrogeant une part de l'éternité de l'original, ils ne semblent pourtant guère disposer d'une place de choix dans le marché du livre du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours. Leurs décisions et leurs partis pris sont en effet sans cesse menacés par les bouleversements du champ littéraire qui pousse les éditeurs à offrir au public des ouvrages produits par de nouveaux moyens techniques ou diffusés selon différentes innovations, disposant d'illustrations attrayantes ou bien correspondant à des normes de plus en plus standardisées. Les décisions éditoriales de couper le texte répondent à des motifs économiques : il s'agit de laisser la place à l'illustration, d'économiser le papier, ou encore de produire des ouvrages à bas coût destinés à être empruntés ou offerts en primes d'abonnements. La manière dont *Gulliver* est reçu en France paraît ainsi davantage tenir à ces impératifs économiques qu'aux intentions des traducteurs, qu'ils tâchent pourtant de faire entendre dans leurs préfaces, lorsqu'ils en ont une. En matière de réception, les progrès économiques paraissent dès lors avoir une influence bien supérieure à celle des éventuels progrès de traduction.

---

<sup>1441</sup> ADORNO, Theodor et HORKHEIMER, Max, *La Dialectique de la Raison*, [1944], Paris, Gallimard, 1974, p. 36-7.

## **2. Soubresauts éditoriaux et jeux d'influence**

Si la révolution des facteurs de production influence la réception des traductions françaises de *Gulliver's Travels*, les conditions d'apparition de ces dernières sont également soumises aux différents bouleversements des équilibres des pouvoirs du champ littéraire. En effet, les traducteurs prennent plus ou moins part au processus de création du livre en fonction de la légitimité accordée aux différentes professions de l'édition au fil des siècles. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les traducteurs de langues étrangères disposent d'une place de choix, à la condition qu'ils écrivent depuis des centres de pouvoir. En revanche, leur rôle paraît s'affaiblir au siècle suivant, à une époque où la primauté revient à l'auteur et où les questions de l'originalité comme de la propriété intellectuelle dominent le débat public. La prévalence des écrivains paraît également parcourir la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à ce qu'ils semblent détrônés, en termes de légitimité traductive, par les acteurs du monde universitaire. Si les enseignants-chercheurs paraissent, jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle, piloter les retraductions, les revendications croissantes des traducteurs, qui s'organisent notamment autour d'associations ou de syndicats, pourraient éventuellement amorcer un nouveau basculement.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le « bon » traducteur est celui dont la voix est perceptible, c'est-à-dire celui qui procède aux aménagements nécessaires pour adapter le texte étranger au goût français et qui en déploie la liste dans une préface. Ce phénomène tient à la confiance que les Français placent en leur langue, estimant qu'elle serait le véhicule idéal des choses de l'esprit. Les belles infidèles relèvent en effet de « la conviction selon laquelle la langue française est la plus à même de réaliser la communication de ce bien commun universel qu'est la pensée<sup>1442</sup> ». En raison de cette supériorité supposée de la langue française, les

---

<sup>1442</sup> *Histoire des traductions en langue française, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, op. cit.*, p. 58.

traducteurs « doivent apporter la preuve de leur capacité d'invention et de la sûreté de leur goût, en conformité avec l'idéal du 'bon ton' propre à l'esthétique classique<sup>1443</sup> ». Or, la traduction de Desfontaines correspond en tous points à cet idéal. L'abbé, dans sa préface, défend sa position d'auteur, ce qui légitime la qualité de ses interpolations, et répète à de nombreuses occurrences son désir de conformer l'œuvre de Swift au goût français, comme nous l'avons déjà évoqué. Le traducteur recourt également à divers arguments d'autorité afin de montrer que l'ouvrage est susceptible de plaire en France. Il invoque ainsi le nom de Voltaire :

Dans ce même tems, un ami de M. de Voltaire<sup>1444</sup> me montra une lettre de fraîche date, écrite de Londres, où cet illustre Poëte vanitoit beaucoup le Livre nouveau de M. Swift, & assuroit qu'il n'avoit jamais rien lu de plus amusant & de plus spirituel, & que s'il étoit bien traduit en François, il auroit un succès éclatant<sup>1445</sup>.

L'abbé affirme aussi avoir fait lire son ouvrage à différents amis « éclairés », afin d'estimer si le texte pourrait convenir au public :

Je lus quelques morceaux de ma Traduction à des amis éclairés, & qui se connoissent en bonnes plaisanteries. J'observai la premiere impression que cela produisoit sur eux, & y fis, selon ma coutume, bien plus d'attention qu'aux réflexions avantageuses qui suivirent. Enfin, déterminé par leurs suffrages & leurs conseils, je résolus d'achever ma Traduction, & de risquer de la donner au public<sup>1446</sup>.

Ce premier succès, dans un cercle restreint – anonyme, certes – pousse alors Desfontaines à publier sa traduction. Si la traduction de Desfontaines correspond parfaitement à ce qui est attendu en France d'un tel texte en 1727, la version de La Haye paraît en revanche s'écarter de ces normes. Si les Provinces-Unies constituaient bien un relais privilégié pour les traductions françaises d'ouvrages anglais, la nature de leurs traductions ne paraît guère recueillir l'ensemble des suffrages du public :

---

<sup>1443</sup> *Id.*

<sup>1444</sup> Il s'agit sans doute de Thiériot à qui Voltaire écrit pour l'intimer de traduire l'œuvre de Swift.

<sup>1445</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. VI.

<sup>1446</sup> *Ibid.*, p. 9.

Grâce à une réglementation très libérale de l'édition, à son vaste réseau commercial maritime et continental, à l'afflux de réfugiés protestants français à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et aux liens privilégiés établis avec la couronne d'Angleterre après l'accession au trône de Guillaume d'Orange en 1689, la république des Provinces-Unies est tout particulièrement à cette époque un haut lieu de production des traductions françaises hétérodoxes et le foyer par excellence des échanges linguistiques et culturels de l'Europe continentale avec les îles britanniques<sup>1447</sup>.

Cependant, la fidélité supérieure de ces traductions semble déplaire en France, et c'est ce qui explique le trait quelque peu péremptoire de Desfontaines selon laquelle la traduction de La Haye serait nécessairement mauvaise dans l'éventualité où elle serait littérale<sup>1448</sup>. Les Provinces-Unies, en outre, ne constituent pas un centre à proprement parler du monde du livre, mais plutôt une marge où sont produits des textes dont la diffusion paraît menacée par la censure française. Le succès éclatant de la traduction de Desfontaines comme le désintérêt dont pâtit la traduction anonyme de La Haye semblent ainsi montrer que le public retient avant tout les textes qui émanent de centres de pouvoir.

Au siècle suivant, le prestige de la langue française commence à s'essouffler. Si le Français demeure une langue diplomatique privilégiée, l'émergence des nationalismes en Europe tend à gommer sa suprématie au sein du champ littéraire. Si Leibniz écrivait en français et que l'Académie de Berlin proposait encore le thème « Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? » en 1783<sup>1449</sup>, la réforme des universités prussiennes, menée par Wilhelm von Humboldt<sup>1450</sup>, ainsi que l'influence grandissante des auteurs allemands sur les belles-lettres, *via* le romantisme<sup>1451</sup>, comme de l'idéalisme allemand<sup>1452</sup>, concurrence le français.

---

<sup>1447</sup> *Histoire des traductions en langue française, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, op. cit.*, p. 196.

<sup>1448</sup> *Voyages de Gulliver*, Desfontaines, 1727, p. XII.

<sup>1449</sup> RIVAROL, Antoine de, *De l'Universalité de la langue française*, Berlin, 1784.

<sup>1450</sup> Cf. SCHLÜTER, Bernard, « Science et raison d'État. Les universités allemandes durant le Vormärz », in *Revue française d'histoire des idées politiques*, n°24, 2006, p. 341-64.

<sup>1451</sup> Cf. BERMAN, Antoine, *L'Épreuve de l'étranger, op. cit.*

<sup>1452</sup> BRÉHIER, Émile et RICŒUR, Paul, *Histoire de la philosophie allemande*, Paris, Vrin, 1954.

La France n'est plus la seule garante du bon goût et de l'esprit, ce qui a, entre autres, pour conséquence de faire évoluer les normes de traduction. Au même moment, le concept d'originalité suscite de nombreuses interrogations et conduit notamment à la définition de la propriété intellectuelle, ce qui tend à renforcer le prestige du statut des auteurs. Ainsi, en réponse à la « conscience accrue de l'idée d'originalité [...] la dénonciation des traductions faites sur de plus anciennes constitue l'un des leitmotifs du discours critique à une époque où germe le concept d'une propriété intellectuelle<sup>1453</sup> ». Les belles infidèles n'ont ainsi guère plus de sens à une époque où la primauté du français est mise en question et où la légitimité de l'auteur s'accroît. Les définitions de la traduction au sein des dictionnaires illustrent notamment ce renversement, et l'article « traduction » du *Dictionnaire universel* de Pierre Larousse de 1866 explique ainsi que « la traduction est un travail difficile et ingrat : dans les œuvres qui valent surtout par le style, le traducteur, quel que soit son mérite, reste toujours au-dessous de l'original<sup>1454</sup> ». Le traducteur de littérature jouit dès lors d'un rang inférieur à celui de l'auteur. Le travail du traducteur est perçu comme servile, et doit refléter le plus exactement possible le texte de l'original : « aujourd'hui, nous voulons, avant tout, que le traducteur nous rende exactement l'ouvrage traduit, qu'il en reproduise, autant qu'il est possible, les idées, les sentiments, quand même les sentiments seraient odieux, les idées absurdes<sup>1455</sup> ». Ces nouvelles normes sont confirmées du point de vue juridique, et la convention de la propriété intellectuelle du 28 août 1843 estime ainsi que la traduction et l'original sont le « même texte sous deux formes distinctes<sup>1456</sup> », tandis que le vice-président de l'Association littéraire artistique internationale estime ceci :

---

<sup>1453</sup> *Histoire des traductions en langue française, XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 59.

<sup>1454</sup> *Cf. Histoire des traductions en langue française, XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 95.

<sup>1455</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>1456</sup> *Ibid.*, p. 110.

Il faut que la traduction soit considérée comme un mode de reproduction et que l'auteur ait sur la traduction les mêmes droits que sur les autres modes de reproduction. Il faut qu'il puisse, si bon lui semble, et ne pas traduire son œuvre et ne pas permettre de la traduire. La traduction, en définitive, c'est l'œuvre elle-même, et l'œuvre doit appartenir exclusivement à l'auteur<sup>1457</sup>.

La traduction, en ce sens, est définitivement enfermée à l'original et ne peut plus être considérée comme un travail distinct. En outre, les contrats de cessions des droits de traduction comprennent des mentions portant sur l'intégrité du texte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne ce contrat passé entre Hachette et Osgood pour la traduction des *Mémoires de Barras* :

MM Hachette & Co autorisent MM Osgood, Me Hvaine & co à ne faire pour l'édition en langue anglaise que deux volumes au lieu de quatre c'est-à-dire à supprimer environ la moitié de la copie de l'édition française. Mais il est entendu que les suppressions devront porter sur des parties bien déterminées de l'ouvrage et formant un ensemble, et non pas sur des phrases et des mots, ce qui pourrait changer le sens ou la physionomie du texte. D'ailleurs toutes les suppressions devront être soumises à MM Hachette & Co et autorisée par eux<sup>1458</sup>.

Le traducteur n'est plus libre de choisir, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, les passages à retrancher, mais doit consulter les ayants-droit et les éditeurs.

Ce glissement vers une primauté de l'auteur sur le traducteur paraît éclairer le fait que la traduction anonyme de 1838 soit placée sous le patronage de Walter Scott. La popularité de l'auteur écossais grandit progressivement jusqu'à atteindre son paroxysme dans les années 1830. Victor Hugo consacre ainsi un texte à l'écrivain en juin 1823, estimant que Scott « a su puiser aux sources de la nature et de la vérité un genre inconnu<sup>1459</sup> », ou encore que « peu d'écrivains ont aussi bien rempli que Walter Scott les devoirs du romancier relativement à son art et à son siècle<sup>1460</sup> ». La même année, Stendhal

---

<sup>1457</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>1458</sup> Registres Hachette n° 6, HAC 87, 1891-1903, IMEC.

<sup>1459</sup> HUGO, Victor, « Sur Walter Scott », [1823] in *Oeuvres complètes de Victor Hugo*, Paris, Hetzel, Quantin, 1880, p. 246.

<sup>1460</sup> *Ibid.*, p. 247.

souligne l'engouement de la France pour l'auteur dans *Racine et Shakespeare* : « Quel est l'ouvrage littéraire qui ait plus réussi en France depuis dix ans ? Les romans de Walter Scott<sup>1461</sup> ! », tandis que l'historien Augustin Thierry considère que le pays manque d'un talent équivalent à celui de Scott : « l'histoire de France ne manque point au talent des poètes et des romanciers ; mais il lui manque un homme de génie comme Walter Scott, qui la comprenne et qui sache la rendre<sup>1462</sup> ».

Cette vogue conduit l'éditeur Charles Gosselin à publier une traduction de *Lives of the Novelists*, une série de biographies de romanciers anglais de la main de Walter Scott qui figuraient en tête des récits publiés dans la collection « Ballantyne's novelist's library » de Hurst, Robinson and co entre 1821 et 1824<sup>1463</sup>. L'éditeur Carey & co les compile ensuite en un ouvrage à part entière, jugeant que ces notices sont d'intérêt public : « we are led to hope that the republication alone of the biographical notices and critical remarks upon works of fiction, by so great a master in the art as Sir Walter Scott, cannot fail of being favourably received<sup>1464</sup> ». En parallèle, Scott rédige une longue biographie de Swift, texte liminaire à une nouvelle édition complète des œuvres de Swift. En 1826, Charles Gosselin édite ce texte, dans une traduction anonyme sous le titre de *Mémoires politiques et littéraires sur la vie et les ouvrages du doyen Swift*. Nous ne disposons guère d'informations concernant le traducteur, outre les notes de bas de page dont il essaime sa traduction, signe d'un travail soigné, comme d'un post-scriptum : « le traducteur s'est permis d'élaguer dans le cours de ces *Mémoires* quelques notes de critique ou de biographie qui feront partie d'un troisième volume intitulé *Swiftiana*<sup>1465</sup> ». Une version abrégée de ce texte figure également dans la traduction de *Lives of the Novelists* parue

---

<sup>1461</sup> STENDHAL, *Racine et Shakespeare*, [1823] Paris, Hatier, 1927, p. 5.

<sup>1462</sup> THIERRY, Augustin, *Dix ans d'études historiques*, Paris, 1835, p. 364.

<sup>1463</sup> *Ballantyne's Novelist's Library*. Londres, Hurst, Robinson and co, 1821-24.

<sup>1464</sup> SCOTT, Walter, *Lives of the Novelists*. Philadelphie, Carey & co, 1825, N. P.

<sup>1465</sup> SCOTT, *Mémoires politiques et littéraires sur la vie et les ouvrages du doyen Swift*, Paris, Charles Gosselin, 1826, p. vii. Ce volume annoncé ne paraît d'ailleurs jamais.

chez Gosselin et rédigée par plusieurs traducteurs anonymes, comme en témoigne la présence d'un « avant-propos des traducteurs<sup>1466</sup> », signalant qu'ils ont « sacrifié le mérite de l'élégance à celui de l'exactitude », point qui indique cette fois-ci un travail rapide<sup>1467</sup>, pressé par l'urgence de publier ce titre. La biographie figure enfin, de manière particulièrement condensée et se concentrant sur les seuls *Voyages de Gulliver* dans l'œuvre complète de Walter Scott publiée en 84 volumes par Gosselin<sup>1468</sup>. La multiplication de ces éditions révèle ainsi l'immense popularité de l'auteur écossais.

Or, la notice sur Swift de Scott qui est placée en tête de l'édition de Furne et Fournier est identique à celle publiée dans son intégralité par Gosselin en 1826. Gosselin s'était associé en 1833 avec l'éditeur Charles Furne et l'imprimeur Henri Fournier pour créer le journal illustré « Le Magasin universel à deux sous ». En 1836, Charles Furne et Henri Fournier fondaient la société par actions Furne et compagnie. En raison de ces différentes fusions, il paraît probable que Furne et Fournier aient pu imprimer sans frais supplémentaires la notice de Walter Scott dont Gosselin disposait. Il nous faut ici signaler que la démarche de préfacer de nouvelles traductions de romanciers anglais du XVIII<sup>e</sup> par des textes de Scott semblait monnaie courante à cette époque. En effet, les traductions de *Tom Jones* par Defauconpret et de Wailly parues en 1835 et 1841 sont toutes deux agrémentées de la notice de Scott sur Fielding, les nouvelles éditions du *Vicaire de Wakefield* traduites par Michel et Belloc en 1838 et 1839 comprennent la biographie de Goldsmith, les traductions de *Tristram Shandy* de Michel et de Wailly en 1838 et 1848 sont également précédées du texte de Scott sur Sterne, tout comme les retraductions de *A Sentimental Journey* par De Wailly et Defauconpret<sup>1469</sup>. Le nom de Walter Scott

---

<sup>1466</sup> SCOTT, *Biographie littéraire des romanciers célèbres*, Paris, Charles Gosselin, 1826, t. 1, p. i.

<sup>1467</sup> *Ibid.*, p. iv.

<sup>1468</sup> Scott, *Œuvres complètes de Walter Scott*, Paris, Charles Gosselin, 1826-33, t. X, p. 1.

<sup>1469</sup> FIELDING, Henry, *Tom Jones, Histoire d'un enfant trouvé*, tr. Defauconpret. Paris, Furne, 1835, *Tom Jones ou l'Enfant trouvé*, tr. Léon de Wailly, Paris, Charpentier, 1841. GOLDSMITH, Oliver. *Le Vicaire*



constituait ainsi non seulement un argument d'autorité, mais bien un argument de vente, auquel la presse paraissait d'ailleurs sensible. Philarète Chasles, titulaire de la chaire de littérature étrangère de l'Europe moderne au Collège de France, loue ainsi la biographie de Swift de la main de Scott dans les pages du *Journal des débats politiques et littéraires* :

Walter Scott a présumé par la Biographie à cette étude des caractères humains, qui brille dans ses romans. Sa vie de Dryden et celle de Swift, écrites avec une pureté de style qui manque souvent à ses autres compositions, œuvres dénuées de prétention, mais fidèles à l'histoire, remplies de recherches utiles et consciencieuses, méritent de fixer l'attention de ceux qui comparent le mouvement intellectuel au mouvement politique, et qui aiment à deviner les secrets rapports de leur marche parallèle<sup>1470</sup>.

L'inclusion de ce paratexte tend à étouffer la voix des traducteurs. Si la plupart des œuvres citées avaient été préfacées par leurs traducteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1471</sup>, aucune des retraductions du XIX<sup>e</sup> siècle évoquées ne comprennent un texte du traducteur, révélant la primauté des auteurs sur les traducteurs. Il est en outre curieux de noter que l'édition de *Gulliver*, parmi ces textes, soit la seule à être anonyme. Ce phénomène tient peut-être au fait qu'il s'agit d'une correction du texte de Desfontaines et non d'une véritable retraduction, travail plus ingrat encore que celui de traducteur et dont l'auteur ne souhaitait peut-être pas revendiquer la paternité. Cependant, il est également possible que les éditeurs aient fait appel aux ateliers de traducteurs semblables à ceux qui aidaient Defauconpret à traduire l'œuvre intégrale de Walter Scott. Stendhal signale en effet que l'on « emploie quatre traducteurs pour chaque volume ; trois au moins ne savent pas

---

*de Wakefield*, tr. Louise Belloc. Paris, Charpentier, 1839, *Le Vicaire de Wakefield*. Tr. Francisque Michel. Paris, Delloy Lecou, 1838. STERNE, Laurence, *Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme* [1759], tr. Léon de Wailly. Paris, Charpentier, 1848. *Vie et opinions de Tristram Shandy*, tr. Francisque Michel, Paris, Lecou, 1838. *Voyage sentimental* [1768], tr. Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret. Paris, Gosselin, 1841. *Voyage sentimental*, tr. Léon de Wailly, Paris, Charpentier, 1848.

<sup>1470</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, 18 octobre 1837.

<sup>1471</sup> Voir notamment FIELDING, *Histoire de Tom Jones, ou l'enfant trouvé* [1749], tr. Pierre-Antoine de La Place, Londres, Jean Nourse, 1750, p. xvi. *Tom Jones ou l'Enfant trouvé*, tr. Guillaume Davaux, Paris, Maison, 1795, p. vi.

l'anglais ; le libraire donne dix sous par feuille à un prétendu littérateur qui corrige le style ; malgré cette belle manœuvre, la nation française est folle de Walter Scott<sup>1472</sup> ».

La description des procédés de traduction que brosse Stendhal annonce ainsi la concurrence effrénée qui caractérise le marché éditorial du XIX<sup>e</sup> siècle :

Le très grand nombre d'éditions concurrentes, dans les mêmes formats, parues dans des délais très courts les unes par rapport aux autres et par rapport à la publication initiale, ne relevait donc pas d'une volonté de concurrence esthétique, et elles ne s'accompagnaient d'ailleurs que rarement d'avant-textes servant à en expliciter le projet, à en préciser l'origine ou à en décrire les méthodes : il s'agissait avant tout de concurrence commerciale, le double principe étant de tirer profit de la réputation d'un auteur dès que c'était possible, et de le faire avant tous les autres<sup>1473</sup>.

Cette course frénétique à la publication conduit à la prolétarisation des traducteurs, écrasés entre les auteurs et les éditeurs, comme en témoigne ce portrait de la profession de la main d'Édouard de La Grande qui compare la profession à celle des ouvriers :

Parmi toutes les espèces d'industries qui font gémir la presse à Paris et qui se partagent les vastes champs de la littérature, il en est une plus pénible que celle du manœuvre qui broie le sable et la chaux ; il en est une dont le salaire est quelquefois inférieur à celui du paveur ou du tailleur de pierres ; je veux parler des traductions [...] Courbé sur la pensée d'autrui, et semblable à une presse mécanique, le traducteur est forcé de reproduire, dans un temps donné et dans un français trop souvent barbare, les inspirations des auteurs exotiques ; labeur ingrat d'ouvriers faméliques, sorte de grosse littérature transcrite à tant le rôle ; et les hommes qui vivent de cet ignoble métier, on les compte par milliers dans la capitale du monde civilisé ; essaim bourdonnant, troupe sans nom comme sans gloire, depuis celui qui traduit à la ligne sous l'échoppe de l'écrivain public, jusqu'à celui qui travaille à la feuille dans son galetas solitaire<sup>1474</sup>.

Un autre article, paru dans *Le Corsaire*, dénonce les conditions de réalisation des traductions des œuvres de Walter Scott en 1838, soit l'année de la publication des *Voyages de Gulliver* par Furne et Fournier :

---

<sup>1472</sup> STENDHAL, « Mémoires relatifs à l'histoire de l'Angleterre, de l'an 1400 à l'an 1800. 30 vol. » [1823], in *Courrier anglais : Nouvelle édition augmentée*. Paris, Arvensa éditions, 2015, p. 70.

<sup>1473</sup> *Histoire des traductions en langue française, XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 279.

<sup>1474</sup> *Ibid.*, p. 169.

Tout cela, en traduisant au poids et à la grosse : six tombereaux de traductions par le Fauconpret à vapeur, trois brouettées par des épouses laborieuses, deux boisseaux par les enfants en dessous de sept ans, et une truellée par les gens de peine ; les titres, notes et préfaces traduits par un nègre descendant du Domingo de *Paul et Virginie*<sup>1475</sup>.

La traduction paraît ainsi relever d'une forme d'exploitation, et le correcteur anonyme de Furne et Fournier semble appartenir à cette caste des traducteurs paupérisés. De manière générale, les traducteurs sont moins bien rémunérés que les auteurs et les illustrateurs.

Defauconpret perçoit ainsi 500 francs par traduction de roman de Walter Scott<sup>1476</sup>, montant perçu par Gustave Doré par illustration du *Don Quichotte*. D'après les archives de la maison d'édition Hachette, les traducteurs touchent rarement à la fois une avance et des droits d'auteur. Léon de Wailly, traducteur des *Opuscules humoristiques* de Swift, obtient des droits d'auteur pour la publication de son récit *Stella et Vanessa*<sup>1477</sup>, consacré aux amours du Doyen (500 francs pour les 5000 premiers exemplaires, 250 francs pour les tirages d'éventuelles rééditions<sup>1478</sup>). Il doit en revanche céder intégralement ses droits<sup>1479</sup> pour sa traduction de *Barry Lyndon*, pour laquelle il perçoit la somme de 1500 francs, montant sans doute valorisé en raison de sa qualité d'auteur. L'ouverture des droits de la traduction des *Mille et une nuits* par M. Zeys paraît conditionnée à la vente d'un certain nombre d'ouvrages qui n'est pas stipulée par le contrat : « le compte des ventes effectuées sera remis chaque année à Mr Zeys dans le courant du mois d'Avril et sa part de bénéfices lui sera versée dans le mois suivant, s'il y a lieu<sup>1480</sup> ». Le professeur à la faculté des lettres de Toulouse Compayré, pour sa traduction des *Pensées sur l'éducation de Locke*, est également rémunéré en seuls droits d'auteur en 1881, et perçoit « 10% du prix du catalogue pour cette éditions et les suivantes<sup>1481</sup> ». C'est également le cas de Louis

---

<sup>1475</sup> *Ibid.*, p. 550.

<sup>1476</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>1477</sup> WAILLY, Léon de, *Stella et Vanessa*, Paris, Louis Hachette, 1855.

<sup>1478</sup> Fonds Hachette, Registre n°4 1876-1884, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

<sup>1479</sup> *Ibid.*

<sup>1480</sup> *Ibid.*, registre n° 6, 1891-1903.

<sup>1481</sup> *Ibid.*, registre n°4 1876-1884

Viardot pour l'édition du *Quichotte* illustré par Doré, qui publie « sous la condition d'un droit de cinquante centimes par exemplaire publié<sup>1482</sup> ». Le montant des avances paraît en revanche dépendre du prestige accordé à l'original : les œuvres de l'Antiquité sont ainsi généralement mieux rémunérées. Viardot ne perçoit guère que 200 francs pour la traduction de *Tarass Boulba* de Nicolas Gogol<sup>1483</sup> en 1856, tandis que la traduction des *Vies* de Plutarque par le professeur au lycée Louis-le-Grand Talbot reçoit 3500 francs en 1859<sup>1484</sup>. Les conditions de travail des traducteurs paraissent en ce sens moins avantageuses que celles des autres acteurs du monde de l'édition au XIX<sup>e</sup> siècle, tout en révélant le faible statut qu'on leur attribue.

Cette valorisation des auteurs, s'accompagnant d'une dépréciation du métier de traducteur, se poursuit au premier mitan du XX<sup>e</sup> siècle, où les trois retraducteurs de *Gulliver* sont tous écrivains. La première retraduction du XX<sup>e</sup> est ainsi celle du prix Goncourt et chevalier de la légion d'honneur<sup>1485</sup> Maurice Constantin-Weyer, parue en 1930. La célébrité de l'auteur est suffisante pour qu'en 1934, un article de *Comœdia* signale que Constantin-Weyer fut impliqué dans un accident de voiture : « à Saint-Nizier-sur-Arroux, l'auto de M. Maurice Constantin-Weyer [...] a été accrochée par un char à grain. L'écrivain est heureusement indemne, mais sa voiture est hors d'usage<sup>1486</sup> ». André Bay, auteur pour enfants, emprunte quant à lui le nom de sa femme, Odette Desmond, pour signer sa traduction de l'œuvre de Swift. Ce choix de pseudonyme tend à indiquer qu'il ne souhaite pas être associé à cette activité généralement déconsidérée. Il convient néanmoins de préciser qu'André Bay avait rejoint les éditions Stock dès 1942, prenant le relais de son beau-père Jacques Chardonne, qui dut s'effacer entièrement à la Libération

---

<sup>1482</sup> *Ibid.*, registre n°2, 1858-1868.

<sup>1483</sup> *Ibid.*, registre n°1, 1844-1865.

<sup>1484</sup> *Ibid.*, registre n°2, 1858-1868.

<sup>1485</sup> Cf. *Comœdia*, 15 décembre 1932.

<sup>1486</sup> *Comœdia*, 6 août 1934.

en raison de ses activités collaborationnistes. Chardonne avait en effet notamment assisté au Congrès des écrivains européens de Weimar, aux côtés de Brasillach ou de Drieu la Rochelle, à l'invitation de Joseph Goebbels en 1941. La parution d'une traduction des *Voyages de Gulliver* permettait ainsi au jeune directeur littéraire de gonfler ses parutions à peu de frais. Enfin, la traduction en trois livraisons d'un deuxième lauréat du prix Goncourt, Robert Merle, témoigne de la tendance des éditeurs à confier leurs traductions à des écrivains, dont la légitimité paraît affirmée. Anne Wattel, dans son essai consacré à l'auteur, affirme en outre que Merle envisageait surtout son activité de traduction comme un travail alimentaire, ce qui montre à nouveau le peu de prestige dont jouissait la profession. Robert Merle n'était cependant pas seulement écrivain mais professeur d'anglais à la faculté de Nanterre, ce qui marque un nouveau tournant dans les rapports de force du monde éditorial.

En effet, dès la fin des années 1950, les éditeurs paraissent estimer que les universitaires seraient les mieux placés pour présider à la retraduction des œuvres classiques, à une époque où les belles infidèles ont déjà été corrigées et où le seul apport original qu'une retraduction peut suggérer est celui d'une interprétation nouvelle de l'œuvre, produite par les professeurs des différentes facultés de France. Les retraducteurs de *Gulliver*, à partir de ces dates, sont en effet pour la plupart professeurs des universités : José Axelrad enseigne ainsi à la faculté des lettres de Rouen, Georges Lamoine est professeur d'anglais à l'Université de Toulouse-le-Mirail, Frédéric Ogée à l'Université de Paris, Hélène Buzelin est professeur de traduction à l'Université de Montréal, tandis que Gallimard choisit d'attribuer la traduction à Émile Pons, professeur à Strasbourg, plutôt qu'à sa fille inconnue. Seules deux exceptions complètent ce panorama : celles de Lucienne Molitor, dont la traduction paraît en Belgique et de Guillaume Villeneuve, tous deux traducteurs professionnels. La version de Guillaume Villeneuve est cependant

assortie d'un vaste appareil paratextuel de la main d'Alexis Tadié, professeur à Sorbonne Université. Le nom des professeurs des universités devient ainsi un gage de professionnalisme pour les éditeurs, tandis que les préfaces qu'ils signent livrent de nouvelles études portant sur l'œuvre de Swift.

Or, la parution d'une traduction pour un enseignant-chercheur de langue étrangère est aujourd'hui perçue comme un moyen de valoriser son parcours professionnel. Ce type de publication est en effet mis en avant dans les profils d'enseignants-chercheurs disponibles en ligne, dans un contexte où le nombre de publications influence de plus en plus la carrière des enseignants-chercheurs, et est également comptabilisé dans les publications déposées sur HAL<sup>1487</sup>. Les préconisations de la SAES pour la soutenance des Habilitations à Diriger les Recherches recommandent également l'inclusion de traductions, « à condition de s'intégrer de façon pertinente à la recherche présentée et d'être accompagnées d'un appareil critique (traduction dites 'savantes') et/ou d'un travail de recherche traductologique à la fois informé, personnel et innovant ». Les traductions d'une autre nature peuvent cependant « figurer dans le CV et être mentionnées dans la synthèse<sup>1488</sup> ».

Parmi les différents enseignants-chercheurs qui retraduisent *Gulliver*, celui qui semble jouir de la plus grande renommée, Émile Pons, n'a pourtant guère retraduit le texte. Roger Chauviré affirme toutefois, dans la *Revue historique*, que Swift « est la chasse réservée du professeur Pons<sup>1489</sup> ». Roger Asselineau, dans son article de la revue *Europe* consacrée à Swift vante également les mérites du chercheur :

---

<sup>1487</sup> Sur la page de dépôt de publication, on lit en effet ceci : « ouvrage, y compris édition critique et traduction ».

<sup>1488</sup> Novembre 2017 : HDR, Préconisations SAES/AFEA, URL : <https://sacsfrance.org/novembre-2017-hdr-preconisations-sacs-afea/>, page consultée le 1 septembre 2020.

<sup>1489</sup> CHAUVIRE, Roger, « Brian Fitzgerald, The Anglo-Irish, three representative types, Cork, Ormonde, Swift, 1602-1745 », in. *Revue historique*, dir. G Monod et G. Fagniez, 1953, p. 371.

Toutes les citations sont extraites de l'édition des *Œuvres* de Swift, dans la collection de la Pléiade. Cette excellente édition contient l'ensemble de l'œuvre swiftienne, avec préfaces et notes de la plus haute qualité. Depuis l'étude d'Émile Pons sur le *Conte du Tonneau* [...] pionnier des travaux critiques modernes sur Swift, il convient de signaler quelques ouvrages de premier plan<sup>1490</sup>.

José Axelrad fait également régulièrement référence aux travaux de Pons dans sa propre traduction de *Gulliver*, et quatre notes de bas de page renvoient aux études du professeur à Strasbourg<sup>1491</sup>. Les éditions françaises de *Gulliver* citées dans le numéro de la revue *Europe* consacré à Swift témoignent de la légitimité accordée aux traductions universitaires. Si Fluchère citait Pons, Chateauneu et Gaucheron imitent ce choix sans pour autant le signaler. Asselineau, quant à lui, privilégie la traduction d'Axelrad, estimant même qu'elle serait la seule édition complète disponible en France : « la seule édition intégrale française est, à notre connaissance, celle de José Axelrad dans les classiques Garnier<sup>1492</sup> ». Cependant, le numéro comprend également un article de Robert Merle qui, loin d'être inédit, consiste en un remaniement de ses préfaces pour les *Voyages* à Lilliput et à Brobdingnag effectué par les rédacteurs de la revue Pierre Abraham et Pierre Gamarra, comme en témoigne une lettre d'Abraham adressé à Merle :

Vous allez – malgré vous, cher Robert Merle, figurer dans notre numéro Swift. Un conseil de guerre à deux têtes (celle de Gamarra et la mienne) vient de se tenir à huis clos et a conclu que votre article, vous l'aviez écrit il y a une dizaine d'années. Que donc il suffisait d'y opérer des prélèvements datés et de vous en adresser les épreuves pour vérification, suppressions ou adjonctions de votre part. Je m'explique : compte tenu des articles reçus par ailleurs et qui narrent le contexte politique et la biographie du sieur Swift, nous empoignons vos deux préfaces (Lilliput et Brobdignac [*sic*], à l'exception des hennissements que vous destinez au Monde), les passons au crible au crayon bleu et en faisons un texte aussi homogène que nos faibles forces nous le permettent, pour le faire

---

<sup>1490</sup> FLUCHÈRE, *op. cit.*, p. 92.

<sup>1491</sup> *Voyages de Gulliver*, Axelrad, 1960. « Allusion très nette à la politique anglaise à l'égard de l'Irlande, visant à limiter le commerce et l'industrie pour mieux tenir l'île en état de soumission. On lira à cet égard avec intérêt les Lettres du Drapier et le commentaire de Sir Charles Firth, *op. cit.*, pp. 17-18. Voir aussi le commentaire de M. Pons dans son édition des *Voyages* », p. 185. « Allusion aux fréquents voyages de George Ier dans ses possessions de Hanovre, assez peu appréciés du peuple anglais (Pons). », p. 188. « Il est difficile d'identifier ce grand seigneur. M. Pons, qui examine la question à fond, pense qu'il peut s'agir de Bolingbroke », p. 190. « Peut-être faut-il voir ici, comme le suggère M. Pons, une attaque de la communion ans l'Église romaine. », p. 205.

<sup>1492</sup> ASSELINEAU, *op. cit.*, p. 80.

composer et vous le soumettre. Je m'explique encore mieux : je ne pouvais supporter l'idée que la revue s'en aille publier un Swift d'où serait absent celui qui, à mon avis, l'a le mieux compris et commenté dans la France d'aujourd'hui. Mais je me répète car je crois vous l'avoir écrit. Alors voilà. Vous verrez bien ce qui va sortir de notre « Digest ». Je tends par avance ma tête à couper si notre travail vous déplaît. Mais je ne pense pas devoir en arriver à d'aussi fâcheuses extrémités. Bien sûr votre texte sera – comme on dit – « honoré » par la revue sur la base de ses piges modestes. Si vous aviez, à ce sujet, des revendications particulières à formuler, dites-le-moi<sup>1493</sup>.

Malgré les compliments de Pierre Abraham, l'ensemble des rédacteurs du numéro ne paraissent guère estimer que Merle soit bien celui qui l'ait « le mieux compris et commenté ». L'inclusion de Merle au sein du numéro paraissait pourtant d'autant plus naturelle que la revue était publiée, en 1967, par les Éditeurs Français Réunis, maison d'édition du PCF qui avait édité la traduction de Merle.

Il convient également de signaler que de nombreuses études portant sur Swift, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, proposent des traductions originales, sans doute en raison de l'apparition des chaires de littérature étrangères dès les années 1830, puis de la création de l'agrégation d'anglais en 1849<sup>1494</sup>. En ce sens, les auteurs d'analyses swiftiennes consultent souvent le texte dans sa version originale, et préfèrent le traduire eux-mêmes plutôt que se référer aux traductions existantes dont ils ne disposent probablement pas dans leurs bibliothèques personnelles. Ainsi le professeur Hermile Reynald et le journaliste Pierre Frédéric traduisent-ils eux-mêmes les passages de *Gulliver* qu'ils citent dans leurs études respectives. Les travaux universitaires contemporains, quant à eux, citent désormais les textes en langue originale<sup>1495</sup>, selon les pratiques préconisées par les comités de lecture des revues et des ouvrages scientifiques. À moins que les articles, chapitres et ouvrages universitaires ne traitent spécifiquement de la traduction, ils ne contribuent donc plus à la réception des traductions françaises des œuvres étrangères.

---

<sup>1493</sup> Archives Robert Merle. Lettre du 25 septembre 1967, transmise par Anne Wattel avec l'accord des ayants-droit.

<sup>1494</sup> *Histoire des traductions en langue française, XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 39.

<sup>1495</sup> Cf. notamment BONY, *op. cit.*, VIVIES, *op. cit.*, *Mondes lointains ou mondes proches, op. cit.*



La dernière retraduction en date des *Voyages de Gulliver*, celle du traducteur professionnel Guillaume Villeneuve, quoiqu'encadrée du paratexte d'Alexis Tadié, paraît annoncer un nouveau tournant à la fin du XXI<sup>e</sup> siècle. En effet, les traducteurs s'organisent afin de défendre leurs droits, comme en témoigne la naissance de l'Association des Traducteurs Littéraires de France (ATLF) en 1973<sup>1496</sup>. Dix ans après sa fondation, l'association réalise une enquête socioprofessionnelle visant à préciser les conditions de travail de ses adhérents, alors au nombre de 275. L'ATLF noue progressivement des contacts avec les autres acteurs de l'édition, et notamment la Société des Gens de Lettres, le Conseil National du Livre ou encore le Syndicat National de l'Édition. Elle signe, avec le SNE, des Codes d'usages visant à réglementer la profession et à protéger les droits des traducteurs et compte, en 2014, 1 100 membres. Si certaines revendications de l'ATLF sont d'ordre économique, à l'image des grilles de rémunération par feuillet ou de recommandations concernant la protection sociale, d'autres sont d'ordre symbolique : l'éditeur est encouragé à faire figurer le nom du traducteur « sur l'ouvrage en première, ou, à défaut, en quatrième de couverture ainsi qu'en page de titre<sup>1497</sup> ». Elle enjoint également les éditeurs à faire apparaître le nom des traducteurs sur l'ensemble des documents promotionnels des ouvrages : « pour le traducteur, c'est évidemment recevoir la reconnaissance de son travail et de son statut d'auteur de sa traduction », indique le guide de la traduction littéraire. L'ATLF cherche ainsi à mettre en avant la voix des traducteurs, qui a longtemps peiné à percer parmi celles des auteurs originaux ou de paratextes et de celles des illustrateurs :

---

<sup>1496</sup> Notons que Laurence Kiefé, ancienne présidente de l'ATLF, a traduit un *Gulliver* à destination de la jeunesse en 2007. *Les Voyages de Gulliver*, tr. Kiefé, Paris, Le Livre de Poche, 2014.

<sup>1497</sup> *Guide de la traduction*, ATLF, URL : <https://www.atlf.org/wp-content/uploads/2014/04/Guide-de-la-traduction.pdf>, p. 9.

Le traducteur possède en effet une connaissance très fine de l'ouvrage, en même temps qu'un point de vue singulier de celui-ci ; à ce titre, il est profitable de l'informer des éléments de communications [...] et de penser à le solliciter dans le cadre de la promotion (lectures publiques, débats, émissions...), car il constitue un interlocuteur précieux pour les médias et tous les publics intéressés par l'œuvre et son auteur<sup>1498</sup>.

Il s'agit ainsi de faire valoir l'aspect herméneutique du travail du traducteur, que l'ATLF considère comme le premier interprète, le premier analyste de l'œuvre. En ce sens, l'ATLF cherche à rendre au traducteur une place qui a, au XX<sup>e</sup> siècle, souvent été occupée par les auteurs de préfaces et la critique universitaire. L'association préconise également « d'associer les traducteurs aux prix décernés aux auteurs de livres qu'ils ont traduits<sup>1499</sup> », prescription d'ordre symbolique, qui vise à conférer au statut de traducteur le même prestige dont jouit celui d'auteur. L'ATLF, à travers les livres blancs qu'elle rédige, cherche ainsi à opérer un nouveau basculement dans les rapports de force qui ordonnent le milieu de l'édition, en plaçant le traducteur en son centre<sup>1500</sup>.

Ainsi, les retraductions des *Voyages de Gulliver* ne servent pas tant la postérité de l'œuvre dont elles aspirent paradoxalement à s'affranchir qu'à consolider l'autonomie d'autres acteurs du champ littéraire. Elles ne sont ainsi plus, comme elles le prétendent pourtant, au service de l'auteur, mais bien du marché de l'édition et de l'université. Les révolutions que revendiquent les traducteurs, qu'il s'agisse de faire table rase des traductions passées ou bien d'un retour cyclique vers l'original, semblent demeurer lettre morte. La visée de ces revendications dépasse le seul cadre littéraire et s'avère également politique : retraduire un classique revient bien à tirer à soi un peu de l'autorité et du prestige de l'œuvre afin d'asseoir son propre succès au sein du marché littéraire. Illustrateurs, éditeurs, enseignants-chercheurs et auteurs participent également à cette

---

<sup>1498</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>1499</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>1500</sup> Guillaume Villeneuve nous a d'ailleurs indiqué être familier de ces textes professionnels lors d'un entretien accordé le 21 avril 2017.

quête de l'éternité devenue quête de pouvoir, ne laissant qu'une place minime aux traducteurs, qui tâchent désormais de faire entendre leur point de vue à travers des organisations syndicales et associatives.

Chacun de ces acteurs cependant, semble demeurer impuissant devant la véritable révolution en marche, celle des moyens de production du livre qui dicte les lois du marché éditorial et qui détermine les ouvrages que l'on met en vente. L'éternité qu'on attribue à l'œuvre originale, qui a pour fondement la glorification du passé auquel elle appartient, n'est ainsi pas seulement au cœur des enjeux symboliques qui caractérisent la quête de prestige et de postérité des traducteurs, mais se trouve également réduite au présent des impératifs de vente et du fonctionnement des machines. La temporalité de l'industrialisation paraît dès lors abolir celle de la littérature, et ce n'est plus l'éternité littéraire qui est visée, mais le rassasiement d'un présent avide de bénéfices comme l'accélération d'un avenir marqué par les progrès techniques. Or, ce triomphe de l'industrie tend à rompre la lignée des traducteurs, qui ne constituent guère une généalogie, mais esquissent plutôt des trajectoires parallèles, luttant plus ou moins habilement pour leur survie en fonction du contexte de production et des rapports de force qui ont présidé à leur apparition. Les traducteurs de *Gulliver* évoquent ainsi les voyageurs de « La Maison du berger » de Vigny qui, à bord des trains lancés à travers le monde, ne profitent guère des fruits de l'anéantissement de la distance, ici non kilométrique mais langagière, et du temps :

La distance et le temps sont vaincus. La science  
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.  
Le Monde est rétréci par notre expérience,  
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.  
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,  
Immobile au seul rang que le départ assigne,  
Plongé dans un calcul silencieux et froid<sup>1501</sup>.

---

<sup>1501</sup> VIGNY, Alfred de, *La Maison du Berger*, Paris, Fournier, 1844, p. 9.

Poème dont il existe un exemplaire dédié aux éditeurs du *Gulliver* de 1838, dont Vigny semble confondre les noms, adressant l'ouvrage à « Charles Fournier », et non à Henri Fournier ou Charles Furne<sup>1502</sup>, témoignant à nouveau, de manière certes anecdotique, des rapports de force qui opposent auteurs et éditeurs.

---

<sup>1502</sup> *Ibid.*, N.P., URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10567566/f16.image.texteImage>, page consultée le 1er septembre 2020.

C. DISPARITION ET REFONDATION : L'IMMEMORIALITE DU MYTHE

**1. Instabilité des traductions, immédiateté des représentations**

*Metempsychosis, he said, frowning. It's Greek: from the Greek. That means the transmigration of souls. Better remind her of the word: metempsychosis. An example would be better. An example? The Bath of the Nymph over the bed. Given away with the Easter number of Photo Bits: Splendid masterpiece in art colours. Tea before you put milk in. Not unlike her with her hair down: slimmer. Three and six I gave for the frame. She said it would look nice over the bed. Naked nymphs: Greece: and for instance all the people that lived then<sup>1503</sup>.*

Au quatrième chapitre de *Ulysses*, Leopold Bloom médite sur le prix des choses – de la bière servie dans les pubs dublinois aux oranges vendues sur les étals de Jaffa – tandis qu'il effectue le chemin menant à la boucherie où il se procure des rognons de porc. De retour à domicile, il prépare le déjeuner et Molly l'interroge sur la signification du mot « métempsychose ». Afin de lui expliquer le concept de réincarnation des âmes, Bloom recourt à l'illustration offerte par un magazine d'une nymphe qui trône au-dessus du lit conjugal, se souvenant à cette occasion du prix du cadre. Bloom s'empare ensuite d'un autre magazine qu'il lit alors qu'il se soulage, et avec lequel il s'essuie. Or, dans la structure que Joyce livre de son roman, et où chaque chapitre correspond à une science ou à un art, l'écrivain rapporte cet épisode à la mythologie<sup>1504</sup>. Ici, le mythe n'est guère précis, mais simplement évoqué à travers la figure antique de la nymphe et de ses multiples métamorphoses, notamment chez Ovide ou Hésiode. Le texte semble insister

---

<sup>1503</sup> JOYCE, James, *Ulysses*, Paris, Shakespeare and Company, 1922, URL : [https://en.wikisource.org/wiki/Ulysses\\_\(1922\)/Chapter\\_4](https://en.wikisource.org/wiki/Ulysses_(1922)/Chapter_4), page consultée le 2 septembre 2020. Ce passage semble avoir été corrigé dans les éditions ultérieures. Voir *Ulysses*, Londres, Penguin, 1992. p. 77.

<sup>1504</sup> *Ibid.*, p. xxiii.

sur la reproductibilité des mythes, qui traversent les époques en subissant autant de métempsychoses. Le récit compare, en outre, la transmission et la réécriture des mythes aux fonctions organiques de filtration (le mot « kidney » figure onze fois dans le chapitre) et de digestion à laquelle aboutit l'épisode. Le mythe est ainsi ce qui traverse un corps, et qui en ressort transformé, mais appauvri. Le prix dérisoire de l'illustration de la nymphe paraît en effet bien loin de la valeur symbolique des mythes grecs, tandis que la nouvelle que Bloom lit aux toilettes est évacuée en même temps que ses excréments. Cependant, par un effet de mise en abyme, on trouve la trace, dans le roman du Joyce, d'une vision plus performante de la réinterprétation des mythes, dans la mesure où l'écrivain irlandais signe bien une réécriture de l'*Odyssee* d'Homère. Or, les multiples traductions françaises et adaptations de *Gulliver's Travels* paraissent témoigner d'une forme de mythification de l'œuvre. Si le récit de Swift ne constitue guère un mythe en lui-même, ne narrant point un événement à l'origine de l'ordre social, la réception de l'œuvre semble pourtant faire de ce texte un fonds mythologique, que chacun est appelé à transformer en des objets culturels de natures variées. On trouve en effet des images de *Gulliver* dans les magazines, dont le sort n'est peut-être pas tout à fait étranger à celui de la nymphe illustrée du couple Bloom. La réception des traductions françaises de *Gulliver's Travels* se heurte à une forme d'immédiateté : en effet, dès sa parution, l'œuvre est connue de tous. Cette connaissance, cependant, n'est que rarement précise, et les représentations collectives sont souvent bien éloignées du texte. L'œuvre devient proverbiale, et sert de fonds de lieux communs que l'on trouve dans la presse ou la littérature. Elle est, en outre, utilisée par des personnes d'opinions politiques ou appartenant à des courants de pensée foncièrement contraires. Ses représentations dans l'imaginaire du public paraissent dépendre davantage des illustrations toujours plus nombreuses de l'œuvre, souvent entièrement déliées du texte, paraissant sans ce dernier. Enfin, la propagation des

adaptations protéiformes, du théâtre au cinéma, de la radio aux livres audio, brouille l'auctorialité de l'œuvre qui devient dès lors une matière dont chacun se saisit.

Richard Sympson, l'éditeur fictif de *Gulliver's Travels*, prétend que « it became a sort of Proverb among his Neighbours at Redriff, when any one affirmed a Thing, to say, it was as true as if Mr. Gulliver had spoken it<sup>1505</sup> ». Ce jeu de renforcement de la véridicité du narrateur, qui passe pour l'auteur réel d'un texte publié anonymement, paraît trouver un écho dans la réception de l'œuvre, qui atteint une forme de proverbialité. À l'argument d'autorité que formulait Sympson, tâchant de garantir l'authenticité de l'auteur fictif du récit, succède ainsi le lieu commun au sens rhétorique du terme, c'est-à-dire un argument qui repose sur un fond commun à chacun, et l'auctorialité se fond alors dans la masse. La figure de Gulliver est en effet régulièrement convoquée par les journalistes ou les écrivains pour incarner différents concepts. Ils n'évoquent ainsi plus l'œuvre pour elle-même, mais afin de venir au service de leur propre propos. La réception du récit s'articule ainsi selon deux grands tropes : ceux de la captivité et de la taille démesurée ou minuscule. L'image de Gulliver ligoté par les Lilliputiens connaît une popularité impressionnante, et parcourt de nombreux textes évoquant la contrainte ou la servitude non physique, mais morale. La comparaison de toute situation d'emprisonnement à l'enchaînement de Gulliver apparaît dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, et on en trouve la trace dans divers textes argumentatifs traitant de l'histoire ou du commerce. Ainsi, Charles Denys de Colleville déplore-t-il le sort économique de l'Europe continentale, dépendant selon lui du commerce des Anglais en Amérique : « le pauvre genre humain ressemble si fort maintenant à Gulliver que les Lilliputiens avaient assujéti par un assemblage de mille petits liens<sup>1506</sup> ! ». D'une manière similaire, l'historien Charles-François-Philibert

---

<sup>1505</sup> *Gulliver's Travels*, Faulkner, 1735, p. viii.

<sup>1506</sup> COLLEVILLE, Charles Denys de, *L'Europe conquise avec une plume et du coton ou Court exposé de la puissance du commerce anglais*, Paris, 1800, p. 18.

Masson compare le peuple russe en proie aux préjugés despotiques au personnage de Swift :

En plaignant l'avitissement où croupit un grand peuple, il faut rendre justice aux Russes éclairés qui en gémissent. Mais ils sont enchaînés par les préjugés, comme le géant Gulliver par les Lilliputiens [*sic*] : ses liens étoient foibles et imperceptibles, comme ses ennemis ; mais chacun de ses cheveux étoit séparément attaché à la terre ; il ne pouvoit soulever la tête<sup>1507</sup>.

Dans un cas comme dans l'autre, les Lilliputiens désignent des forces invisibles mais nombreuses, qu'il s'agisse des liens du commerce ou de la force des préjugés, qui enchaînent une entité réputée supérieure selon l'auteur, soit l'Europe continentale ou la nation russe. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la comparaison se déploie mais les termes évoluent, et Gulliver ligoté tend à incarner l'idée des peuples enferrés par les systèmes politiques en place. Un article du *Charivari* de 1850, portant sur une séance de l'assemblée où le ministre de l'intérieur Baroche suggère une réforme du suffrage universel file longuement la métaphore. Le journaliste assimile le suffrage universel à Gulliver et reprend les différents incidents que le personnage subit lorsqu'il est attaché sur le rivage de Lilliput :

C'est aujourd'hui la grande journée de Lilliput, les principaux chefs de cette nation intéressent ont surpris le suffrage universel dans son sommeil, veulent le lier de telle sorte qu'à son réveil il ne puisse faire un pas sans leur permission. M. Baroche, ministre de l'intérieur de la République de Lilliput, monte à la tribune et expose un système pour garrotter le Gulliver électoral. La fourmilière est au grand complet, les principaux hommes d'État lilliputiens arrivent sous la conduite de A. Thiers, et montre à l'assemblée des écheveaux de soie dont il se sont munis pour arriver à leurs fins<sup>1508</sup>.

L'argumentation repose ainsi sur un effet burlesque, les dirigeants politiques étant comparés aux minuscules et ridicules Lilliputiens. Le journaliste poursuit et rapporte les différentes attaques portées au vote par ces ministres aux flèches que les Lilliputiens

---

<sup>1507</sup> MASSON, Charles-François-Philibert, *Mémoires secrets sur la Russie et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et le commencement de celui de Paul Ier*, Paris, 1800-2, t. 2, p. 102.

<sup>1508</sup> *Le Charivari*, 9 mai 1850.



lancent sur Gulliver : « M. Baroche plante çà et là ses aiguilles en forme d'articles, tantôt dans le nez, tantôt dans les joues, tantôt dans les parties grasses du suffrage universel<sup>1509</sup> ». L'auteur évoque également l'épisode où deux Lilliputiens font éternuer Gulliver : « voyons si en lui chatouillant les narines avec une kyrielle interminable d'incapacités électorales nous parviendrons à lui faire faire un mouvement<sup>1510</sup> » et précise que le suffrage universel sommeille, à l'image du personnage de Swift : « ne sens-tu donc pas, gros paresseux de suffrage universel, cette grosse pointe qui transperce ton épiderme ? Gulliver dort toujours<sup>1511</sup> », espérant cependant qu'il revienne à ses esprits lors des élections législatives de 1852 : « gare au réveil de Gulliver ! Il aura lieu en 1852<sup>1512</sup> ». Enfin, le texte rappelle le passage où les Lilliputiens s'inquiètent des dégâts que produiraient la décomposition d'un cadavre aussi massif que celui de Gulliver : « ils n'osent pas le tuer d'un seul coup pendant son sommeil, que feraient-ils ensuite de ce cadavre dont les débris suffiraient pour empoisonner l'atmosphère<sup>1513</sup> ? ». L'enchaînement des épisodes de l'œuvre de Swift et leur comparaison à la tyrannie du gouvernement consiste ici en une véritable réécriture du texte original, en en réactualisant la portée satirique. L'article de Tholozan que nous avons déjà évoqué dresse également un parallèle entre Gulliver et le peuple, cette fois-ci ouvrier, opprimé par les flèches des Lilliputiens :

Il est temps pour lui [le peuple] de rompre ces liens. Que fera-t-il ? Certainement s'il se roulait avec sa masse sur ses minuscules oppresseurs, s'il faisait cette révolution, cette évolution brusque, violente, maladroite, qu'on lui conseille parfois, il écraserait un certain nombre de ses adversaires ; mais il recevrait une nuée de petite flèches douloureuses lancées par les Lilliputiens aux aguets<sup>1514</sup>.

---

<sup>1509</sup> *Id.*

<sup>1510</sup> *Id.*

<sup>1511</sup> *Id.*

<sup>1512</sup> *Id.*

<sup>1513</sup> *Id.*

<sup>1514</sup> *L'Émancipation, op. cit.*

L'image en vient à désigner différentes catégories de la population en situation d'oppression, et un article des *Temps modernes* de 1912 assimile les locataires, enchaînés par les propriétaires, à Gulliver :

De ces faits, il résulte que, bien que les lois soient faites par et pour les propriétaires, ceux-ci ne se contentent pas encore des droits qu'elles leur donnent, mais peu à peu, par des exigences successives, arrivent à imposer des coutumes illégales au respect desquelles la police vient en outre obliger les locataires. C'est ainsi que par notre passivité nous laissons nos ennemis nous enserrer peu à peu dans une foule de petits liens dont chacun nous paraît sans importance et qu'un jour nous nous trouvons, comme Gulliver, fortement entravés grâce à leur multiplicité<sup>1515</sup>.

Un article de Fred Isly, en 1906, renverse les termes de la comparaison : les puissants sont à l'image de Gulliver, dont la consommation effrénée de nourriture et de biens représente un danger pour le peuple ne disposant guère de moyens similaires :

Gulliver, en débarquant dans le royaume des nains, est aussitôt ligoté et solidement entravé, de façon à ne pouvoir nuire. Du fait même de sa taille anormale, parmi les nains, il est une cause de danger. L'auteur de ce conte immortel a voulu ainsi prouver que l'être anormal est un sujet à part dont la société peut exiger des garanties. Le milliardaire est dans ce cas. C'est un phénomène qui, au même titre que Gulliver, chez les Lilliputiens peut constituer un péril pour une société<sup>1516</sup>.

La même image sert pourtant également à critiquer, pour les défenseurs du patronat, les syndicats qui entravent les prises de décisions économiques : « dans l'administration même, on trouve le syndicat partout. Comme Gulliver, nous nous sommes réveillés un jour entourés de mille liens : ceux du syndicalisme<sup>1517</sup> ». D'autres textes, en outre, font de Gulliver ligoté l'image des souverains empêchés de gouverner en raison des nombreux compromis qu'ils doivent accepter. L'écrivain suisse Paul Seippel estime ainsi que le tsar Alexandre III n'a pu régner pleinement dans la mesure où « sa souveraine puissance

---

<sup>1515</sup> *Les Temps modernes*, 6 janvier 1912.

<sup>1516</sup> *Le Pêle Mêle*, 16 septembre 1906.

<sup>1517</sup> FOUGÈRE, Étienne, *Compte-rendus des travaux, congrès national des anciens élèves des frères et des écoles et institutions libres catholiques*, 27 novembre 1908, p. 90

s'arrêtait devant la résistance d'un million de gratte-papier, paresseux et voleurs ; tel, Gulliver enchaîné par les pygmées<sup>1518</sup> », tandis que le journal catholique *La Croix* raille Mussolini entravé, dépourvu de toute véritable liberté d'action : « les petites difficultés qui, en politique, sont pires que les grandes, vont harceler, persécuter, énerver, ligoter Mussolini lequel sera bientôt pareil au Gulliver ficelé par les Lilliputiens<sup>1519</sup>... ».

Outre cet emploi politique, l'image désigne également les compromissions, plus ou moins grandes, qui nuiraient à l'esprit des artistes comme à leur art. Dans un texte portant sur le talent épistolaire de la Marquise de Sévigné, M. Suare affirme ainsi que « l'homme de génie est comme Gulliver au milieu des Lilliputiens qui l'enchaînent pendant son sommeil ; en s'éveillant, il brise sans effort ces liens fragiles que les nains prenoient pour des cables<sup>1520</sup> ». L'artiste génial doit ainsi apprendre à s'affranchir des idées reçues du commun afin de créer, une idée que Stendhal partage, lorsqu'il déplore le peu d'originalité des représentations des peintres officiels, tenus en joug par ceux qui leur passent commande : « on suit bien l'influence de la monarchie, lorsque l'on voit les grands qui ont le plus de génie naturel obligés, par tous les liens de Gulliver, à périr d'ennui pour représenter, c'est-à-dire pour tenir école de servilité monarchique<sup>1521</sup> ». Alfred de Vigny use également de cette comparaison pour déplorer la piètre qualité des conversations des salons littéraires, inadaptées à l'expression des idées plus élevées dont le poète souhaite débattre, comme en témoigne cet extrait d'une lettre adressée à son confrère Alphonse de Lamartine : « nous ne pourrions jamais nous entendre dans ces conversations rompues des salons, où les idées sont amoindries, déguisées, altérées par mille accidents misérables et ces petites considérations, ces ménagements qui sont comme les mille liens de

---

<sup>1518</sup> *La Semaine littéraire*, 27 octobre 1894.

<sup>1519</sup> *La Croix*, 8 novembre 1922.

<sup>1520</sup> SÉVIGNÉ, Marquise de, *Lettres de Madame de Sévigny à sa fille et à ses amis*, Bossange, Masson et Besson, 1806, t. 1, p. CXXIV.

<sup>1521</sup> STENDHAL, *Histoire de la peinture en Italie*, [1817], Paris, Le Divan, 1912, t. 1, p. 65.

Gulliver<sup>1522</sup> ». Gulliver vient ici au service du trope du poète géant, dont les considérations surplombent les occupations ordinaires du vulgaire, image déjà tissée chez Victor Hugo et qui trouve sans doute son accomplissement dans « L'Albatros » de Baudelaire<sup>1523</sup>. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, plusieurs journalistes de *Comœdia* sollicitent à nouveau la figure de Gulliver ligoté pour évoquer la manière dont les interprètes et chefs d'orchestre peu talentueux maltraitent des partitions qu'ils estiment sublimes :

Espérons que M. Colonne, à défaut de M. Chevillard ligoté par les lilliputiens de son comité comme un Gulliver bonasse, fera quelque jour entendre au Châtelet l'*Appalachia* de Delins, la considérant comme une œuvre de musique pure, sans souci d'un programme affamé de pittoresque mais jobard<sup>1524</sup>.

Si l'on accuse Chevillard de déformer la « musique pure », on reproche également aux musiciens de ne pas rendre la beauté des œuvres de Gluck :

Une foumilière de Lilliputiens [*sic*] s'est acharnée sur ce Gulliver. Des batteurs de mesure du dernier ordre, de détestables compositeurs, de ridicules maîtres de chant, des danseurs même, ont instrumenté Gluck, ont déformé ses mélodies, ses récitatifs ont changé ses modulations, lui ont prêté de plates stupidités<sup>1525</sup>.

L'écrivain Robert de Montesquiou, modèle de Proust pour le baron de Charlus, estime également que les contraintes du milieu éditorial nuisent à sa liberté d'artiste : « quand j'eus commencé de publier, je me vis attaché au sol par autant de liens que Gulliver, à Lilliput, avait de cheveux, chacun fixé en terre, par une allumette : ça ne se détache pas facilement<sup>1526</sup> ». Notons ici que les cheveux de Gulliver ne sont pas attachés au sol,

---

<sup>1522</sup> Lettre citée in *Revue d'histoire littéraire*, Paris, PUF, « Classiques Garnier », mai 1998, p. 399.

<sup>1523</sup> « Le Poète est semblable au prince des nuées / Qui hante la tempête et se rit de l'archer ; Exilé sur le sol au milieu des huées, Ses ailes de géant l'empêchent de marcher », BAUDELAIRE, « L'Albatros », in *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>1524</sup> *Comœdia*, 29 novembre 1907.

<sup>1525</sup> *Ibid.*, 14 janvier 1908.

<sup>1526</sup> MONTESQUIOU, Robert de, « Les Pas pressés », in *La Revue de Paris*, mars 1923, p. 86.

quoique le narrateur compare leur finesse à celle des liens qui l'enserrent, point qui témoigne de la force de l'image en dépit d'une connaissance imparfaite du texte.

L'image de Gulliver ligoté en vient finalement à désigner tout type d'entrave, qu'elle soit sociale, psychologique ou matérielle. Germaine de Staël, dans son roman *Corinne*, la convoque pour évoquer le malaise de l'héroïne qui se sent épiée et dévisagée, et en un sens enferrée par les regards d'autrui :

Mais les insinuations, mais les regards à la dérobée pendant que je parlais, mille petites peines, semblables aux liens dont les pygmées entouraient Gulliver, me rendaient les mouvements impossibles, et je finissais par faire comme les autres en apparence, mais avec cette différence que je mourais d'ennui, d'impatience et de dégoûts, au fond du cœur<sup>1527</sup>.

Le poète anonyme, auteur de « La Locomotive », paru dans la *Revue de Toulouse et du Midi de la France* compare quant à lui la tête des trains, encombrée du fardeau des wagons, au personnage de Swift :

Aussi pour maintenir le géant au repos,  
Des serviteurs nombreux attachent à son dos  
Des chars et des fardeaux, des montagnes de pierres,  
Des obstacles sans fin et des cités entières,  
Ainsi qu'à Gulliver les nains de Lilliput  
Liaient dans son sommeil les bras et l'occiput<sup>1528</sup>.

La comparaison semble peut-être certes peu convaincante, mais révèle malgré tout la popularité du lieu commun. Un éditorial d'une nouvelle revue européenne, *Les Matinées espagnoles*, se vante d'avoir réussi à surmonter les obstacles faisant barrage à la publication de ce titre en convoquant à nouveau les liens de Gulliver :

---

<sup>1527</sup> STAËL, *Corinne ou L'Italie*, Paris, Lefevre, 1807, p. 689.

<sup>1528</sup> « La Locomotive », in *Revue de Toulouse et du Midi de la France*, juillet 1862, p. 26.

Mais que de difficultés avant d'arriver au résultat que nous croyons avoir atteint aujourd'hui ! Que de tâtonnements inévitables, que d'écueils à éviter, que de fils de Gulliver, écheveau invisible, gênant notre essor, nous faisant reculer, parfois, devant la tâche ! Aujourd'hui, nous croyons avoir tout surmonté<sup>1529</sup> !

Le compositeur Hector Berlioz, d'une manière analogue, explique à son père les différents phénomènes qui le retiennent à Paris et le privent d'un voyage en mer en convoquant cette même image : « je voudrais bien, comme tu le dis, passer quelque temps à ton bord sous le grand œil du ciel et loin de notre petit monde, mais je suis retenu par les liens de Gulliver, la santé, l'argent, le mal de mer<sup>1530</sup> ». Vigny, encore, oppose la sévérité de la raison qui enchaîne le jugement aux tiraillements du désespoir, mus par le cœur, dans sa préface à *Chatterton* : « songez à ceci ! la Raison est une puissance froide et lente qui nous lie peu à peu par les idées qu'elle apporte l'une après l'autre, comme les liens subtils, déliés et innombrables de Gulliver<sup>1531</sup> ». Enfin, l'écrivain Germaine Beaumont, affirme que les individus sont retenus par la société comme Gulliver l'est par les Lilliputiens : « or, tout le monde est Gulliver. Tout le monde s'éveille tous les matins avec un million de liens autour du corps, si serrés, si ramifiés, venus de tant de points divers, qu'on ne peut se lever sans déplacer avec soi la société tout entière<sup>1532</sup> ».

La popularité de l'image, souvent résumée sous la locution « les liens de Gulliver », n'entretient guère plus que des rapports ténus avec l'œuvre de Swift. Elle ne témoigne pas tant d'une connaissance précise du récit que de l'apparition d'un trope, celui de l'enchaînement d'une puissance par des fers invisibles ou dérisoires. La formule résumée des « liens de Gulliver » paraît d'ailleurs peu fidèle à l'original, dans la mesure où elle semble impliquer une relation d'appartenance : or les liens dont il s'agit sont bien ceux des Lilliputiens et non ceux du capitaine. Elle s'apparente dès lors, quoique dans une

---

<sup>1529</sup> *Les Matinées espagnoles*, janvier 1883.

<sup>1530</sup> Cité in HIPPEAU, Edmond, *Berlioz intime*, Paris, Fishbacher, 1883, p. 473.

<sup>1531</sup> VIGNY, *Chatterton*, Paris, 1835 p. 237.

<sup>1532</sup> *L'Œuvre*, 7 avril 1931.

moindre ampleur, à d'autres expressions courantes issues des grandes œuvres littéraires, à l'image des « moutons de Panurge » ou bien du « talon d'Achille », locutions qui ne figurent guère textuellement chez Rabelais ou chez Homère, mais que la réception des œuvres à travers les siècles paraît avoir générées. Son utilisation en des formes parfois remaniées, par les écrivains français, à l'instar de Stendhal, Vigny ou Madame de Staël, témoigne de sa notoriété : les dictionnaires tendent en effet à sanctionner la validité d'un usage en se référant à son emploi par les auteurs<sup>1533</sup>.

Si l'épisode de Gulliver ligoté paraît connaître une fortune indéniable, certaines images moins précises prennent également de l'ampleur, et la figure du personnage apparaît dans de nombreux articles de presse afin d'évoquer les notions de grandeur et de petitesse. Gulliver devient ainsi l'une des incarnations populaires des géants et des nains, se distinguant en cela d'autres géants célèbres, à l'image de Gargantua, puisque le personnage de Swift se trouve tour à tour surplombant et contemplant d'en bas. Écrivains et journalistes convoquent ainsi Gulliver pour caractériser leurs descriptions de paysages, soit qu'ils comprennent de multiples petits détails, soit qu'ils impressionnent par leur étendue. Théodore de Banville, tel qu'il est cité dans un article du *Papillon* du 25 décembre 1862, compare notamment la petitesse de la principauté monégasque vue depuis la mer au minuscule Empire de Lilliput : « quel coup d'œil superbe ! Monaco, baigné de lumière, vous apparaît comme un décor de théâtre. [...] Invinciblement, nous dit Théodore de Banville, tous les souvenirs de Swift s'emparent de vous ; on devine Gulliver mettant sous son bras la principauté et ses habitants<sup>1534</sup> ». À l'inverse, la découverte des immenses gratte-ciels qui bordent Manhattan suscite également l'émoi des journalistes, émotion qu'ils assimilent à celle que Gulliver dut éprouver en arrivant à Brobdingnag. Un dignitaire égyptien, narrant son arrivée aux États-Unis, rapporte ainsi :

---

<sup>1533</sup> Nous songeons notamment au *Dictionnaire de l'Académie française* ou au *Littré*.

<sup>1534</sup> *Le Papillon : arts, lettres, industrie*, 25 décembre 1862.

Je crus un instant être le héros de ce fameux roman de Swift, que vous connaissez tous, s'appelant Gulliver. Oui, parfaitement, Gulliver en personne, échappé de sa petite contrée de Lilliput et abordant au pays des Brobdingnags où des géants de 60 pieds de haut sont soumis contre nous, malgré leur taille, à la douleur humaine<sup>1535</sup>.

De manière analogue, un journaliste de *Comœdia*, commentant une carte postale de Régis Gignoux figurant l'horizon de New-York s'exclame « est-ce une entreprise de cinéma qui voulut tourner Gulliver<sup>1536</sup> ? », s'étonnant de la taille prodigieuse des immeubles. Les comparaisons à Lilliput et à Brobdingnag se trouvent également dans des articles évoquant diverses choses de taille petite ou grande. L'une des bêtes d'une compétition de taille de bœufs en 1867 porte ainsi le nom de Gulliver, censé évoquer une silhouette massive<sup>1537</sup>, tandis que l'exposition de la plus grande mappemonde du globe à Suresnes suscite de commentaire d'un journaliste : « on dirait une mappemonde pour Gulliver, Gargantua et Pantagruel<sup>1538</sup> ». L'apparition des minigolfs au XX<sup>e</sup> siècle pousse quant à elle le journaliste d'un article consacré aux « sports élégants » à assimiler cette nouvelle activité à un sport de Lilliputiens<sup>1539</sup>, tandis que l'un de ses collègues estime que la naissance d'un enfant de taille particulièrement petite évoque le récit de Swift :

Il ne pesait alors que 878 grammes et mesurait exactement 25 centimètres. Il manifeste néanmoins qu'il est en état de vivre. On le nourrit avec de petites quantités de cognac coupé d'eau et avec un compte-gouttes. S'il ne grandit pas, la fiction de Swift dans les Voyages de Gulliver deviendra presque une réalité<sup>1540</sup>.

Une recension d'un ouvrage scientifique consacré aux fourmis, dans *La Jeune France*, songe aux Lilliputiens lorsqu'il s'émerveille de l'organisation de ces insectes : « on est stupéfait de retrouver chez ces êtres, d'apparence si humble, un état social, une industrie

---

<sup>1535</sup> FAZIL, H., « Voyage aux États-Unis d'Amérique », in *L'Égypte contemporaine*, janvier 1922, p. 363.

<sup>1536</sup> *Comœdia*, 5 août 1925.

<sup>1537</sup> *L'Exposition populaire illustrée*, 1867, p. 448.

<sup>1538</sup> *Comœdia*, 12 août 1935.

<sup>1539</sup> *Comœdia*, 3 janvier 1931.

<sup>1540</sup> *Comœdia*, 30 septembre 1930.



et des institutions dont nous croyons avoir le monopole. C'est l'histoire, réelle et scientifique, de Gulliver chez les Lilliputiens<sup>1541</sup> ». Une évocation de la taille des globules rouges, dans les pages de *Comœdia*, où l'on rapporte les propos du directeur du laboratoire d'embryogénie au Collège de France, suscite ce commentaire « si, nouveau Gulliver, nous pouvions examiner au microscope cette première amplification, en employant encore un grossissement de 2 000 diamètres, le globule rouge atteindrait 28 mètres de large<sup>1542</sup> ». Outre ces comparaisons matérielles, il se trouve également quelques références d'ordre moral, et Jean Aicard, dans le tombeau qu'il dédie à Alexandre Dumas, compare flatteusement l'écrivain à un Gulliver dominant les Lilliputiens :

Va, si jamais statue à bon droit fut dressée  
Au milieu d'une foule attentive et pressée,  
C'est la tienne, ô Dumas, prodigieux conteur,  
Qui, les dominant tous d'une immense hauteur,  
Tenais autour de toi tes lecteurs dans ton ombre,  
Sur tous les points du globe, ici, là-bas, sans nombre,  
A l'échoppe, aux palais, sur les vaisseaux en mer,  
Lecteurs lilliputiens du conteur Gulliver<sup>1543</sup> !

De manière plus fréquente, les comparaisons relatives à la taille s'avèrent peu flatteuses. On assimile ainsi des personnages de peu d'envergure ou bêtement enfantins aux Lilliputiens et des individus grotesques aux géants de Brobdingnag. Un journaliste de la *Gazette littéraire* raille ainsi les députés, jugés trop nigauds pour évoquer les choses de l'État : « en entendant de pareils blancs-becs parler ainsi du pouvoir les Lilliputiens de Gulliver ne vous viennent-ils pas à la pensée<sup>1544</sup> ? ». Adolphe de Rouvère compare quant à lui les écrivains des revues littéraires aux Lilliputiens, estimant qu'ils sont trop petits pour s'attaquer à la littérature : « que le bon docteur Swift avait raison de se pâmer de rire

---

<sup>1541</sup> *La Jeune France*, décembre 1884, p. 486.

<sup>1542</sup> *Comœdia*, 29 février 1931.

<sup>1543</sup> *Le Monument d'Alexandre Dumas*, Paris, 1884, p. 31.

<sup>1544</sup> *Gazette littéraire*, 27 janvier 1831.

en écrivant son Gulliver ! Il y a tant de gens qui ne sont grands qu'en imagination ! [...] Oh ! les superbes pygmées que vous faites ! sans talent et sans style, vous n'attraperez jamais l'ombre d'une idée<sup>1545</sup> ». Un article épinglant l'écrivain Victorien Sardou procède à une comparaison similaire : « quel papillotage, quel tatillonnage dans ce microcosme ! On dirait le Lilliput d'un Gulliver lilliputien, d'un Napoléon des infusoires, d'un empereur des Vibrions<sup>1546</sup> ». L'écrivain Jean Cassou, dans *Les Harmonies viennoises*, raille quant à lui le peu d'intérêt des babioles que possèdent les femmes : « elles vivent dans un monde de futilités qu'il vous faut regarder à la loupe et vous vous trouvez tout dépaysé comme Gulliver chez les Lilliputiens<sup>1547</sup> ». Enfin, un journaliste du début du XX<sup>e</sup> siècle se moque des concerts donnés par les enfants du conservatoire en convoquant la figure de Gulliver à Lilliput : « c'est ainsi que nous avons déjà des grandes coquettes de douze ans, que nous aurons prochainement des duègnes de treize ans et des instrumentistes que l'on sera forcé de tenir sur la main, comme Gulliver le faisait au pays de Lilliput, pour les présenter dans les concerts<sup>1548</sup> ».

Les comparaisons aux géants, qu'ils désignent les habitants de Brobdingnag ou Gulliver à Lilliput, tendent à concerner des personnages grotesques relevant du monde du spectacle ou du cinéma. Ainsi, l'apparition d'un directeur de cirque dans un café suscite ce commentaire d'un journaliste de *Comœdia* en 1908 : « voici, au milieu du café, un directeur de cirque, paternel et tout blanc, dont l'énorme tromblon de soie aux bords fantastiques, apparaît comme la réclame d'un chapelier qui aurait lu Gulliver à Brobdingnac<sup>1549</sup> [*sic*] ». Ce texte témoigne peut-être de la lecture du *Gulliver* illustré par Grandville, où le dessinateur représente une affiche annonçant le spectacle de Gulliver à

---

<sup>1545</sup> *La Semaine littéraire*, p. 313-4.

<sup>1546</sup> *Beaumarchais*, 17 décembre 1882.

<sup>1547</sup> Cité dans *Comœdia*, 16 octobre 1926.

<sup>1548</sup> *Comœdia*, 30 décembre 1911.

<sup>1549</sup> *Comœdia*, 21 avril 1908. L'orthographe Brobdingnac apparaît dans de nombreuses adaptations de *Gulliver* en France, il s'agit sans doute d'une francisation du nom évoquant les toponymes du Sud-Ouest.

Brobdingnag<sup>1550</sup>. À propos de la répétition d'une pièce de M. Pourceaugnac, un journaliste du même périodique en 1921 compare l'un des acteurs à Pantagruel ou Gulliver illustré par Doré :

Notons, pour terminer, que M. Granval, à la fin du deuxième acte, trouva un aboiement sauveteur, que M. Bernard, gigantesque et multicolore, évoque un dessin de Gustave Dore, – tantôt Pantagruel, tantôt Gulliver chez Lilliput – que son travesti féminin du troisième acte, ses minauderies, feraient envie au meilleur comique de music-hall<sup>1551</sup>.

Il nous faut ici noter que Doré ne semble pas avoir illustré *Gulliver*, et peut-être le journaliste songe-t-il à Grandville. Cette confusion paraît cependant emblématique de la connaissance populaire de l'œuvre, qui n'est guère précise ou exhaustive. D'une manière peut-être moins élégante, on trouve également, en 1931, un commentaire estimant que la chanteuse Miarka, de taille prodigieuse, ne pourrait tomber amoureuse que d'un Gargantua ou d'un Gulliver : « ou alors, il faudrait qu'elle fût avec Gargantua ou avec Gulliver<sup>1552</sup> ». Enfin, le directeur de théâtre Rodolphe Darzens vilipende les gros plans des premiers films de cinéma muet, qu'il juge grotesques :

[...] le ridicule de ces premiers plans disproportionnés où paraissent des têtes énormes, suivies d'ensembles composés de personnages presque minuscules, successions d'images qui nous transportent ainsi, alternativement, devant des êtres fantastiques ou trop grands ou trop petits, que semble avoir créés Swift – et qui nous rappellent Gulliver à Lilliput<sup>1553</sup> !

La popularité des comparaisons portant sur les deux premiers voyages révèle la diffusion massive de l'œuvre dans ses versions écourtées, et les références au troisième et quatrième livre paraissent bien moins fréquentes. On constate cependant deux évocations de la machine à tout dire de Laputa. En 1844, le Musée des familles rapporte ainsi l'invention de M. Clarke :

---

<sup>1550</sup> *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, Furne et Fournier, 1838, p. 175.

<sup>1551</sup> *Comœdia*, 16 novembre 1921.

<sup>1552</sup> *Comœdia*, 27 mars 1936.

<sup>1553</sup> *Comœdia*, 11 août 1932.

Un M. Clarke, de Bridgewater, vient d'exposer au salon égyptien de Piccadilly, une machine à faire des vers latins. Cette machine a coûté à son inventeur quinze années de travail et beaucoup d'argent. L'idée qui a présidé à cette invention n'est pas nouvelle, est empruntée à la machine à calculer de Babbage, et, comme on le voit, Gulliver peut en revendiquer une bonne part<sup>1554</sup>.

L'attribution du texte à Gulliver est peut-être intentionnelle, mais révèle malgré tout l'efficacité du jeu sur la vraisemblance que Swift avait induit. Un article du *Mouvement scientifique*, un demi-siècle plus tard, évoque cette même machine pour critiquer l'invention d'un engin trigonométrique :

Ces tentatives irrationnelles font songer à la description que donne Gulliver de l'académie qu'il a visitée dans son troisième voyage et où il trouva des savants occupés à recueillir les phrases formées dans une machine qui remuait au hasard tous les mots de la langue. De tels excès étaient inévitables à une époque comme la nôtre, où l'abus de formules creuses et vides, de symboles dépourvus de sens, a troublé la cervelle de tant de chercheurs<sup>1555</sup>.

*Gulliver's Travels* paraît ainsi survivre en France, non seulement grâce à ses traductions et aux études de l'œuvre, mais bien à son inscription dans l'imaginaire collectif qui résulte de la lecture de versions tronquées. Ainsi, le texte traverse les époques à travers la propagation de lieux communs venant au service de discours de natures particulièrement variées et l'œuvre n'est plus évoquée pour elle-même, mais comme un exemple de divers phénomènes. Le nom et le travail des traducteurs paraissent ainsi sombrer dans l'oubli : malgré leurs tentatives d'entrer dans l'éternité littéraire et de s'attirer la gloire, seules certaines images de l'œuvre, développées en dehors de sa lecture, perdurent véritablement. Ce phénomène, cependant, tient à la popularité d'un texte considéré comme un classique : chacun connaît l'œuvre et les images qu'elle charrie, sans même l'avoir lu. La connaissance de l'œuvre, ainsi, est immédiate : elle suscite instantanément des images et ne relève pas de la lecture du médium original, c'est-à-dire

---

<sup>1554</sup> *Musée des familles, lectures du soir*, 1844.

<sup>1555</sup> *Le Mouvement scientifique, revue des progrès de l'électricité*, 2 juin 1894.

du texte. La réception des œuvres du panthéon de la littérature paraît dès lors paradoxale : la popularité immense de ces textes menant à un degré de connaissance peu précis. Italo Calvino estime, à ce propos, que les lecteurs de classiques prétendent toujours qu'ils sont en train de les relire : « le préfixe itératif devant le verbe 'lire' peut renvoyer à une petite hypocrisie de la part de ceux qui rougiraient d'admettre qu'ils n'ont pas lu un livre fameux<sup>1556</sup> ».

C'est également ce statut de classique qui pousse l'œuvre à être utilisée par des personnalités de bords politiques opposés au XX<sup>e</sup> siècle. Les différents niveaux de lecture de l'œuvre, ainsi que les faisceaux de signification multiples qui la traversent permet en effet à chacun de s'en saisir pour défendre des opinions contraires. Ainsi, des partisans de politiques bien étrangères à la pensée de Swift ménagent-ils une place de choix à l'œuvre en France. Maurice Constantin-Weyer, traducteur de l'œuvre en 1930, est ainsi proche de l'Action française, dont il contribue régulièrement à l'organe de presse. L'édition du 31 octobre 1928, qui revient sur le meurtre de manifestants ayant essayé de démanteler une statue d'Émile Combes, ancien ministre de l'instruction et anticlérical fervent, met notamment en exergue une citation de l'écrivain, à côté du titre<sup>1557</sup>. Quatre ans plus tard, l'on apprend dans un numéro de *L'Action française* que Constantin-Weyer a dédié son ouvrage consacré aux vignes, *L'Âme du vin*, à Charles Maurras<sup>1558</sup>. Le responsable de la maison d'édition dans laquelle la traduction est publiée entretient également des liens avec les nationalistes français. La collection « À la cité du livre » appartient en effet au libraire Arthème Fayard, qui a notamment édité *L'Histoire de*

---

<sup>1556</sup> CALVINO, *op. cit.*, p. 7.

<sup>1557</sup> « Il y a eu mort d'homme et c'est en vain que vous feriez le geste de Ponce Pilate : le sang des victimes de Pons, celui de Guiraud tué, de Rouzet blessé, tache singulièrement votre honneur ». *L'Action française*, 31 octobre 1928.

<sup>1558</sup> *L'Action française*, 22 mars 1932.

France du cofondateur de l'Action française Jacques Bainville<sup>1559</sup> ainsi qu'une encyclopédie consacrée à la pensée politique de Maurras<sup>1560</sup>. Le même éditeur avait également repris *Candide* en 1924, journal maurrassien et antisémite, avant de fonder *Je suis partout*, dont le premier numéro parut le 29 novembre 1930, et dont les premiers collaborateurs furent notamment Robert Brasillach ou Lucien Rebatet. Or, la retraduction suivante de *Gulliver* qui paraît en France est publiée par André Bay, directeur littéraire de Stock qui, comme nous l'avons déjà évoqué, a hérité de ce titre de son beau-père, Jacques Chardonne, qui avait collaboré pendant la Seconde Guerre mondiale. André Bay, quoique non impliqué activement dans le régime de Vichy, rédigea de nombreuses brèves littéraires pour l'hebdomadaire *Comœdia* entre 1942 et 1943<sup>1561</sup>, dont la rédaction était contrôlée par les autorités allemandes. En revanche, la retraduction suivante de *Gulliver* paraît chez les Éditeurs Français Réunis, maison d'édition du Parti Communiste Français et dirigée par Louis Aragon. L'œuvre est, comme nous l'avons souligné plus haut, régulièrement vendue dans des événements organisés par le PCF au Vel d'Hiv. En ce sens, éditeurs de tous bords politiques se saisissent de l'œuvre de Swift afin de gonfler les collections de leurs maisons. La présence de classiques, au catalogue, faisant office de gage intellectuel. Si l'on ne trouve guère de traces de la pensée politique des traducteurs dans leurs versions de *Gulliver*, il n'en demeure pas moins que le texte de Swift sert en quelque sorte le *soft power* des maisons d'éditions sous l'emprise de divers courants politiques, qu'ils soient communistes ou nationalistes. Les journalistes, quant à eux, citent l'œuvre pour venir au service de leurs

---

<sup>1559</sup> Bainville défendait d'ailleurs *Gulliver*, estimant que la France ne pourrait restaurer son prestige culturel à la seule condition de produire des œuvres de ce type :

« l'esprit humain a besoin d'être relevé. Le jour où nous aurons l'équivalent de *Candide* et de *Gulliver*, ce jour-là nous pourrions dire que la civilisation est revenue ». BAINVILLE, Jacques, *Heur et Malheur des Français*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1924, p. 19.

<sup>1560</sup> CHARDON, Pierre, *Dictionnaire politique et critique de Charles Maurras*, Paris, A la cité des livres, 1931.

<sup>1561</sup> Voir par exemple *Comœdia*, 1er janvier 1942, 14 février 1942, 28 février 1942, 14 mars 1942, 28 mars 1942 etc.

opinions politiques, l'image de Gulliver ligoté désignant tour à tour les monarques ou le peuple, les chefs d'entreprises ou les syndicats. La manière dont on interprète l'opposition des Yahoos aux Houyhnhnms varie également de manière remarquable. La presse collaborationniste convoque ainsi la figure des Yahoos pour défendre l'antisémitisme de Louis-Ferdinand Céline en 1942 :

Le nom de Céline se confond actuellement avec celui d'antisémitisme virulent. Mais le Juif n'est au fond pour lui que le symbole des instincts turpides qui grouillent au fond de toute homme. Nous sommes tous Juifs à des degrés divers. Vulgarité, pleurerie, goinfreterie, bassesse, tel est le lot d'une humanité qui a à juste titre reconnu dans le Juif son roi, comme les 'Yahous' de Gulliver choisissaient pour les conduire le plus méchant et le plus puant de la bande<sup>1562</sup>.

À l'issue de la guerre, la menace qui plane, au conseil des Houyhnhnms, d'exterminer ou de stériliser les Yahoos effraie au contraire Robert Merle dans un article du *Monde*, paru en 1967 :

Le lecteur d'aujourd'hui ne lire pas sans frémir les pages où les 'nobles' Houyhnhnms laissent éclater leur haine pour les 'soushommes' yahoos qu'ils ont asservis. Pour nous, ce mépris d'une 'race' pour une autre 'race' évoque avec une terrible précision les réveils frissonnants à l'aube, les wagons plombés, les hâtifs triages sur le quai et, couronnant ce paysage lugubre, les épaisses volutes de fumée pestilentielle qui s'échappaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre des hauts fourneaux d'Auschwitz<sup>1563</sup>.

En ce sens, les interprétations de *Gulliver* ne tiennent guère à la nature de ses traductions, mais bien aux événements et aux courants politiques qui ont marqué l'histoire entre sa parution et sa relecture. La mémoire en jeu n'est dès lors plus seulement celle de l'œuvre, de son texte et de ses traductions, mais celle de l'histoire dans son ensemble, à l'aune de laquelle le livre est lu sous un nouveau jour. L'œuvre de Swift est ainsi au classique au sens que leur donne Calvino lorsqu'il affirme qu'il s'agit de livres « qui, quand ils nous

---

<sup>1562</sup> *Deutschland-Frankreich*, 26 septembre 1942.

<sup>1563</sup> *Le Monde*, 27 décembre 1967.

parviennent [...] traînent derrière eux la trace qu'ils ont laissée dans la ou les cultures qu'ils ont traversées<sup>1564</sup> ».

## **2. Anonymat de l'origine, propagation des adaptations**

Si Calvino soulignait avec humour qu'il était difficile, pour certains, d'avouer ne pas avoir lu les classiques, sa boutade paraît bien s'appliquer à la connaissance de *Gulliver* par le grand public. S'il est impossible de prouver que ce dernier ait lu ou non l'œuvre de Swift, il n'en demeure pas moins que la circulation, toujours plus massive, de celle-ci sous différents supports crée un sentiment de familiarité et de proximité. Les adaptations intersémiotiques de l'œuvre, que Jakobson considère d'ailleurs comme relevant de la supracatégorie de la traduction<sup>1565</sup>, se multiplient dès sa parution. Pièces de théâtre, films ou encore feuillets radiophoniques se saisissent en effet du texte.

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, les caricaturistes font appel à l'image de Gulliver entouré des Lilliputiens pour illustrer l'actualité. Le duc Ferdinand-Philippe d'Orléans, graveur amateur, représenta ainsi en 1830 en Gulliver enfermé symbolisant la menace que constituaient les révolutions de juillet, intitulé « La Patrie en danger<sup>1566</sup> ». Une lithographie de Langlumé figure également Gulliver, image du peuple français, résistant aux attaques des « ultras, chevaliers de l'éteignoir, congréganistes et jésuites<sup>1567</sup> ». L'article du *Charivari* qui comparait Gulliver au suffrage universel endormi s'accompagnait ainsi d'une gravure d'Honoré Daumier, représentant Gulliver ligoté à Lilliput<sup>1568</sup>. Phénomène rare, cependant, la face du personnage est contre terre, et le

---

<sup>1564</sup> CALVINO, *op. cit.*, p. 9.

<sup>1565</sup> JAKOBSON, *Essais de linguistique générale 1. Les fondations du langage*, Paris, Minuit, 1963, p. 79.

<sup>1566</sup> Cf. annexes fig. 10 p. 248. D'ORLÉANS, Ferdinand-Philippe, « La Patrie en danger », 1830.

<sup>1567</sup> Cf. annexes fig. 11 p. 248. LANGLUME, « Gulliver se relève et tous les nains sont culbutés », 1830.

<sup>1568</sup> DAUMIER, Honoré, « Lilliputiens essayant de profiter du sommeil d'un nouveau Gulliver », 1850.



capitaine paraît sangloter sous les assauts des Lilliputiens dont les visages sont ceux des parlementaires. Une caricature de Victor Hugo de la main de Benjamin Roubaud n'est pas non plus sans évoquer Gulliver. On y voit le poète sous les traits d'un géant au grand front, assis sur l'Académie française, résistant aux vains assauts des autres hommes de lettres qui, minuscules, tâchent de le détrôner<sup>1569</sup>. Le sujet paraît également séduire la peinture académique et officielle, et l'on atteste des Gulliver de la main de Jehan Georges Vibert, médaillé du Salon de Paris, et de l'académicien André Devambez<sup>1570</sup>. Enfin, de nombreuses images sont diffusées sous différents formats du début du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours : images d'Épinal<sup>1571</sup>, cartes postales<sup>1572</sup>, ou même images Panini<sup>1573</sup>. Gulliver appartient ainsi à la vie courante et la connaissance qu'en a le public tient parfois davantage à ces images, croisées par hasard, qu'à la lecture de l'œuvre.

Les adaptations théâtrales connaissent également un succès franc dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Marivaux s'inspire ainsi des Lilliputiens pour l'argument de *L'Isle de la raison ou les Petits Hommes*, où les personnages grandissent au fur et à mesure qu'ils gagnent en intelligence. Si la pièce peine à rencontrer son public, dans la mesure où il était impossible de faire grandir les acteurs sur scène, le *Mercur de France* salue la référence à *Gulliver* : « le 3 de ce mois, ils lûrent aussi une Comedie en trois Actes & un Prologue, qu'on doit jouer incessamment. Elle a pour titre, l'Isle de la Raison. C'est un sujet tiré des *Voyages de Gulliver*, qui est traité, dit-on très-ingénieusement & avec beaucoup d'esprit. Nous en

---

<sup>1569</sup> Cf. annexes fig. 12 p. 249. ROUBAUD, Benjamin, *Panthéon charivarique*, 9 décembre 1841.

<sup>1570</sup> D'ailleurs acheté par l'État français selon *Comœdia*, 11 juillet 1912.

<sup>1571</sup> *Histoire de Gulliver*, Épinal, Pellerin, estampe, 42x43 cm, 1843.

<sup>1572</sup> Un lot non daté est conservé à la bibliothèque Richelieu, sous la cote SNR CP-1 (GULLIVER). Le site Zazzle vend une carte postale de Gulliver tirant la flotte de Blefuscu par Grandville, URL : [https://www.zazzle.be/carte\\_postale\\_gulliver\\_volant\\_la\\_flotte\\_de\\_blefuscudian-239214478255295742](https://www.zazzle.be/carte_postale_gulliver_volant_la_flotte_de_blefuscudian-239214478255295742), page consultée le 2 septembre 2020. Des cartes postales où figurent des images extraites de l'adaptation de Gulliver de Max Fleischer étaient imprimées au Havre par Volcan en 1976, URL : <http://vi.raptor.ebaydesc.com/ws/eBayISAPI.dll?ViewItemDescV4&item=362655502208&category=79224&pm=1&ds=0&t=1580397669000&ver=0>, page consultée le 2 septembre 2020.

<sup>1573</sup> *Gulliver*, Images Panini, Allemagne, Panini, 1979. URL : [https://store.panini.fr/store/str\\_fra\\_fr/307rcd-it-gulliver-raccolte-complete-tedesche.html](https://store.panini.fr/store/str_fra_fr/307rcd-it-gulliver-raccolte-complete-tedesche.html), page consultée le 1<sup>er</sup> septembre 2020.

parlerons en son temps<sup>1574</sup> ». L'œuvre ne consiste cependant pas en une réécriture de Swift, mais lui emprunte seulement le thème des hommes de petite taille. En 1815, Charles-Augustin Sewrin écrit une comédie en un acte intitulée *Gulliver dans l'isle des géants*, réduisant à nouveau le récit à l'un des deux premiers voyages<sup>1575</sup>. L'auteur d'un compte-rendu dans *Le Magasin encyclopédique* s'offusque d'ailleurs de cette réduction de l'œuvre :

L'auteur des Variétés n'a pas saisi le véritable but de l'auteur de Gulliver, ou n'a pas jugé à propos de le mettre sous les yeux du public. Il s'est borné à faire un tableau grotesque ; et le public, qui n'est pas difficile quand il rit, a été désarmé par l'étrange apparition des Géants qui ont huit ou dix pieds de haut, et par la naïve intelligence de petits enfans qui représentent les Lilliputiens, et qui n'ont pas plus de deux pieds et demi<sup>1576</sup>.

Une autre recension n'est guère plus clémente envers Sewrin : « il était impossible de faire une pièce plus mauvaise ; mais M. Sewrin qui ne tombe jamais, quoi qu'il ait ce qu'il faut pour cela, a trouvé le moyen de faire réussir cette mascarade<sup>1577</sup> ». Malgré cette impopularité critique, il semblerait que la pièce ait tenu au moins deux ans, puisque l'article cité paraît deux ans après la première représentation. En 1826, Jean Coralli signe un *Gulliver*, ballet-pantomime, joué au Théâtre de la Porte Saint-Martin<sup>1578</sup>, pour lequel nous n'avons pas trouvé de compte-rendu mais qui témoigne malgré tout de l'engouement pour les spectacles fondés sur l'œuvre de Swift. Vingt-trois ans plus tard, un article du *Ménestrel* annonce la féerie des *Voyages de Gulliver* au Théâtre historique où « les Lilliputiens seront représentés par de jolis automates de six pouces<sup>1579</sup> », dont nous n'avons pu identifier l'auteur. La popularité des spectacles inspirés de l'œuvre de Swift se poursuit et Henri Boisseaux livre un opéra-comique, *Le Neveu de Gulliver*, représenté

---

<sup>1574</sup> *Mercure de France*, août 1727.

<sup>1575</sup> SEWRIN, Charles-Augustin, *Gulliver dans l'isle des géants*, Paris, Barba, 1815.

<sup>1576</sup> *Le Magasin encyclopédique, ou journal des sciences, des lettres et des arts*, 1815, p. 416.

<sup>1577</sup> *Mémorial dramatique*, 1817, p. 197.

<sup>1578</sup> Coralli, Jean, *Gulliver*, Paris, Bezou, 1826.

<sup>1579</sup> *Le Ménestrel*, 26 août 1849.

pour la première fois en 1861<sup>1580</sup>. Si la presse ne paraît guère s'enthousiasmer pour le livret, elle insiste cependant sur les talents des danseurs et interprètes :

Cet opéra taillé en pleine fantaisie a nécessité l'engagement d'une étoile chorégraphique, Mlle Clarelle, ex-sujet de ballet de l'Opéra. *Le Neveu de Gulliver* viendra à la fin de septembre et servira aux débuts importants et impatientement attendus du baryton Jules Lefort, le chanteur favori des salons et des concerts du grand monde<sup>1581</sup>.

L'intérêt ne réside ainsi pas dans le sujet mais bien dans la mise en avant d'artistes pour lesquels le public s'enthousiasme. Cinq ans seulement après ce spectacle, Clairville rédige le livret d'un nouvel opéra-comique, *Les Voyages de Gulliver*, en quatre actes et trente tableaux<sup>1582</sup>. Si la presse souligne le succès de la pièce : « 365 représentations consécutives n'ont pu arrêter la vogue des *Voyages de Gulliver*<sup>1583</sup> », indique un article du *Philosophe*, certains en déplorent, non sans humour, les costumes jugés trop couvrants : « pour comble de malheur, la censure se mêle aujourd'hui d'allonger les jupes des figurantes et de coller des feuilles de vigne sur les apothéoses<sup>1584</sup> ». On le voit : l'argument du spectacle n'est à nouveau pas débattu, il s'agit avant tout, pour les journalistes, de signaler les événements auxquels il est bien vu de se rendre.

En 1909, un article de *Comœdia* annonce le *Royaume de Gulliver* au Jardin d'Acclimatation. Ce spectacle n'emprunte rien au récit de Swift, mais consiste en une attraction où le public pouvait observer des personnes de petite taille contraintes de s'affairer dans une ville miniature : « avec quel souci du naturel a été édifée cette ville naine si pittoresque et fantaisiste dans sa petitesse<sup>1585</sup> », s'exclamait le journaliste. Un spectacle similaire tourne en 1928, où Fred Sylvester, accompagné de trois nains, met en

---

<sup>1580</sup> BOISSEAU, Henri, *Le Neveu de Gulliver*, Paris, Michel Lévy, 1862.

<sup>1581</sup> *Le Ménestrel*, 1<sup>er</sup> septembre 1861, p. 316.

<sup>1582</sup> CLAIRVILLE, Jules, *Les Voyages de Gulliver*, Paris, Théâtre impérial du Châtelet, 1867.

<sup>1583</sup> *Le Philosophe*, 21 septembre 1867.

<sup>1584</sup> *Ibid.*, 28 décembre 1867.

<sup>1585</sup> *Comœdia*, 11 avril 1909.

scène des acrobaties, et intitule sa production *Gulliver chez Lilliput*<sup>1586</sup>. Enfin, une ville lilliputienne est installée sur l'Esplanade des Invalides à Paris en 1937. Les figurants y ont été sélectionnés selon des critères qui, de nos jours, sembleraient cruels : « ils sont d'ailleurs les plus jolis échantillons de la race humaine lilliputienne... puisque tout nain difforme est proscrit de cette cité, qui ne comprend que des hommes et des femmes [...] en parfaite et esthétique réduction de vous et de moi, de taille normale<sup>1587</sup> », commente en effet un journaliste de *Ce soir*. Les années 1920 sont également marquées par la réussite du *Gulliver au pays de Lilliput* de Raymond Genty, réécriture du premier voyage<sup>1588</sup>. De manière surprenante, les critiques paraissent estimer que la pièce est fidèle à l'original, quoiqu'elle s'en éloigne assez considérablement :

Les auteurs ont dégagé les principaux faits du voyage de Gulliver à Lilliput et les ont mis à la portée des petits. C'est ainsi qu'ils nous montrent le peuple de Lilliput se préparant à fêter les fiançailles de la princesse Acacia, la fille du roi avec l'amiral Bolgotam [*sic*] premier ministre. Mais une nouvelle stupéfiante met la ville en émoi. On a trouvé, endormi sur la plage, un homme d'une taille invraisemblable. C'est Gulliver, qui a été jeté à la côte après avoir fait naufrage. Le peuple nain est mobilisé pour capturer le géant. Celui-ci pourtant n'est pas bien méchant et désirerait inspirer confiance à ses hôtes. Il s'est fait un ami du peintre Flavy, lequel lui a confié être amoureux de la princesse Acacia. Gulliver, qui a gagné les bonnes grâces du roi en capturant la flotte ennemie la lui fait obtenir en mariage. Cependant, Gulliver s'est attiré l'inimitié de l'amiral Bolgolam. Usant de faux l'amiral fait arrêter le géant pour crime de trahison. Avec l'aide de Flavy et d'Acacia, Gulliver tente de s'échapper mais il est repris et condamné à mourir dans les supplices. Mais un bienfait n'étant jamais perdu Flavy réussit à amener le peuple qui délivre le prisonnier. Gulliver, à son tour, tient l'amiral en son pouvoir. Il lui pardonne avant de quitter Lilliput, au grand désespoir de Flavy et d'Acacia<sup>1589</sup>.

Ce résumé révèle que la pièce de Genty n'entretient que des rapports ténus avec l'œuvre de Swift, où ne figure ni intrigue amoureuse, ni histoire d'amitié entre Gulliver et un peintre. Ainsi, les représentations théâtrales de *Gulliver* contribuent à populariser les

---

<sup>1586</sup> « Pour la première fois à Paris : Gulliver chez Lilliput par Fred Sylvester and his three midgits », *Comœdia*, 13 janvier 1928.

<sup>1587</sup> *Ce Soir*, 28 mai 1937.

<sup>1588</sup> GENTY, Raymond, *Gulliver au pays de Lilliput*, Paris, 1926.

<sup>1589</sup> *Comœdia*, 23 octobre 1925.

thèmes des nains et des géants. La nature des spectacles, relevant de l'opéra-comique, du vaudeville, du cirque ou bien des pièces pour enfants, tend à vider l'œuvre de sa portée satirique. L'œuvre de Swift sert ainsi de prétexte à mettre en scène des spectacles de natures diverses et variées, fonctionnant dès lors comme une matière première à partir de laquelle les auteurs brodent leurs propres récits. Le nom de Gulliver, pour le grand public, n'évoque dès lors plus nécessairement le texte de Swift comme ses traductions, mais peut-être l'un ou l'autre de ces spectacles qui, de Gulliver, ne tiennent souvent que le nom.

Les adaptations théâtrales se font moins nombreuses au fil du XX<sup>e</sup> siècle, peut-être en raison de l'apparition du cinéma, qui, dès ses balbutiements, reprend le sujet à son compte. Dès 1902, Georges Méliès, pionnier du cinéma, réalise un *Voyage de Gulliver à Lilliput et chez les géants*<sup>1590</sup>. Le film de quatre minutes met en scène différents épisodes appartenant ou non au récit de Swift. Le choix du titre, qui préfère le terme générique de géant au nom spécifique – certes difficile à prononcer – de Brobdingnag, témoigne à nouveau d'un certain éloignement de l'original. Le film représente ainsi Gulliver ligoté et à table chez les Lilliputiens, éteignant l'incendie du palais avec une bouteille d'eau et non le moyen naturel retenu par Swift, ou encore le capitaine tombant dans une tasse de café, et non un pot de crème, à Brobdingnag. Il ne s'agit pas tant, pour Méliès, de traduire l'œuvre de Swift à l'écran, mais plutôt d'en exploiter le potentiel cinématographique lié au caractère visuel du renversement des proportions, potentiel que de nombreux journalistes soulignent dans les années 1920 et 1930 : « pourquoi, par exemple, ne pas tourner *Les Voyages de Gulliver* ? Avec les moyens dont disposent actuellement les opérateurs quelle belle réalisation on pourrait faire de l'entrée de Gulliver à Lilliput. A l'écran les géants et les lilliputiens naissent si vite<sup>1591</sup> ! », lit-on ainsi dans *Comœdia* en 1925. Un journaliste du même hebdomadaire indique également en 1933 que :

---

<sup>1590</sup> MÉLIÈS, Georges, *Voyage de Gulliver à Lilliput et chez les géants*, France, Star Film, 1902.

<sup>1591</sup> *Comœdia*, 4 août 1925.

Parmi les anciennes œuvres, on voit très bien un film sur les aventures de Gulliver chez les Lilliputiens, les Borbignags [*sic*], les Laputa et les Hoynhnms [*sic*]. Ce film pourrait être fait en dessins animés, modernisé, transposé dans notre époque, et il constituerait ainsi une satire politique dont l'effet ne serait pas moindre qu'en son temps celui de l'œuvre même de Swift<sup>1592</sup>.

Ce vœu paraît cependant demeurer pieux : en effet, les adaptations cinématographiques de l'œuvre tendent à évacuer la satire, et à privilégier les effets comiques reposant sur les variations de taille et les accidents que rencontre le personnage.

En 1923, la presse annonce la mise à l'affiche d'un *Gulliver* d'Albert Mourlan<sup>1593</sup>. Ce court-métrage met en scène le voyage à Lilliput par le truchement de pantins animés, et joue sur des ressorts comiques exempts de l'œuvre, à l'image des flèches des Lilliputiens qui sont remplacées par des macaronis. À nouveau, il ne s'agit pas tant d'adapter l'œuvre de Swift que de s'en servir afin de révéler de nouveaux moyens techniques, comme le souligne cet article de la rubrique cinéma de *Comœdia* : « l'ouvrage si populaire de Swist [*sic*] permet, en effet, une réalisation très originale<sup>1594</sup> ». Le film de Mourlan paraît séduire le public et est notamment projeté lors du gala de 1923 pour les veuves et les orphelins de l'association des journalistes parisiens :

Le programme de cette matinée, actuellement en préparation, sera sensationnel. On prévoit dès maintenant des 'clous' artistiques de première grandeur ; la partie cinématographique ne sera pas moins intéressante, car elle comprendra la projection d'un film inédit : *Gulliver chez les Lilliputiens*, réalisation stupéfiante due à la patience de MM. Albert Mourlan et Raymond Vilette<sup>1595</sup>.

En 1935, *Le Nouveau Gulliver*<sup>1596</sup>, film d'animation d'Alexandre Ptouchko, qui mêle marionnettes animées et véritables prises de vue, est acclamé par la presse. Il s'agit d'une allégorie marxiste, où les Lilliputiens incarnent la décadence de la bourgeoisie et où le

---

<sup>1592</sup> *Comœdia*, 18 juillet 1933.

<sup>1593</sup> MOURLAN, Albert, *Gulliver chez les Lilliputiens*, France, Albert Mourlan films, 1923.

<sup>1594</sup> *Comœdia*, 17 juillet 1922.

<sup>1595</sup> *Comœdia*, 27 avril 1923.

<sup>1596</sup> PTOUCHKO, Alexandre, *Le Nouveau Gulliver*, Russie, Mosfilm, 1935.

héros, jeune lecteur de Gulliver, aide le prolétariat à fomenter une révolution. La critique est élogieuse, et un journaliste estime même qu' : « il est certain que depuis l'avènement du cinéma parlant c'est la nouveauté la plus sensationnelle qui ait jamais été présentée sur un écran<sup>1597</sup> », en raison du labeur intensif qu'a représenté l'animation de près de deux mille poupées. La sortie, en 1944, du dessin-animé de Max Fleischer, concurrent de Walt Disney, *Les Voyages de Gulliver*, connaît un succès analogue. Le magazine *Globe* y consacre deux pages pleines et illustrées en 1944<sup>1598</sup>, tandis que Lucie Derain, pour *L'Aurore*, estime avoir retrouvé les saynètes qui charmèrent son enfance : « j'ai retrouvé de vieux sortilèges oubliés : l'arrivée de Gulliver au royaume de Lilliput, la fête au Palais, la guerre des Hymnes, autant de scènes charmantes<sup>1599</sup> », et d'ailleurs, pour les deux dernières, absentes de l'original. Le film, une nouvelle fois, ne présente guère les traits satiriques caractéristiques de l'œuvre de Swift, comme en témoigne la conclusion de l'article de Derain : « si vous avez des soucis, un peu d'hypocondrie, un bon conseil : allez voir les *Voyages de Gulliver*, vous y ferez une cure de bonne humeur<sup>1600</sup> ». Le dessin animé de Fleischer continue d'être édité de nos jours, et on le trouve désormais en format DVD. Ainsi, des années 1920 aux années 1940, les articles de presse qui évoquent les *Voyages de Gulliver* ne concernent, pour la plupart d'entre eux, guère l'œuvre de Swift mais bien ses différentes adaptations, où le nom de l'auteur ne figure d'ailleurs pas toujours. Les adaptations cinématographiques de *Gulliver* continuent de se multiplier au fil du XX<sup>e</sup> siècle puis du XXI<sup>e</sup>, et l'on compte au moins onze productions pour la

---

<sup>1597</sup> *Comœdia*, 23 septembre 1935.

<sup>1598</sup> *Globe*, 24 décembre 1944.

<sup>1599</sup> *L'Aurore*, 11 janvier 1945.

<sup>1600</sup> *Id.*

télévision ou le cinéma à l'international<sup>1601</sup>, mettant généralement en scène les deux premiers voyages.

Plusieurs émissions de radio paraissent également s'inspirer des *Voyages de Gulliver*. *Comœdia* et *Le Matin* annoncent ainsi, en 1929, une lecture du texte – nous n'avons pu identifier lequel – par Ronald Watkins sur la TSF, en plusieurs épisodes<sup>1602</sup>. Une adaptation a également été réalisée en 1943, par Robert Beauvais<sup>1603</sup>. Le poète Philippe Soupault écrit en outre, en 1958, un *Gulliver* pour la radio, avec le sous-titre suivant : « ballet radiophonique ». Comme le souligne Delphine Vernozy, cette dénomination formelle a de quoi surprendre :

L'idée de transposer un spectacle, c'est-à-dire une représentation visuelle, à la radio, médium du son et non de l'image, est certes aussi celle du théâtre radiophonique. Toutefois, là où le terme « ballet » étonne davantage, c'est qu'à la différence du théâtre, le ballet est traditionnellement une représentation non verbale, qui, du moins dans son format traditionnel, transforme les mots du livret en mouvements dansés, la trame dramatique en action chorégraphique<sup>1604</sup>.

Pièce mêlant texte et musique, ce travail ne consiste ainsi guère en une adaptation à proprement parler du texte de Swift pour la radio, mais plutôt en une expérimentation visant à figurer la chorégraphie sur les ondes. Les brouillons de Soupault pour cette émission révèlent que le poète suit bien les différentes aventures de Gulliver à Lilliput : ligoté, on lui décoche des flèches puis on le nourrit. Il triomphe ensuite de la flotte de

---

<sup>1601</sup> SHER, Jack, *The 3 Worlds of Gulliver*, États-Unis, Columbia Picture, 1960. BARBERA, Joseph, *The Adventures of Gulliver*, États-Unis, ABC, 1968-9. JURACEK, Pavel, *Un cas pour un bourreau débutant*, Tchécoslovaquie, Filmové Studio Barrandov, 1970. RAJNAI, Andras, *Gulliver a törpék országában*, Hongrie, MTV, 1974. HUNT, Peter R., *Gulliver's Travels*, Royaume-Uni et Belgique, 1977. *Gulliver's Travels*, Australie, Southern Star, 1979. *Gulliver in Lilliput*, Royaume-Uni, BBC, 1981. *Los Viajes de Gulliver*, 1983. BIANCHI, Bruno, *Saban's Gulliver's Travels*, France, Saban Entertainment, 1992-3. STURRIDGE, Charles, *Gulliver's Travels*, Royaume-Uni, NBC, 1996. RANADE, Soumitra, *Jajantaram Mamantaram*, Inde, iDream Productions, 2003. LETTERMAN, Rob, *Gulliver's Travels*, États-Unis, 20<sup>th</sup> Century Fox, 2010.

<sup>1602</sup> *Comœdia*, 1<sup>er</sup> août 1929. *Le Matin*, 21 juillet 1929.

<sup>1603</sup> BEAUVAIS, Robert, *Le Voyage de Gulliver*, 1943.

<sup>1604</sup> VERNOZY, Delphine, « Un 'ballet radiophonique' de Philippe Soupault », in *Komodo21*, 2015, URL : <http://komodo21.fr/letrange-aventure-de-gulliver-a-lilliput-un-ballet-radiophonique-de-philippe-soupault/>, page consultée le 1<sup>er</sup> septembre 2020.



Blefuscu avant de rentrer en Angleterre. Cependant, de nouveaux épisodes musicaux sont introduits. Gulliver est ainsi « réveillé par une petite musique qui lui perce les oreilles<sup>1605</sup> », assiste à un « spectacle dansé par les plus célèbres artistes de l'empire<sup>1606</sup> » et son départ est salué par « tous les musiciens du pays [qui] jouent la marche impériale de Lilliput<sup>1607</sup> ».

Les diverses adaptations intersémiotiques de l'œuvre, disponibles en France, ne paraissent ainsi nullement des traductions intersémiotiques au sens de Roman Jakobson. En effet, si « la traduction implique deux messages équivalents dans deux codes différents<sup>1608</sup> » et qu'elle consiste en « l'interprétation de signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques<sup>1609</sup> », le contrat n'est pas rempli. Le message transmis par les adaptations de *Gulliver*, qu'elles soient illustrées, filmées, théâtrales ou diffusées à la radio, n'est pas celui de l'œuvre de Swift. Les aspects satiriques sont gommés, les épisodes originaux sont éliminés – seuls quelques aventures des deux premiers voyages persistent parfois – et de nouvelles aventures, entièrement exemptes du récit, sont ajoutées, tenant souvent de l'intrigue amoureuse, point qui manquait au texte source. Ces différentes adaptations ne relèvent ainsi pas de l'interprétation, mais se saisissent d'une matière première qui sert de point de départ pour broder de nouveaux récits et construire de nouvelles images. Le nom de Gulliver, dès lors, ne désigne plus seulement le texte de Swift, et encore moins ses traductions françaises, mais s'applique à un ensemble d'objets culturels de natures particulièrement variées. Leur multiplication tend ainsi à brouiller l'origine de l'œuvre, dont l'auctorialité se fond dans les adaptations.

---

<sup>1605</sup> Archives Philippe Soupault, SPT 6.10 10 DC, IMEC, consultées le 19 avril 2017.

<sup>1606</sup> *Id.*

<sup>1607</sup> *Id.*

<sup>1608</sup> JAKOBSON, Roman, *op. cit.*, p. 80.

<sup>1609</sup> *Ibid.*, p. 79.

Les *Voyages de Gulliver* ne sont dès lors plus considérés comme une œuvre originale, mais comme un fonds commun où puiser pour proposer de nouvelles œuvres. Gulliver devient ainsi un hypotexte avec lequel les nouveaux textes n'entretiennent souvent que des rapports ténus. Plusieurs continuations de l'œuvre paraissent ainsi en France. La suite de l'abbé Desfontaines, *Le Nouveau Gulliver*, qui narre les aventures du fils du capitaine chez diverses peuplades, dont les Letalispons, hommes végétariens qui rajeunissent au fil des ans, paraît celle qui connaît le plus de succès, quoiqu'on la juge, comme nous l'avons déjà évoqué, inférieure au texte de Swift. Cette popularité ne semble cependant pas tenir au fait que Desfontaines ait traduit Swift, mais plutôt à sa réputation d'homme de lettres. Émile Bouchery propose, en 1845, *Les Petits neveux de Gulliver*, œuvre pour enfants où les personnages traversent des pays réels et imaginaires. L'œuvre de Swift ne paraît ici guère relever d'un véritable hypotexte, mais désigne plutôt le genre du récit, qui mêle voyages fantaisistes et réalistes.

L'un des premiers romans du Prix Nobel Claude Simon s'intitule également *Gulliver*<sup>1610</sup>. Ce récit, paru en 1952, n'est guère plus édité et semble désavoué par son auteur<sup>1611</sup>. L'intrigue se déroule à l'issue de la Libération, et concerne l'élucidation d'un meurtre. Un article du *Monde*, paru le 11 juin 1952, signale le risque que prend l'auteur d'emprunter son titre à l'une des grandes œuvres de littérature anglaise :

C'est une grande ambition que de vouloir refaire Gulliver, le grinçant chef-d'œuvre de Swift, où le « Rabelais anglais », comme l'appelait Voltaire, a tracé la satire du genre humain en promenant son héros à Lilliput, à Brobdingnag et chez les Houyhnhnms. Le propos de M. Claude Simon est moins vaste, et son roman moins étendu. Parti à la découverte de l'homme, il a rencontré des géants et des pygmées lui aussi, mais d'une signification moins générale que ceux du célèbre Irlandais. Malgré ses remarquables dons

---

<sup>1610</sup> SIMON, Claude, *Gulliver*, Paris, Calmann-Lévy, 1952.

<sup>1611</sup> « Peu sûr de moi, j'ai cherché alors à prouver - entreprise absurde ! - que je pouvais écrire un roman de facture traditionnelle. Excellente et fertile erreur au demeurant. Le résultat était édifiant : je ne pouvais pas ! », commente Simon. SIMON, Claude « Réponses de Claude Simon à quelques questions écrites de Ludovic janvier », *Entretiens*, n° 31, Rodez, Claude Simon, 1972, p. 16-17.

de romancier et sa puissance d'écrivain il y a de la confusion dans son livre, d'où l'intention morale de l'auteur se dégage mal, si ses peintures sont saisissantes<sup>1612</sup>.

Si le journaliste doute de la réussite de la réinterprétation, dont il peine d'ailleurs à définir la portée, il salue pourtant le travail de Simon :

Ses brusques raccourcis n'empêchent d'ailleurs pas M. Claude Simon de faire des phrases de cinquante-cinq lignes parfaitement arcaturées dans leur foisonnement proustien. Déjà maître de son instrument, M. Simon a l'air de bien connaître son affaire. Il sait où il va, sans toujours se préoccuper de savoir si son lecteur le suit, et le suit bien<sup>1613</sup>.

Michel Bertrand élucide cependant les rapports qu'entretiennent le roman de Simon et le texte de Swift. Ainsi, le romancier français emprunte aux *Voyages de Gulliver* le jeu de renversement des proportions : « le narrateur simonien joue des effets de perspective qu'il suscite par ses mouvements de caméra. Tantôt au plus près de ses personnages, tantôt les appréhendant de loin, il nous les restitue parfois comme des géants, parfois comme des pygmées<sup>1614</sup> ». Les jumeaux de Chavannes, personnages centraux de l'œuvre de Simon, évoquent quant à eux le bestiaire swiftien : « Hybrides d'humain et d'animal, les géants de Chavannes réunissent en eux-mêmes la dangerosité des Yahoos les plus cruels et des espèces animales les plus féroces<sup>1615</sup> ».

Une décennie plus tard, le romancier Jean-Pierre Angrémy, académicien et auteur prolifique de plus de 60 ouvrages, publie un roman intitulé *Et Gulliver mourut de sommeil*<sup>1616</sup>. Les jeux de miroir entre cette œuvre et celle de Swift paraissent cette fois-ci moins aisés à identifier. Le récit narre en effet les aventures de trois amis, Guillaume, Blaise et Armand, qui apprennent à aimer et à étudier entre Boston Paris et le Cantal. Le

---

<sup>1612</sup> *Le Monde*, 11 juin 1952.

<sup>1613</sup> *Id.*

<sup>1614</sup> BERTRAND, Michel, « Gulliver : l'intertexte swiftien, miroir du parcours initiatique d'une écriture à la recherche d'elle-même », in *Les Premiers livres de Claude Simon (1945-1954)*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 61.

<sup>1615</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>1616</sup> ANGREMY, Jean-Pierre, *Et Gulliver mourut de sommeil*, Paris, Julliard, 1962.

titre semble, plus qu'un véritable écho au texte de Swift, un pied-de-nez adressé à la mort : il s'agit, pour les personnages, de vivre tant qu'il en est encore temps, et de ne pas prendre le risque de mourir avant d'avoir connu de multiples expériences. Gulliver, pour vivre ses aventures, doit en effet se réveiller à Lilliput pour ne pas courir le péril de mourir sous les assauts de cette peuplade encore inconnue. Le choix de *Gulliver* annonce toutefois les voyages qu'accomplissent les personnages à travers les États-Unis et la France. La référence à l'œuvre de Swift au sein du titre est en ce sens programmatique : le lecteur sait qu'il aura affaire à un récit ponctué de voyages.

En 1966, le poème « Chant royal » du recueil *Oui-dire* de Michel Deguy se place sous la figure tutélaire de Gulliver. Le poète que le lecteur s'apprête à lire est en effet assimilé, dès le quatrième vers, au capitaine : « Le poète de profil / Le poète à l'équerre de corps et d'ombre sur les seuils / Le poète Gulliver qui retrace un roncier d'hiver<sup>1617</sup> ». Le nom de Gulliver convoque ici l'image du voyageur qui franchit les seuils, qu'il s'agisse des frontières de contrées imaginaires, des abords d'un poème ou encore des limites du langage.

Un ouvrage de Pierre Klossowski, paru en 1974, comprend aussi le nom de Gulliver dans son titre : *Les derniers travaux de Gulliver*. L'œuvre, sous-titrée « divertimento », mêle les formes du théâtre (dialogues et didascalies) à celles de la poésie (rimes et vers libres). Roberte, personnage récurrent de l'écrivain, y est installée dans une chambre d'hôtel. Elle feint de s'endormir et la voix d'un personnage nommé « le doyen » annonce l'imminence d'un spectacle : « puisque c'est ici que nous sommes venus fêter la Saint-Patrick [...] profitez-en pour vous divertir à bon escient<sup>1618</sup> ». La foule scande ensuite le

---

<sup>1617</sup> DEGUY, Michel, « Chant royal », in *Oui-dire*, Paris, Gallimard, 1966. Poème consulté sur le site Poezibao, URL : <https://poezibao.typepad.com/poezibao/2009/08/anthologie-permanente-michel-deguy.html>, page consultée le 2 juillet 2020.

<sup>1618</sup> KLOSSOWSKI, Pierre, *Les Derniers travaux de Gulliver, suivi de Sade et Fournier*, Paris, Fata Morgana, 1987, p. 14.

nom de Gulliver qui, après un long prologue, mesure le corps nu de Roberte, allongée sur un lit, tandis que les spectateurs l'acclament. Le personnage est de taille lilliputienne, et parcourt le corps de Roberte avec agilité. Un géant réclame cependant Roberte, qu'il a prise pour compagne, mais cette dernière paraît préférer les assauts de Gulliver, ce qui provoque l'ire du colosse et l'hilarité des badauds. Quoique cette réécriture érotique de *Gulliver* puisse surprendre, Swift n'étant guère porté sur les plaisirs de la chair et tenant généralement le corps en horreur, le prologue rimé de ce nouveau Gulliver consiste bien en une reprise des thèmes swiftiens :

*Trouver dans les lois de l'optique  
Une manière de se conduire envers ses semblables  
Et dans les règles de la perspective  
La pratique du dissemblable  
C'est l'invention de Gulliver !  
Tout ce qui s'approche dans l'espace grandit  
Tout ce qui s'éloigne diminue  
[...]  
Toutefois entre humains l'on trouvera toujours notre inévitable prochain  
Notre semblable, plus ou moins !  
Dès lors qu'on ne peut jamais le fuir  
Qu'on l'aime ou qu'on le déteste,  
Comment faire pour le supporter ?  
Changer de dimensions, Messieurs,  
C'est l'invention de Gulliver<sup>1619</sup> !*

Ainsi, selon Klossowski, le renversement des perspectives devient une méthode pour supporter la confrontation inévitable au même, et ainsi source de renouvellement des plaisirs. En outre, la scène de mesure de Roberte, avec ses nombreuses unités de mesure et la menace constatée du réveil de la géante, évoque bien la figure de Gulliver ligoté par les Lilliputiens. La scène de l'éternuement est ainsi reprise de manière subversive : « voyez [la main] qui repose sur le galbe de son ventre... donc si je me risquais à quelque passe un tantinet malhonnête et qu'elle se réveillât en sursaut, vous pensez qu'elle

---

<sup>1619</sup> *Ibid.*, p. 15.

m'expédierait d'une chiquenaude<sup>1620</sup> ». Le récit sert, en outre, de prélude à un essai sur la question de la volupté chez Sade et Fourier, ce qui l'inscrit pleinement dans une dimension érotique. Le texte paraît connaître un certain succès puisqu'il est réédité en 1987 chez le même éditeur sous un autre titre, *Roberte et Gulliver*<sup>1621</sup>. L'abandon de l'hypotexte herculéen atténue la puissance d'évocation du trope du renversement de perspectives. Le titre des *Derniers travaux de Gulliver* comparait en effet le personnage, ici de taille lilliputienne, au colosse Hercule, dont la force était incomparable, ce qui suscitait un effet paradoxal. Ce changement paraît avoir été opéré pour évoquer les autres œuvres de Klossowski où Roberte est l'un des personnages principaux.

En 1995, l'écrivain Jean Guerreschi publie *Trio Gulliver*, long roman qui mêle récit, catalogues et schémas et où les trois personnages principaux, Eyquem, Rebecca et Mélie partagent un attrait pour la classification, qu'il s'agisse des étudiantes, des écrivains décédés ou des genres littéraires. Gulliver est le « nom de guerre » dont le trio s'affuble « pour l'écriture, pour attaquer le corps social<sup>1622</sup> ». Ainsi, la référence à Swift semble ici désigner la portée politique de la littérature et, phénomène rare dans la réception de *Gulliver* de nos jours, l'œuvre est évoquée avant tout pour sa visée satirique. Ce projet de réformer et d'ordonner le monde semble cependant aussi vain que celui du protagoniste de Swift, qui renonce à perfectionner les hommes. Guerreschi affirme en effet avoir souhaité proposer un « moderne *Bouvard et Pécuchet*<sup>1623</sup> ». Les diverses expérimentations du duo flaubertien en matière d'agriculture, de muséologie ou de physiologie ne sont en effet pas sans évoquer les tentatives infructueuses des projecteurs de Lagado. Le roman paraît avoir été accueilli favorablement par la presse : le *Magazine*

---

<sup>1620</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>1621</sup> KLOSSOWSKI, Pierre, *Roberte et Gulliver*, Paris, Fata Morgana, 1987.

<sup>1622</sup> Entretien de Jean Guerreschi dans *Sud-Ouest Dimanche*, 17 septembre 1995.

<sup>1623</sup> *Le Monde*, 10 novembre 1995.

*littéraire*<sup>1624</sup> titre « une narration prodigieuse », *Le Figaro littéraire*<sup>1625</sup> : « un furieux hymne au désir », tandis que *L'Évènement du Jeudi* compare à le texte à l'œuvre de Joyce<sup>1626</sup>. Aucun article, cependant, ne fait mention de l'œuvre de Swift, le titre faisant alors figure de seule force évocatrice.

Enfin, l'écrivain Annick Amoros est l'auteur de *Gulliver : l'autre voyage*<sup>1627</sup>, roman où le personnage principal, Alex, narre ses rêves récurrents à son psychanalyste. Le nom de Gulliver désigne ici à nouveau le voyage, entendu ici au sens de voyage au sein de l'inconscient.

Outres ces œuvres littéraires de la main d'auteurs français, on publie, en France, des traductions d'ouvrages convoquant la figure de Gulliver. Ainsi, la compilation des récits invraisemblables du Baron de Münchhausen, parue en anglais à Londres en 1785, est traduite deux ans plus tard vers le français, sous le titre de *Gulliver ressuscité, ou les voyages, campagnes et aventures extraordinaires du Baron de Mukhouson*<sup>1628</sup>. La référence paraît d'autant plus surprenante qu'elle est exempte de l'original, et que le Baron dont la mythomanie est devenue légendaire rapportait des aventures ressemblant davantage à celles que narrait Cyrano de Bergerac : il prétendait en effet avoir voyagé sur la lune, à l'instar du personnage de *l'Histoire comique des états et empires de la lune*<sup>1629</sup>. En ce sens, le nom de Gulliver n'indique pas la présence de cet hypotexte mais constitue sans doute un argument de vente, en créant artificiellement une lignée où le Baron serait, en raison des voyages fallacieux qu'il affirme avoir réalisés, l'héritier du capitaine et chirurgien de navire. En 1972, la série noire de Gallimard édite un roman policier

---

<sup>1624</sup> *Le Magazine littéraire*, septembre 1995.

<sup>1625</sup> *Le Figaro littéraire*, 2 novembre 1995.

<sup>1626</sup> *L'Évènement du jeudi*, 28 décembre 1995.

<sup>1627</sup> AMOROS, Annick, *Gulliver : l'autre voyage*, Fontaine, Thot, 2010.

<sup>1628</sup> RASPE, Rudolf Erich, *Gulliver ressuscité, ou les voyages, campagnes et aventures extraordinaires du Baron de Mukhouson*, Paris, Royez, 1787.

<sup>1629</sup> CYRANO DE BERGERAC, Savinien de, *Histoire comique des états et empires de la lune*, Paris, Charles de Sercy, 1667.

d'Anthony Ferguson, *Les Embrouilles de Gulliver*<sup>1630</sup>, où le personnage principal, qui emprunte son nom à celui de Swift, est un agent double de l'Intelligence Service et du KGB. Il paraît malaisé de dresser de véritables parallèles entre ce récit d'espionnage et le texte de Swift, quoique l'on puisse éventuellement penser que la duplicité du héros, qui multiplie les mensonges, soit comparable à la situation de Gulliver au pays des Houyhnhnms. En 2013, les éditions Cambourakis font paraître une traduction de *Farémido*<sup>1631</sup>, nouvelle hongroise de Frigyes Karinthy, d'abord parue en 1920. Dans ce récit d'anticipation, un personnage du nom de Lemuel Gulliver est confronté aux Solasis, machines pensantes à l'intelligence surdéveloppée. La référence à Gulliver paraît ici plus évidente : les robots évoquant la machine à tout dire de Laputa, sur une trame convoquant les éléments caractéristiques du voyage imaginaire. Le nom de Gulliver n'est ainsi pas seulement connu en France grâce à ses propres traducteurs, mais grâce aux traducteurs d'autres œuvres étrangères empruntant des références au texte de Swift. Dès lors il y a, en quelque sorte, traduction de la traduction, ces réécritures ou emprunts étant traduits vers le français. Les retraducteurs de *Gulliver* en France ne sont ainsi pas uniquement les nouveaux traducteurs de l'œuvre, mais bien également les traducteurs des auteurs de réinterprétations du récit swiftien.

Le nom de *Gulliver* vient également se glisser, au XX<sup>e</sup> siècle, dans les titres d'essais d'histoire, d'économie ou encore de philosophie, ajoutant à la longue liste des textes en français qui font référence à l'œuvre de Swift de manière explicite, attestant de la popularité de l'ouvrage. Deux journalistes, les frères Bromberger, livrent ainsi en 1959 un ouvrage intitulé *Les 13 complots du 13 mai ou la délivrance de Gulliver*<sup>1632</sup>, qui narre

---

<sup>1630</sup> FERGUSON, Anthony, *Les Embrouilles de Gulliver*, tr. Madeleine Charvet, Paris, Gallimard, « Série Noire », 1972.

<sup>1631</sup> KARINTHY, Frigyes, *Farémido*, [1920], tr. Judith Karinthy, Paris, Cambourakis, 2013.

<sup>1632</sup> BROMBERGER, Merry et Serge, *Les 13 complots du 13 mai ou la délivrance de Gulliver*, Paris, Arthème Fayard, 1959.



le coup d'État du 13 mai 1958 en visant à maintenir l'Algérie française. Le ton des reporters ne paraît guère neutre, ces derniers parlant « des complots du 13 mai avec une très apparente sympathie<sup>1633</sup> ». En outre, la précision historique de l'ouvrage semble discutable, et la quatrième de couverture du livre indique que cette enquête « se lit comme un roman policier », argument que *Le Monde* reprend à son compte dans sa recension du texte : « la trame [...] se lit comme un roman<sup>1634</sup> ». La métaphore gullivérienne n'est pas filée au sein de l'ouvrage, et se contente de désigner la mouvance dirigée par le parachutiste Pierre Lagaille et le général Massu, que les journalistes estiment enfermée par le gouvernement de Pierre Pflimlin. L'ouvrage s'inscrit ainsi pleinement parmi les évocations nombreuses de Gulliver ligoté, désormais devenu un véritable trope.

En 1967, le romancier Michel Déon, également collaborateur du périodique d'extrême droite *Défense de l'Occident*, signe l'essai *Mégalonose : supplément au Voyage de Gulliver*. La référence ici, est double, puisqu'il s'agit d'une réécriture du titre des dialogues de Diderot *Supplément au voyage de Bougainville*<sup>1635</sup>. La rigueur de la référence est ici remarquable. Dans un avertissement au lecteur, forme liminaire que l'auteur emprunte aux éditions originales de *Gulliver*, Michel Déon narre les aventures éditoriales de Gulliver et Sympson avant de conclure que les erreurs du cousin de Gulliver :

Sont inexplicables si l'on n'imagine pas qu'un des voyages de Gulliver fut purement et simplement supprimé, et la date du dernier, le voyage chez les Houyhnhnms, avancé de quelques années pour colmater la brèche. Voici ce voyage oublié, tel que nous ne prétendons pas l'avoir retrouvé, mais tel qu'il fut peut-être ; pas plus incroyable que les séjours à Lilliput, à Laputa, ou à Balnibarbi, mais peut-être plus leste car n'oublions pas que Swift fut grand lecteur de Rabelais<sup>1636</sup>.

---

<sup>1633</sup> TOUCHARD, Jean, « Compte-rendu des 13 complots du 13 mai ou la délivrance de Gulliver », in *Revue française de science politique*, 1959, p. 1075.

<sup>1634</sup> *Le Monde*, 5 février 1959.

<sup>1635</sup> DIDEROT, Denis, *Supplément au voyage de Bougainville*, in *Opuscules philosophiques et littéraires, la plupart posthumes ou inédites*, Paris, Chevet, 1796, p. 187-270.

<sup>1636</sup> DÉON, Michel, *Mégalonose : supplément au Voyage de Gulliver*, Paris, La Table ronde, 1967, p. 10.

Ce jeu paratextuel raffiné se poursuit encore à travers la reprise des résumés figurant aux en-tête de chaque chapitre, en caractères italiques et séparés par des tirets : même la typographie évoque celle de l'œuvre originale. Le récit s'ordonne ensuite selon les procédés dont Swift use pour les *Voyages de Gulliver* : le narrateur évoque brièvement son retour en Angleterre puis présente le capitaine qui lui propose un nouveau voyage, ici Matthew Haroldson, qui aurait déjà voyagé sur l'Aventure<sup>1637</sup>, nom de l'un des vaisseaux de l'œuvre originale, qui embarque Gulliver sur La Joyeuse<sup>1638</sup>. Le narrateur décrit ensuite les aventures maritimes, et découvre l'archipel des Kokus, en proie au dictateur Mégalonose, qui désigne allégoriquement Charles de Gaulle, et qui « fait payer cher à ses sujets sa terrible infimité. Mégalonose est, en effet, nain<sup>1639</sup> ». Le président de la France est ainsi dépeint sous les traits parodiques d'un nain mégalomane : « on eût dit qu'il aimait tirer avantage de son nanisme pour mieux prouver son autorité, une autorité qui ne devait rien au physique ou à la prestance car, plus on le regardait plus on le trouvait laid, affligé de tics qui déséquilibraient un visage déjà déparé par un nez disproportionné<sup>1640</sup> ». D'autres procédés encore sont empruntés à Swift, et l'on trouve notamment un relevé des mots de la langue imaginaire des contrées découvertes, parmi lesquels figurent notamment les vocables « Groggn », « Bibissi » ou « Doupipon », que Gulliver recopie dans un carnet<sup>1641</sup>. Le texte de Michel Déon consiste ainsi en une réécriture particulièrement fidèle de l'œuvre de Swift, convoquant les mêmes thèmes et les mêmes dispositifs.

---

<sup>1637</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>1638</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>1639</sup> *Ibid.*, quatrième de couverture.

<sup>1640</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>1641</sup> *Ibid.*, p. 27.

Un essai de l'inspecteur des finances Paul Mentré, paru en 1982, évoque à nouveau le trope de Gulliver ligoté. *Gulliver enchaîné ou comment déréglementer l'économie*<sup>1642</sup> assimile l'économie française à Gulliver ligoté par les contraintes nationales : « Gulliver enchaîné, c'est aussi le recensement des liens tissés par les Lilliputiens, qui progressivement ligotent l'économie française<sup>1643</sup> », indique la quatrième de couverture. Selon Mentré, la France devrait suivre l'exemple américain et « libérer les forces productives<sup>1644</sup> » à travers la « déréglementation du secteur énergétique, du secteur des communications, du secteur financier<sup>1645</sup> ». Gulliver, ici, devient l'emblème du libéralisme économique que les politiques nationales contraignent. En 1994, Hervé Sérieyx, ancien PDG d'Euréquip, Quaternaire, IDEF et GMV, et professeur de management à l'université Paris 8, reprend ce propos à son compte dans *L'Effet Gulliver : quand les institutions se figent dans un monde tourbillonnaire*<sup>1646</sup>. Il s'agit, à nouveau, de dénoncer une certaine tendance française à l'inadéquation avec les grands bouleversements économiques mondiaux. L'image convoquée, cette fois-ci, n'est cependant plus celle de Gulliver enchaîné, mais du décalage entre le personnage et les nains de Lilliput ou les géants de Brobdingnag :

L'effet Gulliver frappe : la France, malgré la richesse de ses ressources et de ses talents, est aujourd'hui durement touchée. Trop grand chez les Lilliputiens, trop petit chez les géants, le héros de Swift ne cessait d'être inadapté aux pays changeants qu'il traversait et d'en payer le prix fort. L'effet Gulliver surgit de ce décalage entre un monde – en changement rapide – et le relatif immobilisme de nos institutions, de nos organisations, de nos pratiques politiques, économiques, éducatives et sociales : il produit chômage, désespérance suburbaine, exclusions, et fragilise de plus en plus nos systèmes de protection<sup>1647</sup>.

---

<sup>1642</sup> MENTRÉ, Paul, *Gulliver enchaîné ou comment déréglementer l'économie*, Paris, La Table Ronde, « Les idées de la liberté », 1982.

<sup>1643</sup> *Id.*

<sup>1644</sup> *Id.*

<sup>1645</sup> *Id.*

<sup>1646</sup> SERIEYX, Hervé, *L'Effet Gulliver : quand les institutions se figent dans un monde tourbillonnaire*, Paris, Calmann-Lévy, 1994.

<sup>1647</sup> *Id.*, quatrième de couverture.

Le spécialiste de gestion des organisations dresse ce constat afin de proposer des préconisations capables d’extirper de la crise qui, selon lui, menace la France. Quoique Swift n’ait pas semblé être un chantre du libéralisme ou des échanges commerciaux internationaux – il dénonce en effet les conditions dans lesquelles les dames anglaises peuvent se délecter de chocolat au petit-déjeuner<sup>1648</sup> – l’image du décalage gullivérien que convoque Sérieyx paraît convaincante d’un point de vue rhétorique. Elle devient, cependant, une coquille vide : on ne trouve guère plus la trace des propos de Swift mais seulement du dispositif qu’il met en œuvre dans son récit.

Michel Onfray livre quant à lui, en 2012, un essai intitulé *Le Postanarchisme expliqué à ma grand-mère : le principe de Gulliver*<sup>1649</sup>. L’hypotexte swiftien consiste à nouveau en l’image de Gulliver ligoté :

Chacun connaît le géant Gulliver et personne n’ignore l’existence des lilliputiens. Si le géant peut être immobilisé au sol, ça n’est pas par le pouvoir *macrologique* d’un seul, mais par la multiplication *micrologique* des petits liens. L’addition de petites forces constitue une formidable puissance politique libertaire. Je nomme cette logique « Principe de Gulliver<sup>1650</sup> ».

L’image est double : il s’agit d’une part de proposer une pensée du postanarchisme déliée de « l’historiographie dominante du militantisme<sup>1651</sup> », et en ce sens de délivrer Gulliver de ses liens, et d’autre part d’affirmer que la révolution n’est possible qu’en multipliant les efforts individuels. Il nous faut ici signaler que cette conception méliorative des liens de Gulliver semble un cas unique dans les occurrences du trope. Le titre de l’ouvrage, subversion des titres habituels de livres ou d’articles de vulgarisation destinés aux plus jeunes, qui comprennent souvent la mention « expliqué aux enfants », paraît en outre une

---

<sup>1648</sup> *Gulliver’s Travels*, Faulkner, 1735, p. 325.

<sup>1649</sup> ONFRAY, Michel, *Le Postanarchisme expliqué à ma grand-mère : le principe de Gulliver*, Paris, Galilée, 2012.

<sup>1650</sup> *Id.*, quatrième de couverture.

<sup>1651</sup> *Id.*

forme d'écho à la réception de l'œuvre de Swift, destinée aux adultes mais lue par la jeunesse. Le concept de principe de Gulliver paraît connaître une certaine fortune, disposant notamment d'une page Wikipédia réservée<sup>1652</sup>.

Enfin, il nous faut signaler la parution en 1971 d'une traduction d'un essai du professeur de science politique à Harvard Stanley Hoffmann, *Gulliver empêtré : essai sur la politique étrangère*<sup>1653</sup>. Ce texte consiste en un plaidoyer pour une nouvelle politique étrangère américaine, l'auteur estimant en effet que les interventions militaires américaines ne constituent guère un moyen suffisant de nouer des relations diplomatiques satisfaisantes<sup>1654</sup>. L'image de Gulliver ligoté vient, encore une fois, désigner une puissance empêtrée par des liens divers. Les termes de la comparaison semblent cependant relativement flous, comme en témoigne cet extrait de la quatrième de couverture de l'édition américaine : « in Swift's allegory, the sleeping Gulliver awoke to discover himself firmly tethered by Lilliputians. In Stanley Hoffman's *Gulliver's Troubles, or the Setting of American Foreign Policy*, American diplomacy is seen in similar straits and urged to wake up to the unpleasant new realities ». Si la diplomatie américaine est assimilée à Gulliver, les liens de Gulliver paraissent désigner ici des réalités multiples, qu'un article de la revue *Esprit* juge non suffisamment détaillées au sein de l'ouvrage : « il décrit même assez peu la situation du géant dans la région où son embarras est le plus grand<sup>1655</sup> ». L'auteur de la recension paraît, en outre, peu séduit par la comparaison : « ce n'est donc pas le thème de Gulliver ligoté par des Lilliputiens qui fait l'originalité du gros livre de Stanley Hoffman<sup>1656</sup> », écrit-il, semblant indiquer que le

---

<sup>1652</sup> « Principe de Gulliver », Wikipédia, URL : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Principe\\_de\\_Gulliver](https://fr.wikipedia.org/wiki/Principe_de_Gulliver), page consulté le 2 septembre 2020.

<sup>1653</sup> HOFFMANN, Stanley, *Gulliver empêtré : essai sur la politique étrangère* [1968], Paris, Seuil, 1971.

<sup>1654</sup> « Our policymakers, he says, are not justified in responding to every international probe as a mortal threat. By itself, military might has ceased to guarantee diplomatic achievements », *Gulliver's Troubles: Or, the Setting of American Foreign Policy*, McGraw, 1968, quatrième de couverture.

<sup>1655</sup> GROSSER, Alfred, « Stanley Hoffman : Gulliver empêtré. Essai sur la politique étrangère des États-Unis », in *Esprit*, septembre 1971, p. 327.

<sup>1656</sup> *Id.*

lieu commun n'est ici guère assez renouvelé pour susciter l'intérêt. Le choix que font de nombreux essayistes, dont certains de grande envergure médiatique, à l'image de Michel Onfray, d'inscrire le nom de Gulliver dans le titre de leur ouvrage révèle ainsi la popularité des lieux communs que l'œuvre de Swift a suscités en France.

Le nom de Gulliver n'est cependant pas seulement repris par des œuvres et des essais, mais désigne, du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, des réalités de nature particulièrement variées. Différents périodiques portent ainsi le nom de Gulliver. *Le Gulliver : journal hebdomadaire illustré, littéraire, artistique et comique*, dirigé par Gustave Retaux et Marius Sarazac édite ainsi cinq numéros entre le 20 février et le 29 mars 1868, tandis que *Le Gulliver* est diffusé en 1883, comme un témoin en réclame dans *Le Petit Parisien* :

Le *Gulliver*, le plus petit journal du monde illustré, satirique et fantaisiste. Ce Tom-Pouce des journaux sera une merveille d'exécution : il contiendra plus de matière que les grands journaux. Son format sera le quart de celui des plus petits journaux connus. Des dessins comiques de toute sorte, accompagnant un dessin d'actualité de première page, seront semés dans le texte<sup>1657</sup>.

Cette expérimentation éditoriale ne paraît pas rencontrer le succès escompté, mais semble bien porter son nom : le petit format évoquant les Lilliputiens et les caricatures la verve de Swift. Une revue de médecine sanitaire maritime, fondée en mai 1911 au Havre, s'intitule également *Le Gulliver*, du nom du chirurgien de navires, tandis qu'en 1929 paraît à Paris un numéro unique du journal de voyages et d'aventures *Gulliver*. Seule la revue *Gulliver* fondée par l'écrivain et spécialiste de Stevenson Michel Le Bris, paraît avoir connu une certaine fortune. Douze numéros parurent entre 1990 et 1991, dont certaines pages sont désormais disponibles en une anthologie, *Étonnants voyageurs*<sup>1658</sup>. La revue a publié des textes d'auteurs internationaux et français, contemporains et

---

<sup>1657</sup> *Le Petit Parisien*, 29 avril 1883.

<sup>1658</sup> *Étonnants voyageurs*, anthologie des écrivains de « Gulliver », Paris, Flammarion, 1999.

anciens, parmi lesquels figurent notamment Czeslaw Milosz, Salman Rushdie, Curzio Malaparte, Octave Mirbeau, Joseph Conrad, Jack London ou encore Edgar Morin. Si le périodique ne suggère pas de ligne éditoriale claire, l'éditorial du premier numéro établit une analogie entre la littérature et les voyages :

Car les écrivains nous font voyager, c'est bien connu. D'Homère à Céline, ils ne font même que cela. Les uns explorent le monde. Les autres vont jusqu'au bout de la nuit. D'autres encore, comme Kafka, ne font que bouger dans leur tête. Peu importe, s'il s'agit de recommencer à chaque fois l'aventure des mots<sup>1659</sup>.

Le nom de Gulliver paraît dès lors une simple évocation du voyage, phénomène qui paraît également guider les motifs poussant certains journalistes à signer leurs articles du nom de Gulliver. Le chroniqueur de la rubrique « La Bonne Auberge et le Tourisme » de *Comœdia* en 1928<sup>1660</sup> porte en effet le pseudonyme de Gulliver, à l'image du journaliste qui rédige la rubrique navigation de *Ouest-Éclair* en 1934<sup>1661</sup>. De 1882 à 1885, l'auteur des jeux de *La Revue populaire*<sup>1662</sup> signait également ses charades du nom de Gulliver. Plusieurs illustrateurs empruntent également ce nom, dont Gulliver, dessinateur de cartes postales éditées à Laval<sup>1663</sup>, ou encore Gulliver l'aventurière, qui s'est spécialisée dans l'illustration de tarots et d'oracles<sup>1664</sup>. Enfin, le nom de Gulliver semble régulièrement donné aux chevaux de courses<sup>1665</sup> ainsi qu'aux prix d'hippisme<sup>1666</sup>, tandis que la chaîne pour enfants Gulli consiste en une contraction du nom de famille de Lemuel. La chaîne

---

<sup>1659</sup> *Gulliver* n°1, avril 1990.

<sup>1660</sup> *Comœdia*, 1928.

<sup>1661</sup> Voir notamment *Ouest-Eclair*, 18 mai 1934.

<sup>1662</sup> *La Revue populaire*, 1882-1885.

<sup>1663</sup> Voir notamment GULLIVER, « Renvoyeurs de livrets militaires de la Mayenne », Laval, carte postale, URL : <https://cartoliste.ficedl.info/article4291.html>, page consultée le 2 septembre 2020.

<sup>1664</sup> Gulliver l'aventurière, *L'Oracle des runes*, VEGA, 2018. Gulliver l'aventurière, *Le Tarot de Gulliver*, Arcana Sacra, 2020.

<sup>1665</sup> *La Vie au Grand Air*, 19 août 1900, Fiche de Gulliver, cheval bai, sur Le Trot, URL : <https://www.letrot.com/stats/fiche-cheval/gulliver/ZWR8ZwoHBwoQ/courses/dernieres-performances>, page consultée le 2 septembre 2020, Fiche de Gulliver, cheval noir, sur Zone Turf, URL : <https://www.zone-turf.fr/cheval/gulliver-117954/>, page consultée le 2 septembre 2020.

<sup>1666</sup> *L'Auto-vélo*, 19 mars 1901.

avait en effet, « lors du second appel d'offres lancé le 14 décembre 2004<sup>1667</sup> » des chaînes de TNT organisé par le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel, « déposé sa candidature sous le nom de 'Gulliver'<sup>1668</sup> ». Différents supports et produits d'assurance sont distribués sous ce nom. La banque LCL propose ainsi une assurance vie dite « Gulliver<sup>1669</sup> » pour les mineurs – le nom semble alors avoir été choisi puisque ce contrat est destiné aux enfants – et les assurances Groupama distribuent des cartes « Gulliver » illustrées à leurs conseillers afin de mieux expliquer la nature des produits qu'ils conseillent à leurs clients. « Par le biais d'illustrations simples et colorées, les cartes permettent de montrer aux clients l'ensemble de l'offre de Groupama<sup>1670</sup> », tout en étant « attrayantes pour les clients<sup>1671</sup> », explique le site internet du groupe. Différents objets liés au transport portent également ce nom, à l'image d'une cage de voyage pour animaux<sup>1672</sup> qui n'est pas sans évoquer la boîte de Gulliver à Brobdingnag, d'un modèle de sac à dos de la marque italienne de luxe Berluti<sup>1673</sup>, ainsi que d'un kit de transport des médicaments, que le fabricant vend avec une précision peu commune : « parcourez le monde, visitez Lillyput [*sic*], Brobdingnag, Laputa, Balnibarbi, Luggnagg, Glubbudbrib et le Pays des Houyhnhnms, tout comme Gulliver, mais avec vos médicaments à la bonne température<sup>1674</sup> ». Gulliver paraît également un nom fréquent pour le mobilier : l'enseigne

---

<sup>1667</sup> Bilan des chaînes privées gratuites de la TNT, site internet du CSA, URL : <https://www.csa.fr/Informer/Collections-du-CSA/Bilans/Bilans-medias/Les-chaines-de-televvisions-publiques-privees/Bilans-2005-des-chaines-privees-gratuites-de-la-TNT-GULLI>, page consultée le 2 septembre 2020.

<sup>1668</sup> *Id.*

<sup>1669</sup> Site internet de LCL, URL : <https://particuliers.lcl.fr/assurance-prevoyance/assurance-des-personnes/epargne-et-placements/assurance-vie/gulliver/>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1670</sup> Site internet de Groupama, URL : <https://www.groupama.com/fr/fiche/les-cartes-gulliver/>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1671</sup> *Id.*

<sup>1672</sup> <https://www.jardineries-dupoirier.com/transport-pour-chiens/27062-gulliver-6-m-l-64x64x92-cm-de-trixie-produit-pour-animaux-transport-pour-chiens-de-bordeaux-gironde-8003507974807.html>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1673</sup> <https://www.berluti.com/fr-be/sac-a-dos-volume-gulliver-petit-modele-en-cuir-de-veau-et-cuir-d-alligator/192903.html>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1674</sup> <https://medactiv.com/fr/transport-des-medicaments/74-gulliverfr.html>, page consultée le 4 septembre 2020.



suédoise Ikea distribue un lit pour enfants Gulliver, qui s'adapte en fonction de la croissance du bébé<sup>1675</sup>, la marque d'objets design de créateurs Roche Bobois comprend une lampe Gulliver à son catalogue<sup>1676</sup>, dont la forme sphérique évoque peut-être le globe parcouru par le capitaine, et la chaîne française Maisons du monde propose un bout de canapé sur roulettes – et ainsi aisément mobile – du nom de Gulliver<sup>1677</sup>. L'agriculture n'est pas en reste et un engrais de croissance pour les adventices du riz<sup>1678</sup> comme un herbicide<sup>1679</sup> sont commercialisés sous le nom de Gulliver. Un revendeur de drones s'est astucieusement affublé de ce nom<sup>1680</sup>, tandis que des moteurs<sup>1681</sup>, des télécommandes<sup>1682</sup> ou encore des garnitures mécaniques assurant l'étanchéité des machines<sup>1683</sup> ont enfin retenu le nom du chirurgien de marine. Le nom de Gulliver n'appartient dès lors plus seulement au champ littéraire et se délie de l'auctorialité de Swift. Marque ou nom de produit, le nom s'est immiscé dans la vie quotidienne, et l'œuvre de Swift paraît dès lors enchaînée par cette trivialité. L'œuvre semble masquée par la multiplicité des références qu'elle a suscitées à travers les siècles en France : son origine étant ainsi dissimulée, et appelée à être redécouverte.

Il n'est donc guère surprenant qu'au XXI<sup>e</sup> siècle, les lecteurs de l'œuvre paraissent s'étonner de son contenu, qui a été dissout par la propagation de lieux communs et la multiplication des adaptations. S'il demeure malaisé de proposer une étude fiable de la réception contemporaine de l'œuvre, nous pouvons néanmoins en proposer une esquisse, nous fondant sur les commentaires laissés par les internautes sur différents sites internet

---

<sup>1675</sup> <https://www.ikea.com/fr/fr/p/gulliver-lit-bebe-blanc-50248522/>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1676</sup> <https://www.roche-bobois.com/fr-FR/produit/gulliver-lampe-pm>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1677</sup> <https://www.maisonsdumonde.com/FR/fr/p/bout-de-canape-en-metal-noir-gulliver-165069.htm>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1678</sup> <http://www.fmcagro.fr/fr/nos-produits/herbicides/gulliver/>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1679</sup> <https://ephy.anses.fr/ppp/gulliver>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1680</sup> <https://drones.gulliver-modeles.fr/a-propos.html>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1681</sup> <http://www.diferbat.fr/produits/manufacturier/dea/dirDesc>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1682</sup> <https://www.allotelecommande.com/boutique/categorie-produit/portail/gulliver/>, page consultée le 4 septembre 2020.

<sup>1683</sup> [https://technetics.com/bin/Gulliver\\_French\\_low%20res.pdf](https://technetics.com/bin/Gulliver_French_low%20res.pdf), page consultée le 4 septembre 2020.

qui suggèrent aux utilisateurs de laisser des notes aux ouvrages qu'ils ont lus, à l'image de Babelio, de Sens Critique ou encore d'Amazon. Il nous faut cependant signaler qu'il est impossible d'établir un profil des lecteurs, dans la mesure où ceux-ci postent leurs critiques sous pseudonyme et que l'on ne peut pas non définir avec certitude la traduction ou l'adaptation qu'ils ont lue, dans la mesure où ces sites agrègent automatiquement les commentaires de différentes éditions. Parmi les 35 critiques disponibles sur Amazon, les 57 publiées sur Babelio et les 13 données sur Sens Critique, il demeure toutefois intéressant de noter que la plupart des utilisateurs semblent surpris de la nature du texte qu'ils ont lu, point qui souligne bien le décalage existant entre la réception de l'œuvre et son contenu. De nombreux internautes pensaient ainsi avoir affaire à un livre divertissant ou pour enfants, narrant avec humour des aventures merveilleuses. L'un d'entre eux détaille ainsi la déception de son horizon d'attente :

Je crois qu'il y a eu une méprise de ma part avant de commencer ma lecture. Je pensais que les *Voyages de Gulliver* de la grande aventure [sic] [...] Je l'ai donc lu comme un roman d'aventure, mais, comme ce n'en est pas vraiment un, je l'ai fatalement trouvé décevant. Peu de péripéties, trop de descriptions et de réflexions morales et philosophiques, une structure assez répétitive des différents voyages, pas de personnages forts... Mais ces défauts n'en sont pas vraiment, en regard de la nature du texte. Ils n'en sont que par rapport à mes attentes<sup>1684</sup>.

Une autre internaute semble désappointée d'avoir découvert une satire de la politique anglaise plutôt qu'un récit amusant :

Avant de débiter ma lecture, je m'attendais à lire quelque chose de drôle et léger. Finalement, j'ai vite découvert qu'il ne s'agissait pas seulement d'une histoire de voyages chez des êtres singuliers, mais plus précisément d'une critique de la société anglaise du XVIIIème siècle. Et si le fait d'avoir un fond d'histoire plus construit que je ne le pensais, c'est assez mitigée que j'ai refermé mon livre, ou plutôt éteint ma liseuse<sup>1685</sup>.

---

<sup>1684</sup> Critique publiée par Lokpig le 2 août 2019 sur Sens Critique, URL : [https://www.senscritique.com/livre/Les\\_Voyages\\_de\\_Gulliver/110636](https://www.senscritique.com/livre/Les_Voyages_de_Gulliver/110636), page consultée le 5 septembre 2020.

<sup>1685</sup> Critique publiée par Nelcie sur Sens Critique le 31 octobre 2015.

D'aucuns préviennent les usagers de son caractère ardu ou noir et préconisent de ne pas le lire aux enfants : « dans mes souvenirs c'était plus simple à lire ! Je lis ça le soir à mes enfants et je suis obligé d'expliquer un mot par phrase<sup>1686</sup> », indique un utilisateur d'Amazon, tandis qu'un autre précise ceci : « attention, ce livre n'est pas destiné aux enfants<sup>1687</sup> ». Un commentateur du même site s'indigne même en ces termes : « les Yahoos sont des monstres poilus, abjects et puants. Ils sont l'image que Swift nous donne de l'humanité. Il faut être cruel pour laisser lire ça aux enfants. Il faut être cruel pour déssiller [*sic*] aussi brutalement les yeux des jeunes lecteurs<sup>1688</sup> ». Certains, au contraire, sont agréablement surpris :

Il y a deux catégories de personne [*sic*] qui lisent ce livre : ce [*sic*] qui savent, et ce [*sic*] qui ne savent pas. Malheureusement je fais partie de la deuxième catégorie, j'avais bien sûr entendu parler des voyages de Gulliver, et je m'en faisais l'image d'un livre de voyages et d'aventures dans des pays extraordinaires. Tout au long de ma lecture, j'ai été pas mal déçu... jusqu'à ce que je comprenne ce que Swift était en train de faire. Au final, j'ai apprécié la critique de la société qu'il fait, surtout en lisant en parallèle le contexte de l'époque dans laquelle le livre a été écrit<sup>1689</sup>

De nombreux usagers évoquent leur découverte de l'œuvre après avoir été confrontés à des adaptations ou à des versions tronquées, phénomène qui montre combien le public connaît le nom de Gulliver, en premier lieu, par d'autres biais que le texte de Swift. Une utilisatrice commente ainsi : « cela faisait un moment que j'avais envie de lire ce livre dont le téléfilm avait bercé mon enfance<sup>1690</sup> », tandis qu'une autre partage sa joie de parcourir l'œuvre qui a inspiré les films qu'elle a aimés : « j'ai vu deux adaptations de ce livre qui m'ont beaucoup plu ! J'ai trouvé, au CDI de mon lycée, le livre, j'étais très

---

<sup>1686</sup> Commentaire publié par j.crepe sur Amazon le 4 février 2020, URL : [https://www.amazon.fr/Voyages-Gulliver-Jonathan-Swift/dp/2070365972/ref=sr\\_1\\_1?\\_mk\\_fr\\_FR=ÂMĂŽÕÑ&dchild=1&keywords=Gallimard+Les+Voyages+de+Gulliver&qid=1602506266&sr=8-1#customerReviews](https://www.amazon.fr/Voyages-Gulliver-Jonathan-Swift/dp/2070365972/ref=sr_1_1?_mk_fr_FR=ÂMĂŽÕÑ&dchild=1&keywords=Gallimard+Les+Voyages+de+Gulliver&qid=1602506266&sr=8-1#customerReviews), page consultée le 5 septembre 2020.

<sup>1687</sup> Commentaire publié par Camille75 sur Amazon le 5 septembre 2016.

<sup>1688</sup> Commentaire publié par Jacques-olivier Moussafir sur Amazon le 5 avril 2009.

<sup>1689</sup> Critique publiée par Mylène sur Sens Critique le 14 avril 2015.

<sup>1690</sup> Critique publiée par LauraKZ sur Babelio le 4 août 2019, URL : <https://www.babelio.com/livres/Swift-Voyages-de-Gulliver/165034/critiques>, page consultée le 5 septembre 2020.

contente<sup>1691</sup> ». Un internaute insiste sur le plaisir pris à la découverte de la satire swiftienne qu'il ne soupçonnait guère :

Livre très sympa. Nous connaissons tous l'histoire des voyages de Gulliver car le livre a été maintes fois adapté et diffusé pendant les vacances de Noël. Mais j'ai découvert l'auteur et toutes ses remarques et messages sur la société anglaise qu'il faisait passer en racontant aux rois d'autres mondes les pratiques parfois douteuses de son pays ;-)<sup>1692</sup>

Deux critiques recommandent de privilégier le livre aux adaptations cinématographiques : « oubliez le film grotesque de 2010 avec Jack Black<sup>1693</sup> » et « quelle caricature a fait le cinéma de cette œuvre extraordinaire<sup>1694</sup> ! » Un autre commentaire paraît digne d'intérêt car il révèle que l'utilisateur estime avoir vu les films, sans pour autant en être certain, ce qui souligne la puissance évocatrice de l'œuvre et son entrée dans l'imaginaire collectif : « tout le monde connaît plus ou moins l'histoire de Gulliver et de ses voyages. Comme tout le monde, je connais certains épisodes, j'ai dû voir des films à la télé<sup>1695</sup> ». En outre, plusieurs usagers insistent sur la popularité de l'œuvre, qui suscite immédiatement des images sans qu'on ne puisse en identifier la provenance : « les Voyages de Gulliver font bien sûr tout de suite penser à ce géant attaché sur le sable par des centaines de Lilliputiens s'agitant autour de lui<sup>1696</sup> », ou encore « ces univers sont vraiment des classiques que l'on croise plus qu'on ne le croit un peu partout, alors ça fait plaisir de les retrouver enfin à leur origine<sup>1697</sup> ».

Plusieurs lecteurs s'étonnent de la présence des deux derniers voyages, exempts des versions qu'ils ont lus dans leur jeunesse. Certains s'émerveillent de cette découverte :

---

<sup>1691</sup> Critique publiée par MissMarty sur Babelio le 27 avril 2012.

<sup>1692</sup> Critique publiée par Identifiantidentifiant sur Babelio le 15 juillet 2013.

<sup>1693</sup> Critique publiée par Einoha sur Senscritique le 24 mars 2016.

<sup>1694</sup> Critique publiée par De Gouge sur Critiques libres le 27 octobre 2011, URL : <http://www.critiqueslibres.com/i.php/vcrit/3900>, page consultée le 5 septembre 2020.

<sup>1695</sup> Critique publiée par PetiteNoisette sur Sens Critique le 9 juillet 2018.

<sup>1696</sup> Critique publiée par Myriam3 sur Sens Critique le 17 Septembre 2017.

<sup>1697</sup> Critique publiée par Ellébore sur Critiques libres le 13 septembre 2005.

Quand j'ai commencé Les voyages de Gulliver je ne connaissais que la partie du voyage où Gulliver rencontre Lilliputiens et Géants. Ma surprise fut donc de taille quand étant à peine arrivé à la moitié du bouquin, je m'aperçus que ces deux voyages avaient déjà eu lieu. Après ça ce fut une totale découverte, bizarrement je n'avais jamais entendu parler de la suite (Suis-je le seul ? J'en ai parlé à plusieurs personnes de mon entourage et apparemment je ne le suis pas, même si certaines avaient entendu parler des Houyhnhnms, sans souvenir du nom tout de même, mais en connaissant l'existence de chevaux dans l'oeuvre) L'île volante, l'Académie de Lagado et ses membres aux inventions saugrenues, l'île des sorciers et ses célèbres revenants, les immortels Struldbruggs séniles et infirmes, les Yahoos et les Houyhnhnms...autant de richesses dont je n'avais pas la moindre idée et qui m'ont plus [sic] énormément<sup>1698</sup>.

Un sentiment partagé par un autre internaute : « je connaissais les deux premiers voyages, mis le 3 et 4 sont de bonnes surprises<sup>1699</sup> ». D'autres, à l'inverse, ne sont guère emballés : « on connaît surtout le passage avec les lilliputiens, mais les autres rencontres du héros ne m'ont pas du tout accroché, un 'classique' qui ne m'a pas du tout plus<sup>1700</sup> ». Un commentaire révèle qu'un usager n'a pas retrouvé le plaisir de la lecture de son enfance, qu'il affirme pourtant intégrale :

J'ai lu Gulliver pour la première fois quand j'avais neuf ou dix ans. Une traduction complète, pas une édition abrégée pour enfants [...] l'histoire était super [...] Je viens de relire Gulliver [...] Je sais bien qu'il ne visait absolument pas à la « suspension consentie de l'incrédulité » chère à Coleridge, mais bon sang, il aurait quand même pu faire un effort pour que ses civilisations ne ressemblent pas autant à des créations ad hoc uniquement présentes pour faire passer son message ! Et que dire du message ? J'aime l'histoire, mais les querelles entre Whigs et Tories dans l'Angleterre du XVIIIe siècle c'est juste inintéressant à l'extrême<sup>1701</sup>.

La satire paraît ainsi avoir particulièrement déplu à ce lecteur qui se remémorait seulement les aventures parcourues à l'enfance. Un utilisateur explique même ne pas souhaiter redécouvrir l'œuvre, de peur que cette relecture ne nuise à ses bons souvenirs : « j'ai lu je ne sais combien de fois ce livre quand j'étais ado, il me fascinait mais j'ai peur de le rouvrir par crainte d'être déçue... je [sic] préfère garder le souvenir d'un texte

---

<sup>1698</sup> Critique publiée par Psmith sur Sens Critique le 16 février 2014.

<sup>1699</sup> Critique publiée par Kwintenko sur Sens Critique le 2 juin 2015.

<sup>1700</sup> Critique publiée par AlexandreAllamanche sur Babelio le 13 avril 2020.

<sup>1701</sup> Critique publiée par Tidwald sur Babelio le 13 février 2012.

magnifique et magique<sup>1702</sup> ! ». L'œuvre de Swift connaît ainsi, si l'on s'en réfère à cette ébauche de l'étude des commentaires en ligne, une réception multiple : la première, immédiate, relevant de l'imaginaire collectif, la deuxième, dérivée, concernant la connaissance d'adaptations ou de versions tronquées et la troisième, découverte ou redécouverte du texte.

En ce sens, les *Voyages de Gulliver* sont bien un classique selon les définitions qu'en propose Calvino : « ils se [font] oublier en tant qu'œuvre tout en laissant sa semence<sup>1703</sup> », semence qui se dissémine de manière protéiforme. Elle germe d'abord sous la forme de lieux communs : ceux de la captivité et de la taille extraordinaire. Les images convoquées par Gulliver n'appartiennent dès lors plus à son auteur ni à ses traducteurs, mais à l'ensemble des personnes qui s'en saisissent. Elles constituent ainsi le butin de l'orateur, qui en use pour enrichir son discours et qui, pour ce faire, doit déterrer « de l'or enfoui en plusieurs endroits différents<sup>1704</sup> », selon la conception de Cicéron des lieux communs. La fortune de l'œuvre conduit ainsi, paradoxalement, à son oubli, d'autant que les « mêmes lieux communs offrent d'égales ressources pour et contre<sup>1705</sup> », pouvant ainsi servir des opinions contraires. Les lieux communs que suscitent l'œuvre de Swift, qu'ils soient repris par les fascistes ou les communistes, les libéraux ou les marxistes, ne sont ainsi pas sans évoquer l'aspect glissant du discours de Swift, où les mêmes propositions conduisent à des conclusions opposées. La semence de l'œuvre génère également une multitude de réécritures et d'appropriations : versions édulcorées et raccourcies pour la jeunesse, adaptations sous différents supports (spectacle, cinéma, radio), continuations en français ou traduites, tout en constituant l'hypotexte d'œuvres littéraires et d'essais et en devenant

---

<sup>1702</sup> Critique publiée par Dame sur Sens Critique le 5 juin 2012.

<sup>1703</sup> CALVINO, *op. cit.*, p. 8.

<sup>1704</sup> CICÉRON, *De Oratore*, in *Œuvres complètes de Cicéron avec la traduction en français de M. Nisard*, Paris, Firmin Didot frères, 1869, t. 1, p. 251.

<sup>1705</sup> *Ibid.* p. 269.

le nom d'objets de consommation courante. Le nom de Gulliver ne désigne dès lors pas exclusivement l'œuvre de Swift, mais fonctionne comme un signe plurisémiotique dont le signifié renvoie tantôt à l'enfance, tantôt aux voyages. Il semble ainsi possible de dresser une « mythologie », au sens barthésien du terme, de Gulliver aujourd'hui, dans la mesure où il existe bien « un 'naturel' dont la presse, l'art, le sens commun affublent sans cesse une réalité qui, pour être celle dans laquelle nous vivons, n'en est pas moins historique<sup>1706</sup> ». Le signe Gulliver s'est en effet détaché de son auteur et de ses traducteurs, désignant des réalités que Swift n'aurait guère soupçonnées, et qui occultent l'historicité du texte du Doyen de Saint-Patrick. Les adaptations et références diverses à l'œuvre constituent dès lors des couches successives qui tiennent le grand public à distance de la connaissance du texte, qui « [s'impose] comme inoubliable<sup>1707</sup> » tout « en se dissimulant dans les replis de la mémoire par assimilation à l'inconscient collectif ou individuel<sup>1708</sup> ». Cet oubli masque un deuxième paradoxe, puisque c'est grâce à lui que « toute relecture d'un classique est une découverte, comme la première lecture<sup>1709</sup> ». L'immortalité de l'œuvre ne tient donc pas à son maintien en tant que texte ou que traduction fidèle, et ne concerne guère uniquement la personnalité du Doyen ou celle de ses traducteurs. Elle relève, plutôt, de son inscription dans la mémoire collective, où l'auctorialité vient se dissoudre. La figure de Gulliver est ainsi comparable à Rufus, personnage de la nouvelle *L'Immortel* de Borges. À la fin de son récit, le soldat romain qui a bu à la source de l'immortalité comprend qu'après avoir été l'illustre aède Homère, il est condamné à devenir personne et tous les hommes : « j'ai été Homère ; bientôt, je serai Personne, comme Ulysse ; bientôt, je serai tout le monde : je serai mort<sup>1710</sup> ».

---

<sup>1706</sup> BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 7.

<sup>1707</sup> CALVINO, *op. cit.*, p. 8.

<sup>1708</sup> *Id.*

<sup>1709</sup> CALVINO, *op. cit.*, p. 9.

<sup>1710</sup> BORGES, « L'Immortel », in *L'Aleph* [1944], tr. Roger Caillois, Paris, Gallimard, 2019, p. 36.

## Conclusion

Ainsi, les traducteurs français de *Gulliver's Travels* ne cherchent pas tant à acclimater l'œuvre de Swift à leur public qu'ils espèrent, *via* leur travail, s'arroger une part de la gloire qui revient au texte original. Conscients des différences de statut qui existent entre les traductions et les originaux, ils tâchent, à travers leurs discours et leurs pratiques, de valoriser leur activité en développant une pensée temporelle de leur labeur. L'enjeu n'est en effet pas seulement de franciser *Gulliver* mais bien d'auctorialiser les traducteurs en les faisant entrer dans une forme d'éternité littéraire d'ordinaire réservée aux originaux, tout en insistant sur l'aspect téléologique de leurs productions qui repose sur l'idée d'un avenir meilleur. Malgré les courants les plus récents de la traductologie et des études de réception, qui estiment que les traducteurs joueraient un rôle central dans la réception des œuvres, la place effective de ces traducteurs, qui cherchent à légitimer leur position au sein du champ littéraire, ne paraît pas élucider entièrement les différentes étapes de la réception de *Gulliver's Travels* en France. Cette dernière dépend en effet avant tout d'autres acteurs du monde littéraire et culturel, à savoir les critiques, les journalistes, les éditeurs, les universitaires comme les adaptateurs. La conquête temporelle que visent les traducteurs paraît dès lors leur échapper, et rejaillir sur ces autres artisans de la réception du texte de Swift.

Confrontés au malaise spécifique de l'activité traductive, que de nombreux critiques estiment appelée à périr là où les originaux perdureraient, les traducteurs essaient, en premier lieu, de sacraliser l'original. Si leur pratique demeure dérivée, secondaire, elle peut néanmoins constituer le reflet imparfait d'un texte source idéalisé. Cependant, le texte même de *Gulliver's Travels* se prémunit de toute forme de sacralisation. La provenance incertaine du récit, que ce soit dans le champ diégétique ou le champ



extradiégétique, tout comme la multiplicité des discours qu'il tisse, interdit toute authentification fiable de son origine. Associant irrémédiablement la langue et la traduction à la corruption et à la chute, il conclut à l'inanité de la traduction et suscite, par un jeu de miroir, une nouvelle gêne traductive. Les traducteurs adoptent alors une nouvelle stratégie pour compenser cette perte de la stabilité de l'original. Il s'agit pour eux d'envisager la secondarité de la traduction de manière méliorative, sous l'angle de la postérité. Traducteurs et traductologues déploient alors une pensée de la survie des textes par leur traduction, conception qui légitime à la fois les praticiens et les enseignants-chercheurs. L'étude de la capacité des traductions de *Gulliver's Travels* à faire survivre le texte ne paraît toutefois guère confirmer ce postulat. En effet, quoique certaines traductions – et principalement celle de Desfontaines – paraissent bien avoir une postérité au sens de succès, la version du texte qui perdure s'éloigne trop de l'original pour que l'on puisse estimer qu'il s'agisse d'une véritable continuation de l'œuvre. La traduction de Desfontaines demeure en effet inexacte, tandis que la multiplication des adaptations pour la jeunesse induit une réception de l'œuvre contraire au sens du récit. Ainsi, la postérité qu'impliquent les traductions françaises de *Gulliver's Travels* relève davantage de la notion de descendance que de survie. Les traducteurs, qui prétendent servir un original qu'ils défendent, servent en réalité leurs propres intérêts, traduisant afin d'obtenir une place, même dérivée, au sein d'un certain panthéon littéraire.

Si l'original renvoie à un passé idéalisé dont la traduction émane, les auteurs de traductions envisagent leur travail comme se situant sur une fonction linéaire dont le point de départ serait le texte source et qui tendrait vers une perfectibilité des retraductions. Cette conception téléologique de la retraduction, qui glorifie l'avenir, s'accompagne d'une certaine tendance théologique. En effet, placer les retraductions sur une temporalité linéaire idéalisée revient à les faire échapper au temps ordinaire et à les insérer de plain-

## Conclusion

piéd dans une temporalité sacralisée qui valorise cette activité souvent discréditée. L'analyse des traductions françaises de *Gulliver's Travels* ne corrobore néanmoins pas cette vision : les deux premières traductions apparaissent bien de manière concomitante et non successive, tandis que les progrès qu'opèrent les retraductions de l'œuvre ne semblent pas d'ordre absolu, mais plutôt tenir à l'évolution des normes traductives, dont la valeur première demeure de correspondre à l'époque à laquelle elles appartiennent. Ces progrès supposés relèvent ainsi davantage d'une forme d'adéquation au contemporain que d'une projection quelconque vers l'avenir. En outre, par un effet de mise en abyme, le texte de *Gulliver's Travels* contrevient à nouveau aux présupposés des traducteurs. La narration épisodique ignore la continuité, tandis que le protagoniste ne connaît guère de progression psychologique. Or, ce phénomène pousse les traducteurs à rationaliser le récit, grâce à des stratégies paratextuelles et textuelles. En ce sens, la vision téléologique des traducteurs est paradoxale, puisqu'elle ne les conduit pas, comme escompté, à améliorer la réception de l'original, mais plutôt à la réorienter afin qu'elle se conforme à l'horizon d'attente des lecteurs. S'il paraît ainsi délicat de constater un quelconque progrès des retraductions de *Gulliver's Travels*, il en va de même pour sa réception. Cette dernière ne tient en effet pas à une progression de la compréhension du texte source qui serait assurée par des traductions de plus en plus performantes, mais dépend en grande partie des évolutions propres à la critique littéraire, décorrélée des traductions du texte : l'œuvre est lue à l'aune des opinions propres de chaque époque, sans tenir compte des traductions disponibles.

En idéalisant le passé de l'original comme l'avenir de la retraduction, les traducteurs cherchent à identifier une nécessité de leur travail, qui leur assurerait en retour une forme de reconnaissance. Cependant, la réception de l'œuvre en France ne paraît guère nécessaire ni même dépendre majoritairement de leur influence. En effet, une série de

## Conclusion

révolutions, sous la forme de ruptures et de retours, dicte la lecture du texte traduit. Les retraductions ne supplantent pas systématiquement leurs aïeules, et les deux versions les plus populaires demeurent, au XXI<sup>e</sup> siècle, celles de Desfontaines, parue en 1727 et celle de Lilamand, publiée en 1965. En outre, les traductions ne paraissent, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, plus servir l'original ou même les traducteurs, mais l'ensemble des acteurs économiques du champ éditorial. Les révolutions et innovations des moyens de productions infléchissent ainsi l'apparition des traductions, dont l'autonomie est mise en question. Le présent impérieux de l'économie, où l'on cherche à vendre et à consommer, prend dès lors le pas sur l'éternité littéraire, tandis que les traductions de *Gulliver's Travels* sont soumises à différentes quêtes de pouvoir où éditeurs, auteurs, traducteurs et universitaires s'affrontent. Enfin, la popularité même de *Gulliver's Travels* en France contribue à l'oubli de ses traductions. L'œuvre devient si célèbre qu'elle atteint une forme de proverbialité qui échappe au contrôle du texte traduit, tout en étant réinterprétée selon des angles si différents que ces commentaires ne paraissent plus tenir au récit à proprement parler. L'œuvre devient ainsi une matière dont chacun peut se saisir et que chacun est appelé à adapter, sous des formes qui ne relèvent plus exclusivement de la littérature écrite : documents iconographiques, pièces de théâtres, films, émissions de radio et même objets de la vie courante. La fortune de l'œuvre s'accompagne ainsi de l'oubli de ceux qui ont contribué à la diffuser en France, à savoir les traducteurs. Le récit s'apparente dès lors aux mythes, que chacun connaît mais dont personne ne saurait authentifier avec certitude l'origine.

L'histoire de la réception de *Gulliver's Travels* en France n'est ainsi point le seul fruit de ses traductions. L'ambition des traducteurs, fondée sur la représentation d'une chronologie littéraire idéalisée échappant au temps ordinaire, où le passé sacralisé de l'original déboucherait sur une révélation finale, ne trouve guère d'accomplissement. En

## Conclusion

effet, cette quête d'éternité se heurte sans cesse aux impératifs du contemporain, qu'il s'agisse de la succession des normes critiques et traductives auxquelles il s'agit de correspondre ou bien des exigences du présent économique. Les traducteurs, cherchant à s'approprier l'œuvre de Swift afin d'obtenir une part de la gloire de l'auteur, paraissent ainsi semblables aux Lilliputiens qui s'affairent inutilement autour du corps de Gulliver, ne parvenant pas à le conserver sous leur emprise. Cependant, le fait même que l'on ait consacré cette étude au travail des traducteurs paraît les extraire de l'invisibilisation qui les menace, témoignant de l'intérêt renouvelé de l'université pour cette profession si souvent dépréciée. Il nous faut ici remarquer que la déconsidération de ce corps de métier a constitué l'un des obstacles majeurs à notre étude. En effet, le manque d'informations et de documents concernant le travail des traducteurs, lié au peu d'intérêt qu'il suscite, est l'une des causes de notre incapacité à identifier avec certitude les deux traducteurs anonymes, celui de La Haye et celui de Furne et Fournier, de *Gulliver's Travels*. Nous n'avons pas non plus pu nous procurer de documents officiels ou professionnels témoignant de l'activité de chacun des traducteurs de Swift, mais avons tâché d'éclairer ce point en recourant à d'autres documents analogues.

Quoiqu'il en soit, s'il paraît demeurer crucial de ne pas négliger le rôle des traducteurs, qui assurent, malgré tout, la possibilité de la diffusion des œuvres en des terres étrangères à celles qui les ont vu naître, il semble tout aussi vital de se méfier de la tendance inverse. Les traducteurs participent bien *de facto* à la réception des œuvres, mais ne sont que l'un des nombreux artisans de la lecture des textes. Cette revalorisation paraît certes juste d'un point de vue professionnel : le travail silencieux des traducteurs mérite la reconnaissance des éditeurs et des critiques, et nous souscrivons aux préconisations de l'ATLF qui souhaite indiquer le nom de traducteurs sur les couvertures des ouvrages comme leur invitation dans les différents événements marquant la promotion des livres. Cependant,

## Conclusion

estimer que les traducteurs seraient les seuls responsables, ou du moins les premiers passeurs des œuvres, semble un parti pris peut-être aussi radical que celui, plus ancien, selon lequel leur labeur n'aurait guère d'importance. Or, les études de réception comme la traductologie ont régulièrement été tentées de prendre ce contre-pied, sans doute dans la mesure où cette volte-face a permis la création puis le renforcement de nouveaux champs d'études universitaires dans un environnement professionnel de plus en plus concurrentiel.

Il nous semble ainsi que notre étude, consacrée au seul livre *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift, mériterait d'être confrontée à celles d'autres textes présentant des caractéristiques analogues, afin d'interroger plus avant le rôle joué par l'université dans la mise en valeur des traducteurs. En effet, nos conclusions portant sur la fonction des traducteurs dans la réception ne reposent que sur une seule œuvre, et ne sauraient ainsi être généralisées. On pourrait cependant formuler l'hypothèse que les textes jouissant d'une réputation similaire à celle de *Gulliver's Travels* – c'est-à-dire à la fois considérés comme des classiques et des œuvres pour la jeunesse, à la fois extrêmement célèbres et peu lus dans leur intégralité – bénéficieraient d'effets de réception similaires. Cette question ne nous paraît pas relever de la seule anglistique mais bien des champs interdisciplinaires des études de réception et de la traductologie, et c'est pourquoi nous citerons ici quelques œuvres, à simple titre d'exemples et qu'il faudrait bien entendu compléter, d'aires linguistiques variées. Une thèse de Li Zheng, consacrée aux adaptations et traductions françaises comme chinoises de *Robinson Crusoé*, paraît notamment formuler des conclusions différentes des nôtres, jugeant que « l'histoire de la réception sur la longue durée de *Robinson* en France et en Chine illustre [...] de manière

exemplaire<sup>1711</sup> » le fait que « les traductions, adaptations, ou continuations constituent des opérations décisives lors de la diffusion et de la réception des œuvres<sup>1712</sup> ». Ce point tient peut-être à l'inclusion des adaptations dans son corpus, tandis que nous nous sommes exclusivement consacrés aux traductions à proprement parler. Il serait, en ce sens, peut-être fécond de croiser la base de données des traductions du *Don Quichotte* de Cervantès dirigée par Clara Foz et Maria Serra Cordoba Serrano<sup>1713</sup> à une étude de la réception de l'œuvre en France, en se fondant notamment sur les travaux de Michel Moner<sup>1714</sup>. Il semblerait également pertinent de développer les études existant sur la réception de Rabelais en Europe, dont les œuvres consacrées au géant Gargantua sont familières des enfants – sujet d'étude déjà amorcé dans les ouvrages de Anne Lake Prescott<sup>1715</sup> et de Marcel de Grève<sup>1716</sup>, mais qui n'insistaient que peu sur la question de la traduction. De manière analogue, il paraîtrait intéressant de creuser la question de la réception des traductions des contes philosophiques de Voltaire en Europe également, entamée par André-Michel Rousseau, mais qui se focalise davantage sur la question de la traduction que de la réception<sup>1717</sup>. Notre travail gagnerait également à être comparé à des études consacrées à la réception et aux traductions de *Gulliver's Travels* portant sur d'autres aires linguistiques, une démarche partiellement entreprise dans l'ouvrage collectif dirigé

---

<sup>1711</sup> ZHENG, Li, « Traductions, adaptations et réécritures : approches du traitement et de la diffusion de Robinson Crusoé en Occident et dans le monde chinois », thèse de doctorat, Paris 3, soutenue le 9 décembre 2013, résumé de la thèse.

<sup>1712</sup> *Id.*

<sup>1713</sup> FOZ, Clara, Maria Serra Cordoba Serrano, « Dynamiques historiques des (re)traductions du Quijote en français : questions méthodologiques et premiers résultats » in *Meta*, v. 50, n° 3, août 2005, p. 1042-50.

<sup>1714</sup> MONER, Michel, « Avez-vous lu Cervantès ? Don Quichotte et le roman en Europe (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) » in *Les Collections de la république des Lettres, Cahiers du CIERL*, Paris : Hermann, 2009, p. 15-22.

<sup>1715</sup> LAKE PRESCOTT, Anne, *Imagining Rabelais in Renaissance England*, Yale, Yale University Press, 1998.

<sup>1716</sup> *La réception de Rabelais en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dir. Marcel de Grève, Paris, Classiques Garnier, 2010.

<sup>1717</sup> ROUSSEAU, André-Michel, *L'Angleterre et Voltaire*, Oxford, SVEC, 1976.

par Hermann Josef Real<sup>1718</sup>, mais qui ne comprend aucune étude diachronique et exhaustive.

Enfin, ce travail nous a permis d'interroger les méthodes propres au champ des études de comparaison de traductions d'une même œuvre. Nous avons en effet procédé manuellement, en comparant les textes ligne à ligne, quoique nous ayons envisagé, initialement, de développer un comparateur numérique de traductions. Ce dernier dispositif s'est avéré difficile à mettre en œuvre sans financement consacré, dans la mesure où il nous aurait fallu nous associer avec un chercheur en informatique et obtenir des fonds dédiés à l'obtention de serveurs et d'un hébergement internet. L'épreuve de la pratique nous a toutefois convaincue de la pertinence d'un tel projet, qui permettrait à de nombreux universitaires d'analyser de vastes corpus et ainsi de venir en aide aux études de traductologie. Il s'agirait de développer un algorithme de *machine learning* – c'est-à-dire capable de progresser en fonction de ses erreurs précédentes – susceptible de relever les suppressions, les interpolations et les remaniements syntaxiques des différentes traductions<sup>1719</sup>.

La question des logiciels de comparaison, de génération ou de traduction de textes nous paraît en outre particulièrement pertinente, d'autant qu'elle semble annoncée au sein même de *Gulliver's Travels*. La machine à tout dire de Lagado, où des cubes de bois tournent et produisent de multiples discours, paraît en effet présager des progrès les plus récents des algorithmes de génération automatique de textes. Or, le rôle contemporain des traducteurs et la tendance actuelle à les revaloriser paraît s'accompagner d'une certaine crainte de leur remplacement par les machines. Quoique ces dernières ne paraissent pas

---

<sup>1718</sup> The Reception of Jonathan Swift in Europe, *op. cit.*

<sup>1719</sup> Ce projet se fonderait notamment sur le fonctionnement de MEDITE, logiciel en accès ouvert de l'ITEM de l'ENS. Cf. Derome, Amélie « Décoder le texte : le développement d'un comparateur numérique des traductions d'œuvres littéraires », in *Britaix*, carnet de recherche du Séminaire C du LERMA d'AMU : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01892284/document>, page consultée le 5 novembre 2020.

## Conclusion

encore capables de traduire certains effets littéraires – à l’image des rimes, des vers, ou des citations – leurs progrès demeurent spectaculaires et interrogent l’auctorialité revendiquée par les traducteurs. Il est ainsi curieux de noter que les traductions produites par les machines, contrairement à celles de la main des hommes, suivent bien quant à elles une ligne téléologique. À force de se perfectionner et au fil du temps, les algorithmes produisent en effet des traductions de plus en plus performantes d’un même texte. Ces progrès, qui évoquent curieusement ceux qu’espèrent les retraducteurs, dissimulent peut-être pourtant un certain malaise dystopique : la traduction devenant dès lors l’affaire du même et non plus de la multiplicité. Au foisonnement des différentes interprétations proposées par les traducteurs s’opposerait ainsi une traduction unique. Si les traducteurs de *Gulliver’s Travels* n’ont pas obtenu la gloire littéraire qu’ils espéraient, ils constituent pourtant bien un rempart contre la traduction totalisante que pourrait en faire un ordinateur, et leurs différentes versions de l’œuvre esquissent une pluralité qui semble une richesse. Les traducteurs et leurs infinies variations autour d’un même texte contribuent ainsi, pour reprendre une expression que Borges consacrait aux traductions de *L’Odyssée*, à une « librairie internationale d’œuvres<sup>1720</sup> ». Les traducteurs, en visant l’éternité de la gloire, ont ainsi défendu celle, plus vaste, de la mémoire.

---

<sup>1720</sup> BORGES, Jorge Luis, « Les Traducteurs d’Homère », in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Pléiade », p. 291.



# Index des noms propres

## A

Abraham, Pierre, 375  
 Adam, Antonius, 25, 102, 342, 343  
 Aicard, Jean, 393  
 Alexandre, Arsène, 275  
 Amoros, Annick, 415  
 Amyot, Jacques, 159  
 Andrieu, Jules, 146, 295  
 Angrémy, Jean-Pierre, 411  
 Aniel, Ernest, 302  
 Anne, reine de Grande-Bretagne, 112, 113, 115, 116, 117, 131  
 Apollinaire, Guillaume, 163  
 Aragon, Louis, 248, 311, 398  
 Archaumbault, Gilles, 308  
 Aristote, 87, 99, 108, 256  
 Asselineau, Roger, 277, 281, 375  
 Axelrad, José, 15, 27, 28, 29, 49, 60, 82, 87, 89, 116, 117, 138, 179, 180, 194, 203, 217, 218, 219, 220, 222, 223, 224, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 235, 237, 238, 242, 243, 293, 312, 313, 317, 319, 320, 322, 323, 325, 332, 333, 373, 375

## B

Bainville, Jacques, 398  
 Balzac, Honoré de, 302, 335  
 Balzac, Honoré de, 149, 302, 304, 335, 339, 345  
 Banville, Théodore de, 391  
 Barbey d'Aureville, Jules, 39, 137, 139, 140, 210, 274  
 Barine, Arvède, 273  
 Barry, Comtesse du (Jeanne Bécu), 295  
 Barthes, Roland, 264  
 Baudelaire, Charles, 68, 159, 272, 288, 388  
 Bay (Desmond), André, 15, 26, 27, 28, 48, 51, 52, 59, 64, 81, 113, 134, 138, 180, 194, 195, 203, 238, 241, 242, 293, 318, 319, 320, 322, 323, 325, 331, 355, 373, 398  
 Beattie, James, 253, 254, 259, 269  
 Beaumont, Germaine, 390  
 Beauvais, Robert, 408  
 Beckett, Samuel, 281  
 Belaval, Yvon, 249, 262  
 Belloc, Louise, 368, 369  
 Bellos, David, 104  
 Benjamin, Walter, 121, 122, 123, 124, 125, 149, 155, 157  
 Benot, Yves, 280  
 Bergerac, Cyrano de, 25, 52, 138, 415  
 Bergson, Henri, 10  
 Berlioz, Hector, 390  
 Berman, 6, 7, 9, 11, 123, 155, 157, 158, 160, 161, 162, 163, 197, 321  
 Berman, Antoine, 8  
 Bertin, Armand, 296

Bertrand, Michel, 411  
 Bielfeld, baron de, 257  
 Blake, William, 71  
 Bloom, Harold, 11, 12  
 Boisseaux, Henri, 402  
 Bony, Alain, 17, 92, 205, 211, 327  
 Borges, 3, 9, 11, 125, 440  
 Borges, Jorge Luis, 431  
 Boucé, Paul-Gabriel, 13, 187, 292  
 Bouchery, Émile, 359, 410  
 Bouchot, ?, 354  
 Brasillach, Robert, 373, 398  
 Breton, André, 46, 53, 54, 55, 281  
 Bromberger, Merry, Serge, 416  
 Buzelin, Hélène, 15, 29, 48, 113, 134, 222, 225, 234, 243, 293, 312, 313, 315, 324, 326, 327, 334, 374  
 Byron, George Gordon, 61

## C

Cabet Dampmartin, Anne-Henri, 252  
 Calvino, Italo, 11, 397, 399, 400, 430  
 Camus, Albert, 163, 282  
 Carnochan, William B., 106, 108, 203, 207  
 Carroll, Lewis, 281  
 Case, Arthur, 111  
 Cassou, Jean, 394  
 Cazamian, Louis, 38  
 Céline, Louis-Ferdinand, 399  
 Cervantès, 4, 16, 126, 127, 148, 149, 358, 438  
 Cervantès, Miguel de, 3, 147, 258, 345, 371, 372  
 Challemeil-Lacour, Paul-Armand, 140  
 Chardonne, Jacques, 26, 373, 398  
 Charrière, Ernest, 126  
 Chasles, Philarète, 137, 269, 369  
 Chateaubriand, François-René, 159, 262  
 Chateaufort, Roger, 279, 375  
 Chesnaye Des Bois, François-Alexandre de la, 260  
 Cicéron, 244, 430  
 Cioran, Emil, 149  
 Clairville, Jules, 403  
 Cline Kelly, Anne, 85  
 Colin, Alexandre-Marie, 302  
 Colletet, Guillaume, 44  
 Confucius, 198  
 Connan-Pintado, Christiane, 149  
 Constantin-Weyer, Maurice, 15, 26, 60, 64, 65, 66, 69, 114, 134, 138, 178, 194, 214, 221, 222, 243, 309, 310, 325, 331, 372, 397  
 Coppin, Edmond, 141  
 Coralli, Jean, 402  
 Cordelet, Henriette, 268  
 Corneille, Pierre, 261  
 Courajod, Georges, 302

## D

d'Alembert, Jean Le Rond, 262, 296

d'Autremont, Lucien, 146  
 d'Orléans, Ferdinand-Philippe, 52, 400  
 Darzens, Rodolphe, 395  
 Daumier, Honoré, 400  
 Davis, Herbert, 105  
 Deane Swift, 23  
 Defauconpret, Auguste Jean-Baptiste, 368, 369, 370, 371  
 Defoe, Daniel, 16, 133, 147, 207, 254, 280, 358  
 Deguy, Michel, 412  
 Delacroix, Eugène, 302  
 Denys de Colleville, Charles, 383  
 Déon, Michel, 417, 418  
 Des Champs, Jean, 254  
 Desfontaines, Pierre-François Guyot de, 13, 14, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 34, 39, 40, 44, 46, 48, 50, 51, 54, 55, 61, 63, 64, 79, 80, 81, 103, 112, 120, 121, 129, 130, 131, 133, 134, 135, 141, 142, 149, 155, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 207, 216, 217, 236, 237, 239, 240, 241, 242, 244, 245, 252, 255, 257, 260, 266, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 309, 314, 315, 316, 317, 329, 334, 336, 339, 345, 354, 357, 360, 361, 363, 364, 369, 410, 433, 435  
 Devambez, André, 275, 401  
 Dickens, Charles, 148, 162  
 Diderot, Denis, 118, 250, 262, 296, 338, 417  
 Dislet, Caroline, 125  
 Doré, Gustave, 345, 371, 372, 395  
 Dostoïevski, Fiodor, 126  
 Drieu la Rochelle, Pierre, 373  
 Drumont, Édouard, 306, 350  
 Dubreuil, René, 114  
 Dumas, Alexandre, 393

**E**

Eddy, William, 27, 203, 206  
 Eliot, George, 275  
 Eliot, T. S., 126  
 Ésope, 61  
 Espagne, Michel, 8

**F**

Faucon, Narcisse, 302  
 Faulkner, William, 162  
 Fayard, Arthème, 397  
 Ferguson, Anthony, 416  
 Fielding, Henry, 133, 368  
 Flaubert, Gustave, 414  
 Fleischer, Max, 401, 407  
 Fluchère, Henri, 281, 375  
 Folman, Michel, 272  
 Ford, Charles, 72, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 117  
 Fourier, Charles, 414  
 Foz, Clara, 438  
 Frédérix, Pierre, 138, 139, 267, 376  
 Furne et Fournier, 13, 15, 20, 21, 22, 58, 135, 183, 188, 189, 193, 213, 221, 222, 240, 243, 295, 297, 300, 301, 302, 303, 316, 317, 329, 339, 341, 345, 348, 350, 354, 359, 368, 371, 380, 395, 412, 436

**G**

Gadamer, Hans-Georg, 4  
 Galland, Antoine, 159  
 Gamarra, Pierre, 375  
 Gambier, Yves, 162, 163, 164  
 Gaucheron, Jacques, 276, 277, 280, 375  
 Gausseron, Bernard-Henri, 15, 24, 43, 44, 45, 48, 49, 55, 56, 113, 130, 134, 138, 142, 178, 179, 180, 186, 188, 194, 243, 293, 304, 305, 306, 307, 309, 314, 331, 339, 342, 343, 350, 351, 352, 353, 357  
 Gautier, Théophile, 304  
 Gavarni, 23, 141, 144, 352, 354  
 Gay, John, 297  
 Gayot de Pitaval, François, 298  
 Genty, Raymond, 404  
 Geoffroy, Jean, 141  
 George I<sup>er</sup>, 219, 222, 223, 375  
 Gignoux, Régis, 392  
 Ginguéné, Pierre-Louis, 296  
 Ginisty, Paul, 135, 136, 185  
 Giraud, Claude-Marie, 298  
 Goebbels, Joseph, 373  
 Gogol, Nicolas, 126, 372  
 Goldsmith, Oliver, 342  
 Golsmith, Oliver, 368  
 Gosse, Pierre, 14, 18, 20, 165, 175, 183, 289, 290  
 Gosselin, Charles, 21, 22, 213, 339, 367, 368, 369  
 Goulding, Sybil, 13, 131, 132, 138, 185, 186, 292  
 Goy, André de, 272, 273  
 Graeber, Wilhelm, 187  
 Grandville, Jean-Jacques, 22, 134, 135, 144, 149, 190, 301, 302, 303, 308, 329, 330, 333, 345, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 356, 394, 395, 401  
 Granet, François, 299  
 Gresset, Michel, 162  
 Grève, Marcel de, 438  
 Guerreschi, Jean, 414  
 Guiffrey, Georges, 302

**H**

Halley, Edmond, 219, 220  
 Hannedouche, Alfred, 182, 360  
 Havard, Henry, 57, 184, 185, 344, 352  
 Hermant, Abel, 146  
 Hervier, Paul-Louis, 131, 210  
 Hésiode, 381  
 Hetzel, Jules, 345, 367  
 Hoepffner, Bernard, 163  
 Hoffmann, Stanley, 421  
 Hölderlin, Friedrich, 159  
 Homère, 43, 91, 108, 120, 166, 241, 262, 286, 382, 391, 423, 431, 440  
 Horace, 62, 327

**I**

Irail, Simon-Augustin, 43, 253  
 Iser, Wolfgang, 4  
 Isly, Fred, 386

**J**

Jakobson, Roman, 400, 409  
 Janin, Jules, 23, 141, 144, 297, 354  
 Jarry, Alfred, 281

Jauss, 208  
 Jauss, Hans Robert, 4  
 Javel, Firmin, 343  
 Jérôme de Stridon, 159  
 Johnson, Samuel, 16, 17, 137, 200, 213, 269, 273  
 Jouvin, Benoît, 291, 296  
 Joyce, James, 381, 382, 415  
 Joyeux-Prunel, Béatrice, 7

## K

Kafka, Franz, 154, 282, 423  
 Kant, Emmanuel, 45, 46, 47  
 Kaplansky, Jonathan, 163  
 Karinthy, Frigyes, 416  
 Kendal, Duchesse de, 222  
 Klepping, Alfred, 146  
 Klossowski, Pierre, 412, 413, 414  
 Kratz, Louis-Édouard, 302

## L

L'Arioste, 61, 286  
 La Fontaine, Jean de, 22, 61, 301, 348  
 La Haye, 14, 18, 19, 39, 54, 78, 79, 80, 103, 106,  
 112, 128, 132, 134, 155, 165, 174, 175, 176, 177,  
 183, 185, 187, 188, 235, 238, 240, 242, 244, 255,  
 260, 289, 290, 291, 293, 296, 314, 315, 328, 334,  
 356, 363, 364, 436  
 La Vallière, duc de, 291, 295  
 Labarre de Beaumarchais, Antoine de, 39  
 Labitte, Adolphe, 292, 296, 303  
 L'Admiral, Jean-René, 37, 40, 124, 160, 161  
 Lake Prescott, Anne, 438  
 Lalauze, Alphonse, 144, 184  
 Lamartine, Alphonse de, 148, 387  
 Lamoignon-Malesherbes, Chrétien-Guillaume, 296  
 Lamoine, Georges, 15, 29, 41, 57, 60, 115, 127, 128,  
 134, 135, 138, 181, 194, 225, 228, 229, 230, 231,  
 233, 234, 293, 294, 312, 313, 326, 334, 373  
 Langlumé, 400  
 Larousse, Pierre, 365  
 Latappy, ?, 360  
 Le Bris, Michel, 422  
 Le Petit, Jules, 144, 302, 422  
 Le Tasse, 61  
 Léger, Benoît, 13, 188  
 Legouis, Émile, 38, 273  
 Leibniz, Gottfried Wilhelm, 283, 364  
 Lesourd, Paul, 130  
 Leszczynski, Stanislas, 291  
 Letaille, Christophe, 354  
 Lilamand, Bénédicte, 27, 28, 81, 115, 134, 138, 194,  
 195, 196, 238, 243, 244, 312, 313, 314, 317, 318,  
 320, 323, 325, 334, 360, 435  
 London, Jack, 6, 35, 49, 65, 66, 83, 163, 187, 243,  
 423  
 Lord Orrery, 23  
 Louis XV, 46, 295, 345  
 Lucien de Samosate, 260  
 Lukacs, Georg, 282  
 Luther, Martin, 159

## M

Madame de Pompadour (Jeanne Poisson), 295  
 Malaparte, Curzio, 423

Malfroy, Auguste, 275  
 Mallarmé, Stéphane, 68  
 Marie-Antoinette de Habsbourg, 295, 299  
 Marie-Madeleine, 221  
 Marivaux, Pierre de, 46, 133, 401  
 Martin, Jacky, 123  
 Martin, Pierre, 19, 67  
 Marx, Karl, 282, 305, 314, 338  
 Masson, Charles-François-Philibert, 384  
 Mauberret, Noël, 163  
 Maurras, Charles, 397, 398  
 Mauvillon, Éléazar de, 250, 251  
 Meixmoron de Dombasle, Charles de, 349  
 Méliès, Georges, 405  
 Mentré, Paul, 419  
 Merle, Robert, 15, 26, 27, 49, 59, 64, 65, 66, 67, 69,  
 113, 114, 133, 134, 180, 181, 194, 203, 214, 230,  
 237, 293, 311, 317, 321, 325, 332, 373, 375, 376,  
 399  
 Meschonnic, Henri, 67, 68, 161  
 Meys, Lucien, 355  
 Michel, Francisque, 368  
 Milosz, Czeslaw, 423  
 Milton, John, 61, 159, 250, 251  
 Mirbeau, Octave, 423  
 Molitor, Lucienne, 15, 29, 48, 59, 69, 113, 134, 293,  
 312, 313, 319, 321, 324, 332, 333, 355, 374  
 Moncrif, Paradis de, 251, 252  
 Mongault, Henri, 126  
 Montesquieu, 62  
 Montesquiou, Robert de, 388  
 Monti, Enrico, 11, 161, 164  
 Morin, Edgar, 423  
 Morin, Edmond, 183, 354  
 Morville, Comte de, 129  
 Mounin, Geogres, 5  
 Mourlan, Albert, 406  
 Muller, Sylvine, 162  
 Mussolini, Benito, 387

## N

Napoléon, Louis-Bonaparte, 337, 394  
 Neaulme, Jean, 14, 18, 20, 46, 165, 175, 183, 289,  
 290  
 Newton, Isaac, 222, 231, 299  
 Nizan, Paul, 136, 139  
 Noury, Pierre, 354

## O

Onfray, Michel, 420, 422  
 Ovide, 381

## P

Paulhan, Claire, 27  
 Pauquet, Hippolyte, 141  
 Peat, North, 267, 268  
 Péguy, Charles, 268  
 Peignot, Gabriel, 291  
 Perrault, Charles, 149  
 Petitjean, Armand, 136, 137, 138, 139, 180, 281  
 Peuchet, Jacques, 60, 130  
 Phèdre, 61  
 Platon, 61  
 Plutarque, 159, 372

Poirson, Victor, 25, 304, 305, 308, 331, 342, 343, 346, 350, 351, 352, 353  
 Pons, Émile, 27, 28, 38, 48, 51, 52, 53, 60, 81, 113, 114, 115, 116, 137, 138, 145, 181, 182, 203, 215, 217, 220, 222, 224, 226, 237, 289, 293, 318, 333, 337, 359, 365, 374, 375, 397  
 Pons, Jacques, 27, 28, 81, 115, 217, 220, 222  
 Pons, Maurice, 27, 28, 51, 145  
 Pope, Alexander, 119, 120, 256, 297  
 Pound, Ezra, 197  
 Prévost, Antoine François, 132  
 Prévost-Paradol, Lucien-Anatole, 138, 142, 144, 264, 265  
 Proust, Marcel, 65, 264, 388  
 Ptouchko, Alexandre, 406

## Q

Queneau, Raymond, 11  
 Quérard, Joseph-Marie, 298

## R

Rabelais, François, 17, 25, 47, 54, 135, 144, 149, 166, 306, 353, 391, 392, 410, 417, 438  
 Racine, Jean, 261  
 Rawson, Claude, 205  
 Real, Hermann Josef, 439  
 Rebatet, Lucien, 398  
 Reynald, Hermile, 138, 264, 266, 271, 297, 300, 376  
 Richardson, Samuel, 144  
 Richter, Alexandra, 124  
 Ricœur, Paul, 7, 36  
 Rigeade, Anne-Laure, 125  
 Robert, Clémence, 350  
 Robert, Nicolas, 337  
 Ross, Angus, 82, 204  
 Rostaing, Jules, 141  
 Roubaud, Benjamin, 401  
 Rousseau, André-Michel, 438  
 Rouvaire, Adolphe de, 393  
 Rushdie, Salman, 423

## S

Sade, Donatien Alphonse François de, 412, 414  
 Saint Victor, Paul de, 137, 270  
 Sainte-Beuve, Charles-Augustin, 23, 249, 263, 264, 266  
 Saint-Hyacinthe, Thémiseul de, 254  
 Saint-Simon, duc de (Louis de Rouvroy), 295  
 Samivel, 332, 355  
 Samosate, Lucien de, 61  
 Sarcey, Francisque, 142, 147  
 Sardou, Victorien, 394  
 Sartre, Jean-Paul, 278, 282  
 Saussure, Ferdinand de, 5  
 Schopenhauer, Arthur, 47  
 Scott, Walter, 21, 22, 23, 193, 213, 214, 221, 222, 269, 330, 339, 366, 367, 368, 369, 370, 371  
 Ségur, Philippe de, 350  
 Seippel, Paul, 386  
 Serra Cordoba Serrano, Maria, 438  
 Serres, Michel, 119  
 Séryiex, Hervé, 419, 420  
 Sévigné, Marquise de, 387  
 Sewrin, Charles-Augustin, 402

Shakespeare, William, 35, 36, 61, 159, 261, 367, 381  
 Sheridan, Thomas, 23  
 Simon, Claude, 410, 411  
 Smith, Frederick, 209  
 Solar, Félix, 296  
 Soubise, Prince de (Charles de Rohan), 295  
 Soupault, Philippe, 408, 409  
 Staël, Germaine de, 12, 258, 262, 263, 389, 391  
 Steiner, George, 35, 36, 37, 122  
 Stendhal, 21, 67, 367, 370, 387, 391  
 Stéphane, Nelly, 280  
 Sternberg, Jacques, 183, 208, 209, 210  
 Sterne, Laurence, 369  
 Stevenson, Robert, 422  
 Sturmy, Samuel, 88, 317  
 Swaim, Kathleen, 106, 202  
 Sylvester, Fred, 403, 404

## T

Tadié, Alexis, 29, 48, 117, 128, 138, 203, 209, 211, 217, 218, 219, 222, 223, 225, 227, 232, 233, 293, 294, 318, 334, 374, 377  
 Taine, Hippolyte, 61, 142, 182, 267, 273, 306  
 Temple, William, 220  
 Thackeray, William, 23, 137, 272, 273, 371  
 Thierry, Augustin, 367  
 Thiers, Adolphe, 384  
 Tolstoï, Léon, 126  
 Topin, Marius, 184, 299  
 Touchet, J., 354  
 Tourgueniev, Ivan, 126  
 Truman, Henry, 248

## U

Uzanne, Octave, 56, 143, 302, 304, 305, 340, 344

## V

Vairasse, Denis, 290  
 Valin, Thierry, 346, 347  
 Van Effen, Justus, 19, 131, 289  
 Vaucaire, Michel, 148  
 Vauxelles, Louis, 349  
 Venuti, Lawrence, 6, 49  
 Verne, Jules, 307  
 Vernozy, Delphine, 408  
 Véron, Eugène, 353  
 Viardot, Louis, 3, 345, 372  
 Vibert, Jehan Georges, 401  
 Victor Hugo, 366, 367, 388, 401  
 Vigny, Alfred de, 379, 380, 387, 390, 391  
 Villeneuve, Guillaume, 15, 29, 48, 69, 116, 117, 128, 134, 139, 194, 196, 203, 209, 211, 218, 225, 227, 232, 243, 294, 312, 313, 314, 318, 326, 334, 374, 377, 378  
 Villon, François, 53  
 Virgile, 118  
 Viviès, Jean, 17, 85, 110, 204, 205, 206, 327  
 Voltaire, 12, 13, 14, 17, 41, 42, 46, 47, 54, 129, 135, 182, 185, 190, 250, 251, 265, 270, 283, 300, 310, 328, 363, 410, 438

*Index*

**W**

Wailly, Léon de, 144, 272, 368, 369, 371  
Walpole, Robert, 222, 223, 310  
Watkins, Ronald, 408  
Wattel, Anne, 373, 376  
Webster, John, 181  
Weinreich, Uriel, 5  
Werlé, Alfred, 308  
Werner, Michael, 8  
Williams, Eric, 280  
Williams, Harold, 109, 111, 115

Wolff, Christian, 254

**Y**

Yemeniz, Nicolas, 296  
Young, docteur, 269

**Z**

Zheng, Li, 437  
Zola, Émile, 304

# Bibliographie

## Sommaire de la bibliographie

<b>SOURCES PRIMAIRES .....</b>	<b>449</b>
I. Corpus .....	449
II. Œuvres.....	450
III. Autres œuvres littéraires .....	452
IV. Ouvrages non-fictionnels .....	454
V. Périodiques .....	456
VI. Fonds d'archives .....	459
VII. Entretiens et critiques en ligne.....	459
VIII. Animaux, produits et objets auxquels on a attribué le nom de Gulliver.....	460
IX. Catalogues.....	461
<b>SOURCES SECONDAIRES .....</b>	<b>461</b>
I. <i>Gulliver's Travels</i> .....	461
II. Études de réception sur Swift et <i>Gulliver's Travels</i> .....	462
III. Jonathan Swift.....	463
IV. Dictionnaires et anthologies.....	465
V. Traductologie .....	465
VI. Critique et théorie littéraire.....	467
VII. Ouvrages de philosophie.....	468
VIII. Histoire et histoire de l'art .....	469
IX. Psychanalyse .....	470
X. Ouvrages, articles et textes officiels consacrés à l'éducation .....	470
XI. Ouvrages techniques et professionnels .....	470
XII. Sites internet divers.....	470

### SOURCES PRIMAIRES

#### I. Corpus

##### A. *Éditions de Gulliver's Travels utilisées*

SWIFT, Jonathan, *Travels into Several Remote Nations of the World. In Four Parts. By Lemuel Gulliver, First a Surgeon, and then a Captain of Several Ships*, Londres, Motte, 1726.

—, *Travels into Several Remote Nations of the World. In Four Parts. By Lemuel Gulliver, First a Surgeon, and then a Captain of Several Ships, in The Works of J.S., D.D., D.S.P.D.*

*in four volumes*, Dublin, Faulkner, 1735.

*Gulliver's Travels* [1986], Oxford, "Oxford World's Classics", 2005.

##### B. *Les traductions françaises de Gulliver's Travels*

SWIFT, Jonathan, *Voyages du capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignés*, tr. Anonyme A, La Haye, Pierre Gosse et Jean Neaulme, 1727.

—, *Voyages de Gulliver*, tr. Desfontaines, Paris, Jacques Guérin, 1727.

- . *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, tr. Anonyme B, Paris, Furne et Fournier, 1838.
- . *Voyages de Gulliver*, tr. Bernard-Henri Gausseron, Paris, A. Quantin, 1884.
- . *Les Voyages de Gulliver*, tr. Maurice Constantin-Weyer, Paris, À la cité des livres, 1930.
- . *Voyages en plusieurs lointaines contrées de l'univers, par Lemuel Gulliver, d'abord médecin, puis capitaine à bord de plusieurs navires*, tr. André Desmond (Bay), Paris, Stock, 1945.
- . *Les Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver. Voyage à Lilliput*, tr. Robert Merle, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1956.
- . *Les Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver. Voyage à Brobdingnag*, tr. Robert Merle, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1956.
- . *Les Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver. Voyage chez les Houyhnhnms*, tr. Robert Merle, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1960.
- . *Voyages dans plusieurs pays fort éloignés du monde en quatre parties par Lemuel Gulliver, d'abord chirurgien, puis capitaine de plusieurs navires*, tr. José Axelrad, Paris, Garnier frères, 1960.
- . *Voyages dans diverses nations lointaines par Lemuel Gulliver*, tr. Lucienne Molitor, Verviers, Gérard et Cie, 1961.
- . *Voyages de Gulliver*, tr. Émile Pons, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1965.
- . *Voyage au pays des chevaux*, tr. Georges Lamoine, Paris, Aubier-Flammarion, 1971.
- . *Les Voyages de Gulliver*, tr. Guillaume Villeneuve, Paris, Garnier-Flammarion, 1997.
- . *Le Voyage à Lilliput*, tr. Hélène Buzelin, Paris, Librio, 2000.

## II. Œuvres

### *Autres œuvres de Swift*

- SWIFT, Jonathan, *A Tale of a Tub*, in *The Essential Writings of Jonathan Swift* [1704], New York, Norton & Company, “Norton Critical Edition”, 2010.
- . *Le Conte du tonneau* [1704], tr. Justus Van Effen, La Haye, H. Scheurleer, 1721.
  - . « The Epitaph » [1708], in *The Poetical Works of Dr. Jonathan Swift*, Londres, J. Bell, 1787, p. 123-4.

### *Oeuvres apocryphes de Swift*

*Le Grand Mistere ou l'Art de Méditer sur la Garde Robe renouvelé et dévoilé par l'ingénieur Dr Swift*, La Haye, Jean Van Duren, 1729.

### *Œuvres littéraires ayant les Voyages de Gulliver pour hypotexte*

- AMOROS, Annick, *Gulliver : l'autre voyage*, Fontaine, Thot, 2010.
- ANGREMY, Jean-Pierre, *Et Gulliver mourut de sommeil*, Paris, Julliard, 1962.
- DÉON, Michel, *Mégalonose : supplément au Voyage de Gulliver*, Paris, La Table ronde, 1967.

- DIÉGUEZ, Manuel de, *La Caverne*, Paris, Gallimard, 1974.  
KARINTHY, Frigyes, *Farémido*, [1920], tr. Judith Karinty, Paris, Cambourakis, 2013.  
KLOSSOWSKI, Pierre, *Les Derniers travaux de Gulliver, suivi de Sade et Fourier*, Paris, Fata Morgana, 1974.  
—, *Roberte et Gulliver*, Paris, Fata Morgana, 1987.  
RASPE, Rudolf Erich, *Gulliver ressuscité, ou les voyages, campagnes et aventures extraordinaires du Baron de Mukhouson*, Paris, Royez, 1787.  
SIMON, Claude, *Gulliver*, Paris, Calmann-Lévy, 1952.

**Adaptations théâtrales de Gulliver's Travels**

- BOISSEAU, Henri, *Le Neveu de Gulliver*, Paris, Michel Lévy, 1862.  
CLAIRVILLE, Jules, *Les Voyages de Gulliver*, Paris, Théâtre impérial du Châtelet, 1867.  
CORALLI, Jean, *Gulliver*, Paris, Bezou, 1826.  
GENTY, Raymond, *Gulliver au pays de Lilliput*, Paris, 1926.  
MARIVAUX, Pierre de, *L'Isle de la raison ou les Petits hommes*, comédie en 3 actes, Paris, E. Neaulme, 1735.  
SEWRIN, Charles-Augustin, *Gulliver dans l'isle des géants*, Paris, Barba, 1815.

**Adaptations cinématographiques de Gulliver's Travels**

- BARBERA, Joseph, *The Adventures of Gulliver*, États-Unis, ABC, 1968-9.  
BIANCHI, Bruno, *Saban's Gulliver's Travels*, France, Saban Entertainment, 1992-3.  
*Gulliver in Lilliput*, Royaume-Uni, BBC, 1981.  
HUNT, Peter R., *Gulliver's Travels*, Royaume-Uni et Belgique, 1977. *Gulliver's Travels*, Australie, Southern Star, 1979.  
JURACEK, Pavel, *Un cas pour un bourreau débutant*, Tchécoslovaquie, Filmové Studio Barrandov, 1970.  
LETTERMAN, Rob, *Gulliver's Travels*, États-Unis, 20<sup>th</sup> Century Fox, 2010.  
*Los Viajes de Gulliver*, 1983.  
MÉLIÈS, Georges, *Voyage de Gulliver à Lilliput et chez les géants*, France, Star Film, 1902.  
MOURLAN, Albert, *Voyages de Gulliver*, France, Albert Mourlan films, 1923.  
PTOUCHKO, Alexandre, *Le Nouveau Gulliver*, Russie, Mosfilm, 1935  
RAJNAI, Andras, *Gulliver a törpék országában*, Hongrie, MTV, 1974.  
RANADE, Soumitra, *Jajantaram Mamantaram*, Inde, iDream Productions, 2003.  
SHER, Jack, *The 3 Worlds of Gulliver*, États-Unis, Columbia Picture, 1960.  
STURRIDGE, Charles, *Gulliver's Travels*, Royaume-Uni, NBC, 1996.

**Documents iconographiques représentant Gulliver**

- Cartes-postales *Gulliver*, Bibliothèque Richelieu, cote SNR CP-1 (GULLIVER).  
Carte postale figurant Gulliver tirant la flotte de Blefuscu tirée par Grandville, Zazzle,  
URL : [https://www.zazzle.be/carte\\_postale\\_gulliver\\_volant\\_la\\_flotte\\_de\\_blefuscudian-239214478255295742](https://www.zazzle.be/carte_postale_gulliver_volant_la_flotte_de_blefuscudian-239214478255295742), page consultée le 2 septembre 2020.



Carte postale figurant Gulliver par Fleischer, Le Havre, Volcan, 1976, URL : <http://vi.raptor.ebaydesc.com/ws/eBayISAPI.dll?ViewItemDescV4&item=36265502208&category=79224&pm=1&ds=0&t=1580397669000&ver=0> , page consultée le 2 septembre 2020.

DAUMIER, Honoré, « Lilliputiens essayant de profiter du sommeil d'un nouveau Gulliver », 1850

D'ORLÉANS, Ferdinand-Philippe, « La Patrie en danger », 1830.

*Gulliver*, « Renvoyeurs de livrets militaires de la Mayenne », Laval, carte postale, URL : <https://cartoliste.ficedl.info/article4291.html>, page consultée le 2 septembre 2020.

*Gulliver*, Images Panini, Allemagne, Panini, 1979. URL : [https://store.panini.fr/store/str\\_fra\\_fr/307rcd-it-gulliver-raccolte-completa-tedesche.html](https://store.panini.fr/store/str_fra_fr/307rcd-it-gulliver-raccolte-completa-tedesche.html), page consultée le 1<sup>er</sup> septembre 2020.

*Histoire de Gulliver*, Épinal, Pellerin, estampe, 42x43 cm, 1843.

LANGLUME, « Gulliver se relève et tous les nains sont culbutés », estampe, 1830.

ROUBAUD, Benjamin, « Panthéon charivarique », lithographie, 1841.

### **Œuvres radiophoniques adaptées de *Gulliver's Travels***

BEAUVAIS, Robert, *Le Voyage de Gulliver*, 1943.

SOUPAULT, Philippe, *L'Étrange aventure de Gulliver à Lilliput, ballet radiophonique*, 1958.

## **III. Autres œuvres littéraires**

### **A. Œuvres littéraires**

ARAGON, Louis, « Poésies pour tout oublier », in *Le Roman inachevé*, [1956], Paris, Gallimard, 1966.

BALZAC, Honoré de, *Les Illusions Perdues*, [1837-43], in *Œuvres complètes de H. de Balzac*, v. 8, t. 4, Paris, Veuve André Houssiaux, 1874.

BAUDELAIRE, Charles, *Les Fleurs du mal* [1857], Paris, Poulet Malassis, 1861.

BAY, André, *Nouveau recueil de poésies à dire pour les enfants*, Paris, Stock, 1939.

*Il fait beau*, Paris, Éditions Art et technique, 1943.

— *Intimité, ou Bonheur d'un jour*, Paris, Calmann-Lévy, 1944.

— *Où sont nos amoureuses*, Paris, Stock, 1945.

— *Un enfant est né* », *Comoedia*, 14 mars 1942, p. 2.

BLAKE, William, *The Marriage of Hell and Heaven* [1793], Boston, John Luce, 1906.

BORGES, Jorge Luis, *Fictions* [1944], tr. Pierre Verdevoye, Paris, Gallimard, 2018.

— *L'Aleph* [1944], tr. Roger Caillois, Paris, Gallimard, 2019.

BUNYAN, John, *The Pilgrim's Progress from this World, to which is to come delivered under the Similitude of Dream, wherein is discovered the Manner of his Setting out, his dangerous Journey, and safe Arrival at the desired Country*, London, Nathaniel Ponder, 1678.

CERVANTES, Miguel de, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* [1605-15], tome 1, tr. Louis Viardot, Paris, J.-J. Dubochet, 1836.

- DEFOE, Daniel, *La Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoe* [1719], tr. Thémiseul de Saint-Hyacinthe, Amsterdam, Garnier, 1787.
- DEGUY, Michel, « Chant royal », in *Oui-dire*, Paris, Gallimard, 1966.
- DESFONTAINES, Pierre-François Guyot, *Le Nouveau Gulliver, ou Voyage de Jean Gulliver, fils du capitaine Gulliver*, Paris, Veuve Clouzier et F. Le Breton, 1730.
- , *L'Esprit de l'abbé Desfontaines*, Londres, Joseph de La Porte, 1757.
- DIDEROT, Denis, *Supplément au voyage de Bougainville, in Opuscules philosophiques et littéraires, la plupart posthumes ou inédites*, Paris, Chevet, 1796, p. 187-270.
- DU BELLAY, Joachim, *Défense et illustration de la langue française*, 1549, URL : [https://fr.wikisource.org/wiki/Défense\\_et\\_illustration\\_de\\_la\\_langue\\_française#Conclusion\\_de\\_toute\\_l'œuvre](https://fr.wikisource.org/wiki/Défense_et_illustration_de_la_langue_française#Conclusion_de_toute_l'œuvre), page consultée le 2 août 2020.
- DUBREUIL, René, *Le Crime de la Place Pigalle*, Paris, Stock, 1910, *La Fâcheuse aventure*, Paris, Stock, 1911, *Clémence, scène de ménage*, Paris, Stock, 1912.
- FIELDING, *Histoire de Tom Jones, ou l'enfant trouvé* [1749], tr. Pierre-Antoine de La Place, Londres, Jean Nourse, 1750.
- , *Tom Jones ou l'Enfant trouvé*, tr. Guillaume Davaux, Paris, Maison, 1795.
- GOGOL, Nicolas, *Les Âmes mortes* [1842], tr. Charrière, Paris, Hachette, 1859.
- GOLDSMITH, Oliver, *Le Vicaire de Wakefield* [1766], tr. Bernard-Henri Gausseron, Paris, A. Quantin, 1885.
- , *Le Vicaire de Wakefield*, tr. Louise Belloc. Paris, Charpentier, 1839,
- , *Le Vicaire de Wakefield*. tr. Francisque Michel. Paris, Delloy Lecou, 1838.
- JOYCE, James, *Ulysses*, Paris, Shakespeare and Company, 1922.
- , *Ulysses*, Londres, Penguin, 1992.
- KAFKA, Franz, « Les Armes de la ville » [1920], in *Œuvres complètes*, tr. Alexandre Vialatte, t. 2, Paris, Gallimard, « Pléiade », p. 550.
- LA FONTAINE, Jean de, *Fables* [1668], Paris, Furne et Fournier, 1838.
- MONTESQUIEU, *Lettres Persanes* [1721], t. 2, Paris, A. Lemerre, 1873.
- MONTESQUIOU, Robert de, « Les Pas pressés », in *La Revue de Paris*, mars 1923.
- Le Monument d'Alexandre Dumas*, ouvrage collectif, Paris, 1884
- NIZAN, Paul, *La Conspiration*, Paris, Gallimard, 1938.
- Scènes de la vie privée et public des animaux : étude de mœurs*, ouvrage collectif, Paris, Jules Hetzel, 1842.
- SCOTT, Walter, *Œuvres complètes de Walter Scott*, Paris, Charles Gosselin, 1826-33, t. X.
- SÉVIGNÉ, Marquise de, *Lettres de Madame de Sévigny à sa fille et à ses amis* [1671-96], Bossange, Masson et Besson, 1806, t. 1.
- SHAKESPEARE, William, *A Midsummer Night's Dream* [1600], in *Shakespeare's Complete Works*, London, Oxford University Press, 1955.
- STAËL, Germaine de, *Corinne ou L'Italie*, Paris, Lefevre, 1807.
- STERNE, Laurence, *Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme* [1759], tr. Léon de Wailly. Paris, Charpentier, 1848.
- , *Vie et opinions de Tristram Shandy*, tr. Francisque Michel, Paris, Lecou, 1838.
- , *Voyage sentimental* [1768], tr. Auguste-Jean-Baptiste Defauconpret. Paris, Gosselin, 1841.

- . *Voyage sentimental*, tr. Léon de Wailly, Paris, Charpentier, 1848.
- STOKER, Bram, *Dracula* [1847], tr. Lucienne Molitor, Verviers, Gérard et cie, 1963.
- STURMY, Samuel, *Compleat Mariner* [1669], URL : <http://name.umdl.umich.edu/A61915.0001.001>, page consultée le 12 février 2019.
- UZANNE, Octave, *L'Éventail*, Paris, A. Quantin, 1882.
- VAIRASSE, Denis, *Histoire des Sévarambes*, Paris, Claude Barbin. 1677.
- VERHAEREN, Émile, *Les Villes tentaculaires*, Bruxelles, E. Deman, 1895.
- VIGNY, Alfred de, *La Maison du Berger*, Paris, Fournier, 1844.
- . *Chatterton*, Paris, 1835 p. 237.
- VOLTAIRE, *Micromégas* [1759], in *Romans et Contes*, Paris, Garnier Flammarion, Paris, 1966.
- . *Candide, ou l'optimisme*, Paris, 1759.
- WEBSTER, John, *Le Démon blanc* [1612], tr. Robert Merle, Paris, Aubier, 1950.

### **B. Ouvrages pour enfants**

- GERMANIE, Comtesse de, *La Fille de Robinson*, Paris, Librairie pittoresque de la jeunesse, 1844.

## **IV. Ouvrages non-fictionnels**

### **A. Ouvrages ayant servi à l'étude de la réception de *Gulliver's Travels***

#### *1. Essais ayant *Gulliver's Travels* pour hypotexte*

- BROMBERGER, Merry et Serge, *Les 13 complots du 13 mai ou la délivrance de Gulliver*, Paris, Arthème Fayard, 1959.
- HOFFMANN, Stanley, *Gulliver's Troubles: Or, the Setting of American Foreign Policy*, McGraw, 1968.
- . *Gulliver empêtré : essai sur la politique étrangère* [1968], Paris, Seuil, 1971.
- MENTRÉ, Paul, *Gulliver enchaîné ou comment déréglementer l'économie*, Paris, La Table Ronde, « Les idées de la liberté », 1982.
- ONFRAY, Michel, *Le Postanarchisme expliqué à ma grand-mère : le principe de Gulliver*, Paris, Galilée, 2012.
- SERIEYX, Hervé, *L'Effet Gulliver : quand les institutions se figent dans un monde tourbillonnaire*, Paris, Calmann-Lévy, 1994.

#### *2. Ouvrages de critique et de théorie littéraire ayant servi à l'étude de la réception de *Gulliver's Travels* en France*

- AUBERT DE LA CHESNAYE DES BOIS, François-Alexandre, *Correspondance historique, philosophique et critique entre Ariste, Lisandre et quelques autres amis*, t. 2, La Haye, A. van Dole, 1737.
- BAAR, Georges-Louis de, *Babioles littéraires et critiques en prose et en vers*, Hambourg, 1761.
- BEATTIE, James, *De l'origine et de la nature des différentes espèces de fables et de romans*, in Conservatoire des sciences et arts, Paris, Deterville, 1787.
- BIELFELD, Jakob Friedrich von, *Les Premiers traits de l'érudition universelle*, t. 2, 1767.
- CABET-DAMPARTIN, Anne-Henri, *Fragments moraux et littéraires*, Berlin, 1797.

- CLEMENT, Pierre, *Les Cinq années littéraires, ou Lettres de M. Clément, sur les ouvrages de littérature qui ont paru dans les années 1748, 1749, 1750, 1751, 1752*, Berlin, 1755.
- D'AUREVILLY, Barbey, *Littérature étrangère*, Paris, Alphonse Lemerre, 1893.
- D'ESPINASSY, Adélaïde, *Essai sur l'éducation des demoiselles*, Paris, 1764.
- DESFONTAINES, Pierre-François Guyot de, *Lettre d'un rat calotin, à Citron Barbet, au sujet de l'Histoire des Chats par M. de Montgrif*, Ratopolis, Maturin Lunard, 1727.
- , *Observations sur les écrits modernes*, t. 1, Paris, Chaubert, 1735.
- FARMIAN DUROSOY, Barnabé, *Dissertation sur Corneille et Racine, suivie d'une épître en vers*, Paris, Lacombe, 1773.
- HUGO, Victor, « Sur Walter Scott », [1823] in *Oeuvres complètes de Victor Hugo*, Paris, Hetzel, Quantin, 1880.
- IRAIL, Simon-Augustin, *Querelles littéraires, ou Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions de la république des lettres, depuis Homère jusqu'à nos jours*, t. 2, Paris, Durand, 1761.
- LABARRE DE BEAUMARCHAIS, Antoine de, *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des savants et sur d'autres matières*, 1729, La Haye, t. II, 2e partie, lettre XIX
- LEGOUIS, Émile, CAZAMIAN, Louis, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1924.
- LENGLET DU FRESNOY, Nicolas, *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane, ecclésiastique et civile, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1775 : avec des réflexions sur l'ordre qu'on doit tenir, & les ouvrages nécessaires pour l'étude de l'histoire*, Paris, 1778.
- MAUVILLON, Éléazar de, *Lettres françoises et germaniques. Ou Reflexions militaires, litteraire, et critiques sur les François et les Allemans. Ouvrage également utile aux officiers & aux beaux-esprits de l'une & de l'autre nation*. Londres : François Allemand, 1740.
- MONCRIF, François-Augustin Paradis de, *Les Chats*, Paris, Gabriel-François Quillau, 1727.
- MONCRIF, Paradis de, *Œuvres mêlées, tant en prose qu'en vers*, Paris, Bernard Brunet, 1743
- Mercure de France, 1742.
- STAËL, Germaine de, *Recueil de morceaux détachés*, Paris, 1795.
- , *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, Maradan, 1800.
- STENDHAL, « Mémoires relatifs à l'histoire de l'Angleterre, de l'an 1400 à l'an 1800. 30 vol. » [1823], in *Courrier anglais : Nouvelle édition augmentée*. Paris, Arvensa éditions, 2015, p. 70.
- , *Racine et Shakespeare*, [1823] Paris, Hatier, 1927.
- TAINÉ, Hippolyte, *Histoire de la littérature anglaise*, t. 3, Paris, Hachette, 1863.
- THIERRY, Augustin, *Dix ans d'études historiques*, Paris, 1835.
- YOUNG, Edward, *Œuvres diverses du Docteur Young*, t. 3, Paris, Le Jay, 1770.

**B. Autres ouvrages**

1. *Correspondance*

STENDHAL, Lettre à M. Stritch du 12 février 1823, in *Correspondance*, C. Bosse, ouvrage numérisé, URL :

<https://archive.org/details/correspondanced01barrgoog/page/n306>, page consultée le 17 juillet 2019.

SWIFT, Jonathan, *The Correspondence of Jonathan Swift, D. D.*, dir. David Woolley, New York, Peter Lang, 2014.

VOLTAIRE, *Lettre à Thieriot* du 2 février 1727, in *Œuvres complètes de Voltaire*, t. 33, Paris, Garnier, 1883, p. 165-166.

2. *Textes bibliques*

*Bible de Port-Royal*, tr. Louis-Isaac Lemaistre de Sacy, Mons, Gaspard Migeot, 1667.

*King James Bible*, 1611.

3. *Ouvrages antiques*

CICÉRON, *De Oratore*, in *Œuvres complètes de Cicéron avec la traduction en français de M. Nisard* [55 av. J.-C.], Paris, Firmin Didot frères, 1869, t. 1.

HOMÈRE, *The Iliad*, tr. Alexander Pope, Londres, Henry Lintot, t. 6, 1743.

—, *Illiade*, tr. Robert Flacelière, Paris, Gallimard, 1957.

—, *Odyssée*, tr. Victor Bérard, Paris, Gallimard, 1955.

PLUTARQUE, *Vie des hommes illustres*, tr. Gérard Walter, Paris, Gallimard, 1951.

VIRGILE, *Géorgiques* [37-30 av. J.-C.], tr. Auguste Nisard, Paris, Firmin Diderot, 1868.

4. *Ouvrages divers*

BAINVILLE, Jacques, *Heur et Malheur des Français*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1924.

COLLEVILLE, Charles Denys de, *L'Europe conquise avec une plume et du coton ou Court exposé de la puissance du commerce anglais*, Paris, 1800.

GAYOT DE PITAVALE, François, *Le Faux Aristarque reconnu*, Amsterdam, 1733.

HIPPEAU, Edmond, *Berlioz intime*, Paris, Fishbacher, 1883.

MASSON, Charles-François-Philibert, *Mémoires secrets sur la Russie et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et le commencement de celui de Paul Ier*, Paris, 1800-2.

PARTRIDGE, John, *Merlinus Liberatus*, 1708.

RIVAROL, Antoine de, *De l'Universalité de la langue française*, Berlin, 1784.

**V. Périodiques**

**A. Périodiques ayant servi de fondement à notre étude de la réception de Gulliver's Travels**

*Le XIX<sup>e</sup> siècle*, 1884-94.

*L'Action française*, 1928-32.

- Actualité*, 20 octobre 2015.  
*L'Amateur d'estampes*, 1928.  
*L'Ami du Lettré*, 1928.  
*Art et décoration*, 1907.  
*L'Aurore*, 1945-9.  
*L'Auto-vélo*, 19 mars 1901.  
*Beaumarchais*, 17 décembre 1882.  
*Biblio : journal officiel de la librairie*, 8 novembre 1978.  
*Bibliothèque française, ou Histoire littéraire de France*, Amsterdam, H. du Sauzet, 1834.  
*Ce Soir*, 28 mai 1937.  
*Le Charivari*, 9 mai 1850.  
*Comoedia*, Paris, 1907-42.  
*Le Constitutionnel*, 1844-5.  
*Le Courrier*, 12 février 1838.  
*Courrier de l'art*, 28 novembre 1844.  
*La Croix*, 8 novembre 1922.  
*La Défense*, 1 janvier 1954.  
*Deutschland-Frankreich*, 26 septembre 1942.  
*L'École et la famille*, 15 novembre 1921  
*L'Égypte contemporaine*, janvier 1922  
*L'Émancipation*, 15 janvier 1890.  
*Entretiens n° 31*, 1972.  
*Esprit*, septembre 1971  
*Études*, 1950-61.  
*L'Europe nouvelle*, 1930.  
*L'Évènement du jeudi*, 28 décembre 1995.  
*L'Exposition populaire illustrée*, 1867.  
*Le Figaro*, 08 février 1839.  
*Le Figaro littéraire*, 2 novembre 1995.  
*La France nouvelle*, 1956-9.  
*Gazette littéraire*, 27 janvier 1831.  
*Histoire littéraire de l'Europe*, 1726.  
*L'Indépendant de Mascara*, 7 mai 1885.  
*L'Intransigeant*, 1884-5.  
*Les Langues modernes*, 1950.  
*Le Livre, revue mensuelle*, 1884-5.  
*La Liberté*, 1930.  
*La Loi*, 28 mai 1886.  
*Le Journal*, 1914.  
*Journal des débats*, 22 décembre 1885.  
*Journal des débats politiques et littéraires*, 18 octobre 1837.  
*Journal étranger*, 1755.  
*Journal littéraire*, 1729.

- Journal des sçavans*, 1727.  
*Le Journal pour toutes*, octobre 1864.  
*Le Magasin encyclopédique, ou journal des sciences, des lettres et des arts*, 1815.  
*Le Magazine littéraire*, septembre 1995.  
*Le Matin*, 21 juillet 1929.  
*Les Matinées espagnoles*, janvier 1883.  
*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1893.  
*Mémorial dramatique*, 1817, p. 197.  
*Le Ménestrel*, 1<sup>er</sup> septembre 1861, p. 316.  
*Mercure de France*, Paris, Cavelier et Pissot, 1727.  
*Le Monde*, 1959-95.  
*Le Monde illustré*, 27 décembre 1884.  
*Le Mouvement scientifique, revue des progrès de l'électricité*, 2 juin 1894.  
*Musée des familles, lectures du soir*, 1844.  
*La Nouvelle Revue*, janvier 1927.  
*Le Nouvelliste*, 29 août 1850.  
*L'Œuvre*, 7 avril 1931.  
*Ouest-Eclair*, 1931-4.  
*Le Papillon : arts, lettres, industrie*, 25 décembre 1862.  
*Le Pêle Mêle*, 16 septembre 1906.  
*La Pensée, revue du rationalisme moderne*, 1957.  
*Le Philosophe*, 21 septembre 1867.  
*La Presse*, 1862-75.  
*Revue des deux mondes*, mai 1885.  
*Revue de France*, 1874.  
*Revue française de science politique*, 1959.  
*Revue d'histoire littéraire*, mai 1998.  
*La Revue indépendante*, 1846.  
*Revue de Paris*, avril 1854.  
*La Revue populaire*, 1882-1885.  
*Revue de Toulouse et du Midi de la France*, juillet 1862.  
*Revue pour tous*, 1868-9.  
*La Semaine littéraire*, 27 octobre 1894.  
*Sud-Ouest Dimanche*, 17 septembre 1995.  
*Le Temps*, 1884-1930.  
*Les Temps modernes*, 6 janvier 1912.  
*L'Univers*, 27 juillet 1867.  
*La Vie au Grand Air*, 19 août 1900  
*Le Voyageur françois*, 1755.

**B. Périodiques portant le nom de Gulliver**

- Le Gulliver : journal hebdomadaire illustré, littéraire, artistique et comique*, Paris, 1868.  
*Le Gulliver*, Paris, 1883.

*Le Gulliver*, Le Havre, 1911.

*Gulliver*, Paris, 1929.

*Gulliver*, Paris, 1990-1.

## VI. Fonds d'archives

Fond Faucheux, FHX 10.10 GDD12, Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine (IMEC), consulté le 20 avril 2017.

Fonds Hachette, HAC C102, D7, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

— HAC C102, D8, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

— HAC C61 D4, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

— Livre HAC 6293, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

— Livre HAC 6348, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

— HAC 87, 1844-1865, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

— HAC 87, 1858-1868, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

— HAC 87, 1878-1881, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

— HAC 87, 1876-1884, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

— HAC 87, 1891-1903, IMEC, consulté le 18 avril 2017.

Fonds Quantin, registre 1878-1885, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

— Registre 1879-1883, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

— Registre 1881-1883, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

— Registre 1886-1890, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

Fonds Tallandier, B DIVERS TLL. 2.7, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

Fonds Seuil, SEL 4550.19, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

Fonds Soupault, SPT 6. 10 10 DC, IMEC, consulté le 19 avril 2017.

## VII. Entretiens et critiques en ligne

### A. Entretiens

Hélène Buzelin, le 10 février 2017.

Frédéric Ogée, le 7 juin 2017.

Guillaume Villeuneuve, le 21 avril 2017

Dominique Wahiche, le 7 septembre 2020.

### B. Critiques d'internautes portant sur *Gulliver's Travels*

Amazon, URL : [https://www.amazon.fr/Voyages-Gulliver-Jonathan-Swift/dp/2070365972/ref=sr\\_1\\_1?\\_mk\\_fr\\_FR=ÅMÅŽÕÑ&dchild=1&keywords=Gallimard+Les+Voyages+de+Gulliver&qid=1602506266&sr=8-1#customerReviews](https://www.amazon.fr/Voyages-Gulliver-Jonathan-Swift/dp/2070365972/ref=sr_1_1?_mk_fr_FR=ÅMÅŽÕÑ&dchild=1&keywords=Gallimard+Les+Voyages+de+Gulliver&qid=1602506266&sr=8-1#customerReviews), page consultée le 5 septembre 2020.

Babelio, URL : <https://www.babelio.com/livres/Swift-Voyages-de-Gulliver/165034/critiques>, page consultée le 5 septembre 2020.

Critiques libres, URL : <http://www.critiqueslibres.com/i.php/vcrit/3900>, page consultée le 5 septembre 2020.

Sens Critique, URL :

[https://www.senscritique.com/livre/Les\\_Voyages\\_de\\_Gulliver/110636](https://www.senscritique.com/livre/Les_Voyages_de_Gulliver/110636), page consulté le 5 septembre 2020.



## VIII. Animaux, produits et objets auxquels on a attribué le nom de Gulliver

### A. Accessoires de voyage

Gulliver, boîte de transport de médicaments, marque Medicub, URL : <https://medactiv.com/fr/transport-des-medicaments/74-gulliverfr.html>, page consultée le 4 septembre 2020.

Gulliver, cage de transport pour animaux, marque Trixie, URL : <https://www.jardineries-dupoirier.com/transport-pour-chiens/27062-gulliver-6-m-l-64x64x92-cm-de-trixie-produit-pour-animaux-transport-pour-chiens-de-bordeaux-gironde-8003507974807.html>, page consultée le 4 septembre 2020.

Gulliver, sac à dos, marque Berluti, URL : <https://www.berluti.com/fr-be/sac-a-dos-volume-gulliver-petit-modele-en-cuir-de-veau-et-cuir-d-alligator/192903.html>, page consultée le 4 septembre 2020.

### B. Chaîne de télévision

Gulli, chaîne de télévision, « Bilan des chaînes privées gratuites de la TNT », site internet du CSA, URL : <https://www.csa.fr/Informer/Collections-du-CSA/Bilans/Bilans-medias/Les-chaines-de-televisions-publiques-privées/Bilans-2005-des-chaines-privées-gratuites-de-la-TNT-GULLI>, page consultée le 2 septembre 2020.

### C. Chevaux de course

Gulliver, cheval bai, « Le Trot », URL : <https://www.letrot.com/stats/fiche-cheval/gulliver/ZWR8ZwoHBwoQ/courses/dernieres-performances>, page consultée le 2 septembre 2020.

Gulliver, cheval noir, « Zone Turf », URL : <https://www.zone-turf.fr/cheval/gulliver-117954/>, page consultée le 2 septembre 2020.

### D. Mobilier

Gulliver, bout de canapé, marque Maison du monde, URL :

<https://www.maisonsdumonde.com/FR/fr/p/bout-de-canape-en-metal-noir-gulliver-165069.htm>, page consultée le 4 septembre 2020.

Gulliver, lampe, marque Roche Bobois, URL : <https://www.roche-bobois.com/fr-FR/produit/gulliver-lampe-pm>, page consultée le 4 septembre 2020.

Gulliver, lit pour enfants, marque Ikéa, URL : <https://www.ikea.com/fr/fr/p/gulliver-lit-bebe-blanc-50248522/>, page consultée le 4 septembre 2020.

### E. Produits agricoles

Gulliver, engrais, marque FMC, <http://www.fmcagro.fr/fr/nos-produits/herbicides/gulliver/>, page consultée le 4 septembre 2020.

Gulliver, herbicide, marque HEMINOVA, URL : <https://ephy.anses.fr/ppp/gulliver>, page consultée le 4 septembre 2020.

**F. Produits financiers**

Gulliver, assurance vie, URL : <https://particuliers.lcl.fr/assurance-prevoyance/assurance-des-personnes/epargne-et-placements/assurance-vie/gulliver/>, page consultée le 4 septembre 2020.

Gulliver, support de vente pour les assurances Groupama, URL : <https://www.groupama.com/fr/fiche/les-cartes-gulliver/>, page consultée le 4 septembre 2020.

**G. Produits technologiques et industriels**

Gulliver, garnitures mécaniques, marque Technetics, [https://technetics.com/bin/Gulliver\\_French\\_low%20res.pdf](https://technetics.com/bin/Gulliver_French_low%20res.pdf), page consultée le 4 septembre 2020.

Gulliver, marque de télécommandes, URL : <https://www.allotelecommande.com/boutique/categorie-produit/portail/gulliver/>, page consultée le 4 septembre 2020.

Gulliver, moteur électrique, marque DEA, URL : <http://www.diferbat.fr/produits/manufacturier/dea/dirDesc>, page consultée le 4 septembre 2020.

Gulliver, revendeur de drones, URL : <https://drones.gulliver-modeles.fr/a-propos.html>, page consultée le 4 septembre 2020.

**H. Tarot**

*Le Tarot de Gulliver*, Gulliver l'Aventurière, Arcana Sacra, 2020.

**IX. Catalogues**

*Catalogue d'un buste de marbre de Louis XV*, Paris, 1898.

*Catalogue des livres du cabinet de lecture, qui se trouvent chez Devilly, Libraire, rue du Petit-Paris, n° 465, à Metz*, 1820.

*Catalogue par ordre de matières, des livres du cabinet de lecture de Piltan, libraire, rue des Saints-Pères, n° 31, au coin de celle Jacob, faubourg Saint-Germain*, 1846.

SOURCES SECONDAIRES

**I. Gulliver's Travels**

**A. Ouvrages et ouvrages collectifs consacrés à Gulliver's Travels**

BONY, Alain, *Discours et vérité sur les Voyages de Gulliver de Jonathan Swift*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2002

CARNOCHAN, W. B., *Lemuel Gulliver's Mirror for Man*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1968.

CASE, Arthur E., *Four Essays on Gulliver's Travels*, Gloucester, Peter Smith, 1958

EDDY, William A., *Gulliver's Travels, A Critical study* [1923], New York, Russell & Russell, 1963.

*The Genres of Gulliver's Travels*, dir. Frederick N. Smith, Newark, University of Delaware Press, 1992.

- HOPES, Jeffrey, « *Gulliver's Travels* », *Jonathan Swift*, Paris, Armand Colin, 2001.
- Les Voyages de Gulliver : *mondes lointains ou mondes proches*, dir. Daniel Carey, François Boulaire, Caen, Presses universitaires de Caen, 2002.
- Lectures d'une œuvre. Gulliver's Travels de Jonathan Swift*, dir. George Lamoine, Paris, Éditions du Temps, 2001.
- PONS, Émile, *La Jeunesse de Swift et le Conte du Tonneau*, Strasbourg, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 1925.
- , *Gulliver's Travels*, édition annotée, Paris, Hachette, 1927.
- RAWSON, Claude, *Swift's Angers*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
- , *Gulliver and the Gentle Reader. Studies in Swift and Our Time*, Londres, Routledge, 1973.
- , *God, Gulliver and Genocide. Barbarism and the European Imagination 1492-1945*, Oxford, Oxford University Press, 2001
- ROSS, Angus, *Swift: Gulliver's Travels*, London, Edward Arnold, 1968.
- , *Biographie des romanciers célèbres*, Paris, Gosselin, 1826.
- SWAIM, Kathleen M., *A Reading of Gulliver's Travels*, La Haye, Paris, Mouton, 1972.
- VIVIÈS, Jean. *Revenir/Devenir, Gulliver ou l'autre voyage*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2016.
- WAGNER, Peter, *Reading Iconotexts. From Swift to the French Revolution*, Londres, Reaktion Books, 1995.
- WILLIAMS, Harold, *The Text of Gulliver's Travels*, Cambridge, Cambridge University Press, 1952.

### **B. Articles consacrés à *Gulliver's Travels***

- BRACHER, Frederick, « The Maps in '*Gulliver's Travels*' », in *Huntington Library Quarterly*, vol. 8, n°1, 1944, p. 59-74.
- COL, Norbert, « Lecture 'hobbesienne' de *Gulliver's Travels* : de la mort violente à la mort impossible ? » in *Les Représentations de la mort*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002, p. 261-76.
- DIDICHER, Nicole, « *Mapping the Distorted World of Gulliver's Travels* », in *Freedom and Boundaries*, vol. 16, 1997, p. 179-196.
- HALSBAND, Robert, « Eighteenth-Century Illustrations of *Gulliver's Travels* », in *Proceedings of the First Münster Symposium on Jonathan Swift*, dir. Hermann J. Real, Heinz J. Vienken, München, Wilhelm Fink Verlag, 1985, p. 83-112.
- NORDON, Pierre, « L'Effet de glissement dans *Gulliver's Travels* », in *Les Langues modernes*, juillet 1968.
- WOOLLEY, David, « Swift's copy of *Gulliver's Travels* », in *The Art of Jonathan Swift*, Barnes and Nobles Books, 1978, p. 131-78.

## **II. Études de réception sur Swift et *Gulliver's Travels***

### **A. Ouvrages consacrés à la réception et aux traductions françaises de *Gulliver's Travels***

- GOULDING, Sybil, *Swift en France*, Paris, Librairie Ancienne Edouard Champion, 1924.

**B. Articles consacrés à la réception et aux traductions françaises de Jonathan Swift**

- BOUCÉ, Paul-Gabriel, « Les deux premières traductions françaises des *Gulliver's Travels* », in *La Traduction romanesque au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Arras, Artois Presses Université, 2003, p. 79-89.
- CONNAN-PINTADO, Christiane, « Fortune des *Voyages de Gulliver* dans l'édition pour la jeunesse en France », in *Ondina/Ondine. Revista de Literatura Comparada Infantil y Juvenil. Investigacion en Educacio* 3, 2019, p. 244-63.
- DEROME, Amélie, « La fortune du parergon de *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift au XVIII<sup>e</sup> siècle en France : rhabiller Gulliver », in *L'Habillage du livre et du texte aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, BPTI, PUN, 2019, p. 21-36.
- GRABER, Wilhelm, « Swift's First Voyages to Europe: His Impact on Eighteenth-Century France », in *The Reception of Jonathan Swift in Europe*, ed. Hermann J. Real, London, University of London, 2005, p. 5-16.
- JUST, Melanie Maria, « The Reception of *Gulliver's Travels* in Britain and Ireland, France, and Germany », in *Les Voyages de Gulliver, mondes lointains ou mondes proches*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2002, p. 81-100.
- LÉGER, Benoît, « Les notes du traducteur des *Voyages de Gulliver* : détonation et 'détonnement' », in *Lumen*, vol. 21, 2002, p. 179-198.
- , « Nouvelles aventures de Gulliver à Blefuscu : traductions, retraductions et rééditions des *Voyages de Gulliver* sous la Monarchie de Juillet », in *Meta*, vol. 49, n° 3, 2004, p. 526-43.
- , « 'Une frisure nouvelle donnée à une antique perruque' : la retraduction des *Voyages de Gulliver* de Furne et Fournier (1838) », in *Tradução & Comunicação*, vol. 16, 2007, p. 26-37.
- TADIÉ, Alexis, « Traduire *Gulliver's Travels* en images », in *Traduire et illustrer le roman au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011.

**III. Jonathan Swift**

**A. Biographies de Jonathan Swift**

- BOYLE, John, Comte d'Orreri, *Lettres historiques et philologiques du comte d'Orreri, sur la vie et les ouvrages de Swift* [1751], tr. Lacombe et Barbier, Paris, Lambert, 1753.
- CORDELET, Henriette, *Swift*, Paris, Cahiers de la Quinzaine, 8-13 1907.
- EHRENPREIS, Irvin, *Swift: The Man, His Works, and the Age*, Londres, Methuen, 1962-1983, vol. I, *Mr. Swift and his Contemporaries* (1962), vol. II, *Dr. Swift* (1967) et vol. III, *Dean Swift* (1983).
- FREDERIX, Pierre, *Swift, le véritable Gulliver*, Paris, Hachette, 1964.
- HAWKESWORTH, John, *An account of the life of the reverend Jonathan Swift, D. D. Dean of S. Patrick's, Dublin*, [1754-5], Paris, Dampierre, 1800.
- JOHNSON, Samuel, *Life of Swift*, in *The Essential Writings of Jonathan Swift*, New York, Norton & Company, "Norton Critical Edition", 2010.
- NOKES, David, *Jonathan Swift: A Hypocrite Reversed, A Critical Biography*, Oxford, Oxford University Press, 1985.
- PETITJEAN, Armand, *Présentation de Swift*, Paris, Gallimard, 1939.

- PREVOST-PARADOL Lucien-Anatole, *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres*, 1856.
- SCOTT, Walter, *Memoirs of Dean Swift*, Édimbourg, Archibald Constable & co, 1824.
- , *Mémoires politiques et littéraires sur la vie et les ouvrages du doyen Swift*, Paris, Charles Gosselin, 1826.
- , *Lives of the Novelists*. Philadelphie, Carey & co, 1825.
- , *Biographie littéraire des romanciers célèbres*, Paris, Charles Gosselin, 1826.
- THACKERAY, William, “Jonathan Swift” [1867], in *Essential writings of Jonathan Swift*, New York, Norton & Company, 2010 p. 741.
- TOLDO, Pietro, *Les Voyages Merveilleux de Cyrano de Bergerac et de Swift et leurs rapports avec l'œuvre de Rabelais*, Paris, Revue des Études Rabelaisiennes, Honoré Champion, 1907.
- PETITJEAN, Armand, *Présentation de Swift*, Paris, Gallimard, 1939.
- WAILLY, Léon de, *Stella et Vanessa*, Paris, Louis Hachette, 1855.

**B. Ouvrages et ouvrages collectifs consacrés à Swift**

- BRAGG-EWALD, *The Masks of Jonathan Swift* [1954], New York, Russell & Russell, 1967.
- BULLITT, *Jonathan Swift and the Anatomy of Satire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1961.
- CLINE KELLY, Anne, *Swift and the English language*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1988.
- DAVIS, Herbert, *Jonathan Swift. Essays on his Satire and Other Studies*, New York, Oxford University Press, 1964.
- FORSTER, Jean-Paul, *Jonathan Swift: The Fictions of the Satirist*, Berne, Peter Lang, 1998.
- QUINTANA, Ricardo, *Swift, An Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 1955.
- Swift, Modern Judgements*, dir. Norman Jeffares, London, Macmillan, 1968.
- RAWSON, Claude, *Swift's Angers*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
- WILLIAMS, Kathleen, *Jonathan Swift and the Age of Compromise*, Lawrence, University Press of Kansas, 1958.
- , (dir.), *Swift. The Critical Heritage*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1970.

**C. Articles consacrés à Swift**

- CHAUVIRE, Roger, « Brian Fitzgerald, The Anglo-Irish, three representative types, Cork, Ormonde, Swift, 1602-1745 », in *Revue historique*, dir. G Monod et G. Fagniez, 1953.
- GEE, Sophie, “Such opinions cannot cohere: Swift’s inwardness”, in *Arcade*, v. 4, URL : <https://arcade.stanford.edu/rofl/such-opinions-cannot-cohere-swifts-inwardness>, page consultée le 14 avril 2019.
- MEYERS, Jeffrey, « Swift and Kafka », in *Papers on Language and Literature*, vol. 40, n°3, 2004.
- PEAT, North, « Humoristes de l'Angleterre, Jonathan Swift », in *Revue Contemporaine*, 1852, p. 417-68.

**D. Thèses portant sur Swift et ses traductions**

LAPRAZ-SEVERINO, Françoise, *Relativité et communication dans les Voyages de Gulliver de Jonathan Swift*, Paris, Didier Érudition, 1988.

LÉGER, Benoît, « Une fleur des païs étrangers : Desfontaines traducteur au XVIII<sup>e</sup> siècle. », thèse de doctorat, McGill, Montréal, 1999.

**IV. Dictionnaires et anthologies**

BOUILLET, M-N, *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Librairie Hachette, 1855.

BRETON, André, *Anthologie de l'humour noir* [1940], Paris, Éditions du Sagittaire, 1950.

CHARDON, Pierre, *Dictionnaire politique et critique de Charles Maurras*, Paris, A la cité des livres, 1931.

Edition numérique collaborative et critique et de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, URL : <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v7-927-1/>, page consultée le 27 juillet 2020.

*Littre*, URL : [www.littre.org](http://www.littre.org), page consultée le 23 juin 2020.

PEUCHET, Jacques, *Encyclopédie méthodique. Jurisprudence*, t. 10, Paris, Pancoucke, 1782-1791.

QUERARD, Joseph-Marie, *La France littéraire ou le Dictionnaire bibliographique des savants*, Paris, Firmin Didot père et fils, 1827-39.

**V. Traductologie**

**A. Ouvrages et ouvrages collectifs de traductologie**

*Autour de la retraduction, perspectives littéraires européennes*, dir. Monti et Schynder, Paris, Orizons, 2011

BELLOS, David, *Le Poisson et le bananier*, tr. D. Loayza, Paris, Flammarion, 2012.

BENAMIN, Walter, « La tâche du traducteur », tr. Martine Broda, in *Po&sie* n°55, 1991, p. 150-8.

BERMAN, Antoine, *L'Épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1984.

—, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, « L'ordre philosophique », 1985.

—, *L'Âge de la traduction*, « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin, un commentaire, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2008.

DERRIDA, Jacques, « Des Tours de Babel », in *Psyché*, vol. 1, Paris, Galilée, 1998, p. 203-37.

*Histoire des traductions en langue française, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, dir. Yves Chevrel, Annie Cointre, Yen-Maï Tran-Gervat, Paris, Verdier, 2014.

*Histoire des traductions en langue française, XIX<sup>e</sup> siècle*, dir. Yves Chevrel, Lieven d'Hulst et Christine Lombez, Paris, Verdier, 2012.

ETKIND, Efim, *Un art en crise : essai de poétique de la traduction poétique*, Paris, L'Âge d'homme, 1982.

LADMIRAL, Jean-René, *Sourcier ou cibliste*, Les Belles Lettres, Paris, 2014.

- *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994.
- LARBAUD, Valéry, *Sous l'invocation de Saint Jérôme* [1946], Paris, Gallimard, 1997.
- MESCHONNIC, Henri, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1999.
- MOUNIN, Georges, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, « Tel », 1963.
- *Les Belles infidèles*, Marseille, Cahiers du Sud, 1955.
- Recueil de préfaces de traducteurs de romans anglais 1721-1728*, dir. Annie Cointre, Annie Rivara, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006.
- RICŒUR, Paul, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004.
- SERRES, Michel, *Hermès III : La traduction*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974.
- STEINER, George, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction* [1957], tr. Pierre-Emmanuel Lauzat et Lucienne Lotringer, Paris, Albin Michel, 1998.
- La Traduction des langues modernes au XVIII<sup>e</sup> siècle, ou « la dernière chemise de l'amour »*, dir. Annie Rivara, Paris, Honoré Champion, 2002.
- VENUTI, Lawrence, *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, London and New York, Routledge, 2002.

### **B. Articles de traductologie**

- BERMAN, Antoine, « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes*, n°4, 1990, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/596>, page consultée le 11 mai 2020.
- CAMMAGRE, Geneviève, « De l'avenir des Anciens. La polémique sur Homère entre Mme Dacier et Houdar de La Motte », in *Littératures classiques* n°72, 2010, p. 145-56.
- COLLOMBAT, Isabelle, « Le XXI<sup>e</sup> siècle : l'âge de la retraduction », in *Translation Studies in the new millennium*, 2004.
- DISLER, Caroline, « Benjamin's 'Afterlive' : A Productive ( ? ) Mistranslation In Memoriam Daniel Simeoni », *TTR* n°24, 2011, URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1013259ar>, page consultée le 12 mars 2020.
- GAMBIER, Yves, « La retraduction, retour et détour » in *Meta*, vol. 39, n°3, septembre 1994.
- GRESSET, Michel, « Retraduire, (re)mettre en scène, l'exemple de *Sanctuary* », in *Palimpseste* n°4, 1990, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/601>, page consultée le 11 mai 2020.
- KAPLANSKY, Jonathan, « Outside *The Stranger*? Retranslations of Camus' *L'Étranger* », in *Palimpsestes* n°15, 2004, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1583>, page consultée le 11 mai 2020.
- MARTIN, Jacky, « La traduction en tant qu'adaptation entre les cultures : les traductions de *Beowulf* jusqu'à Seamus Heaney », *Palimpseste* n°16, 2004, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1593>, page consultée le 10 mars 2020.
- MAUBERRET, Noël, « Publier Jack London aujourd'hui. Retraduire ? Réviser les traductions ? Le point de vue du directeur de collection », in *Palimpsestes* n°15, 2004, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1577>, page consultée le 11 mai 2020.

- MULLER, Sylvine, « Le destin de l'oralité dickensienne dans les retraductions de *Great Expectations* », in *Palimpsestes* n°15, 2004, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1571>, page consultée le 11 mai 2020.
- RICHTER, Alexandra, « La non reconnaissance de la dette : Walter Benjamin et la traduction, *A contrario* n°24, 2017, URL : <https://www.cairn.info/revue-a-contrario-2017-1-page-21.htm>, page consultée le 10 mars 2020.
- RIGEADE, Anne-Laure, « Vers une pensée du texte traduit : une lecture de *Pnine* et *Feu pâle* et d'un extrait des deux traductions françaises de Ulysses, *Palimpsestes* n° 20, 2007, URL : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.104>, page consultée le 12 mars 2020.
- RODRIGUES, Liliane, « Sous le signe de Mercure, la retraduction », *Palimpsestes* n°4, 1990, URL : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/604>, page consultée le 11 mai 2019.
- VIGEE, Claude, MOUNIC, Anne, RUDOLF, Anthony, « Comment traduire les *Quatre Quatuors* de T. S. Eliot ? », *Palimpsestes* n° 20, 2007, URL : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.106>, page consultée le 12 mars 2020.
- WECKSTEEN, Corinne, « La retraduction de *Huckleberry Finn* : Huck a-t-il (enfin) trouvé sa voix ? » in *Meta*, vol. 56, n°3, 2011, URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2011-v56-n3-meta043/1008328ar/>, page consultée le 11 mai 2020.

## VI. Critique et théorie littéraire

### A. Ouvrages de théorie littéraire

- BAKHTINE, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-âge et à la Renaissance [1970]*, tr. Andrée Robel, Paris, Gallimard, 1982.
- BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957
- , *Sur Racine*, Paris, Éditions du Seuil, 1965.
- BLOOM, Harold, *The Western Canon*, New York, Harcourt Brace, 1994.
- CALVINO, Italo, *Pourquoi lire les classiques ? [1991]*, tr. Jean-Paul Manganaro, Paris, Seuil, 1996.
- CHALLEMEL-LACOUR, Paul-Armand, *Études et réflexions d'un pessimiste*, Paris, E. Fasquelle, 1901.
- GADAMER, Hans-Georg, *Vérité et méthode [1960]*, tr. Fruchon, Grondin et Merlio, Paris, Seuil, 1996.
- ISER, Wolfgang, *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique [1972]*, tr. Evelyne Sznycer, Paris, Mardaga, 1995.
- JAKOBSON, Roman, *Essais de linguistique générale 1. Les fondations du langage*, Paris, Minuit, 1963.
- JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, [1978], tr. Claude Maillard, Paris, Gallimard, « Tel », 1990.
- MONTANDON, Alain, *Le Roman au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999. URL : <https://www.cairn.info/le-roman-au-xviiiie-siecle-en-europe--9782130495222.htm>, page consultée le 2 août 2020.
- NORTH, Michael, *A History of the New*, Chicago, University of Chicago Press, 2013.
- POUND, Ezra, *Make it New*, Londres, Faber & Faber, 1934.



- PROUST, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954.
- QUENEAU, Raymond, *Pour une bibliothèque idéale*, Paris, Gallimard, 1956.
- SAÏD, Edward, *L'Orientalisme*, [1978], tr. Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 2005.
- SAINTE-BEUVE, Charles Augustin, « Chateaubriand jugé par un ami intime en 1803 », [1862], in *Nouveaux Lundis*, Paris, Michel Lévy, 1863-70.
- SARTRE, Jean-Paul, *Situations I*, Paris, Gallimard, 1947.
- Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, dir. Michel Espagne et Michel Werner, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1988.

**B. Articles de revues littéraires**

- « Balzac et Henri Fournier », in *L'Année balzacienne* n°4, 1984.
- BELAVAL, Yvon, « La Critique littéraire en France au XVIII<sup>e</sup> siècle », in *Diderot Studies*, Vol. 21 1983 p. 19-31.
- BERTRAND, Michel, « Gulliver : l'intertexte swiftien, miroir du parcours initiatique d'une écriture à la recherche d'elle-même », in *Les Premiers livres de Claude Simon (1945-1954)*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 57-76.
- COUTINHO, Carlos Nelson, « Lukacs et la littérature du XX<sup>e</sup> siècle », in *Actuel Marx*, 2009, URL : <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2009-1-page-36.htm>, page consultée le 28 juillet 2020, p. 36-51.
- DUFRESNE, Rhéa, « L'illustration dans le livre jeunesse », in *Lurelu* n° 35, 2013, p. 85-6.
- JOYEUX-PRUNEL, Béatrice, « Les transferts culturels, un discours de la méthode », in *Hypothèses* 2003/1, URL : <https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2003-1-page-149.htm>, page consultée le 01/04/2019, p. 149-162.
- KAENEL, Philippe, « Autour de J.-J. Grandville : les conditions de production socio-professionnelles du livre illustré 'romantique' », in *Romantisme* n°43, 1984, p. 45-62.
- RONDOU, Katherine, « 'Des souvenirs dormant dans cette chevelure'... Étude de la chevelure de sainte Madeleine dans la littérature contemporaine », in *Studi Francesi* 161, 2010, URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/6503>, page consultée le 1<sup>er</sup> juillet 2020, p. 232-43.
- VERNOZY, Delphine, « Un 'ballet radiophonique' de Philippe Soupault », in *Komodo21*, 2015, URL : <http://komodo21.fr/letrange-aventure-de-gulliver-a-lilliput-un-ballet-radiophonique-de-philippe-soupault/>, page consultée le 1<sup>er</sup> septembre 2020.

**VII. Ouvrages de philosophie**

- BERGSON, Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience* [1889], Paris, Alcan, 1908.
- CONFUCIUS, TSENG-TSEU, *Le Ta-Hio, ou la grande étude*, tr. Guillaume Pauthier, Paris, Évretat, 1832. Consulté sur Wikisource, URL : [https://fr.wikisource.org/wiki/Le\\_Ta-Hio,\\_ou\\_la\\_Grande\\_Étude\\_\(Traduction\\_de\\_Pauthier\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Ta-Hio,_ou_la_Grande_Étude_(Traduction_de_Pauthier)), page consultée le 2 juillet 2020.
- DES CHAMPS, Jean, *Cours abrégé de philosophie Wolffienne, en forme de lettres*, t. 1. Amsterdam : 1743-7.

- BRÉHIER, Émile et RICŒUR, Paul, *Histoire de la philosophie allemande*, Paris, Vrin, 1954.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la faculté de juger* [1790], Paris, Garnier Flammarion, tr. Alain Renaut, 1995.
- MARX, Karl, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, [1852], Paris, Éditions sociales, 1963.
- MARX, Karl, *Le Manifeste communiste*, [1848], in *Marx, Œuvres Économie*, Paris, Gallimard, « Pléiade », t. 1, p. 601.
- SCHOPENHAUER, Arthur, *Le Monde comme volonté et comme représentation* [1819], tr. Auguste Burdeau, Paris, Librairie Félix Alcan, 1912.
- VOLTAIRE, *Lettres philosophiques* [1734], in *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Garnier, 1879, t. 22.

## VIII. Histoire et histoire de l'art

### A. Articles et ouvrages d'histoire

- ALBERT, Pierre, *Histoire de la presse*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2010.
- CHUPIN, Ivan, HUBÉ, Nicolas, KACIAF, Nicolas, « L'âge d'or de la presse (1870-1939) » in *Histoire politique et économique des médias en France*, Paris, La Découverte, « Repères », p. 35-52.
- LEBORGNE, Éric, « Valeur de la monnaie de l'Âge Classique au XIX<sup>e</sup> siècle », Eric Leborgne, URL : [https://www.fabula.org/actualites/valeur-de-la-monnaie-de-l-ge-classique-au-xixe-siecle-par-eric-leborgne-fiche-pratique\\_93847.php](https://www.fabula.org/actualites/valeur-de-la-monnaie-de-l-ge-classique-au-xixe-siecle-par-eric-leborgne-fiche-pratique_93847.php), page consultée le 20 août 2020.
- MOLLIER, Jean-Yves, « L'histoire de l'édition, une histoire à vocation » in *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 1996, N°43, p. 329-48,
- MOLLIER, « Naissance, développement, et mutations de l'édition de l'Encyclopédie de Diderot à Internet », transcription d'une communication prononcée le 22 mai 2003 au cours d'une conférence organisée par le Pôle Images-Sons, : URL : <https://imageson.hypotheses.org/534>, page consulté le 10 août 2020.
- PASTOUREAU, Mireille, « Les Didot, Imprimeurs de l'Institut de France », Bibliothèque de l'Institut de France, 2005, URL : [https://www.bibliotheque-institutdefrance.fr/sites/default/files/les\\_didot.pdf](https://www.bibliotheque-institutdefrance.fr/sites/default/files/les_didot.pdf), page consultée le 20 juillet 2020.
- QUÉNIART, Jean, *Les Français et l'écrit XII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, « Carré histoire », 1998.
- SCHLÜTER, Bernard, « Science et raison d'État. Les universités allemandes durant le Vormärz », in *Revue française d'histoire des idées politiques*, n°24, 2006, p. 341-64.

### B. Articles et ouvrages d'histoire de l'art

- STENDHAL, *Histoire de la peinture en Italie*, [1817], Paris, Le Divan, 1912
- THIRION, Yvonne, « Le japonisme en France dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à la faveur de la diffusion de l'estampe japonaise », in *Cahiers de l'AIEF* n°13, 1961, p. 117-30.

### **IX. Psychanalyse**

GILLIBERT, Jean « Les limites de la reconstruction sémantique » in *Revue française de psychanalyse*, mars 1974, p. 217-32.

FOLMAN, Michel, *Les Impuissants de génie*, Paris, Debresse, 1957.

### **X. Ouvrages, articles et textes officiels consacrés à l'éducation**

*Bulletin officiel du Ministère de l'intérieur*, 1868.

*Compte-rendus des travaux, congrès national des anciens élèves des frères et des écoles et institutions libres catholiques*, Etienne Fougère, 27 novembre 1908.

GAUSSERON, Bernard-Henri, *Que feront nos garçons ?* Paris, Librairie illustrée, 1887.

*Journal officiel de la République française*, 1883-1913.

*Les Langues modernes*, bulletin mensuel d'octobre 1914.

POULY, Marie-Pierre, « Hiérarchie des objets d'étude au sein de l'anglais universitaire en France, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles », in *Mélanges de l'École française de Rome - Italie et Méditerranée modernes et contemporaines*, URL :

<http://journals.openedition.org/mefrim/2235>, page consultée le 16 juillet 2019.

### **XI. Ouvrages techniques et professionnels**

Archives des programmes de l'agrégation externe, information consultée sur le site de la SAES, URL : <http://saesfrance.org/wp-content/uploads/2016/01/agext2002.pdf>, page consultée le 3 avril 2020.

Baromètre des métiers freelance, Malt, plateforme de travailleurs indépendants URL :

[https://www.malt.fr/t/barometre-tarifs/web-graphic-design/illustrateur?utm\\_source=google&utm\\_medium=cpc&utm\\_campaign=FR\\_DSA\\_Allwebsite&utm\\_term=.b&utm\\_content=FR\\_DSA\\_Allwebsite\\_CTR&gclid=EAIaIQobChMIImOK\\_IPnC6wIVaxkGAB3CeAAHEAMYASAAEgL6EfD\\_BwE](https://www.malt.fr/t/barometre-tarifs/web-graphic-design/illustrateur?utm_source=google&utm_medium=cpc&utm_campaign=FR_DSA_Allwebsite&utm_term=.b&utm_content=FR_DSA_Allwebsite_CTR&gclid=EAIaIQobChMIImOK_IPnC6wIVaxkGAB3CeAAHEAMYASAAEgL6EfD_BwE), page consultée le 10 août 2020.

FOUGÈRE, Étienne, *Compte-rendus des travaux, congrès national des anciens élèves des frères et des écoles et institutions libres catholiques*, 27 novembre 1908.

FOURNIER, Henri, *Traité de la typographie*, Fournier et Sauteret, Paris, 1825.

*Guide de la traduction*, ATLF, URL : <https://www.atlf.org/wp-content/uploads/2014/04/Guide-de-la-traduction.pdf>, page consultée le 1<sup>er</sup> septembre 2020.

HDR, Préconisations SAES/AFEA, URL : <https://saesfrance.org/novembre-2017-hdr-preconisations-saes-afea/>, page consultée le 1 septembre 2020.

### **XII. Sites internet divers**

André Breton, La Collection, Œuvres,

<https://www.andrebreton.fr/fr/work/56600100733801>, page consultée le 10 janvier 2019.

Site officiel de la collection Librio. URL :

<https://editions.flammarion.com/Catalogue/librio>, page consultée le 2 août 2020.

## *Bibliographie*

« Principe de Gulliver », page Wikipédia, URL :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Principe\\_de\\_Gulliver](https://fr.wikipedia.org/wiki/Principe_de_Gulliver), page consulté le 2 septembre 2020.

Site officiel de l'UMR 7083 Gulliver, URL : <https://www.gulliver.espci.fr/?-Le-laboratoire->, page consultée le 2 août 2020.

## Table des matières

<b>Remerciements .....</b>	<b>1</b>
<b>Sommaire .....</b>	<b>6</b>
<b>Note sur les références .....</b>	<b>7</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>8</b>
<b>I. Défense et descendance de l'origine : les traductions tournées vers le passé ..</b>	<b>37</b>
<b>A. PERMANENCE DE L'ORIGINAL, DECADENCE DE LA TRADUCTION.....</b>	<b>40</b>
1. Génie de l'original et gêne de la traduction.....	40
2. La traduction comme invention de l'original .....	55
3. De l'imitation à la reproduction de l'original.....	67
<b>B. L'ORIGINE PARADOXALE DE L'ORIGINAL .....</b>	<b>76</b>
1. Déchéance de l'humanité et dégénérescence de la langue .....	76
2. La traduction comme signe de la corruption .....	90
3. L'instabilité de l'original : des vices de la langue aux vicissitudes du texte.....	110
<b>C. POSTERITE DE L'ŒUVRE ORIGINALE, ASCENDANCE DES TEXTES TRADUITS .....</b>	<b>124</b>
1. Le postulat de la postérité.....	124
2. Succès et survie des traductions françaises de <i>Gulliver's Travels</i> .....	133
3. Les limites de la perpétuation par la traduction.....	139
<b>II. Linéarité et finalité : aspirations des traductions à l'avenir .....</b>	<b>155</b>
<b>A. TELEOLOGIE DE LA RETRADUCTION .....</b>	<b>158</b>
1. La téléologie ou théologie masquée des théories de la traduction .....	158
2. La traduction comme achèvement : parfaire l'original, défaire les premières traductions ....	168
3. Les progrès des traductions françaises de Swift.....	192
<b>B. MISE EN ABYME ET MISE A MAL DU TELOS .....</b>	<b>203</b>
1. Finalité en fuite.....	203
2. La reconstruction paratextuelle du télos.....	216
3. La reconstruction textuelle du <i>télos</i> .....	238
<b>C. INTERMITTENCES ET DEPENDANCE DE LA RECEPTION DES TRADUCTIONS.....</b>	<b>251</b>
1. Plausibilité et probité au XVIII <sup>e</sup> siècle.....	251
2. « Tel arbre, tel fruit » : le XIX <sup>e</sup> entre vie et scolie.....	265
3. Répétitions et relectures au XX <sup>e</sup> siècle .....	277
<b>III. Révolutions des traductions et de leur réception : recommencements et revirements .....</b>	<b>288</b>
<b>A. RUPTURES ET RETOURS A L'ŒUVRE.....</b>	<b>291</b>
1. La fortune aléatoire des traductions de <i>Gulliver's Travels</i> en France.....	291
2. Les inconstances de la fidélité.....	318
<b>B. LES REVOLUTIONS DU CHAMP LITTERAIRE ENTRE INNOVATIONS ET MUTATIONS</b>	<b>340</b>
1. Moyens de production et contraintes de traduction.....	340
2. Soubresauts éditoriaux et jeux d'influence.....	365
<b>C. DISPARITION ET REFONDATION : L'IMMEMORIALITE DU MYTHE .....</b>	<b>384</b>
1. Instabilité des traductions, immédiateté des représentations.....	384
2. Anonymat de l'origine, propagation des adaptations .....	403
<b>Conclusion.....</b>	<b>435</b>
<b>Index des noms propres .....</b>	<b>444</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>449</b>



# ANNEXES



LES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE *GULLIVER'S TRAVELS* DE  
JONATHAN SWIFT (1727-2017)

SOUS LA DIRECTION DE JEAN VIVIÈS  
AMÉLIE DEROME  
LERMA, AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ

Image de couverture : J.J. Grandville, in *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, v. 1, Paris, Furne & Fournier, 1838, p. 246. Image libre de droits numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8600288k/f327.item>, page consultée le 20 décembre 2020.



---

## SOMMAIRE

---

- 1. Éditions françaises de *Gulliver's Travels* (1727-2020).....p.1**
- 2. Comparaison des traductions françaises de *Gulliver's Travels*.....p.23**
- 3. Exemplaires des éditions de *Gulliver's Travels* dans les catalogues de vente, des librairies et des bibliothèques (1751-1927) .....p.167**
- 4. Exemplaires des traductions du XX<sup>e</sup> siècle de *Gulliver's Travels* dans les bibliothèques et les librairies.....p.203**
- 5. Répartition des notes explicatives rédigées par Axelrad, Pons et Tadié.....p.209**
- 6. Notices biobibliographiques des traducteurs français de *Gulliver's Travels*.....p.215**
- 7. Catalogue des illustrations évoquées dans le corps de la thèse.....p.243**
- 8. Table des matières.....p.250**



BIBLIOGRAPHIE DES

# TRADUCTIONS & ADAPTATIONS

DE

*GULLIVER'S TRAVELS*

DIFFUSEES EN FRANCE (1727-2020)

---

## SOMMAIRE

---

- 1. Nombre d'éditions des traductions du corpus.....p.2**
- 2. Éditions intégrales.....p.3**
- 3. Éditions expurgées et adaptées.....p.9**
- 4. Livres audio.....p.19**
- 5. Bandes dessinées.....p.20**

---

## METHODOLOGIE

---

Afin d'établir cette bibliographie, nous nous sommes appuyés sur les catalogues de la Bibliothèque Nationale de France et de Hathitrust, mais également sur les numérisations de Google Books. Nous avons distingué quatre catégories d'ouvrages. En premier lieu, les éditions intégrales, c'est-à-dire qui comprennent les quatre voyages, mais qui peuvent néanmoins témoigner de certaines coupures au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ensuite, nous avons regroupé les éditions fortement expurgées (qui ne présentent qu'un ou deux voyages), ou qui ne sont pas réellement traduites mais plutôt adaptées pour la jeunesse. Enfin, nous avons recensé les livres audio et les bandes dessinées.

Nous faisons figurer, pour les éditions intégrales, le traducteur de l'édition, l'illustrateur, lorsque l'ouvrage est orné, mais également l'auteur du paratexte, qui se distingue souvent de celui de la version française. Pour les versions expurgées et adaptées, nous avons cité le nom de la traduction utilisée lorsque nous avons pu l'identifier, ainsi que le nom de l'adaptateur, qui n'est malheureusement pas toujours mentionné dans le paratexte. Nous indiquons également les noms des illustrateurs et auteurs de préfaces ou introductions éventuelles. Nous avons ajouté, pour les livres audio, le nom du lecteur et, pour les bandes dessinées, du scénariste. Les traductions de notre corpus principal figurent en gras ■

## 1. Nombre d'éditions des traductions du corpus principal

	ÉDITIONS INTEGRALES		ÉDITIONS EXPURGÉES ET ADAPTÉES		TOTAL	
Anonyme A	6	7%	0	0%	<b>6</b>	<b>4%</b>
Desfontaines	43	47%	53	71%	<b>96</b>	<b>58%</b>
Anonyme B	21	23%	7	9%	<b>27</b>	<b>16%</b>
Gausseron	4	4%	2	3%	<b>6</b>	<b>4%</b>
Constantin-Weyer	1	1%	0	0%	<b>1</b>	<b>1%</b>
Desmond	4	4%	0	0%	<b>4</b>	<b>2%</b>
Merle	1	1%	0	0%	<b>1</b>	<b>1%</b>
Axelrad	3	3%	2	3%	<b>5</b>	<b>3%</b>
Molitor	1	1%	0	0%	<b>1</b>	<b>1%</b>
Pons	5	5%	6	8%	<b>11</b>	<b>7%</b>
Lamoine	0	0%	3	4%	<b>3</b>	<b>2%</b>
Villeneuve	2	2%	0	0%	<b>2</b>	<b>1%</b>
Buzelin	0	0%	2	3%	<b>2</b>	<b>1%</b>
<b>Total</b>	<b>91</b>	<b>100%</b>	<b>75</b>	<b>100%</b>	<b>165</b>	<b>100%</b>

	Date	Titre	Traducteur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Édition
1	1727	<i>Voyages du capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignez</i>	Anonyme A	Anonyme 1		La Haye	Pierre Gosse et Jean Neaulme
2	1727	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Anonyme 2	Desfontaines	Paris	J. Guérin
3	1727	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Anonyme 2	Desfontaines	Paris	Veuve Coustelier chés Jacques Guérin
4	1727	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Anonyme 2	Desfontaines	Paris	G. Martin
5	1727	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Anonyme 2	Desfontaines	Paris	H.-L. Guérin
6	1727	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Anonyme 2	Desfontaines	Mildendo	Frères Pigmeos
7	1727	<i>Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver, en divers pays éloignez; Nouvelle traduction, plus ample, exacte et fidèle que celles de Paris. Avec figures et cartes géographiques.</i>	Anonyme A	Anonyme 1		La Haye	Pierre Gosse et Jean Neaulme
8	1730	<i>Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignez</i>	Anonyme A			La Haye	Gérard Vander Poel
9	1741	<i>Voyages du capitaine Lemuel Gulliver en divers païs éloignez</i>	Anonyme A	Anonyme 2	Desfontaines	La Haye	Jean Swart
10	1762	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Anonyme 2	Desfontaines	Amsterdam, Paris	Veuve Damonville et Musier fils
11	1762	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Anonyme 2	Desfontaines	Paris	H.-L. Guérin et L.-F. Delatour
12	1772	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Anonyme 2	Desfontaines	Paris	J.-B.-G. Musier fils
13	1779	<i>Voyages du capitaine Gulliver en divers pays éloignés</i>	Desfontaines			Rouen	Impr privilégiée
14	1787	<i>Voyages du capitaine Lemuel Gulliver</i>	Desfontaines	Anonyme 2	Desfontaines	Amsterdam, Paris	Musier fils
15	1793	<i>Voyages du capitaine Lemuel Gulliver</i>	Desfontaines			Avignon	J.-A. Joly
16	1797	<i>Voyages du Capitaine Gulliver en divers pays éloignés. Nouvelle édition avec figures.</i>	Anonyme A	Anonyme 2	Desfontaines	Rouen	Labbey [cf clé]
17	1797	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Lefèvre	Desfontaines	Paris	Didot l'aîné
18	1807	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	La Librairie économique
19	1813	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	Genets
20	1817	<i>Voyages du capitaine Lemuel Gulliver</i>	Desfontaines			Avignon	J.A. Joly

	Date	Titre	Traducteur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Édition
21	1820	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	Lebègue, "Bibliothèque d'une maison de campagne"
22	1822	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Lefèvre		Paris	Genets jeune
23	1826	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Lefèvre, anonyme 2		Paris	Parmantier
24	1826	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	Lugan, Édition mignonne
25	1828	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Walter Scott	Paris	Dauthereau, Collection des meilleurs romans français et étrangers
26	1829	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Desfontaines	Paris	Corbet aîné
27	1829	<i>Voyages du capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignés</i>	Anonyme A			Alais	J. Martin
28	1832	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	Hiard
29	1835	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	Librairie des écoles
30	1838	<b><i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i></b>	<b>Anonyme B</b>	<b>Grandville</b>	<b>Walter Scott, éditeurs</b>	<b>Paris</b>	<b>Furne &amp; Fournier</b>
31	1845	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville		Paris	H. Fournier
32	1846	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	Gennequin
33	1852	<i>Voyages de Gulliver dans l'île de Lilliput, à Brobdingnac, à Laputa, aux Balnibarbes, à Luggnagg, à Glubbdubdrud, au Japon et au pays des Houyhnhnms [sic]</i>	Desfontaines			Paris	Librairie populaire des villes et des campagnes
34	1856	<i>Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Garnier frères
35	1857	<i>Voyages de Gulliver dans l'île de Lilliput, à Brobdingnac, à Laputa, aux Balnibarbes, à Luggnagg, à Glubbdubdrud, au Japon et au pays des Houyhnhnms [sic]</i>	Desfontaines			Paris	B. Renault
36	1860	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Lefèvre		Paris	A. Leclère
37	1860	<i>Voyages de Gulliver dans l'île de Lilliput, à Brobdingnac, à Laputa, aux Balnibarbes, à Luggnagg, à Glubbdubdrud, au Japon et au pays des Houyhnhnms</i>	Desfontaines			Paris	B. Renault
38	1861	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Desfontaines	Paris	Béchet aîné

	Date	Titre	Traducteur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Édition
39	1863	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	Dubuisson, Collection des meilleurs auteurs anciens et modernes
40	1863	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Garnier frères
41	1864	<i>Voyages de Gulliver dans l'île de Lilliput, à Brobdingnac, à Laputa, aux Balnibarbes, à Luggnagg, à Glubbudbrüd, au Japon et au pays des Houyhnhnms</i>	Desfontaines			Paris	Renault
42	1864	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Prévost-Paradol	Paris	Dubuisson, Collection des meilleurs auteurs anciens et modernes
43	1865	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Prévost-Paradol	Paris	Dubuisson, Collection des meilleurs auteurs anciens et modernes
44	1867	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Prévost-Paradol	Paris	Dubuisson, Collection des meilleurs auteurs anciens et modernes
45	1872	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Garnier frères
46	1873	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Garnier frères
47	1874	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		René Delorme	Paris	F. Polo
48	1876	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Garnier frères
49	1881	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Garnier frères
50	1884	<b><i>Voyages de Gulliver</i></b>	<b>Gausseron</b>	<b>Poirson</b>	<b>Gausseron</b>	<b>Paris</b>	<b>A. Quantin</b>
51	1884	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Garnier frères
52	1885	<i>Voyages de Gulliver</i>	Gausseron	Poirson	Gausseron	Paris	A. Quantin
53	1889	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Louise Lacuria	Paris	C. Delagrave, Voyages dans tous les mondes
54	1894	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Prévost-Paradol	Paris	L. Berthier
55	1897	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Prévost-Paradol	Paris	L. Pfluger, Collection des meilleurs auteurs anciens et modernes
56	1905	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Delorme	Paris	J. Tallandier, Chefs d'œuvres littéraires illustrés
57	1929	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Gus Bofa		Bruxelles	Éditions du Nord (Ch. De Bruycker)
58	1929-1930	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	J. Touchet	Scott	Paris	Kra



	Date	Titre	Traducteur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Édition
59	1930	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Prévost-Paradol	Paris, Lille	Collection des grands classiques français et étrangers
60	1930	<b>Les Voyages de Gulliver</b>	<b>Constantin-Weyer</b>		<b>Constantin-Weyer</b>	<b>Paris</b>	<b>À la cité des livres</b>
61	1932	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Garnier frères
62	1934	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Garnier frères
63	1937	<i>Voyages de Gulliver</i>	Anonyme B		Scott	Paris	Gründ, La Bibliothèque précieuse
64	1940	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Timar	Scott	Paris	À l'emblème du secrétaire
65	1945	<b>Voyages en plusieurs lointaines contrées de l'univers, par Lemuel Gulliver, d'abord médecin, puis capitaine à bord de plusieurs navires</b>	<b>Desmond</b>	<b>Samivel</b>	<b>Émile Pons</b>	<b>Paris</b>	<b>Stock, Les Voyages imaginaires</b>
66	1946	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Anonyme B	Bourg		Paris	Éditions littéraires de France
67	1946	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B		L.-A. Ville	Paris	R. Simon
68	1949	<i>Voyages en plusieurs lointaines contrées de l'univers, par Lemuel Gulliver, d'abord médecin, puis capitaine à bord de plusieurs navires.</i>	Desmond	Grandville	Armand Petitjean	Paris	Le Club français du livre, Merveille
69	1950	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Job		Paris	Delagrave
70	1953			<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>		Anonyme B	Grandville
71	1955	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Club des libraires de France, Collection Livre de toujours
72	1956	<b>Les Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver. Voyage à Lilliput</b>	<b>Merle</b>		<b>Merle</b>	<b>Paris</b>	<b>Les Éditeurs français réunis</b>
73	1956	<b>Les Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver. Voyage à Brobdingnag</b>	<b>Merle</b>		<b>Merle</b>	<b>Paris</b>	<b>Les Éditeurs français réunis</b>
74	1960	<b>Les Voyages du capitaine Gulliver. Le Voyage chez les Houyhnhnms</b>	<b>Merle</b>		<b>Merle</b>	<b>Paris</b>	<b>Les Éditeurs français réunis</b>
75	1960	<b>Voyages dans plusieurs pays fort éloignés du monde en quatre parties par Lemuel Gulliver, d'abord chirurgien, puis capitaine de plusieurs navires</b>	<b>Axelrad</b>		<b>Axelrad</b>	<b>Paris</b>	<b>Garnier frères, Classiques Garnier</b>
76	1960	<i>Voyages en plusieurs lointaines contrées de l'univers, par Lemuel Gulliver, d'abord médecin, puis capitaine à bord de plusieurs navires</i>	Bay (Desmond)	Cheval	Bay	Paris	Le Livre club du libraire

	Date	Titre	Traducteur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Édition
77	1961	<i>Voyages dans diverses nations lointaines par Lemuel Gulliver</i>	Molitor	Lucien Meys		Verviers	Gérard et Cie, Marabout
78	1962	<i>Voyages de Gulliver</i>	Anonyme B		Préface de Jacques Sternberg	Paris	Ambassade du livre, Les 100 Chefs-d'œuvre de l'esprit humain
79	1964	<i>Voyages de Gulliver</i>	Bay		Jacques et Maurice Pons	Paris	Le Livre de poche
80	1965	<i>Voyages de Gulliver in Œuvres</i>	Bénédicte Lilamand, Émile Pons		Émile, Jacques et Maurice Pons, Bénédicte Lilamand	Paris	Gallimard, Pléiade
81	1970	<i>Voyages dans plusieurs pays fort éloignés du monde : en quatre parties, par Lemuel Gulliver, d'abord chirurgien, puis capitaine de plusieurs navires</i>	Axelrad	Gavarni	Axelrad, Pellaton	Évreux	Le Cercle du bibliophile, Les Grands classiques du monde
82	1971	<i>Voyages dans plusieurs pays fort éloignés du monde : en quatre parties, par Lemuel Gulliver, d'abord chirurgien, puis capitaine de plusieurs navires</i>	Axelrad	Gavarni	Axelrad, Cavin	Évreux	Le Cercle du bibliophile, Les Grands classiques du monde
83	1972	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	M. de L'Ormeriaie
84	1976	<i>Voyages de Gulliver</i>	Émile Pons, Bénédicte Lilamand	Grandville	Émile, Jacques et Maurice Pons	Paris	Gallimard, 1000 soleils
85	1976	<i>Voyages de Gulliver</i>	Émile Pons, Bénédicte Lilamand		Émile, Jacques et Maurice Pons	Paris	Gallimard, Folio
86	1977	<i>Voyages de Gulliver in Œuvres</i>	Bénédicte Lilamand, Émile Pons		Émile, Jacques et Maurice Pons, Bénédicte Lilamand	Paris	Gallimard, Pléiade
87	1978	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B	Grandville	Scott	Paris	Garnier Frères

Date	Titre	Traducteur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Édition
88	1988	<i>Voyages de Gulliver in Œuvres</i>	Bénédicte Lilamand, Émile Pons	Émile, Jacques et Maurice Pons, Bénédicte Lilamand	Paris	Gallimard, Pléiade
89	1994	<i>Voyages de Gulliver : voyage chez plusieurs nations reculées du monde, par Lemuel Gulliver, d'abord chirurgien, puis capitaine sur différents vaisseaux</i>	Gausseron	Philippe Hamou	Paris	Seuil, L'École des lettres
90	1996	<i>Voyages de Gulliver : voyage chez plusieurs nations reculées du monde, par Lemuel Gulliver, d'abord chirurgien, puis capitaine sur différents vaisseaux</i>	Gausseron		Paris	Booking international, Maxi-poche
91	1997	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Guillaume Villeneuve	Alexis Tadié	Paris	Flammarion, GF
92	2011	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Montigny-le-Bretonneux	Yvelinédition, Lire délivre
93	2014	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Villeneuve	Tadié, Anne Boutet	Paris	Flammarion, GF

Date	Titre	Traducteur	Adaptateur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Éditeur
1	1823	<i>Aventures surprenantes de Gulliver, ou les Voyages de Gulliver [de Swift], réduits aux traits les plus intéressans</i>	Desfontaines	A. J. Sanson		Paris	A. J. Sanson
2	1830	<i>Le Voyage à Lilliput ou Le petit Gulliver suivi de jolis contes pour les enfants</i>				Paris	Eymery, Fruger et Cie
3	1835	<i>Aventures surprenantes de Gulliver, ou les Voyages de Gulliver [de Swift], réduits aux traits les plus intéressans</i>	Desfontaines	A. J. Sanson		Paris	Lécluse
4	1839	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Letaille	Paris	C. Letaille
5	1841	<i>Voyages de Gulliver</i>			"Traduction épurée"	Paris	A. René, Bibliothèque des demoiselles
6	1842	<i>Voyages de Gulliver</i>			Letaille annoncé mais pas de gravures	Paris	Gautier frères
7	1843	<i>Le Gulliver des enfants, ou Aventures curieuses de ce voyageur</i>			Pauquet	Paris	L. de Bure, Bibliothèque du premier âge
8	1843	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Desfontaines	Lejeune	Bouchot	Paris	P.-C. Lehuby
9	1844	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Montereau	T. Moronval
10	1846	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Desfontaines	Lejeune	Bouchot	Paris	P.-C. Lehuby
11	1847	<i>Voyages de Gulliver dans l'île de Lilliput, à Brobdingnag, pays des géants, etc.</i>	Desfontaines			Paris	Giroux et Vialat
12	1848	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>				Avignon	Offray aîné
13	1849	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Desfontaines	Lejeune	Bouchot	Paris	P.-C. Lehuby
14	1850	<i>Voyages de Gulliver en dessins</i>	Desfontaines		E. Morin	Paris	A. de Vresse
15	1851	<i>Le Gulliver des enfants, ou Aventures les plus curieuses de ce voyageur</i>			Pauquet	Paris	A. Bédelet, Bibliothèque du jeune âge
16	1851	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Bescherelle	Paris	G. Havard, Les Romans illustrés anciens et modernes
17	1853	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag</i>	Desfontaines			Paris	L. Hachette, Bibliothèque des chemins de fer

	<b>Date</b>	<b>Titre</b>	<b>Traducteur</b>	<b>Adaptateur</b>	<b>Illustrateur</b>	<b>Paratexte</b>	<b>Ville</b>	<b>Éditeur</b>
18	1855	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Desfontaines	Lejeune	Bouchot		Paris	P.-C. Lehuby
19	1857	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Remond			Paris	Delarue
20	1858	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>					Avignon	Offray aîné
21	1860	<i>Le Gulliver des enfants, ou Aventures les plus curieuses de ce voyageur</i>			Pauquet		Paris	A. Bédelet, Bibliothèque du jeune âge
22	1862	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Jules Janin	Gavarni	Janin	Paris	Morizot
23	1862	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et au pays des Houyhnhnms</i>	Desfontaines				Paris	L. Hachette , Bibliothèque rose illustrée
24	1863	<i>Voyage de Gulliver</i>					Clichy	impr de M. Loignon
25	1864	<i>Voyages de Gulliver</i>					Paris	A. de Vresse
26	1864	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Jules Rostaing	Coppin		Paris	Magnin, Blanchard et Cie
27	1865	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et au pays des Houyhnhnms</i>	Desfontaines				Paris	L. Hachette
28	1865	<i>Voyages de Gulliver dans l'île de Lilliput, à Brobdingnac, pays des géants, etc.</i>	Desfontaines				Paris	Bernardin Béchet
29	1866	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput et au pays des géants</i>					Paris	H. Guenot
30	1867	<i>Les Aventures merveilleuses de Gulliver</i>	Travail original		Charles Cabot		Paris	Typ. Morris
31	1869	<i>Le Petit Gulliver, par Jonathan Swift</i>					Paris	F. Cantel
32	1870	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Remond			Paris	Delarue
33	1872	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et au pays des Houyhnhnms</i>	Desfontaines				Paris	L. Hachette
34	1875	<i>Les quatre voyages du capitaine Lemuel Gulliver</i>	Desfontaines	H. Reynald	Lalauze		Paris	Jouaust
35	1875	<i>Voyages de Gulliver</i>		Rostaing	Coppin		Paris	Vve Magnin et Cie
36	1875	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput et au pays des géants</i>					Limoges	Barbou frères
37	1876	<i>Le Gulliver de la jeunesse. Voyages de Gulliver dans l'île de Lilliput, à Brobdingnac... à Laputa...</i>	Desfontaines	A. des Tilleuls	Adrien Marie		Paris	Bernardin Béchet
38	1876	<i>Voyages de Gulliver</i>	Travail original		A. Linden		Epinal	Pellerin
39	1876	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et au pays des Houyhnhnms</i>	Desfontaines				Paris	L. Hachette
40	1879	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Janin	Gavarni	Janin	Paris	Laplace & Sanchez

	Date	Titre	Traducteur	Adaptateur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Éditeur
41	1881	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et au pays des Houyhnhnms</i>	Desfontaines				Paris	L. Hachette
42	1881	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput et au pays des géants</i>					Limoges	C. Barbou
43	1884	<i>Voyages de Gulliver</i>	Gausseron		Poirson	Gausseron	Paris	A. Quantin
44	1884	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput et au pays des géants</i>					Limoges	M. Barbou
45	1886	<i>Voyages de Gulliver</i>					Paris	Librairie des publications à 5 centimes
46	1887	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>					Paris	Gautier, Nouvelle bibliothèque populaire
47	1887	<i>Voyages de Gulliver à Brobdingnag</i>					Paris	Gautier, Nouvelle bibliothèque populaire
48	1887	<i>Voyages de Gulliver</i>		Étienne Ducret			Paris	Ruyant
49	1888	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag</i>	Anonyme B	F. Lix			Paris	Garnier Frères
50	1889	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag</i>	Desfontaines				Paris	Hachette
51	1890	<i>Extraits des voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Alfred Ewall	Paris	Delalain frères
52	1892	<i>Le Gulliver de la jeunesse. Voyages de Gulliver dans l'île de Lilliput, à Brobdingnag... à Laputa...</i>	Desfontaines	A. des Tilleuls	Adrien Marie		Paris	Bernardin Béchét
53	1892	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>					Paris	Lecène, Oudin et cie, Nouvelle bibliothèque illustrée de vulgarisation
54	1892	<i>Voyages de Gulliver</i>					Paris	Librairie des publications à 5 centimes, Petite bibliothèque universelle
55	1893	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>	Desfontaines				Paris	L. Boulanger
56	1893	<i>Voyage de Gulliver à Brobdignac</i>	Desfontaines				Paris	L. Boulanger
57	1893	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag</i>	Desfontaines				Paris	Hachette
58	1894	<i>Voyages de Gulliver</i>		Hannedouche			Paris	C. Delagrave, Bibliothèque des écoles primaires
59	1896	<i>Voyages de Gulliver</i>					Paris	Vermot
60	1898	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>		Ch. Da Costa			Paris	L.H. May

	Date	Titre	Traducteur	Adaptateur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Éditeur
61	1898	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines				Paris	Impr. Nouv
62	1899	<i>Voyage de Gulliver à Brobdingnag</i>		Ch. Da Costa	Poirson	Ch. Da Costa	Paris	L.H. May
63	1901	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>			Poirson,		Paris	Société française d'édition d'art
64	1903	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines				Paris	Hachette
65	1904	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		A. Robida.	M. L. Tarsot	Paris	H. Laurens
66	1905	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et au pays des Houyhnhnms</i>					Paris	Hachette
67	1907	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>		Latappy			Paris	Larousse, Les livres roses
68	1907	<i>Gulliver chez les géants</i>		Latappy			Paris	Larousse, Les livres roses
69	1907	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		A. Robida.	M. L. Tarsot	Paris	H. Laurens
70	1908	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et au pays des Houyhnhnms</i>					Paris	Hachette
71	1910	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>		Latappy			Paris	Larousse, Les livres roses
72	1910	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag</i>	Desfontaines				Paris	Hachette
73	1911	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>		Latappy			Paris	Larousse, Les livres roses
74	1911	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Paul de Maurelly			Paris	E. Guérin
75	1912	<i>Voyages chez plusieurs pays fort éloignés du monde, par Lemuel Gulliver d'abord chirurgien, puis capitaine à bord de plusieurs navires</i>	Anonyme B		S. Baghot de La Bère		Vincennes	Les Arts graphiques
76	1912	<i>Voyages de Gulliver</i>					?	?
77	1920	<i>Gulliver à Lilliput : voyage au pays des nains</i>	Desfontaines		M. Jeanjean		Paris	Hachette
78	1920	<i>Gulliver chez les géants</i>	Desfontaines		M. Jeanjean		Paris	Hachette
79	1922	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag</i>	Desfontaines				Paris	Hachette
80	1923	<i>Voyages de Gulliver</i>			G. Guibillon		Paris	Hatier, les classiques pour tous
81	1923	<i>Voyages de Gulliver</i>			G. Roza		Paris	E. Figuière
82	1923	<i>Voyages de Gulliver</i>				J. Arnoux	Paris	L. Pochy
83	1923	<i>Voyages de Gulliver</i>				J. Arnoux	Paris	Gedalge
84	1923	<i>Voyages de Gulliver</i>				J. Arnoux	Paris	Hatier
85	1925	<i>Gulliver à Lilliput</i>					Paris	E. Flammarion

	Date	Titre	Traducteur	Adaptateur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Éditeur
86	1927	<i>Voyages de Gulliver</i>				J. Arnoux	Paris	Gedalge
87	1927	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Job		Paris	Delagrave
88	1928	<i>Voyages de Gulliver</i>				J. Arnoux	Paris	Gedalge
89	1929	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Desfontaines	Martin-Chauffier	Jacques Boullaire		Paris	Éditions de la Pléiade, Les Chefs-d'œuvre illustrés
90	1930	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput et chez les géants</i>		Latappy			Paris	Larousse, Les livres bleus
91	1931	<i>Voyages de Gulliver</i>		Adaptation Gisèle Vallerey			Paris	F. Nathan, Œuvres célèbres pour la jeunesse
92	1933	<i>Les Aventures de Gulliver</i>					Allemagne	?
93	1933	<i>Gulliver à Lilliput</i>					Paris	Boivin
94	1933	<i>Gulliver chez les géants. Voyage à Brobdingnag</i>					Paris	Boivin
95	1933	<i>Vie et aventures de Robinson Crusoe et Voyages de Gulliver</i>					Paris	Bras
96	1933	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		A. Robida.	Tarsot	Paris	H. Laurens
97	1934	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			R. paty	Paris	Société universitaire d'éditions et de librairie
98	1935	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Job		Paris	Delagrave
99	1937	<i>Voyages de Gulliver</i>	Anonyme B			Scott	Paris	Gründ, La Bibliothèque précieuse
100	1939	<i>Gulliver à Lilliput</i>	Desfontaines			P. Fiévet	Paris	Hachette
101	1941	<i>Les Voyages de Gulliver</i>					Paris	Société parisienne d'édition
102	1941	<i>Voyages de Gulliver au pays des nains</i>			E. Cocard		Paris	Société parisienne d'édition
103	1941	<i>Les Voyages de Gulliver au pays des géants</i>			E. Cocard		Paris	Société parisienne d'édition
104	1944	<i>Voyage à Lilliput</i>			M. North		Lausanne	A. Gonin
105	1945	<i>Gulliver à Lilliput</i>	D'après le film de Fleischer				Paris	Hachette
106	1945	<i>Voyage de Gulliver à Lilliput</i>			M. Vidoudez		Lausanne	Novos
107	1945	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Travail original		Maurice Tranchant		Paris	La Nouvelle édition
108	1946	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Patrick Bellew	Patrick Bellew		Paris, New York	Éditions Hypérior
109	1947	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Pyrol	Pierre Leroy		Paris	Bias
110	1948	<i>Les voyages de Gulliver</i>		Claude Radeval	H. Dimpre		Paris	Éditions G. P., Rouge et or



	Date	Titre	Traducteur	Adaptateur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Éditeur
111	1948	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et au pays des Houyhnhnms</i>	Desfontaines				Paris	Hachette, Bibliothèque rose illustrée
112	1949	<i>Voyages de Gulliver</i>		Gisèle Vallerey			Paris	F. Nathan, Œuvres célèbres pour la jeunesse
113	1949	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Henri Iselin		Paris	Delagrave
114	1950	<i>Les Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag</i>		J. Sabran		H. Dimpre	Paris	La Générale publicité, Bibliothèque des petits amis de la Bénédictine
115	1952	<i>Gulliver à Lilliput</i>		Georges Pluchaux	André Jourcin		Paris	Bias, Contes du gai Pierrot
116	1953	<i>Voyages de Gulliver</i>			Jylbert		Monte-Carlo	Vedette, Collection bleuet
117	1953	<i>Voyages de Gulliver</i>	Anonyme B			Scott	Paris	Gründ, La Bibliothèque précieuse
118	1954	<i>Les Aventures de Gulliver</i>					Paris	Hatier
119	1954	<i>Gulliver au pays des Géants</i>					Bruxelles, Paris	J. Corna, Les Plus belle fables pour enfants
120	1954	<i>Gulliver au pays des nains</i>					Bruxelles, Paris	J. Corna, Les Plus belle fables pour enfants
121	1954	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Claude Umbricht		Paris	Hachette, Collection des grands romanciers
122	1954	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Olivier Séchan	Jean Reschofsky		Paris	Hachette, Idéale bibliothèque
123	1956	<i>Les Voyages de Gulliver</i>			William J. Dugan		Paris	Cocorico, L'Encyclopédie par le timbre
124	1956	<i>Voyages de Gulliver</i>		Vallerey			Paris	F. Nathan, Œuvres célèbres pour la jeunesse
125	1958	<i>Gulliver à Lilliput</i>			Pascale Claude-Lafontaine		Paris	Hatier, Il était une fois
126	1959	<i>Voyages de Gulliver</i>			Dimpre, Jylbert		Paris	Charpentier, Lecture et loisir
127	1960	<i>Les Voyages de Gulliver</i>			Maraja		Paris	O.D.E.H
128	1963	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Saulla Dello Strogolo	Giu-Pin,		Paris	Éditions mondiales
129	1963	<i>Voyages en diverses lointaines nations de l'univers par Lemuel Gulliver</i>			José Bartoli		Paris	Club français du livre

	Date	Titre	Traducteur	Adaptateur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Éditeur
130	1964	<i>Voyages de Gulliver</i>					Saint-Germain-en-Laye	Éditions M.D.I
131	1964	<i>Aladin et la lampe merveilleuse, suivi de Les Voyages de Gulliver</i>					Lyon	Éditions Volumétrie
132	1966	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Claude Radeval	Reschofsky		Paris	Éditions G.P.
133	1966	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>					Gentilly	Librairie commerciale et artistique
134	1967	<i>Voyages de Gulliver</i>			Dimpre		Paris	Delagrave
135	1967	<i>Les Voyages de Gulliver</i>			Hans Baltzer		Paris	Éditions la Farandole
136	1968	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		André Séailles	Jean-Jacques Vayssières	Samivel	Paris	Desclée De Brouwer
137	1971	<b>Voyage au pays des chevaux</b>	<b>Lamoine</b>			<b>Lamoine</b>	<b>Paris</b>	<b>Aubier-Flammarion</b>
138	1974	<i>Voyage de Gulliver dans les contrées lointaines</i>			Gavarni, Bouchot		Paris	J. de Bonnot
139	1975	<i>Voyages de Gulliver</i>					Neuilly	Saint-Clair, F. Beauval
140	1976	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Radeval	J.J. Vayssières		Paris	Éditions G.P.
141	1977	<i>Gulliver à Lilliput</i>		Bernadette de Beaupuis	Daniel Hénon		Paris	Hachette
142	1977	<i>Gulliver voyage à Lilliput</i>	Anonyme B		Grandville		Paris	L'école des loisirs
143	1977	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Gilberte Millour	Pierre Fassel		Paris	Éditions Lito, Collection Club 10-15
144	1977	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Gisèle Vallerey			Paris	F. Nathan, Collection Grand A
145	1978	<i>Les Voyages de Gulliver</i>			L. Maraja		La Balme de Sillingy	Touret, Grands classiques
146	1978	<i>Voyages de Gulliver</i>			Jocelyne Pache		Paris	Flammarion
147	1978	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines</i>	Anonyme B		Grandville		Paris	Hachette, Galaxie
148	1978	<i>Voyages de Gulliver</i>					Paris	Charpentier, Lecture et loisir
149	1979	<i>Le Voyage de Gulliver à Lilliput</i>			Geoffroy de Pennart		Paris	Éditions GP
150	1979	<i>Voyages de Gulliver</i>		Étienne Ducret			Paris	Ruyant
151	1980	<i>Voyage à Lilliput</i>	Pons		Grandville		Paris	Gallimard, Folio
152	1980	<i>Voyages de Gulliver</i>	Anonyme B		Grandville		Paris	Hachette, Grandes œuvres

	<b>Date</b>	<b>Titre</b>	<b>Traducteur</b>	<b>Adaptateur</b>	<b>Illustrateur</b>	<b>Paratexte</b>	<b>Ville</b>	<b>Éditeur</b>
153	1980	<i>Voyages de Gulliver</i>	Axelrad		Gavarni	Pellaton	Genève	Edito service, Les Classiques de la jeunesse
154	1982	<i>Gulliver chez les géants</i>					Paris	L'École des loisirs, Les Classiques abrégés
155	1983	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Traduit de l'allemand		Irène Diederichs von Bergner		Paris	Deux coqs d'or, Mini-albums
156	1985	<i>Gulliver, voyage à Lilliput</i>					Paris	L'École des loisirs, Les Classiques abrégés
157	1985	<i>Les Voyages de Gulliver</i>					Paris	M. Vincent, Nuance
158	1990	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Jean-Pierre Guéret			Turnhout Belgique	Christophe Colomb, Les Plus belles histoires du monde
159	1991	<i>Premier voyage de Gulliver : voyage à Lilliput</i>	Pons		Grandville		Paris	Gallimard, Folio junior
160	1991	<i>Deuxième voyage de Gulliver : voyage à Brobdingnag</i>	Pons		Grandville		Paris	Gallimard, Folio junior
161	1991	<i>Gulliver à Lilliput</i>					Mantes la Jolie	Édition Ronde du Tournesol, Contes d'hier et d'aujourd'hui
162	1992	<i>Premier voyage de Gulliver : voyage à Lilliput</i>	Pons		Grandville		Paris	Gallimard, Folio junior
163	1992	<i>Deuxième voyage de Gulliver : voyage à Brobdingnag</i>	Pons		Grandville		Paris	Gallimard, Folio junior
164	1992	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Vallerey			Paris	Nathan, Lecture-aventure
165	1994	<i>Les aventures de Gulliver à Lilliput</i>		Françoise Rose	Gennady Spirin		Paris	Gautier-Languereau
166	1994	<i>Le Voyage de Gulliver à Lilliput</i>			Marthe Seguin-Fontes		Paris	Les Livres du dragon d'or
167	1994	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Anna Carassiti (tr. Carole Fregonara)	Carlo Pierallini		Paris	PML, Autour d'un classique
168	1995	<i>Voyage de Gulliver chez les Lilliputiens</i>					Paris	Mango, Au temps jadis
169	1995	<i>Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines. 2.</i>			Arthur Rackham		Quimper	Corentin, Les Belles images
170	1995	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Axelrad				Genève	Edito-Service, Jeunesse
171	1996	<i>Les aventures de Gulliver à Lilliput</i>		Françoise Rose	Gennady Spirin		Paris	Gautier-Languereau

	Date	Titre	Traducteur	Adaptateur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Éditeur
172	1996	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		BH créations			Paris	Édition de la Fontaine au roy, Arpège junior
173	1996	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Valleray			Paris	Rouge et or
174	1996	<i>Voyages de Gulliver</i>	Frédéric Ogée		Kelek	Frédéric Ogée	Paris	Hachette jeunesse, Bibliothèque verte
175	1999	<i>Moi Gulliver</i>		Daniel Bréart	Pierre Rouanne		Toulouse	Livres et vous, Lecture du soir
176	1999	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Jean Sadyn			Steenvoor de	Houtland
177	1999	<i>Les Voyages de Gulliver</i>					Espagne	Collection Diamant
178	1996	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Frédéric Ogée		Kelek	Frédéric Ogée	Paris	Hachette jeunesse, Gai Savoir
179	2000	<i>Le Voyage à Lilliput</i>	Hélène Buzelin				Paris	Librio
180	2001	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Anne Bouïn	Antoine Rozon		Toulouse	Milan
181	2003	<i>Voyages en plusieurs régions éloignées du monde par Lemuel Gulliver : le premier voyage, Lilliput</i>		Ferdinand Bergame	Nicolas Thers		Toulon	Soleil
182	2004	<i>Gulliver, voyage à Lilliput</i>			Julie Faulques		Paris	Magnard Jeunesse
183	2004	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines				Paris	Biotop, Le Trois demi
184	2004	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Martin Jenkins (tr. Catherine Charmant)	Chris Riddell		Paris	Gründ, La Bibliothèque précieuse
185	2005	<i>Gulliver</i>		Jean-Pierre Kerloc'h	Emre Orhun		Paris	A. Michel jeunesse, Les Grandes aventures racontées aux enfants
186	2006	<i>Voyages de Gulliver</i>					Paris	Éditions du Chêne, La Bibliothèque illustrée
187	2007	<i>Gulliver</i>		Madé	Van Gool		Nîmes	SDP le livre club
188	2007	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Laurence Kiefé				Paris	Hachette Jeunesse
189	2010	<i>Les Voyages de Gulliver</i>					Franconville	"L"
190	2010	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Frédérique Fraisse	Fernando Juarez		Paris	Quatre fleuves
191	2011	<i>Le Voyage de Gulliver à Lilliput</i>		Gérard Pourret	Marta Fonfara		Paris	Mouck
192	2011	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Gill Harvey (tr. Nathalie Chaput)	Peter Dennis		Londres	Usborne
193	2011	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines				Paris	Gründ

	Date	Titre	Traducteur	Adaptateur	Illustrateur	Paratexte	Ville	Éditeur
194	2013	<i>Voyage au pays des Houyhnhnms : le dernier voyage de Gulliver</i>	Lamoine				Paris	Librio
195	2014	<i>Gulliver chez les tout petits hommes</i>		Hisashi Inoue (tr. Hélène Morita)	Mitsumasa Anno		Paris	Le Genévrier, Est-Ouest
196	2014	<i>Les Voyages de Gulliver, Geronimo Stilton</i>		Jean-Claude Béhar			Paris	A. Michel Jeunesse, Lecteurs débutants
197	2014	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Tarsot	Robida		La-Celle-Saint-Cloud	Douin
198	2015	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Gausseron		Robida	Scott	Épinac	Denis
199	2017	<i>L'Autre voyage de Gulliver</i>		Thierry Kerdraon			Le Rove	Centre littéraire
200	2017	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Claude Carré	Kaa		Paris	Auzou
201	2017	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Tarsot	Robida		La-Celle-Saint-Cloud	Plumes & crayons
202	2018	<i>Gulliver, voyage à Lilliput</i>		Bernard Noël	Grandville		Paris	L'École des loisirs
203	2018	<i>Voyage à Lilliput</i>	Attribué à Jacques Pons			Cédric Hannedouche	Paris	Gallimard, Classico collège
204	2018	<i>Les Voyages de Gulliver</i>					Lunel	Ararauna, Les Classiques de l'aventure
205	2019	<i>Le Voyage à Lilliput</i>	Buzelin				Paris	Librio
206	2020	<i>Voyage au pays des Houyhnhnms : le dernier voyage de Gulliver</i>	Lamoine				Paris	Librio

	<b>Date</b>	<b>Titre</b>	<b>Traducteur</b>	<b>Lecteur</b>	<b>Illustrateur</b>	<b>Ville</b>	<b>Édition</b>
1	1959	<i>Gulliver à Lilliput</i>	N. Desroches			Paris	Atlas
2	1972	<i>Gulliver à Lilliput</i>			Michel Gay	Paris	Hatier
3	1989	<i>Voyages de Gulliver : le voyage à Lilliput</i>		Jacques Gouttenoir		Grenoble	La Voix de son livre
4	1992	<i>Les Voyages de Gulliver</i>		Claude Lombard, Jean-Claude Corbel		Paris	Sony, La Souris bleue
5	1993	<i>Gulliver à Lilliput</i>		Marlène Jobert	Robert Barborini	Évreux	Atlas, Les Plus beaux contes du monde
6	1993	<i>Gulliver chez les géants</i>		Marlène Jobert	Robert Barborini	Évreux	Atlas, Les Plus beaux contes du monde
7	1995	<i>Gulliver à Lilliput</i>		Marlène Jobert	Robert Barborini	Évreux	Atlas, Les Plus beaux contes du monde
8	1995	<i>Gulliver chez les géants</i>		Marlène Jobert	Robert Barborini	Évreux	Atlas, Les Plus beaux contes du monde
9	1996	<i>Gulliver, voyage à Lilliput</i>	Élisabeth Gournel	Jean-Claude Gouros		Paris	Microfolie's éditions
10	1998	<i>Gulliver</i>			Yves Beaujard, Claudine Sabatier		Paris, Le Monde merveilleux des contes et chansons
11	2003	<i>4 histoires d'aventures</i>		Marlène Jobert			Paris, Glénat, Les Plus beaux contes du monde
12	2004	<i>Gulliver</i>				Espagne	BK France, Contes en puzzle
13	2004	<i>Gulliver chez les géants</i>		Marlène Jobert		Paris	Atlas, Les Plus beaux contes du monde
14	2010	<i>Gulliver chez les géants</i>		Marlène Jobert		Paris	Atlas
15	2012	<i>3 contes d'ogres et de géants</i>		Marlène Jobert	Philippe Harchy	Paris	Glénat
16	2013	<i>Gulliver à Lilliput</i>		Marlène Jobert	Philippe Harchy	Paris	Glénat
17	2013	<i>Trésors des contes</i>		Marlène Jobert	Philippe Harchy	Paris	Glénat
18	2016	<i>Gulliver chez les géants</i>		Marlène Jobert	Philippe Harchy	Grenoble	Glénat

	<b>Date</b>	<b>Titre</b>	<b>Scénariste</b>	<b>Illustrateur</b>	<b>Ville</b>	<b>Édition</b>
1	1982	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Evelyne Farache		Genève	Edito-Service
2	1983	<i>Gulliver</i>		Le Guen	Paris	Dargaud, L'Archer Vert
3	1985	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Carlos R. Soria (tr. Jean-Claude Narboni)	Chiqui de la Fuente	Paris	Larousse, Merveilles de la littérature
4	1985	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Carlos R. Soria (tr. Jean-Claude Narboni)	Chiqui de la Fuente	Paris	Dargaud, L'Aventure et l'histoire
5	2006	<i>Les Voyages du docteur Gulliver</i> 1	Kokor	Kokor	Issy-les-Moulineaux	Vents d'Ouest, Équinoxe
6	2008	<i>Les Voyages du docteur Gulliver</i> 2	Kokor	Kokor	Issy-les-Moulineaux	Vents d'Ouest, Équinoxe
7	2009	<i>Les Voyages du docteur Gulliver</i> 3	Kokor	Kokor	Issy-les-Moulineaux	Vents d'Ouest, Équinoxe
8	2017	<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Kyokazu Chiba	Kyokazu Chiba	Vanves	Nobi nobil, Les Classiques en manga





COMPARAISON

DES

**TRADUCTIONS FRANÇAISES**

DE

***GULLIVER'S TRAVELS***

OMISSIONS, INTERPOLATIONS ET TRANSFORMATIONS

---

## SOMMAIRE

---

*Méthodologie*.....p.23

*Intitulés des modifications*.....p.25

*Guide de lecture du tableau*.....p.26

### **1. Comparaison de la traduction de Desfontaines et de la correction anonyme parue chez Furne et Fournier**.....p.27

1. Interpolations de Desfontaines.....p.27
  - a. Restituées par le correcteur anonyme de 1838.....p.27
  - b. Conservées par le correcteur anonyme de 1838.....p.34
2. Omissions de Desfontaines.....p.35
  - a. Restituées par le correcteur anonyme de 1838.....p.35
  - b. Conservées par le correcteur anonyme de 1838.....p.80
  - c. Partiellement restituées en 1838 .....p.89
3. Transformations de Desfontaines.....p.110
  - a. Restituées par le correcteur anonyme de 1838.....p.110
  - b. Conservées par le correcteur anonyme de 1838.....p.115
  - c. Partiellement restituées en 1838.....p.118

### **2. Comparaison de la traduction anonyme parue chez Gosse et Neulme et de l'original**.....p.119

1. Omissions du traducteur anonyme.....p.119
2. Interpolations du traducteur anonyme.....p.121
3. Transformations du traducteur anonyme.....p.140

### **3. Typologie des modifications**.....p.147

*Guide de lecture*.....p.147

1. Typologie générale.....p.148
2. Typologie des interpolations.....p.151
3. Typologie des omissions.....p.154
4. Typologie des transformations.....p.159

---

## METHODOLOGIE

---

Nous avons comparé chacune des traductions de notre corpus ligne à ligne avec le texte original. Nous offrons, en annexe, les résultats de cette comparaison des trois premières traductions de l'œuvre. En effet, les différences majeures avec l'original s'estompent avec le temps, et il nous a semblé suffisant, pour les traductions suivantes, de les évoquer dans le corps de notre thèse. En outre, ces trois traductions modifient volontairement le texte source, là où il paraît plus difficile d'établir une forme d'intentionnalité pour les tendances propres aux traducteurs postérieurs. Les comparaisons que nous présentons ici ont été opérées à partir du texte de 1726, publié par Benjamin Motte. La traduction de Desfontaines et celle, anonyme, parue chez Pierre Gosse et Jean Neaulme, sont toutes deux antérieures à l'édition de Faulkner, publiée en 1735. La correction anonyme de 1838, qui se fonde sur le texte de Desfontaines, ne paraît pas avoir pris en compte cette version ultérieure de l'original. Afin de mieux préciser la démarche de correction-traduction du texte de 1838, nous présentons ce texte en même temps que celui de Desfontaines. Ainsi, l'on peut plus aisément constater la manière dont l'auteur a révisé – ou non – le travail de l'abbé. Nous avons retenu, pour ces trois traductions, trois grandes catégories de modifications apportées à l'original : les interpolations, les omissions et les transformations, que nous avons ensuite classées selon différentes catégories et sous-catégories. Nous mettrons dans cette présentation les noms que nous avons attribué aux catégories en gras et nous soulignerons ceux des sous-catégories. Un tableau récapitulatif figure en outre ci-dessous.

Les omissions représentent les passages que les traducteurs n'ont pas rendu dans leurs textes, et qui privent ainsi le lecteur francophone de nombreux éléments. Elles relèvent principalement d'aménagements de **vraisemblance**, de **bienséance**, d'**opinion**, de **censure** et d'**adaptation culturelle**. On y décèle également le cas particulier des omissions directement liées aux **interventions** du traducteur (les traducteurs, ayant ajouté un passage de leur propre plume, en viennent ainsi à en retirer d'autres, présents dans l'original). Les omissions qui cherchent à renforcer la **vraisemblance** portent ainsi sur des éléments estimés redondants, relevant de la répétition. De nombreuses coupes de vraisemblance consistent, en outre, en des aménagements temporels qui visent à fournir davantage de cohérence à l'original : prolepses, analepses, et marqueurs temporels (que nous avons appelés temps afin de gagner de l'espace dans nos tableaux) sont régulièrement retirés. D'une manière similaire, certains marqueurs spatiaux sont également supprimés (espace dans nos tableaux comparatifs). Les interpellations au lecteur sont elles aussi souvent élaguées, sans doute parce qu'elles mêlent différentes temporalités narratives. Cette préoccupation pour la cohérence interne justifie également des coupes liées aux omissions précédentes. Certains segments disparaissent en raison de leur inadéquation à la représentation que se font les traducteurs des récits fictionnels : les passages jugés fantaisistes (extravagance), peu dignes d'intérêt (trivialité) ou trop techniques (technicité) sont souvent éliminés. Les éléments supprimés pour des raisons de bienséance le sont, comme pour les interpolations, notamment pour gommer des références au corps humain ou animal ou à la moralité – c'est-à-dire le plus souvent à l'honneur ou à la dignité, mais aussi à la galanterie – des personnages.

Nous avons également jugé pertinent de distinguer les passages portant sur le bas corporel et la violence physique. Les mentions de la nourriture et de l'argent sont de surcroît fréquemment éliminées. Enfin, quelques passages très brefs paraissent simplement avoir été négligés par mégarde, leur omission relevant dès lors de l'oubli. Les omissions pour **censure** présentent les mêmes caractéristiques que les interpolations : elles ont trait aux références et au rang. Les **adaptations culturelles** portent à nouveau sur les realia et la langue, mais également sur certains noms de lieux étrangers, comme sur les unités monétaires et unités de mesure. Enfin certaines omissions paraissent constituer des **erreurs**, c'est-à-dire un simple oubli.

Les interpolations consistent en chaque élément que le traducteur a ajouté à l'original. Elles modifient ainsi profondément le texte source. Les interpolations liées à la **vraisemblance** se divisent autour des questions de structure (il s'agit, pour le traducteur, de restituer l'ordre chronologique ou logique des événements comme des idées) et d'explicitation (où le traducteur estime que le texte source n'était pas suffisamment précis). On y trouve également des interpolations d'incises de discours rapporté. Ménager la **bienséance** requiert, au XVIII<sup>e</sup> siècle, certaines interpolations du traducteur, qui viennent atténuer la virulence de certains propos. Ainsi, on trouve des ajouts visant à gommer des références jugées indignes du point de vue de la moralité et du corps.

Certains passages du cru des traducteurs relèvent purement de l'**opinion** et semblent consister en des réflexions personnelles. La crainte de la **censure** ne suscite pas seulement des omissions mais également des interpolations, dont l'objet est d'estomper des références trop évidentes. Enfin, de rares additions procèdent à une forme **d'adaptation culturelle**, estimant que le texte-source ne saurait être compris tel quel par ses lecteurs francophones. Ces interpolations concernent des realia mais portent également sur la langue – et notamment des jeux de mots jugés intraduisibles.

Les transformations désignent les passages que le traducteur modifie suffisamment sans sa version, sans les supprimer, pour que la compréhension du lecteur en soit altérée. Elles comprennent les cinq mêmes catégories que les omissions : **vraisemblance**, **bienséance**, **censure**, **adaptation culturelle** et **interventions** à laquelle il faut ajouter les **erreurs**. Les sous-catégories des transformations de **vraisemblance**, de **bienséance** et de **censure** correspondent à celles que nous avons déjà évoquées (certaines manquent cependant car on n'en trouve pas d'occurrence dans les traductions). Les passages transformés liés à l'**adaptation culturelle** le sont également pour des raisons similaires, mais comprennent également des transformations liées à certains concepts spécifiquement français. Enfin, les **erreurs** portent sur les noms propres, les nombres, les realia, les lieux, les langues fictives (parmi lesquelles nous comptons les noms propres imaginaires) et, plus rarement sur le lexique. Elles relèvent également parfois de l'anglicisme ■

---

INTITULES DES MODIFICATIONS

---

	<b>INTERPOLATIONS</b>	<b>OMISSIONS</b>	<b>TRANSFORMATIONS</b>
<b>Bienséance</b>	Corps, moralité.	Corps, bas corporel, violence, nourriture, moralité, argent.	Corps, bas corporel, violence, moralité.
<b>Vraisemblance</b>	Explicitation, structure, discours.	Répétition, analepse, prolepse, temps, espace, interpellation, extravagance, technicité, trivialité.	Répétition, temps, interpellation, extravagance, technicité, trivialité, explicitation, structure.
<b>Censure</b>	Référence.	Rang, référence.	Rang, référence.
<b>Adaptation culturelle</b>	Langue, <i>realia</i> .	Langue, lieux, <i>realia</i> , unité de mesure, unité monétaire.	Langue, lieux, <i>realia</i> , unité de mesure, unité monétaire, noms propres, concepts.
<b>Interventions</b>	Opinion	Interpolation, omission	Interpolation
<b>Erreur</b>		Oubli	Nom propre, nombre, <i>realia</i> , lieu, lexique, anglicisme, langues fictives.

---

## GUIDE DE LECTURE DES TABLEAUX

---

Nous présentons ainsi nos comparaisons selon ces trois grands axes que sont les omissions, les interpolations et les transformations. Les passages sont ensuite numérotés en suivant la chronologie du récit, afin de faciliter leur repérage pour le lecteur. Chaque section comprend son abréviation en en-tête de la page (*cf.* le sommaire de la table des matières. Par exemple : 1.1.a = Interpolations de Desfontaines conservées en 1838).

Voici les informations données par les tableaux, de gauche à droite :

1. Le numéro du passage.
2. Les passages concernés, provenant de l'original, des traductions de La Haye, de Desfontaines et de 1838.
3. La catégorie puis la sous-catégorie correspondante

Pour chaque passage cité, nous indiquons, entre parenthèses et en italique, le voyage auquel il est emprunté (I., II., III., IV.) et les numéros de page des ouvrages concernés que nous distinguons par leur date de parution : (1726 pour l'édition de Motte de *Gulliver's Travels*, 1727 pour

les traductions de Desfontaines et de Gosse et Neaulme, 1838 pour Furne et Fournier). Ce choix des dates a été fait afin d'économiser de l'espace. Il ne peut y avoir de confusion entre les deux ouvrages de 1727 puisqu'ils figurent dans des tableaux séparés.

Par exemple pour le tableau 1.2.b (interpolations de Desfontaines conservées par le correcteur anonyme de 1838), (I., 1726, p. 1, 1727, p. 2) : premier voyage, p.1 de *Gulliver's Travels*, p. 2 des *Voyages de Gulliver* de Desfontaines. Pour le tableau 1.1.a (omissions de Desfontaines restituées en 1838), (II, 1726, p. 23, 1727, p. 25, 1838, p. 27) : deuxième voyage, p. 23 de *Gulliver's Travels*, p. 25 de Desfontaines et p. 27 de Furne et Fournier. Dans le corps de la thèse, les interpolations, omissions et transformations citées le sont selon les références indiquées dans le sommaire ci-dessus et assorties de leur numéro. Par exemple : 1.3.a, n° 2 : transformation n°2 de Desfontaines corrigée en 1838

Lorsque le texte court sur plusieurs pages, nous le signalons par le sigle « ... ». Parfois, les omissions sont très brèves. Afin d'indiquer le contexte nécessaire à la compréhension mais non omis, nous le plaçons [entre crochets] ■

## INTERPOLATION DE DESFONTAINES SUPPRIMÉE CHEZ FURNE ET FOURNIER

1	dont la science est trop semblable à celle des Procureurs <i>(1726, I., p. 3, 1727, p. 3, 1838, p. 5)</i>	Opinion.
2	cordons plus fins que mes cheveux même <i>(1726, I., p. 9, 1727, p. 9, 1838, p. 9)</i>	Vraisemblance, explication.
3	c'est-à-dire, par un petit nombre de signes <i>(1726, I., p. 12, 1727, p. 12, 1838, p. 13)</i>	Vraisemblance, explication.
4	selon les règles de l'art <i>(1726, I., p. 12, 1727, p. 12, 1838, p. 13)</i>	Vraisemblance, explication.
5	comme plusieurs autres avoient osé faire <i>(1726, I., p. 22, 1727, p. 18, 1838, p. 22)</i>	Bienséance, moralité.
6	d'un homme prodigieusement grand <i>(1726, I., p. 33, 1727, p. 25, 1838, p. 29)</i>	Vraisemblance, explication.
7	éternué pendant deux heures, & l'autre pendant sept minutes <i>(1726, I., p. 38, 1727, p. 30, 1838, p. 34)</i>	Vraisemblance, explication.
8	Il y avoit autrefois bon Opera & bonne Comedie ; mais faute d'Auteurs excités par les liberalités du Prince, il n'y a plus rien qui vaille. <i>(1726, I., p. 67, 1727, p. 52, 1838, p. 55)</i>	Bienséance, moralité.
9	car on leur apprend aussi les sciences et les belles lettres. <i>(1726, I., p. 105, 1727, p. 83, 1838, p. 85)</i>	Bienséance, moralité.
10	Les Lilliputiens sont persuadés, autrement que nous ne le sommes en Europe ; que rien ne demande plus de soin et d'application que l'éducation des enfants. Il est aisé, disent-ils, d'en faire ; comme il est aisé de semer et de planter. Mais de conserver certaines plantes, de les faire croître heureusement, de les défendre contre les rigueurs de l'hiver, contre les ardeurs et les orages de l'été, contre les attaques des insectes, de leur faire enfin porter des fruits en abondance ; c'est l'effet de l'attention et des peines d'un jardinier habile. Ils prennent garde que le Maître ait plutôt un esprit bien fait qu'un esprit sublime, plutôt des mœurs que de la science. Ils ne peuvent souffrir ces Maîtres, qui étourdissent sans cesse les oreilles de leurs Disciples, de combinaisons grammaticales, de discussions frivoles, de remarques puérides, et qui pour leur apprendre l'ancienne Langue de leur Pays (qui n'a que peu de rapport à celle qu'on y parle aujourd'hui) accablent leur esprit de règles et d'exceptions, et laissent-là l'usage et l'exercice, pour farcir leur mémoire de principe superflus et de préceptes épineux. Ils veulent que le Maître se familiarise avec dignité, rien n'était plus contraire à la bonne éducation, que le Pédantisme et le sérieux affecté. Il doit, selon eux, plutôt s'abaisser que s'élever devant son Disciple, et ils jugent l'un plus difficile que l'autre, parce qu'il faut souvent plus d'effort et de vigueur, et toujours plus l'attention, pour descendre sûrement, que pour monter. Ils prétendent que les Maîtres doivent bien plus s'appliquer à former l'esprit des jeunes gens pour la conduite de la vie, qu'à l'enrichir de connaissances curieuses, presque toujours inutiles. On leur apprend donc de bonne heure à être sages et philosophes, afin que dans la saison même des plaisirs, ils sachent les goûter philosophiquement. N'est-il par ridicule, disent-ils, de n'en connaître la nature et le vrai usage que lorsqu'on y est devenu inhabile, d'apprendre à vivre, quand la vie est presque passée, et de commencer à être homme, lorsqu'on va cesser de l'être ? On leur propose des récompenses pour l'aveu ingénu et sincère de leurs fautes, et ceux qui savent mieux raisonner sur leurs propres...	Bienséance, moralité.

## INTERPOLATION DE DESFONTAINES SUPPRIMÉE CHEZ FURNE ET FOURNIER

10

...défauts, obtiennent des grâces et des honneurs. On veut qu'ils soient curieux, et qu'ils fassent souvent des questions sur tout ce qu'ils voient, et sur tout ce qu'ils entendent, et on punit très sévèrement ceux qui, à la vue d'une chose extraordinaire et remarquable, témoignent peu d'étonnement et de curiosité. On leur recommande d'être très fidèles, très soumis, très attachés au Prince, mais d'un attachement général et de devoir, et non d'aucun attachement particulier, qui blesse souvent la conscience, et toujours la liberté, et qui expose à de grands malheurs. Les Maîtres d'Histoire se mettent moins en peine d'apprendre à leurs élèves la date de tel ou tel événement, que de leur peindre le caractère les bonnes et les mauvaises qualités des Rois, des Généraux d'Armée et des Ministres. Ils croient qu'il leur importe assez peu de savoir, qu'en telle année et en tel mois, telle bataille a été donnée ; mais qu'il leur importe de considérer, combien les hommes ans tous les siècles sont barbares, brutaux, injustes, sanguinaires, toujours prêts à prodiguer leur propre vie sans nécessité, et attenter sur celle des autres sans raison ; combien les combats déshonorent l'humanité, et combien les motifs doivent être puissants, pour en finir à cette extrémité funeste. Ils regardent l'histoire de l'esprit humain comme la meilleure de toutes, et ils apprennent moins aux jeunes gens à retenir les faits, qu'à en juger. Ils veulent que l'amour des Sciences soit borné, et que chacun choisisse le genre d'étude qui convient le plus à son inclination et à son talent. Ils font aussi peu de cas d'un homme qui étudie trop, que d'un homme qui mange trop, persuadés que l'esprit à ses indigestions comme le corps : il n'y a que l'empereur seul qui ait une vaste et nombreuse bibliothèque. A l'égard de quelques particuliers qui en ont de trop grandes, on les regarde comme des ânes chargés de Livres. La Philosophie chez ces peuples est très gaie, et ne consiste pas en ergotismes, comme dans nos Écoles. Ils ne savent ce que c'est que Baroco & Baralipton, que Catégories, que termes de la première et de la seconde intention, et autres sottises épineuses de la Dialectique, qui n'apprennent pas plus à raisonner, qu'à danser. Leur Philosophie consiste à établir des principes infaillibles, qui conduisent l'esprit à préférer l'état médiocre d'un honnête homme, aux richesses et au faste d'un Financier, et les victoires remportées sur ses passions, à celles d'un Conquérant. Elle leur apprend à vivre durement, et à fuir tout ce qui accoutume les sens à la volupté, tout ce qui rend l'âme trop dépendante du corps, et affaiblit sa liberté. Au reste, on leur représente toujours la vertu, comme une chose aisée et agréable. On les exhorte à bien choisir leur état de vie, et on tâche de leur faire prendre celui qui leur convient le mieux, ayant moins d'égard aux facultés de leurs parents, qu'aux facultés de leur âme, en sorte que le fils d'un Laboureur est quelquefois Ministre d'État & le fils d'un Seigneur est Marchand. Ces Peuples n'estiment la Physique et la Mathématique, qu'autant que ces Sciences sont avantageuses à la vie, et au progrès des Arts utiles. En général, ils se mettent peu en peine de connaître toutes les parties de l'Univers, et aiment moins à raisonner sur l'ordre et le mouvement des corps Physiques, qu'à jouir de la Nature, sans l'examiner. A l'égard de la Métaphysique, ils la regardent comme une source de visions et de chimères. Ils haïssent l'affectation dans le langage, et le style précieux, soit en prose soit en vers, et ils jugent qu'il est aussi impertinent de se distinguer par sa manière de parler, que par celle de s'habiller. Un Auteur qui quitte le style pur, clair et sérieux, pour employer un jargon bizarre et guindé, et des métaphores recherchées et inouïes, est couru et hué dans les rues, comme un masque de Carnaval. On cultive parmi eux le corps et l'âme tout à la fois, parce qu'il s'agit de dresser un homme, et que l'on ne doit pas former l'un sans l'autre. C'est, selon eux, un couple de chevaux attelés ensemble qu'il faut conduire à pas égaux. Tandis que vous ne formez -disent-ils) que l'esprit d'un enfant, son extérieur devient grossier et impoli : tandis que vous ne lui formez quel corps, la stupidité et l'ignorance s'emparent de son esprit. Il est défendu aux Maîtres de châtier les enfants par la douleur, ils le font par le retranchement de quelque douceur sensible, par la honte, et surtout par la privation de deux ou trois leçons ; ce qui les mortifie extrêmement, parce qu'alors on les abandonne à eux-mêmes, et qu'on fait semblant de ne les pas...

## TYPE

Bienséance, moralité.



## INTERPOLATION DE DESFONTAINES SUPPRIMÉE CHEZ FURNE ET FOURNIER

### TYPE

- 10 ...juger dignes d'instruction. La douleur, selon eux, ne sert qu'à les rendre timides, défaut très-préjudiciable, et dont on ne guérit jamais. (1726, I., p. 106, 1727, p. 83-9, 1838, p. 85. *Figure cependant en annexe au voyage à Lilliput.*) Bienséance, moralité.
- 11 aussi bien que l'Angleterre, est peuplé de gentilshommes fainéants et désœuvrés (1726, II., p. 39, 1727, p. 159, 1838, p. 173) Opinion.
- 12 comme celle d'un tournebroche (1726, II., p. 49, 1727, p. 168, 1838, p. 182) Vraisemblance, explication.
- 13 d'où il faut conclure que la beauté des femmes, qui nous cause tant d'émotion, n'est qu'une chose imaginaire, puisque les femmes de l'Europe ressembleraient à ces femmes dont je viens de parler, si nos yeux étaient des microscopes. Je supplie le beau sexe de mon pays de ne me point savoir mauvais gré de cette observation. Il importe peu aux belles d'être laides, pour des yeux perçants qui ne les verront jamais. Les Philosophes savent bien ce qui en est ; mais lorsqu'ils voient une beauté, ils voient comme tout le monde, et ne sont plus Philosophes. (1726, II., p. 133 1727, p. 180-1, 1838, p. 211) Bienséance, moralité.
- 14 Ces géants se trouvaient petits et faibles. Que sommes-nous donc, nous autres Européens ? Ce même auteur disait que l'homme n'était qu'un ver de terre et qu'un atome, et que sa petitesse devait sans cesse l'humilier. Hélas ! que suis-je, me disais-je, moi qui suis au dessous du rien en comparaison de ces hommes, qu'on dit être si petits et si peu de chose ? Dans ce même livre, on faisait voir la vanité du titre d'Altesse et de Grandeur, et combien il était ridicule qu'un homme qui avait au plus cent cinquante pieds de hauteur, osât se dire haut et grand. Que penseraient les Princes et les grands Seigneurs d'Europes, disais-je alors, s'ils lisaient ce livre, eux qui avec cinq pieds et quelques pouces, prétendent sans façon qu'on leur donne de l'Altesse et de la Grandeur ? Mais pourquoi n'ont-ils pas aussi exigé les titres de Grosseur, de Largeur, d'Épaisseur ? Au moins auraient-ils dû inventer un terme général pour comprendre toutes ces dimensions et se faire appeler, Votre Étendue. On me répondra peut-être que ces mots Altesse et Grandeur se rapportent à l'âme, et non au corps ; Mais si cela est, pourquoi ne pas prendre des titres plus marqués et plus déterminés à un sens spirituel ? Pourquoi ne se pas faire appeler, votre sagesse, votre pénétration, votre prévoyance, votre libéralité, votre bonté, votre bon(sens, votre bel esprit ! Il faut avouer que ces titres auraient été très beaux et très honorables, ils auraient aussi semé beaucoup d'amnésie dans les compliments des inférieurs, rien n'étant plus divertissant qu'un discours plein de contre-vérités. La Médecine, la chirurgie, la pharmacie sont très-cumulées en ce pays-là. J'entrai un jour dans un vaste édifice, que je pensai prendre pour un arsenal plein de boulets et de canons. C'était la boutique d'un apothicaire, ces boulets étaient des pilules, et ces canons des seringues. En comparaison nos plus gros canons sont en vérité de petites coulévres. (1726, II., p. 236, 1727, p. 221-2, 1838, p. 248) Bienséance, moralité.
- 15 Leur galanterie même était toute géométrique. Si par exemple ils voulaient louer la beauté d'une fille, ils disaient que ses dents blanches étaient de beaux et parfaits parallélogrammes, que ses sourcils étaient un arc charmant, ou une belle portion de cercle, que ses yeux formaient une ellipse admirable, que sa gorge était décorée de deux globes asymptotes, et ainsi du reste. Le sinus, la tangente, la ligne droite, la ligne courbe, le cône, le cylindre, l'ovale, la parabole, le diamètre, le rayon, le centre, le point, sont parmi eux des termes qui entrent dans le langage de l'amour. (1726, III., p. 27, 1727, p. 21, 1838, p. 23) Bienséance, moralité.

## INTERPOLATION DE DESFONTAINES SUPPRIMÉE CHEZ FURNE ET FOURNIER

- |           |  | <b>TYPE</b>                 |
|-----------|--|-----------------------------|
| <b>16</b> | (quel entretien pour un Philosophe marin !) (1726, III., p. 49, 1727, p. 35, 1838, p. 41)  | Vraisemblance, explication. |
| <b>17</b> | qui nous dit d'abord (1726, III., p. 62, 1727, p. 47, 1838, p. 52)   | Vraisemblance, structure.   |
| <b>18</b> | Aussitôt il nous fit monter, et parcourir les habitants (1726, III., p. 62, 1727, p. 47, 1838, p. 52)  | Vraisemblance, structure.   |
| <b>19</b> | Dans une chambre vis-à-vis, logeait un homme qui avait des idées contraires par rapport au même objet. Il prétendait faire marcher une charrue sans bœufs, et sans chevaux, mais avec le secours du vent ; et pour cela, il avait construit une charrue avec un mât et des voiles. Il soutenait que par le même moyen il ferait aller des charettes et des carosses ; et que dans la suite on pourrait courir la poste en chaise, en mettant à la voile sur terre comme sur mer : que puisque sur la mer, on allait à tous vents, il n'était pas difficile de faire la même chose sur la terre. (1726, III., p. 66, 1727, p. 51, 1838, p. 56)  | Opinion.                    |
| <b>20</b> | et ne me fit pas naître l'envie d'avoir recours à son remède (1726, III., p. 69, 1727, p. 54, 1838, p. 59)   | Bienséance, moralité.       |
| <b>21</b> | D'abord il me vint dans l'esprit de demander à voir cette fameuse Lucrece que Tarquin avait violée, et qui ne pouvant survivre à cet affront s'était tuée elle-même. Aussitôt je vis devant moi une Dame très belle, habillée à la Romaine. Je pris la liberté de lui demander pourquoi elle avait vengé sur elle-même le crime d'un autre. Elle baissa les yeux et me répondit que les historiens, de peur de lui donner de la faiblesse lui, avaient donné de la folie : aussitôt elle disparut. (1726, III., p. 100, 1727, p. 73-4, 1838, p. 91)  | Bienséance, moralité.       |
| <b>22</b> | Il me prit envie de voir Homère. Il m'apparut, je l'entretins et lui demandai ce qu'il pensait de son Iliade. Il m'avoua qu'il était surpris des louanges excessives qu'on lui donnait depuis trois mille ans, que son poème était médiocre et semé de sottises ; qu'il n'avait plu de son temps, qu'à cause de la beauté de sa diction et de l'harmonie de ses vers, et qu'il était fort surpris que puisque sa langue était morte et que personne n'en pouvait plus distinguer les beautés, les agréments et les finesses, il se trouvât encore des gens assez vains ou assez stupides pour l'admirer. Sophocle et Euripide, qui l'accompagnaient, me tinrent à peu près le même langage, et se moquèrent sur tout de nos savants modernes, qui obligés de convenir des bévues des anciennes tragédies, lorsqu'elles étaient fidèlement traduites, soutenaient néanmoins qu'en Grec c'étaient des beautés, et qu'il fallait savoir le grec pour en juger avec équité. Je voulais voir Aristote et Descartes. Le premier m'avoua qu'il n'avait rien entendu à la physique, non plus que tous les philosophes ses contemporains, et tous ceux mêmes qui avaient vécu entre lui et Descartes. Il ajouta que celui-ci avait pris un bon chemin, quoi qu'il se fût souvent trompé, sur tout par rapport à son système extravagant touchant l'âme des bêtes. Descartes prit la parole, et dit qu'il avait trouvé quelque chose, et avait su établir d'assez bons principes ; mais qu'il n'était pas allé fort loin, et que tous ceux qui désormais voudraient courir la même carrière, seraient toujours arrêtés par la faiblesse de leur esprit, et obligés de tâtonner ; que c'était une grande folie de passer sa vie à chercher des systèmes, et que la vraie physique convenable et utile à l'homme était de faire un amas d'expériences et de se borner là : qu'il avait eu beaucoup d'insensés pour disciples, parmi lesquels on pouvait compter un certain Spinoza. (1726, III., p. 104, 1727, p. 74-6, 1838, p. 99) | Opinion.                    |

## INTERPOLATION DE DESFONTAINES SUPPRIMÉE CHEZ FURNE ET FOURNIER

- |           |   | <b>TYPE</b>                            |
|-----------|---|--|
| <b>23</b> | privée depuis longtemps des douceurs de ma présence. (1726, III., p. 126, 1727, p. 93, 1838, p. 115)  | Bienséance, moralité.                  |
| <b>24</b> | un monde inconnu sortant, pour ainsi dire, du chaos : la barbarie et l'ignorance répandue sur les nations les plus polies et les plus éclairées, l'imagination éteignant le jugement, le jugement glaçant l'imagination ; le goût des systèmes, des paradoxes, de l'enflure, des pointes et des antithèse étouffant la raison et le bon goût : la vérité opprimée dans un temps, et triomphant dans l'autre ; les persécutés à leur tour ; les superbes abaissés et les humbles élevés : des esclaves affranchis, des mercenaires parvenus à une fortune immense et à une richesse énorme, par le maniement des deniers publics, par les malheurs, par la faim, par la soif, par la nudité, par le sang des peuples ; enfin la postérité de ces brigands publics, rentrée dans le néant, d'où l'injustice et la rapine l'avaient tirée. Comme dans cet état d'immortalité, l'idée de la mort ne serait jamais présente à mon esprit pour me troubler, ou pour ralentir mes désirs, je m'abandonnerais à tous les plaisirs sensibles, dont la nature et la raison me permettraient l'usage. (1726, III., p. 136, 1727, p. 102, 1838, p. 124) | Opinion.                               |
| <b>25</b> | Quel plaisir ce fût pour moi de revoir ma chère Patrie ! (1726, III., p. 154, 1727, p. 119, 1838, p. 140)   | Bienséance, moralité.                  |
| <b>26</b> | Mais je fus malheureusement tenté de faire encore un voyage (1726, IV., p. 2, 1727, p. 122, 1838, p. 146)   | Bienséance, moralité.                  |
| <b>27</b> | comme le tour d'un pressoir de Normandie (1726, IV., p. 27, 1727, p. 142, 1838, p. 166)   | Adaptation culturelle, <i>realia</i> . |
| <b>28</b> | le Monarque le plus puissant de l'Europe, dont la gloire était répandue dans tout l'univers, et qui possédait toutes les vertus royales. (1726, IV., p. 61, 1727, p. 178, 1838, p. 198)   | Censure, référence.                    |
| <b>29</b> | (J'imaginai exprès ces exemples chimériques, ne voulant pas lui expliquer les causes véritables de nos dissensions par rapport à l'opinion, vu que j'aurais eu trop de peine et de honte à les lui faire entendre.) (1726, IV., p. 63, 1727, p. 180, 1838, p. 201)  | Censure, référence.                    |
| <b>30</b> | On commence néanmoins depuis peu, à revenir de l'abus où l'on était, de donner tant de force à l'autorité des choses jugées, on cite des jugements pour et contre ; on s'attache à faire voir que les espèces ne peuvent jamais être entièrement semblables, et j'ai ouï dire à un Juge très-habile, que les Arrêts sont pour ceux qui les obtiennent. (1726, IV., p. 75, 1727, p. 190, 1838, p. 208)   | Censure, référence.                    |
| <b>31</b> | Je parle en général, car il s'en trouve quelques-uns qui sont spirituels, agréables et galants. (1726, IV., p. 78, 1727, p. 193, 1838, p. 210)  | Censure, référence.                    |
| <b>32</b> | Point du tout, lui répondis-je ; ceux qui font vivre tous les autres, par la culture de la terre, sont justement ceux qui meurent de faim (1726, IV., p. 81, 1727, p. 195, 1838, p. 213)  | Opinion.                               |
| <b>33</b> | mais nous connaissons certains spécifiques naturels pour les guérir sans douleur. (1726, IV., p. 89, 1727, p. 203, 1838, p. 219)  | Bienséance, moralité.                  |

## INTERPOLATION DE DESFONTAINES SUPPRIMÉE CHEZ FURNE ET FOURNIER

- |           |  | <b>TYPE</b>                   |
|-----------|--|-------------------------------|
| <b>34</b> | Ses censures judicieuses m'inspirèrent un esprit critique et ( <i>1726, IV., p. 89, 1727, p. 209, 1838, p. 230</i> )   | Bienséance, moralité.         |
| <b>35</b> | Les Mâles, qui s'en croient les pères, les chérissent, quoi qu'il leur soit impossible de s'assurer qu'ils aient eu part à leur naissance. ( <i>1727, p. 96, 1838, p. 238</i> )  | Bienséance, moralité.         |
| <b>36</b> | J'en rougissais d'avance pour l'honneur de mon espèce, et je craignais qu'il n'allât décrire tous les genres d'impudicité qui règnent parmi les Yahoos de son pays, c'aurait été l'affreuse image de nos débauches à la mode, où la nature ne suffit pas à nos désirs effrénés, où cette nature se cherche sans se trouver, et où nous nous formons des plaisirs inconnus aux autres animaux : vice odieux auquel les seuls Yahoos ont du penchant ( <i>1726, IV., p. 97, 1727, p. 219, 1838, p. 239</i> )   | Bienséance, corps.            |
| <b>37</b> | La République des lettres ne serait plus que celle de la raison, et il n'y aurait dans les universités d'autres écoles que celle du bon sens. ( <i>1726, IV., p. 125, 1727, p. 224, 1838, p. 251</i> )   | Opinion.                      |
| <b>38</b> | Les Houyhnhnms s'aiment les uns les autres, s'aident, se soutiennent, et se soulagent réciproquement. Il ne se portent point envie : ils ne sont point jaloux du bonheur de leurs voisins. Ils n'attendent point sur la liberté, et sur la vie de leurs semblables ; ils se croiraient malheureux, si quelqu'un de leur espèce l'était, et ils disent à l'exemple d'un ancien : nihil caballini a me alinum puto. Ils ne méfient point les uns des autres ; la satire ne trouve chez eux ni principe ni objet : les supérieurs n'accablent point les inférieurs du poids de leur rang et de leur autorité ; leur conduit sage, prudente et modérée ne produisit jamais le murmure ; la dépendance est un lien, et non un joug et la puissance toujours soumis aux lois de l'équité, est révérée sans être redoutable. ( <i>1726, IV., p. 279, 1727, p. 125, 1838, p. 251</i> ) | Bienséance, moralité.         |
| <b>39</b> | Mais avant que d'exposer cet article, il faut que je dise encore quelque chose du caractère et des usages des Houyhnhnms. ( <i>1726, IV., p. 136, 1727, p. 235, 1838, p. 263</i> )   | Vraisemblance, structure.     |
| <b>40</b> | Elle ne consiste ni dans un badinage familier et bas, ni dans un langage affecté, ni dans un jargon précieux, ni dans des pointes épigrammatiques, ni dans des subtilités obscures, ni dans des antithèses puériles, ni dans les Agudezas des Espagnols, ni dans les Concetti des Italiens, ni dans les figures outrées des Orientaux. Mon maître me récitait quelquefois des morceaux admirables de leurs meilleurs poèmes ; c'était en vérité tantôt le style d'Homère : tantôt celui de Virgile, tantôt celui de Milton. ( <i>1726, IV., p. 141, 1727, p. 236-7, 1838, p. 263</i> )   | Opinion.                      |
| <b>41</b> | J'en publierai incessamment le prospectus, et les souscripteurs ne seront point frustrés de leur espérance et de leurs droits. ( <i>1726, IV., p. 144, 1727, p. 240, 1838, p. 269</i> )  | Vraisemblance, explicitation. |
| <b>42</b> | mon cher fils ( <i>1726, IV., p. 153, 1727, p. 249, 1838, p. 278</i> )   | Bienséance, moralité.         |
| <b>43</b> | Misanthropie ( <i>1726, IV., p. 177, 1727, p. 271, 1838, p. 296</i> )  | Bienséance, moralité.         |

## INTERPOLATION DE DESFONTAINES SUPPRIMÉE CHEZ FURNE ET FOURNIER

## TYPE

- 44 Il m'échappait néanmoins de temps en temps quelque trait mordant et satirique, qu'il prenait en galant home, ou auxquels il ne faisait pas semblant de prendre garde. (1726, *IV.*, p. 177, 1727, p. 271, 1838, p. 296) Bienséance, moralité.
- 45 Tel était l'état de mon cerveau, que mon commerce avec les Houyhnhnms avait rempli d'idées sublimes et philosophiques. J'étais dominé par une mistanthropie insurmontable : semblable à ces sombres esprits, à ces farouches solitaires, à ces censeurs méditatifs, qui sans avoir fréquenté les Houyhnhnms, se piquent de connaître à fond le caractère des hommes, et d'avoir un souverain mépris pour l'humanité. (1726, *IV.*, p. 177, 1727, p. 271, 1838, p. 297) Bienséance, moralité.
- 46 j'étais d'ailleurs devenu un peu moins sauvage (1726, *IV.*, p. 181, 1727, p. 275, 1838, p. 300) Bienséance, moralité.
- 47 qui me rappelaient le souvenir des vertueux Houyhnhnms (1726, *IV.*, p. 182, 1727, p. 276, 1838, p. 300) Vraisemblance, extravagance.
- 48 Mes idées changèrent dans la suite, et aujourd'hui je suis un homme ordinaire, quoi que toujours un peu misanthrope. (1726, *IV.*, p. 183, 1727, p. 277, 1838, p. 302) Bienséance, moralité.
- 49 vous n'y trouvez pas la moindre ressemblance (1726, *IV.*, p. 183, 1727, p. 278, 1838, p. 304) Vraisemblance, explicitation.
- 50 C'est ce que je me suis proposé dans cet ouvrage, et je crois qu'on doit m'en savoir bon gré. (1726, *IV.*, p. 185, 1727, p. 279, 1838, p. 304) Bienséance, moralité.
- 51 Je donne d'ailleurs mon suffrage pour cette loi, et je consens que mon ouvrage ne soit imprimé, qu'après qu'elle aura été dressée. (1726, *IV.*, p. 186, 1727, p. 280, 1838, p. 304) Bienséance, moralité.
- 52 J'aime mieux lire des romans. Je souhaite que mon lecteur pense comme moi. (1726, *IV.*, p. 186, 1727, p. 280, 1838, p. 304) Adaptation culturelle, concept.
-

## INTERPOLATIONS DE DESFONTAINES CONSERVÉES CHEZ FURNE ET FOURNIER

1	voyager sur mer (1726, I., p. 2, 1727, p. 2, 1838, p. 4)	Vraisemblance, explicitation.
2	latitude méridionale (1726, I., p. 5, 1727, p. 5, 1838, p. 7)	Vraisemblance, explicitation.
3	[le pauvre] petit [homme] (1726, I., p. 31, 1727, p. 32, 1838, p. 28)	Vraisemblance, explicitation.
4	(que nous appelons le Sommerset) (1726, I., p. 49, 1727, p. 40, 1838, p. 42)	Adaptation culturelle, <i>realia</i> .
5	et supputé de sa grosseur (1726, I., p. 64, 1727, p. 49, 1838, p. 53)	Vraisemblance, explicitation.
6	Hélas ! (1726, I., p. 72, 1727, p. 57, 1838, p. 60)	Vraisemblance, discours.
7	continua-t-il (1726, I., p. 72, 1727, p. 57, 1838, p. 60)	Vraisemblance, discours.
8	ajouta-t-il (1726, I., p. 121, 1727, p. 98, 1838, p. 99)	Vraisemblance, discours.
9	comme j'ai dit (1726, II., p. 1, 1727, p. 125, 1838, p. 139)	Vraisemblance, structure.
10	et d'y faire des trous pour m'y cacher comme les lapins (1726, II., p. 50, 1727, p. 169, 1838, p. 182)	Vraisemblance, explicitation.
11	et qu'il y avait une espèce de sens caché à ses divers hennissements (1726, IV., p. 11, 1727, p. 129, 1838, p. 154)	Vraisemblance, explicitation.

---

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>1</b>	The Author gives some account of himself and his Family (1726, I., p. 1, 1727, p. 1)	L'auteur rend un compte succinct de sa naissance, de sa famille (1838, p. 3)	Vraisemblance, répétition.
<b>2</b>	although I had a very scanty Allowance (1726, I., p. 2, 1727, p. 2)	Mais, malgré le prix modique de ma pension (1838, p. 5)	Bienséance, argent.
<b>3</b>	It would not be proper, for some Reasons, to trouble the reader (1726, I., p. 5, 1727, p. 5)	Il est inutile d'ennuyer le Lecteur par le détail (1838, p. 7)	Vraisemblance, interpellation.
<b>4</b>	the rest were in very weak conditions (1726, I., p. 5, 1727, p. 5)	les autres étaient dans un état d'épuisement absolu (1838, p. 7)	Bienséance, corps.
<b>5</b>	which I conjectur'd was about eight a-clock in the evening (1726, I., p. 6, 1727, p. 7)	dans ce moment là je supposais qu'il pouvait être environ huit heures et demie du soir (1838, p. 8)	Vraisemblance, temps.
<b>6</b>	which was long and thick (1726, I., p. 7, 1727, p. 7)	qui étaient longs et épais (1838, p. 9)	Bienséance, corps.
<b>7</b>	which had been provided, and sent thither by the King's Orders upon the first Intelligence he received of me (1726, I., p. 12, 1727, p. 13)	réunis et envoyés par les ordres de leur souverain dès qu'il avait eu connaissance de mon arrivée (1838, p. 14)	Vraisemblance, prolepse.
<b>8</b>	about the bigness of Musket Bullets (1726, I., p. 13, 1727, p. 13)	gros comme des balles de fusil (1838, p. 14)	Vraisemblance, extravagance
<b>9</b>	upon my breast (1726, I., p. 14, 1727, p. 14)	sur ma poitrine (1838, p. 15)	Bienséance, corps.
<b>10</b>	They made me a Signe that I should throw down the two Hogsheads, but first warned the People below to stand out of the way, crying aloud, Borach Mivola, and when they saw the Vessels in the Air, there was a universal shout of Hekinah Degul. I confess I was often tempted, while they were passing backwards and forwards on my Body to seize Forty or Fifty of the first that came in my reach, and dash them against the Ground. But the remembrance of what I had felt, which probably might not be the worst they could do, and the Promis of Honour I made them, for so I interpreted my submissive Behaviour, soon drove out these Imaginations. Besides, I now consid' red my self as bound by the...	Ils m'indiquèrent par signes que je pouvais jeter à terre les deux muids ; mais ils avertirent d'abord les assistants de s'éloigner, en criant : borach mevolah ; et quand ils virent les deux muids en l'air, ce fut un houra général. J'avoue que je fus plusieurs fois tenté, pendant qu'ils allaient et venaient sur mon corps, de saisir quarante ou cinquante des premiers qui se trouveraient à ma portée, et de les lancer à terre ; mais le souvenir de ce que j'avais déjà souffert, qui peut-être n'était pas le pis qu'ils pouvaient m'infliger, et la promesse que je leur avais faite tacitement de ne point exercer ma force contre eux, me firent éloigner ces pensées de mon esprit. D'ailleurs je me regardais comme lié par les lois de l'hospitalité envers un peuple qui venait de me traiter...	Bienséance, nourriture

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

10

... Laws of Hospitality to a People who had treated me with so much Expençe and Magnificence. However, in my Thoughts I could not sufficiently wonder at the Intrepidity of these diminutive Mortals, who durst venture to mount and walk upon my Body, while one of my hands was at liberty, without trembling at the very sight of so prodigious a Creature as I must appear to them. After some time, when they observ'd that I made no more Demands for Meat, there appeared before me a Person of high Rank from his Imperial Majesty, His Excellency having mounted on the small of my Right Leg, advanced forwards up to my Face, with a dozen of his Retinue. And producing his Credentials under the Signet Royal, which he applied close to mine Eyes, spoke about ten Minutes, without any signs of Anger, but with a kind of determinate Resolution; often pointing forwards, which, as I afterwards found, was towards the Capital City, about half a mile distant, whither it was agreed by his Majesty in Council that I must be convey'd. I answered in few words, but to no purpose, and made a Sign with my Hand that was loose, putting it to the other (but over his Excellency's Head, for fear of hurting him or his Train) and then to my own Head and Body, to signify that I desired my Liberty. It appeared that he understood me well enough, for he shook his Head by way of Disapprobation, and held his Hand in a Posture to shew that I must be carry'd as a Prisoner. However, he made other Signs to let me understand that I should have Meat and Drink enough, and very good Treatment. Whereupon I once more thought of attempting to break my Bonds, but again, when I felt the smart of their Arrows upon my Face and Hands, which were all in Blisters, and many of the Darts still sticking in them, and observing likewise that the Number of my Enemys encreas'd, I gave Tokens to let them know that they might do with me what they pleas'd. Upon this the Hurgo and his Train withdrew with much Civility and chearful Countenances. (1726, I., p. 13, 1727, p. 14-5)

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

... avec tant de magnificence. Cependant je ne pouvais me lasser d'admirer la hardiesse de ces petits êtres qui s'aventuraient à monter et à se promener sur mon corps, tandis qu'une de mes mains étaient libre. Lorsqu'ils virent que je ne demandais plus à manger, ils conduisirent devant moi une personne d'un rang supérieur qui m'était envoyée par Sa Majesté. Son Excellence monta sur le bas de ma jambe, et s'avança jusqu'à mon visage avec une douzaine de gens de sa suite. Il me présenta ses lettres de créance revêtues du sceau royal, les plaça tout près de mes yeux, et fit un discours d'environ dix minutes, d'un ton calme, mais résolu, montrant de temps en temps le côté de l'horizon qui s'étendait en face de nous. C'était la direction dans laquelle était située la capitale, à une demi-lieue à peu près ; et le roi avait arrêté dans son conseil que j'y serais transporté. Je répondis en peu de mots, qui ne furent pas entendus, et je recourus aux signes ; passant la main qu'on avait laissée libre par-dessus les têtes de l'envoyé et de son monde, je l'appliquai sur mon autre main et sur ma tête. Le seigneur comprit que je désirais être détaché ; mais il me fit entendre que je devais être transporté dans l'état où j'étais. Toutefois il m'assura par d'autres signes que l'on me donnerait tout ce qui me serait nécessaire. Le désir d'essayer de briser mes liens me revint fortement ; mais lorsque je sentis la pointe de leurs flèches sur mes mains, déjà couvertes d'ampoules, et sur mon visage, plusieurs de ces petits dards étant restés dans ma chair, et le nombre de mes ennemis augmentant de moment en moment, je montrai l'intention de me soumettre à tout ce qu'ils voudraient faire de moi. Alors l'hurgo (le seigneur) et sa suite se retirèrent avec beaucoup de marques de civilité et de satisfaction. (1838, p. 15)

**TYPE**

Bienséance,  
nourriture



**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 11 whereupon they stole off unperceived, and it was three Weeks before I knew the cause of my awakening so suddenly (*1726, I., p. 21, 1727, p. 18*)
- 12 allowed me to creep in, and lie at my full length in the Temple. (*1726, I., p. 24, 1727, p. 20*)
- 13 When I found myself on my Feet, I looked about me, and must confess I never beheld a more entertaining Prospect. The Country round appeared like a continued Garden, and the inclosed Fields, which were generally forty Foot square, resembled so many Beds of Flowers. These Fields were intermingled with Woods of half a Stang, and the tallest Trees, as I could judge, appeared to be seven foot high. I viewed the Town on my left hand, which looked like the painted Scene of a City in a Theatre. I had been for some Hours extremely pressed by the Necessities of Nature; which was no wonder, it being almost two Days since I had last disburthened myself. I was under great Difficulties between Urgency and Shame. The best Expedient I could think on, was to creep into my House, which I accordingly did; and shutting the Gate after me, I went as far as the length of my Chain would suffer, and discharged my Body of that uneasy Load. But this was the only time I was ever guilty of so uncleanly an Action; for which I cannot but hope the candid Reader will give some Allowance, after he hath maturely and impartially considered my Case, and the Distress I was in. From this time my constant Practice was, as soon as I rose, to perform that Business in open Air, at the full extent of my Chain, and due Care was taken every Morning before Company came, that the offensive Matter should be carried off in Wheel-barrows by two Servants appointed for that purpose. I would not have dwelt so long upon a Circumstance, that perhaps at first sight may appear not very momentous, if I had not thought it necessary to justify my Character in point of Cleanliness to the World; which I am told some of my Maligners have been pleased, upon this and other Occasions, to call in question. (*1726, I., p. 25-6, 1727, p. 21-23*)

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

ils descendirent sans être aperçus, et ce ne fut qu’au bout de trois semaines que je connus ce qui m’avait causé ce réveil subit. (*1838, p. 20*)

je pouvais la passer en rampant et m’étendre de mon long dans le temple. (*1838, p. 22*)

Quand je me retrouvai sur pied, je regardai autour de moi, et je dois avouer que je n’avais jamais contemplé une scène plus agréable. Le pays environnant me parut une suite de jardins, et les champs clos de murs, la plupart de quarante pieds carrés, me firent l’effet des plates-bandes d’un parterre. Des bois d’une perche étaient entremêlés à ces champs, et les plus grands arbres me semblèrent d’environ sept pieds de haut. J’apercevais sur la gauche la ville, qui ressemblait à la peinture en perspective d’une cité dans une décoration de théâtre. Depuis quelques heures, j’avais été extrêmement pressé par certaines nécessités de la nature, que l’état de captivité dans lequel j’étais resté pendant près de deux jours m’avait empêché de satisfaire. Entre l’urgence de ma position et la honte de m’en tirer d’une manière indécente, j’étais dans le plus grand embarras. Le meilleur expédient que je pus trouver fut de me glisser dans ma maison, de fermer la porte après moi, et, m’avançant autant que la longueur de ma chaîne le permettrait vers le fond de la pièce, je me résignai à commettre un acte de malpropreté, auquel je ne fus obligé très-heureusement que cette seule fois. J’espère que le lecteur sera assez juste pour m’excuser, vu la détresse dans laquelle j’étais, et l’impossibilité d’en sortir par des moyens plus convenables. Par la suite, je pris l’habitude d’accomplir tous les matins en me levant cette affaire en plein air, à la longueur de ma chaîne ; et l’on prenait soin de faire enlever les choses qui auraient pu blesser la vue et l’odorat des personnes qui venaient me voir avant l’heure où j’avais coutume de recevoir du monde. Deux domestiques, à l’aide d’une brouette, remplissaient cet office. Je ne me serais pas arrêté sur un tel sujet, qui peut paraître à la première vue très-peu important, si je n’avais pas eu l’intention de me justifier sous le rapport de la délicatesse ; car il m’est revenu que les médisants m’ont accusé

**TYPE**

Vraisemblance, prolepse.

Bienséance, moralité.

Bienséance, corps.

<b>ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES</b>	<b>RESTITUTION ANONYME (FURNE &amp; FOURNIER)</b>	<b>TYPE</b>	
<b>13</b>	d'en manquer, et en cette occasion et en plusieurs autres. (1838, p. 23-5)	Bienséance, corps.	
<b>14</b>	for the Beast, though very well trained yet wholly unused to such a Sight, which appeared as if a Mountain moved before him (1726, I., p. 27, 1727, p. 21)	car sa monture, quoique parfaitement dressée, se cabra à cet aspect nouveau pour elle, croyant voir une montagne qui se mouvait devant ses yeux (1838, p. 25)	Vraisemblance, extravagance.
<b>15</b>	He ordered his Cooks and Butlers, who were already prepared, to give me Victuals and Drink, when they pushed forward in a sort of Vehicles upon Wheels till I could reach them. I took those Vehicles, and soon emptied them all; twenty of them were filled with Meat, and ten with Liquor, each of the former afforded me two or three good Mouthfuls, and I emptied the Liquor of ten Vessels, which was contained in earthen Vials, into one Vehicle, drinking it off at a Draught, and so I did with the rest (1726, I., p. 27, 1727, p. 21)	Il ordonna à ses cuisiniers et à ses sommeliers, qui se tenaient prêts à recevoir cet ordre, de me servir des viandes et du vin, ce qu'ils firent en posant les objets sur des voitures qu'ils amenaient près de moi. Je pris ces voitures, et je les vidai promptement. Il y en avait vingt pour les viandes, et dix pour les boissons ; cha / cune des premières me fournit deux ou trois bouchées ; je versai la liqueur de dix vaisseaux de terre dans une des voitures, je la bus d'un seul trait, et ainsi du reste. (1838, p. 25)	Bienséance, nourriture.
<b>16</b>	but upon the Accident that happened to the Emperor's Horse, they alighted, and came near his Person, which I am now going to describe. (1726, I., p. 28-9, 1727, p. 22)	mais après l'accident arrivé à l'empereur, ils se levèrent et s'approchèrent de sa personne, que je vais maintenant dépeindre. (1838, p. 26)	Vraisemblance, répétition.
<b>17</b>	There were several of his Priests and Lawyers present (as I conjectured by their Habits) who were commanded to address themselves to me, and I spoke to them in as many Languages as I had the least smattering of, which were High and Low Dutch, Latin, French, Spanish, Italian, and Lingua Franca; but all to no purpose (1726, I., p. 30, 1727, p. 23)	Il y avait près de lui des prêtres et des jurisconsultes (ainsi que leurs costumes me le firent conjecturer), auxquels il ordonna de m'adresser la parole ; je leur parlai dans toutes les langues dont j'avais la moindre teinture, telles que le haut et le bas hollandais, le latin, le français, l'espagnol, l'italien et la langue franque ; mais tout cela inutilement (1838, p. 27)	Vraisemblance, trivialité.
<b>18</b>	as I sate on the ground by the Door of my House (1726, I., p. 31, 1727, p. 24)	Pendant que j'étais étendu à la porte de ma maison (1838, p. 28)	Vraisemblance, trivialité.
<b>19</b>	pushing them forwards with the But-Ends of their Pikes into my reach (1726, I., p. 31, 1727, p. 24)	en les chassant vers moi avec la pointe de leurs lances. (1838, p. 28)	Bienséance, violence.

<b>ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES</b>	<b>RESTITUTION ANONYME (FURNE &amp; FOURNIER)</b>	<b>TYPE</b>
20 and I was afterwards assured by a particular Friend, a Person of great Quality, who was looked upon to be as much in the Secret as any (1726, I., p. 33, 1727, p. 25)	j'ai appris depuis, par un ami intime assez haut placé pour savoir les secrets d'état (1838, p. 28)	Censure, rang.
21 as I could apprehend it (1726, I., p. 36, 1727, p. 28)	comme je le craignais (1838, p. 32)	Bienséance, moralité.
22 if they answered the Bulk of so prodigious a Person (1726, I., p. 36, 1727, p. 28)	Si elles étaient proportionnées à ma taille (1838, p. 32)	Bienséance, corps.
23 This I delivered part in Words, and part in Signs. (1726, I., p. 37, 1727, p. 29)	C'est ce que j'exprimai, moitié en paroles, moitié par signes. (1838, p. 32)	Vraisemblance, répétition.
24 except my two Fobs, and another secret Pocket about me, and another secret Pocket I had no mind should be searched, wherein I had some little Necessaries that were of no consequence to any but myself. In one of my Fobs there was a Silver Watch, and in the other a small Quantity of Gold in a Purse (1726, I., p. 37, 1727, p. 29)	excepté mes deux goussets et une autre poche secrète que je ne me souciais point de laisser inspecter et qui contenaient certains objets à mon usage et insignifiants pour les autres. Dans l'un des goussets était une montre d'argent, et dans l'autre une bourse avec un peu d'or. (1838, p. 32-3)	Bienséance, bas corporel.
25 This inventory I afterwards translated into English, and is word for word as follows (1726, I., p. 38, 1727, p. 29)	Cet inventaire, que je traduisis plus tard en anglais et mot pour mot, était conçu dans les termes suivants (1838, p. 33)	Adaptation culturelle, langue.
26 every Letter almost half as large as the Palm of our Hands (1726, I., p. 39, 1727, p. 31)	dont chaque lettre serait plus grande que la moitié de la paume de notre main (1838, p. 34)	Bienséance, corps.
27 wherewith we conjecture the Man Mountain combs his Head, for we did not always trouble him with Questions, because we found it a great Difficulty to make him understand us. (1726, I., p. 39, 1727, p. 31)	nous avons supposé que l'homme-montagne s'en servait pour se peigner : mais nous n'avons pas voulu le presser de questions, voyant la difficulté qu'il éprouvait à nous comprendre. (1838, p. 34)	Vraisemblance, trivialité.
28 I could not very perfectly understand them (1726, I., p. 46, 1727, p. 37)	L'ayant très-imparfaitement compris (1838, p. 39)	Vraisemblance, trivialité.
29 My Gentleness and good Behaviour had gained so far on the Emperor and his Court, and indeed upon the Army and People in General, that I began to conceive Hopes of getting my Liberty in...	Ma douceur et ma bonne conduite m'avaient tellement gagné la faveur de l'empereur et de sa cour, même du peuple et de l'armée, que j'espérais obtenir bientôt ma liberté, et je n'oubliais rien pour...	Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>29</b>	...a short time. I took all possible Methods to cultivate this favourable Disposition. The Natives came by degrees to be less apprehensive of any Danger from me. I would sometimes lie down, and let five or six of them dance of my Hand. And at last the Boys and Girls would venture to come and play at Hide and Seek in my Hair. I had now made a good Progress in understanding and speaking their Language. (1726, I., p. 47, 1727, p. 39-40)	... entretenir ma popularité. Par degrés, les Lilliputiens s'étaient familiarisés avec moi, au point que je me couchais à terre et permettais à une compagnie de jeunes gens de danser et de jouer à cache-cache dans mes cheveux. J'avais fait alors de grands progrès dans la connaissance de leur langue, soit pour l'entendre, soit pour la parler. (1838, p. 41-2)	Bienséance, moralité.
<b>30</b>	Upon which I shall desire liberty, with the Reader's Patience, to enlarge a little. (1726, I., p. 47, 1727, p. 40)	Le lecteur me permettra d'entrer dans quelques détails sur ce jeu singulier. (1838, p. 42)	Vraisemblance, interpellation.
<b>31</b>	sometimes creeping under it backwards and forwards several times according as the Stick is advanced or depressed (1726, I., p. 50, 1727, p. 41)	s'avançant successivement, sautent par-dessus le bâton, ou bien se glissent par-dessous suivant la hauteur à laquelle le bâton est tenu (1838, p. 43)	Censure, rang.
<b>32</b>	stragglers who might remain in the streets (1726, I., p. 66, 1727, p. 51)	craignant de fouler aux pieds quelques gens qui étaient restés dans les rues (1838, p. 55)	Bienséance, violence.
<b>33</b>	about half an hour before high Water (1726, I., p. 79, 1727, p. 64)	en moins d'une demi-heure (1838, p. 66)	Vraisemblance, temps.
<b>34</b>	he mentioned it in a very artful manner at Council, where I was told that some of the wisest appeared, at least, by their Silence, to be of my opinion; but others, who were my secret Enemies, could not forbear some Expressions, which my a side-wind reflected on me. And from this time began an Intrigue between his Majesty, and a Junto of Ministers maliciously bent against me, which broke out in less than two Months, and had like to have ended in my utter Destruction. (1726, I., p. 84, 1727, p. 67)	elle en parla dans le conseil d'une manière très-artificieuse. L'on me dit ensuite que plusieurs des plus sages conseillers témoignèrent par leur silence qu'ils étaient de mon avis ; mais d'autres qui me voulaient du mal secrètement, laissèrent échapper certaines expressions propres à me nuire d'une manière indirecte. Depuis ce temps, commença une sorte de ligue entre Sa Majesté et une junta de ministres, laquelle éclata contre moi environ deux mois après et amena ma perte. (1838, p. 68)	Censure, référence.
<b>35</b>	It was now Day-Light, and I returned to my House, without waiting to congratulate with the Emperor (1726, I., p. 90, 1727, p. 72)	Il était jour, et je retournai à mon hôtel, sans attendre les remerciements de l'Empereur. (1838, p. 73)	Vraisemblance, temps.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 36 But I was a little comforted by a Message from his Majesty, that he would give Orders to the Grand Justiciary for passing my Pardon in form; which, however, I could not obtain. (1726, I., p. 91, 1727, p. 73)
- 37 and, in the presence of her chief Confidents, could not forbear vowing Revenge (1726, I., p. 91, 1727, p. 73)
- 38 and Proclamation is made of his Innocence through the whole City. (1726, I., p. 95, 1727, p. 75)
- 39 and therefore such a Man is not fit to live (1726, I., p. 100, 1727, p. 81)
- 40 When the Girls are twelve Years old, which among them is the marriageable Age, their Parents or Guardians take them home, with great Expressions of Gratitude to the Professors, and seldom without Tears of the young Lady and her Companions. In the Nurseries of Females of the meaner sort, the Children are instructed in all kinds of Works proper for their Sex, and their several degrees: Those intended for Apprentices are dismissed at nine Years old, the rest are kept to thirteen. The meaner Families who have Children at these Nurseries, are obliged, besides their annual Pension, which is as low as possible, to return to the Steward of the Nursery a small monthly Share of their Gettings, to be a Portion for the Child; and therefore all Parents are limited in their Expences by the Law. For the Lilliputians think nothing can be more unjust, than for People, in subservience to their own Appetites, to bring Children into the World, and leave the Burthen live of supporting them on the Publick. As to Persons of Quality, they give Security to appropriate a certain Sum for each Child, suitable to their Condition; and these Funds are always managed with good Husbandry, and the most exact Justice. The Cottagers and Labourers keep their Children at home, their Business being only to till and cultivate the Earth, and therefore their Education is of little consequence to the Publick; but the Old and Diseased...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

- But I was a little comforted by a Message from his Majesty, that he would give Orders to the Grand Justiciary for passing my Pardon in form; which, however, I could not obtain. (1838, p. 74)
- de laquelle, en présence de ses plus intimes confidants, elle jura de tirer vengeance. (1838, p. 74)
- et fait proclamer par tout le pays l'innocence de l'homme fausement inculpé. (1838, p. 78-9)
- par conséquent, il est indigne de vivre (1838, p. 82)
- A l'âge de douze ans, âge nubile en ce pays, les parents ou tuteurs prennent chez eux les jeunes filles, après avoir exprimé une grande reconnaissance aux instituteurs, et rarement cette séparation se fait sans que la jeune demoiselle et ses compagnes répandent beaucoup de larmes. Dans les séminaires des filles de la basse classe, elles sont instruites à faire toutes sortes d'ouvrages ; et celles qui doivent entrer en apprentissage sortent de la maison d'éducation à sept ans ; les autres sont gardées jusqu'à onze ans. Les familles d'artisans qui ont des enfants dans ces maisons doivent fournir tous les mois, outre la pension qui est aussi modique que possible, une petite somme prélevée sur leurs gains, et destinée à former une dot pour l'enfant. Ainsi les parents sont limités dans leurs dépenses par la loi ; car on trouverait très-injuste que des gens, après avoir mis au monde des enfants, en laissassent la charge au public. A l'égard des personnes de qualité, elles assurent une fortune à chacun de leurs enfants, suivant leur condition, et les fonds en sont gérés par les directeurs du séminaire. Les fermiers et laboureurs gardent chez eux leurs enfants, parce que leur besogne étant de cultiver la terre, il importe peu à l'état qu'ils soient plus ou moins éclairés ; mais, dans leur vieillesse, ils sont recueillis dans des hospices ; car la mendicité est inconnue chez ces peuples. C'est peut-être ici le lieu de parler de ma façon de vivre en ce pays pendant un séjour de neuf mois et treize jours. Je m'étais fait...

**TYPE**

- Censure, rang.
- Censure, rang.
- Censure, référence.
- Censure, référence.
- Intervention, interpolation.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

40

... among them are supported by Hospitals: for Begging is a Trade unknown in this Kingdom. And here it may perhaps divert the curious Reader, to give some account of my Domestick, and my manner of living in this Country, during a Residence of nine Months and thirteen Days. Having a Head mechanically turned, and being likewise forced by necessity, I had made for myself a Table and Chair convenient enough, out of the largest Trees in the Royal Park. Two hundred Sempstresses were employed to make me Shirts, and Linnen for my Bed and Table, all of the strongest and coarsest kind they could get; which, however, they were forced to quilt together in several Folds, for the thickest was some degrees finer than Lawn. Their Linnen is usually three Inches wide, and three Foot make a Piece. The Sempstresses took my Measure as I lay on the ground, one standing at my Neck, and another at my Mid-Leg, with a strong Cord extended, that each held by the end, while the third measured the length of the Cord with a Rule of an Inch long. Then they measured my right Thumb, and desired no more; for by a mathematical Computation, that twice round the Thumb is once round the Wrist, and so on to the Neck and the Waist, and by the help of my old Shirt, which I displayed on the Ground before them for a Pattern, they fitted me exactly. Three hundred Taylors were employed in the same manner to make me Clothes; but they had another Contrivance for taking my Measure. I kneeled down, and they raised a Ladder from the Ground to my Neck; upon this Ladder one of them mounted, and let fall a Plum-Line from my Collar to the Floor, which just answered the length of my Coat; but my Waist and Arms I measured myself When my Clothes were finished, which was done in my House, (for the largest of theirs would not be able to hold them) they looked like the Patch-Work made by the Ladies in England, only that mine were all of a Colour. I had three hundred Cooks to dress my Victuals, in little convenient Huts built about my House, where they and their Families lived, and prepared me two Dishes a-piece. I took up twenty Waiters in my Hand, and placed them on the Table, an hundred more attended below on the Ground, some with Dishes of Meat, and some with Barrels of Wine, and other...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

... moi-même une table et un fauteuil assez commodes, avec le bois des plus grands arbres du parc royal. Deux cents couturières étaient chargées de faire mon linge avec la plus forte toile que l'on put trouver, mise en plusieurs doubles et piquée. Leurs toiles ont en général trois pouces de largeur, et la longueur de trois pieds forme une pièce. Les lingères prirent ma mesure lorsque j'étais couché, l'une se plaçant sur mon cou, l'autre sur le gras de ma jambe, et tenant chacune par un bout une grosse corde, tandis qu'une troisième mesurait la longueur de la corde avec une règle d'un pouce. Après cela, elles mesurèrent le tour de mon pouce, et ce fut assez, parce qu'elles avaient calculé, par une opération mathématique, que deux fois la circonférence de mon pouce formait celle de mon poignet ; et qu'en doublant celle-ci, on avait le tour de mon cou, et qu'en doublant ce dernier, on avait la grosseur de ma taille. Je déployai ensuite sur le plancher une de mes vieilles chemises, et elles l'imitèrent fort exactement. Trois cents tailleurs furent employés à la confection de mes habits, et s'avisèrent d'un autre moyen pour prendre leurs mesures. Je me mis à genoux ; ils dressèrent contre mon corps une échelle ; un d'eux y monta jusqu'à la hauteur de mon cou, et laissa tomber un plomb de mon collet à terre, ce qui donna la longueur de mon habit. Je pris moi-même la mesure du corps et des bras. Ils travaillèrent chez moi, aucune de leurs maisons ne pouvant contenir des pièces de la grandeur de mes vêtements, qui ressembaient, lorsqu'ils furent achevés, à ces couvertures composées de petits morceaux carrés cousus ensemble ; seulement ils étaient tous de la même couleur. Trois cents cuisiniers préparaient mes repas dans des baraques construites autour de ma maison, où ils logeaient eux et leurs familles, et ils étaient chargés de me fournir deux plats à chaque Service. Je prenais une vingtaine de laquais et les plaçais sur ma table ; une centaine de leurs camarades se tenaient en bas, les uns apportant les mets, les autres le vin et les liqueurs sur leurs épaules et ceux qui étaient sur la table déchargeaient les porteurs de ces objets à mesure que j'en avais besoin, en se servant d'une sorte de poulie. Un de leurs plats formait une bouchée, et un baril une gorgée raisonnable. Leur mouton ne vaut pas le nôtre, mais leur bœuf est parfait. On me servit une fois un aloyau dont je fus obligé de faire trois bouchées ; mais...

**TYPE**

Intervention,  
interpolation.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

... Liquors slung on their Shoulders; all which the Waiters above drew up as I wanted, in a very ingenious manner, by certain Cords, as we draw the Bucket up a Well in Europe. A Dish of their Meat was a good Mouthful, and a Barrel of their Liquor a reasonable Draught. Their Mutton yields to ours, but their Beef is excellent. I have had a Sirloin so large, that I have been forced to make three Bits of it; but this is rare. My Servants were astonished to see me eat it Bones and all, as in our Country we do the Leg of a Lark. Their Geese and Turkeys I usually eat at a Mouthful, and I must confess they far exceed ours. Of their smaller Fowl I could take up twenty or thirty at the end of my Knife. One day his Imperial Majesty being informed of my way of living, desired that himself, and his Royal Consort, with the young Princes of the Blood of both Sexes might have the Happiness (as he was pleased to call it) of dining with me. They came accordingly, and I placed 'em upon Chairs of State on my Table, just over-against me, with their Guards about them. Flimnap the Lord High Treasurer attended there likewise, with his white Staff; and I observed he often looked on me with a sour Countenance, which I would not seem to regard, but eat more than usual, in honour to my dear Country, as well as to fill the Court with Admiration. I have some private Reasons to believe, that this Visit from his Majesty gave Flimnap an opportunity of doing me ill Offices to his Master. That Minister had always been my secret Enemy, though he outwardly caressed me more than was usual to the Moroseness of his Nature. He represented to the Emperor the low Condition of his Treasury; that he was forced to take up Money at great Discount; that Exchequer Bills would not circulate under nine per Cent. below Par; that in short I had cost his Majesty above a Million and a half of Sprugs, (their greatest Gold Coin, about the bigness of a Spangle;) and upon the whole, that it would be adviseable in the Emperor to take the first fair Occasion of quite round, of five Inches high, to prevent Accidents. And I have often had four Coaches and Horses at once on my Table full of Company, while I sate in my Chair leaning my Face towards them; and when I was engaged with one Sett, the Coachmen would gently drive the others round my...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

... c'était une rareté. Mes domestiques étaient émerveillés de me voir manger ce rôti, os et viande, comme nous croquons la cuisse d'une mauviette. Je faisais en général une seule bouchée de leurs oies et de leurs dindons, et je prenais une trentaine de leurs petits oiseaux à la pointe de mon couteau. Un jour Sa Majesté voulut, comme il lui plut de s'exprimer, avoir le plaisir de dîner avec moi, avec la reine et les jeunes princes. Ils vinrent donc, et je les plaçai dans des fauteuils sur ma table, en face de moi, avec leurs gardes autour d'eux. Flimnap, le grand-trésorier, les accompagnait aussi, et j'observai qu'il me regardait de mauvais œil ; mais je ne fis pas semblant de m'en apercevoir, et je mangeai plus que de coutume, pour faire honneur à ma chère patrie et remplir ces étrangers d'admiration. J'ai quelques raisons de croire que Flimnap prit occasion de cette visite pour me desservir auprès de son maître. Ce ministre avait toujours été mon ennemi secret, bien qu'il me fit un accueil que l'on n'aurait pas dû attendre de son caractère morose. Il représenta à l'empereur la pénurie de ses finances, qui le forçait d'emprunter de l'argent à très-gros intérêts, les bons du trésor étant tombés à neuf pour cent au-dessous du pair ; il rappela que j'avais coûté plus d'un million et demi de leurs pièces d'or, et qu'il serait expédient de saisir le premier prétexte qui pourrait s'offrir pour me renvoyer honnêtement. Je suis obligé de justifier ici une dame respectable qui souffrit innocemment à cause de moi. Le trésorier se mit en tête d'être jaloux de sa femme, grâce à la malice de quelques médisants qui prétendirent que cette dame avait une forte inclination pour ma personne. Les caquets de cour allèrent même jusqu'à répandre qu'elle s'était rendue plusieurs fois en secret à mon hôtel : rendue plusieurs fois en secret à mon hôtel : infâme calomnie, je le déclare solennellement, et qui n'avait d'autre fondement que les marques innocentes de bonté et de confiance que Sa Grâce avait bien voulu me donner. J'avoue qu'elle venait souvent chez moi, mais toujours publiquement et en compagnie de sa sœur, de sa fille ou de quelques amies, comme le faisaient beaucoup d'autres dames de la cour. Tous mes domestiques pourraient affirmer que jamais ils n'ont vu un carrosse arrêté à ma porte sans savoir quelles personnes il avait amenées. Lorsqu'un laquais m'avait annoncé une visite, j'allais à la...

**TYPE**

Intervention,  
interpolation.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

40 ... Table. I have passed many an Afternoon very agreeably in these Conversations. But I defy the Treasurer, or his two Informers, (I will name them, and let 'em make their best... of it) Clustril and Drunlo, to prove that any Person ever came to me incognito, except the Secretary Reldresal, who was sent by express Command of his Imperial Majesty, as I have before related.

I should not have dwelt so long upon this Particular, if it had not been a Point wherein the Reputation of a great Lady is so nearly concerned, to say nothing of my own; though I had then the Honour to be a Nardac, which the Treasurer himself is not, for all the World knows he is only a Clumglum, a Title inferiour by one degree, as that of a Marquis is to a Duke in England, although I allow he preceded me in right of his Post. These false Informations, which I afterwards came to the knowledge of, by an Accident not proper to mention, made Flimnap the Treasurer shew his Lady for some time an ill Countenance, and me a worse; and although he were at last undeceived and reconciled to her, yet I lost all Credit with him, and found my Interest decline very fast with the Emperor himself, who was indeed too much governed by that Favourite. (1726, I., p. 106-16, 1727, p. 83-92)

41 I had indeed heard and read enough of the Dispositions of great Princes and Ministers; but never expected to have found such terrible Effects of them in so remote à Country, governed, as I thought, by very different Maxims from those in Europe (1726, I., p. 116, 1727, p. 93)

42 I was at incredible pains in cutting down some of the largest Timber Trees for Oars and Masts (1726, I., p. 141, 1727, p. 117)

43 when the sun was up (1726, I., p. 143, 1727, p. 119)

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

... porte, j'offrais mes respects, et je prenais ensuite la voiture et les deux chevaux bien soigneusement (s'il y en avait six, le postillon en détélaît quatre), et je les plaçais sur une table pourvue d'un bord, afin de prévenir tout accident. J'ai souvent eu quatre équipages sur ma table, pendant qu'assis dans mon fauteuil je causais avec les dames, qui restaient dans leurs voitures ; et tandis que je m'occupais d'une compagnie, les cochers faisaient filer doucement les autres carrosses autour de l'esplanade. J'ai passé des soirées très-agréables de cette manière ; mais je défie le trésorier et ses espions, Clustril et Drunlo (et c'est à eux de se défendre, s'ils le peuvent), je les défie de prouver que personne soit venu chez moi incognito, excepté le secrétaire Reldresal, qui fut envoyé par l'empereur pour le motif cité plus haut. Je ne serais pas entré dans ces détails, s'ils n'eussent intéressé la réputation d'une grande dame, pour ne rien dire de la mienne, bien que j'eusse alors l'honneur d'être *nardac*, titre de noblesse supérieur à celui de trésorier, qui n'est que *glumglum*. Il avait cependant le pas sur moi, en raison de sa charge. Ces faux rapports aigriront le trésorier contre sa femme, et contre moi encore plus, et bien qu'il reconnût peu de temps après qu'on l'avait induit en erreur, et qu'il se réconciliât avec elle, il ne revint pas sur mon compte, et mon crédit baissa rapidement avec l'empereur lui-même, sur lequel ce favori exerce un empire beaucoup trop grand. (1838, p. 86-93)

J'avais, il est vrai, lu et entendu beaucoup de choses sur la conduite ordinaire des princes et des ministres ; toutefois je ne m'attendais pas à en voir de si terribles effets dans un pays si éloigné des nôtres et gouverné en apparence par une politique si différente de celle de l'Europe (1838, p. 94)

Je pris des peines infinies à couper les plus grands arbres pour en faire des rames et des mâts (1838, p. 114)

Car le jour commençait à se lever (1838, p. 116)

**TYPE**

Intervention, interpolation.

Censure, référence.

Vraisemblance, trivialité.

Vraisemblance, temps.



**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

- |           |  |  |                              |
|-----------|--|--|------------------------------|
| <b>44</b> | This I was afterwards told, for I durst not stay to see the Issue of that Adventure ( <i>1726, II., p. 7, 1727, p. 131</i> )   | Ces détails me furent contés par la suite, car dans le moment je ne songeai qu'à fuir aussi vite que je pus ( <i>1838, p. 145</i> )  | Vraisemblance, prolepse.     |
| <b>45</b> | There was a Stile to pass from this Field into the next. It had four Steps, and a Stone to cross over when you came to the uppermost. It was impossible for me to climb this Stile, because every Step was six Foot high, and the upper Stone above twenty. ( <i>1726, II., p. 8, 1727, p. 132</i> )   | Une borne séparait ce champ d'un autre enclos. Quatre marches conduisaient à une longue pierre, sur laquelle on passait d'un côté à l'autre ; mais je n'aurais pu franchir ce passage, les degrés ayant six pieds de haut, et la pierre qui les couronnait plus de vingt pieds ( <i>1838, p. 145</i> )   | Vraisemblance, extravagance  |
| <b>46</b> | And who knows but that even this prodigious Race of Mortals might be equally overmatched in some distant part of the World, whereof we have yet no Discovery? ( <i>1726, II., p. 11, 1727, p. 135</i> )  | et qui sait si cette race prodigieuse de mortels ne serait pas une nation lilliputienne par rapport à celle de quelque pays que nous n'avons pas encore découvert ? ( <i>1838, p. 148</i> )  | Vraisemblance, extravagance. |
| <b>47</b> | But my good star would have it ( <i>1726, II., p. 13, 1727, p. 137</i> )   | But my good star would have it ( <i>1838, p. 150</i> )   | Vraisemblance, prolepse.     |
| <b>48</b> | which after offering to him several times, I thought best to do. ( <i>1726, II., p. 15, 1727, p. 139</i> )   | ce que je fis après avoir renouvelé mon offre plusieurs fois, et vu qu'il n'y avait rien de mieux à faire. ( <i>1838, p. 152</i> )   | Vraisemblance, répétition.   |
| <b>49</b> | so as to give the curious reader an idea of its bulk, shape and colour. It stood prominent six foot, and could not be less than sixteen in circumference. The nipple was about half the bigness of my head, and the hew both of that and the dug so verified with spots, pimples and freckles, that nothing could appear more nauseous: for I had a near sight of her, she sitting down the more conveniently to give suck, and I standing on the table. ( <i>1726, II., p. 22, 1727, p. 146</i> ) | so as to give the curious reader an idea of its bulk, shape and colour. It stood prominent six foot, and could not be less than sixteen in circumference. The nipple was about half the bigness of my head, and the hew both of that and the dug so verified with spots, pimples and freckles, that nothing could appear more nauseous: for I had a near sight of her, she sitting down the more conveniently to give suck, and I standing on the table. ( <i>1838, p. 152</i> ) | Bienséance, corps.           |
| <b>50</b> | the Complexions of those diminutive People appeared to me the fairest in the World ( <i>1726, II., p. 23, 1727, p. 146</i> )   | le teint de ce peuple en miniature me semblait ( <i>1838, p. 159</i> )   | Bienséance, corps.           |
| <b>51</b> | On the other side, discoursing of the Ladies in that Emperor's Court, he used to tell me, one had freckles, another too wide a mouth, a third too large a nose, nothing of which I was able to distinguish. I confess this reflection was obvious enough; which...   | Une autre fois, en parlant avec cet ami des dames de la cour, il me disait que celle-ci avait des taches de rousseur, celle-là le nez gros, une autre la bouche grande : tout cela m'avait échappé. Ces réflexions trop évidentes peuvent paraître inutiles ; mais je les indique, afin de ne...   | Bienséance, corps.           |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 52 ...however I could not forbear, lest the reader might think those vast creatures were actually deformed: for I must do them justice to say they are a comely race of people; and particularly the features of my master's countenance, although he were but a farmer, when I beheld him from the height of sixty foot, appeared very well proportioned. (1726, II., p. 24, 1727, p. 147)
- 53 I measured the tail of the dead rat, and found it to be two yards long wanting an inch, but it went against my stomach to drag the carcass off the bed, where it lay still bleeding; I observed it had yet some life, but with a strong slash cross the neck I thoroughly dispatched it. (1726, II., p. 26, 1727, p. 148)
- 54 I hope the gentle Reader will excuse me for dwelling on these and the like Particulars, which however insignificant they may appear to grovelling vulgar Minds, yet will certainly help a philosopher to enlarge his thoughts and imagination, and apply them to the benefit of publick as well as private life, which was my sole design in presenting this and other accounts of my travels to the world, wherein I have been chiefly studious of truth, without affecting any ornaments of learning or of style. But the whole scene of this voyage made so strong and impression on my mind, and is so deeply fixed in my memory, that in committing it to paper I did not omit one material circumstance: however upon a strict review, I blotted out several passages of less moment which were in my first copy, for fear of being censured as tedious and trifling, whereof travellers are often, perhaps not without justice, accused. (1726, II., p. 28-9, 1727, p. 149)
- 55 and my Master demanded the rate of a full room whenever he shewed me at home, although it were only to a single family. So that for some time I had but little ease every day of the week (except Wednesday, which is their Sabbath) although I were not carried to the Town.) (1726, II., p. 39, 1727, p. 159)

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

- ...point laisser l'idée que ces grandes créatures fussent difformes. Au contraire, c'est une assez belle race en général, et mon maître, quand je le voyais de la hauteur de soixante pieds, me paraissait très-bien fait. (1838, p. 116)
- Je mesure la queue du rat mort, et j'estimai qu'elle avait quatre pieds environ ; mais je n'eus pas le courage de traîner son cadavre hors du lit ; et comme j'y remarquai certains signes de vie, je l'achevai en lui appliquant un grand coup sur la gorge. (1838, p. 161-2)
- J'espère que le lecteur m'excusera si je m'arrête sur ces détails et d'autres semblables qui, bien qu'ils paraissent puérils ou grossiers à des yeux vulgaires, sont cependant propres à faire naître, dans l'esprit des philosophes, des idées applicables au bien public ou particulier, seul but de la publication de mes ouvrages. Je me suis surtout attaché, dans cette vue, à une exacte vérité, sans affecter aucun ornement, soit de science, soit de langage. Tout ce qui m'est arrivé dans ce voyage a fait une si forte impression sur moi, ma mémoire l'a si fidèlement conservé, que je n'ai omis aucune circonstance importante. Mais, en relisant mon manuscrit, j'ai rayé plusieurs passages qui m'ont semblé insignifiants, de peur d'être accusé de minutie et de lourdeur, défauts dans lesquels les voyageurs tombent assez fréquemment. (1838, p. 162)
- Et mon maître demandait toujours le prix d'une chambrée complète, même pour une seule famille, lorsqu'il me montrait à la maison. Ainsi je n'avais pas beaucoup de repos, sinon les mercredis (qui sont leur jour de sabbat), quoique je ne fusse point porté à la ville. (1838, p. 173)

**TYPE**

- Bienséance, corps.
- Bienséance, violence.
- Vraisemblance, interpellation.
- Bienséance, argent.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

- |           |  |  |  |
|-----------|--|--|--|
| <b>57</b> | but always held me fast by a Leading-string (1726, II., p. 41, 1727, p. 160)   | mais elle me tenait toujours par mes lisières. (1838, p. 174)  | Bienséance, moralité.                  |
| <b>58</b> | The more my Master got by me, the more insatiable he grew (1726, II., p. 43, 1727, p. 163)   | car plus mon maître gagnait, plus il devenait insatiable. (1838, p. 178)   | Bienséance, argent.                    |
| <b>59</b> | He was by no means satisfied with the relation I gave him of the Manner I came into his kingdom, but thought it a story concerted between Glumdalclitch and her father, who had taught me a set of words to make me sell at a higher price. Upon this imagination he put several other questions to me, and still received rational answers, no otherwise defective than by a Foreign Accent, and an imperfect knowledge in the language, with some rustic phrases which I had learned at the farmer's house, and did not suit the polite style of a court. (1726, II., p. 49, 1727, p. 168) | Il n'était nullement satisfait de la relation que je lui avais donnée de mon arrivée en ce royaume, et il supposait que c'était un conte inventé par le père de Glumdalclitch, et que l'on m'avait fait apprendre par cœur. Dans cette pensée, il m'adressa d'autres questions, et je répondis à toutes avec justesse, mais avec un léger accent étranger et quelques locutions rustiques que j'avais apprises chez le fermier, et qui étaient assez déplacées à la cour. (1838, p. 182)                                   | Bienséance, moralité.                  |
| <b>60</b> | The Room was quilted on all sides, as well as the floor and the ceiling, to prevent any accident from the carelessness of those who carried me, and to break the force of a jolt when I went in a coach. I desired a lock for my door to prevent rats and mice from coming in: the smith after several attempts made the smallest that was ever seen among them, for I have known a larger at the Gate of a Gentleman's House in England. I made a shift to keep the key in a pocket of my own, fearing Glumdalclitch might lose it. (1726, II., p. 54, 1727, p. 172)                        | The Room was quilted on all sides, as well as the floor and the ceiling, to prevent any accident from the carelessness of those who carried me, and to break the force of a jolt when I went in a coach Je demandais une serrure, afin de pouvoir fermer ma porte et empêcher les rats et les souris d'entrer chez moi ; le serrurier, après plusieurs tentatives, fit la plus petite serrure que l'on eût jamais vue en ce pays ; et j'en ai vu en effet de plus grandes aux portes des maisons anglaises. (1838, p. 186) | Vraisemblance, technicité.             |
| <b>61</b> | not much thicker than an English blanket, very cumbersome till I was accustomed to them. They were after the fashion of the Kingdom, partly resembling the Persian, and partly the Chinese, and are a very grave decent Habit (1726, II., p. 55, 1727, p. 172)   | J'eus beaucoup de peine à m'accoutumer au poids des vêtements du pays ; ils tiennent un peu des formes chinoises, un peu des formes persannes [sic]. A tout prendre, ce costume me parut grave et décent. (1838, p. 186)   | Adaptation culturelle, <i>realia</i> . |
| <b>62</b> | But, I confess, that after I had been a little too copious, in talking of my own beloved country, of our trade, and wars by sea and land, of our schisms in religion, and parties in the state; the prejudices of his education prevailed so far, that he could not forbear taking me up in his right hand, and stroaking me gently with the other, after...   | Mais j'avoue qu'ayant parlé un peu trop en détail de ma chère patrie, de notre commerce étendu, de nos schismes religieux, de nos sectes politiques, le roi, influencé par les préjugés de son éducation, me prit d'une main, me frappa de l'autre bien doucement, et me demanda en éclatant de rire si j'étais un whig ou un tory ; (1838, p. 188)  | Censure, référence.                    |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>61</b>	...a hearty fit of laughing, asked me whether I were a wigh or a tory. (1726, II., p. 57-8, 1727, p. 173).		Censure, référence.
<b>62</b>	the Scourge of France (1726, II., p. 59, 1727, p. 174).	le fléau de la France (1838, p. 189)	Censure, référence.
<b>63</b>	But, as I was not in a condition to resent injuries, so, upon mature thoughts, I began to doubt whether I were injured or no. For, after having been accustomed several months to the sight and converse of this people, and observed every object upon which I cast mine eyes to be of proportionable magnitude, the horror I had first conceived from their bulk and aspect was so far worn off, that if I had then beheld a company of English lords and ladies in their finery and birthday clothes, acting their several parts in the most courtly manner of strutting, and bowing, and prating; to say the truth, I should have been strongly tempted to laugh ass much at them as this King and his Grandees did at me. Neither indeed could I forbear smiling at my self, when the Queen used to place me upon her hand towards a looking-glass, by which both our persons appeared before me in full view together; and there could nothing be more ridiculous than the comparison: so that I really began to imagine my self dwindled many degrees below my usual size. (1726, II., p. 59-60, 1727, p. 174-5)	Mais ma situation ne me permettait pas de ressentir une injure ; et je doutais même, en y réfléchissant mieux, que j'eusse été offensé. Je me rappelai qu'après avoir passé plusieurs mois parmi ce peuple, mes yeux s'étaient accoutumés aux proportions relatives des choses, et leurs dimensions si différentes des nôtres ne me causaient plus l'horreur qu'elles m'avaient inspirée au premier abord. Il est même certain que si j'avais vu tout à coup une compagnie de dames et de seigneurs anglais dans leurs brillantes parures des jours de naissance royale, jouant tous leurs rôles en courtisans bien stylés, saluant, babillant et se pavanant, j'aurais été tenté de rire de leur mine, comme le roi et ses grands venaient de rire de moi. Le fait est que je ne pouvais m'empêcher de sourire quand la reine me prenait dans sa main et se plaçait devant une glace. Nos deux figures formaient le contraste le plus ridicule, et je croyais réellement avoir diminué de grandeur. (1838, p. 189)	Bienséance, moralité.
<b>64</b>	as he passed by me in the Queen's antechamber, while I was standing on some table talking with the Lords or Ladies of the Court (1726, II., p. 60, 1727, p. 174)	quand il passait à côté de moi, tandis que j'étais posé sur une table, causant avec les seigneurs et les dames de la cour (1838, p. 190)	Bienséance, moralité.
<b>65</b>	challenging him to wrestle, and such repartees as are usual in the mouths of court pages (1726, II., p. 61, 1727, p. 174)	en le defiant de lutter avec moi, et en lui adressant de ces petites plaisanteries que les pages de cour se font mutuellement. (1838, p. 190)	Bienséance, moralité.
<b>66</b>	this malicious little cubb was so nettled with something I had said to him (1726, II., p. 61, 1727, p. 174)	le malicieux avorton fut si piqué de quelque chose que je lui avais dit (1838, p. 190)	Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 67 The Country described. A proposal for correcting modern maps. The King’s palace, and some account of the metropolis. The author’s way of travelling. The chief temple described (1726, II., p. 67, 1727, p. 175)
- 68 which was not above two thousand miles round Lorbrulgrud the metropolis. For, the Queen, whom I always attended, never went further when she accompanied the King in his progresses, and there staid till his Majesty returned from viewing his Frontiers. (1726, II., p. 67, 1727, p. 175)
- 69 but I did not observe he was fond of it, for I think indeed the bigness disgusted him although I have seen one somewhat larger in Greenland. (1726, II., p. 69-70, 1727, p. 177)
- 70 Several Adventures that happened to the Author. The execution of a criminal. The Author shews his skill in navigation. (1726, II., p. 78, 1727, p. 179)
- 71 and lay me at full length in their Bosoms; wherewith I was much disgusted; because, to say the truth, a very offensive smell came from their skins; which I do not mention or intend to the disadvantage of those excellent ladies, for whom I have all manner of respect; but, I conceive that my senses was more acute in proportion to my littleness, and that those illustrious persons were no more disagreeable to their lovers, or to each other, than People of the same quality are with us in England. And, after all, I found their natural smell was much more supportable than when they used perfumes, under which I immediately swooned away. I cannot forget that an intimate friend of mine in Lilliput took the freedom in a warm day, when I had used a good deal of exercise, to complain of a strong smell about me, although I am as little faulty that way as most of my sex: but I suppose his faculty of smelling was as nice with regard to me, as mine was to that of this people. Upon this point I cannot forbear doing Justice to the Queen my Mistress,...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

- Description du pays. L’auteur indique une correction pour les cartes modernes. Palais du roi, sa capitale. Manière de voyager de l’auteur. Temple principal. (1838, p. 194)
- qui ne s’étend pas à plus de sept cents lieues autour de la capitale ; car la reine, que je suivais toujours, s’arrêtait à cette distance lorsqu’elle accompagnait le roi dans ses voyages, et Sa Majesté continuait seule sa tournée jusqu’aux frontières (1838, p. 194-5)
- mais il ne paraissait pas aimer cette sorte de nourriture. Peut-être la grosseur de l’animal le dégoûtait-elle ; cependant j’en avais vu de plus gros au Groënland. (1838, p. 197)
- Aventure diverses arrivées à l’auteur. Exécution d’un criminel. L’auteur montre ses connaissances en navigation. (1838, p. 204)
- Souvent elles me mettaient entièrement nu et me couchaient dans leur sein, ce qui m’était très-désagréable à cause de la forte senteur de leur peau. Je ne dis point cela dans l’intention de donner une idée désavantageuse de la personne de ces dames, que je respecte comme je le dois ; mais c’est que ma petitesse comparative rendait mon odorat très-fin ; et sans doute ces belles dames étaient aussi irréprochables sous ce rapport que les femmes du même rang en Angleterre. A ce propos, je me rappelle qu’un de mes amis intimes à Lilliput prit la liberté, pendant une journée très-chaude où j’avais pris plus d’exercice qu’à l’ordinaire, de se plaindre de l’odeur que mon corps émettait, bien que je sois moins sujet qu’aucun de mon sexe à cet inconvénient. Mais je suppose que ses facultés odorantes étaient quant à moi ce qu’étaient les miennes à l’égard de cette nation de géants. Je ne puis cependant m’empêcher de rendre justice sur ce point à la reine, ma maîtresse, et à Glumdalclitch, ma gouvernante ; l’une et l’autre avaient la peau aussi douce que celle d’une dame anglaise (1838, p. 209)

**TYPE**

- Vraisemblance, trivialité.
- Vraisemblance, espace.
- Bienséance, nourriture.
- Bienséance, corps.
- Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>71</b>	...and Glumdalclitch my Nurse, whose Persons were as sweet as those of any Lady in England. <i>(1726, II., p. 234-5, 1727, p. 179)</i>		Bienséance, corps.
<b>72</b>	When it was finished, the Queen was so delighted, that she ran with it in her lap to the king, who ordered it to be put in a cistern full of water, with me in it, by way of trial; where I could not manage my two skulls, or little oars for want of room. <i>(1726, II., p. 89, 1727, p. 182)</i>	Quand il fut achevé, la reine fut si ravie, qu'elle le mit dans son tablier et courut le montrer au roi ; celui-ci donna l'ordre de le mettre dans une citerne, où j'essaierais de le manœuvrer, ce qui me fut impossible, faut d'espace pour mes rames. <i>(1838, p. 212)</i>	Bienséance, moralité.
<b>73</b>	When the Frog was got in, it hopped at once half the length of the boat, and then over my head, backwards and forwards, dawbing my face and clothes with its odious slime; The largeness of its features made it appear the most deformed animal that can be conceived. However, I desired Glumdalclitch to let me deal with it alone. <i>(1726, II., p. 92, 1727, p. 184)</i>	Cependant la grenouille se mit à sauter sur ma tête, puis sur mes jambes, couvrant de boue mon visage et mes habits. Sa grosseur en faisait un monstre épouvantable à mes yeux ; toutefois je priai ma gouvernante de me laisser me tirer d'affaire seul avec cette bête. <i>(1838, p. 215)</i>	Bienséance, corps.
<b>74</b>	To say the truth, it was more for show than use, being not of strength to bear the weight of the larger coins, and therefore she kept nothing in it but some little toys that girls are fond of. <i>(1726, II., p. 59, 1727, p. 194-5)</i>	et comme elle était trop fine pour contenir même des pièces d'or, ma petite bonne y renfermait quelques-unes de ces bagatelles si précieuses aux jeunes filles. <i>(1838, p. 224)</i>	Bienséance, argent.
<b>75</b>	and yet I could not strike above sixteen keys, nor, consequently, plays the bass and treble together, as other artists do; which was a great disadvantage to my performance. <i>(1726, II., p. 106, 1727, p. 196)</i>	Je ne pouvais embrasser plus de seize touches ; par conséquent, je ne pouvais jouer la basse et la tierce en même temps, ce qui ôtait beaucoup d'agrément à mon jeu. <i>(1838, p. 225)</i>	Vraisemblance, trivialité.
<b>76</b>	He said, he knew no reason, why those who entertain opinions prejudicial to the publick, should be obliged to change, or should not be obliged to conceal them. And as it was tyranny in any government to require the first, so it was weakness not to enforce the second: for a man may be allowed to keep poisons in his closet, but not to vend them about for cordials. <i>(1726, II., p. 118, 1727, p. 207)</i>	Il ne concevait pas que l'on pût empêcher les gens d'avoir des opinions contraires à la sûreté de l'état, ni que l'on pût permettre de professer ouvertement de telles opinions : la première chose étant une tyrannie, la seconde une faiblesse ; car si l'on ne peut empêcher un homme d'avoir des substances vénéneuses dans sa maison, on doit lui défendre de les débiter. <i>(1838, p. 235)</i>	Censure, référence.
<b>77</b>	The King's great ignorance in politicks <i>(1726, II., p. 122, 1727, p. 211)</i>	Ignorance du roi en matière politique <i>(1838, p. 239)</i>	Censure, rang.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

78	I am heartily sorry as any of my Readers can possibly be, that such an occasion was given: but this prince happened to be so curious and inquisitive upon every particular, that it could not consist either with gratitude or good manners to refuse giving him what satisfaction I was able. Yet thus much I may be allowed to say in my own vindication, that I artfully eluded many of his questions, and gave to every point a more favourable turn by many degrees than the strictness of truth would allow. For I have always borne that laudable partiality to my own country, which Dionysus Halicarnassensis with so much justice recommends to an historian: (1726, II., p. 122, 1727, p. 212)	J'étais cependant très-affligé que l'on pensât que j'y eusse donné lieu : le fait est que ce prince était si curieux, ses questions si pressantes, que la reconnaissance, même la simple politesse, m'obligeait d'y répondre le mieux possible. Il faut dire toutefois, pour ma justification, que j'éluais adroitement la plupart de ses questions, et que je donnais à chaque chose le tour le plus favorable que je pouvais ; car j'ai toujours eu cette noble partialité pour mon pays que Denis d'Halicarnasse recommande avec tant de raison dans un historien. (1838, p. 239)	Censure, référence.
79	As to the decision of civil causes, or proceedings against criminals, their precedents are so few, that they have little reason to boast of any extraordinary skill in either. (1726, II., p. 130, 1727, p. 218)	A l'égard de la justice civile ou criminelle, ils ont si peu de précédents, qu'ils ne peuvent se vanter d'un grand savoir dans l'une ou dans l'autre. (1838, p. 245)	Censure, référence.
80	The Queen's joyner had contrived in one of Glumdalclitch's rooms a kind of wooden machine five and twenty foot high, formed like a standing ladder, the steps were each fifty foot long: it was indeed a moveable pair of stairs, the lowest end placed at ten foot distance from the wall of the chamber. (1726, II., p. 131, 1727, p. 218)	Le menuisier de la reine avait fabriqué une sorte d'échelle double, haute de vingt-huit pieds, avec des marches de cinquante pieds de large. On plaçait cet escalier portatif à dix pieds de la muraille, et le livre était posé contre cette dernière. (1838, p. 245-6)	Vraisemblance, trivialité.
81	as I sometimes desired, and would often sleep in my hammock while we were upon the road (1726, II., p. 140, 1727, p. 227)	quand je voulais aller à cheval ; et souvent je dormais dans mon hamac pendant les voyages. (1838, p. 253)	Vraisemblance, trivialité.
82	which must be the only scene of my escape, if ever it should happen (1726, II., p. 141, 1727, p. 228)	car, si je pouvais échapper, ce devait être par cette voie (1838, p. 254)	Vraisemblance, prolepse.
83	for such I am certain it must have been that held the ring of my box in his beak (1726, II., p. 143, 1727, p. 230)	car il est certain que c'était un aigle qui tenait ma boîte (1838, p. 257)	Vraisemblance, répétition.
84	for those were the strongest (1726, II., p. 144, 1727, p. 231)	se trouvant les plus fortes (1838, p. 257)	Vraisemblance, répétition.
85	and the ruin of her fortune (1726, II., p. 145, 1727, p. 231)	et à la ruine de la fortune de cette pauvre enfant. (1838, p. 258)	Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>86</b>	I showed him a corn that I had cut off with my own hand, from a maid of honour's toe; it was about the bigness of a Kentish pippin, and grown so hard, that when I returned to England, I got it hollowed into a cap, and set in silver. (1726, II., p. 157, 1727, p. 241)	Je lui montrai un cor que j'avais extirpé moi-même de l'orteil de l'une des filles d'honneur, et qui était de la grosseur d'une citrouille. Il devint si dur, qu'à mon arrivée en Angleterre, je le fis tailler en forme de coupe et monter en argent. (1838, p. 267)	Bienséance, corps.
<b>87</b>	wherein I doubted some authors less consulted truth than their own vanity, or interest, or the diversion of ignorant readers. (1726, II., p. 158, 1727, p. 242)	ce qui me faisait douter de la véracité des auteurs, que la vanité et l'intérêt devaient tenter bien souvent de s'éloigner du vrai pour divertir les lecteurs ignorants. (1838, p. 269)	Censure, référence.
<b>88</b>	and the comparison of Phaeton was so obvious, that he could not forbear applying it, although I did not much admire conceit (1726, II., p. 161, 1727, p. 245)	La comparaison de Phaéton se présentait si naturellement, qu'il ne manqua point de l'appliquer ; mais j'avoue que j'y trouvai peu de sel. (1838, p. 270)	Vraisemblance, trivialité.
<b>89</b>	for my hat was long since worn out (1726, III., p. 12, 1727, p. 11)	car depuis long-temps mon chapeau était usé (1838, p. 12)	Bienséance, corps.
<b>90</b>	They conferred earnestly with each other, looking often upon me (1726, III., p. 13, 1727, p. 12)	Ils se consultaient ensemble en regardant souvent de mon côté (1838, p. 13)	Vraisemblance, répétition.
<b>91</b>	but those who stood nearest, seemed to be of better quality (1726, III., p. 15, 1727, p. 14)	parmi lesquels ceux qui s'approchaient le plus près de moi paraissaient les plus considérables (1838, p. 15)	Vraisemblance, répétition.
<b>92</b>	as i was afterwards informed (1726, III., p. 16, 1727, p. 15)	et je n'en pus d'abord deviner la raison (1838, p. 16)	Vraisemblance, prolepse.
<b>93</b>	It was necessary to give the reader this information, without which he would be at the same loss with me, to understand the proceedings of these people (1726, III., p. 18, 1727, p. 16)	Cette explication était indispensable pour ne point laisser le lecteur dans la perplexité où je me trouvai moi-même pour comprendre les actions de ces gens (1838, p. 18)	Vraisemblance, interpellation.
<b>94</b>	while we were ascending, they forgot several times what they were about, and left me to my self, till their memories were again roused by their flappers; for they appeared altogether unmoved by the fight of my foreign habit and countenance, and by the shouts of the vulgar, whose thoughts and minds were more disengaged. (1726, III., p. 18, 1727, p. 16)	pendant que nous montions, ils oublièrent plusieurs fois ce qu'ils faisaient, et me laissèrent là jusqu'à ce que leur mémoire fût réveillée par les frappeurs. Ma figure, mon habit étrangers, les acclamations qu'ils excitaient parmi le bas peuple, moins distrait que le reste de la nation, ne paraissaient nullement émouvoir mes conducteurs. (1838, p. 18)	Censure, rang.



**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>95</b>	I addressed myself to him in all the languages I had ( <i>1726, III., p. 20, 1727, p. 17</i> )	je lui parlai dans tous les idiomes qui m'étaient connus ( <i>1838, p. 20</i> )	Vraisemblance, trivialité.
<b>96</b>	this Prince being distinguished above all his predecessors for his hospitality to strangers ( <i>1726, III., p. 20, 1727, p. 17</i> )	ce prince étant distingué au-dessus de tous ses prédécesseurs par son hospitalité envers les étrangers ( <i>1838, p. 20</i> )	Censure, rang.
<b>97</b>	where two servants were appointed to me ( <i>1726, III., p. 20, 1727, p. 17</i> )	Deux domestiques furent chargés de me servir ( <i>1838, p. 20</i> )	Censure, rang.
<b>98</b>	and several other mathematical figures ( <i>1726, III., p. 21, 1727, p. 18</i> )	et autres figures géométriques ( <i>1838, p. 21</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>99</b>	While we were at dinner, I made bold to ask the names of several things in their language; and those noble persons, by the assistance of their flappers, delighted to give me answers, hoping to raise my admiration of their great abilities, if I could be brought to converse with them. I was soon able to call for bread, and drink, or whatever else I wanted. ( <i>1726, III., p. 21, 1727, p. 18</i> )	While we were at dinner, I made bold to ask the names of several things in their language; and those noble persons, by the assistance of their flappers, delighted to give me answers, hoping to raise my admiration of their great abilities, if I could be brought to converse with them. I was soon able to call for bread, and drink, or whatever else I wanted. ( <i>1838, p. 21</i> )	Bienséance, nourriture.
<b>100</b>	attended by a flapper ( <i>1726, III., p. 20, 1727, p. 18</i> )	et suivi d'un frappeur ( <i>1838, p. 21</i> )	Censure, rang.
<b>101</b>	The word, which I interpret the flying of floating island, is in the original Laputa, wherof I could never learn the true etymology. Lap in the old obsolete language signifieth high, and Untuh a Governour, from which, they say, by corruption was derived Laputa from Lapuntuh. But I do not approve of this derivation, which seems to be a little bit strained. I ventured to offer to the learned among them a conjecture of my own, that Laputa was quasi Lap outed, Lap signifying properly the dancing of the sun-beams in the sea, and outed a wing; which, however, I shall not obtrude, but submit to the judicious reader. ( <i>1726, III., p. 22, 1727, p. 19</i> )	Le mot que je traduis par île volante ou flottante est Laputa, et je ne pus savoir sa véritable étymologie. Lap, dans un vieux langage inusité, signifie haut ; et untuh, gouverneur ; et de ces deux mots dérive par corruption Laputa, de Lapuntuh. Toutefois je n'approuve point cette dérivation, qui me semble un peu forcée. Je m'aventurai à proposer aux savants du pays une conjecture de mon cru, savoir que Laputa vient de lap outed, lap signifiant exactement le jeu des rayons du soleil dans la mer, et outed une aile. Cependant je ne soutiens point cette explication, je la soumets simplement au lecteur judicieux. ( <i>1838, p. 22</i> )	Bienséance, moralité.
<b>102</b>	Those to whom the king had entrusted me, observing how ill I was clad ( <i>1726, III., p. 23, 1727, p. 19</i> )	Ceux auxquels le roi m'avait confié, remarquant le désordre de mes vêtements ( <i>1838, p. 22</i> )	Vraisemblance, trivialité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

- |            |  |   |                            |
|------------|--|---|----------------------------|
| <b>103</b> | But I observed such accidents very frequent, and little regarded (1726, III., p. 24, 1727, p. 20)  | Mais ma consolation fut d'observer que de tels accidents sont très-fréquents, et que l'on n'y fait aucune attention. (1838, p. 22-3)  | Vraisemblance, répétition. |
| <b>104</b> | the walls bevil, without one right angle in any apartment (1726, III., p. 27, 1727, p. 21-2)   | les murs n'étaient pas droits, les pièces n'avaient pas un seul angle régulier (1838, p. 24)  | Vraisemblance, trivialité. |
| <b>105</b> | either upon affairs of the several towns and corporations, or their own particular occasion, but are much despised, because they want the same endowments (1726, III., p. 31-2, 1727, p. 24-5)   | soit pour les affaires des villes et des corporations, soit pour des motifs privés. Ils sont peu estimés, parce qu'ils n'ont point les connaissances particulièrement appréciées par les Laputiens (1838, p. 26)  | Censure, rang.             |
| <b>106</b> | In about a month's time I had made a tolerable proficiency in their language, and was able to answer most of the king's questions, when I had the honour to attend him. His Majesty discovered not the least curiosity to enquire into the laws, government, history, religion, or manners of the countries where I had been, but confined his questions to the state of mathematicks, and received the account I gave him, with great contempt and indifference, though often roused by his flapper on each side. (1726, III., p. 34, 1727, p. 26)  | Dans l'espace d'un mois, je fis assez de progrès dans la langue pour être en état de répondre à la plupart des questions du roi, lorsque j'avais l'honneur de lui faire ma cour. Sa Majesté ne montra pas la moindre envie de connaître les lois, l'histoire, le gouvernement, la religion ou les mœurs des pays où j'avais été ; il se borna à s'informer de l'état des mathématiques en chacune de ces contrées, et reçut mes réponses avec dédain ou indifférence, bien qu'il fût souvent réveillé par ses frappeurs (1838, p. 29)   | Vraisemblance, trivialité. |
| <b>107</b> | To explain the manner of its progress, let $A B$ represent a line drawn cross the dominions of Balnibarbi, let the line $c d$ represent the loadstone, of which let $d$ be the repelling end, and $c$ the attracting end, the island being over $C$ ; let the stone be placed in position $c d$ , with its repelling end downwards; then the island will be driven upwards obliquely towards $D$ . When it is arrived at $D$ , let the stone be turned upon its axle, till its attracting end points towards $E$ , and then the island will be carried obliquely towards $E$ ; where, if the stone be again turned upon its axle till it stands in the position $E F$ , with its repelling point downwards, the island will rise obliquely towards $F$ , where, by directing the attracting end towards $G$ , the island may be carried to $G$ , and from $G$ to $H$ by turning the stone, so as to make its repelling extremity point directly downward (1726, III., p. 39-40, 1727, p. 31-2) | Pour donner quelque idée de ce procédé, supposons que $AB$ représente une ligne tirée à travers l'état de Balnibarbi, et que la ligne $CD$ représente la pierre d'aimant sur laquelle $D$ est le pôle répulsif et $C$ le pôle attractif, l'île étant sur la ligne $C$ , en plaçant la pierre sur la position $CD$ , avec l'extrémité répulsive tournée en bas, l'île montera obliquement vers $D$ . Arrivée à $D$ , si la pierre est retournée sur son axe jusqu'à ce que son extrémité attractive soit dirigée vers $E$ , alors l'île est emportée obliquement vers $E$ . Si la pierre est encore tournée de manière à mettre son axe dans la position $EF$ , sa pointe répulsive dirigée en bas, l'île s'élève obliquement vers $F$ , et lorsqu'elle est à ce point, si l'on tourne son extrémité attractive vers $G$ , l'île est portée à $G$ , et de $G$ à $H$ , en tournant la pierre de manière à faire pointer en bas son pôle répulsif. (1838, p. 33) | Vraisemblance, technicité. |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

108

But it must be observed, that this island cannot move beyond the extent of the dominions below, nor can it rise above the height of four miles. For which the astronomers (who have written large systems concerning the stone) assign the following reason: that the magnetic virtue does not extend beyond the distance of four miles, and that the mineral, which acts upon the stone in the bowels of the earth, and in the sea about six leagues distant from the shore, is not diffused through the whole globe, but terminated with the limits of the king's dominions: and it was easy, from the great advantage of such a superior situation, for a prince to bring under his obedience, whatever country lay within the attraction of that magnet when the stone is put parallel to the plane of the horizon the island stands still; for in that case the extremities of it, being at equal distance from the earth, act with equal force, the one in drawing downwards, the other in pushing upwards, and consequently no motion can ensue. This loadstone is under the care of certain astronomers, who, from time to time, give it such positions as the monarch directs. They spend the greatest part of their lives in observing the celestial bodies, which they do by the assistance of glasses, far excelling ours in goodness. For, although their largest telescopes do not exceed three feet, they magnify much more than those of a hundred with us, and show the stars with greater clearness. This advantage has enabled them to extend their discoveries, much farther than our astronomers in Europe; for they have made a catalogue of ten thousand fixed stars, whereas the largest of ours, do not contain above one third part of that number. They have likewise discovered two lesser stars, or satellites, which revolve about Mars; whereof the innermost is distant from the centre of the primary planet, exactly three of his diameters, and the outermost, five; the former revolves in the space of ten hours, and the latter in twenty-one and a half; so that the squares of their periodical times, are very near in the same proportion with the cubes of their distance, from the centre of Mars; which evidently shows them to be governed by the same law of gravitation, that influences the other heavenly bodies. They have observed ninety-...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

Il faut observer cependant que cette île ne peut se mouvoir au-delà d'une certaine étendue au-dessous d'elle, et qu'elle ne peut s'élever à plus de quatre milles de hauteur. Les astronomes, qui ont écrit un grand nombre de volumes sur la pierre d'aimant, expliquent ce fait de la manière suivante. La vertu magnétique, disent-ils, ne s'étend pas au-delà d'une distance de quatre milles, et le minéral qui agit sur la pierre au sein de la terre et de la mer à environ six lieues du rivage, n'existe point dans toutes les parties du globe, mais seulement dans les états de Balnibarbi. Avec l'immense avantage de cette position, il était facile à un prince de soumettre toute la contrée qui se trouvait sous l'influence de cet aimant. Cette pierre aimantée est confiée aux soins de quelques astronomes, qui lui font prendre les positions ordonnées par le roi. Ils passent la plus grande partie de leur vie à observer les corps célestes avec des lunettes beaucoup meilleures que les nôtres; car les plus grands de leurs télescopes n'ont pas plus de trois pieds, et ils grossissent les objets plus que ceux de cent pieds ne le font chez nous, et montrent les étoiles avec la plus parfaite clarté. Cet avantage leur a permis de pousser les découvertes bien plus loin que nous, et ils comptent dix mille étoiles fixes, tandis que nos calculs les plus amples ne vont pas au tiers de ce nombre. De plus, ils ont découvert deux étoiles inférieures ou satellites, qui tournent autour de Mars, et dont la plus proche de la planète supérieure est à une distance du centre de celle-ci équivalente à trois fois son diamètre; et la plus éloignée est à une distance de cinq fois le même diamètre. La révolution de la première s'accomplit en dix heures, et celle de la seconde en vingt et une heures et demie; en sorte que les carrés de leurs époques périodiques sont à peu près dans la proportion des cubes de leur distance du centre de Mars, ce qui prouve qu'elles sont gouvernées par la même loi de gravitation qui agit sur les autres corps célestes. Ils ont observé quatre-vingt-treize comètes différentes, et établi leurs périodes avec une grande exactitude. » Si cela est vrai (et ils l'affirment avec beaucoup de confiance), il est à souhaiter que leurs observations soient publiées; car la théorie des comètes jusqu'ici réellement défectueuse et incomplète, arriverait par ce moyen à une perfection égale à celle des autres parties de l'astronomie. (1838, p. 34-7)

**TYPE**

Vraisemblance, technicité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>108</b>	<p>... three different comets, and settled their periods with great exactness. If this be true, (and they affirm it with great confidence) it is much to be wished, that their observations were made publick, whereby the theory of comets, which at present is very lame and defective, might be brought to the same perfection, with other parts of astronomy. <i>(1726, III., p. 41-4, 1727, p. 32-3)</i></p>		<p>Vraisemblance, technicité.</p>
<b>109</b>	<p>or burst by approaching too near the fires from the houses below, as the backs of hot tiron and stone will often do in our chimneys. Of all this the people are well apprised, and understand how far to carry their obstinacy, where their liberty, or property is concerned. <i>(1726, III., p. 46, 1727, p. 32-3)</i></p>	<p>un choc subit pourrait la faire éclater ; elle pourrait aussi se fendre en approchant de trop près des feux de la ville, comme cela arrive à nos tuyaux de cheminée de pierre ou de fonte. Les habitants savent fort bien tout cela ; ils savent aussi jusqu'ou ils peuvent pousser l'obstination, lorsqu'il s'agit de leur liberté et de leurs propriétés. <i>(1838, p. 38)</i></p>	<p>Censure, référence.</p>
<b>110</b>	<p>By a fundamental law of this realm, neither the king, nor either of his two elder sons, are permitted to leave the island; nor the queen till she is past child-bearing <i>(1726, III., p. 47, 1727, p. 34)</i></p>	<p>Une loi fondamentale du royaume défend au roi et à ses deux fils aînés de sortir de l'île, non plus que la reine, tant qu'elle est d'âge à avoir des enfants <i>(1838, p. 38-9)</i></p>	<p>Censure, rang.</p>
<b>111</b>	<p>His conversation with that Lord. <i>(1726, III., p. 48, 1727, p. 34)</i></p>	<p>Sa conversation avec ce seigneur <i>(1838, p. 40)</i></p>	<p>Vraisemblance, répétition.</p>
<b>112</b>	<p>about two hundred pounds English <i>(1726, III., p. 51, 1727, p. 36)</i></p>	<p>deux cents guinées <i>(1838, p. 42)</i></p>	<p>Bienséance, argent.</p>
<b>113</b>	<p>for setting so ill an example to the kingdom, which however was followed by very few, such as were old, and wilful, and weak, like himself <i>(1726, III., p. 56, 1727, p. 41)</i></p>	<p>et parce que je donne un mauvais exemple, qui n'est cependant que par un petit nombre de vieillards faibles et obstinés comme moi <i>(1838, p. 45-6)</i></p>	<p>Bienséance, moralité.</p>
<b>114</b>	<p>that People there being too much taken up in their own speculations, to have regard to what passed here below <i>(1726, III., p. 57, 1727, p. 42)</i></p>	<p>that People there being too much taken up in their own speculations, to have regard to what passed here below <i>(1838, p. 47)</i></p>	<p>Censure, rang.</p>
<b>115</b>	<p>laying the blame entirely upon him, railing at him ever since, and putting others upon the same experiment, with equal assurance...</p>	<p>jetant toute la faute sur lui. Depuis ils n'avaient pas cessé de se railler de lui, et ils avaient induit beaucoup d'autres personnes à tenter la...</p>	<p>Censure, rang.</p>

<b>ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES</b>	<b>RESTITUTION ANONYME (FURNE &amp; FOURNIER)</b>	<b>TYPE</b>
<b>115</b> ...of success, as well as equal disappointment ( <i>1726, III., p. 61, 1727, p. 45</i> )	...même expérience avec une égale confiance dans leurs succès et un égal désappointement. ( <i>1838, p. 50</i> )	Censure, rang.
<b>116</b> considering the bad character he had in the academy, would not go with me himself ( <i>1726, III., p. 61, 1727, p. 46</i> )	considérant qu'il était vu de mauvais œil à l'académie, voulut bien me donner une personne pour m'y accompagner ( <i>1838, p. 50</i> )	Censure, rang.
<b>117</b> The Arts wherein the professors employ themselves ( <i>1726, III., p. 62, 1727, p. 47</i> )	Arts et sciences dans lesquels ses professeurs s'exercent ( <i>1838, p. 50</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>118</b> which growing waste, was purchased and applied to that use ( <i>1726, III., p. 62, 1727, p. 47</i> )	qui, se trouvant inhabités, furent achetés et appliqués à cet usage ( <i>1838, p. 50</i> )	Bienséance, argent.
<b>119</b> and went for many days to the Academy ( <i>1726, III., p. 62, 1727, p. 47</i> )	et je retournai plusieurs jours de suite à l'académie ( <i>1838, p. 50</i> )	Vraisemblance, prolepse.
<b>120</b> out of cucumbers ( <i>1726, III., p. 63, 1727, p. 48</i> )	des concombres ( <i>1838, p. 54</i> )	Vraisemblance, extravagance.
<b>121</b> especially since this had been a very dear season for cucumbers. I made him a small present, for my lord had furnished me with money on purpose, because he knew their practice of begging from all who go to see them. ( <i>1726, III., p. 63, 1727, p. 48</i> )	les concombres ayant été extrêmement chers cette année. Je lui fis un petit présent, mon hôte ayant eu l'attention de me fournir de la monnaie, parce qu'il connaissait la pratique ordinaire de ces savants, qui demandent à tous ceux qui les viennent voir ( <i>1838, p. 54</i> )	Bienséance, argent.
<b>120</b> and scumming off the saliva ( <i>1726, III., p. 64, 1727, p. 49</i> )	et enlevait l'écume salivaire ( <i>1838, p. 55</i> )	Bienséance, corps.
<b>122</b> but when the disease was more stubborn and violent, he let in the muzzle while the bellows were full of wind, which he discharged into the body of the patient, then withdrew the instrument to replenish it, clapping his thumb strongly against the orifice of the fundement; and this being repeated three or four times the adventitious wind would rush out, bringing the noxious along with it (like Water put into a pump and the patient recovers ( <i>1726, III., p. 68-9, 1727, p. 54</i> )	mais, quand le mal était violent, il introduisait le tuyau, le soufflet étant plein de vent, et il le déchargeait dans le corps du malade, puis le retirait pour le remplir de nouveau, en appuyant son pouce sur l'orifice du fondement. Après avoir répété l'opération trois ou quatre fois, le vent introduit sortait avec violence, entraînant avec lui les vapeurs nuisibles, de même que l'eau nettoie les conduits d'une pompe, et le malade était guéri. ( <i>1838, p. 58-9</i> )	Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 123** after the latter, the animal was ready to burst, and made so violent a discharge, as was very offensive to me and my companions. (1726, III., p. 69, 1727, p. 54)
- 124** we left the doctor endeavouring to recover him by the same operation (1726, III., p. 69, 1727, p. 54)
- 125** the universal artist. He told us, he had been thirty years employing his thoughts for the improvement of human life. He had two large rooms full of wonderful curiosities, and fifty men at work. Some, were condensing air into a dry tangible substance, by extracting the nitre, and letting the aqueous or fluid particles percolate; others, softening marble, for pillows and pincushions: others, petrifying the hoofs of a living horse, to preserve them from foundering. The artist himself, was at that time busy upon two great designs; the first to sow land with chaff, wherein he affirmed the true seminal virtue to be contained, as he demonstrated by several experiments, which I was not skilful enough to comprehend. The other was, by a certain composition of gums, minerals, and vegetables, outwardly applied, to prevent the growth of wool upon two young lambs; and he hoped, in a reasonable time to propagate the breed of naked sheep, all over the kingdom. We crossed a walk to the other part of the academy, where, as I have already said, the projectors in speculative learning resided. The first professor I saw, was in a very large room, with forty pupils about him. After salutation, observing me to look earnestly upon a frame, which took up the greatest part of both the length and breadth of the room, he said, perhaps I might wonder to see him employed in a project for improving speculative knowledge, by practical and mechanical operations. But the world would soon be sensible of its usefulness; and he flattered himself, that a more noble exalted thought, never sprang in any other man's head. Every one knew, how laborious the usual method is of attaining to arts and sciences; whereas, by his contrivance, the most ignorant person, at a reasonable charge, and with a little bodily labour, might write books in philosophy, poetry, politicks, laws, mathematicks, and theology, without the least...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

- Après la seconde, l'animal semblait prêt à crever, et fit une décharge si terrible, que nous en fûmes tous très-désagréablement affectés (1838, p. 59)
- et nous laissâmes le docteur occupé à le ressusciter par la même opération. (1838, p. 59)
- d'artiste universel. Il nous dit qu'il avait passé trente ans à réfléchir sur les moyens d'améliorer la vie humaine. Il avait deux grandes pièces remplies de curiosités, et cinquante ouvriers travaillaient sous ses ordres. Les uns condensaient l'air jusqu'à le rendre tangible, en extrayant le nitre et en laissant évaporer les particules fluides et aqueuses ; d'autres amollissaient le marbre pour en faire des oreillers et des pelottes [sic] ; d'autres pétrifiaient la corne d'un cheval vivant, afin de le préserver d'enclouure. Le maître était occupé de deux grands desseins : le premier était d'ensemencer les terres avec du chaume dans lequel, suivant lui, la véritable vertu séminale était contenue, comme il le prouvait par différentes expériences que je n'eus pas l'intelligence de comprendre ; l'autre était d'empêcher, au moyen de certaine composition de gomme, de minéraux et de végétaux, la croissance de la laine sur deux jeunes agneaux. Il espérait, au bout d'un espace de temps raisonnable propager dans le pays la race des moutons sans toison. En traversant un jardin, nous nous trouvâmes de l'autre côté de l'académie, ou, comme je l'ai dit, résidaient les savants abstraits. Le premier professeur que je vis était dans une grande pièce, entouré de quarante élèves. Après les premières salutations, comme il s'aperçut que je regardais attentivement une machine qui tenait presque toute le chambre, il me dit que je serais peut-être surpris d'apprendre qu'il nourrissait en ce moment un projet consistant à perfectionner les sciences spéculatives par des opérations mécaniques. Il se flattait que le monde reconnaîtrait bientôt l'utilité de ce système, et il se glorifiait d'avoir eu la plus noble pensée qui fût jamais entrée dans un cerveau humain. Chacun sait, disait-il, combien les méthodes ordinaires employées pour atteindre aux diverses connaissances sont laborieuses ; et, par ces inventions, la personne la ...

**TYPE**

- Bienséance, corps.
- Bienséance, corps.
- Vraisemblance, extravagance

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

125

...assistance from genius or study. He then led me to the frame, about the sides whereof all his pupils stood in ranks. It was twenty feet square, placed in the middle of the room. The superficies was composed of several bits of wood, about the bigness of a die, but some larger than others. They were all linked together by slender wires. These bits of wood, were covered on every square, with paper pasted on them; and on these papers, were written all the words of their language, in their several moods, tenses, and declensions; but without any order. The professor then desired me to observe; for he was going to set his engine at work. The pupils at his command, took each of them hold of an iron handle, whereof there were forty fixed round the edges of the frame; and giving them a sudden turn, the whole disposition of the words was intirely changed. He then commanded six and thirty of the lads, to read the several lines softly, as they appeared upon the frame; and where they found three or four words together, that might make part of a sentence, they dictated to the four remaining boys, who were scribes. This work was repeated three or four times; and at every turn, the engine was so contrived, that the words shifted into new places, as the square bits of wood moved upside down. Six hours a day the young students were employed in this labour; and the professor showed me several volumes in large folio, already collected, of broken sentences, which he intended to piece together, and out of those rich materials, to give the world a complete body of all arts and sciences; which however might be still improved, and much expedited, if the publick would raise a fund for making and employing live hundred such frames in Lagado, and oblige the managers to contribute in common their several collections. I made my humblest acknowledgment to this illustrious person, for his great communicativeness; and promised, if ever I had the good fortune to return to my native country, that I would do him justice, as the sole inventor of this wonderful machine; the form and contrivance of which I desired leave to delineate on paper, as in the figure here annexed. I told him, although it were the custom of our learned in Europe, to steal inventions from each other, who had thereby at least this...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

... plus ignorante pouvait, à un prix modéré et par un léger exercice corporel, écrire des livres philosophiques, de la poésie, des traités sur la politique, la théologie, les mathématiques, sans le secours du génie ou de l'étude. Alors il me fit approcher du métier autour duquel étaient rangés ses disciples. Ce métier avait vingt pieds carrés, et sa superficie se composait de petits morceaux de bois à peu près de la grosseur d'un dé, mais dont quelques-uns étaient un peu plus gros. Ils étaient liés ensemble par des fils d'archal très-minces. Sur chaque face des dés étaient collés des papiers, et sur ces papiers on avait écrit tous les mots de la langue dans leurs différents modes, temps et déclinaisons, mais sans ordre. Le maître m'invita à regarder, parce qu'il allait mettre la machine en mouvement. A son commandement, les élèves prirent chacun une des manivelles de fer, au nombre de quarante, qui étaient fixées le long du métier, et, faisant tourner ces manivelles, ils firent changer totalement la disposition des mots. Le professeur commanda alors à trente-six de ses élèves de lire tout bas les lignes à mesure qu'elles paraissaient sur le métier, et quand il se trouvait trois ou quatre mots de suite qui pouvaient faire partie d'une phrase, ils la dictaient aux quatre autres jeunes gens qui servaient de secrétaires. Ce travail fut recommencé trois ou quatre fois, et à chaque tour les mots changeant de place, les petits cubes étant renversés du haut en bas. Les élèves étaient occupés six heures par jour à cette besogne, et le professeur me montra plusieurs volumes grand in-folio de phrases décousues qu'il avait déjà recueillies et qu'il avait l'intention d'assortir, espérant tirer de ces riches matériaux un corps complet d'études sur toutes les sciences et tous les grands arts. Mais il pensait que cette entreprise serait grandement activée, et arriverait à un très-haut degré de perfection, si le public consentait à fournir les fonds nécessaires pour établir cinq cents machines semblables dans le royaume, et si les directeurs de ces établissements étaient obligés de contribuer en commun aux différentes collections. Je fis mes très-humbles remerciements à cet illustre personnage pour les communications dont il m'avait gratifiées, et je l'assurai que, si j'avais le bonheur de revoir mon pays, je lui rendrais justice en le citant parmi mes compatriotes comme l'unique auteur de cette merveilleuse machine. Je désirai prendre le dessin de sa forme et de ses divers...

**TYPE**

Vraisemblance,  
extravagance.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**125** ...advantage, that it became a controversy which was the right owner; yet I would take such caution, that he should have the honour entire, without a rival. (1726, III., p. 70-3, 1727, p. 54)

**126** I have often beheld two of those sages almost sinking under the weight of their packs, like pedlers among us; who, when they met in the streets, would lay down their loads, open their saddles, and hold conversation for an hour together; then put up their implements, help each other to resume their burthens, and take their leave. But for short conversations, a man may carry implements in his pockets and under his arms, enough to supply him, and his house he cannot be at a loss: therefore the room where company meet who practice this art, is full of all things ready at hand, requisite to furnish matter of this kind of artificial converse (1726, III., p. 77, 1727, p. 55)

**127** When parties in a state are violent, he offered a wonderful contrivance to reconcile them. The method is this: you take an hundred leaders of each party, you dispose of them into couples of such whose heads are nearest of a size; then let two nice operators saw off the occiput of each couple at the same time, in such a manner that the brain may be equally divided. Let the occiputs thus cut off be interchanged, applying each head of his opposite party-man. It seems indeed to be a work that requireth some exactness, but the professor assured us, that if it were dextrously performed, the cure would be infaillible. For he argued thus; that the two half brains being left to debate the Matter between themselves within the space of one skull, would soon come to a good understanding, and produce that moderation of thinking, so much to be wished for in the heads of those, who imagine they come into the world only to watch and govern its motion : and as to the difference of brains in quantity or quality, among those who are directors in...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

...mouvements. On peut le voir dans les planches ci-jointes. Je dis encore à l'académicien que, nonobstant l'usage établi chez les savants en Europe de se voler mutuellement les inventions, ce qui laisse toujours quelques doutes sur le véritable inventeur, je prendrais de telles précautions, que l'honneur de sa découverte lui resterait tout entier. (1838, p. 60-4)

J'ai vu souvent deux de ces savants hommes pliant sous leur charge, qu'ils portaient à la façon de nos colporteurs, s'arrêter dans la rue pour causer ensemble, poser à terre leur paquet, délier leur sac, ensuite, après une heure de conversation, ils s'aidaient réciproquement à se recharger, et prenaient congé l'un de l'autre. Pour les discours communs, on pouvait porter dans ses poches et sous ses bras tout ce qu'il était nécessaire d'exprimer ; et chez soi on avait toujours tout ce qu'il fallait. Mais les pièces dans lesquelles devaient se réunir plusieurs personnes parlant ce langage, étaient pourvues de toutes les choses qui pouvaient servir à la conversation artificielle. (1838, p. 66)

Dans le cas où des partis politique ardents troubleraient la tranquillité, le docteur proposait un singulier moyen de les apaiser. Sa recette était comme il suit : Prenez une centaine de meneurs de chaque parti, rangez-les par couples, en les assortissant d'après la grosseur de leur tête ; alors faites scier, par un habile opérateur, les deux crânes de chaque couple en même temps, de manière que le cerveau puisse être également divisé ; échangez ensemble les occiputs ainsi coupés, en appliquant l'un au crâne de l'autre individu. Les couples se composaient toujours d'hommes de partis différents et de dimensions cérébrales égales. L'opération me semblait délicate ; mais le professeur m'assure que, si elle était faite avec adresse, la guérison était infaillible. Il raisonnait ainsi : les deux demi-cerveaux, ayant à débattre l'un avec l'autre la question en litige dans l'espace d'un seul crâne, devaient nécessairement arriver à s'entendre, et cela produisait cette modération, cette régularité, si désirables dans les têtes de ceux qui se croient nés pour surveiller et gouverner tous les mouvements de ce monde. A l'égard des différences de qualité ou de quantité qui...

**TYPE**

Vraisemblance, extravagance.

Vraisemblance, extravagance.

Censure, référence



**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>127</b>	...faction; the doctor assured us from his own knowledge, that it was a perfect trifle. (1726, III., p. 85-6, 1727, p. 61)	...pouvaient se trouver dans les cerveaux de ces directeurs de factions, le docteur assura qu'elles étaient tout-à-fait insignifiantes (1838, p. 72)	Censure, référence.
<b>128</b>	the whole discourse was written with great acuteness, containing many observations both curious and useful for politicians, but as I conceived not altogether complete. This I ventured to tell the Author, and offered if he pleased to supply him with some addition. He received my proposition with more compliance than is usual among writers, especially those of the projecting species, professing he would be glad to receive farther information. (1726, III., p. 89-90, 1727, p. 64)	Le projet était écrit avec beaucoup de talent, et contenait des observations également utiles et curieuses pour les hommes d'état ; cependant il me parut incomplet. Je m'aventurai à le dire à l'auteur, et j'offris d'y faire quelques additions. Il reçut ma proposition avec plus de complaisance que les écrivains, surtout ceux qui appartiennent à la classe des théoriciens, n'ont coutume de le faire, et il m'assura qu'il serait charmé de profiter de mes lumières. (1838, p. 76)	Censure, rang.
<b>129</b>	In this park are several smaller inclosures for cattle, corn, and gardening (1726, III., p. 96, 1727, p. 70)	Ce parc renferme d'autres petits enclos pour les bestiaux, le blé et les jardins (1838, p. 87)	Vraisemblance, trivialité.
<b>130</b>	nor can he call the same persons up again in less than three months, except upon very extraordinary occasions. (1726, III., p. 97, 1727, p. 70)	et il ne peut évoquer le même esprit qu'à trois mois d'intervalle, à moins que ce ne soit pour quelque grande occasion. (1838, p. 87-8)	Vraisemblance, extravagance.
<b>131</b>	armed and dressed in a very antick manner (1726, III., p. 97, 1727, p. 71)	armés et habillés d'une manière très-ancienne (1838, p. 89)	Vraisemblance, trivialité.
<b>132</b>	I now observed myself to be less terrified than I had been in the morning (1726, III., p. 99, 1727, p. 72)	Je remarquai que ma frayeur était moins grande à cette seconde apparition (1838, p. 89-90)	Bienséance, moralité.
<b>133</b>	We were in a chamber, from whence there was a fair prospect into the park. And because my first inclination was to be entertained with scenes of pomp and magnificence, I desired to see Alexander the Great at the head of his army, just after the battle of Arbela: which, upon a motion of the governor's finger, immediately appeared in a large field, under the window where we stood. Alexander was called up into the room: it was with great difficulty that I understood his Greek, and had but little of my own. He assured me upon his honour "that he was not poisoned, but died of a bad fever by excessive drinking." Next, I saw Hannibal...	Nous étions dans une pièce d'où l'on avait une très-belle vue sur le parc, et comme mon premier souhait fut de voir des scènes pompeuses et magnifiques, je demandai à voir Alexandre-le-Grand à la tête de son armée, tel qu'il était après la bataille d'Arbelles. Aussitôt, sur un signe du gouverneur, le prince grec parut sur un vaste champ au-dessous de la fenêtre où nous étions. Alexandre fut invité à monter dans la chambre. J'eus beaucoup de peine à entendre son grec, n'étant pas moi-même très-versé dans cette langue. Il m'assura, sur son honneur, qu'il n'avait pas été empoisonné, mais qu'il était mort d'une fièvre causée par un excès de boisson. Je vis ensuite Annibal...	Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

- |            |   |   |                       |
|------------|---|---|-----------------------|
| <b>133</b> | ...passing the Alps, who told me "he had not a drop of vinegar in his camp. (1726, III., p. 100, 1727, p. 74)   | ...passant les Alpes, et il me dit qu'il n'avait pas une seule goutte de vinaigre dans son camp. (1838, p. 91-2)  | Bienséance, moralité. |
| <b>134</b> | at the head of their troops just ready to engage. I saw the former in his last great triumph. I desired that the senate of Rome might appear before me in one large chamber, and an assembly of somewhat a latter age, in counterview in another. The first seemed to be an assembly of heroes and demi-gods: the other a knot of pedlars, pick-pockets, highway-men and bullies. (1726, III., p. 101-2, 1727, p. 74)   | à la tête de leurs troupes prêtes à se charger. Je vis le premier dans son grand triomphe. Je voulus voir le sénat romain, dans une grande salle, avec une assemblée législative moderne rangée de l'autre côté. Le sénat me sembla une réunion de héros et de demi-dieux ; l'autre assemblée avait l'air d'un tas de porte-balles, de filoux, de voleurs de grand chemin, et de matamores. (1838, p. 93)   | Censure, référence.   |
| <b>135</b> | and could easily discover the most consummate virtue, the greatest intrepidity, and firmness of mind, the truest love of his country, and general benevolence for mankind in every lineament of his countenance. I observed with much pleasure, that these two persons were in good intelligence with each other (1726, III., p. 102, 1727, p. 75)  | et je discernai dans chacun de ses traits le courage le plus indomptable, la plus grande fermeté d'âme, le plus sincère amour pour sa patrie, joint à une bienveillance générale. Je remarquai avec beaucoup de plaisir que ces deux personnes étaient en très-bonne intelligence l'une avec l'autre (1838, p. 94)  | Censure, référence.   |
| <b>136</b> | I had the honour to have much conversation with Brutus; and was told that his ancestors Junius, Socrates, Epaminondas, Cato the Younger, Sir Thomas More, and himself, were perpetually together: a Sextumvirate to which all the Ages of the World cannot add a Seventh. It would be tedious to trouble the reader with relating what vast numbers of illustrious persons were called up, to gratify that insatiable desire I had to see the world in every period of antiquity placed before me. I chiefly fed mine eyes with beholding the destroyers of tyrants and usurpers, and the restorers of liberty to oppressed and injured nations. But it is impossible to express the satisfaction I received in my own mind, after such a manner as to make it a suitable entertainment to the reader (1726, III., p. 102-3, 1727, p. 75-6) | I had the honour to have much conversation with Brutus; and was told that his ancestors Junius, Socrates, Epaminondas, Cato the Younger, Sir Thomas More, and himself, were perpetually together: a Sextumvirate to which all the Ages of the World cannot add a Seventh. It would be tedious to trouble the reader with relating what vast numbers of illustrious persons were called up, to gratify that insatiable desire I had to see the world in every period of antiquity placed before me. I chiefly fed mine eyes with beholding the destroyers of tyrants and usurpers, and the restorers of liberty to oppressed and injured nations. But it is impossible to express the satisfaction I received in my own mind, after such a manner as to make it a suitable entertainment to the reader (1838, p. 94-5) | Censure, référence.   |
| <b>137</b> | A further account of Glubbubdrib. Antient ant modern history corrected. Having a desire to see those ancients, who were most renowned for wit and learning, I set apart one day on purpose. I proposed that Homer and Aristotle might appear at the head of...  | Continuation de la description de Glubbubdrib. Histoire ancienne et moderne corrigée. Désirant voir les anciens les plus renommés pour l'esprit et la science, je voulus leur consacrer un jour. Je demandai que l'on fit apparaître Homère et Aristote à la tête de leurs...   | Censure, référence.   |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

137

...of the palace. I knew and could distinguish those two heroes at first sight, not only from the crowd, but from each other. Homer was the taller and comelier person of the two, walked very erect for one of his age, and his eyes were the most quick and piercing I ever beheld. Aristotle stooped much, and made use of a staff. His visage was meagre, his hair lank and thin, and his voice hollow. I soon discovered that both of them were perfect strangers to the rest of the company, and had never seen or heard of them before. And I had a whisper from a ghost, who shall be nameless, that these commentators always kept in the most distant quarters from their principals in the lower world, through a consciousness of shame and guilt, because they had so horribly misrepresented the meaning of those authors to posterity. I introduced Didymus and Eustathius to Homer, and prevailed on him to treat them better than perhaps they deserved; for he soon found they wanted a Genius to enter into the Spirit of a Poet. But Aristotle was out of all patience with the account I gave him of Scotus and Ramus, as I presented them to him; and he asked them, whether the rest of the tribe were as great dunces as themselves. I then desired the governor to call up Descartes and Gassendi, with whom I prevailed to explain their systems to Aristotle. This great philosopher freely acknowledged his own mistakes in natural philosophy, because he proceeded in many things upon conjecture, as all men must do; and he found, that Gassendi, who had made the doctrine of Epicurus as palatable as he could, and the Vortices of Descartes were equally exploded.. He predicted the same fate to attraction, whereof the present learned are such zealous assertors. He said, that new systems of nature were but fashions, which would vary in every age; and even those who pretend to demonstrate them from mathematical principles would flourish but a short period of time, and be out of vogue when that was determined. I spent five days in conversing with many others of the antient learned. I saw most of the Roman Emperors. I prevailed on the governor to call up Eliogabalus's cooks to dress us a dinner, but they could show us much of their skill, for want of materials. A Helot of Agesilaus made us a dish of...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

...commentateurs ; mais ceux-ci étaient tellement nombreux, qu'il y en eut plusieurs centaines qui furent obligés d'attendre dans les antichambres et dans les cours du palais. Au premier coup d'œil je reconnus ces deux grands hommes, et les distinguai non-seulement de la foule, mais aussi l'un de l'autre. Homère était le plus grand, et avait meilleure mine qu'Aristote ; il se tenait très-droit pour son âge, et ses yeux étaient les plus vifs, les plus perçants que j'eusse jamais vus. Aristote se courbait beaucoup, et il se servait d'une canne. Son visage était maigre, ses cheveux rares et lisses, sa voix creuse. Je m'aperçus bientôt qu'ils étaient l'un et l'autre parfaitement étrangers au reste de la compagnie, et n'avaient pas entendu parler auparavant. Un spectre, que je ne nommerai point, me dit à l'oreille que ces commentateurs se tenaient toujours le plus loin qu'ils pouvaient de leurs auteurs dans le monde souterrain, parce qu'ils étaient honteux d'avoir si indignement représenté à la postérité les pensées de ces grands écrivains. Je présentai à Homère didyme et Eustathius, et je l'induisis à les traiter mieux qu'ils ne le méritaient peut-être ; car il reconnut bientôt qu'ils n'avaient pas le génie nécessaire pour comprendre un poète. Mais Aristote perdit patience lorsque je lui rendis compte des travaux de Scot et de Ramus, en lui présentant ces deux savants ; et il leur demanda si tous les individus de leur classe étaient aussi benets qu'ils paraissaient l'être eux-mêmes. Alors je priai le gouverneur d'évoquer Descartes et Gassendi, et j'engageai ceux-ci à expliquer leurs systèmes à Aristote. Ce grand philosophe reconnut ses erreurs dans la physique, lesquelles provenaient de ce qu'il avait raisonné d'après des conjectures, comme tous les hommes doivent le faire ; et il nous fit remarquer que Gassendi, qui avait rendu la doctrine d'Epicure aussi acceptable qu'il l'avait pu, et les tourbillons de Descartes, avaient été à leur tour rejetés. Il prédit le même sort à l'attraction, que les savants de nos jours soutiennent avec tant d'ardeur. Il disait que tout système nouveau sur les choses naturelles n'était qu'une mode nouvelle, et devait varier à chaque siècle, et que ceux qui prétendaient les appuyer sur des démonstrations mathématiques, auraient de même une vogue momentanée, et tomberaient ensuite dans l'oubli. Je passai cinq jours à converser avec d'autres savants hommes de l'antiquité. Le gouverneur eut la complaisance d'évoquer les cuisiniers...

**TYPE**

Censure, référence.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>137</b>	...spartan broth, but I was not able to get down a second spoonful. (1726, III., p. 104-7, 1727, p. 76)	...d'Héliogabale, pour apprêter notre dîner ; ais ils ne purent nous montrer toute leur habileté, faute de matériaux. Un ilote d'Agésilas nous fit un plat de brouet noir lacédémonien, et nous ne pûmes avaler la seconde cuillerée de ce mets. (1838, p. 96-8)	Censure, référence.
<b>138</b>	a great number of persons concerned were called up, and upon a very slight examination, discovered such a scene of infamy, that I cannot reflect upon it without some seriousness. (1726, III., p. 112, 1727, p. 80)	Un grand nombre de personnes furent appelées, et le plus léger examen me fit découvrir tant d'infamie, que je ne puis y penser sans tristesse. (1838, p. 104)	Censure, référence.
<b>139</b>	more to the perverting of justice in order to destroy the innocent (1726, III., p. 113, 1727, p. 81)	que le plus grand nombre avaient perverti les lois pour perdre l'innocence. (1838, p. 104)	Censure, référence.
<b>140</b>	son of Libertina, who waited on one of the Emperor's mistresses (1726, III., p. 115, 1727, p. 83)	au fils de Libertina, suivante d'une des maîtresses de l'empereur (1838, p. 105)	Censure, référence.
<b>141</b>	I was surprised to find corruption grown so high and so quick in that empire, by the force of luxury to lately introduced, which made me less wonder at many parallel cafes in other countries, where vices of all kinds have reigned for much longer ,and where the whole praise as well as pillage hath been engrossed by the chief commander, who perhaps had the least title to either. (1726, III., p. 115-6, 1727, p. 84)	Je fus surprise de voir combien la corruption s'était étendue rapidement dans cet empire, et cela diminua mon étonnement à l'égard des exemples analogues offerts en d'autres pays où les vices de toutes sortes ont régné si long-temps, où les louanges et le pillage sont monopolisés par les généraux, bien qu'ils aient souvent moins de titres que le dernier de leurs soldats aux unes et à l'autre. (1838, p. 106-7)	Censure, référence.
<b>142</b>	The Author confined (1726, III., p. 118, 1727, p. 85)	A son arrivée il est arrêté (1838, p. 108)	Vraisemblance, répétition.
<b>143</b>	The King's great lenity to his subjects (1726, III., p. 118, 1727, p. 85)	Grande indulgence du roi envers ses sujets (1838, p. 108)	Censure, référence.
<b>144</b>	This is the court style, and I found it to be more than matter of form (1726, III., p. 122, 1727, p. 89)	Tel est le style de cette cour, et je trouvai que ce n'était pas une simple forme de discours (1838, p. 108)	Vraisemblance, répétition.
<b>145</b>	wherein it were much to be wished that the Monarchs of Europe would imitate him (1726, III., p. 123, 1727, p. 90)	étant sous ce rapport un modèle à présenter aux souverains de l'Europe (1838, p. 113)	Censure, référence.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

- |            |   |   |                            |
|------------|---|---|----------------------------|
| <b>146</b> | eleven moons and an half ( <i>1726, III., p. 125, 1727, p. 91</i> )   | onze lunes et demie ( <i>1838, p. 114</i> )   | Vraisemblance, temps.      |
| <b>147</b> | with many conversations between the author and some eminent persons upon that subject. ( <i>1726, III., p. 127, 1727, p. 94</i> )   | Conversation entre l’auteur et quelques personnages de marque sur ce sujet. ( <i>1838, p. 116</i> )   | Vraisemblance, répétition. |
| <b>148</b> | Where any of these wanted fortunes, I would provide them with convenient lodges round my own estate, and have some form of them always at my table ( <i>1726, III., p. 134, 1727, p. 101</i> )  | Si quelques-uns d’eux manquaient de fortune, je leur offrirais un logement chez moi, et j’en aurais toujours plusieurs à ma table ( <i>1838, p. 122</i> )   | Bienséance, argent.        |
| <b>149</b> | What wonderful discoveries should we make in astronomy, by outliving and confirming our own predictions, by observing the progress and returns of comets, with the changes of motion in the sun, moon and stars. I enlarged upon many other topics which the natural desire of endless life and sublunary happiness could easily furnish with me. ( <i>1726, III., p. 136, 1727, p. 102</i> )   | Quelles merveilleuses découvertes ne pourrions-nous pas faire en astronomie, ayant l’avantage de survivre aux époques des évènements que nous aurions prédits, et de voir confirmer la vérité de nos prédictions ! Nous pourrions observer la marche et le retour des comètes, et tous les changements dans les mouvements du soleil, de la lune et des étoiles. Je m’étendis sur beaucoup d’autres sujets qui m’étaient fournis par le désir naturel d’une vie sans fin et d’une félicité sublunaire. ( <i>1838, p. 124</i> )  | Vraisemblance, technicité. |
| <b>150</b> | This was the account given me of the Struldbruggs, as near as I can remember. I afterwards saw five or six of different ages, the youngest not above two hundred years old, who were brought me at several time by some of my friends; but although they were told I was a great traveller, and has seen all the world, they had not the least curiosity to ask me a question; only desired I would give them slumskudask, or a token of remembrance, which is a modest way of begging, to avoid the law that strictly forbids it ; because they are provided for by the public, although indeed with a very scanty allowance. They are deprive and hated by all sort of people : when one of them is born, it is reckoned ominous, and their birth is recorded very particularly; so that you may know their age by consulting the registry, which however hath not been kept above a thousand years past, or at least hath been destroyed by time or public disturbances. But the usual way of computing how old they are, is by asking them what Kings or great persons they can remember, and then consulting history, for infallibly the last... | Telle fut la description que l’on me fit des immortels de ce pays, et je crois l’avoir fidèlement rendue. On m’en montra dans la suite cinq ou six de différents siècles, dont les plus jeunes n’avaient pas plus de deux cents ans ; mais on eut beau leur dire que j’étais un grand voyageur, ils ne semblèrent pas tentés de me faire la moindre question ; ils me demandèrent seulement un slumskudask ou souvenir. C’est une manière modeste de demander l’aumône et d’éluder la loi qui leur défend de mendier, l’état pourvoyant à leurs besoins, quoique, à vrai dire, fort mesquinement. Ils sont généralement haïs et méprisés, et la naissance de l’un d’eux est regardée comme un mauvais présage et consignée avec soin, en sorte que l’on peut savoir leur âge en consultant les registres publics, lesquels toutefois ne remontent pas à plus de mille ans, ou du moins ont été détruits avant cette époque, soit par l’effet du temps, soit par des révolutions politiques. Mais, pour reconnaître combien de temps ils ont vécu, on leur demande de quels souverains ou de quels personnages célèbres ils peuvent se ressouvenir, et l’on est sûr que le dernier dont ils ont conservé la... | Bienséance, argent.        |

	<b>ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES</b>	<b>RESTITUTION ANONYME (FURNE &amp; FOURNIER)</b>	<b>TYPE</b>
150	...prince, in their mind, did not begin his reign after they were fourscore years old. (1726, III., p. 143-5, 1727, p. 110)	...mémoire a dû fleurir avant la quatre-vingtième année de l'immortel. (1838, p. 129-30)	Bienséance, argent.
151	I grew heartily ashamed of the pleasing visions I had formed, and thought no tyrant could invent a death into which I would not run with pleasure from such a Life. (1726, III., p. 145-6, 1727, p. 112)	J'eus bien de la honte de toutes les folles imaginations auxquelles je m'étais abandonné sur le système d'une vie éternelle en ce bas monde, et je pensai que le tyran le plus cruel ne pourrait inventer une mort qui ne fût préférable à une telle vie. (1838, p. 130)	Bienséance, moralité.
152	I could not but agree that the laws of this kingdom, relating to the Struldbruggs, were founded upon the strongest reasons, and such as any other country would be under the necessity of enacting in the like circumstances. Otherwise, as avarice is the necessary consequent of old age, those immortals would in time become proprietors of the whole nation, and engross the civil power, which for want of abilities to manage, must end in the ruin of the public. (1726, III., p. 146, 1727, p. 113)	Les lois de ce pays, relatives aux Struldbruggs, me semblèrent parfaitement raisonnables et tout-à-fait nécessaires en pareil cas. Si l'on n'avait pas pris ces précautions, l'avarice augmentant toujours avec l'âge, ces immortels auraient fini par accaparer les propriétés de toute la nation, et se seraient emparés de toute la puissance civile, laquelle, se trouvant en des mains inhabiles, aurait amené la ruine de l'état. (1838, p. 132)	Bienséance, moralité.
153	and a red diamond, which I sold in England for eleven hundred pounds (1726, III., p. 148, 1727, p. 113)	et d'un gros diamant rouge que je vendis en Angleterre onze cents guinées (1838, p. 134)	Bienséance, argent.
154	where there is a narrow straight, leading northward into a long arm of the sea, upon the north west part of which, Yedo, the metropolis, stands (1726, III., p. 149, 1727, p. 113)	sur un détroit qui conduit du côté du nord dans un bras de mer, au nord-ouest duquel on trouve Yedo, capitale de l'empire. (1838, p. 135)	Vraisemblance, espace.
155	He travels up to the country (1726, IV., p. 1, 1727, p. 121)	Il parcourt le pays (1838, p. 145)	Vraisemblance, espace.
156	a strange sort of animal (1726, IV., p. 1, 1727, p. 121)	une singulière espèce d'animal (1838, p. 145)	Bienséance, moralité.
157	I left my poor wife big with child (1726, IV., p. 2, 1727, p. 122)	je laissai ma pauvre femme enceinte (1838, p. 146)	Bienséance, moralité.
158	Robert Purefoy (1726, IV., p. 2, 1727, p. 122)	Robert Purefoy (1838, p. 146)	Vraisemblance, répétition.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES****RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)****TYPE**

- |            |   |  |                              |
|------------|---|--|------------------------------|
| <b>159</b> | on the 14 <sup>th</sup> we met with Captain Pocock of Bristol, at Tenariff, who was going to the bay of Campechy, to cut logwood. On the 16 <sup>th</sup> he was parted from us by a storm; I heard since my return, that his ship foundered, and none escaped, but one cabin-boy. He was an honest man, and a good sailor, but a little too positive in his own opinions, which was the cause of his destruction, as it hath been of several others. For if he had followed my advice, he might have been safe at home with his family at this time as well as myself. (1726, <i>IV.</i> , p. 2-3, 1727, p. 122-3) | Et le 14 nous rencontrâmes à Ténériff le capitaine Pocock de Bristol, qui se rendait dans la baie de Campêche pour couper du bois. Le 16... nous fûmes séparés par une tempête, et j'ai entendu dire depuis mon retour que son bâtiment avait sombré, et que tous les hommes avaient péri, à l'exception d'un mousse. Ce capitaine était un galant homme et un bon marin, mais un peu trop entêté lorsqu'il avait adopté une opinion, et ce défaut causa sa perte, comme il a causé celle de beaucoup d'autres. S'il avait suivi mes conseils, il aurait pu, ainsi que moi et dans le même temps, se trouver sain et sauf dans son pays et au milieu des siens. (1838, p. 146) | Bienséance, moralité.        |
| <b>160</b> | I had fifty hands on board, and my orders were, that I should trade with the Indians in the South-Sea, and make what Discoveries I could. (1726, <i>IV.</i> , p. 3, 1727, p. 123)   | J'avais cinquante hommes à bord, et j'avais ordre de commercer avec les sauvages de la mer du Sud, et de faire toutes les découvertes que je pourrais. (1838, p. 146-7)  | Vraisemblance, technicité.   |
| <b>161</b> | They sent me down victuals and drink, and took the government of the ship to themselves. (1726, <i>IV.</i> , p. 4, 1727, p. 123)  | Ils m'envoyèrent de la nourriture et du vin, et prirent la conduite du bâtiment. (1838, p. 148)  | Bienséance, nourriture.      |
| <b>162</b> | Some of them coming forward near the place where I lay, gave me an opportunity of distinctly marking their form (1726, <i>IV.</i> , p. 7, 1727, p. 126)   | Quelques-uns s'étant un peu approchés de la place où j'étais, je pus les examiner à loisir. (1838, p. 149-50)  | Vraisemblance, répétition.   |
| <b>163</b> | nor any hair at all on their buttocks, except about the anus, which, I presume, nature had placed there to defend them as they sate on the grounded (1726, <i>IV.</i> , p. 7, 1727, p. 126)   | et point de poil sur le derrière, excepté autour de l'anus, apparemment pour garantir cette partie lorsqu'ils s'asseyaient. (1838, p. 151)   | Bienséance, corps.           |
| <b>164</b> | However, I escaped pretty well, by sticking close to the stem of the tree, but was almost stifled with the filth, which fell about me on every side (1726, <i>IV.</i> , p. 9, 1727, p. 128-9)   | cependant je m'en garantis assez bien en me tenant très-serré contre l'arbre, mais je fus presque suffoqué par l'odeur de ce fumier qui tombait tout autour de moi (1838, p. 152)  | Bienséance, bas corporel.    |
| <b>165</b> | The grey steed rubbed my hat all round with his right fore-hoof, and discomposed it so much, that I was forced to adjust it better, by taking it off, and settling it again; whereat both he and his companion (who was a brown bay) appeared to be much surprised; the latter felt the lappet of my coat, and finding it to hang loose...  | Le gris-pommelé passa son pied de devant tout autour de mon chapeau, et le déranga si fort, que je fus obligé de l'ôter pour le remettre en ordre. Cette action parut surprendre à l'excès le cheval et son compagnon, qui était un bai-brun : celui-ci toucha le pan de mon habit et, voyant qu'il ne tenait pas à mon corps, ils se regardèrent avec de nouvelles marques de surprise. (1838, p. 155)  | Vraisemblance, extravagance. |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>165</b>	...about me, they both looked with new signs of wonder (1726, IV., p. 13, 1727, p. 131)		Vraisemblance, extravagance.
<b>166</b>	The House described (1726, IV., p. 18, 1727, p. 135)	Description de ce logis (1838, p. 159)	Vraisemblance, trivialité.
<b>167</b>	His manner of feeding in this country (1726, IV., p. 18, 1727, p. 135)	L'auteur ne sait d'abord comment il pourra se nourrir ; il est enfin tiré de cette inquiétude (1838, p. 159)	Bienséance, nourriture.
<b>168</b>	which I very much wondered at; but wondered more to see the rest employed in domestic business. They seemed but ordinary cattle, however, this confirmed my first opinion, that a people who could so far civilise brute animals, must needs excel in wisdom all the nations of the world (1726, IV., p. 19, 1727, p. 135)	ce qui m'étonna beaucoup; et je fus encore plus surprise de voir les autres occupés de soins domestiques. Ils me paraissaient de véritables chevaux, et leurs manières me confirmèrent dans la pensée que le peuple qui avait pu civiliser des brutes à ce degré devait être le peuple le plus sage de la terre. (1838, p. 160)	Bienséance, moralité.
<b>169</b>	and got ready my presents, for the master and mistress of the house : they were two knives, three bracelets of false pearl, a small looking glass and a bead necklace. The horse neighed three or four times, and I waited to hear some answers in a human voice, but I observed no other returns, than in the same dialect, only one or two a little shriller than his. (1726, IV., p. 20, 1727, p. 136)	je préparai mes présents pour la maître et la maîtresse de la maison ; c'étaient deux couteaux, trois bracelets de perles fausses, un petit miroir et un collier de verroteries. Le cheval hennit trois ou quatre fois, et je prêtai l'oreille pour entendre quelques réponses d'une voix humaine ; mais celles que j'entendis étaient dans le même dialecte, seulement une ou deux furent prononcées par des voix un peu plus claires que celle de mon guide. (1838, p. 160-1)	Vraisemblance, trivialité.
<b>170</b>	which I understood was to attend him (1726, IV., p. 22, 1727, p. 136)	je compris que je devais le suivre (1838, p. 162)	Vraisemblance, répétition.
<b>171</b>	And indeed, I now apprehended, that I must absolutely starve, if I did not get to some of my own species: for as to those filthy Yahoos, although there were few greater lovers of mankind at that time than myself; yet I confess I never saw any sensitive being so detestable on all accounts; and the more I came near them, the more hateful they grew, while I stayed in the country. This the master horse observed by my behaviour, and therefore sent the Yahoo back to his kennel. (1726, IV., p. 25, 1727, p. 140)	Je commençais à craindre en effet de mourir bientôt de faim, si je ne trouvais aucun individu de mon espèce ; car, pour ces vilains yahous, bien que je fusse en ce temps-là un des plus grands amis des hommes, ils me semblaient les êtres animés les plus détestables sous tous les rapports, et plus je les vis de près, plus je les trouvais haïssables, pendant mon séjour dans ce pays. Le maître cheval s'aperçut de mon aversion, et fit ramener le yahou à son toit. (1838, p. 165)	Bienséance, nourriture.



**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>172</b>	he alighted with his hindfeet forward, having by accident got hurt in his left forefoot. (1726, <i>IV.</i> , p. 25, 1727, p. 141)	il descendit par ses pieds de derrière, parce qu'il s'était blessé au pied gauche de devant. (1838, p. 166)	Bienséance, corps.
<b>173</b>	which the old horse ate warm, but the rest cold (1726, <i>IV.</i> , p. 26, 1727, p. 142)	que le vieux cheval mangea chaude, et les autres froide. (1838, p. 166)	Bienséance, nourriture.
<b>174</b>	of quality (1726, <i>IV.</i> , p. 33, 1727, p. 148)	de qualité (1838, p. 170)	Bienséance, moralité.
<b>175</b>	corrected my bad accent (1726, <i>IV.</i> , p. 34, 1727, p. 149)	et je tâchais de prendre l'accent (1838, p. 171)	Bienséance, moralité.
<b>176</b>	some part of me was white, some yellow, at least not so white, and some brown (1726, <i>IV.</i> , p. 39, 1727, p. 155)	qu'il avait vu des parties de ma peau blanches, d'autres jaunes ou moins blanches, et quelques-unes très brunes. (1838, p. 176)	Bienséance, corps.
<b>177</b>	The Author gives a more particular account of himself, and the accidents of his voyage (1726, <i>IV.</i> , p. 47, 1727, p. 163)	L'auteur donne de plus amples détails sur lui-même, et sur les accidents de son voyage (1838, p. 182)	Vraisemblance, répétition.
<b>178</b>	for instance, whether flesh be bread, or bread be flesh, whether the juice of a certain berry be blood or wine (1726, <i>IV.</i> , p. 62, 1727, p. 179)	Par exemple, l'un croit que la chair est du pain, l'autre croit que le pain est de la chair ; l'un soutient que le jus d'une certaine baie est du sang, l'autre soutient que c'est du vin (1838, p. 200)	Censure, référence.
<b>179</b>	whether it be better to kiss a post, or throw it into the fire (1726, <i>IV.</i> , p. 63, 1727, p. 179)	les unes veulent baiser un morceau de bois, les autres disent qu'il est bon à mettre au feu (1838, p. 200)	Censure, référence.
<b>180</b>	It is justifiable to enter into war against our nearest ally, when one of his towns lies convenient for us, or a territory of land, that would render our dominions round and complete (1726, <i>IV.</i> , p. 64, 1727, p. 181)	Un prince peut faire la guerre à son allié le plus voisin, si l'une des villes ou des provinces de ce dernier convient au premier pour arrondir ses domaines. (1838, p. 201)	Censure, référence.
<b>181</b>	no more than he did a gnnayh (a bird of prey) for its cruelty or a sharp stone for cutting my hoof (1726, <i>IV.</i> , p. 68, 1727, p. 185)	que le gnnayh (oiseau de proie) ne l'est pour sa cruauté, ou le caillou pointu pour la propriété qu'il a de couper ses cornes. (1838, p. 205-6)	Bienséance, moralité.
<b>182</b>	whereby they have gone near to confound the very essence of truth and falsehood, of right and wrong (1726, <i>IV.</i> , p. 77, 1727, p. 191)	ils ont entièrement confondu les caractères essentiels du vrai et du faux, du juste et de l'injuste (1838, p. 210)	Censure, référence.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

- |            |  |   |                           |
|------------|--|---|---------------------------|
| <b>183</b> | I assured him, that this whole globe of earth must be at least three times gone round, before one of our better female Yahoos could get her breakfast, or a cup to put it in. (1726, <i>IV.</i> , p. 82, 1727, p. 196)   | Je l'assurai qu'il fallait faire le tour du globe terrestre au moins trois fois pour que l'une de nos femelles de distinction pût avoir son déjeuner ou la tasse dans laquelle il doit être servi. (1838, p. 214-5)   | Bienséance, nourriture.   |
| <b>184</b> | and deprived us of the use of our limbs, till we fell into a profound sleep; although it must be confessed, that we always awaked sick and dispirited, and that the use of this liquor filled us with diseases, which made our livres uncomfortable and short. (1726, <i>IV.</i> , p. 84, 1727, p. 199)  | nous privait de l'usage de nos membres jusqu'à ce que nous tombassions dans un profond sommeil. 'Il est vrai, dis-je, que l'on se réveille toujours de cette sorte de sommeil triste et malade, et que l'usage de cette liqueur engendre plusieurs incommodités qui rendent la vie pénible et courte'. (1838, p. 216)   | Bienséance, corps.        |
| <b>185</b> | and this they call a Purge, or a Clyster (1726, <i>IV.</i> , p. 88, 1727, p. 202)  | et prend le nom de purgation ou de clystère. (1838, p. 220)   | Bienséance, bas corporel. |
| <b>186</b> | The Author's great love of his native country. His Master's observations upon the constitution and administration of England, as described by the Author, with parallel cases and comparisons. His Master's observations upon Human nature (1726, <i>IV.</i> , p. 98, 1727, p. 208)  | Grand attachement de l'auteur pour sa patrie. – Observations de son maître sur la constitution et l'administration de l'Angleterre. – Remarques du maître de l'auteur sur la nature humaine. (1838, p. 229)   | Censure, référence.       |
| <b>187</b> | That our institutions of government and law were plainly owing to our gross defects in reason, and by consequence, in virtue; because reason alone is sufficient to govern a rational creature; which was therefore a character we had no pretence to challenge, even from the account I had given of my own people, although he manifestly perceived, that in order to favour them, I had concealed many particulars, and often said the thing which was not. (1726, <i>IV.</i> , p. 102-3, 1727, p. 212) | Il ajouta que nos institutions de gouvernement et nos lois ne provenaient évidemment que de notre défaut de raison, et par conséquent de vertu, parce que la raison seule suffit pour gouverner une créature raisonnable, caractère auquel nous ne devons point prétendre, même d'après le récit que j'avais fait, bien qu'il se fût aperçu du soin que j'avais pris de taire beaucoup de particularités et souvent de dire la chose qui n'est pas, afin de donner meilleure idée de mes compatriotes. (1838, p. 232) | Censure, référence.       |
| <b>188</b> | My master farther assured me, which I also observed myself, that in the fields where the shining stones are bound, the fiercest and most frequent battles are fought, occasioned by perpetual inroads of the neighbouring Yahoos (1726, <i>IV.</i> , p. 107, 1727, p. 214)   | Mon maître m'assura de plus, et je pus observer moi-même, que les combats les plus fréquents et les plus féroces des yahous avaient lieu dans les champs où ces pierres abondaient, parce qu'ils étaient sujets à de perpétuelles incursions des yahous du voisinage. (1838, p. 235)  | Bienséance, argent.       |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

189

My master continuing his discourse, said, there was nothing that rendered the Yahoos more odious, than their undistinguishing appetite to devour everything that came in their way, whether herbs, roots, berries, the corrupted flesh of animals, or all mingled together : and it was peculiar in their temper, that they were fonder of what they could get by rapine or stealth at a greater distance, than much better food provided for them at home. If their prey held out, they would eat till they were ready to burst, after which nature had pointed out to them a certain root that gave them a general evacuation.” There was also another kind of root very juicy, but somewhat rare and difficult to be found, which the Yahoos fought for with much eagerness, and would suck it with great delight; and it produced the same effects that wine hath upon us It would make them sometimes hug, and sometimes tear one another, they would howl and grin, and chatter, and tumble, and then fall asleep in the dirt. (1726, *IV.*, p. 108-9, 1727, p. 214)

190

I did indeed observe, that the Yahoos were the only animals in this country subject to any diseases which, however, were much fewer than horses have among us, and contracted, not by any ill-treatment they meet with, but by the nastiness and greediness of that sordid brute. Neither has their language any more than a general appellation for those maladies, which is borrowed from the name of the beast, and called hnea-yahoo, or yahoo’s evil; and the cure prescribed is a mixture of their own dung and urine, forcibly put down the yahoo’sthroat. This I have since often known to have been taken with success, and do here freely recommend it to my countrymen for the public good, as an admirable specific against all diseases produced by repletion. "As to learning, government, arts, manufactures, and the like," my master confessed, "he could find little or no resemblance between the yahoos of that country and those in ours; for he only meant to observe what parity there was in our natures. He had heard, indeed, some curious houyhnhnms observe, that in most herds there was a sort of ruling yahoo (as among us there is generally some leading or principal stag in a park), who was always more deformed in body, and...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

Il n’est rien, continua mon maître, qui rende les yahous plus odieux que la voracité qui les porte à manger avidement tout ce qu’ils trouvent sur leur chemin, herbes, racines, fruits, chairs corrompues, ou tout cela mêlé ensemble ; et l’une de leurs singularités, c’est qu’ils préfèrent ce qu’ils obtiennent au loin par le vol ou la rapine, à de meilleurs aliments qui leur sont donnés au logis. Tant que leur proie dure, ils mangent au point d’être prêts de crever ; ensuite leur...instinct leur a fait connaître une certaine racine qui leur procure une évacuation générale. Ils font encore usage d’une autre racine succulente, mais très-difficile à trouver ; ils sucent avec délice cette racine, et cela produit sur eux l’effet produit sur nous par le vin. Tantôt cette substance les porte à se caresser, tantôt à se déchirer l’un l’autre ; ils font des hurlements, des grimaces, profèrent des sons pressés et inarticulés, marchent en chancelant, et tombent enfin dans la boue. (1838, p. 236-7)

J’avais en effet observe que les yahous étaient les seuls animaux du pays qui fussent sujets à des maladies, lesquelles toutefois étaient moins nombreuses que celles des chevaux parmi nous, et ne provenaient d’aucun mauvais traitement, mais de la saleté et de la gourmandise de cette bête vorace. Un seul terme général indique toutes ces maladies, et ce terme, emprunté au nom de l’animal, est hnea-yahou, c’est-à-dire le mal des yahous. Le remède prescrit pour ce mal est un mélange de leur fumier et de leur urine, que l’on fait avaler de force au yahou malade. J’ai vu très-souvent appliquer ce remède avec succès, et je le recommande à mes compatriotes dans l’intérêt du bien public, comme un spécifique admirable contre les indispositions produites par la réplétion. Sous le rapport des sciences, du gouvernement, des arts, des manufactures, et autres choses semblables, mon maître avouait qu’il ne trouvait que très-peu ou même point de ressemblance entre les yahous du pays et ceux du mien. Il ne cherchait d’analogie que dans les dispositions naturelles des deux espèces, comme on peut le croire. Quelques Houyhnhnms curieux avaient, il est vrai, observé que, dans la plupart des troupeaux ...

**TYPE**

Bienséance,  
nourriture.

Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

...mischievous in disposition, than any of the rest; that this leader had usually a favourite as like himself as he could get, whose employment was to lick his master's feet and posteriors, and drive the female Yahoos to his kennel; for which he was now and then rewarded with a piece of ass's flesh. This favourite is hated by the whole herd, and therefore, to protect himself, keeps always near the person of his leader. He usually continues in office till a worse can be found; but the very moment he is discarded, his successor, at the head of all the Yahoos in that district, young and old, male and female, come in a body, and discharge their excrements upon him from head to foot. But how far this might be applicable to our courts, and favourites, and ministers of state, my master said I could best determine." I durst make no return to this malicious insinuation, which debased human understanding below the sagacity of a common hound, who has judgment enough to distinguish and follow the cry of the ablest dog in the pack, without being ever mistaken. My master told me, "there were some qualities remarkable in the Yahoos, which he had not observed me to mention, or at least very slightly, in the accounts I had given of humankind." He said, "those animals, like other brutes, had their females in common; but in this they differed, that the she Yahoo would admit the males while she was pregnant; and that the hes would quarrel and fight with the females, as fiercely as with each other; both which practices were such degrees of infamous brutality, as no other sensitive creature ever arrived at. "Another thing he wondered at in the Yahoos, was their strange disposition to nastiness and dirt; whereas there appears to be a natural love of cleanliness in all other animals." As to the two former accusations, I was glad to let them pass without any reply, because I had not a word to offer upon them in defence of my species, which otherwise I certainly had done from my own inclinations. But I could have easily vindicated humankind from the imputation of singularity upon the last article, if there had been any swine in that country (as unluckily for me there were not), which, although it may be a sweeter quadruped than a Yahoo, cannot, I humbly conceive, in justice, pretend to more...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

...d'yahous, il y avait une sorte de chef (de même que dans nos parcs on voit toujours un cerf principal), et que c'était en général le plus difforme et le plus méchant de la troupe. Ce chef avait ordinairement un favori, aussi semblable à lui-même qu'il pouvait le trouver, et dont l'emploi était de lécher les pieds et le derrière de son maître, et d'amener des femelles à sa bauge, services que le maître récompensait de temps à autre par un morceau de chair d'âne. Ce favori était haï de tout le troupeau, et il n'osait pas s'éloigner de la personne du chefil conservait généralement sa charge jusqu'à ce que l'on eût trouvé un individu plus mauvais que lui ; mais dès l'instant où il était renvoyé, son successeur se mettait à la tête des yahous du canton, jeunes et vieux, mâles et femelles, et ils venaient en corps décharger leurs entrailles sur le favori disgracié, et l'en arrosaient de la tête aux pieds. Mon maître me dit qu'il ne pouvait déterminer à quel point cela pouvait être comparable à nos cours, à nos ministres et à nos favoris. Je n'osai répliquer à cette insinuation malicieuse qui rabaissait l'intelligence humaine et la mettait au-dessous de la sagacité d'un chien de chasse ordinaire, lequel a toujours assez de jugement pour suivre le cri du chien le plus expérimenté de la meute, sans jamais se tromper. Mon maître me dit que les yahous avaient des qualités remarquables, desquelles je n'avais que peu ou point parlé dans mes récits sur l'espèce humaine. Il me dit que ces animaux avaient, comme les autres brutes, les femelles en commun ; mais qu'ils différaient des autres en ce que les yahous femelles recevaient les mâles lorsqu'elles étaient pleines, et les mâles se querellaient et se battaient avec les femelles aussi violemment qu'avec les autres mâles. Ces deux pratiques montraient un degré d'infâme brutalité auquel n'arriva jamais aucune autre créature sensible. Il était surpris d'une autre qualité des yahous, c'était leur étrange penchant à l'impudeur et à la saleté. A l'égard de la première accusation, je la laissai passer sans mot dire, n'ayant rien à répliquer pour justifier mon espèce, malgré la bonne envie que j'en avais ; mais il m'eût été bien facile de repousser la seconde imputation, du moins son application exclusive au genre humain, s'il y avait eu des cochons dans le pays, et par malheur il n'y en avait point. Assurément si le cochon est un quadrupède plus doux que le yahou, il ne peut prétendre à un plus haut degré de propreté, et mon maître sans...

**TYPE**

Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

- |            |  |  |                           |
|------------|--|--|---------------------------|
| <b>190</b> | ...cleanliness; and so his honour himself must have owned, if he had seen their filthy way of feeding, and their custom of wallowing and sleeping in the mud. (1726, <i>IV.</i> , p. 109-11, 1727, p. 217)   | ...doute n'aurait pu nier cela, s'il avait vu la dégoûtant manière dont ces animaux se nourrissent, et la coutume qu'ils ont de se vautrer et de dormir dans la fange. (1838, p. 237-9)  | Bienséance, corps.        |
| <b>191</b> | The Author relates several particulars of the Yahoos. The great virtues of the Houyhnhnms. The Education and exercices of their youth. Their general assembly (1726, <i>IV.</i> , p. 117, 1727, p. 220)  | L'auteur raconte quelques particularités des yahous. – Grandes vertus des Houyhnhnms. – Education et exercices de la jeunesse. – Assemblée générale. (1838, p. 244)  | Intervention, omission.   |
| <b>192</b> | As I ought to have understood human nature much better than I supposed it possible for my master to do, so it was easy to apply the character he gave of the yahoos to myself and my countrymen, and I believed I could yet make farther discoveries from my own observations (1726, <i>IV.</i> , p. 117, 1727, p. 220)  | Je devais comprendre la nature humaine beaucoup mieux (du moins je le supposais) que mon maître ne pouvait le faire ; il m'était donc facile de m'appliquer à moi-même et à mes compatriotes le caractère qu'il donnait aux yahous ; et je ne m'imaginai que je pourrais faire d'autres découvertes par mes propres observations. (1838, p. 244)   | Bienséance, moralité.     |
| <b>193</b> | For I have already told the reader how much I was pestered with those odious animals upon my first arrival : and I afterwards failed very narrowly three or four times of falling into their clutches, when I happened to stray at any distance without my hanger (1726, <i>IV.</i> , p. 117, 1727, p. 220)  | J'ai déjà dit combien j'avais été molesté par ces odieux animaux à mon arrivée dans le pays, et depuis je faillis trois ou quatre fois de tomber entre leurs griffes, lorsque je m'écartai un peu de la maison. (1838, p. 245)   | Bienséance, corps.        |
| <b>194</b> | They are prodigiously nimble from their infancy; however, I once caught a young male of three years old, and endeavoured by all marks of tenderness to make it quiet; but the little imp fell a squalling, and scratching, and biting, with such violence, that I was forced to let it go; and it was high time, for a whole troop of old ones came about us at the noise, but finding the cub was safe (for away it ran) and my sorrel nag being by, they durst not venture near us. I observed the young animal's flesh to smell very rank, and the stink was somewhat between a weasel and a fox, but much more disagreeable. I forgot another circumstance, (and perhaps I might have the reader's pardon, if it were wholly omitted) that while I held the odious vermin in my hands, it voided its filthy excrements of a yellow liquid substance all over my clothes; but by good fortune there was a small brook hard by, where I washed myself as clean as I could; although I durst not come into my master's... | Ils sont dès l'enfance d'une vélocité prodigieuse. Une fois je pris un jeune mâle de trois ans, et je tâchai, par toutes sortes de caresses, de le faire tenir tranquille ; mais le petit démon se mit à crier, à égratigner, à mordre avec tant de violence, que je fus obligé de le lâcher ; et il était grandement temps, attendu qu'une troupe de yahous accourait attirée par le bruit, et voyant leur petit sauvé (car il s'était enfui), et mon alezan étant là, ils n'osèrent pas nous aborder. J'observai que la chair du jeune animal avait une odeur très fétide, qui tenait un peu de celle de la fouine, un peu de celle du renard, mais plus désagréable que l'une ou l'autre. J'oubliais une circonstance (peut-être le lecteur me pardonnerait facilement de l'avoir omise tout-à-fait), c'est que, tandis que je tenais cette odieuse vermine dans mes mains, il déchargea ses excréments horribles, jaunes et liquides, sur mes habits, qui en furent entièrement souillés. Par bonheur, un ruisseau était proche, et je m'y | Bienséance, bas corporel. |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

194

...presence, until I were sufficiently aired. By what I could discover, the yahoos appear to be the most unteachable of all animals; their capacities never reaching higher than to draw or carry burdens. Yet I am of opinion, this defect arises chiefly from a perverse, restive disposition. For they are cunning, malicious, treacherous, and revengeful. They are strong and hardy, but of a cowardly spirit, and by consequence insolent, abject, and cruel. It is observed, that the red haired of both sexes, are more libidinous and mischievous than the rest, whom yet they much exceed in strength and activity. The Houyhnhnms keep the yahoos for present use in huts not far from the house; but the rest are sent abroad to certain fields, where they dig up roots, eat several kinds of herbs, and search about for carrion, or sometimes catch weasels and luhimuhs, (a sort of wild rat) which they greedily devour. Nature has taught them to dig deep holes with their nails on the side of a rising ground, wherein they lie by themselves; only the kennels of the females are larger, sufficient to hold two or three cubs. They swim from their infancy like frogs, and are able to continue long under water, where they often take fish, which the females carry home to their young. (1726, IV., p. 119-20, 1727, p. 221-2)

195

In educating the youth of both sexes, their method is admirable, and highly deserves our imitation. These are not suffered to taste a grain of oats, except upon certain days, till eighteen years old; nor milk, but very rarely; and in summer they graze two hours in the morning, and as many in the evening, which their parents likewise observe; but the servants are not allowed above half that time, and a great part of their grass is brought home, which they eat at the most convenient hours, when they can be best spared from work. Temperance, industry, exercise, and cleanliness, are the lessons equally enjoined to the young ones of both sexes: and my master thought it monstrous in us, to give the females a different kind of education from the males, except in some articles of domestick management; whereby, as he truly observed, one half of our...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

...nettoyai de mon mieux ; cependant je ne parus devant mon maître qu'après avoir été suffisamment aéré. D'après tout ce que je pus découvrir, ls yahous sont les animaux les moins susceptibles d'instruction, leur capacité n'allait jamais au-delà de traîner ou de porter des fardeaux. Cependant, à mon avis, ce défaut tient à une disposition rétive et malicieuse ; car ils sont rusés, traîtres, malfaisants et vindicatifs. Ils sont forts et vigoureux, mais couards ; et, par conséquent, insolents, abjects et cruels. On a remarqué que ceux dont le poil est rouge dans les deux sexes sont plus libidineux et plus méchants que les autres, et les surpassent de beaucoup sous le rapport de la force et de l'activité. Les Houyhnhnms tiennent lesyahous dont ils se servent dans des huttes peu éloignées de la maison ; mais le reste est envoyé au dehors dans certains champs où ils déterrent des racines, mangent différentes herbes, cherchent des charognes, et attrapent quelquefois des belettes et des luhimuhs (sorte de rat des champs), qu'ils dévorent gloutonnement. La nature leur apprend à creuser des trous profonds avec leurs ongles sur les flancs des terrains élevés, et ils se couchent dans ces trous ; ceux des femelles sont plus grands que les autres, et peuvent contenir deux ou trois petits. Ils nagent dès leur enfance comme des grenouilles, et peuvent rester long-temps sous l'eau, où ils prennent des poissons que les femelles portent à leurs petits. (1838, p. 245-8)

Leur méthode est admirable pour l'éducation des deux sexes, et serait digne de nous servir de modèle. On ne leur permet pas de goûter un seul grain d'avoine, hors à certains jours, jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; on ne leur donne du lait que très-rarement ; l'été, ils paissent l'herbe deux heures chaque matin et chaque soir, de même que leurs parents ; mais les domestiques n'emploient pas la moitié de ce temps à leur repas, et l'herbe qu'ils doivent consommer est en grande partie apportée à la maison, afin qu'ils mangent aux heures convenables, dans les intervalles de leurs travaux. La tempérance, l'amour du travail, l'exercice, la propreté, sont des choses également enjoindes aux jeunes gens des deux sexes ; et mon maître considérait comme une monstruosité notre usage d'élever les femelles autrement que les ...

**TYPE**

Bienséance, bas corporel.

Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

- |            |  |   |                                   |
|------------|--|---|-----------------------------------|
| <b>195</b> | <p>...natives were good for nothing but bringing children into the world: and to trust the care of our children to such useless animals, he said, was yet a greater instance of brutality. But the Houyhnhnms train up their youth to strength, speed, and hardiness, by exercising them in running races up and down steep hills, and over hard stony grounds, and when they are all in a sweat, they are ordered to leap over head and ears into a pond or river. Four times a year the youth of a certain district meet to show their proficiency in running and leaping, and other feats of strength and agility; where the victor is rewarded, with a song in his or her praise. On this festival, the servants drive a herd of yahoos into the fields laden with hay, and oats, and milk, for a repast to the Houyhnhnms; after which, these brutes are immediately driven back again, for fear of being noisome to the assembly. (1726, IV., p. 228-30, 1727, p. 225)</p> | <p>...mâles, excepté sur quelques points d'économie domestique. Par cet usage, comme il le disait fort bien, la moitié de nos femelles n'étaient bonnes qu'à mettre des enfants au monde ; et confier le soin des nôtres à des animaux aussi inutiles lui semblait un trait de brutalité encore plus marqué. Mais les Houyhnhnms cultivent dans leur jeunesse la force, l'agilité, le courage, en s'exerçant à des courses du haut en bas des collines et sur des terrains pierreux ; et lorsque les poulains sont tout en nage, on leur commande de se plonger par-dessus les oreilles dans un étang ou une rivière. Quatre fois par an, les jeunes gens d'un canton se rassemblent pour montrer leur habileté à courir, à sauter et en d'autres exercices de force ou d'agilité ; et le vainqueur mâle ou femelle est récompensé par un chant à sa louange. A l'occasion de cette fête, les domestiques poussent un troupeau d'yahous chargés de foin, d'avoine et de lait, sur l'arène, pour régaler les Houyhnhnms ; après quoi l'on emmène ces animaux, de peur qu'ils ne troublent la réunion. (1838, p. 254)</p> | <p>Bienséance, moralité.</p>      |
| <b>196</b> | <p>because of the violent hatred the Houyhnhnms, as well as all other animals, bore them; which although their evil disposition sufficiently deserved, could never have arrived at so high a degree, if they had been aborigines, or else they would have long since been rooted out. (1726, IV., p. 134, 1727, p. 231)</p>  | <p>ce qui semblait prouvé par la haine que les Houyhnhnms et tous les autres animaux ont pour les premiers, haine qui, toute méritée qu'elle puisse être par leurs mauvaises dispositions, ne serait jamais arrivée à un tel degré de violence, s'ils avaient été aborigènes, ou se serait apaisée avec le temps. (1838, p. 259)</p>  | <p>Bienséance, moralité.</p>      |
| <b>197</b> | <p>For so I translate the word lyhannh, although it be a much larger fowl (1726, IV., p. 137, 1727, p. 234)</p>  | <p>je traduis ainsi le mot lyhannh, bien qu'il désigne un oiseau beaucoup plus gros (1838, p. 262)</p>  | <p>Vraisemblance, répétition.</p> |
| <b>198</b> | <p>They calculate the year by the revolution of the sun and the moon, but use no subdivisions into weeks. They are well enough acquainted with the motions of those two luminaries, and understand the nature of eclipses; and this is the utmost progress of their astronomy. (1726, IV., p. 139, 1727, p. 236)</p>   | <p>Ils supputent les années par le nombre des révolutions solaires et lunaires ; mais ils n'ont pas les subdivisions par semaines. Ils sont assez instruits sur les mouvements du soleil et de la lune, et comprennent la nature des éclipses : là se borne leur science en astronomie. (1838, p. 263)</p>  | <p>Vraisemblance, technicité.</p> |
| <b>199</b> | <p>Their Verses abound very much in both of these, and usually contain either some exalted notions of friendship and benevolence, or the praises of those who were victors in races (1726, IV., p. 139-40, 1727, p. 236)</p>   | <p>Ces deux figures abondent dans leurs vers ; et ils contiennent en général, soit des idées exaltées d'amitié et de bienveillance, soit l'éloge des vainqueurs aux courses et à d'autres exercices corporels. (1838, p. 263)</p>   | <p>Vraisemblance, répétition.</p> |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES****200**their buildings (*1726, IV., p. 140, 1727, p. 237*)**201**

with greater dexterity, than I could at first imagine. I have seen a white mare of our family thread a needle (which I lent her on purpose) with that joint. They milk their cows, reap their oats, and do all the work which requires hands, in the same manner. They have a kind of hard flints, which, by grinding against other stones, they form into instruments, that serve instead of wedges, axes, and hammers. With tools made of these flints, they likewise cut their hay, and reap their oats, which there grow naturally in several fields: the yahoos draw home the sheaves in carriages, and the servants tread them in certain covered huts to get out the grain, which is kept in stores. They make a rude kind of earthen and wooden vessels, and bake the former in the sun. (*1726, IV., p.140-1, 1727, p. 237*)

**202**

she was a good while consulting her servants about a convenient place where his body should lay (*1726, IV., p. 142, 1727, p. 238*)

**203**

His great improvement in virtue (*1726, IV., p. 145, 1727, p. 241*)

**204**

He falls into a swoon for grief, but submits. He contrives and fishes a canoo, by the help of a fellow-servant, and put to sea at a venture (*1726, IV., p. 145, 1727, p. 241*)

**205**

than to improve and multiply those vices, whereof their brethren in this country had only the share that nature allotted them (*1726, IV., p. 152, 1727, p. 248*)

**206**

which, however, I take for a great compliment (*1726, IV., p. 153, 1727, p. 248*)

**207**

that Death would have been too great a happiness (*1726, IV., p. 156, 1727, p. 252*)

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**leurs bâtiments (*1838, p. 263*)

avec une dextérité qui me causa d'abord une extrême surprise. J'ai vu une jument blanche de notre maison enfiler une aiguille (que je lui avais prêtée pour faire l'expérience) avec cette jointure. Ils peuvent traire leurs vaches, cueillir leur avoine, faire tous les ouvrages manuels de cette manière. Ils ont une sorte de caillou dur avec lequel ils font divers instruments en le frottant contre d'autres pierres ; ces instruments leur tiennent lieu de haches, de coins et de marteaux ; ils en font aussi des faucilles pour couper le foin et l'avoine qui croissent naturellement dans quelques champs. Les yahous traînent les gerbes sur des voitures, et les domestiques foulent les épis dans certaines huttes couvertes pour en tirer le grain que l'on conserve dans des magasins. Ils fabriquent des vases grossiers en terre et en bois, et font cuire les premiers au soleil. (*1838, p. 265*)

elle avait consulté pendant un peu de temps ses domestiques sur la place la plus convenable pour y déposer le corps. (*1838, p. 267*)

Grand progrès qu'il fait dans la vertu (*1838, p. 270*)

Il s'évanouit de douleur, mais ils se soumet. – Il s'ingénie à construire un canot à l'aide de l'un des domestiques, ses camarades ; il le met en mer et vogue à l'aventure. (*1838, p. 270*)

que pour perfectionner et multiplier leurs vices ; tandis que leurs semblables dans le pays des Houyhnhnms avaient seulement les vices qu'ils tenaient de la nature. (*1838, p. 276*)

ce qui me paraît un compliment très-flatteur (*1838, p. 277*)

que la mort eût été pour moi un trop grand bonheur (*1838, p. 282*)

**TYPE**

Vraisemblance, trivialité.

Vraisemblance, technicité.

Bienséance, corps.

Vraisemblance, répétition.

Bienséance, corps.

Bienséance, moralité.

Bienséance, moralité.

Bienséance, moralité.



**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

<b>208</b>	After I had discovered this Island, I considered no farther; but resolved, it should, if possible, be the first place of my banishment, leaving the consequence to fortune. <i>(1726, IV., p. 159, 1727, p. 256)</i>	Après que j’eus découvert cette île, je ne poussai pas plus loin mes recherches, et je me décidai à en faire la première station de mon exil, abandonnant le reste à la fortune. <i>(1838, p. 282)</i>	Vraisemblance, espace.
<b>209</b>	if I may speack it without vanity <i>(1726, IV., p. 161, 1727, p. 257)</i>	si je puis sans vanité parler ainsi <i>(1838, p. 284)</i>	Bienséance, moralité.
<b>210</b>	The Author’s dangerous voyage. He arrives at New-Holland, hoping to settle there. The great civilities of the captain <i>(1726, IV., p. 164, 1727, p. 258)</i>	Dangereux voyage de l’auteur. – Il arrive à la Nouvelle-Hollande ; il espère s’y établir. Grande civilité du capitaine. <i>(1838, p. 286)</i>	Vraisemblance, répétition.
<b>211</b>	I would give so much allowance to the corruption of his nature, as to answer any objection he would please to make, and then he might easily discover the truth <i>(1726, IV., p. 176, 1727, p. 269)</i>	et par indulgence pour sa nature pervertie, je répondrais à toutes les objections qu’il voudrait bien me faire, et qu’il pourrait facilement connaître la vérité <i>(1838, p. 295)</i>	Bienséance, moralité.
<b>212</b>	The Captain persuaded me to accept a suit of clothes newly made, but I would not suffer the tailor to take my measure; however, Don Pedro, being almost of my size, they fitted me well enough. He accoutred me with other necessaries all new, which I aired for twenty four hours before I would use them. <i>(1726, IV., p. 179, 1727, p. 273)</i>	Le capitaine vint à bout de me faire accepter un habit neuf complet ; mais je ne voulus par permettre au tailleur de me prendre mesure. Don Pedro étant à peu près de ma taille, mon habit fait à sa mesure allait assez bien. Il me procura les autres choses nécessaires, le tout absolument neuf ; et je les laissai à l’air pendant vingt-quatre heures avant de m’en servir. <i>(1838, p. 297-8)</i>	Bienséance, corps.
<b>213</b>	but kept my nose well stopped with rue, or sometimes with tobacco <i>(1726, IV., p. 180, 1727, p. 274)</i>	mais je tenais alors mes narines bouchées avec de la rue ou avec du tabac <i>(1838, p. 299)</i>	Bienséance, corps.
<b>214</b>	He took kind leave of me, and embraced me at parting, which I bore as well as I could <i>(1726, IV., p. 181, 1727, p. 275)</i>	En me disant adieu il m’embrassa, et je supportai cette caresse sans montrer trop de répugnance. <i>(1838, p. 300)</i>	Bienséance, corps.
<b>215</b>	But I must freely confess the sight of them filled me only with hatred, disgust, and contempt, and the more by reflecting on the near alliance I had to them. For, although since my unfortunate exile from the Houyhnhnm country, I had compelled myself to tolerate the sight of Yahoos, and to converse with Don Pedro de Mendez; yet my memory and imaginations were perpetually filled with the virtues and ideas of those exalted Houyhnhnms. And when I began to consider, that by copulating with one of the...	Mais je dois avouer que leur vue me remplit d’aversion, de dégoût et de mépris, d’autant plus que je pensais à l’étroite alliance qui existait entre nous ; car, bien que depuis mon malheureux exil de la terre des Houyhnhnms, j’eusse pris sur moi de supporter la vue des yahous, et de converser avec Don Pedro de Mendez, ma mémoire et mon imagination étaient sans cesse remplies des idées et des vertus de ces nobles Houyhnhnms. Et quand je songeais que par mon union avec une femelle yahou j’étais devenu le père de plusieurs de ces...	Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

**TYPE**

- |            |  |  |                         |
|------------|--|--|-------------------------|
| <b>215</b> | ...Yahoo- Species I became a Parent of more, it struck me with the utmost shame, confusion, and horror. As soon as I entered the house, my wife took me in her arms, and kissed me, at which, having not been used to the touch of that odious animal for so many years, I fell in a swoon for almost an hour. At the time I am Writing it is five years since my last return to England : during the first year I could not endure my wife or children in my presence, the very smell of them was intolerable, much less could I suffer them to eat in the same room. To this hour they dare not presume to touch my bread, or drink out of the same cup, neither was I ever able to let one of them take me by the hand ( <i>1726, IV., p. 182-3, 1727, p. 276</i> ) | ... animaux, je me sentais pénétré de honte et d’horreur. A mon entrée à la maison, ma femme me serra dans ses bras et me donna un baiser ; et comme je m’étais déshabitué de l’attouchement de l’odieuse espèce depuis des années, je tombai dans une défaillance qui dura plus d’une heure. Il y a cinq ans, au moment où j’écris, que je suis de retour en Angleterre. La première année, je ne pouvais endure la vue de ma femme et de mes enfants, et leur odeur me semblait intolérables ; j’aurais encore bien moins souffert qu’ils se missent à table avec moi. A cette heure ils n’oseraient toucher mon pain ou boire dans mon verre ; et je ne permets à aucun d’eux de prendre ma main. ( <i>1838, p. 300-2</i> ) | Bienséance, moralité.   |
| <b>216</b> | The Author’s veracity. His design in publishing his work. His censure of those travellers who swerve from the truth. The Author clears himself from any sinister ends in writing. An objection answered. The Method of planting colonies. His native country commended. The right of the crown to those countries described by the author is justified. The difficulty of conquering them. The Author takes his last leave of the reader : proposeth his manner of living for the future, gives good advice, and concludes ( <i>1726, IV., p. 184, 1727, p. 278</i> )  | Véracité de l’auteur. Dans quelle intention il a publié cet ouvrage. Il blâme les voyageurs qui s’écartent de la vérité. Il se justifie de toute malicieuse intention dans ses écrits. Il répond à une objection. Moyen d’établir des colonies. Eloge du pays de l’auteur. Droit de la couronne sur les pays décrits par l’auteur. Difficulté de les conquérir. L’auteur prend définitivement congé du lecteur ; il expose la manière dont il veut passer le reste de sa vie ; il donne de bons conseils et conclut. ( <i>1838, p. 303</i> )   | Intervention, omission. |
| <b>217</b> | because my principal design was to inform, and not to amuse thee ( <i>1726, IV., p. 184, 1727, p. 278</i> )  | parce que mon objet principal était de t’instruire, non de t’amuser ( <i>1838, p. 304</i> )  | Bienséance, moralité.   |
| <b>218</b> | While I retain in my mind the lectures and examples of my noble master, and the other illustrious houyhnhnm, of whom I had so long the honour to be an humble hearer. ( <i>1726, IV., p. 187, 1727, p. 280</i> )   | aussi long-temps que je conserverai dans ma mémoire les leçons et l’exemple de mon noble maître et des illustres Houyhnhnms, desquels j’ai eu plusieurs années l’honneur d’être l’humble auditeur ( <i>1838, p. 305</i> )  | Bienséance, moralité.   |
| <b>219</b> | For who can read of the virtues I have mentioned in the glorious Houyhnhnms, without being ashamed of his own vices, when he considers himself as the reasoning, governing animal of his country? I shall say nothing of those remote nations where Yahoo preside, amongst which, the least corrupted are the...   | Qui pourrait lire ce que j’ai dit des vertus des admirables Houyhnhnms sans être honteux de ses propres vices, surtout en considérant que l’on est l’animal raisonnable et dominant de ce pays ? Je ne dis rien des nations éloignées chez lesquelles les yahous dominant, et dont la moins corrompue est celle des...   | Bienséance, moralité.   |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 219** ...Brobdingnagians, whose wise maxims in morality and government, it would be our happiness to observe. But I forbear descanting farther, and rather leave the judicious reader to his own remarks and applications. (*1726, IV., p. 188, 1727, p. 282*)
- 220** I never suffer a word to pass that may look like reflection, or possibly give the least offence even to those who are most ready to take it. (*1726, IV., p. 189, 1727, p. 285*)
- 221** principles of honour, justice, truth, temperance, public spirit, fortitude, chastity, friendship, benevolence, and fidelity. The names of all which virtues are still retained among us in most languages, and are to be met within some modern as well as ancient authors; which I am able to assert from my own small reading (*1726, IV., p. 192, 1727, p. 285*)
- 222** But as to the formality of taking possession in my sovereign's name, it never came once into my thoughts; and if it had, yet as my affairs then stood, I should perhaps in point of prudence and self-preservation, have put it off to a better opportunity (*1726, IV., p. 195, 1727, p. 288*)
- 223** to apply those excellent lessons of virtue which I learned among the Houyhnhnms; to instruct the Yahoos of my own family, is far as I shall find them docible animals; to behold my figure often in a glass, and thus, if possible, habituate myself by time to tolerate the sight of a human creature; to lament the brutality to Houyhnhnms in my own country, but always treat their persons with respect, for the sake of my noble master, his family, his friends, and the whole Houyhnhnm race, whom these of ours have the honour to resemble in all their lineaments, however their intellectuals came to degenerate. I began last week to permit my wife to sit at dinner with me, at the farthest end of a long table; and to answer (but with the utmost brevity) the few questions I asked her. Yet, the smell of...

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

- ...Brobdingnagians, que nous ferons sagement d'imiter dans leur morale et dans leur gouvernement. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur ce point ; je laisse le lecteur judicieux faire ses propres remarques et les appliquer. (*1838, p. 305-6*)
- je ne laisse jamais passer un mot qui ait seulement d'apparence d'une épigramme, ou qui puisse offenser même les personnes les plus susceptibles. (*1838, p. 306*)
- les vrais principes de l'honneur, de la justice, de la vérité, de la tempérance, de l'esprit public, de la force, de la chasteté, de l'amitié, de la bienveillance et de la fidélité. Les noms de ces vertus existent encore dans la plupart des langues, et se trouvent dans les modernes comme dans les anciens auteurs ; ce que je puis affirmer, d'après mes lectures assez bornées. (*1838, p. 308*)
- Quant à la formalité de la prise de possession au nom de mon souverain, elle ne m'est pas venue une seule fois à l'esprit ; et si j'y avais pensé, dans l'état où se trouvent mes affaires, j'aurais probablement regardé comme plus prudent et plus sûr de remettre la chose à un moment plus opportun. (*1838, p. 309-10*)
- applique les excellentes leçons de vertu que j'ai apprises parmi les Houyhnhnms, instruire les yahous de ma famille autant que le permettra leur docilité de butes, contempler souvent ma figure dans un miroir, afin de m'accoutumer à tolérer la vue d'une créature humaine ; déplorer la brutalité des Houyhnhnms de mon pays, pour l'amour de mon noble maître, de sa famille, de ses amis, de toute la race houyhnhnm, à laquelle les nôtres ont l'honneur de ressembler par leurs traits, bien que leurs facultés intellectuelles soient dégénérées. J'ai permis la semaine passée à ma femme (pour la première fois) de dîner avec moi, en s'assessant au bout d'une longue table, et de répondre (mais le plus brièvement possible) aux questions que je lui adressais. Cependant l'odeur des yahous me paraît toujours très-...

**TYPE**

- Bienséance, moralité.
- Censure, référence.
- Bienséance, moralité.
- Censure, référence.
- Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

223

...a Yahoo continuing very offensive, I always keep my nose well stopped with rue, lavender, or tobacco leaves. And, although it be hard for a man late in life to remove old habits, I am not altogether out of hopes, in some time, to suffer a neighbour Yahoo in my company, without the apprehensions I am yet under of his teeth or his claws. My reconciliation to the Yahoo kind in general might not be so difficult, if they would be content with those vices and follies only which nature has entitled them to. I am not in the least provoked at the sight of a lawyer, a pickpocket, a colonel, a fool, a lord, a gamester, a politician, a whoremonger, a physician, an evidence, a suborner, an attorney, a traitor, or the like; this is all according to the due course of things: but when I behold a lump of deformity and diseases, both in body and mind, smitten with pride, it immediately breaks all the measures of my patience; neither shall I be ever able to comprehend how such an animal, and such a vice, could tally together. The wise and virtuous Houyhnhnms, who abound in all excellences that can adorn a rational creature, have no name for this vice in their language, which has no terms to express any thing that is evil, except those whereby they describe the detestable qualities of their Yahoos, among which they were not able to distinguish this of pride, for want of thoroughly understanding human nature, as it shows itself in other countries where that animal presides. But I, who had more experience, could plainly observe some rudiments of it among the wild Yahoos. But the Houyhnhnms, who live under the government of reason, are no more proud of the good qualities they possess, than I should be for not wanting a leg or an arm; which no man in his wits would boast of, although he must be miserable without them. I dwell the longer upon this subject from the desire I have to make the society of an English Yahoo by any means not insupportable; and therefore I here entreat those who have any tincture of this absurd vice, that they will not presume to come in my sight. (1726, *IV.*, p. 196-8, 1727, p. 288)

**RESTITUTION ANONYME (FURNE & FOURNIER)**

...désagréable, et, en leur présence, je tiens mon nez bouché avec de la rue, de la lavande ou des feuilles de tabac. Il est dur très-certainement pour un homme de mon âge de quitter de vieilles habitudes ; toutefois je ne désespère pas de pouvoir endurer avec le temps la compagnie des yahous du voisinage, pourvu que je puisse me guérir e la crainte de leurs dents et de leurs ongles. Il me serait plus facile de me réconcilier avec l'espèce en général, si elle se contentait d'avoir les faux témoin, d'un procureur, d'un traître et de tant d'autres états qui sont dans l'ordre des choses. Mais quand je vois un monde de difformités et de maladies du corps et de l'esprit toutes engendrées par l'orgueil, la patience m'échappe ; il m'est impossible de concevoir comment un pareil vice et un pareil animal peuvent aller ensemble. Les sages et vertueux Houyhnhnms, qui abondent en toutes les excellences faites pour orner une créature raisonnable, n'ont pas de nom dans leur langue pour ce vice ; ils n'ont en effet aucun terme pour exprimer ce qui est mal, hors ceux qui désignent les détestables qualités de leurs yahous, parmi lesquelles ils n'ont point reconnu l'orgueil, sans doute faute d'avoir bien entendu l'espèce humaine telle qu'elle est dans les pays où elle domine. Cependant moi, grâce à mon expérience, j'ai pleinement discerné les germes de l'orgueil chez l'yahou sauvage. Mais si les Houyhnhnms, qui vivent sous l'empire de la raison, ne sont pas fiers des bonnes qualités qu'ils possèdent que je ne pourrais l'être d'avoir mes deux jambes et mes deux bras, avantage dont aucun homme dans son bon sens ne s'avisera de se targuer, bien que l'on fût très malheureux d'en être privé. Je m'arrête spécialement sur ce point, parce que je désire rendre la société anglaise un peu supportable ; je supplie donc ceux qui sont plus ou moins entachés de ce vice absurde de ne point avoir la hardiesse de se présenter à mes regards. (1838, p. 310-12)

**TYPE**

Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES ET CHEZ FURNE ET FOURNIER**

	<b>TYPE</b>
<b>1</b> for a narrow fortune ( <i>1726, I., p. 2, 1727, p. 2, 1838, p. 5</i> )	Bienséance, argent.
<b>2</b> being advised to alter my condition ( <i>1726, I., p. 3, 1727, p. 3, 1838, p. 5</i> )	Bienséance, moralité.
<b>3</b> strongly attached ( <i>1726, I., p. 7, 1727, p. 5, 1838, p. 7</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>4</b> something alive ( <i>1726, I., p. 7, 1727, p. 8, 1838, p. 9</i> )	Bienséance, corps.
<b>5</b> (as I conjectured) ( <i>1726, I., p. 8, 1727, p. 8, 1838, p. 10</i> )	Vraisemblance, analepse.
<b>6</b> I fell a groaning with Grief and Pain ( <i>1726, I., p. 9, 1727, p. 10, 1838, p. 11</i> )	Bienséance, corps.
<b>7</b> But I should have mentioned, ( <i>1726, I., p. 11, 1727, p. 11, 1838, p. 12</i> )	Vraisemblance, analepse
<b>8</b> by the force of that soporiferous Medicine infused into my Liquor. ( <i>1726, I., p. 20, 1727, p. 17, 1838, p. 19</i> )	Bienséance, corps.
<b>9</b> Rich ( <i>1726, I., p. 33, 1727, p. 25, 1838, p. 29</i> )	Bienséance, argent.
<b>10</b> We began already to converse together in some sort ( <i>1726, I., p. 36, 1727, p. 28, 1838, p. 31</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>11</b> I must Lumos Kelmin pesso desma lon Emposo; that is ( <i>1726, I., p. 36, 1727, p. 28, 1838, p. 32</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>12</b> between Terror and Surprize; for the Sun shone clear, and the Reflexion dazzled their Eyes as I waved the Scymiter to and fro in my Hand ( <i>1726, I., p. 44, 1727, p. 36, 1838, p. 37</i> )	Bienséance, moralité.
<b>13</b> which by the closeness of my Pouch happened to scape wetting in the Sea (an Inconvenience against which all prudent Mariners take special care to provide) ( <i>1726, I., p.44, 1727, p. 36, 1838, p. 37</i> )	Vraisemblance, trivialité.
<b>14</b> my knife and razor ( <i>1726, I., p. 46, 1727, p. 37, 1838, p. 39</i> )	Bienséance, violence.
<b>15</b> [common pack-thread] in England ( <i>1726, I., p. 49, 1727, p. 40, 1838, p. 42</i> )	Adaptation culturelle, lieux.
<b>16</b> upon particular Occasions ( <i>1726, I., p. 50, 1727, p. 41, 1838, p. 43</i> )	Vraisemblance, temps.
<b>17</b> That, the said Man-Mountain shall, in two Moons time, deliver in an exact Survey of the circumference of our Dominions by a Computation of his own Paces round the Coast. ( <i>1726, I., p. 62, 1727, p. 47, 1838, p. 51</i> )	Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES ET CHEZ FURNE ET FOURNIER**

**TYPE**

- 18 which, to avoid the Censure of Vanity, I shall not repeat, he added, that he hoped I should prove a useful Servant, and well deserve all the Favours he had already conferred upon me, or might do for the future *(1726, I., p. 3, 1727, p. 48, 1838, p. 51)* Bienséance, moralité.
- 19 at their own peril *(1726, I., p. 66, 1727, p. 51, 1838, p. 55)* Bienséance, violence.
- 20 as they style him *(1726, I., p. 70, 1727, p. 55, 1838, p. 59)* Vraisemblance, répétition.
- 21 which I readily consented to, on account of his Quality, and Personal Merits, as well as the many good Offices he had done me during my Sollicitations at Court *(1726, I., p. 70, 1727, p. 55, 1838, p. 59)* Bienséance, moralité.
- 22 that I thought it would not become Me, who was a Foreigner, to interfere with Partys *(1726, I., p. 76, 1727, p. 61, 1838, p. 63)* Bienséance, moralité.
- 23 during the War, upon pain of Death, and an Embargo laid by our Emperor upon all Vessels whatsoever *(1726, I., p. 77, 1727, p. 63, 1838, p. 65)* Censure, référence.
- 24 which, as I observed before, had scaped the Emperor's Searchers *(1726, I., p. 80, 1727, p. 65, 1838, p. 66)* Bienséance, bas corporel.
- 25 many of which struck against the Glasses of my Spectacles, but without any other Effect, further than a little to discompose them *(1726, I., p. 81, 1727, p. 66, 1838, p. 67)* Bienséance, corps.
- 26 that it is almost impossible to describe or conceive *(1726, I., p. 81, 1727, p. 66, 1838, p. 67)* Vraisemblance, extravagance.
- 27 and rubbed on some of the same Ointment that was given me at my first arrival, as I have formerly mentioned. I then took off my Spectacles and waiting about an Hour till the Tyde was a little fallen, I waded through the middle with my Cargo *(1726, I., p. 81, 1727, p. 66, 1838, p. 67)* Bienséance, corps.
- 28 When I advanced to the middle of the Channel, they were yet more in pain because I was under Water to my Neck *(1726, I., p. 82, 1727, p. 66, 1838, p. 67)* Vraisemblance, analepse
- 29 wherewith I shall not trouble the Reader *(1726, I., p. 85, 1727, p. 69, 1838, p. 70)* Vraisemblance, interpellation.
- 30 but could not guess the Reason, till I had a Whisper from a certain Person, that Flimnap and Bolgolam had represented my Intercourse with those Ambassadors as a mark of Disaffection, from which I am sure my Heart was wholly free. And this was the first time I began to conceive some imperfect Idea of Courts and Ministers *(1726, I., p. 86, 1727, p. 70, 1838, p. 71)*

## ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES ET CHEZ FURNE ET FOURNIER

## TYPE

- |           |  |  |
|-----------|--|--|
| <b>31</b> | as any two in Europe ( <i>1726, I., p. 86, 1727, p. 70, 1838, p. 71</i> )  | Censure, référence.                    |
| <b>32</b> | it being likewise a Moon-shine night ( <i>1726, I., p. 89, 1727, p. 71, 1838, p. 73</i> )  | Vraisemblance, temps.                  |
| <b>33</b> | the Blefuscudians call it Flunec, but ours is esteemed the better sort ( <i>1726, I., p. 90, 1727, p. 72, 1838, p. 73</i> )  | Adaptation culturelle, <i>realia</i> . |
| <b>34</b> | By the luckiest Chance in the World, I had not discharged myself of any part of it. The Heat I had contracted by coming very near the Flames, and by my labouring to quench them, made the Wine begin to operate ( <i>1726, I., p. 90, 1727, p. 72, 1838, p. 73</i> )  | Bienséance, bas corporel.              |
| <b>35</b> | for the Loss of his time, for the Danger he underwent, for the Hardship of his Imprisonment, and for all the Charges he hath been at in making his Defense ( <i>1726, I., p. 95, 1727, p. 75, 1838, p. 78</i> )  | Censure, référence.                    |
| <b>36</b> | and since it is necessary that there should be a perpetual intercourse of buying and selling, and dealing upon credit, where fraud is permitted or connived at, or hath no law to punish it, the honest dealer is always undone, and the knave gets the advantage ( <i>1726, I., p. 96, 1727, p. 77, 1838, p. 78</i> ) | Censure, référence.                    |
| <b>37</b> | by the degenerate nature of man ( <i>1726, I., p. 99, 1727, p. 80, 1838, p. 81</i> )   | Bienséance, moralité.                  |
| <b>38</b> | and grew to the present height, by the gradual increase of Party and Faction ( <i>1726, I., p. 100, 1727, p. 80, 1838, p. 82</i> )   | Censure, référence.                    |
| <b>39</b> | I shall first say something of the Male Nurseries, and then of the Female ( <i>1726, I., p. 102, 1727, p. 81, 1838, p. 83</i> )  | Vraisemblance, répétition.             |
| <b>40</b> | His reception there ( <i>1726, I., p. 115, 1727, p. 91, 1838, p. 93</i> )  | Vraisemblance, répétition.             |
| <b>41</b> | when he lay under the highest Displeasure of his Imperial Majesty ( <i>1726, I., p. 116, 1727, p. 94, 1838, p. 94</i> )  | Censure, rang.                         |
| <b>42</b> | His Speech was to the following effect, for I took Notes of it as soon as he left me ( <i>1726, I., p. 117, 1727, p. 94, 1838, p. 95</i> )   | Vraisemblance, prolepse.               |
| <b>43</b> | being conscious of my own Merits and Innocence ( <i>1726, I., p. 118, 1727, p. 94, 1838, p. 95</i> )   | Bienséance, moralité.                  |
| <b>44</b> | against the Staute in that Case provided, etc. against the Duty, etc ( <i>1726, I., p. 119, 1727, p. 95, 1838, p. 97</i> )   | Vraisemblance, répétition.             |
| <b>45</b> | so lately an Enemy, and in open War with his imperial Majesty aforesaid. ( <i>1726, I., p. 121, 1727, p. 98, 1838, p. 98</i> )   | Censure, référence.                    |
| <b>46</b> | I shall not trouble the Reader with the Difficulties I was under by the help of certain Paddles ( <i>1726, I., p. 136, 1727, p. 112, 1838, p. 111</i> )  | Vraisemblance, interpellation.         |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES ET CHEZ FURNE ET FOURNIER**

**TYPE**

- 47 The Ceremonies at my Departure were too many to trouble the Reader with at this time (*1726, I., p. 141, 1727, p. 117, 1838, p. 114*) Vraisemblance, interpellation.
- 48 We were now in the Latitude of 30 Degrees South (*1726, I., p. 144, 1727, p. 120, 1838, p. 116*) Vraisemblance, espace.
- 49 I found her Bones in a Hole, picked clean from the Flesh (*1726, I., p. 145, 1727, p. 121, 1838, p. 118*) Bienséance, corps.
- 50 where the Fineness of the Grass made them feed very heartily, though I had always feared the contrary: neither could I possibly have preserved them in so long a Voyage, if the Captain had not allowed me some of his best Bisket, which rubbed to Powder, and mingled with Water, was their constant Food (*1726, I., p. 146, 1727, p. 121, 1838, p. 118*) Bienséance, nourriture.
- 51 and carry'd to a Farmer's House with several Accidents that happened there (*1726, II., p., 1, 1727, p. 125, 1838, p. 139*) Vraisemblance, répétition.
- 52 but discovering a Leak we unshipped our Goods, and winter'd there (*1726, II., p., 2, 1727, p. 125, 1838, p. 140*) Vraisemblance, répétition.
- 53 and to about five Degrees South Latitude (*1726, II., 2, 1727, p. 125, 1838, p. 141*) Vraisemblance, espace.
- 54 whereat I was not a little rejoiced. (*1726, II., 2, 1727, p. 127, 1838, p. 141*) Vraisemblance, répétition.
- 55 [I was struck with the utmost Fear] and Astonishment (*1726, II., p. 8, 1727, p. 132, 1838, p. 145*) Vraisemblance, répétition.
- 56 Grief (*1726, II., p. 10, 1727, p. 133, 1838, p. 147*) Vraisemblance, répétition.
- 57 Wilfulness (*1726, II., p. 10, 158, 1727, p. 134, 1838, p. 147*) Vraisemblance, répétition.
- 58 as I supposed by their talk (*1726, II., p. 14, , 1727, p. 138, 1838, p. 150*) Vraisemblance, répétition.
- 59 for we were wholly unintelligible to each other (*1726, II., p. 16, 1727, p. 140, 1838, p. 152*) Vraisemblance, répétition.
- 60 but as I walked on the Table, being in great surprise all the time, as the indulgent Reader will easily conceive and excuse (*1726, II., p. 18, 1727, p. 142, 1838, p. 155*) Vraisemblance, interpellation.
- 61 which I held under my Arm out of good Manners (*1726, II., p. 18, 1727, p. 142, 1838, p. 155*) Bienséance, moralité.
- 62 his Hand, which my Master took, and made him stroak me gently with it. (*1726, II., p. 19, 1727, p. 143, 1838, p. 155*) Bienséance, moralité.



**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES ET CHEZ FURNE ET FOURNIER****TYPE**

- 63** and found true by Experience in my Travels. (1726, II., p. 20, 1727, p. 144, 1838, p. 157) Vraisemblance, prolepse.
- 64** but not without one good wound on the back, which I gave him as he fled, and made the blood run trickling from him. (1726, II., p. 26, 1727, p. 148, 1838, p. 161) Bienséance, violence.
- 65** calling the Maid to take up the dead rat with a pair of tongs and throw it out of the window. Then she set me on a table where I showed her my hanger all bloody, and wiping it on the lappet of my coat, returned it to the scabbard. I was pressed to do more than one Thing, which another could not do for me (1726, II., p. 27, 1727, p. 149, 1838, p. 162) Bienséance violence.
- 66** though made more convenient by degrees, as I began to learn their Language, and make my Wants known (1726, II., 178, 1727, p. p. 30, 1838, p. 165) Bienséance, nourriture.
- 67** and not above forty Foot high, being little for her Age (1726, II., p. 31, 1727, p. 151, 1838, p. 166) Vraisemblance, extravagance.
- 68** which the Family took up, and afterwards the whole Kingdom (1726, II., p. 31, 1727, p. 151, 1838, p. 166) Vraisemblance, extravagance.
- 69** I considered my self to be a perfect stranger in the country (1726, II., p. 35, 1727, p. 155, 1838, p. 168) Vraisemblance, répétition.
- 70** an animal in that country very finely shaped, about six foot long (1726, II., p. 36, 1727, p. 156, 1838, p. 169) Vraisemblance, extravagance.
- 71** well beaten (1726, II., p. 38, 1727, p. 158, 1838, p. 173) Bienséance, violence.
- 72** It was at least three days before I recovered my Strength (1726, II., p. 39, 1727, p. 159, 1838, p. 173) Bienséance, corps.
- 73** well quilted underneath, furnished it with her Baby's Bed, provided me with Linen and other Necessaries, and made every thing as convenient as she could. We had no other Company but a Boy of the House, who rode after us with the Luggage (1726, II., p. 40, 1727, p. 160, 1838, p. 174) Vraisemblance, technicité.
- 74** at a good price (1726, II., p. 45, 1727, p. 165, 1838, p. 179) Bienséance, argent.
- 75** each piece being about the bigness of eight hundred Moydores; but, allowing for the proportion of all Things between that Country and Europe, and the high price of Gold among them, was hardly so great a sum as a thousand guineas would be in England. (1726, II., p. 45, 1727, p. 165, 1838, p. 179) Bienséance, argent.
- 76** That the Life I had since led, was laborious enough to kill an Animal of ten times my Strength (1726, II., p. 46, 1727, p. 166, 1838, p. 180) Bienséance, violence.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES ET CHEZ FURNE ET FOURNIER****TYPE**

- 77 the latter part was altogether framed in the Style peculiar to that People, whereof I learned some phrases from Glumdalclitch, while she was carrying me to court (1726, II., p. 47, 1727, p. 167, 1838, p. 180) Vraisemblance, trivialité.
- 78 as I lay upon my Breast in her Majesty's right Hand (1726, II., p. 48, 1727, p. 167, 1838, p. 180) Bienséance, corps.
- 79 yet most quadrupeds being an overmatch for me, and field-mice, with some others, too nimble, they could not imagine how I should be able to support my self, unless I fed upon snails and other insects, which they offered by many learned arguments to evince that I could not possibly do (1726, II., p. 50, 1727, p. 169, 1838, p. 183) Bienséance, moralité.
- 80 which I took for a full answer to those gentlemens (1726, II., p. 52, 1727, p. 171, 1838, p. 185) Vraisemblance, répétition.
- 81 like a London Bed-chamber (1726, II., p. 53, 1727, p. 172, 1838, p. 186) Adapation culturelle, lieux.
- 82 The Board that made the ceiling, was to be lifted up and down by two hinges, to put in a bed ready furnished by her majesty's upholsterer, which Glumdalclitch took out every day to air, made it with her own hands, and letting it down at night, locked up the roof over me. (1726, II., p. 53, 1727, p. 172, 1838, p. 186) Vraisemblance, technicité.
- 83 for I verily think he was not full thirty Foot high (1726, II., p. 60, 1727, p. 174, 1838, p. 189) Vraisemblance, extravagance.
- 84 if I would contrive a Boat (1726, II., p. 89, 1727, p. 181, 1838, p. 212) Bienséance, moralité.
- 85 The Fellow was an ingenious Workman (1726, II., p. 89, 1727, p. 181, 1838, p. 212) Bienséance, moralité.
- 86 When it was finished, the Queen was so delighted, that she ran with it in her lap to the king, who ordered it to be put in a cistern full of water, with me in it, by way of trial; where I could not manage my two sculls, or little oars for want of room. But the Queen had before contrived another project. (1726, II., p. 89, 1727, p. 182, 1838, p. 212) Bienséance, moralité.
- 87 was from a monkey, who belonged to one of the clerks of the kitchen (1726, II., p. 92, 1727, p. 184, 1838, p. 215) Bienséance, moralité.
- 88 in which I usually lived, because of its largeness and conveniency. (1726, II., p. 93, 1727, p. 185, 1838, p. 216) Bienséance, moralité.
- 89 [peeping, grinning, and] chattering (1726, II., p. 85, 1727, p. 185, 1838, p. 216) Vraisemblance, répétition.
- 90 Here I sat for some time three hundred yards from the ground, expecting every moment to be blown down by the wind, or to fall by my own giddiness, and come tumbling over and over from the ridge to the eves (1726, II., p. 96, 1727, p. 188, 1838, p. 216) Vraisemblance, répétition.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES ET CHEZ FURNE ET FOURNIER**

**TYPE**

<b>91</b>	picked it out of my mouth with a small needle ( <i>1726, II., p. 96, 1727, p. 188, 1838, p. 216</i> )	Bienséance, corps.
<b>92</b>	He shews his skill in musick ( <i>1726, II., p. 101, 1727, p. 192, 1838, p. 222</i> )	Intervention, omission.
<b>93</b>	as indeed they were the wonder of every one that beheld them ( <i>1726, II., p. 103, 1727, p. 194, 1838, p. 223</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>94</b>	I call it a Spinet, because it somewhat resembled that instrument, and was played upon in the same manner ( <i>1726, II., p. 104, 1727, p. 195, 1838, p. 224</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>95</b>	which would be too great a labour, and to no purpose ( <i>1726, II., p. 105, 1727, p. 195, 1838, p. 225</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>96</b>	where an Enemy or some Rival nation were not in the Case ( <i>1726, II., p. 129, 1727, p. 216, 1838, p. 249</i> )	Censure, référence.
<b>97</b>	and belonged to her governess, a grave elderly gentlewoman, who dealt in writings of morality and devotion. ( <i>1726, II., p. 132, 1727, p. 219, 1838, p. 247</i> )	Intervention, interpolation.
<b>98</b>	as I have already described ( <i>1726, II., p. 140, 1727, p. 227, 1838, p. 253</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>99</b>	I found myself not very well ( <i>1726, II., p. 141, 1727, p. 228, 1838, p. 255</i> )	Bienséance, corps.
<b>100</b>	the chairs, cabinet, and bedstead being screwed to the floor, were much damaged by the ignorance of the seamen, who tore them up by force. Then they knocked off some of the boards for the use of the ship, and when they had got all they had a mind for, let the hulk drop into the sea, which by reason of many breaches made in the bottom and sides, sunk to rights. And indeed I was glad not to have been a spectator of the havock they made; because I am confident it would have sensibly touched me, by bringing former passages into my mind, which I had rather forget ( <i>1726, II., p. 151, 1727, p. 236, 1838, p. 262</i> )	Vraisemblance, extravagance.
<b>101</b>	four wasp-stings, like joiners tacks ; some combings of the Queen's Hair ( <i>1726, II., p. 157, 1727, p. 241, 1838, p. 267</i> )	Bienséance, corps.
<b>102</b>	He is received into Laputa ( <i>1726, III., p. 1, 1727, p. 1, 1838, p. 3</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>103</b>	and a fourth part owner ( <i>1726, III., p. 2, 1727, p. 2, 1838, p. 4</i> )	Bienséance, argent.
<b>104</b>	and three or four books ( <i>1726, III., p. 21, 1727, p. 18, 1838, p. 21</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>105</b>	together with the denominations of many figures of planes and solids ( <i>1726, III., p. 22, 1727, p. 19, 1838, p. 22</i> )	Vraisemblance, répétition.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES ET CHEZ FURNE ET FOURNIER****TYPE**

- 106** This conversation they are apt to run into with the same temper that boys discover, in delighting to hear terrible stories of spirits and hobgoblins, which they greedily listen to, and dare not go to bed (*1726, III., p. 31, 1727, p. 24, 1838, p. 26*) Bienséance, moralité.
- 107** fall into violent factions (*1726, III., p. 44, 1727, p. 31, 1838, p. 37*) Censure, référence.
- 108** I had obtained, by hard study, a good degree of knowledge in their language; I was weary of being confined to an island where I received so little countenance, and resolved to leave it with the first opportunity (*1726, III., p. 49, 1727, p. 35, 1838, p. 41*) Vraisemblance, trivialité.
- 109** This artist is much encouraged and esteemed by the whole fraternity (*1726, III., p. 65, 1727, p. 50, 1838, p. 56*) Vraisemblance, extravagance.
- 110** The Author proposes some Improvements which are honourably received (*1726, III., p. 80, 1727, p. 57, 1838, p. 68*) Intervention, omission.
- 111** No ship ready (*1726, III., p. 94, 1727, p. 68, 1838, p. 84*) Intervention, omission.
- 112** although it were different from that of his island (*1726, III., p. 98, 1727, p. 71, 1838, p. 89*) Vraisemblance, trivialité.
- 113** And we often find by experience that young men are too opinionative and volatile to be guided by the sober dictates of their seniors. (*1726, III., p. 130, 1727, p. 96, 1838, p. 119*) Bienséance, moralité.
- 114** He viewed my hands and feet (*1726, IV., p. 10, 1727, p. 128, 1838, p. 153*) Bienséance, corps.
- 115** and this more especially if it happens, as it did in mine and my friend's case ,and may have done since, that the person appointed to decide all controversies of propriety as well as for the trial of criminals, who should be taken out of the most knowing and wise of his profession, is by the recommendation of a great favourite, or court mistress chosen out of the sect before mentioned, and so, having been under a strange bias all his life against equity and fair dealing, lies as it were under a fatal necessity of favouring, shifting, double dealing and oppression, and besides through Age infirmity, and distempers grown lazy, unactive, and inattentive, and thereby almost incapacitated from doing ny thing becoming the nature of his employment, and the duty of his office; In such cases, the decisions and determinations of men so bred, and so qualified, may with reason be expected on the wrong side of the cause, since those who can take harangue and noise, (if pursued with warmth, and drawn out into a length,) for reasoning ,are not much to be wondered at, if they infer the weight of the argument from the heaviness of the pleading. (*1726, IV., p. 74, 1727, p. 190, 1838, p. 207*) Censure, référence.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 1** I slept sounder than ever I remember to have done in my life, and as I reckoned, above nine Hours; for when I awaked, it was just Day-light (*1726, I., p. 7, 1727, p. 7*)
- 2** I was in the utmost Astonishment (*1726, I., p. 8, 1727, p. 8*)
- 3** These People are most excellent Mathematicians, and arrived to a great Perfection in Mechanicks by the countenance and encouragement of the Emperor, who is a renowned Patron of Learning. This Prince hath several Machines fixed on Wheels for the Carriage of Trees and other great Weights. He often builds his largest Men of War, whereof some are nine foot long, in the Woods where the Timber grows, and has them carried on these Engines three or four hundred Yards to the Sea. (*1726, I., p. 19, 1727, p. 16*)
- 4** The Shout I heard was upon the arrival of this Engine, which it seems set out in four hours after my Landing (*1726, I., p. 19, 1727, p. 16*)
- 5** all the Ornaments and Furniture carried away (*1726, I., p. 22, 1727, p. 19*)
- 6** I had the good fortune to divert the emperor one day after a very extraordinary manner. I desired he would order several sticks of two feet high, and the thickness of an ordinary cane, to be brought me; whereupon his majesty commanded the master of his woods to give directions accordingly; and the next morning six woodmen arrived with as many carriages, drawn by eight horses to each. I took nine of these sticks, and fixing them firmly in the ground in a quadrangular figure, two feet and a half square, I took four other sticks, and tied them parallel at each corner, about two feet from the ground; then I fastened my handkerchief to the nine sticks that stood erect; and extended it on all sides, till it was tight as the top of a drum; and the four parallel sticks, rising about five inches...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

- je fus bientôt enseveli dans le plus profond sommeil que j'eusse jamais goûté, et qui dura environ neuf heures, car je ne m'éveillai qu'au jour. (*1838, p. 9*)
- Dans ma surprise (*1838, p. 10*)
- Ces peuples excellent dans les mathématiques et la mécanique, sciences particulièrement encouragées par leur souverain. Ce prince possède de très-ingénieuses machines de transport, capables de porter des vaisseaux de guerre (quelquefois long de neuf pieds) des forêts où ils ont été construits jusqu'à la côte. (*1838, p. 18*)
- Le bruit que j'avais entendu venait de l'approche de cette machine, qui fut placée parallèlement à mon corps. (*1838, p. 18*)
- et depouillé de tous ses ornements. (*1838, p. 21*)
- Je m'avisai d'un autre amusement qui eut un grand succès. Je priai l'empereur de me faire apporter quelques bâtons de deux pieds de haut et de la grosseur d'une canne ordinaire, et Sa Majesté ordonna au grand-forestier de me procurer ce que je demandais. Le lendemain, six bûcherons, conduisant un nombre égal de voitures traînées par huit chevaux, arrivèrent avec les pièces de bois. J'en pris neuf que j'enfonçai en terre de manière à former un carré de deux pieds et demi ; je tendis mon mouchoir sur ces piquets, jusqu'à ce qu'il fût aussi tendu qu'une peau de tambour ; et quatre bâtons, dépassant le mouchoir de cinq pouces aux quatre coins, servirent à établir le sorte de parapet. Ce travail terminé, j'invitai l'empereur à faire manœuvrer sur cette plate-forme vingt-quatre de ces meilleurs...

**TYPE**

- Vraisemblance, temps.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, technicité.
- Vraisemblance, temps.
- Vraisemblance, répétition.
- Censure, rang.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

6 ... higher than the handkerchief, served as ledges on each side. When I had finished my work, I desired the emperor to let a troop of his best horses twenty-four in number, come and exercise upon this plain. His majesty approved of the proposal, and I took them up, one by one, in my hands, ready mounted and armed, with the proper officers to exercise them. As soon as they got into order they divided into two parties, performed mock skirmishes, discharged blunt arrows, drew their swords, fled and pursued, attacked and retired, and in short discovered the best military discipline I ever beheld. The parallel sticks secured them and their horses from falling over the stage; and the emperor was so much delighted, that he ordered this entertainment to be repeated several days, and once was pleased to be lifted up and give the word of command; and with great difficulty persuaded even the empress herself to let me hold her in her close chair within two yards of the stage, when she was able to take a full view of the whole performance. It was my good fortune, that no ill accident happened in these entertainments; only once a fiery horse, that belonged to one of the captains, pawing with his hoof, struck a hole in my handkerchief, and his foot slipping, he overthrew his rider and himself; but I immediately relieved them both, and covering the hole with one hand, I set down the troop with the other, in the same manner as I took them up. The horse that fell was strained in the left shoulder, but the rider got no hurt; and I repaired my handkerchief as well as I could: however, I would not trust to the strength of it any more, in such dangerous enterprises. About two or three days before I was set at liberty, as I was entertaining the court with this kind of feat, there arrived an express to inform his majesty, that some of his subjects, riding near the place where I was first taken up, had seen a great black substance lying on the ground, very oddly shaped, extending its edges round, as wide as his majesty's bedchamber, and rising up in the middle as high as a man; that it was no living creature, as they at first apprehended, for it lay on the grass without motion; and some of them had walked round it several times; that, by mounting upon each other's shoulders, they had got to the top, which was flat and even, and, stamping...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

... cavaliers : le prince agréa ma proposition, et je pris les hommes et leurs officiers tout montés et tout armés, et les plaçai un à un sur le mouchoir. Là ils exécutèrent un combat simulé avec une précision, un ensemble de mouvements admirable. L'empereur prit grand plaisir à ce spectacle et le fit répéter plusieurs fois ; spectacle et le fit répéter plusieurs fois ; il voulut même se laisser placer sur le plateau et commander les évolutions. Il engagea aussi l'impératrice à me permettre de la tenir dans sa chaise à porteurs à deux pieds de distance de l'arène, et cette princesse consentit, non sans beaucoup de peine, à voir de cette manière la petite guerre. Par un grand bonheur, il n'arriva aucun accident grave : seulement le cheval d'un capitaine fit un trou dans mon mouchoir en piaffant, et tomba avec son cavalier. Je les relevai tous deux à l'instant, et, posant une main sur le trou, je descendis avec l'autre les cavaliers. Le cheval tombé en fut quitte pour une entorse, son maître n'eut rien ; cependant je ne voulus pas risquer davantage de jeu. Pendant un de ces exercices, un exprès vint annoncer à l'empereur une découverte singulière faite à la place où j'avais été d'abord aperçu. C'était un grand objet noir dont les bords s'étendaient circulairement à la largeur de la chambre royale, et dont le milieu s'élevait en forme de pyramide tronquée à la hauteur de deux hommes. On ne croyait pas que cela eût vie, et plusieurs personnes étant montées sur les épaules l'une de l'autre jusqu'à la cime plate et unie du cylindre, elles avaient découvert, en frappant dessus avec leurs pieds, que l'intérieur était creux. On avait supposé que cette machine pouvait appartenir à l'homme-montagne, et l'on proposait, si tel était le cas, de la faire transporter à la capitale. Je devinai à l'instant qu'il s'agissait de mon chapeau, et suppliai Sa Majesté de donner ordre qu'il me fût rapporté le plus tôt possible. Cela fut fait, et il arriva le jour suivant, non en aussi bon état que je l'aurais désiré, mais moins détérioré qu'il aurait pu l'être. On avait percé deux trous dans les bords, et fixé deux crampons dans ces trous ; puis une longue corde fut passée dans ces crochets et attachée au collier du premier de cinq forts chevaux qui traînèrent mon chapeau pendant un trajet d'un demi-mille. Heureusement le sol du pays était uni et mou, autrement mon couvre-chef n'aurait pas résisté à ce voyage. (1838, p. 44-6)

**TYPE**

Censure, rang.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES****6**

... upon it, they found that it was hollow within; that they humbly conceived it might be something belonging to the man-mountain and if his majesty pleased, they would undertake to bring it with only five horses. I presently knew what they meant, and was glad at heart to receive this intelligence. It seems, upon my first reaching the shore after our shipwreck, I was in such confusion, that before I came to the place where I went to sleep, my hat, which I had fastened with a string to my head while I was rowing, and had stuck on all the time I was swimming, fell off after I came to land; the string, as I conjecture, breaking by some accident, which I never observed, but thought my hat had been lost at sea. I entreated his imperial majesty to give orders it might be brought to me as soon as possible, describing to him the use and the nature of it: and the next day the waggoners arrived with it, but not in a very good condition; they had bored two holes in the brim, within an inch and half of the edge, and fastened two hooks in the holes; these hooks were tied by a long cord to the harness, and thus my hat was dragged along for above half an English mile; but, the ground in that country being extremely smooth and level, it received less damage than I expected, one by one, in my hands, ready mounted and armed, with the proper officers to exercise them. As soon as they got into order they divided into two parties, performed mock skirmishes, discharged blunt arrows, drew their swords, fled and pursued, attacked and retired, and in short discovered the best military discipline I ever beheld. The parallel sticks secured them and their horses from falling over the stage; and the emperor was so much delighted, that he ordered this entertainment to be repeated several days, and once was pleased to be lifted up and give the word of command; and with great difficulty persuaded even the empress herself to let me hold her in her close chair within two yards of the stage, when she was able to take a full view of the whole performance. It was my good fortune, that no ill accident happened in these entertainments; only once a fiery horse, that belonged to one of the captains, pawing with his hoof, struck a hole in my handkerchief, and his foot slipping, he overthrew his rider and himself; but I immediately relieved them both, and...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER****TYPE**

Censure, rang.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES****6**

... covering the hole with one hand, I set down the troop with the other, in the same manner as I took them up. The horse that fell was strained in the left shoulder, but the rider got no hurt; and I repaired my handkerchief as well as I could: however, I would not trust to the strength of it any more, in such dangerous enterprises. About two or three days before I was set at liberty, as I was entertaining the court with this kind of feat, there arrived an express to inform his majesty, that some of his subjects, riding near the place where I was first taken up, had seen a great black substance lying on the ground, very oddly shaped, extending its edges round, as wide as his majesty's bedchamber, and rising up in the middle as high as a man; that it was no living creature, as they at first apprehended, for it lay on the grass without motion; and some of them had walked round it several times; that, by mounting upon each other's shoulders, they had got to the top, which was flat and even, and, stamping upon it, they found that it was hollow within; that they humbly conceived it might be something belonging to the man-mountain; and if his majesty pleased, they would undertake to bring it with only five horses. I presently knew what they meant, and was glad at heart to receive this intelligence. It seems, upon my first reaching the shore after our shipwreck, I was in such confusion, that before I came to the place where I went to sleep, my hat, which I had fastened with a string to my head while I was rowing, and had stuck on all the time I was swimming, fell off after I came to land; the string, as I conjecture, breaking by some accident, which I never observed, but thought my hat had been lost at sea. I entreated his imperial majesty to give orders it might be brought to me as soon as possible, describing to him the use and the nature of it: and the next day the waggons arrived with it, but not in a very good condition; they had bored two holes in the brim, within an inch and half of the edge, and fastened two hooks in the holes; these hooks were tied by a long cord to the harness, and thus my hat was dragged along for above half an English mile; but, the ground in that country being extremely smooth and level, it received less damage than I expected. (1727, p. 42)

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER****TYPE**

Censure, rang.



**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 7 The Reader may remember, that when I signed those Articles upon which I recovered my Liberty, there were some which I disliked upon account of their being too servile, neither could any thing but an extreme Necessity have forced me to submit. But being now a Nardac, of the highest Rank in that Empire, such Offices were looked upon as below my Dignity, and the Emperor (to do him Justice) never once mentioned them to me (1726, I., p. 87, 1727, p. 71)
- 8 Their tallest trees are about seven foot high; I mean some of those in the great Royal Park, the Tops whereof I could but just reach with my Fist clenched. The other Vegetables are in the same Proportion; but this I leave to the Reader's Imagination. I shall say but little at present of their Learning, which for many Ages hath flourished in all its Branches among them. (1726, I., p. 93, 1727, p. 74)
- 9 I remember when I was once interceding with the King for a criminal who had wronged his master of a great sum of money, which he had received by order, and ran away with; and happening to tell his Majesty, by way of extenuation, that it was only a breach of trust; the Emperor thought it monstrous in me to offer, as a defence, the greatest aggravation of the crime: and truly I had little to say in return, farther than the common answer, that different nations had different customs, for I confess, I was heartily ashamed (1726, I., p. 96, 1727, p. 77)
- 10 Their Notions relating to the Duties of Parents and Children differ extremely from ours. For, since the Conjunction of Male and Female is founded upon the great Law of Nature, in order to propagate and continue the Species, the Lilliputians will needs have it, that Men and Woment are joined together like other Animals, by the Motives of Concupiscence; and that heir Tenderness towards their Young proceeds from the like natural Principle: for which reason they will never allow, that a Child is under any obligation to his Father for begetting him, or his Mother for bringing him into the...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

Le lecteur peut se rappeler certains articles du traité qui avait précédé ma délivrance, articles que la seule nécessité avait pu me faire accepter en raison de leur servilité. Maintenant ma nouvelle dignité me dispensait de services semblables, et l'empereur, je dois lui rendre cette justice, ne m'en avait jamais parlé. (1838, p. 72)

Leurs arbres ont sept pieds de haut, et les autres végétaux sont dans la même proportion. Je dirai peu de chose des sciences que ce peuple cultive depuis plusieurs siècles dans toutes leurs branches (1838, p. 77)

Je suppliai une fois l'empereur de faire grâce à un criminel qui avait emporté une somme d'argent que son maître l'avait autorisé à recevoir. C'est, disais-je, un simple abus de confiance ; mais le monarque trouva monstrueux que je présentasse comme justification ce qui devait aggraver le crime. Je ne pus répondre que par ce lieu commun : chaque pays a ses coutumes. J'avoue cependant que j'étais honteux au fond du cœur. (1838, p. 78)

Leurs idées relativement aux devoirs des parents sont très-différentes des nôtres. Ils pensent que l'union de l'homme et de la femme étant fondée sur la loi de nature, dont le but est la propagation de l'espèce pour eux comme pour les autres animaux, ils ne sont pas obligés plus que ces derniers à prendre soin de leur progéniture. Par la même raison, ils ne croient point que les enfants aient aucune obligation à leurs père et mère pour les avoir mis au monde, ce qui n'est pas un grand bienfait, vu les misères de la vie, même quand ce don aurait été accordé sciemment. (1838, p. 82-3)

**TYPE**

Censure, rang.

Vraisemblance, trivialité.

Censure, référence.

Transformation, interpolation

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES****RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER****TYPE**

- |           |   |   |                               |
|-----------|---|---|-------------------------------|
| <b>10</b> | ... world; which, considering the Miseries of human Life, was neither a Benefit in itself, or intended so by his Parents, whose Thoughts in their Love-Encounters were otherwise employ'd. (1726, I., p. 100, 1727, p. 81)  |   | Transformation, interpolation |
| <b>11</b> | they are always employed in some Business, except in the times of eating and sleeping, which are very short, and two hours for diversions, consisting of bodily exercises (1726, I., p. 82, 1727, p. 82)  | ils sont toujours occupés, sauf le temps assez court des repas et du sommeil, et deux heures de récréation (1838, p. 83-4)  | Bienséance, nourriture.       |
| <b>12</b> | and the Women Attendants, who are aged proportionably to ours at fifty, perform only the most menial Offices. They are never suffered to converse with Servants (1726, I., p. 103, 1727, p. 82)   | et jamais on ne les laisse causer avec les domestiques (1838, p. 84)  | Bienséance, moralité.         |
| <b>13</b> | The Pension from each Family for the Education and Entertainment of a Child, upon failure of due payment, is levied by the Emperor's Officers. The Nurseries of ordinary Gentlemen, Merchants, Traders, and Handicrafts, are managed proportionably after the same manner; only those designed for Trades, are put out Apprentices at Eleven years old, whereas those of Persons of Quality continue in their Nurseries till Fifteen, which answers the One and Twenty with us: but the Confinement is gradually lessened for the last three years. (1726, I., p. 103, 1727, p. 83) | La pension pour l'éducation et la nourriture des enfants est payée par les parents, et les percepteurs du gouvernement en assurent la rentrée. Les séminaires pour les enfants des bourgeois et des artisans sont dirigés dans le même esprit, avec les différences exigées par les divers états ; par exemple les jeunes gens destinés à des professions mécaniques finissent leurs études à onze ans, tandis que les jeunes gens des classes plus élevées continuent leurs exercices jusqu'à quinze ans, ce qui répond à l'âge de vingt-cinq ans parmi nous ; mais les trois dernières années, on leur laisse un peu plus de liberté. (1838, p. 84-5) | Intervention, interpolation.  |
| <b>14</b> | neither would the Stench of your Carcass be then so dangerous, when it should become more than half diminished; and immediately upon your Death, five or six Thousand of his Majesty's Subjects might, in two or three days, cut your Flesh from your Bones, take it away by Cart-loads, and bury it in distant parts to prevent Infection, leaving the Skeleton as a Monument of Admiration to Posterity (1726, I., p. 126, 1727, p. 103)  | Alors cinq ou six mille sujets de Sa Majesté pourraient détacher votre chair de vos os, et l'emporter par petites parties pour l'enterrer au loin, afin d'empêcher l'infection, laissant le squelette comme un monument curieux d'être conservé. (1838, p. 102)   | Bienséance, corps.            |

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 15 my Face appeared much fairer and smoother when he looked on me from the Ground, than it did upon a nearer view when I took him up in my hand, and brought him close. (1726, II., p. 23, 1727, p. 146)
- 16 very dextrous at her Needle, and skilful in dressing her Baby (1726, II., p. 30, 1727, p. 150)
- 17 for his Eyes appeared like the Full-Moon shining into a Chamber at two Windows (1726, II., p. 33, 1727, p. 153)
- 18 I had an entire set of silver dishes and plates, and other necessaries, which in proportion to those of the queen, were not much bigger than what I have seen of the same kind in a London Toy-shop, for the furniture of a Baby-house: these my little nurse kept in her pocket, in a silver bow, and gave me at meals as I wanted them, always cleaning them herself. No Person dined with the Queen but the two Princesses Royal, the elder sixteen Years old, and the younger at that time thirteen and a month but the two Princesses Royal, the elder sixteen Years old, and the younger at that time thirteen and a month. Her majesty used to put a bit of meat upon one my dishes, out of which I carved for my self, and her diversion was to see me eat in miniature. For the queen (who had indeed but a weak stomach) took up at one mouthful, as much as a dozen English farmers could eat at a meal, which to me was for some time a very nauseous sight. She would craunch the wing of a lark, bones and all, between her teeth, although it were nine times as large as that of a full grown turkey; and put a bit of bread in her mouth, as big as two tweldepenny loaves. She drank out of a golden cup, above a hogshead at a draught. Her knives were twice as long as a scythe set strait upon the handle. The spoons, forks, and other instruments were all in the same proportion. I remember when Glumdalclitch carried me out of Curiosity to see some of the Tables at court, where ten or a dozen of these enormous knives and forks were lifted up together, I thought I had never till then beheld so terrible a sight. It is the Custom that every Wednesday,...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

- mon visage, lorsqu'il le voyait de terre, lui paraissait beaucoup plus beau que lorsqu'il en était proche. (1838, p. 159)
- et déjà très-adroite pour les ouvrages à l'aiguille (1838, p. 164)
- les deux verres produisant l'effet de deux lunes dans leur plein (1838, p. 167)
- J'avais un service complet, qui pouvait tenir dans une boîte de ménage d'enfant, et Glumdalclitch la portait dans sa poche. La reine dînait seule avec les princesses ses filles, l'une âgée de seize ans, l'autre de treize. Sa Majesté plaçait un morceau de l'un des plats de sa table sur mon assiette, et je le découpais avec mon couteau, ce paraissait divertir infiniment ces princesses. De mon côté, les énormes bouchées que prenait la reine (dont l'estomac était cependant très-délicat) me causaient un dégoût involontaire. Une douzaine de nos fermiers auraient dîné d'une de ces bouchées. Elle croquait l'aile d'une mauviette, os et chair, bien qu'elle fût neuf fois aussi grande qu'une aile de dindon ; et le morceau de pain qui l'accompagnait était de la grosseur de deux pains de quatre livres. Les cuillers, les fourchettes et autres instruments étaient dans les mêmes proportions. Une fois, ma petite bonne me fit voir une des tables des gens du palais, et j'avoue qu'en voyant dix à douze de ces grands couteaux et fourchettes en mouvement, cela me parut horrible. Tous les mercredi, jours de repos dans ce pays, le roi, la reine et la famille royale dînent ensemble dans les appartements de Sa Majesté, laquelle, m'ayant pris en grande amitié, faisait placer en ces occasions ma petite chaise et ma table à sa gauche et devant une salière. (1838, p. 187-8)

**TYPE**

- Bienséance, corps.
- Vraisemblance, trivialité.
- Bienséance, corps.
- Bienséance, nourriture.

## ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES

18 ... (which as I have before observed was their Sabbath) the King and Queen, with the Royal Issue of both Sexes, dine together in the Apartment of his Majesty, to whom I was now become a great favourite; and at these times my little chair and table were placed at his left hand before one of the salt-sellers. (1726, II., p. 55-6, 1727, p. 172)

19 The dwarf was soundly whipt, and as a farther punishment, forced to drink up the bowl of cream into which he had thrown me: neither was he ever restored to favour; for soon after the queen bestowed him on a lady of high quality, so that I saw him no more, to my very great satisfaction; for I could not tell to what extremities such a malicious urchin might have carried his resentment. He had before served me a scurvy trick, which set the queen a-laughing although at the same time she was heartily vexed, and would have immediately cashiered him, if I had not been so generous as to intercede. Her majesty had taken a marrow-bone upon her plate, and, after knocking out the marrow, placed the bone again in the dish erect, as it stood before; the dwarf, watching his opportunity while Glumdalclitch was gone to the side-board, mounted the stool that she stood on to take care of me at meals, took me up in both hands, and squeezing my legs together, wedged them into the marrow bone above my waist, where I stuck for some time, and made a very ridiculous figure. I believe it was near a minute before any one knew what was become of me; for I thought it below me to cry out. But, as princes seldom get their meat hot, my legs were not scalded, only my stockings and breeches in a sad condition. The dwarf, at my entreaty, had no other punishment than a sound whipping. I was frequently rallied by the queen upon account of my fearfulness; and she used to ask me whether the people of my country were as great cowards as myself? The occasion was this: the kingdom is much pestered with flies in summer; and these odious insects, each of them as big as a Dunstable lark, hardly gave me any rest while I sat at dinner, with their continual humming and buzzing about mine ears. They would sometimes alight upon my victuals, and leave their loathsome excrement, or spawn behind,...

## RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE &amp; FOURNIER

## TYPE

Le nain fut bien fouetté, et condamné en outre à boire le bol de crème dans lequel j'étais tombé. Il ne regagna jamais la faveur de la reine, qui le donna à l'une de ses dames, à ma grande joie, car il se serait tôt ou tard vengé de moi. Ce n'était pas le premier tour qu'il me jouait. Un jour, Sa Majesté, après avoir vidé la moelle d'un os, l'avait remis sur le plat tout droit; et le nain prenant son temps, me saisit, serra mes jambes, et m'en fila dans l'os jusqu'au col. J'y restai quelques minutes ne croyant pas de ma dignité de crier et d'attirer l'attention sur moi en cette position ridicule. Heureusement les princes ne mangent pas leurs mets très-chauds, et mes jambes ne furent pas brûlées. On rit beaucoup lorsque je fus tiré sain et sauf, et je demandai grâce pour le nain. La reine me raillait souvent sur ma poltronnerie, et me demandait si les gens de mon pays étaient tous aussi couards que moi. La cause de ces railleries était l'importune agression des mouches, qui ne me laissaient pas un instant de repos. Ces odieux insectes (de la grosseur de nos alouettes) m'étourdissaient par leur bourdonnement, tombaient comme des harpies sur ma victuaille, et y laissaient leurs œufs et leurs excréments visibles pour moi. Quelquefois elles se posaient sur mon nez, et me piquaient au vif, exhalant en même temps une odeur affreuse; et je pouvais alors distinguer la trace de cette matière visqueuse qui, selon nos savants, donne à ces animalcules la faculté de marcher sur un plafond. Malgré moi je tressaillais à l'approche de ces insectes, et le nain prenait plaisir à en rassembler plusieurs dans sa main, puis à les lâcher afin de m'effrayer et de divertir les princesses. Mon unique recours était de tirer mon couteau et de tailler en pièces mes ennemis ailés; et l'on admirait la dextérité que je déployais à cette chasse. Un matin ma gouvernante avait posé ma boîte sur une fenêtre pour me faire respirer l'air frais (je ne voulus jamais laisser accrocher la boîte à un clou en dehors, comme une...

Bienséance,  
nourriture.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

19 ...which to me was very visible, though not to the natives of that country, whose large optics were not so acute as mine, in viewing smaller objects. Sometimes they would fix upon my nose, or forehead, where they stung me to the quick, smelling very offensively; and I could easily trace that viscous matter, which, our naturalists tell us, enables those creatures to walk with their feet upwards upon a ceiling. I had much ado to defend myself against these detestable animals, and could not forbear starting when they came on my face. It was the common practice of the dwarf, to catch a number of these insects in his hand, as schoolboys do among us, and let them out suddenly under my nose, on purpose to frighten me, and divert the queen. My remedy was to cut them in pieces with my knife, as they flew in the air, wherein my dexterity was much admired. I remember, one morning, when he hung on a nail out of the window, as we do with cages in England), after I had lifted up one of my sashes, and sat down at my table to eat a piece of sweet cake for my breakfast, above twenty wasps, allured by the smell, came flying into the room, humming louder than the drones of as many bagpipes. Some of them seized my cake, and carried it piecemeal away; others flew about my head and face, confounding me with the noise, and putting me in the utmost terror of their stings. However, I had the courage to rise and draw my hanger, and attack them in the air. I dispatched four of them, but the rest got away, and I presently shut my window. These insects were as large as partridges: I took out their stings, found them an inch and a half long, and as sharp as needles. I carefully preserved them all; and having since shown them, with some other curiosities, in several parts of Europe, upon my return to England I gave three of them to Gresham College, and kept the fourth for myself. (1726, II., p. 61-2, 1727, p. 175)

20 I paced the Diameter and circumference several times barefoot, and computing by the scale, measured it pretty exactly. (1726, II., p. 70-1, 1727, p. 178)

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

...cage), je levai un de mes châssis, et, m'asseyant auprès devant ma table, je commençais à déjeuner avec une tarte sucrée, lorsque des guêpes entrèrent dans ma chambre avec un bourdonnement aussi fort que le son d'une douzaine de cornemuses. Les unes fondirent sur la tarte et l'enlevèrent par morceaux, les autres volaient autour de ma tête. J'eus le courage de me lever et de les attaquer en l'air. Bientôt j'en dépêchai quatre, le reste s'enfuit, et je fermai ma fenêtre. Ces insectes étaient gros comme des perdrix ; je tirai un de leurs dards, qui avaient un pouce de long, et je le conservai soigneusement avec d'autres curiosités, que je montrai à mon retour en Europe ; j'en donnai ensuite trois au collège [*sic*] de Gresham, et je gardai pour moi le quatrième. (1838, p. 191-2)

et sur laquelle je marchai nu-pieds pour mesure le diamètre et la circonférence (1838, p. 197)

**TYPE**

Bienséance, nourriture.

Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

21 and I was always of the party, carried in my box; although the girl at my own desire would often take me out, and hold me in her hand, that I might more conveniently view the houses and the people as we passed along the streets. (1726, II., p. 71, 1727, p. 178)

22 There was a woman with a cancer in her breast, swelled to a monstrous size, full of holes in two or three of which I could have easily crept, and covered my hole body. There was a fellow with a wen in his neck, larger than five woolpacks, and another with a couple of wooden legs, each about twenty foot high. But, the most hateful sight of all was the lice crawling on their cloaths. I could see distinctly the limbs of these vermin with my naked eye, much better than those of an European louse through a microscope, and their snouts with which they rooted like swine. They were the first I had ever beheld, and I should have been curious enough to dissect one of them, if I had proper Instruments (which I unluckily left behind me in the ship) although indeed the sight was so nauseous, that it perfectly turned my stomach. Behind the large box in which I was usually carried, the Queen ordered a smaller one to be made for me, of about twelve foot square, and ten high, for the convenience of travelling, because the other was somewhat too large for Glum's lap, and cumbersome in the coach; it was made by the same artist, whom I directed in the whole contrivance. This travelling closet was an exact square with a window in the middle of three of the squares, and each window was latticed with iron wire on the outside, to prevent accidents in long journeys. On the fourth side, which had no window, two strong staples were fixed, through which the person that carried me, when I had a mind to be on horseback, put in a leathern belt, and buckled it about his waste. This was always the office of some grave trusty servant in whom I could confide, whether I attended the King and Queen in their Progresses, or were disposed to see the gardens, or pay a visit to some great Lady or Minister of State in the court, when Glum happened to be out of Order: for I soon began to be known and esteemed among the greatest Officers. I suppose more upon account of their Majesty's favour than any merit of my own. In...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

Elle me tenait près d'elle dans ma boîte ; mais souvent, à ma prière, elle m'en faisait sortir et me prenait dans sa main, afin que je pusse mieux voir les maisons et le monde. (1838, p. 197)

Une femme avait un cancer monstrueux rempli de trous, dans lesquels j'aurais pu entrer presque entier, un malheureux avait une loupe sur le cou plus grande que cinq balles de laine ; un autre marchait sur deux jambes de bois de vingt pieds de haut. Mais le spectacle le plus hideux était celui des poux qui se promenaient sur les haillons de ces pauvres gens. Je distinguais à l'œil nu les membres de ces insectes, mieux que l'on ne peut les voir au microscope en Europe, et j'observai qu'ils avaient un museau semblable à celui du cochon. J'aurais été curieux d'en disséquer un, si j'avais eu les instruments nécessaires ; mais je les avais malheureusement laissés dans le vaisseau. Cependant cette vue était si nauséabonde, que l'entreprise eût été peut-être au-dessus de mes forces. Outre la grande boîte dans laquelle j'étais ordinairement transporté, la reine en fit faire une qui n'avait que douze pieds carrés sur dix de haut, et que ma gouvernante pouvait mettre sur ses genoux quand nous allions en voiture. L'habile ouvrier qui l'avait faite sous notre direction avait percé une fenêtre de trois côtés (on les avait grillées de peur d'accident), et sur le quatrième côté étaient attachées deux fortes boucles en cuir. On passait une ceinture dans ces boucles s'il me plaisait d'aller à cheval, et un domestique fixait la ceinture autour de son corps, et me tenait devant lui. C'est ainsi que j'accompagnais souvent le roi et les princes, que je prenais l'air dans les jardins ou que je rendais des visites, quand ma petite bonne se trouvait indisposée ; car j'étais fort bien vu à la cour, sans doute grâce à la faveur dont le roi voulait bien m'honorer. Dans les voyages, je préférais cette façon d'aller, parce que je pouvais voir le pays plus à mon aise. C'était toujours une personne sûre à laquelle on confiait le soin de me porter, et ma boîte était posée sur un coussin. J'avais dans e cabinet un lit-de-camp ou hamac suspendu au plafond, une table et deux fauteuils vissés au plancher ; et l'habitude de la mer faisait que les mouvements du cheval ou de la voiture ne me causaient pas trop d'incommodité, bien qu'ils fussent souvent très-violents. Toutes les...

**TYPE**

Vraisemblance, extravagance.

Bienséance, corps.

## ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES

22

...journeys, when I was weary of the coach, a servant on horseback would buckle my box, and place it on a cushion before him; and there I had a full prospect of the country on three sides from my three windows. I had in this closet a field-bed and a hammock hung from the ceiling, two chairs and a table, neatly screwed to the floor to prevent being tossed about by the agitations of the horse or the coach. And having been long used to sea-voyages, those motions, although sometimes very violent, did not much discompose me. Whenever I had a mind to see the town, it was always in my travelling-closet, which Glum held in her lap in a kind of open sedan, after the fashion of the country, born by four men, and attended by two others in the Queen's livery. The people who had often heard of me, were very curious to crowd about the Sedan, and the Girl was complaisant enough to make the bearers stop, and to take me in her hand that I might be more conveniently seen. I was very desirous to see the chief temple, and particularly the tower belonging to it, which is reckoned the highest in the kingdom. Accordingly one day my nurse carried me thither, but I may truly say I came back disappointed; for, the height is not above three thousand foot, and reckoning from the ground to the highest pinnacle top; which allowing for the difference between the size of those people, and us in Europe, is no great matter for admiration, nor at all equal in proportion, (if I rightly remember, to Salisbury steeple. But, not to detract from a Nation to which during my life I shall acknowledge myself extremely obliged, it must be allowed that whatever this famous tower wants in height is amply made up in beauty and strength. For the walls are near an hundred foot thick, built of hewn stone, whereof each is about forty foot square and adorned on all sides with statues of gods and emperors cut in marble larger than the life, placed in their several niches. I measured a little finger which had fallen down from one of these statues, and lay unperceived among some rubbish, and found it exactly four foot and an inch in length. Glum wrapped it up in a handkerchief, and carried it home in her pocket to keep among other trinkets, of which the girl was very fond, as Children at her Age usually are. The King's Kitchen is indeed a noble building,...

## RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER

...fois que je désirais courir la ville, c'était toujours dans cette boîte que l'on me portait. Glumdalclitch la posait sur ses genoux, après être montée dans une chaise à porteurs, ouverte et portée par quatre hommes à la livrée de la reine. Le peuple, qui avait souvent oui parler de moi, se rassemblait en foule autour de la chaise pour me voir et la jeune fille avait la complaisance de faire arrêter les porteurs et de me prendre dans sa main, afin que l'on pût me considérer plus commodément. J'étais fort curieux de voir le temple principal, surtout la tour qui en fait partie et que l'on regarde comme la plus haute du royaume. Ma gouvernante m'y conduisit ; et j'avoue que je fus trompé dans mon attente ; car cette tour n'a pas plus de trois mille pieds du sol au point le plus élevé, ce qui n'a rien de très-merveilleux, vu la différence de proportion qui existe entre ces peuples et nous : cela n'égale pas relativement la hauteur du clocher de Salisbury, si je me souviens bien de celle-ci. Mais, ne voulant pas rabaisser par mes critiques une nation envers laquelle j'ai contracté une reconnaissance éternelle, je ferai observer que ce qui manque à cette tour en élévation est compensé par la beauté et la solidité. Les murs ont près de cent pieds d'épaisseur, et son en pierres de taille de quarante pieds cubes ; ils sont ornés de statues colossales de dieux et d'empereurs, en marbre, placées dans des niches. Je mesurai le petit doigt de l'une de ces statues qui était tombé et gisait parmi des décombres, et je trouvai qu'il avait juste quatre pieds un pouce de long. Glumdalclitch l'enveloppa dans son mouchoir, et l'emporta pour le conserver avec d'autres jouets ; car elle aimait beaucoup les jouets, ce qui était assez naturel à son âge. La cuisine royale était un superbe édifice voûté, d'environ six cents pieds de haut. Le grand four a dix pas de moins que la coupole de Saint-Paul ; je m'en suis assuré en mesurant celle-ci à mon retour. Mais si je décrivais les grilles à feu les énormes pots et marmites, et les pièces de viande qui tournaient sur les broches, on aurait peine à me croire ; du moins de sévères critiques pourraient m'accuser d'exagération. Pour éviter ces censures, je crains d'être tombé dans l'extrémité opposée : et si cet ouvrage était jamais traduit dans la langue de Brobdingnag (c'est le nom de ce pays,) et qu'il fût transmis en ce royaume, le roi et le peuple auraient, je pense, raison de se plaindre du tort que je leur ai fait en réduisant leurs...

## TYPE

Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

22 ... vaulted at top, and about six hundred foot high. The great oven is not so wide by ten paces as the cupola at St Paul's: for I measured the latter on purpose after my return. But if I should describe the kitchen-grate, the prodigious pots and kettles, the joints of meat turning on the spits, with many other particulars, perhaps I should be hardly believed; at least a severe critic would be apt to think I enlarged a little, as Travellers are often suspected to do To avoid which censure, I fear I have run too much into the other extream; and that if this treatise should happen to be translated into the language of Brobdingnag, (which is the general name of that Kingdom) and transmitted thither, the King and his People would have reason to complain that I had done them an injury by a false and diminutive representation. His Majesty seldom keeps above six hundred horses in his stables: they are generally from fifty four to sixty foot high. But, when he goes abroad on solemn days, he is attended for state by a militia guard of five hundred horse, which indeed I thought was the most splendid sight that could be ever beheld, till I saw part of his army in battalia, whereof I shall find another occasion to speak. (1726, II., p. 71-2, 1727, p. 179)

23 me down, he and I being close together, near some dwarf appletrees, I must need shew my wit by a silly allusion between him and the trees, which happens to hold in their language as it doth in ours. Whereupon, the malicious rogue watching his opportunity, when I was walking under one of them, shook it directly over my head, by which a dozen apples, each of them near as large as a Bristol barrel, came tumbling about my ears; one of them hit me time there suddenly fell such a violent shower of hails, that I was immediately by the force of it struck to the ground: and when I was down, the hail-stones gave me such cruel bangs all over the body; as if I had been pelted with tennis balls; however I made a shift to creep on all four, and shelter my self by lying flat on my face on the lee-side of a border of lemmon thyme, but so bruised from head to foot that I could not go abroad in ten days. Neither is this at all to be wondered at, because nature in that country observing the same proportion thro' all her operations, a hail-stone is near...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

... proportions. Ce monarque n'a jamais plus de six cents chevaux dans ses écuries, et ils ont en général de cinquante-quatre à soixante pieds de haut. Dans les grandes solennités, il est suivi d'une garde de cinq cents cavaliers, qui m'avaient paru la plus belle troupe qui existât ; mais lorsque je vis une partie de l'armée rangée en bataille dans une autre occasion, ce spectacle me sembla encore plus important. (1838, p. 199-203)

une comparaison assez sottise entre mon compagnon et l'arbre, les termes dans les deux langues prêtant également à cette similitude. Le petit méchant, voulant se venger de ma plaisanterie, prit son temps pour secouer une branche bien chargée de fruits, et une douzaine de pommes plus grosses que des tonneaux de Bristol tombèrent sur moi. Une seule m'atteignit à l'instant où je me baissais, et me fit choir le nez contre terre. Je ne voulus pas me plaindre de ce tour, parce que je l'avais provoqué. Un autre jour, ma bonne me laissa sur un gazon bien uni, tandis qu'elle causait à quelque distance avec sa gouvernante. Tout à coup un orage de grêle vint à tomber, et je fus à l'instant renversé et meurtri par les grêlons. Je me traînai à quatre pattes jusqu'à une bordure de thym, sous laquelle j'étais à moitié abrité, mais je fus tellement moulu des pieds à la tête, que je gardai la chambre pendant huit jours, ce qui n'a rien de surprenant, car toutes choses ayant, en ce pays, la même proportion gigantesque par rapport à nous, les grêlons ordinaires étaient dix-huit cents fois plus gros que les nôtres. Je puis...

**TYPE**

Bienséance, corps.

Bienséance, corps.



**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

23

...eighteen hundred times as large as one in Europe, which I can assert upon experience, having been so curious to weigh and measure them. But, a more dangerous accident happened to me in the same garden, when my little nurse believing she had put me in a secure place, which I often entreated her to do, that I might enjoy my own thoughts, and having left my box at home to avoid the trouble of carrying it, went to another part of the gardens with her governess and some ladies of her acquaintance. While she was absent and out of hearing, a small white spaniel belonging to one of the chief gardeners, having got by accident into the garden, happened to range near the place where I lay. The dog following the scent, came directly up, and taking me in his mouth ran strait to his master, wagging his tail, and set me gently on the ground. By good fortune he had been so well taught, that I was carried between his teeth without the least hurt, or even tearing my cloaths. But, the poor Gardiner, who knew me well, and had a great kindness for me, was in a terrible fright. He gently took me up in both his hands, and asked me how I did; but I was so amazed and out of breath, that I could not speak a word. In a few minutes I came to myself, and he carried me safe to my little nurse, who by this time had returned to the place where she left me, and was in cruel agonies when I did not appear, nor answer when she called; she severely reprimanded the gardiner on account of his dog. But, the thing was hushed up, and never known in court; for the girl was afraid of the Queen's anger, and truly as to myself, I thought it would be for my reputation that such a story should go about. This accident absolutely determined Glumdalclitch never to trust me abroad for the future out of her sight. I had been long afraid of this resolution, and therefore concealed from her some little unlucky adventures that happened in those times when I was left by myself. Once a kite hovering over the garden made a stoop at me, and if I had not resolutely drawn my hanger, and run under a thick espalier, he would have certainly carried me away in his talons. Another time walking to the top of a fresh mole-hill, I fell to my neck in the hole through which that animal had cast up the earth, and coined some lye not worth remembering, to excuse myself for spoiling my...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

...affirmer le fait, puisque j'eus la curiosité d'en peser et d'en mesurer un. Mais un plus dangereux accident m'arriva dans les mêmes jardins. Une fois que ma petite gouvernante, croyant m'avoir mis en lieu de sûreté, me laissa en liberté, comme je la priaï souvent de le faire, afin de me livrer seul à mes pensées, elle n'avait point pris ma boîte, et m'ayant posé à terre, elle s'éloigna avec quelques dames de sa connaissance. Pendant son absence, un petit épagneul, qui appartenait à l'un des jardiniers, vint par hasard flâner près de l'endroit où j'étais, courut droit à moi, guidé par son odorat, me prit dans sa gueule, me porta à son maître, et me posa devant lui en remuant la queue. Par bonheur, il m'avait pris si adroitement, que je n'eus pas le moindre mal ; mais le jardinier, qui me connaissait et m'aimait beaucoup, eut la plus grande frayeur. Il me prit bien doucement, et me demanda comment je me trouvais ; mais je ne pus lui répondre que quelques minutes après, ma terreur et la rapidité avec laquelle j'avais été emporté m'ayant ôté l'usage de la voix. Il me reporta où le petit chien m'avait trouvé. Glumdalclitch était là, désespérée de ne me voir nulle part, et m'appelant de tous côtés ; elle gronda le jardinier à cause de son chien. Cependant nous convînmes de taire cette aventure qui semblait propre à jeter du ridicule sur ma personne. Cette aventure décida ma gouvernante à ne me plus laisser hors de sa vue, et comme je craignais depuis longtemps cette résolution, je lui avais caché plusieurs petits incidents fâcheux qui m'étaient arrivés. Un cerf-volant avait failli m'emporter, si je n'avais pas eu la présence d'esprit de me mettre à l'abri d'un espalier, et de me défendre avec mon couteau. Une autre fois, je m'enfonçai jusqu'au cou dans une taupinière, et je manquai peu de temps après me casser l'épaule contre une coquille de limaçon, sur laquelle je trébuchai en songeant à ma chère Angleterre. Je ne puis dire si j'étais flatté ou humilié de remarquer, dans mes promenades solitaires, que les oiseaux n'avaient aucune frayeur de moi. Une grive eut même l'effronterie de m'enlever un morceau de biscuit que je tenais à la main. Quand j'essayais de prendre un de ces oiseaux, il se tournait hardiment contre moi, me menaçait de son bec, puis recommençait tranquillement à chercher des vers ou des grains. Mais un jour je lançai un gros bâton de toute ma force sur un linot, et si adroitement, qu'il tomba, et je le saisis par le cou pour le traîner...

**TYPE**

Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES****23**

...cloaths. I likewise broke my right shin against the shell of a nail, which I happened to stumble over, as I was walking alone, and thinking on poor England. I cannot tell whether I were more pleased or mortified to observe in those solitary walks, that the smaller birds did not appear to be at all afraid of me, but would hop about within a yard distance, looking for worms, and other food with as much indifference and security as if no creature at all were near them. I remember, a thrush had the confidence to snatch out of my hand with his bill a piece of cake the Glumdalclitch had just given me for my Breakfast. When I attempted to catch any of these birds, they would boldly turn against me, endeavouring to pick my fingers, which I durst not venture within their Reach; and then they would turn back unconcerned to hunt for worms or snails, as they did before. But, one day I took a thick cudgel, and threw it with all my strength so luckily at a linnet, that I knocked him down, and seizing him by the neck, with both my hands, ran with him in triumph to my nurse. However, the bird who had only been stunned, recovering himself, gave me so many boxes with his wings on both sides of my head and body, though I held him at arms length, and was out of reach of his claws, that I was twenty for dinner by the Queen's command. This linnet, as near as I can remember, seemed to be somewhat larger than an English swan. (1726, II., p. 78-80, 1727, p. 179)

**24**

Neither did they at all scruple while I was by to discharge what they had drunk, to the quantity of at least two hogsheads, in a vessel that held above three tuns. The handsomest among these maids of Honor, a pleasant frolicsome girl of sixteen, would sometimes set me astride upon one of her nipples, with many other tricks, wherein the Reader will excuse me for not being over particular. But, I was so much displeas'd, that I entreated Glum to contrive some excuse for not seeing that young Lady any more. One day, a young gentleman who was nephew to my nurse's governess, came and press'd them both to see an execution. It was of a man who had murdered one of that gentleman's intimate acquaintance. Glum was prevail'd on to be of the company, very much against...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

...jusqu'à l'endroit où ma gouvernante m'attendait. Mais le linot, qui n'avait été qu'étourdi, me donna des coups d'aile si violents, que j'aurais été forcé de le lâcher, si un domestique n'était venu à mon aide. Le lendemain, on me servit une partie de ma prise à mon dîner. Ce linot était à peu près de la grosseur d'un de nos cygnes. (1838, 209-214)

**TYPE**

Bienséance, corps.

Ce n'est pas tout : elles ne faisaient pas le moindre scrupule de satisfaire en ma présence certain petit besoin, dans un vase de la contenance de trois tonneaux. La plus jolie de ces dames, une fille de seize ans, d'une gaieté un peu folle, s'amusait parfois à me mettre à cheval sur le bord de son corsage, et me faisait mille autres tours que le lecteur me dispensera de citer. Enfin, elle m'ennuya si fort, que je priai Glumdalclitch de ne me laisser jamais seul avec elle. Un jour, le neveu de la gouvernante de Glumdalclitch les engagea toutes deux à venir voir l'exécution d'un meurtrier. La dernière eut beaucoup de peine à consentir à cette proposition ; mais enfin elle se laissa entraîner ; et moi-même, bien que ces spectacles me soient odieux, je désirais voir celui-ci, comme objet de curiosité philosophique. Le...

Bienséance, bas corporel.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 24 ...her inclination, for she was naturally tender-hearted: And, as for my self, I abhorred such kind of spectacles, yet my curiosity tempted me to see something that I thought must be extraordinary. The Malefactor was fixed in the chair upon a scaffold erected for the purpose, and his head cut off at a blow with a sword of about forty foot long. The veins and arteries spouted up such prodigious quantity of blood, and so high in the air, that the great Jett d'eau at Versailles was not equal for the time it lasted; and the head, when it fell on the scaffold-floor, gave such a bounce as made me start, although I were at least half an English mile distant. (1726, II., 87-8, 1727, p. 181)
- 25 and could now produce only small abortive births in comparison of those in ancient times. He said, it was reasonable to think, not only that the species of man were originally much larger, but also, that there must have been giants in former ages, which, as it is asserted by history and tradition, so it hath been confirmed by huge bones and skulls casually dug up in several parts of the kingdom, far exceeding the common dwindled race of man in our days (1726, II., p. 133, 1727, p. 220)
- 26 I have often seen the militia of Lorbrulgrud drawn out to exercise in a great field near the city, of twenty miles square. They were, in all, not above twenty five thousand foot, and six thousand horse; but it was impossible for me to compute their number, considering the space of ground they took up: A cavalier mounted on a large steed might be about an hundred foot high. I have seen this whole body of horse, upon a word command, draw their swords at once, and brandish them in the air. Imagination can figure nothing so grand, so surprising, and so astonishing! It looked as if ten thousand flashes of lightning were darting at the same time from every quarter of the sky. (1726, II., p. 135-6, 1727, p. 223)
- 27 Every Joint of it was well grooved; and the door did not move on hinges, but up and down like a sash, which kept my closet so...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

...patient était lié sur un fauteuil placé sur un échafaud, et sa tête fut tranchée d'un seul coup avec un sabre de quarante pieds. Les artères et les veines lancèrent des jets beaucoup plus élevés que ceux du parc de Versailles, et la tête coupée fit un bond si prodigieux, que jetressaillis de frayeur, quoique je fusse à plus d'un mille de distance. (1838, p. 211)

et ne produisait plus que des avortons en comparaison de ses œuvres des anciens temps. Il prétendant que les hommes avaient dû être beaucoup plus grands dans l'origine, comme le prouvent l'histoire écrite, la tradition, et des ossements gigantesques que l'on avait trouvés en creusant la terre dans diverses parties du pays. (1838, p. 247)

Je vis souvent la malice de Lorbrulgrud faire l'exercice dans une plaine près de la ville. Il n'y avait pas plus de vingt-deux mille fantassins et six mille cavaliers ; mais l'espace qu'ils couvraient ne me permettait pas de supputer au juste leur nombre. Un cavalier monté avait la hauteur de quatre-vingts dix pieds. Sur un mot d'ordre, la troupe en masse tirait le sabre, et cela produisait le spectacle le plus imposant. On eût dit que dix mille éclairs partaient à la fois de tous les points du ciel. (1838, p. 248)

Les jointures en étaient si bien faites, qu'il n'y pénétrait pas une grande quantité d'eau. Je sortis du hamac, non sans peine, et je m'aventurai...

**TYPE**

Bienséance, bas corporel.

Intervention, interpolation.

Vraisemblance, trivialité.

Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 27** ...tight that very little water came in. I got with much difficulty out of my hammock, having first ventured to draw back the slipboard on the roof already mentioned, contrived on purpose to let in air, for want of which I found my self almost stifled (*1726, II., p. 144, 1727, p. 231*)
- 28** Or if I escaped these dangers for a day or two, what could I expect but a miserable death of cold and hunger! I was four hours under these circumstances, expecting, and indeed wishing, every moment to be my last. I have already told the reader, that there were two strong staples fixed upon that side of my box which had no window, and into which the servant who used to carry me on horseback would put a leather belt, and buckle it about his waist (*1726, II., p. 146, 1727, p. 232*)
- 29** I ventured to unscrew one of my chairs, which were always fastened to the floor, and having made a hard shift to screw it down again direct under the slipping board that I had lately opened (*1726, II., p. 147, 1727, p. 233*)
- 30** I could force nothing on him but a footman's tooth, which I observed him to examine with great curiosity, and found he had a fancy for it. He received in with abundance of Thanks, more than such a trifle could deserve. It was drawn by an unskilful surgeon, in a mistake, from one of Glumdalclitch's men, who was afflicted with the toothache, but it was as found as any in his head; I got it cleaned, and put it into my cabinet. It was about a foot long, and four inched in diameter. (*1726, II., p. 157, 1727, p. 241-2*)
- 31** During my confinement for want of clothes, and by an indisposition that held me some days longer, I much enlarged my dictionary; and when I went next to court, was able to understand many things the King spoke, and to return him some kind of answers. His Majesty had given orders that the island should move North-East and by East, to the Vertical Point over Lagado...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

- ...à ouvrir la planche dont j'ai parlé, afin d'avoir de l'air, car j'étais suffoqué. (*1838, p. 257*)
- Et si j'échappais à ces dangers pendant un jour ou deux, que pouvait-il m'arriver, sinon de mourir misérablement de froid et de faim ? Je fus quatre heures en cet état, croyant que chaque moment allait être le dernier de ma vie. J'ai déjà parlé de ces boucles de cuir qui servaient à porter ma boîte, et qui étaient placées du côté où il n'y avait pas de fenêtre. (*1838, p. 258*)
- Je me hasardai à dévisser une de mes chaises (*1838, p. 259*)
- Je ne pus l'engager à recevoir que la dent d'un laquais. Il l'avait examinée très-curieusement, et il me sembla qu'il en avait fantaisie. Il m'en remercia plus que cette bagatelle ne le méritait. Elle avait été arrachée par la méprise d'un mauvais dentiste, et elle était parfaitement saine. Je l'avais fait nettoyer et ranger dans mon cabinet. Cette dent avait un pied de long et quatre pouces de diamètre. (*1838, p. 267-8*)
- Pendant ma retraite, causée par le manque d'habits et une indisposition de quelques jours, j'augmentai beaucoup mon dictionnaire, et la première fois que je parus à la cour, je compris plusieurs choses que le roi me dit, et je pus lui répondre tant bien que mal. (*1838, p. 23*)

**TYPE**

- Bienséance, corps.
- Vraisemblance, technicité.
- Vraisemblance, technicité.
- Bienséance, corps.
- Vraisemblance, espace.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

- 31** ... the Metropolis of the whole Kingdom below upon the firm Earth. It was about ninety leagues distant, and our Voyages lasted four days and a half. (1726, III., p. 24, 1727, p. 20)
- 32** I was not in the least sensible of the progressive motion made in the air by the island. O the second morning, about eleven a-clock, the King himself in person, attended by his nobility courtiers and officers, having prepared all their musical instruments, played on them for three hours without intermission, so that I was quite stunned with the noise; neither could I possibly guess the meaning till my tutor informed me. He said that the people of the island had their ears adapted to hear the musick of the spheres, which always played at certain periods, and the court was now prepared to bear their part in whatever instrument they most excelled. (1726, III., p. 24, 1727, p. 20)
- 33** Their houses are very ill built, the walls bevil, without one right angle in any apartment; and this defect arises from the contempt they bear to practical geometry, which they despise as vulgar and mechanick; those instructions they give being too refined for the intellects of their workmen, which occasions perpetual mistakes. (1726, III., p. 27, 1727, p. 23)
- 34** It is three hundred yards thick (1726, III., p. 36, 1727, p. 27)
- 35** they might raise their own characters, and pass for most profound politicians: they might restore new vigor to a crazy administration; they might stifle or divert general discontents; fill their pockets with forfeitures; and advance or sink the opinion of public credit, as either might answer their private advantage. This might be done by first agreeing and settling among themselves what suspected persons should be accused of a plat. Then effectual care is taken to secure all their letters and papers, and put the criminal in safe and...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

Sa Majesté avait ordonné que l'on fit avancer son île vers Lagado, qui est la capitale de son royaume de terre-ferme, et ensuite vers certaines villes et villages, pour recevoir les requêtes de ses sujets. On jeta pour cela plusieurs ficelles avec de petits plombs au bout, afin que le peuple attachât ses placets à ces ficelles, qu'on tirait ensuite, et qui semblaient en l'air autant de cerfs-volants. Quelquefois nous recevions du vin et des comestibles que l'on montait par des poulies (1838, p. 24)

Ce défaut provenait du mépris de ce peuple pour la géométrie pratique, regardée en ce pays comme une chose vulgaire et mécanique. Je n'ai jamais vu de peuple si sot, si niais, si maladroit dans tout ce qui regarde les actions communes de la vie. (1838, p. 24)

d'environ quatre cents pieds d'épaisseur (1838, p. 31)

qui désirent établir leur réputation de profonds politiques, rendre la vigueur à une administration malade, étouffer ou détourner les mécontentements, rempli leurs coffres par les amendes et confiscations, enfin élever ou abaisser le crédit public, selon ce qui convient à leurs intérêts privés. Ils conviennent entre eux d'avance des complots dont certaines personnes suspectes doivent être accusées. Alors ils saisissent les lettres et les papiers de ces personnes, et les font mettre en prison. On remet les papiers à une société...

**TYPE**

Vraisemblance, espace.

Vraisemblance, extravagance.

Censure, rang.

Vraisemblance, espace.

<b>ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES</b>	<b>RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE &amp; FOURNIER</b>	<b>TYPE</b>
<b>35</b> ...secure custody. These papers might be delivered to a set of artists, of dexterity sufficient to find out the mysterious meanings of words, syllables, and letters. They should be allowed to put what interpretation they pleased upon them, giving them a sense not only which has no relation at all to them, but even what is quite contrary to their true intent and real meaning (1726, III., p. 91, 1727, p. 65)	...d'artistes très-habile à trouver le sens caché des mots, des syllabes, des lettres (1838, p. 76-7)	Censure, référence.
<b>36</b> The ugly monster (1726, IV., p. 9, 1727, p. 127)	Le monstre (1838, p. 151)	Bienséance, moralité.
<b>37</b> whether out of curiosity or mischief, I could not tell (1726, IV., p. 9, 1727, p. 127)	soit par curiosité, soit par malice (1838, p. 151)	Bienséance, moralité.
<b>38</b> which travellers usually carry for presents to the savage Indians of America and other parts (1726, IV., p. 19, 1727, p. 135)	que les voyageurs ont coutume d'offrir aux sauvages (1838, p. 160)	Bienséance, moralité.
<b>39</b> upon matts of straw, not unartfully made, and perfectly neat and clean. (1726, IV., p. 21, 1727, p. 137)	et je vis sur une natte très-propre et très-fine (1838, p. 162)	Vraisemblance, trivialité.
<b>40</b> salt among us, is an effect of luxury, and was first introduced only as a provocative to drink ; except where it is necessary for preserving of flesh in long voyages, or in places remote from markets. (1726, IV., p. 30, 1727, p. 146)	d'où je conclus que l'usage du sel est l'effet de notre intempérance, et n'a été introduit que pour exciter à boire ; car il est à remarquer que l'homme est le seul animal qui mêle cet ingrédient à ce qu'il mange (1838, p. 168)	Bienséance, nourriture.
<b>41</b> There are likewise another kind of princes in Europe, not able to make war by themselves, who hire out their troops to richer nations, for so much a day to each man; of which they keep three fourths to themselves, and it is the best part of their maintenance ; such are those in many northern parts of Europe (1726, IV., p. 65, 1727, p. 182)	Nous avons aussi dans le nord de l'Europe certains princes gueux, incapables de faire la guerre pour leur compte, qui louent des troupes aux nations riches à tant par homme, et gardent pour eux les trois quarts de cette solde, de laquelle se compose le plus clair de leur revenu. (1838, p. 203)	Censure, référence.
<b>42</b> In the tryal of persons accused for crimes against the state, the method is much more short and commendable: for if those in power, who know well how to choose instruments fit for their purpose, take care to recommend and promote out of this clan a proper person, his method of education and practice makes it...	Dans les procès des personnes accusées de crimes contre l'état, la méthode employée est beaucoup plus expéditive et plus recommandable. Le juge fait sonder les dispositions des gouvernants, et lorsqu'il les connaît, il peut facilement faire pendre ou acquitter...	Censure, référence.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

42 ... easy to him, when his patron's disposition is understood, without difficulty or study either to condemn or acquit the criminal, and at the same time strictly preserve all due forms of law (1726, IV., p. 77, 1727, p. 192)

43 One great excellency in this tribe is their skill at prognosticks, wherein they seldom fail; their predictions in real diseases, when they rise to any degree of malignity, generally portending death, which is always in their power when recovery is not: and therefore, upon any unexpected signs of amendment, after they have pronounced their sentence, rather than be accused as false prophets, they know how to approve their sagacity to the world by a seasonable dose. They are like wise of special use husbands and wives, who are grown weary of their mates, to eldest sons, to great ministers of state, and often to princes. I had formerly upon occasion discoursed with my master upon the nature of government in general, and particularly of our own excellent constitution, deservedly the wonder and envy of the whole world. But having here accidentally mentioned a minister of state; je commanded me some time after to inform him, what species of Yahoos I particularly meant by that application. I told him, that our She Governor or Queen having no ambition to gratify, no inclination to satisfy of extending her power to the injury of her neighbours, or the prejudice of her own subjects, was therefore so far from needing a corrupt ministry to carry on or cover any sinister designs, that she not only directs her own actions to the good of her people, conducts them by the direction, and restrains them within the limitation of the laws of her own country; but submits the behaviours and acts of those she instructs with the administration of her affairs to the examination of her great council, and subjects them to the penalties of the law; and therefore never puts any such confidence in any of her subjects as to entrust them with the whole and entire administration of her Affairs : But I added, that in some former reigns here, and in many other courts of Europe now, where Princes grew indolent and careless of their own affairs, through a constant love and pursuit of pleasure, they...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

...un criminel, en observant strictement toutes les formes légales. (1838, p. 210)

Les Médecins excellent principalement dans les pronostics ; il est rare qu'ils en donnent de trompeurs ; car s'il s'agit de maladie réelle d'un certain degré de malignité, ils prédisent en général la mort, qu'ils ont toujours le pouvoir de faire arriver, s'ils n'ont pas celui de l'empêcher. Ainsi donc si quelque signe d'amendement inattendu paraissait après qu'ils auraient prononcé la sentence fatale, ils sauraient comme éviter de passer pour faux prophètes, et comment prouver leur sagacité au monde par une dose administrée à propos. Ils sont spécialement utiles aux maris et aux femmes qui sont las de leur chaîne matrimoniale, aux héritiers, aux ministres d'état, et souvent aux monarques. J'avais, en d'autres occasions, causé avec mon maître sur la nature du gouvernement en général, et en particulier sur notre constitution, bien digne d'exciter l'envie et l'admiration du monde entier. Mais lorsque je parlai accidentellement d'un ministre d'état, Son Honneur me demanda quelle sorte de yahous cette appellation désignait. Je répondis qu'un premier ou principal ministre d'état était un individu totalement exempt de joie et de chagrin, d'amour et de haine, de pitié et de colère, du moins qu'il ne manifestait aucune passion, sauf le désir ardent d'acquérir des richesses, du pouvoir et des titres ; qu'ils employait ses paroles à toute espèce d'usage, hors à celui d'exprimer ses pensées ; qu'il ne disait jamais la vérité, sinon avec l'intention de la faire prendre pour un mensonge ; que ceux desquels il disait le plus de mal en arrière étaient sûrs d'être en bon chemin pour leur avancement ; et que lorsqu'il louait quelqu'un, soit en face, soit indirectement, on pouvait juger que c'était un homme perdu ; une promesse d'un ministre, surtout si elle était affirmée par serment, était, dis-je, l'augure le plus défavorable, et toute personne sage se retirait après cela et abandonnait ses espérances. Il est trois méthodes par lesquelles on peut s'élever au rang de premier ministre : la première est de pouvoir disposer avec prudence d'une femme, d'une fille ou d'une sœur ; la seconde est de trahir ou de détruire sourdement son...

**TYPE**

Censure, référence.

Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

43

... made use of such an administrator, as I had mentioned, under the title of first or chief Minister of State, the description of which, as far as it may be collected not only from their actions, but from the letters, memoirs, and writings published by themselves, the truth of which has not yet been disputed, may be allowed as follows: that he is a person wholly exempt from joy and grief, love and hatred, pity and anger; at least, makes use of no other passions, but a violent desire of wealth, power, and titles; that he applies his words to all uses, except to the indication of his mind; that he never tells a truth but with an intent that you should take it for a lie; nor a lie, but with a design that you should take it for a truth; that those he speaks worst of behind their backs are in the surest way of preferment; and whenever he begins to praise you to others, or to yourself, you are from that day forlorn. The worst mark you can receive is a promise, especially when it is confirmed with an oath; after which, every wise man retires, and gives over all hopes. There are three methods, by which a man may rise to be chief minister. The first is, by knowing how, with prudence, to dispose of a wife, a daughter, or a sister; the second, by betraying or undermining his predecessor; and the third is, by a furious zeal, in public assemblies, against the corruption's of the court. But a wise prince would rather choose to employ those who practise the last of these methods; because such zealots prove always the most obsequious and subservient to the will and passions of their master. That these ministers, having all employments at their disposal, preserve themselves in power, by bribing the majority of a senate or great council; and at last, by an expedient, called an act of indemnity" (whereof I described the nature to him), "they secure themselves from after-reckonings, and retire from the public laden with the spoils of the nation. "The palace of a chief minister is a seminary to breed up others in his own trade: the pages, lackeys, and porters, imitating their master, become ministers of state in their several districts, and learn to excel in the three principal ingredients, of insolence, lying, and bribery. Accordingly, they have a subaltern court paid to them by persons of the best rank; and sometimes...

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

... prédécesseur ; la troisième est de montrer un zèle furieux dans les assemblées publiques contre la corruption de la cour. Mais un prince avisé doit employer de préférence ceux qui pratiquent la dernière de ces méthodes, parce que ces fanatiques d'opposition deviennent toujours les ministres les plus servilement dévoués aux volontés et aux passions de leur maître. Une fois en possession de leur place, les ministres s'y maintiennent en s'assurant la majorité d'un sénat ou grand conseil législatif par la distribution des emplois dont ils disposent, eux les ministres ; enfin par un expédient appelé acte d'indemnité (dont j'expliquai la signification), ils se mettent à l'abri de toute responsabilité, et se retirent des affaires chargés des dépouilles de la nation. Le palais d'un premier ministre est une école où se forment des sujets pour sa profession ; les pages, les laquais, le portier, en imitant le maître, deviennent dans leur sphère autant de ministres, et apprennent à exceller en trois principales branches de l'art, savoir : l'insolence, le mensonge et la vénalité. En conséquence, ils ont chacun une cour subalterne composée de personnes du premier rang ; et quelquefois, à force d'adresse et d'impudence, ils parviennent par différents degrés à succéder à leur maître. Celui-ci est ordinairement gouverné, soit par une maîtresse surannée, soit par un laquais favori, qui sont les canaux par lesquels les faveurs se répandent, et qui peuvent être nommés les gouvernants du royaume en dernier ressort. (1838, p. 222-5)

**TYPE**

Bienséance, corps.



**ORIGINAL OMIS PAR DESFONTAINES**

43 ... by the force of dexterity and impudence, arrive, through several gradations, to be successors to their lord. "He is usually governed by a decayed wench, or favourite footman, who are the tunnels through which all graces are conveyed, and may properly be called, in the last resort, the governors of the kingdom (*1726, IV., 89-93, 1727, p. 203*)

44 Friendship and benevolence are the two principle virtues among the Houyhnhnms, and these not confined to particular objects, but universal to the whole race. For a Stranger from the Remotest part is equally treated with the nearest neighbour, and wherever he goes, looks upon himself as at home. They preserve decency and civility in the highest degrees, but are altogether ignorant of ceremony. They have no fondness for their colts or foals, but the care they take in educating them proceeds entirely from the dictates of reason. And I have observed my Master to show the same affection to his neighbour's issue that he had for his own. They will have it, that Nature teaches them to love the whole species, and it is reason only that maketh a distinction of persons, where there is a superior degree of virtue. When the matron Houyhnhnms have produced one of each sex, they no longer accompany with comforts, except they lose one of their issue by some casualty, which very seldom happens : but in such a case they meet again, or when the like accident befalls a person, whose wife is past bearing, some other couple bestow on him one of their own colts, and then go together again till the mother is pregnant. This caution is necessary to prevent the country from being overburthened with numbers; But the race of inferior Houyhnhnms bred up to be servant is not so strictly limited upon this article; these are allowed to produce three of each sex, to be domestics in the noble families. (*1726, IV., 125-8, 1727, p. 225*)

**RESTITUTION PARTIELLE CHEZ FURNE & FOURNIER**

L'amitié et la bienveillance sont les principales vertus parmi les Houyhnhnms, et ces vertus ne sont point bornées à des objets particuliers, mais elles s'étendent sur toute l'espèce. Ils traitent l'étranger de la partie la plus éloignée du pays comme ils traitent le plus proche voisin ; et partout ils sont sûrs d'être accueillis par des frères. Ils observent le plus haut degré de décence et de civilité ; mais ils sont totalement ignorants de ce que nous appelons cérémonies. Ils n'ont point de tendresse pour leurs poulains, et le soin qu'ils prennent de leur éducation est uniquement dicté par la raison. Je voyais mon maître montrer la même affection aux enfants de son voisin qu'à ses propres enfants. Ils pensent que la nature les porte à aimer toute leur espèce, et que la raison seule fait distinguer les personnes d'une vertu ou d'un mérite supérieur (*1838, p. 251-2*)

**TYPE**

Bienséance, corps.

Bienséance, moralité.

	<b>TEXTE ORIGINAL DE SWIFT</b>	<b>TRANSFORMATION DE DESFONTAINES</b>	<b>CORRECTION FURNE &amp; FOURNIER</b>	<b>TYPE</b>
1	they could expect no Mercy ( <i>1726, I., p. 19</i> )	je les aurois tous écrasez & foudroïez ( <i>1727, p. 16</i> )	et mes assaillants n'auraient eu aucune grâce à attendre de moi. ( <i>1838, p. 18</i> )	Vraisemblance, explicitation.
2	five hundred ( <i>1726, I., p. 19</i> )	cinq mille ( <i>1727, p. 16</i> )	cinq cents ( <i>1838, p. 18</i> )	Erreur, nombre.
3	But a proclamation was soon issued to forbid it upon pain of Death ( <i>1726, I., p. 23</i> )	si on n'eût publié un Arrêt du Conseil d'Etat pour le deffendre ( <i>1727, p. 20</i> )	si on n'eût publié une défense de le faire sous peine de mort ( <i>1838, p. 21</i> )	Censure, référence.
4	five men ( <i>1726, I., p. 42</i> )	six hommes ( <i>1727, p. 34</i> )	cinq hommes ( <i>1838, p. 36</i> )	Erreur, nombre.
5	two Foot, and twelve Inches ( <i>1726, I., p. 47</i> )	deux pieds onze pouces ( <i>1727, p. 39</i> )	deux pieds et demi ( <i>1838, p. 42</i> )	Erreur, nombre.
6	which they all wear girt twice round the middle; and you see few great Persons about this Court, who are not adorned with one of these Girdles ( <i>1726, I., p. 50</i> )	es fils, dont ils font des baudriers, leur servent dans la suite d'ornement, & les distinguant du vulgaire, leur inspirent une noble fierté. ( <i>1727, p. 42</i> )	Ils portent ces fils de soie comme des baudriers, et l'on voit peu de personnes considérables sans cette distinction. ( <i>1838, p. 44</i> )	Censure, rang.
7	reading a Romance ( <i>1726, I., p. 89</i> )	en lisant un Poëme Blefuscudien ( <i>1727, p. 71</i> )	roman blefuscudien ( <i>1838, p. 73</i> )	Adaptation culturelle, concept.
8	they see with great exactness, but at no great distance ( <i>1726, I., p. 93</i> )	pour faire connaître combien leur vue était perçante, à l'égard des objets qui sont proches ( <i>1727, p. 74</i> )	ils ont ce sens d'une grande justesse, mais d'une étendue très-petite ( <i>1838, p. 76</i> )	Vraisemblance, explicitation.
9	John Biddel ( <i>1726, I., p. 144</i> )	Jean Bidell ( <i>1727, p. 120</i> )	Jean Biddel ( <i>1838, p. 116</i> )	Erreur, nom propre.
10	a Person of Learning there ( <i>1726, II., p. 23</i> )	une femme ( <i>1727, p. 146</i> )	un savant de ce pays ( <i>1838, p. 159</i> )	Bienséance, moralité.
11	good sense ( <i>1726, II., p. 44</i> )	esprit délicat ( <i>1727, p. 164</i> )	de mon esprit ( <i>1838, II., p. 178</i> )	Adaptation culturelle, concept.

	<b>TEXTE ORIGINAL DE SWIFT</b>	<b>TRANSFORMATION DE DESFONTAINES</b>	<b>CORRECTION FURNE &amp; FOURNIER</b>	<b>TYPE</b>
12	That which gave me most uneasiness among these Maids of Honor (1726, II., p. 86)	Je suis persuadé qu'elles n'avaient pas de mauvaises intentions (1727, p. 164)	Une chose me déplaisait beaucoup dans ces visites du matin aux filles d'honneur (1838, p. 209)	Bienséance, moralité.
13	And these two bodies make up the most august assembly in Europe, to whom, in conjunction with the prince, the whole legislature is committed (1726, II., p. 110-1)	Je dis que ces deux corps formaient la plus auguste assemblée de l'univers, qui de concert avec le prince, disposait de tout, et réglait en quelque sorte la destinée de tous les peuples de l'Europe (1727, p. 200)	J'ajoutai que ces deux corps formaient la plus auguste assemblée de l'Europe, et que cette assemblée, de concert avec le prince, faisait les lois et décidait de toutes les affaires d'état. (1838, p. 229)	Censure, référence.
14	Shropshire (1726, II., p. 150)	Salop (1727, p. 236)	Shropshire (1838, p. 262)	Adaptation culturelle, lieux.
15	Wilcocks (1726, II., p. 150)	Wilercks (1727, p. 236)	Wilcocks (1838, p. 262)	Erreur, nom propre
16	most little contemptible creatures (1726, II., p. 160)	infiniment petits (1727, p. 243)	les créatures les plus chétives (1838, p. 269)	Bienséance, moralité.
17	He had always treated me more like a brother than an inferior officer (1726, III., p. 2)	j'en avais été toujours bien traité (1727, p. 2)	il me traita plutôt comme un frère que comme un officier inférieur (1838, p. 4)	Censure, rang.
18	But I did not observe the air to be much colder, or the sky more darkened, than if I had stood under the shade of a mountain (1726, III., p. 10)	mais je ne pus pas bien l'observer, à cause de l'obscurité (1727, p. 10)	mais je ne remarquai point que l'air fût plus froid, ou le ciel plus obscur que si je m'étais trouvé sous l'ombre d'une montagne (1838, p. 10-1)	Vraisemblance, extravagance.
19	Although neither of us understood the other, yet my meaning was easily known, for the people saw the distress I was in (1726, III., p. 13)	Ce peuple comprit ma pensée (1727, p. 12)	Bien que nous ne nous entendissions point les uns les autres, ma détresse fut comprise (1838, p. 13)	Vraisemblance, répétition.
20	for the highest clouds cannot rise above two miles, as naturalists agree, at least they were never known to do in that country (1726, III., p. 37)	ce qui n'est au pouvoir d'aucun potentat d'Europe, qui ne dépendant de personne, dépend toujours de la pluie et du beau temps (1727, p. 28-9)	car tous les physiciens reconnaissent que les nuages ne peuvent s'élever à plus de deux milles : du moins on ne les a jamais vus monter plus haut en ce pays (1838, p. 31)	Intervention, interpolation.

	<b>TEXTE ORIGINAL DE SWIFT</b>	<b>TRANSFORMATION DE DESFONTAINES</b>	<b>CORRECTION FURNE &amp; FOURNIER</b>	<b>TYPE</b>
<b>21</b>	Flandona Gagnole ( <i>1726, III., p. 38</i> )	Flandona Gagnolé ( <i>1727, p. 29</i> )	Flandona Gagnole ( <i>1838, p. 32</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>22</b>	of a low contemptible understanding ( <i>1726, III., p. 54</i> )	n'avait pas l'esprit de la cour ( <i>1727, p. 39</i> )	mais dont l'intelligence était bornée ( <i>1838, p. 44</i> )	Adaptation culturelle, concept.
<b>23</b>	impossible chimeras, that never entered before into the heart of man to conceive, and confirmed in me the old observation, that there is nothing so extravagant and irrational which some philosophers have not maintained for truth ( <i>1726, III., p. 81</i> )	chimères, dont peu de princes se sont avisés jusqu'ici, ce qui me confirma la vérité de cette pensée admirable de Cicéron, qu'il n'y a rien de si absurde qui n'ait été avancé par quelque philosophe ( <i>1727, p. 58</i> )	à beaucoup d'autres chimères impossibles à réaliser, et qui n'étaient jamais venues à l'esprit de personne. Cela me confirma la vérité de ce vieil adage : Il n'y a rien d'absurde ou d'extravagant qui n'ait été soutenu par quelque philosophe ( <i>1838, p. 69</i> )	Vraisemblance, explicitation.
<b>24</b>	Sodomy or Incest ( <i>1726, III., p. 113</i> )	plus grandes débauches ( <i>1727, p. 81</i> )	débauches, à l'inceste ( <i>1727, p. 104</i> )	Bienséance, bas corporel.
<b>25</b>	Traldragdubh ( <i>1726, III., p. 121</i> )	Traldragenbh ( <i>1727, p. 88</i> )	Traldragdubh ( <i>1838, p. 111</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>26</b>	Trildrogdrib ( <i>1726, III., p. 122</i> )	Trildragdrib ( <i>1727, p. 88</i> )	Trildrogdrib ( <i>1838, p. 111</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>27</b>	Squtserumm ( <i>1726, III., p. 124</i> )	Sgnutserumm ( <i>1727, p. 91</i> )	Squtserumm ( <i>1838, p. 114</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>28</b>	Prastrad ( <i>1726, III., p. 125</i> )	prastrod ( <i>1727, p. 91</i> )	Prastrad ( <i>1838, p. 114</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>29</b>	Struldbruggs ( <i>1726, III., p. 128</i> )	Struldbruggs ( <i>1727, p. 94</i> )	Struldbruggs ( <i>1838, p. 116</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>30</b>	infallible mark ( <i>1726, III., p. 128</i> )	marque heureuse ( <i>1727, p. 95</i> )	et que l'on reconnaissait à cette marque ( <i>1838, p. 118</i> )	Bienséance, moralité.

	<b>TEXTE ORIGINAL DE SWIFT</b>	<b>TRANSFORMATION DE DESFONTAINES</b>	<b>CORRECTION FURNE &amp; FOURNIER</b>	<b>TYPE</b>
<b>31</b>	So that thinking I had seen enough, full of contempt and aversion (1726, <i>IV.</i> , p. 8)	Après les avoir suffisamment considéré (1727, p. 127)	Je pensai donc que j'en avais assez de leur vue ; je me levai plein de dégoût et d'aversion pour eux (1838, p. 151)	Bienséance, moralité.
<b>32</b>	Hhuun (1726, <i>IV.</i> , p. 17)	Hhuum (1727, p. 134)	Hhuun (1838, p. 158)	Erreur, langue fictive.
<b>33</b>	for I am led to believe a Thing black when it is white, and short when it is long. (1726, <i>IV.</i> , p. 48)	vous ne parlez donc pas, vous ne faites qu'ouvrir la bouche, pour rendre de vains sons (1727, p. 164)	il l'a induit à croire qu'une chose blanche est noire, qu'une chose courte est longue (1838, p. 183)	Vraisemblance, extravagance
<b>34</b>	The Author at his master's command informs him for the state of England. The Causes of War among the Princes of Europe. The author beings to explain the English constitution. (1726, <i>IV.</i> , p. 60)	L'Auteur expose à son maître ce qui ordinairement allume la guerre entre les Princes de l'Europe : il lui explique ensuite comment les particuliers se font la guerre les uns aux autres. Portrait des procureurs, et des juges d'Angleterre (1727, p. 177)	L'auteur, par ordre de son maître, lui rend compte de l'état de l'Angleterre ; des causes ordinaires des guerres entre les princes d'Europe. – L'auteur commence l'explication de la constitution anglaise (1838, p. 197)	Vraisemblance, explicitation.
<b>35</b>	A Continuation of the state of England; so well governed by a Queen as to need no first minister. The Character of such an one in some European Courts (1726, <i>IV.</i> , p. 80)	Du luxe, de l'intempérance, et des maladies qui règnent en Europe. Caractère de la noblesse. (1727, p. 194)	Continuation de la situation de l'Angleterre sous la reine Anne. – Caractère d'un premier ministre dans les Etats de l'Europe. (1838, p. 212)	Censure, référence.
<b>36</b>	Their buildings. Their manner of burials. The defectiveness of their language (1726, <i>IV.</i> , p. 132)	Détail au sujet de quelques usages du pays (1727, p. 225)	Leur manière de bâtir. – Leurs sépultures. – Défauts de leur langue. (1838, p. 256)	Vraisemblance, trivialité.
<b>37</b>	They would privately suck the teats of the Houyhnhnms' cows, kill and devour their cats, trample down their oats and grass, if they were not continually watched, and commit a thousand other extravagancies (1726, <i>IV.</i> , p. 133)	ne songeaient qu'à nuire à tous les autres animaux (1727, p. 230)	qu'ils suçaient en secret les pis des vaches des Houyhnhnms, tuaient et dévoraient leurs chats, foulaient aux pieds leur avoine et leur gazon, s'ils n'étaient pas sans cesse surveillés, enfin commettaient mille autres extravagances. (1838, p. 235)	Bienséance, moralité.

	<b>TEXTE ORIGINAL DE SWIFT</b>	<b>TRANSFORMATION DE DESFONTAINES</b>	<b>CORRECTION FURNE &amp; FOURNIER</b>	<b>TYPE</b>
38	to relate my own sad catastrophe (1726, <i>IV.</i> , p. 144)	conter le reste de mes aventures (1727, p. 240)	je passe à la triste catastrophe qui me concerne (1838, p. 269)	Bienséance, moralité.
39	choosing rather to trust myself among these Barbarians, than live with European Yahoo (1726, <i>IV.</i> , p. 170)	aimant mieux m'exposer à toute sorte de dangers que de vivre avec des Yahous (1727, p. 263)	résolu à me livrer à un barbare plutôt qu'à vivre avec des yahous européens (1838, p. 290-1)	Bienséance, moralité.
40	I could perhaps like other have astonished thee with strange improbable Tales ; but I rather chose to relate plain Matter of Fact in the simplest Manner and Style (1726, <i>IV.</i> , p. 185)	Pour moi qui n'ai aucun génie pour la fiction, et qui ai une imagination très froide, j'ai rapporté les faits avec une simplicité, qui devrait vous guérir de vos doutes. (1727, p. 278)	Je pourrais peut-être, comme beaucoup d'autres, t'émerveiller par des contes étranges et invraisemblables ; mais j'ai préféré m'en tenir aux faits positifs et à la forme de style la plus simple. (1838, p. 183)	Bienséance, moralité.
41	descriptions of wonderful animals both at sea and land (1726, <i>IV.</i> , p. 185)	descriptions surprenantes de quadrupèdes, de serpents, d'oiseaux et de poissons extraordinaires et rars (1727, p. 279)	de décrire de merveilleux animaux de mer et de terre (1838, p. 304)	Vraisemblance, explicitation.

---

TEXTE ORIGINAL DE SWIFT	TRANSFORMATION DE 1727 CONSERVÉE EN 1838	TYPE
1 and seemed to be somewhat longer than my middle Finger (1726, I., p. 11)	Et était à peu près haut comme mon doigt (1727, I., p. 12, 1838, p. 12)	Bienséance, corps.
2 Clefren Frelock (1726, I., p. 43)	Flefsen Frelock (1727, I., p. 35, 1838, p. 37)	Erreur, langue fictive.
3 for Laughter and Admiration (1726, I., p. 58)	for Laughter and Admiration	Bienséance, bas corporel.
4 morose and sour (1726, I., p. 58)	aigre et fantasque (1727, I., p. 44, 1838, p. 48)	Erreur, lexicque.
5 1724 (1726, I., p. 62)	dix-huit cens soixante & quatorze de nos sujets (1727, p. 47, 1838, p. 51)	Erreur, nombre.
6 But I shall not anticipate the Reader with farther Descriptions of this kind (1726, I., p. 69)	Je ne ferai point ici le detail des curiosités renfermées dans ce Palais (1727, I., p. 54, 1838, p. 58)	Bienséance, corps.
7 One Morning, about a Fortnight (1726, I., p. 70)	Quinze jours après que (1727, I., p. 55, 1838, p. 59)	Adaptation culturelle, concept.
8 Lustrog (1726, I., p. 75)	Lustrogg (1727, I., p. 60, 1838, p. 62)	Erreur, langue fictive.
9 Learning (1726, I., p. 92)	Littérature (1727, I., p. 76, 1838, p. 75)	Adaptation culturelle, concept.
10 Grand-father of the Empereror (1726, I., p. 100)	Père de l'Empereur (1727, I., p. 80, 1838, p. 82)	Erreur, lexicque.
11 Calin (1726, I., p. 118)	Cabin (1727, I., p. 95, 1838, p. 96)	Erreur, langue fictive.
12 two hours (1726, I., p. 138)	deux jours (1727, I., p. 114, 1838, p. 112)	Erreur, nombre.

<b>TEXTE ORIGINAL DE SWIFT</b>	<b>TRANSFORMATION DE 1727 CONSERVÉE EN 1838</b>	<b>TYPE</b>
<b>13</b> Sprugs ( <i>1726, I, p. 141</i> )	Spruggs ( <i>1727, p. 117, 1838, p. 114</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>14</b> a huge Creature walking after them ( <i>1726, II., p. 8</i> )	poursuivis par un homme d'une grandeur prodigieuse ( <i>1727, II., p. 130, 1838, p. 144</i> )	Erreur, lexicque.
<b>15</b> seven Monsters like himself ( <i>1726, II., p. 8</i> )	sept hommes de sa taille ( <i>1727, II., p. 132, 1838, p. 145</i> )	Bienséance, moralité.
<b>16</b> and very little sunburnt by all my travels ( <i>1726, II., p. 24</i> )	et que je passe pour avoir le teint assez beau. ( <i>1727, II., p. 147, 1838, p. 160</i> )	Bienséance, corps.
<b>17</b> there dischardged the necessities of nature ( <i>1726, II., p. 28</i> )	y fis ce que vous pouvez deviner ( <i>1727, II., p. 149, 1838, p. 162</i> )	Bienséance, bas corporel.
<b>18</b> Splacknuck ( <i>1726, II., p. 32</i> )	Splacknock ( <i>1727, II., p. 152, 1838, p. 166</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>19</b> Grultrud ( <i>1726, II., p. 36</i> )	Glultrud ( <i>1727, II., p. 156, 1838, p. 169</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>20</b> half dead with weariness and vexation ( <i>1726, II., p. 38</i> )	mort de lassitude, d'ennui et de chagrin ( <i>1727, II., p. 157, 1838, p. 171</i> )	Vraisemblance, explicitation.
<b>21</b> Lorbruldgrud ( <i>1726, II., p. 41</i> )	Lorbuldrud ( <i>1727, II., p. 161, 1838, p. 173</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>22</b> and could make a shift to explain a sentence here and there ( <i>1726, II., p. 42</i> )	et je pouvais, quoiqu'avec peine, lire et expliquer les livres ( <i>1727, II., p. 141, 1838, p. 173</i> )	Erreur, lexicque.
<b>23</b> I had not been at home above ten days ( <i>1726, III., p. 1</i> )	Il n'y avait que deux ans environ que j'étais chez moi ( <i>1727, III., p. 1, 1838, p. 3</i> )	Bienséance, moralité.
<b>24</b> Fourteen men ( <i>1726, III., p. 4</i> )	quarante hommes ( <i>1727, III., p. 4, 1838, p. 5</i> )	Erreur, nombre.



	<b>TEXTE ORIGINAL DE SWIFT</b>	<b>TRANSFORMATION DE 1727 CONSERVÉE EN 1838</b>	<b>TYPE</b>
<b>25</b>	For my tutor would order one of my servants to fetch something, or turn about, to make a bow, to sit, or stand, or walk, and the like. Then I took down the sentence in writing ( <i>1726, III., p. 4</i> )	dont il me fit connaître le sens, en faisant devant moi ce qu'elles signifiaient ( <i>1727, III., p. 19, 1838, p. 21</i> )	Bienséance, moralité.
<b>26</b>	29 Degrees ( <i>1726, III., p. 94</i> )	Vingt degrés ( <i>1727, III., p. 68, 1838, p. 85</i> )	Erreur, nombre.
<b>27</b>	except about the anus, and pudenda ( <i>1726, IV., p. 162</i> )	un peu de duvet en plusieurs endroits de leurs corps. ( <i>1727, IV., p. 152, 1838, p. 151</i> )	Bienséance, bas corporel.
<b>28</b>	three other rooms ( <i>1726, IV., p. 173</i> )	deux autres salles ( <i>1727, IV., p. 166, 1838, p. 160</i> )	Erreur, nombre.
<b>29</b>	Anus ( <i>1726, IV., p. 242</i> )	En bas ( <i>1727, IV., p. 202, 1838, p. 220</i> )	Bienséance, bas corporel.
<b>30</b>	human understanding ( <i>1726, IV., p. 333</i> )	bon sens pour un yahoo ( <i>1727, IV., p. 273, 1838, p. 297</i> )	Bienséance, moralité.

	<b>TEXTE ORIGINAL DE SWIFT</b>	<b>TRANSFORMATION DE 1727</b>	<b>CORRECTION PARTIELLE DE 1838</b>	<b>TYPE</b>
1	19 <sup>th</sup> of April ( <i>1727, II., p. 2</i> )	28 avril ( <i>1727, II., p. 125</i> )	29 avril ( <i>1838, p. 140</i> )	Erreur, nombre.
2	the whole compass of their thoughts and mind being shut up within the two forementioned sciences ( <i>1727, III., 28</i> )	aussi tous leurs ouvrages, et même leurs poésies semblent des théorèmes d'Euclide ( <i>1727, III., p. 22</i> )	Omis en 1838 ( <i>1838, p. 24</i> )	Vraisemblance, explicitation.
3	as well as by a translation into our barbarous English ( <i>1727, IV., p. 61</i> )	aussi un peu à la langue défectueuse dans laquelle je suis à présent obligé de m'exprimer ( <i>1727, p. 178</i> )	et par la traduction dans une langue barbare. ( <i>1838, p. 198</i> )	Adaptation culturelle, langue.
4	Pimping ( <i>1727, IV., 83</i> )	M ( <i>1727, IV., p. 197</i> )	Omis en 1838 ( <i>1838, p. 226</i> )	Bienséance, moralité.

---

<b>ORIGINAL DE SWIFT</b>	<b>INTERPOLATION DU TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE &amp; NEAULME)</b>	<b>TYPE</b>
1 my fortune to do so ( <i>1726, p. 2</i> )	dessein à l'exécution duquel je me croyois en quelque sorte destiné ( <i>1727, p. 2</i> )	Vraisemblance, allongement.
2	qui traitent leurs Patiens de manière, qu'ils ne sauroient guères courir risque d'être desoeuvrez ( <i>1726, I., p. 2, 1727, p. 3</i> )	Vraisemblance, explication.
3	par le plus grand des bonheurs ( <i>1726, I., p. 5, 1727, p. 5</i> )	Bienséance, moralité.
4	j'entens à proportion de leur taille ( <i>1726, I., p. 9, 1727, p. 7</i> )	Vraisemblance, explication.
5	quoique je n'entendisse pas la langue ( <i>1726, I., p. 11, 1727, p. 9</i> )	Vraisemblance, explication.
6 his person ( <i>1726, I., p. 22</i> )	[personne] sacrée ( <i>1727, p. 16</i> )	Censure, rang.
7	cette hardiesse ( <i>1726, I., p. 23, 1727, p. 17</i> )	Vraisemblance, explication.
8 Learned men ( <i>1726, I., p. 25</i> )	[savans] du premier ordre ( <i>1727, p. 18</i> )	Vraisemblance, explication.
9 His Pockets are searched ( <i>1726, I., p. 25</i> )	On fait l'Inventaire de ce qui se trouve dans ses poches ( <i>1727, p. 25</i> )	Vraisemblance, allongement.
10 His Imperial Majesty spoke often to me ( <i>1726, I., p. 30</i> )	Sa Majesté Impériale me fit souvent l'honneur de m'adresser la parole ( <i>1727, p. 21</i> )	Censure, rang.
11 Performed ( <i>1726, I., p. 48</i> )	ils faisoient les sauts les plus périlleux ( <i>1727, p. 35</i> )	Vraisemblance, explication.
12 break a Limb ( <i>1726, I., p. 48</i> )	se disloquer ou se casser quelque membre ( <i>1727, p. 36</i> )	Vraisemblance, explication.
13 hath a mind to distinguish by a peculiar Mark of his Favour ( <i>1726, I., p. 50</i> )	veut distinguer par une marque éclatante et particulière de faveur ( <i>1727, p. 36</i> )	Vraisemblance, explication.
14	il y a de fortes Tours, qui en cas de siège, seroient d'un grand secours par la défense de la place ( <i>1726, I., p. 66, 1727, p. 47</i> )	Vraisemblance, explication.
15	dont Keldresal m'avoit informé ( <i>1726, I., p. 77, 1727, p. 55</i> )	Vraisemblance, structure.

<b>ORIGINAL DE SWIFT</b>	<b>INTERPOLATION DU TRADUCTEUR (GOSSE &amp; NEAULME)</b>	<b>TYPE</b>
16	il avait grand raison ( <i>1726, I., p. 86, 1727, p. 62</i> )	Censure, rang.
17	quoi qu'elle soient obligées d'ailleurs, de s'appliquer à des sciences dont nos Dames en Europe n'ont pas la moindre idée ( <i>1726, II., p. 104, 1727, p. 74</i> )	Opinion.
18	& au Mirmidon des François ( <i>1726, II., p. 179, 1727, p. 126</i> )	Adaptation culturelle, concept.
19	sans hyperbole ( <i>1726, II., p. 246, 1727, p. 169</i> )	Vraisemblance, explicitation.
20	a Passage which will hardly obtain Belief ( <i>1726, II., p. 124</i> ) je vais faire part à mes Lecteurs d'un fait qu'ils auront peut-être peine à croire ( <i>1727, p. 186</i> )	Vraisemblance, interpellation.
21	The Author attends them ( <i>1726, II., p. 138</i> ) l'Auteur a l'honneur de les accompagner ( <i>1727, p. 194</i> )	Censure, rang.
22	à ma honte ( <i>1726, II., p. 149, 1727, p. 202</i> )	Bienséance, moralité.
23	dont je vais faire part à mes lecteurs ( <i>1726, III., p. 66, 1727, p. 42</i> )	Vraisemblance, interpellation.
24	To return from this Digression ( <i>1726, III., p. 124</i> ) J'espere qu'un trait si singulier de Clemence engagera le Lecteur à me pardonner cette digression ( <i>1727, p. 80</i> )	Vraisemblance, interpellation.
25	à ce que j'appris depuis ( <i>1726, IV., p. 164, 1727, p. 107</i> )	Vraisemblance, structure.
26	in domestick Business ( <i>1727, IV., p. 173</i> ) je vis le reste occupé à faire le même ouvrage que nos Palfreniers font dans nos Ecuries ( <i>1727, p. 113</i> )	Vraisemblance, explicitation.
27	comme je l'ai déjà expliqué ( <i>1726, IV., p. 176, 1727, p. 115</i> )	Vraisemblance, structure.
28	que ne les ont d'ordinaire les Européens ( <i>1726, IV., p. 176, 1727, p. 23</i> )	Adaptation culturelle, <i>realia</i> .
29	leur faire part de la plus funeste Catastrophe qui me soit jamais arrivée, & qui empoisonne encore actuellement toute la Douceur de ma vie. ( <i>1727, p. 145</i> )	Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

- 1 Emmanuel[-College in Cambridge] (*1726, I., p. 1, 1727, p. 1*)
- 2 [making] a [Voyage] or [two into the Levant] (*1726, I., p. 3, 1727, p. 2*)
- 3 my master (*1726, I., p. 3, 1727, p. 2*)
- 4 who escaped on the rock (*1726, I., p. 5, 1727, p. 6*)
- 5 I conjectured (*1726, I., p. 6, 1727, p. 5*)
- 6 at least I was in so weak a Condition that I did not observe them (*1726, I., p. 6, 1727, p. 5*)
- 7 as I reckoned (*1726, I., p. 7, 1727, p. 6*)
- 8 very short and [soft] (*1726, I., p. 7, 1727, p. 5*)
- 9 For as I happen'd to lie on my Back (*1726, I., p. 7, 1727, p. 5*)
- 10 I likewise felt several slender Ligatures across my Body, from my Armpits to my Thighs (*1726, I., p. 7, 1727, p. 5*)
- 11 [I felt something] alive [moving on my left Leg] (*1726, I., p. 7, 1727, p. 5*)
- 12 with [Grief and] Pain (*1726, I., p. 9, 1727, p. 7*)
- 13 as well as the Pegs and Strings would permit me (*1726, I., p. 10, 1727, p. 8*)
- 14 of observing [the Person and Gesture of] him that was to speak (*1726, I., p. 11, 1727, p. 9*)
- 15 but over his Excellency's Head, for fear of hurting him or his Train (*1726, I., p. 16, 1727, p. 12*)
- 16 with much Civility [and cheerful Countenances] (*1726, I., p. 16, 1727, p. 12*)
- 17 to avoid the Torrent [which fell with such noise and violence from me] (*1726, I., p. 17, 1727, p. 13*)
- 18 [in the Night] while I slept (*1726, I., p. 18, 1727, p. 13*)

**TYPE**

- Adaptation culturelle, lieux.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, prolepse.
- Bienséance, corps.
- Vraisemblance, prolepse.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Bienséance, corps.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Censure, rang.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.

## ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)

- 19** which it seems set out in four hours after my Landing (1726, I., p. 19, 1727, p. 14)
- 20** these Cords (1726, I., p. 20, 1727, p. 15)
- 21** all the Ornaments [and Furniture] carried away (1726, I., p. 22, 1727, p. 16)
- 22** on the other side of the great Highway (1726, I., p. 23, 1727, p. 16)
- 23** as I was told, for I could not see them (1726, I., p. 23, 1727, p. 17)
- 24** the noise and [the astonishment of the People] (1726, I., p. 23, 1727, p. 17)
- 25** in his Confinement (1726, I., p. 25, 1727, p. 18)
- 26** of half a Stang (1726, I., p. 26, 1727, p. 18)
- 27** [very clear] and articulate (1726, I., p. 30, 1727, p. 21)
- 28** [brought] in Carriages (1726, I., p. 32, 1727, p. 23)
- 29** [Sheets, Blankets,] and Covelets (1726, I., p. 32, 1727, p. 23)
- 30** [it brought prodigious Numbers] of rich, idle, and curious [People to see me] (1726, I., p. 33, 1727, p. 23)
- 31** [this could not be done without my] Consent and [Assistance] (1726, I., p. 37, 1727, p. 26)
- 32** I had no mind should be searched (1726, I., p. 37, 1727, p. 27)
- 33** we could not, without difficulty, reach the top of them as we stood at the bottom of his Pocket (1726, I., p. 40, 1727, p. 28)
- 34** but the rest of my Goods were returned to me (1726, I., p. 46, 1727, p. 33)
- 35** I have seen him do the Summerset several times together upon a Trencher fixed on the Rope, which is no thicker than a common Pack-thread in England (1726, I., p. 49, 1727, p. 35)

## TYPE

- Vraisemblance, temps.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, espace.
- Vraisemblance, prolepse.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Adaptation culturelle, unité de mesure.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Bienséance, bas corporel.
- Bienséance, corps.
- Vraisemblance, répétition.
- Censure, rang.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

<b>36</b>	[I have made a Translation of the whole Instrument] word for word, [as near as I was able] (1726, I., p. 59, 1727, p. 43)	<b>TYPE</b> Vraisemblance, répétition.
<b>37</b>	[with great Chearfulness] and Content (1726, I., p. 63, 1727, p. 43)	Vraisemblance, répétition.
<b>38</b>	In all my Travels (1726, I., p.66, 1727, p. 47)	Vraisemblance, répétition.
<b>39</b>	in their several Lodgings (1726, I., p. 69, 1727, p. 49)	Vraisemblance, espace.
<b>40</b>	high [Title of Honour] (1726, I., p. 77, 1727, p. 55)	Vraisemblance, répétition.
<b>41</b>	by an Accident (1726, I., p. 77, 1727, p. 55)	Censure, rang.
<b>42</b>	but shall not trouble the Reader with the particulars (1726, I., p. 85, 1727, p. 61)	Vraisemblance, interpellation.
<b>43</b>	from which I am sure my Heart was wholly Free (1726, I., p. 86, 1727, p. 62)	Bienséance, moralité.
<b>44</b>	by which being suddenly awaked, I was in some kind of Terror (1726, I., p. 88, 1727, p. 63)	Bienséance, moralité.
<b>45</b>	curious [Reader] (1726, I., p. 92, 1727, p. 54)	Vraisemblance, interpellation.
<b>46</b>	as those of Persons so qualify'd; and at least, that the Mistakes committed by Ignorance in a virtuous Disposition, would never be of such fatal Consequence to the Publick Weal, (1726, I., p. 99, 1727, p. 70)	Censure, référence.
<b>47</b>	whose Thoughts [in their Love-Encounters] were otherwise employ'd (1726, I., p. 101, 1727, p. 72)	Bienséance, bas corporel.
<b>48</b>	the Woman Attendants, who are aged proportionably to ours at fifty, perform only the most menial Offices (1726, I., p. 103, 1727, p. 73)	Bienséance, moralité.
<b>49</b>	and despise all personal Ornaments beyond Decency and Cleanliness (1726, I., p. 105, 1727, p. 74)	Bienséance, bas corporel.
<b>50</b>	placed the Chair on the Table, according to my usual custom, and sate down by it. (1726, I., p. 116, 1727, p. 83)	Censure, rang.
<b>51</b>	against his most Auspicious, Serene, Imperial Majesty (1726, I., p. 120, 1727, p. 85)	Censure, rang.
<b>52</b>	Tear your own flesh (1726, I., p. 122, 1727, p. 85)	Bienséance, violence.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

- 53 as you lie on the Ground (*1726, I., p. 128, 1727, p. 91*)
- 54 [were too many] to trouble the Reader with at this time (*1726, I., p. 141, 1727, p. 100*)
- 55 of Deptford (*1726, I., p. 144, 1727, p. 102*)
- 56 Epping, Redreff, Black-Bull, Fetter-Lane (*1726, I., p. 147, 1727, p. 103*)
- 57 with several Accidents that happen'd there (*1726, II., p. 1, 1727, p. 107*)
- 58 Cornish Man (*1726, II., p. 2, 1727, p. 108*)
- 59 and the Trees so lofty that I could make no computation of their Altitude (*1726, II., p. 7, 1727, p. 111*)
- 60 speaking Trumpet (*1726, II., p. 8, 1727, p. 112*)
- 61 overcome by [Grief and] Despair (*1726, II., p. 10, 1727, p. 113*)
- 62 although he could not understand them (*1726, II., p. 13, 1727, p. 115*)
- 63 He blew my Hairs aside to take a better view of my Face (*1726, II., p. 14, 1727, p. 116*)
- 64 heard a noise behind me like that of a dozen Stocking-Weavers at work; and turning my Head I found it proceeded from the purring of this animal (*1726, II., p. 20, 1727, p. 120*)
- 65 It stood prominent six Foot, and could not be less than sixteen in Circumference. The Nipple was about half the Bigness of my Head, and the Hew both of that and the Dug so varified with Spots, Pimples and Freckles, that nothing could appear more nauseous: For I had a near sight of her, she sitting down the more conveniently to give Suc, and I standing on the table (*1726, II., p. 22, 1727, p. 121*)
- 66 which he confessed was at first a very shocking sight (*1726, II., p. 23, 1727, p. 122*)
- 67 and made the Blood run trickling from him (*1726, II., p. 26, 1727, p. 125*)

**TYPE**

- Bienséance, violence.
- Vraisemblance, interpellation.
- Adaptation culturelle, lieux.
- Adaptation culturelle, lieux.
- Vraisemblance, répétition.
- Adaptation culturelle, lieux.
- Vraisemblance, trivialité.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Vraisemblance, répétition.
- Bienséance, corps.
- Bienséance, corps.
- Bienséance, bas corporel.
- Bienséance, corps.
- Bienséance, violence.



**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

- 68** to drag the Carcass off the Bed, where it lay still bleeding; I observed it had yet some Life, byt with a strong Slash cross the Neck I thoroughly dispatched it. (1726, II., p. 26, 1727, p. 2) Bienséance, violence.
- 69** for his Eyes appeared like the Full-Moon shining into a Chamber at two Windows (1726, I., p. 33, 1727, p. 129) Bienséance, corps.
- 70** for his own Interest (1726, II., p. 38, 1727, p. 132) Bienséance, moralité.
- 71** but, allowing for the proportion of all Things between that Country and Europe, and the high price of Gold among them, was hardly so great a sum as at housand Guineas woul be in England (1726, II., p. 45, 1727, p. 137) Adaptation culturelle, unité monétaire.
- 72** although he be as learned a Person as any in his Dominions (1726, II., p. 48, 1727, p. 139) Vraisemblance, répétition.
- 73** which is in that Country arrived to a very great Perfection (1726, II., p. 49, 1727, p. 139) Vraisemblance, trivialité.
- 74** like a London Bed-chamber (1726, II., p. 53, 1727, p. 142) Adaptation culturelle, lieux.
- 75** took out every Day to air (1726, II., p. 54, 1727, p. 142) Bienséance, corps.
- 76** and put a Bit of Bread in her Mouth, as big as two twelpenny Loaves. She drank out of a golden Cup, above a Hogshead at a Draught. Her Knives were twice as long as a Scythe set strait upon the Handle. The Spoons, Forks, and other Instruments were all in the same Proportion. I remember when Glumdalclitch carried me out of Curiosity to see some of the tables at Court, where ten or a dozen of these enormous Knives and Forks were lifted up together, I thought I had never till then beheld so terrible a Sight (1726, II., p. 56, 1727, p. 144) Bienséance, nourriture.
- 77** So that I really began to imagine my self dwindled many Degrees below my usual Size (1726, II., p. 60, 1727, p. 146) Vraisemblance, extravagance.
- 78** loathsome [Excrement] or Spawn (1726, II., p. 64, 1727, p. 149) Bienséance, bas corporel.
- 79** I paced the Diameter and Circumference several times barefoot, and computing by the Scale, measured it pretty exactly 1726, II., p. 79, 1727, p. 152) Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

- 80 I reckoned our Coach to be about a Square of Westminster-Hall, but not altogether so high; however, I cannot be very exact. One Day the governess ordered our Coachman to stop at several Shops, where the Beggars watching their Opportunity, crouded to the sides of the Coach, and gave me the most horrible Spectacles that ever an English Eye beheld. There was a Woman with a Cancer in her Breast, swelled to a monstrous size, full of Holes in two or three of which I could have easily crept, and covered my whole Body. There was a Fellow with a Wen in his Neck, larger than five Woolpacks, and another with a couple of wooden Legs, each about twenty Foot high. But, the most hateful Sight of all was the Lice crawling on their Cloaths. I could see distinctly the Limbs of these Vermin with my naked Eye, much better than those of an European Louse through a Microscope, and their Snouts with which they rooted like Swine. They were the first I had ever beheld, and I should have been curious enough to dissect one of them, if I had proper Instruments (which I unluckily left behind me in the Ship) although indeed the sight was so nauseous, that it perfectly turned my Stomach (1726, II., p. 71-2, 1727, p. 153) Bienséance, bas corporel.
- 81 after the Fashion of the Country (1726, II., p. 73, 1727, p. 155) Vraisemblance, répétition.
- 82 marble (1726, II., p. 74, 1727, p. 156) Erreur, oublié.
- 83 larger than the Life, placed in their several Niches (1726, II., p. 76, 1727, p. 156) Vraisemblance, extravagance.
- 84 as if I had been pelted with Tennis balls (1726, II., p. 76, 1727, p. 159) Adaptation culturelle, *realia*.
- 85 because Nature in that Country observing the same Proportion thro' all her Operations (1726, II., p. 80, 1727, p. 159) Vraisemblance, répétition.
- 86 white (1726, II., p. 81, 1727, p. 159) Erreur, oublié.
- 87 The Dog following the Scent (1726, II., p. 81, 1727, p. 159) Bienséance, corps.
- 88 not worth remembering (1726, II., p. 82, 1727, p. 160) Vraisemblance, répétition.
- 89 under which I immediately swooned away (1726, II., p. 85, 1727, p. 162) Bienséance, corps.
- 90 For they would strip themselves to the Skin, and put on their Smocks in my Presence, while I was placed on their Toylet directly before their naked Bodies, which, I am sure, to me was very far from being a tempting Sight, or from giving me any other emotions than those of Horror and Disgust. Their Skins appeared so coarse and uneven, so variously coloured when I saw them near, with a Mole here and there as broad as a Trencher, and Hairs hanging from it thicker than Packthreads, to say Nothing further concerning the rest of their Persons. Neither did they at all scruple while I was by to discharge what they had drunk, to the quantity of at least two Hogshead, in a Vessel that held above three Tuns. (1726, II., p. 86, 1727, p. 163) Bienséance, bas corporel.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

- 91** In this Exercise I once met an Accident which had like to have cost me my Life. For, one of the Pages having put my Boat into the Trough, the Governess who attended Glumdalclitch, very officiously lifted me up to the place me in the Boat, but I happened to slip through her Fingers, and should have infallibly fallen down forty Foot upon the Floor, if by the luckiest chance in the World, I had not been stop'd by a Corking-pin that stuck in the good Gentlewoman's Stomacher; the Head of the Pin passed between my Shirt and the Wast-band of my Breeches, and thus I was held by the middle in the Air till Glumdalclitch ran to my Relief (*1726, II., p. 91-2, 1727, p. 166*) Bienséance, moralité.
- 92** and feeding me with the other, by cramming into my Mouth some Victuals he had squeezed out of the Bag on one side of his Chaps, and patting me when I would not eats (*1726, II., p. 95, 1727, p. 168*) Bienséance, nourriture.
- 93** I was almost choaked with the filthy stuff the Monkey had crammed down my Throat; but, my dear little Nurse picked it out of my Mouth with a small Needle, and then I fell a Vomiting, which gave me great relief. Yet I was so weak and bruised in the Sides with the Squeezes given me by this odious Animal, that I was forced to keep my Bed a Fortnight (*1726, II., p. 96, 1727, p. 169*) Bienséance, corps.
- 94** The Monkey was killed, and an Order made that no such Animal should be kept about the Palace (*1726, II., p. 97, 1727, p. 169*) Bienséance, violence.
- 95** how I liked the Victuals he gave me, his manner of Feeding, and whether the fresh Air on the Roof had sharpned my Stomach (*1726, II., p. 97, 1727, p. 169*) Bienséance, nourriture.
- 96** And yet I have seen the Moral of my own Behaviour very frequent in England since my Return, where a little contemptible Varlet, without the least Title to Birth, Person, Wit, or common Sense, shall presume to look with Importance, and put himself upon a foot with the greatest Persons of the Kingdom (*1726, II., p. 98, 1727, p. 170*) Censure, rang.
- 97** Imagine with thy self, courteous Reader, how often I then wished for (*1726, II., p. 107, 1727, p. 175*) Vraisemblance, interpellation.
- 98** from which their Posterity were never once known to degenerate (*1726, II., p. 109, 1727, p. 176*) Censure, référence.
- 99** who were indeed the spiritual Fathers of the Clergy and the People (*1726, II., p. 109, 1727, p. 177*) Censure, référence.
- 100** to represent the Wisdom of the whole Nation (*1726, II., p. 110, 1727, p. 177*) Censure, rang.
- 101** frequently taking Notes of what I spoke (*1726, II., p. 111, 1727, p. 177*) Censure, rang.
- 102** consulting his Notes (*1726, II., p. 111, 1727, p. 177*) Censure, rang.
- 103** or a Prime Minister (*1726, II., p. 112, 1727, p. 178*) Censure, rang.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

<b>104</b>	slavish prostitute ( <i>1726, II., p. 113, 1727, p. 179</i> )	Censure, rang.
<b>105</b>	[be unjust,] vexatious, or oppressive ( <i>1726, II., p. 114, 1727, p. 180</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>106</b>	Whether they or their Judges had any Part in penning those Laws which they assumed the Liberty of interpreting and glossing upon at their Pleasure ( <i>1726, II., p. 115, 1727, p. 180</i> )	Censure, référence.
<b>107</b>	cited Precedents to prove contrary Opinions ( <i>1726, II., p. 115, 1727, p. 180</i> )	Censure, rang.
<b>108</b>	explained, interpreted, and applied ( <i>1726, II., p. 116, 1727, p. 181</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>109</b>	[common sense] and Reason ( <i>1726, II., p. 129, 1727, p. 189</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>110</b>	so that among us it would be little esteemed ( <i>1726, II., p. 129, 1727, p. 189</i> )	Censure, rang.
<b>111</b>	for they avoid nothing more than multiplying unnecessary Words, or using various Expressions ( <i>1726, II., p. 132, 1727, p. 191</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>112</b>	or of being drowned in a little Brook ( <i>1726, II., p. 134, 1727, p. 192</i> )	Bienséance, moralité.
<b>113</b>	like a Sign-post in a windy Day ( <i>1726, II., p. 143, 1727, p. 198</i> )	Bienséance, moralité.
<b>114</b>	to see my Box dashed in Pieces, or at least overset by the first violent Blast, or a rising Wave ( <i>1726, II., p. 145, 1727, p. 199</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>115</b>	where I might at least preserve my self some Hours longer than by being shut up ( <i>1726, II., p. 146, 1727, p. 200</i> )	Vraisemblance, temps.
<b>116</b>	in a very weak condition ( <i>1726, II., p. 150, 1727, p. 202</i> )	Bienséance, corps.
<b>117</b>	Shropshire ( <i>1726, II., p. 150, 1727, p. 202</i> )	Adaptation culturelle, lieux.
<b>118</b>	observing me not to look wildly, or talk inconsistently ( <i>1726, II., p. 152, 1727, p. 203</i> )	Bienséance, moralité.
<b>119</b>	while I was at Supper ( <i>1726, II., p. 155, 1727, p. 206</i> )	Bienséance, nourriture.
<b>120</b>	and another of the same Materials, but fixed into a paring of her Majesty's Thumb-nail, which served for the Back. ( <i>1726, II., p. 156, 1727, p. 207</i> )	Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

- 121** Four Wasp Stings, like Joyners Tacks (*1726, II., p. 157, 1727, p. 207*)  
Vraisemblance, extravagance.
- 122** I shewed him a Corn that I had cut off with my own Hand from a Maid of Honor's Toe, it was about the Bigness of a Kentish Pippin, and grown so hard, that when I returned to England, I got it hollowed into a Cup and set in Silver (*1726, II., p. 157, 1727, p. 207*)  
Bienséance, corps.
- 123** the most little contemptible Creatures (*1726, II., p. 160, 1727, p. 209*)  
Bienséance, moralité.
- 124** and merrily replied with the old English Proverb, that he doubted mine Eyes were bigger than my Belly, for he did not observe my Stomach so good, although I had fasted all day (*1726, II., p. 161, 1727, p. 209*)  
Adaptation culturelle, langue.
- 125** The Captain having been at Tonquin was in his return to England driven North eastward to the Latitude of 44 Degrees, and of Longitude 142. But meeting a Trade Wind two Days after I came on board him, we sailed Southward a long time, and coasting New-Holland kept our Course West-south-west, and the South-south-west till we doubled the Cape of Good-Hope. (*1726, II., p. 161, 1727, p. 210*)  
Vraisemblance, technicité.
- 126** like a Goose under a gate (*1726, II., p. 163, 1727, p. 211*)  
Bienséance, moralité.
- 127** I here conclude the Second Part of my unfortunate Voyages (*1726, II., p. 164, 1727, p. 212*)  
Vraisemblance, répétition.
- 128** Cornish man (*1726, III., p. 1, 1727, p. 1*)  
Adaptation culturelle, langue.
- 129** and a fourth part Owner (*1726, III., p. 2, 1727, p. 2*)  
Vraisemblance, répétition.
- 130** Protestants, (*1726, III., p. 5, 1727, p. 4*)  
Censure, référence.
- 131** and shining very bright from the Reflexion of the Sea below (*1726, III., p. 10, 1727, p. 7*)  
Vraisemblance, extravagance.
- 132** and saw this vast Body descending almost to a Parellel with me (*1726, III., p. 10, 1727, p. 7*)  
Vraisemblance, extravagance.
- 133** But at the same time the Reader can hardly conceive my Astonishment (*1726, III., p. 11, 1727, p. 8*)  
Vraisemblance, interpellation.
- 134** in a clear, polite, smooth Dialect (*1726, III., p. 13, 1727, p. 9*)  
Vraisemblance, trivialité.
- 135** The Humours and Dispositions of the [Laputians described] (*1726, III., p. 15, 1727, p. 10*)  
Vraisemblance, répétition.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

- 136** [Marks] and Circumstances [of Wonder] (1726, III., p. 15, 1727, p. 10) Vraisemblance, répétition.
- 137** and by the Shouts of the Vulgar, (1726, III., p. 18, 1727, p. 12) Vraisemblance, répétition.
- 138** [old] obsolete [language] (1726, III., p. 22, 1727, p. 15) Vraisemblance, répétition.
- 139** On the second Morning about Eleven a Clock, the King himself in Person, attended by his Nobility, Courtiers, and Officers, having prepared all their Musical Instruments, played on them for three Hours without Intermission, so that I was quite stunned with the noise; Neither could I possibly guess the meaning till my Tutor informed me. He said that the People of their Island had their Ears adapted to hear the Musick of the Spheres, which always played at certain Periods, and the Court was now prepare to bear their Part in what ever Instrument they most excelled. (1726, III., p. 24-5, 1727, p. 16) Vraisemblance, extravagance.
- 140** like the scraps of Paper fastnd by School-boys at the end of the String that holds their Kite. (1726, III., p. 25, 1727, p. 17) Adaptation culturelle, *realia*.
- 141** [very] lame [and defective] (1726, III., p. 43, 1727, p. 29) Vraisemblance, répétition.
- 142** if it abound in high Spire or Pillars of Stone (1726, III., p. 46, 1727, p. 30) Vraisemblance, trivialité.
- 143** [misery] and want (1726, III., p. 53, 1727, p. 34) Vraisemblance, répétition.
- 144** [everything about him was Magnificent, Regular] and Polite (1726, III., p. 54, 1727, p. 34) Vraisemblance, répétition.
- 145** such as were old and wilful, and weak like himself (1726, III., p. 56, 1727, p. 35) Censure, rang.
- 146** [would cease] or diminish (1726, III., p. 57, 1727, p. 36) Vraisemblance, répétition.
- 147** [new Rules] and Methods (1726, III., p. 58, 1727, p. 37) Vraisemblance, répétition.
- 148** [Instruments] and Tools (1726, III., p. 58, 1727, p. 37) Vraisemblance, répétition.
- 149** with innumerable other happy Proposals (1726, III., p. 58, 1727, p. 37) Vraisemblance, répétition.
- 150** driven equally on by Hope and Despair (1726, III., p. 58, 1727, p. 38) Bienséance, moralité.
- 151** [their own Ease] and Sloth [before the general Improvement of their Country] (1726, III., p. 59, 1727, p. 38) Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

<b>152</b>	went for many Days to the Academy (1726, III., p. 62, 1727, p. 40)	Vraisemblance, temps.
<b>153</b>	[ragged] and singed (1726, III., p. 63, 1727, p. 40)	Vraisemblance, répétition.
<b>154</b>	His face and beard were of a pale yellow (1726, III., p. 64, 1727, p. 41)	Bienséance, corps.
<b>155</b>	about the bigness of a Bristol Barrel (1726, III., p. 64, 1727, p. 42)	Adaptation culturelle, <i>realia</i> .
<b>156</b>	This Artist is much encouraged and esteemed by the whole Fraternity (1726, III., p. 65, 1727, p. 42)	Vraisemblance, extravagance.
<b>157</b>	[a quantity of Acorns, Dates,] Chestnuts, and other Maste or Vegetables [whereof these Animals are fondest] (1726, III., p. 66, 1727, p. 42)	Vraisemblance, répétition.
<b>158</b>	others petrifying the Hoofs of a living Horse to preserve them from foundring (1726, III., p. 70, 1727, p. 45)	Vraisemblance, répétition.
<b>159</b>	[gums minerals] and vegetables (1726, III., p. 70, 1727, p. 45)	Vraisemblance, répétition.
<b>160</b>	Ictericks, apophlegmaticks, acousticks (1726, III., p. 83, 1727, p. 53)	Vraisemblance, technicité.
<b>161</b>	He advised great Statesmen to examine into the Dyet of all suspected Persons; their times of eating; upon which side they lay in Bed; with which Hand they wiped their Posteriors; take a strict View of their Excrements, and from the Odour, the Taste, the Consistance, the Crudeness, or Maturity of Digestion form a Judgement of their Thoughts and Designs. Because Men are never so Serious, Thoughtful, and Intent, as when they are at Stool, which he found by frequent Experiment: For in such Conjectures, when he used merely a s a Trial to consider which was the best way of murdering the King, his Ordure would have a Tincture of Green, but quite different when he thought only of raising an Insurecction or burning the Metropolis (1726, III., p. 89, 1727, p. 57)	Bienséance, bas corporel.
<b>162</b>	[Discoverers,] Witnesses, Informers, Accusers, [Prosecutors, Evidences, Swearers] (1726, III., p. 90, 1727, p. 58)	Vraisemblance, répétition.
<b>163</b>	for so it is called (1726, III., p. 95, 1727, p. 61)	Vraisemblance, répétition.
<b>164</b>	it might be no disagreeable Amusement for me (1726, III., p. 96, 1727, p. 61)	Bienséance, moralité.
<b>165</b>	which is the Capital of this little Island (1726, III., p. 99, 1727, p. 64)	Vraisemblance, répétition.
<b>166</b>	and had but little of my own (1726, III., p. 101, 1727, p. 65)	Vraisemblance, extravagance.
<b>167</b>	[Pedlars,] Pick-pockets, [Highway-Men and Bullies] (1726, III., p. 102, 1727, p. 65)	Vraisemblance, répétition.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

<b>168</b>	and general Benevolence for Mankind in every Lineament of his Countenance ( <i>1726, III., p. 102, 1727, p. 65</i> )	<b>TYPE</b> Censure, rang.
<b>169</b>	oppressed and injured ( <i>1726, III., p. 103, 1727, p. 66</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>170</b>	a suitable Entertainment to the Reader ( <i>1726, III., p. 103, 1727, p. 66</i> )	Vraisemblance, interpellation.
<b>171</b>	[quick] and piercing ( <i>1726, III., p. 105, 1727, p. 67</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>172</b>	Earls, and the like ( <i>1726, III., p. 108, 1727, p. 70</i> )	Adaptation culturelle, concept.
<b>173</b>	why a third happened to be crack-brained, and a fourth to be Sharpers ( <i>1726, III., p. 109, 1727, p. 70</i> )	Censure, rang.
<b>174</b>	Who first brought the Pox into a noble House, which hath lineally descended in scrophulous Tumours to their Posterity. Neither could I wonder at all this, which I saw such an Interruption of Lineages by Pages, Lacqueys, Valets, Coachmen, Gamesters, Captains and Pick-pockets ( <i>1726, III., p. 109, 1727, p. 70</i> )	Censure, rang.
<b>175</b>	Chastity to Sodomites ( <i>1726, III., p. 109, 1727, p. 70</i> )	Bienséance, bas corporel.
<b>176</b>	How many Villains had been exalted to the highest places of Trust, Power, Dignity, and Profit ( <i>1726, III., p. 110, 1727, p. 70</i> )	Censure, rang.
<b>177</b>	Persons of high Rank ( <i>1726, III., p. 113, 1727, p. 74</i> )	Censure, rang.
<b>178</b>	How the Pox under all its Consequences and Denominations had altered every Lineament of an English Countenance, shortned the size of Bodies, unbraced the Nerves, relaxed the Sinews and Muscles, introduced a sallow Complexion, and rendered the Flesh loose and Rancid ( <i>1726, III., p. 116, 1727, p. 74</i> )	Bienséance, corps.
<b>179</b>	for a piece of Money ( <i>1726, III., p. 117, 1727, p. 75</i> )	Bienséance, argent.
<b>180</b>	South-East point of Luggnagg ( <i>1726, III., p. 119, 1727, p. 76</i> )	Vraisemblance, espace.
<b>181</b>	[Shoals] and Rocks ( <i>1726, III., p. 119, 1727, p. 76</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>182</b>	as near as I can remember ( <i>1726, III., p. 121, 1727, p. 78</i> )	Vraisemblance, prolepse.
<b>183</b>	the compass of a Silver Threepence ( <i>1726, III., p. 128, 1727, p. 82</i> )	Adaptation culturelle, unité monétaire.



**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

- 184** as large as an English Shilling (*1726, III., p. 122, 1727, p. 82*)  
Adaptation culturelle, unité monétaire.
- 185** of which he computed about 50 in the Metropolis, and among the rest a young Girl born about three Years ago (*1726, III., p. 129, 1727, p. 81*)  
Vraisemblance, trivialité.
- 186** understanding the difference between Life and Death (*1726, III., p. 133, 1727, p. 85*)  
Vraisemblance, répétition.
- 187** which never descended below their Grand-children (*1726, III., p. 140, 1727, p. 90*)  
Bienséance, moralité.
- 188** their Birth is recorded very particularly; so that you may know their Age by consulting the Registry, which however hath not been kept above a thousand Years past, or at least hath been destroyed by time or publick Disturbances (*1726, III., p. 144, 1727, p. 92*)  
Vraisemblance, extravagance.
- 189** the Town lies on the Western Point where there is a narrow Streight, leading Northward into a long Arm of the Sea, upon the North-West Part of which, Yedo the Metropolis stands (*1726, III., p. 149, 1727, p. 95*)  
Vraisemblance, espace.
- 190** at two in the Afternoon (*1726, III., p. 155, 1727, p. 99*)  
Vraisemblance, temps.
- 191** of Bristol, at Tenariff (*1726, IV., p. 2, 1727, p. 102*)  
Adaptation culturelle, lieux.
- 192** Leeward Islands (*1726, IV., p. 3, 1727, p. 103*)  
Adaptation culturelle, lieux.
- 193** and a long ridge of Hair down their Backs, and the fore-parts of their Legs and Feet, but the rest of their Bodies were bare, so that I might see [their Skins, which were of a brown buff Colours.] They had no Tails, nor any Hair at all on their Buttocks, except about the Anus; which, I presume, Nature had placed there to defend them as they sate on the Ground; for this Posture they used, as weel as lying down, and often stood on their hind Feet (*1726, IV., p. 7, 1727, p. 105*)  
Bienséance, bas corporel.
- 194** they had long lank Hair on their Faces, nor any thing more than a sort of Down on the rest of their Bodies, except about the Anus, and Pudenda (*1726, IV., p. 8, 1727, p. 106*)  
Bienséance, bas corporel.
- 195** When the Beast felt the Smart, he drew back, and roared so loud, that a Herd of at least forty came flocking about me from the next Field, houlng and making odious Faces; [but I ran to the Body of a Tree, and leaning my Back against it, kept them off, by waving my Hanger.] Several of this cursed Brood getting hold of the Branches behind leapt up in the Tree, from whence they began to discharge their Excrements on my Head: However, I escaped pretty well, by sticking close to the Stem of the Tree, but was almost stifled with the Filth, which fell about me on every side (*1726, IV., p. 9, 1727, p. 107*)  
Bienséance, bas corporel.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

<b>196</b>	they gently struck each other's right Hoof before ( <i>1726, IV., p. 11, 1727, p. 108</i> )	Vraisemblance, extravagance.
<b>197</b>	leaving the two Horses to discourse together as they pleased ( <i>1726, IV., p. 11, 1727, p. 108</i> )	Vraisemblance, extravagance.
<b>198</b>	He stroked my Right-hand, seeming to admire the Softness, and Colour; but squeezed it so hard between his Hoof and his Pastern, that I was forced to roar; after which they both touched me with all possible Tenderness. ( <i>1726, IV., p. 13, 1727, p. 109</i> )	Bienséance, corps.
<b>199</b>	where I can be relieved ( <i>1726, IV., p. 15, 1727, p. 110</i> )	Bienséance, bas corporel.
<b>200</b>	but reducing it to the English Orthography ( <i>1726, IV., p. 16, 1727, p. 111</i> )	Adaptation culturelle, langue.
<b>201</b>	with the same Compliment of striking each other's Hoof ( <i>1726, IV., p. 16, 1727, p. 111</i> )	Vraisemblance, extravagance.
<b>202</b>	stuck in the Ground, and wattled across ( <i>1726, IV., p. 18, 1727, p. 112</i> )	Vraisemblance, trivialité.
<b>203</b>	with a smooth Clay Floor ( <i>1726, IV., p. 19, 1727, p. 112</i> )	Vraisemblance, trivialité.
<b>204</b>	Necromancy and [Magick] ( <i>1726, IV., p. 21, 1727, p. 114</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>205</b>	[Accidents or] Disease ( <i>1726, IV., p. 22, 1727, p. 115</i> )	Vraisemblance, répétition.
<b>206</b>	where the Lineaments of the Countenance are distorted by the Natives suffering their Infants to lie grovelling on the Earth, or by carrying them on their Back, nuzzling with their Face against the Mother's Shoulders ( <i>1726, IV., p. 22, 1727, p. 115</i> )	Bienséance, corps.
<b>207</b>	which the old Horse eat warm, but the rest cold ( <i>1726, IV., p. 23, 1727, p. 118</i> )	Bienséance, nourriture.
<b>208</b>	The Behaviour of the young Colt and Fole appeared very modest, and that of the Master and Mistress extremely cheerful and complaisant to their Guest. ( <i>1726, IV., p. 27, 1727, p. 118</i> )	Vraisemblance, extravagance.
<b>209</b>	I happened to wear my Gloves, which the Master-Gray observing, seemed perplexed, discovering signs of Wonder what I had done to my Fore-feet; he put his Hoof three or four times to them, as if he would signify, that I should reduce them to their former shape, which I presently did, pulling off both my Gloves, and putting them into my Pocket. This occasioned farther Talk, and I saw the Company was pleased with my Behaviour, whereof I soon found the good Effects. I was ordered to speak the few words I understood, and while they were at Dinner, the Master taught me the Names for Oats, Milk, Fire, Water, and some others; which I could readily pronounce after him, having from my Youth a great Facility in learning Languages. ( <i>1726, IV., p. 27, 1727, p. 118</i> )	Bienséance, nourriture.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

- 210** In speaking, they pronounce through the Nose and Throat (*1726, IV., p. 34, 1727, p. 122*)  
Bienséance, corps.
- 211** I formed all I learned into the English Alphabet (*1726, IV., p. 35, 1727, p. 122*)  
Adaptation culturelle, langue.
- 212** They were astonished to observe me without the usual Hair or Skin, except on my Head, Face and Hands (*1726, IV., p. 38, 1727, p. 124*)  
Bienséance, corps.
- 213** and drew up the Bottom, fastning it like a Girdle about my middle to hide my Nakedness (*1726, IV., p. 42, 1727, p. 126*)  
Bienséance, corps.
- 214** my want of hair in several parts of my body (*1726, IV., p. 42, 1727, p. 126*)  
Bienséance, corps.
- 215** that I invented the Story out of my Own head (*1726, IV., p. 46, 1727, p. 129*)  
Bienséance, moralité.
- 216** Short when it is Long (*1726, IV., p. 48, 1727, p. 130*)  
Vraisemblance, répétition.
- 217** racing (*1726, IV., p. 50, 1727, p. 131*)  
Vraisemblance, répétition.
- 218** the flatness of my face, the prominence of my nose (*1726, IV., p. 54, 1727, p. 134*)  
Bienséance, corps.
- 219** [a Translation into] our [barbarous] English (*1726, IV., p. 61, 1727, p. 139*)  
Adaptation culturelle, langue.
- 220** whistling be a Vice or a Virtue (*1726, IV., p. 62, 1727, p. 139*)  
Censure, rang.
- 221** It is a very justifiable Cause of War to invade a Country after the People have been wasted by Famine, destroyed by Pestilence, or embroiled by Factions amongst themselves. (*1726, IV., p. 64, 1727, p. 140*)  
Censure, référence.
- 218** such are those in many Northern Parts of Europe (*1726, IV., p. 65, 1727, p. 140*)  
Censure, référence.
- 219** He seemed therefore confident, that instead of Reason, we were only possessed of some Quality fitted to increase our natural Vices; as the Reflection from a troubled Stream returns the Image of an ill-shapen Body, not only larger, but more distorted. (*1726, IV., p. 68, 1727, p. 143*)  
Bienséance, moralité.
- 220** but he was at a Loss how it should come to pass, that the Law which was intended for every Man's Preservation, should be any Man's Ruin. Therefore he desired to be farther satisfied what I meant by Law, an what sort of Dispensers thereof it could be by whose Practices the Property of any Person could be lost, instead of being preserved. He added, he saw not what great Occasion...  
Censure, référence.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

- 220** ...there could be for this thing called Law, since all Intentions and Purposes of it may be fully answered by following the Dictates of Nature and Reason, which are sufficient Guides for a Reasonable Animal, as we pretended to be, in shewing us what we ought to do, and what to avoid (*1726, IV., p. 69, 1727, p. 143*) Censure, référence.
- 221** according as they are paid (*1726, IV., p. 71, 1727, p. 144*) Censure, référence.
- 222** whom in a Manner they made Slaves of, and got into their Hands much the largest Share of the Practice of their Profession. These Practitioners were by Men of Discernment called Pettifoggers, (that is, Confounders, or rather, Destroyers of Right,) as it was my ill Hap as well as the Misfortune of my suffering Acquaintance to be engaged only with this Species of the Profession. I desired his Honour to understand the Description I had to give, and the Ruin I had complained of to relate to these Sectaries only, and how and by what means the Misfortunes we met with were brought upon us by the Management of these Men, might be more easily conceived by explaining to him their Method of Proceeding, which could not be better down than by giving him an Example. (*1726, IV., p. 71, 1727, p. 145*) Censure, référence.
- 223** and this if it be dexterously and skilfully done will go a great Way towards obtaining a favourable Verdict, it having been found, from a careful Observation of Issues and Events, that the wrong Side, under the Management of such Practitioners, has the fairer Chance for Success, and this more especially if it happens, as it did in mine and my Friend's Case, and may have done since, that the Person appointed to decide all Controversies of Property as well as for the Tryal of Criminals, who should be taken out of the most knowing and wise of his Profession, is by the Recommendation of a great Favourite, or Court-Mistress chosen out of the Sect before mentioned, and so, having been under a strong Biass all his Life against Equity and fair dealing, lies as it were under a fatal Necessity of favouring, shifting, double dealing and Oppression, and besides through Age, Infirmary, and Distempers grown lazy, unactive, and inattentive, and thereby almost incapacitated from doing any thing becoming the Nature of his Employment, and the Duty of his Office. In such Cases, the Decisions and Determinations of Men so bred, and so qualified, may with Reason be expected on the wrong side of the Cause, since those who can take Harangue and Noise, (if pursued with Warmth, and drawn out into a Length,) for Reasoning, are not much to be wondered at, if they infer the weight of the Argument from the heaviness of the Pleading. (*1726, IV., p. 74, 1727, p. 146*) Censure, référence.
- 224** Cant or [Jargon] (*1726, IV., p. 77, 1727, p. 147*) Vraisemblance, répétition.
- 225** Begging, [Robbing], Stealing, Cheating, Pimping, [Forswearing, Flattering], Suborning, Forging, [Gaming, Lying], Fawning, Hectoring, Voting, Scribbling, Stargazing, [Poysoning], Whoring, Canting, [Libelling], Free-Thinking, and the like Occupations (*1726, IV., p. 83, 1727, p. 153*) Vraisemblance, répétition.
- 226** spread over every Limb, and Joyn, in short, evey Part, external and internal, having Diseases appropriated to them (*1726, III., p. 86, 1727, p. 85*) Bienséance, corps.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

- 227** and therefore never puts any such Confidence in any of her Subjects as to entrust them with the whole and entire administration of her affairs (1726, III., p. 91, 1727, p. 155) Censure, référence..
- 228** their Birth is recorded very particularly; so that you may know their Age by consulting the Registry, which however hath not been that with all his Acquaintance I passed for a Prodigy (1726, III., p. 95, 1727, p. 158) Bienséance, moralité.
- 229** where I could have no Example or Incitement to Vice (1726, III., p. 100, 1727, p. 161) Bienséance, moralité.
- 230** Neither has their Language any more than a general Appellation for those Maladies, which is borrowed from the Name of the Beast, and called *Hnea-Yaboo* or the *Yaboo's-Evil*, and the Cure prescribed is a Mixture of *their own Dungand Urine* forcibly put down the *Yaboo's*Throat. This I have since often taken myself, and do freely recommend it to my Country-men, for the publick Good, as an admirable Specifick against all Diseases produced by Repletion. (1726, III., p. 109-10, 1727, p. 167) Bienséance, bas corporel.
- 231** that she had a most offensive Smell (1726, III., p. 114, 1727, p. 170) Bienséance, corps.
- 232** [Lewdness, Coquetry,] Censure, and [Scandal] (1726, III., p. 115, 1727, p. 170) Vraisemblance, répétition.
- 233** [the Productions of ]Art and [Reason,] on our side of the Globe (1726, III., p. 116, 1727, p. 171) Vraisemblance, répétition.
- 234** For I have already told the Reader how much I was pestered by those odious Animals upon my first Arrival. And I afterwards failed very narrowly three or four times of falling into their Clutches, when I happened to stray at any Distance without my Hanger. And I have reason to believe they had some Imagination that I was of their own Species, which I often assisted myself, by stripping up my Sleeves, and shewing my naked Arms and Breast in their sight, when my Protector was with me. At which times they would approach as near as they durst, and imitate my Actions after the manner of Monkeys, but ever with great signs of Hatred (1726, III., p. 118, 1727, p. 171) Bienséance, moralité.
- 235** I observed the young Animal's Flesh to smell very rank, and the stink was somewhat between a *Weasel* and a *Fox*, but much more disagreeable. I forgot another Circumstance (and perhaps I might have the Reader's Pardon, if it were wholly omitted) that while I held the odious Vermin in my Hands, it voided its filthy Excrements of a Yellow liquid Substance, all over my Cloaths; but by good Fortune there was a small Brook hard by, where I washed myself as clean as I could, although I durst not come into my Master's Presence, until I were sufficiently aired (1726, III., p. 119, 1727, p. 172) Bienséance, bas corporel.
- 236** have no conceptions or ideas of what is evil in a rational creature (1726, III., p. 124, 1727, p. 175) Bienséance, moralité.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

- 237** But the Violation of Marriage, or any other Unchastity, was never heard of: And the married Pair pass their Lives with the same Friendship, and mutual Benevolence that they bear to all others of the same Species, who come in their way; without Jealousy, Fondness, Quarrelling, or Discontent. (1726, III., p. 128, 1727, p. 177) Bienséance, moralité.
- 238** nor *Milk*, but very rarely; and in Summer they graze two Hours the Morning, and as long in the Evening, which their Parents likewise observe, but the Servants are not allowed above half that time, and a great Part of their Grass is brought home, which they eat at the most convenient Hours, when they can be best spared from Work (1726, III., p. 128, 1727, p. 177) Bienséance, nourriture.
- 239** They have a kind of Tree, which at Forty Years old loosens in the Root, and falls with the first Storm; they grow very strait, and being pointed like Stakes with a sharp Stone, (for the *Houyhnhnms* know not the Use of Iron) they stick them erect in the Ground about ten Inches asunder, and then weave in Oat-straw, or sometimes Wattles betwixt them. The Roof is made after the same manner, and so are the Doors. (1726, III., p. 140, 1727, p. 184) Vraisemblance, trivialité.
- 240** I have seen a White Mare of our Family thread a Needle (which I lent her on purpose) with that Joynt (1726, III., p. 140, 1727, p. 184) Vraisemblance, extravagance.
- 241** and died three Months after. (1726, III., p. 142, 1727, p. 186) Bienséance, violence.
- 242** And therefore when the dying *Houyhnhnms* return those Visits, they take a solemn leave of their Friends, as if they were going to some remote Part of the Country, where they designed to pass the rest of their Lives (1726, III., p. 143, 1727, p. 186) Vraisemblance, répétition.
- 243** Thus they denote the Folly of a Servant, an Omission of a Child, a Stone that cut their Feet, a continuance of foul or unseasonable Weather, and the like, by adding to each the Epithet of *Yaboo*. For Instance, *bhnm Yaboo*, *W'bnabolm Yaboo*, *Ynlbmndwiblma Yaboo*, and an ill contrived House, *Ynholmbnmroblnw Yaboo* (1726, III., p. 145, 1727, p. 187) Bienséance, moralité.
- 244** Where there was no Interruption, Tediousness, Heat, or Difference of Sentiments (1726, III., p. 149, 1727, p. 190) Bienséance, moralité.
- 245** That his Honour, to my great Admiration, appeared to understand the Nature of *Yaboos* in all Countries, much better than myself. He went through all our Vices and Follies, and discovered many which I had never mentioned to him by only supposing what Qualities a *Yaboo* of their Country, with a small proportion of Reason, might be capable of exerting; and concluded, with too much Probability, how vile as well as miserable such a Creature must be (1726, III., p. 150, 1727, p. 191) Bienséance, moralité.
- 246** to which I should be prouder to listen, than to dictate to the greatest and wisest Assembly in *Europe* (1726, III., p. 150, 1727, p. 191) Censure, référence.

**ORIGINAL OMIS PAR LE TRADUCTEUR ANONYME (GOSSE & NEAULME)**

**TYPE**

<b>247</b>	for so at this distance I may presume to call him (1726, III., p. 158, 1727, p. 195)	Bienséance, moralité.
<b>248</b>	I knew he has a Tenderness for me (1726, III., p. 158, 1727, p. 195)	Bienséance, moralité.
<b>249</b>	I was ready to faint at the very smell of him and his Men (1726, III., p. 174, 1727, p. 202)	Bienséance, corps.
<b>250</b>	the Corruption of his Nature (1726, III., p. 176, 1727, p. 204)	Bienséance, moralité.
<b>251</b>	but kept by Nose will stopped with Rue, or sometimes with Tobacco (1726, III., p. 180, 1727, p. 208)	Bienséance, corps.
<b>252</b>	Rotherhith (1726, III., p. 181, 1727, p. 210)	Adaptation culturelle, lieux.
<b>253</b>	and the more by reflecting on the near Alliance I had to them (1726, III., p. 182, 1727, p. 210)	Bienséance, moralité.
<b>254</b>	hath given me a great Disgust against this Part of Reading, and some Indignation to see the Credulity of Mankind so impudently abused (1726, III., p. 186, 1727, p. 213)	Bienséance, moralité.
<b>255</b>	Imagine Twenty thousand of them breaking into the midst of an <i>European</i> Army, confounding the Ranks, overturning the Carriages, battering the Warriors Faces into Mummy, by terrible Yerks from their hinder Hoofs. For they would well deserve the Character given to <i>Augustus</i> ; <i>Recalcitrat undique tutus</i> (1726, III., p. 191, 1727, p. 215)	Censure, référence.
<b>256</b>	the Earth reeking with the Blood of its Inhabitants (1726, III., p. 193, 1727, p. 217)	Bienséance, violence.
<b>257</b>	and enslaved, murdered or driven out by Colonies (1726, III., p. 194, 1727, p. 217)	Censure, référence.
<b>258</b>	and return to enjoy my own Speculations in my little Garden at Reddriff (1726, III., p. 196, 1727, p. 218)	Adaptation culturelle, lieux.
<b>259</b>	and to answer (but with the utmost brevity) the few Questions I ask'd her. Yet the smell of a <i>Yaboo</i> continuing very offensive, I always keep my Nose well stopt with Rue, Lavender, or Tobacco- leaves. (1726, III., p. 197, 1727, p. 219)	Bienséance, corps.
<b>260</b>	it immediately breaks all the Measures of my Patience (1726, III., p. 198, 1727, p. 219)	Bienséance, moralité.
<b>261</b>	for want of thoroughly understanding Human Nature, as it sheweth itself in other Countries, where that Animal presides (1726, III., p. 198, 1727, p. 219)	Bienséance, moralité.

TEXTE ORIGINAL	TRANSFORMATION CHEZ GOSSE & NEAULME	TYPE
1 I removed from the Old Jury to Fetter-Lane, and from thence to Wapping (1726, I., p. 4)	Je changeai deux fois de quartier (1727, p. 3)	Adaptation culturelle, lieux.
2 I took part of a small House in the Old Jury; and being advised to alter my Condition, I married Mrs. Mary Burton, second daughter to MR. Edmond Burton Hosier in Newgate-street, with whom I received four Hundred Pounds for a portion (1726, I., p. 3)	Je me logeai petitement, & la fantaisie m'ayant pris de me marier, j'épousai la fille d'un bon Bourgeois, qui m'aporta quatre cens livres en mariage (1727, p. 3-4)	Adaptation culturelle, lieux.
3 Six of the Crew, of whom I was one (1726, I., p. 5)	Cinq hommes de l'équipage & moi (1727, p. 4)	Erreur, nombre.
4 three Leagues (1726, I., p. 5)	neuf miles (1727, p. 4)	Adaptation culturelle, unité de mesure.
5 and the Light offended mine Eyes (1726, I., p. 7)	qui commençoit à m'incommoder (1727, p. 4)	Bienséance, corps.
6 which gave me excessive Pain (1726, I., p. 9)	quoi que ce ne fut pas sans douleur (1727, p. 7)	Bienséance, violence.
7 But Fortune disposed otherwise of me (1726, I., p. 10)	Mais tous ces projets n'eurent point lieu (1727, p. 8)	Censure, référence.
8 Syllable (1726, I., p. 11)	Mot (1727, p. 8)	Erreur, lexique.
9 the principal Person (1726, I., p. 11)	il (1727, p. 8)	Vraisemblance, répétition.
10 Langro Dehul san (1726, I., p. 11)	Langro Dehulsan il (1727, p. 8)	Erreur, langue fictive.
11 having not eaten a Morsel for some Hours before I left the Ship (1726, I., p. 12)	n'ayant rien mangé depuis 24 heures (1727, p. 9)	Bienséance, nourriture.
12 but could not distinguish them by the Taste (1726, I., p. 13)	mais il m'étoit impossible de distinguer par le seul attouchement quelles parties c'étoient (1727, p. 10)	Erreur, lexique.
13 Loins (1726, I., p. 13)	autres parties (1727, p. 10)	Bienséance, nourriture.
14 there was an universal shout of Hekinah Degul (1726, I., p. 14)	ce furent encore de nouveaux cris de joie et d'admiration (1726, p. 11)	Vraisemblance, répétition.



<b>TEXTE ORIGINAL</b>	<b>TRANSFORMATION CHEZ GOSSE &amp; NEAULME</b>	<b>TYPE</b>
15 applied close to mine Eyes ( <i>1726, I., p. 15</i> )	me montra ( <i>1727, p. 12</i> )	Bienséance, corps.
16 We made a long March ( <i>1726, I., p. 21</i> )	nous fimes une longue marche ( <i>1727, p. 16</i> )	Erreur, anglicisme.
17 In this Edifice ( <i>1726, I., p. 22</i> )	Là ( <i>1727, p. 16</i> )	Vraisemblance, répétition.
18 the Necessities of Nature ( <i>1726, I., p. 26</i> )	certaines nécessitez ( <i>1727, p. 18</i> )	Bienséance, bas corporel.
19 and I emptied the Liquor of ten Vessels, which was contained in earthen Vials, into one Vehicle, drinking it off at a Draught, and so I did with the rest. ( <i>1726, I., p. 28</i> )	& à l'égard de la liqueur, la proportion étoit assez bien observée dans celle-ci ( <i>1727, p. 19</i> )	Bienséance, nourriture.
20 Person, which I am now going to describe ( <i>1726, I., p. 29</i> )	Voici comment ce Prince est fait ( <i>1727, p. 19</i> )	Vraisemblance, répétition.
21 an Austrian Lip ( <i>1726, I., p. 29</i> )	lèvres grosse ( <i>1727, p. 19</i> )	Censure, référence.
22 a plume on the Crest ( <i>1726, I., p. 29</i> )	plume ( <i>1727, p. 21</i> )	Erreur, anglicisme.
23 Plague ( <i>1726, I., p. 34</i> )	maladie contagieuse ( <i>1727, p. 24</i> )	Bienséance, corps.
24 which we humbly conceived to be Writings ( <i>1726, I., p. 39</i> )	il nous a dit que ce sont de Ecrits ( <i>1727, p. 28</i> )	Erreur, lexique.
25 Chamber of state ( <i>1726, I., p. 50</i> )	une des plus grandes sales ( <i>1727, p. 36</i> )	Erreur, lexique.
26 fell off after I came to Land; the String, as I conjecture, breaking by some Accident which I never observed, but thought my Hat had been lost at Sea ( <i>1726, I., p. 56</i> )	étoit tombé sans que je m'en apperçusse ( <i>1727, p. 40</i> )	Vraisemblance, anlepse.
27 Celestial dominions ( <i>1726, I., p. 60</i> )	redoutable Empire ( <i>1727, p. 43</i> )	Erreur, lexique.
28 Man-Mountain ( <i>1726, I., p. 62</i> )	il ( <i>1726, p. 44</i> )	Vraisemblance, répétition.

TEXTE ORIGINAL	TRANSFORMATION CHEZ GOSSE & NEAULME	TYPE
29 I shall not anticipate the Reader ( <i>1726, I., p. 69</i> )	Je n'entrerai point dans un plus grand détail ( <i>1727, p. 49</i> )	Vraisemblance, interpellation.
30 a general Description of this Empire ( <i>1726, I., p. 69</i> )	Histoire Générale de cet Empire ( <i>1727, p. 50</i> )	Vraisemblance, explicitation.
31 length and size of a Knitting-Needle ( <i>1726, I., p. 79</i> )	de la taille d'une éguille à tricoter ( <i>1727, p. 50</i> )	Vraisemblance, répétition.
32 proved a very happy Adventure to me ( <i>1726, I., p. 88</i> )	qui me donna occasion de regagner ma Patrie ( <i>1727, p. 63</i> )	Vraisemblance, explicitation.
33 frightful or foolish Stories ( <i>1726, I., p. 104</i> )	Contes de Revenants ou d'Apparitions ( <i>1727, p. 74</i> )	Adaptation culturelle, concepts.
34 with the young Princes of the Blood of both Sexes ( <i>1726, I., p. 110</i> )	illustre famille ( <i>1727, p. 76</i> )	Vraisemblance, répétition.
35 Galbet ( <i>1726, I., p. 117</i> )	Amiral ( <i>1727, p. 83</i> )	Adaptation culturelle, concepts.
36 we look'd the Guns were all fast, and handed the Missen ( <i>1726, II., p. 3</i> )	nous eumes bien de la peine à en venir à bout ( <i>1727, p. 109</i> )	Vraisemblance, technicité.
37 e reef't the Fore-sail and set him, we hawl'd aft the Fore-sheet; the Helm was hard a Weather. The Ship wore bravely. We belay'd the Fore- down-hall; but the Sail was split, and we hawl'd down the Yard, and got the Sail / into the Ship, and unbound all the things clear of it. It was a very fierce Storm; the Sea broke strange and dangerous. We hawl'd off upon the Lanniard of the Whipstaff, and helped the Man at Helm. We would not get down our Top-Mast, but let all stand, because she scudded before the Sea very well, and we knew that the Top-Mast being aloft, the Ship was the wholesomer, and made better way through the Sea, seeing we had Sea- room. When the Storm was over, we set Fore-sail and Main-sail, and brought the Ship to. Then we set the Missen,...	La Tempête étoit si violente, qu'il sembloit à chaque instant que nous allions couler à fond. Cependant par le plus grand bonheur du monde, elle s'apaisa après avoir duré quelque jours. ( <i>1727, p. 109</i> )	Vraisemblance, technicité.

<b>TEXTE ORIGINAL</b>	<b>TRANSFORMATION CHEZ GOSSE &amp; NEAULME</b>	<b>TYPE</b>
<b>37</b> ...Main-Top-Sail and the Foretop-Sail. Our Course was East North-east, the Wind was at South-west. We got the Star-board Tacks aboard, we cast off our Weather-braces and Lifts; we set in the Lee-braces, and hawl'd forward by the Weather-bowlings, and hawl'd them tight, and belayed them, and hawl'd over the Missen Tack to Windward, and kept her full and by as near as she would lye. (1726, II., p. 3-4)		Vraisemblance, technicité.
<b>38</b> above twenty foot high (1726, II., p. 7)	plus de vingt-quatre pieds (1727, p. 111)	Erreur, nombre.
<b>39</b> seven Monsters (1726, II., p. 8)	six monstres (1727, p. 112)	Erreur, nombre.
<b>40</b> each Hook about the largeness of six Scythes (1726, II., p. 9)	des Faucilles d'une grandeur démesurée (1726, II., p. 112)	Vraisemblance, répétition.
<b>41</b> three Gallons (1726, II., p. 18)	douze pintes (1727, p. 118)	Adaptation culturelle, unité de mesure.
<b>42</b> Troop of Horse (1726, II., p. 19)	le plus terrible Elephant (1726, p. 118)	Vraisemblance, explicitation.
<b>43</b> pointing at the boy (1726, II., p. 19)	désignant le criminel (1726, p. 119)	Vraisemblance, explicitation.
<b>44</b> from London-Bridge to Chelsea (1726, II., p. 21)	à une lieuë (1726, p. 121)	Adaptation culturelle, lieux.
<b>45</b> weeping with Shame and Grief (1726, II., p. 34)	se mit à pleurer de l'air du monde le plus touchant (1727, p. 129)	Vraisemblance, répétition.
<b>46</b> a publick Spectacle (1726, II., p. 34)	comme une Marionette (1727, p. 129)	Vraisemblance, explicitation.
<b>47</b> Grultrud (1726, II., p. 36)	Gruttrud (1727, p. 139)	Erreur, langue fictive.

<b>TEXTE ORIGINAL</b>	<b>TRANSFORMATION CHEZ GOSSE &amp; NEAULME</b>	<b>TYPE</b>
<b>48</b> each piece being about the bigness of eight hundred Moydores (1726, II., p. 45)	chaque piece étoit d'une prodigieuse grosseur (1727, p. 137)	Adaptation culturelle, unité monétaire.
<b>49</b> which is interpreted literally, Lusus Naturae (1726, II., p. 51)	ce que les Latins apellent Lusus naturae (1727, p. 141)	Vraisemblance, explicitation.
<b>50</b> above a Quart of Cream (1726, II., p. 61)	pinte de crème (1727, p. 147)	Adaptation culturelle, unité de mesure.
<b>51</b> two thousand Miles (1726, II., p. 67)	mille lieues (1727, p. 151)	Erreur, nombre.
<b>52</b> fifty one Cities, near an hundred walled Towns (1726, II., p. 70)	cent cinquante Villes (1727, p. 152)	Erreur, nombre.
<b>53</b> each of them near as large as a Bristol Barrel (1726, II., p. 59)	ce qui n'est pas étonnant, puis que ces pommes ont la même proportion avec les nôtres, que les habitans du pays ont avec nous (1727, p. 158)	Adaptation culturelle, <i>realia</i> .
<b>54</b> eight Europeans (1726, II., p. 89)	dix (1727, p. 164)	Erreur, nombre.
<b>55</b> dashing out the Brains of all who came near (1726, II., p. 125)	un grand nombre d'assiegez étoient tuez (1727, p. 187)	Bienséance, violence.
<b>56</b> when I saw his Dishes the size of a silver Three-pence, a Leg of Pork hardly a Mouthful, a Cup not so big as a Nutshell: and so I went on, describing the rest of his Houshold-stuff and Provisions after the same manner. For although the Queen had ordered a little Equipage of all things necessary while I was in her Service, yet my Ideas were wholly taken up with what I saw on every side of me, and I winked at my own Littleness as People do at their own Faults (1726, II., p. 160-1)	et là-dessus je me mis à faire une description de tout ce qui avoit paru sur sa table, telle que l'auroit faite un habitant de Brobdingnag, s'il avoit été à ma place. (1726, p. 209)	Bienséance, nourriture.
<b>57</b> Redriff (1726, II., p. 161)	Londres (1726, p. 210)	Adaptation culturelle, lieux.
<b>58</b> puddings (1726, III., p. 13)	Boudin (1727, p. 20)	Adaptation culturelle, <i>realia</i> .

<b>TEXTE ORIGINAL</b>	<b>TRANSFORMATION CHEZ GOSSE &amp; NEULME</b>	<b>TYPE</b>
<b>59</b> the Sum of his Discourse was to this Effect ( <i>1726, III., p. 57</i> )	me dit-il ( <i>1727, p. 36</i> )	Vraisemblance, discours.
<b>60</b> six hundred ( <i>1726, III., p. 66</i> )	cinq ou six cent ( <i>1727, p. 43</i> )	Erreur, nombre.
<b>61</b> Some time ( <i>1726, III., p. 95</i> )	quelques semaines ( <i>1727, p. 61</i> )	Vraisemblance, explicitation.
<b>62</b> with a Turn of his Finger ( <i>1726, III., p. 98</i> )	d'un seul signe de Tête ( <i>1727, p. 63</i> )	Erreur, lexique.
<b>63</b> Sodomy and Incest ( <i>1726, III., p. 113</i> )	crimes les plus affreux ( <i>1727, p. 72</i> )	Bienséance, bas corporel.
<b>64</b> Glossthorbb ( <i>1726, III., p. 124</i> )	Glosstrobb ( <i>1727, p. 80</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>65</b> Slumskudask ( <i>1726, III., p. 144</i> )	Slums Kudask ( <i>1727, p. 92</i> )	Erreur, langue fictive.
<b>66</b> the two Horses ( <i>1726, IV., p. 15</i> )	Ces deux Messieurs ( <i>1727, p. 110</i> )	Vraisemblance, explicitation.
<b>67</b> honest parents ( <i>1726, IV., p. 56</i> )	bons bourgeois ( <i>1727, p. 137</i> )	Adaptation culturelle, concepts.
<b>68</b> red or black ( <i>1726, IV., p. 76</i> )	blanche ou noire ( <i>1727, p. 145</i> )	Vraisemblance, explicitation.
<b>69</b> plain honest parents ( <i>1726, IV., p. 96</i> )	bons bourgeois ( <i>1727, p. 158</i> )	Adaptation culturelle, concepts.
<b>70</b> and a healthy robust Appearance is so far disgraceful in a Man of Quality, that the World is apt to conclude his real Father to have been one of the Inferiors of the Family, especially when it is seen that the Imperfections of his Mind run parallel with those of his Body are little else than a Composition of Spleen, Dulness, Ignorance, Caprice, Sensuality, and Pride ( <i>1726, IV., p. 97</i> )	au lieu qu'une santé d'Atlete dans un Homme de qualité, forme la plus flétrissante de toutes les presomptions contre la sagesse de sa Mère ( <i>1726, p. 158</i> )	Censure, rang.

	<b>TEXTE ORIGINAL</b>	<b>TRANSFORMATION CHEZ GOSSE &amp; NEULME</b>	<b>TYPE</b>
71	Quadrupeds ( <i>1726, IV., p. 99</i> )	Houyhnhnms ( <i>1727, p. 159</i> )	Bienséance, moralité.
72	for the sake of Brevity ( <i>1726, IV., p. 101</i> )	de peur d'ennuyer mes Lecteurs ( <i>1727, p. 162</i> )	Vraisemblance, interpellation.
73	two or three cubs ( <i>1726, IV., p. 121</i> )	trois ou quatre petits ( <i>1727, p. 173</i> )	Erreur, nombre.
74	I hope the Reader will pardon my relating an odd Adventure ( <i>1726, IV., p. 121</i> )	A propos de quoi il m'arriva une assez plaisante Avanture ( <i>1727, p. 173</i> )	Vraisemblance, interpellation.
75	ten days ( <i>1726, IV., p. 180</i> )	un jour ( <i>1727, p. 208</i> )	Vraisemblance, structure.

---

---

## GUIDE DE LECTURE DE LA TYPOLOGIE DES MODIFICATIONS

---

Nous présentons ici les nombres de modifications apportées par les traducteurs. Nous comptabilisons également les corrections, corrections partielles et conservations du traducteur anonyme de 1838 chez Furne & Fournier. Nous appelons corrections les interpolations supprimées comme les omissions rétablies et les transformations corrigées. Nous nommons conservations les interpolations, omissions et transformations conservées. Nous intitulons enfin corrections partielles les omissions partiellement restituées et les transformations partiellement corrigées.

Dans le décompte des modifications opérées chez Furne & Fournier figurant à côté de celle de la main des deux autres traducteurs, nous faisons figurer les conservations et les corrections partielles, puisqu'il s'agit, dans les deux cas, de phénomènes qui se distinguent de l'original. Nous précisons ensuite dans des tableaux séparés (numérotés *bis*), la répartition des corrections, conservations et corrections partielles chez Furne & Fournier.

Les modifications sont comptabilisées, à gauche, en tant que nombre simple. Figure ensuite, à droite, le pourcentage que représente ce nombre par rapport au total concerné. Les lignes et colonnes des totaux sont en gras pour plus de lisibilité ■

## I. TYPOLOGIE GENERALE

### 1. Nombre d'interpolations, d'omissions et de transformations par traduction

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Interpolations	29	8%	63	12%	11	5%
Omissions	261	72%	382	73%	159	78%
Transformations	75	21%	75	14%	34	17%
<b>Total</b>	<b>365</b>	<b>100%</b>	<b>520</b>	<b>100%</b>	<b>204</b>	<b>100%</b>

### 1 bis. Conservations et corrections des interpolations, omissions et transformations chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS	
Interpolations	52	16%	0	0%	11	7%
Omissions	223	71%	44	92%	115	74%
Transformations	41	13%	4	8%	30	19%
<b>Total</b>	<b>316</b>	<b>100%</b>	<b>48</b>	<b>100%</b>	<b>156</b>	<b>100%</b>



## 2. Répartition des modifications par type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Bienséance	105	29%	206	40%	75	37%
Vraisemblance	160	44%	180	35%	79	39%
Censure	38	10%	71	14%	16	8%
Erreur	22	6%	29	6%	17	8%
Intervention	1	0%	19	4%	7	3%
Adaptation culturelle	39	11%	15	3%	7	3%
<b>Total</b>	<b>365</b>	<b>100%</b>	<b>520</b>	<b>100%</b>	<b>201</b>	<b>100%</b>

## 2 bis. Conservations et corrections par type chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS	
Bienséance	131	41%	20	42%	55	36%
Vraisemblance	101	32%	17	35%	62	41%
Censure	55	17%	6	13%	10	7%
Erreur	12	4%	1	2%	16	10%
Intervention	12	4%	3	6%	4	3%
Adaptation culturelle	8	3%	1	2%	6	4%
<b>Total</b>	<b>319</b>	<b>100%</b>	<b>48</b>	<b>100%</b>	<b>153</b>	<b>100%</b>

## 3. Répartition des modifications par voyage de Gulliver's Travels (I, II, III et IV)

	GOSSE & NEAULME				DESFONTAINES				FURNE & FOURNIER			
	I	II	III	IV	I	II	III	IV	I	II	III	IV
Interpolations	16	6	2	5	18	6	11	28	8	2	0	1
Omissions	56	72	63	70	107	112	83	80	64	67	17	11
Transformations	35	22	8	10	22	17	23	13	13	10	9	2
<b>Total</b>	<b>107</b>	<b>100</b>	<b>73</b>	<b>85</b>	<b>147</b>	<b>135</b>	<b>117</b>	<b>121</b>	<b>85</b>	<b>79</b>	<b>26</b>	<b>14</b>

## 3 bis. Conservations et corrections des modifications par voyage chez Furne &amp; Fournier

INTERPOLATIONS PAR VOYAGE					OMISSIONS PAR VOYAGE					TRANSFORMATIONS PAR VOYAGE				
	I	II	III	IV		I	II	III	IV		I	II	III	IV
Corrections	10	4	11	27	Corrections	43	45	66	69	Corrections	9	7	14	11
Conservations	8	2	0	1	Corrections partielles	14	16	5	9	Corrections partielles	0	1	1	2
<b>Total</b>	<b>18</b>	<b>6</b>	<b>11</b>	<b>28</b>	Conservations	50	51	12	2	Conservations	13	9	8	0
					<b>Total</b>	<b>107</b>	<b>51</b>	<b>83</b>	<b>80</b>	<b>Total</b>	<b>22</b>	<b>17</b>	<b>23</b>	<b>13</b>

## II. TYPOLOGIE DES INTERPOLATIONS

### 1. Répartition des interpolations par type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Vraisemblance	19	66%	23	37%	10	91%
Censure	4	14%	4	6%	0	0%
Bienséance	3	10%	25	40%	0	0%
Adaptation culturelle	2	7%	3	5%	1	9%
Opinion	1	3%	8	13%	0	0%
<b>Total</b>	<b>29</b>	<b>100%</b>	<b>63</b>	<b>100%</b>	<b>11</b>	<b>100%</b>

### 1 bis. Corrections et conservations des interpolations par type chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CONSERVATIONS	
Vraisemblance	19	33%	10	91%
Censure	4	7%	0	0%
Bienséance	24	42%	0	0%
Adaptation culturelle	2	4%	1	9%
Opinion	8	14%	0	0%
<b>Total</b>	<b>57</b>	<b>100%</b>	<b>11</b>	<b>100%</b>

### 2. Interpolations de vraisemblance par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Explicitation	11	16%	15	65%	6	60%
Structure	3	16%	4	17%	1	10%
Interpellation	3	11%	0	0%	0	0%
Allongement	2	100%	0	0%	0	0%
Discours	0	0%	3	13%	3	30%
Extravagance	0	0%	1	4%	0	0%
<b>Total</b>	<b>19</b>	<b>100%</b>	<b>23</b>	<b>100%</b>	<b>10</b>	<b>100%</b>

### 2 bis. Corrections et conservations des interpolations de vraisemblance chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CONSERVATIONS		TOTAL
Explicitation	9	60%	6	40%	<b>15</b>
Structure	3	75%	1	25%	<b>4</b>
Discours	0	0%	3	100%	<b>3</b>
Extravagance	1	100%	0	0%	<b>1</b>

### 3. Interpolations de censure par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER
Rang	4	100%	0	0%	0
Référence	0	0%	4	100%	0
<b>Total</b>	<b>4</b>	<b>100%</b>	<b>4</b>	<b>100%</b>	<b>0</b>

### 4. Interpolations de bienséance par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER
Moralité	3	100%	24	96%	0
Corps	0	0%	1	4%	0
<b>Total</b>	<b>3</b>	<b>100%</b>	<b>25</b>	<b>100%</b>	<b>0</b>

### 5. Interpolations d'adaptation culturelle par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
<i>Relia</i>	1	50%	2	67%	1	100%
Concept	1	50%	1	33%	0	0%
<b>Total</b>	<b>2</b>	<b>100%</b>	<b>3</b>	<b>100%</b>	<b>1</b>	<b>100%</b>

### 5 bis. Corrections et conservations des interpolations d'adaptation culturelle chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CONSERVATIONS		TOTAL
<i>Realia</i>	2	67%	1	33%	<b>3</b>
Concept	1	100%	0	0%	<b>1</b>

### 6. Interpolations d'opinion

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER
<b>Opinion</b>	<b>1</b>	<b>100%</b>	<b>8</b>	<b>100%</b>	<b>0</b>

### III. TYPOLOGIE DES OMISSIONS

#### 1. Répartition des omissions par type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Vraisemblance	115	44%	146	38%	68	43%
Bienséance	90	34%	159	42%	63	40%
Censure	31	12%	62	16%	16	10%
Adaptation culturelle	23	9%	5	1%	3	2%
Erreur	2	1%	0	0%	0	0%
Intervention	0	0%	10	3%	7	4%
<b>Total</b>	<b>261</b>	<b>100%</b>	<b>382</b>	<b>100%</b>	<b>157</b>	<b>100%</b>

#### 1 bis. Corrections et conservations des omissions par type chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		<b>TOTAL</b>
Vraisemblance	78	53%	15	10%	53	36%	<b>146</b>
Bienséance	96	60%	19	12%	44	28%	<b>159</b>
Censure	46	78%	3	5%	10	17%	<b>59</b>
Adaptation culturelle	2	40%	0	0%	3	60%	<b>5</b>
Intervention	3	30%	3	30%	4	40%	<b>10</b>

## 2. Omissions de vraisemblance par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Répétition	73	63%	53	36%	29	43%
Extravagance	14	12%	18	12%	9	13%
Trivialité	8	7%	26	18%	8	12%
Interpellation	6	5%	8	5%	4	6%
Prolepse	4	3%	9	6%	2	3%
Analepse	0	0%	3	2%	3	4%
Temps	4	3%	9	6%	4	6%
Espace	4	3%	8	5%	4	6%
Technicité	2	2%	12	8%	5	7%
<b>Total</b>	<b>115</b>	<b>100%</b>	<b>65</b>	<b>100%</b>	<b>68</b>	<b>100%</b>

## 2 bis. Corrections et conservations des omissions de vraisemblance chez Furne &amp; Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		TOTAL
Répétition	24	46%	2	4%	27	51%	<b>53</b>
Trivialité	18	69%	4	15%	4	15%	<b>26</b>
Extravagance	9	50%	2	11%	7	39%	<b>18</b>
Technicité	7	58%	3	25%	2	17%	<b>12</b>
Prolepse	7	78%	0	0%	2	22%	<b>9</b>
Temps	5	56%	2	22%	2	22%	<b>9</b>
Espace	4	50%	2	25%	2	25%	<b>8</b>
Interpellation	4	50%	0	0%	4	50%	<b>8</b>
Analepse	0	0%	0	0%	3	100%	<b>3</b>

## 3. Omissions de bienséance par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Moralité	31	34%	61	38%	23	37%
Corps	29	32%	51	32%	21	33%
Nourriture	7	8%	16	10%	6	10%
Argent	1	1%	16	10%	5	8%
Violence	7	8%	8	5%	5	8%
Bas corporel	15	17%	7	4%	3	5%
<b>Total</b>	<b>90</b>	<b>1%</b>	<b>159</b>	<b>100%</b>	<b>63</b>	<b>100%</b>

## 3 bis. Corrections et conservations des omissions de bienséance chez Furne &amp; Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		TOTAL
Moralité	38	62%	5	8%	18	30%	<b>61</b>
Corps	30	59%	9	18%	12	24%	<b>51</b>
Nourriture	10	63%	4	25%	2	13%	<b>16</b>
Argent	11	69%	0	0%	5	31%	<b>16</b>
Violence	3	38%	0	0%	5	63%	<b>8</b>
Bas corporel	4	57%	1	14%	2	29%	<b>7</b>

## 4. Omissions de censure par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Rang	16	52%	19	31%	4	25%
Référence	15	48%	43	69%	12	75%
<b>Total</b>	<b>31</b>	<b>100%</b>	<b>62</b>	<b>100%</b>	<b>16</b>	<b>100%</b>



## 4 bis. Corrections et conservations des omissions de censure chez Furne &amp; Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		TOTAL
Rang	15	79%	3	16%	1	5%	19
Référence	31	72%	3	7%	9	21%	43

## 5. Omissions d'adaptation culturelle par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Lieux	10	43%	2	40%	2	67%
Langue	5	22%	1	20%	0	0%
<i>Realia</i>	3	13%	2	40%	1	33%
Unité monétaire	3	13%	5	0%	0	0%
Concept	1	4%	0	0%	0	0%
Unité de mesure	1	4%	0	0%	0	0%
<b>Total</b>	<b>23</b>	<b>100%</b>	<b>10</b>	<b>100%</b>	<b>3</b>	<b>100%</b>

## 5 bis. Corrections et conservations d'adaptation culturelle chez Furne &amp; Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		TOTAL
Lieux	0	0%	0	0%	2	100%	2
<i>Realia</i>	1	50%	0	0%	1	50%	2
Langue	1	100%	0	0%	0	0%	1

**6. Omissions liées aux erreurs**

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
<b>Oubli</b>	<b>2</b>	<b>100%</b>	<b>0</b>	<b>0%</b>	<b>0</b>	<b>0%</b>

**7. Omissions liées aux interventions par sous-type**

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Interpolation	0	0%	5	50%	4	57%
Omission	0	0%	5	50%	3	43%
<b>Total</b>	<b>0</b>	<b>0%</b>	<b>10</b>	<b>100%</b>	<b>7</b>	<b>100%</b>

**7 bis. Corrections et conservations des omissions liées aux interventions chez Furne & Fournier**

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		<b>TOTAL</b>
Interpolation	1	20%	3	60%	1	20%	<b>5</b>
Omission	2	40%	0	0%	3	60%	<b>5</b>

## IV. TYPOLOGIE DES TRANSFORMATIONS

### 1. Répartition des transformations par type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Vraisemblance	26	35%	11	15%	2	6%
Erreur	20	27%	29	39%	17	50%
Adaptation culturelle	14	19%	7	9%	3	9%
Bienséance	12	16%	22	29%	12	35%
Censure	3	4%	5	7%	0	0%
Intervention	0	0%	1	1%	0	0%
<b>Total</b>	<b>75</b>	<b>100%</b>	<b>75</b>	<b>100%</b>	<b>34</b>	<b>100%</b>

### 1 bis. Corrections et conservations des transformations par type chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		TOTAL
Vraisemblance	9	82%	1	9%	1	9%	<b>11</b>
Erreur	12	41%	1	3%	16	55%	<b>29</b>
Adaptation culturelle	4	57%	1	14%	2	29%	<b>7</b>
Bienséance	10	45%	1	5%	11	50%	<b>22</b>
Censure	5	100%	0	0%	0	0%	<b>5</b>
Intervention	1	100%	0	0%	0%	0%	<b>1</b>

## 2. Transformations de vraisemblance par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Explicitation	9	35%	7	64%	2	100%
Répétition	9	35%	1	9%	0	0%
Interpellation	3	12%	0	0%	0	0%
Technicité	2	8%	0	0%	0	0%
Structure	1	4%	0	0%	0	0%
Analepse	1	4%	0	0%	0	0%
Discours	1	4%	0	0%	0	0%
Extravagance	0	0%	2	18%	0	0%
Trivialité	0	0%	1	9%	0	0%
<b>Total</b>	<b>26</b>	<b>100%</b>	<b>11</b>	<b>100%</b>	<b>0%</b>	<b>100%</b>

### 2 bis. Corrections et conservations des transformations de vraisemblance chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		<b>TOTAL</b>
Explicitation	5	71%	1	14%	1	14%	<b>7</b>
Répétition	2	100%	0	0%	0	0%	<b>2</b>
Extravagance	1	100%	0	0%	0	0%	<b>1</b>
Trivialité	1	100%	0	0%	0	0%	<b>1</b>

### 3. Transformations liées aux erreurs par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Nombre	8	40%	9	31%	6	35%
Lexique	6	30%	4	14%	4	24%
Langue fictive	4	20%	14	48%	7	41%
Anglicisme	2	10%	0	0%	0	0%
Nom propre	0	0%	2	7%	0	0%
<b>Total</b>	<b>20</b>	<b>100%</b>	<b>29</b>	<b>100%</b>	<b>17</b>	<b>100%</b>

### 3 bis. Corrections et conservations des transformations liées aux erreurs chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		<b>TOTAL</b>
Nombre	3	33%	1	11%	5	56%	<b>9</b>
Lexique	0	0%	0	0%	4	100%	<b>4</b>
Langue fictive	7	50%	0	0%	7	50%	<b>14</b>
Nom propre	2	100%	0	0%	0	0%	<b>2</b>

### 4. Transformations d'adaptation culturelle par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Lieux	4	29%	1	14%	0	0%
Concept	4	29%	5	71%	2	67%
Unité de mesure	3	21%	0	0%	0	0%
<i>Realia</i>	2	14%	0	0%	0	0%
Unité monétaire	1	7%	0	0%	0	0%
Langue	0	0%	1	14%	1	33%
<b>Total</b>	<b>14</b>	<b>100%</b>	<b>7</b>	<b>100%</b>	<b>3</b>	<b>100%</b>

#### 4 bis. Corrections et conservations des transformations d'adaptation culturelle chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		TOTAL
Lieux	1	100%	0	0%	0	0%	<b>1</b>
Concept	3	60%	0	0%	2	40%	<b>5</b>
Langue	0	0%	1	100%	0	0%	<b>1</b>

#### 5. Transformations de bienséance par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Nourriture	4	29%	0	0%	0	0%
Corps	3	25%	3	14%	3	25%
Bas corporel	2	17%	5	23%	4	33%
Violence	2	17%	0	0%	0	0%
Moralité	1	8%	14	64%	5	42%
<b>Total</b>	<b>12</b>	<b>100%</b>	<b>22</b>	<b>100%</b>	<b>12</b>	<b>100%</b>

#### 5 bis. Corrections et conservations des transformations de bienséance chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		TOTAL
Corps	0	0%	0	0%	3	100%	<b>3</b>
Bas corporel	1	20%	0	0%	4	80%	<b>5</b>
Moralité	9	64%	1	7%	4	29%	<b>14</b>

## 6. Transformations de censure par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
Référence	2	67%	3	60%	0	0%
Rang	1	33%	2	40%	0	0%
<b>Total</b>	<b>3</b>	<b>100%</b>	<b>5</b>	<b>100%</b>	<b>0</b>	<b>0%</b>

## 6 bis. Corrections et conservations des transformations de censure chez Furne & Fournier

	CORRECTIONS		CORRECTIONS PARTIELLES		CONSERVATIONS		TOTAL
Référence	3	100%	0	0%	0	0%	<b>3</b>
Rang	2	100%	0	0%	0	0%	<b>2</b>

## 7. Transformations liées aux interventions par sous-type

	GOSSE & NEAULME		DESFONTAINES		FURNE & FOURNIER	
<b>Interpolation</b>	<b>0</b>	<b>0%</b>	<b>1*</b>	<b>100%</b>	<b>0</b>	<b>0%</b>

*\*La transformation de Desfontaines pour interpolation est corrigée chez Furne & Fournier.*





EXEMPLAIRES DES ÉDITIONS

DE

*GULLIVER'S TRAVELS*

DANS LES

**CATALOGUES DES VENTES,  
DES LIBRAIRIES & DES BIBLIOTHÈQUES**

DE 1751 À 1927

## METHODOLOGIE

---

Afin d'établir la bibliographie ci-dessous, nous avons parcouru les catalogues de ventes aux enchères, de ventes publiques, de librairies, comme de bibliothèques royales, paroissiales et communales numérisés sur Gallica.

La rubrique « commentaire » comprend soit des indications biographiques sommaires sur la personne dont la bibliothèque est mise en vente, soit les commentaires présents sur le catalogue, auquel cas la note est précédée de la mention suivante : « en note ». Les catalogues étant présentés de manière chronologique, quelques éléments de classification se trouvent ci-dessous ■

### 1. EXEMPLAIRES PAR TRADUCTION

Desfontaines	141	53%
Desfontaines, adaptation anonyme	13	5%
Desfontaines, Janin	6	2%
Desfontaines, Lejeune	2	1%
Desfontaines, Reynald	25	9%
Furne et Fournier	62	23%
Gausseron	5	2%
La Haye	14	5%
<b>Total</b>	<b>268</b>	<b>100%</b>

### 2. EXEMPLAIRES PAR TYPE DE CATALOGUE

Vente d'une bibliothèque personnelle	156	58%
Ouvrage disponible dans une bibliothèque	58	22%
Catalogue de librairie	21	8%
Vente d'ouvrages divers	33	12%
<b>Total</b>	<b>268</b>	<b>100%</b>

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
1 17?	Catalogue des livres de M. de M***	<i>Voyage de Gulliver, trad. de l'Anglois, de Swift, par Desfontaines, 1727.</i>	Desfontaines	Voyages			41
2 1751	Catalogue des livres de Monsieur le Président Crozat de Tugny	<i>Voyage de Gulliver, par l'abbé des Fontaines. Paris, 1727.</i>	Desfontaines	Voyages imaginaires, fabuleux & romanesques	Marquis et collectionneur de beaux-arts.	Paris, chez Thiboust	273
3 1755	Catalogue des livres de feu monsieur le duc de S. Simon	<i>Voyages de Gulliver. Paris, Constelier, 1727</i>	Desfontaines	Voyages imaginaires	Duc de Saint-Simon. Homme de lettres.	Paris, R. Davidts	44
4 1756	Catalogue des livres de M. Davy de La Fautrière	<i>Voyages de Gulliver, par Swift</i>	Desfontaines	Histoire, géographie, voyages, etc.	Noblesse de robe, lieutenant.	Paris, Barrois	75
5 1756	Catalogue des livres de la Bibliothèque royale de Nancy	<i>Voyage du Capitaine Gulliver</i>	La Haye	Histoire Géographie	Stanislas Leszczynski, roi de Pologne	Nancy	64
6 1758	Catalogue des livres de feu M. Herbert	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Voyages imaginaires	Auteur de traités sur l'agriculture	Paris, Pissot	149
7 1761	Catalogue des livres de la bibliothèque de monsieur C. T. docteur en médecine	<i>Voyages de Gulliver. La Haye, 1741.</i>	La Haye	Voyages	Docteur en médecine	Paris, Prault	115
8 1766	Catalogue des livres de feu M. Hellot	<i>Desfontaines : trad. Des Voyages de Gulliver, 1762</i>	Desfontaines	Belles-lettres	Membre de l'Académie Royale des Sciences	Paris, Musier	18
9 1768	Catalogue d'une collection de livres fort curieuse en toutes sortes de facultés & langues	<i>Voyages de Gulliver, par l'Abbé Desfontaines, 1727</i>	Desfontaines	Histoire		Paris, Davidts	98
10 1769	Catalogue des livres de M. B***	<i>Voyages de Gulliver, traduit de Jonat. Swift par Desfontaines, La Haye, 1727.</i>	Desfontaines	Belles-lettres		Paris, Musier	101
11 1772	Catalogue des livres de feu monsieur de Tourniere	<i>Voyages de Gulliver, trad. Par l'Abbé Desfontaines, Paris, 1762.</i>	Desfontaines	Belles-lettres	Ancien payeur de rentes, membre de l'Académie royale des sciences	Paris	13
12 1774	Catalogue des livres de feu M. de Rochebrune	<i>Voyage de Gulliver, Paris, 1727.</i>	Desfontaines	Belles-lettres, voyages imaginaires.	Commissaire au Châtelet de Paris	Paris	126

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
13 1776	Catalogue des livres et estampes de feu M. Perrot	<i>Voyages de Gulliver, par le Doct. Swift, trad. En franç. (par l'A. des Fontaines). Paris, 1727</i>	Desfontaines	Voyages fabuleux et supposés	Maître des Comptes	Paris, Gogué	126
14 1780	Catalogue des livres rares et précieux de M***	<i>Voyages de Gulliver. Paris. H. L. Guerin, 1727</i>	Desfontaines	Histoire	Duc de La Vallière	Paris, Debure	178
15 1780	Catalogue des livres rares et précieux de M***	<i>Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignés. La Haye, J. Swart, 1741.</i>	Desfontaines	Histoire	Duc de La Vallière, bibliophile et militaire.	Paris, Debure	178
16 1781	Catalogue des livres et de la musique de feu M. de Pange	<i>Voyages de Gulliver, Paris, 1727</i>	Desfontaines	Histoire	Grand bailli d'Épée de la ville de Metz	Paris, Barrois l'aîné	31
17 1781	Catalogue des livres qui composent la bibliothèque de Monseigneur Hue de Miromesnil	<i>Voyages de Gulliver, Paris, Contelier [sic]</i>	Desfontaines	Belles-lettres	Garde des sceaux	Paris, Valade	232
18 1782	Catalogue des livres de la bibliothèque de feu François-César Le Tellier	<i>Voyages de Gulliver, traduits par l'abbé Desfontaines, Paris, Damonville, 1762</i>	Desfontaines	Histoire	Marquis de Coutnavaux, capitaine-colonel des Cent-Suisses	Paris, Nyon l'aîné	250
19 1782	Catalogue de livres en tous genres de littérature	<i>Voyage du Capitaine Gulliver, en divers pays éloignés, nouv. Édition, 2. vol. in 12., La Haye, 1727</i>	La Haye	Voyages		Bruxelles, Dujardin	134
20 1788	Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque de feu monseigneur le prince de Soubise	<i>Voyages de Gulliver, de Swift, &amp; Nouveau Gulliver, par l'Abbé Desfontaines. Par. 1727.</i>	Desfontaines	Romans italiens, espagnols & anglais	Prince de Soubise	Paris, Leclerc	382
21 1797	Catalogue des livres de la bibliothèque de feu Chrétien-Guillaume Lamoignon-Malesherbes	<i>Voyages de Gulliver, trad. Par des Fontaines, Paris, 1772</i>	Desfontaines	Histoire	Magistrat, chef de la censure royale, soutien de l'Encyclopédie. Guillotiné.	Paris, Nyon	NP
22 1802	Catalogue des livres français qui se trouvent chez Changuion et Den Hengst	<i>Voyages du Capitaine Gulliver en divers Pays. La Haye 1778</i>	La Haye	Voyages		Amsterdam, Cahnguion	140

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
23 1806	Catalogue des livres de fonds, des éditions stéréotypes, et d'une partie des livres d'assortiment qui se trouvent chez Ant. Aug. Renouard	<i>Voyages de Gulliver, Paris, Didot aîné, 1797</i>	Desfontaines	Poètes anglais, allemands et russes		Paris, Aug. Renouard	20
24 1810-1	Catalogue d'ouvrages très-joliment reliés, propres à être donnés pour les étrennes, qui se trouvent chez Le Normant, imprimeur-libraire	<i>Voyage de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris, Le Normant	4
25 1812	Catalogue des livres de la bibliothèque de M. Nardot	<i>Voyages de Gulliver, Didot l'aîné, 1797.</i>	Desfontaines	Histoire	Administrateur des domaines	Paris, Debure frères	39
26 1817	Catalogue des livres de la bibliothèque de feu P.-L. Ginguené	<i>Les Voyages de Gulliver, traduits de Swift, Paris, Didot aîné, 1797</i>	Desfontaines	Belles-lettres	Journaliste, poète.	Paris, Garat	62
27 1821	Catalogue des livres composant la bibliothèque de M. J. Rondelet	<i>Voyages de Gulliver, traduits par l'abbé Desfontaines, Paris, 1762</i>	Desfontaines	Romans, Contes, Fables, Nouvelles, etc.	Architecte, chevalier de la légion d'honneur	Paris, Fain	41
28 1821	Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. Capperonnier	<i>Voyages de Gulliver, (trad. De l'anglois de Swift) Paris, 1727</i>	Desfontaines	Belles lettres	Conservateur des livres imprimés de la bibliothèque du roi	Paris, Debure frères	52
29 1823-4	Notice des principaux ouvrages extraits du catalogue de la librairie de Dalibon	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Librairie du duc de Nemours	Paris, Dalibon	NP
30 1822	Catalogue de la librairie de Haut-Cœur et Gayet jeune	<i>Voyages de Gulliver, traduits de Swift, par l'abbé Desfontaines. Nouvelle et belle édition. Paris, 1822.</i>	Desfontaines	Sous-presse		Paris, Pierre-Joseph Gayet	4
31 1824	Catalogue d'Antoine Blache, libraire à Lyon	<i>Voyages du capitaine Gulliver</i>	La Haye			Lyon, Blache	4
32 1824	Librairie de J. P. Aillaud, à Paris, quai Voltaire, n° 21, Catalogue Général	<i>Voyages de Gulliver, Paris, 1822 (Jolie édition)</i>	Desfontaines			Paris, Aillaud	10

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
33 1824	Librairie de Bossange frères, Paris, rue de Seine, n°12	<i>Voyages de Gulliver, Paris, 1822 (Jolie édition)</i>	Desfontaines			Paris, Bossange	68
34 1824	Catalogue de la librairie de Boiste fils aîné, rue de Sorbonne, n°12 à Paris	<i>Voyages de Gulliver, trad. De l'anglais de Swift, par Desfontaines</i>	Desfontaines			Paris, Boiste	29
35 1825	Librairie de Hocquart et Daubrée, passage Feydeau, coté de la rue Vivienne. Rabais extraordinaire. Catalogue de livres d'éducation et autres.	<i>Voyage de Gulliver, suivi du Nouveau Gulliver</i>	Desfontaines			Paris, Hocquart	4
36 1825-8	Catalogue de livres d'étrennes	<i>Voyage de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris, Librairie de Dabo	2
37 1825	Catalogue de divers ouvrages reliés avec soin, propres à être donnés en étrennes	<i>Aventures surprenantes de Gulliver, ou les Voyages de Gulliver réduits aux traits les plus intéressans, publiée par A.J.S., 1823</i>	Desfontaines, adapté.			Paris, Belin	2
38 1825	Catalogue de Haut-Cœur et Gayet Jeune	<i>Voyages (les) de Gulliver, traduits de Swift, par l'abbé Desfontaines, Nouvelle et belle édition, Paris, 1822.</i>	Desfontaines			Paris, Gayet Jeune	4
39 1825	Catalogue de Haut-Cœur et Gayet Jeune	<i>Aventures surprenantes de Gulliver, ou les Voyages de Gulliver réduits aux traits les plus intéressans.</i>	Desfontaines, adapté.			Paris, Gayet Jeune	9
40 1827	Catalogue de bons livres, avec de très-fortes remises sur les prix ordinaires.	<i>Voyage de Gulliver, traduits de l'angl. De Swift, par Desfontaines, Paris, 1821</i>	Desfontaines			Paris, Tétot frères.	NP
41 1828	Catalogue des ouvrages mis en circulation par la Société de la Bibliothèque Populaire protestante de Nîmes	<i>Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Nîmes, Bibliothèque Protestante	25
42 1835	Catalogue des livres de la société de lecture et de ceux de la ville d'Annonay	<i>Aventures surprenantes de Gulliver, Paris, 1823</i>	Desfontaines, adapté.	Auteurs de fables et d'apologues		Lyon, Perrin	67

## *Gulliver* dans les catalogues anciens

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
43 1838	Catalogue des livres de la bibliothèque publique de la ville du Havre	<i>Voyages du capitaine Gulliver en divers pays éloignés, traduits de l'anglais de Swift, La Haye, 1757</i>	La Haye		Romans et fictions, contes, nouvelles, etc	Le Havre, Lemale	237
44 1843	Catalogue de la bibliothèque paroissiale de Saint-Sulpice	<i>Voyages de Gulliver, par J. Swift, traduction nouvelle épurée</i>	Desfontaines, adapté.			Paris, Adrien Le Clère	131
45 1843	Catalogue des livres tant imprimés que manuscrits, composant la bibliothèque de feu M. Roisy	<i>Voyages de Gulliver, Paris, Dauthereau</i>	Desfontaines	Belles-lettres	?	Paris, R Merlin	23
46 1844	Catalogue de la bibliothèque léguée par M. Cozette	<i>Voyage de Gulliver, traduit de l'anglais de Swift, par l'abbé Desfontaines, Paris, 1813</i>	Desfontaines	Voyages	?	Amiens, Duval	103
47 1844	Catalogue des livres, en petit nombre, composant la bibliothèque de M. Vivenel	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift, traduction nouvelle, précédée d'une notice par Walter Scott. Paris, Furne</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres	Architecte et collectionneur.	Paris, Téchener	333
48 1845	Catalogue de bibliothèque paroissiale Saint Thomas d'Aquin	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift. Nouvelle édition revue, corrigée, et revêtue de l'approbation de M. l'abbé Lejeune.</i>	Desfontaines, Lejeune	Voyages		Paris	60
49 1852	Catalogue de la Bibliothèque de la paroisse Sainte-Elisabeth	<i>Gulliver de la jeunesse (le), réduit aux faits les plus intéressants</i>	Desfontaines, adapté.	Littérature		Paris, Pillet	230
50 1852	Catalogue de la Bibliothèque de la paroisse Sainte-Elisabeth	<i>Gulliver (Voyage de) dans des contrées lointaines, par Swift, corrigée par l'abbé Lejeune</i>	Desfontaines, Lejeune	Littérature		Paris, Pillet	172
51 1852	Catalogue d'une nombreuse collection de livres anciens, rares et curieux, provenant de la bibliothèque de feu Gabriel Peignot	<i>Voyage du capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignés (par l'abbé Desfontaines) La Haye, 1727</i>	La Haye	Romans de différents genres	Bibliographe	Paris,	218

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
52 1853	Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville d'Amiens	<i>Voyages de Gulliver. 2e édition, revue et corrigée. Traduit de l'anglais de Swift, par l'Abbé Desfontaines</i>	Desfontaines	Romans anglais		Amiens, Herment	481
53 1854	Catalogue des livres, estampes et dessins composant la bibliothèque et le cabinet de feu M. Armand Bertin	<i>Voyages de Gulliver, trad. De Swift, par l'abbé Desfontaines, Paris, Didot, 1797</i>	Desfontaines	Belles-Lettres	Journaliste français. (Préface de Silvestre de Sacy).	Paris	244
54 1854	Catalogue des livres en partie rares et précieux composant la bibliothèque d'un amateur	<i>Voyages du capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignés (traduits de l'anglais de Swift, par Des Fontaines), La Haye, Swart, 1741.</i>	Desfontaines	Romans anglais		Paris, Potier	100
55 1854	Catalogue des livres en partie rares et précieux composant la bibliothèque d'un amateur	<i>Voyages de Gulliver (traduits de l'anglais de Swift par Desfontaines) Paris, Didot, 1797</i>	Desfontaines	Romans anglais		Paris, Potier	100
56 1855	Catalogue raisonné des collections lorraines	<i>Voyages de Gulliver, illustrés par Grandville.</i>	Furne et Fournier		Avocat, notaire honoraire.	Paris, Jean-Baptiste Noël	1230
57 1858-63	Catalogue méthodique de la Bibliothèque communale de la ville de Limoges	<i>Voy. De Gulliver</i>	Desfontaines			Limoges, Chapoulaud	514
58 1859	Catalogue des livres composant la bibliothèque du château d'Etoges	<i>Voyages de Gulliver, trad. Desfontaines, Paris, 1772</i>	Desfontaines			Paris, Camerlinck	51
59 1860	Catalogue des livres composant la bibliothèque de M. le comte de B***	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Furne, 1838.</i>	Furne et Fournier	Romans anglais, italiens et espagnols		Paris, Camerlinck	16
60 1860	Catalogue de la bibliothèque de M. Félix Solar	<i>Voyages de Gulliver, Paris, impr. De Pierre Didot, 1797</i>	Desfontaines	Belles-lettres	Journaliste et financier. Au crayon, acte de vente : Lepré (Lepé ?) 40.	Paris, Deschamps.	345
61 1860	Catalogue annuel de la librairie française	<i>Gulliver des enfants (le) ou Aventures les plus curieuses de ce voyage</i>	Desfontaines, adapté.			Paris, Ch. Reinwald	100



Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
62 1860	Catalogue de livres et manuscrits formant la bibliothèque de feu M. J. B. Th. De Jonghe	<i>Voyage de Gulliver (par J. Swift) trad. par l'abbé Desfontaines. Paris, Guérin, 1762.</i>	Desfontaines	Romans espagnols etc.	Peintre belge.	Bruxelles	357
63 1861	Catalogue des livres manuscrits et imprimés composant la bibliothèque de M. Armand Cigongne	<i>Voyages de Gulliver (traduits de l'anglais de Swift par Desfontaines) Paris, Didot, 1797</i>	Desfontaines	Romans anglais et allemands		Paris	367
64 1861	Bibliographie alsacienne	<i>Gulliver. Voyages, Paris, P. Didot, 1797</i>	Desfontaines			Strasbourg	151
65 1862	Catalogue et livres composant la bibliothèque de M. le marquis de P***	<i>Voyages de Gulliver, illust. Par Granville, Paris, Furne</i>	Furne et Fournier	Sciences et arts		Paris, Camerlinck	8
66 1862	Catalogue de livres de sciences, de littérature et d'histoire, de la bibliothèque de feu M. Stordeur	<i>Voyages de Gulliver, par Swift, illustrés par Grandville, Paris, Furne, 1838</i>	Furne et Fournier	Littérature		Paris, Meugnot	9
67 1862	Catalogue de la bibliothèque populaire communale	<i>Swift. Voyages de Gulliver, 1862.</i>	Desfontaines, Janin.	Littérature		Liège.	130
68 1862	Catalogue de la bibliothèque populaire communale	<i>Swift. Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag. 1855.</i>	Desfontaines, adapté.	Littérature de la jeunesse		Liège.	146
69 1863	Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au Petit Trianon, d'après l'inventaire original dressé par ordre de la Convention.	<i>Voyages de Gulliver, traduits par Desfontaines, Paris, Musier fils, 1772.</i>	Desfontaines	Voyages imaginaires	Note : "La première édition est de Hollande, 1727. Ce ne fut qu'en 1726 que le docteur Swift publia le livre anglais. Le fond de cette traduction est d'un M. Mackan, Irlandais, corrigé pour le style par l'abbé Desfontaines".	Paris, Lacroix	69

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
70 1863	Catalogue composant la bibliothèque de feu M. Tenant de Latour	<i>Voyages du capitaine Gulliver en divers pays éloignés. La Haye, Gasse [sic], 1727.</i>	La Haye	Voyages imaginaires et romanesques	Bibliothécaire du château de Compiègne	Paris, Silvestre	137
71 1863	Catalogue composant la bibliothèque de feu M. Tenant de Latour	<i>Les mêmes, trad. De l'abbé Desfontaines, LA Haye, Jean Swart, 1762.</i>	Desfontaines	Voyages imaginaires et romanesques	Bibliothécaire du château de Compiègne	Paris, Silvestre	137
72 1864	Bibliothèque populaire de Toulon	<i>Voyages de Gulliver, Swift.</i>	Desfontaines	Romans, contes & nouvelles	Offert par Soulé.	Toulon, Laurent.	10
73 1866	Catalogue de la Bibliothèque d'Ay	<i>Voyages de Gulliver, Swift</i>	Desfontaines		Légué à la ville par M. Nitot (?)	Epernay, Fiévet	24
74 1866	Catalogue de la bibliothèque populaire établie rue de Lodi, 29.	<i>Swift. Voyage de Gulliver.</i>	Desfontaines	Contes et Romans, traduits de diverses Langues		Marseille, Barile	22
75 1867	Catalogue de la bibliothèque de M. Nicolas Yemeniz	<i>Voyages de Gulliver (par Swift). Paris, H.-L., Guérin, 1727.</i>	Desfontaines	Supplément	Note : "Bel exemplaire de l'édition originale en français de ce roman ingénieux". Yemeniz était un fabricant d'étoffe turc et bibliophile.	Paris	767
76 1868	Catalogue de la bibliothèque de M. J Gancia	<i>Voyages de Gulliver, Seconde édition, A Mildendo, 1727.</i>	Desfontaines			Paris, Silvestre	45
77 1869	Catalogue des livres rares et précieux, manuscrits et imprimés de la bibliothèque de M. le bon J. Pichon	<i>Voyages de Gulliver (par Swift, trad. Par Desfontaines). Paris, P. Didot l'aîné, an V, 1797</i>	Desfontaines	Belles-lettres	En note au crayon : 225, Julien (acte de vente)	Paris	185
78 1869	Catalogue annuel de la librairie française	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines. Trad. nouvelle, précédée d'une notice biographique et littéraire, par Walter Scott.</i>	Furne et Fournier			Paris, Reinwald et c <sup>ie</sup>	209

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
79	1869	Catalogue des livres, Maison Silvestre	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift, édit. illustrée par Granville, Paris, 1839</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres	En note au crayon : 21, st Denis (qui a aussi acheté Le Vicaire de Wakefield, les Aventures du baron de Munchhausen, le Prêtre marié, La Peau de chagrin etc.)	Paris 141
80	1870	Catalogue des livres français et étrangers composant la bibliothèque de M. Den***	<i>Voyages de Gulliver, trad. De l'anglais de J. Swift, Paris, Didot l'aîné</i>	Desfontaines	Belles-lettres		Paris, A. Labitte 57
81	1870	Catalogue de beaux livres, composant le cabinet de M***	<i>Voyages de Gulliver, Paris, de l'imprimerie de Didot, 1797</i>	Desfontaines			Paris, A. Labitte 28
82	1870	Catalogue de beaux livres, composant le cabinet de M***	<i>Voyages de Gulliver, édition illustrée par Grandville, trad. Nouvelle, Paris, Furne, 1838</i>	Furne et Fournier	Romans anglais		Paris, A. Labitte 28
83	1870	Catalogue de la bibliothèque municipale de Landernau	<i>Voyage de Gulliver. J. Swift</i>	Desfontaines			14
84	1871	Catalogue des livres anciens, rares et curieux sur les beaux-arts, provenant en partie de la bibliothèque de feu M. Hersent.	<i>Voyages de Gulliver. Paris, Didot, 1797.</i>	Desfontaines		Peut-être Louis Hersent, peintre et graveur mort en 1860.	Paris, Chossonnery 94
85	1872	Catalogue de livres anciens et modernes composant la bibliothèque de M. Charles Brunet	<i>Voyages de Gulliver. Paris, Leclère, 1860.</i>	Desfontaines	Belles-lettres		Paris 83
86	1872	Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le marquis de Laborde	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, édition illustrée par Grandville. Paris, Furne</i>	Furne et Fournier	Belles lettres		Paris 43

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
87 1872	Catalogue d'une grande et belle vente de livres	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift, illustrés par Grandville. Paris, Fournier</i>	Furne et Fournier	Littérature flamande et étrangère		Bruxelles	71
88 1873	Catalogue de livres bien conditionnés sur les beaux-arts et d'une collection d'ouvrages sur l'histoire de Paris provenant de la bibliothèque de M. A. de La Villegille.	<i>Voyages de Gulliver, par Swift, traduction nouvelle illustrée par Grandville, Paris, 1838.</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres	Militaire, historien et archéologue.	Paris, Chossonnery	33
89 1873-4	Catalogue de la bibliothèque populaire de Lormont	<i>Swift, Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Littérature pour l'enfance et l'adolescence		Bordeaux	2
90 1874	Catalogue des livres anciens et modernes très-bien conditionnés composant la bibliothèque de feu M. L. Pasquier.	<i>Voyages de Gulliver. Paris, A. Leclère, 1860.</i>	Desfontaines	Belles-lettres		Paris, A. Labitte	84
91 1874	Catalogue des plus beaux livres imprimés et des manuscrits du cabinet de M. M***	<i>Voyage de Gulliver, par Swift, trad. En français, Paris, Gab. Martin, 1727</i>	Desfontaines	Romans		Paris, A. Labitte	27
92 1874	Catalogue de livres français de littérature et d'histoire, dont la vente aura lieu le lundi 23 mars	<i>Voyages de Gulliver, par Swift, trad. De l'abbé Desfontaines, revue et corrigée par M. Jules Janin, illustrations de Gavarni. Paris, Morizot, 1862.</i>	Desfontaines, Janin.	Romans		Paris, A. Labitte	32

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
93 1874	Catalogue des livres de madame du Barry, avec les prix, à Versailles, 1771, reproduction du catalogue manuscrit original	<i>Voyages de Gulliver, avec figures</i>	Desfontaines	Romans anciens. Romans étrangers.	En note "Voyage du cap. Lam. [sic] Gulliver, en différents pays éloignés, trad. De l'angl. De Swift, par l'abbé Desfontaine. Paris, Gabriel Martin, 1727. Ce bel exemplaire, qui faisait partie de la collection de M. Bordes, a été cédé à M. Auguste Fontaine, avec toute la collection, et revendu au savant bibliophile le baron de La Roche Lacarelle.	Paris, A. Fontaine	96
94 1874	Catalogue de livres français anciens et modernes la plupart illustrés	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées nouvelles, par SWIFT. Traduction nouvelle illustrée par Grandville (vol. fatigué).</i>	Furne et Fournier	Romans		Paris, A. Labitte	13
95 1874	Catalogue de livres choisis de littérature et d'histoire, d'ouvrages illustrés du XVIIIe siècle	<i>Voyages de Gulliver, avec les figures dessinées par Le Febvre et gravées par J. Masquelier. Paris, imp. De Pierre Didot, 1797.</i>	Desfontaines			Paris, A. Labitte	26
96 1874	Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. Specht	<i>Voyages de Gulliver, par J. Swift, Paris, Dentu, 1832</i>	Desfontaines	Romans grecs, français, anglais, allemands, etc.			25
97 1875	Catalogue de livres français composant la bibliothèque de feu M. H. M.	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Didot, 1797.</i>	Desfontaines			Paris, A. Labitte	7

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
98 1875	Catalogue d'un choix de livres précieux anciens et modernes provenant des bibliothèques de MM. L*** et C*** reliés par Trautz-Bauzonnet, Duru, Capé et Lortic	<i>Voyages de Gulliver (traduits de l'anglais, de Swift, par l'abbé Desfontaines.) Paris, Guérin, 1727.</i>	Desfontaines	Belles-lettres	En note : "Edition originale de la traduction de ce roman. Bel exemplaire."	Paris, A. Labitte	23
99 1875	Catalogue d'un beau choix de livres français	<i>Voyage e Gulliver (par Swift, traduit par Desfontaines). Paris, 1727.</i>	Desfontaines	Belles-lettres	En note : "Edition originale de cette traduction."		37
100 1875	Catalogue d'un beau choix de livres français	<i>Voyages du capitaine Gulliver en divers pays éloignez (trad. De Swift, par l'abbé Desfontaines). A La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1727)</i>	La Haye	Belles-lettres	En note : "Exemplaire mouillé et taché. Publié la même année que l'édition originale."		37
101 1875	Catalogue d'un beau choix de livres français	<i>Swift. Voyages de Gulliver, traduction nouvelle, illustrations par Granville. Paris, Garnier, 1863.</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres			37
102 1876	Catalogue des livres rares et curieux composant la bibliothèque du château de N***	<i>Voyages de Gulliver, Paris (A. Leclère), 1860</i>	Desfontaines	Belles-lettres		Paris, A. Labitte	56
103 1876	Catalogue des livres rares et curieux composant la bibliothèque du château de N***	<i>Les Quatre Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, revue, complétée et précédée d'une notice, par M. Reynald. Paris, Jouaust, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald.	Belles-lettres		Paris, A. Labitte	56-7
104 1876	Catalogue des livres anciens et modernes la plupart rares et curieux composant la bibliothèque de M. D***	<i>Voyages du capitaine Gulliver en divers pays éloignés (trad. De l'anglais de Swift). La Haye, 1778.</i>	La Haye			Paris, A. Labitte	31

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
105 1876	Catalogue des livres anciens et modernes la plupart rares et curieux composant la bibliothèque de M. D***	<i>Gulliver (Les Quatre Voyages de), publiés en quatre fascicules. Traduction de l'abbé Desfontaines, revue et complétée et précédée d'une notice par H. Reynald, professeur à la Faculté d'Aix.</i>	Desfontaines			Paris, A. Labitte	31
106 1876	Catalogue de livres de beaux-arts, de littérature et des manuscrits composant la bibliothèque de feu M. Alexandre-Marie Colin	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift. Edition illustrée par Grandville. Paris, Fournier, 1838.</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres	Peintre et lithographe, ami de Delacroix.	Paris, A. Labitte	13
107 1876	Catalogue d'un choix de beaux livres anciens et modernes, ouvrages sur les beaux-arts et principalement sur l'architecture	<i>Voyage du capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignés (par Swift). La Haye, Gosse et Neaulme, 1727</i>	La Haye	Belles-lettres		Paris, A. Labitte	27
108 1876	Catalogue de la bibliothèque de M. F. P., de Londres.	<i>Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines, par Swift, édition illustrée par Grandville, Paris, Furne, MDCCCXXXVIII</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres		Paris, Chossonnery	9
109 1876	Catalogue des livres français ornés de gravures et reliés en partie par Capé composant la bibliothèque de M. Edouard Forest	<i>Voyages de Gulliver, par Swift, traduction de l'abbé Desfontaines, revue, corrigée, et précédée d'une introduction par Jules Janin, illustration de Gavarni</i>	Desfontaines, Janin.	Belles-lettres	?		99
110 1876	Catalogue de livres anciens et modernes, bien conditionnés, livres sur les sciences, les beaux-arts	<i>Voyages de Gulliver. Paris, Corbet aîné, 1829.</i>	Desfontaines	Romans		Paris, A. Labitte	24

	<b>Date</b>	<b>Catalogue</b>	<b>Titre</b>	<b>Traduction</b>	<b>Catégorie</b>	<b>Commentaires</b>	<b>Édition</b>	<b>Page</b>
111	1876	Catalogue de la bibliothèque de M. F. P., de Londres	<i>Voyages de Gulliver, par Swift, Paris, 1863. Belle édition illustrée par Grandville.</i>	Furne et Fournier	Gravure - livres à figures		Paris, A. Chossonnery	26
112	1877	Catalogue des livres de beaux-arts, de littérature et d'histoire la plupart ornés de figures et très-bien conditionnés composant la bibliothèque de feu M. Phéippon	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift, édition illustrée par Grandville. Paris, H. Fournier et Furne, 1838</i>	Furne et Fournier		?	Paris, Adolphe Labitte	121
113	1877	Catalogue d'une collection de beaux livres anciens et modernes sur les arts, la littérature et l'histoire	<i>Voyages de Gulliver. A Paris, de l'impr. De Didot l'aîné, 1797.</i>	Desfontaines	Belles-lettres		Paris, A. Labitte	28
114	1877	Catalogue des livres de jurisprudence, de littérature et d'histoire, composant la Bibliothèque de feu M. A.-J. Moignon	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift. Edition illustrée par Grandville.</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres	Conseiller à la cour de cassation	Paris	51
115	1877	Catalogue général de la bibliothèque municipale de Puteaux	<i>Voyages de Gulliver, Swift.</i>	Desfontaines			Courbevoie	11
116	1878	Catalogue des livres de littérature et d'histoire, des ouvrages sur la musique et la numismatique provenant de plusieurs bibliothèques	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift, édition illustrée par Grandville, Paris, Fournier, 1838</i>	Furne et Fournier			Paris, A. Labitte	28
117	1878	Catalogue par ordre alphabétique des noms d'auteurs des ouvrages existant dans la bibliothèque municipale de Guelma, Algérie	<i>Swift. Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris, Kahn	27
118	1878	Catalogue et règlement de la bibliothèque populaire de Saint-Romain-de-Colbosc	<i>Swift. Voyage de Gulliver.</i>	Desfontaines			Le Havre	12



Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page	
119	1878	Catalogue de la Bibliothèque de feu M. le Comte Henri de Chaponay	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Pierre Didot, 1797</i>	Desfontaines		Membre de la société des bibliophiles français	Lyon	140
120	1878	Catalogue de la Bibliothèque de feu M. le Comte Henri de Chaponay	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Furne et Fournier, 1839.</i>	Furne et Fournier		Membre de la société des bibliophiles français	Lyon	
121	1878	Bibliothèques scolaires. Catalogue d'ouvrages de lecture, indiqués au choix des instituteurs pour les adultes et les familles.	<i>Swift. Voyage de Gulliver, édition abrégée, Hachette</i>	Desfontaines, adapté.	Littérature		Paris	39
122	1879	Catalogue de la bibliothèque populaire de Graçay	<i>Swift. Gulliver</i>	Desfontaines			Bourges, imprimerie commerciale.	15
123	1879	Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville d'Ajaccio	<i>Voyages de Gulliver (trad de l'anglais de Swift) Paris, Garnier, 1728</i>	Desfontaines	Romans, contes et apologues anglais, allemands, etc.		Ajaccio, J. Pompeani	490
124	1879	Catalogue de livres anciens provenant du cabinet de M. SI***	<i>Voyages du capitaine Lemuel Gulliver, en divers pays éloignés. A la Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1727.</i>	La Haye	Belles-lettres	?	Paris, A. Labitte	20
125	1879	Catalogue des livres modernes de la bibliothèque de M. N***	<i>Voyages de Gulliver (traduit de l'anglais de Swift). Paris, Pierre Didot, an V, 1797.</i>	Desfontaines	Belles-lettres		Paris, A. Labitte	44
126	1879	Catalogue de beaux livres anciens et modernes	<i>Swift. Voyage de Gulliver précédé d'une étude par René Delorme. Paris.</i>	Desfontaines			Paris, A. H. Bécus	19
127	1879	Catalogue des grands livres à figures, des ouvrages de littérature et d'histoire composant la bibliothèque de feu M. W. S. T.*** (de Moscou)	<i>Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines, par Swift, édition illustrée par Grandville, Paris, Fournier, 1838</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres	En note : "premier tirage des gravures"	Paris, A. Labitte	42
128	1880	Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque de M. le comte Octave de Béhague.	<i>Voyages de Gulliver (trad. De l'anglais de Swift par l'abbé Des Fontaines) Paris, Gabriel Martin, 1727</i>	Desfontaines	Romans anglais, allemands, arabes	En note : "Première édition de cette traduction."	Paris, C. Porquet	215

	<b>Date</b>	<b>Catalogue</b>	<b>Titre</b>	<b>Traduction</b>	<b>Catégorie</b>	<b>Commentaires</b>	<b>Édition</b>	<b>Page</b>
129	1880	Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque de M. le comte Octave de Béhague.	<i>Voyages de Gulliver, par Swift, traduits par l'abbé Des Fontaines. Paris, J.-B., Guil. Musier, 1772.</i>	Desfontaines	Romans anglais, allemands, arabes	Bibliophile	Paris, C. Porquet	215
130	1880	Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque de M. le comte Octave de Béhague.	<i>Voyages de Gulliver (traduits de l'anglais de Swift, par l'abbé Des Fontaines). Paris, Pierre Didot l'aîné, 1797.</i>	Desfontaines	Romans anglais, allemands, arabes	Bibliophile	Paris, C. Porquet	215
131	1880	Bibliothèque populaire du canton de Sancerre	<i>Swift. Voyages de Gulliver.</i>	Desfontaines				11
132	1880	Catalogue de livres, gravures et vignettes	<i>Swift. Voyages de Gulliver. A Paris, de l'imprimerie de Pierre Didot l'aîné, an V, 1797</i>	Desfontaines			Paris, A. Labitte	30
133	1880	Catalogue de livres, gravures et vignettes	<i>Swift. Voyages de Gulliver Paris, de l'imprimerie de Labure, Alph. Leclère, éditeur, 1860.</i>	Desfontaines			Paris, A. Labitte	30
134	1880	Catalogue de livres précieux ornés de reliures anciennes avec armoiries	<i>Voyages de Gulliver. Figures de Lefebvre.</i>	Desfontaines			Paris, A. Labitte	ix
135	1880	Catalogue de livres précieux ornés de reliures anciennes avec armoiries	<i>Voyage de Gulliver (par Swift, trad. De l'anglais). Paris (Leclère), 1860.</i>	Desfontaines	Belles-lettres		Paris, A. Labitte	102
136	1881	Catalogue des livres anciens et modernes français et étrangers, la plupart ornés de figures des ouvrages sur les beaux-arts, l'histoire de France et la Ville de Paris, composant la bibliothèque du Château de ***	<i>Voyages du capitaine Gulliver en divers pays éloignés, (trad. En français de l'anglais de Swift par l'abbé Desfontaines). La Haye, 1778</i>	La Haye			Paris, A. Labitte	307

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
137 1881	Catalogue des livres anciens et modernes français et étrangers, la plupart ornés de figures des ouvrages sur les beaux-arts, l'histoire de France et la Ville de Paris, composant la bibliothèque du Château de ***	<i>Voyages de Gulliver (traduits de l'anglais de Swift par l'abbé Desfontaines) A Paris, de l'imprimerie de Pierre Didot l'aîné</i>	Desfontaines			Paris, A. Labitte	307
138 1881	Catalogue des livres anciens et modernes français et étrangers, la plupart ornés de figures des ouvrages sur les beaux-arts, l'histoire de France et la Ville de Paris, composant la bibliothèque du Château de ***	<i>Voyage de Gulliver dans les contrées lointaines par Swift, trad. Nouvelle, édition illustrée par Grandville. Paris, Fournier, 1838.</i>	Furne et Fournier			Paris, A. Labitte	307
139 1881	Catalogue des livres anciens et modernes français et étrangers, la plupart ornés de figures des ouvrages sur les beaux-arts, l'histoire de France et la Ville de Paris, composant la bibliothèque du Château de ***	<i>Swift. Les quatre Voyages de Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, revue et précédée d'une notice, par H. Reynald, gravure à l'eau-forte par Lalauze. Paris, librairie des Bibliophiles, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald.			Paris, A. Labitte	308
140 1881	Catalogue des tableaux, aquarelles, dessins, objets d'art et de curiosité, provenant de la succession de M. Victor Borie.	<i>Voyage de Gulliver, par Swift. Illustrat. De Gavarni</i>	Desfontaines, Janin.		Journaliste, amant de George Sand.		59
141 1882	Catalogue des suites de vignettes, des portraits et des livres français illustrés composant la bibliothèque de M. C***	<i>Swift. Voyages de Gulliver, illustrations de Grandville. Paris, Furne et Fournier, 1838.</i>	Furne & Fournier			Paris, A. Labitte	40

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
142	1882	Catalogue des suites de vignettes, des portraits et des livres français illustrés composant la bibliothèque de M. C***	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Jouaust.</i>	Desfontaines, Reynald.		Paris, A. Labitte	40
143	1882	Catalogue de livres illustrés du XIXe siècle, la plupart brochés, provenant de la bibliothèque de feu M. S...	<i>Swift. Les quatre Voyages du capitaine Lemuel Gulliver, trad. De l'abbé Desfontaines. Paris, Jouaust, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald.		J. Martin	23
144	1882	Catalogue de livres illustrés du XIXe siècle, la plupart brochés, provenant de la bibliothèque de feu M. S...	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Furne &amp; Fournier, 1838.</i>	Furne & Fournier		J. Martin	23
145	1882	Catalogue de livres illustrés du XIXe siècle, la plupart brochés, provenant de la bibliothèque de feu M. S...	<i>Voyages de Gulliver, trad. De l'abbé Desfontaines, Paris Morizot 1862.</i>	Desfontaines, Janin.		J. Martin	23
146	1882	Catalogue des livres modernes illustrés, des ouvrages sur le théâtre et l'histoire	<i>Voyages de Gulliver, par Swift, édition illustrée par Grandville, Paris, Furne et Fournier, 1838</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres	Paris, A. Labitte	51
147	1882-7	Catalogue de la Bibliothèque de la Société républicaine d'instruction de la Haute-Marne	<i>Swift. Voyage de Gulliver.</i>	Desfontaines		Langres	29
148	1883	Bibliothèque municipale de Romainville	<i>Swift. Voyages de Gulliver, abrégés</i>	Desfontaines, adapté.	Format in-12		43
149	1883	Catalogue de livres illustrées des XVIII et XIX siècles	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines par Swift, édition illustrée par Grandville, Paris, Furne, 1838</i>	Furne et Fournier	Deux exemplaires, un relié, l'autre broché.	Paris, J. Martin	29
150	1883	Catalogue de livres illustrées des XVIII et XIX siècles	<i>Voyages de Gulliver (trad. De l'abbé Desfontaines, Paris, de l'impr de P. Didot l'aîné, 1797)</i>	Desfontaines			44

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
151	1883	Catalogue de livres illustrées des XVIII et XIX siècles	<i>Les Quatre Voyages du capitaine Lemuel Gulliver, traduit de l'abbé Desfontaines, avec notice par Reynald, Paris, Lib. Des Bibliophiles, 1875</i>	Desfontaines, Reynald.			44
152	1883	Catalogue de la bibliothèque Despeyroux père et fils	<i>Swift, Voyages de Gulliver à Lilliput</i>	Desfontaines, adapté.		Deux exemplaires. Beaumont, Tarn et Garonne	143
153	1884	Catalogue d'un choix de beaux livres, provenant de la bibliothèque de M. E. M. de C.	<i>Voyages de Gulliver (traduit de l'anglois de Swift, par l'abbé Desfontaines). A Paris, chez Gab. Martin</i>	Desfontaines	Belles-Lettres	En note : "Bel exemplaire, de l'édition originale".	Paris, A. Durel 44-5
154	1884	Catalogue d'un choix de beaux livres, provenant de la bibliothèque de M. E. M. de C.	<i>Voyages de Gulliver (trad. De l'abbé Desfontaines). Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné, 1797.</i>	Desfontaines	Belles-Lettres		Paris, A. Durel 45
155	1884	Catalogue de la bibliothèque de feu M. Ernest Aniel	<i>Swift. Voyages de Gulliver, Paris, 1862. Illustré par Grandville.</i>	Furne et Fournier		Professeur au lycée de Lyon	Lyon, A. Brun 38
156	1884	Bibliothèques populaires des écoles publiques	<i>Swift. Voyages de Gulliver (édition abrégée) Hachette</i>	Desfontaines, adapté.	Littérature et morale		Paris 31
157	1885	Catalogue de livres anciens et modernes en tous genres et de manuscrits sur l'histoire de France, l'histoire des provinces et l'histoire de la noblesse française et étrangère	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift. Edition illustrée par Grandville. Paris, H. Fournier, 1838</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres		Paris, Veuve A. Labitte 38
158	1885	Catalogue de livres rares et curieux; pour la plupart en belle condition, provenant du cabinet d'un bibliophile.	<i>Les quatre voyages du capitaine L. Gulliver, trad. De l'abbé Desfontaines, revue par H. Reynald. Paris, libr. Des bibliophiles (impr. Jouaust), 1875</i>	Desfontaines, Reynald.	Belles-lettres		Paris, A. Claudin 32
159	1885	Catalogue de la bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile du Xxe arrondissement de Paris	<i>Voyages de Gulliver. Swift (J).</i>	Desfontaines			4 exemplaires Paris, Prissette 53

*Gulliver dans les catalogues anciens*

<b>Date</b>	<b>Catalogue</b>	<b>Titre</b>	<b>Traduction</b>	<b>Catégorie</b>	<b>Commentaires</b>	<b>Édition</b>	<b>Page</b>
160 1885	Bibliothèque populaire des amis de l'instruction du XIIe arrondissement	<i>Swift, Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	38
161 1885	Succession Paul Lacroix	<i>Les voyages du capitaine Gulliver. Trad. De l'abbé Desfontaines, précéd. D'une notice par Reynald.</i>	Desfontaines, Reynald.	Contes et nouvelles	Bibliophile du pseudonyme Jacob.	Paris	49
162 1885	Catalogue de la Bibliothèque de la Ville de Saintes	<i>Swift. Voyages de Gulliver, traduits par l'abbé Desfontaines, précédés d'une étude sur Swift par Prévost-Paradol (Bibliothèque nationale)</i>	Desfontaines			Saintes	621
163 1886	Catalogue de la bibliothèque de la ville de Pau	<i>J. SWIFT. Voyages de Gulliver.</i>	Desfontaines	Belles-lettres		Pau	540
164 1887	Catalogue des livres et estampes composant la bibliothèque de feu M. A. G*** de Nantes	<i>Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines, par Swift, édition illustrée par Grandville, trad. Nouvelle. Paris, Furne et Fournier.</i>	Furne et Fournier			Paris, A. Claudin	69
165 1887	Catalogue d'un joli choix de livres modernes, ouvrages illustrés, éditions de luxe en belle condition de reliure provenant de la bibliothèque de M...	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines. Edition illustrée par Grandville, traduction nouvelle. Paris, Fournier aîné et Furne et Cie, 1838</i>	Furne et Fournier		En note: "premier tirage des épreuves"	Paris, A. Durel	22
166 1887	Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. B. Jouvin	<i>Voyages du capitaine Lemuel Gulliver, en divers pays éloignés. A La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1727.</i>	La Haye			Paris, P. Fontaine	58
167 1887	Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. B. Jouvin	<i>Voyages de Gulliver (par Swift) (traduit de l'anglais par l'abbé Desfontaines). A Paris, de l'imprimerie de Pierre Didot l'aîné, an V, 1797.</i>	Desfontaines		Benoît Jouvin, journaliste.	Paris, P. Fontaine	58-9

## *Gulliver* dans les catalogues anciens

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
168 1887	Catalogue de la bibliothèque de la ville de Cette	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, trad. Nouvelle, précédée d'une notice, par Walter Scott, Paris, Garnier, 1873</i>	Furne et Fournier			Montpellier, Grollier et fils	67
169 1887	Catalogue de la bibliothèque de la ville de Cette	<i>Swift, Voyages de Gulliver, Paris, Garnier frère, 1841.</i>	Furne et Fournier			Montpellier, Grollier et fils	67
170 1887	Catalogue de livres anciens et modernes composant la bibliothèque de feu M. Edmond Michel	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Fournier, 1838.</i>	Furne et Fournier		?	Orléans, Herluison	24
171 1888	Catalogue de la paroisse de Notre-Dame-des-Victoires	<i>Swifft (sic) Voyage de Gulliver</i>	Desfontaines			Roanne	80
172 1888	Catalogue des livres anciens et modernes composant la bibliothèque de feu M. E. Marcelin	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines, traduct. Nouv., précédée d'une notice par W. Scott, illustrations par J.-J. Grandville, Paris, Garnier frères, 1863</i>	Furne et Fournier		Emile Marcelin. Décédé en 1887. Caricaturiste et fondateur de la Vie Parisienne.	Paris, A. Durel	100
173 1888	Catalogue de livres anciens et modernes de littérature et d'histoire, ouvrages sur le XVIe siècle composant la bibliothèque de M. Georges Guiffrey	<i>Voyages de Gulliver, par Swift. Paris, Fournier, 1838.</i>	Furne et Fournier		Normalien et sénateur. Traducteur de Thackeray.	Paris, J. Martin	26
174 1888	Catalogue de beaux livres modernes, beaux-arts, archéologie, livres illustrés du XIXe siècle, ouvrages de l'école romantique	<i>Swift. Voyages de Gulliver (par le doyen Swift). Paris, Leclère, 1860.</i>	Desfontaines	Livres illustrés du XIXe siècle		Paris, Labitte et Paul	20
175 1888	Catalogue de la bibliothèque populaire de Nancy	<i>Swift, Gulliver.</i>	Desfontaines			Nancy	40
176 1888	Bibliothèque de feu M. Ed. Sénemaud	<i>Voyages de Gulliver, traduits par M. l'abbé Des Fontaines. Nouvelle édition. Paris, Guérin, 1762.</i>	Desfontaines	Belles-lettres	Professeur d'histoire, archiviste des Ardennes	Paris, Paul et Labitte	30

	<b>Date</b>	<b>Catalogue</b>	<b>Titre</b>	<b>Traduction</b>	<b>Catégorie</b>	<b>Commentaires</b>	<b>Édition</b>	<b>Page</b>
177	1889-93	Bibliothèque municipale de Brest	<i>Swift (Jonathan)</i>	Furne et Fournier	Romans anglais		Brest, Evain-Roger	245
178	1889	Catalogue de la bibliothèque de feu M. P. L.	<i>Voyages de Gulliver (par Swift). Paris, P. Didot l'aîné, an V (797).</i>	Desfontaines	Belles-lettres		Paris, Labitte et Paul	44
179	1889	Catalogue de la bibliothèque de feu M. P. L.	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines par Swift. Edition illustrée par Grandville, Paris, Fournier, 1838</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres	En note : Première édition illustrée par Grandville.	Paris, Labitte et Paul	44
180	1889	Catalogue de la bibliothèque Guillermin	<i>Voyages de Gulliver à Lilliput, etc. Swift. 1881</i>	Desfontaines, adapté.			Saint-Quentin, impr de la société anonyme du glaneur	13
181	1889	Catalogue de beaux livres anciens et modernes provenant en partie de la bibliothèque du château de P...	<i>Swift, Voyages de Gulliver, (par J. Swift) Paris (A. Lecière), 1860.</i>	Desfontaines	Réimpressions d'auteurs anciens	En note : "Réimpression de l'édition de Didot (1797) tirée à petit nombre.	Paris, Labitte et Paul	30
182	1889	Catalogue de bon livres anciens et modernes composant la bibliothèque de M. Alb. P***	<i>Swift, Les Quatre Voyages du capitaine Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, revue, complétée, et précédée d'une notice par H. Reynald.</i>	Desfontaines, Reynald.		Albert Pascal	Paris, Porquet	78
183	1889	Catalogue de beaux livres modernes en grande partie reliés en maroquin, collection des ouvrages de Gabriel Peignot	<i>Swift, Les Quatre Voyages du capitaine Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, revue, complétée, et précédée d'une notice par H. Reynald.</i>	Desfontaines, Reynald		Bibliographe	Paris	103
184	1889	Catalogue des travaux personnels, dossiers généalogiques, autographes, pièces diverses et bibliothèque de Madame la Comtesse de Raymond	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift, édit. Illustrée par Grandville. Paris, Fournier, 1838.</i>	Furne et Fournier			Agen	214



*Gulliver dans les catalogues anciens*

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
185 1890	Catalogue de la bibliothèque municipale de Dinan	<i>Swift, Voyages de Gulliver, trad. De l'anglais</i>	Desfontaines			Dinan	123
186 1890	Catalogues de livres rares et curieux anciens et modernes, romantiques et factieux, vente après décès de M. Barraud	<i>Voyages de Gulliver.</i>	Desfontaines			Paris, Legay	17
187 1891	Catalogue de faïences anciennes, françaises, italiennes, hollandaises, etc. de tableaux et dessins anciens et modernes et de quelques objets d'art provenant du grenier de Charles Cousin	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris (Alphonse Leclecq, imprimerie Labure) 1860</i>	Desfontaines	Belles-lettres		?	147
188 1891	Catalogue de tableaux modernes, aquarelles et dessins par Berne-Bellecour, Corot, Daubigny, bronzes, céramique, objets variés, livres, estampes, composant la collection de M. E. D...	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines. Edition illustrée par Grandville, traduction nouvelle. Paris, H. Fournier, 1838.</i>	Furne et Fournier		En note : "Exemplaire de premier tirage, avec les couvertures". E Dodé.	Paris, Durel	80
189 1891, Paris	Catalogue de bons livres manuscrits et imprimés, la plupart reliés en maroquin ancien provenant de la bibliothèque de M. le Marquis de R***	<i>Swift. Voyages de Gulliver (traduction de l'abbé Desfontaines). Paris, de l'imprimerie de Pierre Didot l'aîné an V (1797)</i>	Desfontaines			Paris, Porquet	39
190 1891	Catalogue de livres rares et précieux composant la bibliothèque de M. Hippolyte Destailleur	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines. Swift. Edition illustrée par Grandville. Traduction nouvelle. Paris, Fournier, 1838</i>	Furne et Fournier	Belles-lettres	En note : "Bel exemplaire du premier tirage". Architecte et bibliophile.	Paris	328

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
191 1892	Catalogue des objets de vitrine, tabatières et bonbonnières Louis XV et Louis XVI, éventails, composant la collection de M. le vicomte ***	<i>Swift. Voyages de Gulliver, traduits par l'abbé Desfontaines, nouvelle édition. Paris, Musier, 1772.</i>	Desfontaines			Paris, Durel	59
192 1892	Catalogue des objets de vitrine, tabatières et bonbonnières Louis XV et Louis XVI, éventails, composant la collection de M. le vicomte ***	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift. Edition illustrée par Grandville. Traduction Nouvelle, Paris, H. Fournier, 1838.</i>	Furne et Fournier			Paris, Durel	60
193 1892	Catalogue de beaux livres, éditions rares des XVIe et XVIIe siècles, livres à figures du XVIIIe siècle, reliures, vignettes provenant de la bibliothèque de M. R. L...	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines. Paris, Furne et Fournier, 1838.</i>	Furne et Fournier		En note ; premier tirage des figures de Grandville. Bel exemplaire.	Paris, Alisié	42
194 1893-4	Catalogue de bons livres modernes, livres à figures du XVIIIe siècle, livres anciens, éditions de bibliophile avec aquarelle provenant de plusieurs bibliothèques d'amateurs	<i>Swift. Voyages de Gulliver (traduction de l'abbé Desfontaines) Paris, Didot l'aîné 1797</i>	Desfontaines			Paris, A. Durel	61
195 1893-4	Catalogue de bons livres modernes, livres à figures du XVIIIe siècle, livres anciens, éditions de bibliophile avec aquarelle provenant de plusieurs bibliothèques d'amateurs	<i>Swift. Les quatre Voyages de Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, revue et précédée d'une notice, par H. Reynald, gravure à l'eau-forte par Lalauze. Paris, librairie des Bibliophiles, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald			Paris, A. Durel	61
196 1893	Catalogue de la bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile du 19e arrondissement de Paris	<i>Swift, Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	67

## *Gulliver dans les catalogues anciens*

<b>Date</b>	<b>Catalogue</b>	<b>Titre</b>	<b>Traduction</b>	<b>Catégorie</b>	<b>Commentaires</b>	<b>Édition</b>	<b>Page</b>
197 1894	Catalogue de bons livres anciens et modernes en divers genres	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Leclerc, 1860.</i>	Desfontaines			Paris, Belin	27
198 1894	Catalogue d'une jolie collection de livres composant la bibliothèque de feu M. Charles Testart	<i>Swift. Gulliver. Voyages. Paris, imp. Didot aîné, 1797.</i>	Desfontaines	Belles-lettres	?	Paris, Picard	78
199 1894	Catalogue de bons livres, grands ouvrages relatifs aux beaux-arts et à l'histoire des provinces, composant l'importante bibliothèque de feu M. Retourné	<i>SWIFT. Voyages de Gulliver. Édition illustrée par Granville. Paris, Fournier, 1838</i>	Furne et Fournier			?	127
200 1894	Catalogue de bons livres, grands ouvrages relatifs aux beaux-arts et à l'histoire des provinces, composant l'importante bibliothèque de feu M. Retourné	<i>SWIFF (sic) Voyages de Gulliver. Paris, Leclerc, 1860.</i>	Desfontaines				127
201 1894	Catalogue des bibliothèques communales et populaires de la ville de Luçon	<i>Voyage de Gulliver, par Swift</i>	Desfontaines			Luçon	517
202 1894-1902	Catalogue mensuel n°193 : janvier / Librairie de Théophile Belin	<i>Swift. Voyages de Gulliver, Paris, de l'imprimerie de P. Didot, l'aîné, an V, 1797</i>	Desfontaines			Paris, Théophile Belin	24
203 1894	Catalogue de la bibliothèque scolaire de Villeneuve-le-Roi	<i>Swift. Voyages de Gulliver.</i>	Desfontaines			Villeneuve-Saint-Georges	15
204 1898	Catalogue des ouvrages de la bibliothèque populaire de Sainte-Ménéhould	<i>Swift, Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Sainte-Ménéhould, G. duval	3

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
205 1898	Catalogue des ouvrages légués par le DR. C Cavalier à la médiathèque centrale	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines. Edition illustrée par Grandville. Traduction nouvelle. Paris, Furne, 1838</i>	Furne et Fournier			Montpellier, Grollier père	176
206 1898	Catalogue des ouvrages légués par le DR. C Cavalier à la médiathèque centrale	<i>Voyages de Gulliver, traduction nouvelle et complète par B-H Gausseron (Illustrations en couleur par V.-A. Poirson). Paris, Quantin, 1884.</i>	Gausseron			Montpellier, Grollier père	176
207 1898	Catalogue de la bibliothèque de feu M. Louis Courajod	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaine. Edition illustrée, par Grandville. Traduction nouvelle. Paris, Furne, 1838.</i>	Furne et Fournier	Divers	En note : "premier tirage". Historien d'art, conservateur du musée du Louvre.	Paris, E. Paul et Guillemin	150
208 1898	Catalogue de la bibliothèque de la ville de Nancy	<i>Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines. Par Swift. Edition illustrée par Grandville. Paris, H. Fournier aîné, 1838.</i>	Furne et Fournier			Nancy	528
209 1898	Catalogue de la bibliothèque de la ville de Nancy	<i>Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines. Par Swift. Traduction nouvelle, illustrée par Grandville. Paris, H. Fournier, 1845.</i>	Furne et Fournier			Nancy	528
210 1898	Catalogue de la bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile du 19e arrondissement de Paris	<i>Swift, Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Paris	83
211 1899	Catalogue de bons livres anciens et modernes : livres illustrées des XVIIIe et XIXe siècles	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines, édition illustrée par Grandville. Paris, Fournier, 1838</i>	Furne et Fournier			Paris, E. Jean-Fontaine	69

*Gulliver dans les catalogues anciens*

	<b>Date</b>	<b>Catalogue</b>	<b>Titre</b>	<b>Traduction</b>	<b>Catégorie</b>	<b>Commentaires</b>	<b>Édition</b>	<b>Page</b>
212	1899	Catalogue de la bibliothèque de Toulon	<i>Swift, Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines			Draguignan	150
213	1899	Catalogue de la bibliothèque de Nîmes, legs Ernest Sabatier	<i>Swift, voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift. Traduction nouvelle, illustrée par Grandville.</i>	Furne et Fournier		Avocat, membre de l'Académie de Nîmes	Nîmes, Bibliothèque Protestante	177
214	1901	Catalogue de livres rares et curieux composant la bibliothèque de feu M. Emile Desbois	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Leclère, 1860.</i>	Desfontaines			Rouen, Schneider	72
215	1901	Catalogue de livres rares et curieux composant la bibliothèque de feu M. Emile Desbois	<i>Les quatre voyages du capitaine Lemuel-Gulliver. Traduction de l'abbé Desfontaines, revue, complétée et précédée d'une notice par H. Reynald. Gravures à l'eau-forte par Lalauze, Paris, Jouaust, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald			Rouen, Schneider	73
216	1901	Catalogue de beaux livres anciens et modernes composant la bibliothèque de M. Arthur Noël	<i>Les quatre voyages du apitaine Lemuel-Gulliver. Traduction de l'abbé Desfontaines, revue, complétée et précédée d'une notice par H. Reynald. Gravures à l'eau-forte par Lalauze, Paris, Jouaust, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald			Le Havre, Gonfreville	110
217	1901	Catalogue de beaux livres anciens et modernes composant la bibliothèque de M. Arthur Noël	<i>Swift (Jonathan). Voyages de Gulliver. Traduction nouvelle et complère par B.-H. Gausseron. Paris, Quantin.</i>	Gausseron		En note : un des 100 Exempl. En grand papier du japon (n°73) avec les jolies compositions coloriées et en noir, de Poirson	Le Havre, Gonfreville	111
218	1902	Catalogue de livres anciens et modernes composant la bibliothèque de M. P***	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Alph. Leclère. 1860.</i>	Desfontaines			Paris, H. Leclerc	91

*Gulliver dans les catalogues anciens*

	<b>Date</b>	<b>Catalogue</b>	<b>Titre</b>	<b>Traduction</b>	<b>Catégorie</b>	<b>Commentaires</b>	<b>Édition</b>	<b>Page</b>
219	1902	Catalogue des objets d'art et d'ameublement, le tout dépendant de la succession de M. le baron du Mesnil	<i>Gulliver. Voyages. Paris, Genets, 1822.</i>	Desfontaines			Dijon	29
220	1902	Catalogue de la bibliothèque de feu M. Jules Simon	<i>Les Quatre voyages du capitaine Lemuel Gulliver (par Swift). Traduction de l'abbé Desfontaines, revue, complétée, et précédée d'une notice par H. Reynald. Gravures à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Libr des bibliophiles, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald	Belles-lettres	Docteur en philosophie, ministre de l'intérieur	Paris	65
221	1903	Catalogue de livres anciens, livres armoriés, reliures anciennes	<i>Swift. Voyages de Gulliver (traduits de l'anglais par l'abbé Desfontaines. Paris, Gabriel Martin, et la veuve Constelier, 1727)</i>	Desfontaines		En note : "Bel exemplaire de la première édition de cette traduction"	Paris	36
222	1903	Catalogue de livres modernes romantiques, éditions originales d'auteurs contemporains, composant la bibliothèque de M. Ed. Taigny	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift. Edition illustrée par Grandville. Traduction nouvelle.</i>	Furne et Fournier		En note : "premier tirage". Histoire de l'art.	Paris	21
223	1904	Catalogue de beaux livres modernes recouverts de reliures d'art et d'albums de lithographies	<i>Swift. Voyages de Gulliver (traduction de l'abbé Desfontaines). Paris, Pierre Didot l'aîné. 1797.</i>	Desfontaines	Livres modernes		Paris, A. Durel	35
224	1904	Catalogue de beaux livres rares & précieux, anciens & modernes, ayant appartenu à Mr E. Daguin	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines par Swift. Edition illustrée par Grandville. Traduction nouvelle. Paris, H. Fournier aîné et Furne et Cie, 1838.</i>	Furne et Fournier		Président du Tribunal de commerce	Paris	57-8

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
225	1904	Catalogue de beaux livres rares & précieux, anciens & modernes, ayant appartenu à Mr E. Daguin	<i>Swift. Les quatre Voyages de Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, revue et précédée d'une notice, par H. Reynald, gravure à l'eau-forte par Lalauze. Paris, librairie des Bibliophiles, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald		Président du Tribunal de commerce Paris	58
226	1904	Catalogue de beaux livres rares & précieux, anciens & modernes, ayant appartenu à Mr E. Daguin	<i>Swift (Jonathan)</i>	Gausseron		Président du Tribunal de commerce Paris	58
227	1905	Catalogue des tableaux anciens et modernes, aquarelles et dessins, beaux meubles; bronzes d'art et d'ameublement dépendant de la succession de M. E. Cronier	<i>Swift. Les Quatre voyages du capitaine Lemuel Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, gravures à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Jonaust, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald			74
228	1905	Catalogue de très beaux livres modernes, ouvrages enrichis d'aquarelles, éditions originales composant la bibliothèque de Mr H. Giacomelli	<i>Swift. Les quatre voyages du capitaine Lemuel Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, gravures à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Jonaust, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald		Aquarelliste Paris, A. Durel	136
229	1905	Catalogues de bons livres anciens et modernes	<i>Voyages de Gulliver, illustrations de Gavarni.</i>	Desfontaines, Janin.		Paris, E. Jean-Fontaine	47
230	1905	Catalogue de beaux livres rares & précieux, anciens & modernes, ayant appartenu à Mr E. Daguin	<i>Voyages de Gulliver (par Swift), traduits de l'Anglais par l'Abbé Desfontaines). A Paris, chez Jacques Guérin,</i>	Desfontaines		En note : "édition originale de la traduction des Voyages de Gulliver, ornée de 4 figures non signées Paris	78-9
231	1905	Catalogue de beaux livres rares & précieux, anciens & modernes, ayant appartenu à Mr E. Daguin	<i>Voyages de Gulliver (par Swift). Paris, P. Didot l'aîné, an V (797).</i>	Desfontaines		Paris	79

*Gulliver dans les catalogues anciens*

<b>Date</b>	<b>Catalogue</b>	<b>Titre</b>	<b>Traduction</b>	<b>Catégorie</b>	<b>Commentaires</b>	<b>Édition</b>	<b>Page</b>
232	1905	Catalogue de livres rares et curieux, en vente aux prix marqués	<i>Swift. Voyages du Capitaine Gulliver en divers pays éloignés. La Haye, Jean Smart, 1765.</i>	Desfontaines		8 francs Paris, Belin	25
233	1906	Catalogue de livres modernes et de quelques livres anciens provenant de la bibliothèque de M. Arnaud Détrouyat.	<i>Swift. Voyages de Gulliver, collection Leclere, 1860</i>	Desfontaines		Paris	29
234	1906	Catalogue de la bibliothèque municipale de prêt à domicile du 12e arr. de Paris	<i>Swift, Voyages de Gulliver.</i>	Desfontaines		Paris	37
235	1907	Catalogue de bons livres anciens et modernes, provenant de la bibliothèque de feu M. Charles Dècle	<i>Swift. Les Quatre Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, gravures à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Jonaust, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald		Paris, A. Durel	47
236	1907	Catalogue de livres modernes, aquarelles, dessins originaux provenant de la bibliothèque de feu M. Adolphe Lalauze	<i>Swift. Les Quatre Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, gravures à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Jonaust, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald	Illustrateur de Gulliver	Paris, H. Leclerc	15
237	1908	Catalogue de l'importante bibliothèque de M. Jean-Louis-Edouard Kratz	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des Contrées lointaines. Edit. ill. par Grandville. 2 vol. 1838</i>	Furne et Fournier	Maire de Strasbourg	Strasbourg, F. Staat	16
238	1908	Catalogue de la bibliothèque de feu M. le Comte A*** W*****	<i>Swift (Jonathan). Les quatre voyages du capitaine Lemuel Gulliver. Traduction de l'abbé Desfontaines, revue, complétée, et précédée d'une notice par H. Reynald. Gravures à l'eau-forte par Lalauze.</i>	Desfontaines, Reynald	Comte Alfred Werlé, amateur d'art et directeur de la Veuve Clicquot	Paris	135



Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
239	1908	Catalogue de la bibliothèque de feu M. le Comte A*** W*****	<i>Swift (Jonathan). Voyages de Gulliver. Traduction nouvelle et complète par B.-H. Gausseron. Paris, Quantin.</i>	Gausseron		Comte Alfred Werlé, amateur d'art et directeur de la Veuve Clicquot Paris	135
240	1908	Catalogue de la bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile ouverte à l'École de garçons, avenue Duquesne, 7 <sup>e</sup> arrondissement	<i>Swift. Voyage de Gulliver</i>	Desfontaines		Paris	77
241	1909	Catalogue de la bibliothèque municipale du 3 <sup>e</sup> arrondissement de Paris	<i>Swift. Voyage de Gulliver</i>	Desfontaines		Paris	86
242	1909	Catalogue de livres illustrés anciens et modernes, composant la bibliothèque de feu M. Charles-Emile Ouachée	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines. Edition illustrée par Grandville. Traduction nouvelle. Paris, H. Fournier aîné et Furne &amp; Cie 1838.</i>	Furne et Fournier		En note : "premier tirage, reliure de l'époque" Paris	58
243	1909	Catalogue de livres illustrés anciens et modernes, composant la bibliothèque de feu M. Charles-Emile Ouachée	<i>Swift. Les quatre Voyages de Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, revue et précédée d'une notice, par H. Reynald, gravure à l'eau-forte par Lalauze. Paris, librairie des Bibliophiles, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald		Exploitant de carrières Paris	58
244	1910	Catalogue de la bibliothèque de feu M. Victorien Sardou	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines par Swift. Edition illustrée par Grandville. Traduction Nouvelle. Paris, Furne et H. Fournier, 1838</i>	Furne et Fournier		En note : "premier tirage". Histoire de l'art. Dramaturge et académicien français. Paris	78
245	1910	Catalogue de la bibliothèque de feu M. Loys Bruyère	<i>Swift. Les Quatre voyages du capitaine Lemuel Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, gravures à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Jonaust, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald		Ecrivain et économiste Paris	45

## *Gulliver* dans les catalogues anciens

<b>Date</b>	<b>Catalogue</b>	<b>Titre</b>	<b>Traduction</b>	<b>Catégorie</b>	<b>Commentaires</b>	<b>Édition</b>	<b>Page</b>
246	1910 Catalogue de livres rares et curieux anciens et modernes du libraire Lemallier	<i>Voyages de Gulliver (traduits de l'anglais de Swift, par l'abbé Desfontaines), Paris, J. Guérin.</i>	Desfontaines	Belles lettres		Paris	61
247	1911 Catalogue de dessins, tableaux, estampes, livres anciens, porcelaines et faïences, objets de vitrine, miniatures, objets divers, le tout provenant de la collection de feu M. T....	<i>Swift (J.). Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines. Edition illustrée, par Grandville. Paris, Furne, Fournier, 1838.</i>	Furne et Fournier			Paris	71
248	1911 Catalogue des livres de la bibliothèque de L. de Montgermont	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Bibliothèque rose illustrée. Paris, Hachette.</i>	Desfontaines, adapté.	Livres modernes illustrés		Paris, E. Rahir	5
249	1911 Catalogue de beaux livres anciens et modernes provenant de la bibliothèque de feu M. Eug. Fabre.	<i>Swift. Les quatre voyages du capitaine Lemuel Gulliver. Gravures à l'eau-forte par Lalauze.</i>	Desfontaines, Reynald	Bibliothèque artistique	Avoué à Douai.	Paris	33
250	1911 Catalogue de beaux livres anciens et modernes provenant de la bibliothèque de feu M. Eug. Fabre.	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris, Coustelier et Guérin, 1727.</i>	Desfontaines		Avoué à Douai.	Paris	21
251	1911 Catalogue de livres modernes et de quelques livres anciens provenant de la bibliothèque de M. Arnaud Détrouyat.	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines. Edition illustrée par Grandville. Traduction nouvelle. Paris, Furne et Cie, H. Fournier aîné, 1838</i>	Furne et Fournier			Paris, Henri Leclerc	58
252	1911 Catalogue de livres modernes et de quelques livres anciens provenant de la bibliothèque de M. Arnaud Détrouyat.	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift. Traduction nouvelle illustrée par Grandville. Paris, H. Fournier, Furne et Cie, 1845.</i>	Furne et Fournier			Paris, Leclerc	58

*Gulliver dans les catalogues anciens*

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page	
253	1912	Catalogue de la bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile, place d'Italie, mairie du 12 <sup>e</sup> arrondissement	<i>Swift. Voyage de Gulliver</i>	Desfontaines		Paris	80	
254	1912	Catalogue de la bibliothèque de M. Henry Houssaye	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift. Edition illustrée par Grandville. Paris, H. Fournier et Cie, 1838.</i>	Furne et Fournier	En note: Ex-libris de O. Uzanne (Henry Houssaye : académicien)	Paris, E. Rahir	105	
255	1912	Catalogue de livres modernes et anciens, provenant de la bibliothèque de C. Bermond	<i>Swift, Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines. 1838.</i>	Furne et Fournier		Paris, H. Leclerc	56	
256	1912	Catalogue de livres modernes et anciens, provenant de la bibliothèque de C. Bermond	<i>Swift, Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, 1845.</i>	Furne et Fournier		Paris, H. Leclerc	56	
257	1912	Catalogue de livres modernes et anciens, provenant de la bibliothèque de C. Bermond	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Traduction nouvelle et complète par B. H. Gausseron, Paris, A. Quantin.</i>	Gausseron		Paris, H. Leclerc	56	
258	1914	Catalogue de la bibliothèque de feu M. Reinhold Dezeimeris	<i>Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines, par Swift. Traduction nouvelle illustrée par Grandville. Paris, Fournier</i>	Furne et Fournier	Romans espagnoles et anglais - facéties	14 francs. Dezeimeris : érudit bordelais.	Bordeaux	103
259	1914	Catalogue de livres à figures du XVIII <sup>e</sup> siècle, estampes et gravures	<i>Swift. Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines par Swift.</i>	Furne et Fournier		Bosse	40	

Date	Catalogue	Titre	Traduction	Catégorie	Commentaires	Édition	Page
260	1914	Catalogue des livres anciens et rares et précieux, provenant de la bibliothèque de feu M. A. Claudin.	<i>Swift. Voyages de Gulliver. A Paris, dans la boutique de la V. constelier, chés Jacques Guérin.</i>	Desfontaines	Romans français	Anatole Claudin, libraire.	Paris 149
261	1920-1	Catalogue de la bibliothèque de M. Henri Monod	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Paris (chez Le Clère) 1860.</i>	Desfontaines		Paris	134
262	1920	Catalogue de la bibliothèque municipale du 12e arrondissement de Paris	<i>Swift. Voyages de Gulliver. Traduction Walter Scott.</i>	Furne et Fournier	Romans	Paris	98
263	1921	Catalogue de livres anciens et modernes provenant de la bibliothèque de M. Victor Déséglise	<i>Swift (J.) Les Quatre voyages du Capitaine Lemuel Gulliver, traduction de l'abbé Desfontaines, revue, complétée et précédée d'une notice par H. Reynald, professeur à la faculté d'Aix. Gravures à l'eau-forte de Lalauze. Paris, Libr des Bibliophiles, 1875.</i>	Desfontaines, Reynald		Bibliophile	Paris 87
264	1922	Catalogue de la bibliothèque de Nancy	<i>Swift. Les Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines	Romans, théâtre, livres amusants	Nancy, Berger-Levrault	49
265	1922	Catalogue de la bibliothèque populaire centrale de Nantes	<i>Swift. Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Nantes	144
266	1923	Catalogue de la bibliothèque de M. Charles Edouard Haviland	<i>Swift, (J), Les quatre voyages du capitaine Lemual (sic) Gulliver. Traduction de l'abbé Desfontaines, revue, complétée et précédée d'une notice par H. Reynald.</i>	Desfontaines, Reynald		Industriel de la porcelaine	Paris, Bosse 117
267	1926	Catalogue de livres anciens et modernes appartenant à Monsieur de X***	<i>Swift. Voyages de Gulliver (traduits de l'anglais par l'abbé Desfontaines), Paris, impr. De P. Didot l'aîné, 1797.</i>	Desfontaines		Paris	28
268	1927	Catalogue de la bibliothèque populaire de Sens	<i>Swift. Voyages de Gulliver</i>	Desfontaines		Sens	88

EXEMPLAIRES

DES TRADUCTIONS DU XX<sup>E</sup> SIECLE DE

***GULLIVER'S TRAVELS***

DANS LES

**BIBLIOTHEQUES & LES LIBRAIRIES**

BIBLIOTHEQUES MUNICIPALES PARISIENNES, PARIS LIBRAIRIES, LIBRAIRES DU SUD & SUDOC

---

 METHODOLOGIE
 

---

Afin d'étudier la réception des traductions françaises de *Gulliver's Travels* parues au XX<sup>e</sup> siècle, nous avons étudié les catalogues de différentes bibliothèques et réseaux de libraires. En l'absence d'informations centralisées pour les bibliothèques municipales et les librairies, nous avons concentré notre répertoire sur les bibliothèques municipales parisiennes, le catalogue national des bibliothèques universitaires SUDOC, et deux réseaux de librairies : ceux de Paris Librairies et de Libraires du Sud. Ces informations datent du mois d'août 2020.

Les traductions de Constantin-Weyer, de Desmond, de Merle et d'Axelrad ne sont naturellement pas disponibles en librairies puisqu'elles ne sont plus éditées. Nous présentons dans cette section deux tableaux : celui du nombre d'exemplaires disponibles par traduction, ainsi que celui du détail des lieux où se trouvent ces exemplaires ■

### 1. Nombre d'exemplaires disponibles dans les bibliothèques et librairies par traduction

	BIBLIOTHEQUES PARISIENNES	PARIS LIBRAIRES	LIBRAIRES DU SUD	SUDOC	TOTAL	%
Constantin-Weyer	0	0	0	2	2	0%
Desmond	0	0	0	3	3	1%
Merle	0	0	0	16	16	3%
Axelrad	0	0	0	28	28	6%
Pons, Folio	17	58	6	52	133	
Pons, Pléiade	18	9	3	87	117	
<b>Total Pons</b>	<b>35</b>	<b>67</b>	<b>9</b>	<b>139</b>	<b>250</b>	<b>53%</b>
Lamoine	1	9	1	55	66	14%
Villeneuve	23	11	4	54	92	20%
Buzelin	1	7	5	4	17	4%
<b>TOTAL</b>					<b>469</b>	<b>100%</b>

## 2. Liste des lieux où consulter ou bien se procurer les différentes traductions

	<b>BIBLIOTHEQUES PARISIENNES</b>	<b>PARIS LIBRAIRES</b>	<b>LIBRAIRES DU SUD</b>	<b>SUDOC</b>
CONSTANTIN-WEYER				Aix-Marseille, BSG
DESMOND				Grenoble, Lyon, Mont de Marsan
MERLE				Avignon, Besançon, Bordeaux (Guillemin, LSH), Caen, Grenoble, Lyon, Montpellier, Nice, Paris (BIS, SU), Poitiers, Rennes, Rouen (Lettres, Sciences Humaines) Toulon, Toulouse
AXELRAD				Arras, Bordeaux (Montaigne, Droit Langues) Brest, Chambéry, Dijon, Grenoble, Lille, Lorient, Lyon, Metz, Montpellier, Nancy, Nanterre, Paris (BIS, Malesherbes, BSG, CIUP, BU, Paris 3), Pau, Poitiers, Reims, Rennes (Rennes 1, Rennes 2), Saint-Denis (Réunion), Strasbourg, Toulouse
PONS, FOLIO	Charlotte Delbo, Mohammed Arkoun (2), Rainer Maria Rilke, Courcelles, Valeyre, François Villon, Françoise Sagan, Saint-Éloi, Marina Tsvetaïeva, Aimé Césaire, Vaclav Havel, Claude Lévi-Strauss, Crimée, Place des Fêtes, Couronnes Naguib Mahfouz, Mortier	Ici Librairie, Petite Égypte, Comme un roman, L'Acacia République, Librairie Michèle Ignazi, Librairie Compagnie, Tschann, La Librairie idéale, Librairie Gallimard, Fontaine Haussmann, Librairie Saint-Paul, Librairie Vendredi, Les Arpenteurs, Litote en tête, Les Nouveautés, Imagigraphe, La Manoeuvre, La Tête Ailleurs, Page 189, L'Utopie, Les Champs Magnétiques, Atout Livre, Librairie L'Arbre à Lettres, Jonas, Librairie de la BNF, Vocabulaire, Pescalune, La Petite Lumière, L'Émile, Librairie Le Divan, Fontaine Auteuil, Librairie Lavocat, Larmatine, Librairie de Paris, L'Usage du monde, Librairie des Abbesses, Le Rideau Rouge, L'Attrape-Coeurs, L'Éternel Retour, Librairie du Parc, Le Comptoir des Mots, Le Merle Moqueur 51, Le Genre Urbain, La Toute Petite Librairie, Le Monte en l'air, Librairie L'Atelier, Les Mots et les choses, Chantelivres Issy, Le Livre et la Tortue, Mémoire 7, Point de côté, L'Infinie comédie, Folies d'encre Montreuil, De Beaux Lendemain, La Flibuste, Paroles, Mille pages, Les Mots Retrouvés	Nice (Jean Jaurès, Masséna), Aix-en-Provence (Goulard), Tarascon (Lettres vives), Salon de Provence (Le Grenier d'abondance), Cavaillon (Le Lézard amoureux)	Aix-Marseille, Amiens, Angers, Beauvais, Belfort, Bordeaux Montaigne (Guillemin et LSH), Brest, Caen (R. Franklin et Homme P Barbéris), Cayenne, Chambéry, Clermont Ferrand, Corte, Dijon, Grenoble, Lille (SHS, Angellier, Humanités, IUT B, Sciences Po, Lille ISEN), Limoges, Lyon (INSA et Lyon3 Bibliothèques), Montpellier, Mulhouse, Nancy, Nanterre, Nantes, Niort, Nouméa, Orléans, Palaiseau, Paris (Paris 8, Malesherbes, Sainte-Barbe, Grands Moulins, Paris 13 Villetaneuse, BSG) PAU, Rennes, Rouen (Lettres et Lettres modernes, Saint-Denis, Saint-Denis (Réunion), Strasbourg (BNU, Langues et Portique), Toulon, Toulouse, Villeneuve d'Ascq

**BIBLIOTHEQUES PARISIENNES**

PONS, PLEIADE

Réserve centrale, Rainer Maria Rilke, André Malraux, Vaugirard, Buffon, Parmentier, Violette Leduc, Italie, Jean-Pierre Melville, Aimé Césaire, Georges Brassens, Marguerite Yourcenar, Germaine Tillion, Edmond Rostand, Goutte d'Or, Robert Sabatier, Claude Levi-Strauss, Marguerite Duras

**PARIS LIBRAIRES**

Librairie Galignani, Petite Égypte, Librairie Compagnie, L'Écume des pages, Tschann, Librairie Gallimard, Les Champs magnétiques, Librairie Le Divan, Librairie de Paris

**LIBRAIRES DU SUD**

Nice (Jean Jaurès, Masséna), Aix-en-Provence (Goulard)

**SUDOC**

Aix-Marseille, Angers, Arras (Lettres, Bibliothèque patrimoniale), Avignon, Bayonne, Bordeaux-Montaigne, Boulogne, Brest, Caen, Cayenne, Cergy Pontoise, Chambéry, Clermont-Ferranc (Lettres, INSPE), Corte, Centre technique livre, Dijon, Dunkerque, Gif sur Yvette, Grenoble (Lettres, INSPE), La Rochelle, Le Mans (BU, ESPE), Lille (SHS, Humanités, Vauban), Limoges, Lyon (LSHS, Carnot, Bron, Chevreur, Lyon 3 Bibliothèques), Madrid, Merignac, Metz, Montpellier (Lettres, Socio), Mulhouse, Nancy (SHS, Lettres et arts), Nanterre (BU, Lettres), Nantes, Nice, Orléans, Palaiseau, Paris (Créteil, BIS, Clignancourt, Malesherbes, BSG, BSB, CIUP, Collège de France, Marne-la-Vallée, Fondation Sciences Politiques, INSPE Molitor, Mazarin, Grands-Moulins, Mendès-France, Villetaneuve, Paris 3 BU), Pau, Perpignan, Poitiers, Reims, Rennes (1, 2), Rome, Rouen (Lettres, Sciences Humaines), Schoelcher, Saint-Denis, Saint-Denis (Réunion), Saint Quentin en Yvelines, Strasbourg (BNU, Histoire, Langues, Portique), Toulon, Toulouse, Tours, Valence, Valenciennes

LAMOINE

Réserve centrale

Librairie Eyrolles, La Procure, Les Nouveautés, La Plume vagabonde, Tschann 13, Librairie Le Divan, Librairie de Paris, Ars Una, Millepages

Nice (Jean Jaurès)

Aix-Marseille, Amiens, Angers, Arras, Bordeaux-Montaigne (LSH, Droit Langues), Boulogne, Brest, Cergy-Pontoise, Chambéry, Clermont Ferrand (Recherche, Enseignement), Dijon, Grenoble, La Roche, Le Mans, Lille (SHS, Angellier), Limoges (BU, BUFR), Lyon (LSHS, Carnot, Chevreur), Metz, Montpellier, Mulhouse, Nancy, Nanterre, Nantes, Nice (Science politique, Lettres), Orléans, Paris (Créteil, BIS, BSG, CIUP, ENS, Grand Moulins, Paris 3) Perpignan, Poitiers, Reims, Rennes (IEP, BU), Rouen, Schoelcher, Saint-Denis, Saint-Denis (Réunion), Saint-Étienne, Saint Quentin en Yvelines, Strasbourg, Toulon, Toulouse, Tours



	<b>BIBLIOTHEQUES PARISIENNES</b>	<b>PARIS LIBRAIRES</b>	<b>LIBRAIRES DU SUD</b>	<b>SUDOC</b>
VILLENEUVE	Réserve centrale, Marguerite Audoux, Buffon, Parmentier, Violette Leduc, Italic, Jean-Pierre Melville, Benoîte Groult, Marguerite Yourcenar, Germaine Tillion, Edmond Rostand (3), Jacqueline de Romilly, Robert Sabatier, Drouot, Valeyre, Georges Brassens, Claude Levi-Strauss, Fessart, Assia Djebar, Louise Michel, Marguerite Duras	Ici Librairie, La Procure, Librairie Aux Livres etc., La Friche, Jonas, Art de la Joie, Librairie Le Divan, Librairie de Paris, Ars Una, Halles Saint-Pierre, Millepages	Reillanne (Regain), Antibes (Masséna), Salon de Provence (La Portée des Mots), Martigues (L'Alinéa)	Aix Marseille (Aix, Saint-Charles), Angers, Avignon, Bayonne, Besançon, B2thune, Bordeaux (LSH, pluridisciplinaire, IUT), Boulogne, Brest, Cergy Pontoise, Dijon, Grenoble, La Rochelle, Lille, Limoges, Lyon (Lyon2, Lyon3), Montpellier, Nanterre, Nantes (Lettres, CIDRE), Nîmes (Hoche, Vauban), Orléans, Paris (Créteil, BSG, Marne-la-Vallée, Fondation Sciences Politiques, Cuzin, Paris 3, Cité des Sciences, INSPE, Grands Moulins), Pau, Poitiers, Polynésie, Reims, Rennes, Rouen, Saint Claude, Sète, Saint-Denis, Saint-Denis (Réunion), Saint-Étienne, Strasbourg, Tampon, Toulouse, Tours, Valence
BUZELIN	Réserve centrale	La Procure, Tschann 13, L'Écaillier, Lamartine, Halle Saint-Pierre, L'Infinie Comédie, Millepages	Nice (Jean Jaurès, Masséna), Aix-en-Provence (Goulard), Arles (Actes Sud au Méjan), Salon de Provence (Le Grenier d'abondance)	Brest, Lyon, Montluçon, Nancy



REPARTITION

DES

# NOTES EXPLICATIVES

REDIGÉES PAR

**JOSE AXELRAD, ÉMILE ET JACQUES PONS ET ALEXIS TADIÉ**

---

METHODOLOGIE

---

Nous avons classifié les notes de bas de page des éditions mentionnées ci-dessus en fonction de différentes grandes catégories. Les références données sont celles du numéro de la note suivi du numéro de page de l'édition correspondante (numéro de la page du texte à laquelle la note renvoie).

---

SOMMAIRE

---

**Axelrad**.....p.206

**Pons**.....p.207

**Tadié**.....p.208

GEOGRAPHIE	PRECISION HISTORIQUE	BIOGRAPHIE	HYPOTEXTE	REFERENCE ŒUVRES DE SWIFT	LEXIQUE FICTIF
1 p. 34	2 p. 49	1 p. 47 1 p. 327	1 p. 58 1 p. 212	2 p. 89	1 p. 37
2 p. 34	3 p.86	1 p. 89 1 p. 334	1 p. 65 1 p. 216	1 p. 90	1 p. 51
3 p. 35	1 p. 137	2 p. 165 1 p. 335	5 p. 71 1 p. 224	1 p. 111	1 p. 68
2 p. 35	1 p. 142	1 p. 173 2 p. 338	1 p. 81 1 p. 242	1 p. 127	1 p. 83
3 p. 35	1 p. 150	1 p. 177 1 p. 340	1 p. 82 1 p. 258	1 p. 165	1 p. 234
1 p. 110	1 p. 175	1 p. 228 1 p. 349	2 p. 83 1 p. 259	2 p. 173	2 p. 254
2 p. 110	2 p. 209	1 p. 233 2 p. 352	1 p. 117 1 p. 260	1 p. 214	2 p. 299
1 p. 134	2 p. 220	1 p. 235 1 p. 353	1 p. 120 1 p. 262	1 p. 215	1 p. 308
1 p. 154	4 p. 228	1 p. 251 1 p. 356	1 p. 121 1 p. 319	1 p. 218	1 p. 309
1 p. 291	2 p. 260	1 p. 254 2 p. 356	1 p. 157 1 p. 326	1 p. 238	1 p. 398
1 p. 375	1 p. 323	4 p. 262 1 p. 381	1 p. 180 1 p. 386	3 p. 262	
1 p. 376	1 p. 376	1 p. 273	1 p. 211 1 p. 388		

REFERENCE SATIRIQUE	NOMBRES ET UNITES	VRAISEMBLANCE	QUESTIONS TEXTUELLES
1 p. 49 4 p. 71 2 p. 142 1 p. 209 2 p. 237 3 p. 260 3 p. 323 1 p. 358	1 p. 67	1 p. 86 1 p. 270	1 p. 337
1 p. 59 1 p. 72 3 p. 142 1 p. 219 1 p. 239 1 p. 261 4 p. 323 1 p. 362	1 p. 73	2 p. 117 1 p. 271	1 p. 380
2 p. 59 2 p. 72 4 p. 142 3 p. 220 1 p. 240 2 p. 262 5 p. 323 1 p. 395	1 p. 139	2 p. 120 1 p. 277	1 p. 390
1 p. 60 3 p. 72 1 p. 172 1 p. 229 2 p. 241 5 p. 262 1 p. 324	2 p. 157	1 p. 140 1 p. 285	2 p. 390
2 p. 60 1 p. 77 2 p. 172 2 p. 229 1 p. 243 1 p. 267 1 p. 325	2 p. 228	1 p. 167 1 p. 354	1 p. 394
3 p. 60 1 p. 79 3 p. 173 1 p. 230 1 p. 244 2 p. 277 1 p. 330	3 p. 228	1 p. 171 1 p. 359	
1 p. 64 2 p. 86 4 p. 173 2 p. 230 2 p. 244 1 p. 277 1 p. 332	1 p. 237	2 p. 183 1 p. 373	
1 p. 66 1 p. 93 1 p. 174 3 p. 230 3 p. 244 1 p. 292 1 p. 336		1 p. 205 2 p. 375	
1 p. 70 1 p. 97 1 p. 176 4 p. 230 4 p. 244 1 p. 299 2 p. 337		2 p. 218	
1 p. 71 1 p. 101 1 p. 176 1 p. 232 5 p. 244 1 p. 320 1 p. 338		2 p. 220	
2 p. 71 1 p. 106 1 p. 183 1 p. 236 1 p. 248 1 p. 321 1 p. 352		1 p. 223	
3 p. 71 2 p. 140 1 p. 186 2 p. 236 1 p. 255 2 p. 323 1 p. 357		1 p. 256	

GEOGRAPHIE	LEXIQUE IMAGINAIRE	BIOGRAPHIE	REFERENCE SATIRIQUE				PRECISION HISTORIQUE		HYPOTEXTE
p. 9	p. 5	1 p. 124	1 p. 29	1 p. 47	1 p. 198	1 p. 300	1 p. 90	1 p. 260	2 p. 52
1 p. 81	2 p. 10	1 p. 144	1 p. 30	3 p. 52	1 p. 200	1 p. 304	1 p. 113		2 p. 55
2 p. 81	1 p. 11	1 p. 167	1 p. 30	1 p. 135	1 p. 201	1 p. 308	1 p. 138		1 p. 82
1 p. 83	1 p. 12	1 p. 301	1 p. 31	1 p. 173	2 p. 201	2 p. 308	1 p. 177		1 p. 142
1 p. 161	1 p. 13	1 p. 302	1 p. 34	1 p. 178	1 p. 202		1 p. 184		1 p. 197
1 p. 166	1 p. 15		1 p. 41	2 p. 185	1 p. 205		p. 185		2 p. 198
	1 p. 52		2 p. 41	1 p. 188	1 p. 210		1 p. 217		1 p. 221
	1 p. 174		3 p. 41	2 p. 188	1 p. 220		1 p. 220		1 p. 330
	1 p. 191		4 p. 41	1 p. 190	1 p. 230		2 p. 220		1 p. 332
	1 p. 211		1 p. 42	1 p. 192	1 p. 261		2 p. 220		
			2 p. 42	1 p. 194	1 p. 274		1 p. 241		
			3 p. 42	2 p. 197	2 p. 274		1 p. 245		

NOMBRES ET UNITES	VRAISEMBLANCE	QUESTIONS TEXTUELLES
1 p. 10	1 p. 16	1 p. 105
1 p. 84	1 p. 46	1 p. 212
2 p. 84	1 p. 54	1 p. 281
3 p. 8	1 p. 55	1 p. 285
1 p. 85	3 p. 55	1 p. 325
1 p. 89	1 p. 175	1 p. 334
1 p. 95	1 p. 181	
1 p. 103	1 p. 183	
1 p. 112	1 p. 214	

GEOGRAPHIE			LEXIQUE IMAGINAIRE	REFERENCE SATIRIQUE							
11 p. 389	68 p. 392	231 p. 402	7 p. 389	6 p. 389	56 p. 392	98 p. 394	152 p. 396	169 p. 398	216 p. 401	261 p. 404	
23 p. 390	70 p. 392	232 p. 402	34 p. 390	35 p. 390	57 p. 392	99 p. 394	153 p. 397	170 p. 398	240 p. 403	263 p. 404	
24 p. 390	72 p. 392	233 p. 402	193 p. 400	37 p. 390	60 p. 392	107 p. 394	155 p. 397	172 p. 398	250 p. 403	270 p. 404	
25 p. 390	80 p. 393		194 p. 400	41 p. 391	63 p. 392	116 p. 395	156 p. 397	176 p. 398	252 p. 403	271 p. 404	
27 p. 390	101 p. 394		230 p. 402	49 p. 391	64 p. 392	117 p. 395	157 p. 397	180 p. 399	253 p. 403	272 p. 404	
28 p. 390	108 p. 394			50 p. 391	65 p. 392	119 p. 395	158 p. 397	183 p. 399	254 p. 403	276 p. 405	
29 p. 390	109 p. 395			51 p. 391	66 p. 392	125 p. 395	160 p. 397	185 p. 399	255 p. 403	279 p. 405	
30 p. 390	142 p. 396			52 p. 391	69 p. 392	132 p. 395	161 p. 397	189 p. 399	256 p. 403	280 p. 405	
31 p. 390	144 p. 396			53 p. 391	77 p. 393	143 p. 396	165 p. 397	192 p. 400	257 p. 403	292 p. 405	
32 p. 390	147 p. 396			54 p. 391	78 p. 393	150 p. 396	167 p. 398	195 p. 400	258 p. 404	283 p. 405	
67 p. 392	228 p. 402			55 p. 392	83 p. 393	151 p. 396	168 p. 398	209 p. 401	260 p. 404		

PRECISION HISTORIQUE					HYPOTEXTE								NOMBRES ET UNITES	
3 p. 389	90 p. 394	159 p. 397	214 p. 401	275 p. 405	15 p. 390	75 p. 393	121 p. 395	174 p. 398	198 p. 400	221 p. 401	265 p. 404	13 p. 390		
4 p. 389	91 p. 394	162 p. 397	217 p. 401		16 p. 390	76 p. 393	122 p. 395	175 p. 398	199 p. 400	224 p. 401	266 p. 404	33 p. 390		
38 p. 391	95 p. 394	163 p. 397	218 p. 401		20 p. 390	85 p. 393	129 p. 395	177 p. 399	200 p. 400	226 p. 402	268 p. 404	89 p. 394		
40 p. 391	97 p. 394	164 p. 397	219 p. 401		26 p. 390	88 p. 394	130 p. 395	178 p. 399	202 p. 400	227 p. 402	269 p. 404	92 p. 394		
43 p. 391	103 p. 394	184 p. 399	220 p. 401		39 p. 391	94 p. 394	131 p. 395	179 p. 399	203 p. 400	234 p. 402	278 p. 405	105 p. 394		
44 p. 391	104 p. 394	187 p. 399	222 p. 401		47 p. 391	102 p. 394	137 p. 396	181 p. 399	204 p. 401	235 p. 402	281 p. 405			
45 p. 391	124 p. 395	188 p. 399	223 p. 401		58 p. 392	110 p. 395	138 p. 396	182 p. 399	205 p. 401	236 p. 402				
46 p. 391	126 p. 395	210 p. 401	229 p. 402		59 p. 392	112 p. 395	141 p. 396	190 p. 400	206 p. 401	241 p. 403				
48 p. 391	128 p. 395	211 p. 401	237 p. 402		62 p. 392	114 p. 395	148 p. 396	191 p. 400	207 p. 401	243 p. 403				
84 p. 393	135 p. 396	212 p. 401	242 p. 403		71 p. 392	118 p. 395	149 p. 396	196 p. 400	208 p. 401	262 p. 404				
87 p. 394	146 p. 396	213 p. 401	267 p. 404		73 p. 393	120 p. 395	171 p. 398	197 p. 400	215 p. 401	264 p. 404				

VRAISEMBLANCE			REFERENCE ŒUVRES DE SWIFT	QUESTIONS TEXTUELLES	RECEPTION	QUESTIONS THEMATIQUES	
5 p. 389	127 p. 395	251 p. 403	61 p. 392	1 p. 389	36 p. 390	42 p. 391	273 p. 405
8 p. 389	134 p. 396	259 p. 404	106 p. 394	2 p. 389	113 p. 395	81 p. 393	284 p. 405
10 p. 398	136 p. 396	274 p. 405	133 p. 396	9 p. 389	154 p. 397	82 p. 393	
17 p. 390	139 p. 396	277 p. 405	173 p. 398	12 p. 389		86 p. 394	
18 p. 390	140 p. 396	285 p. 405	186 p. 399	14 p. 390		100 p. 394	
19 p. 390	145 p. 396		201 p. 400	22 p. 390		115 p. 395	
21 p. 390	238 p. 402					123 p. 395	
74 p. 393	239 p. 402					225 p. 402	
79 p. 393	244 p. 403					247 p. 403	
96 p. 394	245 p. 403					248 p. 403	
111 p. 395	246 p. 403					249 p. 403	





NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES DES

**TRADUCTEURS FRANÇAIS**

DE

*GULLIVER'S TRAVELS*

---

SOMMAIRE

---

- 1. Pierre-François Guyot-Desfontaines.....p.212**
- 2. Bernard-Henri Gausseron.....p.214**
- 3. Maurice Constantin-Weyer.....p.218**
- 4. André Desmond (Bay).....p.221**
- 5. Robert Merle.....p.223**
- 6. José Axelrad.....p.226**

- 7. Lucienne Molitor.....p.228**
- 8. Émile Pons.....p.229**
- 9. Georges Lamoine.....p.231**
- 10. Guillaume Villeneuve.....p.233**
- 11. Hélène Buzelin.....p.237**



Pierre-François Guyot-Desfontaines<sup>1</sup>, ancien jésuite, obtint une cure à Thorigny en Normandie en 1715. Désireux de poursuivre une carrière d'hommes de lettres, il publia une ode, « Sur le mauvais usage qu'on fait de sa vie », avant de traduire les Psaumes bibliques en vers. Suite à l'échec relative de ses incursions poétiques, Desfontaines s'orienta vers une carrière de critique et prit, en 1724, la direction du *Journal des Sçavans*. En août de la même année, l'abbé Théro l'accusa publiquement d'organiser des « parties de débauche<sup>2</sup> » avec de jeunes hommes qu'il aurait tenté de séduire en leur montrant des gravures obscènes. Voltaire prit cependant la défense de Desfontaines et l'homme de lettres ne fut guère inquiété. L'abbé entreprit alors la rédaction d'ouvrages critiques et polémiques. Les *Voyages de Gulliver* furent sa première traduction depuis l'anglais, langue qu'il confessait piètrement maîtriser dans sa préface. Il traduisit, la même année, l'*Essai sur la poésie épique* de Voltaire, que le philosophe avait rédigé en anglais. Cette version servit de fondement à celle remaniée par l'auteur en 1732. Cependant, les deux hommes se brouillèrent définitivement lorsque Desfontaines jugea sévèrement les tragédies de Voltaire, entamant par-là une

longue série de pamphlets et de libelles. La popularité de l'abbé fut endommagée par cette querelle, mais il poursuivit malgré tout son activité traductive, publiant notamment une traduction des versions homériques de l'ami de Swift Alexander Pope, *Joseph Andrews* de Fielding, un ouvrage faussement attribué à Swift, ainsi que quelques ouvrages d'histoires et l'*Énéide* de Virgile comme les *Odes* d'Horace ■

<sup>1</sup> Gravure de Charles Devrits, in BARATTE, Louis-Henri, *Poètes normands : portraits gravés depuis les originaux les plus authentiques*, Paris, Amédée Bedelet, 1845. Image du domaine public.

<sup>2</sup> RAVAISSON, François, *Archives de la Bastille*, t. 12, Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1881, p. 102-3

Titre	Auteur	Langue	Édition	Autre traducteur
<i>Pseaumes</i>	Bible	Latin	Rouen, Michel Lallemand, 1717.	
<i>La Boucle de cheveux enlevée</i>	Alexander Pope [1712]	Anglais	Paris, François Le Breton, 1728.	Le Valoit de Villette de Murçay
<i>Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'empire par Constantin</i>	Laurence Echard [1707-20]	Anglais	Paris, V. Coustelier & J. Guérin, 1728.	
<i>Essai sur la poésie épique</i>	Voltaire [1727]	Anglais	Paris, Chaubert, 1728.	
<i>Essai sur la vie et les ouvrages d'Homère [traduction de la traduction d'Homère par Pope]</i>	Alexander Pope [1713-25]		Paris, G. Martin, 1728.	
<i>Le Grand mistere, ou l'Art de méditer sur la garderobe</i>	Faussement attribué à Swift	Anglais	La Haye, J. Van Duren, 1729.	
<i>Histoire universelle</i>	Jacques-Auguste de Thou [1593-1607]	Latin	Paris, 1734.	
<i>Explication abrégée des coutumes et cérémonies observées chez les Romains</i>	Willem Hendri Nieupoort [1712]	Latin	Paris, J. Desaint, 1741.	
<i>État de la médecine ancienne et moderne</i>	Francis Clifton [1732]	Anglais	Paris, Quillau, 1742.	Cantwel
<i>Histoire du détronement d'Alfonse VI, roi de Portugal</i>	Robert Southwell, Thomas Carte [1740]	Anglais	Paris, David fils, 1742.	
<i>Les Aventures de Joseph Andrews et du ministre Abraham Adams</i>	Henry Fielding [1742]	Anglais	Londres, A. Millar, 1743.	
<i>Œuvres</i>	Virgile	Latin	Paris, Quillau Père, 1743.	
<i>Odes</i>	Horace	Latin	Berlin, 1754.	

Pour la liste complète des ouvrages publiés par Desfontaines, nous renvoyons à la bibliographie établie par Benoît Léger dans sa thèse : « Une fleur des païs étrangers : Desfontaines traducteur au XVIII<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*



Bernard-Henri Gausseron<sup>3</sup> obtint son baccalauréat en 1864. Il intégra ensuite le lycée impérial Napoléon (lycée Henri IV) avant de rejoindre l'université. Répétiteur à L'Institution Lelarge, il contribua à un périodique raillant l'Empire, *La Fronde*<sup>4</sup>. Sympathisant de la Commune de Paris en 1871, il fut contraint de quitter Paris pour la Belgique puis la Grande-Bretagne. Gausseron se sépare progressivement de ces accointances politiques comme en témoigne une lettre datée du 23 août 1872 à ses parents : « je suis décidé à rompre officiellement les liens qui m'attachent au groupe d'action dont je fais partie<sup>5</sup> ». Gracié en 1879<sup>6</sup>, il regagna la France où il obtint l'agrégation d'anglais puis un poste au lycée de Janson de Sailly. Il entama une longue collaboration avec l'éditeur Quantin, publiant d'abord une traduction du poème « The Raven » de Poe, puis une version française du récit classique japonais les *47 Rônins* à partir d'une traduction anglaise. *Les Voyages de Gulliver* furent ainsi sa troisième incursion dans la traduction. L'ancien révolutionnaire multiplia la traduction d'auteurs britanniques de renom pour Quantin, à l'instar de Defoe, de Goldsmith ou encore de

Dickens, tout en commençant à rédiger de nombreux ouvrages de morale et de savoir-vivre destinés aux familles chez la Librairie illustrée. En 1910, Larousse lui confia l'adaptation d'une collection de contes et récits édulcorés pour la jeunesse, des frères Grimm à Andersen, jusqu'à Cervantès et Carroll. Il n'est pas certain que Gausseron ait alors véritablement réalisé un travail de traducteur, dans la mesure où n'avons pas pu attester de sa connaissance de l'allemand ou de l'espagnol ■

<sup>3</sup> Gravure provenant de la page Babelio de Bernard-Henri Gausseron, URL : <https://www.babelio.com/auteur/Bernard-Henri-Gausseron/163756>, page consultée le 12 décembre 2020.

<sup>4</sup> *La Fronde*, 1870.

<sup>5</sup> Gausseron, Lettre du 23 août 1872.

<sup>6</sup> Notice de Gausseron sur Maitron, dictionnaire biographique du mouvement ouvrier et social, URL : [https://maitron.fr/?article60042&id\\_mot=243](https://maitron.fr/?article60042&id_mot=243), page consultée le 12 décembre 2020.

## TRADUCTIONS DE FICTION ET DE POESIE

Titre	Auteur	Langue	Édition
<i>Le Corbeau</i>	Edgar Allan Poe [1845]	Anglais	Paris, A. Quantin, 1882.
<i>Les Fidèles ronins</i>	Tamenaga Shounsoui [1838]	Traduit sur la traduction anglaise du japonais [Saito & Greey]	Paris, A. Quantin, 1882. Paris, Librairie générale illustrée, 1885.
<i>Lady Roxana, ou L'heureuse maîtresse</i>	Daniel Defoë [1724]	Anglais	Paris, A. Quantin, 1885.
<i>Le Vicaire de Wakefield</i>	Oliver Goldsmith [1766]	Anglais	Paris, A. Quantin, 1887.
<i>Sur la piste</i>	Margaret Majendie [?]	Anglais	Paris, A. Quantin, 1888.
<i>Sabina Zembra</i>	William Black [1887]	Anglais	Paris, A. Colin, 1903.
<i>Pages choisies des grands écrivains : Dickens</i>	Charles Dickens	Anglais	Paris, J. Tallandier, 1904.
<i>La Clémence du cardinal</i>	Stanley John Weyman [1894]	Anglais	Paris, Hatier, 1905.
<i>Une Jeune Anglaise à Paris</i>	Constance E. Maud [1902]	Anglais	Paris, A. Eichler, 1911.
<i>Clande Duval</i>	Lea Charlton	Anglais	

## TRADUCTIONS D'ESSAIS

Titre	Auteur	Langue	Édition
<i>Gainsborough et sa place dans l'école anglaise</i>	Walter Armstrong [1898]	Anglais	Paris, Hachette, 1899.
<i>Sir Joshua Reynolds</i>	Walter Armstrong [1900]	Anglais	Paris, Hachette, 1901. Paris, A. Maloine, 1904.
<i>Histoire de la coca, la plante divine des Incas</i>	Golden Mortimer [1901]	Anglais	Paris, 1904.
<i>William Hogarth</i>	Austin Dobson [1879]	Anglais	

## ADAPTATIONS

<b>Titre</b>	<b>Auteur</b>	<b>Édition</b>
<i>Les Aventures d'Alice au pays des merveilles</i>	Lewis Carroll [1865]	Paris, Larousse, 1910.
<i>Les Aventures de Robinson Crusé</i>	Daniel Defoë [1719]	Paris, Larousse, 1910.
<i>Les Aventures du Baron de Münchhausen</i>	Rudolf Erich Raspe [1785]	Paris, Larousse, 1910.
<i>Les Cygnes sauvages et autres contes de fées</i>	Hans Andersen	Paris, Larousse, 1910.
<i>Histoire d'Ondine</i>	Friedrich Fouqué [1811]	Paris, Larousse, 1910.
<i>La Maison dans la forêt et autres contes de fées</i>	Frère Grimm	Paris, Larousse, 1910.
<i>Les Mauvais tours de Goupil le Renard</i>		Paris, Larousse, 1910.
<i>Les Merveilleuses aventures de Don Quichotte de la Manche</i>	Miguel de Cervantes	Paris, Larousse, 1910.
<i>Les Merveilleuses aventures du vieux frère Lapin</i>		Paris, Larousse, 1910.
<i>Le Roi des cygnes et autres contes de fées</i>		Paris, Larousse, 1910.
<i>Le sapin merveilleux et autres contes d'hiver et de printemps</i>	Hans Andersen	Paris, Larousse, 1910.
<i>Tom Pouce et ses merveilleuses aventures</i>	Frères Grimm [1819]	Paris, Larousse, 1910.
<i>La Vie à la campagne</i>		Paris, Larousse, 1910.
<i>La Vie des insectes en deux récits.</i>		Paris, Larousse, 1910.
<i>Le Prince joueur, suivi de cinq contes champêtres</i>		Paris, Larousse, 1911.

**Titre**

*Ode, in Institution des concours académiques*

*Comment élever nos enfants ?*

*Doit-on se marier ?*

*La Vie en famille. Où est le bonheur ?*

*Que feront nos garçons ?*

*Comment vivre à deux ? : la vie en famille*

*La Vie en famille : que faire de filles ?*

*Le Thème anglais aux examens du baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne et aux concours d'admission aux écoles spéciales*

*Les Keepsakes et les les Annuaire illustrées de l'époque romantique.*

*L'Art romain*

*Le Théâtre breton*

*La Version anglaise aux examens du baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne et aux différents concours.*

*Bouquiniana: notes et notules d'un bibliologue*

*La Santé par la mer*

*Un Français au Sénégal : Abel Jeandet*

**Édition**

Paris, Veuve Ivonnet, 1864.

Paris, Librairie illustrée, 1886.

Paris, Librairie illustrée, 1886.

Paris, Librairie illustrée, 1886-96.

Paris, Librairie illustrée, 1887.

Paris, Librairie illustrée, 1891.

Paris, Librairie illustrée, 1891.

Paris, Nony, 1895.

Paris, E. Rondeau, 1896.

Paris, L.-H. May, 1898.

Paris, 1899.

Paris, Nony, 1899.

Paris, H. Daragon, 1901.

Paris, Larousse, 1902.

Paris, E. Champion, 1913.





Maurice-Constantin Weyer<sup>7</sup> naquit à Bourbonne-les-Bains. En 1904, il décida d'embarquer pour le Canada, où il acquit une terre au Manitoba. Suite à l'échec de cette entreprise agricole, il s'essaya aux métiers de trappeur et de bûcheron. Dès 1914, il s'engagea comme volontaire pour la Première Guerre mondiale et rentra en France. Il obtint le titre de capitaine en 1917 et rencontra une infirmière, Germaine Weyer, qu'il épousa trois ans plus tard. Sa compagne était la cousine du poète et traducteur Valéry Larbaud qui avait déjà rendu Butler et Coleridge en français<sup>8</sup>. Les années 1920 initièrent sa carrière d'écrivain, et l'auteur publia de nombreux romans dépeignant une vie d'aventures dans les plaines canadiennes. L'écrivain obtint le Prix Goncourt pour *Un Homme se penche sur son passé* en 1928. Homme de lettres réputé, Weyer devint, en parallèle, l'un des collaborateurs privilégiés de l'*Action française*, allant jusqu'à dédier son ouvrage consacré aux vignobles français, *L'Âme du vin* à Charles Maurras en 1932. Outre de nombreuses œuvres de fiction, Weyer fut l'auteur de divers essais, dont un consacré à Vichy en 1933 (réédité cinq fois entre 1946 et 1947) et un autre à la nation

allemande en 1945. Auteur prolifique, il ne semble pas avoir accordé une place de choix à la traduction, n'en signant que cinq, depuis l'anglais exclusivement, entre 1921 et 1930, dont, de manière quelque peu surprenante pour ce nationaliste, un essai de l'universitaire talmudiste de renom Israël Abarahams, intitulé *Les Valeurs permanentes du judaïsme*. Traduisant principalement le genre théâtral (deux recueils d'œuvres choisies de Shakespeare et le *Stratagème des roués* de Farquhar), il signa également une version française du *Livre des Snobs* de Thackeray. Quoique la maîtrise de l'anglais de Constantin-Weyer semble assurée en raison de son long séjour dans une province anglophone du Canada (où vivait cependant une minorité francophone), il signala le secours d'un certain René Dubreuil, que nous n'avons pu identifier plus avant, pour sa version de *Gulliver's Travels* ■

## TRADUCTIONS

Titre	Auteur	Édition
<i>Le Stratagème des Roués</i>	George Farquhar [1707]	Paris, La Renaissance du livre, 1921.
<i>Le Livre des Snobs</i>	William Thackeray [1848]	Paris, La Renaissance du livre, 1922.
<i>Falstaff, sa vie, sa mort</i>	William Shakespeare	Paris, J.-M. Dent et fils, 1924.
<i>Valeurs permanentes du judaïsme</i>	Israël Abrahams [1895]	Paris, 1925.

<sup>7</sup> Photographie de l'Agence Rol., 28. Image libre de droits, numérisée par Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53206399q>, page consultée le 12 décembre 2020.

<sup>8</sup> *Portraits de traducteurs*, « Valéry Larbaud, traducteur zélé, théoricien dilettante », Michel Ballard, en ligne, URL : <https://books.openedition.org/apu/6276?lang=en>, page consultée le 12 décembre 2020.

ŒUVRES DE FICTION

**Titre**

*Vers l'Ouest*  
*Manitoba*  
*La Bourrasque*  
*Cavalier de la Salle*  
*Cinq éclats de silex*  
*Un Homme se penche sur son passé*  
*Clairière ; Récits du Canada*  
*Morvan*  
*P. C. De Compagnie*  
*La Salamandre*  
*La Vie du Général Yusuif*  
*Au Pays de Marie Chapdelaine*  
*ChAMPLAIN*  
*Drapeau rouge*  
*Du Sang sur la neige*  
*Une Corde sur l'abîme*  
*Mon Gai royaume de Provence*  
*Un Sourire dans la tempête*  
*Le Voyage de Leif l'heureux*  
*Les Compagnons de la boule*  
*La Croisière du jour sans fin*  
*Le flâneur sous la tente*  
*La Demoiselle de la mort*  
*Telle qu'elle était en son vivant*  
*Aime une ombre*

**Édition**

Paris, La Renaissance du livre, 1921.  
 Paris, Rieder, 1924.  
 Paris, 1924.  
 Paris, Rieder, 1927.  
 Paris, Rieder, 1927.  
 Paris, Rieder, 1928  
 Paris, Stock, 1929.  
 Paris, Rieder, 1929.  
 Paris, Rieder, 1930.  
 Paris, Les Étincelles, 1930.  
 Paris, Gallimard, 1930.  
 1931.  
 Paris, Plon, 1931.  
 Paris, Éditions des portiques, 1931  
 Paris, Cité des livres, 1931.  
 Paris, Rieder, 1933.  
 Paris, Rieder, 1933.  
 Paris, Rieder, 1934.  
 Paris, Éditions du Masque, 1934.  
 Paris, Fayard, 1935.  
 1935  
 Paris, Stock, 1935.  
 Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1937.  
 Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1937.  
 Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1938.

**Titre**

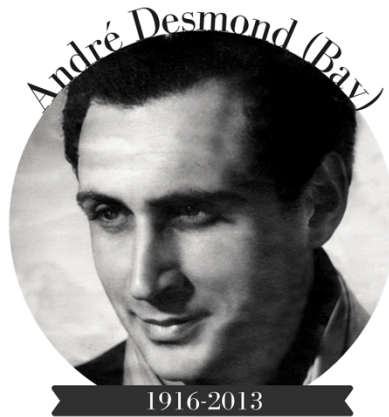
*La Marchande de mort*  
*Le Moulinet à tambour fixe*  
*La Nuit de Magdalena*  
*Les Tombes-d'amour*  
*Le Grand Will*  
*Autour de l'épopée canadienne*  
*L'Équipe sans nom*  
*Le Cheval de prise*  
*La Vérendrye*  
*Le Maître de la route*  
*L'Aventure vécue de Dumas Plère*  
*Le Bar de San Miguel*  
*La Chanson d'Ingrid*  
*La Fille du Soleil*  
*La Loi du Nord ou Telle qu'elle était en son vivant*  
*Sous le signe du vampire*  
*Pronunciamiento*  
*Les Tragiques amours de Bianca*

**Édition**

Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1937.  
 Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1938.  
 Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1938.  
 Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1938.  
 Drame joué à l'Odéon le 22 juin 1939.  
 Paris, Floury, 1940.  
 Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1940.  
 1941  
 Toulouse, H. Didier, 1941.  
 Genève, Éditions du Milieu du monde, 1943.  
 Genève, Éditions du Milieu du monde, 1943.  
 Paris, R. Simon, 1946.  
 Paris, Grasset, 1946.  
 Paris, Éditions Art-France, 1946.  
 Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1947.  
 Paris, Éditions de l'Élan, 1947.  
 Paris, l'Élan, 1948.  
 Paris, Fayard, 1958.

**ESSAIS**

<b>Titre</b>	<b>Édition</b>
<i>Napoléon</i>	Paris, Rieder, 1931.
<i>L'Âme du vin</i>	Paris, 1932.
<i>Les Secrets d'une maîtresse de maison</i>	Paris, Rieder, 1932 (avec Germaine Constantin-Weyer)
<i>Source de joie</i>	Paris, Rieder, 1932.
<i>Vichy, ville du charme.</i>	Paris, G. Mont-Louis, 1933.
<i>La Chasse au brochet</i>	1941
<i>L'Âme allemande</i>	Paris, Grasset, 1945.
<i>Dans les pas du naturaliste</i>	Paris, Delamain, 1948.
<i>Naundorff ou Louis XVII ?</i>	Paris, Sfelt, 1950.
<i>La Vie Privée des poissons</i>	Paris, Delamain, 1954.



André Dupont<sup>9</sup> était le fils d'Émile Dupont et de l'auteur Camille Belguise, qui épousa dans un second mariage l'écrivain Jacques Chardonne. Le jeune homme utilisa, au cours de sa vie, les divers pseudonymes de Boutelleau (véritable nom de Chardonne), Bay et Desmond, le nom de famille de son épouse Odette. Chardonne semble avoir instigué la carrière de son beau-fils, lui permettant d'éditer un recueil de poèmes pour enfants dans l'une des maisons d'édition qu'il dirigeait, Delamain et Boutelleau<sup>10</sup>. La même année, il traduisit deux œuvres de Lewis Carroll, *La Canne du destin* et *Alice au pays des merveilles* chez GLM, maison du poète et traducteur Guy Lévis Mano. L'année suivante, Chardonne confia la direction littéraire des éditions Stock au jeune André Bay<sup>11</sup>, qui développa considérablement le domaine étranger, lançant notamment la collection le « Nouveau Cabinet Cosmopolite ». Plusieurs traductions d'André Bay vinrent ainsi enrichir ce nouveau segment, dont celles de Stevenson, Carroll, Mansfield mais aussi les *Voyages de Gulliver* de Swift. À la Libération, André Bay se vit octroyer davantage de responsabilités éditoriales. En effet, Jacques Chardonne,

pétainiste et collaborationniste actif (il avait notamment édité un essai louant le régime nazi en juin 1943) fut inquiété car il figurait sur la liste noire du Comité national des éditeurs<sup>12</sup>. Si l'auteur obtint un non-lieu en 1946, il lui fut interdit d'exercer son métier<sup>13</sup>. Outre ses activités d'édition, André Desmond se consacrait également à la rédaction de nombreux ouvrages de fiction et de poésie destinés à la jeunesse, tout en continuant de traduire des auteurs anglophones. Son choix de publier les *Voyages de Gulliver* sous pseudonyme pourrait refléter le souhait de distinguer l'éditeur du traducteur. Il n'est pas certain que Bay ait systématiquement travaillé seul. En effet, l'écrivain Marcelle Vérité l'aida pour sa traduction de Pearl Buck, tandis que Marthe Duproix et J.-G. Delamain, dont le nom semble indiquer qu'il était un parent de l'éditeur auquel Bay était associé, lui ont prêté secours pour les versions françaises de Katherine Mansfield. André Bay semble avoir majoritairement traduit afin d'étoffer les collections étrangères de sa propre maison d'édition ou de celles de ses amis et associés ■

<sup>9</sup> Image provenant de la famille Bay et disponible sur WikiCommons depuis le 24 janvier 2013. URL : [https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:04\\_André\\_BAY.jpg](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:04_André_BAY.jpg), page consultée le 20 décembre 2020.

<sup>10</sup> Page de présentation de la Librairie Delamain, URL : <https://www.librairie-delamain.com/presentation-de-la-librairie-delamain/ssh-2543>, page consultée le 12 décembre 2020.

<sup>11</sup> *Radioscopie*, 11 avril 1980, INA.

<sup>12</sup> *Le Figaro*, 9 septembre 1944.

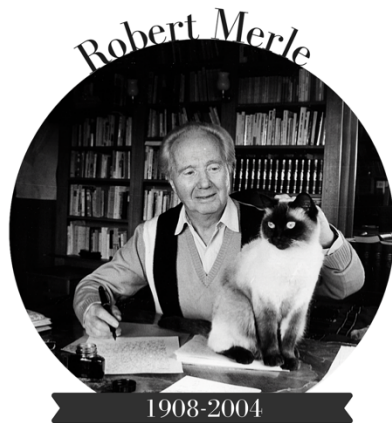
<sup>13</sup> Lettre de Chardonne à Robert Boisnier du 1<sup>er</sup> septembre 1965.

**TRADUCTIONS**

<b>Titre</b>	<b>Auteur</b>	<b>Édition</b>	<b>Autre traducteur</b>
<i>La Canne du destin</i>	Lewis Carroll [1849]	Paris, GLM, 1939.	
<i>Alice au pays des Merveilles</i>	Lewis Carroll [1865]	Paris, GLM, 1939.	
<i>L'Île au trésor</i>	Robert Louis Stevenson [1883]	Paris, Stock, Delamain & Boutteleau, 1946.	
<i>Alice au Pays des merveilles, suivi de De l'Autre côté du miroir</i>	Lewis Carroll [1865-71]	Paris, Stock, Delamain & Boutteleau, 1947.	
<i>Le Prix de l'amour</i>	Alfred Hayes [1954]	Paris, Delamain et Boutelleau, 1955.	
<i>La Garden party et autres nouvelles</i>	Katherine Mansfield	Paris, Delamain et Boutelleau, 1955.	Marthe Duproix, J.-G. Delamain.
<i>Les Aventures d'Huckleberry Finn</i>	Mark Twain [1884]	Paris, Livre club du libraire, 1960	
<i>Un Jour de bonheur</i>	Pearl Buck [1947]	Paris, Casterman, 1960.	Marcelle Vérité.
<i>Ces Collines lointaines</i>	Thomas Wolfe [1941]	Paris, Seghers, 1970.	
<i>Journal</i>	Katherine Mansfield [1927]	Paris, Stock, 1972.	Marthe Duproix, Anne Marcel.

**OUVRAGES**

<b>Titre</b>	<b>Édition</b>	<b>Titre</b>	<b>Édition</b>
<i>Nouveau recueil de poésies à dire et à lire pour les enfants</i>	Paris, Delamain et Boutelleau, 1939.	<i>Des Mouches et des hommes</i>	Paris, Denoël, 1980.
<i>Il fait beau</i>	Paris, Éditions Art et technique, 1943.	<i>Adieu Lucy : le roman de Pacsin</i>	Paris, A. Michel, 1983.
<i>Intimité : ou bonheur d'un jour</i>	Paris, Éditions Balzac, 1944.	<i>Trois histoires très naturelles</i>	Paris, A. Michel, 1998.
<i>Où sont nos amoureuses ?</i>	Paris, Stock, 1945.	<i>Dérives blanches</i>	Paris, Éd. Des Vanneaux, 2005.
<i>Amor</i>	Paris, Fontaine, 1947.		
<i>L'École des vacances</i>	Paris, Gallimard, 1950.		
<i>La Fonte des neiges</i>	Paris, Gallimard, 1953.		
<i>Le Cabinet des fées</i>	Paris, Le Club du Meilleur Livre, 1955.		
<i>La Carte du tendre</i>	Paris, Gallimard, 1959.		
<i>Lettres à quelques-unes</i>	Paris, Mercure de France, 1964.		
<i>Sarthon</i>	Paris, P. Cailler, 1968.		
<i>Aimez-vous les escargots ?</i>	Paris, Denoël, 1972.		



Étudiant brillant, Robert Merle<sup>14</sup> poursuit des études en classes préparatoires littéraires au Lycée Louis-le-Grand avant d'obtenir la première place à l'agrégation d'anglais. Il consacra sa thèse de doctorat à Oscar Wilde. Après quelques années d'enseignement au lycée, il dut partir pour le front en 1939. Emprisonné à Dunkerque jusqu'en 1943<sup>15</sup>, il obtint, à la Libération, un poste de maître de conférences à l'Université de Rennes. En 1949, il publia *Weekend à Zuydcoote*, roman inspiré de son expérience de la guerre. Trois ans plus tard, on lui décerna le Prix Goncourt pour *La Mort est mon métier*. Menant une carrière universitaire – parcours qui culmina à l'Université de Nanterre<sup>16</sup> – il fut par ailleurs l'auteur prolifique de romans de guerre, d'anticipation et d'aventure. De conviction communiste, Robert Merle traduisit les *Voyages de Gulliver* pour les éditions du PCF dirigées par Louis Aragon, et proposa également une version française des écrits de Che Guevara, sur qui il rédigea un essai en 1953. Il semble avoir considéré la traduction comme une activité purement pécuniaire et ne paraît pas avoir travaillé seul. En effet, trois des ouvrages qu'il a

traduits sont co-signés du nom de son épouse, Magali Merle. Les œuvres qu'il a cependant choisi de traduire paraissent relever de sa pensée politique. Estimant aux côtés de George Orwell que le voyage au pays des Houyhnhnms préfigurait les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle, il s'engagea en outre pour la cause des Afro-Américains, traduisant notamment Erskine Caldwell et Ralph Ellison. Deux de ses ouvrages de science-fiction paraissent toutefois avoir été influencé par sa lecture de Swift, et plus particulièrement par son interprétation des chevaux raisonnables. *Un Animal doué de raison* dépeint en effet l'apprentissage de la parole par les dauphins tandis que *Le Propre de l'homme* narre le destin contrarié d'un chimpanzé parlant exclu par la communauté des hommes. À partir des années 1970, Robert Merle se défit progressivement de ses attaches communistes, heurté par l'invasion de l'Afghanistan par l'URSS, et se consacra à la rédaction de la vaste fresque historique *Fortune de France* ■

<sup>14</sup> Image libre de droits datant de 1985, disponible sur WikiCommons. URL : [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Robert\\_Merle\\_\(1985\).JPG](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Robert_Merle_(1985).JPG), page consultée le 12 décembre 2020.

<sup>15</sup> *Les Grandes batailles*, documentaire, Jean-Louis Guillaud, Henri de Turenne, TFI Vidéo, INA, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=in0TLT2zCUA>, page consultée le 12 décembre 2020.

<sup>16</sup> *Le Monde*, 30 mars 2004.

**TRADUCTIONS**

<b>Titre</b>	<b>Auteur</b>	<b>Langue</b>	<b>Édition</b>	<b>Autre traducteur</b>
<i>Le Démon blanc</i>	John Webster [1612]	Anglais	Paris, Aubier, 1950.	
<i>Les Voies du Seigneur</i>	Erskine Caldwell [1938]	Anglais	Paris, Gallimard, 1950.	
<i>Écrits</i>	Ernesto Che Guevara	Espagnol	Paris, F. Maspero, 1967	Magali Merle.
<i>Homme invisible, pour qui chantes-tu ?</i>	Ralph Ellison [1952]	Anglais	Paris, Bernard Gresset, 1969.	Magali Merle.
<i>Les Rockefeller : une dynastie américaine</i>	Peter Collier, David Horowitz [1976]	Anglais	Paris, Seuil, 1976.	Magali Merle.

**ESSAIS ET THESE**

<b>Titre</b>	<b>Édition</b>
<i>Oscar Wilde, appréciation d'une œuvre et d'une destinée</i>	Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, 1948.
<i>Vittoria : princesse Orsini</i>	Paris, Del Duca, 1958.
<i>Ahmed Ben Bella</i>	Paris, Gallimard, 1965.
<i>Moncada, premier combat de Fidel Castro : 26 juillet 1953</i>	Paris, R. Laffont, 1965.

## OEUVRES DE FICTION

<b>Titre</b>	<b>Édition</b>	<b>Titre</b>	<b>Édition</b>
<i>Weekend à Zuydcoote</i>	Paris, E. Grévin, 1949.	<i>La Violente amour</i>	Paris, Plon, 1983.
<i>Flamino et autres pièces</i>	Paris, Gallimard, 1950.	<i>La Pique du jour</i>	Paris, Plon, 1985.
<i>La Mort est mon métier</i>	Paris, Gallimard, 1952.	<i>Le Jour ne se lève pas pour nous</i>	Paris, Plon, 1986.
<i>L'Île</i>	Paris, Gallimard, 1962.	<i>L'Idole</i>	Paris, Plon, 1987.
<i>Un Animal doué de raison</i>	Paris, Gallimard, 1967.	<i>Le Propre de l'homme</i>	Paris, de Fallois, 1989.
<i>Derrière la vitre</i>	Paris, Gallimard, 1970.	<i>La Volte des vertugadins</i>	Paris, de Falloi, 1991.
<i>Malevil</i>	Paris, Gallimard, 1972.	<i>L'Enfant roi</i>	Paris, France Loisirs, 1993.
<i>Les Hommes protégés</i>	Paris, Gallimard, 1974.	<i>Les Roses de la vie</i>	Paris, de Fallois, 1995.
<i>Madrapour</i>	Paris, Éditions du Seuil, 1976.	<i>Pièces pîes et impies</i>	Paris, de Fallois, 1996.
<i>Fortune de France</i>	Paris, Plon, 1977.	<i>Le Lys et la pourpre</i>	Paris, de Fallois, 1997.
<i>En nos vertes années</i>	Paris, J. Tallandier, 1979.	<i>La Gloire et les périls</i>	Paris, de Fallois, 1999.
<i>Paris ma bonne ville</i>	Paris, J. Tallandier, 1980.	<i>Complots et cabales</i>	Paris, de Fallois, 2001.
<i>Le Prince que voilà</i>	Paris, Plon, 1982.	<i>Le Glaive et les amours</i>	Paris, de Fallois, 2003.





Les sources concernant José Axelrad<sup>17</sup> sont très peu nombreuses. Un article du *Monde*, paru à sa mort, résume cependant brièvement la carrière de cet universitaire. D'abord instituteur, il obtint l'agrégation d'anglais avant d'obtenir un doctorat ès lettres. Après dix années à la faculté de lettres de Lille, il est nommé directeur du collège littéraire universitaire de Rouen en 1964. Spécialiste du théâtre élisabethain, il consacra plusieurs ouvrages à Shakespeare, mais également à Marston. Il ne semble avoir que peu traduit, ayant publié en 1957 une version française du *Malcontent* de Marston et les *Voyages de Gulliver* de Swift en 1961. Son édition de *Gulliver's Travels* paraît ainsi s'éloigner de ses principaux champs de recherche, quoique le travail paratextuel soit particulièrement fourni et précis. Axelrad, à l'instar de Robert Merle, a collaboré avec son épouse pour la traduction de Marston. Axelrad fut résistant lors de la Seconde Guerre mondiale et démissionna de son poste de doyen de la Faculté de lettres de Rouen lors des soulèvements de mai 1968, condamnant la politique du président de Gaulle<sup>18</sup>. ■

<sup>17</sup> Lorsque nous ne disposions pas de photographie de certains traducteurs, nous avons photographié nous-même la première page de nos éditions personnelles de leurs traductions respectives.

<sup>18</sup> *Le Monde*, 25 octobre 1969.

**TRADUCTION**

<b>Titre</b>	<b>Auteur</b>	<b>Édition</b>	<b>Autre traducteur</b>
The Malcontent	John Marston [1603]	Lille, R. Giard, 1957.	Madeleine Axelrad.

**OUVRAGES**

<b>Titre</b>	<b>Édition</b>
<i>Un Malcontent élisabéthain : John Marston, 1576-1634</i>	Paris, Didier, 1955.
<i>Le Thème de Sophonisbe dans les principales tragédies de la littérature occidentale</i>	Lille, Bibliothèques universitaire, 1956.
<i>Hamlet</i>	Adaptation pour le Théâtre municipal de Tourcoing, 1962.
<i>Shakespeare et le théâtre élisabéthain</i>	Paris, PUF, 1964.



Lucienne Molitor fut une traductrice professionnelle belge qui collabora uniquement avec l'éditeur Gérard & cie à Verviers, de 1954 à 1965. Nous n'avons pu trouver aucun renseignement biographique sur cette traductrice, phénomène qui semble confirmer l'hypothèse de Lawrence Venuti selon laquelle la profession serait largement invisibilisée<sup>19</sup>. Molitor a exclusivement traduit depuis l'anglais, et principalement des œuvres classiques pour la collection de poche « Marabout », fondée par André Gérard et inspirée par les *Penguin books* anglais. Elle rendit ainsi deux romans de George Eliot en français, ainsi que des œuvres de Dickens, Thackeray, Hawthorne et Twain. Elle demeure principalement connue pour sa traduction de *Dracula*, parue en 1963, et qui fut la première édition intégrale du texte de Stoker en France. Elle signa également la traduction de quelques romans populaires, dont *Promenade au soleil* de Brown, adapté au cinéma par Lewis Milestone en 1945. Sa traduction des *Voyages de Gulliver* se situe au milieu de sa bibliographie de traductrice, en 1961, à l'occasion de la sortie du film de Jack Sher ■

Titre	Auteur	Édition	Titre	Auteur	Édition
<i>Le vagabond des mers</i>	Robert Louis Stevenson [1889]	Verviers, Gérard et cie, 1954.	<i>David Copperfield</i>	Charles Dickens	Verviers, Gérard et cie, 1962.
<i>La Lettre écarlate</i>	Nathaniel Hawthorne [1850]	Verviers, Gérard et cie, 1957.	<i>Maggie, fille des rues</i>	Stephen Crane [1893]	Verviers, Gérard et cie, 1962.
<i>Le Moulin sur la Floss</i>	George Eliot [1860]	Verviers, Gérard et cie, 1958.	<i>Les Aventures de Tom Sawyer et Huckleberry Finn</i>	Mark Twain [1894]	Verviers, Gérard et cie, 1963.
<i>La Foire aux vanités</i>	William Thackeray [1847]	Verviers, Gérard et cie, 1958.	<i>Dracula</i>	Bram Stoker [1897]	Verviers, Gérard et cie, 1963.
<i>Desperate Moment</i>	Martha Albrand	Verviers, Gérard et cie, 1958.	<i>Promenade au soleil</i>	Harry Brown [1944]	Verviers, Gérard et cie, 1964.
<i>Middlemarch</i>	George Eliot [1871]	Verviers, Gérard et cie, 1958.	<i>L'Étrange docteur</i>	Elizabeth Seifert	Verviers, Gérard et cie, 1965.
<i>Le Sceau du courage</i>	Stephen Crane [1895]	Verviers, Gérard et cie, 1961.			

<sup>19</sup> VENUTI, *op. cit.*



Émile Pons fut un angliciste de renom, qui se spécialisa dans l'œuvre de Swift dès le début de sa carrière. Il consacra en effet sa thèse de doctorat, soutenue en 1925, aux premières œuvres de Swift et au *Conte du tonneau* en particulier. Ce travail lui valut d'être récompensé par le Prix Bordin de l'Académie française en 1926 (1000 francs), qui couronna de 1838 à 1988 les études littéraires et philosophiques encourageant « la haute littérature<sup>20</sup> ». Deux ans plus tard, il rédigea une introduction française à une édition anglaise des *Voyages de Gulliver* publiés par Hachette en 1927 pour la collection des « Classiques anglais ». Maître de conférences puis professeur des universités à Strasbourg, il fut également l'auteur d'une étude comparée de Rabelais et Swift. Après avoir préfacé la retraduction de *Gulliver* de l'éditeur André Bay en 1945, Brice Parain lui confia la direction du volume de la collection de la Pléiade consacré à Jonathan Swift. Pons était cependant âgé au moment de la préparation de l'édition, et fut assisté de son fils Jacques Pons, moine bénédictin, pour la compilation des paratextes, tandis que sa fille Bénédicte Pons aurait retraduit *Gulliver*, selon Maurice, le deuxième

fils de l'universitaire, devenu écrivain et qui signa la préface de l'édition Folio de *Gulliver*<sup>21</sup>. Nous n'avons pu trouver aucun renseignement supplémentaire sur la personne de Bénédicte Pons. Quoique Pons dédia la majorité de sa carrière à Swift, sa thèse complémentaire fut consacrée à la nature dans la poésie anglo-saxonne, et l'universitaire rédigea également un *Cours de philologie anglaise*, ce qui paraît éclairer son intérêt pour l'exégèse des vocables imaginaires de *Gulliver*. Il dirigea en outre une édition de *Sire Gauvain* pour Aubier en 1946. La seule autre traduction qui lui soit attribuée n'est pas d'ordre littéraire, mais politique. Il semblerait en effet qu'Émile Pons ait traduit vers l'anglais l'appel de Philippe Pétain pour l'Armistice de Juin 1940. Nous n'avons toutefois pas pu repérer d'autres informations concernant les accointances politiques de Pons ou de son collaborationisme supposé ■

<sup>20</sup> Prix Bordin sur le site internet de l'Académie française, URL : <http://www.academie-francaise.fr/prix-bordin>, page consultée le 12 décembre 2020.

<sup>21</sup> *Le Monde*, 20 août 1993.

**TRADUCTION**

**Titre**

*L'Armistice du 25 juin 1940, appels aux français*

**Auteur**

Philippe Pétain

**Édition**

Royat, Fédération des associations françaises pour le développement des relations avec l'étranger et Comité France-Amérique, 1940.

**OUVRAGES**

**Titre**

*La Jeunesse de Swift et le « Conte du tonneau »*

*Le Thème et le sentiment de la nature dans la poésie anglo-saxonne*

*Rabelais et Swift. A propos du Lilliputien.*

*Cours de philologie anglaise*

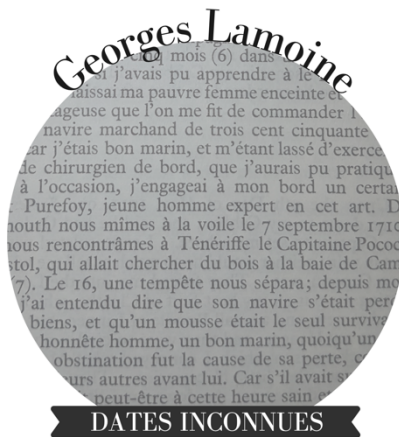
**Édition**

Thèse pour le doctorat ès lettres, Strasbourg, 1925.

Thèse complémentaire, Strasbourg, 1925.

Paris, Droz, 1936.

Paris, Tournier et Constans, 1953.



Georges Lamoine est un angliciste et un dix-huitiémiste éminent, qui fut notamment professeur émérite de l'Université de Toulouse-le-Mirail<sup>22</sup>. Si nous ne disposons que d'informations biographiques maigres, sa bibliographie, en revanche, est considérablement fournie. Après une thèse consacrée à la vie littéraire de Bath et Bristol à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Lamoine a rédigé plusieurs ouvrages concernant la politique et à la justice britannique. Son livre *Petite histoire des idées en Grande-Bretagne*, paru en 2003, est présenté par son éditeur comme une synthèse utile à la préparation des concours de l'enseignement du second degré<sup>23</sup>. Sa version française du *Voyage au pays des chevaux* constitue la première d'une longue série de treize traductions. En 1980, il persévéra dans sa traduction de Swift et proposa un *Conte du tonneau* en français. Cependant, la plupart de ses autres traductions furent consacrées à des textes portant sur la franc-maçonnerie au XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse d'ouvrages d'époque ou bien d'essais contemporains ■

## OUVRAGES

### Titre

*La Vie littéraire de Bath et Bristol, 1760-1800*

*Littérature et justice pénale en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle*

*Histoire constitutionnelle anglaise*

*Petite histoire des idées en Grande-Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle*

### Édition

Thèse de doctorat, Lille III, 1975.

Paris, Didier, 1987.

Paris, PUF, 1995.

Nantes, Éd. Du Temps, 2003.

<sup>22</sup> Son nom ne figure désormais plus sur la page des membres honoraires de l'équipe d'accueil Cultures Anglo-Saxonnes de Toulouse-Jean Jaurès. URL : <https://cas.univ-tlse2.fr/accueil-cas/navigation/pratique/membres/>, page consultée le 12 décembre 2020.

<sup>23</sup> UGA Éditions, URL : <https://www.uga-editions.com/menu-principal/collections-et-revues/ouvrages-hors-collection/abrege-de-l-histoire-des-idees-en-grande-bretagne-au-xviii-siecle-497502.kjsp>, page consultée le 12 décembre 2020.

## TRADUCTIONS

**Titre**

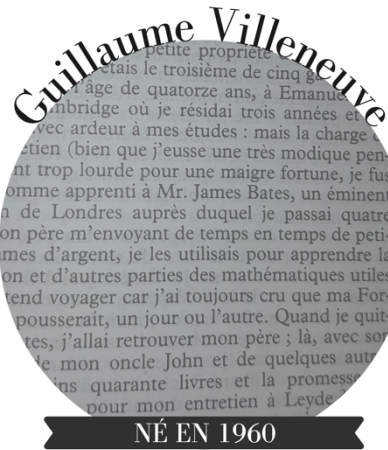
*Le Conte du tonneau*  
*Le Maçon démasqué*  
*Les Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée, dévoilés selon le mode géométrique*  
*Les Voyages de Cyrus*  
*Illustrations de la franc-maçonnerie*  
*Cinq documents maçonniques irlandais*  
*Le Moniteur du franc-maçon*  
*Essai de politique*  
*Poèmes du cycle de Rowley*  
*Le Rituel et moniteur maçonnique de Duncan*  
*L'Arche royale des frans-maçons*  
*Esotérisme occidental et rituels d'initiation*  
*Le Rite d'adoption et l'initiation des femmes en franc-maçonnerie*

**Édition**

Jonathan Swift [1704]  
 Thomas Wolson [1757]  
 Chevalier Ramsay [1748]  
 Chevalier Ramsay [1727]  
 William Preston [1775]  
 Fifield d'Assigny [1741-4]  
 Thomas Smith Webb [1797]  
 Andrew Michael Ramsay [1719]  
 Thomas Chatterton [1794]  
 Malcolm Duncan [1866]  
 Bernard Jones [1957]  
 Henrik Bogdan [2007]  
 Maria Augustinus Joannes Snoek [2008]

**Titre**

Paris, Aubier-Montaigne, 1980.  
 Toulouse, SNES, 2000.  
 Paris, H. Champion, 2002.  
 Paris, H. Champion, 2002.  
 Paris, Dervy, 2006.  
 Bonneuil-en-Valois, Éd. De La Hutte, 2008.  
 Bonneuil-en-Valois, Éd. De La Hutte, 2008.  
 Paris, H. Champion, 2009.  
 Grenoble, Ellug, 2009.  
 Bonneuil-en-Valois, Éd. De La Hutte, 2009.  
 Bonneuil-en-Valois, Éd. De La Hutte, 2010.  
 Milan, Archè, 2010.  
 Paris, Dervy, 2012.



Après des études au lycée Louis-le-Grand, à l'instar de Robert Merle, Guillaume Villeneuve étudia les lettres classiques et l'histoire de l'art<sup>24</sup>. Ce traducteur professionnel entama sa carrière en 1989, signant près de quatre-vingt traductions jusqu'en 2020. Villeneuve semble avoir privilégié les autobiographies, traduisant notamment celles de James Lees-Milne, d'Edward Gibbon, de Stephen Spender ou encore de John Stuart Mill. Parmi ses textes sources, on trouve de nombreux auteurs désormais classiques, à l'instar de Virginia Woolf, de Mark Twain ou de Thoreau, mais également des écrivains contemporains dont Helen Oyeyemi, détentrice du PEN/Open Book award. Il traduit, en outre, régulièrement des ouvrages d'histoire, dont ceux de Peter Frankopan. Si la majorité des traductions de Villeneuve ont été réalisées depuis l'anglais, il est également l'auteur d'une version française de la *Lettre sur l'univers* d'Épicure. Lorsque son *Gulliver* paraît en 1997, Villeneuve avait déjà publié vingt-trois traductions. Les éditeurs confient régulièrement les préfaces des ouvrages que le traducteur rend en français, témoignant de sa démarche herméneutique

minutieuse. Guillaume Villeneuve se consacre exclusivement à la traduction et ne possède pas d'autre activité professionnelle, phénomène relativement rare dans un domaine fréquemment investi par les universitaires, éditeurs, journalistes et écrivains. Il a obtenu le Prix du Meilleur livre étranger, catégorie essai, pour sa version française de *Carrington* de Holroyd parue en 1996 ■

<sup>24</sup> Biographie de Guillaume Villeneuve sur son site internet professionnel. URL : <https://www.guillaume-villeneuve-traducteur.fr/spip.php?article22>, page consultée le 12 décembre 2020.



<b>Titre</b>	<b>Auteur</b>	<b>Édition</b>	<b>Autre traducteur</b>
<i>Beau Brummell et autres essais</i>	Virginia Woolf [1925]	Paris, Obsidiane, 1985.	
<i>Tout our Rien</i>	John Cowper Powys [1960]	Paris, Minerve, 1988.	François-Xavier Jaujard
<i>Le Temple</i>	Stephen Spender [1925]	Paris, Bourgois, 1989.	
<i>Les Chemins de Fortune, Le Grand rêve flibustier</i>	Daniel Defoe	Paris, Phébus, 1990.	Henri Thiès.
<i>Le Temps des offrandes</i>	Patrick Leigh Fermor [1977]	Paris, Payot, 1991.	
<i>Un autre moi-même</i>	James Lees-Milne [1970]	Paris, Criterion, 1991.	
<i>Mémoires</i>	Edward Gibbon [192-3]	Paris, Criterion, 1992.	
<i>Phinéas Finn</i>	Anthony Trollope [1867-8]	Paris, Albin Michel, 1992.	
<i>Futilité</i>	William Gerhardie [1922]	Paris, Granit, 1992.	
<i>Autobiographie</i>	Stephen Spender [1951]	Paris, Bourgois, 1993.	
<i>Marius l'Épicurien</i>	Walter Pater [1885]	Paris, Aubier, 1993.	
<i>Autobiographie</i>	John Stuart Mill [1873]	Paris, Aubier, 1993.	
<i>Le Prophète</i>	Khalil Gibran [1923]	Paris, Mille et une nuits, 1993.	
<i>Autobiographie</i>	Anthony Trollope [1883]	Paris, Aubier, 1994.	
<i>Le Faux roman</i>	Virginia Woolf [1921]	Paris, Mille et une nuit, 1994.	
<i>Ulverton</i>	Adam Thorpe [1992]	Paris, Flammarion, 1994	
<i>Liber Amoris</i>	William Hazlitt [1823]	Paris, José Corti, 1994.	
<i>Paul Pickering</i>	La Porte bleue de Babylone [1989]	Paris, Balland, 1995.	
<i>Le Premier ministre</i>	Anthony Trollope [1876]	Paris, Albin Michel, 1995.	
<i>Le Journal d'Ève</i>	Mark Twain [1905]	Paris, Mille et une nuits, 1995.	
<i>Carrington</i>	Michael Holroyd [1967-8]	Paris, Flammarion, 1996	
<i>De mémoire</i>	Osbert Lancaster [1953]	Paris, Mille et une nuits, 1996	
<i>La Désobéissance civile</i>	Henry David Thoreau [1849]	Paris, Mille et une nuits, 1996	
<i>Les Yeux</i>	Edith Warton [1910]	Paris, Mille et une nuits, 1997	
<i>Un Rock de crack gros comme le Ritz</i>	Will Self [1995]	Paris, Mille et une nuits, 1997.	
<i>Lettre sur l'Univers</i>	Épicure	Paris, Mille et une nuits, 1998.	
<i>Le Visage jaune</i>	Arthur Conan Doyle [1893]	Paris, Mille et une nuits, 1998.	
<i>Lettre à un jeune poète</i>	Virginia Woolf [1932]	Paris, Mille et une nuits, 1998.	
<i>Les Jardins de Cannelle</i>	Shyam Selvaruai [1998]	Paris, Robert Laffont, 1999.	
<i>Les Lunettes</i>	Edgar Allan Poe [1844]	Paris, Mille et une nuits, 2000.	
<i>Mauvais plan</i>	Adam Thorpe	Paris, Flammarion, 2000.	

<b>Titre</b>	<b>Auteur</b>	<b>Édition</b>	<b>Autre traducteur</b>
<i>La Couleur du péché</i>	Sunetra Guptra [1999]	Paris, Robert Laffont, 2000.	
<i>Histoire des croisades</i>	Steven Runciman [1954]	Paris, Dagorno, 2000.	Denis-Armand Canal.
<i>Dostoïevski</i>	John Cowper Powys [1917]	Paris, Barillat, 2001.	
<i>À la Poursuite de la lune</i>	Terry Prone [1996]	Bagnolet, NIL, 2002.	
<i>De la Propagande</i>	Noam Chomsky	Paris, Fayard, 2003.	
<i>Voyage au cœur de l'esprit</i>	Lesley Blanch [1968]	Paris, Denoël, 2003.	
<i>Mon Éducation</i>	Frederick Douglass	Paris, Mille et une nuits, 2003.	
<i>Quand Guillaume vint</i>	Saki [1913]	Paris, José Corti, 2003.	
<i>Irrésistiblement</i>	Edith Templeton [1993]	Paris, Robert Laffont, 2005.	
<i>Vers les Rives sauvages de l'amour</i>	Lesley Blanch [1954]	Paris, Denoël, 2005.	
<i>Anthologie bilingue de la poésie anglaise</i>	Collectif	Paris, Gallimard, 2005.	
<i>La Traite des Noirs</i>	Thomas Hugh [1997]	Paris, Robert Laffont, 2006.	
<i>Les Polyglottes</i>	William Gerhardie [1925]	Paris, Le Rocher, 2007.	
<i>La Saint-Napoléon</i>	Sudhir Hazareesingh [2004]	Paris, Tallandier, 2007.	
<i>Charles d'Angleterre, un prince militant</i>	David Lorimer [2004]	Paris, Le Rocher, 2008.	
<i>Périclès</i>	Donald Kagan [1990]	Paris, Tallandier, 2008.	
<i>À l'estime</i>	Gore Vidal	Paris, Galaade, 2008.	
<i>Sortir de la Grande Guerre</i>	Coll. [1994]	Paris, Tallandier, 2008.	
<i>Soldats et fantômes</i>	Jon. E Lendon [2005]	Paris, Tallandier, 2008.	
<i>Oroonoko</i>	Aphra Behn [1688]	Paris, GF Flammarion, 2009.	
<i>Clair-obscur</i>	Nella Larsen [1929]	Paris, Flammarion, 2010.	
<i>Le Blanc va aux sorcières</i>	Helen Oyeyemi [2009]	Paris, Galaade, 2011.	
<i>La Conquête du Mexique</i>	Hugh Thomas [1993]	Paris, Robert Laffont, 2011.	
<i>Biophilie</i>	Edward O. Wilson [1993]	Paris, José Corti, 2012.	
<i>Brûlures d'enfance</i>	Ursula Hegi [2011]	Paris, Galaade, 2012.	
<i>Mister Fox</i>	Helen Oyeyemi [2011]	Paris, Galaade, 2013.	
<i>Au Dernier comme au premier</i>	John Ruskin [1860]	Auto-édité, 2013.	
<i>Des livres et une Rolls</i>	Francis Scott Fitzgerald	Paris, Bernard Grasset, 2013.	
<i>Le Monde du sexe</i>	Henry Miller [1940]	Paris, Bartillat, 2013.	
<i>L'Oiseau et ses sens</i>	Tim Birkhead [2012]	Paris, Buchet-Chastel, 2014.	
<i>Dans la nuit et le vent</i>	Patrick Leigh Fermor [1986]	Bruxelles, Nevicata, 2014.	

**Titre**

*Vaclav Havel, une vie*  
*Lettres du Palazzo Barbaro*  
*Un Temps pour se taire*  
*Springsteen par Springsteen*  
*Un Garçon, de la Neige, un Oiseau*  
*La Sagesse du cœur*  
*Enlever un général*  
*Palestine : Journaux d'occupation*  
*Mes Souvenirs de Jane Austen*  
*Sultan à Oman*  
*Les Droits de l'homme ou pour quoi luttons-nous ?*  
*Les Routes de la Soie*  
*Les Nouvelles Routes de la Soie*  
*Trieste ou le sens de nulle part*  
*Le Vol d'Icare*  
*Héros et nageurs*  
*Japon perdu*

**Auteur**

Michael Zantovsky [2014]  
 Henry James  
 Patrick Leigh Fermor [1957]  
 Bruce Springsteen  
 Helen Oyeyemi [2014]  
 Henry Miller [1941]  
 Patrick Leigh Fermor [2014]  
 Raja Shehadeh [2012]  
 J.-E. Austen-Leigh [1869]  
 Jan Morris [1957]  
 H. G. Wells [1940]  
 Peter Frankopan [2015]  
 Peter Frankopan [2018]  
 Jan Morris [2001]  
 Kevin Andrews [1959]  
 Charles Sprawson  
 Alex Kerr [1993]

**Édition**

Paris, Buchet-Chastel, 2014.  
 Paris, Bartillat, 2014.  
 Bruxelles, Nevicata, 2015.  
 Paris, Bartillat, 2015.  
 Paris, Galaade, 2016.  
 Paris, Barillat, 2016.  
 Bruxelles, Nevicata, 2016.  
 Paris, Galaade, 2016.  
 Paris, Bartillat, 2016.  
 Bruxelles, Nevicata, 2016.  
 Paris, Bartillat, 2017.  
 Bruxelles, Nevicata, 2017.  
 Bruxelles, Nevicata, 2017.  
 Bruxelles, Nevicata, 2018.  
 Bruxelles, Nevicata, 2019.  
 Bruxelles, Nevicata, 2019.  
 Bruxelles, Nevicata, 2020.



Hélène Buzelin, de nationalité française, est professeur titulaire au département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal depuis 2004. Elle est l'auteur de très nombreux articles et de chapitres d'ouvrages consacrés à la traduction. Elle s'intéresse notamment à la traduction de la littérature des Caraïbes et plus spécifiquement à la traduction des sociolectes et aux phénomènes d'hybridité littéraire<sup>25</sup>. Elle poursuit en outre des travaux fondés sur une approche sociologique voire anthropologique de la traduction, s'inspirant notamment de la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour<sup>26</sup> ou rapprochant la position d'ethnographe de celle du traducteur<sup>27</sup>. Elle mène actuellement un projet de recherche intitulé « La Construction sociale et la traduction des savoirs dans les manuels universitaires américains ». Parmi les traducteurs de *Gulliver's Travels*, Hélène Buzelin est ainsi celle dont la démarche semble le plus influencée par la pensée traductologique, son domaine de spécialité. Le *Voyage à Lilliput*, traduit en 2000 alors qu'elle vivait à Londres, demeure sa seule traduction publiée, Buzelin se consacrant désormais à sa carrière universitaire ■

<sup>25</sup> « Traduire l'hybridité littéraire : réflexions à partir du roman de Samuel Selvon *The Lonely Londoners* », in *Target*, v. 18, 2006, p. 91-119.

<sup>26</sup> « Unexpected Allies. How Latour's Network Theory Could Complement Bourdieusian Analyses in Translation Studies », in *The Translator*, v. 11, 2005, p. 193-218. « Connecting Translation and Network Studies », in *Méta*, v. 52, 2008, p. 605-42.

<sup>27</sup> « Translation Studies, Ethnography and the Production of Knowledge », in *In Translation: Reflections, Refractions, Transformations*, dir. St-Pierre, Kar, Philadelphie, John Benamins Publishing, 2008, p. 39-58.

CATALOGUE

DES

# ILLUSTRATIONS

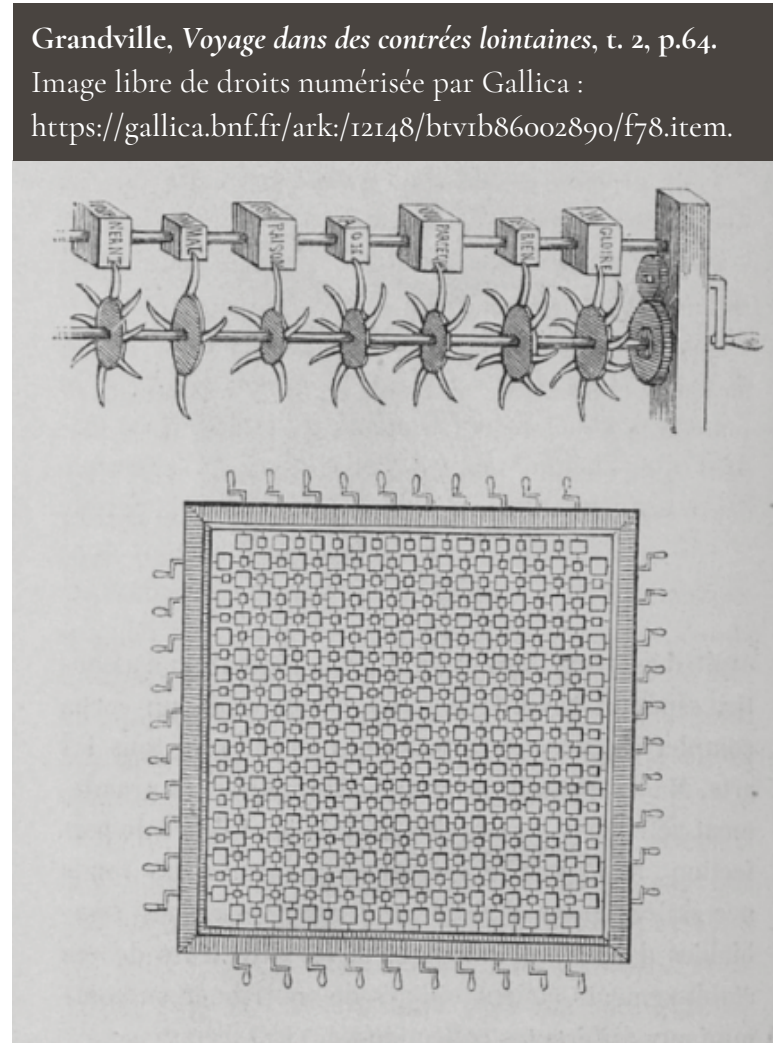
ÉVOQUEES DANS LE CORPS DE LA THESE

I. ILLUSTRATIONS DES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE *GULLIVER'S TRAVELS*



**Fig. 1**

Grandville, *Voyage dans des contrées lointaines*, t. I, p.I.  
 Image libre de droits numérisée par Gallica :  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8600288k/f82.item>.



**Fig.2**

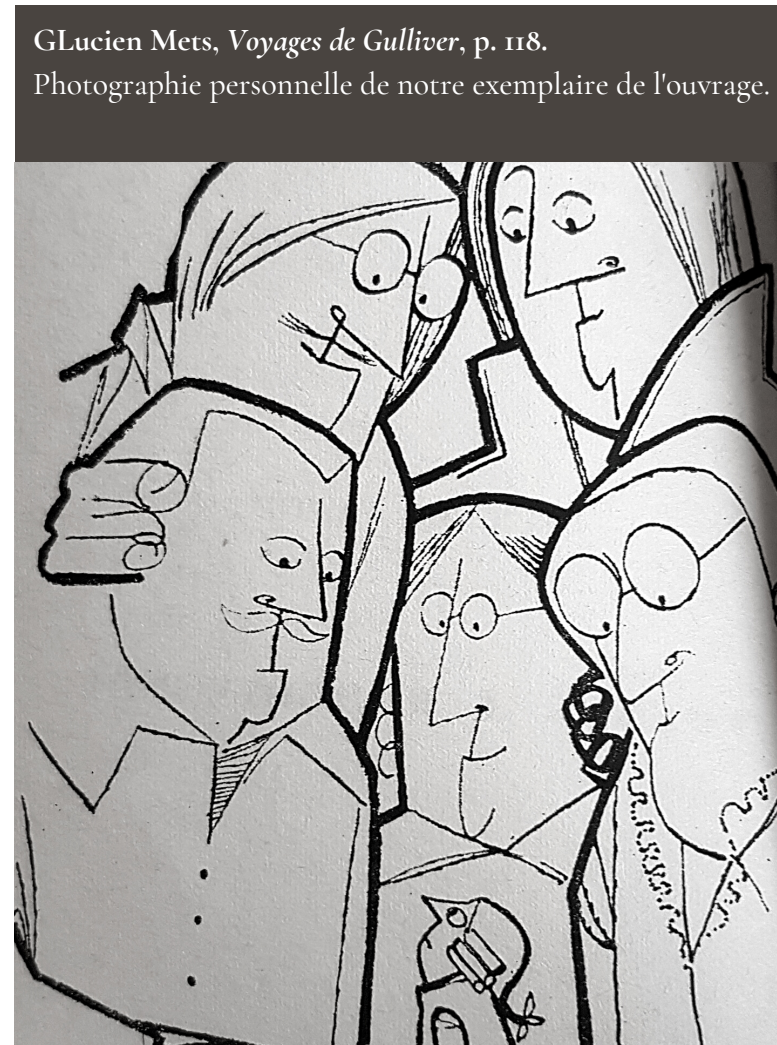
Grandville, *Voyage dans des contrées lointaines*, t. 2, p.64.  
 Image libre de droits numérisée par Gallica :  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86002890/f78.item>.

I. ILLUSTRATIONS DES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE *GULLIVER'S TRAVELS*



**Fig.3**

Grandville, *Voyage dans des contrées lointaines*, t. I, p.151.  
Image libre de droits numérisée par Gallica :  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8600288k/f232.item>.



**Fig.4**

GLucien Mets, *Voyages de Gulliver*, p. 118.  
Photographie personnelle de notre exemplaire de l'ouvrage.

I. ILLUSTRATIONS DES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE *GULLIVER'S TRAVELS*



Grandville, *Voyage dans des contrées lointaines*, t. 2, p.17.  
Image libre de droits numérisée par Gallica :  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8600288k/f264.item>.

**Fig.5**



Poirson, *Voyage de Gulliver*, p.220.  
Image libre de droits numérisée par Gallica :  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65665546/f242.item>.

**Fig.6**

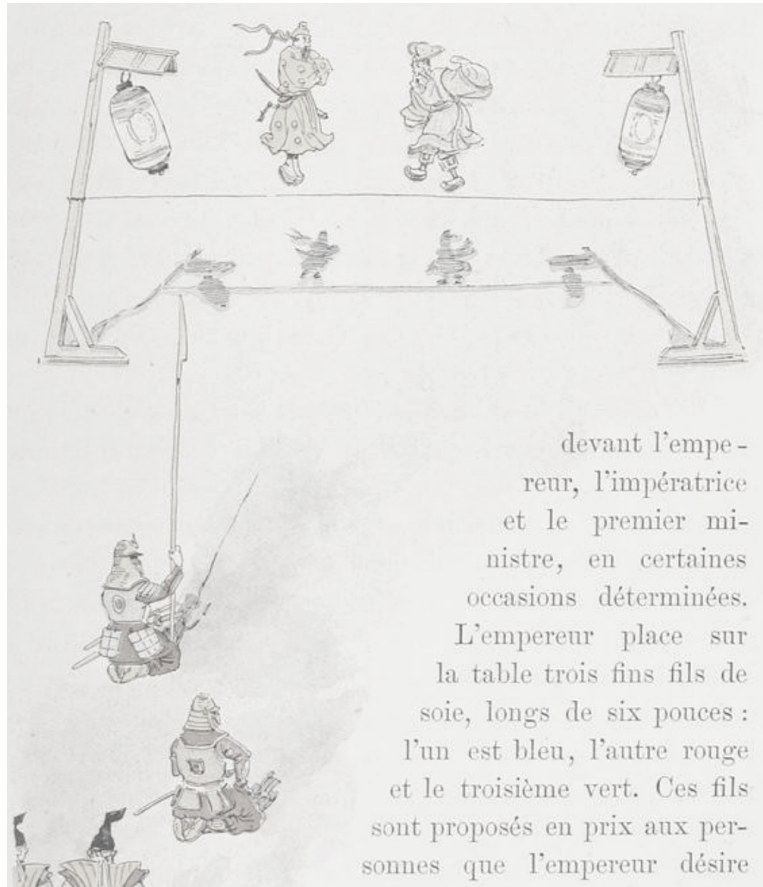


Meys, *Voyages de Gulliver*, p. 230.  
Photographie personnelle de notre exemplaire de l'ouvrage.

**Fig.7**



I. ILLUSTRATIONS DES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE *GULLIVER'S TRAVELS*



**Fig.8**

Poirson, *Voyage de Gulliver*, p.13.  
Image libre de droits numérisée par Gallica :  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65665546/f55.item>.



**Fig.9**

Poirson, *Voyage de Gulliver*, p.169.  
Image libre de droits numérisée par Gallica :  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65665546/fr91.item>.

## 2. CARICATURES INSPIRÉES DE *GULLIVER'S TRAVELS*



Ferdinand-Philippe d'Orléans, "La Patrie est en danger", 1830.  
Image libre de droits numérisée par la Library of Congress :  
<http://loc.gov/pictures/resource/ppmsca.02334/>.

**Fig.10**

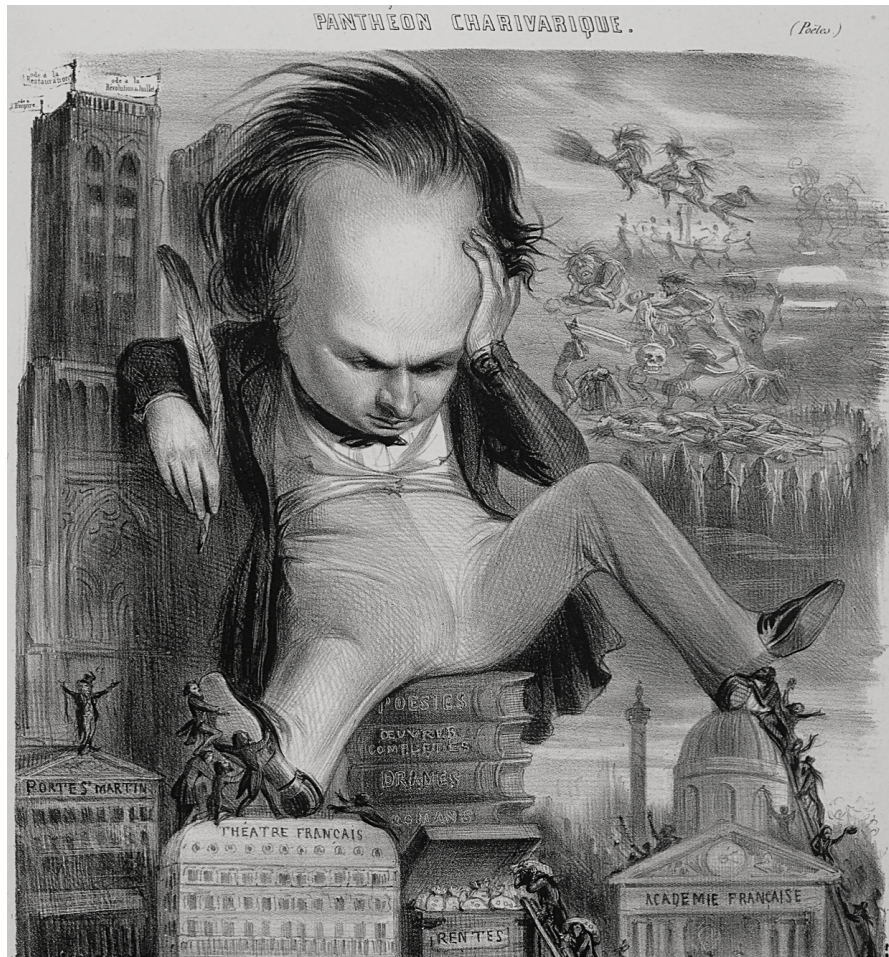
**Fig.11**

Langlume, "Gulliver se relève et tous les nains sont culbutés", 1830.  
Image libre de droits numérisée par Gallica :  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b54000798d.item>.



## 2. CARICATURES INSPIRÉES DE *GULLIVER'S TRAVELS*

*Fig.12*



Benjamin Roubaud, "Victor Hugo", 1841.  
Image libre de droits numérisée par Gallica  
[:https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10507320d/f87.item.](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10507320d/f87.item)

## **1. Bibliographie des traductions et adaptations *Gulliver's Travels* (1727-2020).....p.1**

### *a. Méthodologie.....p.2*

1. Nombre d'éditions des traductions du corpus principal.....p.3
2. Éditions intégrales.....p.4
3. Éditions expurgées et adaptées.....p.10
4. Livres audio.....p.20
5. Bandes dessinées.....p.21

## **2. Comparaison des traductions françaises de *Gulliver's Travels*.....p.23**

### *a. Méthodologie.....p.25*

### *b. Intitulés des modifications.....p.27*

### *c. Guide de lecture.....p.28*

#### 1. Comparaison de la traduction de Desfontaines et de Furne & Fournier.....p.29

##### 1. Interpolations de Desfontaines.....p.29

- a. Restituées par le correcteur anonyme de 1838.....p.29
- b. Conservées par le correcteur anonyme de 1838.....p.36

##### 2. Omissions de Desfontaines.....p.37

- a. Restituées par le correcteur anonyme de 1838.....p.37
- b. Conservées par le correcteur anonyme de 1838.....p.83
- c. Partiellement restituées en 1838.....p.91

##### 3. Transformations de Desfontaines.....p.112

- a. Restituées par le correcteur anonyme de 1838.....p.112
- b. Conservées par le correcteur anonyme de 1838.....p.117
- c. Partiellement restituées en 1838.....p.120

#### 2. Comparaison de la traduction de Gosse et Neaulme et de l'original.....p.121

##### 1. Interpolations du traducteur anonyme.....p.121

##### 2. Omissions du traducteur anonyme.....p.142

##### 3. Transformations du traducteur anonyme.....p.142

#### 3. Typologie des modifications.....p.149

### *a. Guide de lecture.....p.149*

##### 1. Typologie générale.....p.150

###### 1. Nombre d'interpolations, d'omissions et de transformations par traductions.....p.150

###### 1 bis. Conservations et corrections des interpolations, omissions et transformations chez Furne & Fournier.....p.150

###### 2. Répartition des modifications par type.....p.151

###### 2 bis. Conservations et corrections par type chez Furne & Fournier.....p.151

###### 3. Répartition des modifications par voyage.....p.152

- 3 bis. Conservations et corrections des modifications chez Furne & Fournier.....p.152
- 2. Typologie des interpolations.....p.153
  - 1. Répartition des interpolations par type.....p.153
    - 1 bis. Conservations et corrections des interpolations par type chez Furne & Fournier.....p.153
    - 2. Interpolations de vraisemblance par sous-type.....p.154
      - 2 bis. Conservations et corrections des interpolations de vraisemblance chez Furne & Fournier.....p.154
    - 3. Interpolations de censure par sous-type.....p.154
    - 4. Interpolations de bienséance par sous-type.....p.155
    - 5. Interpolations d'adaptation culturelle par sous-type.....p.155
    - 5 bis. Corrections et conservations des interpolations d'adaptation culturelle chez Furne & Fournier.....p.155
    - 6. Interpolations d'opinion.....p.155
  - 3. Typologie des omissions.....p.156
    - 1. Répartition des omissions par type.....p.156
      - 1 bis. Conservations et corrections des omissions par type chez Furne & Fournier.....p.156
      - 2. Omissions de vraisemblance par sous-type.....p.157
        - 2 bis. Conservations et corrections des omissions de vraisemblance chez Furne & Fournier.....p.157
      - 3. Omissions de bienséance par sous-type.....p.158
        - 3 bis. Conservations et corrections des omissions de bienséance chez Furne & Fournier.....p.158
      - 4. Omissions de censure par sous-type.....p.158
        - 4 bis. Conservations et corrections des omissions de censure chez Furne & Fournier.....p.159
      - 5. Omissions d'adaptation culturelle par sous-type.....p.159
        - 5 bis. Corrections et conservations des omissions d'adaptation culturelle chez Furne & Fournier.....p.159
      - 6. Omissions liées aux erreurs.....p.160
      - 7. Omissions liées aux interventions par sous-type.....p.160
        - 7 bis. Corrections et conservations des omissions liées aux interventions chez Furne & Fournier.....p.160
  - 4. Typologie des transformations.....p.161
    - 1. Répartition des transformations par type.....p.161
      - 1 bis. Conservations et corrections des transformations par type chez Furne & Fournier.....p.161
      - 2. Transformations de vraisemblance par sous-type.....p.162
        - 2 bis. Conservations et corrections des transformations de vraisemblance chez Furne & Fournier.....p.162
      - 3. Transformations liées aux erreurs.....p.163
        - 3 bis. Conservations et corrections des transformations liées aux erreurs chez Furne & Fournier.....p.163
      - 4. Transformations d'adaptation culturelle par sous-type.....p.164
        - 4 bis. Conservations et corrections des transformations d'adaptation culturelle chez Furne & Fournier.....p.164
      - 5. Transformations de bienséance par sous-type.....p.164
        - 5 bis. Corrections et conservations des transformations de bienséance chez Furne & Fournier.....p.164

6. Transformations de censure par sous type.....p.165	
6 bis. Corrections et conservations des transformations de censure chez Furne & Fournier.....p.165	
7. Transformations liées aux interventions par sous-type.....p.165	
<b>3. Exemplaires des éditions de <i>Gulliver's Travels</i> dans les catalogues dans les catalogues de vente, des librairies et des bibliothèques (1751-1927) .....p.167</b>	
<i>a. Méthodologie.....p.168</i>	
1. Exemplaires par traduction.....p.168	
2. Exemplaires par type de catalogue.....p.168	
3. Liste chronologique des exemplaires.....p.169	
<b>4. Exemplaires des traductions du XX<sup>e</sup> siècle de <i>Gulliver's Travels</i> dans les bibliothèques et les librairies.....p.203</b>	
<i>a. Méthodologie.....p.204</i>	
1. Nombre d'exemplaires disponibles par traduction.....p.204	
2. Liste des lieux où consulter ou se procurer les différentes traductions.....p.205	
<b>5. Répartition des notes explicatives rédigées par Axelrad, Pons et Tadié.....p.209</b>	
1. Axelrad.....p.210	
2. Pons.....p.211	
3. Tadié.....p.22	
<b>6. Notices biobibliographiques des traducteurs français de <i>Gulliver's Travels</i>.....p.215</b>	
1. Biographie de Desfontaines.....p.217	
1. Traductions.....p.218	
2. Biographie de Gausseron.....p.219	
1. Traductions.....p.220	
2. Adaptations.....p.221	
3. Ouvrages.....p.222	
3. Constantin-Weyer.....p.223	
1. Traductions.....p.223	
2. Ouvrages.....p.224	
4. Desmond (Bay).....p.226	
1. Traductions.....p.227	
2. Ouvrages.....p.227	
5. Merle.....p.228	
1. Traductions.....p.229	
2. Ouvrages.....p.230	

6. Axelrad.....p.231	
1. Traductions.....p.232	
2. Ouvrages.....p.232	
7. Molitor.....p.233	
1. Traductions.....p.228	
8. Pons.....p.234	
1. Traductions.....p.235	
2. Ouvrages.....p.235	
9. Lamoine.....p.236	
1. Ouvrages.....p.236	
2. Traductions.....p.237	
10. Villeneuve.....p.238	
1. Traductions.....p.239	
11. Buzelin.....p.242	
<b>7. Catalogue des illustrations évoquées dans le corps de la thèse.....p.243</b>	
1. Illustrations des traductions françaises de <i>Gulliver's Travels</i> .....p.244	
2. Caricatures inspirées de <i>Gulliver's Travels</i> .....p.248	